This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

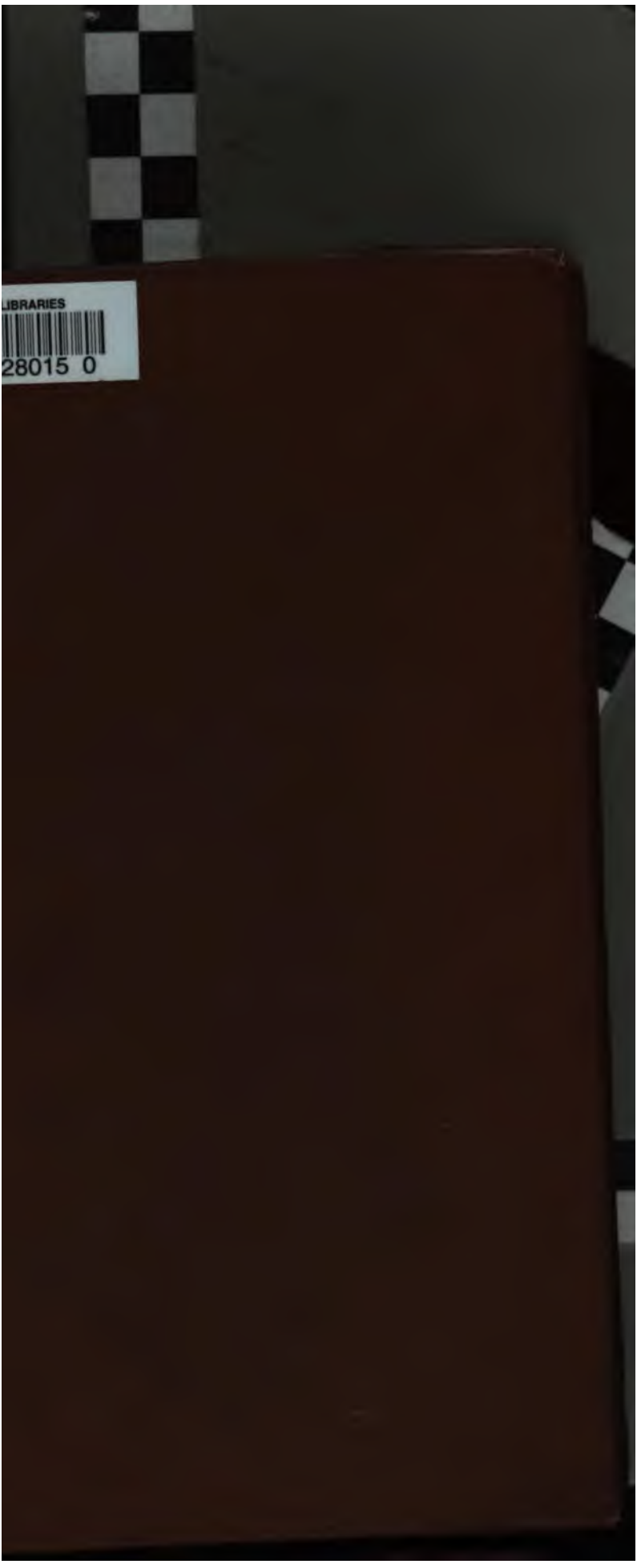
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LIBRARIES
28015 0

ΕΙΣ ΦΑΟΣ
George Bancr

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

FA—FI.

LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

TOME QUATORZIÈME.

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1815.

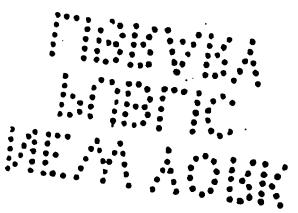
LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUATORZIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
T.	Beuchot.	L—s.	Langlès.
	Artaud.	L—S—e.	La Salle.
—r.	Amar-Durivier.	L—u.	Ledru.
—r.	Auger.	L—y.	Lécuy.
—t.	Abel Remusat.	M—d j.	Michaud jeune.
	Boulard.	M—e.	Maurice.
—s.	Bigot-de-Morogues.	M—on.	Marron.
	Bernardi.	N—r.	Ch. Nodier.
	Beauchamp (Alphonse de).	N—t.	Nicollet.
	Boinvilliers.	P—c—t.	Picot.
	Bocous.	P—d.	Pataud.
	Boissonade.	P—e.	Ponce.
	Beaulieu.	P—x.	Pujoulx.
	Chaumeton.	Q—R—y.	Quatremère-Roissy.
l.	Catteau-Calleville.	R—d—n.	Renauldin.
	Cadet Gassicourt.	S—d.	Suard.
P.	Pillet.	S. S—y.	Silvestre-de-Sacy.
—t.	Cotteret.	S—l.	Schœll.
—y.	Coquerert de Taizy.	S. M—n.	Saint-Martin.
	Delaulnaye.	S. S—d.	Sismonde-Sismondi.
C.	Lacombe (de).	St—t.	Stassart.
—t.	De Musset.	S—y.	Salaberry.
	Desportes (Boscheron).	T—d.	Tabaraud.
	Durdent.	T—n.	Tôchon.
D-d.	Emeric David.	U—i.	Ustéri.
	Eyriès.	V—i.	Visconti.
—t.	Fabien Pillet.	V—n.	Villemain.
	Fournier.	V. S—l.	Vincens-Saint-Laurent.
	Ginguené.	V—t.	Vitet.
—r.	Fournier fils.	W—r.	Walckenaer.
	Guillon (Aimé).	W—s.	Weiss.
	Grosier.	X G.	Revu par M. Ginguené.
	Jacob-Kolb.	X—s.	Revu par M. Suard.
	Jourdain.	Z.	Anonyme.
—e.	Laporte (Hippolite de)		



NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

F

RA (Louis della), pro-
n médecine à l'université de
, naquit en cette ville en
t y mourut le 5 mai 1723.
chirurgien distingué de Fer-
livra avec beaucoup d'ardeur
de la médecine; bientôt après
u le bonnet de docteur, il se
rquer, parmi ses confrères,
xercice de son art. Le marquis
voglio en fit son médecin, et
nina à s'établir dans la ville
n. Cependant il fallait un plus
êâtre à della Fabbra; il re-
peu d'années après, à Fer-
la faculté de médecine lui
une chaire avant qu'il eut
trentième année. Le jeune
ir ne tarda point à se faire
ide réputation, et la place de
professeur étant devenue va-
y fut unanimement appelé
ollègues. Della Fabbra a joui,
vant, d'une haute renommée;
nérité de la vogue de Jérôme
, son maître; il se peut que
ivant il méritât, comme pra-
même comme habile profes-
tte grande réputation; mais
ous reste de lui ne lui assi-
mi les écrivains, qu'une pla-
ire. Ce sont des Dissertations
nées sur divers sujets de mé-
elles furent imprimées suc-
ent, et ensuite réunies sous
de *Dissertationes physico-medicæ*, in-4°., Ferrare, 1712. — FABBRA (Gilles), fils du précédent, fut aussi médecin et professeur à l'université de Ferrare. Il n'a rien laissé qui lui ait survécu. F—R.

FABER, FABRE ou LE FÈVRE (JEAN), célèbre jurisconsulte, né dans le diocèse d'Angoulême, florissait au 14e. siècle, sous le règne de Philippe VI. Dans la souscription de son *Commentaire* sur les *Institutes* de Justinien, dont on parlera ci-après, il est nommé *Joan. Runcinus*, ce qui confirme l'opinion de ceux qui lui donnent pour patrie le village de Ronssines, dans l'Angoumois. On croit qu'il remplit l'office de juge à la Rochefoucauld, et plusieurs prétendent qu'il fut élevé à la dignité de chancelier de France, mais ce fait n'est pas certain. Il mourut à Angoulême, en 1340, et fut enterré dans le cloître des Dominicains de cette ville, où on lisait son épitaphe. Dumoulin parle de Faber dans les termes les plus flatteurs; il remarque que ce jurisconsulte a précédé Barthole et Balde, et que les Italiens eux-mêmes ont rendu justice à son mérite. Personne de son temps n'était plus versé dans le droit romain, et Dumoulin le cite souvent à l'appui de ses décisions. Bretonnier trouve dans ses ouvrages les pures maximes de la jurisprudence française. Le *Commentaire* de Faber sur les *Institutes* fut imprimé à Venise, 1488,

rce qu'il ne a p le Liége, rt en 1622, a q e-vingt-deux ans. W—s.

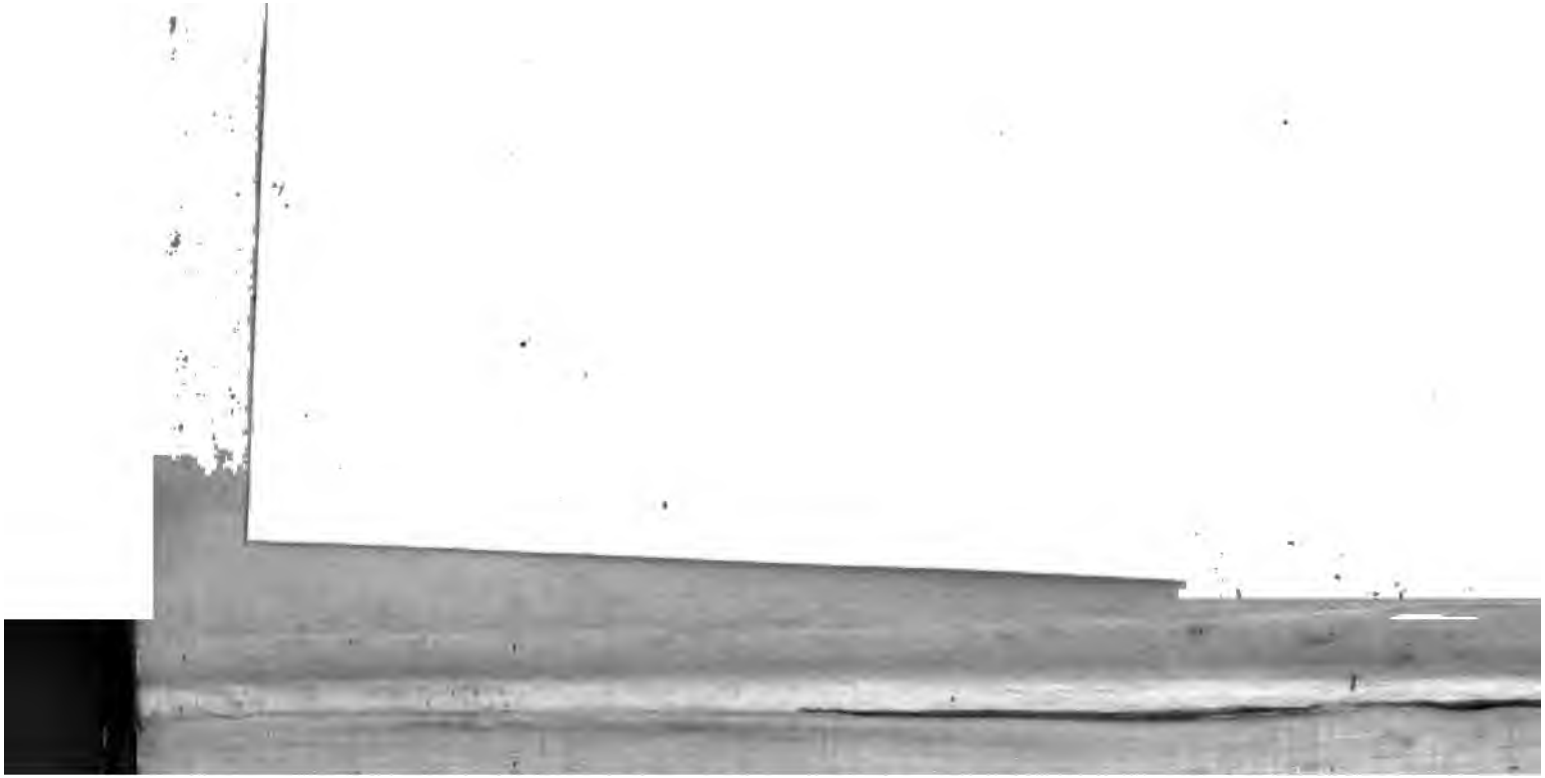
FABER (ou proprement *Schmidt*) (FÉLIX), dominicain et voyageur, était né à Zurich en 1441 ou 1442. Il entra dans un couvent de l'ordre des frères prêcheurs à Ulm, professa la théologie, et passa de son temps pour un excellent prédicateur. Deux fois il fit le voyage de la Terre-Sainte. La première en 1479, la seconde en 1483. A son retour il occupa différents emplois dans son ordre, et mourut à Ulm le 14 mars 1502. Il traduisit en allemand la vie de Henri *Suso*, et écrivit en latin en 1489 *Historia Suevorum*. Goldast, qui l'a imprimé dans son recueil intitulé: *Rerum Suevicarum scriptores*, dit que la relation du premier voyage de Faber, écrite de sa main et inédite, existait chez Heinzel, patricien d'Augsbourg; il ajoute que ce religieux a aussi composé, sur le monastère d'Offenhus, des Mémoires qui n'ont pas

relation a été
1560 par E
soit, la relati
bliée d'abord
de Breydenb
d'auteur prin
BREYDENBAC
gnons onze
ses compatrio
versés dans p
chidiacre de
Edward Rew
dessina tous le
le voyage : e
ques; de sor
ses compagno
ravane assez n
de pélerins p
avril 1483,
arriva à Jérus
avoir visité la
rons jusqu'au
son départ po
des chaleurs e
elle se remi
Gaza, travers

un des meilleurs. L'aspect du
y est décrit avec soin: le ta-
lu désert situé entre la Pales-
les monts Sinaï et Oreb, ces-
ces deux montagnes et de tout
s jusqu'au Caire ne laissent que
eu de chose à désirer. Les vé-
étrangers à l'Europe et cultivés
es environs du Caire sont dési-
avec beaucoup de précision et
litude. On y trouve un grand
e d'observations judicieuses et
u de choses inutiles; aussi plu-
voyageurs l'ont-ils mis à contri-
. Le Huen en a traduit en fran-
lusieurs passages de la pre-
partie et toute la seconde par-
ui comprend le voyage au
Sinaï et le retour en Europe.
les figures d'animaux repré-
dans les planches de ce
e on voit une licorne; mais en
le texte on reconnaît aisément
s voyageurs avaient aperçu une
(Voy. *Haberlin*, *F. D.*, *Diss.*
a, *itiner. et scriptis F. Fabri*,
gen, 1742, in-4°.). E—s.

BER (Jean), religieux domi-
, surnommé *Malleus hæretico-*
ou le Marteau des hérétiques,
e d'un de ses ouvrages, naquit
470, à Leuckerchen, en Souabe.
onça, dès son enfance, d'heu-
dispositions pour les sciences,
le bonnes études dans les diffé-
universités d'Allemagne. L'é-
de Constance le nomma, en
, l'un de ses vicaires-généraux;
reur Ferdinand le choisit en-
our son confesseur, et lui don-
1531, l'évêché de Vienne. Il
na sagement son diocèse pen-
ix années, s'opposa avec succès
rogrès de l'hérésie, et mourut
uin 1541. Ce prélat n'était pas
distingué par ses vertus que
talents, et on peut remarquer
que des écrivains d'une autre communion en conviennent eux-mêmes. Lorsque la mort le surprit, il était occupé à revoir ses ouvrages, dont il se proposait de publier une édition complète. Le premier volume parut à Cologne, in-fol., en 1537; le second en 1539, et le troisième volume en 1541. On y trouve : des *Sermons*; un Traité *De Fide et bonis operibus*; des écrits de *controverse*; un opuscule des *misères et calamités de la vie humaine*, dont Pierre Gui de Saumur a donné une traduction française, Paris, 1578; un ouvrage de la *Religion et des Mœurs des Moscovites*, Bâle, 1526, in-4°., inséré depuis dans le Recueil intitulé : *Rerum Moscovitarum authores*, Francfort, 1600, in-4°.; un autre de l'*Origine des Turks*, imprimé plusieurs fois, etc. On joint à ces trois volumes un quatrième, publié à Leipzig, 1537; mais les quatre volumes ne contiennent pas même tous les écrits de Faber. On y cherchera vainement, par exemple, le *Malleus hæreticorum*. Cet ouvrage, qui fit la réputation de son auteur, mais qu'on néglige aujourd'hui, fut imprimé, pour la première fois, en 1524, in-fol. Il y a aussi une édition de Rome, 1569, in-fol., et il en existe d'autres encore. — Faber (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, acquit une assez grande célébrité par ses talents pour la chaire. Il était lié d'une étroite amitié avec Erasme, et il prit sa défense dans plusieurs occasions contre les théologiens catholiques; mais étant venu à Rome dans le dessein de solliciter quelques bénéfices, il rompit avec Erasme, et se rangea même du côté de ses ennemis, pour faire sa cour aux prélats, dont il recherchait la protection. Faber était bon théolo-

ΕΙΣ ΦΑΟΣ
George Bancroft



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

FA—FI.

LIBRARY

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

TOME QUATORZIÈME.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1815.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUATORZIÈME VOLUME.

MM.	
A. B—T.	Beuchot.
A—D.	Artaud.
A—D—R.	Amar-Durivier.
A—G—R.	Auger.
A. R.—T.	Abel Remusat.
B—D.	Boulard.
B. M—S.	Bigot-de-Morogues.
B—I.	Bernardi.
B—P.	Beauchamp (Alphonse de).
B—RS.	Boinvilliers.
B—S.	Bocous.
B—SS.	Boissonade.
B—U.	Beaulieu.
C.	Chaumeton.
C—AU.	Catteau-Calleville.
C. G.	Cadet Gassicourt.
C. M. P.	Pillet.
C—R—T.	Cotteret.
C. T—Y.	Coquebert de Taizy.
D. L.	Delaulnaye.
D. L. C.	Lacombe (de).
D—M—T.	De Musset.
D—S.	Desportes (Boscheron).
D—T.	Durdent.
E—C D-D.	Emeric David.
E—S.	Eyriès.
F. P—T.	Fabien Pillet.
F—R.	Fournier.
G—É.	Ginguené.
G. F—R.	Fournier fils.
G—N.	Guillon (Aimé).
G—R.	Grosier.
J—B.	Jacob-Kolb.
J—N.	Jourdain.
L—P—E.	Laporte (Hippolite de)
L—S.	Langlès.
L—S—E.	La Salle.
L—U.	Ledru.
L—Y.	Lécuy.
M—D j.	Michaud jeune.
M—E.	Maurice.
M—ON.	Marron.
N—R.	Ch. Nodier.
N—T.	Nicollet.
P—C—T.	Picot.
P—D.	Pataud.
P—E.	Ponce.
P—X.	Pujoulx.
Q—R—Y.	Quatremère-Roissy.
R—D—R.	Renauldin.
S—D.	Suard.
S. D. S—Y.	Silvestre-de-Sacy.
S—E.	Schoell.
S. M—N.	Saint-Martin.
S. S—C.	Sismonde-Sismondi.
ST—T.	Stassart.
S—Y.	Salaberry.
T—D.	Tabaraud.
T—N.	Tochon.
U—I.	Ustéri.
V—I.	Visconti.
V—N.	Villemain.
V. S—L.	Vincens-Saint-Laurent.
V—T.	Vitet.
W—R.	Walckenaer.
W—S.	Weiss.
X G.	Revu par M. Ginguené.
X—S.	Revu par M. Suard.
Z.	Anonyme.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

F

LA (Louis della), pro- médecine à l'université de naquit en cette ville en y mourut le 5 mai 1723. hirurgien distingué de Fer- ivra avec beaucoup d'ardeur la médecine; bientôt après le bonnet de docteur, il se uer, parmi ses confrères, rcice de son art. Le marquis glio en fit son médecin, et na à s'établir dans la ville Cependant il fallait un plus tre à della Fabbra; il re- u d'années après, à Fer- la faculté de médecine lui ne chaire avant qu'il eut trentième année. Le jeune ne tarda point à se faire e réputation, et la place de rofesseur étant devenue va- y fut unanimement appelé lègues. Della Fabbra a joui, nt, d'une haute renommée; rité de la vogue de Jérôme son maître; il se peut que ant il méritât, comme pra- ême comme habile profes- grande réputation; mais s reste de lui ne lui assi- u les écrivains, qu'une pla- e. Ce sont des Dissertations es sur divers sujets de mé- ies furent imprimées suc- t, et ensuite réunies sous *Dissertationes physico-medicæ*, in-4°., Ferrare, 1712. — Fabbra (Gilles), fils du précédent, fut aussi médecin et professeur à l'université de Ferrare. Il n'a rien laissé qui lui ait survécu. F—R.

FABER, FABRE ou LE FÈVRE (Jean), célèbre jurisconsulte, né dans le diocèse d'Angoulême, florissait au 14e. siècle, sous le règne de Philippe VI. Dans la souscription de son *Commentaire* sur les *Institutes* de Justinien, dont on parlera ci-après, il est nommé *Joan. Runcinus*, ce qui confirme l'opinion de ceux qui lui donnent pour patrie le village de Ronssines, dans l'Angoumois. On croit qu'il remplit l'office de juge à la Rochefoucauld, et plusieurs prétendent qu'il fut élevé à la dignité de chancelier de France, mais ce fait n'est pas certain. Il mourut à Angoulême, en 1340, et fut enterré dans le cloître des Dominicains de cette ville, où on lisait son épitaphe. Dumoulin parle de Faber dans les termes les plus flatteurs; il remarque que ce jurisconsulte a précédé Barthole et Balde, et que les Italiens eux-mêmes ont rendu justice à son mérite. Personne de son temps n'était plus versé dans le droit romain, et Dumoulin le cite souvent à l'appui de ses décisions Bretonnier trouve dans ses ouvrages les pures maximes de la jurisprudence française. Le *Commentaire* de Faber sur les *Institutes* fut imprimé à Venise, 1488,

avec des corrections de Pierre
ıan, jurisconsulte de Treies.
ırbier en cite une autre édition
ıyon, 1593, in-4°., avec des
léments d'Aréa Baudoza. On at-
ıe encore à Faber : *Breviarium*
Codicem, Paris, 1545, et Lyon,
94, in-4°.; *Progymnasmata ex*
roque jure, Louvain, 1594, in-8°.;
ais ce dernier ouvrage paraît plutôt
ppartenir à un autre Jean *Faber*,
ıriscousulte, surnommé : *Omalius*,
parce qu'il était né à Omal, près de
Liège, et mort en 1622, à quatre-
vingt-deux ans. W—s.

FABER (ou proprement *Schmidt*)
(Félix), dominicain et voyageur,
était né à Zurich en 1441 ou 1442.
Il entra dans un couvent de l'ordre
des frères prêcheurs à Ulm, professa
la théologie, et passa de son temps
pour un excellent prédicateur. Deux
fois il fit le voyage de la Terre-Sainte.
La première en 1479, la seconde en
1483. A son retour il occupa différents emplois dans son ordre, et
mourut à Ulm le 14 mars 1502. Il
traduisit en allemand la vie de Henri
Suso, et écrivit en latin en 1489 *Historia Suevorum*. Goldast, qui l'a imprimé dans son recueil intitulé : *Rerum Suevicarum scriptores*, dit que
la relation du premier voyage de Faber, écrite de sa main et inédite, existait chez Heinzel, patricien d'Augsbourg; il ajoute que ce religieux a
aussi composé, sur le monastère d'Offenhus, des Mémoires qui n'ont pas
vu le jour. D'autres écrivains parlent
aussi d'une chronique d'Ulm qu'ils
attribuent à ce même Faber, et font
mention d'un de ses ouvrages sous
le nom d'*Evagatorium*, qui n'est
vraisemblablement que sa relation
sous un autre titre. On trouve celle-ci
indiquée dans le catalogue des livres
de voyages de Stuck, sous ce titre

en allemand : *Rel*
la Terre-Sainte
et du retour (en
1557, in-4°., sa
lieu d'impression
place la relation
de Faber dans le
à la Terre-Sainte,
in-fol.; il n'y est d
nom de frère Fé
graphes nous ap
relation a été pub
1560 par Eysen
soit, la relation d
bliée d'abord en
de Breydenbach
d'auteur principal
Breydenbach).
gnons onze pers
ses compatriotes,
versés dans plusie
chidiacre de Tra
Edward Rewich
dessina tous les l
le voyage : ensi
ques; de sorte
ses compagnon
ravane assez n
de pélerins p
avril 1483,
arriva à Jéru
avoir visité l
rons jusqu'
son départ
des chaleu
elle se r
Gaza, tra
monts O
couvent d
au Caire
mer Ro
capitale
monta
vire de
ville le
la Ter
qui a

ment un des meilleurs. L'aspect du pays y est décrit avec soin: le tableau du désert situé entre la Palestine et les monts Sinaï et Oreb, celui de ces deux montagnes et de tout le pays jusqu'au Caire ne laissent que bien peu de chose à désirer. Les végétaux étrangers à l'Europe et cultivés dans les environs du Caire sont désignés avec beaucoup de précision et d'exactitude. On y trouve un grand nombre d'observations judicieuses et très peu de choses inutiles; aussi plusieurs voyageurs l'ont-ils mis à contribution. Le Huen en a traduit en français plusieurs passages de la première partie et toute la seconde partie, qui comprend le voyage au mont Sinaï et le retour en Europe. Parmi les figures d'animaux représentés dans les planches de ce voyage on voit une licorne; mais en lisant le texte on reconnaît aisément que les voyageurs avaient aperçu une gazelle (Voy. *Haberlin*, *F. D.*, *Diss. de vita, itiner. et scriptis F. Fabri*, Göttingen, 1742, in-4°.). E—s.

FABER (Jean), religieux dominicain, surnommé *Malleus hæreticorum*, ou le Marteau des hérétiques, du titre d'un de ses ouvrages, naquit vers 1470, à Leuckerchen, en Souabe. Il annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour les sciences, et fit de bonnes études dans les différentes universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le nomma, en 1519, l'un de ses vicaires-généraux; l'empereur Ferdinand le choisit ensuite pour son confesseur, et lui donna, en 1531, l'évêché de Vienne. Il gouverna sagement son diocèse pendant dix années, s'opposa avec succès aux progrès de l'hérésie, et mourut le 12 juin 1541. Ce prélat n'était pas moins distingué par ses vertus que par ses talents, et on peut remarquer que des écrivains d'une autre communion en conviennent eux-mêmes. Lorsque la mort le surprit, il était occupé à revoir ses ouvrages, dont il se proposait de publier une édition complète. Le premier volume parut à Cologne, in-fol., en 1537; le second en 1539, et le troisième volume en 1541. On y trouve: des *Sermons*; un Traité *De Fide et bonis operibus*; des écrits de *controverse*; un opuscule des *misères et calamités de la vie humaine*, dont Pierre Gui de Saumur a donné une traduction française, Paris, 1578; un ouvrage de la *Religion et des Mœurs des Moscovites*, Bâle, 1526, in-4°., inséré depuis dans le Recueil intitulé: *Rerum Moscovitarum authores*, Francfort, 1600, in-4°.; un autre de l'*Origine des Turks*, imprimé plusieurs fois, etc. On joint à ces trois volumes un quatrième, publié à Leipzig, 1537; mais les quatre volumes ne contiennent pas même tous les écrits de Faber. On y cherchera vainement, par exemple, le *Malleus hæreticorum*. Cet ouvrage, qui fit la réputation de son auteur, mais qu'on néglige aujourd'hui, fut imprimé, pour la première fois, en 1524, in-fol. Il y a aussi une édition de Rome, 1569, in-fol., et il en existe d'autres encore. — Faber (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, acquit une assez grande célébrité par ses talents pour la chaire. Il était lié d'une étroite amitié avec Erasme, et il prit sa défense dans plusieurs occasions contre les théologiens catholiques; mais étant venu à Rome dans le dessein de solliciter quelques bénéfices, il rompit avec Erasme, et se rangea même du côté de ses ennemis, pour faire sa cour aux prélats, dont il recherchait la protection. Faber était bon théolo-

t il eut le titre de prédicateur
ximilien 1er. et de Charles-
Il est auteur d'une *Oraison*
re de Maximilien, faussement
uée, par quelques biographes,
n Faber, dont l'article suit; il
rut à Rome, en 1530, dans un
peu avancé. — FABER (Jean),
gieux du même ordre que les pré-
ents, né à Hailbron, vers 1500,
reçu docteur en théologie à Co-
gne, et mourut vers 1570. Il a
ubié un grand nombre d'ouvrages,
armi lesquels on cite seulement
es suivants : I. *Libellus quod fides esse possit sine charitate*, Augs-
bourg, 1548, in-4°., livret singulier,
mais qui n'est cependant pas recher-
ché ; II. *Enchiridion bibliorum*,
ibid., 1549; Cologne, 1568, in-4°.;
III. *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, Augsbourg, in-4°. Cet ou-
vrage renferme des particularités cu-
rieuses sur Luther et ses premiers dis-
ciples; IV. *Testimonium scripturæ et Patrum B. Petrum apostolorum Romæ fuisse*, Anvers, 1553, in-4°.;
V. *De la Messe et de la présence réelle de J.-C. dans le sacrement de l'Eucharistie.* C'est, de tous les
ouvrages de Faber, celui qui eut le
plus de succès; il le publia en alle-
mand en 1555. Surius le traduisit en
latin, Cologne, 1556, et Nic. Ches-
neau en français, 1564, in-4°.

W—s.

FABER (Pierre), n'est cité que
sous ce nom latin; en sorte qu'il est
difficile aujourd'hui de savoir s'il s'ap-
pelait *Lefevre*, ou *Fabre*, ou *Faur*.
Ce qui est certain, c'est qu'il naquit en
Auvergne, et qu'après avoir fait ses
études à Paris, sous le savant Tur-
nebe, il eut la direction du collége de
la Rochelle, et y professa l'hébreu.
On ne connaît de lui que des *Notes latines* sur l'oraison de Cicéron pour Ce-
cina, et un *C*..... *tain*
livres des Académiques
teur. Ce dernier ouvrag
Paris en 1611, et que
bue à P. du Faur de S
le nom latin est aussi *P*
a reparu dans l'excelle
Académiques, donnée
à Cambridge, en 172
dans sa *Gallia orien*
Faber mourut vers 1
quatre-vingts ans.

FABER (Jean), né à
en 1566, étudia la mé
versité de Bâle, où il o
rat, après avoir soute
sur la Céphalalgie. I
sa ville natale, il fut agg
des médecins. Will et A
qu'il mourut en prison
1619. — FABER (A
médecin du 17e. siècle,
sa profession à Lubeck
bourg. Le prince de S
ma médecin de ses
personne; enfin il re
fonctions auprès de
gleterre, et mourut
monarque, en 168
Faber que deux o
gré leur extrême m
tenu les honneurs
le premier contien
la Maladie vénér
des fadaises sur l'
(Jean-Mathias)
devint premier
Wurtemberg,
la ville de Heilb
cadémie des
sous le nom d
21 septembre
nombreux,
pour certain
merait voir
candeur, e
cernement:

ni maniaci antiquorum,
i furiosi recentiorum
elladonnæ L.), *historiæ*
m, indolis nocumentum,
ocumentum, etc., Augs-
7, in-4°., fig.; ibid. 1683.
arinæ anatome botano-
remberg, 1692, in-4°.
C.

l (Samuel), recteur du
St. Gilles, à Nuremberg,
orf, en 1657. Son père,
Faber, poète couronné
quelques poésies latines,
cinquième à Nuremberg,
en 1678 sans lui laisser
il ne put achever le cours
es qu'en consacrant une
on temps à corriger des
ur les libraires. Ses talents
sie le firent admettre, en
l'académie établie à Nu-
ous le nom de société des
Pegnitz. Il y reçut le nom
II, et c'est sous ce nom
qu'il publia sa traduction
de la *Consolation des*
e Jacques Balde. Deux ans
ut appelé au collége de
en qualité de co-recteur,
le rectorat en 1706. Il y
o avril 1716, après avoir
ssez grand nombre d'ou-
oriques et de morceaux
et de politique. Le plus
on *Histoire de Charles*
e Suède, en dix parties,
ol. in-12 (en allemand);
singulier de ses ouvrages,
terait d'être plus connu,
bis terrarum in nuce,
, 1700, in-4°., avec 47
taille-douce. C'est un cours
t de chronologie où, par
de figures composées de
la plus ingénieuse, et des
rimés allemands qui les
accompagnent, tous les traits caractéristiques des principaux événements et leur date précise se fixent dans la mémoire avec la plus grande facilité. Ce travail est très supérieur à ce qui avait été fait en ce genre par Buno, en 1672, et par Winckelmann, en 1698. La première idée du *Monde dans une noix* est due à Greg.-And. Schmid, jurisconsulte de Nuremberg, et fut exécutée après sa mort, d'abord par Chr. Weigel, qui le publia en 1697, in-fol., avec 49 pl.; mais ce livre se trouvant d'un prix trop élevé pour l'usage des étudiants, Faber réduisit les planches au format in-4°., y ajouta les petits vers rimés qui en font le principal mérite, et publia séparément un texte explicatif, aussi en allemand. Il projetait de donner, d'après ce cadre, un cours d'histoire beaucoup plus détaillé, dont il composa sous le titre d'*Historia antediluviana*, un spécimen qui ne parut qu'après sa mort, Nuremberg, 1717, in 8°. Jean-David Koeler donna, en 1726, une nouvelle édition du *Monde dans une noix*, corrigée et refondue pour le dernier siècle, et chaque année (jusqu'en 1734), Weigel publia une nouvelle planche gravée pour la continuation de cet ouvrage, dont Matt. Cramer donna, en 1722, une traduction française, inférieure à l'original, parce que les petits vers allemands étant traduits en prose française non rimée, n'offrent plus le même secours pour la mémoire.

C. M. P.

FABER (Jean Ernest), orientaliste saxon, naquit en février 1745, à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen. La mort le priva de son père l'année suivante. Au bout de quelques années, sa mère se remaria à un vieillard d'un caractère morose et difficile, qui était ministre

s un village près de Römhild. Dé-
, dans cet endroit, de moyens
nstruction, il obtint, par grâce, la
rmission d'aller prendre, deux ou
ois fois la semaine, des leçons de
tin, dans un hameau voisin. Ces dif-
cultés ne firent qu'accroître son ar-
eur pour l'étude. Enfin, après beau-
coup d'instances, il put fréquenter suc-
cessivement le collége de Hildburghau-
sen, le gymnase de Cobourg, et l'uni-
versité de Göttingue, où il étudia sous
Walch, Heyne, et Michaelis. Son as-
siduité le fit nommer répétiteur dans le
séminaire de cette ville; et y ayant
été reçu quelque temps après docteur
en philosophie, il fut fait pro-
fesseur de langues orientales et de
philosophie dans l'université de Kiel,
en 1770, et dans celle de Iéna, en
1772. C'est dans cette dernière ville,
qu'il mourut, le 15 mars 1774, au
bout de quelques jours de mariage,
regretté de ses amis, pour ses belles
qualités morales, et des savants, aux-
quels ses premiers écrits avaient
fait concevoir les plus flatteuses espé-
rances. Ses principaux Ouvrages sont:
I. *Descriptio commentarii in sep-
tuaginta interpretes.* Göttingue,
1768-1769, 2 part. in-4°. II. *Dissert.
de animalibus quorum fit mentio
Zephan,* cap. II, v. 14, ibid., 1769,
in-4°., réimprimée dans les *Monu-
ments scythes de la Palestine*, de
Cramer, Hambourg et Kiel, 1777;
c'est une explication d'un passage de
la prophétie de Sophonie. III. *His-
toria mannæ inter Hæbræos*, sect. 1,
Kiel, 1770; sect. 2, Iéna, 1773. Le
docteur Gruner a fait réimprimer ces
deux sections à la suite des *J.-J.
Reiske opuscula medica*, Halle,
1776. IV. *Programma novum de
Messiâ exactis 490 annis post exi-
lium Judæorum Babylonicum nas-
cituro ex Zachariâ*, cap. III, v. 8,
9, 10. *repetitum vaticini
tio 70 hebdomadum Dar
VIII, v. 24, iisdem natali
nito novam lucem affunde
1772, in-4°. V. *Jesus ex
opportunitate Messiæ*, Iéi
in 8°. VI, *Archéologie des
(en allemand), 1re. parti
1773, in-8°. Outre ces
Faber a donné les deux pre
de la *Nouvelle Bibliothèqu
phique*, Leipzig, 1774, en
Cet ouvrage périodique a
nué par J. C. Hennings. Il
sait aussi de publier une no
tion de l'*Hierobotanicon* d
et de la *Philologie sacrée*
ainsi que divers autres ouv
critique et de philologie orie

FABER, *Voyez* Fabre,
Febvre, Le Fevre, Schm

FABERT (Abraham), n
vers 1560, était fils de I
Fabert, directeur de l'imp
Charles III, duc de Lo
anobli par ce prince, en
de ses services. Abraha
son père, mais il possé
une imprimerie particuliè
sont sortis différents ouvr
Le premier que l'on cor
recueil des *Emblèmes*,
son ami, portant la d
Dom Calmet, dans sa *B
Lorraine*, fait mentio
imprimé par Fabert en
quable par la beauté
et orné de jolies est
Fabert fut élu maîtr
ville de Metz en 16
plusieurs fois dans l'
charge. Il eut l'hon
menter Louis XIII,
à l'époque de son s
don de Saint-Mich
rut le 24 avril 165

drale. Il a publié le *Voyage Henri IV à Metz*, en 1603, 1610, in-fol. Cet ouvrage est orné de vingt planches en uce, dont les plus importantes un plan de la ville et une pays Messin, qui a été repro- ans les différentes éditions de d'Hondius; on y remarque mpreinte des diverses mon- la ville de Metz, et l'ancien romain connu sous le nom *es de Jouy*. On imprima à en 1657, un *Commentaire coutume de Lorraine*, que le ice annonce être une produc- Abraham Fabert. Cependant almet et les auteurs de l'*His- Metz* penchent à croire que rage est de Florentin Thiriat, en 1615, pour avoir publié lente satire contre les princes naison de Lorraine. Quel que mérite de ce Commentaire, très- ar Chevrier, on ne peut dis- r qu'il a moins contribué à re le nom de Fabert, que la ue s'est justement acquise son son courage et sa vertu.

W —s.

ERT (Abraham), maréchal ice, fils du précédent, naquit le 11 octobre 1599. Dès sa e, il annonça un goût décidé s armes; et, aussitôt qu'il fut d'entrer au service, le duc non le plaça dans un de ses its. Il donna bientôt des preu- sa capacité et de son courage, méritèrent la confiance des et l'estime de ses chefs. D'Es- , quoique éloigné de la cour, mmanda fortement, et lui fit une compagnie dans les Gar- bert s'avança depuis avec beau- rapidité. Chaque grade dont décoré était le prix d'une belle action; il affrontait tous les périls, et y échappait par son sang froid : ceux qui étaient les témoins de ses exploits pouvaient à peine y croire, et le peuple, qui cherche des causes surnaturelles à tout ce qui passe sa portée, n'expliquait que par les sciences occultes les récits extraordinaires qu'on lui faisait de ce grand capitaine. A la retraite de Maïence, en 1635, Fabert contribua à sauver les débris de l'armée française, fuyant en désordre devant le vainqueur. Le général Gallas, poursuivant ses succès, tenta de pénétrer dans la Champagne; mais les manœuvres des généraux français l'obligèrent de se retirer sans avoir pu rien entreprendre. Fabert fut du nombre des officiers chargés de l'inquiéter dans sa marche. Il arriva dans un camp où l'ennemi avait abandonné une partie de ses malades et de ses blessés. Un Français cria qu'il fallait tuer ces malheureux : « Voilà, dit Fa- » bert, le conseil d'un barbare; cher- » chons une vengeance plus noble et » plus digne de notre nation. » Aussitôt il leur fit distribuer des vivres dont ils avaient le plus grand besoin, et fit transporter à Mézières les malades qui, par reconnaissance, s'attachèrent presque tous au service de la France. Il se trouva au siége de Saverne, en 1636, à celui de Landrecies en 1637, et à celui de Chivas en 1639. Blessé au siége de Turin, en 1640, d'un coup de mousquet à la cuisse, les chirurgiens déclarèrent qu'il faudrait lui faire l'amputation. Le cardinal de la Valette et Turenne l'engageaient à s'y soumettre : « Il ne » faut pas mourir par pièces, leur dit » Fabert; la mort m'aura tout en- » tier ou elle n'aura rien, et peut-être » lui échapperai-je. » En effet, il guérit de ses blessures assez promptement, puisqu'il se trouva à la bataille de la

Marfée en 1641, et ensuite au siége de Bapaume. L'année suivante, le régiment des gardes, dont Fabert commandait le premier bataillon, fut envoyé dans le Roussillon. Le maréchal de la Meilleraye, chargé de cette expédition, s'entretenant du nombre et de la valeur des troupes, désigna les Gardes par le titre de *chanoines de Fabert*. Cette raillerie, très déplacée, piqua Fabert au vif; mais il crut devoir n'en rien témoigner. La campagne devait s'ouvrir par le siége de Collioure. En marchant vers cette place, on aperçut les Espagnols rangés en ordre de bataille sur une hauteur; le duc de la Meilleraye fit arrêter la troupe pour faire ses dispositions. Lorsqu'il passa devant Fabert, celui-ci le salua en baissant son esponton. « Il ne s'agit pas de cérémo- » nie, lui dit brusquement la Meille- » raye, quand il faut aller à l'en- » nemi. » Fabert, sensible à ce reproche, s'avançait pour en demander raison; mais Turenne le retint et parvint à le calmer, en se chargeant de l'explication. Quelques instants après un aide-de-camp lui apporta l'ordre d'aller parler au général. « Avez-vous, » lui dit Fabert, des ordres pour le » bataillon? Je les exécuterai, je ne » marche pas autrement. » La Meilleraye vint lui-même. « M. Fabert, » lui dit-il, oublions le passé, don- » nez-moi votre avis : que ferons- » nous? — Voilà, répondit Fabert, » le premier bataillon des Gardes prêt » à exécuter vos ordres, nous ne sa- » vons qu'obéir. — Point de rancune, » répliqua la Meilleraye, je viens de- » mander votre sentiment. — C'est » d'attaquer, reprit Fabert. — Mar- » che, cria le maréchal. » Le premier bataillon des gardes avança, les autres suivirent; en un instant les Espagnols furent enfoncés et culbutés. Ils se sauvèrent et
Collioure, l
Français une
et un grand
Cette circon
de la place,
14 avril. On
tions pour
Louis XIII,
et il charge
compte tous
de la veille.
(Cinq-Mars)
le rapport d
posa silence
fiante. Il so
« Monsieur,
» Que dit-il?
» qu'il vous
» répondit F
» menaces e
» jesté, et
» pas. » Fab
camp en 164
née, Porto-L
en 1654, St
compensa de
maréchal de
Sedan. Fab
ouvrages au
place, et voul
une partie d
lui reprochèr
manière un bi
à sa famille.
» pour empê
» roi m'a co
» voir des en
» une brèch
» mille et to
» lancerais pa
Le roi lui offi
ses ordres; i
qu'il ne pouv
tres exigés. C
vait présente
qu'on ne les

pondit qu'il ne voulait pas que son manteau fut décoré par une croix et son nom déshonoré par une imposture. Louis XIV lui écrivit à cette occasion de sa propre main, que le refus qu'il faisait lui inspirait plus d'estime pour lui, que ceux qu'il honorait du collier ne recueilleraient de gloire dans le monde. On prétend, dit Voltaire, que le cardinal Mazarin proposant à Fabert de lui servir d'espion dans l'armée, il lui dit : « Peut-être faut-il » à un ministre des gens qui le servent » de leurs bras et d'autres de leurs » rapports : souffrez que je sois des » premiers. » Aussi le ministre dit-il à des personnes qui cherchaient à répandre des doutes sur sa conduite : « Ah ! s'il fallait se méfier de Fabert, » il n'y aurait plus d'homme en qui » l'on pût mettre sa confiance. » Le maréchal Fabert mourut à Sedan, le 17 mai 1662, et fut inhumé dans l'église des Capucins-irlandais qu'il avait fondée. Il montra dans sa dernière maladie la même fermeté d'ame que dans le cours de sa vie. « Se sentant affaiblir, dit un de ses historiens, il demanda un livre de prières, et peu de temps après on le trouva mort à genoux, et son livre ouvert sur le psaume *Miserere mei Deus*. Il laissa, de son mariage avec Claude de Clevant, un fils qui lui succéda dans le gouvernement de Sedan, et qui mourut sans enfants au siège de Candie en 1669. Fabert ne savait pas le latin, et ne s'était jamais appliqué sérieusement à d'autre science qu'à celle de la guerre ; mais la nature l'avait doué d'un grand sens et de beaucoup de jugement ; et il avait senti de bonne heure la nécessité de parler et d'écrire correctement sa langue. On conserve à la bibliothèque du Roi ses *Lettres* écrites depuis le 21 oct. 1634 jusqu'au 12 septembre 1652 ; et dans les archives de l'hôtel-de-ville de Sedan, le *Recueil des Ordonnances* qu'il avait rédigées pour le maintien du bon ordre et de la police dans cette place. La *Relation de la bataille de la Marfée*, par Fabert, a été imprimée dans les *Mémoires* de Montrésor, Leyde, 1665. La *Vie du maréchal de Fabert* a été écrite par Gatien de Courtilz, Amsterdam, 1697, Rouen, 1698, in-12., et par le Père de la Barre, génovéfain, Paris, 1752. La seconde est la plus estimée ; elle renferme des particularités curieuses, mais aussi bien des détails étrangers au sujet, et le style en est trop prolixe. Le comte de la Platière a publié une *Notice* sur Fabert, dans la *Galerie universelle* ; elle est peu exacte pour les dates, et on y trouve des anecdotes suspectes.—Fabert (François-Abraham), frère du maréchal, servit avec distinction aux siéges de Montauban, La Rochelle, Nanci, Trèves. Il obtint, en récompense de ses services, le cordon de Saint-Michel, en 1658, fut élu maître échevin de Metz l'année suivante, et continué dans cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1663. — Fabert (N), cousin des précédents, est auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, depuis Philippe-le-Hardi, en 1363, jusqu'à la mort de Charles-Quint en 1558, Cologne, 1687, in-12, 1689, deux vol. in-12. Le style en est mauvais, mais on y trouve quelques faits intéressants. W—s.

FABIAN, ou FABYAN (Robert), naquit à Londres vers le milieu du 15e. siècle. C'était un des négociants les plus considérables de cette ville, qui le choisit pour l'un de ses aldermen, et le nomma shérif en 1493. Il était fort instruit pour son temps, et s'étant appliqué particulièrement à l'étude de l'histoire, il a laissé un ou-

vrage intitulé : *Concordance des Histoires*, ou *Chronique d'Angleterre et de France*, assez estimé pour le soin et l'exactitude, spécialement en ce qui concerne les affaires de Londres, mais qui n'a guère d'autre mérite. « Fabian, dit Wharton, fait » autant d'estime des maires de Lon» dres que des rois d'Angleterre, et » semble avoir regardé les dîners de » Guildhall et les solennités des cor» porations de la cité comme des cho» ses plus intéressantes que nos vic» toires en France et nos efforts » dans l'intérieur pour conquérir la » liberté. » On prétend que le cardinal Wolsey en fit brûler tout ce qu'il en trouva d'exemplaires, parce que l'auteur y faisait connaître trop clairement les richesses du clergé. Cette chronique, qui s'étend depuis Brutus jusqu'à Henri VII, ne fut imprimée qu'après sa mort en 1516, Londres, 2 vol. in-fol. Elle fut réimprimée en 1533 in-fol. Dans ces deux premières éditions chacune des sept parties qui la composent est terminée par une hymne à la Vierge, qui fut supprimée dans les éditions suivantes. Chacune des deux commence aussi par une sorte de prologue en vers, c'est-à-dire en prose rimée. Il y a eu plusieurs autres éditions de l'ouvrage de Fabian; la dernière est intitulée : *Nouvelles chroniques d'Angleterre et de France*, etc., *avec une préface biographique et littéraire, et un index*, par Henri Ellis, 1 vol. in-4°., Londres, 1811. Fabian mourut à Londres en 1512.

X—s.

FABIEN (S.), élu pape en 336, succédait à Antère. Eusèbe raconte que comme on procédait à l'élection, une colombe vint se poser sur la tête de Fabien, et que ce signe fut pris pour un présage de la présence du St.-Esprit. Quoi qu'il en soit, Fab... une conduite digne des plu... éloges, justifia pleinement ... qu'on avait fait de lui. S. Cyp... pelle un « excellent homm... dit « que la gloire de sa m... » pondu à la pureté, à la ... » à l'intégrité de sa vie. » F... une des victimes de la pe... suscitée par l'empereur Dè... mis à mort le 20 janvier 25... un pontificat de quatorze ... mois et dix jours.

FABIO INCARNATO, p... de théologie, né à Naples ... 16e. siècle. Il a fait une ... d'ouvrages de théologie et ... cité, dont on trouve la liste ... des plus estimés, intitulé : ... *nium sacerdotale, sive mo... minandi tàm in visitation... pali quàm in susceptione ...* dédié en 1608 au cardinal A... archevêque de Naples, réi... Bracciano, 1633, in-8°., et ... 1642, 2 part. in-8°., édit... mentée par l'auteur. C.

FABIOLE (Ste.), dame ... de l'illustre maison *Fab...* mariée à un hommes de m... rompues, et dont le libertin... débauches furent portés à un ... qu'elle le prit en aversion, et ... Peu instruite des lois de l'E... le mariage, et encore jeune, ... à de secondes nôces, que ... mari vécut encore, et usa ... culté que lui laissaient les ... maines. Mais étant devenue ... informée de l'illégitimité de ... qui l'avaient unie à son dern... elle en conçut une vive do... résolut de se soumettre à la ... publique. La veille de Pâqu... d'un sac, et les cheveux épa... présenta avec les autres pén... porte de la basilique de Saint...

Latran. Sa piété, sa douleur, l'état humiliant dans lequel paraissait une dame si distinguée, tirèrent des larmes des yeux de l'évêque et des prêtres, et émurent la compassion de toute l'assistance ; elle se tint à la porte de l'église jusqu'à ce que l'évêque qui l'en avait chassée l'y eût fait rentrer. Ayant reçu l'absolution, elle vendit tous ses biens pour en assister les pauvres. Elle est la première en Italie qui fonda des hôpitaux ; elle voyagea en plusieurs pays pour l'accomplissement de son pieux dessein, et vint à Jérusalem en 395. Elle vit St. Jérôme qui lui expliqua les Saintes Ecritures. L'invasion des Huns la força de quitter la Palestine; elle retourna en Italie, se retira à Ostie, bâtit un hôpital où elle servait elle-même les malades, et mourut à Ostie ou à Rome, vers l'an 400. C'est par les écrits de St. Jérôme que nous avons appris ce que l'on sait de Ste. Fabiole. Il y fait le plus grand éloge de cette sainte. De la pénitence qu'elle fit, les théologiens catholiques concluent que, dès les premiers siècles de l'Eglise, c'était une opinion constante que les nœuds du mariage n'étaient point rompus, même *pour cause d'adultère*, puisqu'autrement Ste. Fabiole n'eût pas été coupable, ni assujetie à la pénitence. L—Y.

FABIUS VIBULANUS (Quintus), sauvé comme par miracle du massacre des Fabius, à la funeste journée de Crémera (1), servit, s'il faut en croire l'histoire de ces temps reculés, comme de souche aux diverses branches de la famille des Fabius, que l'on fait sortir de lui. Mais l'expédition militaire de ces Fabius, rapportée par Tite-Live, est-elle bien réelle? Denys d'Halicarnasse croit qu'elle n'est que le produit de l'imagination. Le Fabius dont nous nous occupons, fit partie du décemvirat, cette association célèbre qui ne parut naître au sein des lois que pour les mieux fouler aux pieds. Il se traîna servilement, dans les fonctions qu'il eut à remplir, sur les pas de l'odieux Appius, et renonça sous cette infâme domination à son caractère naturellement généreux, mais faible, pour s'asservir aux passions féroces d'un magistrat factieux. Il avait montré plus d'énergie, lorsqu'étant préfet de Rome, il s'opposa de toute sa force aux entreprises des tribuns, jaloux du pouvoir consulaire. Fabius eût mérité d'être mis au nombre des citoyens de Rome les plus recommandables, si sa honteuse facilité n'eût terni l'éclat des victoires qu'il remporta sur les Volsques et de ses combats contre les Sabins. On place l'époque du consulat de Q. Fabius l'année de Rome 287 (467 av. J.-C.) G.F—R.

FABIUS AMBUSTUS. *Voy.* Licinius Stolo.

FABIUS AMBUSTUS (Marcus), trois fois consul, et depuis dictateur, vers l'an de Rome 405 (351 av. J.-C.), se rendit célèbre par d'éclatants avantages remportés sur les Herniques, succès qui lui méritèrent l'honneur du triomphe. Ce Fabius eut des droits à la reconnaissance du peuple, en évoquant à son tribunal suprême la décision d'un dictateur. Son fils, général de la cavalerie sous le dictateur Papirius, était poursuivi par ce superbe et fougueux citoyen, jaloux du pouvoir que lui donnait sa charge. Sans nuls moyens de le sauver, le vieux Fabius, son père, recourut à l'auto-

(1) Cette défaite tombe à l'an de Rome 275. Les Fabius avaient offert au sénat d'entreprendre à leurs dépens la guerre contre les Véiens ; ils étaient au nombre de 306, tous patriciens. Après quelques succès, ils donnèrent dans une embuscade et furent tués jusqu'au dernier. Q. Fabius, qui continua cette famille, était seul demeuré à Rome à cause de sa jeunesse. Cette chronologie n'est pourtant pas sans difficulté.

rité du peuple ; mais ce fut un grand trait des mœurs de ce peuple admirable, de sa discipline, de ses lois, et du respect qu'il conservait pour elles au milieu des plus vives émotions, que de n'oser point absoudre un fils, qui n'avait pour défenseurs de sa cause que les larmes et la tendresse d'un père. G. F—n.

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (Quintus). Rome reconnaissante a mis à côté du surnom de *très grand*, dont elle décorait le vainqueur des Apuliens, des Liguriens, des Samnites, des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans, celui de *Rullianus*, tiré d'un simple instrument de labourage. Fabius Rullianus est le premier Fabius à qui l'on ait décerné le nom de Maximus. C'est à ce Fabius que remonte l'origine du proverbe latin : *equis albis* : ce fut lui qui voulut que, promenés sur un char attelé de chevaux blancs, les chevaliers romains parcourussent, tous les ans, le jour des Ides Quintiliennes, l'espace qui séparait du temple de l'honneur ce Capitole, qu'on pouvait regarder comme le temple de la gloire. Général de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor, l'an de Rome 430, il fut, par ses talents militaires, digne d'un tel chef, et mérita de partager sa gloire. Tite-Live les appelle un couple illustre par les exploits qui marquèrent leur association, mais on doit déplorer que ces talents qu'ils devaient à la patrie, ne leur aient servi qu'à nourrir une mésintelligence funeste aux intérêts de la république. Cinq fois consul, deux fois dictateur, inter roi, prince du sénat, honoré du triomphe, couvert de gloire et chargé d'honneurs, à son dernier âge, il vantait encore la force de son ame et la vigueur de son corps. Ce fut au moment de jouir d'une *vie* parsemée de quelques erreurs, mais *empreinte* d'un bout à l'au *gloire* éclatante et solide, qu dence et la témérité du jeu Gurgès son fils, faillit rempli tume les derniers jours de sa par l'humiliation qu'avaie sous ses ordres les armes r On put aussi, dans cette circ féliciter Fabius Rullianus *d pas désespéré*. Touchés de se le sénat et le peuple consentir ser le commandement à son voulut servir en qualité de li On vit depuis l'illustre vieilla le char de triomphe de s élève, qui lui devait plus q puisqu'il venait de lui rend neur. On eut dit qu'il triom même ; Rome ne voyait que attribuait en effet tout le succès et toute la gloire du Q. Fabius Maximus était pri nat lors du recensement de C tius, le premier plébéien l'honneur de fermer le *lustr* présume qu'il vivait encor l'invasion de Pyrrhus en Ap 280 av. J.-C. G.

FABIUS PICTOR (Quin l'on peut appeler le père de latine, vivait du temps de la punique, au 223 avant J.- avant cet écrivain, comptai poètes et des annalistes, mai vait pas encore d'historien. grossière de Nævius avait dans des chants informes, que s'étaient acquise les ar maines durant le cours de la guerre punique. Ennius mett héroïques les annales de sa pa tive. Fabius Pictor vint et fi à l'histoire une forme plus co il lui rendit son véritable la la poésie, assez riche du do la Fable, perdit celui de Dans ces premiers temps d

blique, la *collection* de quelques Mémoires, destinés à transmettre le souvenir des événements les plus remarquables de chaque année, et dont le sénat avait confié la direction au grand pontife, qui en était le dépositaire, formait à eux seuls tout le corps de l'histoire romaine. Ces Mémoires, connus sous le nom de *grandes Annales*, commencèrent avec Rome, et ne furent interrompus qu'un siècle après Fabius Pictor, sous le pontificat de P. Mucius. Ils servirent de type à l'ouvrage de Fabius, qui les fit entrer, pour ainsi dire, comme des pièces de construction dans l'édifice qu'il élevait presque sur leur modèle. Il donna le titre d'*Annales* à son histoire, en y fondant celles de la république. Fabius Pictor et ses Annales sont souvent cités avec éloge par Tite-Live et par Cicéron. Tite-Live n'a pas dédaigné de faire usage pour son Histoire, des écrits de Fabius, qu'il regarde comme le plus ancien des historiens de Rome (*Liv.* 21). Mais il s'élève, sur ces mêmes écrits, un doute qu'il est presqu'impossible de résoudre; la question de savoir s'ils furent primitivement composés en grec ou en latin est indécise. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur auteur écrivait dans ces deux langues ; et ce qu'il serait peut-être permis de présumer, c'est qu'il traduisit lui-même ses *Annales* en latin, après les avoir composées en grec. On reproche au style de Fabius Pictor une trop grande maigreur et quelqu'empreinte de cette âpreté, nous dirons même de cette grossiéreté des premiers âges, également éloignées d'une *incorrecte* mais *aimable naïveté*, et de la pureté des bons écrivains. Ces défauts appartenaient au siècle de Fabius, où la rudesse de l'histoire peignait à merveille les mœurs agrestes de ceux dont elle disait les actions. Les *Annales* de Fabius Pictor existaient encore du temps de Pline l'Ancien, qui les cite dans plusieurs endroits de son ouvrage Les seuls fragments qui nous en soient parvenus ont été recueillis par différents auteurs. On peut consulter à cet égard la *Bibliothèque latine* de Fabricius, et surtout Vossius, *De histor. lat.*

G. F—R.

FABIUS (QUINTUS-MAXIMUS-VERRUCOSUS), surnommé *Cunctator*, (temporiseur), fut le héros de sa famille. Consul pour la première fois, l'an de Rome 517, il battit les Liguriens, et eut l'honneur du triomphe. Quand la ville de Sagonte eut été prise par les Carthaginois, les Romains envoyèrent Fabius à Carthage, à la tête de leurs ambassadeurs. Ce fut lui qui, ayant relevé un pan de sa toge, dit en plein sénat : *Nous vous portons la paix et la guerre, choisissez.* Après le désastre de Trasimène, les circonstances demandaient un dictateur : le choix tomba sur Fabius. Il se mit en marche pour s'opposer à Annibal, et arriva en présence de ce général, qu'il trouva tout prêt à engager une action; mais ses mouvements insidieux, ses marches et contremarches, les ravages des terres des alliés, rien ne put faire départir Fabius de son plan de guerre défensive. Il conduisit son armée sur les hauteurs, à peu de distance de l'ennemi, de manière à ne point le perdre de vue, et à ne rien engager. Il permettait seulement quelques escarmouches, pour aguerrir ses troupes. Le plus dangereux de ses ennemis était dans son camp : c'était Minucius, maître de la cavalerie, homme ambitieux, arrogant, et présomptueux, qui appelait hautement lenteur et timidité la circonspection du général. Annibal n'ayant pu rien obtenir contre Fabius, se décida à

passer dans la Campanie, portant la désolation dans le plus beau territoire de l'Italie. Le dictateur menait toujours son armée le long des montagnes. Quand elle fut arrivée à leur extrémité, elle se trouva spectatrice de l'incendie des maisons dans les campagnes de Falerne et dans la colonie de Sinuesse, sans qu'il lui fût permis d'aller au combat. Minucius alors ne put s'empêcher d'éclater contre le dictateur, dans la harangue la plus séditieuse. Fabius, les yeux également ouverts sur son armée et sur l'ennemi, persista dans son plan tout le reste de la campagne, quoiqu'il n'ignorât point que sa temporisation le décriait à Rome. Annibal, désespérant de l'amener à un combat, songeait à prendre des quartiers d'hiver. Fabius en fut informé; et, croyant bien que l'ennemi repasserait par les défilés qui l'avaient introduit dans le territoire de Falerne, il s'empara des postes aux passages, et ramena son armée sur les mêmes hauteurs qu'elle avait occupées. Ensuite il envoya à la découverte, avec quatre cents chevaux des alliés, Hostilius Mancinus, qui avait été souvent témoin des déclamations du maître de la cavalerie. Ce jeune homme, peu docile aux instructions du dictateur, se laissa aller à son impétuosité, et tomba dans le piége où l'entraînèrent les cavaliers numides. La cavalerie carthaginoise fondit sur lui et sur sa troupe, et les enveloppa. Mancinus périt avec l'élite de ses gens. Le lendemain, il y eut une action où combattirent les cavaliers des deux armées. Les Romains perdirent 200 hommes, et les ennemis 800. Annibal se trouva enfermé par les positions qu'avait prises le dictateur; mais il se tira d'embarras par un stratagême. Les choses en étaient là: Fabius avait tout conservé par sa tique habile; cependant, sa circ pection était un objet de mépr Rome, aux yeux des militaires et citoyens. Deux circonstances ajo rent à l'envie qu'on portait au di teur. Son champ, indiqué à Anni avait été seul épargné, au milie la dévastation générale. Le rusé thaginois voulait faire croire pa que cette faveur était le prix de q que pacte secret entre le dictateu lui. D'après une convention faite tre les généraux romains et carth nois, lors de la première guerre nique, au sujet des prisonniers pectifs, l'excédent de l'échange de être payé en argent. Il se trouvait prisonniers de plus du côté des mains. Comme le sénat ne stat rien pour la somme à payer, Fal la solda lui-même, en faisant ven ce même champ épargné par Anni Il revint à Rome, ayant laissé son mée entre les mains du maître d cavalerie. Celui-ci ne tarda pas à cendre dans la plaine, pour enga un combat à la première occasion profita habilement de l'éloignen d'une partie de l'armée d'Annib que ce général avait envoyée au fo rage. Les troupes des deux côté trouvant en présence, on en vint bi tôt aux mains, en bataille rangée. premier choc, les Carthaginois fur repoussés jusqu'à leur camp; m par l'effet d'une sortie vigoureu les Romains furent repoussés à l tour. Le combat fut rétabli par l rivée inattendue de Numéricus D mius, chef des Samnites, que Fal envoyait au camp des Romains, a 8,000 hommes d'infanterie et chevaux. Quand cette petite armé montra sur les derrières, Anni s'imagina que c'était le dictateur même qui venait de Rome avec

et, craignant quelqu'embû-
amena ses troupes dans son
perte des ennemis se monta
hommes; celle des Romains
à 5,000. Cependant Minu-
nça une victoire brillante,
ettre qu'il écrivit au sénat.
abstint de paraître dans les
es du peuple. Il n'était pas
ment écouté au sénat, quand
avantageusement de l'en-
quand il imputait les derniers
à la témérité et à l'impéritie
aux. Il demandait que le maî-
cavalerie rendît compte de
uite, pour avoir combattu
défense; il ne dissimulait
tirait plus de gloire d'avoir,
circonstances, sauvé sans
rmée, que d'avoir tué plu-
lliers d'ennemis. Ces discours
t à rien, Fabius retourna à
ée. Quelque défaveur qu'il
sonne n'osait proposer de
loi de la motion par la-
tribun avait demandé que
du maître de la cavalerie fut
elle du dictateur. Un hom-
ncontra, Varron, né dans
ion la plus abjecte, et par-
une basse popularité aux
et aux dignités (*Voyez* Var-
ortait de la préture, et aspi-
nsulat. Il fit passer, par un
, la loi demandée. Fabius
ul qui n'y vit rien de déshо-
our lui. Il soutint cette in-
peuple, avec la même fer-
ne que les accusations de ses
Minucius, enflé de ses suc-
la faveur populaire, se glo-
n'avoir pas moins vaincu
u'Annibal. Lors de sa pre-
trevue avec le dictateur, il
que le commandement gé-
l'armée fût alternativement
mains de l'un d'eux; Fabius
le fit consentir à partager entr'eux les légions, comme il était d'usage entre les consuls. Annibal, instruit par ses espions et par les transfuges, de ce qui se passait dans le camp des Romains, en eut une double joie. D'un côté, la témérité de Minucius se trouvait entièrement libre; de l'autre, les forces de Fabius étaient diminuées de moitié. Le général carthaginois ne s'occupa plus que de faire naître une occasion d'en venir aux mains avec Minucius : il la trouva toute naturelle dans l'avantage pour l'une et l'autre armée de se saisir d'une éminence qui était entre les deux camps. Après avoir embusqué 5,200 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, il envoya un simple détachement, comme pour s'emparer de l'éminence. C'était là qu'il attendait Minucius. Celui-ci s'avança pour chasser cette poignée d'ennemis, et s'emparer du poste. Il s'engagea alors une action entre les troupes légères, et bientôt les légions s'ébranlèrent. Annibal, de son côté, fit marcher pour soutenir ses gens. L'action devint générale; la cavalerie légère repoussée se replia sur les légions, qui tinrent ferme, et qui auraient défendu le terrain, si les troupes embusquées, paraissant tout à coup sur les flancs et les derrières de l'armée romaine, n'avaient causé un tumulte et une terreur qui ôtèrent tout courage pour combattre, et tout espoir de fuir. Fabius entendant les cris, et voyant le désordre de l'armée romaine, ne put s'empêcher de dire que la fortune punissait la témérité comme il l'avait prévu; mais, sans perdre de temps à blâmer et à se plaindre, *Marchons*, dit-il, *arrachons la victoire aux ennemis, et à nos concitoyens l'aveu qu'ils se sont trompés*. Aussitôt l'armée du dictateur se montra aux Romains comme descen-

due du ciel pour les secourir. Avant d'en venir à la portée du trait, et à aucun engagement, elle arrêta les siens qui fuyaient, et contint l'impétuosité du vainqueur. On se rallia, l'ordre se rétablit. Les deux armées romaines n'en faisant plus qu'une, menaçaient l'ennemi : Annibal fit alors sonner la retraite, disant hautement que Minucius avait été vaincu par lui, et que lui l'avait été par Fabius. De retour dans son camp, Minucius assembla ses soldats, et les invita à se réunir à l'armée de Fabius, et à saluer comme leurs patrons ceux dont les bras venaient de les sauver; que pour lui, il appellerait du nom de père celui qui le méritait par son bienfait et sa dignité. La réunion des deux armées eut lieu sur-le-champ; les noms de père et de patron furent donnés par le général et les soldats. Minucius abjura le pouvoir qui lui avait été conféré par le peuple, et remit tout à Fabius. Quand la nouvelle de cet événement fut arrivée à Rome, il n'y eut pas de bornes aux éloges qu'on donna au dictateur. Il eut encore la gloire de faire dire à Annibal que la nuée qui avait coutume de paraître au-dessus des montagnes, avait donné de la pluie par un orage. Les six mois de son commandement suprême étant expirés, Fabius abdiqua la dictature. Varron, dont nous avons parlé, venait d'être nommé consul avec Paul-Emile. Au moment où ce dernier partait pour se mettre à la tête de son armée, Fabius crut devoir lui faire le tableau de la situation des choses, et lui proposer pour modèle de conduite, celle que lui-même avait tenue dans de pareilles circonstances. Après la fatale journée de Cannes, dans la désolation générale, le sénat s'assembla, pour aviser aux mesures qui étaient à prendre relativement à la sûreté de Rome. Fabius en indiqua de naires, qui furent toutes L'an 538, qui était la cinq née de la seconde guerre pu présidait à l'élection des consuls : les suffrages s'éta sur T. Otacilius, et Marcus Regillus, il prit la parole; et discours, s'autorisant des év passés, il établit qu'il fal cette fois des consuls qui l'égal d'Annibal : il s'expliqu avec une noble franchise sur et Otacilius. Il représenta nier qu'il n'avait pas fait avec la flotte qu'il comman ce qu'on avait attendu de conseilla de déposer un fa serait accablant, et finit en de qu'on retournât aux suffrage les clameurs d'Otacilius, on voix, et Fabius fut élu consu quatrième fois. Marcellus le la troisième. Il n'y eut pas consulat d'opérations milit portantes de la part de Fabi bal était depuis long-temp Capoue : ne pouvant attirer mains au combat, ni pénétrer place, il se décida à décampe lui vint alors d'attaquer la v de Rome. Il pourrait, à d'une terreur soudaine et d te, s'emparer d'une partie d Rome en danger ferait ner Capoue. Le sénat, inf cette résolution par une lettr sul, s'assembla aussitôt. Le avis fut pour rappeler de t parties de l'Italie les généra armées, afin de ne s'occuper défense de Rome. Fabius fut tout contraire : il lui parais teux de se retirer de Capou gir d'après les volontés et naces d'Annibal. Comment c celui qui, après la victoire d

osé se présenter devant Rome,
tât de s'emparer de cette ville,
il était repoussé de Capoue?
eut raison; le général cartha-
s'approcha jusqu'à 3,000 pas
ne, la contempla, et se retira.
3, Fabius, consul pour la cin-
fois, fut élu prince du sénat,
censeur Sempronius, comme
lors, dit le censeur, le premier
de Rome. Il se mit en campa-
our aller faire le siége de Ta-
Il recommanda par lettres à
llus, qui le premier avait été
eur d'Annibal, d'occuper pen-
temps-là le général carthagi-
n lui faisant une guerre vive.
lus la lui fit, le battit, et le
rétrograder. Fabius assiégea
le, et la prit bientôt, à la fa-
'une intelligence qu'il avait dans
e. Annibal ne put arriver à
au secours de la place. L'histoire
s donne plus rien sur la vie
re de Fabius; mais nous allons
ouver au sénat avec son patrio-
et sa liberté ordinaires. Le
cipion, surnommé depuis l'*A-*
, était consul (l'an 547), et
ait avoir, sans tirer au sort,
e pour département, et y por-
siége de la guerre. Il faisait
assez entendre que si le sénat
sa demande, il la ferait au
. Les principaux du sénat
blessés de la prétention du
. On demanda à Fabius son
Dans un discours très étendu,
faits et de raisonnements, il
tit le projet de Scipion, et s'ef-
e lui démontrer que s'il aimait
e et son pays, s'il avait l'am-
de terminer la guerre, ce n'était
Afrique qu'il fallait aller; qu'il
ester en Italie, pour détruire
l, qui était la terreur de Rome
14 ans. Scipion fut envoyé en
Sicile, avec la faculté de passer en Afrique, s'il le jugeait nécessaire. Fabius vécut assez pour voir Annibal, après plus de 15 ans, quitter en frémissant et en pleurant l'Italie, pour aller au secours de Carthage, que Scipion menaçait. Cette même année, (549 de Rom., 204 avant Jésus-Christ), Fabius mourut dans un âge avancé, digne, suivant Tite-Live, de porter le premier le surnom de *Maximus*, qui avait été donné à Fabius-Rullus, son aïeul. Sa gloire fut d'avoir eu Annibal pour adversaire, et d'avoir, en arrêtant constamment ce vainqueur, sauvé la chose publique. — Fabius eut un fils qui portait aussi les noms de QUINTUS FABIUS-MAXIMUS, et qui fut préteur sous son quatrième consulat, et l'année d'après consul. Fabius fut député vers son fils, au camp de Suessula, dans l'Apulie. Le fils alla au-devant de son père, qui s'avançait à cheval. Comme les licteurs le laissaient passer sans rien dire, par respect pour son grand caractère, le jeune Fabius dit au licteur qui le précédait immédiatement d'ordonner au cavalier de descendre: le vieillard descendit aussitôt. *J'ai voulu*, dit-il, *mon fils, éprouver si vous saviez assez que vous étiez consul.* Le jeune Fabius, pendant son consulat, prit sur Annibal la ville d'Arpi, tant par un coup de main, que par le concours des habitants. On ne voit pas, par la suite de l'histoire, ce que fit ce digne fils de Fabius Maximus, ni quand il mourut. Q. R—Y.

FABIUS MAXIMUS ÆMILIANUS (QUINTUS), fils du consul Paul-Emile, passa, par l'adoption, dans l'illustre maison des Fabius. Son père, qu'il accompagna dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine, l'envoya à Rome y porter la nouvelle de sa victoire. Il le chargea ensuite de mettre

avec deux ons de
uvelle levée, qu'il j nt à des troupes alliées, ce qui lui donna un corps d'armée de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille environ de cavalerie. Il s'attacha à le fortifier par des exercices de tous les jours, avant de le mettre en présence d'un ennemi qui n'était pas à mépriser. Cet ennemi était Viriathe (*voyez* VIRIATHE), à la tête des Lusitaniens, qui battit un des lieutenants du consul, lequel avait osé se mesurer avec lui. Fabius accourut au bruit de cet échec : Viriathe, fier de son avantage, cherchait à l'amener au combat; mais le général romain, fidèle à son plan, refusa d'engager une action, se contentant d'aguerrir ses troupes par de fréquentes escarmouches. Quand son infanterie allait aux fourrages, souvent il la faisait protéger par de la cavalerie. Paul-Emile, son père, lui avait donné ces leçons de circonspection dans la guerre contre Persée. Fabius fut prorogé dans son commandement en Espagne, par une circonstance assez particulière (*Voyez* GALBA). Son

rallia
leur t
poussa
il s'en
seule f
suite
qualité
guerre
Viriath
plusieu
établi
versem
et livra
les pri
furent
neuf m
claves.
de l'Es
avait le
il ne p
nobas,
remis à
de ceux
plupart
maines.
gens q
n'avaie
trop c
l'armée

deux grands noms, et
distingué par le surnom
us. Elu consul en 631,
partement la Gaule tran-
ircha avec des forces peu
contre Bituitus, roi des
qui avait levé une puis-
, composée de son peu-
)broges, etc. Ce prince
t de combattre, se croyant
ere. Cette confiance lui
op grande sécurité dont
sul. Il tira aussi parti du
étant voisin des monta-
ntrecoupé de collines et
jusqu'au moment de la
irut favorable pour livrer
nnemi. On était dans le
us grandes chaleurs, qui
)portables aux Gaulois.
la prudence du général
surèrent la victoire : elle
ète qu'on fit monter la
rverniens et des Allo-
it vingt mille hommes :
)mains fut très petite. Il
:nnemi fut surpris et en-
manière à n'avoir pu se
combat ni développer
Fabius, surnommé *Allo-*
cette occasion, eut la
ner la paix à deux puis-
s. Il éleva, sur le lieu du
trophée en pierres, ce
chose nouvelle pour les
)n triomphe eut un grand
i Bituitus, remarquable
é de son extérieur, en fut
:ipaux ornements (*Voy.* Ahenobarbus). Fabius
l'an de Rome 644. La
vie n'est pas connue.

Q. R—y.

(Guillaume), dont le
é correspond, dans la
ande, à celui de *Boot*
t né à Hilvaren-Beeck, et
il a eu, comme humaniste, quelque célébrité parmi ses compatriotes; il a successivement enseigné à Anvers et à Louvain; il professait le grec au collége *Buslidien* de cette dernière ville, où il fut assassiné par des étudiants en 1590. Il a laissé une *Epitome syntaxeos linguæ græcæ*, Anvers, 1584, in-12. M—on.

FABRA (Louis-Della), *V.* Fabbra.

FABRE D'UZÈS, troubadour du 13e. siècle, qu'il ne faut pas confondre avec un autre troubadour provençal du même nom, fut, suivant Crescimbeni, accusé et convaincu de plagiat. On a dit, long-temps après, de l'abbé Roquette, *qui prêchait les sermons d'autrui* :

Ils sont bien à lui,
Puisque en effet il les achète.

Les ouvrages d'Albert ou d'Albertet de Sisteron, que Fabre s'attribuait, lui appartenaient au même titre; mais ses confrères ne voulurent pas reconnaître ce droit de propriété; et, s'il faut en croire Nostradamus, le troubadour fut condamné au fouet, en vertu des lois impériales, qui punissaient les larcins poétiques, comme toute autre espèce de vol. Dépouillé de son mérite d'emprunt, Fabre reste réduit, d'après le jugement de l'historien des troubadours, « à une mau» vaise chanson galante, et à un poème » de morale où il n'y a que des lieux » communs. » V. S. L.

FABRE (Pierre-Jean), médecin de la Faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnaudary, où il s'acquit une réputation brillante et très étendue. Humblement asservis à la doctrine de Galien, les médecins empruntaient leurs remèdes exclusivement à la pharmacie; encore les prescrivaient-ils à des doses fort modérées. Fabre suivit une autre route; il puisa presque toutes ses ressources

dans la chimie, et réussit facilement à éblouir le vulgaire par quelques succès dus à cette thérapeutique nouvelle, et prônés avec forfanterie. Le docteur languedocien publia en outre un grand nombre de petits écrits décorés de titres singuliers, et dans lesquels il se prodigue les louanges les plus pompeuses : I. *Palladium spagyricum*, Toulouse, 1624, in-8°.; ibid. 1638. II. *Chirurgia spagyrica, in quâ de morbis cutaneis omnibus spagyricè et methodicè agitur*, Toulouse, 1626, in-8°.; ibid. 1638. III. *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chymicis jucundissimâ methodo curatorum*, Toulouse, 1627, in-8°.; IV. *Myrothecium spagyricum, sive pharmacopœa chymica*, Toulouse, 1628, in-8°, ibid. 1646, in-8°. V. *Alchymista christianus*, Toulouse, 1632, in-8°., le plus curieux des ouvrages de Fabre. VI. *Hercules pio-chymicus, in quo penitissimè tùm moralis philosophiæ, tùm chymicæ artis arcana, laboribus herculeis, apud antiquos tanquàm velamine obscuro obruta deteguntur*, Toulouse, 1634, in-8°. VII. *Hydrographum spagyricum, in quo de mirâ fontium essentiâ, origine et virtute tractatur*. Toulouse, 1639, in-8°. VIII. *Propugnaculum alchemiæ, adversùs misochymicos quosdam philosophos umbratiles*, Toulouse, 1645, in-8°. IX. *Panchymici, seu anatomiæ totius universi opus*, Toulouse, 1646, in-8°. Ces titres, bien que considérablement abrégés, sont plus que suffisants pour faire connaître la tournure d'esprit de l'auteur. Cependant ces productions ridicules ont été très renommées, plusieurs fois réimprimées, tantôt isolément, tantôt collectivement, trad. en allemand, etc. C.

FABRE (Jean-Claude), orato-

rien, né à Paris, le 15 av
d'un chirurgien habile, a
régenté la seconde au colle
Quentin, entra dans l'Orat
envoyé professer la philos
bord à Rumilli en Savoie
Toulon, à Riom, au Mans e
il professa ensuite la théolo
pendant trois années, et à
dant le même espace de ten
tion, qu'il donna dans cett
Dictionnaire de Richelet,
sortir de sa Congrégation,
retirer à Clermont. Il se
duit à se charger de l'éd
quelques enfants, et le pr
insuffisant à ses modestes
cut l'humiliation de recevoi
secours du jésuite Letellier.
il rentra dans la Congrégati
ratoire à Troyes, et vint la
née demeurer à Montmoren
rut le 22 octobre 1753. Le
était très laborieux ; malgr
fessorats et ses voyages, i
plusieurs ouvrages : I. Une
Richelet, sous ce titre : *le
Dictionnaire français*, etc.
dam (Lyon), 1709, 2 vo
réimprimé avecquelques ch
à Rouen, 1719, 2 vol. in-
core à Lyon, 1728, 3 vo
avec des remarques et ad
P. Aubert (*Voy.* Aubert).
reste la publication de l'é
1709, où il y avait quelqu
sur des matières de théolog
tées (et entre autres le m
qu'avait fourni un avocat),
le P. Fabre de sortir de
II. *Petit Dictionnaire latin*
in-8°., dont il y a eu beauc
tions ; l'auteur en avait fait
bien plus étendu, et qui de
2 vol. in-4°., mais qu'il ren
blier, lorsque parut le *N*
Père Magnier ; III. *Œuvre*

ıduites en français, avec le côté, et des notes critiques et ues, 1721; réimprimées en 4 vol. in-12; IV. la continua- l'*Histoire ecclésiastique* de , qui avait laissé l'ouvrage au lume. « J'avais été, dit l'abbé et, fortement sollicité moi- : d'entreprendre cette conti- on. Il est vrai que, jeune alors ıignant que l'entreprise ne fût ssus de mes forces, je résistai temps aux instances qui me t faites; enfin je cédai, et j'a- ıchevé toute l'histoire du con- le Constance, lorsque je me ırévenu par l'impression des premiers volumes du Père : (en 1726). Je fis un sacri- e ce que j'avais fait. Cette édi- fut aussitôt vendue; il fallut ımprimer : on m'engagea de voir. Je le fis, et j'ai rendu le : service aux quatorze volumes ınt suivi les deux premiers. » *cours* qui est à la tête du 13e. (33e. de la collection entière) l'abbé Goujet. Les tomes XV , du travail du Père Fabre / et XXXVI de la collection), nutilés, et l'auteur eut ordre ntinuer son ouvrage. Il a laissé ınt en manuscrit un volume, ropriétaire actuel (M. A.-M.-H.) se propose de publier. *retiens de Christine et Péla- r la lecture des épîtres et es des dimanches et fêtes*, in-12; VI. une traduction en es *Fables de Phèdre* et des *es de P. Syrus*, 1728, in-12; *Table* de la traduction de e du président de Thou, for- n volume in-4°.; VII. *Ap- de diis et heroibus*, ou *Abré- Histoire poétique*, etc., 1726, le 106 pages : ouvrage plus étendu que celui du Père Jouvenci; IX. *P. Ovidii Nasonis metamorphoseon libri XV expurgati cum interpretatione, notis et Appendice de diis et heroibus poëticis*, 1725, 2 vol. in-12. On y trouve, ainsi que le titre l'annonce, l'ouvrage précédent. On peut, sur cette édition des Métamorphoses d'Ovide et l'*Appendix*, consulter le N°. 12,016 du *Dictionnaire des anonymes*, par M. Barbier. On avait chargé le Père Fabre de la *Table raisonnée du Journal des Savants*, et il a beaucoup contribué à ce travail qu'a publié Declaustre. Il avait préparé la généalogie de Lamet et l'éloge de Fromageau pour la Préface d'une nouvelle édition du *Dictionnaire des cas de conscience*. Goujet, qui donna cette édition en 1733, 2 vol. in-fol., refondit cette préface. Le même Goujet a fait insérer une lettre sur le Père Fabre dans le journal de Verdun (janvier 1754). Depuis et d'après de nouveaux renseignements, il a donné un article imprimé dans le Moreri de 1759. A. B—T.

FABRE (Jean), issu d'une famille honnête de commerçants qui professaient la religion protestante, naquit à Nîmes, le 18 août 1727. Il a rendu sa mémoire recommandable par un trait de piété filiale dont le souvenir mérite d'être conservé. Le 1er. janvier 1756 il avait accompagné son père au désert : c'est ainsi qu'on désignait les lieux écartés où, depuis la révocation de l'édit de Nantes, les réformés étaient réduits à cacher l'exercice de leur culte. Un détachement de troupes fond sur l'assemblée. Fabre le fils, comme tous ceux qui étaient en état de s'éloigner, chercha son salut dans la fuite : il y allait des galères à se laisser prendre; mais, voyant son malheureux père tombé dans les mains

des soldats, il revient sur ses pas, se précipite au milieu d'eux, embrasse les genoux de leur chef, demande comme un bienfait à prendre la place de l'auteur de ses jours, et, malgré la résistance de l'infortuné vieillard, obtient, à force de sollicitations et de larmes, le consentement du commandant attendri, pour ce généreux échange. Il fallut repousser avec une sorte de violence le père au désespoir, qui persévérait à réclamer ses fers. Le duc de Mirepoix, commandant en chef de la province de Languedoc, devant qui le fils fut traduit à Montpellier, offrit de lui rendre la liberté, si le ministre Paul Rabaut voulait sortir du royaume; mais Fabre, s'immolant pour les intérêts de sa secte avec non moins de magnanimité qu'il s'était sacrifié pour son père, invita lui-même le pasteur et le troupeau à ne pas acheter sa grâce au prix qu'on voulait y mettre. Sur leur refus, l'arrêt est prononcé; il est conduit à Toulon, revêtu de la honteuse livrée du crime, et enchaîné, parmi le rebut de l'espèce humaine, sur le fatal vaisseau. L'horreur de sa situation fit un moment chanceler son courage; mais le sentiment de son innocence, ou plutôt de sa vertu, lui rendit bientôt toute sa fermeté; et il en avait besoin : car, malgré les égards que lui témoignaient l'intendant et les principaux officiers de la marine, sa constance fut souvent mise à l'épreuve par l'inflexible rigueur du comte de St.-Florentin, qui, ayant dans les attributions de son ministère les affaires de la religion réformée, se montrait inexorable, et avait résisté aux vives instances du duc et de la duchesse de Fitz-James, que les parents et les amis de Fabre étaient parvenus à intéresser en sa faveur. Mais cet infortuné ayant enfin réussi, par un singulier détour, à faire co
duc de Choiseul l'honorabl
ses malheurs, ce ministre ju
sible, chargé, entre autre
ments, de celui de la mari
à ce titre, l'ordre de sa
Fabre fut rendu à sa fam
mai 1762, après plus de
captivité; mais son retour
pour lui une nouvelle sour
grins; il ne revit son père q
cueillir ses derniers soupirs
sement de la joie acheva
jours déjà consumés par l'
la douleur. Celle de Fabre
d'adoucissement que dans
d'une union long-temps
épousa une de ses parente
mait depuis son enfance,
était sur le point d'obten
lorsqu'il se livra pour son
branlable dans sa fidélité,
pendant l'absence de son
jeté les propositions d'éta
les plus avantageuses, et
dit pas même, pour s'uni
réhabilitation. Grâces à
du comte de Saint-Floren
elle dépendait, le brevet n
pédié que plusieurs années
les soins du prince de Bea
lassé des refus du ministre
tement sous les yeux du r
ves authentiques du sublim
ment de Fabre, et obtint du
même que ce modèle des
rétabli dans tous ses droi
tion avait été indiquée pa
tel, dans sa *Poétique*, c
vant fournir le sujet d'un
téressant. Fenouillot de F
empara, et le traita sous
l'*Honnête Criminel* (*V.* F
Il croyait le héros de c
ture mort, et n'avait su
nement que des notions i
Le désir qu'il manifesta,

on existence, d'avoir sur son des renseignements plus exac- ma lieu à la lettre qui se à la tête de l'édition de sa pièce 7. Elle fut d'abord jouée chez esse de Villeroi, et l'a été de- r tous les théâtres de l'Europe. e assez médiocre sous les rap- e l'art, cet ouvrage produisit 'e sensation à la première re- ation, et excita un enthousias- it les effets furent malheureu- arrêtés par l'incurable mal- ce du comte de Saint-Florentin. êcha le succès d'une souscrip- 100 mille francs proposée en de Fabre, pour le dédomma- ses pertes. La duchesse de aont voulut y suppléer par les dont son frère le duc de Choi- sposait. Elle fit en conséquence er, par ce ministre, à Fabre vitation pressante de se rendre ; mais, le surlendemain de son , éclata la disgrâce de son il- protecteur. Cet événement ruina lit de presque tous ses autres ; et malgré les soins de Tru- dont le zèle ne se rallentit pas, ira aucun fruit d'un voyage en- sous les plus favorables aus- De retour à Ganges, où il avait n domicile depuis son mariage, hercha plus que dans sa propre rie les moyens de subvenir aux s de sa famille; il rassembla ses , reprit le commerce, et cultiva ix un petit bien qui lui restait. -cinq ans après, ayant perdu sa e, et sentant se multiplier les in- és de la vieillesse, il alla se r à son fils aîné, établi depuis ues années à Cette. Il mourut cette ville, le 31 mai 1797.

V. S. L.

BRE (Dom Louis), bibliogra- naquit à Roujan, diocèse de Be- ziers, le 16 mars 1710. Il entra jeune encore dans l'ordre de St.-Benoît de la Congrégation de St.-Maur, et prononça ses vœux au monastère de la Dorade de Toulouse. Son érudition détermina ses supérieurs à le désigner pour bibliothécaire de la ville d'Orléans, après le décès de D. Verninac en 1748. Dom Fabre mit un nouvel ordre dans la bibliothèque, et parvint à l'enrichir par ses rapports avec presque tous les savants, qui se firent plus d'une fois un devoir de le consulter. Il mourut au monastère de Bonnes-Nouvelles (d'Orléans), le 11 février 1788, aussi sage religieux que bon et savant ami. On lui doit : *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque publique fondée par Guillaume Prousteau, professeur en droit de l'Université d'Orléans, composée en partie des livres et manuscrits d'Henri de Valois, nouvelle édition, avec des notes critiques et bibliographiques*, Orléans, C.-P. Jacob, 1777, in-4°. La première édition avait paru sous le titre de *Bibliotheca Prustelliana*, par les soins de D. Billouet et de D. Méry, Orléans, 1721, in-4°. Dom Fabre est reconnu pour l'un de ceux qui contribuèrent le plus à jeter du jour sur la biographie littéraire de l'Orléanais. P—D.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né à Carcassonne le 28 décembre 1755, dans une famille de bourgeoisie, fut livré dès sa jeunesse à une extrême dissipation, et, après une éducation fort négligée, se fit comédien dans une troupe de province. Il joua successivement sur les théâtres de Genève, de Lyon et de Bruxelles, où il obtint peu de succès. Il réussit mieux dans le monde par les talents d'agrément qu'il possédait à un degré assez re-

marquable. Il peignait en miniature, gravait, jouait passablement de plusieurs instruments, et composait de la musique et des vers. Il n'avait que seize ans lorsqu'il publia l'*Étude de la Nature*, épître en vers qui avait concouru pour le prix de l'acad. française en 1771. Ayant ensuite obtenu le prix de l'églantine aux jeux floraux de Toulouse, il ajouta à son nom celui de cette fleur. Se croyant dès-lors plus fait pour cultiver les lettres que pour jouer la comédie, il vint à Paris avec une douzaine de pièces en portefeuille, tragédies, comédies, opéras-comiques, etc. « Toutes ne furent pas jouées, dit » La Harpe, et ce qui put l'être est » déjà pour la plus grande partie ou- » blié depuis long-temps. *Augusta*, » prétendue tragédie, et une comédie » du *Présomptueux*, furent à peine » achevées, celle-ci notamment, dans » un temps où les théâtres étaient » déjà *révolutionnés* et où Fabre lui- » même était devenu une puissance ; » mais il fut plus heureux dans l'*In- » trigue épistolaire*, qui eut beau- » coup de vogue aux représentations, » et dans le *Philinte de Molière*, qui » attira les regards des connaisseurs. » Mais Fabre aspirait alors à des succès d'un autre genre. D'un caractère ambitieux, inquiet et né sans fortune, il ne pouvait manquer d'embrasser le parti de la révolution. Il s'y lança donc dès le commencement avec beaucoup d'ardeur. Lié avec Danton, Lacroix et Camille Desmoulins, il eut part à tous les excès de ce parti, et notamment à la révolution du 10 août, qu'il avait provoquée par la publication de plusieurs pamphlets. Il fut d'abord membre de la commune qui s'installa aussitôt après la chute du trône, et ensuite secrétaire de Danton. Il occupait cette place à l'époque du 2 septembre, et on l'a accusé d'avoir été l'un des provocateurs du massacre des prisons, après avoir eu cependant la précaution d'en faire sortir sa cuisinière, détenue pour dettes. Nommé député de Paris à la Convention nationale, il débuta dans cette assemblée par une motion en faveur du général Caffarelli ; ce qui donna une idée avantageuse de la modération de ses principes ; mais il ne se fit bientôt plus remarquer que par les opinions les plus révolutionnaires. Il vota la mort de Louis XVI sans appel, et fut nommé membre du comité de salut public. Fabre avait coutume de dire qu'il sentait un suspect d'un quart de lieue. Il fut l'un des instigateurs du décret qui ordonna de ne point faire de prisonniers anglais et hanovriens. Après le 31 mai, il déposa contre Brissot et contre les députés de la Gironde devant le tribunal révolutionnaire. Il fit ensuite décréter successivement le *maximum*, l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient en France, et enfin le calendrier républicain, dont cependant il n'était pas l'auteur (*V.* Romme). Dans son rapport sur cet objet, Fabre d'Eglantine montra la plus crasse ignorance des premières règles de l'astronomie. Il lui échappa même des fautes de langue qui furent remarquées à une telle époque. Il dénonça ensuite aux jacobins et fit arrêter le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel ; ce qui lui attira la haine d'Hébert, leur protecteur. Dès-lors, Fabre devint suspect, ou plutôt il excita l'envie des factions qui dominaient alors à la Convention. Biroteau fut le premier qui l'accusa d'avoir demandé un roi, *d'une manière détournée*, dans le comité de salut public. Hébert demanda formellement qu'il fût exclus de la société des Jacobins. Obligé de se justifier devant ses accusateurs, il fut interrompu

des cris *à la guillotine!* Dans
ıne temps, la société des Corde-
lecidait qu'elle lui avait retiré
ıfiance; et bientôt après la Con-
on nationale le décréta d'accusa-
comme falsificateur d'un décret
f à la compagnie des Indes. Le
able tort de Fabre était d'avoir
é un moment dans l'horrible car-
de massacres que parcouraient
les chefs de cet affreux sys-
. Ils l'attaquèrent lui-même avec
ır, et le firent déclarer chef du
érantisme, et enfin traître à la
e par les sociétés des *Cordeliers*
s *Droits de l'homme.* Enfin,
ıt décrété d'accusation comme
lice de la *conspiration de l'é-*
ger, et traduit au tribunal ré-
ionnaire en même temps que Dan-
avant été accusés l'un et l'autre
St.-Just d'avoir cherché à réta-
le fils de Louis XVI. Tout le
d'Hébert que Fabre avait qua-
l'ultrà-révolutionnaire, deman-
à grands cris son supplice, et
ssa de l'accuser de royalisme,
oncussions et de friponneries.
qu'il parut enfin devant le tri-
l, avec Danton et d'autres dé-
, celui-ci se plaignit qu'on l'eût
é à des voleurs; et cette plain-
ait dirigée contre Fabre d'Ë-
ine et Delaunay d'Angers. En-
ɔpés dans les mêmes accusations,
ırent l'un et l'autre condamnés à
le 5 avril 1794: Fabre montra
le courage dans ses derniers mo-
s. Mercier, qui était son collègue,
ırle ainsi dans son *Nouveau Ta-*
u de Paris: « Il fut promoteur
régime révolutionnaire, et son
négyriste; l'ami, le compagnon,
conseiller des proconsuls qui por-
ent dans toute la France, le fer,
feu, la dévastation et la mort. Je
sais si ses mains furent souillées
» de dilapidations, mais je sais qu'il
» fut promoteur d'assassinats.... Pau-
» vre avant le 2 septembre 1792, il
» eut ensuite hôtels, voitures, gens,
» filles; et son ami Lacroix lui aida à
« se procurer ce train. » Malgré cela,
sa veuve n'eut de lui qu'une fortune
médiocre; et après le 9 thermidor elle
demanda à la Convention des secours
qui lui furent accordés. La Harpe a
parlé des écrits de Fabre d'Eglantine
avec toute la sévérité dont on sait qu'il
usait envers les auteurs des excès ré-
volutionnaires. « Le titre même de la
» pièce, dit-il, en parlant du *Philinte*
» *de Molière*, est une fausseté et une
» ineptie. C'est calomnier ridicule-
» ment Molière, que de faire du com-
» plaisant Philinte, qu'il a fort à pro-
» pos opposé au misantrope Alceste,
» un homme dénué de toute morale
» et de toute humanité; en un mot,
» parfait égoïste, ce qu'est véritable-
» ment le *Philinte* de Fabre. Molière
» opposait un excès à un excès, celui
» de la douceur à celui de la sévérité;
» mais il en savait trop pour mettre
» en regard sur la même ligne les vi-
» ces du cœur et les travers de l'esprit.
» Quand le règne des bienséances sera
» rétabli, l'on effacera cette insulte
» publique à la mémoire de Molière,
» et la pièce sera intitulée ce qu'elle
» est : *Philinte* ou l'*Egoïste*. Cette
» étrange méprise faisait présumer
» que Fabre lui-même n'avait pas bien
» compris ce qu'il faisait. Envenimé
» de haine, comme tous les esprits de
» la même trempe, contre tout ce qui
» s'appelait homme du monde, contre
» tout ce qui avait dans la société un
» rang qu'il n'avait pas et ne devait
» pas avoir, il eût bien voulu faire
» croire que toute la société était en
» effet composée de méchants et de fri-
» pons; et cette espèce de haine était
» bassement envieuse, et pas plus

» morale que politique. Mais enfin il » eut le mérite de tracer un caractère » très prononcé et trop commun dans » la *corruption philosophique* de no- » tre siècle, l'égoïsme de principe et » de calcul, sujet essayé deux fois en » peu d'années sans succès (*Voyez* » BARTHE; et CAILHAVA, *au Supplé-* » *ment*). Les connaisseurs lui savent » gré de cette idée vraiment heureuse » et dramatique, d'avoir fait trouver » à l'égoïste sa punition dans son » égoïsme même, et fait retomber » sur lui les conséquences de ses dé- » testables principes; mais, en gé- » néral, on aurait voulu que la piè- » ce fût plus gaie et plus amusante.... » Si j'ai nommé le *Misantrope*, c'est » la faute de Fabre qui, par son titre » même, rappelle malheureusement » cet inimitable chef-d'œuvre, dont » lui seul, peut-être, pouvait ne pas » redouter le souvenir et la concur- » rence, tant son amour-propre était » fou. Aussi l'ai-je entendu se vanter » tout haut de ne consulter personne. » Il regardait les avis comme des piè- » ges, et les critiques comme des in- » jures. Il avait cependant de l'esprit » naturel, et même son talent ne pou- » vait guère être autre chose; car on » peut conclure de ses écrits qu'il » manquait d'étude et d'éducation. » L'ignorance de la langue y est por- » tée à un excès que l'on ne retrouve- » rait dans aucun écrivain depuis cent » cinquante ans que la langue est » fixée..... Il affecta de ne rien com- » prendre aux reproches qu'on lui fit » sur sa diction, lorsqu'il eut paru » mériter par son *Philinte* qu'on l'a- » vertît de ses fautes. On ne voit pas » non plus qu'il ait mis depuis le » moindre soin à corriger son style; » et s'il l'avait pu, il est vraisembla- » ble que l'amour-propre même l'eût » intéressé à rendre au moins sup- » portable à la lecture, ce qu » juges avaient trouvé digne » au théâtre, au lieu qu'il » tera dans la postérité qu » bien conçu d'un drame i La Harpe ne traite pas avec sévérité les deux pièces de ont eu le plus de succès apr *linte*. « L'*Intrigue Epistol* » il, n'est qu'une grossièr » épreuve du *Barbier de S* » Ce n'est qu'un vieux canev » de lambeaux de l'ancien t » lien et espagnol, déjà us » cent ans sur le nôtre, et » ment la broderie du style » n'était pas propre à relev » ce qui passe toute croyan » drame posthume intitulé » *cepteurs*, dont je ne me » rais pas même de parler, » au-dessous de la crit » l'heure même où j'écris » joué avec les plus grand » dissements. » Fabre d'E composé dix-sept comédies plus grand nombre n'a dû de succès qu'aux événemen volution, auxquels elles av port. L'une d'elles, intitulé *de Malte*, est perdue sans jouée. Le *Présomptueux*, en 1790, établit une espèce entre l'auteur et Collin-d'H qui avait traité des sujets dans l'*Optimiste* et les *Ch Espagne*. Cette rivalité Fabre une satire intitulée *L nances*, et dans la préfac *linte*, une attaque d'au odieuse que dans le temps publiée (1793), elle pouv l'estimable auteur du *Céliba* ci le détail des ouvrages I. *les Amans de Beau mance*, 1776, in-8°.; II. *la Nature*, poëme, 178

III. *Augusta*, tragédie, jouée en 1787; IV. *le Collatéral*, ou *l'Amour et l'Intérêt*, comédie jouée en 1789 sur le Théâtre de Monsieur; V. *les Gens de Lettres*, ou *le Poète provincial à Paris*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sur le Théâtre Italien, en 1787; VI. *le Présomptueux*, ou *l'Heureux imaginaire*, comédie en cinq actes et en vers, 1790, in-8°.; VII. *Le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misantrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1790, in-8°.; VIII. *le Convalescent de qualité*, ou *l'Aristocrate moderne*, comédie en deux actes et en vers, 1791, in-8°.; IX. *l'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, 1791, in-8°.; X. *l'Héritière*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 5 novembre 1791; XI. *Isabelle de Salisbury*, opéra, 1791; XII. *Le Sot orgueilleux*, comédie en cinq actes et en vers, 1791; XIII. *Réponse du pape à F. G. I. S. Andrieux*, 1791, in-8°.; XIV. *les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, qui ne fut jouée et imprimée qu'en 1799, in-8°., et qui a été traduite en allemand par madame Kotzebue. On a donné, en 1805, au théâtre de l'Odéon, *l'Espoir de la faveur*, comédie en cinq actes, par MM. Etienne et Nanteuil. On croit que *l'Orange de Malte* en avait fourni le sujet ou tout au moins l'idée. On a publié, en 1796, sous le nom de Fabre d'Eglantine, en 3 vol. in-12, une *Correspondance amoureuse*, *précédée d'un Précis historique de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa vie, écrite par lui-même*, etc. Cette production est aussi dégoûtante par le style que par les principes. Il était un des auteurs des *Révolutions de Paris*, journal publié par Prudhomme, de 1789 à 1795. On a imprimé en 1802, sous le titre d'*Œuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Eglantine*, 2 vol. in-8°. ou in-12, une compilation où se trouvent les ouvrages indiqués, et de plus un poëme de *Châlons*, des satires, des romances et des vers dans tous les genres, et pour la plupart d'une imperfection et d'une négligence au-delà de toute expression. M—D. J.

FABRETTI (Raphael), le plus habile antiquaire du dix-septième siècle, naquit à Urbin, en 1618, d'une famille noble. N'étant pas l'aîné de sa famille, il fut destiné à suivre la carrière des lettres et de la jurisprudence, afin de se mettre en état de remplir les places honorables et utiles auxquelles un célibataire peut aspirer dans les états du Pape, dont le duché d'Urbin était devenu une des provinces, peu de temps après la naissance de Fabretti. Il fut en conséquence envoyé aux écoles de Cagli, petite ville du même duché, où il étudia les belles-lettres, et les langues grecque et latine, sous un professeur qui avait eu l'avantage de converser avec Muret et Manuce, et de profiter de leurs leçons. Cette excellente institution littéraire disposa le jeune élève aux études de l'antiquité, et le pénétra de cet amour pour la lecture des auteurs anciens, qui est le plus sûr garant des grands succès dans la carrière de l'érudition. De retour dans sa patrie, il y fit son cours de droit, et y fut reçu docteur à l'âge de 18 ans. Alors, ses parents l'envoyèrent à Rome, pour s'initier dans la pratique du barreau, sous la direction d'Etienne, son frère, qui y exerçait honorablement la profession d'avocat. Quoique l'étude des lois absorbât une grande

partie du temps du jeune jurisconsulte, elle lui laissait encore assez de loisir, pour qu'il pût se livrer à celle des monuments de tout genre, dont la capitale de la religion, des lettres, et des arts était si riche, et qui frappèrent à un tel point ses yeux et son imagination, qu'il en fit bientôt l'objet presqu'unique de tous ses travaux. Ce fut à cette heureuse époque qu'il jeta, pour ainsi dire, les fondements de cette instruction vaste et solide, et de cette critique raisonnée qui l'élevèrent, dans la science des antiquités, au-dessus de tous ses prédéceseurs. Cependant, il ne négligeait pas le barreau; et les lumières qu'il y avait acquises, jointes à un esprit vif et juste, et à un maintien modeste et décent, le firent choisir par le cardinal Lorenzo Imperiali, pour aller travailler en Espagne à l'arrangement de quelques affaires importantes et difficiles. Fabretti remplit si bien cette mission, que le cardinal, pour le récompenser, obtint pour lui, du pape Alexandre VII, la place distinguée et fort lucrative de trésorier, et ensuite, la place encore plus importante d'auditeur de la légation papale en Espagne. Son séjour dans ce royaume dura treize ans, et ce fut pendant ce temps qu'une lecture plus assidue et plus réfléchie des auteurs classiques féconda et mûrit, pour ainsi dire, les notions et les observations archéologiques de l'antiquaire d'Urbin; mais il fallait en faire l'application aux monuments mêmes; et Fabretti, après avoir visité ceux qu'il put trouver en Espagne, sentit qu'un nouvel examen des monuments de Rome lui était indispensablement nécessaire pour l'avancement de la science. La fortune le seconda: le prélat Charles Bonelli, nonce en Espagne, fut nommé cardinal; et en retournant à Rome, pour y jouir de sa nouvelle dignité, emmena avec lui Raphaël Fabretti, que de nouveaux honneurs attendaient dans son pays. Dans le cours de ce voyage, il put visiter Paris et la France, ainsi que les villes principales de l'Italie: il y fit connaissance avec les hommes les plus estimés dans la littérature solide et dans la science des antiquités; les Ménage, les Mabillon, les Hardouin, les Montfaucon, devinrent ses correspondants et ses amis. Arrivé à Rome, il fut nommé juge des appellations dans la cour du Capitole; et, quoique cette charge lui laissât assez de loisir pour vaquer à ses occupations favorites, il ne se refusa pas à l'invitation du cardinal Cesi, qui allait gouverner les états d'Urbin, en qualité de légat du pape, et qui l'avait nommé son auditeur: les fonctions de cette place le détournèrent presqu'entièrement de ses études, pendant les trois années qu'il en fut revêtu, et qu'il employa à améliorer, par ses conseils et par son crédit, le sort de son pays natal, et les affaires de sa famille, moyennant les sommes qu'il avait apportées d'Espagne. Ces arrangements lui procurèrent une entière tranquillité sur ses propres affaires, qui, depuis, ne lui causèrent aucune distraction. Alors, il désira de retourner s'établir à Rome; et le cardinal Gaspar de Carpegna, vicaire du pape Innocent XI, grand amateur de l'antiquité, et protecteur des savants, lui en offrit l'occasion, en le nommant à une place honorable dans son département. Raphaël Fabretti pouvant alors se livrer entièrement à ses goûts, entreprit, et acheva deux ouvrages qui fixèrent à jamais sa réputation littéraire. Le premier consiste en trois Dissertations latines sur les aquéducs des Romains. Fabretti, dans l'examen et la description de

ces superbes ruines, dont l'aspect imposant fait encore l'ornement de ces campagnes classiques, éclaircit une foule de questions sur la topographie de l'ancien Latium, et détruit un grand nombre d'erreurs où ses devanciers étaient tombés. Aucun antiquaire n'a répandu sur cette branche de l'archéographie romaine une lumière plus éclatante et plus durable. Parmi les écrivains dont il combat les opinions, Fabretti ne ménage pas Jacques Gronovius, au sujet des explications qu'il avait données de quelques passages de Tite-Live, relatifs à la topographie du Latium, et des corrections qu'il avait prétendu y faire. Soit que l'antiquaire d'Urbin, choqué des expressions grossières que le savant hollandais employait contre les gens de lettres qui n'étaient pas de son avis, cherchât à le provoquer; soit qu'il s'empressât de saisir une occasion pour donner essor à une certaine causticité qui lui était naturelle, et qui assaisonnait sa conversation familière, il faut avouer que ses remarques contre J. Gronovius sont énoncées d'un ton décisif, qui ne pouvait pas manquer de blesser l'amour-propre extrêmement chatouilleux de ce philologue. Gronovius répondit aux critiques de Fabretti, par un opuscule injurieux, où, faisant allusion à son nom, il l'appelle *Faber rusticus* (artisan rustre): Celui-ci répliqua sur le même ton. Se jouant du nom de Gronovius, il le transforme en *Grunnosius*, par allusion au grognement des cochons (*grunnitus*); et par un autre jeu de mots, il traite de *titivilitia*, ou de futilités, les remarques du premier sur *Tite-Live*. Au reste, le fond de la dispute fut jugé par le public, et même en Hollande, d'une manière favorable au savant italien; et l'on n'a jamais appelé de ce jugement. D'ailleurs Fabretti ne figura point dans cette querelle sous son nom; il tâcha de donner le change au public sur le véritable auteur de sa brochure: quoiqu'elle fut imprimée à Rome, il la data de Naples; il la signa du nom déguisé de *Jasithëus*, qui n'est que la traduction en grec du nom hébraïque de Raphaël. Quelques années après, on le vit prendre ce même nom pour son nom pastoral ou académique, lorsqu'il s'aggrégea à l'académie des *Arcades*. Mais Fabretti s'était fait, dans cet intervalle de temps, des titres bien plus solides à l'estime des savants, par l'excellent ouvrage intitulé: *Syntagma de columnâ Trajani* (*Recueil d'observations sur la Colonne trajane*), Rome, 1683, in-fol., auquel étaient joints deux autres Opuscules d'un grand intérêt; l'un sur un bas-relief qui est maintenant dans le Musée du Capitole à Rome, et qui représente en petites figures, désignées par des inscriptions grecques, les événements de la guerre et de la prise de Troie, d'après les poëmes d'Homère, de Stésichore, d'Arctinus, et de Leschès, monument connu sous la dénomination de *Table iliaque;* l'autre sur le canal souterrain (*emissarium*), creusé sous le règne de l'empereur Claude, pour donner un écoulement aux eaux du lac *Fucinus*, ou de *Celano*, construction digne de la grandeur romaine, et, jusqu'à cette époque, très imparfaitement connue. Dans ce dernier opuscule, Fabretti se soutient au niveau de la réputation qu'il s'était acquise en écrivant sur les aqueducs; mais dans les deux autres, il s'élève au plus haut degré où l'on puisse atteindre dans l'archéographie, c'est-à-dire, dans cette partie de la science des antiquités qui est le plus étroite-

ment liée avec les beaux arts, et que l'on connaît généralement sous la dénomination d'*Antiquité figurée*. L'idée de son travail sur la colonne Trajane lui fut suggérée par les nouvelles gravures que *Pietro Santi Bartoli* avait exécutées de ce monument admirable, avec ses grâces accoutumées, mais avec moins de fidélité que le graveur plus ancien, dont les estampes avaient été publiées avec un commentaire latin, par l'Espagnol Alphonse Chaccon. Au bas des nouvelles gravures, on trouvait de courtes indications, écrites en italien par Bellori, antiquaire pour ainsi dire empirique, d'une érudition fort superficielle, et dépourvu de critique. Fabretti réfuta plusieurs de ces explications, qui lui parurent défectueuses, soutint, ou corrigea celles de Chaccon, et en ajouta de nouvelles, qui sont aussi savantes que lumineuses, où les deux guerres des Daces, qui font le sujet des bas-reliefs de la colonne, une grande partie de l'histoire de Trajan, et une infinité de recherches d'archéologie et d'archéographie sont exposées avec un jugement, une doctrine et une clarté qu'on n'avait jamais vues dans les ouvrages des antiquaires qui avaient parlé avant Fabretti sur les monuments des arts. C'est lui qui le premier a su faire un bel et grand usage de cette méthode comparative, sans laquelle on ne marche dans les labyrinthes de l'antiquité figurée qu'à une lueur incertaine et trompeuse. Cette méthode, qui est devenue le fondement de la science, consiste à comparer les images représentées sur un monument où elles ne sont pas assez caractérisées, avec des images semblables qu'on découvre sur d'autres monuments, où l'ensemble du monument même et les circonstances dans lesquelles il a été élevé, les inscriptions et les accessoires qui accompagnent ces images, les déterminent et les caractérisent d'une manière moins équivoque. A l'aide de ces comparaisons multipliées, la science de l'archéographie parvient à un degré de certitude morale qu'on aurait à peine osé espérer; et l'on atteint à la perfection de cette méthode, lorsqu'on sait employer comme objets de comparaison, non seulement les monuments qui existent, mais ceux qui n'existent plus que dans les descriptions que nous en ont laissées les écrivains de l'antiquité. On sent bien que, pour obtenir une certaine justesse dans les comparaisons de ce genre, il faut les puiser dans le texte original des auteurs anciens et dans les leçons les plus authentiques de ces textes, travail immense, qui suppose une étude profonde, une sûreté de critique et un effort de sagacité assez rares même parmi les savants. Or cette méthode fut employée pour la première fois, et avec les plus heureux résultats, dans l'ouvrage de Fabretti qui, pour la mettre à portée des lecteurs les plus étrangers à ce genre de travail, inséra, presqu'à chaque page de son livre, des dessins grossièrement mais fidèlement tracés par lui-même, et gravés sur bois, d'un grand nombre de monuments anciens ou de quelques-unes de leurs parties. Il fit usage de la même méthode pour l'explication de la Table iliaque, dont l'argument mythologique a une grande analogie avec le sujet historique de la colonne Trajane, et qui a de plus cet avantage que les inscriptions grecques, tracées au bas des figures, ne permettent pas à l'interprète de s'égarer. Parmi les monuments sur lesquels Fabretti appuie ses preuves ou ses conjectures, l'on doit remarquer un nombre considérable d'inscriptions

latines, pour la plupart inédites; et à la manière dont il en fait usage, on s'aperçoit facilement que la paléographie latine, ou, comme on l'appelle plus proprement en Italie, l'étude de *l'antiquité lapidaire*, avait fait un des objets principaux de ses occupations littéraires. Rome, son territoire, les villes et les campagnes voisines offraient à cette époque un nombre immense de ces marbres écrits, et souvent ornés de sculptures. Les grands recueils d'inscriptions, publiés avant Fabretti, n'avaient fait connaître qu'un certain nombre de monuments de ce genre, un nombre beaucoup plus grand restait encore ignoré, négligé ou caché sous la terre. Fabretti, dont les courses dans les campagnes pour la recherche des antiquités étaient presque continuelles, et qui avait coutume de s'arrêter à la moindre trace des restes d'un monument, de tenir note de ce qu'il voyait, de copier les inscriptions, et de dessiner à la plume tout ce qui lui semblait remarquable, avait tellement enrichi son portefeuille, qu'il y trouvait au besoin des preuves tirées de monuments inédits, et souvent ignorés. Cette habitude de s'arrêter à chaque ruine qu'il rencontrait était si constante dans Fabretti, qu'elle s'était communiquée à son cheval auquel, pour cette raison, ses amis avaient donné, en badinant, le nom du voyageur vénitien, *Marco Polo*. Ce cheval, moins sujet à des distractions que son maître, s'arrêtait souvent à la vue d'une inscription ou d'un monument épars dans les champs, et qui avaient échappé à l'attention de l'antiquaire. Les fouilles, qui lui fournissaient encore un grand nombre d'inscriptions inédites, étaient heureusement presque toutes sous sa surveillance. Le cardinal Carpegna qui, comme vicaire du pape, avait la haute inspection sur les anciens cimetières ou catacombes des environs de Rome, regardés comme les dépôts des corps des martyrs, et connus par les antiquaires sous la dénomination de *Rome souterraine*, avait confié à Fabretti la direction immédiate de ce département. De plus, il lui faisait don des inscriptions que ces fouilles, qui n'étaient jamais interrompues, rendaient chaque jour à la lumière. Fabretti forma alors le projet de décorer sa maison paternelle de monuments *lapidaires;* et comme ces monuments étaient à un prix très modéré, il ne cessa point d'en acheter jusqu'à ce qu'il en eut un assez grand nombre non seulement pour orner sa maison d'Urbin, mais aussi sa maison de campagne. Cette collection a été le sujet du dernier ouvrage de Fabretti, auquel nous reviendrons après avoir parlé des places et des dignités auxquelles il fut élevé, et qu'il dut à la faveur des deux successeurs d'Innocent XI, et plus encore à son propre mérite qui lui avait concilié leur estime. Le cardinal Ottoboni, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, affectionnait tellement le prélat Fabretti qui avait été son auditeur, que peu s'en fallut qu'il ne l'enlevât pour toujours à ses occupations littéraires. Il le nomma secrétaire *de' Memoriali*, ou des requêtes, charge à la cour du pape de la plus haute importance, et d'une influence générale sur toutes les affaires de l'état et de l'église. Pour mieux pourvoir à son établissement, il le nomma chanoine de Sainte-Marie *Trans-Tiberim*, et peu de temps après chanoine de Saint-Pierre. Mais, dans le court espace de vingt-un mois, Alexandre VIII fut remplacé par Innocent XII, non moins admirateur de Fabretti, et qui sut le placer d'une manière plus convenable à ses études,

et sans doute plus agréable pour le prélat, dont les manières simples et franches devaient paraître un peu étrangères à la cour. Il le nomma préfet des archives secrètes du Château-Saint-Ange, c'est-à-dire, d'un trésor de chartes, la plus riche peut-être de toutes les archives diplomatiques qui existent : la garde de ces archives a toujours été confiée à l'un des prélats les plus instruits de la cour de Rome. Fabretti, content de sa nouvelle place, se logea dans le *Borgo*, ou faubourg Saint-Pierre, où il était à portée des archives, ainsi que de la basilique à laquelle il était attaché comme chanoine. La maison même qu'il loua, bâtie d'après les dessins de Balthasar Peruzzi, était digne du bon goût de l'antiquaire. C'est là qu'il passa le reste de sa vie, et qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ayant toujours conservé sa santé et sa vigueur, quoique pendant ses trente premières années il eût été valétudinaire. Ce ne fut que dans sa vieillesse que Fabretti consentit à être sous-diacre, mais il ne voulut point être ordonné prêtre. Sa maison était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la littérature et à la cour qui, à cette époque, était toute lettrée; c'est là qu'il acheva son dernier ouvrage, son grand recueil d'inscriptions. Les Gruter, les Reinesius, les Spon, et tous ceux qui avant lui avaient formé des compilations du même genre, s'étaient bornés à donner de ces monuments écrits des copies les plus exactes qu'ils le pouvaient, avec l'indication des endroits d'où ils les avaient tirées, et presque sans d'autres remarques. Fabretti suivit une autre méthode. L'objet apparent de son ouvrage est de publier les quatre cent trente inscriptions qui formaient sa collection, et qu'il distribue en huit classes et en autant de chapitres. Il accompagne chaque monument de remarques et d'explications qu'il appuie sur l'autorité d'un grand nombre d'inscriptions inédites. Les particularités qui demandent des éclaircissements plus étendus, sont traitées dans des notes qui terminent chaque chapitre, et dans lesquelles on trouve encore des inscriptions inédites. Le 9e. chapitre contient des inscriptions dans lesquelles on lit des noms de familles romaines qu'on ne trouve pas dans le *Trésor* de Gruter; (Fabretti en donne plus de sept cents qui n'étaient point connus.) Enfin le 10e. chapitre présente un grand nombre d'autres inscriptions inédites et remarquables, que Fabretti a copiées en différents endroits. Tout le recueil offre plus de quatre mille six cents inscriptions, dont la plupart paraissent pour la première fois. Quelques corrections aux inscriptions du *Trésor* de Gruter terminent l'ouvrage. Les remarques succinctes, mais savantes, qui accompagnent chaque monument, et se rattachent les unes aux autres par l'analogie des sujets, procurent une connaissance intime et à peu près complète de la partie de la science des antiquités qu'on désigne sous le nom de paléographie lapidaire, et portent une grande et nouvelle lumière sur un nombre infini de points d'archéologie, de philologie latine, d'histoire et de géographie. On peut dire sans crainte que cet ouvrage, pour lequel Fabretti n'eut point de modèle à imiter, est pour la science des inscriptions ce que l'ouvrage de Spanheim, *De usu et præstantiâ numismatum*, a été pour celle des médailles, avec cette différence, qui est à l'avantage de l'antiquaire italien, que celui-ci a laissé bien moins de fautes à corriger dans son ouvrage que l'anti-

llemand n'en avait laissé dans Mais l'ouvrage de Spanheim lui de Fabretti l'avantage du ıi embrasse sous une vue gé- ıus les rapports sous lesquels smatique peut être utile aux ranches des connaissances hu-

Fabretti, au contraire, ré- ı trésors suivant les occasions ı monuments qu'il explique entent. Quand on ne fait pas ure suivie de cet ouvrage, on ù chercher les renseignements ésire; la pauvreté de la table ı rend encore ce défaut plus . L'antiquaire d'Urbin publia ıeil en 1699, et il en soigna ıe l'édition, de manière qu'on ce qu'il a pris sur lui jusqu'au natériel de la typographie. En ı moindre faute aurait déparé age de ce genre. A peine fut- é, qu'il réunit les suffrages de savants d'Europe qui étaient s d'en apprécier le mérite; et Benoit en a jugé autrement, que ne prouve que la mesure récie de ses connaissances phi- ıes; et peut-être sa partialité ronovius, dont la patrie lui fert un asyle. Tout antiquaire ans le cours du 18ᵉ siècle, a des ouvrages sur les inscrip- ıtines, est resté bien au-des- ı Fabretti, et même le marquis qui a prétendu donner un *Art e lapidaire*. Un seul homme, encore vivant, qui a rempli à a même place de préfet des ar- (le prélat Gaetano Marini), a dans ses ouvrages paléogra- s, et notamment dans le recueil *tes des frères Arvales*, jus- ıel degré d'intérêt l'érudition agacité de la critique réunies ent élever l'étude des inscrip- ıtines. Fabretti mourut à Rome d'une maladie aigue, peu de mois après avoir publié cet ouvrage, le 7 janvier 1700. Ses parents, d'après son testament, déposèrent ses restes dans l'église de Sainte-Marie, dite *della Minerva*, dans le même tombeau où les cendres de son frère Etienne reposaient depuis long-temps. Son monument fut décoré de son buste exécuté par Camille Rusconi, statuaire italien le plus habile de son temps. On l'y voit encore à l'entrée de la petite nef du côté gauche. Outre les ouvrages de Fabretti dont nous avons parlé dans le cours de cet article, il est à remarquer qu'un Mémoire écrit par lui en Italien, et contenant des corrections de l'ouvrage du P. Kircher sur la topographie du Latium, a été imprimé, après sa mort, dans le IIᵉ. volume des *Dissertations de l'Académie de Cortone;* que des Lettres sur plusieurs sujets d'érudition ont été insérées dans d'autres ouvrages: par exemple, sa Lettre sur la *Lex regia*, dans l'ouvrage de Gravina *De origine juris;* une autre sur une inscription, dans le *Journal des Savants*, 1691, 17 décemb.; quelques Sonnets italiens dans les ouvrages de Crescimbeni; que ses Observations sur l'âge d'un manuscrit de la Bible, très ancien, et appartenant à la bibliothèque des moines de Saint-Paul, à Rome, communiquées à quelques amis (*Ciampini*, tom. I, pag. 135), n'ont jamais vu le jour; et qu'enfin c'est une erreur de croire, avec les bibliographes les plus récents, que le *Syntagma de columnâ Trajani*, etc., et les *Inscriptions* aient été réimprimées; il y a bien des exemplaires de ces deux ouvrages qui ont une date et un frontispice différents; mais là se borne toute la diversité (*Voy.* Fontanini, *della eloq. italiana*, tom. I, pag. 112, de l'édition d'Ap. Zeno). Une

autre erreur a été commise dans l'article Fabretti du *Dictionnaire historique*, par MM. Chaudon et Delandine. On y avance que le jésuite Etienne Fabretti, d'Urbin, dont nous avons un recueil de poésies latines publiées à Paris, l'an 1747, in-8°., était frère de Raphaël. Ce jésuite, issu peut-être de la même famille que l'antiquaire, vivait à Lyon à l'époque où ses poésies furent publiées, comme on peut s'en convaincre en examinant cet ouvrage. Un homme versé dans la lecture habituelle des auteurs et des marbres écrits de l'antiquité ne pouvait manquer d'avoir du goût pour la composition d'inscriptions latines. On en voit encore deux de lui sur les monuments publics de Rome; l'une a rapport à l'alignement de la rue du Cours (*via del Corso*), ordonné par Alexandre VII; elle est placée vis-à-vis le palais du prince Ottoboni; l'autre est sur la façade de la grande fontaine de l'eau Pauline, au haut du Janicule. Elle a rapport aux restaurations de cette fontaine, ordonnées par Alexandre VIII. On doit aussi à Fabretti les légendes de quelques médailles d'Innocent XI, d'Alexandre VIII et d'Innocent XII, indiquées dans la vie de cet antiquaire, que Dominique Riviera (depuis cardinal), son compatriote, son ami et son successeur dans la surintendance des archives secrètes, écrivit en italien, et inséra dans le recueil de Crescimbeni, intitulé : *Vite degli Arcadi illustri.* L'abbé Marotti a écrit en latin une vie de Fabretti, qu'on trouve dans le sixième volume de la collection qui a pour titre : *Vitæ illustrium Italorum*, par Ange Fabroni. Il faut ajouter à cet article que le cardinal Stoppani, qui gouverna Urbin sous Benoît XIV, jaloux de conserver à la patrie de Fabretti les inscriptions et

les monuments qu'il avait
rendus célèbres, acquit ce
tion de ses héritiers, et la
dans le palais ducal de la n

FABRI (Jean), de
St. Benoît et évêque de Ch
à Paris, d'autres disent
dans le quatorzième siècl
études dans la première
les, et y fut reçu docteu
canon. Se croyant appelé à
gieux, il prit l'habit de Be
l'abbaye de St. Waast dan
d'Arras, y fit profession et
prévôt. Il joignait à de ha
naissances dans le droit ca
à un beau talent pour la pr
une grande pureté de mœur
régulière et beaucoup d'hab
les affaires. Sa réputation e
rite le firent élire, en 1367
Tournus, diocèse de Mâcon
après, l'abbaye de St. Wa
vaqué, ses confrères le rappe
choisirent pour leur abbé.
un honneur pour Fabri, c'é
dans la circonstance, un fa
nible. Les temps étaient dif
Anglais venaient de brûler l
d'Arras, et l'abbaye de St. W
beaucoup souffert. Fabri ép
autre malheur en 1377;
tomba sur l'église de l'abba
édifice fut entièrement consu
sut faire face à tous ces acc
gouvernait avec tant de sag
le roi Charles V, instruit d
cité, l'admit dans son con
servit de lui dans beaucoup
Il le députa vers le pape Gr
en 1376, et Fabri eut l'h
haranguer le pontife au no
Clément VII (Robert de Ge
pape par une partie des ca
reconnu par la France, non
évêque de Chartres, en

harles VI l'envoya au duc
ne pour traiter de la paix.
hancelier de Louis, duc
roi de Sicile, vers le même
fut employé par ce prince
rentes négociations, depuis
qu'en 1388. Il mourut à
en 1390, et fut enterré
se du collége de St. Martial,
r des bénédictins, ordre de
on y voyait son épitaphe
révolution, écrite en vers
r son testament, Fabri fit
le Chartres son héritier. Dé-
lé de Clément VII, il en fut
divers emplois. Il est au-
ouvrages suivants : I. Un
ulé : *Du Gémissement des
en à l'occasion du schisme.*
réponse à un ouvrage de
ignario, composé en faveur
V, pape, antagoniste de
avec ce titre : *Du Gémis-
e l'Eglise.* Cet ouvrage de
édit, se trouve parmi les
s provenus de la bibliothèque
t. C'est un dialogue entre un
e Bologne et un docteur de
ns lequel ils discutent les
s deux pontifes; II. Un
tin, adressé au comte de
en forme de plainte de ce
passé en France. Du Boulay
rvé dans son Histoire de
é de Paris; III. Un *Journal*,
historique de toutes les af-
xquelles Fabri a pris part
81 jusqu'en 1388. Il n'a
imprimé; IV. *Les grandes
es du Hainaut*, depuis Phi-
Conquérant jusqu'à Charles
ol. in-8°., manuscrit con-
bibliothèque du Roi; V. Un
our prouver que St. Pierre a
Rome, sous Néron.

L—Y.

I. *V.* PEIRESC.

FABRI (HONORÉ), jésuite, naquit vers l'an 1607, dans le Bugey, diocése de Belley. Il professa la philosophie à Lyon, dans le collége de la Trinité, pendant un assez grand nombre d'années, fut ensuite appelé à Rome pour y remplir les fonctions de grand pénitencier, et mourut dans cette ville le 9 mars 1688. Fabri fut doué d'une activité et d'une ardeur prodigieuse au travail. Il se livra à tous les genres d'étude, et son esprit s'y prêtait avec la plus grande facilité. Mais trop tôt distingué et prôné dans le monde savant, sa douceur et sa modestie firent bientôt place à un amour-propre qui étouffa le germe de ses talents. Il crut tout savoir parce qu'il avait tout entrepris, sans avoir eu le temps de rien aprofondir; et celui qui aurait pu être l'un des plus beaux ornements de son siècle, n'a laissé dans l'histoire de sa vie que les traces de la vanité d'un homme qui meconnut ses forces. La théologie, les sciences et les lettres trouvèrent dans Fabri un champion toujours prêt à combattre les doctrines nouvelles. Une foule d'écrits sont sortis de sa plume; mais la plupart sont morts avec les circonstances qui les avaient fait naître. Quoiqu'il ne soit rien resté de lui dans l'histoire des connaissances humaines, nous allons néanmoins indiquer ce qu'il a fait de plus remarquable. Il est auteur des remarques sur les notes dont Nicole accompagna les *Lettres au Provincial*; elles ont paru sous le nom de Bernard Stubrock, et sous le titre de *Notæ in notas Willelmi Wendrokii* (Wendrock est le nom sous lequel Nicole s'était caché). Ces remarques se retrouvent encore avec plusieurs autres pièces de Fabri dans la *grande Apologie de la doctrine morale de la Société de Jésus*, imprimée à Colo-

ur n'y
es difficiles que
le titre de l'opuscule semble promettre; le troisième, enfin, est entièrement condamné par l'expérience et la saine physique : il est vrai que Descartes avait déjà échoué sur le même sujet. Huygens avait expliqué les diverses apparences de l'anneau de Saturne, et tous les astronomes avaient applaudi à son explication simple et évidente : Fabri seul osa s'élever contre elle dans un écrit assez aigre qu'il publia sous le nom d'*Eustache de Divinis*, et sous ce titre : *Brevis annot. in Saturn. C. Hugenii*, Rome, 166 pag.; il y propose un autre systême d'explication, auquel Huygens répliqua avec la douceur et la confiance que lui donnait la bonté de sa cause. Fabri convaincu se repentit de son attaque inconsidérée : il fut assez de bonne foi pour reconnaître son erreur, et assez juste pour en faire une réparation, en déclarant qu'il joignait son consentement à l'applaudissement général. Fabri eut une part très active dans la guerre qui, de son temps,

RI (Jean-Rodolphe), né à
, expliquait, en 1612, les
s de Justinien aux élèves qui
t pas en état de suivre les
e l'académie; il professait les
atiques en 1632, et mourut
50, dans un âge avancé. Les
s qu'il a laissés prouvent qu'il
es connaissances assez éten-
ur l'époque où il vivait, mais
es consulte plus depuis long-
On citera les principaux :
is logicæ peripateticæ corpus,
, 1623, in-4°.; II. *Cursus*
is, ibid., 1625, in-8°.; III.
jurisprudentiæ seu explicatio
ionum Justiniani, Grenoble,
in-4°.; IV. *Systema triplex*
ivilis, *criminalis*, *canonici et*
is, Genève, 1643, in-fol. —
BRI (Gabriel), né à Genève,
fut aggrégé à la compagnie
iteurs de cette ville, et mourut
11. On a de lui un *Recueil*
s les miracles contenus dans
x et le nouveau Testament,
, 1704, in-8°.; des *Sermons*,
2 vol. in-8°. W—s.

BRI (Alexandre), né en
à Castel-S.-Pietro, diocèse de
e, après avoir fait de bonnes
chez les Jésuites de cette ville,
dans la carrière du notariat;
culture des lettres fut toujours
l'occupa le plus. Il se forma un
élégant et facile en latin et en
, par l'étude assidue des meil-
uteurs dans ces deux langues. Il
le plusieurs académies, et y ré-
uvent, avec le plus grand suc-
t des discours publics, et des
e sa composition. En 1731, il
mmé, par le sénat, adjoint au
aire-d'état, ou chancelier de la
lique, place qu'il remplit avec
tion jusqu'en 1762; alors,
u vieux et infirme, il demanda
sa retraite, et en obtint une honorable en conservant tous les appointements et tous les priviléges de sa charge. Il mourut le 21 juin 1768, universellement regretté de ses concitoyens, dont la pureté de ses mœurs, la douceur de son commerce et son extrême désintéressement lui avaient mérité l'estime. Il laissa plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits: I. Un *Discours prononcé à la réception d'un gonfalonier de Bologne*, et un autre adressé aux *élèves de peinture, sculpture et architecture de l'académie élémentaire*, imprimés d'abord à part, et ensuite dans le Recueil intitulé : *Orazioni degli academici Gelati*, chez Lelio dalla Volpe, 1753, in-4°.; II. Quelques *Lettres familières* parmi celles d'*Alcuni Bolognesi del nostro secolo*, données par le même libraire, 1744, in-4°., et un grand nombre d'odes ou de *canzoni* et de sonnets épars dans plusieurs Recueils. Ses ouvrages inédits sont principalement des traductions italiennes, parmi lesquelles on remarque celles de trois comédies de Térence, l'*Andrienne*, l'*Eunuque* et l'*Heautontimorumenos*; des traductions en bolonnais de quelques chants de l'Arioste et de quatre livres de Virgile, etc. Parmi les sonnets imprimés de Fabri, il s'en trouve un qui donna lieu à un bref assez curieux de ce pape Benoît XIV, célèbre par ses reparties spirituelles et ses bons mots, non moins que par ses grandes qualités et par la sagesse de son pontificat. Lambertini était de Bologne; lors de son élection, il était archevêque de cette métropole; en quittant Bologne, il fit à l'Institut le don de sa propre bibliothèque, et y ajouta beaucoup d'autres livres, qu'il acheta dans ce dessein. Le sénat, pour lui témoigner sa reconnaissance, fit

» [illegible] du con-
» [illegible] un son-
» net [illegible] par le secrétaire Fabri.
» Qu'il me soit permis, en passant,
» d'observer qu'il est malheureux de
» n'être pas né au temps de Jules III
» qui, ayant vu une épigramme que le
» Commendone, alors très jeune, avait
» faite (*Voyez* COMMENDON), en
» conclut que celui qui avait versifié
» ainsi, ne pouvait que très bien
» penser, ce qui l'engagea à l'em-
» ployer et à le faire entrer, avec le
» temps, dans cette glorieuse car-
» rière qui a rendu son nom célèbre
» dans l'histoire de l'église. Tel est
» précisément le mérite du secrétaire
» Fabri, et nous en avons eu beau-
» coup d'autres preuves qui nous
» portent à le recommander avec le
» plus grand intérêt à vos seigneu-
» ries. L'ambassadeur n'a pas manqué
» ensuite d'accompagner des expres-
» sions les plus convenables les senti-
» ments dont est remplie la lettre infi-
» niment honnête que vous nous avez
» écrite; et, pour y répondre direc-
» tement, nous vous dirons que si
» l'on érige des statues pour le désir
» que l'origi[illegible]

etc.,
nostri
portée
Brefs,
imprim
FAB
logne, c
ce qu'il
fit comi
des Jésu
en philo
sénat, sa
des voix
Son écol
santes q
temps à
vaste éru
élégamme
des conn
très étend
pour bib
riche bibl
par le pa
remplit p
convenabl
il tomba t
colie prof
d'esprit q

ncé à l'ouverture des études, 5o, et dédié au sénat de Bo- in-4°.; II. Trois *Discours ita-* imprimés dans le Recueil des *oni degli academici Gelati*, ie, Lelio dalla Volpe, 1753, , l'un prononcé dans cette aca-, dont il était membre, lors de ation de Benoît XIV au souve- ontificat, le 6 janvier 1741, les iutres sur la Passion de J.-C. l'Immaculée Conception; III. *amis, Tragédie de M. de Vol-*, traduite en vers, imprimée e tome III du *Choix des meil- Tragédies françaises*, tra- en vers italiens non rimés *ti*), Liège, 1768; IV. Plusieurs *s*, parmi celles de quelques Bo- du 18°. siècle, Bologne, 1744, ; V. Beaucoup de *Sonnets* et de *ni*, pour des mariages, des d'habit, etc., imprimés dans cueils du temps, et un assez nombre de *Poésies* du même , insérées dans le Recueil d'A- o Gobbi. G—é.

BRICE ou FABRIZIO (Jé-, surnommé d'*Acquapendente*, qu'il vint au monde dans cette piscopale d'Italie, en 1537. Ses ls, peu fortunés, voulurent ce- nt donner à leur fils une édu- excellente. Ils l'envoyèrent à e, et le jeune Fabrice y trouva t des protecteurs puissants qui plurent à cultiver ses heureuses itions. Après avoir achevé sa ophie, la médecine devint l'ob- écial de ses études. Il eut pour , dans cette carrière, l'illustre e, dont il fut le plus célèbre le et le digne successeur. En ce savant professeur à l'univer- e Padoue étant mort en 1562, ce, âgé de vingt-cinq ans, fut d désigné pour faire simple- ment les démonstrations anatomiques. Il remplit ces fonctions avec un talent si supérieur, qu'il fut solennellement choisi, en 1565, pour occuper la chaire de chirurgie; celle d'anatomie, qui jusqu'alors n'en avait guère été considérée que comme une dépendance, et, pour ainsi dire, un accessoire, fut déclarée primaire en faveur de Fabrice, auquel on assigna des appointements considérables, et en quelque sorte prodigieux. A ces récompenses pécuniaires, les sénateurs de Venise joignirent les plus brillantes dignités. Ils accordèrent à Fabrice des privilèges non moins abusifs que flatteurs, lui décernèrent la préséance sur les professeurs de philosophie, le nommèrent citoyen de Padoue, lui érigèrent une statue, le gratifièrent d'une chaîne d'or, le décorèrent du titre de chevalier de St.-Marc, firent construire pour ses leçons un superbe théâtre anatomique, lui assignèrent une retraite infiniment honorable, avec le droit de choisir lui-même son suppléant. Fabrice exerçait sa profession avec beaucoup de noblesse et un rare désintéressement. Les personnes d'un rang élevé qui lui devaient le rétablissement de leur santé remplaçaient par de riches présents le salaire que refusait ce médecin généreux. Fabrice rassembla ces présents dans un cabinet, sur la porte duquel il fit inscrire : *Lucri neglecti lucrum.* Il possédait une belle maison de campagne, située sur les bords charmants de la Brenta, et que l'on désigne encore parfois sous le nom de la *Montagnuola d'Acquapendente.* C'est-là que, sain de corps et d'esprit, comblé de richesses, généralement estimé, entouré d'une réputation éclatante, il se proposait de couler une heureuse vieillesse. Ses espérances furent cruellement déçues; son

repos fut troublé par l'envie et par la plus noire ingratitude. On assure qu'il fut obligé d'employer le fer à d'autres usages qu'aux dissections et aux opérations chirurgicales. Des parents sur lesquels il n'avait cessé de répandre des bienfaits, trahirent indignement sa confiance, et furent même soupçonnés d'avoir abrégé ses jours par le poison. Il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-deux ans, lorsqu'il périt presque tout à coup, au milieu des vomissements, le 21 mai 1619, laissant à sa nièce une fortune de deux cent mille ducats, et à la république littéraire des ouvrages immortels. I. *De visione, voce, auditu*, Venise, 1600, in-fol. fig., Padoue, 1603; Francfort, 1605, 1613. II. *De formato fœtu liber*, Venise, 1600, in-fol. fig. ibid. 1620. Dans cet ouvrage important, l'anatomie de l'homme est éclairée par celle des animaux. III. *De venarum ostiolis*, Padoue, 1603, in-fol. fig. ibid. 1625. L'auteur trace en peu de mots, et avec candeur, sa découverte des valvules situées à l'intérieur des veines. Haller, toujours savant, mais par fois injuste, notamment à l'égard de Fabrice, et pour des motifs qu'il serait presque honteux de révéler, Haller cherche à dépouiller le professeur de Padoue en faveur de Jean-Baptiste Canani, qui avait, dit-on, aperçu en 1547 les valvules de la veine azygos. D'autres soutiennent qu'il devait à Paul Sarpi la connaissance de ces *ostioles*; la plupart s'accordent à dire qu'il n'avait *aucune* notion sur leur utilité : cependant il répète à plusieurs reprises qu'elles sont destinées à modérer l'impétuosité du sang, et qu'elles diminuent la frequence des varices. Faut-il en conclure que Fabrice a démontré les lois de la circulation, ainsi que certains enthousiastes l'ont prétendu? Non, sans doute; mais il est injuste d'affirmer qu'il a *con* ignoré la destination des v neuses. IV. *De locutione trumentis*, Venise, 1603 On raconte que l'auteur vit de l'année 1588 tous les déserter son école, parce tourné en ridicule leur prononcer. V. *De brutorum* Padoue, 1603, in-fol; Bien que cet opuscule ne d'intérêt, on n'y cherchera doute les mêmes agrémen celui de Bougeant : l'un es sertation physiologico-gra l'autre un amusement phil VI. *De musculi artificio dearticulationibus*, Vicer in-4°. VII. *De motu loca lium secundùm totum*, 1618, in-4°. Ces deux ou ment un traité de dynamiq L'auteur examine et décr soin scrupuleux la marche d la course des quadrupèdes oiseaux, le rampement des la natation des poissons. *respiratione et ejus instrum duo*, Padoue, 1615, in-4 *gulâ, ventriculo, intestini* 1618, in-4°. *De totius a tegumentis*, Padoue, 1618 réunion de ces fragments di une collection précieuse, im les soins et avec une préfa Bohn, sous ce titre : *Ope anatomica et physiologic nùs variis locis ac forn nunc verò certo ordine d in unum volumen redacta* 1687, in-fol. fig. On préfe donnée à Leyde, en 173 même format et avec le m par Bernard-Sifroy Albin joint la vie de l'auteur, et préfaces particulières que

mal à propos supprimées. Les leçons chirurgicales de Fabrice, suivies par une foule d'auditeurs de toutes les nations, furent avidement recueillies et publiées d'abord par Jean Hartmann Beyer, sous le titre de *Pentateuchus chirurgicus*, Francfort, 1592, in-8°., ibid. 1604. L'auteur, mécontent de cette édition défectueuse, en donna lui-même une plus complète à Padoue, en 1617, in-fol. fig. Il serait aussi superflu que fastidieux d'énumérer les réimpressions nombreuses qui se succédèrent avec rapidité; il suffira de dire qu'une des plus estimées est la vingt-cinquième, intitulée : *Opera chirurgica, in pentateuchum et operationes chirurgicas distincta*, Padoue, 1666, in-fol. fig., précédée d'une courte notice biographique, extraite de Tomasini. Parmi les versions multipliées de ce traité chirurgical, on en remarque une italienne, due à Severino, Padoue, 1672, in-fol.; deux allemandes, la première par Uffenbach, Francfort, 1605; la seconde par Scultet, Nuremberg, 1672; plusieurs françaises, Rouen, 1658, Lyon, 1670, etc. Tous les écrits de Fabrice sont véritablement classiques, et justifient pleinement leur grande renommée. Si l'auteur n'a commencé que tard à les publier, c'est qu'il voulait leur donner la perfection nécessaire, et l'on est étrangement surpris de voir Conring attribuer ce louable délai à la faiblesse de Fabrizio dans la littérature latine, faiblesse qui, selon le critique allemand, est fort commune chez les Italiens. Ceux qui liront attentivement les œuvres de ce professeur illustre, trouveront au contraire son style pur, et même élégant; ils s'apercevront aussi que la langue d'Hippocrate ne lui était pas moins familière que celle de Celse; enfin ils admireront la régularité du plan qu'il a suivi, la méthode claire et lumineuse dont il ne s'est jamais écarté. On a reproché à ce grand chirurgien trop de timidité dans l'exercice de son art, et pourtant nous le voyons pratiquer et perfectionner le trépan, employer avec autant de hardiesse que de talent le bistouri, l'aiguille, le trois quarts, la rugine et même le fer rouge, quoiqu'en dise Severino. Haller qui, certes, ne le juge pas avec bienveillance, est forcé de lui rendre justice sur ces divers points. La place que doit occuper Fabrice d'Acquapendente est aujourd'hui irrévocablement fixée. Regardé, à juste titre, comme un des plus beaux ornements de l'université de Padoue, il est rangé parmi les bons écrivains, les plus fameux anatomistes et les plus célèbres chirurgiens du 16e. siècle. C.

FABRICE ou FABRI DE HILDEN (GUILLAUME), ainsi nommé d'un village près Cologne, où il naquit le 25 juin 1560, est encore fréquemment désigné sous la dénomination latine de *Fabricius Hildanus*. Après avoir fait ses premières études à Cologne, il se rendit à Lausanne en 1586, pour y suivre les leçons et la pratique du très habile chirurgien Jean Griffon. Les progrès du jeune disciple furent aussi rapides qu'éclatants; bientôt il fut en état de voler de ses propres ailes, et obtint des succès que lui-même n'avait osé espérer. Il voyagea en Allemagne et en France, puis revint exercer sa profession à Lausanne, ensuite à Païerne où il resta neuf années. Les magistrats de Berne le nommèrent, en 1614, médecin-chirurgien et citoyen de leur ville; Louis XIII, roi de France, le choisit pour médecin de ses ambassadeurs en Suisse, et il remplit ces mêmes fonctions auprès de divers princes. Devenu sexagénaire, il fut tourmenté par des accès de

goutte dont, pendant plusieurs années, il réussit à calmer la violence. On présume néanmoins qu'il employa des répercussifs qui déterminèrent le transport de la matière arthritique sur la poitrine ; car, à l'instant où il se félicitait d'avoir obtenu une guérison radicale, il fut saisi d'un asthme très intense, auquel il succomba le 17 février 1634. Parmi les nombreux écrits de Fabrice, il n'en est pas un seul qui ne contienne des faits importants, des préceptes utiles ou des vérités nouvelles. I. *De la gangrène et du sphacèle* (en allemand), Cologne, 1593, in-8°. Cet excellent traité fut traduit en latin, en français, et réimprimé plus de douze fois du vivant de l'auteur. II. *Des brûlures produites par l'huile et l'eau bouillantes, le fer rouge, la poudre à canon, la foudre et toute autre matière enflammée* (en allemand), Bâle, 1607, in 8°., fig. trad. en latin la même année. III. *Traité de la dysenterie* (en allemand), Bâle, 1616, in-8°. Cet opuscule a été traduit en latin et en français : Haller pense que Fabrice le publia d'abord en cette dernière langue, à Paterne, lorsqu'il y exerçait la médecine. IV. *Nouveau manuel de médecine et de chirurgie militaires, enrichi d'un arsenal chirurgical et d'une pharmacie de campagne* (en allemand), Bâle, 1615, in-8°.; ce manuel, traduit en latin, a paru sous le titre de *Chirurgia militaris*, et a été inséré dans divers recueils. On a aussi publié isolément l'*Arsenal* ou *Cista militaris, seu designatio præcipuorum medicamentorum instrumentorumque quibus rationalem medicum et chirurgum castrensem instructum esse convenit, in classes viginti distributa.* V. *Exposition abrégée de l'importance et de l'utilité de l'anatomie* (en allemand), Berne, 1624, in-8°., fig. VI. *Sur la lithotomie vésicale* (en allemand), Bâle, 1626, in-8°.; trad. en latin par Henri Schobinger, Bâle, 1628, in-8°. VII. *Observationum et curationum chirurgicarum centuriæ sex*, imprimées d'abord isolément, puis réunies en deux vol. in-4°., 1641. Fabrice avait rassemblé tous ses écrits ; il était sur le point de les livrer à l'impression, et venait de terminer la dédicace, lorsque la mort le surprit. Jean Beyer se chargea de publier ce recueil, qui parut, en latin, à Francfort-sur-le-Mein, 1646, in-fol., et en allemand, dans la même ville, en 1652, in-fol., par les soins de Frédéric Greif. Parmi les éditions latines subséquentes, on estime celle qu'a donnée Jean-Louis Dufour, Francfort, 1683, in-fol. Les œuvres de Fabrice sont encore de nos jours une source féconde d'instruction, malgré les progrès de l'art de guérir : il en a cultivé avec succès toutes les branches ; il savait, par expérience, que l'anatomie doit être constamment la boussole du médecin et surtout du chirurgien ; il prouve qu'on chercherait vainement à rétablir une machine très compliquée, si l'on n'en connaît pas la structure. Fabrice joignait constamment l'exemple au précepte : il a décrit et figuré avec beaucoup de soin les osselets délicats de l'oreille interne ; il a disséqué plusieurs quadrupèdes, et répandu des lumières sur l'organe vocal de divers oiseaux, notamment du canard. On conserve à Berne trois squelettes qu'il a préparés. Ses recherches sur les funestes effets de la torture montrent qu'il réunissait à des connaissances exactes la plus touchante humanité. : il espéra émouvoir le cœur des juges barbares qui, plus d'une fois, ont surpassé les bourreaux en férocité. Pour donner une idée de

travaux physiologiques, pathologiques et thérapeutiques de Fabrice, il suffira de signaler ses observations sur les monstres, le somnambulisme et l'abstinence prolongée; sur la dysenterie, la paralysie, l'apoplexie, la pleurésie, l'hydropisie et les maladies des enfants; sur l'efficacité du séton pour calmer et même pour guérir l'épilepsie et la phtisie; enfin sur l'usage et la propriété de diverses eaux minérales. Mais c'est à la chirurgie que Fabrice doit son plus beau titre de gloire; il peut être regardé comme le restaurateur de cet art en Allemagne, de même que notre Paré l'avait été en France. Ces deux grands chirurgiens semblent avoir choisi les mêmes matières, et presque toujours ils ont professé la même doctrine : l'un et l'autre ont fait un examen spécial des plaies d'armes à feu, de la gangrène, des hernies, dont ils ont singulièrement rectifié la méthode curative; l'un et l'autre ont inventé, simplifié ou perfectionné un grand nombre d'instruments; mais Fabrice n'a pas mis dans ces réformes et dans ces inventions la même réserve, le même discernement que Paré. Celui-ci, d'ailleurs, occupe incontestablement le premier rang, puisqu'il a ouvert la carrière dans laquelle l'autre a marché glorieusement après lui. Chrétien-Polycarpe Leporin a publié la *Vie du célèbre Guillaume Fabrice de Hilden, avec une réponse à la lettre de Sigismond-Jacques Apin*, Quedlinbourg, 1722, in-4°.; cette notice insignifiante mérite à peine d'être consultée. C.

FABRICE (Frédéric-Ernest), gentilhomme de la chambre du prince Christian-Auguste de Holstein, administrateur du duché de ce nom pendant la minorité du duc Frédéric, neveu de Charles XII. L'administrateur ayant jugé à propos de changer le ministère, envoya Fabrice en 1710, à Bender, auprès de Charles, pour justifier cette mesure. Fabrice sut se rendre agréable, et resta plusieurs années avec le roi; il donna à Charles le goût de la lecture, et ce fut sur son avis que le monarque suédois s'occupa à lire les ouvrages de Corneille, de Racine, de Boileau. Lorsque Charles eut été menacé d'être pris par les Turcs, et qu'il entreprit de résister avec le petit nombre d'hommes qui lui restait, Fabrice se rendit médiateur, sans pouvoir néanmoins empêcher l'effusion du sang, et la catastrophe qui fit tomber Charles entre les mains des Turcs. Il rendit compte de sa mission et de son séjour à Bender dans une suite de Lettres écrites en français, et adressées au prince administrateur, et au fameux baron de Gœrtz; elles ont été traduites en allemand, et publiés à Hambourg, 1759, in-8°; et Gjorwel a fait insérer en suédois, dans la *Bibliothèque suédoise*, trois de ces Lettres qui se rapportent au combat de Bender; le texte original parut à Hambourg, sous ce titre : *Anecdoctes du séjour du roi de Suède à Bender*, ou *Lettres du baron de Fabrice*, en 1760, in-8°. Fabrice mourut en Allemagne dans un état d'aliénation. C — au.

FABRICIUS (Caïus), surnommé *Luscinus*, parce qu'il avait les yeux petits, l'un des plus habiles généraux de l'ancienne Rome, est non moins célèbre par son désintéressement que pour sa valeur. Il fut nommé consul en 471 (282 ans av. J.-C.), remporta de grands avantages sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, les obligea de lever le siége de Thurium, et fit sur eux un butin si considérable qu'après avoir remboursé les frais de la guerre et récompensé ses soldats, il lui resta

une somme de quatre cents talents qu'il fit verser au trésor public le jour de son triomphe. Les députés des Samnites qui s'étaient rendus à Rome pour traiter de la paix, vinrent remercier Fabricius des bons offices qu'il leur avait rendus dans le sénat, et voyant qu'il manquait des meubles les plus nécessaires, lui offrirent une somme pour se les procurer. Fabricius ayant étendu ses mains sur les différentes parties de son corps leur répondit : Pendant que je pourrai commander aux choses que j'ai touchées rien ne me manquera; ainsi n'ayant nul besoin d'argent je me garderai d'en recevoir de ceux que je sais en avoir affaire. P. Val. Lævinus, l'un de ses successeurs au consulat, ayant été défait par Pyrrhus l'an 473 (280), Fabricius fut envoyé vers ce prince pour traiter de l'échange ou de la rançon des prisonniers. Pyrrhus surpris qu'un si grand capitaine parût devant lui dans un état qui semblait annoncer la pauvreté, lui offrit de l'argent ; mais Fabricius ne voulut point en accepter. Un jour qu'il était assis à la table de Pyrrhus, il entendit Cinéas expliquer la philosophie d'Epicure, assurant qu'elle consistait dans la recherche de la volupté et l'indifférence sur la religion. (*Voy.* EPICURE). « Fasse le ciel, dit-il, que » Pyrrhus et les Samnites prennent » un grand goût à cette philosophie » pendant qu'ils ont la guerre avec » le peuple romain. » Une autre fois Pyrrhus, charmé de la sagesse de Fabricius, l'engageait à se fixer près de lui, lui promettant la première place au conseil et à l'armée. Il n'est, lui dit Fabricius, nullement de votre intérêt de m'avoir près de vous; car ceux qui vous honorent et qui vous admirent aujourd'hui voudraient m'avoir pour roi s'ils avaient connu ce que je sais faire. Le prince ne fut point choqué de la hardiesse de ce discours, et au contraire lui accorda la liberté des prisonniers romains aux conditions qu'il avait proposées. Fabricius fut élu une seconde fois consul l'an 475 (278) avec Æmilius Papus qu'il avait déjà eu pour collègue. Informé que le médecin de Pyrrhus s'était offert à l'empoisonner moyennant une somme d'argent, il en fit avertir ce prince, prenant des précautions pour qu'il ignorât d'où lui venait cet avis ; mais Pyrrhus devina que c'était Fabricius qui le lui avait fait donner. Peu après eut lieu la bataille d'Asculum, dont le succès fut si incertain que les Romains n'osèrent point se flatter de la victoire, et que Pyrrhus quitta l'Italie sous le prétexte d'aller au secours des Siciliens. L'an 478 (275) Fabricius fut nommé censeur, et on lui adjoignit Æmilius Papus deux fois son collègue au consulat. Il se montra si sévère pour l'exécution des lois somptuaires qu'il fit renvoyer le sénateur Cornélius Rufinus, parce qu'on avait trouvé chez lui de la vaisselle d'argent du poids de dix livres. Dans un temps difficile il avait brigué le consulat pour ce même Rufinus, grand capitaine, mais avare. Comme on lui en demandait la raison, c'est, dit-il, que j'aime mieux être pillé que vendu. Fabricius, au rapport de Pline l'ancien, n'avait pour tous meubles d'argent qu'une tasse et une salière; il vivait des légumes que lui produisait un petit terrain qu'il cultivait de ses mains; il mourut si pauvre que l'état fut obligé de doter sa fille. Cicéron remarque que, par estime pour sa vertu, on fit en sa faveur une exception à la loi qui défendait les inhumations dans l'intérieur de la ville.

C'est dans la bouche de Fabricius que J.-J. Rousseau a placé la magnifique prosopopée qui termine la première partie de son discours sur la question : « Si les arts ont contribué à épurer les mœurs. » W—s.

FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin, fut accusé d'avoir composé, sous le titre de *Mon Codicile*, des satires très mordantes contre les sénateurs et les prêtres. Tatius-Geminus, son dénonciateur, ajoutait qu'il s'était flatté d'avoir assez de crédit sur l'empereur pour faire obtenir des places à différentes personnes. Ce dernier motif engagea Néron à évoquer l'affaire et à l'instruire lui-même. Veiento, convaincu des crimes qu'on lui reprochait, fut banni de l'Italie, et ses satires brulées publiquement. Tacite remarque que les écrits de Veiento, recherchés avec avidité tant que la lecture en fut défendue, tombèrent dans l'oubli aussitôt qu'on put se les procurer sans danger. Fabricius revint à Rome après la mort de Néron, et obtint une place de préteur. Juste-Lipse dit que ce fut lui qui, dans une fête donnée au peuple, eut l'idée de faire paraître au milieu du cirque un grand nombre de petits chariots traînés par des chiens. Il vivait encore sous Domitien, et parvint, dit-on, par ses lâches délations, à un haut degré de puissance sous ce prince soupçonneux. W—s.

FABRICIUS (Théodore), théologien protestant, et l'un des apôtres de la réformation en Allemagne, naquit le 2 févr. 1501, à Anholt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen. Ses parents ne purent lui donner aucune sorte d'éducation. Obligé pendant près de huit ans de suite de joindre au travail de ses mains les secours qu'il obtenait de la charité publique pour faire subsister sa mère abandonnée par un mari libertin; parvenu ensuite à entrer en apprentissage chez un cordonnier, ce ne fut qu'à l'âge de dix-sept ans qu'il put commencer à fréquenter une école à Emmerick. Son ardeur pour l'étude et les heureuses dispositions qu'il laissait apercevoir lui procurèrent quelques encouragements. Le comte Oswald de Bergen l'envoya au bout de cinq ans continuer ses études à Cologne, et ne lui retira ses bienfaits que lorsqu'il apprit que son protégé était allé à Wittenberg où, à l'école de Luther, de Melanchthon et de Bugenhagen, il apprenait l'hébreu, et suçait les principes des nouveaux réformateurs. Le jeune prosélite ne perdit point courage, se réduisit à passer la nuit dans des écuries, et à se nourrir du pain que distribuaient à leur porte les chanoines et autres bénéficiers dont il travaillait de loin à ruiner la puissance et le crédit. Au bout de quatre ans il revint dans sa patrie, ouvrit à Cologne une école d'hébreu, prêcha en secret la nouvelle réforme, et s'étant fait chasser, se retira auprès du landgrave de Hesse (Philippe *le magnanime*), qui le chargea de différentes fonctions diplomatiques, en fit son aumônier après l'avoir d'abord fait diacre à Cassel, et le fit, en 1536, nommer curé à Allendorf sur la Werra. L'aumônier fut en faveur tant qu'il se prêtait aux passions de son maître; mais s'étant avisé de le prêcher sur la polygamie, l'électeur, qui n'entendait pas raillerie sur ce chapitre, le fit mettre en prison, et confisqua ses biens en 1540. Remis cependant en liberté au bout de quelque temps, Fabricius, qui ne crut pas sa vie en sûreté à cette cour, retourna en 1543 à Wittenberg, y devint professeur d'hébreu et de théologie, et en 1544 fut fait premier pasteur de l'église St.-Nicolas, à Zerbst. Poursuivi

par les ennemis que lui attirait son zèle un peu tracassier, accusé lui-même d'hétérodoxie, et plusieurs fois réduit à la nécessité de se justifier dans des assemblées publiques, il termina enfin son orageuse carrière le 15 septembre 1550. On connaît de lui : I. *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4. II. *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid. III. *Tabulæ duæ, de nominibus et de verbis hebræorum*, Bâle, Henri-Pierre, 1545. IV. Seize homélies, sermons et discours en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés. V. Un abrégé de sa vie; Théod. de Hase l'a inséré dans le premier fascicule de sa *Biblioth. Brem.* C. M. P.

FABRICIUS (George), né à Kemnitz en Allemagne, le 24 avril 1516, commença ses études dans sa patrie, et les finit à Freyberg et à Leipzig, où il fut précepteur de Wolfgang, de Philippe et d'Antoine Werter. Il alla en Italie avec l'aîné de ses élèves, revint en Allemagne, fut nommé en 1553 directeur du collége de Meissen, et mourut le 13 juillet 1571. Il avait, sur la fin de l'année précédente, obtenu des lettres de noblesse de l'empereur Maximilien II. George Fabricius fut poète latin et historien. Ses poésies lui méritèrent la couronne poétique : on y remarque une grande affectation de n'employer aucun mot qui sentît tant soit peu le paganisme; et il blâmait les poètes qui, dans leurs ouvrages, employent les divinités païennes. Tout ce qu'il a écrit sur l'histoire de son pays est, au jugement de Niceron, plein de grandes recherches, exact et estimé. Long et Dufresnoy qualifie aussi G. Fabricius d'auteur *exact et estimé*. On trouve la liste de ses ouvrages dans les *Mémoires de Niceron*, t. XXXII, et encore dans la *Centuria Fabriciorum*. Les plus remarquables qu'il ait donnés, soit comme auteur, soit comme éditeur, sont : I. *Terentii Afri comediæ sex cum castigatione duplici Joannis Rivii et G. Fabricii*, Strasbourg, 1548, in-8°.; réimp. par les soins de J. Camerarius, 1574, in-8°.; II. *Roma, sive liber utilissimus de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550, in-8°.; 1560, in-8°.; édition augmentée, Bâle, 1587, in-8°.: c'est d'après cette dernière édition que Grævius a reproduit l'ouvrage dans ses *Antiquitates Romanæ;* ce n'est que la première que l'on a réimprimée dans la *Roma illustrata Ant. Thysii*, Amsterdam, 1657, in-12; III. *Virgilii opera cum commentariis Servii et T. C. Donati*, Bâle, 1551, in-f.; IV. *Virgilii opera à Fabricio castigata*, Leipzig, 1551, 1591, in-8°.; V. *Poëmatum sacrorum libri quindecim*, Bâle, 1560, in-16 : c'est le Recueil des poésies de Fabricius, qui en donna une nouvelle édition augmentée, en 25 livres (1567, in-8°.); VI. *Poëmatum veterum ecclesiasticorum opera christiana et operum reliquiæ ac fragmenta*, 1562, in-4°. J.-A. Fabricius, dans sa *Bibliotheca latina, lib. IV, cap.* 2, donne le détail de son contenu, et à la suite l'indication des poètes chrétiens omis par George. D. Liron (*Singularités historiques*, livre III, pag. 141) n'hésite pas à traiter G. Fabricius de *corrupteur des ouvrages des anciens*, et rapporte à l'appui une observation qu'avait déjà faite J.-A. Fabricius. VII. *De re poëtica libri septem*, 1566, in-8°., souvent réimprimé. J.-A. Fabricius indique ce livre comme étant à l'usage des enfants et des classes. VIII. *Rerum Misnicarum libri sep-*

59, in-4°.; IX. *Originum mæ stirpis Saxonicæ libri* 1597, in-fol. L'ouvrage pré- est reproduit. Une nouvelle ugmentée de deux livres par Fabricius, fils de George, ée sous le titre de *Saxoniæ libri novem*, Leipzig, 1606, *Rerum Germaniæ magnæ iæ universæ memorabilium duo*, Leipzig, 1609, in- tion donnée par Jacques Fa- on y trouve encore l'histoire e. A. B—T.

ICIUS (THÉODOSE), théo- hérien, neveu du précédent, d'André Fabricius, mort e l'église St.-Nicolas à Eisle- 6 octobre 1577, et connu poésies latines et par quel- rages ascétiques écrits en . Né à Nordhausen en 1560, Théodose fit ses études à rg, et fut placé en 1586 à le Hertzberg en qualité de lant; le soupçon d'attache- ret au calvinisme lui ayant re cet emploi, il obtint la de l'église de St.-Jean à e, et une chaire de théolo- mnase de la même ville; il our habile helleniste, et pen- l suivait ses études à Wit- Jacques-Andreæ et Mart. e felicitèrent de ce qu'il pût t corriger les épreuves de sertations sur la Confession urg, qu'ils publièrent en grec n. Fabricius avait aussi une réputation comme prédica- on assure que de grands per- sont souvent venus de loin tendre. Il mourut à Göttingue t 1597. Outre quelques ou- scétiques en latin et en alle- a publié une *Harmonie des vangiles* en quatre langues (latin, grec, hébreu et allemand), et il a traduit d'allemand en hébreu le petit Catéchisme de Mathieu Richter (*Judex*), connu ordinairement sous le titre de *Corpus doctrinæ ex novo testamento*. Fred. Christian Lesser, pasteur à Nordhausen, a publié en 1749 une notice sur la vie de Théodose Fabricius (en allemand). C.M.P.

FABRICIUS (FRANÇOIS), né à Ruremonde, vers 1510, étudia les langues grecque et latine, puis la médecine; il fut médecin à Aix-la-Chapelle vers 1545, et l'était encore en 1550. On a de lui: I. *Thermæ aquenses sive de Balneorum naturalium, præcipue eorum quæ sunt Aquisgrani et Porceti, naturâ et facultatibus*, 1546, in-4°.; 1564, in-12; *Divi Gregorii Nazianzeni tragœdia Christus patiens, latino carmine reddita*, Anvers, 1550, in-8°. On sait aujourd'hui que cette tragédie n'est pas de S. Grégoire; quelques-uns l'attribuent à Apollinaire de Laodicée. Cependant Jacques de Billy l'a comprise avec une traduction de Roillet, dans les OEuvres de ce Père. A. B—T.

FABRICIUS (FRANÇOIS), nommé aussi Lefevre, né à Duren, dans le duché de Juliers, en 1524, vint, sur la réputation des professeurs, achever ses études à Paris au collége de France; il eut pour maîtres Ramus et Turnèbe; revint ensuite dans son pays, obtint en 1550 le rectorat de Dusseldorf, et mourut le 23 février 1573. Il a fait imprimer: I. *Lysiæ orationes duæ*, Cologne, grec et latin, 1554, in-12; Anvers, 1563, in-12: la traduction latine est de Fabricius; II. *Pauli Orosii adversus paganos historiarum libri septem, etc., quibus accedit Apologeticus contra Pelagium de arbitrii libertate*, Cologne, 1561, in-12; 1574, in-12; 1582,

in-12; Maïence, 1615, in-12; III. *Commentarius in orationem Ciceronis pro Ligario*, 1562, in-12; IV. *Notæ in orationes Ciceronis pro Fonteio, pro Milone, et de provinciis consularibus*, Cologne, in-12; V. *Plutarchi de liberis educandis liber, latinus factus*, Anvers, 1563, in-12; VI. *Ciceronis historia per consules descripta et in annos 64 distincta*, Cologne, 1564, in-12; 1570, in-12; réimprimé dans l'édition de Cicéron des Aldes de 1582, et dans l'édition de Gruter. Gronovius en donna une édition séparée avec des notes, 1727, in-12. VII. *In sex Terentii comœdias annotationes*, 1563, in-12; VIII. *Disciplina Scholæ Dusseldorpiensis*, 1566, in-12; IX. *Annotationes in quæstiones Tusculanas Ciceronis*, 1569, in-12; X. *Notæ in verrinas primam et secundam*, 1572, in-12. Lenglet Dufresnoy attribue à Fabricius *de Motibus gallicis relatio*, 1588, in-8°., et *Continuatio quâ de totius Europæ præsenti statu disseritur*, 1592, in-8°. Lelong les lui attribue aussi sans en rien rapporter que les titres. Ces bibliographes rangent ces livres au nombre de ceux qui concernent le règne de Henri III; et ce prince ne commença à régner qu'un an après la mort de Fabricius.

A. B—T.

FABRICIUS (André), ou *Le Fèvre*, né probablement vers 1520, à Hodège, dans le pays de Liége, fit sa théologie à Ingolstadt, professa cette science à Louvain en 1553; alla à Rome, en qualité d'orateur auprès de Pie IV, du cardinal Othon-Truchsès, évêque d'Augsbourg; revint en Allemagne après six ans, fut conseiller du duc de Bavière, et prévôt d'Alt-Oeting, où il mourut en 1581. On a de lui: *Religio patiens, tragœdia, quâ sæculi nostr... tur calamitates*, Cologn... in-12; II. *Samson, tra... sacrâ Judicum historiâ*, ... 12; III. *Harmoniæ, quæ confessionis Augustanæ ... trinâ evangelicâ consens... rans, liber*, 1573, in-fo... en 1587. Fabricius y réf... tail tous les articles de la ... d'Augsbourg. IV. *Catech... manus ex decreto concilii ... luculentis quæstionibus ... brevibusque annotatiunc... datus*, 1570, in-8°.; 15... V. *Jeroboam rebellans*, ... 1585, in-12. Paquot le ... d'un ouvrage allemand in... *nettes sur la prunelle ev...* qu'il présume être dirigé ... écrivain protestant, qui ré... une brochure allemande in... *Nettoyeur de lunettes*; ... naître une nouvelle broch... bricius, dont le titre anno... *Nettoyeur* a pris une pei... —Un autre André Fabricn... comme homme d'état, dan... *trum* de Paul Freher; mai... raît pas avoir laissé d'ouvra... quit en Silésie en 1547, p... net de docteur en droit à ... en 1578, fut en 1580 créé ... des ducs de Prusse, et en ... chancelier à Kœnigsberg; il ... le 14 janvier 1602. A...

FABRICIUS ou SMIT... laume), né à Nimègue, ... 1553, docteur en théologie ... successivement président ... de Houterle et du petit col... mort le 7 mars 1628, a ... *Leonis magni in dominic... nem enarratio*, 1600, in... notes; il est auteur du ... *censuræ quorumdam th... Parisiensium in quasdan...*

x *R. P. Santarellæ libris* , ouvrage anonyme, 1627, P. Santarelli, jésuite italien, olié, en 1625, un traité *De* etc., où il disait que le pape ir les rois des peines tem- et dispenser, pour de justes leurs sujets du serment de e livre fut condamné au feu t du Parlement, du 13 mars a Sorbonne condamna aussi e, et c'est contre cette cen- s'élève Fabricius. A. B—T.

ICIUS (Jean) naquit à Os- rès de Norden, dans l'Ost- fit un voyage en Hollande, rit à construire les télescopes action. Dès qu'on eut fait la te de ce genre de lunettes, irigea contre la lune, Jupiter ne, et l'on y découvrit des emarquables. Poussé par la uriosité, Fabricius porta ses vers le soleil, et ne tarda pas evoir des taches. Il reconnut apparences n'étaient ni dans dans l'air, ni dans le verre; se mouvaient avec le soleil, devaient lui être adhérentes, in la rondeur du globe solaire ause de la diminution de ses ers les bords. Fabricius rap- me la conjecture de Képler otation du soleil. Il fit impri- étail de ses observations sous : *Joh. Fabricii phrysii de in sole observatis, et te earum cum sole conver- rratio*, Wittenberg, 1611, 4°. L'épître dédicatoire est 13 juin 1611 : c'est le pre- vrage où il soit question des lu soleil. Lalande l'a donné n entier dans ses suppléments , 1781, et dans les mémoires lémie pour l'année 1778. Ga- uve donc dans Fabricius un concurrent qui lui dispute fortement la découverte des taches du soleil. Si l'on consulte les titres publics, Fabricius les aurait même vues et décrites avant Galilée. Mais il n'y a pas de doute que celui-ci, de son côté, n'ait aussi fait la même découverte, qu'il ne soit allé plus loin que son rival, et dans la manière d'expliquer le phénomène, et dans le parti qu'on pouvait en tirer; seulement on a eu tort de n'en faire honneur qu'à lui. Comme le dit Bailli : « Lorsqu'un homme de » génie s'est élevé, s'est fait connaître, » il enchaîne l'attention de tous les » esprits; on épie ses regards, on re- » cueille ses paroles; ceux qui sont » assis plus bas ne sont pas enten- » dus. » C'est ce qu'éprouva Fabricius, et nous ne faisons ici que lui rendre la justice qui lui est due. On ignore l'époque de la mort de Jean Fabricius, mais on sait qu'il vivait encore en mai 1617. — Son père (David Fabricius) avait découvert en 1596 l'étoile changeante de la baleine Celui-ci est remarquable par des observations astronomiques et par une explication de la route elliptique que Képler avait assignée aux planètes. Il suppose que cette courbe n'est qu'apparente, et qu'elle résulte de la composition de plusieurs cercles. L'astronomie était déjà trop avancée pour qu'une pareille explication eût le moindre succès. Le système de Ptolémée et les mouvements circulaires étaient détruits pour jamais, et il n'y avait plus de philosophie à combattre pour eux. David Fabricius exerçait les fonctions du ministère pastoral à Osterla, et fut tué en 1617 par un paysan qu'il avait traité publiquement de voleur dans ses prédications; il est auteur d'une chronique d'Ost-Frise, écrite en bas-allemand, et publiée à Embden en 1640 avec une continuation. N—T.

ne hé-
, at re a ittem-
g en 1587, il y fut reçu naître
en philosophie. Etant ensuite retourné
à Iéna, il y ouvrit une école. Ses con-
naissances en philosophie, en théolo-
gie et en hébreu le firent élire pro-
fesseur d'hébreu dans l'université de
Wittemberg en 1593, et il occupa
cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée
le 21 avril 1629. On a de ce savant :
I. *De schemhamphorasch usu et abusu apud Judæos*, Wittemberg,
1596, in-8°.; II. *Partitiones codicis hebræi*, ibid., 1610, in-4°.; 1626
et 1671, in-8°. Cet ouvrage, fort es-
timé de son temps, se trouve réim-
primé dans le *Thesaur. libr. philo-
logic.* de Th. Crenius. III. *Oratio de linguâ hebræâ*, ibid., 1594; IV. *De
reliquiis sanctis Syrarum vocum in
N. T. asservatis*, ibid., 1613, in-
4°. V. *Metrica hebræorum vetus et
nova*, ibid., in-8°. VI. *Epistola ad
Joh. Buxtorfium.* Cette lettre dans
laquelle L. Fabricius engage J. Bux-
torf à soutenir l'antiquité des points
voyelles du texte hébreu des Livres
saints, se trouve dans les *Catalec-*

rut le 29 janvier 1729. On a
I. *Oratio de utilitate quam*
ţiæ studiosus ex itinere ca-
otest italico, 1678, in-4°.;
sertatio de altaribus, Helm-
698, in-4°.; III. *Amœnitates*
ţicæ, 1690, in-4°.; IV. Le
des Œuvres d'Ottavio Fer-
711, 2 vol. in-4°.; V. *Histo-*
bliothecæ Fabricianæ, Wol-
el, 1717-1724, 6 vol. in-4°.
ır passe successivement en
tous les ouvrages qui compo-
ı bibliothèque; il donne une
sur les auteurs, et relève les
qu'il a aperçues dans leurs
il n'en a pas été exempt lui-
mais son travail prouve une
se érudition; et, non-seule-
ıit les délices des amateurs de
re littéraire, mais encore peut
ınsulté avec fruit par les sa-
qui voudront donner de nou-
éditions d'auteurs anciens. Il
en 1681, publié les *Prælec-*
de son père, Jean Fabricius.

A. B—T.

BRICIUS (Samuel), d'Eisle-
n Saxe, né à la fin du 16e.
était ministre à Zebest, quand
lia sa *Cosmotheoria sacra*,
ort-sur-le-Mein, 1625, in-8°.;
à Bâle, 1675, avec des consi-
ns sur les bienfaits de Dieu.
t des réflexions sur le psaume
; elles durent naissance, dit
ricius, aux *Conciones* du même
sur le même psaume, divisées
t livres : dans le premier, il
lu monde en général; dans le
, du ciel, des nuages et de
lans le troisième, des anges;
quatrième, de la terre et des
lans le cinquième, de la pluie
fruits de la terre; dans le
e, du soleil, de la lune et des
; dans le septième, de la mer.

— Fabricius (Etienne), ministre à Berne dans le 17e. siècle, a donné : I. *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; II. *Conciones sacræ in decalogum*, 1649, in-4°.; III. *Conciones sacræ festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4°.; IV. *In CL Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol.

A. B—T.

FABRICIUS (Jean) naquit à Dantzig le 17 février 1608. Après avoir commencé ses études dans cette ville, il les continua à Rostock, à Leipzig, à Wittenberg, à Kœnigsberg et à Leyde où il se rendit successivement. Il séjourna un an et demi à Leyde, et y étudia l'arabe et le persan sous Golius. En 1635 il retourna à Rostock, y prit le degré de maître en philosophie. Pendant le séjour de quatre années qu'il y fit, il enseigna les langues orientales, l'arabe surtout, avec un grand succès, et chercha à établir une typographie arabe. Eph. Prætor nous apprend (*Athenæ Gedanenses*) qu'il prononça, en 1635, un discours *De dignitate et commendatione ling. ar.*; qu'il fit imprimer en 1636, in-fol., un *specimen* de ses caractères, contenant un petit poëme d'Avicenne, et qu'il surveilla l'impression d'une édition arabe de l'Alcoran, accompagnée d'une Version latine; mais cette édition projetée n'a point paru. Vers cette même époque Fabricius quitta Rostock pour voyager; il visita le Danemark, revint à Dantzig en 1638, repartit de nouveau pour le Danemark, et parcourut la Suède, le Holstein, la Hollande, l'Angleterre et la France. Pendant un séjour de quelques mois à Paris, il se rendit la langue française si familière, qu'il prononça un discours français à Amsterdam à son retour. Enfin il revint à Dantzig, en 1642, après une absence de seize ans,

orium

Jo ... *professione*
eloque ... *n acad. Rostochi.*, *d.* 14
febr. 1637 *collatâ*, Rostoch, in-4°.
IV. *Hymnus angelicus sacrâ meditatione expressus*; item *Oratio patriarchæ Antiocheni*, *de nativitate Christi*, *ex arab. in ling. lat. translata*, Dantzig, 1638, in-4°., et Leyde, 1640. V. *Specimen arabicum quo exhibentur aliquot scripta arabica partim in prosâ*, *partim ligatâ oratione composita*, *jam primùm in Germania edita*, *versione latinâ donata*, *analysi grammaticâ expedita*, *notisque necessariis illustrata*, Rostoch, 1638, in 4°. Cet ouvrage contient la première séance de Hariri; un poëme d'Abou'ola, un autre d'Ibn Fared, et deux autres intitulés : l'un, *Judicium de soluto dicendi genere arabum proprio*; et l'autre, *Coronis de poësi arabum*. Le volume est terminé par une table latine des mots : la traduction des deux premières pièces avait été communiquée à Fabricius par Golius qui les fit réimprimer par la suite. VI. *Mahumedis testamentum*, *sive pacta cum*

ve
si
qu
pr
qu
sci
do
ap
da
pla
sa
syn
ville
inte
avec
occa
fois
sénat
pend
Vars
âgé s
ans.
de F
in-1
tion,
Enfi
en p
168

ne ville. On connaît encore une ongue pièce de vers de Fabri- imprimée au-devant des *Epis- atinæ* de Boxhorn, Francfort, — Son fils, FABRICIUS (Fré- , premier pasteur de l'église de icolas, à Stettin, docteur en gie à Wittenberg, s'appliqua ngues orientales, qu'il étudia à et à Utrecht. Il mourut le 11 bre 1703, âgé de soixante-un près avoir traduit de l'hébreu mentaire de R. Dav. Kimchi alachie, et publié en allemand es sermons et divers traités de gie polémique, dont on peut détail dans le Dict. de Jöcher.

W—s.

BRICIUS (JEAN-GEORGE), né mberg le 23 septembre 1593, dès son enfance les plus heu- dispositions. Dans une chute qu'il fit le 2 avril 1602, il se a cuisse gauche, et demeura le reste de sa vie. Cette in- dité loin d'affaiblir son zèle fique, sembla le redoubler. Il se a spécialement à l'art de gué- i étudia successivement dans versités d'Altorf, de Witten- le Iéna et de Bâle. Ce fut dans ernière qu'il obtint le doctorat oût 1620, après avoir soutenu èse *sur la Phrénésie*. De re- Nuremberg il fut associé au des medecins, dont il rem- ec distinction les différentes s. Une pratique très étendue cha de se livrer aux travaux du t; en sorte qu'il ne publia guère écrit que sa Dissertation in- le. Créé comte palatin par l'em- Léopold le 17 mai 1659, il t le 18 novembre 1668. — ls, WOLFGANG-AMBROISE, parti ement la médecine, à e il joignit un goût décidé pour l'archæologie. Désirant perfectionner et étendre ses savantes recherches, il visita les plus beaux monuments et les plus célèbres académies d'Allemagne, de France et d'Italie; mais il fut moissonné au milieu de sa carrière, à Lyon, le 13 janvier 1653, laissant deux opuscules érudits qui furent publiés la même année par son père à Nuremberg, dans le format in-4°. L'un est intitulé : *De lucernis veterum*, l'autre Απορημα βοτανικον *de signaturis plantarum*. L'archæologiste Charles Spon a donné, en latin, les détails de la maladie qui enleva ce jeune savant, et J. Fabricius a fait imprimer, en allemand, une espèce d'éloge funèbre : *Christliches Andenken*, etc., Nuremberg, 1653, in-4°. On trouve ordinairement ces deux pièces réunies. — FABRICIUS (Septime-André), frère du précédent, naquit à Nuremberg le 4 décembre 1641, et se consacra aussi à l'art de guérir. Reçu docteur à Bâle, il voulut également parcourir la belle Italie. Venise, Florence, Rome, Naples furent l'objet de son admiration; mais il fit un plus long séjour à Padoue, dont la célèbre université lui offrait une source féconde d'instruction. Revenu dans sa ville natale, il fut élu membre du collége des médecins en 1667, et se livra entièrement à l'exercice de sa profession. Il eut, comme son père, une pratique très étendue, et fut obligé, comme lui, de renoncer à la gloire littéraire. En effet, pendant les trente-huit années qui s'écoulèrent depuis son retour jusqu'à sa mort, arrivée le 10 décembre 1705, il ne composa pas un seul ouvrage, et nous n'avons de lui que trois opuscules publiés pendant le cours de ses voyages : I. *Disquisitio medica de catulis hydrophoborum*, Padoue, 1665, in-4°.; II. Μελετημα

zam, et
medicæ
n si scie phiam,
ai ort, 1033, in-fol. C.

FABRICIUS (Louis), ambassadeur de Charles XI, roi de Suède, en Perse, était né au Brésil, d'une famille hollandaise, et avait d'abord couru la carrière militaire en Russie. Charles XI l'envoya en Perse pour établir, entre ce pays et la Suède, un commerce dont Narva, en Estonie, devait être l'entrepôt; mais comme il fallait passer sur le territoire russe, ce commerce éprouva bientôt des difficultés qui en arrêtèrent le développement. Fabricius fit trois fois le voyage de Perse, et amena en 1683, à Stockholm, plusieurs marchands arméniens, qui apportèrent des soies crues pour la valeur de 40,000 riksdalers de Suède. Pendant un des voyages de Fabricius, un officier suédois, qui était de la suite de l'ambassadeur, eut occasion de faire remettre en liberté un grand nombre de femmes européennes, enfermées dans le sérail du monarque persan. C—au.

FABRICIUS (Jean-[illegible]ald), né à [illegible]

; œuvres, imprimées d'abord nt, ont été recueillies et pu- r J.-H. Heidegger, Zurich, -4°. L'éditeur a mis en tête l'auteur; les ouvrages con- ıs ce volume, au nombre de , sans compter les thèses ni ammes académiques, sont dans l'*Historia bibl. Fabri-* om. IV, pag. 522-24. Les ıarquables sont intitulés : ı *generis humani contra ım atheismi; De baptismo, s heterodoxorum conferen- ludis scenicis; De limitibus erga homines; De fide in- ım; De baptismo per mu- el hominem privatum ad- o*, etc. Daniel Gerdes attri- bricius un Traité de *Divortio ıtiæ*, qu'il dit très rare, et trouve pas dans la collection ar Heidegger. Dans la *Cen- briciorum*, J. A. Fabricius guement de Jean-Louis.

A. B—T.

ICIUS (Jean-Albert), le ınt, le plus fécond et le plus bibliographes, naquit à le 11 novembre 1668. Il mère en 1674, et cinq ans 9 janvier 1679) son père, Fabricius, directeur de la dans l'église de Saint-Paul à né à Itzehoe dans le Hols- 10 avril 1633, auteur lui- deux ouvrages allemands et *ciæ harmonicæ*, 1657, in- -Albert avait commencé ses us son père, qui, en mou- recommanda à Valentin Al- étudia cinq ans sous Wen- hl, puis sous J. S. Herri- ıt, en 1684, envoyé à Qued- pour y étudier sous Samuel Dès cette époque il faisait ses s *Adversaria* de Barthius. Lorsqu'il vit, en 1687, le premier volume du *Polyhistor* de Morhof, il sentit augmenter le vif désir qu'il avait déjà de s'adonner aux lettres. Revenu à Leipzig en 1686, il fut la même année reçu bachelier en philosophie, et le 26 janvier 1688 maître dans la même faculté: ce fut peu après qu'il publia son premier ouvrage formant une feuille in-4°. Il donna quelques autres opuscules, et étudia quelque temps la médecine, qu'il abandonna pour la théologie. Il alla à Hambourg en 1693, et se proposait d'entreprendre quelques voyages, quand il apprit que les frais de son éducation avaient absorbé son petit patrimoine, et même le constituaient débiteur de son tuteur. Il resta donc à Hambourg, où J.-Fr. Mayer le retint en qualité de son bibliothécaire. Il alla en Suède avec son patron en 1696, puis revint à Hambourg, où il concourut pour la chaire de logique et de métaphysique: les suffrages se partagèrent entre Fabricius et Sébastien Edzardi, l'un de ses concurrents: on eut recours au sort, qui décida en faveur d'Edzardi; mais en 1699 Fabricius succéda à Vincent Placcius dans la chaire d'éloquence et de philosophie pratique. Il prit ensuite à Kiel le bonnet de docteur en théologie. De 1692 à 1697 il avait prêché régulièrement tous les mercredi. Dès l'instant qu'il fut nommé professeur il en remplit dignement les fonctions: pendant les dix premières années il y consacra dix heures par jour; dans les dix suivantes, huit ou neuf heures, puis sept ou huit; ce ne fut qu'après trente ans de professorat que, sentant ses forces diminuer, il se réduisit à quatre et cinq heures par jour. J.-Fr. Mayer étant venu s'établir à Greifswald, fit offrir, en 1701, la chaire de théologie en cette ville à Fabricius, qui la

[illegible] En
1719 [illegible] rave de [illegible] Cassel
lui fit [illegible] onres tell[illegible]nt avanta-
geuses, que Fabri[illegible] était sur le
point de les accepter. Cette fois en-
core les magistrats surent retenir le
savant parmi eux, en augmentant son
traitement de deux cents écus. Fa-
bricius refusa d'écouter les proposi-
sitions qu'on lui fit depuis pour l'atti-
rer à Wittenberg. Il mourut à Ham-
bourg le 30 avril 1736. Cinq mois
auparavant il avait perdu sa femme,
dont il eut trois enfants; savoir: un
fils mort en bas âge; Catherine Doro-
thée, qui épousa Jean Dieteric Evers,
docteur en droit; et Jeanne-Frédéri-
que, épouse de H.-S. Reimar. Outre
le temps qu'il consacrait à remplir ses
fonctions de professeur, Fabricius en
employait encore à sa correspondance,
qui était très étendue, et à recevoir
les visites des etrangers; mais il était
si laborieux, qu'il est l'auteur d'un
très grand nombre d'ouvrages. Nice-
ron, d'après Reimar, en donne la
liste qu'il porte à 128, en y compre-
nant, il est vrai, ceux dont il n'est
qu'éditeur ou [illegible]

mais
teur
III.
auct
rum
neru
Lond
ques a
quefoi
in-8°.
en ch
plus r
dont o
avec u
quième
3 vol. i
incomm
et III r
correcti
doit pré
2 vol. in
tenir les
portés à
convéni
de Fab
vais ord
fauts ne
tion de l

l, tels que la rhétorique d'Au-
Cornelius Celsus; mais c'est sur-
compléter l'indication des édi-
de chaque auteur qu'il a porté
ins. L'ouvrage de Fabricius est
en quatre livres : 1°. des écri-
avant Tibère; 2°. des écrivains
Tibère jusqu'aux Antonins;
puis les Antonins jusqu'à la cor-
n de la langue latine; le 4°. li-
t consacré aux fragments et aux
ions des anciens écrivains la-
Ernesti a conservé cette divi-
mais dans le 3e. livre il a sup-
, 1°. l'article sur Sidonius Apol-
, qui se trouvait à la suite de ce
Symmaque; 2°. l'article Boece,
ait à la suite de celui de Mar-
Capella; 3°. tout le chapitre
onsacré à Cassiodore; 4°. tout
pitre 17, consacré à Jornandès.
é ces retranchements, cepen-
troisième livre a dans l'édition
esti dix-sept chapitres comme
es précédentes, parce que du
re 12 consacré à Ammien Mar-
à Vegece et à Macrobe, le nou-
liteur a fait ses chapitres 12,
14, dont chacun ne contient
auteur. Dans le quatrième livre
ti a retranché le chapitre 2, *De christianis*, et le chapitre 3, *iptoribus antiquis christianis.* it des additions et des suppres-
au chapitre *De variis monu-s antiquis*, a réuni les deux
res *De auctoribus linguæ la-*
t *de grammaticis á Putschio*
, en un seul, qu'au moyen d'une
addition préliminaire il a divisé
is sections, et a fait des chan-
ts considérables aux chapitres
rés aux jurisconsultes. Il a sup-
le chapitre *De scriptis qui-*
m suppositis, et a plus que
la nomenclature des impri-
célèbres, qui compose le der-
nier chapitre de ce quatrième livre. Les suppressions faites par Ernesti aux livres III et IV de la *Bibliotheca latina*, ne devaient être que des transpositions : elles portent, comme on l'a pu remarquer, sur les auteurs chrétiens; or, Ernesti devait consacrer à ces auteurs son quatrième volume, qui n'a pas paru. On a annoncé, il y a quelques années, qu'on allait l'imprimer; jusqu'à ce qu'il ait été publié, l'édition d'Ernesti, malgré toutes ses améliorations, ne peut donc remplacer entièrement les précédentes : ce ne sera d'ailleurs que lorsqu'elle sera achevée qu'on pourra y joindre une table des auteurs, partie si nécessaire à ces sortes d'ouvrages.

IV. *Bibliotheca græca, sive notitia scriptorum veterum græcorum quorumcumque monumenta integra aut fragmenta edita extant, tum plerorumque è manuscript. ac deperditis*, Hambourg, 1705-1728, 14 vol. in-4°. : le premier volume a été réimprimé en 1708 et en 1718; et l'on préfère cette dernière réimpression, où il y a quelques augmentations. Tous les autres volumes, sans exception, ont été aussi réimprimés, soit du vivant de l'auteur, soit après sa mort, mais sans changements notables, du moins. La *Bibliotheca græca* est le plus important de tous les ouvrages de l'auteur : elle lui a mérité de la part de Needham, le surnom de *Maximus antiquæ eruditionis thesaurus;* et de la part de Heumann, celui de *Museum græciæ*. Elle est divisée en six livres qui sont subdivisés en chapitres : le premier livre traite des écrivains avant Homère; le second, des écrivains depuis Homère jusqu'à Platon; le troisième, depuis Platon jusqu'à J.-C.; le quatrième, depuis J.-C. jusqu'à Constantin; le cinquième, depuis Constantin jusqu'à la

: l'auteur a
mis, ivres, soit
à la lu, des fragments inédits d'auteurs grecs, tantôt des dissertations entières, déjà imprimées, d'écrivains modernes. Cette confusion est réparée, jusqu'à un certain point, par la table du dernier volume; et, malgré ces imperfections, la *Bibliotheca græca* est un livre très remarquable. Une nouvelle édition a été entreprise par M. J.-C. Harles; déjà 12 volumes, contenant les dix premiers volumes et les deux tiers du onzième de l'ancienne édition, ont paru à Hambourg, de 1790 à 1812, in-4°. Fabricius avait souvent mal observé la chronologie, et quelquefois parlait du même auteur en plusieurs endroits. M. Harles en corrigeant ces fautes, a aussi remis à la place qu'ils devaient occuper, les index, tables et autres morceaux. Il a supprimé les opuscules ou fragments que Fabricius avait insérés dans son livre, et dont il a été fait depuis de bonnes éditions. Il a ajouté les suppléments inédits qu'avait laissés Fabricius lui-même, et ceux de Ch.-A Heumann. Le nouvel édi-

es hebraicas, græcas, ro- christianas scriptis illus- 713, in-4°.; 1726, in-4°.; dition, d'après un manus- teur, donnée par P. Schaffs- Hambourg, 1760, in-4°. a complété l'ouvrage en y indication de ce qui avait is la mort de Fabricius. VII. *um lutheranum, sive noti- ria scriptorum omnis ge- B. D. Luthero*, 1728, in- ide partie, 1730, in 8°. *spectus thesauri litterarii præmissam habens præter titiam diariorum Italiæ um thesaurorumque ac historicorum et acade-* 1730, in-8°. IX. *Delectus orum et syllabus scripto- veritatem religionis chris- versùs atheos, epicureos, u naturalistas, idolatras, muhammedanos lucubra- uis asseruerunt*, 1721, in- it déjà donné un essai de cet ans le tome 7°. de sa *Biblo- eca.* X. *Salutaris lux Evan- orbi per divinam gratiam , sive notitia historico-chro- , litteraria et geographi- gatorum per orbem totum orum sacrorum*, 1731, in- rage est divisé en cinquante ; l'auteur commence par rap- s prophéties, les préceptes noignages de tous les livres rapporte ensuite les témoi- s auteurs sacrés et profanes, hrétiens, concernant la pro- de l'Evangile; il parle ensuite e qui concerne la religion e dans ses commencements, es, les églises qu'ils ont fon- apologistes et les détracteurs gion, la vie et les mœurs des , les empereurs qui ont pro- tégé et propagé le christianisme; il passe ensuite au progrès de cette religion dans les différents pays, en Italie, en Espagne, en Portugal, dans les Gaules, en Angleterre, en Suisse, en Hongrie, Bohême, Pologne, Moravie et Danemark; un chapitre est consacré aux croisades, un autre aux Ordres religieux, un à la congrégation *De propagandâ Fide*, plusieurs aux Missions dans les Indes, en Perse, en Arménie, en Chine, au Japon, en Tartarie, dans le royaume du Prêtre-Jean, en Asie, en Afrique, en Amérique. Fabricius indique les auteurs qui ont traité des matières qui font le sujet de chaque chapitre. L'ouvrage entier est terminé par un *Index alphabeticus episcopatuum christianorum per totum orbem*; cet Index est beaucoup plus ample que celui que l'auteur avait déjà donné dans le tome XII de sa *Bibliotheca græca*. XI. *Hydrotheologie* (en allemand), 1734, in-4°., traduit en français (par le docteur Burnand), sous le titre de *Théologie de l'eau*, ou *Essai sur la bonté de Dieu*, etc., La Haye, 1741, in-8°. XII. *Bibliotheca latina mediæ et infimæ Latinitatis*, 1734,-56, 5 vol. in-8°. Elle est rangée par ordre alphabétique des noms et prenoms des écrivains. L'auteur tomba malade pendant l'impression du 5°. volume, et mourut laissant l'ouvrage incomplet au mot *Pogge*. Chr. Schoettgen entreprit, en 1738, à la sollicitation de J. Chr. Wolf, de continuer et d'achever l'ouvrage, et donna en effet, en 1746, un sixième volume contenant le reste de la lettre P, et les autres lettres jusques et y compris la lettre *Z*. Fabricius n'avait laissé que quelques notes sur des feuilles volantes, qui furent communiquées à Schoettgen par Reimar, mais qui étaient si peu de chose, qu'elles ne dispensèrent pas le conti-

[illegible] s et de
[illegible] ; il a fait des additions à
que[illegible] articles, et a ajouté des ar-
[illegible] s entiers. Ces additions sont dé-
[illegible]ées par un astérique. Mansi ne
s'est pas contenté de suppléer les omis-
sions, il a fait disparaître les doubles
emplois; il est remarquable que
Mansi, habitant l'Italie, ne fasse au-
cune mention de l'édition projetée par
L. Mehus.—Les éditions que Fabricius
a données d'un grand nombre d'ou-
vrages, auxquels il a ajouté des pré-
faces et des notes, suffiraient seules
pour lui mériter un rang distingué
dans la république des lettres. Les ou-
vrages dont Fabricius n'a été qu'édi-
teur, et qui méritent le plus d'atten-
tion, sont : I. *Vincentii Placcii
theatrum anonymorum et pseudony-
morum*, Hambourg, 2 vol. in-fol.
A la suite de Placcius et de Deckherr
(*Voy.* Deckherr), J. A. Fabricius a
fait réimprimer le traité de Fr. Geis-
ler : *De mutationum nomine et ano-
nymis scriptoribus*, et la lettre de
J. F. Mayer, intitulée : *Epistolica*
[illegible]

2 vol
plète
in-4°
l'avai
qui d
tion a
cius e
1732
qu'une
notice
littérai
due au
avec ce
que ce
notice
éditeur
articles.
1718, i
ce titre.
teurs qu
siastique
l'ancien
de plusi
Marseill
fonse d
tun; Si
de Gan

ıhes qui concernent J.-C. et
res. VI. *Codex pseudepigra-*
eteris Testamenti collectus,
tus, testimoniisque, censuris
nadversionibus illustratus.
in-8°; 1722, 2 vol. (*Voy.*
LLACCI, COLOMIES, A. DU-
, D. DURAND, FENELON,
OLYTE, LAMBECIUS, SEXTUS
:US, G. J. VOSSIUS.) Il avait
une édition d'Eunape et une de
ıssius; les notes qu'il a laissées
lernier auteur ont servi pour
qui a paru en 1750. On a im-
s trois premières feuilles d'Eu-
-8°; mais la lenteur de l'im-
dégoûta Fabricius qui n'a-
ıas son travail (*Voy.* J.-B.
v, tome VII, pag. 189). H.S.
, gendre de Fabricius, a donné
i et scriptis Joannis Alberti
i commentarius, 1737, in-8°.,
portrait de Fabricius. L'ou-
e Reimar a été la source où
, Chauffepié, etc., ont puisé
les qu'ils ont consacrés à Fa-
Dans le premier volume de
ière édition de la *Bibliotheca*
on trouve un portrait de
ıbricius, mais il ne ressemble
lui qu'on voit en tête de l'ou-
e Reimar. Il y a aussi un fort
rtrait de Fabricius au devant
Cassius de Reimar. A. B—T.

RICIUS (FRANÇOIS), profes-
théologie à l'université de
naquit à Amsterdam le 10
63. Ayant à l'âge de cinq
du son père et sa mère, il fut
le de sa première éducation
aïeul maternel, qu'il perdit
après (1673). Après avoir
études, Fabricius se consacra
ologie, et devint ministre à
Ce fut en 1705 qu'il suc-
J. Trigland dans la chaire de
e en l'université de Leyde; il
avait été quatre fois recteur de cette uni-
versité (en 1708, 1716, 1724, 1736),
lorsqu'il mourut le 27 juillet 1738.
On a de lui: I. *Christus unicum ac*
perpetuum fundamentum ecclesiæ,
Leyde, 1717, in-4°. C'est le dis-
cours inaugural qu'il prononça en
prenant possession de sa chaire; II.
De sacerdotio Christi juxta ordi-
nem Melchizedeci, 1720, in-4°.;
III. *De christologiâ noachicâ et*
Abrahamicâ, 1720, in-4°.; IV.
De fide christianâ patriarcharum
et prophetarum, 1720, in-4°.; V.
De oratore sacro, 1720, in-4°.
On a aussi de lui six Sermons en
hollandais. Saxius dit que c'est à Fr.
Fabricius qu'on doit l'*Oratio in na-*
talem centesimum et quinquagesi-
mum academiæ Batauæ quæ est
Lugduni Batavorum, 1725, in-fol.
et in-4°. A. B—T.

FABRICIUS (CHRISTOPHE-GA-
BRIEL), né le 18 mai 1684 à Schacks-
dorf, village de la Basse-Lusace, étu-
dia la théologie protestante à l'uni-
versité de Wittenberg, et fut nommé
en 1703 pour prêcher l'évangile en
langue wende (slave) aux habitants
de Mulknitz et de Weysaghk dans la
Basse-Lusace, et en 1740 à ceux
de Daubitz dans la Lusace supé-
rieure. Il y termina sa carrière le 12
juin 1757. Il a publié un Catéchisme
et des Pièces en langue wende; mais
ce qui l'a rendu remarquable c'est le
zèle et l'activité qu'il déploya pour
s'opposer aux progrès que le sys-
tême religieux imaginé en 1727 par
le comte de Zinzendorf faisait dans les
deux Lusaces. Regardant l'associa-
tion formée par cet homme fanatique,
qui cachait des vues ambitieuses et
un penchant voluptueux sous des
dehors religieux, comme très dange-
reuse pour le christianisme et pour
le protestantisme en particulier, il

secte nouvelle reprouvée par les lois de l'empire, lesquelles ne reconnaissaient que les trois cultes, catholique, luthérien et réformé. S—L.

FABRICIUS (Jean-André), né en 1696 à Dodendorf, près Magdebourg, fut successivement adjoint de la faculté philosophique de Iena, professeur du collége Carolin de Brunswick, et depuis 1753 recteur du gymnase de Nordhausen. Il mourut en cette ville le 28 février 1769. Il a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires qui ont eu de la vogue jusqu'à ce que des travaux plus modernes les aient remplacés. L'art oratoire, la logique et l'histoire littéraire étaient les parties dont il s'occupa de préférence. Il donna en 1724 une *Rhétorique philosophique* qu'il refondit entièrement en 1739; à cette nouvelle édition il ajouta une *Poétique allemande*, la première peut-être qui ait paru. Sa *Logique d'après la méthode mathématique* parut en 1733, et dans de nouvelles éditions

: les cours de Linné. On ne dissimuler qu'aucun disciple plus que Fabricius redevable ons de son maître. Tous ses s sur l'entomologie, qui lui une réputation justement mé- ous montrent les préceptes, ode, et même les formes de e Linné appliqués au déve- ent d'une seule idée neuve, e et féconde. Fabricius était n de déguiser les obligations ait à son maître : il a décrit aucoup de charmes les mo- ieureux qu'il a passés auprès et peut-être est-il celui qui transmis sur ce grand homme ils biographiques les plus in- ts et les plus propres à le faire nnaître. Le souvenir qu'il en ait ne s'affaiblissait point avec nous ne l'avons jamais en- rononcer sans attendrissement de son *bon Linné*. Ce fut en t sous lui qu'il conçut le projet ravaux sur les insectes et l'idée système. Il nous a souvent la première bouche d'insecte sséqua, fut celle d'un hanne- la montra à Linné, avec la tion qu'il en avait faite, et il posa de faire usage des or- le la bouche pour établir les res des insectes dans la nou- dition du *Systema naturæ*, nné préparait. Celui-ci encou- son élève à poursuivre cette ; mais il refusa de s'y enga- rce que, disait-il, il était trop ur changer de méthode. Fa- , forcé de choisir un état, étu- médecine, et fut reçu docteur de vingt-cinq ans ; mais, bien- mé professeur d'histoire na- à l'université de Kiel, il se ntièrement à ses études favo- t fit paraître, en 1775, son système d'entomologie. Cet ouvrage donna une nouvelle face à la science. Swammerdam et Ray avaient classé les insectes d'après leurs métamorphoses ; Lister, Linné, Geoffroy, d'après les organes du mouvement : quelques entomologistes, Réaumur, Scopoli, Linné lui-même s'étaient servi de la considération des organes nutritifs pour caractériser quelques genres ; mais avant Fabricius, personne n'avait songé à coordonner ces principes à une classification générale. Cette idée était à la fois neuve et hardie, et l'auteur l'exécuta avec beaucoup d'habileté. Deux ans après il développa dans un second ouvrage les caractères des classes et des genres : dans les prolégomènes de cet ouvrage il montre les avantages de sa méthode, et en excuse les inconvénients. Enfin il publia, en 1778, une *Philosophie entomologique*, à l'exemple de la *Philosophie botanique* de Linné. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, ou pendant plus de trente ans, Fabricius s'est occupé sans relâche à étendre son système, et à le reproduire sous diverses formes dans des ouvrages qui portent des titres différents. Possédant à fond plusieurs langues anciennes et modernes, il parcourut, dans ce but, chaque année les états du nord et du centre de l'Europe, fréquentant les musées d'histoire naturelle, formant des liaisons avec les hommes instruits de tous les pays, et décrivant partout avec une infatigable activité les insectes inédits. Mais à mesure que le nombre des espèces s'accroissait sous sa plume laborieuse, les caractères des genres, et même des classes, devenaient de plus en plus incertains et arbitraires ; et, sous ce point de vue fondamental, ses derniers écrits sont peut-être inférieurs

n [illegible] trav[illegible] t,
un grand [illegible] uv[illegible] nt a la
science qu'ils cultivent : [illegible] et la
lassitude les empêchent de suivre les
progrès dont on leur est redevable,
tandis que d'autres, plus jeunes et
plus actifs, partant du point où ils
se sont arrêtés, marchent en avant
et les surpassent. Cependant Fabri-
cius a encore l'avantage d'avoir pré-
senté le catalogue le plus complet d'in-
sectes décrits d'après nature : tant
qu'il a vécu, il a tenu le sceptre de
la branche importante d'histoire na-
turelle dont il s'était emparé ; et, bien
loin d'être jaloux des succès de ceux
qui couraient la même carrière, il
les a encouragés par ses éloges. Après
avoir pris connaissance d'un pre-
mier travail que nous avions fait sur
les Aranéïdes, il eut, l'année suivante,
la complaisance de nous apporter de
Kiel toutes les araignées exotiques de
sa collection ; et lorsque nous lui eû-
mes communiqué les observations
critiques que l'intérêt de la science
nous forçait de faire sur ce qu'il avait
écrit relativement à cette classe d'in-
sectes, il les [illegible]

dans
natur
ler-d'
profes
tique;
les la
plusie
moins
raître
vaux lit
les soi
remplis
devoir
buste e
mais les
rent lieu
reuseme
pays où
qui était
trie. No
les papi
bombard
les Angla
» reux,
» retour
tit, et p
prîmes q
succomb
sumait

es plus illustres de son
estie, sa douceur et son
ont contribuait à rendre
n intéressante et ins-
atreille a fait paraître,
es du muséum d'histoire
1808, une notice sur
st la seule dont nous
aissance. Si nous avions
rer celles que l'on a dû
lemagne, et l'ouvrage
ne consigné des détails
vie, cet article eût été
ait et plus complet. Il
ire connaître les nom-
Fabricius; nous com-
r ceux qui sont relatifs
: I. *Systema entomo-*
urg, 1775, in-8°. Ce
non seulement l'expo-
ractères essentiels des
genres du nouveau sys-
ur voulait établir, mais
les espèces alors con-
era insectorum, Chilo-
vol. in-8°., sans date et
primeur; la préface est
décembre 1776. Cette
aillée des classes et des
ie d'une *Mantissa* (ou
l'espèces nouvellement
ui font suite au *Syste-*
osophia entomologica,
-8°., 1778. C'est encore
vrage de ce genre. IV.
torum, ibid., 1781,
L'auteur, dans la pré-
l'il n'a pu discerner les
nériques de la bouche
mbre de petites espèces
s des phalènes, des cha-
carabes, des mouches,
ns, des tenthrèdes, et
ntomologistes à s'occu-
raphies sur ces insectes:
qu'il ne pouvait seul
ce dont il n'avait que
posé les bases. V. *Mantissa insecto-*
rum, Hafniæ (Copenhague), 1787,
in-8°., 2 vol. C'est un supplément à
l'ouvrage précédent, presqu'aussi vo-
lumineux que l'ouvrage même; VI.
Nova insectorum genera, dans les
Mémoires de la Soc. d'hist. natur. de
Copenhague, tom. I, 1re. part. L'au-
teur établit sept genres nouveaux dans
ce Mémoire; VII. *Entomologia sys-*
tematica, Copenhague, 1792 à 1796,
7 vol. in-8°., en y comprenant l'*In-*
dex alphabeticus; mais les six pre-
miers volumes ne forment que quatre
tomes, le premier et le dernier étant
divisés en deux parties: tous les *Spe-*
cies précédents sont refondus dans
ce grand ouvrage, où l'auteur a pour
la première fois introduit les classes
des *Piezates*, des *Odonates*, et des
Mitosates, qui, auparavant, étaient
réunis dans une seule et même classe,
sous le nom de *Synistates*: de sorte
qu'il mettait dans une même division
les abeilles et les cloportes, les éphé-
mères et les araignées, les libellules ou
demoiselles et les scolopendres; VIII.
Supplementum entomologiæ syste-
maticæ, Copenhague, 1798, in-8°.,
avec de nouveaux genres et de nou-
velles espèces dans toutes les classes.
L'auteur a donné, dans cet ouvrage,
un travail entièrement neuf sur la
classe des Agonates ou crustacés, qu'il
fit disparaître de son système et
qu'il subdivisa en trois, les *Polygo-*
nates, les *Kleistagnates* et les *Exo-*
chnates. Il faut joindre à ce vo-
lume un *Index alphabeticus* de cin-
quante-deux pages, qui ne parut
qu'un an après, ibid., in-8°. Enfin,
Fabricius voulut refondre encore tous
les ouvrages précédents en un seul,
en publiant successivement un *Species*
pour chaque classe d'insectes en par-
ticulier, et il fit paraître: IX. *Sys-*
tema Eleutheratorum, Kiel, 1801,

[illegible] qu'il écrivit [illegible] les inse[illegible]s. XIII. Description de la *Tipula sericea*, et de sa larve, dans le Recueil de la Société des scrutateurs de la nature, de Berlin, tom. V; XIV. *De Systematibus entomologicis*, dans le même Recueil, IIe. partie, pag. 98. Le professeur Giscke a publié, d'après les notes manuscrites de Fabricius et les siennes propres, les leçons de Linné sur l'ordre naturel des plantes, Hambourg, 1792, 1 vol. in-8°. XV. *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8°.; XVI. *Traité de la Culture des plantes à l'usage des cultivateurs*; XVII. *Observations sur l'engourdissement des animaux durant l'hiver*, inséré dans le *nouveau Magasin de physique et d'histoire naturelle*, (tom. IX, part. IV, pag. 79-82); XVIII. *Résultat des leçons sur l'Histoire naturelle*, Kiel, 1804, 1 vol. in-8°.; XIX. *Sur l'accroissement de la population, particulièrement en Dane[illegible]rk*. Cet [illegible]

ues sur le Danemark, écrites is et publiées par Pinkerton, Géographie moderne, édi- 1807, tom. I, pag. 553; et édit. de 1811, p. 362.

W—R.

RICY (le Père *Gabriel*), do- et célèbre bibliographe, mort en 1800, était né, vers 1725, Maximin, près d'Aix en Pro- l entra de bonne heure dans le St.-Dominique, dont il prit et fit les vœux en cette der- lle. Ses lumières et ses vertus rent bientôt à la dignité de ial, qui le fit aller à Rome 60. Les ressources que cette capitale offrait à son goût pour tion le flattaient beaucoup, et rères qu'il y connut, le retin- ns la maison qu'ils y avaient. conférèrent même la fonction ur en théologie; et comme il en même temps les belles- avec distinction, l'académie *Arcadi* se l'agrégea. Bientôt a, par ses vastes connaissances mour de l'étude, d'être choisi m des docteurs théologiens de use bibliothèque de Casanata, en 1700, par le cardinal de , aux dominicains du couvent nerve (*Voy.* CASANATE). Il tra- vec le P. Audifrédi à en faire nifique Catalogue dont on re- u'il n'y ait eu que quatre vo- de publiés (*V.* AUDIFREDI); t pour le plus grand honneur ouvrage, que le P. Audifrédi, composa la préface, y déclara considérable que le P. Fabricy e dans ce travail. Les Œuvres ui-ci avait publiées lorsque pa- roisième tome de ce catalogue, dire en 1788, y sont indiquées anière suivante: I. *Recherches poque de l'équitation et l'usage des chars équestres chez les anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des peuples relativement à cette date*, 2 parties en un gros volume in-8°., Marseille (Rome), 1764 et 1765; II. *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des deux PP. Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et de Rubeis; avec un autre concernant les ouvrages de M. Cornet, et l'explication d'une loi de Moïse, portant défense de faire amas de chevaux*, etc.: ces divers opuscules sont imprimés dans le *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, du P. Richard, tomes V et VI; III. une *Lettre*, insérée dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Dinouart (novembre 1768), sur l'ouvrage du P. Mamachi: *De animabus justorum in sinu Abrahæ ante Christi mortem expertibus beatæ visionis;* IV. *Des Titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'Ancien-Testament*, 2 tomes in-8°., Rome, 1772. Ouvrage important, plus célèbre que tous les autres du même auteur. V. *Censoris theologi Diatribe quâ bibliographiæ antiquariæ et sacræ criticæ capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8°., se trouve à la suite du *Specimen variarum lectionum sacri textûs*, etc., de J.-B. de Rossi.

G—N.

FABRINI (JEAN), grammairien italien, naquit en 1516, à Fighine en Toscane, patrie du célèbre Marsile Ficin. C'est Fabrini qui nous l'apprend dans une réponse qu'il fit à un ami qui l'engageait à retrancher du titre de ses ouvrages ces mots *da Fighine* qu'il y mettait toujours, et à mettre seulement *Fiorentino*, pour faire croi-

. c es que
» 1 » Fam nu app en 1547
à Venise par le sénat, pour remplir la chaire d'éloquence; il y professa pendant trente ans avec le plus grand éclat, et obtint ses appointements entiers pour retraite quelques années avant sa mort, qu'on place vers 1580. On a de lui : I. Une traduction italienne des discours latins *De institutione reipublicæ* de Francesco Patrizi de Sienne, Venise, chez les fils d'Alde, 1545, in-8°.; II. *Della interpretazione della Lingua volgare e latina, dove si dichiara con regole generali l'una et l'altra lingua*, etc., Rome, 1544; III. *Teorica della Lingua, dove s'insegna con regole generali ed infallibili a trasmutare tutte le lingue nella lingua latina*, Venise 1565; IV. *il Terentio latino Comentato in Lingua toscana e ridotto a la sua vera latinità*, etc., Venise, 1548, in-4°. Le Commentaire italien est en marge du texte latin. La construction est faite, chaque phrase est expliquée mot à mot, et cette explication est suivie de quelques notes. Le double but de l'auteur ...

et l'
gili
gar
n'es
com
genr
Mala
tone,
lettre
main.
réimp
mière
chées.
les ve
FA
nicien
mort l
où il ét
bord
l'abbé
que lui
tion de
L'étud
tremêl
avec so
faire d
théoriq
qu'il n

autres inventions, assez nom-
s, qu'il fit dans le même genre,
le d'un clavecin au moyen du-
s notes frappées par les touches
en même temps écrites par
expédient déjà tenté avec quel-
ccès (*V.* Engramelle). On lui
ssi une petite machine fort sim-
ar les ressorts de laquelle une
le bois battait toutes sortes de
es. Son talent en mécanique ne
na pas aux choses musicales. Il
ia un genre de tonneau dans le-
'air ne pouvait s'introduire à
e qu'on le vidait, parce que sa
diminuait dans la même propor-
ue le vin qui y était contenu. Il
le moyen d'écrire aussi vite que
le la plus précipitée sans abré-
et sans rature. La recherche du
ment perpétuel l'occupa; et il
ia, pour le trouver, une espèce
idule sans rouages, sans contre-
: le seul artifice de l'aimant
it le moteur. Il construisit en-
ne horloge qui marquait, dans
port le plus exact, les heures
nes et les heures françaises,
es minutes et les secondes res-
es; les équinoxes et les solstices
ent même indiqués. Son pen-
naturel pour la mécanique ne le
na cependant point des études
giques. Ses supérieurs le jugè-
digne d'enseigner les jeunes
de la Congrégation; l'évêque
ioggia le choisit pour son con-
t il prêcha même avec succès la
n qu'il pratiquait avec exacti-
— Son frère aîné, Joseph Fa-
médecin, fut le premier à mettre
tème la botanique de sa patrie,
n répandre la connaissance de
rt avec son compatriote Barthé-
Sottari. G—n.

.RIZI (Charles), jurisconsulte, né à Udine en 1709, fit ses études à l'université de Padoue, avec une grande distinction, et y prit ses degrés en droit. Il revint ensuite dans sa patrie, où ses talents le firent nommer à différentes charges publiques. L'obligation où il se trouva de faire des recherches dans les archives d'Udine, l'engagea à les mettre en ordre, et à extraire, des titres qu'elles renferment, ceux qui concernent plus spécialement l'histoire du Frioul. Il se disposait à mettre au jour le résultat de son travail, lorsqu'il mourut en 1773. Les manuscrits de Fabrizi forment plusieurs volumes in-folio. On en a tiré deux Dissertations qui ont été imprimées, l'une : *De l'Intérêt de l'argent dans le Frioul au 14e. siècle;* l'autre : *De l'ancienne Monnaie de ce pays.* Fabrizi était membre de l'académie d'Udine et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Italie.

W—s.

FABRONI (Ange), célèbre biographe italien du 18e. siècle, doit à ce titre occuper une place distinguée dans un ouvrage tel que le nôtre. Il naquit le 7 septembre 1732, à Marradi, dans cette partie de la Romagne qui est, depuis le 15e. siècle, réunie au grand-duché de Toscane; sa famille y avait été riche et puissante, mais la fortune de son père était bornée, et il était le dernier de onze enfants. Après de premières études, faites dans sa patrie, il obtint en 1750, à Rome, une place dans le collége Bandinelli, fondé par un boulanger de ce nom, pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes Toscans. Les élèves de ce collége étaient admis aux cours de celui des Jésuites. Fabroni suivit deux cours de rhétorique, l'un le matin, l'autre le soir. Son professeur du soir était excellent, celui du matin était le plus inepte des professeurs; il donnait quelquefois pour devoir à

une a[illegible] g[illegible]rale, et pel
d[illegible]a de g[illegible]ues esperances de son l'A
eur. Il etait à Rome depuis trois sen
ans, et avait, dès la première an- bon
née, perdu son père, qui l'avait laissé tem
sans fortune. Il avait étudié la logique, bien
la physique, la métaphysique, la géo- avai
métrie, et sentait la nécessité de se d'ar
livrer à des occupations utiles, lors- des
qu'il fut présenté au prélat Bottari, pose
vieillard triste et sévère, qui lui fit Pise,
cependant un très favorable accueil. d'avo
Il fut même arrangé entr'eux, peu de cette
temps après, que Fabroni remplirait, avaie
pour lui, les fonctions d'un canonicat ment
de Ste. Marie *in transtevere*. Bottari ciens
était un des soutiens du parti janséniste; pour lui plaire, Fabroni se mit à Césè
à étudier la théologie, et à traduire enfin,
en italien des ouvrages français, tels joignai
que la *Préparation à la mort*, du théolo
P. Quesnel, les *Principes et règles part a*
de la Vie chrétienne, de Le Tour- vait, d
neux, et les *Maximes* de la marquise que B
de Sablé; ce dernier ouvrage était seulem
accompagné d'amples Commentaires. pas d'
Ils parurent tous trois chez Pagliarini, avec
qui était le libraire ordinaire de la dant
secte; ainsi [illegible] disci

avait fait, sur ce livre, un nouvre qui aurait pu être utile pour de cette branche du droit; mais a point publié et n'y a jamais dernière main. Au bout de huit erme auquel expirait le bienfait spigliosi, il quitta enfin ce genre e, qu'il n'avait embrassé que nvenance et par raison, et il a entièrement aux belles-lettres. nonça en latin, dans l'église . Marie, l'oraison funèbre du dant Jacques Stuart; le cardinal , fils de ce prince, présent à cérémonie, fut ému jusqu'aux et témoigna, par un présent érable, sa satisfaction à l'ora-Ce fut vers ce temps-là que ni conçut l'idée d'écrire en latin s des savants Italiens qui ont dans le 17e. et le 18e. siècle, ge qui devint, dès ce moment, ncipal objet de ses recherches, travaux, et qui a le plus con-à sa réputation. Il en publia le er volume en 1766; il avait , peu de temps auparavant, une tion italienne des *Entretiens de on*, de l'abbé de Mably. Cette ation ne fut pas généralement uvée : à Venise, surtout, quelatriciens regardèrent l'austérité eurs, recommandée aux répus par Phocion, comme une re de la licence que le sénat était d'autoriser parmi le peuple e distraire et l'asservir. Ils voufaire censurer l'ouvrage et prola traduction; mais la partie la sage du sénat blâma cette ri-, et permit qu'on en fît, à Venise , une seconde édition. Cepen-'admiration de Fabroni pour un sophe qui enseignait des choses Rome (1), selon ses propres expressions, on ignore ou l'on méprise; son éloignement pour les démarches et pour les complaisances qui conduisent aux honneurs, et enfin, s'il faut l'en croire, l'inimitié des Jésuites, à qui ses liaisons avec Bottari le rendaient suspect; toutes ces causes s'opposaient à son avancement et l'écartaient du chemin de la fortune; il céda enfin aux instances d'amis puissants qui l'appelaient à Florence; il s'y rendit en 1767, et le grand-duc Léopold lui donna, comme on le lui avait fait espérer, la place de prieur du chapitre de la basilique de Saint-Laurent. Il partagea son temps entre les fonctions religieuses de sa place, qu'il remplissait avec beaucoup d'exactitude, et ses travaux littéraires, qui devinrent son seul amusement, ayant dès lors, à la musique près, renoncé aux plaisirs du monde qui prenaient à Rome une partie de son temps. Deux ans après, il obtint un congé pour aller à Rome revoir ses anciens amis. Clément XIV (Ganganelli); qu'il avait compté autrefois parmi ses protecteurs, et qui venait d'être élevé au pontificat, lui fit le plus gracieux accueil, le nomma, presque malgré lui, l'un des prélats de la chambre pontificale, et fit, pour le retenir à Rome, les plus grands efforts; mais Fabroni, attaché par la reconnaissance au grand-duc, qui venait encore de le créer provéditeur de l'université de Pise et prieur de l'ordre de saint Etienne, résista aux offres et aux instances du pape, sur les promesses duquel il fait d'ailleurs entendre assez clairement qu'il ne fallait pas toujours se fier; après avoir fait un voyage à Naples, où il fut reçu avec bonté par la reine, et bien vu des gens de lettres et des savants, il retourna directement à Florence. Il profita de son crédit auprès du grand-duc pour ob-

(1) *Sed hæc Romæ aut ignorantur aut contem-*
(Vie de Fabroni, écrite par lui-même.)

grande ce reprise lui occasionna un surcroît de travail, souvent excessif, et lui attira, comme il arrive toujours, beaucoup de désagréments; mais il la soutint avec courage, et poussa jusqu'à cent deux volumes la collection de ce journal. Au milieu des travaux dont il était occupé, il apprit que le grand-duc l'avait choisi pour précepteur de ses enfants. Il craignit que cette faveur n'excitât contre lui l'envie; et, ne pouvant se soustraire au joug honorable qui lui était imposé, il crut devoir s'éloigner de Florence jusqu'au moment où il devrait entrer dans les fonctions de son emploi. Il demanda donc la permission de voyager; le grand-duc non-seulement le lui permit, mais lui fit compter, par le trésor de l'ordre de St. Etienne, la somme nécessaire pour son voyage. Fabroni vint à Paris, y fit un assez long séjour, passa en Angleterre, où il ne resta que quatre mois, et revint en France. A Londres comme à Paris, il vit ce qu'il y avait de plus élevé par le rang et de plus distingué dans

rvalle, il revenait aux objets
els de ses études ; mais en
il se fit en lui un changement
its et de volontés ; il dit adieu
upations littéraires, et se livrant
ivement à celles qui avaient la
n pour objet, il n'écrivit plus
s ouvrages de dévotion, tels
our la *Fête de Noël*, en 1801,
Votre-Dame de Bon Secours,
03. A cette dernière époque de
, il se reprochait quelques légè-
et quelques traits de passion
étaient échappés dans ses écrits;
pentait surtout d'avoir dit, en
t des Jésuites, *qu'ils étaient*
les cochons, qui, lorsque
n avez blessé un, fondent tous
ble sur vous; et il est vrai que
était digne, ni d'un aussi bon
n, ni d'un aussi élégant écri-
C'était dans la *Vie d'Apostolo*
qu'il avait écrit cette phrase;
r un oubli des bienséances,
l'incroyable dans un homme
e lui, il avait dédié et adressé
Vie au célèbre Tiraboschi, son
ui avait été jésuite, et qui, mal-
douceur de son caractère, ne
s n'en être point offensé. Aux
es de l'université de Pise, Fa-
se retira dans une solitude au-
Lucques, appelée *S. Cerbon*,
s Franciscains réformés, uni-
nt occupé, pendant un mois,
fin qu'il sentait approcher. De
à Pise, il ne fit plus que souf-
t voir s'accroître chaque jour
grès de son mal. Il expira enfin
septembre 1803, après avoir
tous les devoirs de la religion.
sèques furent faites avec magni-
dans l'église de S. Etienne, et
ulture décorée d'une inscrip-
onorable. On en a gravé une
lus étendue au-dessous de son
en marbre, placé à Pise, dans
le *Campo-Santo*. On a dû aussi en mettre une en son honneur dans le nouvel hôpital de Marradi sa patrie, pour la fondation duquel il avait donné le premier une somme d'environ trois mille écus, et auquel il avait procuré des libéralités considérables, tant de la part des princes de Toscane, que de ses plus riches concitoyens. Les principaux ouvrages de Fabroni sont : 1. *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt.* La meilleure édition, et la plus complète, est celle de Pise, commencée en 1778, in-8°., et dont il donna successivement 18 volumes, le dernier, en 1799. Le 19e. et le 20e. parurent après sa mort, à Lucques, 1804 et 1805; l'un composé de Vies écrites dans ses dernières années, et qu'il était prêt à faire imprimer; l'autre, de sa propre Vie, écrite par lui-même, jusqu'en 1800, avec un supplément de l'éditeur, M. Dominique Pacchi; et d'un choix de Lettres adressées à Fabroni par des princes et par des savants. Elles prouvent de quelle considération il jouissait, et contiennent des détails intéressants pour l'histoire littéraire. Cette collection biographique ne renferme pas moins de 154 Vies, y compris la sienne. Il est vrai qu'il y en admit 21, écrites par différents auteurs de ses amis; mais tout le reste lui appartient; et si l'on songe au nombre infini d'objets que l'auteur embrasse, aux recherches qu'exigeait la discussion des faits, à la variété des connaissances que supposent les notices claires et suffisantes de tant d'ouvrages scientifiques de tous genres; enfin, à l'élégance continue avec laquelle ces Vies sont rédigées, on ne sera pas surpris du grand succès qu'elles ont eu dans le monde savant. L'abbé Andrès, dans le 3e. vo-

qui ont

a ces reproches. Ces questions sont aujourd'hui sans importance, et les hommes raisonnables espèrent qu'elles n'en reprendront jamais. II. *Giornale de' letterati*, Pise, 105 vol. in-12. On peut mettre au nombre des ouvrages de Fabroni, ce journal qui lui dut sa naissance, dont plusieurs volumes sont entièrement de lui, et auquel il ne cessa point de fournir des articles intéressants, principalement sur les beaux arts anciens et modernes. L'étude qu'il en avait faite, et ses recherches sur cet objet, lui fournirent les matériaux d'une *Histoire des arts du dessin*, ouvrage imparfait sans doute, mais où se trouvent cependant beaucoup d'observations peu communes et de bon goût. C'est encore à cette classe de ses écrits, que se rapporte sa *Dissertation sur la fable de Niobé*. L'occasion pour laquelle il l'écrivit, lui donne un titre de plus à la reconnaissance des Florentins. Des statues antiques du plus grand prix étaient toujours restées à B

sur
OE
Azz
et 5
bron
III.
Vita.
premi
le sec
et piè
précie
qu'alor
mier l'
des arc
rendire
sujet. C
Magnifi
d'ordre
d'impar
mière f
grand h
bre, et
mes des
en suiv
sant da
fait de
produit

ns extérieur, de Cosme, qui nommé *le Père de la patrie*, dèlement tracé; il n'y manque elques traits plus profonds, raient dévoilé les secrets de ion de cet homme simple et po-, mais adroit, et même rusé (1), leva, par la faveur du peuple, us des grands et des nobles. voit peut-être pas assez, comme on germe, l'étonnante fortune aute destinée de cette famille merçants, qui devint peu de après une dynastie de souve- *I. Leonis X, pontificis maxi-*, Pise, 1797. Dans cette Vie rand protecteur des lettres et s, l'auteur avait à embrasser izon politique plus étendu; il nêler en plus grande propor- affaires d'état aux intérêts de blique des lettres : il n'est pas il y ait également réussi. Ici e n'est suivie que de notes. Ce plus dans les archives de Flo- c'eût été dans celle de Rome, ût fallu puiser, pour en tirer numents secrets et authenti- nais cette faculté n'était accor- ersonne, et quand M. Roscoe ajouter, comme Fabroni, une Léon X à celle de Laurent, il contenter, comme lui, de ce uvaient lui fournir les archives nes, et de ce que Fabroni lui- avait déjà publié. Il eût bien n'y pas ajouter tant de choses ées ailleurs, tant de pièces de ées de recueils connus, et de surcharger de 450 pages d'ap- l'histoire trop volumineuse de ife. VI. *Historia Lycæi Pisa-*, 3 vol. in-4°., 1791, 1795 et 1795 (*V.* E. Corsini). Cette histoire embrasse toute la durée de l'université de Pise, depuis son origine jusqu'à la fin de la domination des Médicis. Un 4e. volume devait comprendre l'histoire de l'université sous les grands-ducs de la maison d'Autriche; mais la difficulté d'écrire sur des choses et des personnes si voisines de son temps, et sur celles de son temps même, arrêta l'auteur. Il paraît qu'il n'avait rien écrit de ce volume que sa vie, qui devait en former le premier chapitre, et qui a été trouvée parmi ses Manuscrits, avec ce titre : *De curatore Academiæ caput I.* VII. *Francisci Petrarchæ vita*, Parme, Bodoni, 1799, in-4°. L'auteur avait formé, avec M. Baldelli, auteur d'une Vie italienne de Pétrarque, publiée à Florence, en 1797, le projet d'une nouvelle édition des Lettres de ce grand homme, où ils auraient ajouté toutes celles qui sont encore inédites. Elles devaient être précédées d'une nouvelle Vie de Pétrarque, écrite en latin comme les Lettres. Fabroni l'avait composée avec un soin particulier; le malheur des temps ayant empêché cette publication intéressante, il donna son manuscrit à Bodoni, qui l'imprima. L'ouvrage contient peu de choses nouvelles, et n'est à peu près qu'un abrégé de ce que d'autres avaient déjà écrit; mais il se fait lire avec plaisir, et cette édition est recherchée par ceux qui aiment à voir élégamment imprimés les livres élégamment écrits. VIII. *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 2 vol. in-8°., 1786 et 1789. Après avoir tant écrit en latin à la louange de ses illustres compatriotes, Fabroni voulut aussi leur consacrer des éloges en langue italienne: parmi ceux que contient le premier de ces deux volumes, il y en a trois qui se trouvaient

roni dit de lui que Laurent fut un plus ome, mais qu'il surpassa en ruse et en *alliditate*) et Laurent et tous les autres

déjà dans ses Vies latines; ils ne sont point traduits, mais refaits, et peuvent être regardés comme nouveaux; les autres le sont entièrement. Ils ne sont pas tous consacrés aux sciences; on y trouve ceux de deux grands poètes, Frugoni et Métastase. Le second volume renferme, outre les éloges de plusieurs savants Italiens, ceux du roi de Prusse, Frédéric II, et du grand peintre Raphaël Mengs. IX. *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Ariosto, e di Torquato Tasso*, Parme, Bodoni, 1806. X. Il faut aussi compter, parmi les bons Ouvrages que Fabroni écrivit dans sa langue nationale, la traduction abrégée de l'un de ceux qui firent, dans le siècle dernier, le plus d'honneur à la nôtre, le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*. « Rien d'es» sentiel n'est omis dans votre » ouvrage, écrivit l'abbé Barthelemy » à son élégant abréviateur; j'ai ad» miré le choix et la liaison des faits, » la propriété des termes, et la rapi» dité du style. » Ce travail, qui aurait suffisamment occupé un autre écrivain, ne fut pour Fabroni qu'un délassement, lorsqu'il était à la fois occupé de la composition de son *Histoire de l'université de Pise*, et de plusieurs autres grands ouvrages. Il y a des moments dans la vie de l'homme de lettres, où l'activité de l'esprit supplée à la brièveté du temps. G—É.

FABROT (Charles-Annibal), fut un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Il naquit, en 1580, à Aix en Provence, où son père, originaire de Nîmes, était venu s'établir pendant les guerres civiles. Ses études furent brillantes; il fit de grands progrès dans les langues anciennes et dans le droit civil et canonique. Il prit le bonnet de docteur en 1606, et il fut ensuite reçu avocat au parlement d'Aix. Cette cour comptait alors parmi ses membres, des hommes d'un mérite distingué, tels que le fameux Peiresc et Guillaume Duvair, qui en était le premier président. Leur goût commun pour les lettres les lia avec Fabrot, à qui Duvair procura une place de professeur à l'université d'Aix, en 1609. Etant devenu garde des sceaux, il le mena avec lui à Paris, où Fabrot resta jusqu'après la mort de son bienfaiteur. Il revint alors reprendre les fonctions paisibles de sa place de professeur; elles n'absorbaient pas tout son temps, et il employait ses loisirs à d'autres travaux relatifs toujours à la jurisprudence. Les grands interprètes que le seizième siècle produisit n'avaient presque rien laissé à dire sur les livres de cette science, écrits en latin. Fabrot s'ouvrit une autre carrière : les successeurs de Justinien au trône de Constantinople, avaient fait faire, en grec, un abrégé de ses compilations, dans lequel on ajouta des articles tirés des pères et des conciles. Léon-le-Philosophe donna à cet abrégé le nom de *Basiliques*. Ce fut le code de l'empire d'Orient jusqu'à sa destruction. Les Basiliques, longtemps inconnues, furent en quelque sorte découvertes par Cujas, qui en fit beaucoup d'usage dans ses écrits; mais il ne les publia point. Fabrot se chargea de ce soin : dès 1639, il tira de ce recueil et publia en grec et en latin quatorze lois qui manquaient dans le Digeste. Everard Otton les a insérées, avec d'autres opuscules de Fabrot, dans son *Thesaur. jur. civ.* De soixante livres dont les Basiliques étaient composées, il y en avait treize de perdus. Fabrot traduisit ceux qui restaient, et suppléa par des sommaires à ceux qui manquaient. Cet

ouvrage, qui formait 7 vol. in-fol., fut publié en 1647, à Paris, où Fabrot était venu s'établir. Il le dédia au chancelier Séguier, dont la protection lui valut une pension considérable, par le secours de laquelle il eut les moyens de continuer ses utiles travaux. Matthieu Molé, d'abord procureur-général, ensuite premier président et garde des sceaux, dont la fermeté héroïque est si bien connue, et Jérôme Bignon, magistrat illustre par ses lumières et par son intégrité, lui donnèrent également des preuves de l'estime qu'ils faisaient de son talent. Outre les Basiliques, Fabrot traduisit encore en latin la paraphase grecque que Théophile avait faite des Institutes de Justinien, Paris, 1638 et 1657, in-4°. Le genre de travail dont il s'était occupé lui avait rendu familière l'histoire byzantine. Il publia plusieurs des auteurs qui la composent, tels que Cédrène, Nicetas, Anastase le bibliothécaire, etc., enrichis de notes et de dissertations. Il connaissait non seulement les lois civiles, mais encore les lois canoniques du bas empire, qui ne faisaient d'ailleurs qu'un seul tout; et quand Justel et Guillaume Voët donnèrent, en 1661, la Bibliothèque du droit canonique, ils y insérèrent les Constitutions de Théodore Balsamon, qu'on trouva dans les papiers de Fabrot avec des notes de sa façon. Un des travaux qui lui ont fait le plus d'honneur, est son édition des OEuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il enrichit de ses notes et de quelques Traités de Cujas, qui n'avaient pas encore vu le jour. C'était la meilleure des éditions de Cujas avant celles de Naples et de Venise (*V.* Cujas). Fabrot commença la sienne en 1652 et la termina en 1658. On croit que l'application trop soutenue et trop forte qu'il apporta à ce travail, lui causa la maladie dont il mourut le 16 janvier 1659. Sa réputation était si répandue, que les plus célèbres universités de France auraient désiré l'avoir pour professeur. Il refusa toutes les offres qu'on lui fit, quelque avantageuses qu'elles fussent, pour ne pas se détourner des travaux qu'il avait entrepris. On a encore de lui: I. *Epistola de mutuo cum responsione Cl. Salmasii ad Menagium*, Leyde, 1645, in-8°.; II. *les Antiquités de la ville de Marseille*, traduit du latin de J. Raymond de Solier, Marseille, 1615; Lyon, 1632, in-8°.; III. *Exercitationes duæ de tempore partûs humani et de numero puerperii*, Aix, 1629, in-4°.; IV. *Prælectio in titulum decretalium: De vitâ et honestate clericorum*, Paris, 1651, in-4°.; V. *Notæ ad titulum codicis Theodosiani: De paganis sacrificiis et templis*, Paris, 1648, in-4°. B—I.

FABRUCCI (Etienne Marie), professeur à l'université de Pise, au 18e. siècle, a publié plusieurs Dissertations sur cette école célèbre. Dans les premières, Fabrucci, en convenant que dès l'année 1319 il existait à Pise un professeur de droit canon, pensionné par l'état, prouve très bien qu'on n'en doit pas conclure qu'à la même époque il existât en cette ville une école pour l'enseignement des autres sciences. Il s'appuie ensuite d'un passage d'une Chronique publiée par Muratori (*Script. rerum ital. Vol.* XV), pour montrer que l'université de Pise fut seulement fondée en 1339, par un décret du sénat. Cette école, dont le pape Benoît XII, avait vu l'établissement avec peine, obtint de grands priviléges de Clément VI, son successeur, et de l'em-

pereur Charles IV. Les plus savants hommes de l'Italie se disputèrent alors l'honneur d'y faire des leçons, et une foule d'élèves accouraient pour les entendre de toutes les parties de l'Europe. Mais les guerres, la peste et les autres fléaux qui désolèrent l'Italie, à la fin du 14e. siècle, arrêtèrent les succès de cette école, et ce ne fut que cent ans après qu'elle reprit un nouvel éclat. L'opinion de Fabrucci sur l'époque de la fondation de l'université de Pise a été combattue par Flaminio del Borgo dans sa *Dissertaz. dell' univers. Pisana*; mais Tiraboschi, dont le sentiment est d'un grand poids, en a pris la défense dans la *Storia della letteratura italiana*, tom. V. Les premières dissertations de Fabrucci parurent d'abord dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici filologici* (*Voy.* CALOGERA), tom. 21, 23, 25 et 29; il les réunit ensuite, et les publia sous ce titre : *Pisanæ academiæ prima ætas quatuor dissertationibus illustrata*, Florence, 1759, in-12. Ces quatre dissertations furent suivies de deux autres, insérées d'abord dans la *Raccolta*, tom. 54 et 57, réimprimées depuis séparément, Florence, 1743, in-12. Fabrucci mourut à Pise vers 1750. W—s.

FAGARDIN (*V.* FAKHR-EDDYN).

FACCIARDI (CHRISTOPHE), capucin et prédicateur célèbre à la fin du 16e. siècle, né à Veruchio ou Verucolo, petite ville du territoire de Rimini, fut d'abord religieux mineur-conventuel de l'ordre de St.-François, d'où il passa dans l'institut réformé des capucins. Il ne s'y distingua pas moins par ses talents, par son amour de l'étude, par ses connaissances étendues dans les sciences divines et humaines, que par sa piété, ses mœurs et l'observance de sa règle. Le savant jésuite Possevin l'appelle un *modèle de sainteté et de doctrine*. Il se rendit surtout fameux par son éloquence persuasive et entraînante. Si on en croit le Père Bernard de Bologne, son confrère, telle était l'affluence à ses sermons, que prêchant dans la grande église de Milan, il s'y réunissait journellement jusqu'à trente mille auditeurs pour l'entendre, et il faisait tant d'effet sur son auditoire, qu'un jour, à Bologne, après un discours sur la charité, les assistants non seulement vidèrent leurs bourses, mais se défirent de leurs joyaux et de tout ce qu'ils avaient de précieux en faveur de l'hôpital des Orphelins que Facciardi venait de leur recommander et où, au moyen de ces abondantes aumônes, on entretenait mille enfants de l'un et l'autre sexe. Cet apôtre de la charité chrétienne, écrivain non moins laborieux qu'orateur distingué, nous a laissé les ouvrages suivants : I. *Exercitiorum spiritualium ex SS. Patribus volumina tria.*, Lyon, 1590; Venise, 1597; et Paris, 1608. II. *Ezercizi d'anima, raccolti dai SS. Padri, predicati in diverse città d'Italia, stampati ad instanza degli ascoltanti*, in-12, Venise, 1592. III. *Meditazioni de' principali mysterj della vita spirituale*, Venise, 1599. Ces méditations ont été traduites en latin, Cologne, 1605. IV. *Vita et gesta sanctorum ecclesiæ Veruchinæ*, in-8°., Venise, 1600. V. *Tractatus de excellentiâ B. Catharinæ virginis Bononiensis*, Bologne, 1600. VI. *Compendio di cento meditazioni sagre*, etc., Venise, 1602; Plaisance, 1606. VII. *Vita del B. Giovane canonico di Rimini, et del B. Roberto Malatesta*, etc., Rimini, 1610. VII. *Della prima origine della casa Malatesta*, in-4°., Rimini, 1610; VIII. *Ceremoniale sacrum ad usum PP.*

capucinorum, Venise, 1614; IX. *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta.* L—Y.

FACCIOLATO (Jacques), savant italien du 18e. siècle, naquit de parents pauvres, à Torreglia, près de Padoue, dans les Monts Euganées, le 4 janvier 1682. Les dispositions qu'il annonça dans ses premières études engagèrent le cardinal Barbarigo à le faire admettre dans le seminaire de Padoue; il y obtint des succès rapides, et fut dans peu d'années reçu docteur en théologie, professeur de cette science, professeur de philosophie, enfin préfet du seminaire et directeur-général des études. Il les dirigea, plus particulièrement qu'on n'avait fait depuis long-temps, vers la connaissance approfondie des langues anciennes, et il entreprit dans ce but de grands travaux. Le premier fut une édition nouvelle du Dictionnaire en sept langues, connu sous le nom de *Calepin*. Il s'adjoignit, dans ce travail, Forcellini, le plus studieux de tous ses disciples. Cet ouvrage, commencé en 1715, fut achevé et publié quatre ans après, en 2 forts vol in-fol. Ce fut alors qu'il conçut, avec son zélé collaborateur, l'idée d'un grand Vocabulaire latin, qui comprendrait tous les mots de la langue et toutes leurs différentes acceptions, prouvées par des exemples tirés des auteurs classiques, sur le modèle du Vocabulaire italien de la Crusca. Cette immense entreprise les occupa près de quarante ans; Facciolato la conduisait, Forcellini l'exécuta presque toute entière; et l'ouvrage, commencé sous le nom du premier, fut presque entièrement achevé sous celui du second (*Voyez* Forcellini). Ce fut avec le même collaborateur, et avec quelques autres, que Facciolato donna de nouvelles éditions du *Lexicon* de Schrevelius, du *Lexicon ciceronianum* de Nizoli, des Particules latines de Turselin, travaux obscurs où il n'était soutenu que par l'utilité dont ils étaient pour la jeunesse studieuse. Il était dans l'usage de prononcer chaque année, à l'ouverture des études, des Discours latins sur les belles-lettres en général, sur la rhétorique, la philosophie, ou d'autres parties des connaissances humaines. Ces harangues imprimées ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Les trois magistrats qui présidaient à l'université de Padoue, sous le titre de réformateurs des études, l'y appelèrent en 1702, en le nommant à la chaire de logique qu'il n'avait point sollicitée, qu'ils eurent même de la peine à lui faire accepter, qu'il remplit avec succès, et où il ne négligea aucune occasion de faire prévaloir la méthode d'Aristote sur les théories modernes. Au bout de seize ans il demanda sa retraite; mais les réformateurs ne voulant pas que son nom fût effacé du tableau de l'université, l'y maintinrent sous le titre de professeur émérite, en lui conservant ses honoraires, et le chargeant de continuer et d'achever l'histoire de cette université, commencée par le Pappadopoli, et qu'il avait conduite jusqu'à cette époque (1740), qui fut celle de sa mort. Il se mit aussitôt à l'ouvrage; mais le désordre et le vide qu'il trouva dans les archives l'arrêtèrent jusqu'à ce qu'il eût, à force de recherches, rassemblé tous les monuments, actes et pièces officielles, et dressé les tables et les catalogues, préliminaires indispensables d'un semblable travail. Lorsqu'il le publia enfin, les douze instructions ou traités (*syntagmata*), qui contiennent l'Histoire générale de l'origine et des progrès, des réglements et des différents emplois de l'u-

niversité, obtinrent une approbation universelle; il n'en fut pas ainsi de l'Histoire particulière qu'il fit paraître ensuite; elle ne remplit point l'attente qu'on en avait conçue, et ne contient guère que la sèche nomenclature des professeurs morts, et quelques phrases, le plus souvent caustiques, sur ceux qui vivaient encore. Au reste, ce laconisme semblait tenir à son principe, que les livres les plus courts sont les meilleurs. Il ne cessait d'écrire à Fabroni : « Si vous voulez que vos » *Vies des Italiens illustres* soient » lues, faites-les courtes; notre siècle » est ennemi des longues légendes. » Facciolato mêlait à ces grands travaux d'autres compositions moins importantes : son zèle pour la langue latine ne l'empêchait pas de s'occuper de sa langue maternelle; et l'on a de lui un Traité de l'orthographe italienne. Il écrivait aussi en vers dans les deux langues, mais avec plus d'élégance que d'imagination et de feu. Ce caractère d'élégance, de concision, et, pour ainsi dire, de propriété de style, caractérise tout ce qu'il a écrit. Sa réputation s'était étendue dans tous les pays étrangers; le roi de Portugal lui fit offrir, avec les conditions les plus avantageuses, la direction du collége des nobles qu'il venait d'établir à Lisbonne. Facciolato prétexta son grand âge pour ne point accepter et pour rester dans sa patrie; mais il donna par écrit des directions qui lui furent demandées, et dont le roi fut si satisfait, qu'il lui envoya en présent un magnifique service de porcelaine de la Chine. Facciolato vécut sans infirmités jusqu'à une extrême vieillesse, et mourut le 25 août 1769. Ses principaux ouvrages sont : I. *Orationes latinæ*, imprimées d'abord séparément, ensuite réunies et publiées à Padoue, 1744, in-8°, et réimprimées au nombre de vingt-sept, *ibid.* 1767. II. *Logicæ disciplinæ rudimenta ex optimis fontibus deducta*, etc., Venise, 1728, in-8°., réimprimés ensuite avec deux autres parties, sous ce titre : *Jacobi Facciolati logica tria complectens rudimenta, institutiones, acroases XI*, Venise, 1750, in-8°. III. *Ortografia moderna italiana con qualche cosa di lingua per uso del seminario di Padova, aggiunti in fine gli avvertimenti grammaticali*, Padoue, 1721, in-4°. IV. *Exercitationes in duas priores Ciceronis orationes*, Padoue, 1731; V. *Annotationes criticæ in I litteram latini lexici cui titulus : « Magnum dictionarium latino-gallicum, auctore Danetio. »* Padoue, 1731, in-8°.; *item in X litteras ejusdem lexici*; ces dernières n'ont été imprimées que dans la collection des *Opuscules scientifiques* de Calogerà, tom. XIX, Venise, 1739. VI. *Scholia in libros Ciceronis de officiis, de senectute, amicitiâ, somnio Scipionis, paradoxis*, etc. Venise, 1741, in 8°; VII. *De gymnasio Patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8°. VIII. *Fasti gymnasii Patavini, ab anno* 1260 *ad annum* 1752, *collecti, partes III*, Padoue, 1757, in-4°.; nous avons dit ci-dessus quel était le différent mérite et quel avait été le différent succès de ces deux ouvrages. IX. *Epistolæ latinæ CLXXI Jacobi Facciolati in Patavinâ academiâ professoris emeriti et historici*, Padoue, 1765, in-8°.

G —É.

FACINI (Pierre), peintre, naquit à Bologne vers l'an 1566. Annibal Carrache ayant vu un dessin bizarre, mais hardi, qu'il avait fait avec du charbon, lui proposa de lui donner des leçons, et de l'admettre

école; mais il ne tarda pas à entir. Facini, en sortant de es Carraches, en ouvrit une où a à attirer la jeunesse de Bo- e peintre était recommandable igueur et l'assurance de ses t surtout par une vérité de ns qu'Annibal ne pouvait s'em- l'admirer. Du reste, comaître as un dessin correct, quoi- semblé annoncer qu'il excel- ans cette partie. Il laissait aucoup à désirer dans sa ma- attacher les mains et les bras, it pas le temps de se corriger défauts. Son tableau des *rotecteurs de Bologne*, fait glise de Saint François de la ille, est le meilleur ouvrage t compris. On voit de lui, rie Malvezzi, plusieurs *Jeux ts* dans le goût de l'Albane, une plus grande dimension. nourut en 1602, environ à trente-six ans; il eut pour l élève Jean-Marie Tamburi- s'attacha ensuite au Guide et on style. A—D.

NO CANE, condottière, ty- lexandrie, né à Santhia, vers 60, d'une famille noble de la les Gibelins. Son nom était e, dont Facino n'est qu'un di- Il fut un des élèves du comte de Barbiano et des généraux Galéaz Visconti, premier duc n. Celui-ci l'opposa en 1391, te Jean III d'Armagnac, qui sait la Lombardie, et à cette Facino Cane obtint la sei- de Castagnole en Montferrat, du bourg Saint-Martin. Après de Jean Galeaz, et pendant rité orageuse de ses fils, Fa- rcha, comme les autres gé- du duc de Milan, à se faire cipauté indépendante. Il s'em- para d'Alexandrie en 1404, déclarant cependant qu'il n'occupait cette ville que comme lieutenant de Philippe-Marie Visconti, à qui son père l'avait laissée en héritage. Deux ans après il enleva Plaisance à Otto-Bon Terzo, autre général qui, comme lui, voulait former une nouvelle principauté. Les états de Facino Cane confinaient avec celui de Gènes, que l'intrépide maréchal Boucicaut gouvernait alors au nom de la France; ces deux capitaines embrassèrent des partis opposés dans les factions de Lombardie, et Facino Cane, averti que Boucicaut marchait sur Milan, fondit sur Gènes par la vallée de Bisaguo; il détermina cette ville à la révolte, et tous les Français qui y étaient demeurés, furent massacrés ou chassés de la ville le 6 septembre 1409. Les intrigues de la cour des Visconti forcèrent ensuite Facino Cane à tourner ses armes contre ces princes. Dans la même année, 1409, il força l'aîné, Jean-Marie, à renvoyer de Milan des conseillers qui lui déplaisaient. Bientôt après il assiégea Philippe-Marie, le plus jeune, dans Pavie. Il prit cette ville et la saccagea pendant trois jours. Philippe-Marie, demeuré son prisonnier, lui abandonna toute son autorité. La principauté de Facino Cane comprenait alors Pavie, Alexandrie, Verceil, Tortone, Varèse, Cassano, et toutes les rives du lac Majeur. Il marchait à de plus grandes conquêtes lorsqu'il tomba grièvement malade au commencement de mai 1412. Sur ces entrefaites, Jean-Marie Visconti, duc de Milan, que sa férocité rendait universellement odieux, fut tué par des conjurés, le 16 mai 1412. Facino Cane en apprit la nouvelle à son lit de mort, et l'on assure qu'il expira comme il jurait d'en tirer une sanglante vengeance. Sa veuve

Beatrix Lascaris, fille du comte de Tende, épousa en secondes nôces Philippe Marie, duc de Milan, auquel elle porta en dot l'armée qu'avait formée son mari, et les seigneuries qu'il avait conquises: l'ingrat Visconti la fit ensuite périr sur un échafaud. La Vie de Facino Cane se trouve dans la *Biografia piemontese* de Tenivelli.

S. S —I.

FACIO (*Voy.* FAZIO et FAZIO).

FACUNDUS, évêque d'Hermiane, en Afrique, se distingua sous le règne de Justinien par le rôle qu'il joua dans les disputes théologiques qui eurent lieu au sujet des *trois Chapitres*, et des décisions rendues sur cet article, un siècle auparavant, dans le concile de Chalcédoine. On désignait, par le nom des *trois Chapitres*, les écrits de trois évêques contemporains de Nestorius, et qui avaient été soupçonnés de partager ses erreurs, mais dont le concile de Chalcédoine avait admis la justification et reconnu l'orthodoxie. Les ouvrages qui, après tant d'années, devenaient de nouveau un sujet de scandale et de discorde, étaient 1°. les écrits de Théodoret, évêque de Cyrrhe; 2°. un Traité de l'Orthodoxie, composé par Théodore, évêque de Mopsueste; 3°. une Lettre d'Ibas, évêque d'Ephèse. Les Acephales (secte obscure et sans chef, comme le désigne son nom, mais formée des secrets partisans de l'Eutychisme et du Nestorianisme) tendirent un piége à Justinien, et crurent infirmer l'autorité du concile de Chalcédoine en faisant eux-mêmes condamner des propositions que ce concile avait tolerees. Ce prince rendit un édit contre les trois Chapitres, et força les évêques à le signer. Plusieurs s'y refusèrent: ce fut à cette occasion que Facundus, que les affaires de son église avaient amené à Constantinople, présenta à l'empereur l'apologie des ouvrages qu'on voulait condamner, et s'exprima avec autant de hardiesse que de fermeté. Les menaces et l'exil ne purent le faire changer d'avis. Le pape Vigile, ayant été appelé à Constantinople, en 547, pour régler cette affaire, augmenta le trouble par ses variations; et lorsque, pressé par Justinien, il consentit à condamner les trois Chapitres, Facundus et les évêques d'Afrique se séparèrent de sa communion. Ce schisme obscur et peu important dura près d'un siècle. Les ouvrages que Facundus a laissés, sont I. Les douze Livres *de Tribus capitulis*, publiés par le P. Sirmond, 1629. II. Un autre *Traité* sur le même sujet, adressé à Mocianus; III. Une *Lettre* publiée par le père dom Luc d'Achery. Les détails relatifs aux trois Chapitres se trouvent dans les actes du 5e. concile général de Constantinople; Dupin, *Bibl. eccl.*, t. V, pag. 189-207, etc.

L—S—E.

FADHEL el BARHSAKY. *Voyez* YAHYA EL BARMEKY.

FADL BEN RÉBI, vézyr de Haroun Errachid, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en puissance et en crédit, et les remplaça dans le ministère vers l'an 187 de l'hég. (803 de J.-C.) Il avait précédemment occupé la charge de chambellan sous les khalyfes Mansour, Mehdi et Hadi, et il conserva la dignité de vézyr jusqu'à la mort de Haroun. Lors de cet événement, il se trouvait à Thous avec le khalyfe, et reprit la route de Baghdâd, avec les bagages de l'armée. Ce fut Fadl qui suscita la guerre entre les deux fils de Haroun, Amin et Mamoun, en engageant le premier à enfreindre le testament de son père. Aussi, lorsque Mamoun eut pris possession de la cou-

l mena quelque temps une vie
fuyant de campagne en cam-
pour se soustraire à la colère
fc. Fadl mourut, selon Ibn
, en 208 de l'hég., au mois de
dah (mars, 824 de Jésus-
. Voici le portrait qu'en tra-
storien arabe : « C'était un
e adroit, et qui connaissait
ement la conduite qui convient
ouverains, et les talents qui
ont nécessaires. Quand il fut
u vézyr, il se livra avec pas-
à la culture des lettres ; il ras-
a près de lui un grand nom-
e savants, et acquit en peu de
les connaissances qu'il dési-
voir en ce genre. » J—N.

L BEN SAHAL, vézyr du cé-
alyfe Mamoun, fut revêtu par
ce d'une autorité absolue, et
s sa dépendance l'administra-
ile et militaire, ce qui le fit
mer *Dzoul riasseteïn*, (*pos-
des deux directions.*) On dit
nseilla à Mamoun de se choisir
esseur dans la maison d'Ali,
mettre fin aux dissentions
suscitait sans cesse dans l'em-
ais ce conseil, loin d'appaiser
bles, en créa de nouveaux, et
paya de sa vie, car les Abbas-
firent assassiner dans le bain,
lredi 2 de chaaban, en 202
de l'hégire (12 février, 818
s-Christ). Fadl descendait, se-
hr-eddyn, des anciens rois de
son père avait quitté la religion
ges, pour embrasser l'isla-
Il rivalisait en générosité avec
mécides, auxquels il avait été
, et possédait plusieurs de leurs
ualités. Fadl est aussi célèbre
istoire pour son habileté dans
science des astres et en géo-
. On rapporte de lui une infi-
prédictions qui se réalisèrent.
Il est auteur d'un *Traité d'astrologie judiciaire.* J—N.

FADLOUN, frère de Lelkari, prince musulman du nord de l'Arménie, qui, vers le commencement du 11e. siècle, fit périr tous les mâles de sa famille, et s'empara de la souveraineté des villes de Gandsak, Bardaa et Schamkor. Il fit périr la plupart des princes musulmans ou chrétiens qui possédaient des souverainetés dans le voisinage de la sienne. Il voulut attaquer David, roi pagratide de l'Arménie orientale ; mais il fut vaincu et contraint de fuir dans l'Aderbadegan, d'où il revint bientôt avec une puissante armée, qui fut mise en déroute, et complètement détruite. Fadloun lui-même périt dans la mêlée. S. M—N.

FADLOUN Ier., riche particulier musulman, qui, en l'an 1072, acheta du sulthân Seldjoukide Alp Arslan, pour une somme très considérable, la ville d'Ani, capitale de l'Arménie, et en fut souverain, sous la suprématie des princes Seldjoukides de Perse. Il fit relever les murs et la plus grande partie des édifices publics, qui avaient été presque entièrement détruits dans la guerre des Arméniens et des Grecs, contre les Turks. Il rappela aussi la plupart des personnages marquants de l'Arménie, que la tyrannie des Musulmans avait forcés de s'éloigner. Lorsqu'il mourut, son neveu, Manou Schè, lui succéda dans sa souveraineté. S. M—N.

FADLOUN II, fils d'Abou'l Sewar, succéda à son père dans la souveraineté de la ville d'Ani. Il rendit dans plusieurs occasions de grands services aux sulthâns Seldjoukides de Perse. En l'an 1125, pendant qu'il était dans le Khoraçân, David III, roi de Georgie, après avoir conquis la plus grande partie de l'Arménie septentrionale,

vint attaquer Ani, qui fut prise après un long siége ; l'émyr Abou'l Sewar, père de Fadloun, fut emmené prisonnier à Tiflis, où il mourut peu après dans la captivité. En l'an 1126, Fadloun, informé de la conquête de ses états, revint promptement de Perse avec une nombreuse armée, fit alliance avec plusieurs des petits princes de l'Arménie, vainquit les Georgiens, et reprit Ani après un an de siége. Démétrius II, roi de Georgie, successeur de David III, fut contraint, par ce revers, de faire la paix avec lui. Fadloun prit encore la ville de Tovin, qu'il réunit à sa souveraineté. Il mourut vers l'an 1152. S. M—N.

FADLOUN III, fils de Mahmoud et neveu de Fadloun II, succéda à son père en l'an 1155, dans la dignité d'émir des villes d'Ani et de Tovin. Il gouverna ses états avec la plus grande tyrannie, et s'aliena entièrement l'esprit de ses sujets. George III, roi de Georgie, le vainquit en 1161, et s'empara de ses deux villes, et des contrées qui composaient sa souveraineté. Bientôt après, Fadloun et son allié, Sokman Schah Armen, roi de Khelath, parurent devant Ani avec une armée très considérable, et livrèrent bataille aux Georgiens. Après un combat très acharné, cette armée fut mise dans une déroute complète, et Fadloun resta parmi les morts.

S. M—N.

FAERNE (Gabriel), célèbre poète latin moderne, était de Crémone, et fleurit dans le 16e. siècle. L'époque de sa naissance, l'emploi de ses premières années et ses premiers pas dans le monde, sont également ignorés. Malgré son extrême modestie, son mérite fut enfin connu du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui se l'attacha, et prit pour lui beaucoup d'affection. Tous les auteurs qui ont parlé de Faërne reconnaissent qu'il en était digne, et louent en lui non seulement le talent et le savoir, mais une probité singulière et la plus grande innocence de mœurs. Le cardinal, son protecteur, étant devenu pape sous le nom de Pie IV, s'occupa de sa fortune, et chargea son neveu, le saint cardinal Charles Borromée, de s'en occuper plus particulièrement. Le bon Faërne ne profita de cette augmentation de crédit que pour rendre service auprès du cardinal et du pape, à tous les gens de lettres qui avaient recours à lui. Du reste, il vivait à Rome comme s'il eût été à la campagne, étranger à la corruption et aux intrigues de la cour, concentré dans ses études, mais toujours accessible et agréable à tout le monde par l'égalité de son caractère et par sa candeur. Il ne jouit pas long-temps de cette heureuse position : après une maladie longue et douloureuse, il mourut dans un âge peu avancé, le 17 novembre 1561. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation, est un Recueil de cent Fables en vers latins de différentes mesures, et dont il tira les sujets d'Esope et de quelques autres anciens auteurs. C'était par ordre de Pie IV qu'il avait entrepris ce travail. Les fables de Phèdre ne furent retrouvées par Pierre Pithou que plus de vingt ans après ; on n'avait point de fables latines qui pussent entrer dans l'instruction de la jeunesse, et ce fut ce qui donna au pape l'idée de faire exécuter ce Recueil. Il les fit imprimer après la mort de l'auteur, en beaux caractères et avec de fort belles gravures, Rome, 1564, in-4°. Le savant Silvio Antoniano, qui fut depuis cardinal (*voyez* Antoniano), en dirigea l'édition, et l'offrit au cardinal Borromée par une élégante épître dédicatoire. L'historien De Thou a, dans

son ordinaire, manqué de justice et de gravité en accusant trop légèrement Faërne d'avoir caché le nom de Phèdre, et d'avoir supprimé ses écrits qu'il avait lus et qu'il avait entre les mains (*voyez* son Histoire, année 1561). Cette accusation était facile à réfuter, et l'a été victorieusement. D'abord le caractère de Faërne, plein de candeur et de probité, est universellement reconnu, et repousse l'idée d'un plagiat aussi honteux et aussi coupable. Ensuite, il suffit de se rappeler que ses fables sont au nombre de cent, et qu'à l'exception d'une seule, intitulée dans son recueil *Jupiter et Minerva*, et dans celui de Phèdre, *Arbores in deorum tutelâ*, il n'y en a aucune qui puisse faire croire qu'il eût eu sous les yeux les Fables de Phèdre. Ce sont souvent les mêmes sujets, parce qu'elles sont tirées des mêmes sources grecques, mais elles diffèrent totalement dans les expressions, dans les pensées et dans la forme des vers. Quant à la fable unique où l'on voit sous tous ces rapports une grande ressemblance avec celle de Phèdre, elle avait paru précédemment dans le Commentaire de Perotti sur le premier livre des épigrammes de Martial, publié sous le nom de *Cornucopia*. C'est là que Faërne l'avait vue, et non dans un prétendu manuscrit de Phèdre. S'il avait possédé ce manuscrit, et s'il s'était cru intéressé à le supprimer et à le détruire, comment un homme assez avide de réputation pour se porter à un tel excès, n'avait-il choisi qu'une seule fable parmi toutes celles de Phèdre? pourquoi en avait-il choisi une qui non-seulement n'est pas la plus élégante, mais qui le cède en élégance à presque toutes; et pourquoi s'était-il abstenu de toucher à toutes les autres, dont un grand nombre auraient pu lui faire beaucoup plus de réputation? Enfin comment en avait-il choisi une que Perotti avait publiée avant lui, et qui était connue de tout le monde, et n'avait-il fait aucun usage de celles que personne ne connaissait? Voyez, entre autres réfutations de l'erreur de De Thou, une longue note du jésuite Lagomarsini, tome II des lettres latines de Jules Pogiano, Rome, 1756, in-4°., pag. 363 et suiv. Ce qui augmente le mérite de l'élégance du style dans le fabuliste de Crémone, c'est qu'il n'a pu imiter Phèdre, qu'il ne connaissait pas : Plaute et Térence furent ses modèles. Ces fables obtinrent, dès qu'elles parurent, un applaudissement universel; elles furent réimprimées à Cologne, à Anvers, à Bruxelles. Cette dernière édition, 1682, in-12, avec des gravures en bois, contient de plus, après chaque fable, des sentences en prose tirées de différents philosophes. Perrault traduisit en vers les cent fables de Faërne, qu'il fit d'abord imprimer à Paris, avec d'autres poésies (1699, in-12); elles furent réimprimées, depuis sa mort, à Amsterdam, 1718, in-12, avec les mêmes gravures en bois de l'édition latine de Bruxelles; les fables sont divisées en cinq livres, et dans un autre ordre que celui de toutes les éditions précédentes. Les deux meilleures du texte latin sont celles de Comino, données par Volpi, Padoue, 1718 et 1730, in-4°. On y trouve, après les fables, d'autres poésies latines du même auteur, tirées de différents Recueils; quelques Lettres aussi écrites en latin, un petit Traité resté imparfait sur les vers que les latins employaient dans la comédie, et enfin une Lettre critique en italien, qui contient la censure des corrections que Sigonio avait faites sur le texte de

Tite-Live. On lit en latin le titre de cette Lettre dans les additions de Teissier aux éloges des hommes savants, tirés de l'Histoire du président De Thou; le Dictionnaire historique italien de Bassano l'a copié fidèlement; le Dictionnaire universel français n'a pas manqué de le répéter après eux, quoique le titre et la Lettre de Faërne soient en italien, dans les deux éditions de Volpi. D'après ces deux éditions, on en fit une à Londres, chez Darres et Dubosc, en 1743, in-4°. On y ajouta la traduction française de Perrault et cent gravures en taille-douce; cette édition est fort belle, mais très incorrecte, tandis que les deux éditions de Padoue, comme toutes celles des frères Volpi, sont d'une parfaite correction. Faërne a laissé de plus: I. Deux *Livres de Corrections* sur les Philippiques et sur trois autres harangues de Cicéron, d'après un manuscrit qu'il avait découvert dans la bibliothèque du Vatican, et qu'il regardait comme le plus ancien de tous ceux qui existaient des Œuvres de Cicéron; II. Des *Notes* sur Catulle, sur Plaute, et un *Commentaire* plus étendu sur Térence, qui fut imprimé par les soins du savant Pierre Vettori, Florence, 1565, in-8°.; reimprimé à Paris, 1602, in-4°. G—é.

FAESCH. Cette illustre famille de Bâle a produit plusieurs savants. Jean-Jacques, jurisconsulte estimable, naquit à Bâle, en 1571, et y mourut en 1652; il fut professeur des institutions depuis 1599. Son fils, Jean-Jacques, occupa la même chaire, et mourut en 1649. — Faesch (Remi), né à Bâle, en 1595, étudia la jurisprudence à Genève, à Lyon, à Bourges, à Marbourg, et fit plusieurs voyages en France, en Allemagne et en Italie. Dès l'année 1629, il passa successivement par les diverses chaires de droit. Il forma une bibliothèque nombreuse, un cabinet d'antiquités et de médailles des plus riches. Ce cabinet existe encore sous le nom de *Cabinet de Faesch*, et il fait un des objets de la curiosité des étrangers; son fondateur, pour en éviter la distraction, en fit un fidéi-commis de famille, et substitua l'académie de Bâle. En 1620 il avait donné une Dissertation *de Fœderibus*. Il mourut en 1667. — Faesch (Sébastien), né en 1647, devint professeur en droit à Bâle, en 1687. On a de lui: I. Une *Dissertation sur la vie de Cicéron*, prononcée en 1661; II. Une *Dissertation savante de insignibus*, 1671; III. Une *Lettre* sur une Médaille très rare de *Palæmon Evergete*, roi de Paphlagonie, insérée dans les *Recherches curieuses* de Spon, traduite en latin (Bâle, 1680, in-4°.), et réimprimée dans le *Thesaurus antiquit. græc. de Gravius*. Il mourut en 1712. — Son père, Christophe, avait de même occupé des chaires à l'université de Bâle; il a publié une Dissertation *de Re venatica*, et il mourut en 1685. — Faesch (Boniface), né à Bâle, en 1651, y mourut professeur en droit le 23 décembre 1713. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*. — Faesch (Jean-Rodolphe), né à Bâle, en 1669, y mourut en 1751. Il étudia la jurisprudence et fut nommé, en 1698, conseiller du margrave de Baden; en 1715, l'électeur de Trèves l'avait nommé son résident à Paris; en 1722, il fut de même délégué à la cour de France par le duc de Wurtemberg, dans l'affaire de Montbelliard. Il rendit de très bons services au duc de Wurtemberg et au margrave de Baden, dont il resta le chargé d'affaires en France et près la République helvétique, jusque dans un âge très

é, où il se retira dans sa ville
. — Faesch (Jean-Louis), né
e; il avait étudié la jurispru-
, et se distingua bientôt par ses
s en peinture. Il s'occupa de
aits, et surtout de caricatures et
udes théâtrales. Il en avait don-
us de cent qui représentent le
e *Garrik*. Ses ouvrages furent
rchés. Il mourut à Paris, en
. — Un autre Faesch (Jean-
lphe), ingénieur et architecte au
ce de l'électeur de Saxe, mort à
le, en 1742, a laissé : I. Un
té de la manière de rendre les
ves naviguables, Dresde, 1728,
.; II. Un *Dictionnaire des In-*
urs, ib., 1735, in-8°., et plu-
s autres ouvrages sur l'architec-
et les fortifications, tous en alle-
l. — Faesch (George-Rodolphe),
blement fils du précédent, gé-
-major, chef du corps des ingé-
s saxons, et directeur des forti-
ons de Dresde, où il mourut le
mai 1787, âgé de soixante-dix-
ans, a traduit en allemand l'*Art*
guerre, de Puységur (Leipzig,
, in-4°.); les *Rêveries du*
échal de Saxe (ibid., 1757,
.), etc.; il a traduit d'allemand
nçais les *Instructions militaires*
i de Prusse pour ses généraux
cfort (Paris), 1761, in-8°., et a
ié: I. *Règles et Principes de l'art*
guerre (Leipzig, 1771, 4 vol.
.) : il en parut en même-temps
traduction allemande; II. *Hist*
de la guerre de la succession
utriche, de 1740 *à* 1748, essai,
de, 1787, gr. in-8°., en alle-
l. U—i.

AESI (Jean-Jacques), natif
urich, s'appliqua aux mathéma-
s et à l'astronomie. Outre les al-
achs de Zurich qu'il composa
ant long-temps, on a de lui des
Deliciæ astronomicæ, 1697; un
Planetoglobium, ou *Paradoxum*
novum mechanico-astronomicum,
1713, in-4°. U—i.

FAESI (Jean Conrad), né à Zu-
rich en 1727, mourut curé à Flaach,
village près de Schaffhouse en 1790.
Il s'occupa pendant toute sa vie de
recherches historiques, et surtout de
l'histoire et de la statistique de sa pa-
trie. Écrivain laborieux, il a publié
un grand nombre d'ouvrages utiles
et remplis d'érudition. Sa *Description*
géographique et statistique de la
Suisse a paru en 4 vol. in-8°., en
allemand, de 1765 à 1768; en
1765 il avait fait paraître 2 volumes
de *Mémoires sur divers sujets de*
l'histoire ancienne et moderne; en
1790 a paru son *Histoire de la paix*
d'Utrecht. Il a traduit en allemand
l'Histoire d'Afrique et d'Espagne de
Cardone; et les journaux historiques
soignés par Meusel contiennent quan-
tité de ses Mémoires. Il a laissé deux
fils, qui ont hérité des qualités esti-
mables de leur père. U—i.

FAGAN (Christophe-Barthé-
lemi), né à Paris en 1702, était
fils du premier commis au grand bu-
reau des consignations. Il eut lui-
même dans ce bureau un emploi qui,
l'occupant fort peu, lui laissait tout le
loisir nécessaire pour s'occuper de
littérature, et particulièrement de
théâtre. Né paresseux et insouciant,
il avait en aversion non seulement
les affaires, mais encore les devoirs
de la société. Comme il ne pouvait
porter dans le monde qu'un exté-
rieur négligé et des manières peu
agréables, il fréquentait de préfé-
rence les lieux où l'on goûte des plai-
sirs faciles et obscurs : le cabaret
était son séjour habituel; il avait ce-
pendant une femme, et passait pour
bon mari. S'il eût vu meilleure com-

pagnie, son esprit et son talent se fussent étendus ; son style eût acquis plus de délicatesse et d'élégance. Il avait le génie de la comédie ; quatre de ses pièces, l'*Etourderie*, les *Originaux* (*V.* Dugazon), le *Rendez-vous* et la *Pupile*, sont restées au théâtre ; la dernière passe pour son meilleur ouvrage. Tous les bons juges conviennent que La Harpe, dans son *Cours de littérature*, a traité la *Pupile* beaucoup trop sévèrement, en disant qu'elle n'avait dû son succès qu'aux grâces de la Gaussin ; mais tout le monde pense, comme lui, qu'en général les intrigues de Fagan sont forcées. Cet auteur a fait pour le théâtre français, outre les quatre pièces citées plus haut, la *Grondeuse*, l'*Amitié rivale*, *Joconde*, le *Musulman*, l'*Inquiet*, le *Marié sans le savoir*, l'*heureux Retour*, le *Marquis auteur*, et l'*Astre favorable* ; pour le Théâtre italien, la *Jalousie imprévue*, le *Ridicule supposé*, l'*Isle des Talents*, la *Fermière* et les *Almanachs* ; pour le Théâtre de la Foire sept opéras comiques en société avec Pannard, auteur dont il se rapprochait beaucoup par le talent, le caractère et le genre de vie. Il a encore fait une parade intitulée : *Isabelle grosse par vertu*, l'une des meilleures facéties de ce genre. Enfin il a publié *Nouvelles observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, Paris, 1751, in-12 : ouvrage qui fut réfuté par un anonyme, homme du monde amateur des spectacles, dans un écrit intitulé : *Essai sur la Comédie moderne*, Paris, 1752, in-12. Fagan mourut à Paris le 28 avril 1755, à 55 ans. Son *Théâtre* a été imprimé en 4 vol. in-12, Paris, 1760. Pesselier en fut éditeur, et y ajouta un Eloge de l'auteur. A—G —R.

FAGE (Durand), fanatique des Cévennes, naquit à Aubais, près Sommières, petite ville du bas Languedoc, en 1681. On ne sait rien de sa première éducation, et son histoire ne commence qu'en 1702. Il avait vingt-un ans ; c'est alors que pour la première fois, il se trouva à une assemblée d'*inspirés* qui se tenait en plein champ, près de Saint-Laurent de Gouse. Il raconte qu'il y vit une jeune fille de onze ans, naturellement timide, et qui ne savait pas lire, laquelle fut tout à coup saisie par l'*Esprit*. Elle éprouva des convulsions, des agitations dans la poitrine, et bientôt elle s'écria : « Humilie-toi, » peuple de Dieu ; prosterne-toi devant lui : que le nom de Dieu soit » notre secours » Elle fit ensuite une longue prière, puis un discours d'environ trois-quarts d'heure, que Fage trouva fort touchant, et qu'il lui semblait qu'une fille si jeune et si ignorante n'avait pu prononcer sans un secours surnaturel. Dans une autre assemblée, la jeune fille annonça avec le même ton d'inspiration que Fage recevrait de grands dons de Dieu, s'il fréquentait les saintes assemblées. Ces prédictions commencèrent à agir sur l'imagination de Fage, naturellement vive et portée à l'enthousiasme. Cependant, retenu par les divers jugements qu'il entendait porter sur les *inspirés*, il n'osait se déclarer. Il retourna à Aubais, et fut contraint de servir pendant six ou sept mois dans une milice contre les camisards. L'année suivante, se trouvant à Grand Galargues il eut occasion d'y voir une autre fille *inspirée*, âgée de vingt-trois ans, qui acheva de lui tourner la tête. Elle s'appelait *Margareta Bolle* ; saisie de l'*Esprit*, elle dit à Fage : « qu'à l'épée qu'il portait, était réservé l'honneur d'exterminer les ennemis de la vé

a même temps elle l'arma ne lecture pieuse. A peine ronnaca ces mots : « Mon augmente notre croyance. » lit comme un grand poids ur la poitrine, et que d'autres lui causèrent des veurs. is d'une heure et demie sans proférer un mot. Marguerite ouveau saisie de l'Esprit, et ce qu'elle était sûre qu'il était le repentir, et qu'il pleurait és. Faye en convint : quelres scènes semblables furent fanatique accompli. On en point par le compte qu'il rend de ce qui se passait parmi rés : « Tout ce que nous fai dait-il, nous le faisons par de l'*Esprit*. Les plus simples e nous, les enfants même os oracles. Arrivait-il quelque d'important sur quoi il fallait rer ? nous nous prions à ge nous demandions à Dieu de diriger : et voici qu'aussitôt urs étaient sûrs de l'*Esprit*, laient sur la chose en ques s'ils étaient d'accord, nous ions ce qu'ils disaient comme ision de Dieu. Devions-nous r l'ennemi, étions-nous pour, la nuit nous surprenait-elle, ions-nous quelque embûchefallait-il déterminer le lieu de ublée ? *Seigneur*, disions-en nous prosternant, *faites connaître ce qu'il te plaît que nous fassions pour ta gloire et pour notre bien*, et l'*Esprit* nous répondait cela la mort ne nous effrayait pas : nous ne faisions aucun cas de notre vie, heureux de la perdre pour la cause du Sauveur, et obéissant à ses ordres. Quand nous allions au combat, et que l'Esprit nous avait fortifiés par ces bon-

» nes paroles : *Allez, mes enfants, je vous conduirai et vous assisterai*, nous nous élancions dans la mêlée, comme si nous avions été vêtus de fer, et que les ennemis n'eussent eu que des lances de sapin. Avec l'assistance des paroles de l'*Esprit*, nous jetions par-dessus les épaules aux fuyards et à ceux qui venaient de vaillants hommes : la grêle des mousquetades avait beau siffler à nos oreilles, comme l'*Esprit* nous avait dit : ne craignez rien, cette grêle de plomb ne nous inquiétait pas plus qu'une grêle ordinaire. » Faye fit toute la guerre des camisards. Après la capitulation de 1705, Cavalier, l'un de leurs chefs, ayant obtenu un régiment du roi d'Angleterre, Faye alla le joindre en Hollande, et lui demanda de servir. Les places étant données, il se rendit à Londres où l'on sait qu'il était avec quelques autres chefs vers l'automne de 1706. On ignore ce qu'il devint depuis. Quelques-uns croient que son imagination se calma, et que la raison lui revint.

L—z.

FAGEL. Cette maison s'est, pendant un siècle et demi, illustrée dans la république des Provinces-Unies des Pays-Bas par une suite d'excellents hommes d'état et de guerre. Les importantes fonctions de greffier des États-Généraux furent pendant cent vingt-cinq années consécutives (de 1672 à 1797) remplies par des Fagel. Ils ont constamment été les partisans zélés du système stadthoudérien : mais les antagonistes même de ce système n'accusèrent jamais leurs motifs ni leurs moyens, et l'on a toujours rendu justice à leur moralité. — Fagel (Gaspar), né à Harlem en 1629, se consacra au barreau. En 1665 il fut créé conseiller-pensionnaire de sa ville natale,

magistrature singulièrement considérée en Hollande, et qui frayait le chemin aux premiers honneurs de la république ; en 1670, nommé greffier des Etats-Généraux, il signala dans ce poste la généreuse fermeté de son caractère en plus d'une occasion, mais surtout lors de l'invasion de la Hollande par Louis XIV, en 1672. Le 20 août de la même année, jour de désastreuse mémoire par le massacre des deux illustres frères de Witt, il succéda à l'un de ces honorables martyrs, dans la place de grand pensionnaire. Il posa, avec le chevalier Temple, les premières bases de la paix de Nimègue, conclue en 1678. Il avait été l'année précédente continué dans les fonctions quinquennalles de grand pensionnaire; il le fut également en 1682 et en 1687. En 1682 le comte d'Avaux, ambassadeur de France en Hollande, ne négligea rien pour mettre Fagel dans les intérêts de sa cour : il osa tenter jusqu'aux moyens de la corruption; mais Fagel refusa noblement une somme de deux millions que l'artificieux négociateur s'était permis de lui offrir. Dans les différends de Guillaume III avec la ville d'Amsterdam, en 1683, il se montra peu jaloux de complaire à cette métropole du commerce hollandais. Mais le triomphe de la politique de Fagel fut peut-être dans l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre. C'est lui qui rédigea dans cette conjoncture le manifeste de Guillaume, et qui disposa toutes les mesures pour son voyage. Il n'eut pas la satisfaction d'en apprendre le succès complet, étant mort le 15 décembre 1688, avant que la nouvelle officielle de ce grand événement fût parvenue en Hollande. Fagel a été différemment jugé selon les impressions diverses que fait naître l'esprit de parti. Temple et d'Avaux ne pouvaient l'apprécier de même. Léti l'a trop prôné, et il avait apparemment de bonnes raisons pour le faire. Wicquefort avait personnellement à se plaindre de Fagel, et il l'a trop déprécié. Burnet rend hommage à l'étendue de ses connaissances, à la netteté de ses conceptions, à la sûreté de son jugement, à son talent de conduire les esprits dans une grande assemblée, à son éloquence populaire, à son caractère religieux et à sa probité; mais il le taxe d'emportement, d'aigreur, d'un excès d'amour-propre. A l'en croire, Fagel se montrait quelquefois faible dans le danger; toutefois sa carrière ministérielle fut presque, d'un bout à l'autre, tissue de circonstances critiques et de conjonctures périlleuses, et peu d'hommes ont exercé, pendant seize années consécutives, plus d'influence que lui sur les destinées de l'Europe. Il vécut célibataire, et ne laissa point de fortune. — Fagel (François), neveu du précédent, qui avait eu pour successeur dans la place de greffier des Etats-Généraux son frère Henri, y succéda lui-même à son père auquel il avait déjà antérieurement obtenu d'être adjoint, et il la résigna au bout de soixante-quatre ans de service, en 1744. Il était né à La Haye en 1659, et y mourut en 1746. Il avait eu le bonheur de trouver un excellent biographe dans Onno-Zwier de Haren; mais cette biographie est devenue la proie des flammes dans le fatal incendie du château de Wolvega, en Frise, en 1777. Haren l'a caractérisé par ces paroles de Tacite dans la Vie d'Agricola : *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus, adeò ut plerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, viso adspectoque illo, quærerent famam, pauci interpretarentur* (*Voy.* les Notes de Haren

ger, il lui répondit : « Sire, Votre » Majesté aime à voir ses torts dans » ses généraux. » Il était, au service, de la plus scrupuleuse exactitude, et maintenait avec rigueur la discipline militaire Incorruptible sous le rapport de l'intérêt, il refusa, au siége de Lille, une offre de 50,000 florins, qui lui fut faite pour obtenir la dispense d'une réquisition de grains, et il aima mieux nourrir ses soldats que de s'enrichir. La Hollande a eu peu d'hommes de guerre dont elle puisse se faire plus d'honneur que de Fagel. M—on.

FAGGI, ou de FAGGIIS (Ange), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, parce qu'il était né dans un château de ce nom au royaume de Naples vers l'an 1500, entra dans l'ordre de S. Benoît, congrégation du Mont-Cassin, et s'y rendit célèbre non seulement par de nombreux ouvrages, mais encore par des qualités personnelles extrêmement recommandables. Religieux inviolablement attaché à sa règle, il remplissait les devoirs de son état avec une exactitude exemplaire. Zélé pour la discipline, de mœurs irréprochables, de la charité la plus compatissante envers les pauvres, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, à moins que le bon ordre n'en souffrit, habile dans les affaires, Faggi était un modèle de toutes les vertus. Son temps était partagé entre les offices, où il était fort assidu, et le travail auquel il se livrait sans relâche; les langues grecque et latine lui étaient aussi familières que celle du pays où il avait été élevé. Dans toutes il composait en vers avec une étonnante facilité et sur quelque sujet qu'on lui proposât. Il avait fait profession au Mont-Cassin en 1519. Il devint abbé de ce monastère et eut la supériorité de plusieurs autres. La présidence de sa congrégation était triennale; elle lui fut déférée à deux reprises, et son gouvernement fut remarquable par la sagesse qu'il mit dans son administration. Le pape Pie V avait pour lui une estime particulière, et le fit inquisiteur de la foi. Etant parvenu à un grand âge, dom Faggi se démit de toutes ses places pour ne plus songer qu'à Dieu. Il mourut au Mont-Cassin en 1593, âgé de quatre-vingt-treize ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *In Psalterium Davidis, regis et prophetæ clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4°., 1575; II. *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, in-4°., 1565. Les nombreuses pièces de ce recueil roulent toutes sur des sujets de piété; III. *Speculum et exemplar christicolarum, seu vita B. patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, in-4°., 1626; Rome, 1687; IV. *Traité sur l'oraison des quarante heures*, Florence, 1585; V. *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; VI. *Officium 40 horarum, vario metri genere*, Florence, 1585; VII. *Sentiments d'un pécheur en présence du très Saint-Sacrement, en vers héroïques*, Florence, 1583; VIII. *Psautier de la Sainte Vierge, en prose et en vers saphiques*, IX. *Eloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prospet Martinengo; X. *Dialogues sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*. On a eu outre de dom Faggi des Hymnes, des Eloges, des Vies de saints, des Sermons, des Homelies et d'autres ouvrages restés manuscrits, et dont on trouvera la liste dans la bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de S. Benoît. L—r.

GIUOLA (Uguccione), chef belins et seigneur de Pise au ncement du 14e. siècle. Uguccio- a Faggiuola était issu d'une fa- lustre qui possédait dans les ns des fiefs immédiats de l'em- se distingua dès la fin du 13e. par ses talents militaires. Eu es villes gibelines de la Roma- choisirent pour leur général, ne guerre contre les Bolonais; one remporta sur ceux-ci de avantages. La situation de ses milieu des Apennins le mettait tion avec les Gibelins Toscans ien qu'avec ceux de la Roma- fut à plusieurs reprises nommé des Arétins, et il les com- t en 1309 lorsque ceux-ci fu- attus par les Florentins. Cet ne flétrit pas sa réputation ; et les Pisans, après la mort de VII, se virent abandonnés par ées allemandes et siciliennes, és à la vengeance des Guelfes ivaient provoqués, ils appe- Uguccione de la Faggiuola à ecours, et ils le nommèrent r de leur ville dans l'automne 13. Uguccione manifesta dans ccasion toutes les ressources génie militaire. Malgré l'épui- des finances des Pisans et le agement de leurs armées, il sura bientôt la supériorité sur le Naples, les Florentins, la li- elfe et tous leurs ennemis. Il conquête de Lucques le 14 314, et il remporta sur les tins, le 29 août 1315, la mé- e victoire de Montecatini, où re et un neveu du roi de furent tués. Mais il s'en fal- beaucoup qu'Uguccione sût ien gouverner que se battre ; transporté le despotisme des dans une ville libre, et il se rendait odieux aux Pisans par la du- reté et la précipitation avec lesquelles il infligeait des peines capitales aux citoyens les plus considérés. Quoique le peuple soupirât après la paix, Ugue- cione ne voulait consentir à aucune négociation avec les Guelfes; aussi plus les Pisans remportaient de vic- toires, plus ils s'affligeaient de leurs propres succès. Enfin le 3 avril 1316, ce seigneur fut chassé de Pise et de Lucques, les citoyens de ces deux villes ayant profité du moment où il marchait avec sa cavalerie de l'une vers l'autre, pour se révolter en même temps. Uguccione se retira auprès de Can Grande de la Scala, seigneur de Vérone et chef des Gibelins en Lom- bardie, qui lui donna le commande- ment de ses armées. Il mourut au siége de Padoue en 1319, et son corps fut rapporté à Vérone, où il est enseveli. S. S—t.

FAGGOT (Jacques), savant Suédois d'un mérite très distingué, et qui rendit à son pays des services importants. Né dans la province d'U- pland, en 1699, il fit ses études à Upsal, et entra au département des mines. Il fut ensuite placé au bureau d'arpentage, et devint directeur de cet établissement. Quelques années au- paravant, il avait été nommé secrétaire de l'académie des sciences de Stock- holm. Il mourut en 1777. Faggot commença sa carrière à l'époque où la Suède s'efforçait de réparer, par les arts utiles, les malheurs des guer- res de Charles XII, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à lui faire atteindre ce but. Envoyé à Calmar et à l'île d'Oeland pour diriger les tra- vaux des mines d'alun, il indiqua des procédés nouveaux pour tirer parti de cette richesse naturelle. Ce fut lui qui rectifia les abus et les erreurs nombreuses qui s'étaient introduits

dans les poids et les mesures. Lors qu'il fut devenu membre du bureau d'arpentage, il obtint le privilége de faire lever les cartes des provinces du royaume, et son zèle patriotique trouva des ressources pour fournir aux frais de ce travail. Il donna une attention particulière à la répartition du sol sous le rapport de l'agriculture, et les observations qu'il présenta, comme résultats de l'arpentage, firent décréter la suppression des communes. Après la guerre de 1741, dont la Finlande avait été le théâtre, Faggot fut chargé par le gouvernement d'examiner l'état de cette province, et d'indiquer les moyens d'y ranimer l'industrie. Il donna des projets utiles, qu'on exécuta, et qui firent naître une nouvelle époque dans l'administration de la Finlande. Plusieurs autres objets occupèrent ce citoyen, aussi distingué par ses connaissances que par son dévouement à la patrie. Il donna un nouveau plan pour l'établissement des greniers publics, il perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et fit introduire une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. Son *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale* renferme des vues utiles, dont plusieurs ont été mises à profit. L'académie des sciences de Stockholm, dont Faggot était un des membres les plus actifs, fit frapper, après sa mort, une médaille à son honneur. On peut voir son éloge académique, par Henri Nicander, Stockholm, 1779, en suédois. C—au.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, naquit à Florence, de parents honnêtes mais pauvres, le 24 juin 1660, jour de la fête de St. Jean-Baptiste, dont on lui donna le nom. Il fit de très bonnes études dans le collége des Jésuites, et se fit connaître de bonne heure par des poésies faciles et enjouées. Une réunion des gens de lettres les plus célèbres de ce temps-là, s'était formée dès 1631 dans la maison d'Augustin Coltellini, alors fort jeune (*V.* Coltellini), et avait pris en 1638 le nom d'Académie des *Apatistes*. Elle était devenue très florissante, et comptait parmi ses membres des hommes tels que Filicaja, Magliabecchi, Anton-Maria Salvini, etc. Fagiuoli y lut ses premiers essais; l'académie en fut si charmée, qu'elle se l'associa malgré son extrême jeunesse; et comme elle acquit son plus grand éclat, et pour ainsi dire une seconde existence, lorsqu'après la mort de Coltellini elle eut été transférée, en 1694, de sa maison, où elle s'était toujours assemblée, dans l'une des salles de l'université de Florence, Fagiuoli a été mis par quelques écrivains parmi les académiciens de la première fondation (1). Il commença dès-lors à composer des comédies, dans lesquelles il jouait lui-même de la manière la plus plaisante, et à réjouir les sociétés les plus distinguées de Florence par ses poésies, son humeur facétieuse et ses bons mots. L'archevêque de Sélencie, *Santa croce*, nommé, en 1690, nonce du pape en Pologne, ayant pu juger, en passant par Florence, des talents et de l'ama-

(1) Les faits sont ici dans l'ordre le plus exact; il y a donc erreur sur l'époque où l'académie prit le nom des *Apatistes*, dans l'oraison funèbre de Fagiuoli, prononcée devant l'académie elle-même par le docteur Giuliaaelli, l'un de ses membres, le 20 décembre 1742. On y lit ce passage: *Con quali espressioni di giubbilo e d'ammirazione furono uditi ed acclamati i primi suoi poetici componimenti da' chiarissimi padri di questa accademia.... e quasi sicure speranze e non fallaci presagi presero nell' ascriver lo nel novero di quella virtuosa conversazione, che poi, dalla casa del nostro fondatore qua, in questo amplissimo luogo trasferita, formi questa nobilissima accademia degli Apatisti.* Cette erreur pourrait tromper quelques lecteurs comme elle nous avait d'abord trompés nous-mêmes, et nous croyons utile d'en avertir.

mais il eut le chagrin de survivre à sa femme et à tous ses enfants. Il vit aussi disparaître dans sa vieillesse cette famille de Médicis, qui avait beaucoup perdu de sa grandeur, mais à laquelle étaient attachés de si grands souvenirs. A la mort de Gaston, le sceptre de la Toscane passa, en 1737, dans la maison de Lorraine. Fagiuoli opposa, à toutes ses pertes, le courage, le calme et la résignation d'un sage. Il mourut le 12 juillet 1742, âgé de quatre-vingt-trois ans, après un seul jour de maladie. Il jouit, jusqu'à la fin, de toutes les facultés de son esprit, et, peu de jours avant sa mort, il écrivit contre les vapeurs noires ou les affections hypocondriaques, un *Capitolo* qui est imprimé dans le dernier volume de ses œuvres. Ses poésies burlesques avaient paru en 1729 sous ce titre : *Rime Piacevoli di Giambattista Fagiuoli, parte prima e seconda*, Florence, 2 vol. in-8°. On en fit aussitôt une contrefaçon, intitulée : *Fagiuolaja, ovvero Rime facete*, etc., sous la date d'Amsterdam, 1729, en trois Livres et en deux seuls tomes, in-12. Elles reparurent à Lucques, 1733 et 1734, 6 vol. in-8°.; et l'on y ajouta après sa mort, *ibid.*, 1745, un 7e. vol. Elles sont presque toutes dans le genre burlesque. La decence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre; mais malgré le succès dont elles jouirent de son vivant et les éloges qu'on en a faits, elles n'ont ni l'originalité, ni la verve de celles de Berni et de son école. On en peut dire autant de ses comédies, qu'il fit imprimer à Florence, en 7 vol. in-12, de 1734 à 1756. Le censeur qui les approuva dit avec justice que, non-seulement il n'y a rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, mais qu'il les regarde comme utiles, et que, dans leur style facétieux et burlesque, elles sont une satire continuelle du vice; mais le style burlesque et facétieux peut n'être pas un style comique, et ce n'est pas dans le style seul que consiste la bonne comédie. Fagiuoli a de plus laissé un volume de mélanges en prose (Florence, 1737), qui sont moins estimés que ses vers. G—É.

FAGIUS (Paul), savant théologien protestant, naquit, en 1504, à Saverne, village du Palatinat. Son nom de famille était Bücher, que, suivant la coutume de son siècle, il traduisit par Fagius, du mot latin *fagus* (hêtre). Après avoir fait ses premières études sous la direction de son père, qui tenait une petite école à Saverne, il se rendit à Heidelberg, et de là à Strasbourg, où il apprit l'hébreu du célèbre Wolfgang Capiton. Il s'établit à Isny, en Souabe, se maria et ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes. Cet établissement eut si peu de succès, qu'il se détermina à revenir à Strasbourg après la retraite de Capiton. Il succéda à ce habile professeur dans la chaire d'hébreu, et développa une connaissance si parfaite de cette langue dès ses premières leçons, qu'il acquit en peu de temps une assez grande réputation. Il retourna à Isny, vers 1537, pour y remplir les fonctions de ministre du St Evangile. Le traitement qu'on lui accorda en cette qualité n'était pas suffisant pour le faire subsister avec sa famille; et il était sur le point de demander sa retraite, lorsqu'un magistrat, nommé Pierre Buffler, lui offrit de faire les fonds pour l'établissement d'une imprimerie, s'il voulait en prendre la direction. Fagius accepta avec reconnaissance, fit venir d'Italie le célèbre rabbin Elias Levita, et commença à imprimer des ouvrages qui, en ac-

[illegible]

croissent sa réputation, [illegible] a étendre en Allemagne le goût des langues orientales. Fagius [illegible] à Strasbourg, vers la fin de l'année 1541, [illegible] Heidelberg; [illegible] Th. Cranmer, [illegible] passa en Angleterre avec Martin Bucer, en mois [illegible] 1549. Les deux ministres, après s'être reposés quelque temps [illegible], furent envoyés à Cambridge pour y professer la théologie. Fagius fut à peine arrivé dans cette ville, qu'il tomba malade, et mourut le 12 novembre 1549, [illegible] ans. Son corps fut [illegible] et brûlé publiquement par ordre de la reine Marie; sa mémoire [illegible] sous le règne suivant. Fagius a composé plusieurs ouvrages de grammaire et de critique, et [illegible] quelques autres de l'hébreu. On se contentera de citer les principaux: I. *Metaphrasis et [illegible] epistolæ D. Pauli ad Romanos*. Strasbourg, 1536, in-8. II. *Pirke avoth, seu sententiæ veterum [illegible] hebræorum [illegible] Patrum [illegible]*. [illegible] 1541, in-4. [illegible] III. *Expositio litteralis in IV [illegible] geneseos, cui accessit [illegible] et paraphrasis chaldaica [illegible]*. ibid., 1542, in-4. [illegible] les *Critici sacri*. IV. *Precationes hebraicæ, ex libris [illegible] excerptæ [illegible]*. [illegible] 1542, in-8. V. *Tobias hebraicus in latinum translatus*. [illegible] in-4. VI. *Ben Sirae sententiae morales [illegible]*. ibid., 1542, in-4. VII. *Isagoge in linguam hebraicam*. [illegible] 1543, in-4. VIII. *Breves annotationes in Targum, seu paraphrasin*

chaldaicam [illegible] [illegible]

FAGIUS [illegible]

FALCK [illegible]

[illegible]

sujet, pour son début, laisse croire que Mme. Fagnan n'était pas bien pourvue des charmes de la figure. II. *Kanor*, conte traduit du sauvage, Amsterdam (Paris), 1750, in-12. III. *Le miroir des princesses orientales*, Paris, 1755, in-12. Les idées de ces deux contes sont communes, la marche en est embarrassée; aussi n'eurent-ils pas le même succès que le premier. IV. *Histoire et aventures de milord Pet*, La Haye (Paris) 1755 in-12; plaisanterie de mauvais ton, sans en être plus piquante, et qui eut peu de succès. W—s.

FAGNANI (Jean-Marc), noble Milanais, né sur la fin de l'année 1524, cultiva les belles-lettres et la poésie avec quelque succès. Cependant il résista long-temps aux sollicitations de ses amis qui l'engageaient à publier quelques-unes de ses productions. Il était âgé de quatre-vingts ans lorsqu'il consentit enfin à laisser imprimer un de ses ouvrages, sans doute celui qu'il regardait comme le meilleur, et on ne l'accusera pas de s'être pressé de faire un choix; c'est un poëme latin intitulé: *De bello ariano*. L'auteur y décrit la guerre que, suivant une tradition populaire, S. Ambroise eut à soutenir contre les ariens de son diocèse. Ce poëme, très rare en France, est cité avec éloge par Argelati et Tiraboschi. Jean-Marc Fagnani mourut au commencement de l'année 1609: son oraison funèbre fut prononcée par Pozzobonelli. Aquilino Coppini parle de quelques autres poésies du même auteur, qui n'ont point été imprimées. — Raphaël Fagnani, parent du précédent, mort en 1627, a laissé l'*Histoire des plus illustres familles de Milan*, 8 vol. in-folio, manuscrit conservé dans la bibliothèque des avocats de cette ville. W—s.

FAGNANI (Prosper), canoniste long-temps renommé, fut pendant quinze ans à Rome le secrétaire de diverses congrégations. On le consultait comme un oracle; il entreprit, par l'ordre d'Alexandre VII, un long *Commentaire latin sur les Décrétales*, publié à Rome, en 1661, 5 vol. in-folio, et réimprimé à Venise en 1697. La première édition, qu'il avait soignée lui-même, est la plus estimée: la table de cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre. Fagnani fut aveugle pendant vingt-huit ans, et ne travailla qu'avec les secours d'autrui. Il comprit dans son ouvrage ce que les anciens avaient dit de meilleur, ainsi que le Droit nouveau que les Constitutions des papes avaient introduit. Il mourut en 1678, à l'âge de quatre-vingts ans. B—i.

FAGNANO (Le comte Jules-de Charles de), marquis de Toschi et de St. Onorio, né à Sinigaglia en 1690, et mort vers l'an 1760, est un des géomètres distingués que l'Italie a produits. Nous n'avons pu recueillir le moindre détail sur sa vie. On sait seulement que, vers l'an 1719, il donna, dans les journaux italiens et dans les actes de Leipzig, plusieurs Mémoires sur des problèmes de géométrie et d'analyse transcendante. Il a réuni ces pièces à plusieurs autres, qui n'avaient point encore vu le jour, et a publié le tout sous ce titre: *Produzioni matematiche*, Pise, 1750, 2 vol. in-4. Le premier volume contient une *Théorie générale*, très détaillée et peut-être trop longue, des *Proportions géométriques*; le second offre d'abord un Traité des *Diverses propriétés des Triangles rectilignes*, et ensuite plusieurs pièces relatives aux propriétés et à quelques usages de la courbe appelée *Lemniscate*. Ce second volume est intéressant par les

[illegible]

FAGNIER, [illegible]

FAGON [illegible] le [illegible] plantes de [illegible] so[illegible] Les [illegible] ses [illegible] tenelles [illegible] gaya [illegible] langue [illegible] mitoire [illegible] comm[illegible] la vie [illegible] 16[illegible] Fagon [illegible] études. La [illegible] l'objet [illegible] part [illegible] un [illegible] s'il [illegible] spe[illegible] taux; [illegible] dicte [illegible] thera[illegible] goutte [illegible] defendant [illegible] regardée [illegible] ingenie [illegible] guine [illegible] fut [illegible] peine [illegible] Fagon [illegible]

[illegible]

ger, il lui répondit : « Sire, Votre » Majesté aime à voir ses torts dans » ses généraux. » Il était, au service, de la plus scrupuleuse exactitude, et maintenait avec rigueur la discipline militaire. Incorruptible sous le rapport de l'intérêt, il refusa, au siége de Lille, une offre de 50,000 florins, qui lui fut faite pour obtenir la dispense d'une réquisition de grains, et il aima mieux nourrir ses soldats que de s'enrichir. La Hollande a eu peu d'hommes de guerre dont elle puisse se faire plus d'honneur que de Fagel. M—on.

FAGGI, ou de FAGGIIS (Ange), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, parce qu'il était né dans un château de ce nom au royaume de Naples vers l'an 1500, entra dans l'ordre de S. Benoît, congrégation du Mont-Cassin, et s'y rendit célèbre non seulement par de nombreux ouvrages, mais encore par des qualités personnelles extrêmement recommandables. Religieux inviolablement attaché à sa règle, il remplissait les devoirs de son état avec une exactitude exemplaire. Zélé pour la discipline, de mœurs irréprochables, de la charité la plus compatissante envers les pauvres, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, à moins que le bon ordre n'en souffrît, habile dans les affaires, Faggi était un modèle de toutes les vertus. Son temps était partagé entre les offices, où il était fort assidu, et le travail auquel il se livrait sans relâche; les langues grecque et latine lui étaient aussi familières que celle du pays où il avait été élevé. Dans toutes il composait en vers avec une étonnante facilité et sur quelque sujet qu'on lui proposât. Il avait fait profession au Mont-Cassin en 1519. Il devint abbé de ce monastère et eut la supériorité de plusieurs autres. La présidence de sa congrégation était triennale; elle lui fut déférée à deux reprises, et son gouvernement fut remarquable par la sagesse qu'il mit dans son administration. Le pape Pie V avait pour lui une estime particulière, et le fit inquisiteur de la foi. Etant parvenu à un grand âge, dom Faggi se démit de toutes ses places pour ne plus songer qu'à Dieu. Il mourut au Mont-Cassin en 1593, âgé de quatre-vingt-treize ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *In Psalterium Davidis, regis et prophetæ clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4°., 1575; II. *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, in-4°., 1565. Les nombreuses pièces de ce recueil roulent toutes sur des sujets de piété; III. *Speculum et exemplar christicolarum, seu vita B. patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, in-4°., 1626; Rome, 1687; IV. *Traité sur l'oraison des quarante heures*, Florence, 1585; V. *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; VI. *Officium 40 horarum, vario metri genere*, Florence, 1583; VII. *Sentiments d'un pécheur en présence du très Saint-Sacrement, en vers héroïques*, Florence, 1583; VIII. *Psautier de la Sainte Vierge, en prose et en vers saphiques*, IX. *Eloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prospet Martinengo; X. *Dialogues sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*. On a eu outre de dom Faggi des Hymnes, des Eloges, des Vies de saints, des Sermons, des Homelies et d'autres ouvrages restés manuscrits, et dont on trouvera la liste dans la bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de S. Benoît. L—r.

FAGGIUOLA (Uguccione), chef des Gibelins et seigneur de Pise au commencement du 14e. siècle. Uguccione de la Faggiuola était issu d'une famille illustre qui possédait dans les Apennins des fiefs immédiats de l'empire. Il se distingua dès la fin du 13e. siècle par ses talents militaires. En 1297 les villes gibelines de la Romagne le choisirent pour leur général, dans une guerre contre les Bolonais; Uguccione remporta sur ceux-ci de grands avantages. La situation de ses fiefs au milieu des Apennins le mettait en relation avec les Gibelins Toscans aussi bien qu'avec ceux de la Romagne; il fut à plusieurs reprises nommé général des Arétins, et il les commandait en 1309 lorsque ceux-ci furent battus par les Florentins. Cet échec ne flétrit pas sa réputation; et lorsque les Pisans, après la mort de Henri VII, se virent abandonnés par les armées allemandes et siciliennes, et livrés à la vengeance des Guelfes qu'ils avaient provoqués, ils appelèrent Uguccione de la Faggiuola à leur secours, et ils le nommèrent seigneur de leur ville dans l'automne de 1313. Uguccione manifesta dans cette occasion toutes les ressources de son génie militaire. Malgré l'épuisement des finances des Pisans et le découragement de leurs armées, il leur assura bientôt la supériorité sur le roi de Naples, les Florentins, la ligue guelfe et tous leurs ennemis. Il fit la conquête de Lucques le 14 juin 1314, et il remporta sur les Florentins, le 29 août 1315, la mémorable victoire de Montecatini, où un frère et un neveu du roi de Naples furent tués. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'Uguccione sût aussi bien gouverner que se battre; il avait transporté le despotisme des camps dans une ville libre, et il se rendait odieux aux Pisans par la dureté et la précipitation avec lesquelles il infligeait des peines capitales aux citoyens les plus considérés. Quoique le peuple soupirât après la paix, Uguccione ne voulait consentir à aucune négociation avec les Guelfes; aussi plus les Pisans remportaient de victoires, plus ils s'affligeaient de leurs propres succès. Enfin le 3 avril 1316, ce seigneur fut chassé de Pise et de Lucques, les citoyens de ces deux villes ayant profité du moment où il marchait avec sa cavalerie de l'une vers l'autre, pour se révolter en même temps. Uguccione se retira auprès de Can Grande de la Scala, seigneur de Vérone et chef des Gibelins en Lombardie, qui lui donna le commandement de ses armées. Il mourut au siége de Padoue en 1319, et son corps fut rapporté à Vérone, où il est enseveli. S. S—r.

FAGGOT (Jacques), savant Suédois d'un mérite très distingué, et qui rendit à son pays des services importants. Né dans la province d'Upland, en 1699, il fit ses études à Upsal, et entra au département des mines. Il fut ensuite placé au bureau d'arpentage, et devint directeur de cet établissement. Quelques années auparavant, il avait été nommé secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm. Il mourut en 1777. Faggot commença sa carrière à l'époque où la Suède s'efforçait de réparer, par les arts utiles, les malheurs des guerres de Charles XII, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à lui faire atteindre ce but. Envoyé à Calmar et à l'île d'Oeland pour diriger les travaux des mines d'alun, il indiqua des procédés nouveaux pour tirer parti de cette richesse naturelle. Ce fut lui qui rectifia les abus et les erreurs nombreuses qui s'étaient introduits

dans les poids et les mesures. Lors qu'il fut devenu membre du bureau d'arpentage, il obtint le privilége de faire lever les cartes des provinces du royaume, et son zèle patriotique trouva des ressources pour fournir aux frais de ce travail. Il donna une attention particulière à la répartition du sol sous le rapport de l'agriculture, et les observations qu'il présenta, comme résultats de l'arpentage, firent décréter la suppression des communes. Après la guerre de 1741, dont la Finlande avait été le théâtre, Faggot fut chargé par le gouvernement d'examiner l'état de cette province, et d'indiquer les moyens d'y ranimer l'industrie. Il donna des projets utiles, qu'on exécuta, et qui firent naître une nouvelle époque dans l'administration de la Finlande. Plusieurs autres objets occupèrent ce citoyen, aussi distingué par ses connaissances que par son dévouement à la patrie. Il donna un nouveau plan pour l'établissement des greniers publics, il perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et fit introduire une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. Son *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale* renferme des vues utiles, dont plusieurs ont été mises à profit. L'académie des sciences de Stockholm, dont Faggot était un des membres les plus actifs, fit frapper, après sa mort, une médaille à son honneur. On peut voir son éloge académique, par Henri Nicander, Stockholm, 1779, en suédois. C—au.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, naquit à Florence, de parents honnêtes mais pauvres, le 24 juin 1660, jour de la fête de St. Jean-Baptiste, dont on lui donna le nom. Il fit de très bonnes études dans le collége des Jésuites, et se fit connaître de bonne heure par des poésies faciles et enjouées. Une réunion des gens de lettres les plus célèbres de ce temps-là, s'était formée dès 1631 dans la maison d'Augustin Coltellini, alors fort jeune (*V.* Coltellini), et avait pris en 1638 le nom d'Académie des *Apatistes*. Elle était devenue très florissante, et comptait parmi ses membres des hommes tels que Filicaja, Magliabecchi, Anton-Maria Salvini, etc. Fagiuoli y lut ses premiers essais; l'académie en fut si charmée, qu'elle se l'associa malgré son extrême jeunesse; et comme elle acquit son plus grand éclat, et pour ainsi dire une seconde existence, lorsqu'après la mort de Coltellini elle eut été transférée, en 1694, de sa maison, où elle s'était toujours assemblée, dans l'une des salles de l'université de Florence, Fagiuoli a été mis par quelques écrivains parmi les académiciens de la première fondation (1). Il commença dès-lors à composer des comédies, dans lesquelles il jouait lui-même de la manière la plus plaisante, et à réjouir les sociétés les plus distinguées de Florence par ses poésies, son humeur facétieuse et ses bons mots. L'archevêque de Séleucie, *Santa croce*, nommé, en 1690, nonce du pape en Pologne, ayant pu juger, en passant par Florence, des talents et de l'ama-

(1) Les faits sont ici dans l'ordre le plus exact; il y a donc erreur sur l'époque où l'académie prit le nom des *Apatistes*, dans l'oraison funèbre de Fagiuoli, prononcée devant l'académie elle-même par le docteur Giulianelli, l'un de ses membres, le 20 décembre 1742. On y lit ce passage. *Con quali espressioni di giubbilo e d'ammirazione furono uditi ed acclamati i primi suoi poetici componimenti da' chiarissimi padri di questa accademia.... e quasi sicure speranze e non fallaci presagi presero nell' ascriver lo nel numero di quella virtuosa conversazione, che poi, dalla cara del nostro fondatore quà, in questo amplissimo luogo trasferita, formi questa nobilissima accademia degli Apatisti.* Cette erreur pourrait tromper quelques lecteurs comme elle nous avait d'abord trompés nous-mêmes, et nous croyons utile d'en avertir.

bilité de Fagiuoli, désira l'emmener à Varsovie; et lorsqu'il eut reconnu en lui des qualités solides, et une capacité pour les affaires que l'usage qu'il faisait habituellement de son esprit n'annonçait pas, il ne balança point à le prendre pour secrétaire. Ils arrivèrent à Varsovie le 24 juin, et Fagiuoli ne manqua pas de remarquer, dans un sonnet, que le jour de son arrivée était le jour de sa naissance, de la fête de son patron et de celle du roi, Jean Sobieski. Lancé dans le grand monde et dans les grandes affaires, et doué d'un génie observateur, il prit dès ce moment un usage qu'il conserva tout le reste de sa vie et jusqu'à la veille de sa mort; c'était d'écrire, tous les jours, ses réflexions sur ce qu'il avait vu, et son jugement sur les choses dont il avait été témoin ou qu'il avait entendu raconter. Il trouvait ensuite dans son recueil, sur toutes sortes de sujets, des traits de caractère, des peintures de mœurs, et des observations piquantes, dont il nourrissait ses comédies et ses autres compositions. Cela formait, à sa mort, plusieurs gros volumes, qui passèrent avec la plupart de ses manuscrits dans la bibliothèque particulière du marquis Gabriel Riccardi. Malgré les agréments dont Fagiuoli jouissait, et les espérances de fortune qu'il pouvait avoir, sa santé ne put s'accommoder de la rudesse du climat. Le premier hiver qu'il passa à Varsovie le fit tant souffrir, qu'il ne voulut point s'exposer aux suites d'un second; il demanda son congé, se sépara du légat, qui le regretta, mais qui lui conserva ses bonnes grâces. Fagiuoli lui écrivit quatre ans après, dans un style moitié sérieux et moitié plaisant, à sa manière, pour le féliciter du chapeau de cardinal que venait enfin de lui envoyer Innocent XII; à la mort de ce pape, en 1700, il fut emmené à Rome par le cardinal de Médicis, qui se rendait au conclave, et il y resta jusqu'à la nomination de Clément XI, qui ne fut faite que quatre mois après. De retour à Florence, il se trouva porté, par le crédit qu'il avait acquis auprès du cardinal, à une familiarité intime dans toute la famille du grand-duc. Il était de tous les voyages de la cour, de toutes les *villegiature*, de toutes les fêtes; il en était l'ame par l'enjoûment de sa conversation, par ses compositions faciles, par cette veine inépuisable qui produisait à tout propos des comédies, des scènes improvisées, des folies d'autant plus propres à égayer une cour polie qu'elles ne blessaient jamais la décence. Cependant il était pauvre, marié, chargé de famille; et comme il ne savait point demander, personne ne s'occupait de sa fortune. Une place de juge dans la juridiction archiépiscopale de Florence, fut la première fonction qu'il eut à remplir. Le grand-duc Cosme III l'admit ensuite dans le conseil des deux cents; c'était de ce conseil que l'on tirait les magistrats, mais c'était un titre gratuit et qui ne donnait que des espérances. Le grand-duc Gaston le nomma membre de la magistrature des huit (*d gli otto di balia*) ou du tribunal criminel, qui était composé de huit juges. Quelques années après, il le plaça dans celle des neuf (*de' nove*), chargée de maintenir et de défendre les juridictions, les intérêts, les droits de toute espèce, les terres et les revenus du domaine de Florence. Cette charge, qu'il remplissait avec beaucoup de zèle et d'intégrité, fut le seul moyen d'existence de sa famille. Il éleva et parvint à placer ses fils; il n'eut pour ses filles d'autre ressource que des couvents;

mais il eut le chagrin de survivre à sa femme et à tous ses enfants. Il vit aussi disparaître dans sa vieillesse cette famille de Médicis, qui avait beaucoup perdu de sa grandeur, mais à laquelle étaient attachés de si grands souvenirs. A la mort de Gaston, le sceptre de la Toscane passa, en 1737, dans la maison de Lorraine. Fagiuoli opposa, à toutes ses pertes, le courage, le calme et la résignation d'un sage. Il mourut le 12 juillet 1742, âgé de quatre-vingt-trois ans, après un seul jour de maladie. Il jouit, jusqu'à la fin, de toutes les facultés de son esprit, et, peu de jours avant sa mort, il écrivit contre les vapeurs noires ou les affections hypocondriaques, un *Capitolo* qui est imprimé dans le dernier volume de ses œuvres. Ses poésies burlesques avaient paru en 1729 sous ce titre : *Rime Piacevoli di Giambattista Fagiuoli*, *parte prima e seconda*, Florence, 2 vol. in-8°. On en fit aussitôt une contrefaçon, intitulée : *Fagiuolaja, ovvero Rime facete*, etc., sous la date d'Amsterdam, 1729, en trois Livres et en deux seuls tomes, in-12. Elles reparurent à Lucques, 1733 et 1734, 6 vol. in-8°.; et l'on y ajouta après sa mort, *ibid.*, 1745, un 7e. vol. Elles sont presque toutes dans le genre burlesque. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre; mais malgré le succès dont elles jouirent de son vivant et les éloges qu'on en a faits, elles n'ont ni l'originalité, ni la verve de celles de Berni et de son école. On en peut dire autant de ses comédies, qu'il fit imprimer à Florence, en 7 vol. in-12, de 1734 à 1756. Le censeur qui les approuva dit avec justice que, non-seulement il n'y a rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, mais qu'il les regarde comme utiles, et que, dans leur style facétieux et burlesque, elles sont une satire continuelle du vice; mais le style burlesque et facétieux peut n'être pas un style comique, et ce n'est pas dans le style seul que consiste la bonne comédie. Fagiuoli a de plus laissé un volume de mélanges en prose (Florence, 1737), qui sont moins estimés que ses vers. G—é.

FAGIUS (Paul), savant théologien protestant, naquit, en 1504, à Saverne, village du Palatinat. Son nom de famille était Bücher, que, suivant la coutume de son siècle, il traduisit par Fagius, du mot latin *fagus* (hêtre). Après avoir fait ses premières études sous la direction de son père, qui tenait une petite école à Saverne, il se rendit à Heidelberg, et de là à Strasbourg, où il apprit l'hébreu du célèbre Wolfgang Capiton. Il s'établit à Isny, en Souabe, se maria et ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes. Cet établissement eut si peu de succès, qu'il se détermina à revenir à Strasbourg après la retraite de Capiton. Il succéda à cet habile professeur dans la chaire d'hébreu, et développa une connaissance si parfaite de cette langue dès ses premières leçons, qu'il acquit en peu de temps une assez grande réputation. Il retourna à Isny, vers 1537, pour y remplir les fonctions de ministre du S. Evangile. Le traitement qu'on lui accorda en cette qualité n'était pas suffisant pour le faire subsister avec sa famille; et il était sur le point de demander sa retraite, lorsqu'un magistrat, nommé Pierre Buffler, lui offrit de faire les fonds pour l'établissement d'une imprimerie, s'il voulait en prendre la direction. Fagius accepta avec reconnaissance, fit venir d'Italie le célèbre rabbin Elias Levita, et commença à imprimer des ouvrages qui, en ac-

réputation, contribuaient
n Allemagne le goût des
ientales. Fagius revint à
, vers la fin de l'année
r les affaires de sa commu-
isita ensuite Marbourg,
; et, à la sollicitation de
er, archevêque de Cantor-
sa en Angleterre avec Mar-
au mois d'avril 1549. Les
itres, après s'être reposés
ips de leurs fatigues, fu-
és à Cambridge pour y pro-
éologie. Fagius fut à peine
; cette ville, qu'il tomba
mourut le 12 novembre
âge de quarante-cinq ans.
fut déterré huit ans après,
bliquement par ordre de la
: : sa mémoire fut réhabi-
e règne suivant. Fagius a
usieurs ouvrages de gram-
critique, et en a traduit
utres de l'hébreu. On se
de citer les principaux: I.
sis et enarratio perpetua
D. Pauli ad Romanos,
, 1536, in-fol. II. *Pirsko-*
sententiæ veterum sapien-
œorum quas apophteg-
trum nominant, Isny,
4°.; très-rare. III. *Expo-*
alis in IV priora capita
ui accessit textûs hebraïci
raseos chaldaïcæ collatio,
1, in-4°., réimprimée dans
sacri. IV. *Precationes*
ex libello hebraico ex-
nomen: Liber fidei, ibid.,
5°. V. *Tobias hebraicus*
translatus, ibid., 1542,
Ben Syrae sententiæ mo-
succincto commentario,
2, in-4°. VII. *Isagoge in*
hebraicam, Constance,
4° VIII. *Breves annota-*
argum, seu paraphrasis
chaldaïca Onkeli in Pentateuchum,
Isny, 1546, in-fol., réimprimé dans
les *Critici sacri*. IX. *Opusculum he-*
braïcum Thisbites inscriptum ab
Eliâ Levitâ elaboratum, latinitate
donatum, Isny, 1541, in-4°.; nou-
velle édition, Bâle, 1557, in-4°. X.
Translationum præcipuarum Vete-
ris Testamenti inter se variantium
collatio, réimprimé dans les *Critici*
sacri. On peut consulter, pour plus
de détails, la *Bibliotheca Viror. il-*
lust., de Boissard; le petit Traité *De*
eximiis Suevorum in orientalem lit-
teraturam meritis, §. *VII*, inséré
dans les *Amœnitates* de Schelhorn,
tom. XIII, et surtout l'ouvrage inti-
tulé: *De vitâ, obitu, combustione et*
restitutione Martini Buceri et Pauli
Fagii, Strasbourg, 1562, in-8°.

W—s.

FAGIUS (Jean-Nicolas). *Voy.*
Fau.

FAGNAN (Marie-Antoinette,
dame) née à Paris, dans le 18e. siè-
cle, semble avoir cultivé les lettres
plus par délassement que par le désir
de la réputation. L'obscurité dont elle
s'est constamment environnée, a
rendu infructueuses toutes les recher-
ches qu'on a faites sur sa personne,
et on ignore même l'époque de sa
mort, que quelques biographes pla-
cent vers l'année 1770. Les ouvrages
connus de Mme. Fagnan sont: I. *Mi-*
net bleu et Louvette; cette féerie,
écrite d'un style agréable, fut d'abord
imprimée dans le *Mercure de France*.
L'abbé de la Porte l'inséra ensuite
dans la *Bibliothèque des fées et des*
génies, 1765; elle a été reimprimée
dans le *Cabinet des fées*, t. XXXV,
et encore dans les *Contes merveilleux*,
1814, 4 vol. in-12. Le but de ce pe-
tit conte est de prouver qu'avec un
bon cœur on ne peut jamais être véri-
tablement laide. Le choix d'un pareil

sujet, pour son début, laisse croire que Mme. Fagnan n'était pas bien pourvue des charmes de la figure. II. *Kanor*, conte traduit du sauvage, Amsterdam (Paris), 1750, in-12. III. *Le miroir des princesses orientales*, Paris, 1755, in-12. Les idées de ces deux contes sont communes, la marche en est embarrassée; aussi n'eurent-ils pas le même succès que le premier. IV. *Histoire et aventures de milord Pet*, La Haye (Paris) 1755 in-12; plaisanterie de mauvais ton, sans en être plus piquante, et qui eut peu de succès. W—s.

FAGNANI (Jean-Marc), noble Milanais, né sur la fin de l'année 1524, cultiva les belles-lettres et la poésie avec quelque succès. Cependant il résista long-temps aux sollicitations de ses amis qui l'engageaient à publier quelques-unes de ses productions. Il était âgé de quatre-vingts ans lorsqu'il consentit enfin à laisser imprimer un de ses ouvrages, sans doute celui qu'il regardait comme le meilleur, et on ne l'accusera pas de s'être pressé de faire un choix; c'est un poëme latin intitulé: *De bello ariano*. L'auteur y décrit la guerre que, suivant une tradition populaire, S. Ambroise eut à soutenir contre les ariens de son diocèse. Ce poëme, très rare en France, est cité avec éloge par Argelati et Tiraboschi. Jean-Marc Fagnani mourut au commencement de l'année 1609: son oraison funèbre fut prononcée par Pozzobonelli. Aquilino Coppini parle de quelques autres poésies du même auteur, qui n'ont point été imprimées. — Raphaël Fagnani, parent du précédent, mort en 1627, a laissé l'*Histoire des plus illustres familles de Milan*, 8 vol. in-folio, manuscrit conservé dans la bibliothèque des avocats de cette ville. W—s.

FAGNANI (Prosper), canoniste long-temps renommé, fut pendant quinze ans à Rome le secrétaire de diverses congrégations. On le consultait comme un oracle; il entreprit, par l'ordre d'Alexandre VII, un long *Commentaire latin sur les Décrétales*, publié à Rome, en 1661, 5 vol. in-folio, et réimprimé à Venise en 1697. La première édition, qu'il avait soignée lui-même, est la plus estimée: la table de cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre. Fagnani fut aveugle pendant vingt-huit ans, et ne travailla qu'avec les secours d'autrui. Il comprit dans son ouvrage ce que les anciens avaient dit de meilleur, ainsi que le Droit nouveau que les Constitutions des papes avaient introduit. Il mourut en 1678, à l'âge de quatre-vingts ans. B—t.

FAGNANO (Le comte Jules-de Charles de), marquis de Toschi et de St. Onorio, né à Sinigaglia en 1690, et mort vers l'an 1760, est un des géomètres distingués que l'Italie a produits. Nous n'avons pu recueillir le moindre détail sur sa vie. On sait seulement que, vers l'an 1719, il donna, dans les journaux italiens et dans les actes de Leipzig, plusieurs Mémoires sur des problèmes de géométrie et d'analyse transcendante. Il a réuni ces pièces à plusieurs autres, qui n'avaient point encore vu le jour, et a publié le tout sous ce titre: *Produzioni matematiche*, Pise, 1750, 2 vol. in-4. Le premier volume contient une *Théorie générale*, très détaillée et peut-être trop longue, des *Proportions geométriques*; le second offre d'abord un Traité des *Diverses propriétés des Triangles rectilignes*, et ensuite plusieurs pièces relatives aux propriétés et à quelques usages de la courbe appelée *Lemniscate*. Ce second volume est intéressant par les

résultats curieux et remarquables que l'on y trouve. Il paraît que la Lemniscate était la courbe favorite de Fagnano : il l'a retournée dans tous les sens, et en a même fait graver la figure sur le frontispice de son livre. —Fagnano eut un fils (Jean-François de FAGNANO de Toschi), qui fut archidiacre de Sinigaglia, et qui aimait aussi beaucoup les mathématiques; les journaux de Leipzig, particulièrement ceux des années 1774, 1775 et 1776, contiennent divers Mémoires de lui sur la géométrie et l'analyse. N—T.

FAGNIER. *V.* VIAIXNES.

FAGON (GUI-CRESCENT), naquit le 11 mai 1638, dans le jardin des plantes de Paris, dont Gui de la Brosse, son oncle, était fondateur et intendant. Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux furent des plantes, dit Fontenelle; les premiers mots qu'il bégaya furent des noms de plantes; la langue de la botanique fut sa langue maternelle. Après la mort de son père, commissaire des guerres, qui perdit la vie sous les murs de Barcelone, en 1649, le jeune Fagon, placé au collége de Ste.-Barbe, y fit d'excellentes études. La médecine devint ensuite l'objet spécial de ses travaux. La plupart des thèses qu'il soutint présentent un vif intérêt. Dans l'une, il examine s'il existe réellement une génération spontanée des animaux et des végétaux; dans l'autre, il préconise la diète lactée comme le meilleur moyen thérapeutique du rhumatisme et de la goutte; mais il se distingua surtout en défendant, avec une rare sagacité, la circulation du sang, qui n'était encore regardée que comme une hypothèse ingénieuse. Sa dissertation : *An à sanguine impulsum cor salit* (1663)? fut présidée par Nicolas Bonvarlet. A peine reçu docteur, Fagon obtint la chaire de botanique et celle de chimie au jardin des plantes. Ce jardin, dont la surintendance était confiée au premier médecin du roi, avait été singulièrement négligé par Cousinot et Vautier. L'archiâtre Vallot se montra aussi zelé que ses prédécesseurs avaient été insouciants. Il fut puissamment secondé par Fagon, qui fit des excursions botaniques en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et les bords de la mer, où il recueillit une abondante moisson. Le Catalogue publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius*, est précédé d'un petit poème qui ne manque pas d'élégance. Fagon devint, en 1680, premier médecin de madame la dauphine, puis de la reine, enfin de Louis XIV en 1693. Revêtu de ces dignités, il fut nommé en 1699, membre honoraire de l'académie des sciences. On voit à regret qu'il n'enrichit point les mémoires de cette compagnie célèbre; et la république littéraire ne possède pas de lui un seul ouvrage; car ce nom ne peut être donné à une mince brochure intitulée : *Les admirables qualités du Quinquina, confirmées par plusieurs expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres, pour toute sorte d'âge*, Paris, 1703, in-12, ni à diverses thèses sur l'efficacité de l'eau panée, sur l'utilité du café pour les gens de lettres, sur les inconvénients du tabac, etc.; thèses que peuvent réclamer les candidats qui les ont défendues. On se tromperait cependant si l'on jugeait que la carrière de Fagon fut stérile. Tous les moments dont ses emplois lui permirent de disposer, il les consacra soit à l'exercice *gratuit* de sa profession, soit à des actes de justice et de bienfaisance, qui ne peuvent être assez loués, parcequ'ils sont excessivement

rares. Fagon, transporté à la cour, étonna, scandalisa, par des vertus qui semblent proscrites de ce séjour de corruption. Il diminua considérablement les revenus de sa charge; il abolit les tributs établis sur les nominations aux chaires de professeur dans les différentes universités, et sur les intendances des eaux minérales du royaume; il restreignit autant que cela lui fut possible, et regretta de ne pouvoir anéantir la vénalité des places. Il fit supprimer la chambre royale des universités provinciales, confirma, étendit même les droits de la faculté de médecine de Paris, et poursuivit avec une louable sévérité les médicastres, les empiriques, les charlatans, qui, de nos jours, pratiquent impunément leur art homicide, et distribuent sans crainte leurs poisons. Un des plus beaux titres de gloire pour Fagon est, sans contredit, d'avoir non-seulement estimé, admiré, mais recherché et protégé avec une sorte de passion, les savants et les artistes. Ce fut par ses soins, et sur sa recommandation, que Louis XIV envoya Plumier en Amérique, Feuillée au Pérou, Lippi en Egypte, Tournefort en Asie. Fagon donna surtout à ce dernier les témoignages les plus éclatants d'une haute considération: il l'appela d'Aix à Paris, et lui procura la chaire de botanique au jardin du roi. Le célèbre naturaliste provençal témoigna dignement sa reconnaissance à son Mécène, en lui consacrant sous le nom de *Fagonia*, un genre de plantes rosacées (de la famille des Rutacées, de Jussieu et de Ventenat), dont la plupart des espèces sont originaires du Levant. Fagon était d'une constitution très délicate, fatigué par un asthme violent, et tourmenté par la pierre, dont il fut opéré en 1702, par l'habile chirurgien Mareschal. Il parvint cependant, à l'aide d'une conduite régulière, d'une sobriété constante et scrupulense, jusqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans; il mourut le 11 mars 1718. Son éloge est inséré parmi ceux des académiciens, par Fontenelle, et beaucoup plus détaillé dans la *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine* par J. A. Hazon. C.

FAHLENIUS (Eric), né en Suède, dans la province de Vestmanie, devint, en 1701, professeur des langues orientales à Pernau, en Livonie. Lorsque ce pays eut été occupé par les Russes, il retourna en Suède. On a de lui : I. *Disp. de priora capita ex comment. R. Isaac Abarbanelis in prophetam Jonam in linguam lat. translata*, 1696. II. *Disp. historiam Alcorani et fraudem Mahumedis sistens*, 1679. III. *De triplici Judæorum libros sacros commentandi ratione, eorumdemque scriptorum usu et utilitate in scholis christianorum*, 1701. — Un autre Suédois, nommé Jonas Fahlenius, fut évêque d'Abo, où il mourut en 1748, laissant quelques Dissertations latines.

C—au.

FAHRENHEIT (Gabriel Daniel), habile physicien et artiste ingénieux, naquit à Dantzig, vers la fin du 17e siècle. Son père le destinait à suivre le commerce, mais son goût le portait à l'étude des sciences, et le succès de quelques instruments qu'il exécuta avec d'utiles rectifications détermina son penchant pour la physique. Il voyagea dans les différentes parties de l'Allemagne pour accroître ses connaissances par la fréquentation des savants; s'établit ensuite en Hollande où il acquit l'amitié des hommes les plus distingués, entr'autres de l'illustre 'sGravesande, et mourut en 1740 dans un âge peu avancé. Il avait entrepris

une machine pour le desséchement des terreins sujets aux inondations, et avait obtenu des états de Hollande un privilége pour l'exécution. En mourant, il pria 'sGravesande de terminer cette machine au profit de ses héritiers. 'sGravesande y fit des changements qu'il jugeait propres à en rendre le jeu plus prompt; mais, à la première expérience, elle se dérangea et fut abandonnée. Fahrenheit est principalement connu par les aréomètres et les thermomètres de son invention. « L'aréomètre de Fahrenheit, » dit M. Libes (*Diction. de physique*), offre l'avantage d'opérer sur » des volumes égaux de différents » fluides, et conséquemment de faire » connaître le rapport exact qui existe » entre leurs pesanteurs spécifiques. » Les physiciens anglais, dit le même » auteur, préfèrent au thermomètre » de Réaumur celui de Fahrenheit, » qui est à mercure, et qui a pour li» mites de l'échelle les degrés qui ré» pondent l'un à la chaleur de l'eau » bouillante, l'autre à la congélation » déterminée par le muriate d'ammo» niaque. La distance qui sépare les » deux limites est divisée en deux » cent douze parties égales; d'où il » résulte que le trente-deuxième de» gré coïncide avec le zéro du ther» momètre français, ce qui donne » cent quatre-vingts degrés depuis le » même terme jusqu'à celui de l'eau » bouillante. Neuf degrés du therfno» mètre de Fahrenheit en valent » quatre du thermomètre de Réaumur » divisé en quatre-vingts parties, et » cinq degrés du thermomètre centi» grade. » On attribue à Fahrenheit une *Dissertation sur les thermomètres*, 1724; et on trouve de lui, dans les *Transactions philosophiques* de la même année, cinq Mémoires sur *le degré de chaleur de divers liquides en état d'ébullition*, sur *la congelation de l'eau dans le vide*, sur *les gravités spécifiques de différents corps*, sur *un nouveau baromètre*, et sur un *Aréomètre de nouvelle invention*; on les trouve aussi, en latin, dans les *Acta eruditorum*. de Leipzig. W—s.

FAIEL, ou FAYEL. *V.* COUCY (RAOUL ou RENAUD de).

FAIGNET (JOACHIM), né à Montcontour en Bretagne, au mois d'octobre 1703, trésorier au bureau de Châlons, fut, sinon l'un des créateurs en France de la science de l'économie politique, du moins l'un de ceux qui en propagèrent les principes, et en firent ressortir les avantages avec le plus de zèle et de constance. Les différents ouvrages qu'il a publiés, intéressants par le sujet, mais rédigés avec trop peu de méthode et de soin, n'eurent que peu de succès lors de leur publication, et sont depuis longtemps oubliés. On y trouve cependant des vues utiles, et qui auraient pu être mises en pratique. Faignet a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie (entre autres l'art. *Dimanche*), et des morceaux de littérature aux Journaux du temps. Ce citoyen modeste et laborieux mourut vers 1780, dans un âge avancé. On a de lui: I. *L'Econome politique, projet pour enrichir et perfectionner l'espèce humaine*, Paris, 1763, in-12. Quelques catalogues en annoncent une nouvelle édition, sous ce titre: *L'Ami des pauvres* ou *projet*, etc., Londres, 1767, in-12. II. *Mémoires politiques sur les finances*, 1763, in-12. III. *Entretien de nos troupes à la décharge de l'Etat*, 1769, in-12. IV. *La légitimité de l'usure réduite à l'intérêt légal*, 1770, in-12. W—s.

FAIL (NOEL DU). *Voy.* DUFAIL.

FAILLE (Jean-Charles de la), jésuite, né à Anvers, en 1597, fut admis dans la société, à l'âge de 16 ans, et professa ensuite les mathématiques, avec une grande réputation, à Dole et à Louvain. Il fut nommé à la chaire de cette science, au collége royal de Madrid, lors de sa fondation, et, quelque temps après, fut appelé à la cour, pour donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche. La conversation et les manières du savant religieux plurent tellement au jeune prince, qu'il ne voulut plus s'en séparer. Il accompagna donc son auguste élève dans ses voyages en Catalogne, en Sicile, et à Naples. Il mourut à Barcelone, le 4 novembre 1652. Don Juan lui fit faire de magnifiques obsèques, et ordonna qu'on plaçât sur son tombeau une épitaphe qui exprimât ses regrets de l'avoir perdu. On a de La Faille : I. *Theses mechanicæ*, Dôle, 1625. II. *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4. « Ce géomètre, digne d'éloges, dit Montucla, y assigne, à la vérité, d'une manière fort prolixe et embarrassée, les centres de gravité des différentes parties tant du cercle que de l'ellipse; il y fait surtout voir la liaison qui existe entre cette détermination et celle de la quadrature de ces courbes, ou leur rectification, et comment l'une des deux étant donnée, l'autre l'est aussi nécessairement. » On doit remarquer que l'ouvrage de La Faille a précédé celui de Guldin (que l'on regarde communément comme l'auteur de la théorie de la gravitation. W—s.

FAILLE (Germain et non pas Guillaume de la), historien, né à Castelnaudary, en 1616, prit ses degrés en droit à l'université de Toulouse, et fut ensuite pourvu de la charge d'avocat du roi au présidial de sa patrie. Il se défit de cet emploi en 1655, pour se fixer à Toulouse, où il venait d'être élu syndic. Ce qui le détermina, fut l'espoir de trouver plus de moyens de suivre son goût pour l'étude, dans une ville où les lettres étaient depuis long-temps en honneur. Lorsqu'il eut fait connaître son projet d'écrire les annales de Toulouse, il obtint l'entrée de tous les dépôts, et on s'empressa de lui adresser de toutes parts les documents qui pouvaient lui être utiles. Les magistrats, après avoir lu son ouvrage, décidèrent que l'impression en serait faite aux frais même de la ville, et lui donnèrent d'autres marques de leur satisfaction. Pendant son troisième capitonlat, La Faille engagea ses confrères à faire placer dans une des salles de l'hôtel de ville les bustes en marbre des trente plus illustres Toulousains; et on lui laissa le soin d'en surveiller l'exécution. Il fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux floraux, en 1694, et il remplit cette place avec distinction, malgré son grand âge, jusqu'à sa mort, arrivée le 12 novembre 1711. Il était alors dans sa 96e. année. On a de lui : I. Les *Annales de la ville de Toulouse* (de 1271 à 1610), première partie, 1687; 2e. partie, 1701, 2 vol. in-fol. Le style, dit Legendre, en est vif et concis; mais peu correct. On y trouve un grand nombre de faits curieux. La Faille, invité à donner la continuation de cet ouvrage, répondit que son amour pour la vérité ne lui permettant pas de la trahir, il croyait prudent de ne pas aller plus loin. Durosoy, le dernier annaliste de Toulouse, a beaucoup profité des recherches de son prédécesseur. II. *Traité de la noblesse des Capitouls*, Toulouse, 1667,

1673, 3e. édition augmentée, 1707, in-4°., La Faille entreprit cet ouvrage, pour prévenir les atteintes que les commissaires chargés de la recherche des faux nobles, auraient pu porter aux priviléges du capitoulat. III. *Lettre sur Pierre Goudelin*, imprimée à la tête des poésies de cet auteur, Toulouse, 1678, in-12: et dans le *Recueil des poètes gascons*, Amsterdam, 1700, in-8°. IV. Des *Discours* et des *Pièces de vers* dans le *Recueil des Jeux Floraux*. M. Barbier attribue à La Faille la *Traduction du Traité* de Nicole, *de la Beauté des Ouvrages d'esprit, et particulièrement de l'Epigramme*, imprimée avec le *Recueil des plus beaux endroits de Martial*, trad. par Pierre Costar, Toulouse, 1689, 2 vol. in-12. W—s.

FAILLE (Clément de la), naturaliste, né à la Rochelle, dans le 18e. siècle, étudia d'abord le droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Toulouse. Il fut ensuite nommé contrôleur des guerres, et profita des loisirs que lui donnait cette place, afin de se livrer à son goût pour les sciences naturelles et les expériences d'agriculture. Il était en correspondance avec Dezallier d'Argenville, Alléon Dulac et d'autres savants. La société d'agriculture de la Rochelle l'avait élu son secrétaire perpétuel, et il était membre de celles de Rennes, Lyon, Tours, Berne, et de l'académie d'Augsbourg. Il avait composé plusieurs ouvrages dont la publication lui aurait assuré une place distinguée parmi les naturalistes français; mais la modicité de sa fortune ne lui permit pas de faire les frais des gravures dont ils devaient être ornés, et il ne put trouver aucun libraire qui voulût s'en charger, à une époque où le goût de l'histoire naturelle était encore très peu répandu en France. On ignore l'époque précise de la mort de ce savant modeste; mais, d'après les probabilités, on croit pouvoir la placer vers 1770. On a de lui: I. *Conchyliographie*, ou *Traité général des coquillages de mer, de terre et d'eau douce du pays d'Aunis*, in-4°., fig., manuscrit. On en a extrait la *Dissertation sur la pholade ou Dail*, imprimée dans le tome III des *Mémoires* de l'académie de la Rochelle; et une autre *Dissertation sur les différentes espèces d'huîtres des côtes de la Rochelle*, imprimée par extrait dans le *Mercure de France*, septembre, 1751, et dans les *Mélanges d'histoire naturelle* d'Alléon Dulac. II. *Mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis, avec la description d'un alphabet lapidifique, pour servir à l'histoire naturelle de cette province*, in-4°., fig., manuscrit. On trouve un extrait de cet ouvrage dans le *Mercure*. octobre, 1754, et dans les *Mélanges* d'Alléon Dulac. III. *Mémoire sur les pétrifications des environs de la Rochelle*, imprimé dans l'*Oryctologie* d'Argenville. IV. *Mémoire sur les moyens de multiplier aisément les fumiers dans le pays d'Aunis*, la Rochelle, 1762, in-12; réimprimé dans le *Journal Economique*, décembre, même année; V. *Essai sur l'histoire naturelle de la taupe, et sur les différents moyens qu'on peut employer pour la détruire*, la Rochelle, 1768, in-12, fig.; nouvelle édition, 1769, in 8°.: ouvrage estimé, traduit en allemand par I. P. E, avec des augmentations, Francfort, 1778, in-8°., fig. W—s.

FAINI (Mme. Diamante), née *Medaglia*, poète italienne du 18e. siècle, vit le jour au village de Savallo, en la vallée de Sabbio dans le

Brescian, chez son oncle, qui en était curé, et avec lequel son père et sa mère étaient venus jouir des agréments de la campagne. Elle y resta ses premières années, pendant lesquelles elle commença à faire remarquer les grâces et la vivacité de son esprit. Son père, qui exerçait la profession de médecin dans la petite ville de Castrezato, vint enfin prendre sa fille au sortir de l'enfance, et l'emmena chez lui, où il lui enseigna lui-même les éléments de la langue latine, qu'ensuite elle cultiva avec succès. Sans avoir d'autres maîtres que la lecture des auteurs classiques pour apprendre l'art des vers, elle parvint à composer, à quinze ans, des sonnets qui firent l'admiration des connaisseurs. Lorsque bientôt après elle se rendit à Brescia, où sa réputation l'avait précédée, elle y fut accueillie comme une merveille par tous ceux qui aimaient les muses; et dès-lors elle fit de la poésie sa principale occupation. Ses vers, à cet âge où la nature commence à disposer la jeunesse à l'amour, n'exprimaient guère que les tendres sentiments de son cœur; mais quand elle fut mariée, retirée à Salo, où habitait son mari, ses chants cessèrent d'être amoureux, malgré ce que cette ville, située sur les bords enchanteurs du lac de Garde, a de romantique. Mme. Faïni composait des sonnets, des stances, des madrigaux sans amour, pour des noces, pour des réceptions de docteurs, même pour des vêtures religieuses; mais ce genre fadement louangeur, dont tant de beaux esprits italiens faisaient leurs délices, finit par l'ennuyer à tel point qu'elle jura d'y renoncer, en consignant sa résolution dans un nouveau sonnet. Les éditeurs de recueils poétiques vinrent alors mettre sa lyre à contribution. Il n'arrivait pas un étranger qui, visitant les bords charmants du lac, ne voulût la voir et tenir d'elle quelqu'une de ses nouvelles productions poétiques. Elle fut agrégée aux académies des *Unanimi* de Salo, des *Orditi* de Padoue, des *Agiati* de Roveredo, et des *Arcadi* de Rome. Ses compositions en prose n'étaient pas moins faciles et moins élégantes que ses vers : un Recueil imprimé de plusieurs de ses lettres familières, et surtout une savante Dissertation sur les études qui conviennent aux dames, en sont la preuve. Ce qui paraîtra singulier, est qu'elle y cherche à détourner les femmes de la poésie, voulant qu'elles s'occupent plutôt de la géométrie et des mathématiques, auxquelles elle-même s'était adonnée sous la direction du comte J.-B. Suardi. Elle écrivait aussi en latin et même en français avec une rare pureté. Elle possédait assez bien la science astronomique, les opinions philosophiques modernes, et même les matières théologiques, pour en pouvoir parler avec ceux qui en étaient le mieux instruits. Vers la fin de sa vie elle ne lisait presque plus qu'les livres saints. Elle mourut à Salo, le 15 juin 1770. Ses amis, J.-M. Fontana et Mathias Butturini, firent sur sa mort des Elégies dans lesquelles ils lui donnèrent de justes louanges. Antoine Brognoli, patricien brescian, qui a écrit et publié son Eloge à Brescia en 1785, d'après sa Vie imprimée à Salo, le termine en appliquant à ces hommages funéraires le mot d'Horace : *Petimus damusque vicissim*. Les Œuvres de Mme. Faïni avaient été imprimées avec sa Vie, par Joseph Pontara. G—s.

FAIRFAX (Edouard), poète anglais, fils de sir Thomas Fairfax de Denton, dans le comté d'York, vivait à la fin du 16e. siècle et au commen-

[illegible] du [illegible]. [illegible] que ses [illegible] [illegible] leur [illegible] [illegible] [illegible] sa modestie et son goût pour [illegible] et pour la vie paisible [illegible] [illegible] son pays natal. [illegible] de la composition de divers [illegible] en prose et en vers. [illegible] sa réputation, est le *Godefroi de Bouillon*, traduction de *la Jérusalem délivrée*. Cette traduction, où l'auteur s'est attaché à [illegible] original vers pour vers, [illegible] avec une exactitude et une [illegible] qu'on rencontre rarement [illegible], obtint un grand succès dans [illegible] temps, et a été longtemps [illegible], malgré la [illegible] [illegible], contraire au génie et aux [illegible] de la poésie anglaise. Le [illegible] mettant cette traduction [illegible] de tous les autres ouvrages de [illegible] anglaise; et Charles Ier, dans [illegible] prison, y trouvait une distraction [illegible] de ses malheurs. La première édition du *Godefroy* parut en [illegible]. Les autres ouvrages de Fairfax que l'on cite, sont des *Églogues* [illegible], dont une seule a été imprimée [illegible] M^rs^. Cooper's *Muse's Library*, 17[illegible]: une *Histoire* en vers, [illegible] *Édouard*, surnommé *le Prince* [illegible]; un livre intitulé: *la Démonologie*, où il parle de la sorcellerie, [illegible] qu'elle était en usage dans sa [illegible]; des *Lettres* à Jean Dorrell, [illegible] catholique, enfermé dans le [illegible] d'York, touchant la suprématie et l'infaillibilité du pape, [illegible], etc. Rien de tout cela n'a été imprimé. Il montre dans ses ouvrages [illegible] théologie un esprit de paix et de modération, et dans ceux de poésie [illegible] respect pour la morale, qui [illegible] [illegible] à l'occasion de ses églogues:

[illegible]

[illegible] le reconnaissait pour son maître dans l'art des vers; et Dryden, en [illegible] à [illegible]. [illegible] *Godefroi de Bouillon*. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] Guillaume Fairfax, a traduit du grec en anglais, *les Vies des auteurs philosophes, par Diogène Laërce*. [illegible]

FAIRFAX (Thomas, lord), [illegible] [illegible] en Angleterre au grand [illegible] [illegible] [illegible] guerres civiles du règne de Charles Ier, [illegible] [illegible] général des troupes du parlement, [illegible] [illegible] de Ferdinand lord Fairfax, et de Marie, fille d'Edmond Sheffield, comte de Mulgrave. Il naquit à [illegible], dans le comté d'York, en [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de Saint-Jean à Cambridge. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ses [illegible], et manifesta [illegible] de l'amour pour le service. [illegible] ses commencements ne furent pas très prévenants; [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] caractère [illegible]. [illegible] [illegible] [illegible] Hollande, [illegible] [illegible]. [illegible] Horace Vere, [illegible] [illegible] le métier des armes. De retour en Angleterre, il épousa la fille de [illegible] [illegible], et se retira dans la maison paternelle: ce fut dans cette retraite qu'il conçut pour la cour une aversion extrême; sentiment qui prit naissance en lui, [illegible] par les suggestions de sa femme, [illegible] [illegible], soit par l'exemple et les exhortations de son propre père, qui devint un des [illegible] les plus actifs et les plus ardents contre la cause du roi. [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] ce prince essaya de

lever à York, pour la garde de sa personne, un corps que les habitants de la province supposèrent être le noyau d'une armée, soupçon qui fut vérifié par l'événement, le parti auquel tenait Fairfax le chargea de présenter une pétition à Charles, pour le supplier d'écouter la voix de son parlement, et de ne pas continuer à lever des troupes. Comme le roi cherchait à éviter cette pétition, il le suivit avec une telle persévérance, qu'il finit par la lui présenter en pleine campagne, sur le pommeau de la selle de son cheval, en présence de cent mille personnes. Peu de temps après, quand la guerre civile éclata, le père de Fairfax reçut du parlement une commission de général en chef dans le Nord, et lui une de général de cavalerie. Ils se distinguèrent l'un et l'autre dans cette guerre, par leur bravoure, leur intelligence et leur activité, notamment à la bataille de Marstdon-Moore et à la prise d'York. Thomas Fairfax fut deux fois blessé très grièvement, et courut souvent risque de la vie. Ses exploits lui valurent les applaudissements de son parti, et en 1645, lorsque le parlement jugea à propos de donner une nouvelle forme à l'armée, et d'ôter le commandement en chef au comte d'Essex, cette assemblée, qui savait que Fairfax était un presbytérien zélé, l'élut unanimement pour lui succéder. On lui adjoignit Cromwell avec le titre de lieutenant-général; mais celui-ci n'accepta le grade inférieur que dans l'intention d'être réellement le maître. Dès que Fairfax, qui était dans le nord de l'Angleterre, eut connaissance des ordres du parlement, il vola à Londres, fut présenté à la chambre des communes, le 19 février, par quatre membres, et complimenté par l'orateur qui lui remit sa commission. Il eut le pouvoir de nommer tous les généraux sous ses ordres, et alla, au mois d'avril, à Windsor, où il s'occupa d'organiser la nouvelle armée que le parlement venait de voter. « Mais, comme l'observe Rapin-Thoyras, ce fut Cromwell qui, sous le nom de Fairfax, » agissait constamment; car il avait » pris sur lui un si grand empire, » qu'il lui faisait faire tout ce qu'il » voulait. Il avait eu l'adresse de lui » persuader qu'il n'avait en vue que » le bien de la religion et de la patrie, » et par-là il l'avait disposé à recevoir ses conseils, et à avoir une entière confiance en lui. » Nommé gouverneur de Hull, et envoyé par le parlement au secours de Taunton dans le Somerset-Shire, que les royalistes assiégeaient vivement, Fairfax y reçut contre-ordre, et fut chargé de joindre Cromwell, pour veiller sur les mouvements du roi, qui venait de quitter Oxford. Après divers mouvements, les deux armées se rencontrèrent, et, le 14 juin, se livra la bataille de Naseby dans le Northampton - Shire : elle fut décisive. Le roi, obligé de fuir, se retira dans le pays de Galles. Fairfax, victorieux, mit le 16 le siége devant Leicester, qui se rendit le 18. Le 10 juillet il défit lord Goring, qui avait été obligé d'abandonner le siége de Taunton pour venir à sa rencontre; le 22 il emporta d'assaut Bridgewater, prit ensuite plusieurs autres places, et, le 10 septembre, força Bristol à se rendre. Il soumit tout ce qui est à l'ouest de Londres, puis marcha dans le sud; et ne pouvant, à cause de la rigueur de la saison, assiéger dans les formes Exeter, ville bien fortifiée, il en forma le blocus qui dura jusqu'au 13 avril 1646. Dans cet intervalle il prit plusieurs places, défit et dispersa différents corps de roya-

bres lui firent dire de laisser ses troupes à une distance de quinze milles au moins de Londres ; il entra dans cette ville en triomphe avec l'orateur et les soixante membres des communes qui, trahissant les priviléges du parlement, s'étaient retirés dans son camp, et il les remit en place. Il fut récompensé de ce service par les remercîments des deux chambres, et par la charge de gouverneur de la Tour. Bientôt il apprit que le roi avait été enlevé avec violence de Holdenby : indigné de cette mesure qu'il ignorait, il alla trouver ce prince près de Cambridge, se conduisit avec lui de la manière la plus respectueuse, et lui fit suivre tous les mouvements de l'armée, afin que le parlement ne s'emparât pas de sa personne, car il avait reçu l'ordre de le remettre à ceux que les deux chambres lui désigneraient. Mais son crédit sur les troupes diminuait de jour en jour; il n'avait ni une volonté assez ferme, ni un caractère assez décidé pour s'opposer à ce qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher ; et quoiqu'il ne souhaitât aucune des choses que faisait Cromwell, il contribua à les faire toutes réussir. Ce fut sans doute par suite de cette faiblesse inconcevable qu'il concourut au manifeste de l'armée du mois de janvier 1647-1648, qui adhérait au vote des communes portant que l'on ne présenterait plus ni adresses ni messages au roi, et qui ajoutait qu'elle obéirait au parlement dans tout ce qui serait désormais nécessaire pour l'administration et la sûreté du royaume et du parlement, sans le roi et contre lui. Fairfax perdit son père à cette époque, lui succéda dans ses titres et emplois, et n'en resta pas moins le docile instrument de l'ambition de Cromwell. Il déploya la plus grande activité pour appaiser des insurrections, et prit Colchester où s'étaient réfugiés les restes du parti royaliste (*Voy.* Capel). A la fin de l'année, il revint à Londres pour tenir en respect la ville et le parlement, et prit son quartier-général au palais de Whitehall. Ses démarches hâtèrent la marche des procédures contre le roi ; il dit lui-même qu'il éprouvait une sorte d'engourdissement moral qui allait jusqu'à la stupidité, et qui l'empêchait de réfléchir sur ses actions. Cependant, quoique placé en tête de la liste des juges du roi, il refusa de siéger, probablement à la persuasion de sa femme qui montra, lors du procès de ce prince infortuné, une intrépidité et une hardiesse que l'on ne peut assez admirer (*Voy.* Charles I). Fairfax fit même tous ses efforts pour empêcher l'exécution de la fatale sentence, et chercha à persuader à son régiment d'arracher le roi à ses meurtriers. « Cromwell et Ireton, dit Hume, informés de ses intentions, travaillèrent à lui persuader que le Seigneur avait rejeté le roi, et l'engagèrent à prier le Ciel de le diriger dans cette occasion importante ; mais ils lui cachèrent qu'ils eussent signé l'ordre de l'exécution. Harrisson fut la personne désignée pour joindre ses prières à celles de l'imprudent général, et les fit durer jusqu'au moment où arriva la nouvelle que le coup fatal était frappé. Alors il se leva, et soutint à Fairfax que cet événement était une réponse miraculeuse envoyée par le Ciel à leurs dévotes supplications. Peu de jours après le supplice du monarque, Fairfax fut nommé membre du conseil, mais il refusa de signer la formule de serment par laquelle on approuvait tout ce qui avait été fait relativement au roi et à la royauté. A la fin de mars, on lui donna le titre de général des troupes en Angleterre et en Irlande, mais il n'en

is de pouvoir réel. Il marcha les niveleurs qui, devenus eux, commençaient à se rendre ants, et se seraient bientôt fait e; il les mit en déroute com- Burford, dans l'Oxfordshire. voir été reçu docteur en droit ord, il courut apaiser des trou- ans le Hampshire, reunit l'ar- Guilford, l'exhorta à l'obéis- et revint à Londres où le con- la cité lui fit don d'un bassin et aignière en or. Lorsqu'en juin es Ecossais se déclarèrent pour s II, le conseil d'état d'Angle- ésolut, pour prévenir une in- , d'envoyer une armée en . Fairfax consulté sur le plan, l'approuver; mais ensuite les ls de sa femme et des ministres térieurs lui firent répondre qu'il isait pas que le parlement d'An- e eût un juste motif pour faire ir l'Ecosse par son armée, et il a sa commission, pour ne pas ger dans cette expédition, con- à ses principes religieux. Le andement suprême de l'armée fut à Cromwell, qui vit avec plaisir nement d'un homme dont la pré- bien loin d'être encore nécessaire rojets ambitieux, formait au con- un obstacle à leur entier accom- ment. Pour dédommager en ne sorte Fairfax, le parlement corda un revenu annuel de cinq liv. sterling. Débarrassé de tout i public, Fairfax vécut tranquil- t dans sa terre de Nunappleton, l'Yorkshire. Ses vœux, ses s demandaient constamment au e rétablissement de la famille , et il était fermement déter- à saisir la première occasion de ir y contribuer, ce qui le faisait der d'un œil jaloux par le Protec- Dès que le général Monk l'in- vita à se joindre à lui contre l'armée de Lambert, il n'hésita pas un moment, et se montra, le 3 décembre 1659, à la tête d'un corps d'habitants de la province; telle était l'influence de son nom et de sa réputation, qu'une brigade irlandaise de douze cents hommes quitta aussitôt les drapeaux de Lambert pour se joindre à lui. Le résultat de cette affaire fut la dispersion de cette armée; ce qui facilita la marche de Monk en Angleterre. Fairfax se rendit ensuite maître d'York, et reparut sur la scène publique. Le parlement, auquel on avait donné le nom de *rump*, ayant repris ses fonctions, le nomma conseiller d'état; et, après la dissolution de cette assemblée, le comté d'York l'élut député au parlement réparateur. Il fut à la tête du comité chargé par la chambre des communes d'aller trouver Charles II à La Haye, pour le prier de se rendre au vœu de son parlement en venant reprendre au plutôt l'exercice de ses fonctions royales. Quand il se présenta devant ce prince, tous les yeux se fixèrent sur lui, tant on était curieux de voir l'homme qui avait si long-temps commandé les troupes parlementaires. On rapporte que, dans une audience particulière, il obtint de Charles le pardon de sa conduite passée; en effet, ses efforts sincères pour hâter la restauration méritaient que ce monarque oubliât ce qu'il avait fait auparavant. Après la dissolution du parlement réparateur, Fairfax retourna dans sa terre où il passa le reste de ses jours dans la retraite. Tourmenté par la goutte et par la pierre, il supporta les douleurs de ces deux maladies cruelles avec un courage et une patience exemplaires. Ces maux étaient le résultat des blessures qu'il avait reçues et des fatigues qu'il avait endurées à la guerre. Fixé sur

son fauteuil par la goutte, il ressemblait à un vieux romain; son air mâle, qui imposait le respect, eut même produit une sorte de terreur, si la douceur et la modestie extrême de sa figure n'eussent tempéré l'effet du premier coup-d'œil. Il consacrait presque tout son temps aux devoirs de la religion, ou à la lecture de bons livres, dans la plupart des langues modernes. Il mourut le 12 février 1671, d'une fièvre qui l'enleva en peu de jours. Il eut deux filles, Marie, l'aînée, avait épousé le duc de Buckingham, dont elle ne put fixer le cœur inconstant; elle mourut en 1704 (*Voy.* Buckingham). Un grand nombre de lettres, de remontrances, et d'autres papiers signés du nom de Fairfax se trouvent dans la Collection de Rushworth, et dans d'autres recueils publiés quand il était général. Il désavoue la plupart de ces pièces dans ses *Mémoires* publiés en 1699, en un vol. in-8°. par Brian Fairfax son parent. Cet ouvrage ne fait pas beaucoup d'honneur à ses principes, à son style, ni à son exactitude; il est vrai qu'il ne destinait pas ces Mémoires à voir le jour; il ne les avait composés que pour l'usage de sa famille. Fairfax était d'une belle taille; il avait l'air sombre et mélancolique; il bégayait un peu, aussi était-il mauvais orateur. Il parlait peu dans les conseils; mais quand une chose lui paraissait juste et raisonnable, rien ne pouvait le faire changer, et souvent il donnait des ordres entièrement opposés à l'avis de son conseil. Sa bravoure était remarquable. Dans les combats il avait l'air si transporté, si agité et même si furieux, que personne n'osait lui parler; et cependant il était naturellement doux et bon, et avait le maintien humble et réservé. Son désintéressement était à toute épreuve. Son malheur fut de s'être laissé duper par Cromwell, et d'avoir été l'instrument et l'agent de cet hypocrite ambitieux. Si l'audace et les succès qui firent la grandeur de ce dernier n'eussent pas éclipsé les exploits de Fairfax, on l'eût regardé comme le plus habile des généraux du parlement, et comme un des plus grands héros de la révolution, si son génie étroit, qui n'était propre qu'à la guerre, ne l'eût pas empêché de briller comme homme d'état. On a déjà dit qu'il aimait les lettres. Il prévint, pendant la guerre, le pillage de plusieurs bibliothèques à York et à Oxford; il fit don à la bibliothèque bodléienne de différents manuscrits. Il contribua à la publication de la *Polyglotte*, et de plusieurs autres grands ouvrages, et encouragea Dodsworth qui s'occupait de l'étude des antiquités de l'Angleterre (*Voy.* Dodsworth). Lord Oxford a placé Fairfax dans son Catalogue des auteurs royaux et nobles, non seulement comme historien, mais aussi comme poète. On conservait de lui, en manuscrit, dans la Collection de Thoresby, des Traductions des Psaumes et d'autres parties de l'Ecriture, un poëme sur la *Solitude*, des Morceaux écrits par sa femme et par sa fille Marie, enfin un *Traité sur la brièveté de la vie*. Mais de toutes les productions de Fairfax, il n'en est pas sans doute de plus curieuse que les vers qu'il fit à l'occasion du cheval sur lequel était monté Charles II le jour de son couronnement, cheval qu'il avait élevé, et qu'il présenta à ce prince. Combien Charles, naturellement gai, et peu disposé à garder son sérieux dans les occasions qui l'exigeaient le plus, ne dût-il pas rire en recevant ce singulier hommage du vieux héros du républicanisme et du *covenant*, si favorisé par la victoire! On a aussi de Fairfax, dans la biblio-

le Denton, des Mémoires
k a donné une liste dans sa
édition des Auteurs royaux et
Le duc de Buckingham, gen-
airfax, lui a fait une épitaphe
quelle il lui donne les pre-
ages : ils sont mérités. Pen-
endon et Hume ont aussi
ommage à ses bonnes qualités
CROMWELL. E—s.

FAX (THOMAS, lord), de la
amille que le précédent, na-
s l'an 1691 ; sa mère, fille et
héritière de lord Culpeper,
porté en mariage des biens
s en Angleterre et en Virgi-
s la partie appelée *Northern-*
ntre les rivières de Potowmac
ppahannoc. Fairfax fit d'ex-
etudes à Oxford, et on de
r-phes anglais assure qu'il a
s collaborateurs du *Specta-*
pendant, des philologues qui
les notes sur cet excellent ou-
l'ont pas pu distinguer ce qui
lui. Il entra dans un régiment
lorie ; mais, chagrin de ce que
, restée veuve, et sa grand-
raient profité de son inexpé-
our lui faire vendre le château
on et les biens de la maison
, en Yorkshire, et qu'il regar-
ime un outrage fait à ce sang
et, jaloux de surveiller par
e ses propriétés en Amérique,
l'Angleterre. La douceur du
le la Virginie l'engagea à s'y
Après être retourné dans sa
our y terminer quelques af-
l revint en Virginie en 1748,
ta dans le comté de Frédéric,
t des monts Apalaches. Il y
e maison qu'il appela *Green-*
court, exerça noblement l'hos-
encouragea la culture des ter-
vint le père et l'ami de tous
ins, et exerça l'emploi de gou-
verneur et de juge du comté. Il vint
plusieurs fois en Europe, et revint
définitivement en Virginie, où ses
talents politiques lui donnèrent
l'influence que ses principes lui
avaient inspirée pour les Américains
et les Anglais. Le Northern-Neck,
ou district entre le Potowmac et la
rivière Rappahannoc, fut érigé en
comté sous le nom de Fairfax, de
même que plusieurs villes et villages
de la Virginie. Fairfax, de retour
aux Etats-Unis, y mourut en 1781,
laissant sa fortune et son nom à
Georges-Town, dans le district de
Columbia. Il avait épousé Sarah
Cary, dont il eut deux fils. Le plus
jeune, Bryan, a succédé à son père
dans la pairie. Il a publié, en 1800,
la vie de Washington, *père* et non de *Fairfax*.
E—s.

FAITHORNE (GUILLAUME), artiste anglais, né à Londres, vers l'année 1620, eut pour maître de peinture Peake, et pour ceux d'armes, ainsi que lui, pour la défense de la cause royale, dans la guerre civile de 1642. Il fut pris par les rebelles, et passa quelque temps dans la prison d'Aldersgate, à Londres. Il exerça son talent dans la gravure, lors de sa mise en liberté ; mais n'ayant pas voulu prêter serment à Cromwell, il fut banni de l'Angleterre, et vint étudier en France sous Champagne. Strutt, dans son *Dictionnaire biographique des graveurs*, prétend que cette dernière assertion est au moins douteuse. Quoi qu'il en soit, Faithorne arriva en France un peu tard pour être dans l'école de Mariette, et un guide dans Nanteuil, qui lui apprit à faire le portrait au crayon, et prêta un instant son talent pour la gravure. Vers 1650, il retourna en Angleterre, se maria et ouvrit à Londres, près de

Temple-Bar, un magasin d'estampes, qu'il quitta en 1680. Il gravait pour les libraires; on cite principalement de lui une *sainte Cène*, le *Christ en prière dans le Jardin des Olives*, la *Flagellation* d'après Diepenbeck, et les *Noces de Cana en Galilée*. Ces quatre planches furent gravées pour accompagner la *Vie de Jesus-Christ*, de Taylor. On cite aussi de son burin une *sainte Famille*, d'après Vouet, et le *Christ au tombeau*, d'après Van Dyck. On remarque que les gravures qu'il a exécutées sur les ouvrages des autres maîtres sont bien supérieures à celles qu'il a faites d'après ses propres dessins, où il négligeait trop le mérite de la correction. Le genre où il s'est le plus distingué est celui du portrait gravé. On a conservé un grand nombre des siens, qui sont très estimés. On a aussi de lui un *Traité sur l'art de la gravure*, imprimé en 1662. Il mourut en 1691.— Un de ses fils, Guillaume Faithorne, qu'on a souvent confondu avec lui, se borna à la gravure des portraits en taille-douce; son inconduite l'entraîna dans la misère, et il mourut à l'âge d'environ trente ans. X—s.

FAKHR-EDDAULAH (ALI), fils de Rokn-eddaulah, et prince de la dynastie des Bouides (*Voy.* ADHAD-EDDAULAH et IMAD-EDDAULAH), reçut en partage, à la mort de son père, le gouvernement de Hamadan, l'Irac-Adjem et du Tabaristan, mais il devait foi et hommage à son frère, Adhad-eddaulah. Mécontent de la part que lui laissait son père, il prit les armes contre Movaid-eddaulah, fut battu en plusieurs rencontres, et alla chercher un asyle chez les princes Samanides. A la mort de son frère Movaid eddaulah, en 373 de l'hég., (983 de J.-C.), le célèbre vézyr Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb Ibn Abbad, fit sentir aux principaux Dilémites la nécessité de placer sur le trône un prince de la maison de Bouïah, et il fit élire Fakhr-eddaulah. Ce prince vivait alors ignoré et malheureux en Khorasan : ayant appris son élection, il vint à Hamadan avec la rapidité de l'éclair, et prit possession de la couronne. Son premier soin fut de s'attacher Ismail, en le confirmant dans la dignité de vézyr, et ce fut à la sagesse de ce ministre que l'état dut sa splendeur. Tant que Fakhr-eddaulah put profiter de ses conseils, les provinces jouirent de la paix et le trésor public se remplit sans que ses sujets fussent vexés. Ismail mourut en 385 (995). Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il tint à Fakhr-eddaulah ce discours : « Prince, » tandis que les rênes de l'état ont été » entre mes mains, j'ai fait tous mes » efforts pour rendre heureux le peu» ple et l'armée; les provinces sont » florissantes et cultivées. Si vous ne » changez rien après ma mort, aux » règles que j'ai établies, et que vous » suiviez la route que j'ai tracée, on » vous attribuera le mérite de mes » institutions; mais si vous les détruisez, les sujets diront que j'étais l'auteur du bien qui se faisait. » Fakhr-Eddaulah sentit la sagesse de ce conseil, mais il le suivit peu de temps. Il dissipa ses trésors, viola les lois, renversa l'ordre public, et jetta le trouble dans son royaume : bientôt il détruisit les fruits de l'administration d'Ismaïl. Enfin il mourut subitement d'une indigestion dans le château de Tabrek, en 387 (997 de J.-C.). Il eut pour successeur son fils Madjad-eddaulah.

J—n.

FAKHR-EDDYN, *la gloire de la religion*. Sous cette dénomination honorifique nous connaissons plusieurs docteurs musulmans, dont le plus c

est l'imam Fakhr-eddyn-Razy. om propre est Mohammed, fils ır; il porte aussi le nom d'Ibn thyb (*fils du prédicateur*). Cet sortait d'une famille originaire abaristan, et il naquit à Rei, ville rse, en Ramadhan, de l'an 543 (janvier, 1149 ou 1150 de .). Voilà pourquoi il est souvent é Althabaristany et Alrazy. Tant son père vécut, il n'eut point e maître que lui. A sa mort il Réi et se rendit à Semnan, où ssait un docteur célèbre, Kemal many, pour acquérir par sa fréation les perfections de l'ame. Au d'un certain temps il revint à t se rangea parmi les disciples edjed Aldjyly, élève du fameux aly. Ce docteur étant allé s'éta- Méragah, Fakhr-eddyn l'y , et étudia sous lui la théologie stique et la philosophie. Après fortifié dans les sciences, la gie, la philosophie, la dialec- les mathématiques et même la ine, il se rendit successivement harizm et en Transoxane, eut isputes très vives avec les docde ces contrées, puis il revint , et quitta de nouveau sa patrie aller à Gaznin. Le sulthan Gauchehab-eddyn, qui y régnait, le a d'honneurs, de richesses et ésents. Si nous devons même ire d'Herbelot, il fonda un coln sa faveur a Herat, où Fakhr- professa les principes de la chaféite qu'il pratiquait, et ropres principes; car il s'était une doctrine particulière. Là, e dans les autres lieux où il habité, Fakhr-Eddyn se fit de reux ennemis; et ayant confonus une grande dispute, un docameux de la ville, ce docteur tellement le peuple contre Fakhr-eddyn, qu'il présentait comme un philosophe et un impie, que celui-ci fut obligé de sortir de la ville. Toutefois il y rentra quelque temps après, et y mourut le lundi 1er. de Chaoual 606 de l'hégire (29 mars 1210 de Jésus-Christ). Fakhr-eddyn-Razy est compté au nombre des plus habiles docteurs que l'islamisme ait produits, mais non des plus orthodoxes. On l'accuse d'avoir mêlé à l'islamisme les sciences qui tiennent à la philosophie spéculative. Ibn Khilcan dit que ses ouvrages se répandirent dans les provinces, que les hommes les recherchèrent et abandonnèrent pour eux les livres des anciens. Toutefois, comme il était très éloquent, sa réputation s'étendit au loin; de toutes les parties de la Perse, de la Mésopotamie, on se rendait à ses cours; et Khondemir nous apprend que, lorsqu'il sortait, plus de six cents élèves l'accompagnaient, recherchant avec ardeur ses moindres discours. Ibn Khilcan assure qu'il détacha un grand nombre de chites (*Voy.* l'article ALI) de leur secte, et les rendit orthodoxes ou sunnites. Malgré sa piété, il ne négligea point les intérêts de ce monde, et acquit de grandes richesses : elles lui vinrent de la générosité des princes, et surtout de celle de Tnach, roi du Kharizm; mais il en perdit une grande partie en s'occupant d'alchimie. Lorsqu'il revint à Réi, après son excursion en Transoxane, il y fit connaissance d'un médecin très riche qui avait deux filles, et vint à bout de marier ses deux fils à ces filles. Le médecin étant mort, les enfants de Fakhr-eddyn se trouvèrent possesseurs d'une grande fortune. Fakhr-eddyn a composé de nombreux ouvrages sur la théologie scholastique, les principes fondamentaux de la jurisprudence canonique,

la philosophie, les mathématiques, l'art de composer des talismans, la physiognomonie, etc. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ossoul - eddyn* (*Principes de la religion*). Ce traité célèbre se compose de cinquante questions avec leurs réponses, touchant la philosophie et la théologie. La première a pour objet l'éternité du monde et l'auteur la nie ; la dernière roule sur l'imamat ; la réponse établit que le calife Abbasside-Nassir, qui régnait alors à Baghdâd, était le seul chef et pontife légitime des Musulmans. II. *Mohsel elafkar* (*Traité de métaphysique et de théologie scholastique*), commenté par plusieurs auteurs ; III. *Commentaire sur l'Alcoran*, en plusieurs volumes; IV. Commentaire sur l'ouvrage d'Avicenne, intitulé : *Oïoun alhikmet* (*Sources de la philosophie*), etc. On trouve la liste des ouvrages de Fakhr-eddyn dans les ouvrages suivants : 1°. *Bibl. arab. hispan.* de Casiri, tome I, page 161 ; 2°. l'*Ami des biographies*, de Khondémir, tome II, folio 163 du manusc. pers. de la Bibliothèque impériale ; et 3°. dans la *Biographie* d'Ibn-Khilcan.

J—N.

FAKHR-EDDYN RAZY, tel est le nom que porte l'auteur d'un ouvrage historique très précieux, intitulé : *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes de la bibliothèque impériale. Cet ouvrage se divise en deux parties : la première a pour objet les principes du gouvernement, les qualités nécessaires à un prince, les défauts dont il doit être exempt. La deuxième renferme l'histoire abrégée de différentes dynasties qui ont réuni sous leur obéissance tout l'empire fondé par les arabes, en commençant par les premiers khalyfes. L'ouvrage se termine à la destruction du khalyfat de Baghdâd, par Holagou, en 658 de l'hégire (1259 de Jésus-Christ). A chaque dynastie, Fakhr-eddyn parle d'abord de cette dynastie en général ; il trace ensuite le tableau du règne de chaque khalyfe en particulier, puis, à la fin de chaque règne, il donne l'histoire des vézyrs du prince dont il vient de parler, et rapporte les traits les plus intéressants de leur vie et de leur ministère. A la fin de sa préface, il déclare qu'il s'est attaché à ne dire que la pure vérité, en renonçant à tout préjugé et à toute partialité ; enfin, à écrire d'un style simple, et qui fût à la portée de tout le monde. Nous avons traduit pour notre usage une grande partie de cette histoire, et nous avons reconnu que, quoiqu'elle soit abrégée, elle est néanmoins très importante par les faits qui y sont consignés, et les réflexions de l'auteur : elle mériterait de passer dans notre langue. M. Silvestre de Sacy en a publié trois extraits dans sa *Chrestomathie arabe*, savoir : I. l'*Histoire du khalyfat de Haroun Errachid*, suivie de celle des Barmecides ; II. l'*Histoire du khalyfat de Mostassem*, dernier prince abbasside ; III. le chapitre intitulé : *des Droits des souverains sur leurs sujets*. Ce savant a remarqué avec raison que Fakhr-eddyn vivait vers la fin du 7°. siècle de l'hégire, et au commencement du 8°., sans pouvoir dire quel était son nom propre. C'est donc à tort qu'on a confondu cet écrivain avec le docteur du même nom dont l'article précède, et qui mourut un siècle avant notre historien. J—S.

FAKHR-EDDYN, plus connu sous le nom de *Facardin*, émyr, prince des Druzes, peuples qui habitent les environs du mont Liban, était maître de Barut, de Séide, etc. lorsqu'il-

IV songea à le dépouiller
états et à détruire au sein de
rinces d'Asie une puissance qui
it ombrage. Il fit marcher con-
les pachas de Tripoli, de Da-
le Gaza, d'Alep et du Caire.
x Fakhr-eddyn les attendit à la
ingt-cinq mille hommes, com-
par ses deux fils. Ali, l'aîné
ux, attaqua les Turks et leur
t mille hommes; mais, acca-
uite par le nombre, il fut forcé
ndre sous la promesse d'avoir
sauve, et n'en fut pas moins
A la nouvelle de la défaite et
ort de son fils Ali, Fakhr-eddyn
courage; il abandonna Séide
t, et gagna les montagnes avec
ronites et les Druzes qui lui
nt. Mais bientôt, chassé de poste
e, de montagne en montagne,
ndit, à condition qu'il aurait la
d'aller trouver le sulthân lui-
avec ses chariots et ses tré-
t qu'il ne serait pas conduit en
he comme un captif. Arrivé près
stantinople, il se fit précéder
t cassettes pleines d'or, pour
r le sulthân à la bienveillance.
t de ses présents, Amurath dé-
int trouver Fakhr eddyn dans
. Celui-ci, feignant de ne le pas
aître, se servit de toute son
pour s'insinuer dans les bon-
ces du maître qui, d'un mot,
t disposer de sa vie. Il y réussit
our exciter la jalousie des grands
pire et des favoris d'Amurath:
sèrent Fakhr-eddyn d'avoir re-
la religion mahométane. A ce
n, les dispositions du sulthân
gèrent en perfidie et en cruau-
se fit amener le malheureux
les discours les plus touchants
ent émouvoir son juge, qui se
a de lui répondre que ce n'é-
aux chats à essayer de se me-
surer avec les lions, et le sulthân don-
na le signal aux muets, qui étranglèrent
le vieux Fakhr-eddyn, âgé de soixante-
dix ans. Cette scène tragique, qui mit
fin à sa puissance et à sa vie, se passa
le 14 mars 1635. S—Y.

FAKHR-ENNISA (Chohdéh), fille
d'Ahmed, était originaire de la ville de
Dinaver en Perse, et native de Bagh-
dâd. Elle s'adonna à l'étude de la juris-
prudence et de la théologie, acquit
une grande habileté dans ces sciences,
et les professa avec éclat à Baghdâd.
Ses leçons étaient fréquentées par les
hommes les plus distingués de son
temps, et le désir de l'entendre fai-
sait cesser la différence des rangs. Ce
fut sans doute cette grande réputation
et son savoir qui lui méritèrent le nom
sous lequel nous la citons, et qui si-
gnifie *la Gloire des Femmes*. Elle
mourut à Baghdâd, âgée de plus de
quatre-vingt-dix ans, le 13 de mohar-
rem 574 (1er. juillet, 1178 de Jésus-
Christ). Nous ne connaissons d'elle
aucun ouvrage, quoique plusieurs doc-
teurs se soient honorés d'avoir été au
nombre de ses disciples. J—N.

FALBAIRE (Charles-Georges
Fenouillot de), auteur dramatique,
né à Salins, le 16 juillet 1727, fit
ses études à Paris, au collége de Louis-
le-Grand, avec un succès qui déter-
mina sa vocation pour les lettres. Son
père le destinait à l'état ecclésiastique,
et il en porta même l'habit pendant
quelques années. Admis dans la société
de Trudaine, il obtint, par son crédit,
un emploi dans les finances, qui, en
lui assurant une existence honorable,
lui permettait de suivre son goût pour
la littérature. Son premier ouvrage
fut l'*Honnête criminel*, pièce fondée
sur un événement réel (*V.* Fabre),
et qui obtint un grand succès. Il ne
fut ni aussi bien inspiré, ni aussi
heureux dans ses autres productions,

dont aucune n'est restée au théâtre, excepté les *Deux avares*. Falbaire acquit, en 1778, la terre de Quingey, en Franche-Comté, et obtint la permission d'en prendre le nom. Il fut nommé, en 1782, inspecteur-général des salines de l'est, et s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'état. La révolution, en le privant de ses emplois, détruisit sa fortune. Il se retira avec sa famille à Sainte-Menehould, et y mourut le 28 octobre 1800, à l'âge de soixante et treize ans. Les *Œuvres* de Falbaire ont été réunies en 2 volumes in-8°., Paris, 1787. Il y a des exemplaires sur papier fin, ornés du portrait de l'auteur et de jolies gravures. On y trouve 1°. l'*Honnête criminel*, drame en cinq actes et en vers. Un passage de la *Poëtique* de Marmontel lui donna l'idée de cette pièce. Il ignorait alors que le jeune Fabre, qui en est le personnage principal, vivait encore; il ne l'apprit même que plusieurs années après que son ouvrage fut achevé. Le duc de Choiseul, ministre de la marine, avait déjà fait expédier au malheureux Fabre son congé des galères; mais ce fut au zèle de Falbaire qu'il dût son entière réhabilitation. Il y a dans ce drame des situations attachantes, des rôles bien tracés; mais le style en est faible, négligé, quoique semé de beaux vers. Cette pièce, composée en 1767, fut jouée pour la première fois, en 1778, sur le théâtre de Versailles, à la demande de la reine; mais elle n'a été représentée à Paris qu'en 1790. On en a fait un grand nombre d'éditions; elle a été traduite en allemand, en hollandais, et par Elisabeth Caminer-Turra, en italien; 2°. le *premier Navigateur*(1), pastorale lyrique en 3 actes. Philidor avait composé la musique de cette pièce, destinée au théâtre italien, et demandée ensuite à l'auteur par l'administration de l'Opéra. La représentation en fut différée sous quelques prétextes, et dans l'intervalle parût le ballet si connu qui porte le même titre. Le plagiat était manifeste, et Falbaire s'en plaignit amèrement dans une dissertation sur les ballets-pantomimes, imprimée à la suite de la pièce; 3°. les *Deux avares*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes. Quelques situations assez piquantes, et surtout la musique de Grétry, ont fait le succès de cet ouvrage, que Grimm juge trop sévèrement dans sa *Correspondance*. Les *Deux Avares* ont été traduits en allemand, Francfort, 1772, et en suédois, par Manderstrom, Stockholm, 1778, in-8°.; 4°. le *Fabricant de Londres*, en cinq actes et en prose. Ce drame, joué à Paris, le 12 janvier 1771, fut mal accueilli. Au cinquième acte, lorsqu'on vint annoncer la banqueroute du *Fabricant*, un plaisant du parterre s'écria: *j'y suis pour vingt sous* (prix de son billet). Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber la pièce, que l'auteur retira le lendemain; mais elle a été traduite en allemand par le célèbre Wieland, en italien par Elisabeth Caminer-Turra, et représentée avec un grand succès sur les théâtres de Vienne et de Vicence; 5°. l'*Ecole des mœurs* ou *les Suites du libertinage*, drame en cinq actes et en vers, joué en 1776, repris en 1790, sans succès.

(1) Cette pièce, composée d'abord en deux actes sous le titre de *Sémire et Mélide*, fut représentée à Fontainebleau en 1773, et, à cette époque, gravée en partition. L'auteur y ajouta depuis un troisième acte, et la fit imprimer en 1785 sous le titre de *Mélide ou le Navigateur*. Elle fut publiée sous le nom d'Anonyme, et c'est cet auteur qu'elle est attribuée dans la Biographie, tom. II, pag. 233; mais elle est de Fabre et de Falbaire. D. L.

it en allemand, Augsbourg, ; et en hollandais, Amsterdam, e année; 6°. les *Jammabos*, *es Moines japonais*, tragédie nq actes. Il y a de la chaleur l'épître dédicatoire aux mânes enri IV, et on trouve dans les des anecdotes curieuses; mais, dérée sous le rapport dramati- cette pièce, dirigée contre les tes, est très faible; 7°. de l'*In- bilité; Description des salines 'ranche-Comté*. Ces deux mor- : avaient déjà paru dans l'En- pédie; 8°. des *Poésies;* on eut rien imaginer de plus médio- On a encore du même auteur, *'is aux gens de lettres*, 1770, ., réimprimé dans les Recueils mps. Ce sont des réflexions sur auvais procédés de quelques li- es envers les auteurs; II. *Mé- e adressé au roi et à l'assem- nationale sur quelques abus*, , 1790, in-8°. L'auteur y entre de grands détails sur la régie des es de l'est de la France. W—s.

FALCAND (HUGUES), historien e. siècle. On croit qu'il était né ormandie, et qu'il avait été ame- Sicile, dans sa jeunesse, par ses nts; il a écrit en latin l'Histoire vénements arrivés en Sicile de à 1169. Cet espace de vingt- ans comprend le règne de Guil- e Ier., surnommé le *Mauvais*, e partie de celui de Guillaume II, à-dire, l'une des époques où ce pays a été le plus agité par des les. Falcand avait été le témoin us les faits qu'il rapporte, et l'air une foi qu'on remarque dans ses lui a mérité la confiance des ains postérieurs. Il dédia son ou- à Pierre, trésorier de l'église alerme, par une épître qui n'est datée, mais que l'on croit n'avoir été composée qu'en 1189, peu de temps après la mort de Guillaume II. Ce fut Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, qui publia le premier l'*Histoire* de Falcand, sur un manuscrit de la bibliothèque de Mathieu Longuejoue, évêque de cette ville, Paris, 1550, in-4°.; elle fut insérée ensuite, d'après un manuscrit plus correct, dans les *Rerum sicularum scriptores*, Francfort, 1579, in-f°.; elle a été réimprimée depuis dans la *Bibliotheca sicula* de Carusio, tom. Ier.; dans les *Scriptor. rerum italicarum* de Muratori, tom. VIIe., et enfin dans le *Thesaur. antiquitat. Siciliæ* de Burmann, Ve. part. Thomas Fazelli, dans son *Histoire de Sicile*, attribue l'ouvrage dont on vient de parler à un certain Guiscard ou Guichard, fondé sur ce que son nom se trouve en tête d'une ancienne copie qu'il a eue entre les mains; mais cette preuve ne paraît pas suffisante pour dépouiller Falcand de la possession où il a été confirmé par tous les critiques italiens, d'être regardé comme le véritable auteur d'un ouvrage si souvent réimprimé sous son nom. W—s.

FALCK (JEAN-PIERRE), savant de Suède, qui étudia dans son pays avec un succès distingué la physique et l'histoire naturelle. La réputation de ses talents et de ses connaissances étant parvenue en Russie, il fut appelé à Pétersbourg par Catherine II, pour faire avec Pallas, Georgi et plusieurs autres, des voyages dans l'intérieur de la Russie. Il partit, et se livra avec le plus grand zèle au travail qui lui était échu; mais une affection hypocondriaque qu'il avait eue depuis long-temps interrompait souvent ses recherches; et ne pouvant parvenir à s'en délivrer, il prit la résolution de mettre fin à ses jours.

Georgi recueillit ses manuscrits, et les publia en allemand sous le titre de *Mémoires de J. P. Falck pour servir à la connaissance topographique de l'empire de Russie*, Pétersbourg, 1784-86, 3 vol. in-4°. Le premier volume contient la description topographique proprement dite du fleuve Ural, du pays des Kirgises, de la Bukharie, etc.; le second l'histoire des minéraux et des plantes; le troisième l'histoire des animaux et des peuples. C—au.

FALCKEMBERG (Jean de), religieux dominicain, né au 14e. siècle dans un village de Poméranie, dont il prit le nom, fut député de son ordre au concile de Constance, et s'y fit remarquer par le courage avec lequel il prit la défense du pape Grégoire XII, même contre Dati son supérieur. Chargé de l'examen des propositions extraites des œuvres de Jean Petit, et dénoncées au concile par le célèbre Gerson, il déclara qu'il n'y en avait aucune qui fût hérétique, et soutint publiquement son opinion dans trois discours qu'on a réunis aux œuvres de Gerson, tome V, édition d'Anvers, 1706. Il fut invité dans le même temps par les chevaliers de Livonie de prendre leur défense contre Jagellon, roi de Pologne, qui leur avait déclaré la guerre sans motif apparent. Falckemberg publia à ce sujet un écrit par lequel il invitait tous les chrétiens à acquérir la vie éternelle en s'armant pour exterminer les Polonais et leur roi. L'archevêque de Gnesen porta des plaintes de cet écrit au concile en 1417, obtint que l'auteur serait mis en prison, et qu'on instruirait son procès. Des commissaires de différentes nations chargés de l'examen de l'ouvrage, s'accordèrent à en trouver les principes condamnables; mais les Polonais firent de vains efforts pour qu'on en déclarât l'auteur hérétique. Dati, qui avait à se plaindre de Falckemberg, fut moins indulgent que les Pères du concile; il le cita à un chapitre général composé de ses créatures, et le fit condamner à une réclusion perpétuelle. Le pape Martin V s'opposa à l'exécution de cette sentence, fit venir Falckemberg à Rome, l'y retint en prison quelques années pour satisfaire les Polonais, et le relâcha ensuite à raison de l'affaiblissement de sa santé. Dlugoss, historien polonais, assure que Jagellon avait demandé au pape de lui livrer Falckemberg pour le faire brûler vif; mais on n'a aucune raison de croire cette anecdote, qui, si elle est vraie, ne fait pas honneur à la générosité du monarque polonais. Le même historien ajoute que Falckemberg, mécontent des chevaliers de Livonie, écrivit contre eux une satire très violente; que des voleurs lui enlevèrent son manuscrit qu'il se proposait de communiquer aux Pères du concile de Bâle, et qu'après la session il se retira en Silésie, où il mourut. Echard démontre fort bien que Dlugoss est très suspect en ce qui concerne un ennemi déclaré de sa nation, et que ses récits n'étant appuyés d'aucune preuve ne méritent aucune espèce de confiance. W—s.

FALCKENBURG, en latin *Falcoburgius* (Gérard), naquit à Nimègue. Après avoir fait dans sa patrie de bonnes études, il voyagea en France, et fut disciple de Cujas à Bourges. Il alliait la philologie à la jurisprudence, et acquit une rare érudition dans les langues anciennes. Il n'en a publié qu'un seul monument, savoir ses notes et ses conjectures sur les *Dionysiaca* de Nonnus, qui parurent à Anvers chez Plantin en 1569, in-4°., et qui furent réimprimées à Francfort

in 8°. Ce début ne se res-
s de la jeunesse de l'auteur,
t des espérances que la fu-
strophe arrivée à Falcken-
1578, empêcha de se réali-
le vin en route du côté de
, il tomba de cheval et se
s Dousa père, a publié, en
la suite de son *Schediasma*
le, quelques poésies grecques
avant compatriote: d'autres
ses de différents côtés, et la
que de Leyde possède de lui
manuscrits, tels que des
Catulle, citées par P. Bur-
cond, *Anthol. lat.*, tom. II,
, et des observations sur le
arium juris d'Harménopule,
jour par M. le baron de
fils, dans le tome VIII du
us novus juris civilis et
, à La Haye, 1780, in-
M—n.

KENSTEIN (Jean-Henri
vie de cet écrivain fécond,
lixe et manquant de critique,
e dans un ouvrage périodi-
nand, intitulé *Journal de et*
Franconie; nous regrettons
ouvrage ne soit pas à notre
on. Les auteurs que nous
consulter ignorent le pays
quit en 1682; on le croit
e de la Silésie. Après bien
tures il fut mis, en 1714, par
ave de Bayreuth à la tête de
ie noble d'Erlang. En 1718
ssa la religion catholique, et
omme conseiller aulique et
lan au service du prince-évê-
chstett. Ce souverain l'ayant
eu 1730, le margrave d'Ans-
nomma son conseiller auli-
re qui ne lui donnait point
tion, et lui laissait le temps
ier ses nombreux ouvrages
ies et diplomatiques. Cepen-
dant il fut envoyé en 1738 comme
résident du margrave à Erfurt, où il
passa encore deux ans. Le 3 février
1760 il mourut à Schwabach. Ses
principaux ouvrages sont : I. *Anti-
quitates nordgavienses*, avec un re-
cueil de pièces diplomatiques, 3 vol.
in-fol., Nuremberg, 1733; II. *De-
liciæ topo-geographicæ Noribergen-
ses*, 1733, in-fol. Godef. Stieber
en donna une seconde édition en 1775;
III. *Antiquitates et memorabilia
Nordgaviæ veteris*, 3 vol. in-fol.,
Schwabach, 1734-1745, un 4e vo-
lume renfermant les diplômes et pièces
justificatives parut à Neustadt-sur-
l'Aisch en 1788; IV. *Chronique de
Thuringe*, 3 vol. in-4°., Erfurt,
1737-1739; V. *Civitatis Erfur-
tensis historia critica et diplomatica*,
2 vol. in-4°., Erfurt, 1739 et 1740;
VI. *Chronicon Swabacense*, Ulm,
1740, in-4°. Une seconde édition
fortement augmentée fut donnée sous
ses yeux par Jean-George Maurer en
1756; VII. *Description de Nurem-
berg*, Erfurt, 1750, in-4°. Falc-
kenstein publia cet ouvrage sous le
nom de *Joannes ab Indagine*;
VIII. *Antiquitates et memorabi-
lia marchiæ Brandenburgicæ*, 3 vol.
in-4°., Bayreuth, 1751; IX. *His-
toire du duché, ci-devant royaume
de Bavière*, 3 vol. in-fol., Munich,
1763. Cet ouvrage posthume fut pu-
blié par G. W. B. Freyer. En 1775
le baron d'Ickstatt fit imprimer une
préface avec un nouveau frontispice
portant Ingolstadt et Augsbourg com-
me lieux d'impression. Tous ces ou-
vrages sont écrits en allemand, quoi-
que les titres de quelques-uns commen-
cent par des mots latins. S—l.

FALCO (Benoît di), littérateur,
né à Naples vers la fin du 15e siècle,
jouissait, dit le Toppi, de la réputa-
tion d'un homme également spiri-

tuel et instruit. Il joignait à la connaissance des langues anciennes celle de l'hébreu, peu cultivée alors en Italie, et il en ouvrit un cours à Naples avec quelque succès. On ignore les autres circonstances de la vie de Falco, et on ne peut même fixer d'une manière précise l'époque de sa mort. On a de lui : I. *De origine hebraïcarum, græcarum latinarumque litterarum, deque numeris omnibus libellus*, 1510, in 4°.; II. *De syllabarum poeticarum quantitate noscendâ*, 1529; III. *Rimario*, Naples, 1535, in-4°. C'est un dictionnaire de rimes; il en existait déjà d'autres en Italie; celui de Falco a l'avantage d'être plus complet, mais il contient un grand nombre de mots qui ne sont en usage que dans la Pouille et la Calabre. IV. *la dichiaratione de molti luoghi dubbiosi d'Ariosto e d'alquanti del Petrarcha; escusatione fatta in favor di Dante*, in-4°.; V. *la Descrittione de i luoghi antichi di Napoli, e del suo distretto*, Naples, 1559, in-8°., ouvrage estimé pour son exactitude, et qui a eu de nombreuses éditions. Sigebert Havercamp en a fait une traduction latine sur l'édition italienne de Naples, 1679, in-4°., qui passe pour l'une des meilleures, et on l'a insérée dans le tome IX du *Thesaur. antiquitat. Italiæ* de Burmann. W—s.

FALCO (Jean). *V.* Conchillos.

FALCO ou FALCON (Aymar), chanoine régulier de l'ordre de Saint-Antoine, issu d'une famille illustre du Dauphiné, naquit vers la fin du 15e. siècle, et entra fort jeune dans cet ordre, où son assiduité à ses devoirs lui concilia dès-lors l'affection et l'estime de ses supérieurs. Il avait à peine terminé ses études, qu'ils lui donnèrent des marques de leur confiance, en le chargeant de la paroisse de la ville de Saint-Antoine, où était le chef-lieu de l'ordre. Le grand-prieur ayant été obligé de s'absenter, on jeta les yeux sur Falcon pour en exercer les fonctions jusqu'à son retour. On lui donna aussi la commanderie de Bar-le-Duc. Dans tous ces emplois, Falcon montra tant de sagesse, de prudence et d'habileté dans le maniement des affaires, que l'ordre ayant besoin en cour de Rome d'un agent expérimenté, le chapitre-général crut ne pouvoir mieux faire que de donner à Falco cette commission délicate. C'était Clément VII (Jules de Médicis) qui occupait alors le trône pontifical. Falco partit avec des pouvoirs très étendus, et des lettres de recommandation pour le pape, remplies de son éloge et des témoignages les plus honorables. Il justifia la confiance de son ordre, revint après avoir complètement réussi dans ses négociations, et fut comblé de louanges et de marques d'estime. Théodore de Chaumont, abbé de Saint-Antoine, étant mort en 1527, ce fut encore Falco que l'on choisit pour gouverner pendant la vacance en qualité de vicaire-général, conjointement avec Jean Borrel (*Voy.* Buteo), commandeur de Ste-Croix. Enfin telle était l'idée que ses confrères avaient de sa capacité, que les droits et les prérogatives de l'abbaye se trouvant menacés, ils eurent recours à lui pour les défendre, et créèrent exprès pour cela une charge inusitée parmi eux sous le titre de *dictateur*, de laquelle ils l'investirent, avec l'attribution de tout pouvoir nécessaire pour remplir cette nouvelle mission. Quoique Falco ne fût point avancé en âge, attaqué de la pierre, il en éprouvait de cruelles douleurs qu'il supportait avec résignation et patience, mais qui abrégèrent sa vie, et en rendirent amères et pénibles les dernières

s. Il termina sa carrière mortelle 544, âgé de cinquante-un ans. é les affaires dont il fut presque uellement occupé, il avait trouvé ips pour la composition de plu- ouvrages. Il a laissé I. Une his- e son ordre sous ce titre : *Anto- historiæ compendium, ex va- isque gravissimis ecclesiasticis oribus, nec non rerum gestâ- monumentis collectum, unà externis rebus quàmplurimis, memoratuque dignissimis*, , 1534. Il y a de cet ouvrage, a latinité est pure et élégante, ıc le style en soit simple, une tion en espagnol par Fernand s, provincial des carmes, Sé- 1615. Le traducteur y a ajouté apitre qui contient l'histoire des anderies de l'ordre de Saint-An- en Espagne. II. *De tutâ fide- ravigatione, inter varias pere- um dogmatum, nec non clau- tium opinionum variationes, gi decem, quibus ex ipso sacra- itterarum fonte, universæ haur- r sententiæ, adjunctis passim tissimis veterum Patrum dictis ionibus*, Lyon, 1536. III. *De ıratione animi, quem metus s angit et excruciat*, Vienne, , in-8°.; IV. *De compendiosâ ıe, quâ quis ditari possit dia- familiaris* : V. *De fœdere cum non ineundo*. Falco, n'étant content de ce livre, en sup- les exemplaires. On voit par onuments de l'abbaye de Saint- ne que Falco avait composé d'au- nvrages qui ne sont point par- jusqu'à nous. L—y.

LCONBRIDGE (Alexandre), s, employé comme chirurgien à des bâtiments qui font le com- avec l'Afrique, publia en 1789, , un *Précis de la Traite des Nègres, sur la côte d'Afrique*, où il met au jour les cruautés qui accompagnent cet odieux trafic. Il mourut à Sierra-Leone en 1792. Sa femme, Anne-Marie Falconbridge, qui l'avait suivi dans cette contrée, a écrit la relation de ses voyages, qu'elle publia en 1793, sous ce titre : *Deux Voyages à Sierra-Leone, dans les années* 1791, 1792 *et* 1793, *dans une suite de Lettres;* Londres, in-8°. (en anglais). Cette relation, qui contient un précis historique de Sierra-Leone et de ses environs, des opérations et des progrès de la colonie qui y a été établie dans la vue d'abolir le commerce des esclaves, ainsi que des détails curieux sur les mœurs et coutumes des habitants, est écrite avec un ton de simplicité négligée qui n'est pas sans agrément, et la lecture en fut généralement goûtée. L'auteur en donna une 2°. édition en 1794, en 1 vol. in-12, et une 3°. en 1795.

X—s.

FALCONCINI (Benoît), né en 1657, à Volterra, en Toscane, fit ses premières études au collége de cette ville, fréquenta ensuite les cours de l'université de Pise, et y obtint une chaire de droit canon. Ses talents lui méritèrent la protection du grand duc Cosme III et du souverain pontife. Il fut nommé en 1704 à l'évêché d'Arezzo, gouverna son diocèse avec sagesse pendant vingt années, et mourut, dans sa ville épiscopale, le 20 mars 1724. On a de ce prélat *Vita di Rafaello Volaterrano*, Rome, 1722, in-4°.; elle est estimée. W—s.

FALCONER (Guillaume), poète écossais, né dans l'indigence à Edimbourg, vers l'année 1735, et resté de bonne heure orphelin, passa très peu de temps dans une petite école, où il ne montra qu'une capacité très-ordinaire; il s'engagea ensuite dans la ma-

rine, et languit dans les emplois les plus subalternes. On ne sait pas bien par quels moyens il put cultiver le talent naturel qu'il avait pour la poésie. Le docteur Currie a rapporté seulement, sur le témoignage d'un chirurgien de Marine, que Campbell, auteur de *Lexiphanes*, dialogue satirique sur le style du docteur Johnson, se trouvant attaché en qualité de trésorier à un vaisseau où Falconer servait comme simple matelot, l'avait pris à son service, et s'était plu à l'instruire. Quoi qu'il en soit, les premiers essais de sa muse attirèrent peu d'attention. S'étant embarqué à l'âge de dix-huit ans, avec le titre de contre-maître, sur la *Britannia*, ce bâtiment fit naufrage dans son passage d'Alexandrie à Venise; Falconer et deux de ses compagnons furent les seuls qui purent se sauver. Ce désastre lui fournit le sujet d'un poëme en trois chants, intitulé le *Naufrage*, et qu'il publia à Londres en 1762. Ce poëme, écrit avec une chaleur digne du sujet, fut fort goûté, surtout pour la partie descriptive, et il est encore estimé aujourd'hui et pour l'intérêt et pour l'instruction qu'on y trouve, quoiqu'on y aperçoive un emploi trop fréquent des termes techniques que les habitudes de l'auteur lui avaient rendus familiers (1). Il en donna lui-même une deuxième édition en 1764, avec des corrections et des additions qui n'ont pas été généralement approuvées; il en donna une nouvelle en 1769. Il y en a eu beaucoup d'autres depuis, notamment une en 1804, où le texte est éclairci par de nouvelles notes, avec une notice biographique sur Falconer par James Stanier Clarke, et avec de jolies gravures. Falconer revint en Ecosse après la publication de son poëme; et passa quelque temps au presbytère de Gladsmuir, habité par son parent, le célèbre historien Robertson. Il publia, en 1769, un *Dictionnaire de marine*, en un vol. in-4°., bien fait, et composé sur un bon plan, puisqu'il a mérité qu'on en donnât, en 1809, une édition nouvelle dans le même format, mais considérablement augmentée. Ses ouvrages lui avaient procuré de l'avancement et une situation plus douce. Il avait épousé une femme qui partageait son goût pour la littérature, et qui s'était donnée à lui contre le gré de ses parents. Il s'embarqua, en 1769, avec le titre de trésorier, à bord de la frégate l'*Aurore*, pour les Indes orientales. On présume qu'il essuya un second naufrage où il fut moins heureux que dans le premier; car le bâtiment ayant quitté le cap de Bonne-Espérance, on n'en reçut plus aucune nouvelle certaine : un matelot noir se présenta, en 1773, à la compagnie des Indes, où il se donna comme une des cinq personnes échappées au naufrage de l'*Aurore*, sur les rochers de Macao. Falconer avait alors environ trente-six ans. On a aussi de lui un poëme *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, publié en 1751; une ode au duc d'York, le *Démagogue*, satire politique, imprimée sous le nom supposé de Théophile Thorn, et dirigée contre Wilkes et Churchill, et des chansons. Le docteur Anderson a donné une édition des ouvrages de poésie de Falconer, précédée d'une notice sur sa vie.

X—s.

FALCONET (André), naquit à Roanne, le 12 novembre 1611, de Charles, qui fut depuis médecin de la reine Marguerite de Valois. André fit ses études à Roanne, alla étudier la médecine à Montpellier, et fut reçu

(1) On trouve dans le *Mercure étranger* (t. II, p. 23) une notice intéressante du poëme du *Naufrage*.

docteur en 1634. Deux ans après, il vint s'établir à Lyon, où il exerça la médecine avec succès jusqu'en 1691, année de sa mort. Il s'était fait recevoir docteur en droit en 1641; il avait obtenu, en 1656, le titre de conseiller, médecin ordinaire du roi, et avait été appelé en 1663, à Turin, pour la maladie de Christine de France, fille de Henri IV. Falconet cultivait la littérature, et Lucain était son auteur favori. Il fut très lié avec Ch. Spon et Gui Patin : ce dernier le qualifie excellent médecin, et l'appelle son meilleur ami. C'est à Falconet que sont adressées les lettres de Gui Patin, imprimées dans le premier Recueil (*Voyez* G. Patin), ayant indifféremment les initiales F. D. M.; F. C. M. D. R.; ou F. M. C. D. R. On a d'André Falconet des *Moyens préservatifs* et *Méthode assurée pour la parfaite guérison du Scorbut*, 1642, in-8°., réimprimé en 1684.

A. B—T.

FALCONET (Noël), fils du précédent, naquit à Lyon, en 1644. Après avoir fait ses humanités à Lyon il fut envoyé à Paris, où Gui Patin surveilla ses études avec une affection vraiment extraordinaire. Gui Patin devient bon homme toutes les fois que, dans ses lettres à André Falconet, il lui parle de Noel. Ce n'est pas, au reste, le père seul qu'il entretenait de son pupile; il en parle aussi dans ses lettres à Spon. Il le produisit de bonne heure chez l'abbé de Marolles, où se réunissaient Patru, Lamothe-Levayer, La Miltière, etc. Falconet soutint sa thèse de philosophie, le 8 août 1660, à Paris; il y fit aussi ses cours de médecine, toujours sous les yeux de G. Patin, et fut reçu docteur à Montpellier en 1665. Il vint d'abord s'établir à Lyon, auprès de son père; mais en 1678, il fut amené à Paris par Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, grand écuyer, qui lui procura la place de médecin des écuries du roi. Falconet obtint, depuis, le titre de médecin consultant du roi, et mourut à Paris le 14 mai 1734. On lit dans Eloy que « Haller dit qu'il » fut le premier qui se servit du » quinquina en France. » D'abord, il paraît que, sept ans avant sa réception au doctorat, le quinquina avait été employé à Paris; car, dans la lettre de Gui Patin à Falconet père, du 19 novembre 1656, on lit : « Le kinkina » des jésuites de Rome n'a guéri per» sonne ici, et il n'en est plus men» tion nulle part. *Barbarus ecce jacet,* » *nec erit cum nomine, Pulvis.* » Mais il faut remarquer qu'Eloi cite à faux Haller, qui fait honneur de l'introduction du quinquina au père de Noël, et non à Noël lui-même. On a de Noël Falconet : I. *Système des fièvres et des crises selon la doctrine d'Hippocrate*, 1725, in-12; II. *Méthode de Lucque sur la maladie de Mme.* (Dugué), *intendante de Lyon, réfutée*, Lyon, 1675, in-4°. L'auteur y a joint plusieurs lettres curieuses et des remarques sur l'or prétendu potable. Niceron dit qu'il présida à la dixième édition du *Cours de chimie* de Lémery, Paris, 1713, in-8°.

A. B—T.

FALCONET (Camille), fils du précédent, naquit à Lyon, le 1er. mars 1671, et ne fut baptisé que le 29 mars, ce qui a induit en erreur des biographes. Son père, étant venu s'établir à Paris, le laissa dans sa ville natale, sous la direction de son grand-père. Il vint ensuite à Paris faire ses études au collége du cardinal Lemoine, retourna faire sa philosophie à Lyon, puis alla à Montpellier, où il eut Chirac pour professeur et Chicoyneau pour compagnon d'études. Il alla se

faire recevoir docteur à Avignon, et vint s'établir à Lyon. Son cabinet fut bientôt le rendez-vous des savants et des étrangers, et il est regardé comme le berceau de l'académie de cette ville. Mme. Guyon, revenant en 1687 de son exil, alla voir Falconet. Un jour, à la toilette de cette dame, une dispute s'éleva sur son système, entre elle et Falconet. La conversation s'anima de plus en plus, et Mme. Guyon, toute occupée du sujet de la conversation, ne s'aperçut pas qu'elle était dans un certain désordre. Sa fille-de-chambre, voulant le réparer, lui présenta un mouchoir; mais Mme. Guyon de s'écrier : « Il est bien question d'un mou» choir. » En 1707, Falconet vint à Paris auprès de son père, mais ce ne fut que quelque temps après qu'il y fit venir sa femme, ses enfants et sa bibliothèque. Il eut d'abord la survivance de médecin des écuries du roi; à ce titre il joignit ensuite celui de médecin de la maison de Bouillon : enfin, après la mort de Tournefort, il fut, en 1709, nommé médecin de la chancellerie. Ce fut cette même année qu'il se fit recevoir à la faculté de médecine de Paris. Il était l'ami de Mallebranche, de Fontenelle, etc. Ses connaissances littéraires le firent admettre, en 1716, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il a fourni plusieurs dissertations curieuses dans les Mémoires de cette société. Il était possesseur d'une belle bibliothèque que Mlle. de Bouillon avait bien enrichie, en lui léguant celle qu'elle tenait du duc son père. Cette bibliothèque, composée de cinquante mille volumes, était autant à ses amis qu'à lui; et plusieurs fois il lui est arrivé de racheter d'autres exemplaires de livres qu'il avait prêtés, jugeant que, puisqu'on ne les lui rendait pas, on les avait perdus ou qu'on en avait encore besoin. Il mourut le 8 février 1762, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. On a remarqué que son père était mort à 90 ans et sa grand'mère à quatre-vingt-dix-neuf; mais la longévité de sa famille ne s'est pas étendue jusqu'à sa postérité; il avait eu quatre enfants : ils étaient tous morts long-temps avant lui. Dès l'année 1712, Camille Falconet avait donné à la bibliothèque du roi tous ceux de ses livres qui n'y étaient pas : il s'en était seulement réservé l'usage durant sa vie. On porte à onze mille le nombre de volumes dont il a enrichi la première bibliothèque du monde. Quoique non exposés dans la vente, ces volumes ont cependant été compris dans le précieux *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconet* (*voyez* Barrois), et sont distingués par les crochets qui les entourent. Dans l'avertissement qui précède ce catalogue, on trouve un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de MM. Falconet.* On y a énuméré avec soin les ouvrages que Camille a produits dans les différents genres; mais on doit remarquer : I. *Dissertation hist. et crit. sur ce que les anciens ont cru de l'aiman* (dans les *Mém. de l'académie des inscr.* tom. IV); II. *Observations sur nos premiers traducteurs français avec un essai de bibliothèque française* (ibidem, tome VII); III. *Dissertation sur les Assassins* (ibidem, tom. XVII); IV. *Dissertation sur Jacques de Dondis* (*voy.* Donis) (ibid., tome XX); V. Plusieurs Thèses de Medecine; VI. Une édition des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, trad. par Amyot (*voyez* Amyot); VII. Avec Lancelot, l'édition du *Cymbalum mundi*, de 1732 (*voy.* Desperiers). Il avait laissé plus de cinquante mille cartes, sur lesquelles il avait porté ses extraits de

notes. Rigoley de Juvigny a employé celles qui étaient relatives aux *Bibliothèques de Lacroix du Maine et Duverdier* (*voyez* DUVERDIER et LACROIX DU MAINE). Camille Falconet avait traduit en latin le *Nouveau Système*, ou *Nouvelle explication du mouvement des Planètes* de Ph. Villemot, curé de la Guillotière. Cette traduction anonyme a été imprimée en regard du texte, Lyon, 1707, in-12.

A. B—T.

FALCONET (ETIENNE-MAURICE), sculpteur, était d'une famille originaire d'Exilles, sur les frontières du Piémont, et alliée à celle des médecins célèbres de ce nom. Il naquit à Paris, en 1716, de parents peu fortunés; origine dont il tirait autant de vanité que d'autres en mettent à appartenir à une famille illustre, comme il le témoigna lui-même à l'impératrice Catherine, lorsque cette princesse lui donna un rang qui lui procurait le titre de *vaché vysokorodie* (qui signifie votre haute naissance). « Ce titre, » dit-il, me convient à merveille; car » je suis né dans un grenier. » Son éducation répondit à sa naissance : apprendre à lire et à écrire, fut la seule qu'il reçut de ses parents, et pour lesquels encore cette étude devint un sacrifice. Placé de très bonne heure apprentif chez un mauvais sculpteur en bois, dont la principale occupation, dit-on, était la fabrication de têtes à perruques, il employait les heures de ses délassements, et souvent celles du sommeil, à modeler en terre, et à dessiner d'après des estampes, à l'acquisition desquelles il sacrifiait une partie de l'argent nécessaire à ses premiers besoins. Il avait atteint sa dix-septième année, lorsqu'ayant entendu parler de Lemoine, sculpteur, aussi connu par son extrême bonté que par ses talents, il parvint à vaincre sa timidité naturelle, et se détermina à se présenter chez lui, avec quelques-uns de ses faibles essais, pour lui demander de l'appui et des conseils. Lemoine qui, à travers la faiblesse de ces productions, avait reconnu le germe du talent, l'accueillit favorablement; et non seulement l'admit dans son atelier, mais encore par suite l'aida de sa bourse, afin de le mettre en état de suivre ses études. Les progrès de Falconet furent si rapides, qu'au bout de six ans, quoiqu'il fût obligé d'employer une grande partie de son temps à des travaux de compagnon pour suffire à sa subsistance, il composa et exécuta sa figure du *Milon de Crotone*, qui lui mérita, en 1745, son agrément à l'Académie. Cette belle figure, que mal à propos quelques critiques ont regardée comme une imitation de celle du Puget, ne lui ressemble en rien, puisqu'il l'a représentée dans l'instant où Milon, renversé, est déchiré par le lion, tandis que celle du Puget est debout : la figure de Falconet réunit à de belles formes un beau caractère; elle est regardée comme l'une des meilleures productions du ciseau moderne : Falconet, sévère pour lui-même dans ses critiques, trouvait la tête d'un mauvais choix, défaut qu'il attribuait à ce qu'il avait pris la sienne pour modèle : c'est cette même figure qu'il a exécutée en marbre en 1754 pour sa réception à l'Académie : cette compagnie savante l'admit successivement professeur et adjoint au recteur. Quoique chargé de famille, s'étant marié assez jeune, cet artiste, peu content de l'éducation qu'il avait reçue, voulut s'en donner une nouvelle. Convaincu qu'un artiste habile, qui veut se faire une réputation durable, doit être instruit, il employait une partie de son temps à l'étude du latin

et de l'italien. Aidé des conseils d'un ecclésiastique dont il avait fait connaissance, il s'appliqua aussi à celle du grec. Cependant il ne poussa pas très loin cette dernière. L'ecclesiastique, qui s'était fait son instituteur, était un fort brave homme, un peu entiché de jansénisme : l'élève ne tarda pas aussi sous ce rapport à profiter de ses leçons. Mais ayant fait connaissance avec les philosophes de la Grèce, par la lecture de leurs ouvrages, bientôt il abandonna Nicole et Sacy pour Platon, et pour Socrate auquel il se faisait gloire de ressembler. Il ne conserva du jansénisme que la sobriété et les autres vertus morales qu'il amalgama à sa manière avec celles de ces derniers. Le goût de Falconet pour les lettres marchait de front avec son penchant inné pour la sculpture; il mit au jour ses deux figures de *Pygmalion* et de la *Baigneuse*, productions gracieuses, qui eurent le plus grand succès, qui furent moulées et surmoulées dans toute l'Europe. Sa figure de l'*Amour menaçant* ne lui valut pas moins d'éloges. On trouve dans toutes ces productions de la grâce, et la morbidesse des chairs, talent dans lequel les anciens ont excellé. Passant de suite du profane, de l'érotique même au sacré, Falconet consacra aussi son art à des sujets religieux; il exécuta pour l'église de Saint-Roch un *Christ agonisant;* il décora la chapelle de la Vierge de la même basilique d'une *Annonciation*, et des statues de *Moïse* et de *David* : Un *St.-Ambroise*, sorti de son ciseau, représenté dans l'instant où il refuse l'entrée de la cathédrale de Milan à l'empereur Théodose, encore teint du sang de sept mille Thessaloniciens, décore aussi l'église des Invalides. Toutes ces figures, traitées dans l'expression et le caractère qui leur conviennent, obtinrent tous les suffrages. Ce fut peu de temps après l'exécution de ce dernier ouvrage, en 1766, que Falconet fut appelé en Russie par Catherine II, comme le statuaire dont le génie avait marqué davantage, pour exécuter la statue équestre de Pierre Ier. Cet artiste fit l'esquisse du projet avant de quitter la capitale. Cette composition neuve et noble, représente le législateur de la Russie franchissant à la course un rocher escarpé. Un serpent écrasé sous les pieds de son cheval indique les obstacles que cet homme extraordinaire a dû surmonter pour éclairer et réformer les mœurs de sa nation. Pour donner à ce monument tout le grandiose dont il était susceptible, on choisit pour sa base un bloc d'un seul morceau, de trente-sept pieds de long sur vingt-deux de hauteur, et vingt-un de largeur, qu'on trouva dans un marais à quelques milles de St.-Pétersbourg; on y joignit encore une alonge de treize pieds. Pour la grâce et l'accord de l'ensemble du monument, l'artiste en diminua, dans son atelier, quelques fragments sur la hauteur et la largeur seulement. On estime que, lorsque ce bloc y entra, il pesait près de trois millions de livres. Le transport d'une pareille masse a fait époque dans les annales de la mécanique (*Voy.* Carburi). La fonte de la figure et du cheval, qui devaient être coulés d'un même jet, ayant manqué à moitié, la matière en fusion s'étant échappée par l'écheno, Falconet fit scier la partie supérieure qui n'avait pas réussi, et tailler dans la partie inférieure des vides en queue d'aronde, et fit une seconde fonte qui amalgama les deux parties, de manière à ne laisser aucune trace de l'accident. Ce monument, fait pour immortaliser son auteur, le retint douze ans à St.-Pétersbourg, pendant lesquels il ne per-

t qu'une petite figure en marbre, olie, dit-on, représentant l'hi- et dont il fit hommage à l'impé- ce. Il occupa ses loisirs à la littéra- e; ce fut à cette époque qu'il posa les différents écrits dont enrichi la théorie des beaux- la plupart furent composés pour ndre à diverses critiques qui fu- faites de ses ouvrages, et pour attre le système outré d'un grand ore d'antiquaires et d'artistes, tels Winckelman, Mengs, Caylus, urt, etc., sur la perfection ex- re de la peinture des anciens. Ca- ne II, qui aimait les savants et rtistes, se plaisait dans l'entre- de Falconet; elle avait goûté son e d'esprit et ses diverses connais- es; aussi, indépendamment de ce le le recevait toutes les semaines sa retraite de l'Hermitage, elle crivait souvent, et ne manquait is de s'entretenir avec lui dans les de la cour, où elle l'appelait son père ou son confesseur. L'impé- ce avait tant de bonté et même ention pour Falconet, que, l'ayant dans l'ancien palais de l'impéra- Elisabeth, et apprenant un jour se plaignait du bruit que fai- it les ouvriers employés à la re- truction d'une partie de ce même is, elle vint le surprendre un ma- jour s'entendre avec lui à ce sujet. rouvant couvert d'une très grosse ngotte, et la tête affublée d'un bon- le laine, elle le prit par la main conduisit dans ce costume au mi- des travaux; et là, débattit avec et conclut, article par article, espèce de traité qui fixait la limite ues où les ouvriers pouvaient s'a- er, et donna des ordres en con- ence. Cette harmonie entre la sou- ine et l'artiste fut troublée lors de ate de la statue. Depuis cette épo- que Falconet ne vit plus cette prin- cesse; à son départ même il ne fut point admis à lui rendre ses devoirs: il ne reçut non plus aucune espèce de récompense de ses glorieux travaux, qui lui furent payés strictement suivant la convention. On peut attribuer cette défaveur à la malveillance du con- seiller-privé Betski, ministre des arts, avec lequel il se brouilla à cette époque. Cet homme, qui voulait tout diriger, tout conduire, qui préten- dait tout savoir, ne pouvait s'accor- der avec Falconet, lui-même un peu caustique, et très-peu endurant. D'ailleurs, dans ces sortes de lutte, les hommes à talents n'ont jamais beau jeu avec les courtisans. Revenu à Paris en 1778, après avoir séjourné quel- ques mois en Hollande, et convaincu qu'un artiste, qui a acquis une grande réputation par ses travaux, doit sa- voir s'arrêter assez à temps pour ne pas risquer de la compromettre, il ré- solut de terminer sa carrière de sta- tuaire, et de s'amuser à compléter et à revoir ses différentes productions littéraires. Cependant, curieux depuis nombre d'années de parcourir l'Italie, qu'il n'avait jamais vue, il se disposait à partir pour ce voyage; déjà le jour était fixé, la voiture arrêtée, lorsque, le 3 mars 1783, une violente attaque de paralysie vint mettre obstacle à ses projets. Il survécut encore huit années à ce funeste accident qui, en éteignant ses facultés physiques, n'altéra en rien ses facultés morales. Enfin il succomba à ses maux le 24 janvier 1791. Quoi- que d'un caractère assez difficile à vi- vre, et même dur en apparence, Fal- conet était bon, obligeant, et même très bienfaisant. Habitué aux privations, lorsqu'il était pauvre, il continua à vivre frugalement lorsqu'il fut dans l'aisance. Mais s'il était très éco- nome pour ses jouissances personnel-

les, il était très généreux avec ses amis dans le besoin. On l'a vu faire le sacrifice de six mille francs à la fois pour leur rendre service. Quand, par hasard, dans ses moments d'humeur, ou lorsqu'il avait l'esprit occupé, il avait mal reçu quelqu'un, il cherchait ensuite à réparer ce manque d'égards par quelques mots agréables. M. Bridan, habile statuaire, étant venu lui faire visite un jour, pour l'inviter, suivant l'usage, à voir le morceau qu'il comptait présenter à l'Académie pour son agrément, Falconet, préoccupé d'autre chose, le reçut assez mal. Cependant s'étant rendu le lendemain à son invitation, il lui dit en l'embrassant avec affection : « Pourquoi » ne m'avez-vous pas dit que vous » aviez ce talent-là. » Il a fait très peu d'élèves ; cependant on en compte deux qui lui font honneur, Berruer, qui devint son confrère à l'Académie, et Mlle. Collot, qui épousa son fils, et devint pour lui un ange consolateur pendant ses huit années d'infirmités. Ce fut à elle qu'il avait confié l'exécution de la tête de Pierre Ier., pour le monument de ce législateur de la Russie. Il y a différentes éditions des œuvres de Falconet, qui contiennent des pièces fort intéressantes relatives aux beaux-arts. Plusieurs de ces morceaux ont été imprimés à part, entre autres la suite de différentes discussions qu'il eut avec les savants et les amateurs des arts, ses contemporains. En général son style n'est ni brillant, ni correct, mais il est nerveux et précis. Si parfois ses opinions sont systématiques, surtout lorsqu'il éprouve quelques contradictions, souvent aussi elles sont neuves et justes, et lorsqu'il a raison, ses arguments sont irrésistibles. Cet artiste avait une telle idée des moyens de son art, qu'il prétendait que, dans toutes les circonstances, il pouvait produire autant d'illusion que la peinture : « *dans ce cas*, lui répondit un jour Dumont le Romain, peintre de l'académie et son ami, *fais-nous donc un clair de lune, avec ta sculpture.* » Il a publié en 1761, des *Réflexions sur la Sculpture*, qui ont été traduites en anglais et en allemand ; des *Observations sur la statue de Marc-Aurèle*, en 1771 ; la *Traduction des* 34e., 35e., et 36e. *Liv. de Pline*, avec des notes, en 1772 ; une seconde édition de ce même ouvrage, en 2 vol. à laquelle il a joint des réflexions sur la peinture des anciens, ses observations sur la statue de Marc-Aurèle, et une révision du même ouvrage. La Haye, 1773. C. G. F. Dumas a publié un *Examen des Livres XXXIV* etc. *de Pline, par M. Falconet*, sans date ni lieu d'impression. Le recueil des œuvres de Falconet, dans lequel il y a beaucoup de Correspondances, de Réponses à des journalistes et à des critiques ; plusieurs Lettres, entre autres une de Diderot, a paru en 6 vol. Lausanne, 1781 ; un vol. d'*Œuvres choisies*, Paris, Didot, 1785 ; *Œuvres diverses*, Paris, 1787, 3 vol. ; enfin, une dernière édition, Paris, Dentu, 1808, 3 vol., à la tête desquels on trouve une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Lévêque. Toutes ces éditions sont in-8°. On trouve encore une autre notice sur Falconet, par M. Robin, imprimée dans le Recueil de la *Société des neufs Sœurs*. Les articles, *bas-reliefs*, *draperies* et *sculpture*, insérés dans le grand article *sculpture* du dictionnaire des beaux-arts de l'Encyclopédie méthodique, sont de Falconet. P—s.

FALCONIA (Proba) épousa le proconsul Adelfius, et vécut sous l'empereur Honorius, vers l'an 379 de

l'ère chrétienne. Elle se distingua par son talent pour la poésie latine. Elle avait composé un poème *sur les guerres civiles de Rome;* mais il n'est point parvenu jusqu'à nous. On lui attribuait aussi un poème adressé à Honorius, fils du grand Théodose; mais P. Wesseling a démontré la fausseté de cette supposition dans sa lettre à H. Veneman, pag. 46 et suiv. Il ne nous reste d'elle que le Centon de Virgile sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, production bizarre, qui suppose plus de patience et de mémoire que de goût et de jugement; imprimée pour la première fois à Venise, in-fol., 1472, avec Ausone; Bresse et Paris, in-4°., 1496 et 1499; Leipzig, in-4°., 1513; Lyon, in-8°., 1516; Magdebourg, in-8°., 1719, édition soignée par Jean-Heur. Kromayer. Le Centon se trouve aussi dans les recueils suivants: 1°. *Probæ Falconiæ, Lælii et Julii Capiluporum, aliorumque Virgilio-Centones*, in-8°., Cologne, 1601; 2°. *Corpus Poetarum latinorum*, de Mich. Maittaire, in-fol., Genève, 1713; 3°. *Mulierum græcarum fragmenta*, publié par Wolf, in-4°., Hambourg, 1734. C'est mal à propos qu'on a confondu Proba Falconia avec Faltonia, épouse d'Anicius Probus, et accusée d'avoir introduit les Goths dans Rome par trahison. A. D. R.

FALCONIERI (Julienne), Oblate Servite, morte en odeur de sainteté, naquit à Florence de parents riches, en 1270. Elle avait pour oncle Alexis Falconieri, homme très religieux, et l'un des sept fondateurs de l'ordre des servites, ainsi nommé parce que ses membres font profession d'un dévouement spécial au service de la Sainte-Vierge. Alexis Falconieri éleva sa nièce dans la piété, et lui inspira une tendre dévotion. L'ordre des servites admettant des femmes sous le nom d'oblates, Julienne désira d'y entrer, et y prit l'habit en 1284. Les pratiques de l'institut qu'elle avait embrassé ne suffisant point à sa ferveur, elle y voulut, sans doute après en avoir obtenu la permission de ses directeurs spirituels, joindre des austérités extraordinaires, et qui semblent dépasser les forces humaines. Elle s'abstenait absolument de toute nourriture, les mercredis et les vendredis, et le samedi elle se contentait d'un peu de pain et d'un verre d'eau. Quoique ces mortifications soient excessives, et qu'il puisse se faire qu'elles ne soient pas toujours selon la sagesse, il est, ce nous semble, un peu léger de les traiter de ridicules comme le font les auteurs d'un dictionnaire historique, surtout dans une femme dont l'Eglise, loin de désapprouver la conduite, nous propose les vertus pour modèle. En 1307 Julienne Falconieri fut élue supérieure des Oblates. Elle composa pour elles une règle qui fut approuvée par Martin V, et mourut à Florence en 1341, âgée de soixante-onze ans. Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation. Sa fête a été fixée au 19 juin. L—y.

FALCONIERI (Octave), savant antiquaire, prélat de l'église romaine, d'une ancienne famille originaire de Florence, mort à Rome en 1676, âgé seulement d'environ 30 ans, est auteur de plusieurs Dissertations sur les antiquités, insérées par Grævius et Gronovius dans le volume IV des antiquités romaines et dans le volume VIII des antiquités grecques. On lui doit la première édition de la *Roma antica*, de Famiano Nardini, qui parut à Rome en 1666, in-4°. Il

y joignit un discours sur la pyramide de C. Cestius et sur les peintures qui ornaient la chambre intérieure de ce monument; et une lettre à Carlo Dati sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique, abattu lors de la restauration du portique de la rotonde, en 1661. Il fit paraître en 1668, à Rome, in-4°., ses *Inscriptiones athleticæ*, avec de savantes notes qui jetèrent un nouveau jour sur ce sujet, jusqu'alors peu connu. Il réimprima dans le même volume une Dissertation non moins savante, qu'il avait déjà publiée à part l'année précédente (1), sur une médaille d'Apamée, portant pour empreinte le déluge de Deucalion. Ni le grand succès de cette Dissertation, ni les éloges qui en furent faits par les plus célèbres antiquaires, n'ont empêché Apostolo Zeno de consigner dans ses notes sur la *Bibliothèque* de Fontanini, un trait de critique qui a été répété depuis avec la confiance qu'inspire le nom de ce savant et judicieux écrivain. « Sur cette médaille, » dit-il, Falconieri crut voir repré» senté le déluge universel avec l'ar» che, etc., et il crut lire au-dessous » ΝΩΕ, c'est-à dire, le nom du pa» triarche Noé, tandis que ces trois » lettres, détachées du reste de l'ins» cription, et placées ici comme iso» lées, ne sont autre chose que la fin » du mot ΑΠΑΜΕΩΝ; regardées de la » droite à la gauche (comme l'écriture » orientale), elles signifient ΝΩΕ; » mais lues de la gauche à la droite, » elles ne sont que les trois dernières » lettres du mot entier. » Notes sur Fontanini, tome II, page 252. En lisant ce trait lancé avec tant d'assurance, il n'est personne qui n'y voie une bonne leçon sur la crédulité des antiquaires; mais c'en est une, au contraire, sur la légèreté des critiques. L'éditeur de la 4°. édition de la *Roma antica* de Nardini, Rome 1771, 4 vol. in-8°., a répondu à cette censure par une note dans le 4e volume. On y voit que Falconieri ne donne que comme une conjecture ce qu'on l'accuse d'avoir donné comme une explication positive; qu'il appuie cette conjecture de raisons si fortes que le censeur eût peut-être été forcé de s'y rendre s'il les avait lues, mais qu'il n'a même pas vu le dessin de la médaille dont il est question, puisque cette médaille porte au bas du revers le mot entier ΑΠΑΜΕΩΝ; que le mot ΝΩΕ, au contraire, est gravé sur le corps même du navire ou de l'arche, et que, par conséquent, le motif donné à la prétendue erreur de Falconieri est tout-à-fait imaginaire. Au reste, cette note renvoie à un passage du 6°. volume des *Observations* du marquis Maffei, relatives à cette médaille et à la Dissertation de Falconieri. Nous avons suivi cette indication, et nous avons vu en effet dans le passage de Maffei que ce savant antiquaire ne doute point de la justesse des conjectures de Falconieri; qu'il voit comme lui, dans cette médaille, le déluge de Deucalion et Pyrrha sauvés dans une barque, une colombe apportant un rameau, et le mot *Noé* gravé non au-dessous de l'empreinte, mais sur la barque même (*Voyez* BRYANT). Il est donc prouvé que la critique de Zeno est non seulement légère, mais entièrement dépourvue de fondement. Nous avons donné quelque étendue à cette question, quoiqu'elle soit purement accessoire, parce que l'exact auteur de l'*Histoire de la Littérature italienne*, Tiraboschi, a cité, en l'adoptant, cette critique, tome VIII, page 249 de sa première édition; qu'ap-

(1) Ces deux pièces se trouvent aussi dans les *Selecta Numismata antiqua* de Seguin.

sur cette double autorité, elle
é dans le *nouveau Diction-*
torique italien de Bassano,
n'y aurait pas de raison pour
cessât de se propager, si l'on
isait enfin un devoir d'en aver-
conieri était en relation de cor-
dance et d'amitié avec les sa-
es plus célèbres de son temps.
einsius lui a dédié le 3e. livre
Elégies, Spanheim son Traité
édailles, et plusieurs autres sa-
d'autres ouvrages. Il était mem-
: plusieurs académies savantes,
ornait pas ses études aux scien-
l'érudition; il cultivait aussi les
lettres. Dans le 1er. volume des
s d'hommes illustres, publiées
age Fabroni, on en a une que
nieri écrivit, le 15 décembre
, au prince Léopold de Toscane,
nécessité d'admettre Le Tasse
les auteurs qui font autorité
la langue, dans la nouvelle édi-
qui se préparait du Vocabulaire
Crusca. En lisant les excellentes
s qu'il donne au prince, tant
n nom qu'au nom du cardinal
icino, ce qui frappe le plus c'est
ette époque il eût encore besoin
donner. G—é.

LEDRO ou FALIERI (VITAL),
le Venise, fut elu par le peuple
84, pour remplacer Dominique
, parce que celui ci avait laissé
, par Robert Guiscard, la flotte
commandait. Faledro demanda
tint de l'empereur grec le titre
otosébaste, qu'il joignit à ceux
e de Venise, de Dalmatie et de
ie. Ayant retrouvé, en 1094, le
de St Marc l'Evangéliste, qui
été apporté précédemment a Ve-
mais qui y était égaré, il le fit
rer dans la Basilique de son nom;
un secret du lieu choisi pour le
, afin que cette relique ne fût
pas volée, et ce secret s'est perdu
depuis. Vital Faledro mourut en 1096,
et il eut pour successeur Vital Micheli.
S. S—i.

FALEDRO (ORDELAFFO), doge de
Venise, succéda, en 1102, à Vital
Micheli. Pendant son règne, la ville
de Zara, en Dalmatie, voulut secouer
le joug des Vénitiens pour se sou-
mettre aux Hongrois; mais Faledro fit
le siége de cette ville, et la reprit en
1115. Deux ans plus tard, comme il
défendait la Dalmatie contre de nou-
velles incursions des Hongrois, il fut
tué dans une bataille. Dominique
Micheli lui succéda. S. S—i.

FALIERI (MARIN), doge de
Venise, fut donné pour successeur à
André Dandolo, auteur des chro-
niques de Venise, le 11 septembre
1354, à l'époque même où la grande
flotte des Vénitiens, commandée par
Nicolas Pisani, avait été détruite par
les Génois, dans le port de Sapienza.
Faliéri était alors âgé de soixante-
seize ans; il était fort riche, et il avait
occupé des emplois importants, mais
il avait une femme jeune et belle, dont
il était excessivement jaloux. Un des
chefs de la *Quarantie criminelle*,
Michel Steno, excitait surtout sa dé-
fiance. Dans une mascarade de car-
naval, Steno et Falieri s'insultèrent
mutuellement : le premier fut con-
damné à un mois de prison par le
tribunal dont il était président, mais
cette peine était loin de suffire au
ressentiment ou à la jalousie du doge.
Il étendit sa haine sur tout le tribunal,
sur toute la noblesse, qui n'avait pas
mieux vengé son injure. Dans son
courroux, il rechercha l'appui des
Plébéiens qui, depuis les quarante
ans auparavant de la souveraineté
qu'ils avaient exercée dès l'origine de
la république, ne pardonnaient point
à la noblesse son usurpation, et

aux jeunes patriciens leur insolence. Six cents conjurés convinrent de se réunir, le 15 avril 1355, sur la place de St. Marc, lorsque le doge ferait sonner la cloche d'alarme; et comme, à cette cloche, tous les nobles devaient accourir pour se ranger autour de la Seigneurie, tous devaient être massacrés à mesure qu'ils arriveraient sur la place. Mais le complot fut révélé au conseil des Dix, la veille de son exécution; plusieurs des coupables furent mis à la torture, et le doge lui-même, ayant été convaincu d'être entré dans un complot contre le gouvernement dont il était le chef, fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée le 17 avril 1355, sur l'escalier du palais Ducal, au lieu même où il avait prêté serment de fidélité à la république. Presque tous ses complices périrent ensuite par différents supplices, tandis que son dénonciateur fut anobli et largement récompensé. On sait que tous les portraits des doges sont rangés dans la salle du grand-conseil : à la place où devait être celui de Falieri, on a fait représenter un trône ducal couvert d'un voile noir, avec cette inscription : *C'est ici la place de Marin Falieri, décapité pour ses crimes.* On mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Dux venetum jacet hic, patriam qui perdere tentans
Sceptra, decus, census perdidit atque caput.

S. S—i.

FALISCUS. *Voyez* GRATIUS.

FALK (JEAN-PIERRE), médecin suédois, naquit en 1727, dans la province de Westrogothie. Il manifesta de bonne heure un zèle ardent pour les sciences et une profonde hypocondrie. Etudiant à l'université d'Upsal, il eut l'avantage d'être honorablement distingué par Linné qui lui confia l'éducation de son fils. L'immortel naturaliste prenait au sort de Falk le plus affectueux intérêt; ce fut pour lui procurer une distraction utile et agréable, qu'il le chargea d'aller recueillir les plantes et les zoophytes que produit l'île de Götland. Cette excursion prouva les connaissances étendues de Falk, mais ne remplit qu'imparfaitement l'espoir de son Mécène qui désirait sur-tout le guérir de sa mélancolie. Falk suivit Forskal à Copenhague, et fut vivement affligé de ne pouvoir être désigné pour l'accompagner en Arabie. De retour à Upsal, Falk reçut, le 23 juin 1762, le doctorat des mains de son protecteur, qui inséra sa thèse : *Planta alstroemeria*, dans l'excellent recueil intitulé : *Amœnitates academicæ*. Le riche possesseur d'un cabinet d'histoire naturelle, à Pétersbourg, pria Linné de lui choisir un directeur. Cet emploi fut confié à Falk, qui bientôt après obtint la chaire, long-temps vacante, de professeur au jardin de pharmacie. Lorsque l'académie impériale des Sciences forma, en 1768, une société de voyageurs destinés à enrichir le domaine de la géographie et de l'histoire naturelle, Falk reçut un diplôme qui lui assignait un des principaux rangs. Il fit des efforts inconcevables pour remplir avec honneur cette mission importante : efforts superflus ! Accablé sous le poids d'une mélancolie toujours croissante, Falk se vit obligé d'interrompre sa course scientifique. Les bains de Kislar, dont il fit usage, semblèrent apporter quelque soulagement à ses douleurs. Cette légère amélioration ne dura qu'un moment, les symptômes les plus alarmants se manifestèrent. De retour à Casan, au mois de novembre 1773, Falk offrait l'image repoussante d'un squelette. Tourmenté la nuit par des insomnies cruelles, il prenait à peine chaque jour une bouchée de lait

cuit de mer trempé dans une tasse de thé. Si par fois il rompait le silence, c'était uniquement pour proférer des accents plaintifs sur l'horreur de ses maux. Enfin il refusa toute consolation, toute espèce de visite, excepté celle de son ami Jean-Théophile Georgi, que l'académie lui avait donné pour adjoint. Ils restèrent ensemble le 30 mars 1774 jusqu'à minuit, et Falk ne laissa point entrevoir le dessein qu'il méditait. Le lendemain matin Georgi trouva son infortuné compagnon de voyage privé de vie, et couvert de sang. Il avait près de lui un rasoir, avec lequel il s'était fait une légère blessure au cou, et le pistolet dont il s'était servi pour terminer sa pénible existence. La balle, après avoir traversé la tête de ce malheureux, s'était fichée dans le plafond de l'appartement. Falk avait les petits défauts et les grandes qualités qui sont ordinairement l'apanage des hypocondriaques; il était morose, capricieux, irritable, défiant, susceptible, amant de la solitude, sobre, bienfaisant et vertueux. Ses papiers, quoique composés de notes éparses, contenaient une foule de recherches curieuses, de faits intéressants, d'observations utiles. Chargé par l'académie de recueillir ces manuscrits, de les mettre en ordre, et de suppléer les lacunes, le professeur Laxmann s'acquitta dignement de cette tâche, et l'ouvrage parut en allemand sous ce titre : *Mémoires topographiques sur la Russie*, Pétersbourg, 1785, 3 vol. in-4°. fig. Thunberg a consacré à la mémoire de son savant compatriote un genre de plantes qui, sous le nom de *Falkia*, est rangé par Jussieu dans la famille des borraginées, et n'offre encore qu'une seule espèce, indigène du cap de Bonne-Espérance. C.

FALKLAND (Lucius Cary, vicomte de), fils aîné de Henri, vicomte de Falkland, naquit vers l'an 1610, à ce qu'on croit, à Burford, dans le comté d'Oxford. Il fut élevé d'abord à Dublin, puis à Cambridge. Etant très jeune encore, quelques légèretés le firent enfermer dans la prison de la Fleet; mais il fallait qu'elles n'eussent pas leur source dans aucune disposition naturelle, car il revint de ses voyages parfaitement corrigé, et rapportant ce caractère qui l'a fait célébrer par ses contemporains comme l'honneur de son temps et de son pays. Devenu, avant vingt ans, héritier d'une fortune considérable, que lui laissait un de ses grands-pères, il n'usa de son indépendance que pour se livrer à des occupations solides. Quelques circonstances le détournèrent d'embrasser l'état militaire, auquel le portait naturellement son goût; il se livra à l'étude avec une telle ardeur, qu'ayant formé le projet d'apprendre le grec, il se résolut à ne point aller à Londres, dont le séjour lui plaisait infiniment, qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Outre les historiens grecs, il avait lu, avant l'âge de 23 ans, tous les poètes grecs et latins. A une forte mémoire, à une facilité prodigieuse, il joignait beaucoup d'esprit naturel et un goût passionné pour la littérature. Il s'éloignait souvent de Londres, et allait s'établir soit à Oxford, soit à une de ses terres située près de cette ville, pour y jouir de la société des savants qu'attirait autour de lui son caractère affable, doux et modeste. Heureux du genre d'occupation qui remplissait ses loisirs, il avait coutume de dire : « Je plains sincèrement » un gentilhomme ignorant, les jours » de pluie. » A la mort de son père, arrivée en 1633, il fut fait gentilhomme de la chambre du roi; et,

lors de l'expédition contre les Ecossais, en 1639, trompé dans la promesse qu'on lui avait faite de lui donner un commandement de troupes, il n'en fit pas moins la campagne en qualité de volontaire. En 1640, il fut nommé membre du parlement. Lord Falkland apportait dans les affaires un esprit eclairé, et cette innocence de cœur, partage assez ordinaire de ceux que l'étude des plus belles productions de l'esprit humain a fait vivre au milieu d'un monde meilleur, d'où ils n'ont point songé à descendre pour examiner les hommes tels que les présente la vie ordinaire. Fortement attaché aux lois de son pays, sans peut-être les connaître beaucoup, il se laissa facilement persuader que ceux qui les defendaient contre les usurpations de la cour, ne pouvaient avoir que des intentions pures; il fut entraîné par eux dans des mesures contraires à la douceur de son caractère, en particulier contre l'infortuné comte de Strafford. Désabusé ensuite, il n'en conserva pas moins, pendant quelque temps, de l'éloignement pour la cour, et surtout une telle crainte qu'on ne le supposât entraîné vers elle par le désir de la faveur, qu'il affectait envers tout ce qui y tenait, une sorte d'humeur et de rudesse. Cependant, ayant été nommé secrétaire-d'état, après quelque hésitation, il accepta, par des motifs de générosité et de justice, pour un parti que commençait à accabler la fortune. Son caractère rendait ce choix honorable pour la cour; ses lumières le faisaient regarder comme utile; mais les lumières de lord Falkland, d'accord avec les sentiments de son ame, ne pouvaient l'être avec les hommes et les choses auxquelles il allait avoir affaire. Son esprit était trop élevé et son ame trop droite. « Mon secrétaire, disait » Charles Ier. en parlant de lui, ha» bille si bien mes pensées que je ne » les reconnais plus. » On ne put, durant son ministère, le résoudre à se servir d'espions, ni à violer le secret des lettres; mais, dès-lors fidèle au roi comme il l'avait été d'abord au parti qu'il avait cru le plus juste, il partagea les diverses chances de sa destinée. Après la bataille d'Edgehill, que gagna l'armée royale, il courut les plus grands dangers pour sauver la vie à ceux des ennemis qui avaient mis bas les armes; partout il s'exposait avec le plus grand courage, mais son ame était abattue. Le spectacle des maux qui se préparaient pour son pays, et plus encore celui des injustices et des crimes, suites inévitables de la violence des partis, était trop fort pour cette ame douce et pure. Sa gaîté, la vivacité naturelle de son esprit l'avaient abandonné. Le soin de sa personne, qu'il avait porté jusqu'à l'excès, avait fait place à la plus étrange négligence; son humeur s'était aigrie: il manquait à sa vertu la force nécessaire pour supporter la vue des crimes et des malheurs des hommes. Souvent, au milieu de ses amis, après un morne silence, interrompu seulement par de profonds soupirs, il s'écriait douloureusement: « La paix! » la paix! » Quand tout espoir fut perdu à cet égard, la vie lui devint insupportable. Le matin de la première bataille de Newbury, il demanda une chemise blanche, disant que, s'il était tué, « il ne voulait pas » qu'on trouvât son corps dans du » linge sale. » Ses amis, le sollicitant de ne pas s'exposer à un danger auquel ne l'appelait point son devoir, puisqu'il n'était pas militaire, il répondit: « Qu'il était las des temps où » il vivait; qu'il prévoyait de grands » malheurs, mais qu'il croyait qu'il

» en serait dehors avant la fin de la » journée. » En effet, s'étant mis au premier rang du régiment de lord Byron, il reçut, dans le bas-ventre, une balle de mousquet, dont il mourut sur-le-champ, le 20 septembre 1643, âgé de trente-quatre ans. On ne trouva son corps que le lendemain matin. On raconte que peu de temps auparavant, lord Falkland étant à Oxford avec le roi, ils allèrent ensemble visiter la bibliothèque de l'université. On leur montra un Virgile imprimé avec grand soin et magnifiquement relié. Lord Falkland proposa en badinant, au roi, de tenter les *sorts virgiliens*, mode de divination fort en usage dans le moyen âge, et qui consistait à appliquer, comme présage à la chose que l'on désirait savoir, les premiers vers de Virgile, que l'on trouvait à l'ouverture du livre. Le roi, suivant la plaisanterie, ouvrit le Virgile, et tomba sur ce passage des imprécations de Didon :

At bello audacis populi vexatus et armis,
(*Æneid.*, lib. IV, v. 614.)

Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
Que du moins assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asyle,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas.

Lord Falkland, qui le vit frappé de cette rencontre, voulut consulter, à son tour, l'*Enéide*, espérant trouver un passage tout-à-fait inapplicable à la destinée du roi, et qui réduirait ainsi ce hasard à sa juste valeur; mais le sort trompa son attente : il ouvrit le livre à ce passage où Evandre déplore la mort prématurée de son fils :

Non hæc, o Pallas, dederas promissa parenti, etc.
(*Æneid.*, lib. XI, v. 152.)

O Pallas! est-ce ainsi que ton cœur téméraire
Épargne la jeunesse et les vieux ans d'un père?
Ah! j'ai dû le prévoir; et pouvais-je oublier
Combien ont de pouvoir sur un jeune guerrier
Les premières faveurs que promet la victoire,
Le début du courage et l'essai de la gloire.

Les vers de Virgile offraient une allusion si frappante à la situation de Falkland lui même, que cela ne put que confirmer Charles dans le présage qu'il avait pu tirer du premier passage. Peu d'hommes ont été aussi regrettés que lord Falkland, et peu méritaient autant de l'être; ses mœurs étaient pures comme son cœur; son intégrité concevait à peine le soupçon de la mauvaise foi. On a dit de lui « qu'il possédait une étendue de con- » naissances auxquelles parviennent » rarement les plus âgés, et un degré » d'innocence que les plus jeunes ap- » portent rarement dans le monde. » Toutes les vertus douces et humaines remplissaient son ame; son esprit était aimable, sa conversation charmante. Attentif à ne jamais blesser ni affliger, il conservait de la modération et de la bienveillance jusques dans les disputes de religion. Empressé à secourir le mérite dans l'infortune, il joignait la familiarité au bienfait, et il encouragea les lettres en ami, non en protecteur. Il a laissé quelques poésies et plusieurs discours sur les affaires du temps, imprimés séparément. On croit qu'il a beaucoup aidé Chillingworth dans son *Histoire du Protestantisme*. S—D.

FALKNER (Thomas), missionnaire jésuite, était fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre. Après avoir étudié sous son père la chirurgie, pour laquelle il montra constamment beaucoup de dispositions, il alla à Londres pour se perfectionner par la pratique dans les hôpitaux. Comme il était logé dans une rue près de la Tamise, il fit connaissance d'un capitaine qui naviguait à la côte de Guinée. Celui-ci persuada au jeune chirurgien de l'accompagner en cette qualité. Falkner après ce premier voyage en fit un autre à Cadix, où il s'embarqua pour

lors de l'expédition contre les Ecossais, en 1639, trompé dans la promesse qu'on lui avait faite de lui donner un commandement de troupes, il n'en fit pas moins la campagne en qualité de volontaire. En 1640, il fut nommé membre du parlement. Lord Falkland apportait dans les affaires un esprit eclairé, et cette innocence de cœur, partage assez ordinaire de ceux que l'étude des plus belles productions de l'esprit humain a fait vivre au milieu d'un monde meilleur, d'où ils n'ont point songé à descendre pour examiner les hommes tels que les présente la vie ordinaire. Fortement attaché aux lois de son pays, sans peut-être les connaître beaucoup, il se laissa facilement persuader que ceux qui les défendaient contre les usurpations de la cour, ne pouvaient avoir que des intentions pures; il fut entraîné par eux dans des mesures contraires à la douceur de son caractère, en particulier contre l'infortuné comte de Strafford. Désabusé ensuite, il n'en conserva pas moins, pendant quelque temps, de l'éloignement pour la cour, et surtout une telle crainte qu'on ne le supposât entraîné vers elle par le désir de la faveur, qu'il affectait envers tout ce qui y tenait, une sorte d'humeur et de rudesse. Cependant, ayant été nommé secrétaire-d'état, après quelque hésitation, il accepta, par des motifs de générosité et de justice, pour un parti que commençait à accabler la fortune. Son caractère rendait ce choix honorable pour la cour; ses lumières le faisaient regarder comme utile; mais les lumières de lord Falkland, d'accord avec les sentiments de son ame, ne pouvaient l'être avec les hommes et les choses auxquelles il allait avoir affaire. Son esprit était trop élevé et son ame trop droite. « Mon secrétaire, disait » Charles Ier. en parlant de lui, ha» bille si bien mes pensées que je ne » les reconnais plus. » On ne put, durant son ministère, le résoudre à se servir d'espions, ni à violer le secret des lettres; mais, dès-lors fidèle au roi comme il l'avait été d'abord au parti qu'il avait cru le plus juste, il partagea les diverses chances de sa destinée. Après la bataille d'Edgehill, que gagna l'armée royale, il courut les plus grands dangers pour sauver la vie à ceux des ennemis qui avaient mis bas les armes; partout il s'exposait avec le plus grand courage, mais son ame était abattue. Le spectacle des maux qui se préparaient pour son pays, et plus encore celui des injustices et des crimes, suites inévitables de la violence des partis, était trop fort pour cette ame douce et pure. Sa gaîté, la vivacité naturelle de son esprit l'avaient abandonné. Le soin de sa personne, qu'il avait porté jusqu'à l'excès, avait fait place à la plus étrange négligence; son humeur s'était aigrie : il manquait à sa vertu la force nécessaire pour supporter la vue des crimes et des malheurs des hommes. Souvent, au milieu de ses amis, après un morne silence, interrompu seulement par de profonds soupirs, il s'écriait douloureusement : « La paix! » la paix! » Quand tout espoir fut perdu à cet égard, la vie lui devint insupportable. Le matin de la première bataille de Newbury, il demanda une chemise blanche, disant que, s'il était tué, « il ne voulait pas » qu'on trouvât son corps dans du » linge sale. » Ses amis, le sollicitant de ne pas s'exposer à un danger auquel ne l'appelait point son devoir, puisqu'il n'était pas militaire, il répondit : « Qu'il était las des temps où » il vivait; qu'il prévoyait de grands » malheurs, mais qu'il croyait qu'i

serait dehors avant la fin de la ·née. » En effet, s'étant mis au ier rang du régiment de lord ı, il reçut, dans le bas-ventre, alle de mousquet, dont il mourut ·-champ, le 20 septembre 1643, : trente-quatre ans. On ne trouva ›rps que le lendemain matin. On te que peu de temps auparavant, Falkland étant à Oxford avec le ls allèrent ensemble visiter la thèque de l'université. On leur :a un Virgile imprimé avec grand et magnifiquement relié. Lord ınd proposa en badinant, au roi, ıter les *sorts virgiliens*, mode vination fort en usage dans le n âge, et qui consistait à appli- comme présage à la chose que ésirait savoir, les premiers vers rgile, que l'on trouvait à l'ou- e du livre. Le roi, suivant la nterie, ouvrit le Virgile, et tom- : ce passage des imprécations de ı :

o audacis populi vexatus et armis.
(*Æneid.*, lib. IV, v. 614.)

l'arrêt du sort, la volonté des cieux, moins assailli d'un peuple audacieux, dans les climats où son destin l'exile, nt des secours, mendiant un asyle, ndant son fils arraché de ses bras, les chers amis il pleure le trépas.

Falkland, qui le vit frappé de rencontre, voulut consulter, à our, l'*Enéide*, espérant trouver ssage tout-à-fait inapplicable à stinée du roi, et qui réduirait ce hasard à sa juste valeur; mais t trompa son attente : il ouvrit le à ce passage où Evandre déplore rt prématurée de son fils :

e, 6 Pallas, dederas promissa parenti, etc.
(*Æneid.*, lib. XI, v. 152.)

s! est-ce ainsi que ton cœur téméraire e ta jeunesse et les vieux conseils d'un père ? ı dû le prévoir ; et pouvais-je oublier n ont dû pouvoir sur un jeune guerrier mières faveurs que promet la victoire, st du courage et l'essai de la gloire.

ers de Virgile offraient une allusion si frappante à la situation de Falkland lui même, que cela ne put que confirmer Charles dans le présage qu'il avait pu tirer du premier passage. Peu d'hommes ont été aussi regrettés que lord Falkland, et peu méritaient autant de l'être; ses mœurs étaient pures comme son cœur; son intégrité concevait à peine le soupçon de la mauvaise foi. On a dit de lui « qu'il possédait une étendue de con- » naissances auxquelles parviennent » rarement les plus âgés, et un degré » d'innocence que les plus jeunes ap- » portent rarement dans le monde. » Toutes les vertus douces et humaines remplissaient son ame; son esprit était aimable, sa conversation charmante. Attentif à ne jamais blesser ni affliger, il conservait de la modération et de la bienveillance jusques dans les disputes de religion. Empressé à secourir le mérite dans l'infortune, il joignait la familiarité au bienfait, et il encouragea les lettres en ami, non en protecteur. Il a laissé quelques poésies et plusieurs discours sur les affaires du temps, imprimés séparément. On croit qu'il a beaucoup aidé Chillingworth dans son *Histoire du Protestantisme*. S—D.

FALKNER (Thomas), missionnaire jésuite, était fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre. Après avoir étudié sous son père la chirurgie, pour laquelle il montra constamment beaucoup de dispositions, il alla à Londres pour se perfectionner par la pratique dans les hôpitaux. Comme il était logé dans une rue près de la Tamise, il fit connaissance d'un capitaine qui naviguait à la côte de Guinée. Celui-ci persuada au jeune chirurgien de l'accompagner en cette qualité. Falkner après ce premier voyage en fit un autre à Cadix, où il s'embarqua pour

Buenos-Ayres. Il tomba malade dans cette ville, et fut réduit à une telle extrémité qu'au départ de son navire il ne put s'embarquer. Les jésuites qui le soignaient avec une assiduité affectueuse dans sa longue maladie jugèrent que ce serait un avantage inappréciable pour leurs missions d'Amérique d'avoir pour confrère un homme aussi versé que Falkner dans la médecine et la chirurgie. En conséquence ils n'épargnèrent rien pour gagner son attachement et sa confiance, et s'emparèrent tellement de son esprit qu'ils lui persuadèrent d'entrer dans leur collége, et finalement de faire profession dans la société. Il exerça son ministère parmi les Indiens qui habitent la vaste étendue de pays comprise dans la vice-royauté de Buenos-Ayres et plus loin au sud du Rio de la Plata. Son habileté à guérir les maladies, sa dextérité dans les opérations chirurgicales et sa connaissance de la mécanique contribuèrent à faire réussir sa mission au-delà de toute espérance. Il séjourna près de quarante ans dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas, et fut une des personnes chargées par le gouvernement espagnol de faire par mer le relevé de la côte comprise entre le Brésil, la Tierra del Fuego, etc. A l'époque de la dissolution des jésuites, Falkner fut envoyé en Espagne, d'où il revint dans sa patrie. Un catholique de ses compatriotes qui demeurait à Spetchley, près de Worcester, le prit pour chapelain. Ce fut dans cet asyle qu'il écrivit en anglais : *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Hereford et Londres, 1774, un vol. in-4°., avec des cartes. Ce livre fut traduit en allemand et abrégé, Gotha, 1775, un vol. in-8°. On en a aussi une traduction française abrégée sous ce titre : *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents*, trad. de l'anglais par M. B***., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. Le livre de Falkner offre des notions très précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, sur les productions de la nature que l'on y trouve. On reconnaît cependant qu'il n'était pas assez versé dans l'histoire naturelle, ce qui rend ses descriptions bien moins utiles. L'ouvrage est terminé par un chapitre assez détaillé sur la langue des Puelches, et orné de deux cartes, dans lesquelles Falkner corrige celle de d'Anville, qui a fait l'extrémité sud de l'Amérique méridionale trop étroite, et donne les noms de plusieurs peuplades entièrement inconnues à l'époque où parut cette description. Les figures d'animaux sont mal dessinées. Falkner a vu des indigènes qui lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces, mesure anglaise, d'autres dont la taille lui a semblé encore plus haute. Il ajoute que les Puelches ou Patagons sont grands et bien proportionnés; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque dont on a fait tant de bruit. Non seulement il a vu des hommes de toutes les tribus, mais il a consulté des Espagnols qui avaient voyagé ou avaient été prisonniers chez les Indiens. C'est un auteur judicieux, et dont le livre est d'autant plus intéressant que nous avons bien peu de renseignements positifs et originaux sur les peuples et les pays qu'il a visités. Il fait des réflexions très sensées sur l'importance politique des possessions espagnoles dans cette partie du monde, et sur les dan-

gers que pouvait [illegible] faire [illegible] établissement [illegible] par [illegible] entreprenante. Il [illegible] journal de son voyage; [illegible] quelques dates qui se trouvent [illegible] son livre, on [illegible] qu'il arriva en Amérique après [illegible] et qu'il y resta jusqu'au moment où les jésuites en furent expulsés. Falkner, dit son biographe anglais, avait l'esprit vif, des connaissances variées, une très bonne mémoire. Les médecins donnaient les plus grands éloges à son savoir et à son [illegible]. Il avait dans ses manières quelque chose de singulier et [illegible] qu'il devait à son long séjour parmi les peuplades sauvages, et jusqu'à son dernier [illegible] il conserva une [illegible] des habitudes indiennes. Il mourut en [illegible]. E——.

FALLE (Philippe), [illegible] né dans l'île de Jersey en [illegible] fut quelque temps recteur de la paroisse de Saint-Sauveur. La [illegible] d'une invasion des Français [illegible] pas [illegible] cependant, avait [illegible] les états de l'île à solliciter [illegible] ment des mesures et des moyens de défense pour l'avenir. Il fut un des deux députés envoyés à cet effet auprès du roi Guillaume et de la reine Marie, dont il reçut un accueil [illegible] honorable, et il [illegible] l'objet de sa mission. [illegible] temps après qu'il [illegible] d'après un [illegible] destie, savant [illegible] petite [illegible] qu'il [illegible] anglais, sous ce titre : Césarea [illegible] *Tableau de Jersey, la plus [illegible] des îles qui restent à la couronne d'Angleterre, de l'ancien duché de Normandie*, [illegible] carte de [illegible] d'Essai [illegible] succès [illegible] ment aux [illegible]

[illegible] comme [illegible] de l'[illegible] [illegible] de Jersey [illegible] une [illegible] et qui [illegible]

FALLET [illegible] *Gabr*[illegible] [illegible] de *Zaïre* [illegible] *Aventures de Chérea, et de Callirhoé* [illegible] *Tharé et Séphora* [illegible]

et en vers, 1782, in-8°.; elle n'eut que dix représentations, et peu de succès; cependant on en fit une seconde édition, 1783, in-8°. Le Théâtre italien lui accorda même les honneurs de la parodie en jouant le *Tibère, parodie de Tibère et Sérénus*, par M. Radet. La tragédie de Fallet n'a jamais été reprise; elle est oubliée aujourd'hui : Grimm et La Harpe (correspondance) s'accordent pour ne pas en faire l'éloge. Les auteurs du *petit Almanach des grands hommes* disent : « On a » aimé M. Fallet dans *Tibère*, et » Tibère lui-même y a beaucoup ga» gné; il fallait bien du talent pour » rendre Tibère aimable; » VIII. *Mathieu*, ou *les deux Soupers, comédie en trois actes et en prose* (mêlée d'ariettes, musique de Dalayrac), 178[illegible], in-8. Cet ouvrage, représenté à Fontainebleau le 12 septembre 1785 n'y eut point de succès; on dit même « qu'il n'y avait » pas un seul plat de passable dans » ces deux soupers. » Cette pièce remise en deux actes fut représentée à Paris sur le Théâtre italien le 8 mai 1784, sous le titre de : *les deux Tuteurs*. Fallet avait donné sur le même Théâtre le 26 août 1786 *les fausses Nouvelles*, opéra comique, dont Champein avait fait la musique, et sur le Théâtre français, le 19 juin 1788, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Alphée et Zarine* (toutes deux restées manuscrites). Le sujet des *Fausses nouvelles* n'était autre chose que le *Double veuvage* de Dufresny; la pièce de Fallet n'était qu'en deux actes. Il a travaillé pendant quelque temps à la *Gazette de France*, a fourni des articles au *Journal de Paris*, des Poésies à l'*Almanach des Muses* : enfin il a coopéré au *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8°. Costard en avait rédigé un volume et demi, Fallet en rédigea un demi-volume, et Contant les deux derniers. A. B—T.

FALLOPE (Gabriel), ou plus exactement *Falloppio*, anatomiste et chirurgien célèbre du 16e. siècle, naquit à Modène en 1523. Quoiqu'il ait professé avec beaucoup d'éclat, et joui d'une immense réputation, les détails de sa vie ne sont pas exactement connus : ils ont été très diversement racontés par les divers biographes. Quelques-uns, tels que Tommasini et Ghilini, le font naître en 1490, ce qui est une erreur manifeste, démentie par Fallope lui-même. D'autres prétendent qu'il fut disciple de Vesale, tandis que Martine et Haller attestent le contraire. Quoi qu'il en soit, Fallope fit d'excellentes études médicales, d'abord à Ferrare, où il eut pour principal guide Antoine Musa Brasavola, puis à Padoue. Il posséda pendant quelque temps un canonicat à la cathédrale de Modène; mais il renonça bientôt à ce titre, qui ne lui permettait pas de se livrer à son goût pour la dissection. Après avoir enseigné l'anatomie à l'université de Ferrare, pendant un petit nombre de mois, et durant trois années à celle de Pise, il fut choisi, en 1551, par le sénat de Venise, pour occuper à Padoue la chaire de chirurgie et d'anatomie. On lui confia en outre la démonstration des plantes médicinales, et l'inspection du jardin de botanique, qu'il enrichit de plusieurs végétaux rapportés de ses voyages en Italie, en France et dans la Grèce. Il parcourait avec autant de zèle que de gloire cette triple carrière lorsqu'il fut moissonné avant l'âge de quarante ans, le 9 octobre 1562. Il n'avait encore publié qu'un seul ou

vrage peu volumineux, mais plein de recherches curieuses, de faits intéressants, de découvertes utiles : I. *Observationes anatomicæ*, in-8°. Venise, 1561 ; Padoue, 1562 ; Paris, 1562 ; Cologne, 1564. Heimstadt, 1588. Jean Siegfried, à qui nous devons cette dernière édition, a disposé systématiquement les observations de l'auteur. Ce livre fait époque dans les fastes anatomiques. En effet, c'est le premier dans lequel on trouve l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus ; des notions parfaitement justes sur les épiphyses ; une description admirable de l'organe délicat et compliqué de l'ouïe. L'illustre auteur fait bien connaître le limaçon, les canaux demi-circulaires, et le canal tortueux ou aqueduc qui porte encore le nom de Fallope. Il décrit avec un soin jusqu'alors inconnu, les os ethmoïde et sphénoïde, les alvéoles dans lesquelles sont enchassées les dents, les artères, les veines et les nerfs qui s'y rendent. Il a pareillement légué son nom au ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphise du pubis. Il signale, tantôt pour la première fois, et tantôt avec plus d'ordre et de nouveaux détails, les muscles occipitaux, palatins, larvngiens, pharyngiens, pyramidaux de l'abdomen, auriculaires, oculaires, faciaux, le releveur de la paupière supérieure, le sphincter de la vessie. Moins profond dans la connaissance des vaisseaux, il enrichit pourtant cette branche de l'anthropotomie. On était avant lui dans une ignorance absolue, ou l'on n'avait que des idées confuses, inexactes, sur les sinus de la moelle épinière, sur les artères carotide, méningée et ethmoïdale, sur les veines jugulaires et vertébrales, sur l'origine de l'artère du pénis. La névrologie n'est pas moins redevable aux recherches de Fallope : il a découvert la quatrième paire, suivi les trois premières de la cinquième, et remarqué la description de la huitième. Enfin, la partie la même esprit de critique, et répandu plus de lumière encore sur la splanchnologie en général, et notamment sur les appareils sécrétoires de la bile, de l'urine et de la semence. Il nous a laissé une excellente description du cancer des ligaments ronds et des ruptures de la matrice, accidents qui n'ont peut-être avec trop de considération, attendu qu'ils sont rares, puisque la découverte de lui en appartient réellement. Nous n'avons énumération très incomplète des travaux anatomiques de Fallope, à laquelle il faut ajouter qu'il fut puissamment secondé par les élèves de l'école : on apprendra même avec plaisir que cet auteur jusqu'ici n'estimait la prétendue que lui accordait le grand-duc de Toscane : *Principis favet ut meis cum laudem, quem nostro medio interficimus, et illum anatomizamus.* Ces hommes, à la vérité, étaient des criminels ; cependant il est difficile de ne pas frissonner à la lecture de cette phrase. Les leçons de Fallope furent publiées après sa mort par divers disciples, dont la plupart ne remplissent point cette tâche d'une manière honorable. Il suffira d'indiquer isolément les opuscules qui, par leur mérite ou par leurs défauts, seront susceptibles de quelques remarques. II. *De corporis humani anatome compendium*. Venise, 1571, in-8°. ; Padoue, 1585, in-8°. : répétition insignifiante, dont le compilateur a mieux fait plutôt que retracé la doctrine de son maître ; III. *Lectiones de particulis similaribus humani corporis*. Voy. Coiter ; IV. *De arte medicinæ quæ chirurgia nuncupatur, nec non in librum Hippocratis de vulneribus capitis dilucidissima interpre-*

tatio, Venise, 1571, in-4°. La *Chirurgie* de Fallope a été traduite en italien, par Jean-Pierre Maffei, Venise, 1637, in-4°.; V. *Libelli duo; alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam*, Padoue, 1563, in-4°. Bruno Seidel a donné une édition plus complète du *Traité des Ulcères*, Erfurt, 1577, in-4°. Ces écrits, bien qu'altérés par les copistes, prouvent que l'auteur n'était pas moins habile chirurgien que savant anatomiste; aussi Douglas a-t-il dit: *In docendo maximè methodicus, in secando expeditissimus, in medendo felicissimus.* Le dernier trait de ce tableau, remarquable par sa laconique énergie, admet cependant une restriction; car Fallope lui-même avoue ingénuement qu'il n'a pas été constamment heureux dans sa pratique. Voici comment il s'exprime, en parlant des plaies de tête: *Advertatis, quæso, ego fui in causâ mortis centum hominum, ignorans causam hanc.* Du reste, Fallope exerça avec une rare dextérité les plus grandes opérations chirurgicales, telles que la taille et le trépan; il rectifia le traitement des plaies d'armes à feu, et démontra qu'elles n'étaient ni vénimeuses ni produites par combustion. Il s'étend avec une sorte de complaisance sur le procédé nommé *Taliacotien*, quoique Tagliacozzi n'en soit pas l'inventeur; procédé singulier, qui consiste à rajuster, et même à remplacer les nez, les oreilles, les doigts, et quelques autres parties totalement séparées du corps; VI. *Opuscula, edente Petro Angelo Agatho*, Venise, 1566, in-4°.; VII. *De morbo gallico tractatus cum scholiis marginalibus Petri Angeli Agathi*, Venise, 1564, in-4°., ibid., 1566, 1574, in-8°. Ce traité n'est pas à l'abri de la critique. L'auteur regarde comme empirique le traitement par le mercure, qui pourtant est le seul infaillible, et il assigne le premier rang au *saint bois*, qui ne doit être considéré que comme un accessoire utile. On est d'ailleurs étrangement surpris de voir Fallope généralement si loyal, vanter un préservatif *secret* de l'infection vénérienne; VIII. *De medicatis aquis libri septem; De metallis et fossilibus libri duo, nunc primùm editi per Andream Marcolinum*, Venise, 1564, in-4°.; IX. *De simplicibus medicamentis purgantibus tractatus, nunc recens exactissimâ curâ ab Andrea Marcolino collectus*, Padoue, 1565, in-4°.; Venise, 1566, in-4°.; X. *De compositione medicamentorum*, Venise, 1570, in-4°. Bien que Fallope possédât sur l'Histoire naturelle et la Thérapeutique, des connaissances moins parfaites que sur l'anatomie et la chirurgie, il a cependant déterminé avec beaucoup de discernement, le choix, la préparation et l'emploi des principales substances médicamenteuses; il a mérité que Loureiro lui consacrât, sous le nom de *Fallopia*, un genre de plantes, dont la seule espèce jusqu'à présent connue, est un arbrisseau qui croît en Chine, aux environs de Canton. Tous les écrits qui viennent d'être énumérés, et plusieurs autres dont une mention spéciale a semblé superflue, ont été recueillis et publiés avec ce titre: *Opera genuina omnia, tàm practica quàm theorica, in tres tomos distributa*, Venise, 1584, 3 vol. in-fol.; ibid., 1606, 3 vol. in-fol.; Francfort, 1600, in-fol.; ibid., 1606, in-fol., etc. Enfin, il convient de citer un recueil de secrets attribué à Fallope. Ce fatras, sans doute apocryphe, a été plus souvent réimprimé qu'un bon ouvrage: en italien, Venise, 1563, in-8°.; 1582, 1602, etc., traduit un grand

re de fois, et sous divers titres. emand; Augsbourg, 1571, in- Francfort, 1616, in-8°.; Ham- , 1651, in-8°., etc. On trouve otices biographiques sur Fallope; es *Mémoires* de Niceron, tom. o, dans les *Eloges* de Tomma- et surtout dans la *Bibliothèque Scrivains modenais*, par le sa- Tiraboschi. C.

LTONIA PROBA (Anicia). Falconia.

NCOURT (Samuel), théolo- nglais du 18°. siècle, fut pen- long-temps pasteur d'une nom- e congrégation de protestants *dis- rs* à Salisbury. Il avait du talent la prédication et pour l'ensei- ent; mais l'éloignement qu'il ma- a pour le dogme calviniste de robation indisposa contre lui ses ères, et il en reçut tant de dé- ments, qu'il fut obligé de quitter ice. Etant venu à Londres, où il it encore plusieurs controverses erça son ministère, mais sans au- établissement fixe, il y établit, 1740 et 1745, les premiers nements de lecture (*circulating ry*) qu'on ait connus en Angle- ; mais cette ressource, à laquelle gnit l'enseignement de la langue e, ne put le sauver de la misère ssaillit sa vieillesse. Il eut bientôt foule d'imitateurs qui furent plus eux que lui, et il ne recueillit de efforts que des dettes, des repro- et le découragement. Sa bibliothè- que passa dans les mains de ses anciers, et il vécut des secours de tié jusqu'à sa mort, arrivée le 5 1768, dans la 90°. année de son X—s.

ANGÉ (Augustin), bénédictin a congrégation de St.-Vannes et de Senones, né à Hatton-Châtel Verdun, était neveu de dom Calmet par sa mère. Il fit ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace, le 21 juin 1698. Rien ne lui manquait des vertus religieuses. A un maintien modeste et réservé, il réunissait un esprit sage, de la piété, l'amour du travail, et le goût de ces études cultivées dans l'ordre de St.-Benoît, qui acquirent une si grande réputation à son école. Il professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. Dom Calmet était abbé de Senones, monastère de Lorraine. Le gouvernement de la Lorraine étant sur le point d'éprouver de grands changements par la cession de ce duché à la France, il craignit qu'on ne mît son abbaye en commende. Il ne vit d'autre moyen de la conserver à sa congrégation que de demander la permission de se faire élire un coadjuteur. Il l'obtint du duc François et de l'empereur, et dom Fangé fut d'une voix unanime élu coadjuteur de Senones le 6 septembre 1736. Il reçut ses bulles le 7 octobre de la même année, et fut béni le 6 mai suivant par M. Sommier, archevêque in partibus de Césarée et grand-prévôt de St.-Dié. Il ne devint abbé titulaire qu'en 1755, après la mort de son oncle. On a de dom Fangé: I. un *Traité* en latin, *des sacrements en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé; II. *Iter Helveticum*, avec figures: c'est le récit de ce que dom Fangé avait trouvé de remarquable dans un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1758; III. le 2°. volume de la *Notice de Lorraine*; IV. *Vie de dom Calmet*, 1758, in-8. Quelques-uns lui attribuent: *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8°. Dom Fangé, en outre, acheva l'*Histoire universelle* commencée par son oncle, arrangea ses œuvres pour-

mes, et publia ses ouvrages en 1762.
L—y.

FANIER ou FAGNIER DE VIAIXNES (dom Thierri). *Voy.* Viaixnes.

FANNIUS-STRABON (Caius), fut élu consul de Rome avec M. Valérius Messala, l'an 161 avant J.-C. Son consulat est fameux par la publication de deux réglements destinés à arrêter les progrès du luxe, mais qui ne purent recevoir qu'une exécution incomplète chez un peuple parvenu à un haut degré de puissance et de richesses. Le premier, dont Aulu-Gelle a conservé le texte (*Noct. att., lib. XV, cap. XI*) autorise le préteur à faire sortir de Rome les philosophes et les rhétoriciens. Le second, qui fixe les dépenses de la table, après avoir été adopté par le sénat, fut converti en une loi, qui prit le nom de *Fannia*, du consul qui l'avait proposée. C'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. Aulu-Gelle en rappelle les principales dispositions (*Noct. att., lib. II, cap. XXIV*), elle interdit l'usage des vins étrangers, et fixe les dépenses de la table pour les plus riches citoyens à dix as par jour, à trente as pour les jours de fêtes et à cent as pour les jours de la célébration des grands jeux. — Fannius (Caius), fils du précédent, était ami de Scipion l'africain, et se conduisit par ses conseils pendant son tribunat. Il fut élu consul avec Cn. Domitius Ahenobarbus, 122 ans avant J.-C. Velleius Paterculus (liv. II, ch. IX), met Fannius au nombre des plus illustres orateurs de son temps. Il prononça effectivement contre C. Gracchus une harangue qui fut jugée si belle qu'on prétendit qu'elle avait été composée par Caïus Persius. (*Voy.* C. Persius), ou que plusieurs personnes y avaient travaillé. Cicéron regardait Fannius comme le véritable auteur de cette harangue, la meilleure qu'il eût composée; mais il ne l'en place pas moins parmi les orateurs médiocres qui fréquentaient alors la tribune. W—s.

FANNIUS (Caius), neveu de Fannius Strabon, fut élu questeur l'an 129 avant J.-C., et préteur au bout de deux ans. Il avait servi dans la guerre d'Afrique sous Scipion le jeune, et dans celle d'Espagne sous Fabius-Maximus Servilius. Il épousa l'une des filles de Lélius, et se plaignit amèrement de la préférence que son beau-père donna à Cn. M. Scévola pour la place d'augure; mais il paraît que Fannius s'apaisa, et qu'il continua de vivre en bonne intelligence avec son beau-père. Ce qui le fait conjecturer c'est que Cicéron les a choisis tous les deux pour les interlocuteurs de son dialogue de l'amitié. Fannius appartenait à la secte des Stoïciens, et il avait eu pour maître Panætius, l'un des plus grands philosophes de ce temps-là. Son éloquence avait quelque chose de plus sévère que celle de son cousin; mais il est moins connu comme orateur que comme historien. Il avait composé des *Annales* dont Cicéron loue le style, et que M. Brutus trouvait si intéressantes qu'il en entreprit l'abrégé. Les Annales de Fannius ne sont point parvenues jusqu'à nous, et on ignore même le nombre de livres dont elles étaient formées. Priscien en cite le 1er. livre, et Fl. Sosipater le 8e. Daniel-Guill. Moller a publié une *Dissertation* en latin sur Caius Fannius l'annaliste, Altdorff, 1675.
W—s.

FANNIUS-QUADRATUS, poète latin, obtint que son portrait et ses ouvrages fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le

temple d'Apollon. Horace le nomma à ce sujet *beatus Fannius* (Satir. IV, Lib. Ier.), expression qui a embarrassé quelques traducteurs, et dont Boileau a évidemment emprunté *le bienheureux Scudéry*. Fannius ne se contentait pas d'être un détestable écrivain, il était encore médisant et cherchait à égayer, aux dépens de ses confrères, les tables où il était admis. Horace lui reproche cette conduite (Satir. X), mais en homme qui n'est guère touché des injures d'un aussi méprisable ennemi. — Fannius-Cepion faisait partie d'une conspiration contre Auguste, qui fut découverte avant qu'elle éclatât. Il s'enfuit, et parvint à échapper quelque temps à toutes les recherches par les soins d'un de ses esclaves. Macrobe rapporte les circonstances de sa fuite (*Lib. I. Cap. XI.*); mais un passage de Dion (*Lib LIV*) nous apprend que Fannius, après s'être caché quelques mois, fut enfin découvert par la trahison d'un autre esclave, et mis à mort. Ce n'est donc pas, comme on le croit, à ce Fannius que s'applique l'épigramme de Martial :

Mostem cum fugeret, se Fannius ipse peremit,
Hic, rogo, non furor est ne moriare mori.

W—s.

FANNIUS (Caius), historien, était l'ami de Pline le jeune; il joignait à beaucoup d'esprit des manières agréables, et le talent de parler en public avec autant de grâce que de facilité : ces qualités avaient dû lui procurer de nombreux clients. Cependant il lui restait encore des loisirs qu'il employa à composer un ouvrage intitulé : *Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone.* Il en avait déjà terminé trois Livres, et il travaillait au quatrième, lorsqu'il mourut si subitement, qu'il n'eut pas le temps de changer des dispositions faites depuis plusieurs années, et que des hommes, dont il avait à se plaindre, devinrent ses héritiers à la faveur de son ancien testament. Fannius avait eu quelque pressentiment de sa mort. Néron, dont il avait l'imagination remplie, lui était apparu dans un songe, et après avoir feuilleté les trois premiers Livres de l'ouvrage de Fannius, s'était retiré sans donner la moindre attention au quatrième qui était commencé. Ce rêve frappa Fannius, et il crut y voir la preuve que son ouvrage ne serait jamais achevé. Si l'amitié que Pline avait pour Fannius ne lui a pas fait exagérer le mérite de son ouvrage, on doit regretter qu'il soit perdu. Ausone Popma en a recueilli des fragments publiés à la suite du *Salluste*, édit. d'Amsterdam, 1661. W—s.

FANSHAW (sir Richard), né en 1607 dans le comté d'Hertford, d'une famille noble, étudia à Cambridge, et termina son éducation par des voyages sur le continent. Envoyé par Charles Ier. à la cour d'Espagne, en qualité de résident, et rappelé au commencement des troubles, il s'attacha au parti de ce prince, qu'il servit utilement en différents emplois, ainsi que son fils Charles II. Fait prisonnier par les rebelles en 1651, à la bataille de Worcester, il fut d'abord conduit à Londres et étroitement enfermé. Elargi ensuite sous caution, il n'obtint son entière liberté qu'au commencement de 1660. Après la restauration, il fut fait maître des requêtes, conseiller-privé pour l'Irlande, puis envoyé extraordinaire, ensuite ambassadeur en Portugal, où il négocia le mariage de Charles II avec l'infante Catherine; enfin, en 1664, il fut nommé ambassadeur à la cour d'Espagne, où il mourut le 16 juin 1666, comme il se préparait à retourner en Angleterre, après avoir conclu et signé la paix de 1665 entre

l'Angleterre et l'Espagne. Sir Richard Fanshaw se fit estimer de son temps, non seulement par son habileté dans les affaires, mais encore par son savoir et son talent poétique. On a de lui plusieurs traductions en vers anglais, entr'autres celle du *Pastor fido*, Londres, 1646, in-4°., et in-8°.; et de la *Lusiade*, Londres, 1655, in-fol. Il a traduit aussi quelques Odes d'Horace, le quatrième Livre de l'*Enéide*, deux Comédies de l'Espagnol Antonio de Mendoza, publiées après sa mort en 1671, in-4°. Il n'a guère laissé de poésies originales qu'une Ode et quelques Stances. Ses vers, en général, quoiqu'on y remarque du talent, se ressentent de la précipitation et de la négligence qu'a dû apporter dans les travaux de ce genre un homme dont toute la vie s'est passée au milieu des dangers ou des affaires: la plupart furent d'ailleurs publiés sans son aveu et avant qu'il eût pu y mettre la dernière main; il faut cependant en excepter son *Pastor fido*. C'est à l'occasion de cet ouvrage que Denham, qui, le premier en Angleterre, a donné les bons principes de traduction, lui dit, en le comparant aux autres traducteurs :

They but preserve the ashes, thou the flame:
True to his sense, but truer to his fame.

« Ils conservent les cendres de l'ori-» ginal, et toi sa flamme : fidèle au » sens de l'écrivain, tu l'es encore » plus à sa gloire. » On a publié des *Lettres originales* écrites pendant ses ambassades en Espagne et en Portugal, précédées de sa Vie, Londres, 1702, in-8°., en anglais. X—s.

FANTETTI (César), graveur italien, né à Florence, vers 1660, vint s'établir à Rome, où il grava trente-sept sujets de la *Bible* de Raphaël. Les autres morceaux de cette suite, et qui sont supérieurs à ceux de Fantetti, sont d'Aquila. On a de lui aussi *la mort de Ste. Anne*, d'après André Sacchi; ce même tableau a été gravé par Frey. Il a gravé encore plusieurs frises et Bas-Reliefs antiques et différentes autres pièces, d'après des maîtres italiens. Fantetti ne gravait guère qu'à l'eau forte; son faire est facile, annonce du goût, mais il est ordinairement assez incorrect. P—s.

FANTONI (Jean), célèbre médecin et anatomiste, né à Turin en 1675, se rendit, par les ordres et sous les auspices de son souverain, dans les villes d'Allemagne, de France et de Hollande, les plus fameuses par leurs écoles ou leurs académies. Il eut partout un soin particulier de fréquenter la société et les leçons des premiers anatomistes de son temps, avec la plupart desquels il se lia d'amitié, et il établit une correspondance qui dura presque toute sa vie, et ne cessa que lorsqu'il se trouva en même temps accablé par le poids d'une extrême vieillesse et des maladies. A son retour en Piémont, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Turin, place qu'il occupa avec honneur pendant une longue suite d'années. Il mourut le 15 juin 1758, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses démonstrations étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs qui ne pouvaient assez admirer sa profonde érudition, la richesse et l'importance des faits nouveaux qu'il leur présentait continuellement, son éloquence naturelle et cette latinité exquise et élégante qu'on remarque dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont les suivants : I. *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*. Turin, 1698, petit in-4°. II. *Dissertationes anatomicæ XI*, ib., 1701, in-12. III. *Anatomia corporis humani ad usum thea-*

lici accomodata, pars I. ib., in-4°. IV. *Dissertationes ana- septem renovatæ*, ib. 1745, V. *Dissertationes duæ de ıra et usu meningis ad Pac- m*; VI. *Opuscula medica et logica*, Genève, 1738, in-4°. ueil contient quelques dissertа- [ue Fantoni avait déjà publiées oins de détail, quelques obser- ı de son père, l'analyse des eaux iles d'Aix en Savoie, d'Anfion, de n de Morienne, de Saint-Genis, ii, etc. VII. *Commentarius de dam aquis medicatis, et his- dissertatio de febribus conti-* Turin, 1747, in-8°. VIII. *tatio continuata de antiqui- progressu febrium miliarium*, 1747, in-8°.; réimprimée en in-8°. IX. *Novum specimen ationum de ortu febris milia-* Nice, 1762, in-8°. Tous ces , tous ces opuscules sont très s, et on les consultera avec — Fantoni (Jean-Baptiste), lu précédent, médecin, biblio- re et conseiller de Victor Amé- , duc de Savoie et roi de Sar- , fut premier professeur de ine théorique à l'université de , où il brilla autant par les sa- ı leçons qu'il donna, que par la ue de la médecine qu'il fit avec ccès constant. C'était un homme stimable par les qualités de son et de son esprit; il avait des issances universelles, et il fut ent regretté lorsqu'on sut qu'il mort d'une fièvre maligne au de Chorges, ville du diocèse brun, en 1692, âgé d'environ nte ans. De tout ce qu'il a fait, n'avons que les *Observationes mico-medicæ selectiores, editæ beliis illustratæ, à Johanne oni filio*, Turin, 1699; in 12; Venise, 1713, in-4°.; Genève, 1738, in-4°., avec les opuscules de Fantoni fils. Ces observations, qui sont au nombre de trente-une dans la première édition et de trente sept dans les autres, sont intéressantes, instructives, et dignes de la célébrité dont jouissait leur auteur. — Fantoni (Pie), mathématicien italien, mort à Bologne, le 26 janvier 1804, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était né en Toscane l'an 1721. Son savoir fit désirer aux étrangers de l'attirer chez eux. Quelque spécieuses que fussent leurs propositions à cet effet, elles ne purent le gagner. Il aima mieux continuer de vivre sous le gouvernement de Pierre Léopold, auquel cependant il finit par devenir suspect sous le rapport de ses opinions. Admirateur de la révolution française, il s'attira des persécutions qui le décidèrent, lors de l'établissement de la république cisalpine, à chercher un asyle dans son sein. Il se retira dans la ville où il a terminé ses jours, laissant plusieurs ouvrages imprimés, et d'autres en manuscrit, dont sa nièce Julie Paillot de Rome est restée dépositaire. G—n.

FANTUCCI (le comte Marc), littérateur italien, mort le 10 janvier 1806, à Ravenne, où il était né d'une très noble famille en 1745, alla dans sa jeunesse à Rome, auprès de son oncle paternel, le cardinal Gaëtan. Les douze ans qu'il y passa furent employés très avantageusement pour son instruction; et quand il revint ensuite dans sa patrie, il fut jugé digne d'en occuper les plus importantes magistratures. Animé du désir de voir Ravenne reprendre son ancien lustre, il rechercha les causes de sa décadence, et les exposa dans un mémoire adressé au pape Clément XIV. Ce mémoire fut imprimé à Rome en

1761. Lorsque le cardinal Valentin-Gonzague fut, en 1778, agrégé au grand conseil de Ravenne, Fantucci prononça un éloquent discours qui devint pour lui une source de désagréments, parce qu'on persuada au prélat que l'orateur avait été trop réservé dans ses éloges. Le dégoût que cette tracasserie ne laissa pas de donner à Fantucci pour la carrière des magistratures, ne refroidit cependant point son amour pour sa patrie. Il proposa, en 1781, pour l'avantage de ses concitoyens, un projet ingénieux qui tendait à rendre plus utile, et même plus beau, le canal navigable qui dédommage un peu Ravenne de ses anciennes pertes. Ce projet éprouva des contradictions. On mit la main à son exécution; mais elle fut contrariée : les travaux restèrent incomplets. Alors Fantucci renonça à la première magistrature qu'il remplissait, et même à toutes les autres, sans renoncer néanmoins à servir son pays, qui lui fut redevable, en 1784, d'une machine hydraulique très utile pour le territoire de Ravenne. Une épidémie étant venue, en 1780, ravager cette province, il publia, à ce sujet, un excellent ouvrage, dans lequel il démontra combien il était urgent de dessécher les marais des vallées méridionales de cette contrée. Il avait composé trois savants mémoires, *Sopra i Benefizj comunitativi*, et un plan militaire, que les instances de Pie VI décidèrent l'auteur à publier en 1786. Il en composa plusieurs autres relatifs aux intérêts de son pays; mais il ne voulut pas qu'on les imprimât de son vivant. Ils n'ont paru qu'après sa mort, et sous le titre vague de *Memorie di vario argomento del conte Fantucci* (in-4°., Venise, 1804). C'est à ses soins, et même encore aux dépenses qu'il fit à cet effet, qu'on est redevable de la magnifique [illegible] maine des *Papiri diplom[illegible] colti ed illustrati dall' a[illegible] tano Marini*, dont plusie[illegible] tiennent à Ravenne. Mais se[illegible] les plus importants sont : I[illegible] *numenti Ravennati*, 6 t[illegible] II. *De gente Honestia*, Cés[illegible] in-fol. Pie VI avait pour[illegible] Fantucci une prédilection t[illegible] culière; et il en était dig[illegible] vertus, qu'il portait jusq[illegible] rité, et par son dévoue[illegible] l'utilité publique et pour l[illegible] sa patrie.

FANTUZZI, noble et [illegible] mille de Bologne, fut dis[illegible] les troubles qui y régnère[illegible] 14°. et le 15°. siècles, et s[illegible] en plusieurs branches. El[illegible] un grand nombre d'hom[illegible] gués dans la carrière des l[illegible] celle des lettres. Jean [illegible] surnommé *le vieux*, cél[illegible] consulte, professait en [illegible] l'université; il eut souven[illegible] des missions et des fonct[illegible] ques, et fut plus d'une [illegible] pour terminer les différe[illegible] entre Bologne et d'autre[illegible] mourut en 1391, sans l[illegible] tres ouvrages que des C[illegible] et des Commentaires sur d[illegible] sa profession; ils n'ont p[illegible] primés. On voit dans so[illegible] comme dans celles de plus[illegible] membres de la même f[illegible] leur nom latin était *Ele[illegible]* d'où l'on fit d'abord en i[illegible] *fantuzzi*, et ensuite, par a[illegible] *Fantuzzi*. — JEAN-BAP[illegible] Orlandi, dans ses notices [illegible] vains bolonais, cite un [illegible] philosophie péripatéticien[illegible] à Bologne en 1536, y fu[illegible] teur en philosophie et en [illegible] 1513, l'année même de [illegible]

ne, son père, qui était eur dans les deux mêmes - Gaspard, mort en 1532, urtout à la poésie latine, et : et intime ami du poète la- ntoine Flaminio, dont le - Antoine Flaminio, aussi ı, fut plus célèbre que son ipard Fantuzzi entretenait ımi et son maître une cor- ice latine, pour s'exercer ement en cette langue; on ıe partie de cette corres- parmi les lettres de Flami- innées à Bologne, en 1744. ANTUZZI, surnommé *le jeu-* u en 1608 docteur en philo- en médecine; il remplit dans é la chaire de logique, et en- de philosophie. Il fut plu- du nombre des magistrats ımait à Bologne *les Anciens*, ut en 1646. On a de lui: 1. *orbis structura et partium ıs et quietis peripateticis constabilita*, etc., Bologne, . *Eversio demonstrationis loci sine locato pro vacuo io dando in fistulâ vitreâ, in eâ descendente*, etc., 1638. C'est une réfutation du Père Valeriano Magni, *Ocularis demonstratio loci to corporis successivè moti luminis nulli corpori in-* — Paul-Emile, sénateur, 1661, ne se livra qu'à la aux belles-lettres. Il était de la célèbre académie *de'* e Bologne, dans laquelle il ingularité le nom de *l'Ar-* a laissé en italien une *Orai- ibre de François d'Este, Modène*, imprimée dans un e prose et de vers sur ce jet, Bologne, 1659, et un *le Poésies lyriques*, dédiées à ce même prince, Bologne, 1647, in-4°. — Paul-Emile le jeune, neveu du précédent, sénateur comme lui, et membre de la même académie, dont il fut président en 1703, mourut à quarante-neuf ans à Venise, en 1721. On n'a de lui qu'un discours oratoire en italien sur l'*Immaculée Conception*, prononcé dans l'Académie, Bologne, 1706, in-4°., et deux poëmes latins récités aux funérailles de deux nobles Bolonais, l'un de la famille Bentivoglio, et l'autre de celle d'Aldrovande, imprimés séparément, Bologne, 1708 et 1709, in-fol. — Enfin, Jean Fantuzzi, le dernier de cette noble famille qui en ait illustré le nom, a consacré sa vie à un ouvrage qui a beaucoup contribué à la renommée littéraire de Bologne, sa patrie. Cet ouvrage, intitulé: *Notizie degli scrittori Bolognesi*, imprimé à Bologne en 9 vol. in-folio, est exécuté sur le plan que Mazzuchelli avait tracé pour les écrivains de toute l'Italie, et dont il a laissé 6 volumes in-folio qui ne contiennent que les deux premières lettres de l'alphabet. Fantuzzi a eu la satisfaction et la gloire de terminer le sien. Le premier volume parut en 1781, le huitième, qui va jusqu'à la fin de la série alphabétique, en 1790, et le neuvième et dernier, qui comprend les additions et corrections, en 1794. Les articles de chaque auteur contiennent souvent des détails qu'on peut trouver superflus; mais ils sont vrais, puisés dans des sources authentiques, et rédigés avec une extrême bonne foi. La notice des ouvrages est exacte et aussi complète qu'il est possible. C'est un des livres de ce genre les plus remarquables, et dont quelqu'un qui étudie l'histoire littéraire d'Italie peut le moins se passer. G—é.

FARABY. *V.* Alfarabius.

FARADJ, fils de Barkok, deuxième sulthan des Mamlouks-Circassiens ou Bordjites, succéda à son père le 15 de chawal 801 de l'hégire (20 juin 1399), n'étant âgé que de dix ans. En montant sur le trône, il reçut les surnoms de *Nassir-eddin*, défenseur de la religion; *Zéin-eddin*, ornement de la religion; *Abou-Séadet*, père de la félicité. Aucun titre ne lui convenait moins que ce dernier, car l'empire ne jouit d'aucun repos pendant son règne. L'année même où il fut inauguré, Bajazet et Tamerlan menacèrent la Syrie; l'un prit Malathia; l'autre se rendit maître de Bagdad et se dirigea vers Alep; la division éclata parmi les émirs. Ainsi les sujets de Faradj furent en proie aux maux qu'entraînent les guerres extérieures et les guerres intestines. Parmi les émirs mamlouks, il se forma deux partis; les uns se déclarèrent pour Itmich, lieutenant-général du royaume; les autres pour Yachbak, émir très puissant. On en vint aux mains, et après de rudes combats, la victoire resta à ce dernier. Itmich se réfugia en Syrie, où un parti de rebelles le reçut, et embrassa sa cause. Dans le même temps diverses séditions éclatèrent dans la haute Egypte. Le sulthan essayait en vain de comprimer les rebelles. Les émirs refusaient de marcher; il achetait leurs services au poids de l'or. Faradj marcha à la rencontre des rebelles de Syrie, et les battit. De nouveaux troubles s'élevèrent au Caire, lorsqu'il y fut de retour. Les factions des émirs se livrèrent chaque jour quelque combat, et les malheurs publics vinrent à leur comble par l'arrivée de Tamerlan en Syrie. Ce conquérant se rendit maître d'Alep et de Damas: les Tartares entrèrent dans Alep à la suite d'un combat, en rébi 1er. 803 de l'hég. (oct. 1400 de J.-C.), et y firent un horrible carnage. Les enfants furent massacrés, les femmes violées en présence de leurs maris ou de leurs pères, et exposées toutes nues dans les carrefours. Les mosquées et les rues étaient jonchées de cadavres: le carnage dura trois jours entiers. On éleva plusieurs tours avec les têtes des victimes; ces tours avaient dix coudées de hauteur et vingt de circuit. Cependant le sulthan ayant rassemblé ses troupes, s'était avancé contre Tamerlan. Dans un premier combat, la victoire resta indécise, et le prince tartare crut prudent de demander la paix; on la lui refusa. Au moment où les armées allaient en venir aux mains une seconde fois, une forte division de mamlouks quitta le sulthan, et le reste des troupes se débanda. Faradj, enlevé par quelques mamlouks, reprit la route de l'Egypte. Ce fut après cet événement, que Tamerlan entra dans Damas par ruse et perfidie. Après avoir extorqué, à l'aide de ces moyens, des sommes considérables, il livra les habitants aux plus cruels tourments pour en arracher les sommes qui leur restaient. On prit les femmes et les enfants; on exerça des cruautés inouïes sur les hommes, puis on mit le feu à la ville. Après ces barbares exploits, Tamerlan s'en retourna vers l'Orient; quant à Faradj, il était rentré au Caire. Dès que l'on apprit la retraite des Tartares, l'ambition des mamlouks se développa avec plus de force, la guerre civile se ralluma avec plus d'ardeur. Nous n'entrerons point dans le détail de ces événements qui ont tous la même physionomie. En 807 de l'hég. (1404 de J.-C.), deux émirs menacèrent sérieusement la puissance et la vie de Faradj; c'étaient ce Yachbak, dont il a été question plus haut, et le chéikh Mahmoudy, lesquels étaient parvenus à se former un parti

puissant en Syrie et menaçaient l'Egypte. Faradj voulut les combattre, mais il fut vaincu. Les rebelles ayant été ensuite battus par deux généraux du Sulthan, il se soumirent. Un mois après cette affaire, il s'éleva une nouvelle sédition dans laquelle le sulthan fut déposé, et remplacé par son frère Abdelazyz, le 26 de rébi 1er. 808 (21 septembre 1405). Le nouveau prince ne régna pas long-temps, et le même Yachbak replaça Faradj sur le trône au bout de deux mois et demi. Les emplois furent distribués aux émirs qui l'avaient suivi, et Yachbak devint lieutenant-général du royaume. Ces changements excitèrent de grands troubles en Syrie; Faradj se rendit dans cette province, visita Alep et Damas, sans pouvoir rétablir la paix. Un émyr rebelle (Djakam) se fit proclamer sulthan à Alep, et étendit sa domination sur toute la Syrie; mais il périt en combattant Cara Yloug, prince d'Amid. Faradj revint de nouveau en Syrie, et entra à Damas. Au lieu d'user de la clémence exigée par les circonstances, il fit enfermer Yachbak et chéikh Mahmoudi, serviteurs peu fidèles. Mais ces deux officiers s'étant échappés de leur prison, devinrent de très dangereux ennemis, et furent en peu de temps à la tête d'un parti puissant. Enfin après plusieurs guerres et séditions dans lesquelles Faradj déploya le plus rare courage et une grande énergie; après diverses vicissitudes dans sa fortune, ce prince fut abandonné de ses troupes, déposé et assassiné à Damas le 25 de moharrem 815 (7 mai 1412 de J.-C.). Son corps, dépouillé de tout vêtement, resta plusieurs jours exposé aux insultes de la populace. Il eut pour successeur chéikh Mahmoudy. J—N.

FARADY. *V.* Ibn-Alfarady.

FARDELLA (Michel-Ange), né en 1650, à Trapani en Sicile, de parents nobles, reçut une éducation conforme à sa naissance. Après avoir terminé le cours de ses études avec autant de succès que de rapidité, il entra à l'âge de quinze ans, dans le tiers-ordre de St.-François. Il s'appliqua, quelque temps, à la théologie, mais son goût le portait vers les sciences naturelles, et ses supérieurs ne voulant point gêner son inclination, le chargèrent d'enseigner ce qu'on nommait alors la philosophie. Lorsqu'il eût reçu les ordres sacrés, on l'envoya à Messine, où il suivit les leçons du célèbre Borelli, avec tant d'application, qu'il se trouva bientôt en état d'en donner lui-même sur toutes les parties de la physique et des mathématiques. Il fut mandé à Rome, en 1676, pour y professer la géométrie, au collége de St.-Paul *ad arenulam*, et peu de temps après, on lui permit de faire un voyage en France, chose qu'il avait toujours désirée ardemment. Pendant trois années qu'il demeura à Paris, il vécut dans la plus grande intimité avec Arnauld, Regis, Mallebranche, Lamy, et acquit dans leurs entretiens une connaissance parfaite des principes de la philosophie de Descartes, dont il fut dès-lors un des plus zélés partisans. De retour à Rome, il fut fait docteur en théologie et nommé à la chaire de cette science au couvent de SS. Cosme et Damien; mais son goût le ramenait toujours à l'étude de la physique. C'était le sujet de toutes ses conversations. Dans ses moments de loisir, il n'était occupé qu'à imaginer de nouvelles expériences, et les hommes les plus instruits se faisaient un plaisir d'assister aux conférences qu'il tenait sur cette science, deux fois chaque semaine. La réputation de Fardella s'étendit bientôt dans toute l'Italie. Le duc de Modène lui fit offrir, et il accepta la

chaire de philosophie à l'académie de cette ville. Il se démit de cette place au bout de quelque temps, pour se rendre à Venise, où il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens. En 1693, le pape le releva de ses vœux, et l'année suivante, il succéda à Geminiano Montanari, dans la chaire d'astronomie et de physique de l'université de Padoue. Il remplaça, en 1700, Charles Rinaldini, premier professeur de philosophie, fut nommé docteur de cette faculté et de celle de médecine, et les présida alternativement avec un égal succès. En 1709, Fardella suivit à Barcelone l'archiduc d'Autriche, qui lui avait donné le titre de son mathématicien, avec une pension considérable. Ce fut dans cette ville qu'il éprouva, en 1712, une première attaque d'apoplexie si violente, que sa santé et ses facultés morales en restèrent très affaiblies. D'après le conseil de ses amis, il se rendit à Naples dans l'espoir de s'y rétablir. Il y languit quelques années, et une seconde attaque d'apoplexie y termina ses jours le 2 janvier 1718. Fardella était doué de beaucoup d'esprit et d'une imagination très brillante, mais l'habitude de la méditation avait altéré sa physionomie, au point de lui donner l'apparence d'un imbécille. Il ne s'était jamais occupé de sa fortune, et n'avait jamais rien pu refuser à ceux qui lui demandaient; aussi il vécut et mourut dans un état voisin de la pauvreté. On a de lui quelques ouvrages loués dans les journaux lorsqu'ils parurent; mais très peu connus aujourd'hui, parce que les sciences dont ils traitent ont fait depuis d'immenses progrès; ce sont : I. *Universæ philosophiæ systema in quo nova quædam et extricata methodo naturalis scientiæ et moralis fundamenta explicantur*, Venise, 1691, Leyde, 1691, Amsterdam 1695, in-12. Cet ouvrage devait avoir une suite qui n'a point été publiée. II. *Universæ usualis mathematicæ theoria; tomus primus qui dialecticam mathematicæ, seu organum ad universalis quantitatis naturam experiendam comparatum complectitur*, Venise, 1691, Leyde, 1691, Amsterdam, 1695, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru. III. *Animæ humanæ natura ab Augustino detecta*, Venise, 1698, in-fol.; IV. des *Lettres* en italien, imprimées dans *la Galleria di Minerva*, Venise, 1696 et 1697. Deux de ces Lettres ont pour but de repousser les attaques de Mathieu Giorgi, contre le Cartésianisme; V. des *Opuscules* peu intéressants. Mongitore donne la liste des ouvrages que Fardella avait en manuscrit en 1708, mais aucun n'a été livré depuis à l'impression. W—s.

FARDULFE, 16e. abbé de St.-Denis, fut amené en France avec Didier, dernier roi des Lombards, dont il était le favori. Il découvrit à Charlemagne un complot tramé contre ses jours, par Pepin, son fils aîné. Cette preuve d'attachement lui mérita la confiance du roi, qui le pourvut de plusieurs bénéfices, lui donna l'abbaye de St.-Denis, après la mort de Maginaire, en 790; et le chargea avec Etienne, comte de Paris, de visiter les provinces du royaume, pour entendre les plaintes de ses sujets et les lui rapporter. Fardulfe employa une partie de ses revenus au soulagement des pauvres, et l'autre à embellir l'église de son abbaye. La pureté de ses mœurs et la sagesse de son administration lui méritèrent les éloges du savant Alcuin et de Théodulfe, évêque d'Orléans. Fardulfe était lui-même très instruit, et il composait des vers latins; mais on n'a conservé de lui que trois pièces publiées par Duchesne, sous le nom

in (*Rerum francorum script.* n., tom. II, pag. 645 et 646), est une inscription pour la fa- u palais que Fardulfe avait fait uire dans l'enclos de son abbaye recevoir l'empereur; la 2e. est e à la consécration d'une cha- édiée à St. Jean-Baptiste, et la ne épître à Charlemagne. Far- nourut le 22 décembre 806, et umé dans son abbaye. W—s.

3E (Ste.) ou BURGUNDO-, vierge, d'une famille noble de mais originaire de Bourgogne, le d'Agneric, un des principaux s de la cour de Théodebert II, ustrasie. Elle eut pour frères ron, évêque de Meaux, et St. ild, qui devint évêque de Laon). Elle eut aussi une sœur, Ste. ude. Agnéric fournit l'emplace- t fit, vers 615, construire les bâ- s du monastère de Faremoû- lont Ste. Fare fut la première e. Elle mourut le 3 avril 655, e près de soixante ans, ayant au monde des exemples qui t étendu sa réputation de sain- sque dans les contrées les plus es. I—P—E.

lE (Charles-Auguste, mar- E la), naquit en 1644, à Val- (en Vivarais), d'une ancienne ître maison de Languedoc (1). mestre-de-camp d'un régiment terie qu'avait son père, lors- artit, en qualité de volontaire, Hongrie, avec le renfort que XIV envoyait à l'empereur, n guerre avec les Turks. Il se à leur défaite, au passage du en 1664. A son retour, étant sous-lieutenant des gendarmes de monseigneur le dauphin, il prit part aux combats de Senef, de Mulhausen, de Turkheim, etc., depuis 1672 jusqu'à la paix de Nimègue. Monsieur, frère de Louis XIV, le choisit en 1684, pour un de ses capitaines des gardes-du-corps, et il remplit la même charge sous le Régent. A la valeur et au mérite militaire, le marquis de la Fare joignait l'imagination la plus enjouée, l'esprit le plus délicat et le caractère le plus aimable. Ses ouvrages le montrent tel que nous venons de le peindre. Comme poète, il a associé son nom à celui d'un ami dont il partage en quelque sorte la célébrité (*Voy.* Chaulieu.). Tous les biographes ont répété, d'après Voltaire, que le talent de la Fare ne s'était développé qu'à l'âge de près de soixante ans, et que ses vers étaient incorrects, qu'ils manquaient surtout de précision. Ce jugement, quoique rendu dans le *Temple du Goût*, pourrait bien ne pas avoir été approuvé par le dieu qui y préside. Ceux qui n'ont suivi que son inspiration pour prononcer sur les poésies légères de la Fare, y ont trouvé, et nous y trouvons encore l'élégance quelquefois; mais toujours la douceur, la facilité, l'abandon, qui sont de l'essence de ce genre, porté au degré de perfection dont il est susceptible. Saint-Marc, dans l'édition qu'il a publiée en 1757, des *Œuvres de Chaulieu*, relève avec raison la critique trop peu judicieuse de Voltaire. Il est plus naturel d'admettre que Chaulieu, reconnaissant dans le compagnon de sa jeunesse le germe d'un talent aimable, lui donna l'idée de se livrer à un genre de poésie dans lequel lui-même vit quelquefois ses succès balancés par ce compagnon, cet ami. D'ailleurs, est-ce à soixante ans qu'on exprime pour la première fois ses pensées avec cette

y avait de ce nom un des grands du dès le commencement du onzième siè- le règne de Henri Ier., petit-fils de ept.

fraîcheur de coloris, cette modeste franchise qui faisait dire à la Fare, en parlant de ses propres vers :

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,
Coulez, enfants de ma paresse;
Mais, si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur;
Dites qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

Presque toutes les poésies du même auteur (et on croit qu'il y en a eu beaucoup de perdues), portent ce caractère de douce insouciance et d'aimable gaîté, qui rappellent à l'esprit le *molle atque facetum* d'Horace. Il est négligé comme Chaulieu ; en un mot, il a quelques-uns des défauts, de même qu'il a plusieurs des qualités poétiques de son modèle ; mais la physionomie du talent, si l'on peut s'exprimer ainsi, est beaucoup moins marquée dans l'imitateur. Les meilleurs vers de la Fare sont indubitablement ceux qu'il a faits pour madame de Caylus. On pourrait même se borner à les citer, ainsi qu'une de ses épigrammes : *Autrefois la raillerie*, etc., pour indiquer ses principaux titres littéraires à la postérité. Les *Mémoires* qu'on a de lui *sur les principaux événements du Règne de Louis XIV* (Roterdam, 1716, in-8., Amsterdam (Paris), 1734, in-12), sont écrits avec une sincérité et une liberté qui ont fait dire que c'était quelquefois l'ouvrage d'un courtisan mécontent. Ils sont faibles de plan et de style ; mais on y trouve de la justesse et de la raison. Ce qu'on doit regretter, c'est que l'historien n'ait pas consacré plus de douze pages à la Fronde. Si la Fare fut sensible aux jouissances de l'esprit, il le fut encore plus à celles de l'amour et de l'amitié. Il eut, dit-on, une passion tendre, constante et délicate pour madame de la Sablière. Chaulieu, avec lequel il avait sympathie absolue de goûts et de sentiments, fut pour lui un véritable ami, et le pleura sincèrement lorsqu'il le perdit, en 1712, à l'âge de soixante-huit ans. Les traductions de la Fare sont la partie faible de son très mince bagage poétique. On a encore de lui un opéra, *Penthée*, dont le duc d'Orléans avait fait en partie la musique. Il laissa un fils qui devint maréchal de France, et un autre évêque de Laon. L—P—E.

FAREDH. *V.* IBN FAREDH.

FAREL (GUILLAUME), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Lemoine, et se fit chasser de Meaux, où il semait les principes de Luther. Après les avoir prêchés et excité des troubles par son zèle fanatique dans le Dauphiné, à Bâle, à Berne, à Montbelliard, à Strasbourg, à Neufchâtel, à Metz, dans le bailliage de Morat, dans l'abbaye de Gorze, il vint s'établir à Genève, et fut un des principaux instruments de la réformation de cette ville, où il attira Calvin. Il y acquit assez d'autorité pour renverser les autels et briser les images en plein jour, sans épargner dans son zèle iconoclaste une statue de Charlemagne, placée au frontispice de la principale église. On l'avait vu à Montbelliard arracher au milieu d'une procession une statue de S. Antoine des mains du prêtre qui la portait, et la jeter dans la rivière. Il apostrophait dans les rues les prêtres qu'il trouvait portant le viatique aux malades. Il insultait publiquement les prédicateurs en chaire, et interrompait leurs sermons ; cependant une dispute sur la Cène le fit chasser de Genève en 1538. Il se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, se maria à l'âge de soixante-neuf ans, eut même un fils au bout de cinq ans, et mourut en 1565. On l'avait accu-

sme et de sabel nisi ; mais
stifié par les sy de Lau-
t de Berne. C'é un homme
voir médiocre et d'un fanatisme outré, que ses partisans avaient de la peine à modérer. On a de lui quelques ouvrages peu intéressants.

T—D.

ET (Nicolas), un de ces auteurs médiocres qui durent toute leur célébrité aux satires de Boileau. Chacun se rappelle ces vers :

Tel autrefois qu'on vit avec Faret
Dîner de ses vers les murs d'un cabaret,

Beaucoup de personnes, prenant à la lettre ce trait épigrammatique, ont cru que Faret était un ivrogne. Il ne connut pas les plaisirs de la table, ne se donnait dans aucun excès, et était même d'assez bonne compagnie. Il dit à ce sujet dans un de ses ouvrages, « que la commodité de son nom, qui rimait trop bien avec cabaret, était en partie cause de la réputation de buveur que les poètes de son temps, entr'autres St.-Amand, son ami, s'étaient avisé de lui faire. »

Faret, né à Bourg-en-Bresse (les uns disent en 1600, les autres en 1596), vint quelque temps à Paris sans pouvoir trouver de l'emploi. Ayant fait connaissance avec Boisrobert, qui était alors en crédit, il entra comme secrétaire chez le comte d'Harcourt, à la recommandation duquel il eut le bonheur de plaire. On raconte que le cardinal de Richelieu, sentant la nécessité d'affaiblir la maison de Lorraine, dont l'exil et le pouvoir lui portaient ombrage, suivit le conseil que Faret lui fit donner par Boisrobert, et sema adroitement la division dans cette illustre famille, en comblant de biens et d'honneurs cadets au préjudice de la branche aînée. Par ce moyen, le comte d'Harcourt se vit promptement élevé aux premiers emplois, et il ne fut point ingrat envers l'adroit secrétaire à qui il était redevable de cette rapide fortune. Faret était lié avec Vaugelas, qui lui avait d'abord rendu le service de le produire dans le monde, et envers qui il se comporta, dans la suite, de la façon la plus généreuse. Il fut également l'ami de Molière le tragique, de St.-Amand dont il a été parlé plus haut, et surtout de Coëffeteau. Pélisson nous le représente sous les traits d'un gros homme de bonne mine, qui avait les cheveux châtains et le visage haut en couleur ; nous ne voyons pas trop ce que le portrait, ou plutôt le signalement d'un mauvais écrivain en prose et en vers peut avoir de curieux aujourd'hui ; aussi l'abrégeons-nous de moitié. S'il fallait en croire ce même Pélisson, Faret aurait eu « l'esprit bien fait, beaucoup de pureté et de netteté dans le style, beaucoup de génie pour la langue et pour » l'éloquence.... » Beaucoup de génie !

Et voilà justement comme on écrit l'histoire !

Heureusement nous savons à quoi nous en tenir sur les jugements des contemporains. Faret mourut à Paris, d'une fièvre maligne, dans le cours du mois de septembre 1646. Les bibliographes nous donnent cette liste de ses ouvrages : I. *Histoire chronologique des Ottomans*, 1621 ; II. *Histoire romaine d'Eutropius*, traduite en français, 1621 ; III. *Des vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets*, 1623 ; IV. *Recueil de lettres nouvelles*, 1627 (le même *Recueil* en 2 vol. avec des augmentations, 1634) ; V. *Préface* au-devant des œuvres de St.-Amand, 1629 ; VI. l'*Honnête homme*, ou l'*Art de plaire à la cour*, 1630, in-4°. ; VII. *Poésies diverses* insérées dans les recueils du temps. Faret fut membre de l'académie française, à la fondation

de laquelle il contribua beaucoup, et dont il rédigea même les premiers statuts. F. P—T.

FAREYDY (*Voyez* KHALYL BEN AHMED).

FARGANI (AL). *V.* ALFERGAN.

FARGÈS, munitionnaire-général des vivres sous Louis XIV. Il mérita la reconnaissance publique par un trait de générosité trop rare pour ne pas être cité : c'était en 1709. On sait qu'alors une cruelle disette ajoutait à tous les fléaux dont la France semblait accablée. Le ministre de la guerre se voyait dans l'impossibilité de faire dans l'intérieur les approvisionnements nécessaires pour la campagne prochaine. Fargès, sans attendre du gouvernement ni argent ni garantie, sans en demander même, se procura chez l'étranger et par son seul crédit tous les grains nécessaires à l'armée. Les fourrages ne pouvaient être achetés que sur les lieux et au comptant; il emprunta plusieurs millions. En 1710, il avait amassé assez de fourrages pour nourrir durant toute la campagne cent mille chevaux; il répéta la même opération en 1714. Son intégrité fut telle, qu'il mourut sans fortune. C. G.

FARGUE. *V.* LAFARGUE.

FARGUES (BALTHASAR DE). Cet aventurier fut d'abord simple soldat; puis employé dans les vivres, où il commit toute sorte de déprédations, donnant aux soldats un pain pesant et malsain qui les rendait malades. Il devint major du régiment de Bellebrune, s'enferma dans Hesdin avec le sieur de la Rivière, son beau-frère, major de la place, en fit fermer les portes au comte de Moret qui en était gouverneur; la vendit à dom Juan d'Autriche, toucha le prix, refusa de la lui livrer, et s'y rendit indépendant sans vouloir entrer en négociation avec le cardinal Mazarin. Il leva des troupes, rasa tous les forts qui auraient pu l'arrêter dans ses courses, pilla et démantela St.-Pol, échoua sur Abbeville, fit tirer sur l'armée du roi. Un boulet porta même assez près du carosse de sa majesté. Il se comporta dans Hesdin comme un tyran vicieux et cruel. Les maris et les pères étaient obligés de lui cacher leurs femmes et leurs filles. D'un mot, il envoyait à la mort tous ceux qui lui paraissaient suspects. Il désignait ses victimes en leur frappant sur l'épaule d'un air amical, et en leur disant : « Mon ami, » il faut que nous mourions, toi ou » moi. » Comme il était attaché au prince de Condé, il se fit comprendre dans la paix des Pyrénées, et sortit de la ville emportant quatre millions. Il vint étaler à Paris un luxe insultant. Louvois le fit arrêter, soit pour le rechercher à cause de ses déprédations dans les vivres, comme l'annonce son procès, soit pour le punir d'avoir fait tirer sur l'armée du roi, et pour donner une mortification au prince de Condé auquel il était attaché, comme on le disait alors dans le public. Il fut conduit à Abbeville, mis aux fers, et livré à une commission composée des juges du présidial, qui le fit pendre le 27 mars 1665. Son arrêt porte qu'il est condamné pour crime de péculat, larcins, faussetés, abus et malversations commises à la fourniture du pain à la garnison d'Hesdin et autres troupes. T—D.

FARIA (ANTOINE DE), fameux aventurier portugais, naquit à Lisbonne vers l'an 1505. Sans fortune en Europe, il alla aux Indes, en 1530, chercher des ressources près d'un gentilhomme de ses parents, qui était alors gouverneur de Malacca. Arrivé dans cette ville, il y trouva aussitôt des marchandises et du crédit. Il équipa un petit bâtiment, et

ix-huit Portugais, ses compade voyage, fit voile pour Luille de la dépendance du royauSiam, où il espérait débiter ses ndises avantageusement. Mais ouchure de la rivière de Lul fut attaqué par un corsaire , qui, après lui avoir tué quae ses Portugais et pris ses marses, coula à fond son bâtiment.

avec quatre de ses compa- , put à peine se sauver à la Ayant gagné le rivage, ils viau point du jour, une barque toyait la rivière. Les rameurs irent leurs cris de détresse et t à leur secours. Une charitable ne qui se trouvait parmi eux, faisait sur ces côtes un comde sel, amena les Portugais lle, et, après les avoir bien pendant plusieurs jours, les manda à un capitaine qui les sit à Patane. Faria avait appris lui qui lui avait enlevé avec sa e toutes ses espérances, et qui mis dans l'impossibilité de itter avec ceux qui lui avaient édit à Malaca, ne pouvait être fameux corsaire Caja-Azem, et juré de le poursuivre par terre mer jusqu'à ce qu'il en eût tiré geance la plus complète. A Patane va le moyen d'équiper encore re bâtiment, et, suivi par queljeunes gens que ses discours t enflammés, il commença à rir les mers à la recherche de nem. Devenu corsaire lui-mêse signala par un grand nomexploits. Son nom était la terre tous ces pirates indiens, et au le quelques années, après beaud'aventures, de combats et de rs, il rencontra enfin celui à avait juré une haine éternelle, de sa propre main, et s'enrichit de ses dépouilles. Nous ne rapporterons pas tous les exploits de Faria ; nous nous contenterons de rappeler deux de ses faits les plus remarquables. Devenu riche, Faria naviguait avec une petite escadre composée de plusieurs jonques. Une tempête les ayant dispersées, une de ces jonques alla se briser contre la côte. Les naturels, s'emparant des Portugais qu'elle contenait, les menèrent à la ville de Nonday. Le mandarin qui y commandait condamna ces malheureux au supplice. Faria, qui avait abordé au même rivage, ayant appris cette triste nouvelle, écrit au mandarin pour réclamer ses compagnons. Celui-ci ne répondit que par des injures, et ordonna qu'on les fustigeât cruellement. Faria, outré de cet affront, se met à genoux, implore le secours du ciel (c'était toujours sa coutume avant de se battre), fait la revue de ses soldats, qui pouvaient monter à trois cents, puis il s'avance jusqu'à la vue des murs de Nonday, et jeta l'ancre. La descente s'étant faite sans aucune opposition, on marcha vers la ville. Tout à coup des troupes, composant à peu près 1500 hommes, et commandées par le mandarin, vinrent s'opposer à leur passage ; mais le feu des jonques et celui des troupes de débarquement les dissipèrent bientôt ; le mandarin fut tué d'un coup de mousquet. Les Portugais alors, tout en poursuivant les fuyards, entrèrent dans la ville. Faria s'étant fait conduire aux prisons, délivra ses camarades, et ayant accordé, pendant une demi-heure, le pillage à ses soldats, il fit mettre le feu à la ville qui fut bientôt réduite en cendres, n'étant bâtie que de sapins. Fatigué de mener une vie errante, comblé de richesses, à la prière de deux riches Portugais, Faria alla s'établir

à Liampo, où le Portugal avait alors le même établissement qu'il a eu depuis à Macao. Les grandes victoires de Faria, les services qu'il avait rendus à sa nation en délivrant les mers des plus fameux pirates, le firent recevoir avec les honneurs les plus distingués. Il y vécut six mois au milieu de l'abondance et des plaisirs; mais bientôt son esprit turbulent lui fit chercher de nouvelles aventures. Il se proposa d'enlever des trésors immenses renfermés, disait-on, dans 17 tombeaux d'autant de rois de la Chine; ils devaient se trouver dans l'île de Calempbuy. Il s'embarqua de nouveau, et, après quatre-vingts jours de recherches, il mouilla devant cette île, qui n'était habitée que par trois cents bonzes. Une partie de ses gens et Faria lui-même y étant descendus, s'emparèrent d'une espèce de temple et d'un ermite qui le gardait; ils en emportèrent quelques richesses avec l'espérance d'en prendre bien d'autres le lendemain. Mais n'ayant pu emmener l'ermite ni pensé à le faire garder, celui-ci avertit ses trois cents compagnons. Des feux qu'ils allumèrent pendant toute la nuit instruisirent les habitants des pays voisins du danger où ils se trouvaient; de façon que le lendemain Faria, à son retour, voyant devant lui plus de 5000 ennemis, s'embarqua à la hâte avec ses Portugais; mais, pour comble de malheur, il s'éleva une furieuse tempête qui le jeta contre les rochers, où il périt misérablement avec une partie de ses compagnons. Faria pouvait avoir alors près de quarante-cinq ans. Son caractère avait été un mélange de bravoure et de cruauté, de générosité et d'avarice, de piété et de libertinage : il aurait eu de grandes qualités s'il leur avait donné une autre direction. Tous ces faits sont tirés des Mémoires de Mendez Pinto, qui l'accompagna dans tous ses voyages et fut témoin de sa mort, lui seul s'étant sauvé de la tempête avec quelques Portugais. B—s.

FARIA (Thomé de), né à Lisbonne, y mourut le 23 octobre 1628. Il était carme, et, après avoir passé par les dignités de son ordre, il fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Lisbonne, avec le titre d'évêque de Targa. Il est auteur d'une traduction de la *Lusiade* en vers latins. Un Portugais, homme de goût, dont nous adoptons le jugement avec une entière confiance, trouve que cette traduction est d'une rare exactitude, qu'elle est écrite avec élégance et pureté; mais que bien souvent la force et la concision du Camoëns disparaissent sous la plume un peu diffuse de Faria. La *Lusiade* latine a paru pour la première fois à Lisbonne, en 1622, in-8°.; elle a été réimprimée dans le 5e. volume du *Corpus illustrium poetarum Lusitanorum*. L'éditeur, le P. Dos Reis, a joint à cette réimpression une notice sur la vie de Faria; on y trouvera le catalogue de ses autres ouvrages, que nous nous dispenserons d'indiquer ici, parce qu'ils sont ou sans importance, ou encore inédits. B—ss.

FARIA DE SOUSA (Manoel), célèbre historien et poète castillan, naquit à Souto en Portugal, dans la province d'entre Minho-y-Douro, d'une ancienne et illustre famille. Ses talents furent très précoces, et quoique fort infirme dans son enfance il apprit parfaitement à dessiner et à peindre. A l'âge de neuf ans son père l'envoya à l'université de Braga, où il fit de grands progrès dans la grammaire et la philosophie. Il avait à peine atteint l'âge de quatorze ans qu'il entra en qualité de gentilhomme

chez dom G. Gonzales, évêque d'Oporto, sous la direction duquel il se perfectionna dans les sciences. C'est dans cette ville que s'étant épris d'une jeune personne l'amour développa son talent poétique. Faria en fit les premiers essais dans un poëme où, sous le nom d'Albania, il célèbre la beauté de celle qu'il aime. Il se maria en 1618, et la mort lui ayant enlevé son protecteur, il passa à Madrid avec sa famille. Il fit son premier début à la cour; mais son humeur indépendante, son ton brusque et son abord sévère n'étaient pas des moyens propres à lui attirer les grâces et la faveur. Désirant revoir sa patrie, il retourna en Portugal, où les désagréments qu'il essuya l'obligèrent à revenir à Madrid en 1631. Dans la même année il suivit, en qualité de secrétaire, le marquis de Castel-Rodrigo dans son ambassade à Rome. Ses vastes connaissances lui méritèrent la considération de tous les savants qui entouraient Urbain VIII et celle de ce pontife lui-même. Quelques différends s'étant élevés entre lui et le marquis, il le quitta inopinément, et revint en Espagne. Arrivé à Barcelonne il trouva que ce seigneur, piqué de son brusque départ, avait obtenu un ordre pour le faire arrêter; heureusement la protection de ses amis de Madrid lui fit bientôt rendre sa liberté. De retour dans la capitale il se livra entièrement aux lettres, qui lui firent toujours négliger sa fortune. Il obtint cependant une modique pension de Philippe IV et la croix de chevalier de Christ. Faria était un homme un peu singulier. Non content de penser et d'écrire en philosophe, il en avait adopté un peu trop scrupuleusement le costume; et comme une certaine originalité est presque toujours inséparable des grands talents, ni les prières de sa femme, ni les instances de ses amis ne purent jamais le faire consentir à se défaire d'une longue et épaisse barbe qu'il porta tant qu'il vécut, et qui ne rendait pas son extérieur bien prévenant. Cependant il était franc et sensible, et malgré son abord sévère, quand il se trouvait au milieu de ses amis, il dérogeait de ses principes, et se livrait à l'enjouement. Son application assidue et sa vie sédentaire lui causèrent une rétention d'urine dont il mourut à Madrid en 1647, âgé de cinquante-neuf ans, dans un état peu différent de l'indigence. Après la dissection de son cadavre on lui trouva dans la vessie cent cinquante pierres tant grosses que petites. Des deux filles qu'il laissa l'une se distingua par son talent dans la peinture, talent qu'elle ne devait qu'à son génie et à son application. Faria n'a écrit qu'en espagnol. Ses principaux ouvrages sont: I. *Discursos morales y politicos*, 2 part. in-12, Madrid, 1623 et 1626; II. *Comentarios sobre la Lusiada*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. Ces Commentaires, auxquels Faria travailla pendant vingt-cinq ans, servirent de prétexte à ses ennemis pour l'accuser devant l'inquisition. Ils prétendirent que Faria avait expliqué dans ce poëme les divinités du paganisme dans un sens qui faisait allusion aux vérités de la religion chrétienne. Mais ce tribunal, ayant examiné l'ouvrage, reconnut et déclara l'innocence de l'auteur. Il fut moins heureux avec l'inquisition de Lisbonne, qui, par l'ignorance des réviseurs, condamna l'ouvrage, et n'accorda à Faria que la liberté de se justifier. Il le fit dans l'ouvrage suivant; III. *Defensa por los Comentarios sobre la Lusiada*, Mu-

drid, 1640, in-fol.; mais le livre resta toujours défendu; IV. *Epitome de las Historias Portuguesas* (Histoire de Portugal), Madrid, 1626, 1672; Bruxelles, 1677, 1726. Cette Histoire conduit jusqu'au règne du roi Henri, et est très estimée pour la véracité et impartialité de l'auteur, ainsi que pour l'érudition et les sages réflexions qu'elle renferme. Dans l'édition de 1731, in-fol., qui est la meilleure, elle est continuée jusqu'à 1730. Outre cela on y a joint une relation très circonstanciée des expéditions de dom Sébastien en Afrique, et à la fin de chaque chapitre on trouve une suite chronologique des histoires sacrée, ecclésiastique, profane et des principaux événements; V. *Imperio de la China y cultura Evangelica por los Religiosos de la Compañia de Jesus* jusqu'en 1635, d'abord écrite par Samedo, publiée et mise en ordre par Faria, Madrid, 1643, in-4°.; Lisbonne, 1733, in-fol. Les ouvrages suivants sont posthumes; VI. *El Asia Portuguesa*, 3 vol. in-fol., Lisbonne; le 1er. en 1666, le 2e. en 1674, le 3e. en 1675. Dans le 1er. volume Faria suit l'histoire jusqu'où Barros l'a conduite; la continue dans le 2e. depuis le temps où celle de Barros finit (quelques biographes prétendent que dans ce 2e. volume il a suivi l'histoire de Couto); le 3e. contient ce qui s'est passé sous les trois Philippes; VII. *La Europa Portuguesa* jusqu'en 1557, Lisbonne; le 1er. volume en 1678, le 2e. en 1679. Ce livre est partagé en 4 parties; le 1er. contient depuis le deluge jusqu'à Henri comte de Portugal, et le 4e. embrasse les trois règnes des princes de la maison d'Autriche; VIII. *El Africa Portuguesa*, Lisbonne, 2 parties, 1681; IX. *El America Portuguesa*, qui n'a pas été imprimée quoique Lenglet en suppose une édition de 1674. L'Asie portugaise contient l'histoire de l'établissement des Portugais aux Indes orientales depuis le premier voyage entrepris par Vasco de Gama en 1497 jusqu'en 1640. Cette histoire curieuse et intéressante a été traduite en italien, en anglais et en français. Indépendamment de ces ouvrages Faria a encore laissé sept volumes de poésies sous le titre de *Fuente de Aganipe rimas varias* (la fontaine d'Aganipe, ou Poésies diverses). Les quatre premiers volumes ont paru à Madrid en 1644, 1646. Ces poésies consistent en six cents sonnets, douze poëmes, vingt églogues et une grande quantité de chansons et de madrigaux, la plupart sur des sujets encore neufs. Dans ces compositions l'auteur se distingue en général par la beauté des images, l'énergie et la pureté de son style. Il y aurait cependant quelque défaut à lui reprocher dans ses compositions poétiques. Dans son poëme d'Albanie il prodigue trop les figures; dans ses chansons il est souvent entortillé, et plusieurs de ses sonnets manquent de naturel, et tout en visant au sublime il tombe dans le gigantesque et l'exagéré. Si le mérite de Faria ne put lui obtenir la protection des grands ni la faveur des rois, il lui procura tant qu'il vécut la considération de tous les savants et l'estime de ses amis. B—s

FARIA (Manoel-Severim de), écrivain portugais, naquit à Lisbonne en 1581 ou 82. Dans sa première jeunesse il passa à Evora, où, sous la direction d'un oncle qui était chantre et chanoine de la cathédrale de cette ville, il fit ses cours de philosophie

gie, et fut reçu docteur
ux facultés. Son oncle le
it digne, et par sa con-
ses lumières, de lui suc-
es dignités, les lui résigna
t se retira dans un cou-
uille sur son sort, Faria
our cela ralentir son ar-
étude ; il chercha au con-
quérir de nouvelles con-
et s'appliqua particulière-
de des saintes écritures,
ie mystique, de l'histoire,
ue, de la géographie et des
omaines et portugaises. Il
ces dernières une grande
et passa pour un des
plus savants de son temps
isматique. Il employa une
ie des riches revenus de
s à l'acquisition de livres
récieux, parmi lesquels
ait les ouvrages du Père
enade, traduits en japonais,
ciens manuscrits en pa-
tres en feuilles de palmier.
formé chez lui un petit
toutes sortes d'antiquités,
urtout d'une suite consi-
monnaies romaines et por-
ria mourut à Evora, le 16
655. On a de lui deux ou-
i n'en forment qu'un, im-
même temps : I. *Noticias*
il, 2 vol. II. *Varios dis-*
iticos, 1 vol., Lisbonne,
dem, 1791, 3e. édition.
mier de ces ouvrages l'au-
avoir proposé des moyens
r le Portugal à l'état le plus
traite de l'origine des titres
oiries des familles nobles
ume ; des monnaies an-
it portugaises, soit gothi-
es et romaines, et il en
mpreintes. Il parle ensuite
ites universités d'Espagne,
en rappelant les époques de leur établissement ; de la propagation de la religion dans la Guinée ; de la navigation des Portugais aux Indes-Orientales. Il finit son second volume par donner les vies de vingt cardinaux de sa nation. *Les Discursos politicos*, qui forment le troisième volume de son ouvrage, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux qu'écrivit presque dans le même temps un autre Faria (*Voy.* Faria de Sousa), roulent sur des matières peu intéressantes de nos jours, et contiennent les vies de quelques Portugais illustres, comme celles de l'historien Couto, du poète Camoëns, qui sont des plus exactes. A la partialité près, sentiment trop patriotique qu'on remarque toujours dans les auteurs portugais, l'ouvrage de Faria est curieux et intéressant. L'auteur y déploie beaucoup de discernement, une grande érudition sur l'histoire et la philologie anciennes et modernes. Son style pur, élégant, rappelle le beau siècle de la littérature espagnole. B—s.

FARINA (*Voy.* Borromée).

FARINACCI (Prosper), célèbre jurisconsulte, né à Rome, en 1554, de parents pauvres, fut néanmoins envoyé à l'université de Padoue, où il acheva ses études avec beaucoup de distinction. Après avoir pris ses degrés, il revint à Rome, et y exerça la profession d'avocat. Il comptait tellement sur sa facilité et sur l'art dangereux de présenter les objets sous le point de vue le plus favorable, qu'il se chargeait indistinctement de toutes les causes qu'on lui apportait. Il acquit de cette manière, en assez peu de temps, une fortune considérable, qu'il employa, partie à se faire des protecteurs, et partie à satisfaire son goût pour les vices les plus honteux. Lorsqu'il fut parvenu, dit Tiraboschi,

à la place de procureur fiscal, jamais magistrat ne se montra plus actif dans la recherche des coupables, ni plus sévère dans leur punition. Cependant, il eut besoin pour lui-même de cette indulgence qu'il refusait aux autres. Accusé d'un crime odieux, il ne dut qu'aux instances du cardinal Salviati, la grâce qu'il obtint de Clément VIII; et on prétend que le pontife dit à cette occasion, faisant allusion au nom de Farinacci: Je conviens que la farine est bonne, mais le sac qui la contient est bien souillé. Farinacci rachetait ses défauts par des qualités brillantes. Il joignait à un esprit vif, une mémoire étonnante, et une ténacité extraordinaire dans le travail. Les ouvrages de droit qu'il a publiés, ont servi longtemps de règle dans les tribunaux d'Italie; mais à mesure que la jurisprudence italienne s'est dépouillée de l'antique barbarie, on a cessé d'en faire la même estime, et on ne les consulte plus aujourd'hui. Renazzi a osé, l'un des premiers, attaquer les fondements d'une réputation que le temps semblait avoir consacrée. Farinacci, dit-il, n'avait qu'une érudition peu commune; il avait moins appris par l'étude que par la pratique, et ce n'est pas dans les sources, mais dans les traductions ou dans les recueils indigestes des jurisconsultes du moyen âge qu'il avait étudié les principes du droit. Farinacci mourut à Rome en 1618, le 30 octobre, jour de sa naissance. La collection de ses ouvrages a été publiée à Anvers, 1620, et à Francfort, 1670, 1676, 13 vol. in-fol. Elle renferme : *Tractatus de hœresi*; *De immunitate ecclesiæ*; *Decisiones rotæ romanæ*; *Repertorium de contractibus*; *Repertorium de ultimis voluntatibus*; *Praxis et theoria criminalis*; *Repertorium judiciale*; *Consilia*; *Fragmenta*; *Decisiones*; *Variæ quæstiones*; *Tractatus de testibus*; *Decisiones posthumæ*. W—s.

FARINATO (Paul), peintre, né à Vérone en 1525, descendait de la famille florentine des Farinata degli Uberti, qui avait joué un grand rôle dans la guerre des Guelfes et des Gibelins. On dit qu'après avoir étudié sous Giolfino, il alla à Venise voir les ouvrages du Titien et du Giorgion. S'il faut en juger par son style, il serait permis de croire qu'il a eu Jules Romain lui-même pour maître de dessin. Il mourut en 1606, âgé de quatre-vingt-un ans; toujours gai, il se vantait de sa vieillesse, et dans son tableau placé à Saint-George, près de celui de Félix Brusasorci, il annonce qu'il a fait cet ouvrage à soixante-dix-neuf ans. Cette composition représente la multiplication des pains dans le désert, et offre une grande quantité de portraits de ses amis et de ses parents. Ce maître est du petit nombre de ceux qui, en avançant en âge, n'ont pas dégénéré. On n'en peut pas dire autant de l'Albane, qui mourut très-vieux, et vit tous les jours décliner sa réputation pendant les dernières années de sa vie. Il est même à remarquer que Farinato, qui avait été quelquefois un peu sec et un peu froid, ne laissa rien à désirer plus tard, par la finesse des contours, l'exactitude, la vérité, et même par l'étude du paysage. Ses dessins sont estimés. On recherchait même, du temps de Ridolfi, ses premières pensées et les modèles de cire qu'il faisait pour ses figures. On lui attribue un *S. Onuphre assis*, imité très savamment du *Torse* du belvédère. Ses carnations ont une teinte bronzée qui ne déplaît pas. Il a travaillé pour Mantoue, Plaisance et Padoue. On observe souvent dans un coin de ses tableaux un limaçon qu'il

is pour devise. Paul eut un nmé Horace, qui s'appliqua à ure. Il vécut peu de temps, et pas une grande réputation.

A—D.

INELLI, célèbre chanteur ita- quit à Naples le 24 janvier son véritable nom était *Char- schi* : ses premières leçons de il les reçut de son père. Ce- trouvant dans Charles toutes ositions requises pour former d musicien, se décida (ainsi ont plusieurs autres pères en outrager la nature pour don- on fils une voix plus souple, elleuse, et faire, par ce moyen, ne. Farinelli se forma alors à lu fameux maître Porpora. A dix-sept ans il fit son premier Rome en qualité de première se dans le théâtre d'*Ali-*). Il y chantait un air de flûte, ; l'artiste qui jouait cet instru- assait pour être un prodige on art. Farinelli, cependant, louceur de sa voix et la rapi- ses sous, obtint sur lui la vic- ors tous les théâtres de l'Italie sputèrent ; et mis d'abord au s Elisi, des Gizzielli et des i, il les surpassa bientôt en ré- et en mérite (2). En 1734 il Loudres où il fut reçu avec un enthousiasme général, mais où il trouva un redoutable adversaire ; c'était Caffarelli. Ces deux célèbres chanteurs jouaient sur deux différents théâtres. Pour mieux juger de leurs talents, on les réunit dans une seule salle, en les faisant chanter dans une même pièce. Dans cette pièce Caffarelli représentait un tyran farouche, et Farinelli un héros malheureux courbé sous le poids de ses chaînes. Caffarelli d'abord obtint tous les suffrages ; mais quand le morceau de Farinelli arriva, le premier fut tellement saisi de plaisir et d'admiration, qu'oubliant tout-à-fait son rôle, il courut à son prisonnier et l'embrassa tendrement. Les effets étonnants que produisait, ainsi que nous le verrons dans la suite, la voix de Farinelli sur tous les auditeurs, rendent assez vraisemblables ceux qu'on raconte des musiciens de l'antiquité ; et on ne doit plus douter que Timothée et Terpandre n'aient pu, par le charme de leur musique, arracher des larmes aux cœurs les plus endurcis. Farinelli quitta enfin Londres, comblé d'éloges et de présents (1). Le roi d'Espagne, Philippe V, se trouvait chargé d'infirmités depuis plusieurs années ; on crut que le talent de Farinelli pourrait faire quelque distraction à ses maux. Il fut appelé à la cour de Madrid ; et sa voix produisit plus d'effet sur le monarque infirme que n'avaient fait jusqu'alors tous les remèdes de l'art. Devenu nécessaire à la santé de Philippe, on lui assigna aussitôt des appointements considérables. Son unique tâche fut, pendant plusieurs années, de chanter tous les soirs quatre ariettes, constamment les mêmes, d'après les ordres et l'uniformité du goût du roi. Durant le règne de Philippe, les manières aima-

ome et dans les villes des états du aidait un légat, c'étaient des hommes en théâtres, remplissaient les rôles de pendant, sous le règne de Pie VI, succédant aux sollicitations de sa nière, princesse Braschi, on permit que des aient jouer sur les théâtres de la capi- ne sur ceux des légations.

a peu près comme s'exprime, à l'égard li, le docteur Burney dans son *Histoire ique* : « On trouvait dans sa voix toutes ités réunies, la force, la douceur et la et sa méthode était à la fois gracieuse, d'une étonnante rapidité. Il était au- tout ce qui avait paru de chanteurs ; il subjuguait tous ceux qui l'enten- es savants, les ignorants, ses amis et tis. » Le célèbre Père Martini, en par- chanteur extraordinaire, se sert à peu mes expressions.

(1) On a évalué à 30 m liv. sterl. la totalité de ce qu'il y gagnait annuellement.

bles et le talent de Farinelli lui avaient attiré l'estime et la considération de toute la cour; mais il n'exerça une véritable influence que sous le règne de son successeur. Il la dut en grande partie à la faveur dont il jouissait auprès de la reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse des Asturies, faveur qui augmenta toujours quand elle occupa le trône. Non contente de voir son protégé riche et bien accueilli, elle voulait l'élever; l'occasion ne tarda guère à se présenter. Le bon et sage Ferdinand VI avait hérité des infirmités de son père. Dans le commencement de son règne, surtout, il fut tourmenté d'une profonde mélancolie dont rien ne pouvait le guérir. Seul, enfermé dans sa chambre, à peine il y recevait la reine; et pendant plus d'un mois, malgré les instances de celle-ci et les prières de ses courtisans, il s'était refusé à changer de linge et à se laisser raser. Ayant inutilement épuisé tous les moyens possibles, on eut recours au talent de Farinelli. Farinelli chanta; le charme fut complet. Le roi ému, touché par les sons mélodieux de sa voix, consentit sans peine à tout ce qu'il voulut exiger de lui. La reine alors se faisant apporter une croix de Calatrava, après en avoir obtenu la permission du monarque, l'attacha de sa propre main à l'habit de Farinelli. C'est de cette époque que date son influence à la cour d'Espagne, et ce fut depuis ce moment qu'il devint presque le seul canal par où coulaient toutes les grâces. Il faut cependant avouer qu'il ne les accorda qu'au mérite, qu'elles n'étaient pas pour lui l'objet d'une spéculation pécuniaire, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir. Ayant observé l'effet qu'avait produit la musique sur l'esprit du roi, il lui persuada aisément d'établir un spectacle italien dans le palais de Buen-Retiro, où il appela les plus habiles artistes de l'Italie. Il en fut nommé directeur; mais ses fonctions ne se bornaient pas là. Outre la grande prépondérance qu'il continuait à exercer sur le roi et la reine, Farinelli était souvent employé dans les affaires politiques; il avait de fréquentes conférences avec le ministre La Ensenada et était plus particulièrement considéré comme l'agent des ministres de différentes cours de l'Europe qui étaient intéressées à ce que le roi Catholique n'effectuât pas le traité de famille que la France lui proposait(*Voy.* Ferdinand VI). Dans cette occasion les vues de Farinelli étaient des plus justes; ce traité ne pouvant alors convenir à l'Espagne, uniquement occupée à cicatriser les blessures que lui avaient causées les guerres de la succession. Tant de grandeur et de bonheur furent cependant troublés par quelques nuages. La reine, la meilleure protectrice de Farinelli, eut une fois la faiblesse d'écouter ses ennemis. Il s'en aperçut, et n'ayant pu trouver le moment de l'entretenir, Farinelli, par l'entremise d'une de ses dames, se fit introduire dans une chambre qui communiquait à celle de la reine; là, accompagné de sa guitare, avec des sons touchants il expliqua la douleur qu'il ressentait de l'injuste courroux de sa souveraine. Celle-ci, attendrie, ne tarda pas à reconnaître le musicien dont la voix avait apaisé tout-à-fait sa colère. On l'écouta, et son innocence ayant été reconnue, ce ne fut que pour céder à ses instances, que la reine consentit à pardonner à ses ennemis. Farinelli, sans être précisément un homme instruit, avait cependant obtenu de la nature ce tact fin, cet esprit délicat et cette éloquence simple, et sans apprêt, qui tiennent souvent lieu de science et de talent. Qu'il

joute à cela un caractère doux, bienaisant, un ton noble et aisé dans les manières, et l'on ne s'étonnera plus qu'un simple chanteur soit parvenu à exercer une aussi grande influence dans une cour alors une des plus florissantes de l'Europe. Loin d'écouter pour cela un vain orgueil, ce fut sa modestie surtout qui désarma ceux qui auraient pu être un obstacle à sa fortune. Sa déférence et son respect pour les grands lui captivèrent l'amitié de la plupart d'entre eux. A l'égard de ses ennemis, il ne cherchait à les connaître que pour les obliger : les traits suivants développeront mieux la noblesse de son caractère. Un grand seigneur de la cour sollicitait depuis long-temps une ambassade que le roi n'avait jamais voulu lui donner. Farinelli n'ignorait pas que ce grand, quoique doué des talents nécessaires pour occuper cette place, avait cherché à lui nuire dans plusieurs occasions. Malgré cela, oubliant tout ressentiment, il sut si bien agir près du monarque en faveur de son ennemi, qu'il obtint enfin pour lui la place qui était l'objet de ses désirs. « Mais ne savez-vous pas, dit le roi à Farinelli, qu'il n'est point de vos amis? qu'il parle mal de vous? — C'est ainsi, sire, répondit Farinelli, que je dois me venger. » Une autre fois, traversant une des salles du palais pour se rendre chez le monarque, il entendit un garde qui le maudissait à haute voix tout en plaignant la faiblesse du roi qui daignait accorder sa faveur à un semblable musicien. Farinelli prit à part des informations sur ce garde, et apprit qu'il servait depuis trente ans sans avoir pu obtenir un avancement quelconque. En sortant de chez le roi, Farinelli lui envoya un diplôme de colonel de la part de M. Le garde confus, stupéfait, se jette dans les bras de son bienfaiteur qui, pour toute réponse à ses expressions d'excuses, de reconnaissance, lui dit : « Un garde n'a pas assez riche pour fournir aux » équipages d'un colonel; nous arrangerons cela demain, car de bonne » main je vous attends à dîner chez » moi. » Quand on a de si nobles sentiments, on aurait tort de regretter une illustre naissance. L'anecdote que nous allons rapporter donnera une idée de l'affabilité et des manières de Farinelli. Son tailleur vint un jour lui apporter de riches habits commandés pour un jour de gala : Farinelli lui demanda son mémoire. Le tailleur hésita un peu, dit qu'il ne l'avait pas, mais que s'il daignait lui faire l'honneur de chanter quelque morceau, il estimerait cette faveur au-delà de toute récompense. Farinelli, sans mot dire, le prit par la main, le conduisit dans son cabinet de musique, déploya devant lui tous ses talents comme il aurait fait devant le roi lui-même. Le tailleur extasié, après bien des remercîments, allait se retirer; Farinelli l'arrêtant l'obligea de recevoir une bourse qui contenait le double de ce que pouvaient coûter les habits (1). La mort de la reine et du roi, arrivée dans l'intervalle d'un an, jeta Farinelli dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne, et se retira en 1762 à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison de campagne hors de la porte dite de Sarragosse. Là il menait une vie tranquille, et recevait tous les étrangers de marque qui désiraient le connaître. Loin du tumulte des cours, ses principales occupations étaient sa harpe et la culture de son jardin. Il encouragea le Père Martini à écrire son

(1) Cette anecdote a fourni à M. Gouffé le sujet d'un joli opéra en un acte, intitulé *le Bouffe et le Tailleur*, joué au théâtre des Variétés en 1805.

Histoire de la musique, et l'aida de sa fortune à former la plus belle collection d'ouvrages sur la musique qu'on eût encore vue (*Voy.* Martini). Après avoir répandu des bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient, Farinelli mourut le 15 juillet 1782, à l'âge de 78 ans. Il ne laissa qu'un neveu, héritier de sa fortune, et c'est de ce dernier qu'on a appris (en 1792) les principaux faits de cet article (*V.* Ditters de Dittersdorf). B—s.

FARISSOL (Abraham, fils de *Mardochée*), rabin, plus connu sous le nom de Peritsol, qui n'est qu'une prononciation corrompue de Farissol, comme l'a prouvé M. de' Rossi, naquit à Avignon, vers le milieu du 15e. siècle. Il quitta sa ville natale vers l'année 1471, et se transporta à Ferrare : il y fixa, à ce qu'il paraît, son domicile, sans cependant abandonner tout-à-fait Avignon, où demeurait sa famille, et où on le retrouve en 1528. Ce fut à Ferrare qu'il composa ses principaux ouvrages, et notamment, ainsi qu'il l'assure lui-même, celui qui a pour titre *Iggheret orechot olam*, c'est-à-dire, *Petit Traité des chemins du monde*, et qui a été publié d'abord en hébreu, à Venise, en 1587, et ensuite en hébreu et en latin, par Hyde, à Oxford en 1691. Il a été de nouveau imprimé en hébreu seulement à Offembach, en 1720, et à Oxford, en 1767, avec la traduction et les notes de Hyde, dans le tome Ier. du recueil intitulé : *Syntagma dissertationum, quas olim.... Th. Hyde separatim edidit.* Ugolini l'a aussi inséré dans le tome VII de son *Tesoro delle antichità sacre*. L'édition de Venise, 1587, est très rare. Farissol composa cet ouvrage en 1525 : il paraît s'être proposé pour but principal de faire voir qu'il existait en diverses contrées de l'Asie des communautés de juifs, vivant sous leurs lois et sous des princes de leur nation, et il établit cette assertion sur des récits fabuleux ou exagérés, ou enfin détournés de leur véritable sens. Ce traité, qui pouvait avoir quelque utilité pour les juifs à l'époque où il fut composé, parce qu'il rendait compte des découvertes faites depuis un demi siècle par les navigateurs portugais et espagnols, serait aujourd'hui dépourvu de tout intérêt, sans les notes savantes que Hyde a jointes à sa traduction. La lecture du texte est peu agréable, à cause du grand nombre de mots étrangers qu'on y rencontre et parce que le style en est assez souvent obscur. Farissol est encore auteur de divers ouvrages : ce sont, 1°. un Commentaire inédit sur le Pentateuque, intitulé : *Pirchè schoschanim*, ou *les Fleurs des Lis*; 2°. un Commentaire sur Job, imprimé dans la grande Bible rabinique de Venise, 1517, et dans celle d'Amsterdam, 1724; 3°. un Commentaire inédit sur l'Ecclésiaste; 4°. une Défense de la religion juive contre les chrétiens, ayant pour titre : *Maghen Abraham*, ou *le Bouclier d'Abraham*. M. de Rossi ajoute à ces ouvrages diverses lettres et dissertations, et un abrégé de l'*Isagoge* de Porphyre et des livres des *Cathégories* et de l'*Interprétation* d'Aristote. On ignore l'époque de la mort de ce rabin. S. d. S—r.

FARJAT (Benoît), graveur, naquit à Lyon en 1646; il suivit à Rome Guillaume Château, son maître, qu'il a surpassé, et se fixa dans cette ville, où il épousa la fille du Bolognèse. Ses principaux ouvrages sont : la *Communion de S. Jérôme*, d'après le chef-d'œuvre du Dominiquin, le même tableau que Frey a gravé; une *Sainte Famille*, d'après Pietre de Cortone; le *Baptême de Jésus-Christ*

aratte ; la *Course d'Hip-Atalante*, d'après Luca-*riage de Ste. Catherine ion de S. Antoine*, d'a-l Carrache : ce dernier avé aussi par G. Audran lla. On a encore de Far-d'autres estampes d'après iro-Ferri, J.-B. Gauli, itres. P—E.

(HUGUES), théologien conformiste, était issu onne famille, et naquit rès de Shrewsbury. Il études théologiques à , sous le respectable dridge. Sa première si-celle de chapelain d'un er nommé Coward, con-ingularités de son carac-que par son zèle reli-t lui qui fit construire à w un temple où se réunit congrégation composée les plus riches de la secte, ner fut nommé ministre. bizarreries était de fer-onne heure dans l'après-e de sa maison, et de ne à qui que ce fût jusqu'au atin. Son chapelain ayant ié l'heure fixée, fut obli-rcher un gîte ailleurs. Il z un M. Snell, solliciteur mérite, et depuis ce mo-as d'autre domicile pen-30 ans. Farmer fut nom-un des prédicateurs d'une de *dissenters*, à Lon-ractère et son éloquence une grande réputation, ncore par la publication ges. C'est en 1761 que cherche *sur la nature la tentation de Notre ns le désert*, où il s'at-ntrer que cette tentation n'eut lieu que dans une vision qui présenta au Sauveur la vue des travaux de son ministère futur. On remarqua dans cet ouvrage une profonde connaissance de la littérature sacrée et profane, un jugement sain, beaucoup de clarté et de force de raisonnement. L'auteur y ajouta de nombreux arguments dans une seconde édition qu'il en donna en 1765. Il publia en 1771 une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les arguments d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète.* Il fut accusé d'avoir, dans la composition de cet ouvrage, profité, sans en faire l'aveu, d'un traité sur le même sujet, publié par Lemoine ; mais cette imputation était très injuste, comme on en put juger par l'*Examen* de ce traité, qu'il fit imprimer en 1772. Farmer donna en 1775 un *Essai sur les démoniaques du Nouveau-Testament*, où il cherche à prouver que les maladies attribuées à des possessions du démon sont l'effet de causes naturelles, et non de l'action de quelque malin esprit. Cet essai fut attaqué avec chaleur par un théologien anglican, le docteur Guillaume Worthington, dans sa *Recherche impartiale au sujet des démoniaques de l'Evangile*, etc., 1777. Farmer y répondit en 1778, par ses *Lettres au docteur Worthington.* L'ouvrage ayant été également attaqué avec habileté, mais avec beaucoup d'aigreur, par un non conformiste, le docteur Fell, dans un traité intitulé *les Démoniaques*, 1779, Farmer, en y répondant d'une manière indirecte dans le cours de son dernier ouvrage, *The Prevalence*, etc., c'est-à-dire, *l'opinion de la croyance universelle de l'adoration des es-*

prits humains chez les anciennes nations païennes, établie et démontrée, traita ce théologien avec une sévérité qui parut excessive aux yeux du public. Fell répliqua en publiant, en 1785, l'*Idolatrie de la Grèce et de Rome, distinguée de celle des autres nations païennes, dans une lettre au révérend Hugues Farmer.* Farmer, qui n'aimait pas la controverse, ne reprit point la plume. Il résigna successivement ses fonctions ecclésiastiques, après avoir été quarante ans pasteur de la Congrégation de Walthamstow. Il mourut dans ce hameau, le 6 février 1787, et fut enseveli dans le même tombeau que son ami Snell. Hugues Farmer unissait aux qualités éminentes qui distinguent ses ouvrages, les qualités aimables qui brillent dans le monde et font rechercher la société. On ne lui a reproché qu'une réserve déplacée dans l'aveu de ses opinions religieuses. Tous ses ouvrages avaient pour but commun d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul, et ils passent pour les meilleurs qui aient été publiés dans le même but. Il avait laissé un grand nombre de lettres, de sermons et autres manuscrits de sa composition, qui furent livrés aux flammes après sa mort, conformément à ses désirs. Ils furent longtemps regrettés; mais il ne paraît pas qu'on y ait beaucoup perdu, s'il faut en juger par quelques extraits, tels qu'un fragment de *Dissertation sur l'histoire de Balaam*, qui ont été publiés en 1805, à la suite de Mémoires sur la vie et les écrits de Hugues Farmer, par un de ses amis, Michael Dodson. X—s.

FARMER (Richard), célèbre critique anglais, né en 1735, était fils d'un boucher de Leicester; il commença son éducation dans l'école publique de son pays natal, et vint l'achever au collége Emmanuel de l'université de Cambridge. Il se faisait remarquer par la douceur de son caractère, son application à l'étude et la vivacité de son esprit; il montra même dans sa jeunesse quelque talent pour la poésie. Il obtint en 1760 l'emploi d'instituteur particulier dans son collége, emploi auquel il était plus propre par son savoir que par son exactitude. Il desservait en même temps la cure de Swavesey, à huit milles de Cambridge. La société des antiquaires de Londres le reçut au nombre de ses membres en 1765. En 1766 il fit paraître le prospectus de *l'Histoire et les Antiquités de la ville de Leicester*, recueillies originairement par Thomas Staveley. Cet ouvrage devait être publié par souscription, sur le manuscrit de l'auteur, avec des additions, etc., par Richard Farmer; mais d'autres occupations, et plus encore son amour pour le repos, favorisé par l'aisance dont il jouissait, l'empêchèrent de mettre la dernière main à cet ouvrage, qu'il avait déjà commencé de livrer à l'impression : ce ne fut qu'en 1789 qu'il y renonça entièrement, et il rembourса aux souscripteurs l'argent qu'ils avaient déposé. Les matériaux ont été depuis remis à M. Jean Nichols, qui a dû en faire usage pour la composition de son Histoire du comté de Leicester. Farmer donna en 1766, en un vol. in-8°. de 82 pag. seulement, son *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise, et qui a décidé une longue et vive discussion qui s'était élevée sur la mesure des connaissances que le barde de l'Avon avait acquises par la lecture. Farmer pense que Shakespeare avait fort peu de ce qu'on appelle

ent érudition; qu'il ne con- histoire et la mythologie des que par des traductions an- e leurs ouvrages, et il re- ême dans ses pièces des ex- et des bévues de ces tra- Il prouve que Shakespeare pas mieux le français et l'ita- enfin son talent était presque nt l'ouvrage de la nature. est d'un homme profondé- é dans l'ancienne littérature ne de l'Angleterre, d'un es- de sagacité, heureux dans rches comme dans ses con- Il fut réimprimé l'année sui- 767), et l'a été depuis en n 1793, dans l'édition de are, donnée par Stevens, ommes, et en 1803, dans eed, en 21 volumes, toutes 8°. Il lui procura, ainsi que hement aux principes du , des protecteurs puissants En 1769 le docteur Terrick, e Londres, choisit Farmer des prédicateurs de la cha- le à Whitehall; il fut nom- 75 principal du collége Em- l'année suivante vice-chan- en 1778 principal biblio- le l'université, dont il con- aucoup à améliorer l'état, celui de la ville de Cam- l obtint de l'université, en la place de chancelier de et Coventry; en 1782, une dans l'église de Cantorbery, t obtenir le lord North, et ngea ensuite pour un cano- l'église de St.-Paul. Il mou- collége le 8 septembre 1797. était d'un naturel extrême- olent, qui a nui beaucoup à ts et à ceux de la littéra- il encourageait dans les au- qu'il aurait pu enrichir lui-même. Son extérieur était fort négligé, et ses manières peu polies; il fut cependant étroitement lié avec le célèbre poète Gray, connu par la recherche de ses manières, et qui portait le soin de sa toilette jusqu'à la fatuité. Sa plus douce récréation était sa pipe; l'avantage de pouvoir se livrer plus en liberté à son goût pour le spectacle et pour la taverne, le décida à refuser l'épiscopat qui, dit-on, lui avait été offert deux fois par M. Pitt, dont il était un des plus ardents admirateurs. Il avait une sorte de passion pour les livres rares, surtout pour les livres gothiques, ce qui lui a valu une place dans la Bibliomanie de M. Dibdin. On disait de lui, qu'il aimait également *le porter vieux, les vieux habits et les vieux livres*. Mais des ridicules personnels, quelques singularités de caractère, suite, à ce qu'il paraît, d'un dérangement d'esprit que lui avait causé autrefois un amour contrarié, ne peuvent lui ravir l'estime que méritaient son zèle actif pour le bien, sa libéralité, le charme de sa société, attesté par des hommes du plus grand mérite, particulièrement par le docteur Parr, qui professait cependant des principes politiques absolument opposés aux siens. On doit regretter qu'il ait écrit ou publié si peu; car on n'a guère de lui, après son *Essai sur Shakespeare*, que quelques poésies et autres écrits de peu d'étendue, dont nous ne citerons que des *directions pour étudier l'histoire d'Angleterre*, imprimées dans l'*European magazine* de 1791, et dans un Recueil publié par M. Sward, sous le titre de *Biographiana*. On lui a attribué, sans doute par erreur, des *Remarques faites à la hâte sur l'édition de Shakespeare publiée par Edmond Malone*, 1792, in-8°. X—s.

FARNABY ou FARNABIE (Thomas), célèbre maître d'école anglais, fils d'un charpentier du pays de Cornouailles, mais dont la famille était originaire d'Italie, naquit à Londres vers 1575, et fut d'abord attaché comme serviteur au collége de Merton d'Oxford; il abandonna bientôt et son pays et sa religion, passa en Espagne, et fut reçu dans un collége de jésuites; mais la discipline sévère de cet ordre ne put l'y retenir long-temps. Après avoir accompagné sir Francis Drake et sir John Hawkins dans leur dernière navigation en 1595, il prit du service comme volontaire dans les Pays-Bas. De retour en Angleterre, il continua d'errer pendant quelque temps sous le nom de *Thomas Bainraf*, anagramme de son propre nom. Il se fixa enfin à Martock, dans le comté de Sommerset, où l'indigence le réduisit à tenir une école de petits enfants; il vint ensuite à Londres, y ouvrit également une école qui acquit une telle vogue, qu'on y vit à la fois plus de trois cents élèves. S'étant fait connaître dans le même temps par des ouvrages de critique, il prit des grades dans les universités d'Oxford et de Cambridge; en 1636, les maladies fréquentes qui régnaient dans la capitale, l'engagèrent à aller s'établir à Sevenoaks dans le comté de Kent. Il acheta des terres dans ce comté, ainsi que dans le comté de Sussex, continuant néanmoins de se livrer à l'enseignement auquel il avait dû sa fortune. Pendant la guerre civile, il se rendit suspect au parlement pour avoir dit à l'occasion du serment de protestation, *qu'il valait mieux avoir un roi que d'en avoir cinq cents*. Soupçonné ensuite d'avoir favorisé le soulèvement qui eut lieu aux environs de Tunbridge en faveur du roi, il fut renfermé à Newgate en 1643, et transféré de là à Ely-house où il demeura plusieurs années. I mourut le 12 juin 1647, âgé d 72 ans. On a de lui quelques ou vrages de critique et de grammaire I. *Index rhetoricus scholis accomm datus*, 1625, auquel on a joint pa la suite, *Formulæ oratoriæ et Inde poëticus*. II. *Florilegium epigram matum græcorum, eorumque latin versu à variis redditorum*, 162 III. *Systema grammaticum*, 1641 IV. *Phrasæologia anglo-latina*. V *Tabulæ linguæ græcæ*. Mais il e beaucoup plus connu par les notes o commentaires qu'il a donnés sur u grand nombre d'auteurs classique Son *Juvenal* fut publié pour la pre mière fois en 1612, avec *Perse*; *Sé nèque* le tragique en 1613, *Martia* en 1615, *Lucain* en 1618, *Virgil* en 1634, etc. Il a aussi commenté le Métamorphoses d'*Ovide*, et les qua tre premières comédies de *Térence* Ce dernier travail a été continu par Meric Casaubon, qui a publi l'ouvrage entier à Londres en 165 Les Commentaires de Farnaby ont é très-souvent réimprimés; ils sont re commandés par Baillet et par Bayle, comme pouvant être utiles aux étudiants; mais Saxius, d'après les meilleurs philologues modernes, l'appelle *Criticus minorum gentium*. X—s.

FARNESE, maison illustre d'Italie que le pape Paul III a élevée avant le milieu du 16e. siècle à la souveraineté de Parme et de Plaisance. Sa généalogie est connue dès le milieu du 13e. siècle; elle possédait à cette époque le château de Farneto, dans le territoire d'Orviète; elle a donné quelques généraux à l'Eglise et à la république florentine, avant de produire Alexandre Farnèse qui fut pape sous le nom de Paul III. S. S—i.

FARNESE (Pierre), général des

ıtins au quatorzième siècle. e gentilhomme d'Orvieto, il cquis, dans les guerres de l'E- la réputation d'un bon capi- lorsque les Florentins firent de lui, au printemps de 1365, commander l'armée qu'ils en- nt contre Pise. Farnèse livra e aux Pisans le 11 mai; il les ait, et fit prisonnier leur gé- avec la plus grande partie de rmée; mais le 19 juin suivant il eint de la peste qui désolait alors scane, et il mourut la même Il fut vivement regretté par les ıtins. S. S—1.

RNESE (Pierre-Louis), fils ipe Paul III, premier duc de e et de Plaisance où il régna de à 1547. Pierre-Louis était né andre Farnèse, avant que ce- eût reçu la pourpre, en 1493, ains d'Alexandre VI. Ce cardi- yant été fait pape en 1534, à la de Clément VII, s'occupa dès- rec passion du soin d'agrandir sa e. Pierre-Louis fut en 1537 é gonfalonier de l'Église, sei- de Népi et duc de Castro. Il inq enfants de sa femme Hié- e Orsini; le pape s'efforça de urvoir tous richement. Il ac-, dès le 18 décembre 1534, le u de cardinal à l'aîné, Alexan- quoiqu'il fût à peine âgé de qua- ns; il fit épouser, en 1538, au l, Octave, Marguerite d'Autri- fille naturelle de Charles-Quint, euve du duc de Florence, et en- gouvernante des Pays-Bas. En temps il obtint pour Octave la le Novare avec le titre de mar- ; l'année suivante il lui donna le duché de Camerino, sur le- avait acheté les droits d'Hercule o. Le troisième fils, Horace, , en 1547, Diane, fille natu- relle de Henri II, roi de France, et fut en même temps nommé duc de Castro; le quatrième, Ranuce, fut fait cardinal à l'âge de quinze ans, et Victoire, sœur de ces princes, fut mariée au duc d'Urbin. Mais c'était surtout Pierre-Louis que Paul III désirait placer au rang des souverains; il ne se laissait point rebuter par les vices odieux de cet homme farouche qui, par ses mœurs infâmes, son orgueil et sa cruauté, s'attirait la haine universelle. Pierre-Louis, avec un mélange inouï de la plus honteuse débauche et de la plus scandaleuse profanation, avait enlevé l'évêque de Fano, en 1537, de son siége épiscopal, et lui avait fait violence dans ses habits pontificaux; il lui avait ainsi communiqué d'affreuses maladies dont l'évêque, âgé seulement de vingt-quatre ans, mais renommé pour sa sainteté, était mort au bout de quarante jours. Pierre-Louis fut chargé, en 1540, de soumettre Pérouse, qui s'était révoltée contre le pape; il dévasta son territoire, et se rendit maître de la ville, où il bâtit une forteresse, tandis qu'il fit périr par différents supplices les citoyens les plus considérés. Pendant ce temps, Paul III s'efforçait de lui faire adjuger par Charles-Quint le duché de Milan, disputé entre l'empereur et la France, et que ni l'une ni l'autre de ces puissances ne voulait céder à la puissance rivale. Paul III fit un voyage, en 1543, auprès de l'empereur pour le solliciter; il lui offrit des sommes énormes pour prix de cette acquisition; mais voyant enfin que Charles ne voulait pas se dessaisir de cet état, même en faveur de son gendre et de sa fille, Paul III résolut d'ériger en duché les deux états de Parme et de Plaisance, que Jules II avait conquis sur le duché de Milan pendant les

guerres de la ligue de Cambrai. Pour déterminer le sacré collége à consentir à cette aliénation, il réunit à la chambre apostolique les duchés de Camerino et de Nepi, qu'il avait auparavant donnés à son fils; il greva Parme et Plaisance d'un tribut annuel de neuf mille ducats; et, après avoir acheté le suffrage de plusieurs des cardinaux, il créa, au mois d'août 1545, son fils, Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. En même temps il envoya deux de ses petits-fils avec un corps nombreux de troupes, pour combattre la ligue de Smalcalde, afin de mériter ainsi la protection de l'empereur. Pierre-Louis Farnèse s'établit à Plaisance où il fit bâtir une citadelle. Il chercha de bonne heure à faire plier sous le joug la noblesse de ses nouveaux états, que l'Eglise avait laissé jouir d'une grande indépendance. Il enleva aux nobles leurs armes, limita leurs priviléges, et les contraignit à venir habiter la ville, sous peine de confiscation de leurs biens: donnant un effet rétroactif à ses lois, il rechercha dans leur conduite tout ce qu'il y avait eu de répréhensible avant l'époque de son gouvernement, pour les en punir par des amendes ou des confiscations. Les chefs de la noblesse de Plaisance, les Pallavicini, Landi, Anguissola et Confalonieri, ne pouvant supporter davantage le joug odieux de ce tyran, s'entendirent avec don Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan, qui détestait aussi Farnèse. Trente-sept conjurés, avec des armes cachées sous leurs habits, s'introduisirent l'un après l'autre dans la citadelle de Plaisance, le 10 septembre 1547, comme pour faire leur cour au duc, et s'étant emparés des principaux passages du palais, Jean Anguissola entra dans la chambre du duc, et le poignarda, sans que celui-ci, qui était rendu impotent par ses honteuses maladies, pût faire un mouvement pour se défendre. Les conjurés ayant par deux coups de canon averti Ferdinand de Gonzague de leur succès, celui-ci leur envoya aussitôt un renfort, et vint bientôt après lui-même prendre possession de Plaisance au nom de l'empereur. S. S—r.

FARNESE (Octave), second duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur de Pierre-Louis, était à Pérouse, auprès de Paul III, lorsqu'il apprit que son père avait été assassiné à Plaisance, le 10 septembre 1547, que Ferdinand de Gonzague, lieutenant de l'empereur à Milan, avait pris possession de Plaisance au nom de Charles-Quint, qu'il avait promis de réformer les abus du gouvernement, de diminuer les impôts, et de pardonner à tous les coupables; enfin que les forteresses de San-Donnino, Val-di-Taro, et Castel-Guelfo s'étaient rendues à lui. D'autre part, cependant, les Parmesans avaient proclamé pour duc Octave Farnèse: celui-ci accourut au milieu d'eux avec l'armée du pape; mais se sentant trop faible pour attaquer Plaisance, il fut contraint à signer une trêve avec Gonzague, en même temps qu'il négociait avec Henri II pour s'assurer l'appui de la France. Cependant Octave Farnèse, gendre de l'empereur et petit-fils du pape, se voyait également dépouillé par tous deux. Gonzague faisait à Milan des préparatifs pour attaquer Parme; et Paul III, pour mieux défendre cette ville, résolut de la réunir de nouveau au domaine immédiat de l'Eglise. Il rappela son petit-fils à Rome en 1549, et il fit occuper Parme par Camille Orsini, général de l'Eglise. En donnant cette nouvelle à Octave, il lui annonça qu'il lui rendrait le duché

rino, dont il l'avait précé-
t investi, mais auparavant il
rminer des négociations com-
soit avec l'empereur, soit
i de France. Le pape était fort
et Octave courait risque de
nourir tout à coup sans avoir
à son sort. Il le pressa long-
e se décider, puis marchant
me à l'improviste, il essaya
rendre cette ville, afin d'être
quelque chose. N'ayant pu y
il entra en traité avec Ferdi-
Gonzague pour recouvrer la
le l'empereur; mais Paul III
ant de douleur de ces démar-
cipitées, qu'il en mourut le
mbre 1549. Octave, dépouillé
ses états, et privé de l'appui
grand-père, paraissait perdu
sources; mais Paul III, pen-
pontificat de seize ans, ayant
ante-dix cardinaux, avait as-
famille un parti puissant dans
collége. Le pape Jules III fut
consacré, que pour témoigner
naissance au parti Farnèse,
dre Parme avec tout le duché
, le 24 février 1550; il le créa
ier de l'Eglise, tandis qu'il
son frère Horace dans la
le préfet de Rome. Jules III
u être agréable à l'empereur
ant un état à son gendre; mais
raux de Charles-Quint haïs-
'arnèse, et voulaient le ruiner.
fut obligé de recourir à la
on de la France, et le traité
ma, le 27 mai 1551, avec
I, attira sur lui l'indignation
et de l'empereur; ses fiefs
confisqués, les cardinaux ses
rent obligés de sortir de Rome;
nit il se défendit avec coura-
s bout de deux ans, il obtint
ve honorable. Sur ces entre-
Horace Farnèse, duc de Castro
et frère du duc de Parme, fut tué le 18 juillet 1553 en défendant Hesdin contre les impériaux; c'était lui qui avait rapproché la maison Farnèse de la France. Comme il mourait sans enfants, Octave recueillit sa succession, et chercha en même temps à se réconcilier avec la maison d'Autriche. Son traité avec Philippe II fut conclu le 15 septembre 1556. Les villes de Plaisance et de Novare lui furent rendues; le monarque espagnol s'en réserva cependant les forteresses, et il ne restitua celle de Plaisance que trente ans après. Quant à Novare, cette ville avait servi de dot à Marguerite d'Autriche, et ne passa point à la maison Farnèse. La réconciliation de Farnèse avec Philippe II fut consolidée par les services que sa femme, Marguerite d'Autriche, et son fils Alexandre rendirent à la monarchie espagnole dans les Pays-Bas. Marguerite ne paraît pas avoir désiré vivre avec son époux. Philippe II la nomma, en 1559, gouvernante des Pays-Bas; et cette princesse, par sa modération et sa douceur, aurait probablement conservé ces riches provinces aux Espagnols, si Philippe avait écouté ses conseils plutôt que de suivre son propre génie soupçonneux et cruel. Il la rappela, en 1567, lorsqu'il envoya en Flandre le duc d'Albe. Marguerite, après avoir rendu une visite à son mari à Parme, se retira dans l'Abruzze, où elle mourut au mois de février 1586. Son fils Alexandre avait habité en Flandre avec elle; il y fut rappelé en 1577 pour prendre le commandement que Philippe II avait ôté au duc d'Albe; il y était toujours, et s'était déjà illustré par les exploits les plus glorieux, lorsque son père Octave Farnèse mourut le 18 septembre 1586. Octave Farnèse avait joui pendant les trente dernières années de sa vie d'une paix

non interrompue; il en avait profité pour réparer les désordres des administrations précédentes, et soigner le bonheur des peuples qui lui étaient soumis. Il fit prospérer les deux duchés de Parme et de Plaisance, et sa mémoire a été long-temps chère aux habitants de ce pays. S. S —1.

FARNÈSE (ALEXANDRE), général de Philippe II, en Flandre, troisième duc de Parme et Plaisance, était le fils aîné d'Octave Farnèse et de Marguerite d'Autriche. Il accompagna sa mère en Flandre, lorsqu'elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas, et il y épousa, le 18 novembre 1565, Marie, nièce du roi Jean de Portugal. Il n'était cependant encore âgé que de dix ans. Il fit ensuite ses premières armes sous don Juan d'Autriche, et il se distingua à la bataille de Lepante, le 16 septembre 1571. Dès-lors, il se consacra uniquement à l'étude de l'art militaire, et comme il joignait un courage brillant et beaucoup de présence d'esprit à la vigueur du corps, à l'adresse, et à toutes les qualités qui peuvent plaire aux soldats, il se fit bientôt un nom parmi les milices espagnoles. A la fin de l'année 1577, Philippe II l'appela de l'Abruzze, où il était auprès de sa mère, pour ramener en Flandre, à don Juan d'Autriche, les troupes espagnoles que celui-ci avait été obligé de renvoyer. Alexandre trouva la santé de don Juan presque détruite, et en effet, il mourut le 1er. octobre de l'année suivante. Les affaires du roi d'Espagne, dans les Pays-Bas, semblaient ruinées, et les insurgés avaient partout le dessus. La victoire de Gembloux, remportée en 1578, par Alexandre, sous les ordres de don Juan, qui vivait encore, commença à rétablir la réputation des Espagnols. Alexandre Farnèse fut investi par Philippe II, après la mort de don Juan, du gouvernement des Pays-B prince, après avoir pris Maëstu plusieurs autres villes, entra en ciation avec les insurgés; il sut p habilement des dissentions que gion excitait entre eux, et il en en 1580, presque tous les cath à se réconcilier avec Philippe I dis que les protestants conclur tre eux la fameuse union d'U Les Provinces-Unies, se voya faibles pour résister au pri Parme, appelèrent en 1581 u veau défenseur, le duc d'Anjou de Henri III de France; celui-c une armée de vingt-cinq mille ho força Farnèse à lever le siége d brai; mais il ne sut pas tirer p la supériorité de ses forces, la même année, Alexandre prit St.-Ghilain et Tournay. Il eut veaux succès l'année suivante, eut plus encore après 1583, le duc d'Anjou eut aliéné les é néraux, par son entreprise sur Dunkerque, Bruges, Ypres, Anvers, ouvrirent leurs por prince de Parme, après autant ges par lesquels il enseigna le p à l'Europe que les plus fortes doivent toujours finir par succ devant un habile ennemi. Ce milieu de ces triomphes, qu'A dre Farnèse reçut la nouvell mort de son père, survenue à le 18 septembre 1586. Il de aussitôt un congé au roi cath pour venir prendre le gouver de ses états; mais n'ayant pu nir, il continua la guerre en Fl et il ne revit jamais le pays était devenu souverain. Il se impossible que les Provinces-U succombassent pas lorsque to forces de la monarchie esp étaient dirigées par un généra habile que Farnèse, qui savait

nour des peuples, en même
'il remplissait ses ennemis de
mais les guerres civiles de
e firent le salut des Hollan-
prince de Parme entra en
1590, pour forcer Henri IV
siége de Paris, et il atteignit
tout en refusant de livrer ba-
son retour en Flandre, il y
aurice de Nassau, qui, for-
son absence, avait enlevé
places aux catholiques. Les
'Alexandre Farnèse s'étaient
plus d'une fois, faute de paie,
ilippe ne faisant jamais arri-
subsides au moment où ils
romis. Cependant Farnèse te-
chec en même temps les deux
iles généraux de son siècle,
le Nassau et Henri IV, et il for-
ce dernier à lever, en 1592,
de Rouen (1). A son retour
xpédition il fut blessé au bras
'audebec, et le 2 décembre
mourut dans Arras à l'âge de
-sept ans, des suites de cette
qu'il avait trop négligée. Il
IX fils, Ranuce qui lui succéda
rd, que le pape Grégoire XIV
é cardinal en 1591. S. S—I.

ÈSE (RANUCE Ier.), qua-
uc de Parme et de Plaisance,
l'Alexandre Farnèse, était en
Flandre auprès de son père, et il lui servait de lieutenant, lorsque ce grand général mourut en 1592; mais quoiqu'il eût montré de la bravoure dans les combats, il n'avait hérité d'aucune des qualités héroïques de son père; il était sombre, sévère, avare et défiant. Il ne voulait inspirer à ses sujets que de la terreur; mais cette terreur se changea bientôt en une haine acharnée. Ranuce Farnèse remarquant le mécontentement de la noblesse, l'accusa d'avoir conjuré contre lui : les chefs des familles San Vitali, Simonetta, Coreggio, Mazzi et Scoti, après avoir été soumis à un procès secret, eurent la tête tranchée le 19 mai 1612, et leurs biens furent confisqués; un grand nombre de leurs clients et de leurs domestiques furent pendus comme complices de la prétendue conjuration. Cependant Ranuce s'aperçut bientôt que personne en Italie ne croyait à la réalité du complot qu'il avait puni. Pour convaincre Cosme II, grand duc de Toscane, il lui envoya une copie du procès qu'il avait fait instruire, mais celui-ci, pour toute réponse fit compiler un prétendu procès criminel contre le ministre de Farnèse, duquel il résultait que ce ministre, qui n'avait jamais été à Livourne, y avait commis un meurtre de sa propre main; lui donnant ainsi à entendre que les dépositions écrites de témoins secrets prouvent la volonté du juge et non le crime de l'accusé. Le duc de Mantoue était lui-même impliqué dans ce procès, et il témoigna hautement son mécontentement de cette accusation injurieuse. Une guerre paraissait inévitable entre les deux états, mais Vincent de Gonzague, et son fils François, moururent la même année, et le cardinal de Mantoue, qui leur succéda, fut détourné de sa querelle avec Farnèse par ses différents

---

e de Parme ayant eu l'imprudence de nfermer dans le pays de Caux, aurait dement obligé de mettre bas les armes, manœuvre hardie, et conduite avec idence possible, il ne se fût tiré de ce , en faisant passer la Seine à son ar- du roi, qui, trompé par une nouvelle jamais l'entamer. Farnèse, à son ar- Rouen, avait laissé échapper l'occa- ndre le monarque français, qui s'expo- rement. Comme on lui reprochait dans le faute, il répondit : « Je la ferais en- ce que j'ai cru avoir affaire à un géné- à un carabin. » Le roi, piqué de ce dit: « Il est bien aisé au duc de Parme dent, parce qu'il ne risque que de ne des conquêtes dont il peut se passer; se moi je défends ma couronne, et il naturel que, rebuté d'une si longue prodigue mon sang et hasarde tout ju'à la fin. »

avec le duc de Savoie. Ranuce Farnèse avait épousé, en 1600, Marguerite Aldobrandini, petite nièce du pape Clément VIII. Une brouillerie entre les deux époux les tint long-temps séparés l'un de l'autre, et l'on croyait que ce mariage demeurerait stérile. A cette époque, Ranuce voulait appeler à la succession son bâtard, Octave Farnèse, mais Marguerite lui ayant ensuite donné plusieurs enfants, le duc de Parme ne sentit plus pour son bâtard que de la haine ou de la jalousie : il voyait que ses qualités brillantes lui avaient gagné l'amour de la noblesse et du peuple, et de peur qu'il ne troublât l'ordre de la succession, il le fit enfermer dans l'affreuse prison de la Roquette à Parme, où Octave périt misérablement au bout de quelques années. Ranuce mourut au commencement de mars 1622, laissant cinq enfants, Alexandre, qui se trouvant sourd et muet, fut écarté du trône ducal; Edouard qui succéda à son père; François - Marie, qui fut cardinal, et deux filles qui toutes deux furent duchesses de Modène. Ce fut pendant le règne de Ranuce Ier., que le fameux théâtre de Parme fut construit par l'architecte Jean - Baptiste Alcotti, sur le modèle des théâtres romains. Ranuce, malgré la férocité de son caractère, avait du goût pour les lettres et les arts, et il accorda sa protection aux savants. S. S—r.

FARNESE (Edouard), cinquième duc de Parme et de Plaisance, second fils de Ranuce Ier., auquel il succéda en 1622, avait un esprit satirique et mordant, beaucoup d'éloquence, mais plus de présomption encore; il voulait tout faire par lui-même, et il demandait à ses ministres de la soumission non des conseils. On l'empêcha cependant de prendre part à la guerre pour la succession de Mantoue; mais impatient de se signaler par les armes, pour lesquelle il croyait être fait, il s'allia en 163 aux Français contre les Espagnols, il fit, avec peu de succès, sur V lenza et sur Crémone, des entrepris qui attirèrent les représailles des e nemis dans l'état de Parme, et q l'épuisèrent d'hommes et d'argent. L Espagnols, de leur côté, n'avaie plus ni énergie ni persévérance, et i lui accordèrent la paix en 1637, d que Farnèse consentit à la demande Pour ces entreprises guerrières, Fa nèse avait emprunté à Rome de gra des sommes d'argent, qu'il avait hy pothéquées sur les duchés de Castr et Ronciglione. Son irrégularité da le paiement des intérêts, lui attira u nouvelle guerre avec le pape Urbai VIII (*Voy.* Barberini). Edouard dans cette guerre, qui éclata en 164 signala de nouveau son caractè aventureux et inconsidéré, tandis qu les Barberini, neveux du pape, don nèrent des preuves de leur lâcheté mais le duc de Parme après avoir fa trembler le pape dans Rome, se laiss désarmer par de trompeuses négocia tions. Les ducs de Toscane, de Mo dène et les Vénitiens, prirent cepen dant la défense de Farnèse, et lui pro curèrent en 1644 une paix qui le ré tablissait dans les limites qu'il avai avant la guerre. Une extrême corpu lence rendait Edouard Farnèse pe propre au métier des armes, qu'il ai mait avec tant de passion. Il transm à ses enfants cette constitution déve nue ensuite fatale à la maison Farnèse Il mourut âgé de quarante ans, le 12 septembre 1646, laissant quatre fil et deux filles, de Marguerite de Médi cis, fille de Cosme II. L'aîné de ses en fants, Ranuce II, lui succéda. S. S—r.

FARNESE (Ranuce II), sixièm duc de Parme et de Plaisance, fils d

ur d'Edouard Farnèse, ré-
1646 à 1694. Il n'était point
comme son aïeul ou présomp-
omme son père; mais, facile
e, il se laissait gouverner,
nfia plus d'une fois à d'in-
favoris. Un maître de langue
e, nommé Godefroi, devint
mier ministre, et reçut de lui
le marquis. Cet aventurier en-
duc dans une guerre avec la
Rome, en faisant assassiner
9, le nouvel évêque de Castro,
rnèse ne voulait pas recon-
Le pape Innocent X, indigné
ttentat, fit raser Castro, et ne
u'une colonne avec une inscrip-
u milieu des ruines de cette
e marquis Godefroi qui con-
contre Rome une armée, fut
ans le Bolonais. Ses ennemis
ent de son absence pour le per-
us l'esprit de son maître. Ra-
son retour, lui fit trancher la
confisqua tous ses biens. Il fut
obligé, pour faire sa paix avec
, de lui céder les deux états de
et de Ronciglione. Ranuce II
en 1660 Marguerite de Savoie;
a mort de celle-ci, il épousa
d'Este, et enfin Marie, sœur
dernière. L'aîné de ses fils,
rd, mourut avant lui, le 5 sep-
1693, suffoqué par son exces-
onpoint. Le fils de celui-ci,
dre, mourut aussi, mais sa
sabeth, née le 25 octobre 1690,
uite reine d'Espagne, et c'est
i a transmis l'héritage des Far-
la maison de Bourbon. Ra-
mourut le 11 décembre 1694,
deux fils, François et Antoine,
s deux régnèrent après lui.

S. S—I.

NÈSE (François), 7e. duc
me et de Plaisance, ayant suc-
Ranuce II son père, le 11 dé-
cembre 1694, épousa Dorothée de Neubourg, veuve d'Edouard Farnèse, son frère aîné; mais il n'en eut point d'enfants, et son embonpoint excessif lui laissait peu d'espérance d'en avoir. Le duc de Parme s'efforça de maintenir sa neutralité pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Il se mit sous la protection de l'Église dont il était feudataire; mais les Impériaux, mécontents du pape Clément XI, ne voulurent pas reconnaître Parme et Plaisance pour fiefs de l'Eglise, et violèrent plusieurs fois ce territoire. Le 16 septembre 1714, Philippe V, roi d'Espagne, épousa Elisabeth Farnèse, fille d'Edouard et nièce de François, duc de Parme. Comme on pouvait déjà prévoir que ce dernier n'aurait pas d'enfants, les premières puissances de l'Europe, pour éviter que sa succession n'occasionnât une guerre, disposèrent d'avance, en 1720, de l'héritage de la maison Farnèse en faveur d'un fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, qui ne fût pas roi d'Espagne. Le même fils devait recueillir aussi l'héritage de la maison de Médicis, également sur le point de s'éteindre. Cependant François Farnèse, qui voyait ainsi régler sans le consulter sa succession de son vivant par la quadruple alliance, évitait les regards du peuple et les occasions de se montrer en public. Il était bègue, et il avait de lui-même une défiance méritée; néanmoins on vantait sa prudence et sa justice. Il mourut le 26 février 1727, âgé de quarante-neuf ans. Son frère don Antoine, qui était d'une année plus jeune que lui, lui succéda.

S. S—I.

FARNÈSE (Antoine), 8e. duc de Parme et de Plaisance, frère et successeur de François, régna de 1727 à 1731. Il n'avait jamais pu obtenir de son frère un revenu suffisant pour

pouvoir se marier ; il le fit enfin lorsqu'il lui eut succédé. Il épousa, en février 1728, Henriette d'Este, 5e. fille du duc de Modène ; mais son âge et son extrême corpulence ne lui permirent point d'en avoir d'enfants. Le règne d'Antoine fut une période d'humiliations et de dépendance. Les puissances étrangères disposaient de ses états, de ses biens, de ses affaires de famille ; on exigeait déjà qu'il reçût garnison dans Parme, et l'infant d'Espagne don Carlos devait venir se montrer à lui comme son héritier. La mort d'Antoine Farnèse, survenue le 20 janvier 1731, délivra ce prince de ces humiliations. En mourant, il croyait sa femme grosse, et celle-ci continua jusqu'au mois de septembre de se flatter qu'elle donnerait un héritier à la maison Farnèse ; mais elle fut enfin obligée de reconnaître qu'elle s'était trompée, et six mille Espagnols vinrent au nom de don Carlos prendre possession de Parme et de Plaisance.

FARNÈSE (Elisabeth), reine d'Espagne. *Voy.* Elisabeth.

FARNEWORTH (Ellis), ecclésiastique anglais, né à ce qu'on croit à Bonteshall, dans le comté de Derby, était recteur de Carrington lorsqu'il mourut dans la misère, le 25 mars 1765. On lui doit des traductions anglaises de quelques ouvrages italiens : I. *Vie du pape Sixte V*, de Grégorio Leti, avec une préface, des prolegomènes, des notes et un appendix, 1754, in-fol. ; II. *Histoire des guerres civiles de France*, de Davila, 1757, 2 vol. in-4°. ; III. La *Traduction des Œuvres de Machiavel*, éclaircie par des notes, des dissertations, et quelques plans nouveaux sur l'art de la guerre, 1761, 2 vol. in-4°., et 1775, 4 vol. in-8°., avec des corrections, et le portrait et la vie de Machiavel. X—s.

FARON (S.), ou BURGUNDO FARO, évêque de Meaux, passa se premières années à la cour du r Théodebert II, et ensuite du roi Thie ri, son frère et son successeur ; pu il s'attacha en 613 à Clotaire II. fut Ste. Fare, sa sœur, qui le déte mina à se consacrer à Dieu, en séparant, avec un consentement mu tuel, de sa femme, et renonçant monde. Il devint en 626 évêque Meaux, et assista au concile qui tint à Sens en 630. S. Faron mour le 28 octobre 672, âgé de près quatre-vingts ans. L—p—r.

FARQUHAR (George), naqu en 1678 à Londonderry, en Irlande où il paraît que sa famille était co connue. Cette famille était trop nom breuse pour être riche ; ensorte qu ses parents ne purent lui donner au tre chose qu'une bonne éducation. fut élevé à l'université de Dublin mais, incapable de songer à s'y avan cer par la lente et régulière progres sion des degrés de l'université, il cho sit une autre carrière plus conform à ses goûts : il se fit comédien. Sa fi gure, son esprit, son talent devaient lui assurer des succès de plus d'un genre dans une profession à laquell n'est point attachée en Angleterre, comme en France, cette espèce de dé faveur que peut à peine effacer un grand talent ; mais sa voix et ses ma nières trop douces ne convenaient pa au genre d'effet que demande le thé tre anglais, et un accident l'en dé goûta pour jamais. Jouant une tragédi de Dryden, l'*Empereur indien*, où le personnage qu'il représentait, Guyo mar, tue un général espagnol, il ou blia d'émousser son épée ; le pauvr général pensa être tué tout-à-fait ; il fut du moins dangereusement blessé, et Farquhar tellement frappé de ce malheur, qu'il ne put se résoudre à

ɔser de nouveau. Mais cet es-
it achevé de développer son
son talent pour la littérature
ique. D'acteur, Farquhar de-
teur, et s'étant rendu à Lon-
il y donna avec succès, en
a première comédie, *Love and*
le (*l'Amour et le Vin*). A
ès dans le même temps, le
Orrery, de qui Farquhar était
nnu par ses talents littérai-
estimé pour son caractère,
na une commission de lieute-
ns son régiment, alors en Ir-
Farquhar put alors se livrer
stacle à son talent, à son goût
plaisir et surtout pour la so-
ù l'aménité de ses manières, la
de ses mœurs le faisaient ai-
rechercher. Plusieurs comé-
nnées dans l'espace de quelques
, nous attestent ses travaux,
cueil de ses lettres, la plupart
es à une maîtresse, que l'on
re la célèbre mistriss Oldfields,
ait contribué à faire recevoir au
à l'âge de 16 ans, nous prou-
e le travail n'avait pas été sa seu-
pation. L'amour, à ce qu'il pa-
enait une grande place dans sa
moins si l'on en croit un por-
il a laissé de lui, où l'on voit
me temps qu'il s'était arrangé
vre commodément avec un hôte
lier chez lui : « Je suis, dit-il,
réservé à promettre, surtout
e grand article de la constance,
ord parce que je n'ai jamais es-
mes forces à cet égard, et que
ois en second lieu qu'un homme
ut pas plus répondre de sa cons-
que de sa santé. » On croit qu'il
int sous les traits d'un person-
produit dans deux de ses co-
, sir Harry Wildair, gai, lé-
sonciant. Ce serait donc ainsi
drait se le représenter, si l'on
n'avait lieu de penser que, pour rendre le personnage plus à la mode et en même temps plus comique, il a chargé les traits d'extravagance, et diminué le fond de sensibilité et de bonté qui faisait le charme du caractère de l'auteur. Ce mérite et ces agréments lui coûtèrent bien cher : une jeune femme qui s'était prise de passion pour lui, voulant l'épouser, n'en imagina pas de meilleur moyen que de se faire croire fort riche ; elle était aimable, belle, et Farquhar trouva qu'une grande fortune n'y gâtait rien. Il l'épousa, et lorsqu'il s'aperçut qu'on l'avait trompé, trop heureux de ne l'être que sur la fortune, ou trop bon et trop paresseux pour se fâcher, il n'en vécut pas moins très bien avec elle ; mais l'économie lui était inconnue, la contrainte impossible. Jeté dans des embarras pénibles, il ne sut d'autre moyen pour y parer que de vendre sa commission, sur la promesse que lui fit un homme de la cour de ses amis de le pourvoir plus avantageusement. Celui-ci ayant manqué à sa parole, Farquhar succomba au chagrin de sa position, et mourut en avril 1707, n'ayant pas encore trente ans. Sa dernière comédie, *the Beaux's stratagem* (la Ruse du petit-maître), ne fut jouée que peu de jours avant sa mort, et il n'eut guère que le temps d'en apprendre le succès. Cette pièce est regardée comme son chef-d'œuvre. Il a laissé un nom dans le théâtre anglais, par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques ; par la gaîté de son dialogue, où l'on trouve moins d'esprit que dans celui de Congrève, mais peut-être un peu moins de recherche, quoiqu'il y en ait encore beaucoup. Il semblerait que le ton d'hommes de

plaisir et de société, comme Farquhar et Congrève, occupés seulement à se laisser aller aux jouissances de la vie, dût être le naturel et la facilité; mais ce n'est pourtant point ce caractère qui se fait remarquer chez les écrivains les plus adonnés aux plaisirs oisifs de la société. La recherche des mots est une affaire que se fait l'esprit quand il n'en a pas d'autre, et la simplicité est un fruit de la réflexion qui met aux choses leur véritable prix. Le ton des personnages de Farquhar et de Congrève paraît avoir été celui de la société du temps; on le retrouve jusque dans les lettres de Farquhar à sa maîtresse : ainsi, il a donc dans ses comédies une vérité relative. Quant à celle des caractères, Farquhar n'y a pas pensé : il n'imagine pas de les peindre par ces traits d'où sort le comique, il lui suffit qu'annoncés une fois, ils puissent servir à l'intrigue et au mouvement de sa pièce; et, comme un fond d'honnêteté qui perce partout à travers les détestables mœurs qu'il nous peint, lui permet rarement de finir une comédie sans conversion, cette conversion arrive quand on n'a plus besoin des travers ou des vices dont il a fait les ressorts de son action. C'est au reste dans Farquhar, plus que dans aucun autre poète comique du temps, qu'on peut le mieux voir l'influence qu'avaient alors les modes et les mœurs françaises sur la société de Londres. Outre ses lettres et ses comédies, au nombre de huit, qui se montrent encore avec avantage au théâtre, il a laissé quelques poésies, quelques essais et un discours sur la comédie dramatique, où il s'élève fortement contre l'assujétissement aux règles, et soutient qu'une pièce décente et ennuyeuse, est beaucoup plus contraire aux mœurs que la comédie la plus licencieuse, parce qu'elle laisse aux spectateurs beaucoup plus de temps pour s'occuper de leurs voisins. Nous ne croyons pas les préceptes de Farquhar, en fait de comédie, beaucoup meilleurs à suivre que ses exemples; mais ils prouvent également un grand fonds d'esprit et d'originalité. Ses œuvres ont été imprimées pour la dixième fois en 1772 à Londres, en 2 vol. in-12. S—D.

FARSETTI, famille noble, originaire de Luni, dont une branche s'établit d'abord à Massa di Carrara, puis à Florence, et l'autre branche à Venise. Toutes deux ont fourni des hommes distingués. — Philippe Farsetti, né à Massa, fut un des bons poètes latins du 16e. siècle. — Cosme Farsetti, jurisconsulte, né le 17 mai 1619, à Massa, qui formait encore alors une principauté indépendante, fut conseiller intime du duc, et son ambassadeur auprès de la république de Venise, de celle de Lucques, du gouvernement de Milan et du grand-duc Ferdinand II. Cette dernière ambassade lui fournit l'occasion de se fixer à Florence, où il fut revêtu par Ferdinand et par Cosme III, son successeur, des premiers emplois de la magistrature. Il y mourut le 25 février 1689. Il n'a laissé que quelques ouvrages sur des questions particulières de jurisprudence, écrits en latin et imprimés. — André Farsetti, son fils, né à Massa, le 30 novembre 1655, après avoir été professeur de droit civil à Pise, suivit à Florence la même carrière que son père, et lui succéda dans ses emplois. L'estime dont il jouissait est attestée par une médaille frappée en son honneur, qui se trouve dans le musée de Marmochelli; elle l'est aussi par le choix que le célèbre Magliabecchi fit de lui pour être son exécuteur testamentaire; mais Farsetti ne put pas remplir entière

ette honorable fonction; le tes- de Magliabecchi était du mois 1774, et il mourut le 12 fé- e l'année suivante. Ce qu'on a se borne aussi à quelques ou- de sa profession. En lui finit la e masculine de Massa; celle de a jeté plus d'éclat dans les et dans les arts. — L'abbé Phi- Farsetti, qui était fort riche, lus noble emploi de sa fortune. les dépenses dignes d'un souve- il fit mouler en plâtre, dans raudeur naturelle, les chefs- e de sculpture antique et moder- se trouvaient à Rome, à Floren- Naples, et dans d'autres villes . Plus heureux que Louis XIV, imitait en quelque sorte la ma- nce, il obtint à Rome, sans ex- , toutes les copies qu'il avait dées, et prit la sage précaution it négligée le monarque, de con- les moules de toutes les statues, s ou autres monuments, pour r, en cas d'accident, faire tirer velles copies. Il rassembla un nombre de bronzes des meil- aîtres, de modèles des plus fa- sculpteurs, et d'esquisses des rands peintres. Il fit construire e et en pierre ponce, des mo- le tous les arcs de triomphe et mples antiques de Rome, et fit , par d'habiles mains, les pein- de Raphaël dans les loges du n, d'Annibal Carrache dans la Farnèse, et d'autres morceaux remière réputation. Il y joignit ubre infini de monuments pré- des arts du dessin, et il fit pla- Venise, dans son palais, toute iche et immense collection, a jouissance des amis des arts, tout pour l'étude des jeunes , qui pouvaient ainsi s'instruire nitation de l'antique et de chefs- d'œuvre des grands maîtres dans tous les genres, sans voyager hors de leur patrie. Ce Muséum acquit une grande célébrité, surtout lorsque l'abbé Las- tesio, ou Dalle Laste, eut écrit à ce sujet une savante Lettre latine à l'aca- démie de Cortone, et l'eut fait impri- mer à Venise en 1764, in-4°. (*Voy.* Lastesio). La poésie contribua aussi à en étendre la renommée. — Le bailli Joseph-Thomas Farsetti, comman- deur de l'ordre de Malthe, cousin de Philippe, et celui qui a donné au nom de Farsetti le plus d'illustration litté- raire, fit un appel à tous les poètes qui florissaient alors, et leur proposa de composer chacun sur un ou plusieurs des chefs-d'œuvre de l'art qui for- maient cette collection, une pièce de vers italiens ou latins. Il donna lui- même l'exemple, et fit trois de ces pièces en latin et deux en italien. Cette espèce de concours produisit un bon nombre de morceaux d'une grande élégance dans les deux langues, et quoiqu'ils ne fussent point imprimés en recueil, comme on en avait d'abord eu le projet, l'Italie entière retentit des éloges du Muséum et de son proprié- taire. Le bailli Farsetti, livré dans sa jeunesse au goût des lettres, s'appli- qua surtout à la poésie latine, et forma son style sur celui de Catulle et des autres poètes du bon siècle. Après avoir fait les caravanes prescrites par les statuts de l'ordre de Malte, où il était entré, il voyagea pendant quel- ques années, et publia pour la pre- mière fois ses vers latins à Paris, 1755, in 8°. Il en envoya un exem- plaire au P. Desbillons, jésuite, dont il estimait la personne, le goût pur et l'excellente latinité. Le fabuliste lui ré- pondit : « J'ai trouvé, en général, beau- » coup de délicatesse dans les pièces » qui composent ce recueil; il y en a » quelques-unes qui pourraient soute-

» nir le parallèle avec les meilleures » de celles qui nous restent des poètes » légers du siècle d'Auguste, surtout » de Catulle et de Properce. » Farsetti dédia ce recueil à son cousin Philippe, et le fit réimprimer à Venise, 1763, in-8°., en même temps qu'il y fit paraître ses œuvres italiennes en prose et en vers, dédiées à l'académie de la Crusca, dont il était membre. Parmi les morceaux de prose, on remarque dans ce volume un discours académique contenant la réfutation des idées de Fontenelle sur la nature de l'Eglogue. Les poésies italiennes consistent en deux tragédies et en trois petits poëmes, dont le meilleur est une très jolie fable allégorique sur l'origine de Venise, intitulée *la Trasformazione d'Adria*. La première des deux tragédies est *la Mort d'Hercule*, traduite des *Trachiniennes* de Sophocle, qu'il avait d'abord fait paraître séparément, Venise, 1758, in-12. Le sujet de la seconde est l'aventure tragique du troubadour Guillaume de Cabestaing et de la femme de Raimond de Castel Roussillon, que l'abbé Millot a racontée dans la vie de Cabestaing, *Hist. litt. des troubadours*, tom. I, et qui ressemble tellement à celle de Raoul de Couci et de Gabrielle de Vergy, qu'il faut nécessairement que l'une ait servi d'original à l'autre. Farsetti l'a traitée à la manière des tragiques grecs et latins. Il a fait du comte Raimond un roi, de la comtesse Marguerite, qu'il nomme *Sormonde*, une reine; il leur donne un conseiller, une nourrice, et y ajoute un messager, un devin et le chœur. C'est la Jalousie sous la forme d'une ombre qui fait le prologue. On est seulement averti que le lieu de la scène est une ville de Provence. Le style de ces deux pièces est très bon et très pur. Il parut une seconde édition de ce volume à Venise, 1567, in-8°. Paitoni, *Bibl. de' Volg.*, attribue aussi à Farsetti une traduction du *Philoctète* de Sophocle, imprimée à Venise (*con alcune rime*), 1767, in-8°. Il peut d'abord paraître singulier que l'auteur, ayant donné cette année-là même et dans la même ville une seconde édition de ses *Opere volgari*, n'y ait pas fait entrer son *Philoctète* et ses autres poésies italiennes; mais le titre de cette seconde édition, que nous avons sous les yeux, porte les mots *tomo primo*, qui n'étaient point sur celui de la première, et quoique le simple mot *fine* termine ce premier volume, il est probable que le *Philoctète* et les poésies citées par Paitoni, en forment un second. Farsetti traduisit aussi en vers non rimés, *sciolti*, les églogues de Nemesien et de Calpurnius. *La Bucolica di Nemesiano e di Calpurnio volgarizzata*, Venise, 1761, in-8°. Il dédia cette traduction à Mme. de Boccage, qu'il avait beaucoup vue pendant son séjour à Paris. Nous apprenons dans son épître dédicatoire, que Nemesien était traduit depuis long-temps, et que ce fut à la prière de cette aimable française qu'il s'occupa gnit plusieurs années après Calpurnius. La troisième églogue de Nemesien, intitulée *Pane*, parut pour la première fois l'année précédente dans les *Quattro egloghe rusticali*, Venise, 1760, in-8°. Les poésies latines de Farsetti ont été réimprimées plus d'une fois, entre autres à Parme, par Bodoni, 1776, gr. in-8°., et à Leyde, 1785, in-8°. Il laissa en manuscrit un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants étaient relatifs à l'histoire d'Italie. Il en publia une Notice raisonnée, sous le titre de *Biblioteca manuscritta*, Venise, 1771, in-8°. et Lebret en donne un extrait dans

agazin, 4e. et 5e. part. (Ulm, et années suivantes, in-8°., en nd). Joseph-Thomas Farsetti ssi recommandable par la dou- e son caractère et la pureté de œurs, que par ses talents. Il ecueilli dans ses voyages en Ita- à l'étranger, une bibliothèque euse et parfaitement bien com- Elle était ouverte aux hommes ix, comme le Muséum de Phi- était aux amateurs et aux élèves ts. Il avait un frère nommé Da- et une sœur appelée Eugénie, nt la douleur de perdre; il dé- leur mort, et surtout celle de ur, dans une Elégie touchante lit dans la dernière édition de sies latines. Il mourut lui-même ise dans un âge assez avancé. ng fixe l'époque de sa mort vers G—É.

RULLI (George-Ange), ca- le de la maison de Ste.-Marie- ges à Florence, où il mourut en , ne s'est guère acquis de la cé- que par l'extrême fécondité de me. Dans l'éloge que consacrè- sa mémoire les PP. Mittarelli et loni, dans les *Annales camal- ses*, on se borne à dire qu'il ublié, tant sous un nom em- que sous le sien propre, un and nombre d'ouvrages, pres- us écrits sans style et sans mé- , dont plusieurs étaient remplis ses oiseuses, mais dans lesquels lant on pouvait en trouver beau- d'utiles. Les plus remarquables Euvres du P. Farulli, sont: I. *cronologica del nobile ed an- onastero degli Angioli di Fi- , dell' ordine Camaldolese, fondazione sino al presente), con la serie de' Beati*, 20 -4°., Lucques, 1700; II. *An- Memorie dell' antica e nobile città di S. Sepulcro*, etc., vol. in-4°., Foligno, 1713; III. *Annali, ovvero notizie storiche dell' antica, nobile e valorosa città di Arezzo in Toscana, dal suo principio sino all' anno* 1717, Foligno, in-4°.; IV. *Vita della B. Elisabetta Salviati*, Bassano (Florence), 1723, in-4°. Cet ouvrage, ainsi que les précédents, parut sous le nom de l'abbé Pet. Farulli; les deux suivants furent publiés sous le nom de Fr. Masseti; V. *Notizie storiche della città di Sienna in Toscana*, Lucques, 1722, in-4°., suivies d'un supplément imprimé aussi à Lucques, en 1723; VI. *Teatro storico del sacro eremo di Camaldoli, e dei monasterj di S. Salvadore, di S. Maria degli Angioli, di S. Felice in piazza e di S. Benedetto di Firenze, tutti dell' ordine Camaldolese, con la notizia de' monasteri di monache di S. Pietro*, etc., *del medesimo ordine di Francesco Masetti*, Lucques, in-4°.; VII. *Cronologia della famiglia de'* Canigiani *di Firenze*, Sienne, 1722, in-4°., sous le nom de Nicolas Castruzzi, ainsi que le suivant; VIII. *Cronologia degli uomini insigni della famiglia de'* Giugni *di Firenze*, Lucca, 1723, in-4°.; IX. *Cronistoria dell' Abbadia di S. Croce della fonte dell' Avellana nell' Umbria*, Siena, 1723, in-4°. de 16 pag. *Voy.* Ciuelli, *Biblioteca volante*. G—N.

FASCH (Augustin-Henri), né à Arnstadt, en Thuringe, le 19 février 1639, termina dans cette ville son cours d'humanités, puis se rendit à l'université de Iéna, pour y étudier la médecine. Il suivit de préférence les leçons du célèbre Rolfink, qui présida sa première thèse: *Ordo et methodus cognoscendi et curandi causum*, 1664. Reçu docteur en 1667, Fasch obtint en 1673 la chaire de botanique, et bientôt après celles de chirurgie et

d'anatomie. Son temps fut absorbé par les travaux de l'enseignement, par une pratique très étendue, et par l'emploi de médecin de l'électeur de Saxe, de manière qu'il ne signala par aucun ouvrage sa carrière professorale, qui pourtant fut de dix-sept années. Fasch mourut le 22 janvier 1690, ne laissant à la république littéraire que le faible souvenir des dissertations, du reste fort multipliées, défendues sous sa présidence. La plus renommée est sans contredit celle que soutint le 31 décembre 1681, l'illustre Frédéric Hofman, qui a été plusieurs fois réimprimée : *De αυτοχειρια.* Parmi les autres, il suffira d'en distinguer un petit nombre : I. *De morbo dominorum et domino morborum*, 1670; II. *De vesicatoriis*, 1673; III. *De myrrhâ*, *resp. Baker.* 1677; IV. *De castoreo*, 1677; V. *De ovario mulierum*, *resp. Bertuch*, 1681; VI. *αυξησις pestilens*, *resp. Slevogt*, 1681; VII. *Παραστασις physiologicè et pathologicè consideratæ*, *resp. Gerber*, 1683; VIII. *De amore insano*, *resp. Backhaus*, 1686; IX. *Ventriculi*, *scilicet naturæ coqui*, *cura circà sustentanda humani corporis organa et viscera*, 1687; X. *De febre amatoriâ*, 1690. Jean-Guillaume Baier a publié le *Programma funebre* de Auguste-Henri Fasch, Iéna, 1690, in-fol. C.

FASEL (Jean-Frédéric), né le 24 juin 1721, à Berka, dans le duché de Weimar, étudia la médecine à l'université de Iéna, devint un des disciples les plus distingués du savant Charles-Frédéric Kaltschmidt, qui présida sa dissertation inaugurale : *De sanguinis in venam portarum congesti verâ naturâ*, 1751. Fasel ne crut point, comme la plupart des jeunes docteurs, avoir terminé ses études médicales. Il ne vit dans son diplôme que le droit, à la vérité bie de joindre la pratique à Nommé en 1758 profess dinaire, et en 1761 pr dinaire de médecine, il norablement ces fonction mort, arrivée le 16 février ouvrages, ou plutôt ses sont en très petit nombr thèses défendues sous sa il en est une non moins par son étendue (120 p que par la méthode lumi qu'un peu trop scholasti les sages réflexions dont richie; mais Fasel prévie qu'elle a été composée par Jérémie-Daniel Brehiz : *arteriarum*, *cum suis ca tibus*, *atque signis tam quam prognosticis*, Iéna, Une autre dissertation, bea volumineuse et moins int rattache à la précédente, en quelque sorte le comp *arteriis non sanguiferis*, *C. Cappe*, 6 avril 1763. encore citer quelques th structure et les usages de sur les nerfs exhalants, s tion, sur l'éternuement grammes sur l'ouraque, q remèdes cordiaux, etc. en 1764 une édition estim *titutiones medicinæ legal* meyer. Il avait rédigé sur la même matière, qu par Chrétien Rickmann *medicinæ forensis prælec commodata*, Iéna, 176 trad. en allemand par Ch froi Lange, Leipzig, 17 Wurzbourg, 1770, in-8

FASOLO (Jean), en *seolus*, né à Padoue dans cle, étudia avec succès les la littérature anciennes. Il

1552 à donner des leçons d'élo-ce à l'université ; mais il ne fut né professeur en titre qu'en , après la mort de Robortel, re humaniste. Le jour de son lation il voulut, suivant l'usage, ncer un discours de remercî-. Après avoir adressé quelques liments à l'assemblée, la mé-: lui manqua. Il fit de vains ef-pour se rappeler son discours, t obligé de descendre de la e sans en avoir pu dire un seul Cet accident l'exposa aux rail-de ses élèves, et ils s'en per-it de sanglantes. Cependant il e découragea point, et quelque s après il prononça une allocu-publique, dans laquelle il se jus-le son défaut de mémoire par nple des plus grands orateurs ns et modernes. Fasolo mourut lone au mois de décembre 1571 un âge peu avancé. On lui doit *emière traduction latine* des nentaires de Simplicius sur le de l'ame d'Aristote, Venise, , in-fol. Papadopoli (*Hist. de '. de Padoue*) cite encore de o trois Lettres latines écrites, , avec autant de politesse que ance. W—s.

ASSONI (Liberat), savant re-x, mort à Rome en 1767, fut ient renfermé dans les devoirs n état qu'on ne le connaît que es charges qu'il remplit et les ges qu'il a publiés. C'était dans e des clercs réguliers des écoles qu'il avait embrassé la vie reli-e. En 1754 il était professeur de ogie et de littérature grecque le collége de Sinigaglia, et en e temps dans le séminaire de ville. Il fut ensuite appelé à , où il remplit en 1755 et 1756 aire de théologie dans le nou-veau collége que les piaristes venaient d'y obtenir. En 1757 il commença à prendre à Rome même le titre de professeur émérite, et en 1758 il était membre de la congrégation des Conciles et associé de l'académie étrusque de Cortone. Ce que nous avons pu connaître de ses innombrables productions consiste dans les Dissertations suivantes : I. *De Leibnitiano rationis principio*, in-fol., Sinigaglia, 1754 ; II. *De græcâ sacrarum litterarum editione à LXX interpretibus*. in-4°., Urbin, 1754, réimprimé à Rome avec des corrections et des additions en 1758 ; III. *De miraculis, adversus Ben. Spinosam ;* la 2e. édition augmentée parut à Rome, in-fol., en 1755 ; IV. *De voce Homousion*, in-4°., Rome, 1755. Il y fait voir que ce mot ne fut point rejeté ou proscrit par le concile d'Antioche ; V. *De cultu Jesui-Christo à Magis adhibito, adversus Rich. Simonium et Sam. Basnagium*, in-fol., Rome, 1756 ; VI. *De puellarum monasteriis canone* 38 *Epaonensis concilii celebratis*, 1757, in-fol. ; VII. *De cognitione S. Joannis-Baptistæ in matris utero exsultantis, adversùs Sam. Basnagium*, Rome, 1757, in-4°. ; VIII. *De veritate atque divinitate historiæ Magorum, quæ est apud Mathæum, cap.* 2, *v.* 1-13, *adversus Collinsium*, Rome, 1758, in-fol., etc. G—n.

FATAH (Abou-Nasr), fils de Mohammed, écrivain arabe d'Espagne ou d'Afrique, s'adonna avec ardeur à l'étude des belles-lettres et de l'histoire littéraire, voyagea beaucoup, et fut tué à Maroc en 529 de l'hégire (1135 de Jésus-Christ), ou plutôt 535 (1140-41), par l'ordre d'Ali ben Yousef, roi de cette ville. Tels sont les faibles renseignements biographiques que

l'on possède touchant cet auteur; mais nous connaissons mieux ses ouvrages. En voici la nomenclature : I. *Calaïd eli'qyan*, (*colliers d'or*). C'est une histoire littéraire d'Espagne écrite d'un style relevé, et qui se divise en quatre parties. La première est consacrée aux princes espagnols-musulmans qui ont cultivé la poésie; la 2e., aux vézirs, aux grands, aux écrivains, et aux hommes éloquents; la 3e., aux cadhis, aux jurisconsultes, aux *oulémas* et aux séids; la 4e., aux hommes de lettres et aux poètes les plus distingués. La Bibl. imp. possède deux manuscrits de cet ouvrage. Casiri a donné la liste des personnages qui y occupent une place (*Bibl. ar. hisp.* T. II). Fatah donne ordinairement de longs extraits des poésies de l'écrivain dont il parle; et comme ses extraits sont faits avec assez de goût, son ouvrage est très estimé des Arabes, et serait très utile pour une histoire de la littérature arabe - espagnole. II. *Mouthmih alanfous*, (*regard des ames*); c'est une autre histoire littéraire qui se divise en trois livres. Le 1er. traite des écrivains et des hommes éloquents; le 2e. des Cadhis et des oulémas; le 3e. des hommes de lettres. Ibn Khilcan et Hadjy Khalfa disent qu'il existe trois éditions de cette histoire : une grande, une moyenne et une petite; mais qu'elles sont très rares. Ces ouvrages font honneur au goût, à la science et à l'esprit de Fatah. J—N.

FATHIMÉH, fille unique du prophète Mahomet, naquit à la Mekke avant que cet imposteur ne manifestât sa prétendue mission divine. L'an 2 de l'hég., 623 de J. C., son père la maria à Ali, son cousin, qui fut depuis khalife : elle était alors âgée de quinze ans, selon les uns, ou de dix-huit selon les autres. Sa dot s'éleva à 480 direms ou pièces d'argent, dont un tiers fut livré en argent comptant, un ti
mates ou senteurs, et l'au
nippes et en meubles. Quelq
disent cependant que ce
composait simplement de
de plumes d'autruches. D
sulmans, voulant relever
de la fille de leur législateu
que le jour où elle fut co
nuptial, la marche était
sée : Mahomet marchait
Fathimèh le suivait, ayant
l'ange Gabriel, et à sa ga
Michel, lesquels étaient a
de soixante-dix mille ange
tribués en plusieurs cho
taient les louanges de D
trois fils de cette épouse
Hassan et Mohsen, mort
et ne prit point d'autre
qu'elle vécut. C'est par l'u
que prétendait descendre
méh, la dynastie célèbre
en Afrique et même en Sy
les princes sont connus s
de khalyfes Fathémites,
origine. En général, pre
les dynasties qui se sont é
l'Islamisme, et que nou
alides ou chérifs, font re
origine à l'un des fils de
Cette femme célèbre mo
dine, six mois après son
un âge peu avancé.

FATIO DE DUILLER
géomètre, naquit à Bâle
vrier 1664. Il fut élevé
et reçu bourgeois de cet
1678. Il demeura quelq
Paris et à la Haye, pass
Londres, et adopta l'Angl
patrie. Fatio donna de b
des preuves d'un génie féc
versel : à dix-sept ans,
Cassini une lettre qui renfe
d'une théorie pour la rech
distance du soleil à la terre

hèse pour expliquer les appa-
de l'anneau de Saturne. Il avait
e vingt-quatre ans quand la so-
oyale de Londres lui ouvrit ses
; et il aurait été académicien
is beaucoup plus jeune encore,
eligion ne s'y fût opposée, et
bert, l'abbé Nicaise et l'abbé
n eussent pu obtenir de vaincre
icle qui l'éloignait de l'académie.
était bon mathématicien ; il avait
ie propre aux découvertes et à
ition. Il s'occupa de la dilatation
runelle et de son resserrement,
ontra les fibres de l'uvée anté-
et de la choroïde, dans une
à Mariotte, du 13 avril 1684.
va une manière de travailler les
des télescopes, un moyen de
er la vitesse d'un vaisseau, un
de percer les rubis et de les
concourir au perfectionnement
ontres ; indiqua comment on
ait profiter du mouvement des
occasionné par le sillage du
au, pour moudre le blé, scier,
les ancres, hisser les vergues,
imagina une chambre d'obser-
tellement suspendue, qu'on pût
ent observer les astres dans un
au. Fatio a mesuré géométrique-
les montagnes qui environnent
e, en déterminant leur hauteur
sus du niveau du lac. Il avait
é une carte du lac Léman ; tous
tériaux en étaient prêts, mais il
pas exécutée. Fatio est le prin-
auteur d'une querelle fameuse
'histoire des mathématiques. Le
différentiel venait de naître :
itz et Newton, par l'entremise
mbourg, avaient entretenu un
erce épistolaire dans lequel ils
nt communiqués leurs découver-
pectives ; la mort d'Oldembourg
mis fin à la correspondance,
es deux illustres savants n'a-
vaient pas cessé de s'estimer. Ils ne songeaient point à se disputer une découverte qui devait les immortaliser ; Léibnitz en recueillait paisiblement tous les honneurs, tandis que Newton, préférant son repos à sa gloire, semblait oublier les droits que sa méthode des *fluxions* lui donnait. Quelques lettres écrites en Angleterre, dans lesquelles Léibnitz paraissait s'attribuer exclusivement l'invention de son calcul, réveillèrent l'attention des savants anglais. Léibnitz y proposait encore des problèmes difficiles, et nommait les savants dont il en attendait la solution. Fatio, dit-on, piqué de ne pas trouver son nom dans la liste, donna le signal, et vengea son amour-propre offensé, en élevant des doutes sur la propriété que Léibnitz avait au calcul différentiel : il déclara hautement que ce qu'il possédait de cette nouvelle science ne lui venait pas de Léibnitz, et qu'il reconnaissait Newton pour en être le premier inventeur. Léibnitz, inculpé si gravement, s'en plaignit à la société royale de Londres. Les journalistes de Leipzig prirent le parti de leur compatriote, et attaquèrent Newton sans ménagement. Keil répliqua avec autant de maladresse que d'injustice. Les plaintes se renouvelèrent à la société royale; Newton, toujours tranquille spectateur de ce qui se passait, descendit enfin dans l'arène ; les partis se prononcèrent, et l'incartade de Fatio eut ainsi des conséquences qui fixèrent l'attention de l'Europe savante. Fatio jouissait de l'estime de tous les savants de son temps. Il avait prouvé par des travaux distingués qu'il n'en était pas indigne, et il continuait à se rendre utile aux sciences, quand tout à coup son esprit changea de direction, et montra le côté faible par lequel, trop souvent, l'homme que nous avons admiré, finit

Munich, 1644, in-12, fig. de Sadeler; III. *Florida corona boni militis seu encomia P. Gasparis Boni ord. Minim. provincialis*, Munich, 1652, in-8°. Ce volume renferme l'éloge des quinze vertus pratiquées principalement par le P. Bon. A la suite de chaque discours est un hymne sur le même sujet et une prière à J.-C. Le frontispice qui décore le volume est gravé par Sadeler. W—s.

FAUCCI (Charles), né à Florence en 1729, alla s'établir à Londres, où il a travaillé long-temps pour Boydell. On a de lui une *Bacchanale* et un *Couronnement de la Vierge* d'après Rubens : ce dernier sujet est le même qui avait été gravé par Pontius ; une *Naissance de la Vierge* et une *Adoration des bergers* d'après P. de Cortone ; un *Martyre de S. André* d'après Carlo Dolce. Avant de passer en Angleterre, cet artiste avait gravé à Florence plusieurs morceaux du recueil de la galerie du marquis de Gerini. P—e.

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne à la fin du 17e. siècle, mort à Paris le 22 mai 1761. Il étudia son art sous Alexandre Poteleret, chirurgien-major des armées navales, et s'établit à Nantes, où il acquit une réputation qui le fit appeler à Paris. Des talents supérieurs dans une branche de l'art de guérir abandonnée aux ignorants et aux charlatans, le placèrent bientôt au premier rang et le rendirent célèbre dans la capitale. L'habitude de l'observation que Fauchard avait contractée dès sa jeunesse, lui ayant fait réfléchir que jusqu'à lui la science du dentiste ne s'était transmise, pour ainsi dire, que par tradition orale et par l'expérience manuelle, il entreprit, sur la théorie des ma
dents et des opérations qu
viennent, un ouvrage *ex*
publié pour la première foi
sous ce titre : *Le Chirurg*
tiste, ou *Traité des Dents*
enseigne les moyens de l
nir propres et saines, de l
lir, d'en réparer la perte
médier à leurs maladies,
des gencives et aux acci
peuvent survenir aux aut
voisines des dents, avec
ches en taille-douce, 2 v
Ce livre a été reimprimé e
après la mort de l'auteur, e
obtint, lorsqu'il parut, l'a
des anatomistes, des méde
chirurgiens les plus instrui
tient encore aujourd'hui
réputation. Les imperfect
y rencontre attestent les
l'art, et l'ouvrage néann
consulté avec avantage par
qui voudront être, comme
de bons chirurgiens-dentis
cet auteur il n'existait aucu
enseignât la manière de
ler, plomber les dents ; sur
fabriquer d'artificielles, d'e
dentiers simples ou doubl
placer des obturateurs au
en a imaginé cinq différ
employait et qui s'emploi
avec succès. Fauchard a
exactitude les abcès qui a
substance intérieure des
en altérer la substance co
peut regarder ce chirurgi
le créateur de l'art du
M. Sue le jeune, dans so
Devaux, dit que cet habi
ne fut pas inutile à Fauc
la rédaction de son ouvr
assertion, fût-elle même
ne diminuerait en rien le
Fauchard comme inventeu

JCHER (Denis), bénédictin, à Arles en 1487. Il embrassa religieuse au monastère de Po- en Italie, et, ayant acquis par ents et sa conduite l'estime de périeurs, fut envoyé pour éta- réforme dans les maisons de situées en-deçà des monts. Il t à l'abbaye de Lerins en 1562, n âge très avancé. On a de lui : *loga de Laudibus insulæ Le- is.* Elle a été imprimée à la lu poëme de Grégoire Cortese, *tu et Laudibus sacræ insulæ* , Paris, 1597, in-8°., et dans *ronique* de cette abbaye, par . II. *De contemptu mortis ele-* mprimée à la suite du précé- III. La *Préface* du Traité de cher, *De Laudibus eremi*, et e l'Instruction de S. Faust, *ad chos*, dans l'édition de ces deux es, Paris, 1578, in-8°.; IV. *linn Provinciæ, libri V.* L'ori- le cette histoire de Provence se it dans la bibliothèque du mar- 'Aubais; mais la vanité en avait érer plusieurs passages et ajouter s. Plusieurs personnes pensent t ouvrage n'est pas de Faucher, raison que Barral n'en a fait e mention dans la vie de ce re- . V. Quelques pièces de vers téressantes. Dom Jean-Augustin nigo, bénédictin de la Congré- du Mont-Cassin, a inséré des *ires* en italien sur la vie de Faucher, dans la *Nova Rac- d'opuscoli scientifici* de Calo- Venise, 1759, in-12.

W—s.

UCHER (Jean), médecin, né es en 1530, ne se livra pas ex- ment à l'exercice de sa profes- l cultiva en même temps la scien- 'antiquité et la belle littérature, uit dans l'une et dans l'autre des connaissances profondes. Il savait parfaitement non-seulement le grec et le latin, mais aussi l'hébreu et l'arabe. Il traduisit de cette dernière langue en latin les *Cantica Avicenni*, et publia cette version avec un commentaire et des notes qui déposent de sa vaste érudition. Estimé des savants de son temps, il dut à son mérite la protection spéciale et l'amitié du cardinal d'Armagnac, qui fut, comme on sait, l'appui des gens de lettres dignes de cette faveur. V. S—L.

FAUCHET (Claude), historien, naquit à Paris en 1529. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de nos anciennes chroniques, et en fit des extraits dont la publication lui paraissait devoir répandre un grand jour sur les premiers temps de la monarchie. On ignore la plupart des circonstances de la vie de Fauchet; mais on est certain qu'il habitait Marseille, puisqu'il y avait transporté une partie de ses livres et de ses manuscrits qui furent pillés dans une émeute, de sorte qu'il perdit en un instant le fruit des travaux de son plus bel âge. Il s'attacha ensuite au cardinal de Tournon, qui l'emmena en Italie en 1554 : il le dépêcha plusieurs fois au roi pour lui porter des nouvelles du siége de Sienne. Cette circonstance le fit connaître à la cour; il y trouva des protecteurs, et il obtint enfin, par leur crédit, la place de premier président de la chambre des monnaies. Il reprit alors des études pour lesquelles il avait toujours conservé un goût très vif; il rassembla ses notes éparses, remplit les lacunes qui s'y trouvaient en s'aidant de sa mémoire et des livres qu'il avait recouvrés, et publia successivement plusieurs petits ouvrages qui eurent assez de succès. Il avait grand soin d'en décorer le frontispice du nom du roi ou de quelques grands

seigneurs dont il espérait en retour quelque libéralité ; mais ce moyen ne lui réussit pas, puisqu'il se vit obligé, en 1599, de vendre sa charge pour payer ses dettes ; il était alors âgé de soixante-dix ans. Lelong rapporte que Fauchet étant allé, cette année-là, à Saint-Germain, pour présenter à Henri IV un exemplaire de la nouvelle édition de ses *Antiquités gauloises*, le roi le remercia froidement, et lui dit par moquerie, qu'il avait fait placer son buste en pierre dans une des niches du nouveau bâtiment. Fauchet, de retour à Paris, adressa à Henri IV un placet qui commence ainsi :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain
De mes longs travaux le salaire ;
Le roi de pierre m'a fait faire,
Tant il est courtois et humain ;
S'il pouvait aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh! que j'aurais fait bon voyage! (1)

Le roi rit beaucoup de cette plaisanterie, et accorda à Fauchet une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris vers la fin de l'année 1601. Fauchet est un historien impartial et d'une fidelité scrupuleuse : ses ouvrages contiennent des faits importants, et qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais il manque de goût et de critique, et son style est grossier, même pour le temps où il a écrit. On sait que Louis XIII fut tellement rebuté par les OEuvres de Fauchet que depuis ce temps-là il n'ouvrait plus de livre qu'avec une extrême répugnance. Si cette anecdote prouve qu'on choisissait mal les lectures de ce prince, elle peut prouver aussi de quelle estime jouissaient les OEuvres de Fauchet, puisque les précepteurs du roi lui en conseillaient l'étude. La liste de ses ouvrages complétera cet article : I. *les Antiquités gauloises et françoises, contenant les choses advenues en Gaule depuis l'an du monde* 3579, *jusqu'à Clovis*, Paris, 1579, in-4°.; 2°. édition, *augmentée de 3 livres, contenant les choses advenues jusqu'à l'an* 751, et de la *Fleur de la maison de Charlemagne, contenant les faits de Pépin et ses successeurs jusqu'à l'an* 840, Paris, 1599 et 1601, 2 vol. in-8°.; *Declin de la maison de Charlemagne, contenant les faicts de Charles-le-Chauve et ses successeurs, depuis l'an* 840 *jusqu'à l'an* 987, Paris, 1602, in-8°. Ce volume est une suite nécessaire des deux précédents. II. *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises, rymes et romans ; plus, les noms et sommaires des OEuvres de* 127 *poètes françois vivants avant l'an* 1300, Paris, Patisson, 1581, in-4°., édition rare et recherchée d'un ouvrage très curieux. Duverdier en a inséré bien des articles dans sa *Bibliothèque françoise*. III. *De la ville de Paris, et pourquoi les rois l'ont choisie pour leur capitale*, Paris, 1590 et 1607, in-4°. ; IV. *Origine des dignités et magistrats de France*, Paris, 1600, in-8°., édition rare ; V. *Origine des chevaliers, armoi-*

(1) Lamare, cité par Joly dans ses *Remarques sur Bayle*, rapporte autrement cette anecdote ; il prétend que Fauchet ayant fait exécuter son buste en marbre par un sculpteur de Paris, il ne se trouva pas en état de le payer, et que le roi, qui cherchait des curiosités pour Saint-Germain, ayant vu *cette tête si vénérable et de belle représentation*, l'acheta et la fit mettre avec d'autres dans ses jardins ; et comme, ajoute Lamare, le maréchal de Bouillon invita un jour le roi à faire du bien à Fauchet, et de se souvenir de lui : « Vennotre-saint-gris, dit Henri IV, je m'en suis souvenu, je l'ai fait mettre dans mon jardin de Saint-Germain. » Ce que Fauchet ayant su, il composa les vers qu'on a vus plus haut. Mais si Fauchet avait fait exécuter lui-même son buste en marbre, il n'aurait pas dit que c'était le roi qui l'avait fait faire en pierre. Il y aurait eu d'ailleurs bien de la vanité à un homme aussi pauvre qu'on représente Fauchet, de faire faire son buste sans savoir s'il pourrait le payer. Ces raisons nous font préférer le récit de Lelong, dont toutes les circonstances n'offrent d'ailleurs rien que de très naturel.

t *héraux*, Paris, 1600, in-8°. Cet ouvrage se trouve ordinairement réuni au précédent. VI. *é des libertes de l'eglise gal-*, Paris, 1608; in-8°. Fauchet composé cet ouvrage en 1591, répon tre aux bulles fulminées régoire XIII contre Henri IV Français qui l'avaient reconnu leur souverain légitime. Il est géré, dit Lelong, mais plein de curieuses. Les ouvrages qu'on d'indiquer ont été réunis sous e d'*Œuvres de feu Claude het*, Paris, 1610, 2 vol. in-4°. édition a été contrefaite à Genen 1611; mais on ne trouve ins cette contrefaçon le *Recueil origine de la poésie françoise.* es *Œuvres de Tacite*, trad. en is, Paris, 1582, in-fol.; 1583, ; 1584, in-8°. Les cinq prelivres des Annales ont été trapar Lap'anche (*V.* LAPLANCHE). dit que Fauchet l'emporte, par élité et l'intelligence du texte, ous les traducteurs qui l'avaient lé. VIII. *Dialogue des Ora-* (attribué à Tacite ou à Quin-), *nouvellement mis en fran-* Paris, 1585, in-8°. Fauchet çait une suite à son *Histoire poésie françoise*; mais ce pro- t resté sans exécution. Il avait né en 1584, suivant Lacroix aine, un *Traité du duel ou at singulier*, qui n'a point été f. W—s.

UCHET (CLAUDE), né dans le nais en 1744, embrassa l'état iastique, et fut d'abord précur des enfants du marquis de eul, frère du ministre; il entra e dans la commun uté des prêe Saint-Roch, à Paris. Une aventure qui eut quelque éclat dans le , lui attira un interdit de l'archevêque de Paris; mais cette disgrâce ne nuisit point à sa fortune. Ayant eu l'honneur de prêcher devant le roi, il obtint l'abbaye de Montfort, et devint grand vicaire de Bourges, sous M. de Phelipeaux. Il prononça l'oraison funèbre de ce prélat, mort à la fin de 1786, et celle de M. le duc d'Orléans, Louis-Philippe, petit-fils du régent. On a de plus de lui, et à la même époque, un *Discours sur les mœurs rurales*. La révolution vint lancer Fauchet sur un plus grand théâtre. Il en adopta les principes avec enthousiasme; ardent, doué de plus d'imagination que de jugement et de prudence, il se jeta dans le tourbillon. Il prononça en 1789 et les deux années suivantes, des discours où l'on trouve quelquefois d'assez beaux morceaux, et des vérités assez fortes à côté des plus graves erreurs. Son *Discours sur la religion nationale* est de ce genre : il y professe sur l'autorité de l'église, relativement au mariage, des principes assez sains. Trois *Discours sur la liberté*, un autre *sur l'accord de la religion et de la liberté*, une *Oraison funèbre de l'abbé de l'Epée*, un *Eloge civique de Franklin*, montrent de plus en plus le progrès des idées révolutionnaires dans la tête de l'auteur. Dans l'éloge de l'abbé de l'Epée, prononcé à Saint-Etienne-du-Mont le 25 février 1790, il détaille assez bien les procédés et les services du célèbre instituteur des sourds-muets; mais on pourrait trouver qu'il n'a pas toujours séparé avec justesse ce qu'il y avait de louable dans cet homme bienfaisant, de ce que l'église avait droit de reprendre en lui. L'*Eloge civique de Franklin* est encore plus répréhensible, et Fauchet, qui avait mérité d'être membre de la commune de Paris, y oublie trop fré-

seigneurs dont il espérait en retour quelque libéralité ; mais ce moyen ne lui réussit pas, puisqu'il se vit obligé, en 1599, de vendre sa charge pour payer ses dettes ; il était alors âgé de soixante-dix ans. Lelong rapporte que Fauchet étant allé, cette année-là, à Saint-Germain, pour présenter à Henri IV un exemplaire de la nouvelle édition de ses *Antiquités gauloises*, le roi le remercia froidement, et lui dit par moquerie, qu'il avait fait placer son buste en pierre dans une des niches du nouveau bâtiment. Fauchet, de retour à Paris, adressa à Henri IV un placet qui commence ainsi :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain
De mes longs travaux le salaire ;
Le roi de pierre m'a fait faire,
Tant il est courtois et humain ;
S'il pouvait aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh ! que j'aurais fait bon voyage ! (1)

Le roi rit beaucoup de cette plaisanterie, et accorda à Fauchet une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris vers la fin de l'année 1601. Fauchet est un historien impartial et d'une fidélité scrupuleuse : ses ouvrages contiennent des faits importants, et qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais il manque de critique, et son style est même pour le temps où On sait que Louis XIII fut rebuté par les OEuvres de que depuis ce temps-là il plus de livre qu'avec une e pugnance. Si cette anecdo qu'on choisissait mal les ce prince, elle peut prouve quelle estime jouissaient le de Fauchet, puisque les p du roi lui en conseillaient liste de ses ouvrages com article : I. *les Antiquités et françoises, contenant advenues en Gaule depui monde* 3379, *jusqu'à Clo* 1579, in-4°.; 2°. édition, *a de 3 livres, contenant les c venues jusqu'à l'an* 751, *Fleur de la maison de C gne, contenant les faits et ses successeurs jusqu'à* Paris, 1599 et 1601, 2 vol. *clin de la maison de Char contenant les faicts de le-Chauve et ses success puis l'an* 840 *jusqu'à l'* Paris, 1602, in-8°. Ce v une suite nécessaire des de dents. II. *Recueil de l'ori langue et poésie françois et romans ; plus, les nom maires des OEuvres de françois vivants avant l'* Paris, Patisson, 1581, in tion rare et recherchée d'u très curieux. Duverdier e bien des articles dans sa *Bi françoise*. III. *De la ville et pourquoi les rois l'on pour leur capitale*, Paris 1607, in-4°. ; IV. *Origin gnités et magistrats de* Paris, 1600, in-8°., édit V. *Origine des chevaliers*

(1) Lamare, cité par Joly dans ses *Remarques sur Bayle*, rapporte autrement cette anecdote ; il prétend que Fauchet ayant fait exécuter son buste en marbre par un sculpteur de Paris, il ne se trouva pas en état de le payer, et que le roi, qui cherchait des curiosités pour Saint-Germain, ayant vu *cette tête vénérable et de belle représentation*, l'acheta et la fit mettre avec d'autres dans ses jardins ; et comme, ajoute Lamare, le maréchal de Bouillon invita un jour le roi à faire du bien à Fauchet, et de se souvenir de lui : « Ventre-saint-gris, dit Henri IV, je m'en suis souvenu, je l'ai fait mettre dans mon jardin de Saint-Germain. » Ce que Fauchet ayant su, il composa les vers qu'on a cités plus haut. Mais si Fauchet avait fait exécuter lui-même son buste en marbre, il n'aurait pas dit que c'était le roi qui l'avait fait faire en pierre. Il y aurait eu d'ailleurs bien de la vanité à un homme aussi pauvre qu'on représente Fauchet, de faire faire son buste sans savoir s'il pourrait le payer. Ces raisons nous font préférer le récit de Lelong, dont toutes les circonstances n'offrent d'ailleurs rien que de très naturel.

quemment les principes de la religion dont il était le ministre. Sous prétexte de combattre le fanatisme et la superstition, il mène son lecteur à l'indifférence pour la croyance, et pour louer Franklin sans restriction, il dénature l'enseignement de l'église. Cet éloge fut prononcé le 21 juillet 1790. Fauchet figurait alors dans les clubs, et rédigeait un journal (*la Bouche de Fer*) tout-à-fait dans le sens révolutionnaire, travestissant l'Evangile pour le ployer aux idées démagogiques. Son zèle méritait une récompense. La constitution civile du clergé vint lui en offrir une, et le département du Calvados, où personne ne le connaissait, le choisit pour son évêque. Il fut sacré en cette qualité le 1er. mai 1791. On dit qu'il se signala dans son département par des extravagances. Appelé à l'assemblée législative qui suivit la constituante, il y vota pour qu'on ne fît aucun traitement aux prêtres *insermontés*, attendu, disait-il, *qu'on ne doit pas payer ses ennemis*. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret fut rendu pour supprimer tout costume ecclésiastique, Fauchet se hâta de déposer sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple; c'était le Vendredi-Saint. Cependant il paraît que lorsque Fauchet vit la chute du trône, et qu'il ne put plus se méprendre sur le but du parti dominant contre la religion, il prit une marche un peu rétrograde. Il se déclara contre le mariage des prêtres par un mandement public. Son discours lors du procès de Louis XVI, est courageux pour le temps où il a été prononcé. Il combattit fortement ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, qu'il entremêla pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différents appels nominaux qui terminèrent ce procès monstrueux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Sur cette question : *Louis est-il coupable?* il répondit : « Oui, j'en suis convaincu, comme citoyen; je le déclare comme » législateur; comme juge, je n'en » ai pas la qualité, je ne prononce » rien. » Il admit l'appel au peuple, le sursis, vota pour la détention et le bannissement à la paix, et soutint son opinion avec courage dans le *Journal des Amis*, qu'il rédigeait alors. Depuis, Fauchet s'éloigna de plus en plus du parti dominant; il s'attacha aux fédéralistes et succomba avec eux. On l'accusa de complicité avec Charlotte Corday, qu'il n'avait fait qu'introduire dans les tribunes des séances de la Convention (*V.* Corday). Envoyé à la Conciergerie, il y trouva un prêtre vertueux, dont les entretiens le firent rentrer en lui-même. Voici ce qu'on lit à son égard dans les *Annales catholiques*, tom. IV, pag. 169 : « Pour Fauchet, je » peux vous dire positivement qu'il a » abjuré non seulement ses erreurs » sur la constitution civile, mais aussi » ce qu'il a prêché dans le temps à » l'église Notre-Dame, ce qu'il a dé- » bité dans son club dit la *Bouche de* » *fer* sur la loi agraire, le sermon de » Franklin, etc., qu'il a fait abjuration » de toutes ses erreurs: qu'il révo- » quait son serment impie et son in- » trusion, après avoir fait sa profes- » sion de foi; ce qui occasionnait des » murmures entre les gendarmes qui » étaient présents, qui me disaient » tout haut que je serais au premier » jour guillotiné comme lui. L'abbé » Fauchet, après s'être confessé, a » entendu lui-même Sillery en confes- » sion. » (Extrait d'une lettre de

hringer, du 27 juillet 1797, rnal ci-dessus.) Traduit au évolutionnaire avec vingt utés, Fauchet y fut con- exécuté le 31 octobre 1793.

ne sont pas dépourvus , mais on y remarque sou- faut de goût, la prétention, sme et l'exagération.

P—c—t.

)N (Jean), ou FALCON, inena, bourg du royaume , étudia la médecine à l'uni- Montpellier, y reçut le doc- int une chaire en 1502, fut oyen en 1529, et mourut en ucon n'a produit aucun ou- ginal; il s'est borné au rôle ntateur. I. *Additiones ad n Antonii Guainerii*, Pavie, -4°., Lyon, 1525, in-4°.; *ilia suprà Guidonem*, Lyon, -4°. Ce commentaire, publié ort de l'auteur par sa veuve, oitié en latin, moitié en fran- plusieurs fois été réimprimé dernière langue; il forme un ussi gros et plus obscur que de Gui de Chauliac, si l'on struc, bon juge en pareille

C.

ERES (Marguerite Bleec- ume), naquit en 1771, et dans un village auprès d'Al- ns les Etats-Unis. Elle perdit le bonne heure, et son père s'établir à New-Yorck. Une il assortie sema de maux la rguerite. Elle épousa un mé- cette ville, qui dissipa sa for- point qu'en 1796 Mme. Fau- guissait dans un grenier avec ux. Ce dernier mourut en la fièvre jaune, et sa veuve ra à l'éducation des person- ne : elle ne survécut que trois a mari, et termina ses jours en 1801. On trouve d'elle de nombreuses Poésies dans le *Muséum américain* et dans le *Magasin de New-Yorck*. En 1793 elle publia les œuvres de sa mère, précédées d'une Biographie de cette dame, écrite par sa fille, et accompagnées de plusieurs pièces de sa composition. En 1795 elle donna une tragédie de *Bélisaire*, qui eut quelque succès. Elle a laissé de nombreux manuscrits dont on promettait la publication.

Z.

FAULCON et non FALCONI (Nicolas), né en Poitou dans le 15e. siècle, fut secrétaire de Jean Hayton, de la famille royale d'Arménie (*Voyez* Hayton); il écrivit sous sa dictée en 1305, une *Histoire de l'Orient* en langue vulgaire, et la traduisit en latin deux ans après. Cette traduction resta long-temps cachée dans la poussière des bibliothèques; mais Jean Molther s'en étant procuré une copie, la publia à Haguenau en 1529, in-4°; elle fut ensuite insérée dans le Recueil de Grynæus (*Novi orbis*), Bâle, 1532-1555, in-fol. Reineccius en donna une bonne édition, avec des notes, Helmstadt, 1585, in-4°., à la suite de l'ouvrage de Marc Polo, *De regionibus orientalibus*. Enfin André Muller fit réimprimer ce recueil avec des corrections dans le texte et des additions importantes, Berlin, 1671, in-4°. L'ouvrage de Hayton est estimé par les faits curieux qu'il renferme, et surtout pour l'exactitude des détails géographiques; il a été traduit, d'après la version de Faulcon, en flamand, en italien, en français et en anglais. On indiquera ces différentes traductions à l'art. Hayton. Le traducteur latin est mal nommé *Falconi* dans quelques manuscrits; La Croix du Maine, dans sa *Bibl. françoise*, le nomme Falcoin. Molther, Vossius, Muller, etc. le nomment Falconi; mais

Fabricius a très bien prouvé que son véritable nom est celui qu'on lui donne au commencement de cet article. La famille Faulcon subsiste encore à Poitiers, et a produit des imprimeurs distingués dans leur art. W—s.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli héréditaire de la ville et territoire de Dunkerque, président de la chambre de commerce, mort dans cette ville, sa patrie, le 26 septembre 1735, a laissé une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, divisé en dix livres, donne l'Histoire de Dunkerque jusqu'en 1718. L'auteur attribue la fondation de la ville à St. Eloi qui, étant venu en 646 prêcher la foi aux Diabintes, bâtit une église dans les dunes; et c'est des noms flamands *Dune-Kercke* (église des Dunes), qu'il tire l'étymologie de Dunkerque. L'ouvrage est orné de petites cartes et de planches qui représentent soit des monuments, soit des hommes célèbres, tels que Michel Jacopsen, Jacques Colaert, le maréchal de Rantzau, Jean Bart, etc; la plupart de ces cartes et planches sont imprimées sur la même feuille que le texte. A. B—r.

FAULHABER (Jean), mathématicien allemand, né à Ulm en 1580, dans la classe des ouvriers, et mort dans la même ville en 1635, enseignait les mathématiques avec distinction dans sa patrie, où il avait la charge d'ingénieur, lorsque Descartes, alors simple officier volontaire dans les troupes françaises en Allemagne et passant à Ulm, lui fit une visite. Le professeur jugea d'abord, à la mine et aux discours de ce jeune officier français, que c'était un avantageux qui ne doutait de rien, surtout lorsqu'il le vit lui promettre pour le lendemain la solution d'une question qui paraissait de la plus grande difficu
fut sa surprise de voir en e
demain son problème résol
nière la plus élégante ! C
aventure établit entre eux
sons d'amitié, dans lesqu
Montucla, Descartes ne j
rôle de disciple. A l'assuran
quelle Faulhaber ne cessait
ser aux géomètres de son
problèmes, qu'il prétendait
par toute autre méthode qu
dont il se croyait seul inv
serait tenté de croire que s
ne figure pas à la suite d
Cardan et de Tartaglia, p
des mathématiciens auxqu
le perfectionnement de l'a
oubli ne vient que de ce qu
qu'en allemand, à une époq
les savants n'écrivaient q
Mais quand on voit son
algebræ se terminer par un
rissé de signes, de chiffre
tres, dont le résultat est l'
du nombre mystérieux 66
pocalypse, on regrette q
réel ait été si mal employé
sing, *De Mathesi sacrâ*
seu abusu mathematum
Wismar, 1707, in-4°. de
Faulhaber a perfectionné l
tion de plusieurs instrume
thématiques, et a publi
mand divers ouvrages qui
la vogue dans leur temps;
métique a été souvent ré
et l'on recherche encore son
che geheimde Magia, o
und- Wunder- Rechnung
und Magog, Ulm, 161
C'est un recueil de récréati
matiques, curieux comme
des plus anciens ouvrages d
L'auteur y annonce avec em
sieurs découvertes merveil
il se réservait le secret. Jea

ésolu quelques uns de ces
en publia la solution (en
sous ce titre pompeux :
yngis oder Entdeckung,
verte du nouvel art ca-
le Gog et Magog de J.
), Augsbourg, 1619, in-
s autres ouvrages de Faul-
s citerons seulement les
. *Mathematici tractatus*
· *germanicè editi, con-*
or, novas geometricas et
uot singularium instru-
inventiones, posterior,
menti cujusdam belgæ de
itatum, dimetiendis et
s rebus aptum..... latinè
ph. Remmelinum, Franc-
., fig. : la date n'est in-
par le chronogramme Do-
prospICIet (1610). Il
machine assez ingénieuse
er la perspective; II. *Mi-*
hmetica, etc., Augsbourg,
.., en allemand : c'est un
à son *Arithmetique*. Il y
s procédés arithmétiques
problème avec la méthode
dont il faisait usage; III.
he Verbesserung, etc.,
, in-4°., avec 2 planches :
ription d'un moulin à ma-
nté par Ramelli, auquel
fit divers perfectionne-
. *Deuxième continuation*
mathématique, etc., Ulm,
°., fig. : c'est une descrip-
erses machines assez ingé-
ne planchette perfection-
ompas de réduction à trois
d'un moulin à bras ou à
; V. *Geheime kunstkam-*
Cabinet secret de curio-
sant toutes sortes de stra-
guerre, de secrets inouïs
machines admirables),
3, in-4°. : il n'y donne que
le catalogue de ces secrets merveilleux, au nombre de cent, mais sans description ni figure; VI. *Academia algebræ*, etc. (ou *Continuation des inventions miraculeuses dans cette science*), Augsbourg, 1631, in-4°. : il y développe sa méthode qu'il avait déjà annoncée dès l'an 1604, dans son *Arithmetische-Cubiccossische-Lustgarden* (ou *Parterre algébrique*). Voyant, dit-il, qu'aucun mathématicien n'avait pu résoudre ses problèmes ni répondre aux défis qu'il leur avait faits depuis quinze ans dans ses divers ouvrages d'algèbre, il fait voir que la méthode de Cardan, ni aucune autre méthode connue jusqu'alors, ne pouvait donner cette solution; VII. *Inventions pour le tracé des redoutes* (pasteyen) *et fortifications*, etc., Francfort, 1610, in-4°.; VIII. *Description d'un nouveau compas de proportion, pour l'usage des fortifications*, Ulm, 1617, in-4°.; IX. *l'Ecole de l'ingénieur*, Francfort, 1610; Nuremberg, 1634, 1637, 4 parties in-4°. Christophe Erhard Faulhaber, né à Ulm en 1708, y fut fait professeur de mathématiques en 1737, et de théologie en 1763; il mourut le 16 juillet 1781. Outre un livre sur la sainte cène, en allemand, souvent réimprimé, on a de lui huit dissertations sur divers sujets de physique et de mathématiques. L'une, en allemand, rapporte les diverses opinions des savants sur les pluies de sang, Ulm, 1755, in-8°.; les autres, en latin, traitent de l'effet des lentilles (ou verres convexes), des miroirs ardents, de l'incertitude de la variation de l'obliquité de l'écliptique, de l'impossibilité du mouvement perpétuel dans dix machines différentes proposées pour résoudre ce fameux problème, etc. — Albert-Frédéric Faulhaber, médecin en titre de la

l'on possède touchant cet auteur; mais nous connaissons mieux ses ouvrages. En voici la nomenclature : I. *Calaïd eli'qyan*, (*colliers d'or*). C'est une histoire littéraire d'Espagne écrite d'un style relevé, et qui se divise en quatre parties. La première est consacrée aux princes espagnols-musulmans qui ont cultivé la poésie; la 2e., aux vézirs, aux grands, aux écrivains, et aux hommes éloquents; la 3e., aux cadhis, aux jurisconsultes, aux *oulémas* et aux séids; la 4e., aux hommes de lettres et aux poètes les plus distingués. La Bibl. imp. possède deux manuscrits de cet ouvrage. Casiri a donné la liste des personnages qui y occupent une place (*Bibl. ar. hisp.* T. II). Fatah donne ordinairement de longs extraits des poésies de l'écrivain dont il parle; et comme ses extraits sont faits avec assez de goût, son ouvrage est très estimé des Arabes, et serait très utile pour une histoire de la littérature arabe - espagnole. II. *Mouthmih alanfous*, (*regard des ames*); c'est une autre histoire littéraire qui se divise en trois livres. Le 1er. traite des écrivains et des hommes éloquents; le 2e. des Cadhis et des oulémas; le 3e. des hommes de lettres. Ibn Khilcan et Hadjy Khalfa disent qu'il existe trois éditions de cette histoire : une grande, une moyenne et une petite; mais qu'elles sont très rares. Ces ouvrages font honneur au goût, à la science et à l'esprit de Fatah. J—N.

FATHIMÈH, fille unique du prophète Mahomet, naquit à la Mekke avant que cet imposteur ne manifestât sa prétendue mission divine. L'an 2 de l'hég., 623 de J. C., son père la maria à Ali, son cousin, qui fut depuis khalife : elle était alors âgée de quinze ans, selon les uns, ou de dix-huit selon les autres. Sa dot s'éleva à 480 direms ou pièces d'argent, dont un tiers fut livré en argent comptant, un ti
mates ou senteurs, et l'au
nippes et en meubles. Quelq
disent cependant que ce
composait simplement de
de plumes d'autruches. De
sulmans, voulant relever
de la fille de leur législateur
que le jour où elle fut con
nuptial, la marche était a
sée : Mahomet marchait
Fathimèh le suivait, ayant
l'ange Gabriel, et à sa ga
Michel, lesquels étaient ac
de soixante-dix mille anges
tribués en plusieurs chœ
taient les louanges de Di
trois fils de cette épouse
Hassan et Mohsen, mort
et ne prit point d'autre
qu'elle vécut. C'est par l'u
que prétendait descendre
mèh, la dynastie célèbre
en Afrique et même en Sy
les princes sont connus s
de khalyfes Fathémites,
origine. En général, pre
les dynasties qui se sont é
l'Islamisme, et que nou
alides ou chérifs, font re
origine à l'un des fils de
Cette femme célèbre mo
dine, six mois après son
un âge peu avancé.

FATIO DE DUILLER
géomètre, naquit à Bâle
vrier 1664. Il fut élevé
et reçu bourgeois de cet
1678. Il demeura quelq
Paris et à la Haye, pass
Londres, et adopta l'Angl
patrie. Fatio donna de b
des preuves d'un génie féc
versel : à dix-sept ans,
Cassini une lettre qui renfe
d'une théorie pour la rech
distance du soleil à la terre

ièse pour expliquer les appa-
de l'anneau de Saturne. Il avait
e vingt-quatre ans quand la so-
oyale de Londres lui ouvrit ses
; et il aurait été académicien
s beaucoup plus jeune encore,
eligion ne s'y fût opposée, et
bert, l'abbé Nicaise et l'abbé
i eussent pu obtenir de vaincre
cle qui l'éloignait de l'académie.
tait bon mathématicien ; il avait
ie propre aux découvertes et à
tion. Il s'occupa de la dilatation
runelle et de son resserrement,
ontra les fibres de l'uvée anté-
et de la choroïde, dans une
i Mariotte, du 13 avril 1684.
va une manière de travailler les
des télescopes, un moyen de
er la vitesse d'un vaisseau, un
de percer les rubis et de les
oncourir au perfectionnement
ontres ; indiqua comment on
it profiter du mouvement des
occasionné par le sillage du
u, pour moudre le blé, scier,
es ancres, hisser les vergues,
imagina une chambre d'obser-
tellement suspendue, qu'on pût
ent observer les astres dans un
u. Fatio a mesuré géométrique-
es montagnes qui environnent
e, en déterminant leur hauteur
sus du niveau du lac. Il avait
une carte du lac Léman ; tous
tériaux en étaient prêts, mais il
pas exécutée. Fatio est le prin-
uteur d'une querelle fameuse
histoire des mathématiques. Le
différentiel venait de naître :
tz et Newton, par l'entremise
mbourg, avaient entretenu un
rce épistolaire dans lequel ils
t communiqués leurs découver-
pectives ; la mort d'Oldembourg
mis fin à la correspondance,
es deux illustres savants n'a-
vaient pas cessé de s'estimer. Ils ne songeaient point à se disputer une découverte qui devait les immortaliser ; Léibnitz en recueillait paisiblement tous les honneurs, tandis que Newton, préférant son repos à sa gloire, semblait oublier les droits que sa méthode des *fluxions* lui donnait. Quelques lettres écrites en Angleterre, dans lesquelles Léibnitz paraissait s'attribuer exclusivement l'invention de son calcul, réveillèrent l'attention des savants anglais. Léibnitz y proposait encore des problèmes difficiles, et nommait les savants dont il en attendait la solution. Fatio, dit-on, piqué de ne pas trouver son nom dans la liste, donna le signal, et vengea son amour-propre offensé, en élevant des doutes sur la propriété que Léibnitz avait au calcul différentiel : il déclara hautement que ce qu'il possédait de cette nouvelle science ne lui venait pas de Léibnitz, et qu'il reconnaissait Newton pour en être le premier inventeur. Léibnitz, inculpé si gravement, s'en plaignit à la société royale de Londres. Les journalistes de Leipzig prirent le parti de leur compatriote, et attaquèrent Newton sans ménagement. Keil répliqua avec autant de maladresse que d'injustice. Les plaintes se renouvelèrent à la société royale; Newton, toujours tranquille spectateur de ce qui se passait, descendit enfin dans l'arène ; les partis se prononcèrent, et l'incartade de Fatio eut ainsi des conséquences qui fixèrent l'attention de l'Europe savante. Fatio jouissait de l'estime de tous les savants de son temps. Il avait prouvé par des travaux distingués qu'il n'en était pas indigne, et il continuait à se rendre utile aux sciences, quand tout à coup son esprit changea de direction, et montra le côté faible par lequel, trop souvent, l'homme que nous avons admiré, finit

Munich, 1644, in-12, fig. de Sadeler; III. *Florida corona boni militis seu encomia P. Gasparis Boni ord. Minim. provincialis*, Munich, 1652, in-8°. Ce volume renferme l'éloge des quinze vertus pratiquées principalement par le P. Bon. A la suite de chaque discours est un hymne sur le même sujet et une prière à J.-C. Le frontispice qui décore le volume est gravé par Sadeler. W—s.

FAUCCI (Charles), né à Florence en 1729, alla s'établir à Londres, où il a travaillé long-temps pour Boydell. On a de lui une *Bacchanale* et un *Couronnement de la Vierge* d'après Rubens : ce dernier sujet est le même qui avait été gravé par Pontius ; une *Naissance de la Vierge* et une *Adoration des bergers* d'après P. de Cortone; un *Martyre de S. André* d'après Carlo Dolce. Avant de passer en Angleterre, cet artiste avait gravé à Florence plusieurs morceaux du recueil de la galerie du marquis de Gerini. P—e.

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne à la fin du 17e. siècle, mort à Paris le 22 mai 1761. Il étudia son art sous Alexandre Poteleret, chirurgien-major des armées navales, et s'établit à Nantes, où il acquit une réputation qui le fit appeler à Paris. Des talents supérieurs dans une branche de l'art de guérir abandonnée aux ignorants et aux charlatans, le placèrent bientôt au premier rang et le rendirent célèbre dans la capitale. L'habitude de l'observation que Fauchard avait contractée dès sa jeunesse, lui ayant fait réfléchir que jusqu'à lui la science du dentiste ne s'était transmise, pour ainsi dire, que par tradition orale et par l'expérience manuelle, il entre-

prit, sur la théorie des ma
dents et des opérations qu
vienuent, un ouvrage *ex*
publié pour la première fois
sous ce titre : *Le Chirurg*
tiste, ou *Traité des Dents*
enseigne les moyens de l
nir propres et saines, de l
lir, d'en réparer la perte
médier à leurs maladies,
des gencives et aux acci
peuvent survenir aux autr
voisines des dents, avec
ches en taille-douce, 2 v
Ce livre a été reimprimé e
après la mort de l'auteur, e
obtint, lorsqu'il parut, l'a
des anatomistes, des méde
chirurgiens les plus instrui
tient encore aujourd'hui
réputation. Les imperfect
y rencontre attestent les
l'art, et l'ouvrage néann
consulté avec avantage par
qui voudront être, comme
de bons chirurgiens-dentis
cet auteur il n'existait aucu
enseignât la manière de
ler, plomber les dents; sur
fabriquer d'artificielles, d'e
dentiers simples ou doub
placer des obturateurs au
en a imaginé cinq différ
employait et qui s'emploi
avec succès. Fauchard a
exactitude les abcès qui a
substance intérieure des d
en altérer la substance co
peut regarder ce chirurgi
le créateur de l'art du
M. Sue le jeune, dans so
Devaux, dit que cet habi
ne fut pas inutile à Fauc
la rédaction de son ouvr
assertion, fût-elle même
ne diminuerait en rien le
Fauchard comme inventeur

ER (Denis), bénédictin, rles en 1487. Il embrassa ieuse au monastère de Potalie, et, ayant acquis par et sa conduite l'estime de urs, fut envoyé pour étaorme dans les maisons de iées en-deçà des monts. Il abbaye de Lerins en 1562, e très avancé. On a de lui : *de Laudibus insulæ Le*Elle a été imprimée à la ème de Grégoire Cortese, t *Laudibus sacræ insulæ* aris, 1597, in-8°., et dans *que* de cette abbaye, par *De contemptu mortis ele*imée à la suite du précé-La *Préface* du Traité de , *De Laudibus eremi*, et nstruction de S. Faust, *ad* , dans l'édition de ces deux Paris, 1578, in-8°.; IV. *Provinciæ, libri V*. L'oritte histoire de Provence se ms la bibliothèque du marais; mais la vanité en avait plusieurs passages et ajouter lusieurs personnes pensent rrage n'est pas de Faucher, on que Barral n'en a fait ntion dans la vie de ce re-. Quelques pièces de vers santes. Dom Jean-Augustin , bénédictin de la Congré-Mont-Cassin, a inséré des en italien sur la vie de cher, dans la *Nova Racuscoli scientifici* de Caloise, 1759, in-12.

W—s.

ER (Jean), médecin, né 1 1550, ne se livra pas exit à l'exercice de sa profestiva en même temps la scienquité et la belle littérature, dans l'une et dans l'autre des connaissances profondes. Il savait parfaitement non-seulement le grec et le latin, mais aussi l'hébreu et l'arabe. Il traduisit de cette dernière langue en latin les *Cantica Avicenni*, et publia cette version avec un commentaire et des notes qui déposent de sa vaste érudition. Estimé des savants de son temps, il dut à son mérite la protection spéciale et l'amitié du cardinal d'Armagnac, qui fut, comme on sait, l'appui des gens de lettres dignes de cette faveur. V. S—l.

FAUCHET (Claude), historien, naquit à Paris en 1529. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de nos anciennes chroniques, et en fit des extraits dont la publication lui paraissait devoir répandre un grand jour sur les premiers temps de la monarchie. On ignore la plupart des circonstances de la vie de Fauchet; mais on est certain qu'il habitait Marseille, puisqu'il y avait transporté une partie de ses livres et de ses manuscrits qui furent pillés dans une émeute, de sorte qu'il perdit en un instant le fruit des travaux de son plus bel âge. Il s'attacha ensuite au cardinal de Tournon, qui l'emmena en Italie en 1554 : il le dépêcha plusieurs fois au roi pour lui porter des nouvelles du siége de Sienne. Cette circonstance le fit connaître à la cour; il y trouva des protecteurs, et il obtint enfin, par leur crédit, la place de premier président de la chambre des monnaies. Il reprit alors des études pour lesquelles il avait toujours conservé un goût très vif; il rassembla ses notes éparses, remplit les lacunes qui s'y trouvaient en s'aidant de sa mémoire et des livres qu'il avait recouvrés, et publia successivement plusieurs petits ouvrages qui eurent assez de succès. Il avait grand soin d'en décorer le frontispice du nom du roi ou de quelques grands

seigneurs dont il espérait en retour quelque libéralité ; mais ce moyen ne lui réussit pas, puisqu'il se vit obligé, en 1599, de vendre sa charge pour payer ses dettes ; il était alors âgé de soixante-dix ans. Lelong rapporte que Fauchet étant allé, cette année-là, à Saint-Germain, pour présenter à Henri IV un exemplaire de la nouvelle édition de ses *Antiquités gauloises*, le roi le remercia froidement, et lui dit par moquerie, qu'il avait fait placer son buste en pierre dans une des niches du nouveau bâtiment. Fauchet, de retour à Paris, adressa à Henri IV un placet qui commence ainsi :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain
De mes longs travaux le salaire ;
Le roi de pierre m'a fait faire,
Tant il m'a courtois et humain ;
S'il pouvoit aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh ! que j'aurais fait bon voyage ! (1)

Le roi rit beaucoup de cette plaisanterie, et accorda à Fauchet une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris vers la fin de l'année 1601. Fauchet est un historien impartial et d'une fidelité scrupuleuse : ses ouvrages contiennent des faits importants, et qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais il manque de goût et de critique, et son style est grossier, même pour le temps où il a écrit. On sait que Louis XIII fut tellement rebuté par les Œuvres de Fauchet que depuis ce temps-là il n'ouvrait plus de livre qu'avec une extrême répugnance. Si cette anecdote prouve qu'on choisissait mal les lectures de ce prince, elle peut prouver aussi de quelle estime jouissaient les Œuvres de Fauchet, puisque les précepteurs du roi lui en conseillaient l'étude. La liste de ses ouvrages complétera cet article : I. *les Antiquités gauloises et françoises, contenant les choses advenues en Gaule depuis l'an du monde* 3579, *jusqu'à Clovis*, Paris, 1579, in-4°. ; 2e. édition, *augmentée de 5 livres, contenant les choses advenues jusqu'à l'an* 751, et de la *Fleur de la maison de Charlemagne, contenant les faits de Pépin et ses successeurs jusqu'à l'an* 840, Paris, 1599 et 1601, 2 vol. in-8°. ; *Declin de la maison de Charlemagne, contenant les faicts de Charles-le-Chauve et ses successeurs, depuis l'an* 840 *jusqu'à l'an* 987, Paris, 1602, in-8°. Ce volume est une suite nécessaire des deux précédents. II. *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises, rymes et romans ; plus, les noms et sommaires des Œuvres de* 127 *poëtes françois vivants avant l'an* 1300, Paris, Patisson, 1581, in-4°., édition rare et recherchée d'un ouvrage très curieux. Duverdier en a inséré bien des articles dans sa *Bibliothèque françoise*. III. *De la ville de Paris, et pourquoi les rois l'ont choisie pour leur capitale*, Paris, 1590 et 1607, in-4°. ; IV. *Origine des dignités et magistrats de France*, Paris, 1600, in-8°., édition rare ; V. *Origine des chevaliers, armoi-*

(1) Lamare, cité par Joly dans ses *Remarques sur Bayle*, rapporte autrement cette anecdote ; il prétend que Fauchet ayant fait exécuter son buste en marbre par un sculpteur de Paris, il ne se trouva pas en état de le payer, et que le roi, qui cherchait des curiosités pour Saint-Germain, ayant vu *cette tête vénérable et de belle représentation*, l'acheta et la fit mettre avec d'autres dans ses jardins, et comme, ajoute Lamare, le maréchal de Bouillon invita un jour le roi à faire du bien à Fauchet, et de se souvenir de lui : « Venez-y, dit Henri IV, je m'en suis souvenu, je l'ai fait mettre dans mon jardin de Saint-Germain. » Ce que Fauchet ayant su, il composa les vers qu'on a cités plus haut. Mais si Fauchet avait fait exécuter lui-même son buste en marbre, il n'eu dit pas dû que c'était le roi qui l'avait fait faire en pierre. Il y aurait eu d'ailleurs bien de la vanité à un homme aussi pauvre qu'on représente Fauchet, de faire faire son buste sans savoir s'il pourrait le payer. Ces raisons nous font préférer le récit de Loisel, dont toutes les circonstances n'offrent d'ailleurs rien que de très naturel.

héraux, Paris, 1600, in-8°. Cet ouvrage se trouve ordinairement réuni au précédent. VI. *des libertés de l'église gal*, Paris, 1608; in-8°. Fauchet composé cet ouvrage en 1591, épon tre aux bulles fulminées egoire XIII contre Henri IV français qui l'avaient reconnu sur souverain légitime. Il est géré, dit Lelong, mais plein de curieuses. Les ouvrages qu'on l'indiquer ont été réunis sous · d'*Œuvres de feu Claude et*, Paris, 1610, 2 vol. in-4°. édition a été contrefaite à Ge- n 1611; mais on ne trouve ns cette contrefaçon le *Recueil igine de la poésie françoise.* s *Œuvres de Tacite*, trad. en s, Paris, 1582, in-fol.; 1583, ; 1584, in-8°. Les cinq pre- livres des Annales ont été tra- ar Lap'anche (*V.* LAPLANCHE). lit que Fauchet l'emporte, par lité et l'intelligence du texte, us les traducteurs qui l'avaient é. VIII. *Dialogue des Ora-* attribué à Tacite ou à Quin- *nouvellement mis en fran-* Paris. 1585, in-8°. Fauchet ait une suite à son *Histoire oésie françoise*; mais ce pro- resté sans exécution. Il avait é en 1584, suivant Lacroix ine, un *Traité du duel ou t singulier*, qui n'a point été

W—s.

JCHET (CLAUDE), né dans le ais en 1744, embrassa l'état stique, et fut d'abord pré- r des enfants du marquis de ul, frère du ministre; il entra dans la communauté des prê- Saint-Roch, à Paris. Une aven- ui eut quelque éclat dans le , lui attira un interdit de l'ar- chevêque de Paris; mais cette disgrâce ne nuisit point à sa fortune. Ayant eu l'honneur de prêcher devant le roi, il obtint l'abbaye de Montfort, et devint grand vicaire de Bourges, sous M. de Phelipeaux. Il prononça l'oraison funèbre de ce prélat, mort à la fin de 1786, et celle de M. le duc d'Orléans, Louis-Philippe, petit-fils du régent. On a de plus de lui, et à la même époque, un *Discours sur les mœurs rurales*. La révolution vint lancer Fauchet sur un plus grand théâtre. Il en adopta les principes avec enthousiasme; ardent, doué de plus d'imagination que de jugement et de prudence, il se jeta dans le tourbillon. Il prononça en 1789 et les deux années suivantes, des discours où l'on trouve quelquefois d'assez beaux morceaux, et des vérités assez fortes à côté des plus graves erreurs. Son *Discours sur la religion nationale* est de ce genre : il y professe sur l'autorité de l'église, relativement au mariage, des principes assez sains. Trois *Discours sur la liberté*, un autre *sur l'accord de la religion et de la liberté*, une *Orairaison funèbre de l'abbé de l'Epée*, un *Eloge civique de Franklin*, montrent de plus en plus le progrès des idées révolutionnaires dans la tête de l'auteur. Dans l'éloge de l'abbé de l'Epée, prononcé à Saint-Etienne-du-Mont le 25 février 1790, il détaille assez bien les procédés et les services du célèbre instituteur des sourds-muets; mais on pourrait trouver qu'il n'a pas toujours séparé avec justesse ce qu'il y avait de louable dans cet homme bienfaisant, de ce que l'église avait droit de reprendre en lui. L'*Eloge civique de Franklin* est encore plus répréhensible, et Fauchet, qui avait mérité d'être membre de la commune de Paris, y oublie trop fré-

quemment les principes de la religion dont il était le ministre. Sous prétexte de combattre le fanatisme et la superstition, il mène son lecteur à l'indifférence pour la croyance, et pour louer Franklin sans restriction, il dénature l'enseignement de l'église. Cet éloge fut prononcé le 21 juillet 1790. Fauchet figurait alors dans les clubs, et rédigeait un journal (*la Bouche de Fer*) tout-à-fait dans le sens révolutionnaire, travestissant l'Evangile pour le ployer aux idées démagogiques. Son zèle méritait une récompense. La constitution civile du clergé vint lui en offrir une, et le département du Calvados, où personne ne le connaissait, le choisit pour son évêque. Il fut sacré en cette qualité le 1er. mai 1791. On dit qu'il se signala dans son département par des extravagances. Appelé à l'assemblée législative qui suivit la constituante, il y vota pour qu'on ne fît aucun traitement aux prêtres *insermentés*, attendu, disait-il, *qu'on ne doit pas payer ses ennemis*. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret fut rendu pour supprimer tout costume ecclésiastique, Fauchet se hâta de déposer sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple; c'était le Vendredi-Saint. Cependant il paraît que lorsque Fauchet vit la chute du trône, et qu'il ne put plus se méprendre sur le but du parti dominant contre la religion, il prit une marche un peu rétrograde. Il se déclara contre le mariage des prêtres par un mandement public. Son discours lors du procès de Louis XVI, est courageux pour le temps où il a été prononcé. Il combattit fortement ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, qu'il entremêla pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différents appels nominaux qui terminèrent ce procès monstrueux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Sur cette question *Louis est-il coupable?* il répondit « Oui, j'en suis convaincu, comme citoyen; je le déclare comme » législateur; comme juge, je n'en » ai pas la qualité, je ne prononce » rien. » Il admit l'appel au peuple, le sursis, vota pour la détention et le bannissement à la paix, et soutint son opinion avec courage dans le *Journal des Amis*, qu'il rédigeait alors. Depuis, Fauchet s'éloigna de plus en plus du parti dominant; il s'attacha aux fédéralistes et succomba avec eux. On l'accusa de complicité avec Charlotte Corday, qu'il n'avait fait qu'introduire dans les tribunes des séances de la Convention (*V.* Corday). Envoyé à la Conciergerie, il y trouva un prêtre vertueux, dont les entretiens le firent rentrer en lui-même. Voici ce qu'on lit à son égard dans les *Annales catholiques*, tom. IV, pag. 169 : « Pour Fauchet, je » peux vous dire positivement qu'il a » abjuré non seulement ses erreurs » sur la constitution civile, mais aussi » ce qu'il a prêché dans le temps à » l'église Notre-Dame, ce qu'il a débité dans son club dit la *Bouche de* » *fer* sur la loi agraire, le sermon de » Franklin, etc., qu'il a fait abjuration » de toutes ses erreurs: qu'il révo- » quait son serment impie et son in- » trusion, après avoir fait sa profes- » sion de foi; ce qui occasionnait des » murmures entre les gendarmes qui » étaient présents, qui me disaient » tout haut que je serais au premier » jour guillotiné comme lui. L'abbé » Fauchet, après s'être confessé, a » entendu lui-même Sillery en confes- » sion. » (Extrait d'une lettre de

hringer, du 27 juillet 1797, rnal ci-dessus.) Traduit au évolutionnaire avec vingt utés, Fauchet y fut con- exécuté le 31 octobre 1793. ne sont pas dépourvus , mais on y remarque sou- faut de goût, la prétention, sme et l'exagération.

P—c—t.

)N (Jean), ou FALCON, inena, bourg du royaume , étudia la médecine à l'uni- Montpellier, y reçut le doc- int une chaire en 1502, fut oyen en 1529, et mourut en ucon n'a produit aucun ou- ginal; il s'est borné au rôle ntateur. I. *Additiones ad n Antonii Guainerii*, Pavie, -4°., Lyon, 1525, in-4°.; *ilia suprà Guidonem*, Lyon, -4°. Ce commentaire, publié ort de l'auteur par sa veuve, oitié en latin, moitié en fran- plusieurs fois été réimprimé dernière langue; il forme un ussi gros et plus obscur que de Gui de Chauliac, si l'on struc, bon juge en pareille

C.

ERES (Marguerite Bleec- nne), naquit en 1771, et dans un village auprès d'Al- ns les Etats-Unis. Elle perdit le bonne heure, et son père s'établir à New-Yorck. Une il assortie sema de maux la rguerite. Elle épousa un mé- cette ville, qui dissipa sa for- point qu'en 1796 Mme. Fau- guissait dans un grenier avec ux. Ce dernier mourut en la fièvre jaune, et sa veuve ra à l'éducation des person- ne: elle ne survécut que trois a mari, et termina ses jours en 1801. On trouve d'elle de nombreuses Poésies dans le *Muséum américain* et dans le *Magasin de New-Yorck*. En 1793 elle publia les œuvres de sa mère, précédées d'une Biographie de cette dame, écrite par sa fille, et accompagnées de plusieurs pièces de sa composition. En 1795 elle donna une tragédie de *Bélisaire*, qui eut quelque succès. Elle a laissé de nombreux manuscrits dont on promettait la publication.

Z.

FAULCON et non FALCONI (Nicolas), né en Poitou dans le 13e. siècle, fut secrétaire de Jean Hayton, de la famille royale d'Arménie (*Voyez* Hayton); il écrivit sous sa dictée en 1305, une *Histoire de l'Orient* en langue vulgaire, et la traduisit en latin deux ans après. Cette traduction resta long-temps cachée dans la poussière des bibliothèques; mais Jean Molther s'en étant procuré une copie, la publia à Haguenau en 1529, in-4°; elle fut ensuite insérée dans le Recueil de Grynæus (*Novi orbis*), Bâle, 1532-1555, in-fol. Reineccius en donna une bonne édition, avec des notes, Helmstadt, 1585, in-4°., à la suite de l'ouvrage de Marc Polo, *De regionibus orientalibus*. Enfin André Muller fit réimprimer ce recueil avec des corrections dans le texte et des additions importantes, Berlin, 1671, in-4°. L'ouvrage de Hayton est estimé par les faits curieux qu'il renferme, et surtout pour l'exactitude des détails géographiques; il a été traduit, d'après la version de Faulcon, en flamand, en italien, en français et en anglais. On indiquera ces différentes traductions à l'art. Hayton. Le traducteur latin est mal nommé *Falconi* dans quelques manuscrits; La Croix du Maine, dans sa *Bibl. françoise*, le nomme Falcoin. Molther, Vossius, Muller, etc. le nomment Falconi; mais

Fabricius a très bien prouvé que son véritable nom est celui qu'on lui donne au commencement de cet article. La famille Faulcon subsiste encore à Poitiers, et a produit des imprimeurs distingués dans leur art. W—s.

FAULCONNIER (Pierre), grand-bailli héréditaire de la ville et territoire de Dunkerque, président de la chambre de commerce, mort dans cette ville, sa patrie, le 26 septembre 1735, a laissé une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, divisé en dix livres, donne l'Histoire de Dunkerque jusqu'en 1718. L'auteur attribue la fondation de la ville à St. Eloi qui, étant venu en 646 prêcher la foi aux Diabintes, bâtit une église dans les dunes; et c'est des noms flamands *Dune-Kercke* (église des Dunes), qu'il tire l'étymologie de Dunkerque. L'ouvrage est orné de petites cartes et de planches qui représentent soit des monuments, soit des hommes célèbres, tels que Michel Jacopsen, Jacques Colaert, le maréchal de Rantzau, Jean Bart, etc; la plupart de ces cartes et planches sont imprimées sur la même feuille que le texte. A. B—t.

FAULHABER (Jean), mathématicien allemand, né à Ulm en 1580, dans la classe des ouvriers, et mort dans la même ville en 1635, enseignait les mathématiques avec distinction dans sa patrie, où il avait la charge d'ingénieur, lorsque Descartes, alors simple officier volontaire dans les troupes françaises en Allemagne et passant à Ulm, lui fit une visite. Le professeur jugea d'abord, à la mine et aux discours de ce jeune officier français, que c'était un avantageux qui ne doutait de rien, surtout lorsqu'il le vit lui promettre pour le lendemain la solution d'une question qui paraissait de la plus grande difficu
fut sa surprise de voir en e
demain son problème résol
nière la plus élégante! C
aventure établit entre eux
sons d'amitié, dans lesq
Montucla, Descartes ne j
rôle de disciple. A l'assura
quelle Faulhaber ne cessait
ser aux géomètres de son
problèmes, qu'il prétendait
par toute autre méthode qu
dont il se croyait seul inv
serait tenté de croire que s
ne figure pas à la suite d
Cardan et de Tartaglia, p
des mathématiciens auxqu
le perfectionnement de l'a
oubli ne vient que de ce qu
qu'en allemand, à une époq
les savants n'écrivaient q
Mais quand on voit son
algebræ se terminer par un
rissé de signes, de chiffres
tres, dont le résultat est l'
du nombre mystérieux 66
pocalypse, on regrette q
réel ait été si mal employé
sing, *De Mathesi sacrâ*
seu abusu mathematum
Wismar, 1707, in-4°. de
Faulhaber a perfectionné l
tion de plusieurs instrume
thématiques, et a publi
mand divers ouvrages qui
la vogue dans leur temps;
métique a été souvent ré
et l'on recherche encore son
che geheimde Magia, o
und- Wunder- Rechnung
und Magog, Ulm, 161
C'est un recueil de récréati
matiques, curieux comme
des plus anciens ouvrages d
L'auteur y annonce avec em
sieurs découvertes merveil
il se réservait le secret. Jea

'solu quelques uns de ces
en publia la solution (en
ious ce titre pompeux :
ngis oder Entdeckung,
verte du nouvel art ca-
le Gog et Magog de J.
, Augsbourg, 1619, in-
s autres ouvrages de Faul-
s citerons seulement les
. *Mathematici tractatus*
germanicè editi, con-
or, novas geometricas et
uot singularium instru-
inventiones, posterior,
menti cujusdam belgæ de
itatum, dimetiendis et
rebus aptum..... latinè
h. Remmelinum. Franc-
, fig. : la date n'est in-
ar le chronogramme Do-
prosplClet (1610). Il
machine assez ingénieuse
er la perspective; II. *Mi-*
metica, etc., Augsbourg,
'., en allemand : c'est un
à son *Arithmetique*. Il y
s procédés arithmétiques
roblème avec la méthode
lont il faisait usage; III.
e Verbesserung, etc.,
, in-4°., avec 2 planches :
ription d'un moulin à ma-
nté par Ramelli, auquel
fit divers perfectionne-
. *Deuxième continuation*
athématique, etc., Ulm,
°., fig. : c'est une descrip-
erses machines assez ingé-
ne planchette perfection-
ompas de réduction à trois
d'un moulin à bras ou à
; V. *Geheime kunstkam-*
Cabinet secret de curio-
ant toutes sortes de stra-
guerre, de secrets inouis
machines admirables),
, in-4°. : il n'y donne que
le catalogue de ces secrets merveilleux, au nombre de cent, mais sans description ni figure; VI. *Academia algebræ*, etc. (ou *Continuation des inventions miraculeuses dans cette science*), Augsbourg, 1631, in-4°. : il y développe sa méthode qu'il avait déjà annoncée dès l'an 1604, dans son *Arithmetische-Cubiccossische-Lustgarden* (ou *Parterre algébrique*). Voyant, dit-il, qu'aucun mathématicien n'avait pu résoudre ses problèmes ni répondre aux défis qu'il leur avait faits depuis quinze ans dans ses divers ouvrages d'algèbre, il fait voir que la méthode de Cardan, ni aucune autre méthode connue jusqu'alors, ne pouvait donner cette solution; VII. *Inventions pour le tracé des redoutes* (pasteyen) *et fortifications*, etc., Francfort, 1610, in-4°.; VIII. *Description d'un nouveau compas de proportion, pour l'usage des fortifications*, Ulm, 1617, in-4°.; IX. *l'Ecole de l'ingénieur*, Francfort, 1610; Nuremberg, 1634, 1637, 4 parties in-4°. — Christophe Erhard Faulhaber, né à Ulm en 1708, y fut fait professeur de mathématiques en 1737, et de théologie en 1763; il mourut le 16 juillet 1781. Outre un livre sur la sainte cène, en allemand, souvent réimprimé, on a de lui huit dissertations sur divers sujets de physique et de mathématiques. L'une, en allemand, rapporte les diverses opinions des savants sur les pluies de sang, Ulm, 1755, in-8°.; les autres, en latin, traitent de l'effet des lentilles (ou verres convexes), des miroirs ardents, de l'incertitude de la variation de l'obliquité de l'écliptique, de l'impossibilité du mouvement perpétuel dans dix machines différentes proposées pour résoudre ce fameux problème, etc. — Albert-Frédéric Faulhaber, médecin en titre de la

ville d'Ulm, sa patrie, y mourut le 26 juin 1775, âgé de trente-deux ans. Il a traduit du latin en allemand la *Nouvelle méthode de traiter la petite-vérole*, par J.-F. Clossius, Ulm, 1769, in-8°. — Elie-Mathieu FAULHABER, frère du précédent, né à Ulm en 1742, y fut fait professeur de mathématiques en 1767, de physique en 1773, de théologie en 1779, et y mourut le 28 mai 1794. Il n'a publié que deux dissertations peu importantes, quelques almanachs, et quelques articles dans le *Journal théologico-littéraire* de Seiler, depuis 1777. *Voy.* les *Notices sur les savants d'Ulm* par Weyermann, pag. 203-217 (en allemand). C.M.P.

FAULKNER (GEORGE), imprimeur irlandais du 18e. siècle, est le premier qui ait exercé sa profession en Irlande avec quelque réputation. Après avoir fait son apprentissage à Londres sous le célèbre Bowyer, il vint vers 1727 s'établir imprimeur-libraire à Dublin, où il se fit connaître par différentes publications utiles. Il était l'imprimeur de confiance du doyen Swift, et fut lié avec le comte de Chesterfield, qui lui a adressé des lettres ironiques fort piquantes où il le compare à Atticus. Ces lettres, ainsi que d'autres adressées au docteur Marsden, furent imprimées en 1777, in-4°. Sa crédulité le rendait souvent l'objet des mystifications des beaux-esprits qu'il recevait à sa table. Ayant eu le malheur de se casser la jambe en fuyant, selon son propre aveu, la fureur d'un mari jaloux, le poète Foote, qui n'épargnait personne, l'introduisit, sous le nom de *Peter Paragraph*, dans sa comédie des *Orateurs*, jouée à Dublin en 1762. Faulkner intenta un procès au satirique, mais son défenseur lui-même apprêta à rire à ses dépens, en le comparant à Socrate, et son adversaire à Aristophane. Le lord Townsend parvint à accommoder leur différend. On a conservé de cet imprimeur quelques lettres où perce un ton de pédantisme et une excessive vanité qui l'a souvent exposé au ridicule; mais ce défaut était racheté en lui par une délicatesse de procédés qui n'est pas commune. Il mourut alderman de Dublin le 28 août 1775. On trouve dans les *Mémoires de Richard Cumberland* (1 vol. in-4°.) des anecdotes curieuses sur George Faulkner. X—s.

FAULKON, *Voy.* CONSTANCE.

FAULTRIER (JOACHIM) naquit à Auxerre, en 1626, d'une famille ancienne. Né avec des talents qu'il avait perfectionnés par de bonnes études et doué des qualités les plus recommandables, il embrassa l'état ecclésiastique, et d'abord se livra à la profession d'avocat. Sa probité et son habileté dans la conduite des affaires lui valurent une brillante clientelle. Un procès pour le comte du Lude lui procura l'avantage d'être remarqué par Louis XIV; ce prince, qui se connaissait en mérite, crut que l'abbé Faultrier pouvait être utile à son service, et le donna à Louvois qui l'employa dans différentes négociations; il les termina heureusement, et s'y acquit une grande réputation de sagesse, de prudence et d'intégrité. L'intendance du Hainaut lui ayant été confiée, il administra cette province avec tant d'habileté, qu'il sut se concilier également l'estime du souverain et l'attachement des administrés. Il était pourvu en commande de l'abbaye d'Ardennes, près Caen, ordre de prémontre, et de celle de Saint-Loup de Troyes; récompenses sans doute de ses travaux et de ses services. Son âge commençant à avancer, et fatigué des affaires, il se démit en 1688, avec la permission

tendance du Hainaut.
, se trouvant libre de
upation, il résolut de
loisir à la culture des
ait toujours beaucoup
it commencé à former
ne; il mit ses soins à
à la compléter, et par-
in monument digne de
ir les sciences et la lit-
le catalogue de cette
liothèque dressé par
iand, qui l'a fait précé-
ge de l'abbé Faultrier.
o). Le roi avait donné à
er un logement à l'Ar-
sa paisiblement le reste
é de ses livres, et en-
mis. Le prince lui con-
ne, l'admettait souvent
son entretien, et vou-
uefois prendre ses con-
mme recommandable
1 mars 1709, âgé de
gretté de tous les gens
de lui une *Lettre* en ré-
bé de Rancé, qui, en
: d'un de ses religieux,
re, y avait inséré des
intageuses à cet état.

L—y.

(Mlle.), née au com-
lu 18e. siècle, dans le
non, fut forcée par ses
brasser la vie religieuse
it où elle avait été élevée.
ame ardente et que les
taient point capables de
essaya de faire parvenir
ux supérieurs ecclésiasti-
out de dix ans elle ob-
qui annullait ses vœux.
fusa de la recevoir, et
à venir à Paris, où elle
aire une ressource de la
: se sentait pour écrire.
s après sa arrivée dans
cette ville, elle conçut une passion violente pour un seigneur anglais; et, séduite par ses promesses, le suivit à Londres. Trahie par son amant, elle se trouva réduite à subsister du produit de ses ouvrages, dont quelques-uns eurent un instant de succès. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'elle vivait encore à Londres en 1777, et qu'elle s'y faisait appeler Mme. Fauque de Vaucluse. Lady Craven (aujourd'hui margrave d'Anspach) la chargea d'enseigner le français à ses filles. Le célèbre sir William Jones reçut aussi d'elle des leçons de cette langue, et lui rendit en retour quelques bons offices pour la composition de plusieurs de ses ouvrages. On a de Mlle. Fauque : I. *Le triomphe de l'Amitié*, Londres (Paris), 1751, in-12. Le style de cet ouvrage ne manque pas de naturel, et on y trouve, dit madame Briquet, des pensées qui naissent du sujet. II. *Abassaï, histoire orientale*, Paris, 1753, in-12, trad. en anglais, Londres, 1759, 2 vol. Ce roman, dit le même auteur, est semé de reflexions justes, fines et ingénieuses. III. *Contes du sérail, traduits du turc*, La Haye, 1753, in-12; ils sont très inférieurs à ceux de Mme. d'Aulnoy, de Mlle. de Lubert, et de la plupart des dames qui se sont exercées dans le même genre; IV. *Les Préjugés trop bravés et trop suivis*, Londres (Paris), 1755, in-12, réimprimé sous ce titre : *Danger des préjugés et Mémoires de Mlle. d'Oran*, Paris, 1774, in-12. V. *La dernière Guerre des Bêtes, fable pour servir à l'Histoire du 18e. siècle*, Londres (Bruxelles), 1758, in-8°., traduit en anglais la même année. VI. *Frédéric le Grand au temple de l'immortalité*, Londres, 1758, in-8°., trad. en anglais. VII. *Les Zelindiens*, in-12; VIII. *Les*

Vizirs, ou *le Labyrinthe enchanté*, conte oriental (en anglais), 2 vol.; il est précédé d'une introduction qu'on attribue à sir William Jones. Il se pourrait que ce roman, que Mme. Fauque présentait comme étant son premier essai dans la langue anglaise, ne fût que la traduction d'*Abassaï*. IX. *la Belle Assemblée anglaise*, ou *les Amusements de la bonne compagnie, entremêlés d'histoires intéressantes et d'anecdotes authentiques, qu'on suppose avoir été racontées par différentes personnes de qualité retirées du cercle brillant du beau monde*, 1774, en anglais. X. *Dialogues moraux et amusans*, en anglais et en français, Londres, 1777, in-12; l'élégance et la correction du style de la partie anglaise de ces dialogues, pourraient étonner si l'on ne savait que sir William Jones s'était chargé de l'épurer. Un critique, qu'on ne soupçonnera pas d'être favorable à Mlle. Fauque, l'abbé Sabathier, dit qu'on ne peut lui refuser de l'esprit et du talent pour écrire, mais que dans ses ouvrages elle a plus consulté l'imagination que la nature. Elle a laissé en Angleterre la réputation d'une femme aussi aimable que spirituelle.

W—s et X—s.

FAUR. *V.* PIBRAC et SAINT-JORRY.

FAURE (CHARLES), abbé de Ste.-Geneviève et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, était né à Luciennes, près de Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble, originaire d'Auvergne. D'une humeur douce, d'un esprit docile, d'un cœur sensible et généreux, le jeune Faure montra dès son enfance des inclinations vertueuses et un penchant naturel vers la piété, qui le faisait se plaire aux offices et aux cérémonies de l'église. Il n'avait guère que huit ans lorsque le tonnerre tomba sur lui; on le vit tout environné de flammes, et ce ne fut pas sans surprise qu'on trouva qu'il n'avait reçu aucun mal. Son père, homme vertueux et instruit, fut son premier maître. On l'envoya ensuite à Bourges étudier chez les jésuites. Il y fit une partie de ses humanités, et revint dans la maison paternelle. Dans la suite, il alla les achever à la Flèche. Il était à peu près dans l'âge où l'on songe à prendre un état, lorsque son père mourut, ne laissant point une fortune considérable. La mère du jeune Faure crut favoriser ses inclinations et en même temps pourvoir à son sort en le faisant entrer dans l'abbaye de St.-Vincent de Senlis; il y prit l'habit de chanoine régulier. Il fit profession le 1er. mars 1615. Cette abbaye, comme beaucoup d'autres, par suite des guerres civiles et par l'introduction de la commende, était tombée dans un grand relâchement. Le jeune Faure, extrêmement pieux, ne tarda point à s'en apercevoir. Sa piété et sa régularité contrastaient avec la conduite de presque tous les religieux de cette maison, et semblaient les condamner. Il n'est pas douteux qu'il n'eût été renvoyé, si les religieux n'avaient pas craint de déplaire à leur abbé, ami particulier de la mère du jeune religieux. Heureusement pour le frère Faure, il fut encouragé et soutenu dans ses bons desseins par un respectable ecclésiastique du diocèse de Beauvais, nommé M. *Ransson*, qu'on avait appelé dans la maison pour avoir soin des novices; circonstance qui seule fait voir combien cette maison était dénuée de bons sujets, puisqu'on n'y avait pas trouvé un religieux qui pût ou voulût se charger d'un emploi dont le premier devoir est de donner le bon exemple. Ce M. Ransson lui-même fut l'objet de beaucoup de per-

Au mois d'octobre suivant, Faure se rendit à Paris pour philosophie et sa théologie iversité. Il se logea au colans, alors dirigé par M. Bour- Bourdoise). Le jeune chaulier mena dans cette maison lus édifiante et la plus pénitageant son temps entre les de piété et l'étude. Après avoir gré de bachelier en théolole sollicita de faire son cours pour prendre le bonnet de mais, soit humilité, soit que plus importants le rappeans son abbaye, où il soudemment que la régularité se il s'y refusa. Il s'y était fait s changements et bien conux vœux du P. Faure. Le emple, les sages conseils de on n'avaient pas été sans fruit. nt fait une forte impression religieux de l'abbaye de St.- les PP. Baudouin et Branraient sincèrement repris l'esleur état, et souhaitaient onne réforme s'établît dans son. Le prieur et tous ceux osaient à ce pieux dessein, ar un coup de la Providence, orts dans le courant d'une e P. Baudouin fut élu prieur, Faure contribua beaucoup ction. Lui-même fut nommé ur et maître des novices. Tous ent la main à l'œuvre. Bienison changea de face, et de- i régulière qu'auparavant elle t. On travaillait alors, par orouis XIII, à la réforme des ordres religieux; plusieurs tions s'étaient déjà réformées. nal de la Rochefoucauld avait gé par le roi de ce qui conx maisons de chanoines réet dès l'an 1622, il avait obtenu de Rome un bref qui l'autorisait à introduire la réforme dans les maisons qui en avaient besoin. Il connaissait le zèle du P. Faure, et se servait de lui avec succès. Déjà, à l'exemple de St.-Vincent, plusieurs maisons de chanoines réguliers s'étaient réformées. On tirait de cette abbaye des religieux, pour porter l'esprit de régularité dans celles où il s'était affaibli. Le cardinal nomma le P. Faure visiteur et supérieur des maisons réformées. Le projet de cette éminence était de prendre quarante maisons de celles qui étaient les moins éloignées de Paris, et de les réunir sous chapitre général, avec la dénomination de *congrégation parisienne;* mais le roi l'ayant nommé à l'abbaye de Ste.-Geneviève avec l'intention que la réforme y fût introduite, le plan du cardinal s'agrandit. Il résolut de faire de cette abbaye le chef-lieu de la congrégation, en lui agrégeant des maisons de toutes les provinces du royaume, et de lui donner le nom de *congrégation de France.* Cependant douze religieux de St.-Vincent et quelques autres tirés des maisons réformées, avaient été introduits dans l'abbaye de Ste.-Geneviève et en avaient pris possession le 27 avril 1624. Le zèle du P. Faure ne se relâchait en rien : en sa qualité de visiteur et de vicaire-général, il parcourait les maisons, faisait des réglements, instituait des séminaires, veillait soigneusement à l'observation de la règle, et chaque année la congrégation se grossissait de nouvelles maisons qui demandaient à s'y réunir. D'un autre côté, on sollicitait à Rome la bulle d'érection de la congrégation; elle fut expédiée le 3 février 1634. Par les dispositions de cette bulle, l'abbaye de Ste.-Geneviève devait avoir un abbé régulier après la démission

du cardinal. Jusque-là, l'abbé élu n'était que son coadjuteur, et il exerçait sur la congrégation la supériorité générale pendant son triennat. Le 17 octobre de la même année, le chapitre-général s'assembla à Ste.-Geneviève pour l'élection d'un supérieur-général. Tous les vœux se réunirent sur le P. Faure. Il fut élu abbé-coadjuteur de Ste.-Geneviève et supérieur-général de la congrégation. Trois ans après, cette dignité lui fut continuée dans un second chapitre-général; mais comme, par les dispositions de la bulle, on ne pouvait pas être élu trois fois de suite, quelques instances que fissent les religieux pour que le P. Faure fût encore continué, il dut se démettre après ce deuxième triennat. On élut à sa place le P. Boulart. Néanmoins, un acte du chapitre général conserva au P. Faure des pouvoirs si étendus, que le P. Boulart lui-même ne pouvait rien faire que de son conseil. Le triennat du P. Boulart étant écoulé, le P. Faure fut de nouveau élu, pour la troisième fois, *à l'unanimité*. C'est au commencement de ce troisième généralat triennal, qu'épuisé avant l'âge par les fatigues et les austérités, cet excellent religieux, dans le cours de ses visites, tomba malade d'une manière inquiétante. On le ramena de Chartres à Paris. Quel que fût son état, il continua ses travaux pendant deux mois que dura sa maladie, et eut le courage de mettre la dernière main à ses constitutions; il dressa même des mémoires et des instructions sur des objets importants. Il expira le 4 novembre 1644, âgé de cinquante ans. L'ardeur de son zèle l'avait porté à étendre le bien de son institut jusqu'en Irlande. L'année même de sa mort, il avait admis à la profession sept jeunes irlandais, qui retournèrent dans leur pays prêcher la foi, et dont quelques uns reçurent la palme du martyre. Les ouvrages du P. Faure sont: I. ses *Constitutions*, « ouvrage admirable et tout rempli de l'esprit de Dieu, » dit son historien; II. *le Directoire des Novices*, plusieurs fois réimprimé, et que le P. Adam Schirmbech, jésuite allemand, a traduit en latin et publié à Munich, sous le titre de *Palestra religiosa*; III. différents *Traités* manuscrits, dont un *de la persévérance*, et un autre intitulé: *Idées des choses qui serviront à conserver l'esprit de piété dans la congrégation;* IV. *Samuel christianus*, Paris, 1638, livre composé pour les séminaires de la congrégation; V. des *Exhortations* et des *Dissertations* sur divers sujets; VI. des *Lettres* inédites en grand nombre, où il est traité des *matières les plus importantes du salut et de la perfection religieuse*. Il y a une *Vie du P. Faure*, 1 vol. in-4°., Paris, 1698. Il paraît que le P. Lallemant, prieur et chancelier de Ste.-Geneviève, en avait ramassé les matériaux et l'avait commencée. Le P. Chartonnet, aussi prieur de Ste.-Geneviève, y a mis la dernière main et l'a publiée. On y trouve l'histoire des chanoines réguliers, dont le P. Faure a été le principal supérieur. L—r.

FAURE (François), évêque d'Amiens, était né le 8 novembre 1612, à Ste.-Quitière, près d'Angoulême. Il annonça dès son enfance un goût très vif pour la retraite, et à peine eut-il terminé ses études, qu'il sollicita son admission dans l'ordre des Cordeliers. Les épreuves du noviciat ne le rebutèrent point, et il prononça ses vœux à l'âge de dix-sept ans. Le jeune Faure était doué d'un esprit vif et agréable, il parlait avec facilité et paraissait également propre à réussir dans les sciences ou dans les affaires. Ses supérieurs

os de l'envoyer à Paris, de théologie. Il soutint r le doctorat, de ma- rmer l'opinion qu'on nérite. Le cardinal de it entendre un homme ii parlait d'une manière ; il fut satisfait de la sa- éponses, et se déclara . Après la mort du car- e Anne d'Autriche se fortune de Faure, et le us-précepteur de Louis ives de reconnaissance ient qu'il donna à cette lant les troubles de la valurent l'évêché de où il fut transféré à celui 654; Faure se montra tenir et d'accroître l'é- juridiction. Il eut à ce oute très vive avec le Florent de Roye, qui voir se passer de l'ap- l'évêque pour adminis- ments, puisqu'il était chapitre. L'affaire, dé- lusieurs mémoires, fut seil d'état, qui ne la ju- finitivement. L'évêque sta à plusieurs assem- gé, et fut presque tou- l'en présenter les délibé- robation du roi. Il con- ir de la cour jusqu'à sa riva à Paris, le 11 mai âgé de soixante-quinze s fut transporté à Amiens s la cathédrale. Les ou- aure a publiés sont fort le sa réputation, et lui , de son vivant, des épi- z piquantes. On a de lui : *statuts synodaux pour Amiens;* une *Censure provinciales* ; une *Or- tre le Nouveau Testa- ment de Mons*, réfutée par Lenoir, théologal de Séez; un *Panégyrique de Louis XIV*, Paris, 1680, in-4°. et des *Oraisons funèbres* de la reine Anne d'Autriche, sa bienfaitrice, d'Henriette Marie, reine d'Angleterre, et de Gaspard IV de Coligny.

W—s.

FAURE DE FONDAMENTE (François de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes, de parents protestants, avant le milieu du 17°. siècle, fit son délassement de la culture des lettres. Son goût et ses lumières lui acquirent l'estime des beaux-esprits de son temps. Pélisson, qui lui était d'ailleurs uni des nœuds du sang et de l'amitié, lui dédia son *Histoire de l'Académie françoise.* Il fut un des premiers membres que les fondateurs de celle de Nîmes s'adjoignirent, avant même que cette société eût une existence légale. Il reçut, avec un de ses collègues, la mission d'aller solliciter les lettres patentes qui devaient consolider cet établissement. Ses rapports avec Pélisson, et d'autres hommes de lettres non moins considérés, facilitèrent le succès de ses soins. Il fut moins heureux lorsqu'on le chargea ensuite de négocier l'association de la nouvelle académie avec l'académie française : il réussit à intéresser à ce projet, Pélisson, Charpentier, le duc de Saint-Aignan et l'abbé Fléchier ; mais leur zèle fut impuissant contre les obstacles que suscitèrent alors un grand nombre de leurs confrères. Il était réservé à Fléchier d'en triompher quelques années plus tard, lorsque, devenu évêque de Nîmes, et protecteur de l'académie de cette ville, il voulut se montrer digne de ce dernier titre. Faure n'a publié aucun ouvrage, mais on sait qu'il en avait composé un sur *la Science des Médailles;* qu'il s'occupait d'une *Tra-*

duction de Quintilien, et qu'il avait aussi traduit l'*Epître d'Aristenète*, *sur le luxe et la mauvaise humeur des Femmes*. On ignore l'époque précise de sa mort ; mais on voit, par les registres de l'académie de Nîmes, que son éloge fut prononcé dans le sein de cette compagnie, par M. Guiran, le 9 août 1686. V. S—L.

FAUST. *Voy.* FUST.

FAUST (Jean), né vers le commencement du 16e. siècle, était fils d'un paysan de Weimar, d'autres disent de Kundling. Il fut élevé par un de ses oncles, qui le fit étudier en théologie. Malgré son penchant à la débauche, Faust termina son cours et se fit recevoir docteur. Mais bientôt il se dégoûta de cette science, cultiva la médecine, l'astrologie, et se livra surtout à la magie. De ce moment, ses historiens ne sont plus que d'insipides romanciers, qui débitent mille absurdités sur son compte. Ils le font conjurer le diable, s'asservir un esprit infernal, nommé Mephostophile, avec lequel il fit un pacte de vingt-quatre ans, descendre aux enfers, parcourir les sphères célestes, toutes les contrées de ce monde sublunaire, s'entourant partout de prestiges, jouant des tours dignes d'un écolier, ayant commerce avec la fameuse Hélène, femme de Ménélas, faisant apparaître Alexandre-le-Grand devant Charles-Quint, et, pour terminer convenablement la scène, ayant le col tordu par le diable, à l'expiration de son pacte. Bien plus infaillible encore que l'illustre Mathieu Laensberg, Faust débitait tous les ans en Allemagne des Almanachs qui, dictés par Belzebuth, ne pouvaient manquer d'avoir un grand succès. Tels sont les faits merveilleux que rapporte George-Rodolphe Widman, qui publia à Francfort, 1587, in-8°., l'histoire de J. Faust et de Christophe son valet. Cette histoire, ou roman, réimprimé à Berli et à Francfort, 1591 ; repar bourg, 1598-1600, in-4° avec des commentaires hi physiques et moraux, et s puis, mais avec plus ou mutilations, disent les p des éditions corrigées. Ces taires sont le comble de l'ig de la bêtise. L'histoire de traduite en anglais, en l 1592, in-8°.; 1687, 2 vo in-4°.; et en français, Palma Cayet, Paris, 160 1604; Paris, 1673; Cologn les), 1712, in-12, etc. consacré un article à Jean fin du dernier volume de *toire des Folies humai* trouve les *Conjuratione* auxquelles il ne manque q res mystérieuses qui doiv jointes, pour que le lect opérer les mêmes prodiges gicien de Weimar. Les A assez amis du merveilleux vent mis sur la scène la docteur Faust aux enfers. bre sont le célèbre Goeth et J. F. Schink. Trithem ancien de tous, J. Manlius Wier, Del Rio, et même et Gessner, ont parlé plu longuement de Faust et de tements ; bien plus, Pierr Arpe a donné le catalogue vrages magiques. Malgré gnage de ces écrivains, d'autres, et peut-être av regardent ce personnage tièrement imaginaire, son comme un roman fait à pl ques-uns, entre autres C rius, se sont avisés de cr légende de Faust est une s

s moines contre Jean Fust,
renteurs de l'imprimerie,
laient ces cénobites, d'une
qui leur enlevait les utiles
le copistes de manuscrits.
uteurs ont réfuté cette opi-
ondée. Zeltner avait com-
e sujet : *Schediasma de præstigiatore ex Joanne quibusdam ficto.* On peut
sulter sur Faust, Struvius,
Introd. in not. rei litt., et
ibl. antiq., ainsi que J.
mann, qui a publié *Dis-*
storica de Fausto præsti-
Vittemberg, 1683, 1693,
°. D. L.

(Jean-Frédéric), histo-
Aschaffenbourg en Fran-
le 16e. siècle, n'est connu
ouvrage suivant : *Limbur-*
i, sive fragmentum Chro-
et dominorum Limbur-
d Loheram è manuscrip-
bus, Heidelberg, 1619,
e Chronique est peu esti-
n autre écrivain du même
a même famille, et qu'Ade-
fils du précédent, a publié
d, la *Chronique de la ville*
ort-sur-le-Mein, 1660,
'était adonné à l'étude de la
raïque, et mit *en vers la-*
ie du Talmud, qui est rela-
ariages. Son ouvrage ano-
t sous ce titre : *Tractatus*
tibus judæorum matrimo-
'almudicus, latinis dona-
, Bâle, 1699, in-4°. —
Faust, d'Aschaffenbourg,
ndic à Francfort, publia en
s la même ville, ses *Con-*
ærario, in-fol. C'était le
gt ans de travaux et de re-

W—s.

INA (Signora). *V.* Hasse.

FINE (Annia-Galeria-Faustina), naquit l'an 140, d'Annius Verus, qui avait été trois fois consul, et qui faisait remonter son origine à Numa. Au lieu de conserver pur ce beau titre de gloire qu'elle relevait encore par son mariage avec Antonin-le-Pieux, Faustine suivit la pente naturelle qu'elle avait pour le plaisir, et le plaisir la conduisit au vice. Assise sur le trône des Césars, Faustine le souilla par ses débauches, autant que son époux l'illustra par ses vertus. Antonin gémissait de ses débordements, mais le caractère de douceur et de modération de ce prince lui faisait fermer les yeux sur la conduite de l'impératrice. Cet excès d'indulgence, qui aurait ramené à son devoir un cœur moins corrompu, ne fut pour Faustine qu'une espèce d'encouragement au libertinage. Sure de l'impunité, elle s'y livra sans retenue. Elle vécut constamment au milieu des déréglements les plus honteux, et tel était l'aveuglement du prince, qui toléra ses débauches pendant sa vie, qu'il la fit placer après sa mort au rang des déesses. Il lui fit élever des autels et des temples, et voulut que ses statues fussent portées dans la procession des jeux du Cirque, avec celles des divinités de l'empire. Un grand nombre de médailles nous ont conservé les traits de cette princesse. Antonin ne manqua pas de lui donner encore, sur celles qu'il fit frapper après sa mort, le titre de *Diva*. Elles font mention de la dédicace du temple qui fut construit en son honneur, et dont on voit encore aujourd'hui à Rome de belles ruines, à l'église de St.-Laurent *in Miranda*. Une des plus précieuses de ces médailles est celle qui rappelle l'institution des filles Faustiniennes, et qui a pour légende : *Puellæ Faustinianæ*. Faustine avait épousé Antonin avant qu'il eut été adopté par

Adrien, et elle mourut à l'âge de trente-six ans, trois ans après qu'il eût été créé Auguste. Elle avait eu deux fils, qui périrent fort jeunes. Les monuments seuls nous ont transmis leurs noms. L'un se nommait *Marcus Galerius Antoninus*, dont nous possédons une belle médaille grecque au revers de la tête de sa mère. Les inscriptions nous donnent le nom du second (*Aurelius Fulvius Antoninus*), et celui d'*Aurelia Fadilla*, sa sœur, qui mourut aussi de bonne heure. Le seul enfant qui lui survécut fut *Faustine* jeune, épouse de Marc-Aurèle. — Faustine jeune (Annia Faustina), surpassa sa mère par la dissolution de ses mœurs. Commode son fils, passait pour être le fruit de ses amours adultères; souvent elle choisissait ses amants dans la classe du peuple la plus obscure. Si Messaline n'avait pas vécu avant elle, ce serait Faustine qui aurait conservé le honteux privilége de prêter son nom aux femmes impudiques. On engagea souvent Marc-Aurèle à la répudier : « Il faudra donc lui rendre sa dot, » disait ce prince trop indulgent, et cette dot était l'empire. Nous ne retracerons point ici toute l'infamie de sa conduite, les nombreux excès auxquels elle se livrait n'échappèrent pas à la raillerie et à la censure des Romains; son époux seul ne l'en punit point. On blâme Marc-Aurèle de cette faiblesse; peut-être a-t-il ignoré une partie de ces désordres, ou craint d'imprimer une tache à la dignité impériale. En punissant les travers de l'impératrice, il eut justifié les bruits populaires qui la flétrissaient. Faustine fut accusée d'avoir contribué à la mort de Lucius Verus, son gendre, pour qui elle avait eu des complaisances criminelles, et qui s'en était vanté. On lui reproche aussi d'avoir excité Avidius Cassius à la révolte. (*Voy.* Avidius Cassius); mais puisque les auteurs anciens n'établissent pas ce fait comme constant, nous sommes bien moins en état de l'éclaircir aujourd'hui. Nous savons au contraire, par une lettre de Marc-Aurèle, qu'elle avait engagé ce prince à punir sévèrement les complices de Cassius. Faustine accompagna l'empereur en Asie, vers l'an 174, et mourut subitement en Cappadoce, dans un village nommé Halala, situé auprès du mont Taurus. Marc-Aurèle pleura cette princesse comme s'il avait perdu la femme la plus vertueuse; il fonda dans le lieu où elle mourut, une ville à laquelle il donna le nom de *Faustinopolis*, et rendit à sa femme les mêmes honneurs qu'Antonin avait rendus à la sienne. On peut voir dans Dion et Capitolin, jusqu'où fut portée à cet égard la faiblesse de Marc-Aurèle. Sur ses médailles, elle fut appelée de son vivant *Mater Castrorum* (Mère des Armées). C'est la première fois qu'on y voit paraître ce titre, dont plusieurs impératrices se décorèrent après elle. Mais rien n'est plus étrange que d'y trouver la légende *Pudicitia*. Malgré tous les honneurs qui lui furent décernés par Marc-Aurèle, on ne connaît encore jusqu'ici aucune médaille en or de Faustine, frappée après sa mort. Les autres cependant nous font voir qu'elle fut mise au rang des Dieux, et Capitolin nous apprend que Marc-Aurèle lui dédia un nouvel établissement des filles Faustiniennes. Faustine eut plusieurs enfants de Marc-Aurèle, *Vibia Aurelia*, *Sabina* et *Fadilla*, dont les inscriptions publiées par Gruter et Muratori, nous ont conservé les noms; *Lucile*, qui épousa Lucius Verus, associé à l'empire par Marc-Aurèle; deux fils jumeaux, *Commode* qui succéda à son père, et qui hérita de tous les vices

re, et *Antoninus* qui mourut
e; enfin elle fut mère d'*An-
rus*, déclaré César à l'âge de
, et qui mourut peu de temps
l nous reste de ce dernier
uelques médailles et médail-
es et romains, sur lesquels il
titre de César, et qui sont de
rande rareté. — Les médailles
ous font connaître le nom d'u-
: Faustine (*Annia Faus-*
épouse de l'empereur Elaga-
ui ne semblait choisir une
que pour la répudier. Le
de ses divorces égala celui
riages que son caprice lui
ntracter. Annia Faustina des-
de Marc-Aurèle : mariée à
ius Bassus, elle résista long-
ux sollicitations d'Elagabale,
le parti de faire assassiner le
Bassus, pour épouser sa
aussi célèbre par sa beauté
sa naissance et ses belles qua-
es historiens qui parlent de
ncesse, sans nous faire con-
n nom, ne sont pas d'accord
oque où elle devint épouse
ale. Dion veut qu'elle ait été
ière femme, Hérodien au con-
i désigne comme la dernière.
ivains modernes sont d'après
meurés partagés d'opinion;
bbé Belley, qui a rendu à
e et à la numismatique tant
ices importants, a enfin éclair-
e manière victorieuse, par
urs des médailles, ce point
onologie, en établissant que
a Paula avait été la première
d'Elagabale, Aquilia Severa
nde, que celle-ci avait été
e pour faire place à Faus-
envoyée à son tour pour voir
venir reprendre le titre d'é-
près de ce sybarite insensé.
édailles de Paula, d'Aquilia et
d'Annia Faustina, frappées en Egypte, avec les dates de chaque année du règne d'Elagabale, sont les monuments dont l'abbé Belley s'est servi dans sa dissertation (1). Les médailles d'Annia Faustina sont fort rares; c'est par cette raison que les faussaires se sont plu à les reproduire souvent: plusieurs coins modernes, qui avaient été placés avec confiance dans certains cabinets, en ont été exclus à mesure que les connaissances numismatiques se sont agrandies. T—n.

FAUSTINUS (Périsaule), de..... est auteur de deux poëmes latins, intitulés l'un : *De honesto appetitu*, l'autre : *De triumpho stultitiæ*, imprimés sans date à Rimini, chez Jérôme Soncino. Ce livre est d'une extrême rareté. L'exemplaire qu'en possède la bibliothèque Mazarine, n°. 21256, porte sur le titre qu'il est d'une seconde édition (*iterùm excusa*); il est in-8°. caractères italiques très menus, feuillets non chiffrés, mais signaturés depuis A jusqu'à H inclusivement. Le premier poëme s'étend jusqu'au feuil- D. iiij recto. Il semblerait, d'après Maittaire, tome Ier. de son *Index annal. typogr.*, pag. 393, que les Rusconi de Venise auraient imprimé après coup leur nom et la date de 1524 sur quelques exemplaires; mais rien de cela ne paraît sur l'exemplaire de la bibl. Mazarine. Soncino a dédié le premier poëme à Gorus Gerius, évêque de Fano, et vice-légat de Bologne. Le sujet de ce poëme est la modération dans les désirs: l'autre, partagé en trois livres, peint les folies du premier

(1) La première médaille de Julia Paula que cite l'abbé Belley dans sa dissertation, porte la date de l'an trois du règne d'Elagabale. Nous en possédons une qui est inédite, avec la date de l'an deux; ce qui pourrait faire remonter de quelques mois l'époque du mariage de cette princesse, telle qu'elle est fixée par l'abbé Belley. Voyez *Mémoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Histoire, pag. 60, tom. 42.

niers contiennent le récit des événements qui se sont passés en Arménie depuis l'an 340 jusque vers l'an 390 de notre ère, sous le règne des rois Khosrou II, Diarn II, Arschak II, Bab. Varaztad, Arschak III, Vagharschak II et Khosrou III. Cet écrivain est très prolixe. Son style dur et barbare fait connaître facilement que la langue arménienne n'était pas sa langue naturelle. Il contient une très grande quantité de faits qu'on ne pourrait trouver ailleurs. S. M—N.

FAUVEAU ou FULVIUS (Pierre), poète latin, naquit à Noaillé en Poitou, dans le 16e. siècle. Il ne vit dans la culture des lettres qu'une occupation agréable, et ne chercha point à se faire de son talent un moyen d'acquérir de la fortune et de la réputation. Il était lié d'une amitié très étroite avec Muret et Joachim du Bellay. Scévole de Ste.-Marthe rapporte que ces trois poètes ayant établi entre eux un concours, le prix en fut adjugé à Fauveau, par Macrin. Il avait composé des poésies dans le goût antique, dont on vantait la pureté de style et la finesse des pensées, et des tragédies dont Sénèque lui avait fourni le sujet; mais que ses amis trouvaient supérieures à son modèle. On n'a conservé des ouvrages de Fauveau que quelques petites pièces recueillies d'abord par Roland Betaulaud, son contemporain, et insérées ensuite dans le tome Ier. des *Deliciæ poëtarum Gallorum*, de Gruter. Fauveau mourut à Poitiers en 1562, non, comme on l'a répété d'après Ste.-Marthe, du saisissement que lui causa la vue des désordres commis par les calvinistes, mais d'une maladie qui est la suite ordinaire du déréglement des mœurs. W—s.

FAUVEL D'OUDEAUVILLE. *V.* Fermanel.

FAUVELET DU TOC (Antoine), secrétaire des finances de
frère de Louis XIV, a publi
toire des secrétaires d'e
tenant l'origine, les progr
blissement de leurs charg
1668, in-4°.; elle comme
née 1547, où Henri II pa
ministration du royaume e
secrétaires, qui furent
Clausse, de l'Aubepisne e
mais on sait que ce ne fut
règne de Charles IX que
taires d'état commencère
pour le roi. Il y a des
dans cet ouvrage, et des p
qu'on ne trouve pas ailleu
toire de Henri, duc de
ris, 1666, Cologne, 166
Fauvelet a retouché le styl
vrage, et en a signé l'ép
toire; mais il en existe
crits portant des initiales
le nom du véritable auteu
n'est pas encore parvenu

FAVART (Charles-S
teur dramatique, né à Par
vembre 1710, était fils d'
en renom, qui se glorifiai
venté les échaudés, et qu
moments de loisir, s'amu
sonner les mœurs du te
fit une partie de ses étude
de Louis-le-Grand, et co
bonne heure à faire des
coup d'essai, intitulé : *D*
la difficulté de réussir
était loin d'annoncer un ta
de surmonter cette diffic
réussit un peu mieux dans
de *la France délivrée pa*
d'Orléans, ouvrage qui
prix à l'académie des je
Favart, toutefois, n'eut
succès qu'au théâtre, parti
à l'opéra-comique et aux
il donna plus de soixa

ites remplies d'esprit, de
et de gaîté. On distingue
lies productions, *la Cher-*
sprit, *Acajou*, *la Fête*
u, *Annette et Lubin* (il
ette pièce si connue et si
en société, avec Mme. Fa-
ourdet de Santerre), l'*As-*
e Village, *Ninette à la*
stien et Bastienne, *Isa-*
ertrude, *la Fée Urgèle*,
mneurs, *l'Amitié à l'é-*
Belle Arsène, *les Réve-*
eillées des Grecs, *etc.....*
e de *Soliman II*, ou *les*
anes, qui fut long-temps
Italiens, et qui est mainte-
ertoire du théâtre Français,
l était en état de s'élever au-
genre de l'Opéra-Comique.
s que cet ouvrage ne se res-
u du goût qu'on avait alors
gon des boudoirs; mais ce
l, bien moins sensible dans
Sultanes, que dans les au-
représentées à la même
e trouve racheté par une
elligence de la scène, par
ns piquantes traitées avec
rtout par l'enjouement qui
tout le dialogue, étince-
aits ingénieux. On en peut
de sa comédie de *l'Anglais*
ux (en un acte et en vers
mposée, ou plutôt impro-
casion de la paix de 1763.
nt la fécondité était prodi-
alut aussi s'élever au genre
péra; il refit, pour l'Acadé-
de musique, une de ses
pièces, intitulée *Cythère*
mais malgré tout le talent
h qui il s'était associé, cette
l'un genre un peu libre,
e succès qu'il en attendait.
de l'Opéra-Comique, dont
t le plus ferme soutien,

ayant porté ombrage aux Italiens, fut supprimé en 1745, et l'auteur de la *Chercheuse d'Esprit*, se trouva trop heureux d'obtenir la direction de la troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe. « J'étais » obligé, dit-il, dans une de ses lettres, » de suivre l'armée, et d'établir mon » spectacle au quartier-général. Le » comte de Saxe, qui connaissait le » caractère de notre nation, savait » qu'un couplet de chanson, une plai- » santerie, faisaient plus d'effet sur » l'ame ardente du Français, que les » plus belles harangues. Il m'avait ins- » titué chansonnier de l'armée; et j'é- » tais chargé d'en célébrer les événe- » ments les plus intéressants. » Il faudrait trop d'espace pour rappeler ici les impromptus de tous genres que Favart eut occasion de faire pendant cette campagne, tantôt pour annoncer aux officiers de l'armée qu'ils allaient attaquer l'ennemi; tantôt pour féliciter ces braves des lauriers dont ils venaient de se couvrir. « A Ton- » gres, la veille de la bataille de Ro- » coux, dit l'auteur des *Anecdotes* » *Dramatiques*, le maréchal de Saxe » donna ordre à M. Favart, directeur » de sa comédie, de faire un couplet » de chanson pour annoncer cet évé- » nement comme une bagatelle dont » le succès n'était pas même douteux. » Ce couplet fut fait tout de suite, » entre les deux pièces, et chanté par » une actrice fort aimable, sur l'air: » *de tous les Capucins du Monde*:

Demain nous donnerons *relâche*,
Quoique le directeur s'en tâche.
Vous voir comblerait nos desirs;
On doit céder tout à la gloire;
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs,
Vous, ne songez qu'à la victoire.

» Ensuite on annonça, pour le surlen- » demain, *le Prix de Cythère* et *les* » *Amours grivois*, qu'on représenta » effectivement comme un prélude des » réjouissances publiques, ce qui fit

» dire au camp que le maréchal avait » préparé le triomphe avant la vic- » toire. » Ce fut à cette époque que l'illustre vainqueur de Fontenoy et de Rocoux, épris d'amour pour madame Favart, essaya tous les moyens de vaincre les scrupules de cette charmante actrice, et alla même, dit la chronique, jusqu'à quelques abus d'autorité. Madame Favart fit d'abord, à ce qu'il paraît, une resistance héroïque. En vertu d'une lettre-de-cachet, on la sépara de son mari, qui prit la fuite, et on la renferma dans un couvent de province, où elle resta plus d'une année :

Mais l'ame la plus ferme a ses jours de faiblesse.

Cette intéressante captive obtint la liberté de se rendre à Paris ; les persécutions dirigées contre l'honnête Favart cessèrent aussitôt; et, loin de s'en féliciter, il n'en conçut, avec raison, que plus d'inquiétudes. De retour dans la capitale, où il se fixa, il se voua entièrement à la culture de l'art dramatique. L'abbé de Voisenon, avec lequel il se lia (et qui devint chez lui l'*Ami de la Maison*), s'associa à quelques-uns des ses travaux. On ne peut nier que cet abbé n'ait réellement eu part à l'*Amitié à l'épreuve*, et au *Jardinier supposé ;* il fit de légers changements, il ajouta quelques vers de sa façon, à la jolie pièce des *Moissonneurs*, ainsi qu'à la *Fée Urgèle ;* mais ce fut à tort qu'on voulut dans le monde lui faire honneur des meilleurs ouvrages de son ami. « Favart, dit » Laharpe, avait beaucoup plus d'es- » prit que l'abbé de Voisenon; mais il » se laissait bonnement protéger par » celui qui, dans le fond, lui devait » sa petite réputation. » Ce ne fut qu'à la longue que l'on s'aperçut, en comparant les ouvrages imprimés de l'un et de l'autre, que ceux de Favart étaient tous de la même main et goût, c'est-à-dire faciles, d turels, tandis que les pro Voisenon n'étaient guère re de jeux de mots, de jargon esprit. En 1769, la Comé offrit à Favart une pensio de 800 fr., en lui impo gation de donner au moins ces par an, et de renon vailler pour les autres Blessé d'une proposition q blait plus à l'offre d'un m un témoignage de reconna la refusa noblement en disa » neur m'est plus cher qu » je ne sais pas vendre m Les comédiens, un peu accordèrent alors, sans cette faible rente, dont il reste de sa vie. Il mourut 1792, des suites d'un ca monaire. De tous les aute travaillé pour l'Opéra-Co vart est, sans contredit, peint avec le plus de vérit timent les amours de villa le plus constamment uni des idées, l'élégance, la fl style à la connaissance de n'était pas moins estima qualités sociales que par et l'extrême bonté avec la laissait injustement dépo partie de sa gloire littérair l'éloge de sa modestie. O en 1809 le *Théâtre cho vart*, 3 vol. in-8°., et l'o d'y donner la liste chron tous ses ouvrages dramatiq ces de théâtre ont été réuni en 8 volumes in-8°. avec pice imprimé pour chaque en 1772, par le même forma les tomes IX et X d lection. — Son fils, Charl Joseph-Justin Favart, n

. février 1806, acteur du ien, a donné aussi quelques *Diable boiteux*, opéra co- un acte (1782); le *Démé- d'Arlequin*, comédie en lée de vaudevilles (1783); *e réunie*, 1791, in-8°.; *les lies*, 1786; *le Mariage* 1787; les trois premières sont imprimées. Il a aussi quelques poésies fugitives. , M. A. P. C. Favart, son , et M. H. F. Dumolard, un ouvrage en 3 volumes titulé : *Mémoires et Cor- ce littéraire, dramati- ecdotique, de C. S. Fa- r* trouve des détails qui ont t ; mais les éditeurs n'ont pas été assez difficiles dans es poésies posthumes qu'ils entrer. MM. Barré, Radet aines ont fait représenter le 793, une petite comédie in- *avart aux Champs-Ely- apothéose.* F. P—T.

RT (Marie-Justine-Benoncray), épouse de imon Favart, dont il vient lé, était une actrice célèbre ces de son esprit et par variété de ses talents. Elle Avignon le 15 juin 1727, ée à Lunéville. Son père et taient attachés à la musique Pologne Stanislas. On dit ince, protecteur éclairé des a bonté de contribuer lui- éducation de la jeune Du- qui avait annoncé de bonne plus heureuses dispositions. personne vint à Paris avec n 1744, et débuta l'année l'Opéra-Comique, dont Fa- directeur. (Elle se faisait ors Mlle. *Chantilly*, et elle titre de première danseuse du feu roi de Pologne); ses succès furent très brillants. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en elle, de son talent pour la déclamation, ou de la beauté de son chant, ou des grâces piquantes de sa danse. Jaloux de la vogue prodigieuse qu'elle procurait à l'Opéra-Comique, les grands théâtres obtinrent la suppression de ce spectacle, et Mlle. Chantilly se vit réduite à ne plus jouer que la pantomime ; mais telles étaient les ressources de son talent qu'au lieu de perdre tous ses avantages dans un genre extrêmement ingrat et borné, cette actrice y augmenta sa réputation. Ce fut environ à cette époque qu'elle devint l'épouse de Favart. Peu de temps après, celui-ci ayant pris la direction d'une troupe de comédiens dont le maréchal de Saxe se faisait accompagner à l'armée de Flandre, Mme. Favart ne tarda pas à rejoindre son mari, dont elle était tendrement aimée et qu'elle payait de retour. Ce voyage eut des suites fâcheuses pour les deux époux. On peut voir à l'article précédent avec quel courage la femme d'un directeur de comédie résista pendant près d'un an aux poursuites amoureuses et aux persécutions d'un illustre maréchal de France.... Enfin Mme. Favart débuta aux Italiens (le 5 août 1749); elle fut reçue au mois de janvier 1752, et, peu de mois après, elle obtint une part entière. C'était surtout dans le rôle de *Roxelane* (de Soliman II, ou les trois Sultanes), que le talent souple et brillant de cette actrice charmait ou plutôt enivrait le public. Ce fut Mme. Favart qui, la première, osa sacrifier l'éclat de la parure à l'exacte observation du costume. Avant elle les soubrettes et les paysannes paraissaient sur la scène avec de grands paniers, la tête char-

gée de diamants et gantées jusqu'au coude. Dans *Bastienne* elle parut avec un habit de laine rayée, une chevelure plate, une croix d'or, les bras nus et des sabots, en un mot exactement telle qu'une simple villageoise. Cette nouveauté, approuvée par les uns, fut vivement critiquée par les autres; mais l'abbé de Voisenon ayant dit que « ces sabots-là vaudraient de » bons souliers aux comédiens », la publicité donnée à ce prétendu bon mot acheva l'utile révolution que l'actrice avait commencée. Un des talents particuliers à Mme. Favart, était d'imiter en perfection l'accent de tous les étrangers et leurs diverses manières d'estropier le français. On raconte que s'étant un jour présentée aux barrières de Paris avec plusieurs robes de Perse, dont l'entrée était alors interdite, elle contrefit si bien le baragouin d'une dame étrangère que les commis la prirent pour telle, et en cette considération la laissèrent entrer sans payer. Mme. Favart mourut le 20 avril 1772 (âgée de quarante-cinq ans) des suites d'une maladie longue et douloureuse qu'elle avait supportée avec une force d'ame et une sérénité extraordinaires. On rapporte que quelques instants avant l'heure fatale elle avait composé elle-même son épitaphe, et qu'elle l'avait mise en musique. Cette femme si vivement regrettée n'était pas seulement une actrice du premier ordre, elle joignait à cette qualité celles d'une femme pleine d'esprit et de saine philosophie. Sa bienfaisance était inépuisable comme sa gaîté. On a mis sous son nom le cinquième volume des OEuvres de son mari; ce qui fait que beaucoup de personnes la regardent réellement comme l'auteur d'*Annette* et *Lubin*, de *Bastien* et *Bastienne*, de *la Fête de l'Amour*, etc. Il n'est pas vrai pourtant qu'elle a à elle seule ces jolis ouv y a seulement travaillé av L'abbé de Voisenon entrait cette communauté; en sort ouvrages faits entre eux tr savait pas trop dans le pu devait demeurer à chacun rait pourtant pas difficile la répartition. Selon toute rences, la conception, les le style et le fonds du di vaient être du mari; les gaîté, les traits naïfs et dé nent de la femme, et l'o guère reconnaître la part qu'à la recherche des jeux au clinquant du bel-esprit. reau et Dumolard ont don deville intitulé: *Madam* 1806, in-8°.

FAVART D'HERBIG LAS-REMI), général de div le corps du génie, né à 1735, et mort à Paris le 5 Admis dans le corps du gén il était employé au Port 1761, lorsque les Anglais flotte considérable et deux ments de transport charg pes et de munitions assaill Isle. Plusieurs ingénieurs rents grades reçurent o sayer d'y passer; la com était tellement interceptée tentative ne réussit. Favart cette perspicacité qui lui culière, imagine de s'em l'île de Groix, de gagner le une chaloupe de pêcheurs un de ses camarades il abo côte de la mer Sauvage. Il grande part à l'exécution vrages extérieurs qui, ma sagrément qu'il éprouva d abandonner lâchement quel après, arrêtèrent cependan

temps que la place elle-
se trouva à presque toutes
; blessé grièvement à la
ne prenant aucun aliment
s ordres de son comman-
irent lui faire garder qu'un
emate. Dans cette défense
urs étaient de service tous
et n'avaient de repos que
uits l'une. Enfin, après deux
service glorieux et péni-
t sortit par la brèche, ainsi
la garnison et du canon. Le
mené sur le continent avec
rs de la guerre. A la paix
ya en Amérique, et il a
iant plusieurs années à la
e. De retour en Europe il
de la construction du fort
u-Neuf; il connaissait les
nts de ce poste, qui ne
re que d'une médiocre uti-
nous, et très avantageux
mis s'ils en étaient les
Cependant forcé d'obéir à
s supérieurs, il développa
cution les vrais principes
le fortifier. En 1782 on
à la petite expédition de
fut chargé de tracer et de
ter une parallèle appuyée
au lac et de l'autre au
ndant qu'on faisait cet ou-
a construisait des batteries
et de ricochet. Ce déve-
t d'ouvrage fit une telle
x assiégés qu'on fut heu-
dispensé de leur faire du
s portes nous furent ou-
s coup férir. Dans la révo-
s'est toujours montré vrai,
patriote. On ne peut l'ac-
cun excès, ni lui reprocher
iblesse. Au mois de juin
se trouvait commander la
Neuf - Brisac et le camp
ur le glacis. Il y eut une in-
surrection affreuse; le général Favart rétablit l'ordre, sauva la vie de plusieurs personnes en exposant la sienne. Nous ne parlerons point de ses différents travaux dans les places, ni de la manière dont il a mis en état de défense toutes celles de l'Alsace; nous nous bornerons à dire qu'il possédait toutes les connaissances relatives à son art, et qu'il mettait dans l'exécution autant de promptitude que d'intelligence. Il a laissé des Mémoires sur la défense des côtes et sur les reconnaissances militaires. Un de ses vœux était de voir réaliser dans le corps l'usage des plans nivelés par des cotes, méthode si utile pour mettre sous les yeux d'un ingénieur le rapport des différentes hauteurs de tous les points d'un terrain, au lieu de ces profils qu'il appelait de longs rouleaux de papier, vraie pâture des ignorants. Il avait du goût et des connaissances en littérature, dans tous les arts dépendants du dessin et en histoire naturelle. C'est par erreur que le Dictionnaire universel historique lui attribue un *Dictionnaire d'histoire naturelle qui contient les testacées*, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8°. Cet ouvrage est de son frère (Christophe-Elisabeth Favart d'Herbigny), chanoine de Reims, mort le 4 septembre 1793, âgé de soixante-six ans. J—D.

FAVELET (Jean-François), célèbre professeur en médecine à l'université de Louvain, naquit au fort de Perle, près d'Anvers, en 1674. A l'âge de sept ans il perdit son père et sa mère, qui ne lui laissèrent pour toute fortune que de vieux titres de noblesse. Heureusement un ecclésiastique, son parent, le recueillit, et prit soin lui-même de sa première éducation. Il l'envoya ensuite au collége et à l'université, où le jeune Favelet jus-

tifia tant de soins par d'éclatants succès. A la fin de son cours de médecine, l'université de Louvain lui conféra le titre de *fisc-doyen*, distinction particulière à cette université, et qui ne s'y obtenait qu'après qu'un étudiant avait triomphé pendant trois mois de tous ses adversaires, dans des disputes publiques et solennelles. Le privilége attaché à cette charge était de présider, pendant trois mois de suite, à toutes les thèses publiques défendues devant l'université. Après ce triomphe, Favelet ayant achevé ses études théoriques, se livra tout entier à celles de la pratique de l'art de guérir; et ce ne fut qu'après avoir fréquenté pendant plus de quatre ans les hôpitaux, qu'il soutint sa thèse de *licencié*. Son zèle pour l'étude semblait s'accroître à mesure qu'il augmentait ses connaissances. Sa renommée lui valut la confiance publique, et lui fit obtenir successivement dans l'université la chaire de botanique, celle d'anatomie et de chirurgie, et enfin l'une des deux premières chaires de médecine. Favelet était consulté par tout ce qu'il y avait de considérable dans le Brabant. Il était le médecin de l'archiduchesse Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas. L'académie des sciences de Paris le comptait parmi ses associés. Favelet professait avec beaucoup d'éloquence, et faisait les opérations anatomiques et chirurgicales avec une grande habileté. Ce médecin était aussi recommandable par ses vertus que par ses talents. Naturellement bienfaisant, il obligeait avec une grâce et une délicatesse toutes particulières les personnes qui réclamaient ses services ou sa bourse. Favelet était rempli de charité pour les pauvres, auxquels il faisait l'aumône et donnait les secours de son art avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Il mourut le 30 juin 1743, laissan une réputation d'habilet conservée plutôt par tradit des ouvrages importants. n'a guère écrit que sur de de controverse, qui sont dénuées d'intérêt. I. *Prod logiæ fermentationis in bus, instructus aliquot a sionibus in librum de dig per editum per clariss. Hecquetium*, Louvain, 12; II. *Novarum, quæ cinâ à paucis annis rep hypotheseon Lydius Lap* Chapelle, 1737, in-12. à la fin de ce traité plusi polémiques de Favelet, ad Villers, son collègue. Ce s tiques vives et piquantes professeurs de Louvain.

FAVENTINUS (Pau religieux dominicain, né dans le 16e. siècle, fut ses supérieurs en Arménie dit d'importants services à Ses talents lui méritèrent favorable du roi de Pers l'agrément de ce prince, nouvelles missions chrét construire des églises et de tous les objets néce culte, qu'il racheta des M Sa vie exemplaire et ses di rèrent un grand nombre sions. Après un séjour d dans l'Arménie, il revint à 1620, et fut nommé l'un rieurs des missions de son l'Orient. On ignore la date de Faventinus. Ce religieu deux ouvrages spécialeme aux nouveaux convertis.

(1) Faenza, en latin *Faventia*, d'
a pris le nom de *Faventinus*, le s
il soit connu.

cristiana ove catechis-
iracoli per mezzo della
eucaristia et del Ro-
Madona operati. Il avait
Journal de son voyage
ent, et il en présenta des
ape et au supérieur de son
cet ouvrage n'a point été

W—s.

EAU (JACQUES), conseil-
our des aides, naquit en
gnac, de parents nobles,
égligèrent rien pour son
Il fit ses premières études
us la surveillance d'Etienne
l'ami de sa famille. Après
chevé ses humanités, on
ivre les cours de l'univer-
iers. Favereau avait mon-
enfance un goût très vif
sie, et il y consacrait tous
nts qu'il pouvait déro-
devoirs. En 1613 on dé-
statue de Mercure dans
ns du palais du Luxem-
cet événement, qu'on re-
à peine aujourd'hui, ex-
e de Favereau et de plu-
es camarades. Ils compo-
ce sujet un grand nombre
es grecques, latines et
que Favereau réunit en un
l'il dédia à Pasquier. Après
es grades il vint exercer
profession d'avocat, et
fort peu de temps la ré-
un homme également in-
rant. Il fut pourvu en 1617
ge de conseiller à la cour
continua de partager son
e l'étude des lettres et ses
mourut au mois de mai
é seulement de quarante-
'avereau était lié avec l'abbé
s, et il lui donna l'idée des
du temple des Muses. Il
graver des estampes pour
cet ouvrage par les plus habiles maîtres de son temps, et voulait les accompagner de sonnets au nombre de cent, pour appeler ce livre l'ouvrage de *cent sonnets*, faisant allusion au mot *sansonets*. Je ne sais pourquoi, continue naïvement Marolles, car il montrait de l'esprit dans tout ce qu'il faisait. On a de lui: I. *Mercurius redivivus sive varii lusus de mercurii loculos manu præferentis simulacro*, Poitiers, 1613, in-4°. C'est le recueil dont on a parlé plus haut; II. *La France consolée, épithalame pour les noces de Louis XIII*, Paris, 1625, in-8°.; III. *Icon Ludovici XIII*, 1633, *ad eundem protrepticon*, 1634, in-4°., et dans le recueil intitulé: *Palmæ regiæ Ludovico regi christianissimo erectæ;* IV. *le Gouvernement présent*, ou *Eloge de son éminence* (le cardinal de Richelieu), in-8°. de 66 pages. Cette satire, que l'on nomme aussi *la Miliade*, parce qu'elle est composée de mille vers, fut imprimée pour la première fois vers l'année 1633. Il y en a une seconde édition, dont le frontispice annonce des changements et des corrections, Paris, 1643, in-8°. Enfin elle a été insérée dans le *Tableau de la vie et du gouvernement des cardinaux de Richelieu et de Mazarin*, Cologne, 1694, in-12. Gui Patin affirme que Favereau est l'auteur de cette pièce; mais malgré son assertion quelques personnes la croient de d'Estelan, fils du maréchal de St.-Luc. W—s.

FAVIER (NICOLAS), né à Troyes, dans le 16e. siècle, succéda à son père dans la place de conseiller au parlement de Paris, et obtint dans la suite la direction des monnaies du royaume. On ne peut indiquer l'époque de sa mort, et c'est seulement

par conjecture qu'on la place vers 1590. Favier est auteur des ouvrages suivants : I. *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus ès médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi le 24 août 1572*, Paris, 1572, in-8°. Ce volume est rare et curieux. On y trouve l'empreinte de la médaille frappée par l'ordre de Charles IX, pour perpétuer le souvenir de la St.-Barthélemi. Elle a pour légende ces mots : *Virtus in rebelles* ; et ceux-ci : *Pietas excitavit justitiam.* II. *Discours sur la mort de Gaspard de Coligny, qui fut amiral de France, et de ses complices*, 1572, in-8°. Cette pièce, qui est écrite en vers, contient l'apologie du meurtre de Coligni. III. *Recueil pour l'histoire de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1575, in-8°. C'est, dit Lenglet Dufresnoy, plutôt un panégyrique qu'une histoire. Il y a dans le même volume des pièces de Belleforest et de Sorbin. On remarquera que Favier, qui montrait tant de zèle contre les protestants, avait deux neveux conseillers au bailliage de Troyes, qui furent chassés de cette ville en 1589, pour avoir laissé voir quelques penchants aux opinions dont leur oncle était l'ennemi si déclaré. — Favier (Claude), poète français, qu'on croit de la même famille que le précédent, est auteur d'un poëme intitulé : *l'Adonis de cour, divinisé par douze Nymphes*, Paris, 1614, in-12. C'est une allégorie à la louange de Gaston, frère de Louis XIII; il y a, dit-on, de l'invention dans cet ouvrage, et quelques morceaux écrits agréablement. — Favier (Nicolas), assista, en qualité de procureur du roi, à la conférence de Courtray, qui avait pour objet de fixer les limites de la France, d'après les bases arrêtées au congrès de Nimègue. Maligneau, procureur du roi d'Espagne, ayant publié un écrit dans lequel il prétendait prouver que la France exigeait au-delà de ce qui lui avait été promis, Favier lui répondit avec beaucoup de force, et obtint ce qu'il demandait. Les *actes* de la conférence de Courtray, imprimés en 1681, in-12, contiennent plusieurs autres pièces de Favier. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la Régale*, conservé à la Bibliothèque impériale. W—s.

FAVIER, célèbre publiciste, né à Toulouse vers le commencement du 18e. siècle, succéda à son père, dès l'âge de vingt ans, dans l'emploi de secrétaire-général des états de Languedoc; mais les désordres de sa jeunesse, l'ayant bientôt conduit à la perte de sa fortune, l'obligèrent à vendre une charge aussi honorable que lucrative. Forcé alors de se livrer à l'étude, il s'appliqua surtout à l'histoire et à la politique, et comme il était doué d'une mémoire prodigieuse, il acquit en peu de temps une parfaite connaissance des traités, des alliances, de la généalogie, des droits et des prétentions de toutes les maisons souveraines. Nommé secrétaire de M. de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin, il porta plus loin ses connaissances sous les auspices de cet habile diplomate, et il ne tarda pas à être initié dans tous les secrets de l'ancienne politique européenne. M. de la Chétardie étant mort, Favier fut distingué par M. d'Argenson, pour lequel il rédigea avec un rare talent divers mémoires de la plus haute importance. Ce ministre lui rendit à son tour de très grands services, et, plein de confiance dans son patriotisme, il lui dévoila tout entier l'ancien système politique de la France contre

uissances de l'Europe, regarder comme ses en- ls. L'imagination de Fa- ment frappée d'une telle on ; il embrassa avec pas- du comte d'Argenson, et sitôt, d'après ses instruc- noire intitulé : *Réflexions aité de* 1756 (entre la utriche). Cet ouvrage est lleurs qui aient paru sur de ce temps-là, et il doit onsulté par tous les hom- attira de nombreux en- eur, et lorsque d'Argen- ministère, Favier ne put n emploi, ou du moins il employé ostensiblement. fférentes missions secrè- gne et en Russie sous le M. de Choiseul. Le comte hargé alors par Louis XV e correspondance secrète assadeurs de France au- rentes cours, lui fit com- urs mémoires, dans les- loppa de profondes con- nais de tels services ren- rain contre le système et ns ostensibles du minis- nt Favier à de très grands ssé un jour par le mi- rait surpris quelques piè- rrespondance, le roi si- i un ordre d'arrestation ; ce eut à peine cédé aux ennemis de Favier, qu'il s'enfuir et de mettre ses ireté. Favier se rendit en en Hollande, où il vécut été des hommes les plus r leur esprit et par leur laye, il vit beaucoup le i de Prusse, et il paraît s ouvertures importantes ême et sur ses missions s. Quelque éloigné qu'il fût alors du foyer des grandes intrigues, il était loin de les avoir perdues de vue. On prétend même que, secondé par quelques cours étrangères, il contribua beaucoup à éloigner du ministère le duc de Choiseul, qu'il regardait comme la principale cause de sa disgrâce. Mais il ne put obtenir de rentrer en France, et il fut même encore poursuivi dans l'étranger par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit. On l'enveloppa dans une conspiration fabuleuse avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez ; il fut enlevé à Hambourg et conduit à Paris comme perturbateur de la paix de l'Europe. Sa correspondance avec le prince Henri de Prusse fut considérée comme coupable, et on l'enferma à la Bastille, où il resta plusieurs années. Cependant le comte de Broglie voyant dans les fers un défenseur aussi zélé des véritables intérêts de la France, écrivit au roi en 1773 : « ..... Tant » d'esprit et tant de pauvreté, tant » de talents et tant de haines étran- » gères, prouvent l'état de notre ca- » binet ; ils rappellent ce que fut jadis » votre majesté, et où ses alliés l'ont » conduite.... » Le comte de Broglie ajoutait à une défense aussi courageuse, cet aveu encore plus remarquable de la part d'un homme de cour : « Si, » dans le dernier ouvrage que j'ai » adressé à V. M., il se trouve quel- » ques observations utiles, elles ap- » partiennent à un homme actuelle- » ment destitué, proscrit et empri- » sonné. » Favier ne tarda pas à obtenir sa liberté ; mais il ne put rentrer dans les emplois dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Dès-lors il vécut libre et indépendant, n'ayant pour subsister d'autres ressources que ses talents. Connu de tous les hommes en place, il composait des mémoires sur les af-

faires du temps, et dissipait le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. L'argent épuisé, il revenait à l'étude; et ce fut ainsi qu'il passa la plus grande partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de misère, d'aisance, de privations, d'études et de dissipation. A l'avènement de Louis XVI, le comte de Vergennes, qui avait apprécié son mérite, lui fit donner 40,000 francs pour payer ses dettes, et une pension de deux mille écus. Comme l'âge avait amorti ses passions, il mena dès-lors une vie plus réglée, ne conservant de ses anciens goûts que celui des plaisirs de la table. Il avait été distingué dans sa jeunesse par une belle figure, une taille avantageuse et une force de corps extraordinaire. Dans ses dernières années, il devint fort gros et il mangeait prodigieusement. Sentant les dangers d'une pareille méthode et menacé à chaque instant de mourir d'apoplexie, il disait en se levant, surpris et charmé d'avoir encore un jour à vivre : « Voilà une gratification ex- » traordinaire. » Outre ses connaissances politiques, Favier avait une immense littérature et un talent distingué pour la poésie. Il fit, entre autres, des vers très piquants contre Diderot et ses opinions philosophiques. « Il était né plaisant et railleur, » dit M. Senac de Meilhan, et aucun » danger ne pouvait retenir l'intem- » pérance de sa langue. » Le baron de *** lui dit un jour dans une explosion d'ambition : « Quand dans mon » métier on n'est pas ministre d'état à » quarante ans, il faut se brûler la » cervelle. » Le lendemain dans un grand dîner le même personnage ayant été amené dans la conversation à dire qu'il avait quarante ans moins un mois, Favier lui cria d'un bout de la table à l'autre : « Monsieur le baron, » amorcez! » Un autre jour il se trou-

va à l'audience de Malesherb
de la direction de la lib
livre de l'*Esprit* venait de
et l'on sait que Malesherb
geait alors les opinions philo
d'Helvétius. « Il est temps,
» gistrat, d'éclairer le mon
vier se retournant vers un d
lui dit : « Ce n'est pas avec
» de chandelle. » Après son
Chanteloup, M. de Chois
rencontré dans la galerie de
lui dit très haut et assez s
« Favier, vous avez écrit c
» — Cela est vrai, M. le du
» aussitôt, mais vous étiez
» place. » Favier est mort
2 avril 1784. M. de Ségur
une partie de ses œuvres
vrage intitulé *Politique*
Cabinets de l'Europe p
règnes de Louis XV et
XVI, in-8°., 1793, 2
vol., 1802, 3e. édition,
coup de notes et observati
diteur. On y trouve entre
Conjectures raisonnées su
tion actuelle de la Fran
systéme politique de l'Eu
ouvrage dirigé par le com
glie, exécuté par Favier
Louis XV dans les derni
son règne (16 avril 177
vail a terminé la fameuse
dance secrète de Louis X
seul monument qui en res
Pièces authentiques impri
la même collection. La p
écrits de Favier ont été pu
nom d'auteur : I. *le Spec*
téraire sur quelques ouv
veaux, Paris, 1746, in
Essai historique et poli
le gouvernement présent
lande, Londres (Paris)
vol. in-12; III. *le Poète*
ou *Apologie pour la Sém*

ire, Amsterdam, 1748, in-8°.; émoires secrets de milord Bo-oke, traduits de l'anglais avec tes historiques, Londres (Pa-1754, 3 vol. in-8°.; V. *Doutes stions sur le traité de l'er-, entre le roi de France et ratrice-reine de Hongrie*, es (Paris), 1778, in-8°., réim-en 1791 avec le nom de l'au-VI. *Lettres sur la Hollande*, ye, 1780, 2 vol. in-12. Enfin ncouru avec Fréron, J.-J. Rous-l'abbé Arnaud, M. Suard et au-à la rédaction du *Journal étran-*

M—D j.

VIER DU BOULAY (HENRI), Paris en 1670, après avoir ter-ses études, entra dans l'ordre Benoît de la Congrégation de . Son talent pour la chaire l'ayant nnaître d'une manière assez geuse, ses supérieurs le firent r à Paris, où il prêcha plusieurs ns des circonstances remarqua-l'impossibilité où il était, à rai-e ses études, de suivre exacte-la règle de son ordre, lui fit der sa sécularisation; il l'ob-st fut pourvu presque en même du prieuré de Sainte-Croix de os. L'abbé Favier mourut à Paris, août 1753, à l'âge de quatre-trois ans. On a de lui : I. *Lettre bbé à un académicien, sur le urs de Fontenelle, relatif à éminence entre les anciens et odernes*, Paris, 1699; 2e, édi-Rouen, 1703, in-12; II. *Orai-unèbre du duc de Berry*, Paris, , in-4°.; *de Louis XIV*, pro-e à la cathédrale de Metz; Metz, , in-4°.; et dans le *Recueil des ons funèbres* de ce prince, Pa-716, 2 vol. in-12. III. *Epîtres rs à Racine fils, au sujet de ème de la Grâce*, Paris, 1730, in-8°.; IV. *Trois Lettres au sujet des choses surprenantes arrivées à St.-Médard, en la personne de l'abbé Bescherand*, 1731, in-4°.; V. *l'Histoire universelle de Justin, traduite en français*, Paris, 1733, 2 vol. in-12. Le succès de cette traduction s'est long-temps soutenu; cependant l'abbé Paul, qui en a donné une plus récente, dit que celle de Favier est incorrecte, traînante et peu fidèle en bien des endroits. W—s.

FAVILA, roi des Asturies et de Léon, fils de don Pélage, monta sur le trône en 737. Loin d'imiter les vertus de son père et d'avancer ses conquêtes sur les Maures, il ne dut la tranquillité de ses états, peu affermis encore, qu'à la division qui régnait parmi ces derniers. Il ne fut qu'un fantôme de roi, ne s'occupant que de plaisirs, dans lesquels il menait la vie la plus désordonnée. Favila aimait passionnément l'exercice de la chasse. Il y trouva la mort. Un jour, s'étant écarté de sa suite, il fut attaqué et dévoré par un ours. Les Espagnols regardèrent cet événement comme une punition du ciel due aux excès qui l'avaient rendu méprisable à ses propres sujets. Il ne régna que deux ans. N'ayant pas laissé d'enfants, don Alfonso, son beau-frère, dit *le Catholique*, lui succéda en 739.

B—s.

FAVIN. *Voy.* FAVYN.

FAVOLI (HUGUES), né à Middelbourg, en 1523, d'un père pisan, d'une mère zélandaise, après avoir fini ses basses classes dans sa ville natale, fut envoyé continuer ses études à Padoue, et s'y appliqua à la philosophie et à la médecine. En 1545, il voyagea à Rome et à Venise, et rencontra dans la dernière de ces villes l'ambassadeur que Charles-Quint envoyait auprès de la Porte-Othomane. Celui-ci y

emmenait, comme son secrétaire de légation, Mathieu Laurin, de Bruges, ancien condisciple de Favoli. Laurin obtint de l'ambassadeur l'admission de Favoli au voyage de Constantinople. Favoli, en s'en retournant, visita quelques îles de la Grèce, et revint l'hiver suivant à Venise, d'où il se rendit dans les Pays-Bas. La ville d'Anvers le nomma son médecin pensionnaire vers 1563, et il y mourut en 1585, âgé de soixante-deux ans moins deux jours. L'épitaphe en trois distiques latins qu'il s'était faite dans sa dernière maladie, fut gravée sur sa tombe, dans le cimetière de la cathédrale. A côté de la médecine, Favoli cultivait avec affection les Muses latines. Son principal ouvrage est une Description en vers latins de son voyage à Constantinople, sous le titre de *Hodoeporici Byzantini, libri III;* il l'a dédié au cardinal de Granvelle, Louvain, 1563, in-8°.; la facture des vers n'est généralement pas mauvaise. Cette relation se trouve réimprimée, avec quelques retranchements, dans le recueil de voyages en vers latins, que Nicolas Reusner a publié à Bâle, en 1580, in-8°. On a encore de Favoli: *Enchiridion orbis terrarum, carmine illustratum*, Anvers, 1585, in-4°., et une brochure où il examine *quomodo deus locutus sit cum prophetis.*

M—on.

FAVORINUS (Varinus ou Guarino, plus connu sous le nom de), philologue et lexicographe du 16e. siècle, était né dans un château de la paroisse de Favera, près de Camérino, ville capitale de l'Ombrie, et c'est par allusion au nom de sa patrie, qu'il prit celui de *Favorinus*, pour se distinguer des *Guarino* de Vérone. Quant au surnom de *Camers*, qu'il mettait lui-même en tête de ses ouvrages, et que l'on a pris pour son nom, il paraît une simple abréviation *rinensis*, ou plutôt que c'est *Camertis*, et non *Cameri* signifie en latin un homme merino. Ce savant fut disci Lascaris et d'Ange Politie fort jeune dans la congréga Silvestre, de l'ordre de obtint en 1512, la direc bibliothèque des Médicis et fut nommé en 1514, à Nocéra, qu'il occupa jusqu arrivée en 1537. Il avait précepteurs de Jean de M devint pape depuis, sous Léon X, et la gloire d'av bué à une pareille éduca pas le titre le moins honor vorinus. Son principal ouvr tulé: *Magnum ac perutile rium quod quidem Varin rinus Camers nucerinus ex multis variisque aucto dinem alphabeti collegit.* édition qui parut à Rome chez Zacharie Calliergi, recherchée des curieux, soit la moins complète. Ce 1538, est corrigée de quel et enrichie de deux *Inde* leure de toutes a été publié en 1712, in-fol., avec de augmentations, faciles à fai tat où était parvenue dès-l cologie grecque. Ce livre, sans doute à une époq n'avait pour se diriger dan tie des études littéraires q trois compilations fort imp anciens, a perdu quelque c importance depuis que la s perfectionnée; mais il est riter le mépris qu'en a fai contre l'opinion de Canter rarius. Favorinus avait c Ange Politien, son maît Antinori, Urbain Bolza

: l'Ancien, à l'édition du *Thecornucopiæ et horti Adonidis* dernier donna à Venise en On lui doit aussi une traductine des sentences ou Apophs de Stobée, imprimée pour la re fois à Rome, 1519, in-8°., t réimprimée, selon Fabricius, iculièrement à Cracovie, avec rections de Wenceslas Sobesis. Il est probable que cette ion fut faite sur un manuscrit; n *princeps* de Stobée n'étant érieure de plus d'un an à la e Favorinus. N—R.

/RAS (Thomas Mahi, marquis é à Blois en 1745, entra au dans les mousquetaires, et fit : corps la campagne de 1761; nsuite capitaine et aide-major : régiment de Belsunce, puis ant des suisses de la garde de ur, frère du roi; il se démit : charge en 1775, pour se ren- Vienne où il fit reconnaître sa comme fille unique et légitime uce d'Anhalt-Schauenbourg. Il ndait une légion en Hollande, : l'insurrection contre le stat-, en 1787. Avec une tête ar- t fertile en projets, Favras ne d'en proposer dans toutes les tances et sur tous les objets. Il t présenté un grand nombre sur nces; et, au moment de la ré- n, il en présenta sur la politi- i le rendirent suspect au parti ionnaire. On sait que dans l'état tion où se trouvaient alors les , il suffisait aux meneurs de r une victime pour qu'il lui de- possible d'échapper à la fureur re. Favras fut accusé, dans le e décembre 1789), « d'avoir é contre la révolution; d'avoir introduire la nuit dans Paris ens armés, afin de se défaire » des trois principaux chefs de l'ad- » ministration; d'attaquer la garde du » roi; d'enlever le sceau de l'état, et » même d'entraîner le roi et sa famille » à Péronne. » Arrêté par ordre du comité des recherches de l'assemblée nationale, il fut traduit au Châtelet où il se défendit avec beaucoup de calme et de présence d'esprit, repoussant avec force les accusations portées contre lui par les sieurs Morel, Turcatti et Marquié. Ces témoins déclarèrent avoir reçu de lui la communication de son plan, qui devait être exécuté par 12,000 Suisses et 12,000 Allemands qu'on devait réunir à Montargis pour de là marcher sur Paris, enlever le roi, et assassiner MM. Bailly, Lafayette et Necker. Il nia la plupart de ces faits, et déclara que les autres n'avaient de rapport qu'à la levée d'une troupe destinée à favoriser la révolution qui se préparait dans le Brabant. Les mêmes témoins ayant dit qu'il devait se servir des chevaux des écuries du Roi pour monter un corps de cavalerie, il déclara « que se trouvant à Versailles le 5 octobre, il s'était rendu à l'œil de bœuf, et que voyant l'abattement dans lequel tout le monde était sur la nouvelle qu'il arrivait des femmes de Paris avec du canon, il avait proposé à M. de St.-Priest de lui donner des chevaux des écuries du Roi, afin de les distribuer aux zélés serviteurs de sa majesté, et aller avec eux enlever les canons de ces femmes; que M. de St.-Priest, étant entré dans l'appartement du Roi, le fit attendre longtemps, et vint enfin lui dire que tout cela était inutile, que M. de La Fayette arrivait de Paris au secours du château avec six mille hommes. » L'exactitude de ce récit fut constatée par M. de St.-Priest. Le rapporteur ayant refusé à Favras de lui faire con-

religieux, consacré spécialement à convertir les infidèles et à combattre les nouvelles erreurs. Favre embrassa Ignace, et lui promit de le suivre jusqu'à la mort, ne lui demandant que le temps de revoir auparavant sa patrie et ses parents. Il vint donc recevoir la bénédiction paternelle, et se rendit ensuite avec St. Ignace et ses cinq premiers compagnons, à l'église de Montmartre, où ils firent leurs premiers vœux le 15 août 1534: de là, ils allèrent à Rome, où le pape Paul III retint le P. Favre pour enseigner la théologie au collége de la Sapience. Après avoir exercé la même fonction à Parme, il fut, en 1541, envoyé à la diète de Ratisbonne, fit avec le plus grand succès diverses missions en Allemagne, fonda des colléges de son ordre à Cologne (1544), à Coïmbre et à Valladolid (1546), et reçut à Salamanque les témoignages les plus flatteurs de l'estime des professeurs de cette célèbre université, dont plusieurs l'avaient connu à Paris. Philippe II voulait le retenir dans son royaume; le roi de Portugal désirait au contraire l'envoyer travailler à réunir les Abyssins à l'église romaine, et sollicitait Paul III de le nommer patriarche d'Ethiopie; mais ce pape avait d'autres vues sur lui, et le fit venir pour assister au concile de Trente, comme son premier théologien. Le P. Favre se rendit donc à Rome, mais excédé de fatigues et de travaux, il y expira entre les bras de St. Ignace, le 1er. août 1546. On trouve de lui quelques *Lettres* imprimées parmi celles du P. Canisius. Outre le grec et le latin, qu'il possédait dans une rare perfection, le P. Favre parlait l'italien, l'allemand, le portugais et l'espagnol, et il prêchait dans ces diverses langues avec autant de facilité qu'en français. Dans tous les pays qu'il parcourut, son zèle, lité et son dé-intéressement la plus haute idée de l'ins suites, et contribuèrent be rapide propagation de ce s'appliquait surtout à touch vertir les ecclésiastiques se les moines corrompus, qu comme les plus dangereu de l'église. Ses austérités paraître incroyables : étan Ste. Barbe, il passa une fo entiers sans prendre aucu ture, et aurait poussé ce qu'au huitième jour, si St s'y fût opposé. St. Franç qui le regardait comme un conte avec complaisance, *Introduction à la Vie dé* XVI), qu'il eut la consolat sacrer un autel sur la plac le P. Favre avait reçu la Le P. d'Outreman rappor faisait force miracles, et cours des dévots y était si qu'en 1619 on y compta et vingt curés des villages v s'y étaient transportés en suivis de leurs paroissiens table de bronze, contenant sa vie, y fut placée en 1620 quis de Val-Romay. Nicola a écrit la vie du P. Favre, partie de l'*Historia Societ* Rome, 1615, in-fol., et o primée à part à Lyon, 161 orné d'un beau portrait de ligieux, au-dessous duquel deux vers :

Pastor, virgo, pius; pavit, domuit
Fronde, fame, votis, agmina, me

Cette Vie a été traduite en le P. Térence Alciat, jésuit nom d'*Emilio Tacito*, Ro in-8°. *Voyez* aussi les *Tab personnages signalez de l*

ts (par le P. d'Outreman), 1, in-8°. C. M. P.

(Antoine), l'un des plus consultes du commence- . siècle, naquit, le 4 oc- , à Bourg-en-Bresse, pro- ait alors sous la domina- s de Savoie. Issu d'une nille de robe (1), et des- la même carrière, il fit le droit à Turin, après xcellentes études à Paris ége des Jésuites. Le grec i étaient devenus si fami- pport d'Anastase Germo- ui est arrivé plusieurs fois sortir de sa leçon, de la e l'écrire en latin, et de la grec en même temps. Il alors à l'étude quatorze nême jusqu'à seize heures ès cette époque il conçut le ands ouvrages qui ont éta- utation; il les menait de r ainsi dire, et ne les pu- parties détachées, se flat- opéreraient une espèce de dans la jurisprudence, et n étant une fois bien connu, isconsultes pourraient con- chever ceux de ses livres ait pu terminer. Doué d'un e et dégagé de préjugés, , bien avant Descartes et maxime de ne jamais ju- *a magistri*. Il n'avait que ans lorsqu'il publia les iers livres *Conjecturarum s* (Lyon, 1580, in-4°.), els, sous le titre modeste tures, il développe une ce approfondie de l'esprit maines, puisée, non dans ns des jurisconsultes, mais omparaison des lois entre elles. Malgré quelques idées paradoxales, cet essai fit une grande sensation, et annonça ce que l'on pourrait attendre de l'auteur. On assure que Cujas disait à cette occasion : « Ce » jeune homme a du sang aux ongles; » s'il vit âge d'homme, il fera bien du » bruit. » Le duc de Savoie (Charles-Emanuel Ier.), informé du mérite de ce jeune avocat, le nomma en 1581 juge-maje de Bresse, quoiqu'il fût loin d'avoir l'âge de trente ans exigé pour cette charge; et trois ans après le rappela pour être sénateur au sénat de Savoie, dont il devint ensuite premier président en 1610. Les nombreux devoirs de ces différents emplois, dont il s'acquitta toujours avec la plus scrupuleuse exactitude, et les diverses commissions dont il fut chargé par sa compagnie, ou dont l'honora la confiance de son souverain, ne lui laissaient plus que bien peu de temps pour ses études chéries; mais il le mettait tout à profit. Dans un voyage qu'il fit à Aix en Provence, par commission du sénat, en 1592, il y composa en six semaines son traité *De variis nummariorum debitorum solutionibus*; et c'est à Rome qu'il écrivit une grande partie de sa *Jurisprudentia papinianea*, ouvrage capital, qui avait pour but de réduire dans un ordre méthodique et régulier toute la science du droit romain, qui offre tant de confusion dans les cinquante livres des *Pandectes*. Il adopta le plan et la distribution des *Institutes* de Justinien; mais il ne put en achever que le premier livre. Cet ouvrage lui tenait fort au cœur, et c'est suivant ce plan qu'il enseigna le droit à l'aîné de ses fils auquel il donnait lui-même une leçon tous les matins, se flattant que ce fils pourrait après lui terminer cet important travail; mais une main plus heureuse reprit l'ou-

Guichenon, *Hist. de Bresse*, 30.

vrage par les fondements, et ce fut Domat qui eut la gloire de donner *les Loix civiles dans leur ordre naturel.* Les recherches d'érudition et l'étude approfondie de l'antiquité avaient apporté dans la jurisprudence un perfectionnement réel ; Alciat et Cujas l'avaient surtout introduit dans les universités: Favre résolut de l'appliquer aux tribunaux. Il fit voir, dans ses cent décades *De erroribus pragmaticorum et interpretum juris*, qu'il faut chercher le sens des lois romaines dans l'esprit même de la jurisprudence de ce peuple, et non dans les opinions des commentateurs qui, pour être fréquemment citées et répétées, ne sont cependant jamais que des opinions. Cet ouvrage, dont la première partie parut en 1598 (Lyon, in-4°.), excita de vives réclamations, quoique les paradoxes y fussent, généralement parlant, moins fréquents que dans les livres des *Conjectures.* Mais Favre eut souvent la satisfaction d'en voir les principes adoptés par les tribunaux, même dans les pays étrangers. Il voulait proscrire du barreau l'autorité des interprètes du droit, et en dédiant à l'empereur Rodolphe II le premier livre de ses *Rationalia*, on voit qu'il l'engage à défendre par une loi expresse de citer les commentateurs dans les plaidoiries ; mais l'abus devait durer encore quelque temps, et cette défense ne fut portée que par le roi de Sardaigne en 1729, et par le roi de Prusse en 1748. Le livre *De erroribus pragmaticorum* fut attaqué par Vincent Cabot, Pierre Gilken, Martin Lyklama, etc., et surtout, après la mort de Favre, par Bachov le fils, sous ce titre : *Exercitationes ad partem posteriorem chiliados quam de erroribus interpretum Faber falsò inscripsit*, Francfort 1624, in-fol. Mais Schiferdecker, jurisconsulte silésien (mort le 17 m
prit vivement sa défense da
putationes forenses, St
1610, in-fol. (le troisième
livre ne parut qu'en 1613
fait exprès le voyage d'A
voir Favre et lui dédier so
Non content de critiquer to
mentateurs qui l'avaient
Favre résolut d'effacer leu
par un commentaire d'un g
lument neuf, dans lequel,
aucun interprète, on che
sens et le motif des lois d
même de la législation rom
sont ses *Rationalia in P*
dont il publia la première
1604, Saint-Gervais (Genè
auxquels il ne cessa de travai
de sa vie, mais qu'il ne p
que jusqu'au titre *De præs*
bis (liv. XIX, tit. 5). Un f
la 4e. partie, contenant les
pignoribus et hypothecis
qu'après sa mort, en 162
réunit les fragments des ti
du Liv. XXVIII (sur les te
trouvés parmi ses papiers,
tion de Lyon, 1663, tom
Cet excellent ouvrage, s'i
miné, pourrait en effet di
recourir à tout autre comm
prend l'un après l'autre c
du digeste ; après l'expl
chaque loi, de chaque
même, l'on y trouve sépar
tio dubitandi et *ratio*
ce qui a fait donner à l'ouv
de *Rationalia*. Ce livre fu
plus d'applaudissement
les précédents; mais on y
même diffusion, le style
manquant en général de
d'énergie : les grandes affa
était comme accablé ne lu
jamais de s'attacher à le po
important de ses ouvrages,

nsulte le plus souvent, est son r *Fabrianus*, dans lequel, en it l'ordre des matières du code *ien*, il rapporte, avec les motifs nés, toutes les décisions du sé- Savoie, qui avaient été rendues n temps, et, pour ainsi dire, es yeux, quelquefois contre son n; car il était forcé de souscrire s de la majorité, *invitâ plerum- on modo scientiâ*, *sed etiam ientiâ*, comme il le dit lui-même. de *Fabrien*, divisé en neuf li- formait une des sources du droit dans les états de Savoie, et était nt cité comme une autorité d'un poids dans tous les pays qui ent le droit romain. La première n parut en 1606, Genève, t (1), in-fol; il a souvent été réim- . L'édition de Leipzig, 1706, . est augmentée de notes relatives sages particuliers suivis en Alle- e. Ce bel ouvrage fut composé à i où Favre avait été envoyé en , sur la demande du duc de Ne- s, pour être président du con- e Genevois. Il s'y lia de la plus e amitié avec saint François de anquel il dédia, la même an- le XIIe. Livre de ses *Conjec-* . Ces deux illustres personna- aussi zélés pour le progrès des s études que pour le maintien foi catholique, y érigèrent, 606, une académie à l'instar de qui se formaient à cette époque presque toutes les villes d'Italie. d'Anneci, établie dans la maison ésident Favre et sous la protec-

tion du duc de Nemours, reçut le nom d'académie *Florimontane*, et eut pour symbole un oranger avec cette devise : *Flores fructusque perennes*. La théologie, la philosophie, les mathématiques, les beaux-arts, tout était du ressort de cette institution qui, pour la forme, se rapprochait assez de nos athénées modernes, et dont Ch. Aug. de Sales rapporte tout au long les statuts au commencement du 7e. liv. de son *Histoire du B. François de Sales* (Lyon, 1634, in-4°., pag. 367-370). On lui avait nommé des censeurs, des collatéraux ou assesseurs, un trésorier, un huissier à gages, mais on ne voit pas quels fonds on avait assignés pour les dépenses indispensables. L'histoire ne dit pas combien de temps dura cette institution; on peut croire que le zèle des académiciens se refroidit insensiblement, et il paraît qu'ils cessèrent de se réunir lorsque le président Favre retourna à Chambéri en 1618 (1). Nous avons cru devoir parler avec quelque détail de la première académie qui ait été instituée en-deça des Alpes, et qui a échappé aux recherches de Gimma, de Kraus, de Mastai Ferretti, et des autres bibliographes qui se sont occupés de l'histoire des sociétés littéraires. Les nombreuses commissions dont Favre était chargé par la confiance de son prince, le détournaient fréquemment de son assiduité au sénat; il avait séjourné neuf mois à Paris et à Fontainebleau pour le service de la duchesse de Nemours (dont les affaires l'avaient déjà appelé une fois à Modène, à Rome, à Turin,

a conseil de Genève n'ayant pas voulu per- . dans cette ville, l'impression du titre Ier. *mmâ trinitate et fide catholicâ*), où il ation des peines encourues par les héréti- a première famille de l'ouvrage fut impri- Lyon par Gardon, qui réimprima aussi le ce qui produit une variété dans les exem- . On peut juger par-là de la liberté dont ne jouissait alors dans cette république. Lect.)

(1) On voit par la lettre de Favre à Schiferdecker, du 19 mars 1609, rapportée par Guichenon (*Hist. de Bresse*, 1e. part., p. 165), que ce savant Silésien avait été reçu membre de l'académie florimontane, aux séances de laquelle il avait souvent assisté, et que cette académie était alors aussi florissante qu'aucune de celles que l'on comptait en Italie.

On trouve l'éloge du président Favre, par Jac. Durandi, dans le Tom. III des *Piemontesi illustri*, pag. 265-560. Taisand lui a consacré un long article dans ses *Vies des plus celebres jurisconsultes*, d'après des mémoires fournis par sa famille. C. M. P.

FAVRE (Cl.). *Voy.* VAUGELAS.

FAVYN (André), avocat, né à Paris à la fin du 16e. siècle, s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude des antiquités de la monarchie française, et publia quelques ouvrages assez estimés des curieux. On reproche cependant à l'auteur de s'être montré trop crédule et d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé quantité de faits qu'on ne peut admettre d'après lui. On ignore les circonstances de la vie de Favyn, et ce n'est que par conjecture qu'on place sa mort vers l'année 1620. On a de lui : I. *Histoire de Navarre, contenant l'origine, les vies et conquetes de ses rois*, Paris, 1622, in-fol. : Lenglet Dufresnoy l'a jugée très sévèrement et d'un seul mot. On y trouve cependant des choses intéressantes ; II. *Traité des premiers offices de la couronne de France*, 1613, in-8°. : il y établit que Clovis institua des charges analogues à celles qui existaient chez les Romains, et que ces charges n'ont fait qu'éprouver les modifications que nécessitaient les changements arrivés dans le gouvernement du royaume ; III. *le Théatre d'honneur et de chevalerie, ou l'Histoire des ordres militaires, des rois et princes de la chrestienté, et leur généalogie*, Paris, 1620, 2 vol. in-4°., fig. : Lenglet Dufresnoy reproche à l'auteur de n'être pas toujours exact ; le P. Ménestrier dit qu'il a fort mal traité les ordres de chevalerie. Cet ouvrage curieux n'en est pas moins très recherché. On a cité par erreur, dans le *Colomesiana*, l'*Histoire de Naples*, au lieu de l'*Histoire de Navarre*, par Favyn. W—s.

FAWCET (sir William), général et écrivain anglais du 18e. siècle, né à Shipdenhall, près d'Halifax, dans le comté d'York, montra dès son enfance pour l'état militaire une vocation décidée que ses parents s'efforcèrent vainement de contrarier. Heureusement il avait déjà fait de bonnes études lorsqu'il obtint une commission d'enseigne dans le régiment du général Oglethorpe, qui était alors en Géorgie : il préféra cependant d'aller faire la guerre en Flandre comme simple volontaire. Ayant épousé une personne riche et d'une bonne famille, il céda aux instances de ses amis en résignant une commission qu'il venait d'obtenir ; mais il ne tarda pas à regretter un genre de vie qui paraissait être le seul qui lui convînt, et acheta une nouvelle commission d'enseigne dans le troisième régiment des gardes. Dans les heures de loisir que lui laissait son service il traduisit du français les *Réveries* du comte de Saxe ; cette traduction fut imprimée en 1757, in-4°. Il traduisit de l'allemand *les Réglements pour la cavalerie prussienne*, 1757 ; *les Réglements pour l'infanterie prussienne*, et la *Tactique prussienne*, 1759. Il fut élevé au grade d'adjudant dans les gardes, devint aide-de-camp du général Elliot en Allemagne pendant la guerre de sept ans, et ensuite du marquis de Granby, dont il fut de plus l'ami et le secrétaire. Il eut une compagnie dans les gardes, avec le rang de lieutenant-colonel dans l'armée. Sa prudence et son habileté le firent choisir pour diriger en partie les affaires militaires de son pays en Allemagne. Il était colonel du 3e. régiment de

dragons des gardes et gouverneur du collége de Chelséa lorsqu'il mourut à Westminster le 19 mars 1804.

X—s.

FAWKES (François), poète anglais, né vers 1721, dans le comté d'York, entra dans les ordres, et occupa successivement la cure de Bromhal dans sa province, celle de Croydon au comté de Surrey et les vicariats d'Orpington et de Ste.-Marie-Gray, au comté de Kent, qu'il échangea en 1774 pour le vicariat de Hayes; il mourut le 26 août 1777. On a de lui un recueil de *Poésies*, in-8°., 1761; le *Calendrier poétique*, 1763; le *Magasin poétique*, 1764, en société avec M. Woty, etc. Il a aussi rédigé en langage moderne les descriptions de *Mai* et de l'*Hiver*, de Gawin Douglas, et ce fut le premier essai qu'il donna au public de son talent pour la poésie; mais il s'est encore fait plus de réputation par ses traductions en vers, et il paraît que depuis Pope peu d'écrivains l'ont égalé en ce genre. On cite de lui des traductions d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus* et *Musée*, 1760, in-12; la traduction des *Idylles de Théocrite*, in-8°., 1767; celle des *Fragments de Ménandre*, insérée dans son recueil de poésies, et celle des *Argonautiques d'Apollonius de Rhodes*, qu'il n'a pas achevée, mais qui l'a été depuis sa mort par M. Meen, et publiée in-8°. en 1780. On a imprimé sous son nom une compilation intitulée: *Bible de famille, avec des notes*, en 60 cahiers hebdomadaires, dont le premier parut le 25 juillet 1761, in-4°. S—n.

FAY (du). *Voy.* Dufay.

FAYDIT, ou *Faidit* (Gancelm, ou Anselme), troubadour, né à Uzerche dans le Limousin, eut une jeunesse déréglée; il épousa en Provence une fille de mauvaises mœurs, mais qui était belle, spirituelle, et chantait agréablement ses chansons. Après avoir couru le monde en histrion et en jongleur, quelques-unes de ses productions lui méritèrent la protection de Richard, comte de Poitou, qui, en 1189, succéda au trône d'Angleterre; dès-lors il fut mis au nombre des troubadours, et obtint successivement les bonnes grâces de plusieurs dames de haut parage; mais la plupart ne lui donnèrent que de l'espoir, dans l'intention d'être l'objet de ses hommages et le sujet de ses chansons. L'une d'elles, la vicomtesse d'Aubusson, poussa le mépris et la raillerie jusqu'à donner un rendez-vous à Hugues de Lusignan, son amant, dans la propre maison de Faydit, qui était absent. Il se vengea de cette insulte par une pièce de vers satirique, qui, ainsi que d'autres productions de ce poète, donne une fort mauvaise opinion des mœurs de ces temps. Faydit s'embarqua pour la croisade à la suite de laquelle Richard-Cœur-de-Lion, son bienfaiteur, éprouva de grands malheurs; mais si le poète ne se fit pas remarquer pendant son séjour à la Terre-Sainte, on doit lui rendre la justice de dire que ses meilleurs vers furent les stances qu'il composa sur la mort de ce monarque en 1199. Ce troubadour vécut aussi à la cour du marquis de Monferrat et à celle de Raymond d'Agoult, l'un des plus riches seigneurs de la Provence, et tous deux protecteurs des muses; on doit même croire, d'après le témoignage de Nostradamus et de Crescimbeni, qui entrent dans de grands détails sur ses aventures, qu'il mourut en 1220 à la cour de ce dernier; c'est donc mal à propos qu'on a placé dans le recueil des poésies de Faydit

une pièce sur la mort de Béatrix, femme de Charles d'Anjou, arrivée en 1260. On a de ce troubadour plus de cinquante pièces de vers; la plupart sont des chansons, où il se plaint des rigueurs des nobles dames auxquelles il adressa successivement ses vœux. P—x.

FAYDIT (Pierre Valentin), prêtre, de Riom en Auvergne, né dans la première moitié du 17e. siècle, mort en 1709. La bizarrerie de son esprit, l'inégalité de ses opinions, l'habitude invincible de dénigrer les grands noms, les grandes pensées et les grands succès, lui procurèrent cette célébrité peu honorable, qui suit toujours l'originalité, mais qui survit rarement aux circonstances. Il fut accusé tour à tour de schisme, de tritheïsme, de novatianisme, et les gens de lettres qui ne se mêlent pas de ces matières, l'accusent encore de cynisme et de mauvais goût. Ils lui auraient peut-être pardonné d'être novateur. Faydit avait débuté à Paris par un sermon prêché dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, où il comparait audacieusement la conduite d'Innocent XI envers la France, à celle des prélats les plus décriés dans l'histoire par leurs injustices; il se réfuta vivement dans un sermon imprimé à Liége, et se défendit avec tout autant de vigueur dans un autre imprimé à Maëstricht. Ces contradictions littéraires paraissaient si singulières alors, que certains biographes n'y ont pas cru. Quoi qu'il en soit, la congrégation de l'Oratoire, dont Faydit faisait partie, et qui lui aurait peut-être pardonné d'attaquer le pape, ne lui permit pas de prendre fait et cause en main pour Descartes. Elle le congédia à l'occasion de son Traité : *De mente humanâ, juxtâ placita neotericorum*, qui ne mériterait pas aujourd'hui la colère d'un corps savant, mais qui pourrait bien lui inspirer un sentiment encore moins flatteur. C'était en 1671 et c'est de cette époque que datent les écrits les plus hostiles de Faydit, qui fut sans doute aigri par un traitement trop humiliant, car il y a toujours une excuse ou un prétexte aux plus grandes sottises des hommes. On a de lui : I. le Traité *De mente humanâ*, 1670; II. l'Extrait du *Sermon de St. Polycarpe*, 1687. Cet ouvrage a été réimprimé à Liége en 1689, sous le titre suivant : *Conformité des Eglises de France avec celles d'Asie et de Syrie, du 2e. et du 3e. siècle, dans leur différend avec Rome*; III. *Mémoires contre les Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de M. de Tillemont*, par Datyfi de Romi (Faydit de Riom), Bâle, 1695, in-4°. de 28 pages, critique vive, et peu décente, à la manière de Faydit : elle a été supprimée : IV. *Eclaircissements sur la doctrine et sur l'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*, Maëstricht, 1695, in-8°., c'est probablement le même ouvrage que le précédent, qui a été réimprimé aussi dans le second tome des *Dissertations mêlées* de Bernard, Amsterdam, 1740, in-8°.; V. *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, ou *Fausses idées des Scholastiques sur les matières de la religion*, 1696, in-12. On croit qu'il n'en a paru qu'un volume, qui a été défendu et détruit sur-le-champ. C'est celui qui a donné lieu contre Faydit à l'accusation de tritheïsme dont il serait inutile de le défendre; VI. *In effigiem Ludovici de Boucherat, Galliarum Cancellarii*, 1697, in-4°.; VII. *Præfectura Bosiana, sive felicitas urbis clarissimo viro Bosc Dubois, prætore, et præfecturam mercantium obtinente*, 1697, in-4°.;

Tombeau de M. de Santeul, ani chanoine régulier de St.-stin, dans l'abbaye de St.-r-lez-Paris, et l'Éloge de ce l poëte. Paris, veuve Robert in, 1698, in-4°. L'abbé Faydit se en commençant ce livre de r à la poésie; il s'appuie de l'au- de Sidoine Apollinaire, qui a s vers après y avoir renoncé nent. L'abbé Faydit aurait bien 'être plus scrupuleux que Si- Apollinaire, ou de justifier l'in- n de sa parole par un meilleur ge; IX. *la Télémacomanie*, , in-12, réimprimée en 1715, aye dans le même format. Faydit rélude à cette satire dégoûtante f-d'œuvre de Fénelon, par des mmes plus grossières encore les Sermons de Bossuet, dont faisait pas plus de cas que de aque. Dans une de ces imperti- rimées, qui s'est conservée par l, il exhortait l'aigle de Meaux ire pour laisser parler à sa place e de Balaam. Cette fine plaisan- lounera un échantillon suffisant goût; X. *Vie de St. Amable, et curé de Riom*, traduit du la- l'archi-prêtre *Juste*, 1702, in- l. *Remarques sur Virgile, sur ce, et sur le style poétique de ture-Sainte*, 1705-1710, in- . (Claude). C'est le meilleur, ou le moins mauvais de ses livres. ne manquait ni de feu ni de con- nces, ni d'une certaine imagina- ais il a tourné ces avantages mê- son déshonneur, par le mauvais qu'il en a fait. La réputation gne d'envie, qu'il a laissée après ouve l'inutilité des qualités de , les plus brillantes d'ailleurs, elles ne sont pas relevées par ment sain et par un caractère ble. On lui a attribué aussi: *les Moines empruntés*, mais il y a long- temps que cet ouvrage est restitué par tous les bibliographes à son véritable auteur, Pierre-Joseph de Haitze, gen- tilhomme provençal. On a cité un *Faydidiana*, Paris, 1705, in-12; nous n'avons pu le découvrir. N—n.

FAYE (Barthelemy), sieur d'Espeisses, d'une ancienne famille de Lyon, s'acquit une grande réputation par son savoir et sa capacité. François Ier. le nomma en 1541 conseiller au parlement de Paris; il remplit cette place avec honneur, fut pourvu de celle de président à la cour des enquêtes, et mourut dans un âge avancé. On a de ce savant magistrat un ouvrage intitulé: *Energumenicus et alexiacus*, Paris, 1571, in-8°. : Cujas lui a dédié les deux premiers livres de ses *Observations*. W—s.

FAYE (Jacques), sieur d'Espeisses, fils du précédent, naquit à Paris en 1542, fut nommé en 1567 conseiller au parlement, et en 1570 maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou. Ce prince ayant été élu roi de Pologne, Faye le suivit à Varsovie, et contribua par son adresse à lui concilier l'esprit des principaux habitants. Le duc d'Anjou se trouvant appelé au trône de France par la mort de Charles IX, Faye fut chargé d'apporter à la reine-mère les lettres de régence; il retourna ensuite en Pologne pour apaiser les troubles que la fuite du roi avait fait naître, et engager les Polonais à continuer de le reconnaître pour leur souverain: il s'acquitta de cette commission importante avec autant de zèle que de sagesse, et prononça même à la diète de Stendzic une harangue très éloquente; mais ce fut inutilement: Etienne Battori, vayvode de Transylvanie, fut élu à la place de Henri III. De retour en France, Faye fut envoyé à Fer-

rare et à Venise pour traiter quelques points sur lesquels ces puissances n'avaient pu encore s'accorder. Il fut ensuite nommé maître des requêtes au conseil d'état, et quelque temps après avocat-général au parlement. Les circonstances étaient difficiles; l'ambition des Guises et les prétentions des protestants remplissaient le royaume de troubles, et paralysaient la marche de la justice. Faye, également inaccessible à la crainte et à la séduction, resta fidèle à son devoir. Après la fameuse journée des *Barricades*, il suivit le roi à Tours, et fut récompensé de son dévouement par la charge de président à mortier dont on assure que Henri III voulut lui expédier les lettres de sa propre main. Après la mort malheureuse de ce prince, Faye conserva la ville de Tours à Henri IV, et vint le joindre sous les murs de Paris, où il fit voir par son courage, qu'il n'était pas moins propre à servir l'état de son épée que de sa plume. Pendant le siége, il fut atteint d'une fièvre maligne, et transporté à Senlis où il mourut le 20 septembre 1590 dans sa 46e. année. Son corps fut inhumé dans la nef de la cathédrale où on lisait son épitaphe. Pasquier, Duvair et Loisel ont parlé de Jacques Faye dans les termes les plus honorables. « C'était, dit Loy- » sel, un homme de grand sens et » d'une profonde doctrine, joints à » une merveilleuse éloquence; il né- » gligeait les formalités de justice, en » quoi il se trompait; mais il avait » d'ailleurs tant de belles qualités, » que ce défaut était supportable à son » égard. » Les mémoires du temps le représentent comme un homme d'un esprit vif et ayant la repartie prompte. L'anecdote suivante en peut servir de preuve : lorsqu'Henri III eut nommé Faye président à mortier, il présenta

Servin pour le remplace
charge d'avocat-général. L
Servin était trop léger pou
aussi important : « Sire, rép
» les sages ont perdu vo
» faut que les fous le rét
On a de Faye : I. *Avertis*
la réception et la publ
Concile de Trente, 1583.
dans laquelle on fait voir q
décisions de ce concile son
aux droits du roi et aux
l'église gallicane, a été insér
Mémoires de Duplessis
Tom. I., 1624; dans la *B*
canonique de Bouchel et
toire de la réception du
Trente, par l'abbé Migne
II. *La Harangue latine*
nonça à Stendzic, et des
primées dans le *Recueil*
pièces servant à l'histoi
1635, in-8°. Ce recueil, d
Faye, son fils, fut l'éditeu
une *Lettre* très curieuse d
Gillot, contenant des parti
la vie de Jacques Faye
réimprimée avec les *Op*
Loisel, Paris, 1652, in-
(Charles) d'Espeisses, fil
dent, né à Paris vers 157
successivement conseiller
ment, ambassadeur en
conseiller d'état ordinaire
5 mai 1638. On a de lui
res de plusieurs choses a
France depuis le comme
1607, *où finit M. de*
qu'en 1609, Paris, 16
« L'auteur, dit Legendre
le style ni les talents néces
réussir dans la continuatio
toire aussi estimée que celle
Ce volume ne renferme qu
livre, et la suite qui est a
point paru; II. *Négo*
Charles Faye, 6 vol. in-fo

its de la bibliothèque impé-
- Faye (Charles), oncle du
ut, abbé de St.-Fuscien, con-
ere au parlement de Paris,
e et archidiacre de Notre-
est l'auteur d'un ouvrage in-
Discours des raisons et pour lesquels MM. du clergé *lare nulles et injustes les monitoriales de Grégoire ontre les ecclésiastiques de- en la fidélité du roi*, Tours, 2e. édition; 1593, in 8°. De
u attribue encore : *Réponse* à
e de Genebrard, intitulé : *Ex- ications des ecclésiastiques assisté au service divin avec le Valois, après le massacre linal de Guise.* Les auteurs *Bibl. Historique de France* découvrir si la *Réponse* de té imprimée, et on voit qu'ils lent l'abbé de St.-Fuscien avec Faye son neveu, puisqu'ils mort de l'un et de l'autre à 1638. W—s.

E. *Voyez* Lafaye.

EL. *Voy.* Coucy (Raoul ou de).

ETTE (Gilbert Motier de vers la fin du 14e. siècle, ncienne famille d'Auvergne, é près du duc de Bourbon, sénéchal du Bourbonnais. t en Italie sous le duc de Ne- qui le chargea de la défense gne contre les Vénitiens. La vait point de dehors, la mu- ait faible, La Fayette et Lau- inrent jusqu'à l'extrémité, et nt au duc de Nemours le temps bler le secours et de faire lever aux Vénitiens, dix-neuf jours u'il eut été commencé. La suivit le duc de Bourbon au Soubise, et reprit Compiègne . Ce prince le choisit pour son lieutenant-général en Languedoc et en Guienne. Charles dauphin, (depuis Charles VII), auquel il s'attacha, le fit bailli de Rouen, lui confia la défense de Caen et de Falaise, contre les Anglais, et le nomma ensuite son lieutenant et capitaine-général en Lyonnais et Mâconnais; il défendit Lyon contre le duc de Bourgogne, depuis le 1er. mars jusqu'au 1er. juillet 1418. Nommé maréchal de France le 20 mai 1428, par le dauphin, régent du royaume, il battit, en 1422, à Baugé, les Anglais, commandés par le duc de Clarence; un déserteur prétendu, détaché par La Fayette, passa au camp du duc de Clarence, lui exagéra la faiblesse et le petit nombre des Français; le général ennemi crut leur défaite infaillible, il donna dans une embuscade; attaqué en queue et en flanc, il périt de la main de La Fayette; les comtes de Sommerset, d'Huntington et du Perche, demeurèrent prisonniers. Les Français perdirent 1100 hommes, et les Anglais 3000. Le dauphin, devenu roi sous le nom de Charles VII, confirma La Fayette dans sa dignité de maréchal de France. Il marchait au secours d'Ivry lorsqu'il fut pris au combat de Verneuil le 17 août 1424. Il conduisit, en 1429, 500 hommes d'armes au secours d'Orléans, accompagna Charles VII à son sacre à Reims, le 17 juillet de la même année, et fut employé dans plusieurs négociations importantes. Il était ministre plénipotentiaire au traité de paix d'Arras, le 21 septembre 1435, et il accompagna, en 1449, le comte de Dunois aux conférences qui se tinrent, avec le duc de Sommerset, pour la reddition du vieux palais de Rouen. On y convint que les Anglais sortiraient du vieux palais et du château de Rouen, de Honfleur, d'Arques, de Caudebec, de Tancar-

ville, de Lillebonne et de Montvilliers. Le roi entra dans Rouen le 10 novembre 1449. La Fayette partagea dans la suite, avec les généraux de Charles VII, la gloire d'avoir chassé les ennemis de la France. Il mourut le 25 février 1464. D. L. C.

FAYETTE (Louise Motier de la), de la même famille que le précédent, entra dès l'âge de dix-sept ans dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de sa fille d'honneur. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur, attirèrent l'attention de Louis XIII. Elle fut sensible aux épanchements du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait l'impérieux cardinal, sous le joug duquel il s'était mis. Richelieu, dont elle détestait la hauteur, chercha inutilement à la mettre dans ses intérêts. Les entretiens fréquents de mademoiselle de La Fayette avec le roi, alarmaient le ministre qui en était souvent l'objet. Un nommé Boisenval, gagné par Richelieu, était confident de ce commerce, et lui en rendait compte. Heureusement pour lui que la favorite avait conçu de bonne heure le projet de se faire religieuse. Louis XIII y mettait toute sorte d'obstacles; les intrigues du cardinal aidèrent à la vocation; enfin Mlle. de La Fayette, craignant peut-être que le tendre intérêt qu'elle prenait au roi ne se changeât en amour, et voulant rompre un engagement qui alarmait sa sagesse, alla se renfermer, en 1657, chez les religieuses de la Visitation de la rue St.-Antoine, où elle fit profession et prit le nom de *sœur Angélique*. Le cardinal ministre ne gagna pas grand'chose à cette retraite. Louis, rassuré contre sa propre faiblesse, par le nouvel état de sa respectable amie, la vit souvent au parloir. Ces visites inquiétai
lieu. Il intercepta leur corres
glissa dans leurs lettres de
sions qu'il savait bien devo
leur délicatesse, et réussit
refroidir et à les séparer. M
Fayette avait déterminé le
tourner à la reine, et le fru
réconciliation, après vingt
de stérilité, fut la naissance
XIV. Cette princesse, pour
tre les bons offices de son
dame d'honneur, voulut l
en faveur, mais la pieuse
féra le silence du cloître au
lant de la cour où l'on vou
peler. Elle vécut générale
mée, montrant à la France
unique d'une fille qui, dan
passions, et au milieu des
les plus brillantes, s'im
même en renonçant aux
qui venaient la chercher, p
entraîner dans sa chûte
qu'elle aimait. Elle mourut
dans le couvent de Chaill
avait fondé. Mme. de Genl
un roman historique intitulé
La Fayette, Paris, 18
in-12.

FAYETTE (Marie-
Pioche de la Vergne,
de la), naquit en 1632, d
la Vergne, maréchal-de-ca
verneur du Hâvre-de-Grâ
Marie Pena, d'une ancie
de Provence. Son père prit
soin de son éducation qui f
solide et brillante. Ménage
Rapin se chargèrent de lui
le latin; et, s'il en faut croi
après trois mois de leçons,
donna le véritable sens d'u
que chacun d'eux expliquait
ment, et que ni l'un ni l'au
dait bien. Ménage la chan
dans la langue qu'il lui ava

ns ses madrigaux latins il on nom de la Vergne en *averna*, qui est aussi le déesse des voleurs, on fit ette épigramme latine d'as-ît :

bi est, nulla tibi dicta Corinna, latur Cinthia nulla tuo; rum compilet scrinia vatum, sit culta *Laverna* tibi.

la Vergne, introduite de ·e à l'hôtel de Rambouillet, i justesse et la solidité de se préserver de la conta-uvais goût dont cet hôtel ntre. En 1655, âgée de ans, elle épousa le comte tte ; elle en eut deux fils, uivit la carrière des armes, elle de l'église. Elle se plut hez elle quelques hommes dans les lettres, du nombre tait La Fontaine, dont le ait être d'avoir des femmes our amies et pour bienfai-rais, banni de la maison de lle pour avoir blâmé son vec Lauzun, fut reçu dans ·me. de la Fayette. Pendant le l y fit, elle composa ses *Zaïde* et de la *Princesse*, qu'elle le pria de faire pa-s son nom. Il ne voulut as qu'on ignorât qu'elle en ur; il a écrit ces propres : La *Princesse de Clèves* l'a. de la Fayette : *Zaïde* d'elle. Il est vrai que j'y ai que part, mais seulement disposition du roman. » êque d'Avranches, joignit mage à celui de Ségrais, en qu'il avait vu Mme. de la unposer *Zaïde*, et qu'elle it communiqué tout entier ece. Ce fut pour mettre en *aïde*, qu'il fit son *Traité de des romans*. Madame de la Fayette lui disait à ce sujet : « Nous » avons marié nos enfants ensemble. » Rien de plus connu que la liaison intime de Mme. de la Fayette et du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes ;* elle dura vingt-cinq ans, et la mort seule y mit fin. Ils se voyaient tous les jours et à toute heure; et, comme disait Mme. de Sévigné, « ils » étaient nécessaires l'un à l'autre. » Aussi le duc eut-il, comme Ségrais, part à la composition de *la Princesse de Clèves*. Mme. de la Fayette disait : « M. de la Rochefoucauld m'a » donné de l'esprit, mais j'ai réfor-» mé son cœur. » Mme. de la Fayette fut inconsolable de la mort de son ami. Mme. de Sévigné écrivait à sa fille : « Le temps qui est si bon aux » autres, augmente et augmentera » sa tristesse..... Tout se consolera, » hormis elle. » Elle survécut de dix ans à M. de la Rochefoucauld; ses dernières années furent en proie aux infirmités, et consacrées aux pratiques de la plus austère dévotion ; elle y était dirigée par l'abbé Duguet, de Port-Royal. Elle mourut en 1693, dans sa 60e. année. Le trait le plus marqué de son caractère était la franchise. M. de La Rochefoucauld lui avait dit qu'elle était *vraie*; ce mot, nouveau alors dans cette acception, parut la peindre parfaitement, et dès-lors chacun le lui appliqua. On l'accusa d'un peu de sécheresse : Bussy-Rabutin, qui n'épargnait personne, essaya de dénigrer son caractère et sa conduite ; mais Mme. de Sévigné rendit de l'un et de l'autre le témoignage le plus honorable et le moins suspect, puisqu'elle l'adressait à cette fille adorée pour qui elle ne pouvait avoir de secret : « C'est une femme aimable, » lui écrivait-elle..... Plus on la con-» naît, plus on s'y attache. » Mme. de la Fayette avait l'esprit éminemment

juste. Ségrais lui avait dit : « Votre » jugement est supérieur à votre es- » prit, » et elle avait été très-flattée de cette opinion. Elle n'avait pas dans la conversation les saillies étincelantes et caustiques de Mme. Cornuel, ni la vivacité spirituelle de Mme. de Coulanges, ni l'abandon plein de grâce de Mme. de Sévigné ; mais ses discours étaient d'une précision élégante et ingénieuse. Elle disoit : « Une pé- » riode (inutile) retranchée d'un ou- » vrage vaut un louis, un mot vingt » sous. » C'est elle aussi qui comparait les sots traducteurs à ces laquais imbécilles qui changent en sottises les compliments dont on les charge. D'Alembert, La Harpe et Marmontel ont fait les plus grands éloges de ses romans. Les deux premiers prodiguent leur admiration à cette situation de Zaïde et de Gonsalve qui, forcés de se séparer pour quelques mois, et ne sachant pas la langue l'un de l'autre, l'apprennent, chacun de leur côté, durant cette absence, et se parlent chacun la langue qui n'était pas la leur. « La *Princesse de Clèves*, dit » La Harpe, est une production en- » core plus aimable et plus touchante » que *Zaïde* ; et jamais l'amour, » combattu par le devoir, n'a été peint » avec plus de délicatesse. » Selon Marmontel « La *Princesse de Clèves* » est ce que l'esprit d'une femme pou- » vait produire de plus adroit et de » plus délicat. » On doit à peu près les mêmes éloges à la *Comtesse de Tende*, et à la *Princesse de Montpensier*, romans d'une moindre étendue que les deux autres et beaucoup moins connus. Fontenelle a déclaré qu'il avait lu jusqu'à quatre fois la *Princesse de Clèves*. Il parut de cet ouvrage une critique en forme de lettres par Valincourt, et l'abbé de Charnes y répondit par un écrit en forme de conversations. On a Mme. de la Fayette, *l'Hi Henriette d'Angleterre* dam, 1720, in-8°. : c'est historique. Elle a laissé aus *moires* de la cour de Fr les années 1688 et 168g renferment des détails in Elle avait, dit-on, compos autres ouvrages de ce ge été perdus, parce que l'a Fayette, son fils, les pr trop de facilité, et n'avait de les redemander. Cepend servait dans la bibliothèque La Vallière un roman man tulé *Caraccio*. Ses œuvr recueillies avec celles de Tencin et de Fontaines, Pa 5 vol. in-8°. A-

FAZARY (Mohammed nym al), l'un des premi mans qui se livrèrent à l'a L'an 157 de l'hég. (772 un astronome indien ayant khalife Mansour (*Voy.* des tables calculées selon le et abrégées de celles qu'on mées *figour* du nom du roi étaient dédiées, ce prince duire en arabe par Fazâry portante traduction reçut grand *Send-hind*, et fut général jusqu'au temps de L'époque de la naissance et de Fazâry ne nous est pas

FAZELLI (Thomas), naquit à Sacca dans la Sicil Après avoir fait ses premi à Palerme, il entra dans St.-Dominique, et s'app beaucoup d'ardeur à la pères et des théologiens l lèbres. Il fréquenta ensuit de Rome et de Padoue, et cette dernière ville le bon

endant son séjour à Rome, il ié d'amitié avec Paul Jove, et sa sollicitation que Fazelli en- d'écrire l'histoire de Sicile. De à Palerme, il fut chargé de er la philosophie, et il s'en ac- vec distinction. Obligé de par- us ses moments entre ses de- professeur et les exercices de ion, il se réduisit à ne faire eul repas vers la fin du jour donner que quelques heures neil, afin de pouvoir satisfaire ou toujours croissante pour l'é- zelli se délassait de l'aridité des hes historiques par la lecture tes et des orateurs anciens, ou omposition de quelques pièces qu'il ne confiait qu'à ses plus amis. Il prêcha un carême concours immense d'auditeurs ccès qui accrut encore sa ré- . Il avait obtenu plusieurs di- lans son ordre, et on voulut e supérieur-général en 1558; supplia ses confrères de faire leur choix sur un sujet plus à cette place qu'un homme qui issé sa vie à étudier. Fazelli à Palerme le 8 avril 1570, nhumé dans le cloître de son . Le seul ouvrage qu'il ait laissé uivant: *De rebus siculis de- ade*, Palerme, 1558, in-fol.; 560, in-fol. Wechel l'a inséré s *Rerum sicularum scripto-* 579, et Burmann dans son *arus antiquitatum*, t. X; en- stella en a fait réimprimer la e décade avec un supplément remarques critiques, Catane, n-8°. *L'Histoire de Sicile* par été traduite en italien par Re- Venise, 1574, in-4°.: cette est rare; Martin Lafarina en f une nouvelle, corrigée des impression qu'on trouve dans la première, Palerme, 1628, in-fol. Cette histoire est très estimée pour l'exactitude des faits, la saine critique qui y règne et l'élégance du style. Jacques Bosio est le seul qui n'ait pas rendu justice à l'ouvrage de Fazelli; mais Bosio écrivait l'histoire des chevaliers de Malte, et Fazelli les avait traités avec peu de ménagement. Mongitore cite encore de cet écrivain des *Sermons* en manuscrit. — FAZELLI (Jérôme), frère du précédent, né à Palerme en 1502, entra à son exemple dans l'ordre de St.-Dominique, et se fit la réputation d'un savant théologien et d'un bon prédicateur. Il fut consulteur de l'inquisition, commis à l'examen des livres et deux fois prieur de son couvent. Il mourut à Palerme en 1585. On a de lui: I. *Prediche quaresimali*, Palerme, 1575, in-4°., réimprimés avec une seconde partie, Venise, 1592, in-4°. Il a laissé en manuscrit des *Commentaires* latins sur les psaumes, sur l'évangile de S. Marc et sur les actes des apôtres; des *Sermons*; un *Traité des indulgences*, et un autre *De regno Christi*, que quelques biographes attribuent par erreur à son frère. W—s.

FAZIO (BARTHELEMI), élégant historien latin du 15e. siècle, naquit, on ignore en quelle année, à la Spezia, petite ville de la république de Gènes. Il eut pour maître dans les langues grecque et latine le célèbre Guarino de Verone, pour lequel il conserva toute sa vie le respect et la tendresse d'un fils. Le P. Niceron dit, mais sans en donner aucune preuve, que Fazio fut envoyé par les Génois à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, pour tâcher de conclure avec lui une trêve, et qu'il revint à Gènes sans avoir pu réussir dans sa négociation; ce qui est certain, c'est que ce roi, de quelque manière qu'il eût été instruit

de son mérite, l'appela auprès de lui, et l'y fixa par ses libéralités. Il lui confia le soin d'écrire son histoire. Fazio fut lié à Naples avec la plupart des savants qui y florissaient; il le fut surtout intimement avec Antoine Beccadelli, plus connu sous le nom du *Panormita*. Fazio ayant eu des querelles très vives avec Laurent Valla, le Panormita prit sa défense avec beaucoup de chaleur, et ils attaquèrent tous deux si rudement Valla, qu'il fut forcé de quitter Naples. Fazio y passa le reste de sa vie. L'année de sa mort est incertaine. Cesar d'*Engenio*, auteur napolitain, rapporte dans sa *Napoli sacra* une ancienne épitaphe qui fixe cette mort à 1447; mais on a des lettres de Fazio de 1451, 1452, et même 1455; on en a une d'Æneas Sylvius, encore cardinal, en date du mois de mars 1457, dans laquelle il lui fait faire des compliments. Summonte (*Histoire de Naples*, *Liv. V.*) le fait mourir en novembre de la même année; Paul Jove rejette sa mort beaucoup plus loin. Elle suivit, dit-il, de peu de jours, celle de Laurent Valla, son ennemi, ce qui donna lieu à cette épigramme :

Ne vel in Elysiis sine vindice Valla suurret,
Facius haud multos post obit ipse dies.

J. Mathieu Toscano a dit aussi dans son *Peplus Italiæ*.

Quin apud Elysias extincto insultet ad umbras,
Haud mora defunctum subsequitur morient.

Or Laurent Valla ne mourut que le 1er. août 1465, si l'on en croit son épitaphe; Niceron en conclut qu'on peut conjecturer que Fazio mourut en 1467, et que dans l'épitaphe rapportée par Engenio, il faut substituer MCCCC LXVII à MCCCC XLVII qui a pu aisément y être mis par une transposition de lettres. Mais Paul Jove dit positivement que Laurent Valla mourut en 1457. D'ailleurs Jacques Curuli ou Curli, Gé
de Fazio, dont celui-ci parl
time dans plusieurs de ses
qui corrigea et termina la
latine d'Arrien que Fazio av
imparfaite, a écrit, en parla
même traduction, que le roi
peu de temps avant de mou
tait procurée afin de pouve
y faire mettre la dernière m
était donc mort quelque te
le roi Alphonse, lequel mo
me on sait, en juin 1458,
mène à l'opinion de Sumn
place la mort de Fazio en
1457. Ses ouvrages, qui
imprimés qu'après sa mo
I. *De bello veneto Clodi*
Lyon, 1558, in 8°. Il s'a
ouvrage de la guerre de Ch
éclata en 1377 entre les G
Vénitiens, et dont les prét
fils d'Andronic et de Mar
pire d'Orient furent l'occas
humanæ vitæ felicitate
boni fruitione liber, ad
Aragonum ac Siciliæ re
tum, Anvers, Plantin, 15
réimprimé à Hanau, pa
de Marquard Freher, a
Sandei Ferrariensis de
liæ et Apuliæ epitome,
autres opuscules, 1611,
un dialogue philosophique
rino son maître, le Pan
ami, et Jean Lamola qui
une grande réputation d
III. *De rebus gestis ab*
primo Neapolitanorum
mentariorum libri decen
que cet ouvrage, entrepri
du roi lui-même, fut co
1450 et achevé en 1456
primé pour la première fo
1560, in-4°. Le savant J
Bruti, Vénitien, qui en fu
se permit d'y faire beauc

de changements, comme
imprimeur Antoine Gryphe;
t une seconde édition en
une troisième en 1566.
Filopono, ignorant l'exis-
leux premières, en donna
ept premiers livres seule-
antoue, 1563, in-4°. Celio
Curione fit réimprimer ces
à la fin de sa traduction
l'Histoire de Guichardin,
it l'ouvrage de Pontano :
uando I rege Neapolitano
filio Lib. VI, Bâle, 1566,
rebus gestis ab Alphon-
été traduit en italien par
auro, et imprimé à Venise
IV. *Ad Carolum Vinti-*
rum clarissimum de ori-
inter Gallos et Britan-
m pas Hispanos, comme
céron), imprimé par Ca-
is ses additions à la *Biblio-*
Chaccon. V. *De viris ævi*
ibus liber; cet ouvrage, le
rtant de Fazio, était resté
qu'en 1745, où le savant
as le fit imprimer à Florence,
vi de seize lettres du même
précédé de sa Vie. Les no-
donne sur chacun des hom-
res de son temps sont très
, mais paraissent ne conte-
ne d'exact et être écrites avec
le impartialité. On en peut
celle de Laurent Valla, son
l n'y parle que de ses tra-
es ouvrages, et des récom-
il avait reçues du roi Al-
ans y mêler aucune critique
dre expression d'envie, de
de malignité. VI. *Arriani*
iensis novi Xenophontis ap-
e rebus gestis Alexandri
gis Macedonum libri octo,
æo Facio interprete, etc.;
traduction que Fazio ne put
terminer avant de mourir. Il l'avait entreprise à la demande du roi Alphonse, qui se la fit remettre, mais qui mourut lui-même peu de temps après. Ce prince en avait confié le manuscrit à un chevalier espagnol nommé Arnaldo Fenoleda : Jacques Curuli la reçut de lui, et y fit les corrections et les suppléments nécessaires pour qu'elle fût en état d'être donnée au public. C'est lui qui nous apprend tous ces détails dans une lettre adressée à ce chevalier Fenoleda : l'ouvrage ne fut imprimé qu'en 1508, à Pise, in-fol. ; il en parut une seconde édition à Bâle, 1539, in-8°.; et une troisième, Lyon, 1552, in-12.

G—é.

FAZZELLO. *Voy.* FAZELLI.

FEATLY ou FAIRCLOUGH (DANIEL), théologien anglais, né en 1582 à Charlton, dans le comté d'Oxford, se distingua par une profonde connaissance des pères de l'Église et des conciles, et par une grande habileté dans la controverse scholastique. Etant passé en France comme chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques, il y soutint, pendant un séjour de trois ans qu'il y fit, plusieurs disputes contre les plus savants théologiens catholiques. De retour en Angleterre, il devint chapelain de l'archevêque Abbot, qui le nomma recteur de Lambeth. En 1617, à l'occasion de sa thèse de théologie, il embarrassa tellement le professeur Prideaux par ses arguments, qu'il s'ensuivit une querelle, que l'autorité de l'archevêque put seule apaiser. Après avoir occupé différentes cures, il se maria en 1625, et alla vivre à Kennington, près de Lambeth. Il publia l'année suivante un livre intitulé : *Ancilla pietatis*, ou *la Servante dans ses dévotions privées*, dont il y eut huit éditions avant l'année 1676.

Il y ajouta ensuite la *Pratique de dévotion extraordinaire*. Il fut obligé de faire une espèce d'amende honorable aux genoux de l'archevêque de Cantorbéry, Laud, pour avoir, dans l'un de ces deux ouvrages, révoqué en doute l'histoire de S. George, le patron de l'Angleterre. Quoiqu'il eut passé sa vie à défendre la religion anglicane, il était soupçonné d'être réellement catholique romain, ou du moins d'avoir, comme on disait alors, *un pape dans le ventre*. A l'époque de la guerre civile, les soldats du parlement firent des recherches pour se saisir de sa personne, et n'ayant pu le découvrir, s'en consolèrent en détruisant ses propriétés. Nommé en 1643 membre de l'assemblée des théologiens de Westminster, il manifesta des principes de calvinisme qu'on n'attendait pas de lui, et porta témoignage contre l'archevêque Laud ; mais son opposition au *covenant* l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut mis en prison. Transféré quelque temps après, par égard pour ses infirmités, au collége de Chelsea, dont il était alors prévôt, il y mourut en avril 1645. Ce théologien, qui fut la terreur des écoles et à qui ses antagonistes donnaient les titres de *acutissimus* et *acerrimus*, est à peine connu aujourd'hui. De quarante traités qu'il a écrits, la plupart sont entièrement oubliés. On peut voir dans le *Cignea cantio* du roi Jacques, publié en 1629, les détails d'une dispute scholastique qu'il soutint avec ce monarque théologien. Sa vie a été écrite par J. Featly, son neveu. X—s.

FEAU (Charles), prêtre, né à Marseille en 1605, entra à l'Oratoire, et professa les humanités dans différents colléges de cette congrégation. Il composa pour ses élèves plusieurs petites pièces en langue provençale, auxquelles il attachait tr prix pour en publier le pour en refuser des copies nyme en fit imprimer qua titre de *Lou jardin deys vençales*, Marseille, 16 Ce volume, que les amate à l'ouvrage de Claude Brue le même titre (*voy.* Caude supplément), contient : *l' ment, les conquêtes et voyage du carnaval ; l' la Ressemblance ; l' Ass mendiants de Marseille, cès du carnaval*. Le suje conde, qui est une intri reuse, ne permet pas de Féau en soit l'auteur. Le remarque aussi que l'édite lume y a glissé des obscé se trouvent pas dans les On attribue encore à Féau intitulée *Brusquet*, fondé sur les tours que ce bo permis de jouer au maréc

FEBRONIUS. *Voy.* H

FEBURE ou FEVRE Nous avons sous le nom d divers ouvrages dont nou ci-après. La *Bibl. script. rum* nous apprend que ce n qu'a pris le Père Justinien missionnaire, sans doute sa famille le portait ; mai bliothèque ne nous indique de sa naissance ni celle d On sait toutefois que ce m résida long-temps en Orien les seuls renseignements ayons pu recueillir sur sa Voici ses ouvrages : 1. *objectiones muhametic tatorum adversus catholic que solutiones*, Rome, 16 Cet ouvrage a été traduit e en arménien, et ces trad

imprimées à la propagande, la mière en 1680, et la seconde en 61. II. *Specchio, overo descrit-ne della Turchia*, Rome, 1674, 12. L'auteur traduisit lui-même ouvrage en français, et sa tra-ction, augmentée de quelques cha-res, a paru sous le titre d'*Etat isent de la Turquie, où il est ité des vies, mœurs et coutumes s Ottomans et autres peuples de r empire*, Paris, 1675, in-12. Il iste aussi une traduction espagnole une allemande de cet ouvrage. III. *héâtre de la Turquie, où sont re-ésentées les choses les plus remar-ables qui s'y passent aujourd hui*, ris, 1682, in-4°. : on a fait un uveau titre sous la date de 1688. traduction italienne, faite proba-ment par l'auteur, a paru à Venise 1684, in-4°., sous le titre de *satro della Turchia*. Michel Fe-re (c'est ainsi qu'est signée l'épître licatoire) dit dans sa préface : « Je 'écris rien que je n'aye veu et ob-rvé moy-mesme le plus exacte-ent qu'il m'a été possible par l'es-ce de dix-huit ans, ou sceu par s personnes très dignes de foi.... ne dis rien de mes voyages en erses provinces de l'empire otto-n, à sçavoir dans la Syrie, Mé-otamie, Caldée, Assyrie, Cur-n, Arabie déserte, Palestine, e, Caramanie, Silicie, Phry-Bytinie, Natolie, Romanie, res, Archipel, etc., ne m'é-as proposé de faire ici la des-on des terres de la Turquie, eulement de montrer distinc-t l'état dans lequel elles se nt à présent, et les quatorze s qui les habitent, etc. » L'au-e ici, mais avec plus d'éten-mêmes matières que dans *le la Turquie*, et il s'atta-che surtout à montrer les vices de ce empire, les causes de sa prochaine décadence, et les moyens de le détruire. Cet ouvrage est généralement exact et fort estimé. Beaucoup d'écrivains postérieurs l'ont copié, ou se sont trompés en s'en éloignant. La *Bibl. script. capuc.*, attribue encore au P. Justinien un *Catechismus sive doctrina Christiana*, en arabe.

J—N.

FEBURE (Jean ou Jacques le), ou *Le Febvre*, né à Gluson, village du Hainaut, entra chez les jésuites, et après les exercices ordinaires, fut chargé d'enseigner la philosophie à Douai. On lui donna ensuite la direction et la présidence du séminaire archi-épiscopal de Cambrai, établi à Beuvrai, près de Valenciennes. Il remplit avec zèle les devoirs de cette place, donnant aux jeunes clercs dont l'éducation lui était confiée l'exemple de la piété, du travail et des vertus ecclésiastiques, et ne négligeant rien pour en faire de dignes ministres des autels et d'excellents pasteurs. Etant tombé malade, il se fit porter à Valenciennes, où il mourut en 1755. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in-12 : il y *anatomise* en effet les écrits de ce dangereux sceptique, relève ses sophismes et ses contradictions, met à nu le poison qu'il distille, le montre faisant un indigne abus de l'esprit et de l'érudition pour tout détruire sans rien édifier, détournant de propos délibéré le sens des Saintes-Ecritures et les dénaturant, frayant la route qui conduit à l'athéisme, et ne rougissant pas, cynique impudent, d'étaler aux yeux du public un vil ramas d'expressions sales et d'obscénités dégoûtantes. On a fait une nouvelle édition de ce livre avec une suite et ce nouveau titre : *Exa-*

men critique des ouvrages de Bayle, Paris, 1747. II. *La seule religion véritable démontrée contre les athées, les déistes*, etc., Paris, 1744, in-8°.: cet ouvrage est estimé. Les preuves rapportées en faveur de la religion et les arguments contre ses ennemis y sont exposés avec méthode et solidement établis. L—y.

FEBVRE (Jacques Fabri, ou le), dit d'*Etaples*, parce qu'il était d'Etaples au diocèse d'Amiens, naquit environ l'an 1435 suivant l'opinion commune, ou vers 1455 d'après un calcul plus vraisemblable, et qui s'accorde mieux avec les divers événements de sa vie. Il fit ses études à Paris, et se borna au simple grade de maître-ès-arts, ou tout au plus à celui de bachelier. Le goût des voyages le prit après qu'il eut enseigné quelque temps les belles-lettres. Il parcourut une partie de l'Europe; l'on prétend même que le désir d'étendre ses connaissances le conduisit en Asie et en Afrique. De retour à Paris en 1493, il professa la philosophie au collége du cardinal Lemoine, jusque vers l'an 1507, que Briçonnet, pour lors évêque de Lodève, se l'attacha, le produisit à la cour, et l'emmena avec lui lorsqu'il fut transféré en 1518 au siége de Meaux. C'est à cette époque que le Febvre publia ses dissertations où il soutenait contre l'opinion commune que Ste.-Anne n'avait eu qu'un seul mari, et que Marie, sœur de Lazare, Marie-Magdeleine et la pécheresse du chap. VII de St.-Luc, sont trois personnes distinctes, portant toutes trois le même nom. Les pères grecs les avaient distinguées; les pères latins les avaient confondues. La faculté de théologie décida en faveur de ces derniers. Il est étonnant combien cette dispute, aujourd'hui très indifférente, enfanta alors d'écrits polémiques (*voy.* Cousturier). I
était du nombre de ces t
qui, peu respectueux pour
scholastique, cherchaient
le goût de la critique, de l'a
des langues savantes. Les r
en fait de religion, prêchaien
renouvellement dans les étu
siastiques. C'en fut assez po
fondre avec eux. A peine l
orage était-il apaisé, que
et son commentaire sur le
Testament lui en suscitèr
cond beaucoup plus à crai
docteurs de Paris furent
ment irrités de l'*Epître ex*
qu'il mit à la tête de la deuxi
où il recommande à tous
la lecture de l'Ecriture-Sai
gue vulgaire. On déféra o
sitions à la faculté; mais l
truit de cette affaire, dans
ne vit qu'une tracasserie d
Beda, en prit connaissance
vre, s'étant justifié en pr
prélats et des docteurs que
avait donnés pour juges,
honneur de cette seconde a
ennemis eurent plus de s
une troisième; ils profitère
ble que des prédicateurs i
des moines turbulents ex
1525 dans le diocèse de
il était grand-vicaire, pour
créter d'ajournement par le
(*voy.* Briçonnet). Il s
Strasbourg. François Ier.
Madrid en sa faveur au par
à son retour d'Espagne, il
précepteur du prince Charl
fils. Le Febvre acquit dans
de nouveaux titres à l'esti
confiance du roi, qui l'au
aux premières dignités de
la modestie de ce savant h
eût mis des obstacles. En
reine de Navarre l'emmen

ssa ses dernières années, jus-
mort arrivée en 1536. Nous
lerons ici ni ne réfuterons les
es absurdes que tant d'auteurs,
le roman de Thomas Hubert,
itées sur les derniers instants
ie, et qui n'ont eu un certain
ue parce que les réformateurs
y trouver une preuve de son
it pour leurs opinions, quoi-
te son hérésie ait consisté a
lus de bon sens et moins de
s que la plupart des catholi-
son siècle. Sa prétendue hâ-
n'est pas mieux fondée en rai-
ais quand un homme a joué
d rôle, qu'il a influé dans une
ion, que ne débite-t-on pas
compte, suivant l'affection des
partis? Ce que personne ne
se, c'est une vie exemplaire,
nduite régulière, beaucoup de
n caractère plein de candeur.
ces qualités respirent dans ses
s, qui supposent d'ailleurs
nde érudition, des connais-
étendues, l'étude des langues
s et du talent pour la critique.
incipaux sont : I. *Psalterium
plex gallicum, romanum,
cum, vetus, conciliatum*, in-
hez Henri-Etienne, 1509 et
avec de petites notes; II. *Com-
res sur S. Paul*, avec une nou-
raduction latine, Paris, 1512
1. Cet ouvrage, dans lequel on
core le peu de progrès qu'avait
critique, fut censuré par Eras-
la partie grammaticale, et par
ur la théologique, ce qui ne
ha pas d'être estimé et recher-
I. *Commentaires sur les Evan-*
Meaux, 1525 : sa doctrine y
très orthodoxe sur les points
és alors par les novateurs,
e le syndic Bedla lui ait repro-
erreurs à cet égard; IV. *Com-
mentaires sur les Epîtres canoniques*,
Meaux, 1525 : tous ces commentaires
sur le *Nouveau-Testament* furent
mis à l'*index* par les inquisiteurs ro-
mains, sous Clément VIII. Il s'y éloi-
gne de l'ancienne barbarie, mais il
n'atteint pas toujours la pureté des
bons écrivains modernes; V. *Tra-
duction française du Nouveau-Tes-
tament*, Paris, Colines, 1523, 3 vol.
in-8°., demi-gothique, sans nom d'au-
teur, extrêmement rares, surtout le
dernier volume. Elle est faite sur la
Vulgate, parce qu'il la destinait à
l'usage des fidèles. On la retrouve dans
sa version entière de la *Bible*, Anvers,
1528, 1530, 1534, 1541, in-fol.;
ibid., 1529 et 1532, 4 vol. in-4°.;
1528, 4 vol. in-8°. L'édition de 1534,
revue par les docteurs de Louvain,
est la plus correcte et la plus rare,
parce qu'elle fut supprimée aussi bien
que celle de 1541. Ce qu'il y a de
singulier, c'est que tandis que les cor-
deliers de Meaux faisaient la guerre
à le Febvre à cause de ses traductions,
ceux d'Anvers donnaient leur appro-
bation, en 1528, pour les faire im-
primer et débiter. Il est vrai qu'ils
n'avaient pas dans leur édition l'*Epî-
tre exhortatoire*, qui avait principa-
lement mécontenté les docteurs de Pa-
ris. VI *Exhortations en français sur
les évangiles et les épîtres des di-
manches*, Meaux, 1525, condam-
nées par le parlement; VII. *Traduc-
tion latine des livres de la foi or-
thodoxe de S. Jean de Damas* : c'est
la première version imprimée de cet
excellent ouvrage; VIII. *De Maria
Magdalena*, 1516, 1518, suivi en
1519 d'un autre intitulé : *De tribus
et unica Magdalena*. Cet ouvrage est
bien fait; l'auteur y suit l'ordre géo-
métrique; il y rétracte plusieurs cho-
ses du précédent, par exemple, ce
qu'il avait dit que ces trois femmes

portaient toutes le nom de *Madelène*. IX. *Rithmimachie ludus, qui et pugna numerorum appellatur*, Paris, H. Estienne, 1514, in-4°., opuscule de cinq pages, imprimé à la suite de l'*Arithmetica* de Jordan *Nemorarius*. Le Febvre y donne une description fort curieuse de cet ancien jeu pythagorique, mais avec si peu de détail qu'on ne peut bien le connaître qu'en y joignant la notice beaucoup plus étendue que Boissière a donnée du même jeu (*Voy.* Boissière). T—D.

FEBVRE (Gilbert le), poète français, né dans la Normandie, au commencement du 16e. siècle, a composé des rondeaux, ballades, ou chants royaux en l'honneur de la Vierge. Lacroix du Maine dit que ces pièces ont été imprimées dans les recueils du temps. Le Febvre prenait la qualité de prince du Puy de Rouen, parce qu'il avait remporté plusieurs prix à l'académie de ce nom, fondée dans le 14e. siècle par quelques personnes pieuses, et confirmée en 1520 par le pape Jules II, qui accorda des indulgences et des privilèges aux confrères. Cette société existait encore en 1789, sous le nom d'Académie de l'immaculée conception de la Vierge, et le duc d'Harcourt en était le protecteur. L'abbé Guiot, bibliothécaire de St.-Victor, annonçait en 1786 l'histoire de cette académie, mais elle n'a point été publiée. — Febvre (Jean le), prêtre, né à Dreux dans le 16e. siècle, est auteur d'un ouvrage en vers, intitulé : *les Fleurs et antiquités des Gaules, où il est traité des anciens philosophes gaulois appelés Druides; avec la description des bois, forêts, vergers et autres lieux de plaisir situés près de la ville de Dreux*, Paris, 1553, in-8°. : cet ouvrage curieux n'est pas commun. — Febvre (Nicolas le), prêtre, curé dans la Picardie, au 17e. siècle, n'est connu que par une tragédie intitulée : *Eugénie*, ou *le Triomphe de la Chasteté*, Amiens, 1678, in-12. W—s.

FEBVRE. *Voy.* Lefèvre.

FECHT (Jean) théologien luthérien, né en 1636 à Sulzbourg, dans le Brisgau, était fils d'un ministre de l'évangile, homme instruit et qui ne négligea rien pour son éducation. Il venait de terminer ses premières études, sous la direction de son père, lorsque la guerre éclata dans le Brisgau, et cette circonstance détermina ses parents à l'envoyer à Bâle, où il pouvait continuer plus tranquillement ses cours; il demeura neuf années dans cette ville, fut ensuite placé au collége de Ruedelen, puis à celui de Dourlach, vint étudier l'hébreu à Strasbourg, visita les plus célèbres universités de l'Allemagne, et fut reçu licencié en théologie à Giessen en 1666. Fecht était déjà à cette époque pasteur et président des synodes du comté de Hochberg. Le marquis de Bade-Dourlach le nomma en 1668 l'un de ses chapelains et professeur d'hébreu et de métaphysique. L'année suivante il fut chargé d'enseigner la théologie, et il s'en acquitta, pendant vingt années, avec une grande distinction. La ville de Dourlach ayant été brûlée par les Français en 1689, Fecht fut appelé à Rostock, où on lui confia la chaire de théologie. Sa reconnaissance pour les magistrats de cette ville l'empêcha d'accepter des offres plus considérables qui lui furent faites pour l'attirer dans d'autres universités. Il mourut à Rostock au mois de mai 1716. Krackewitz prononça son oraison funèbre; cette pièce fut imprimée la même année avec la liste des nombreux ouvrages publiés par ce savant pro-

se contentera d'en indiquer
ncipaux : 1. *Disquisitio de
ecclesiâ, in quâ facies ec-
qualis hodie est et historia
ium sæculorum ætatem*, etc.,
rg, 1670, in-4°. Cette édi-
plus complète que la pre-
l. *Noctes christianæ*, Dour-
7; Leipzig, 1706, in-8°.;
*toriæ ecclesiasticæ sæculi
Christo sexti decimi supple-
, celeberrimor. ex illo ævo
rum epistolis ad Marbachios
, divisum in octo libros*,
n *apparatu ad totum opus
rio et tabulis chronologico-
s*, Dourlach, 1684, in-4°.
il des lettres écrites à Jean,
et Philippe Marbach, par
thon, Chytrée, Chemnitz,
etc., est fort estimé en Alle-
et très utile pour éclaircir
de l'établissement de la ré-
IV. *De origine et superstitissarum in honorem sanc-
celebratarum*, *tractatio his-
eologica*, Rostock, 1707,
V. *Philocalia sacra id est
m doctrinarum theologica-
iblicarum*, *polemicarum*,
m, *patristicarum farrago*,
708, in-4°.; VI. *Historia
Emmendingensis inter Pon-
et Lutheranos anno* 1590,
, Rostock, 1709, in-8°. Cette
st préférable à celle qui avait
ns la même ville en 1694.
*tice de la religion des Grecs
es*, Rostock, 1717. in-8°.
mand). W—s.

KENHAM (Jean de), ainsi
du lieu de sa naissance (la
Feckenham, dans le comté
cester), naquit dans les
onze premières années du
Henri VIII, de pauvres pay-
n véritable nom était *Low-
man*. Son goût pour l'étude engagea le curé de sa paroisse à le faire entrer dans le monastère d'Evesham, couvent de bénédictins, d'où il fut envoyé à Oxford dans le collége de cet ordre, nommé collége de Glocester. Il prit les ordres, et fut successivement chapelain de l'évêque de Worcester, et de Bonner, évêque de Londres, célèbre par les persécutions qu'il fit souffrir aux réformés sous le règne de la reine Marie. Bonner avait été persécuté d'abord, et son chapelain avait au moins partagé ses malheurs; car lorsqu'en 1549, sous Edouard VI, l'évêque fut dépouillé de son évêché, Feckenham fut mis à la Tour, d'où cependant on le fit sortir quelque temps pour débattre publiquement avec les réformés différents points de controverse; on l'y remit ensuite, et il y demeura jusqu'à l'avènement de la reine Marie, moment de triomphe pour les catholiques (1553): Feckenham rentra non seulement dans ses fonctions près de l'évêque, rétabli alors dans son évêché, mais il fut nommé chapelain de la reine, qui l'envoya à l'infortunée Jeanne Grey, quatre jours avant sa mort, pour essayer de la convertir au catholicisme. Il fut ensuite promu à plusieurs bénéfices, et enfin à l'abbaye de Westminster, qu'il posséda jusqu'à sa suppression, sous le règne d'Elisabeth. Feckenham n'avait point été aigri par la persécution; il ne fut pas corrompu par la prospérité. Loin de partager les cruautés de l'évêque Bonner, il employa constamment son crédit à protéger les protestants persécutés, et encourut même quelque temps la disgrâce de la reine Marie, pour avoir sollicité près d'elle avec trop de chaleur l'élargissement de sa sœur Elisabeth. Celle-ci ne l'oublia point, et, à son avènement au trône,

lui offrit, dit-on, l'archevêché de Cantorbery, à condition qu'il se soumettrait aux lois nouvelles introduites dans l'eglise d'Angleterre. Feckenham refusa, et il s'opposa dans la chambre des pairs, où il siegeait en qualité d'abbé mitré, à toutes les mesures tendantes à l'établissement de la réformation, ce qui le fit remettre en 1560 à la Tour, d'où il ne sortit, en 1563, que pour y rentrer bientôt après. Toujours enveloppé, malgré sa modération, dans les persécutions que de nouveaux efforts des catholiques ou de nouveaux soupçons de leurs ennemis attiraient sur les hommes les plus distingués de leur parti, il passa le reste de sa vie dans des alternatives de captivité et d'une liberté incertaine, souvent même incomplète. Il mourut enfin en 1585, prisonnier dans l'île d'Ely, bien que dans les derniers temps de sa vie, sans se conformer en tout aux lois nouvelles, il eût consenti à reconnaître la suprématie de la reine en matière de religion. C'était un homme instruit, humain, que la chaleur des partis fit rarement sortir des bornes de la modération; remarquable par sa bienfaisance, tant publique que particulière, dont il a laissé des preuves par un aqueduc qu'il fit construire à Holborn, où il résida quelque temps sous le règne d'Elisabeth, dans l'un des intervalles de ses emprisonnements. Les écrivains catholiques et protestants en ont parlé avec une égale estime. Il fut le dernier abbé de Westminster et le dernier abbé mitré qui siégea dans la chambre des pairs. On ne connaît de lui que le récit de sa *Conférence avec Jeanne Grey*, Londres, 1554, in-8°., et 1626, in-4°., quelques sermons et oraisons, et quelques écrits contre diverses mesures de la réformation. X—s.

FEDELE (Cassandra) naquit à Venise, en 1465, d'une famille noble originaire de Milan, qui fut chassée de cette ville en même temps que les Visconti auxquels elle était attachée. Dès sa première jeunesse, Cassandra montra de si heureuses dispositions, que son père la fit instruire dans les lettres grecques et latines, dans la philosophie, l'éloquence, l'histoire, la théologie: la poésie et la musique lui servaient de délassement. A peine sortie de l'enfance, elle était déjà l'objet de l'admiration des savants; plusieurs se rendirent auprès d'elle pour jouir de son entretien. Elle avait avec un grand nombre d'entre eux une correspondance suivie. Politien, à qui elle avait écrit, s'étonne dans sa réponse (Liv. III, épît. 17), qu'une femme, ou plutôt une jeune fille, une vierge, puisse écrire aussi bien. Il la compare aux muses et à tout ce que l'antiquité a produit de femmes illustres par les talents et le savoir. L'objet de son admiration, dit-il, avait été jusqu'alors Pic de la Mirandole, qui était à la fois le plus beau des hommes et le plus savant; il a commencé à donner à Cassandra la seconde place, et peut-être l'élève-t-il jusqu'au partage de la première, etc. Cassandra fut aussi en relation avec plusieurs souverains, avec le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand et quelques autres princes. Isabelle de Castille, femme de Ferdinand, voulut l'attirer à sa cour: le poète latin Augurello lui adressa une ode pour l'engager à faire ce voyage (1). Cassandra elle-même y paraissait disposée; mais la république de Venise, jalouse de conserver un de ses plus beaux orne-

(1) C'est la onzième du 2e. livre des Odes, dans le recueil de ses Poésies, Venise, Aldе, 1551, in 8°.

s, ne lui permit pas d'accepter
fres de la reine. L'éloquence était
ent qu'elle avait le plus cultivé,
n ne contribua plus à sa réputa-
que les discours latins qu'elle
onça publiquement en diverses
ions. Elle en récita un à Padoue
487, lorsqu'un chanoine, son
it, reçut le laurier de docteur;
'était un laurier et non un bonnet
était anciennement le signe du
rat dans les universités d'Italie,
usage subsiste encore de donner
gré du doctorat, sur les thèses,
m de *Laurea*. Deux autres dis-
, l'un sur la naissance du Christ,
e à la louange des belles lettres
litterarum laudibus), furent pro-
és par elle, à Venise, en pré-
du doge, du sénat, et d'une
on nombreuse de savants ras-
lés exprès pour l'entendre. Re-
hée par plusieurs personnes,
ère l'accorda en mariage à Jean-
e Mapelli, médecin de Vicence,
it désigné par la république pour
exercer son art à Retimo, dans
de Candie. Cassandra l'y suivit.
r retour, quelques années après,
rent assaillis par une horrible
ête; ils perdirent presque tout ce
possédaient, et furent pendant
ques heures en danger de la vie.
ndra perdit son mari en 1521 :
, et sans enfants, elle chercha sa
lation dans l'étude et dans les
ices de piété. Tomasini et Nice-
lisent qu'elle était parvenue à l'âge
atrevingt-dix ans lorsqu'elle fut
née supérieure des hospitalières
int-Dominique, à Venise; qu'elle
rna cette maison pendant douze
et qu'elle mourut âgée de cent
ans, vers 1567. Mais une note,
du nécrologe même du couvent
int-Dominique, porte qu'elle y
terrée le 26 mars 1558; elle ne
vécut donc que quatre-vingt-treize ans
si elle était née en 1465; ou, si elle
alla véritablement jusqu'à cent deux
ans, elle était née vers 1456. Phi-
lippe Tomasini a recueilli et publié
les lettres et les discours de Cassan-
dra, et a mis en tête une Vie de cette
femme célèbre, Padoue, 1636, in-8°.
Ce volume contient tout ce qui nous
reste de ses ouvrages. Personne n'a
écrit qu'elle eut cultivé la poésie ita-
lienne; mais Tiraboschi ne trouve
pas vraisemblable que s'étant appli-
quée à tous les genres d'études, ce
fut le seul qu'elle eût négligé. G—é.

FEDELISSIMI (Jean-Baptiste),
médecin de Pistoie, vivant à la fin
du 16. et au commencement du 17e.
siècle, cultiva les muses sans négliger
le dieu d'Epidaure. On a de lui :
I. *Il giardino morale*, en vers lyri-
ques toscans, Florence, 1594; II.
Pastorale carmen, Florence, 1599 :
c'est une congratulation de la ville de
Pistoie envers son nouveau pasteur;
III. *Carmina de laudibus cardinalis
Nic. Fortiguerræ*, 1598; IV. *Pa-
negyricum in Henrici IV et Mariæ
Medices nuptias*, 1600; V. *Della
vita è morte di S. Catarina*, petit
poëme épique en vers *sciolti*, 1614;
VI. *Centurie d'osservazioni thau-
maſisiche*, Bologne, 1619; VII. *Le-
xicon herbarum*, Pistoie, 1636; VIII.
*Preparazione da farsi al tempo del-
la primavera per schifare le febre
pestilenziale maligne*, Pistoie, 1656;
IX. *Opuscula de febri* : ils se trou-
vent dans les *Opusc. celeberr. me-
dic.*, Pistoie, 1627. Fedelissimi a lais-
sé en manuscrit plusieurs autres com-
positions poétiques. Il avait entrepris
aussi l'histoire de sa patrie; mais la
mort l'empêcha de la terminer. — Fe-
delissimi (Rainero), son frère, aussi
médecin, a publié : *Enchiridion
pharmaceuticum medicamentorum*

omnium quæ in antidotario Florentino continentur, Bologne, 1617, in-12. Z.

FÉDOR IWANOWITCH, dernier souverain de Russie de l'ancienne dynastie de Rurick; il était fils d'Ivan Wasiliewitch et d'Anastasie Zakharin. Né en 1557, il monta sur le trône en 1584, et se maria à Irène, fille de Fédor Godounof ou Gudenof. Son beau-frère, Boris Godounof, s'empara du pouvoir et régna sous son nom. En 1588, le patriarche de Constantinople, Jérémie, vint à Moscou pour implorer les bontés du czar, et crut se le rendre favorable en accordant à l'église russe quelque nouvelle prérogative. Il proposa d'élever le siége métropolitain russe à la dignité de patriarche; le czar y consentit, et ce fut depuis ce moment que la Russie eut son patriarche particulier, et devint indépendante du patriarche de Constantinople. Pierre Ier. dans la suite, en supprimant la dignité de patriarche, conserva à l'église russe la même indépendance, et s'en déclara le chef. Fédor, qui était d'une santé très faible, mourut en 1598, et Boris Godounof, soupçonné de l'avoir empoisonné, devint son successeur. Cet homme ambitieux avait fait périr, quelque temps auparavant, Dmitri ou Démétrius, frère de Fédor, et dernier rejeton de la race de Rurik (*V.* GUDENOF). C—AU.

FÉDOR II ALEXIEWITCH, czar de Russie, petit-fils de Michel Romanow, qui commença une nouvelle dynastie, fils d'Alexis Michaelowitch, et frère de Pierre-le-Grand. A la mort de son père, en 1676, Alexis n'avait que dix-neuf ans; sa santé était faible et l'empêchait de développer les qualités qu'il avait reçues de la nature. Il signala cependant son règne par plusieurs traits qui lui donnèrent des droits à la reconnaissance publique : le plus digne d'attention est l'abolition d'un usage qui remontait à une haute antiquité. La naissance donnait une supériorité incontestable pour toutes les charges; l'égalité de noblesse ne suffisait même pas pour que deux hommes se crussent égaux, et celui dont le père ou l'aïeul avait eu quelque emploi plus éminent, se regardait comme supérieur à celui qui ne pouvait alléguer le même avantage. Les disputes qui en résultaient étaient jugées par le sénat, sur des registres qu'on nommait *Livres d'arrangement* (*Rodriadnié knigui*). En 1681, Fédor fit brûler publiquement et avec beaucoup de solennité tous ces registres, et le patriarche prononça un discours pour applaudir à la résolution du souverain. Cependant Fédor, pour ne pas enlever aux nobles tous leurs avantages, les fit inscrire selon leur rang dans des registres particuliers, où l'on inséra en même temps les noms de ceux qui n'étaient pas compris dans les anciens livres. On a attribué à Fédor le projet d'une institution qui devait servir à l'instruction publique, mais qui eût été en même temps un tribunal d'inquisition. Plusieurs historiens supposent que ce projet était sorti de la tête d'un moine fanatique; ce qui est certain, c'est qu'il ne fut point exécuté. Fédor mourut en 1682, âgé de vingt-cinq ans. Il avait été marié deux fois, mais ne laissait point d'enfants. Il fut remplacé par ses deux frères Iwan et Pierre. C—AU.

FEDRICI (César), voyageur vénitien, quitta sa patrie en 1563 pour aller aux Indes. Il aborda à Tripoli de Syrie, se joignit à Alep à une caravane, descendit l'Euphrate depuis Bir jusqu'à Bagdad qu'il appelle Babylone, et après avoir touché à Or-

rcourut pendant dix-huit
rs de l'Inde jusqu'à Ma-
poussa pas ses courses au-
e ville. Il fit un long séjour
et y retourna même plu-
On voit par la relation de
il était commerçant. Après
ivé tour à tour la bonne
aise fortune, il songea à
atrie pour y jouir du fruit
aux. Il retourna par mer
Bassora, et de Bagdad à
e désert. Il s'embarqua à
ar la Terre-Sainte, passa
ours à Jérusalem, alla à
ite à Tripoli, et débarqua
5 novembre 1581. Avant
, dit-il, la satisfaction d'être
ent de retour dans sa pa-
solut de décrire, le plus
t qu'il lui serait possible,
il avait observé de curieux
oyages, de donner des dé-
ctifs sur tous les objets de
qui se trouvent aux Indes,
lre des avis pour ceux qui
faire le même voyage. Il
conséquence, en italien,
uivant : *Voyage à l'Inde et au-delà, dans lequel mues des remarques sur et les mœurs de ces pays, crites les épices, les dro-perles et pierreries qui en* etc., Venise, un vol. in-12,
lle relation se trouve aussi
m. III du Recueil de Ra-
lle est traduite en anglais
m. II de Hackluyt, et dans
ck Miscellanies, tom. I. Fe-
onne un itinéraire suivi de
e, que jusqu'à son arrivée à
Malabar et vers la fin de ses
l parle en général des pays
s, et dit accidentellement
llé à tel ou tel lieu, en rap-
uelquefois la date de son
séjour. On ne peut qu'approuver cette manière de narrer; car les affaires de son négoce l'ayant conduit plusieurs fois dans les mêmes lieux, il fût, en suivant une marche opposée à celle qu'il a tenue, tombé dans des répétitions fastidieuses. Ce n'est pas au reste la seule preuve de bon sens que l'on trouve dans son livre. Tout en entretenant le lecteur de ses aventures personnelles, il n'en dit néanmoins que ce qui est nécessaire pour soutenir l'intérêt de la narration. Il ne raconte pas de fables, écrit avec beaucoup de candeur, et présente des renseignements très curieux sur tous les sujets qu'il annonce dans le titre de son ouvrage. Il eût mérité, dans le temps où il parut, les honneurs de la traduction en notre langue; aujourd'hui encore sa lecture fournira des documents précieux aux personnes qui s'occupent de recherches relatives au commerce et à la géographie de l'Inde. E—s.

FEHLING (Henri-Christophe), peintre, naquit en 1653 à Sangerhausen, et eut pour maître Samuel Botschild, son parent, qu'il accompagna en Italie. Fehling, de retour à Dresde, fut nommé successivement peintre de la cour, directeur de l'académie, et inspecteur de la galerie de tableaux. Il peignit plusieurs plafonds au palais du grand jardin de Dresde, ainsi qu'à ceux du Zwinger et du prince Lubomirsky, et mourut à Dresde en 1725, à l'âge de soixante-douze ans. D—t.

FEHR (Jean-Michel), né le 9 mai 1610, à Kitzingen en Franconie, commença ses études à Schweinfurt, puis se rendit à Leipzig pour y apprendre la médecine. En 1634, il voulut suivre les leçons de Sennert, qui demeurait à Wittemberg; mais les malheurs de la guerre ne lui permirent pas de jouir long-temps de cet

avantage. Il fut même obligé de se faire précepteur de trois seigneurs saxons. Au bout de deux ans, il obtint la place de directeur du laboratoire de chimie de Dresde, et fut chargé par le premier médecin de la cour de visiter ceux de ses malades auxquels il ne pouvait donner ses soins. Ces fonctions le rendirent plus habile encore dans la pratique, et lui procurèrent quelque aisance. En 1639, il suivit les leçons de Gaspar Hoffmann à Altorff, puis voyagea en Italie, visita Venise, Padoue, et fut reçu docteur dans cette dernière ville par le célèbre Veslinge, en 1641. De retour en Allemagne, il se fixa à Schweinfurt, fut reçu, sous le nom d'*Argonauta*, membre de l'académie des curieux de la nature, dont il devint président en 1665. Vingt ans après, Léopold Ier. le nomma son médecin impérial, et lui fit présent d'une chaîne d'or; mais il ne jouit pas long-temps de cette dignité nouvelle, et mourut le 15 novembre 1688, des suites d'une apoplexie. Fehr enrichit les *Mémoires des Curieux de la Nature* d'un grand nombre d'observations intéressantes; mais il n'a publié séparément que deux petits ouvrages. Ce sont : I. *Anchora sacra, vel scorsonera elaborata*, Breslau, 1664; Iéna, 1668, in-8°.; II. *Hiera Picra, vel de absynthio analecta*, Iéna, 1667; Leipzig, 1668, in-8°., fig.— FEHR (Jean-Laurent), fils du précédent, né à Schweinfurt, cultiva, comme son père, la médecine et la physique, et inséra ses observations dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature*, dont il était membre. Il mourut le 22 septembre 1706. D. L.

FEHRMAN (DANIEL), graveur de médailles, né à Stockholm en 1710, eut pour maître le fameux Hedlinger, qui était alors graveur du roi de Suède. Fehrman accomp linger dans un voyage en I et en Russie, et, de retour il fut employé par le gou suédois à la monnaie de S Lorsqu'Hedlinger se retira du roi la permission de r place à son élève, qui la re autant de distinction que grava un grand nombre de de jetons, de sceaux et d' qui sont la plupart rech connaisseurs. Plein de reco pour Hedlinger, il fit une l'honneur de cet artiste, senta sous l'emblême du sol sa lumière à la lune; la pour inscription : *Lucem amicum*. En 1764, Fehrm par une attaque d'apoplexi tat de travailler; il eut ce satisfaction de se voir re son fils, dont il avait été Outre cet élève, il en a plusieurs autres, entre sont distingués surtout C man et G. Ljunberger. D man mourut en 1780. L de tous ces artistes ont Suède une suite de mé considérable, conservant des principales révolutions les plus remarquables de gue, des actions éclatante treprises patriotiques. Jo berg, historiographe de S teur de plusieurs ouvrages a publié récemment le ca toutes ces médailles, et d ont été achetées en plusieur être placées dans le cabi avec les médailles national

FEIJOO *Voy*. FEYJOO.

FEINES. *Voy*. FEYNES

FEITAMA (SIBRAND Amsterdam en 1694, dan dition si digne d'envie qu'

urea mediocritas, et qui, avec dre et des mœurs, procure la morable indépendance. Ses pa- le destinèrent d'abord au mi- sacré, et dirigèrent en ce sens lucation ; mais sa complexion fit abandonner ce projet. Il stion de lui ouvrir la carrière merce; cependant, au bout de s années d'apprentissage, le Feitama reconnut encore que ce le vie convenait peu à sa pas- ur l'étude, au besoin qu'il éprou- un loisir lettré. Il adopta en uence cette nouvelle manière , et n'en suivit désormais point . Il eut le bonheur de rencon- ns Laurent Ten Kate, le meil- les grammairiens hollandais, icolas Bruin, bon poète mora- st dans Charles Sebille, critique ux, d'excellents guides. Le théâ- llandais recueillit les premiers de ses travaux. Ses productions les, en ce genre, sont une tragé- *Fabricius* et un drame allégo- intitulé : *le Triomphe de la et de la peinture.* Son *Fabri-* bien que se ressentant un peu jeunesse de l'auteur, n'en don- as moins des espérances; il l'a hé dans une édition subséquen- l'on regrette quelquefois le pre- jet. Sa traduction du *Romulus* udart de Lamotte parut à la époque, et ces premiers essais accueillis avec distinction sur e hollandaise, en 1720 et 1724. na s'est peut-être trop défié de le son génie inventif, et il s'est ivement réduit au rôle de tra- ur. Ainsi, outre le *Romulus*, il ore traduit de Lamotte *les Ma- es*; des Corneille, *Darius*, *Per- e*, *Stilicon* et *Vespasien*; de ire, *Brutus*; de Crébillon, *Pyr-* de Brueys, *Gabinie*; de Du- ché, *Jonathan*; de de Caux, *Marius*. Toutes ces pièces ont été successivement applaudies sur le théâtre d'Amsterdam, excepté *Jonathan* et *les Machabées*, que son respect pour la *Bible* empêcha le traducteur d'y présenter. Feitama forma deux entreprises de traduction bien autrement considérables, et il y fut couronné d'un plein succès. Il a traduit en vers hollandais le *Télémaque* de Fénélon et la *Henriade* de Voltaire. La première édition du *Télémaque* est de 1733. Il mit trente ans à retoucher son ouvrage, et cette retouche n'a paru que posthume. Le succès du *Télémaque* l'engagea à essayer la *Henriade*; mais la crainte de n'y pas réussir également, et quelques autres circonstances, firent lentement marcher et même momentanément abandonner cette entreprise. Charles Sebille soutenait à son ami que la *Henriade* était intraduisible; qu'il ne parviendrait jamais à rendre dans la langue hollandaise la force et la concision du style de Voltaire. Feitama opposait à ces assertions d'heureuses tentatives sur des morceaux épars. Sebille cessa de le dissuader. Feitama se remit à l'œuvre. En 1738, il était parvenu à la moitié de sa tâche. Elle se trouva finie en 1743; mais le poète mit encore dix ans à la polir, à la perfectionner; elle ne parut qu'en 1753, et ne valut pas à son auteur une moindre approbation ni de moindres éloges qu'il n'en avait recueillis de son *Télémaque*. Il ne nous paraît guère possible en effet de mieux faire. Feitama a incontestablement remporté la palme sur Govert Klinkhamer, dont la traduction de la *Henriade* en vers hollandais avait paru en 1742. On peut se douter quelquefois dans le *Télémaque* de Feitama qu'il rend en vers de la prose : la *Henriade* sent le poète d'un bout à l'autre.

Tout ce qu'a publié Feitama, il l'a publié sous la devise : *Studio fovetur ingenium*, et non pas sous son nom, qui n'était cependant un mystère pour personne. Cette devise était une sorte de justice qu'il se rendait à lui-même ; elle caractérisait le genre de son talent poétique, fruit du travail plutôt que de l'inspiration. Les initiales de ces trois mots latins étaient d'ailleurs celles de son nom, *Sibrand Feitama Jans-zoon*, ou fils de Jean. Feitama vivait très retiré, mais il embellissait sa retraite par la société de quelques amis choisis et par la culture des beaux-arts. Il avait formé une très belle collection de dessins, et il dessinait fort bien lui-même. Il était singulièrement accessible pour de jeunes poètes, qui se plaisaient à le consulter. On a prôné son talent pour la lecture. Il lisait les vers avec une singulière emphase, que les acteurs de ses pièces, en le prenant pour modèle, transportaient sur la scène dans leur déclamation. Né dans la communion des anabaptistes, Feitama en avait les mœurs simples et pures ; il était fort attaché à la religion, mais il la voulait signalée par la tolérance et la charité. Doué d'un tempérament peu robuste, la lame eut promptement chez lui usé le fourreau. Trois ou quatre années de dégradation progressive de ses facultés physiques et intellectuelles le conduisirent doucement au tombeau en 1758, à l'âge de soixante-trois ans et demi. Il laissa par son testament des gages de son souvenir affectionné à un assez grand nombre de ses amis. L'un d'eux, le poète François van Steenwyk, publia, en 1763, la 2e. édition de son *Télémaque*, ainsi que ses œuvres posthumes, parmi lesquelles on distingue une traduction de l'*Alzire*. Du vivant de Feitama, en 1755, son théâtre avait paru en 2 vol. in-4°., format affecté alors au

poètes hollandais. — J
neveu de Sibrand, co
lande parmi les poète
traducteurs, comme s
de lui les tragédies de
Thémistocle, 1741 ; *A*

FEITH (Everard)
le 16e. siècle à Elbour
de la Gueldre hollandai
s'instruire le fit sortir
et, quand il y retourn
publics ne lui permire
fixer. Il vint en France
des leçons de grec, et
de Casaubon, de Dup
dent de Thou. Son cru
mense, et l'on ne pe
n'eût rendu aux lettre
plus grands services s
été plus longue ; mais
jeune et d'une manie
naire. Etant à la Roch
menait suivi d'un vale
l'invite à entrer dans
y entra, et depuis o
plus. Toutes les perqui
gistrats restèrent sans
laissa plusieurs ouvrag
tres, *Antiquitates A*
huit livres, et *Antiqu*
ricæ, en quatre livre
traité a été publié pos
fois à Leyde en 167
man, recteur du gymn
et petit neveu de Feith,
réimprimé dans le 6
trésor des Antiquités g
en a une autre édition
(1726), et une de Stra
due aux soins de Sto
joint ses remarques et
pel : c'est la meilleure de
de Longuerue, qui n'a
gination fort poétique,
lire Feith qu'Homère.

ires sur Homère que
eux qu'Homère même.
est *Antiquitates Ho-*
Feithius, imprimées à
l extrait tout ce qui a
usages et coutumes. Le
Homeri Gnomologia
um, imprimé a Cam-
: ces deux livres on a
il y a d'utile dans Ho-
avoir à essuyer ses
mir debout. » Bayle
que les *Antiquités at-*
h étaient en manuscrit
thèque de Cuper, et
rité se trouve confir-
oignage de Cuper lui-
ns la 5. de ses lettres
non s'exprime en ces
outre cela divers ma-
savants, et entre au-
ius, qui nous a donné
itates Homericæ qui
iées; car ses *Antiqui-*
æ, ses *Paralipomena*
Respublica Athenien-
entre mes mains. »
s à qui ces manuscrits
aujourd'hui. Probable-
ront jamais publiés. Des
la manière de Meur-
maintenant d'un bien
B—s.

AH-EFFENDI, Muph-
Van, sur les con-
se; il descendait d'une
Sous le sultan Maho-
fait underris de Suli-
suite coggia des Cheza-
pteur des fils du prince.
son élève, le porta à
muphti. Il ne passait
homme instruit, mais
it delié, astucieux et in-
scendant sur son maî-
busa constamment, les
s l'un et l'autre; ce
muphti, avare, injuste et perfide, ne se servait de sa puissance que pour tromper, persécuter et s'enrichir. Cherkies-Mehémet, gouverneur de Jérusalem, faillit périr victime innocente de la haine du cruel Feizallah. Cherkies-Méhémet, un des plus braves, des plus religieux et des plus estimés pachas de l'empire othoman, se trouvait en opposition à Jérusalem avec un fils du muphti, qui y était mollah. Ce fils, digne en tout de son père, était le tyran le plus bizarre et le plus redouté. Il avait ordonné à tous les habitants, même musulmans, de tuer tous les chiens et toutes les mouches, parce qu'il prétendait que ces animaux et ces insectes l'incommodaient dans l'exercice de ses fonctions. Tous les habitants effrayés de la puissance du mollah, fils de Feizallah, n'étaient occupés qu'à tuer les mouches et les chiens, que la loi de Mahomet protège. Le scandale devint si universel que le vertueux Cherkies-Méhémet fit parvenir les plaintes du peuple aux pieds du trône. Le muphti furieux, qui avait pour ses enfants la faiblesse du grand-prêtre Héli de l'Histoire-Sainte, noircit tellement Cherkies dans l'esprit du sultan que Mustapha II envoya un capidji lui demander sa tête. Ce dernier avertit heureusement le grand vézyr, qui parvint à sauver l'innocent et vertueux pacha. La dernière victime de Feizallah fut Daltaban, dont la mort fit éclater la révolte de 1702. Mustapha, craignant pour lui-même, se vit obligé de livrer à la fureur de la multitude son perfide conseiller, l'odieux Feizallah. Il fut déclaré infidèle, parce que le coran et les lois de l'empire défendent de mettre à mort un muphti. Dépouillé de son caractère sacré, Feizallah devint le

jouet de toutes les tortures; les rebelles portèrent la fureur jusqu'à lui enfoncer des cloux dans les genoux pour lui faire déclarer où étaient ses immenses trésors. On peut regretter de trouver le courage dans une ame corrompue; mais il n'en est pas moins vrai que cet odieux muphti souffrit tous les tourments avec une constance étonnante; son corps fut enfin jeté dans le fleuve Maritza, le fameux Hèbre qui passe à Andrinople, le théâtre de cette scène d'horreurs. S—Y.

FEKHR-EDDIN. *Voy.* FAKHR-EDDYN.

FELDMANN (BERNARD), né à Cöln, sur la Sprée, le 11 novembre 1704, étudia la médecine à Berlin, sous les savants professeurs Neumann, Pott, Eller, Ludolf. En 1726, il se rendit à l'université de Halle, et après un court séjour, il revint à Berlin. En 1731, il partit pour la Hollande, lia une connaissance particulière, à Amsterdam, avec l'habile chirurgien Vilhoorn, et le célèbre naturaliste Seba, suivit les intéressantes leçons de l'illustre Boerhaave, et de son digne collègue Gaub, à l'université de Leyde, où il reçut le doctorat en 1732. Sa dissertation inaugurale, *De comparatione plantarum et animalium*, annonçait une sorte de prédilection pour l'histoire naturelle, qui fut toujours en effet l'occupation chérie de Feldmann. De retour en Prusse, il fut élu médecin-physicien et sénateur de Rupin. Il inspirait une telle confiance, il jouissait d'une telle réputation dans cette ville, qu'il refusa l'emploi de médecin militaire que lui offrit le Grand-Frédéric. En 1773, la société des scrutateurs de la nature, de Berlin, l'admit dans son sein, avec le titre de membre honoraire, et le perdit au mois de janvier 1777. Feldmann n'a publié que des Mémoires inséré dans divers recueils. On distingue de observations sur les lombrics trouvé dans les reins; sur les effets de la dé glutition du verre; sur l'utilité du sé ton dans les éruptions varioleuses c psoriques; sur l'efficacité du camphr à grandes doses. C.

FELEKI, poète persan, dont le vrais noms sont *Aboùl-Nizam-Mohammed*, naquit à Chamaki, dans l Chirvan, vers le commencement d 6e. siècle de l'hég. On dit qu'il e pour maître le poète Aboù'lola Kendjevi. Voici la circonstance qui lu fit donner le surnom sous lequel il es généralement connu. Un astronome, ou plutôt un astrologue de Chamaki, avait une fille d'une rare beauté. Féléki, épris pour elle d'une passion ardente, se livra à l'astrologie, afin de s'introduire auprès d'elle sous le prétexte d'étudier cette science; mais il fit de tels progrès dans la connaissance des astres et acquit une telle habileté dans l'art de tirer de leur position respective des augures pour les actions humaines, qu'on lui donna le surnom de *Féléki* (céleste), dérivé du mot *Félek* (le ciel). Au surplus, il paraît d'après ses poésies que son amante rejeta long-temps ses soupirs; souvent il se plaint de ses duretés, de ses refus. Cette rigueur le plongea dans une profonde mélancolie, et il résolut d'abandonner le monde; mais il eut assez de sagesse pour ne pas accomplir ce serment, et sortit bientôt de la retraite. Il renonça même à l'astrologie et aux mathématiques, pour se livrer tout entier à la poésie, et acquit une grande réputation dans cette carrière, digne de ses rares talents. On lui décerna les titres de *Chems-el-Chouara* (soleil des poètes), et *Mélik-el-fedhélâ* (roi des excellents). Il a composé en différents ouvrages près de

: mille vers. Le prince Mirza-
-Bey faisait grand cas de Fé-
e plaçait après Anvéri, disant
r avait point de poésie qui eût
force que la sienne. Plusieurs
s le préferent à Khacany, son
son contemporain. Féléki vé-
ionneur à la cour de Manou-
-Chah, et jouit des bonnes
le ce prince. Il mourut en 577
. (1182 de J.-C.), et fut en-
Chamaki. J—N.

GENHAUER (Paul), visionnaire allemand, naquit vers la fin du cle, à Putschwitz en Bohême, père était ministre protestant. a la théologie à Wittenberg, les fonctions de diacre à l'é- château de cette ville, mais oulut pas, à cause des désor- temps, suivant ses propres ions, accepter l'emploi de pré- auquel on l'appelait. Déjà sa it remplie de rêveries théolo- ce qui peut-être le fit renvoyer iversité, ou bien voyant qu'il rrait pas obtenir de l'avance- l refusa ce qu'on lui proposait. urna donc en Bohême, et il pu- premiers ouvrages en 1620, eſitz. Ce sont réellement les ions d'un cerveau malade. Il à démontrer, dans celui qui lé: *Chronologie* ou *Influence ées du monde*, que le monde 35 ans plus vieux qu'on ne le ommunément, qu'en conſé- , Jésus-Christ est né l'an 4235 réation, et il trouve de grands s dans ce nombre, parce que ble septenaire y est contenu; monde ne pouvant pas subsister 6,000 ans, il n'avait plus, en à compter que sur une durée ans, et le nombre de ces jours être diminué à cause des élus, ment dernier était très proche. Dieu lui en avait révélé l'époque, dont il se réservait exclusivement la connaissance. Felgenhauer injurie toute l'église luthérienne, déclame contre les connaissances humaines, et se vante de ce que l'esprit de Dieu l'a mis à même de connaître le passé, le présent et l'avenir. Il croit à un esprit astral, soumis aux régénérés, qui a donné aux prophètes et aux apôtres le pouvoir d'opérer des prodiges, et de chasser le diable. Les protestants étaient persécutés en Bohême lorsque Felgenhauer publia ces rêveries, il fut obligé de quitter sa patrie. Il étudia ensuite la médecine, ce qui doit paraître singulier, puisqu'il avait prononcé anathême contre toutes les sciences, comme étant des inventions diaboliques. Il était à Amsterdam en 1623, et y fit imprimer un grand nombre d'écrits, tous remplis des idées les plus extravagantes en religion. Ils ne laissèrent pas que de produire de fâcheux effets en Allemagne, où la guerre de trente ans, et les malheurs qu'elle entraînait à sa suite, bouleversaient les idées de plusieurs habitants; jamais on n'avait autant vu d'enthousiastes et de visionnaires. Des théologiens raisonnables prirent la plume pour réfuter les erreurs de Felgenhauer, il leur répondit par des écrits dans lesquels il ne garda aucune des mesures ordonnées par la bienséance. Plusieurs de ces écrits, aussi remarquables par les inepties que par les absurdités qu'ils contenaient, étaient imprimés par le libraire Janssen, qui les faisait colporter en Allemagne. Les ministres de Lubeck et de quelques autres villes, scandalisés des choses monstrueuses qu'ils offraient aux lecteurs, et des troubles auxquels ils donnaient lieu, cherchèrent à arrêter le mal. Ils s'efforcèrent d'empêcher l'introduction de ces livres, et

prièrent leurs confrères d'Amsterdam de tâcher d'en arrêter la publication. Un ecclésiastique fit paraître un écrit par lequel il mettait le peuple en garde contre les nouveaux prophètes qui se donnaient les noms d'illuminés, de docteurs, de théosophes; Felgenhauer lui fit une réponse vigoureuse qui fut remise par trois de ses sectateurs, dont un était docteur, et les deux autres licenciés en médecine: elle ne fut pas imprimée. Il quitta Amsterdam, mais enflammé d'un zèle ardent pour la propagation de sa doctrine, il continua à écrire; cependant la crainte d'être poursuivi le fit ensuite tenir tranquille de 1635 à 1649, à Bederkesa, près de Brême, où il s'était retiré. Malgré le silence qu'il gardait, il tenait des assemblées secrètes, pratiquait les cérémonies de l'église luthérienne, d'une manière contraire à celle qui est prescrite et usitée, débitait ses rêveries, de sorte que les magistrats de Brême l'expulsèrent de leur territoire. Depuis 1650 il recommença à publier un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on peut dire qu'il parvint à se surpasser. Il poussa à un tel point l'insolence contre tous ceux qui ne partageaient pas ses folies, qu'il ne lui fut plus possible de trouver de sûreté nulle part. Les changements qu'il voulait introduire dans les rites de l'église, le firent mettre en prison en 1657, à Sublingen, dans le comté de Hoya. On le transféra ensuite dans une autre maison de détention: on essaya vainement de lui faire sentir l'absurdité de ses opinions; pour toute réponse il remit aux docteurs qui s'efforçaient de le persuader, sa profession de foi, que l'on imprima l'année suivante. Il crut apparemment que sa captivité durerait tout le reste de ses jours, car il écrivit à sa femme et à ses enfants, cinq lettres d'adieu, dans il prend congé d'eux, et e ouvrage dans lequel il pro nité de sa mission par ses s et raconte une révélation gneur l'a favorisé. Cepen relâché; car en 1659 il é bourg. Il publia encor écrits en 1660; depuis cett on n'entendit plus parler biographes n'ont pu, malg cherches, découvrir ni le née de sa mort, ce qui es prenant pour un homme q tant de bruit, et qui avait de quarante-six ouvrage Les principaux sont: I. *C* ou *Efficacité des années* sans désignation du lieu d'i 1620, in-4°.; II. *Specu ris* (*Miroir des Temps*) *d indépendamment des a adressées à tout le monde aux yeux ce qui a été et tous les états. Ecrit par Dieu et par l'inspiratio Esprit*, 1620, in-4°.; III *ticus contra invectivas Rostii*, 1622, in-4°. C'est dont il a été question plus *Aurora sapientiæ*, 162 V. *Miroir de la sagesse e rité, présenté à tous les l'univers, chrétiens, juif payens*, etc. (en allemand dam, 1632, in-12; VI. *S pientiæ*, 1650, in-12, r Francfort et Leipzig, 175 VII. *Refutatio paralogism nianorum*, Amsterdam, 16 VIII. *Postillon*, ou *nouve drier et Prognosticon a propheticum, présenté à vers et à toutes les créatu* in-12 (en allemand); IX. *mographia et dimensio cir* in-12. L'auteur prétend a

ine nouvelle manière de diviser la erre par le moyen d'un triangle ; le aradis avait été au sommet du globe, 'enfer à la base, et le déluge s'était étendu sur toute la largeur. Il est inuile de pousser plus loin le catalogue le toutes ces sottises. Il est vraisemblable que les rêveries de Felgenhauer eurent de vogue en Allemagne que parcequ'il les assaisonnait de déclamaions virulentes contre le clergé luthérien. Presque tous ses écrits sont, omme ceux des visionnaires, remplis le choses inintelligibles, et ne traitent ue de questions au-dessus de la portée le l'esprit humain. E—s.

FÉLIBIEN (André), écuyer, ieur des Avaux et de Javercy, naquit Chartres, en mai 1619. Il fit ses remières études dans sa ville natale, t vint à quatorze ans à Paris, pour y uiver les lettres. En 1647, il fut ommé secrétaire d'ambassade du arquis de Fontenay-Mareuil, à Roe. La vue des monuments de l'anité développa son goût pour les s ; il visita les plus habiles peintres, e lia particulièrement avec le Pous. De retour en France, il s'établit à tres, et s'y maria. Ses amis le prérent au surintendant Fouquet, rès la disgrâce de ce ministre, ert le fit venir à la cour. Il fut essivement historiographe du roi, es bâtiments, des arts et manufic, garde des antiques du palais , secrétaire de l'académie d'arture érigée en 1671. Après Col-Louvois le nomma contrôleur- des ponts-et-chaussées, par sion, pour Pelletier, devenu re des finances. Il fut aussi adteur de l'hôpital des Quinze, et mourut le 11 juin 1695. été l'un des huit qui formèrent ie des inscriptions, établie par en 1663. Félibien était naturellement grave et sérieux, mais d'u caractère obligeant. Il avait pris pou devise : *Benefacere et dicere vera* Avec un esprit juste, un cœur droit, i préféra toute sa vie, aux faveurs de la fortune, les jouissances de la vertu. Niceron a donné (t. II de ses Mémoires), la liste des ouvrages de Félibien ; les principaux sont : I. *Paraphrases des lamentations de Jérémie, du cantique des Trois Enfants, et du Miserere*, réunies en 1646, in-12 ; II. *Relation de la disgrâce du comte-duc Olivarès*, traduite de l'italien, de Camille Guido, Paris, 1650, in-8°. ; Amsterdam, 1660, in-12 ; III. *le Château de l'âme*, traduit de l'espagnol de Ste.-Thérèse, 1670, in-12 ; IV. *la Vie du pape Pie V*, traduite de Agatio di Somma, Paris, 1672, in-12 ; V. *la Vie du P. Louis de Grenade*, de l'ordre des Prêcheurs, Paris, 1668, in-12 ; VI. *Description de l'abbaye de la Trappe*, Paris, 1671, 1678, 82, 89, in-12, et traduite en anglais ; VII. *Description sommaire du château de Versailles*, Paris, 1674 ; Amsterdam, 1703 (lisez 1705), in-12 ; VIII. *Description de la grotte de Versailles*, Paris, 1672, in-4°. ; IX. *Description de la chapelle du château de Versailles*, Paris, 1711, in-12. Plusieurs bibliographes ont attribué, par erreur, ces trois ouvrages à son fils ; X. *Description des tableaux, statues et bustes des Maisons royales*, Paris, 1677, in-4°. ; XI. *Origine de la Peinture*, suivie d'autres pieces, 1660, in-4°. ; XII. *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, et des autres arts qui en dépendent*, avec un Dictionnaire des termes propres, Paris, 1676-90, in-4°. fig. ; XIII. *Conférences de l'académie de Peinture*, Paris, 1669, in-4°. ; Amsterdam, 1706, in-12 ; XIV. *Entretiens sur*

les Vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes, Paris, 1666, in-4°.; 1685, in-4°., 2 vol.; Amsterdam, 1706, in-12, 5 vol.; Trévoux, 1725, in-12, 6 vol. C'est le plus connu et le plus estimé des ouvrages de Félibien; il a été traduit en anglais. L'édition de 1706 contient en outre les *Conférences de l'académie de peinture*, l'*Idée du peintre parfait*, et divers *Traités des dessins, estampes, de la connaissance des tableaux et du goût des nations.* On y a joint les *Vies des architectes*, et la *Description des maisons de Pline*, qui sont de la composition de son fils Jean-François. La *Description des Invalides*, par ce dernier, est surajoutée à l'édition de 1725; XV. plusieurs *Descriptions de fêtes, tableaux*, etc.; XVI. le *Songe de Philomathe*, 1684. C'est un dialogue entre la Peinture et la Poésie, qui se disputent la gloire de célébrer les actions de Louis XIV. Ce fut encore Félibien qui composa toutes les *inscriptions* placées dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. D. L.

FELIBIEN (Jacques), frère d'André, naquit à Chartres en 1636. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il se livra à l'étude de la théologie, fut nommé en 1668, curé de Veneuil, chanoine de Chartres en 1689, et de Vendôme en 1695. Il mourut dans cette ville le 23 novembre 1716. On a de lui plusieurs ouvrages de dévotion, entre autres: I. *Traité du sacrement de Baptême, et des obligations qu'il nous fait contracter*; II. *Cérémonies du Baptême*, en françois, avec des réflexions; III. *Catéchisme abrégé pour les enfants*; IV. *Instructions morales sur les commandements de Dieu*, Chartres, 1695, in-12; V. *Symbole des Apô-*

tres, expliqué par l'Ecrit
Blois, 1696, in-12; VI.
sur l'histoire de la con
jeune Hollandais, 1697.
libien avait entrepris un
taire sur l'Ancien Testa
faire suite à celui de Jans
sur Osée parut à Chart
in-4°. L'année suivante
même lieu et format, le *P*
historicus. Ce livre fut viv
qué, et même supprimé
conseil, parce qu'il n'avait
que sur la seule permissio
de Chartres, sans que l'on
d'un privilége du roi. Féli
en manuscrit des traducti
viaire, du Missel, de quel
ges de St. Ephrem et de
de Nazianze, les *Vies de S*
et de *Pierre de Blois*,
tiens sur les menaces, im
punitions, contenues dans
sainte, et une *Chronologi*
qu'à l'an 100 de l'ère vulg

FELIBIEN (Jean-Fra
aîné d'André, hérita de so
les arts, et lui succéda dans
Il fut aussi conseiller du
taire de l'académie d'archi
trésorier de celle des in
qu'il quitta en 1716, pa
tracasseries qu'on lui avait
mourut à Paris, le 23 juin
de soixante-quinze ans. O
I. *Recueil historique de la*
ouvrages des plus célèb
tectes, Paris, 1687, in-4°
très superficiel, plusieurs
primé, et joint aux *Vies*
tres de son Père; II. *Plan*
criptions de deux maisons
pagne de Pline (le Laur
maison de Toscane), *ave*
marques et une Disserta
chant l'Architecture anti
thique, Paris, 1699, in-

, in-8°.; traduit en italien ossati) avec l'ouvrage pré- mise, 1755, in-8°., fig.; *ption de la nouvelle Eglise des*, avec un plan de l'an- e la nouvelle, Paris, 1702, 12; IV. la même *Descrip-*., fig., avec celle du dôme; *e au roi, pour demander is sur la liste des acadé- et de conserver son rang démie*, 1722, in-12: un arrêt , du 18 juillet de cette an- t déchargé des accusations ntre lui, néanmoins, il ne dans ce corps. On conser- les archives de l'académie tions, deux manuscrits de ne *Description historique n Louvre*, et une autre *de monuments anciens de la 'aris.* D. L.

IEN (DOM MICHEL), fils naquit à Chartres, le 14 sep- 66. Il fit ses études à Pa- ra à l'âge de seize ans dans ation de St.-Maur. Sa santé nment chancelante. Il mou- ermain-des-Prés, le 25 sep- 19. Critique habile, histo- odique et fidèle, il se dis- la justesse de son esprit, teté de ses idées, par un sûr. On a de lui : I. *Lettre sur la mort de Mme d'Har- besse de Montmartre*, Pa- , in-4°.; II. *Vie d'Anne- Brigueul, fille du maré- mières, abbesse de Mou-*, 1711, in-8°.; III. *His- bbaye royale de St.-Denis e*, contenant la Vie des ab- hommes illustres qu'elle a es priviléges, la description , avec les titres authenti- ns, figures, etc., Paris, IV. La réputation que dom Félibien s'était acquise par l'ouvrage précédent, le fit choisir par le prévôt des marchands, Bignon, pour écrire l'*Histoire de la Ville de Paris*. Il en publia le *Projet* en 1713, in 4°.; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu terminer cette grande entreprise. Elle le fut par dom Lobineau, qui publia en 1755 l'*Histoire de la Ville de Paris*, en 5 vol. in-fol., dont les trois derniers contiennent les preuves. (*Voy.* LOBINEAU.) Dom Félibien a laissé en manuscrit une *Vie de St. Anselme*, avec des réflexions. Son éloge, par dom Lobineau, se trouve à la tête de l'*Histoire de Paris*; on peut aussi consulter sur cet auteur les *Mémoires de Niceron*, tom. XXVIII. D. L.

FELICE (COSTANZO), en latin *Constantius Felicius Durantinus*, naquit au commencement du 16e. siècle à Castel Durante, petite ville de la marche d'Ancône. J. Cochlée, éditeur d'un de ses ouvrages, assure que Felice fit ses humanités au collége de Pérouse dans l'espace de deux ans, et qu'il en avait à peine dix-huit lorsqu'il publia ses premières productions. On sait que Felice s'appliqua ensuite à l'étude du droit et de la médecine; mais les autres particularités qui le concernent sont inconnues, et on n'a pu découvrir la date de sa mort. Baillet lui a donné une place dans sa liste des enfants célèbres. On a de Felice : I. *De conjuratione Catilinæ liber unus; de exilio Ciceronis liber unus; de reditu Ciceronis liber unus*, Rome, 1518, in-4°. Ce volume est dédié à Léon X. J. Cochlée fit réimprimer les deux livres *De exilio et reditu Ciceronis*, Leipzig, 1536, in-4°., avec une préface, dans laquelle il donne de grandes louanges à l'auteur. G. M. König cite une édition de l'*Histoire de la conjuration de Catilina*,

Bâle, 1564. Baillet dit que ces différents ouvrages sont écrits avec netteté et avec assez de pureté et d'ornement. On croit pouvoir encore attribuer à Félice les suivants : II. *Calendario overo efemerida storica*, Urbin, 1577, in-4°.; III. *trattato del grand'animale, o gran bestia, cosi detta volgarmente, et delle sue parti e facultà; dalla latina tradotto nell'italiana lingua da Costanzo Felice medico*, Rimini, 1584, in-8. C'est une traduction du traité de l'Élan, qu'Apollonio Menabene avait publié sous ce titre : *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant*, Milan, 1581, in-4. Félice y ajouta un traité particulier *delle virtù e proprietà del lupo*. W—s.

FÉLICE (Fortuné-Barthélemi de), naquit à Rome le 24 août 1723, d'une famille originairement napolitaine. Il fit de bonnes études sous les jésuites qui occupaient alors le collége Romain. A dix-sept ans, il se rendit à Brescia, et y suivit les leçons du P. *à Brixia*, récollet, professeur de philosophie et de mathématiques, qui contribua beaucoup à répandre en Italie les nouveaux principes de ces sciences. Seize heures de travail par jour familiarisèrent avec elles, en moins de trois années, le jeune de Félice. Retourné à Rome en 1743, il y fut distingué par les PP. Boscovich, Jacquier et le Seur, propagateurs zélés de la doctrine de Newton et de celle de Leibnitz. A vingt-trois ans, il professa lui-même à Rome, et il fut appelé bientôt après à une chaire honoraire de physique dans l'université de Naples. Galiani, président de cette université, lui accordait une bienveillance particulière. Il se distinguait déjà par des connaissances vastes, fruit d'un travail infatigable, et par une diction toujours élégante et pure. Son premier ouvrage fut une dissertation *De utili aërometriæ cum cæteris facultatibus naturalibus nexu*. L'année suivante (1754), il traduisit en latin l'*Essai des effets de l'air sur le corps humain*, par Arbuthnot, et l'accompagna de savantes notes. L'illustre Haller et le célèbre Wolfing lui demandèrent, à la lecture de ce livre, depuis combien de temps il exerçait la médecine. Sa réputation allait en croissant : il n'était pas rare de trouver mille à douze cents personnes de toute condition et de tout âge à ses leçons. Le prince de San-Severe s'était intimement lié avec lui, et l'envisageait comme l'homme le *mieux savant* de toute l'Italie. Leurs discussions religieuses portaient un caractère de libéralité qui présageait le parti qu'en fait de culte Félice a pris depuis. Ayant à cœur de faire connaître à l'Italie plusieurs savantes productions de l'étranger, il traduisit, toujours avec des notes judicieuses, les *Lettres de Maupertuis sur le progrès des sciences*; la *Méthode de Descartes*, la *Vie de Galilée* par Viviani; l'*Essai sur les poisons* du docteur Mead; la *Manière de faire des expériences* par Muschenbroek; le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* par d'Alembert, etc. Il releva un assez grand nombre de méprises et d'erreurs dans ce dernier ouvrage. Le marquis Brancone, secrétaire d'état du roi de Naples, offrit à de Félice un évêché, qu'il refusa : sa conscience lui en faisait une loi. L'amour devait jouer un rôle dans cette tête ardente. A l'âge de dix-sept ans, Félice s'était attaché à une jeune romaine; à vingt-cinq, il la retrouva mariée et malheureuse à Naples : c'était la comtesse Panzutti. Son mari, homme dur et jaloux, l'avait forcée de se retirer dans un couvent. Elle y vécut

s ans ; mais au bout de ce temps, ée de sa réclusion, elle abusa l'ascendant qu'elle avait pris sur ice, et le décida à l'enlever. Des res immédiats donnés dans toute irope, entourèrent les fugitifs de e dangers ; ils faillirent être ar- s à Lyon, à Genève, à Lausanne lans plusieurs villes de l'Italie où 'étaient hasardés de retourner. En- la comtesse se vit arrêter à Gènes, i elle fut transférée à Rome, et damnée par son père à une nou- e réclusion. De Félice, reconnu à ne, y fut réduit à feindre une sou- sion absolue à la pénitencerie. Son ite connu adoucit ses juges : le car- l grand-pénitencier le combla de tés. Toute la procédure se réduisit n simple procès-verbal ; mais la de Naples ne cessait de le me- r. Obligé de fuir encore, il se re- en Toscane et de là à Monte-Al- o, où S. François fut, dit-on, natisé. N'ayant pu s'habituer aux érités des religieux qui habitaient montagne, il leur échappa au ers des neiges et des frimas des nins, descendit à Rimini ; et ne rouvant pas assez en sûreté, pous- squ'à Pésaro, où le marquis Par- r, commandant du fort, lui fit accueil. Ses recommandations l'ai- nt à gagner Venise, puis Padoue, nfin, au travers des Alpes, Berne, l s'arrêta. C'est à Berne qu'ache- nt de se dissiper les illusions d'une sion aveugle, sur laquelle on trouve lques détails moins authentiques s les *Mémoires de Gorani*, t. Ier., 316 et suiv., sous le titre de : *ventures d'un homme célèbre*. De ice déplora toute sa vie ces funestes ers, et il s'est appliqué à les faire lier par un meilleur exemple. Deux mes d'un mérite rare, Haller et arner, se plur à bien mériter de lui par leurs conseils et leur protection. Il se remit au travail, et donna *De Newtoniana attractione, unicâ cohærentiæ naturalis causâ, adversùs Clar. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4°. Daniel Bernoulli y voyait le meilleur commentaire de la physique de Newton. Ayant encore obtenu quelques gratifications du gouvernement de Berne et du sénat académique, Félice entreprit de faire connaître à la fois dans deux journaux, à l'Italie la littérature étrangère, et à l'Europe savante celle de l'Italie et de la Suisse. Nous avons neuf années de l'*Estratto della letteratura Europea*, dont il était principal collaborateur avec Tscharner (1) ; et 4 vol. de l'*Excerptum totius Italiæ necnon Helvetiæ litteraturæ*, qui parut également de 1758 à 1762, en seize cahiers in-8°. : une saine critique, non moins qu'une érudition variée, distinguent ces deux journaux. Vers la même époque, de Félice embrassa la religion protestante. Il s'était marié, et les besoins d'une famille naissante le firent aviser à de nouvelles ressources. Il forma dans ce but un établissement d'imprimerie à Yverdun, et c'est là qu'il a montré tout ce qu'un homme intelligent et laborieux est capable de faire pour se procurer une existence honorable. A la direction de la société typographique, dont il tenait seul la correspondance, il joignait un pensionnat nombreux, dont il instruisait lui-même les élèves dans différentes branches de connaissances. Sa plume ne cessait d'enfanter de nouveaux ouvrages. Après un *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfants*, Yverdun, 1763, in-8°.,

(1) Ce journal, dont il paraissait quatre numéros par an, Berne, in-8°., commence à 1758 et finit en 1760, par le N°. 36. Une autre société de gens de lettres le reprit à Milan en 1768.

il publia ses *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, 8 vol. in-8°. (*voy.* BURLAMAQUI). Il en donna ensuite un abrégé en 4 petits volumes, sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769. Il publia des *Leçons de Logique*, 1770, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *Éléments de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12; *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12. On lui attribue : *Vie des hommes et des femmes illustres de l'Italie, depuis le rétablissement des sciences et des beaux-arts*, par une société de gens de lettres, Paris (Yverdun), 1767, 1768, 2 vol. in-12; des *Remarques* à la suite du livre intitulé : *Des lois civiles relativement à la propriété des biens*, traduit de l'italien par M. S. D. C. (Seigneux de Correvon), 1768, in-8°. Enfin, devenu encore une fois journaliste, il publia en 1779, 1782 et 1783, le *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du 18e. siècle*, Yverdun, grand in-8°., dont il paraissait un numéro par mois, tiré principalement du *Journal Encyclopédique*, du *Journal de Physique* et du *Mercure de France*. Ce journal est excellent, si l'on en croit Haller. Mais sa grande entreprise fut celle de l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, 42 vol. in-4°., Yverdun, 1770—1775; 6 vol. de *Supplément*, 1775 et 1776, et 10 vol. de *Planches*, 1775—1780. La base de cet ouvrage était l'*Encyclopédie de Paris*, mais que Felice a cru pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F. et toutes les additions placées entre deux astérisques sont de lui. Il eut pour collaborateurs MM. Euler, père et fils; Andry et le Preux, docteurs-régents de la faculté de médecine de Paris; le naturaliste Elie Bertrand; Bourgeois, docteur en médecine à Yverdun; Chavannes, professeur de théologie à Lausanne; Deleuze, botaniste; Tscharner, bailli d'Aubonne; Andrié, baron de Gorgier, du comté de Neufchâtel; l'astronome Lalande; Goudin, conseiller au grand conseil de Paris; Mingard (George) de Lausanne; Dupuis, professeur à l'école militaire de Grenoble; Jeanneret, bon disciple de D. Bernoulli; Lécuyer de Neufchâtel; Maclaine, docteur en théologie et pasteur de l'église anglaise à la Haye; Portal, docteur et professeur en médecine à Paris; Lieutaud, de l'académie des sciences de Paris; Perrelet, l'un des plus habiles chirurgiens de la Suisse; Vallet, ancien lieutenant-général de police à Grenoble; le P. Barletti, professeur de physique à Pavie; le P. Ferry, minime, professeur de mathématiques à Reims, et enfin Albert Haller et son fils aîné. C'est à l'illustre Haller qu'est dédié l'ouvrage, comme un monument de respect et de reconnaissance. Haller n'a commencé à y contribuer que depuis le 5e. volume. Il travaillait auparavant à celle de Paris; mais ayant trouvé que les éditeurs de celle-ci se donnaient trop de liberté pour changer et interpoler son travail, surtout en ce qui avait trait à la religion, il rompit avec eux. C'est du moins ce que prétend avoir appris de la bouche même de ce grand homme le voyageur suédois Bjornstæhl, tome III de ses *Voyages*. On a peine à concevoir qu'un seul homme, dans une petite ville de la Suisse, ait achevé en si peu de temps une entreprise aussi colossale, à laquelle il réunissait à la fois tant d'autres occupations. « C'est » le secret de ceux qui savent employer toutes les heures, comme

ırésident Bouhier. » De encore de son *Ency-* ıais avec des développe- ıreux, un *Dictionnaire turelle et civile* (1), en 13 et un *Dictionnaire géo- historique et politique de* vol. in-8°., Neufchâtel, anne, 1776, dont la tra- nande par Frid. König, urgdorf (Berne, 1782, . in-8°.), est plus exacte plète. On prétend qu'un que Félice consentit à fai- e *Constantinople* de son *ie*, lui valut une pension le Russie. Par ce change- oire du projet d'envoyer rsbourg aux Dardanelles ısse, projet attribué d'a- re Ier., aurait été trans- pératrice Catherine II. Il de ce changement dans e la traduction française *s des gouvernements du* Williams, Amsterdam, III; mais nous aimons à doute cette anecdote pour caractère de Félice, qu'en- te vénale condescendan- ui l'ont connu, se plai- résenter comme un hom- droit, profondément mo- eux, bon père, tendre yen paisible, également ns toutes ses relations so- laissé neuf enfants, dont ncore : deux de ses fils ıcrés aux fonctions du mi- gélique. L'un, pasteur de mée de Nanci, est mort de- utre est encore aujourd'hui 'église réformée de Lille.

humanité, ou la Législation uni- lle, civile et politique, composé de gens de lettres, et mis en ique par de Félice, Yverdon : 1.

Lui-même est mort à l'âge de soixante-six ans, le 7 février 1789. Il a laissé quelques manuscrits intéressants, dans le nombre desquels on distingue des *Leçons de Métaphysique*, débarrassées de toutes les obscures subtilités dont on a coutume d'environner cette science. Il envisageait la métaphysique comme la source des idées, et les mathématiques comme le moyen de les mettre en œuvre. La science du calcul, combinée avec les principes des idées universelles, disposait selon lui l'entendement humain à tout ce qu'il importe de connaître et de pratiquer. On regrette que sa correspondance fort étendue avec Haller se soit trouvée de part et d'autre illisiblement écrite. M—ON.

FELICIANO (Félix), surnommé l'*Antiquaire*, était né à Vérone, dans le 15e. siècle. Muratori dit qu'il était de Reggio, mais les raisons dont il appuie son sentiment ne paraissent pas suffisantes à Tiraboschi. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager pour recueillir des inscriptions, des médailles et d'autres objets de curiosité; mais il n'en tira presque aucun avantage pour sa fortune ni même pour sa réputation, puisqu'il ne put jamais parvenir à recouvrer les frais qu'il avait faits pour former son cabinet, et que ses confrères, tels que Ferrarini, Marcanuova, le Bologni, s'emparèrent du fruit de ses recherches, et lui en dérobèrent l'honneur. Les voyages entrepris par Feliciano ne furent pas la seule cause de sa ruine; il donna dans les rêveries de l'alchimie, et dépensa en cherchant les moyens de faire de l'or, avec ce qui lui restait, les sommes que lui avaient prêtées des amis trop confiants. Il essaya de se tirer d'affaire en se livrant à l'exercice de l'imprimerie; il s'associa pour cet effet avec Inno-

cent Ziletti, et ils publièrent ensemble une édition de l'ouvrage de Pétrarque, *de gli uomini famosi*, Vérone, 1476, in-fol. Cette belle et rare édition a été décrite exactement par Debure, N°. 6101 de la *Bibliographie instructive*. Feliciano l'orna d'une préface (*ragionamento*) et d'une pièce de vers. C'est le seul ouvrage que l'on connaisse sorti des deux presses des associés. On ne peut fixer la date de la mort de Feliciano, mais elle est antérieure à 1483, puisque Sabadino, dont les *Novelle* parurent la même année, en parle comme d'un homme qui n'existait plus. « Vous avez connu, dit-il, » (*Novella III.*) Feliciano, cet homme doué d'un esprit vif et orné, » rempli de connaissances et de belles » qualités, dont la conversation était » agréable, enjouée et instructive, et » qui fut surnommé *l'Antiquaire*, » parcequ'il employa une partie de sa » vie à rechercher les antiquités de » Rome, de Ravenne et de toute l'Ita» lie. » Maffei possédait un manuscrit daté de janvier 1463, et intitulé: *Felicis Feliciani, Veronensis, Epigrammaton ex vetustissimis per ipsum fideliter lapidibus inscriptorum, ad splendis. Andream Mantegnam, patavum pictorem incomparabilem.* Il en a publié l'épître à Mantegna, et quelques fragments dans sa *Verona illustrata*, part. II, pag. 189. Un autre manuscrit, connu des amateurs sous le titre de *Trivigiano*, parcequ'il était conservé à Trévise, renferme deux Lettres de Feliciano, dans lesquelles il rend compte de ses excursions savantes au lac de Garda, et fait part des inscriptions découvertes dans ce voyage, par lui ou les amis qui l'avaient accompagné. Apostolo Zeno possédait un manuscrit autographe de Feliciano, contenant des *Antiche rime* qu'il avait recueillies; et enfin, Maffei [illegible] d'autres volumes de *Rim*[illegible] ciano est l'auteur.

FELICIANO (Jean-Be[illegible] littérateur, né à Venise, v[illegible] mencement du 16e. siècle, [illegible] sa patrie une école d'éloq[illegible] la réputation s'étendit bien[illegible] l'Italie. Il avait adopté [illegible] d'enseignement d'Isocrate [illegible] ses élèves à parler en pub[illegible] points les plus importants [illegible] nistration ou de la politiq[illegible] de Bologne lui fit offrir u[illegible] l'université de cette ville [illegible] appointements considérab[illegible] la refusa par attachemen[illegible] pays. Manget, Eloy, et d[illegible] graphes, ont avancé qu[illegible] était médecin. On a mêm[illegible] avait enseigné la médecin[illegible] sité de Paris avec distincti[illegible] no possédait à fond la lang[illegible] et il a traduit de cette lang[illegible] un grand nombre d'ouvra[illegible] lesquels on citera les suiva[illegible] *li Æginetæ, liber sextus de* [illegible] Bâle, 1533; II. *Galeni de* [illegible] *tis et Platonis decretis*; [illegible] *miâ matricis liber; De f*[illegible] *matione lib.*; ces différen[illegible] tions furent imprimées sé[illegible] Bâle, par Cratander, et Frol[illegible] sérées dans son édition latin[illegible] vres de Galien; III. *Eustr*[illegible] *rum insign. peripatetico*[illegible] *ment. in lib. Aristotelis* [illegible] *ex gr. in lat. versi*, Ven[illegible] in-fol., Paris, 1543, Bâle [illegible] née. Le traducteur plaça [illegible] dissertation dans laquelle [illegible] principes de la doctrine d'[illegible] prouve que, non seuleme[illegible] point opposée à celle de l'[illegible] tienne, mais qu'elle peut a[illegible] servir à en démontrer la [illegible] *Porphyrius et Dexippus i*[illegible]

Aristotelis, Venise, 1546, ; V. *Alexander aphrodiensis rem librum Aristotelis pri- nalyticorum*, Venise, 1548, ; VI. *Porphirii de abstinentiâ animalium*, Venise, 1547, Jacques de Rhoër a employé la ion de Feliciano, dans la belle de ce Traité de Porphyre, , 1767, in-4., et le savant prouve qu'elle est très supé- à toutes les autres versions du traité; VII. *De Xenophane, e et Gorgiâ liber*, inséré dans n d'Aristote, publiée à Venise Juntes, en 1552; VIII. *Ex- io veterum SS. Patrum græ- , seu catena in acta apostolo- epistolas catholicas ab OEcu-* , Bâle, 1552, in-8°., Venise, in-8°. On attribue à Feli- dans plusieurs Dictionnaires, uction des dix ivres du Trai- Animaux d'Aristote; mais dit qu'il en a seulement tra- dixième livre, et en cela il plus instruit que ses succes- Huet a fait mention de Feliciano on Traité *De claris interpre-* et dit que l'abondance de son en affaiblit souvent la clarté.

ICIANO (Bernardin), lecteur secretairerie ducale de Venise, n cette ville en 1577, a pu- recueil des discours qu'il rononcés en public, dans les nies d'éclat : *pro munere le- suscepto; De virtutis præstan- e optimo imperatore: De stu- manitatis, de poetarum lau-* Venise, 1564, in-4°.

W—s.

ICITÉ (Ste.), dame romaine g des *illustres* sous le règne ius; quelques-uns disent de Antèle. Elle était mère de sept ant perdu son mari, elle vivait dans une honorable viduité, pratiquant les bonnes œuvres, et donnant à ses enfants l'exemple de la piété et de l'assiduité à la prière. Les pontifes païens, irrités de voir leurs temples de plus en plus abandonnés à mesure que l'évangile se propageait, excitèrent une sédition et se plaignirent au prince, de Félicité, disant que l'impiété de cette femme envers les dieux attirait leur colère. Félicité fut arrêtée, et l'empereur ordonna qu'elle et ses enfants seraient obligés de sacrifier aux dieux. Publius, préfet de Rome, ayant reçu cet ordre, crut devoir d'abord employer la persuasion. Il manda Félicité, et lui fit envisager ce qu'elle risquait en désobéissant à l'empereur. N'ayant pu la vaincre par cette considération, il lui mit sous les yeux l'intérêt de ses enfants, et les dangers que son obstination et son exemple leur feraient courir. Il la trouva inébranlable. Le lendemain, il la fit comparaître avec ses enfants devant son tribunal, et les interrogea publiquement. Cette mère courageuse, après avoir répondu qu'elle était chrétienne, engagea ses fils à demeurer fermes dans la foi. Le préfet lui fit donner un soufflet, et lui dit : « Vous êtes bien hardie de » leur donner de pareils conseils de- » vant moi. » Alors il fit appeler les enfants. Tous confessèrent courageusement Jésus-Christ. Le préfet les fit souffleter, ordonna qu'ils fussent reconduits en prison, et envoya à l'empereur Antonin le procès-verbal de leur interrogatoire. L'empereur donna ordre de les faire périr s'ils persistaient dans leur désobéissance. Publius, n'ayant pu les fléchir, les renvoya à divers juges pour l'exécution du jugement. Tous périrent de différents supplices. L'aîné fut fouetté jusqu'à la mort avec des courroies ar-

mées de plomb et de pointes de fer; deux autres furent assommés à coups de bâton; un quatrième fut précipité; ceux qui restaient et la mère eurent la tête tranchée. L'Eglise honore ces saints martyrs le 23 novembre, et en fait mention dans le *Canon* de la messe. La conformité de ce récit avec ce que l'Ecriture rapporte des Machabées, et avec ce que les plus anciens Martyrologes rapportent de Ste. Symphorose, a fait croire à quelques-uns que ce n'était que la même histoire rafraîchie; mais S. Grégoire, qui a consacré à l'éloge de Ste. Félicité et de ses fils, sa troisième homélie sur les Evangiles presque toute entière, avait vu les actes de leur martyre. Ceux de Ste. Symphorose et de ses sept fils ont été publiés par Dom Ruinart. — FÉLICITÉ, autre sainte du même nom, esclave chrétienne, souffrit avec Ste. Perpetue à Tuburbe en Mauritanie. L'une et l'autre furent arrêtées avec plusieurs chrétiens durant la persécution de Sévère en 206. Félicité était mariée et grosse de huit mois. Comme les martyrs devaient être exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre pour des jeux publics, et que le jour du spectacle approchait, Félicité était triste. Les lois romaines défendaient de faire mourir les femmes enceintes, et elle craignait de n'être point appelée au martyre avec ses compagnons de captivité. Tous se mirent en prière, et Dieu lui fit la grâce d'accoucher avant terme. Elle et Perpetue, enfermées dans un filet, furent livrées à une vache furieuse. Après en avoir reçu plusieurs blessures, elles furent égorgées dans l'amphithéâtre par des gladiateurs, en présence du peuple, avide de ces jeux cruels. Leurs corps furent portés à Carthage, et depuis, une église a été bâtie sur leur tombeau. — Une troisième FÉLICITÉ, dont le M fait mention au 2 mars, re me du martyre en Afrique, sieurs autres chrétiens.

FELIX (ANTONIUS(1) neur de la Judée pour les succéda, suivant Josephe, l'ère chrétienne à Cumanus pour malversation. Il étai l'affranchi Pallas, favori reur Claude, et qui joui grand crédit. Arrivé dans s nement, il y avait vu Dr du vieil Agrippa, de celu fait mourir S. Jacques Drusille était d'une rare juive de religion. Elle ava été promise à un fils du r magène, et ensuite mariée de la petite province d'E pour l'épouser, avait embr ligion juive. Felix, éperdû de Drusille, résolut de pour l'obtenir en mariage. l'entremise d'un juif nomm savant dans la magie, qu de faire à Drusille de m promesses si elle voulait a son mari. Simon ne réussi dans cette odieuse négoc Drusille épousa Felix. Jose ce gouverneur d'avoir fa grand-prêtre Jonathas, q dût en partie sa place, pou traire aux remontrances q sait sur ses cruautés et su de pouvoir, qui étaient cria dit néanmoins aux Juifs le les délivrer des brigands taient le pays. C'est deva comparut S. Paul à César

(1) C'est le prénom que lui donn Josephe, il est appelé *Claudius*. C vains different encore, en ce que main dit que Cumanus et Félix étaie de la Judée en même temps; le pr Galiléens, et l'autre pour les Sa sorte que ce ne serait qu'après le su sition de Cumanus, que Félix au seul cette province.

té tiré, par le tribun Lysias, ins des juifs qui voulaient le s vinrent l'accuser d'avoir ex- s troubles. L'apôtre mit tant on et de sagesse dans sa dé- que Félix demeura convaincu ait innocent. Cependant il ne ha pas, espérant, disent les qu'il en tirerait de l'argent; rusille et lui l'envoyaient sou- ercher pour l'entendre. Il leur d'utiles leçons avec une li- raiment apostolique, leur par- de la justice, de la charité et gement à venir. » Ces gran- rités effrayèrent Félix, et il ia l'apôtre, disant que quand ait le temps, il l'enverrait er. Deux ans s'étant passés, eut pour successeur Porcius , et laissa S. Paul en prison laire aux Juifs. Ceux-ci dépu- à Rome pour accuser Félix; crédit de son frère Pallas près on, qui avait succédé à Claude, happer à une juste punition.

L—y.

IX Ier. (St.), élu pape le 28 29 décembre 269, succéda à nis. On le croit Romain de ce; mais l'histoire ne nous ap- rien de son éducation, ni des de sa vie jusqu'à son pontifi- glise, alors tranquille à l'exté- vit sa paix intérieure troublée érésie de Paul de Samosate, d'Antioche, qui attaquait le e de la Trinité et de l'Incarna- élix le combattit avec courage. it à ce sujet à Maxime, évêque ndrie; il refusa sa communion , et approuva le concile d'An- où cet hérésiarque avait été en 269. Félix vit persécuter les ns par l'empereur Aurélien dans et dans les Gaules. Il les soutint es ses forces, les anima au martyre, et fut prêt à se dévouer lui-même. C'est ce qui lui a fait donner la qualité glorieuse de martyr, par le concile d'Ephèse, quoiqu'il paraisse avoir fini sa vie par une mort naturelle ou en prison, plutôt que dans les supplices, le 22 décembre 274. Il avait gouverné l'église pendant cinq ans : il eut pour successeur St. Eutychien. — Félix, IIe. du nom, pour ceux qui ne le regardent pas comme antipape, était archidiacre, et fut nommé, par la faction des Ariens pendant l'exil de Libère, en 355 (*Voy.* Libère.). Félix garda la foi de Nicée, mais il communiquait avec les Ariens. Lorsque les dames romaines vinrent supplier l'empereur Constance de rappeler Libère, on proposa au peuple de se soumettre à l'obéissance réunie des deux pontifes. Cette proposition fut rejetée. Félix fut chassé de la ville lorsque Libère y rentra presque en triomphe, le 2 août 358. Le parti de Félix fit quelques tentatives pour le faire rentrer, mais elles furent inutiles. Félix se retira dans une petite terre qu'il possédait sur le chemin de Porto, où il vécut encore près de huit ans, gardant la dignité épiscopale sans fonctions. Il mourut le 22 novembre 365. Quelques martyrologes le nomment saint et martyr. Bellarmin et Baronius ont pris sa défense; mais, ni St. Optat, ni St. Augustin, ne le mettent au nombre des évêques de Rome. Fleury en pense de même. Le P. Pagi le présente comme douteux. L'*Art de vérifier les dates* est de la même opinion; Lenglet-Dufresnoy est du nombre de ceux qui adoptent la légitimité de Félix, et qui, par conséquent, comptent quatre Félix légitimes au lieu de trois.

D—s.

FELIX II ou III (St.), élu pape le 2 mars 483, successeur de saint Simplice, était Romain de naissance

et de famille sénatoriale. Admis dans le clergé de Rome, il paraît qu'un mérite éminent lui concilia tous les vœux et tous les suffrages pour être élevé au trône pontifical. Il s'occupa avec autant de zèle que son prédécesseur, du rétablissement de la foi orthodoxe dans les églises d'Orient. L'évêque d'Alexandrie, Jean Talaia, était venu se réfugier à Rome, auprès de Simplice, après avoir été chassé violemment de son siége par l'empereur Zénon, qui s'était laissé séduire par Acace, évêque de Constantinople. On avait nommé à la place de Talaia Pierre Monge, homme décrié pour ses hérésies et d'autres crimes. Félix assembla un concile des évêques d'Italie, où Pierre Monge fut condamné et déposé. Pour faire exécuter ce décret par Acace, le pape envoya trois légats à Constantinople (Vital, Misène et Félix); mais Acace trouva le moyen de les séduire ou de les intimider, et le pape fut obligé de faire le procès à ses légats, qui en effet furent déposés de l'épiscopat. Acace, auteur de leur chute, fut déclaré hérétique et fauteur de l'hérésie. Celui-ci ne tint aucun compte des censures lancées contre lui, et maltraita tous ceux qu'on envoya pour les exécuter, les fit périr en prison ou en exil, ensorte que l'église les honore comme martyrs, le 8 février. Acace fit aussi rayer le nom de Félix de son dyptique, et chassa de leurs siéges tous les évêques qui refusèrent de se ranger de son parti. Il mourut excommunié du Saint-Siége, et eut pour successeur Flavitas, qui, par une double imposture, tâcha de se maintenir dans sa place. Il écrivit au pape pour lui demander sa communion ; il écrivit en même temps à Pierre Monge qu'il était de la sienne; mais cette intrigue fut dévoilée, et il ne posséda que quatre mois le siége de Con
Euphrême, qui lui succé
dans les dyptiques le nom
mais comme il ne voulut p
ceux d'Acace et de Flavit
pape regardait comme hé
n'obtint point la comm
Rome. Félix travailla auss
la pureté de la foi dans l'é
que, troublée long-temps
nisme. Les prêtres et les
s'étaient fait rebaptiser pen
sécution pour avoir la pai
daient d'être reçus à pén
concile de Rome ordonn
évêques et les prêtres perd
dégrés, et demeureraien
dans la communion laïque
séculiers resteraient penda
espace de temps au rang de
Le pape laissa aux évêque
le soin d'exécuter ce déc
faculté de le modifier suiv
constances. Félix mourut v
de février, 492, après un
de neuf ans, avec une ré
vertu qui l'a fait mettre a
saints. Il eut pour successe
lase Ier. du nom. — FÉLIX
élu pape le 24 juillet 526
Jean Ier. Il était Samnite de
fut nommé par la faveur d
ric, roi des Goths, au mi
trigues qui agitèrent le cle
me. L'histoire ne nous ap
des actions de Félix III. Il
Lettres sous son nom; ma
premières sont évidemme
sées ; dans celle qui est écr
on voit seulement que Fel
vait le réglement qui défe
donner des évêques, à m
n'eussent servi d'abord dan
Ce pape mourut au bout d
de pontificat; il eut pour
Boniface II, en 530.

FELIX. *Voy.* MINUTIU

Voyez Savoie (Amé
).
.) de *Nole*, ainsi nom-
de Nole, en Campanie,
sance. Son père Hermias
ns les armées de l'em-
ne frère suivit la même
lui, quoiqu'étant l'aîné,
etraite et la vie austère
. Il fut ordonné prêtre.
èce ayant rallumé le feu
ion, vers l'an 250, Fe-
vernait l'église de Nole
ite de l'évêque S. Maxi-
, condamné au fouet et
orrible cachot. Un ange
dans sa prison; il remi-
s, le tira de ce lieu de
conduisit vers S. Maxi-
: sur le point de périr
par la faim et par la mi-
rçoit une grappe de rai-
ouces; il la détache, en
us dans la bouche du
irant, le rappelle à la
orte sur ses épaules, et
troupeau. La persécu-
paisée, Felix reprit le
nstructions. Les païens,
succès, s'attroupèrent
rchèrent à sa poursuite.
trèrent et ne le recon-
Il se glissa par le trou
muraille, qu'une arai-
issitôt recouvrir de sa
rompa ses persécuteurs.
S. Paulin de Nole qui
était dans le quinzième
es, et son récit, au rap-
mont, est confirmé par
numents. Après la mort
ne, la voix du peuple
ur le siége de Nole; mais
ire tomber le choix sur
i était plus ancien que
erdoce. Ami de la pau-
aigna de chercher à re-
couvrer son patrimoine que la persécution lui avait injustement enlevé, refusant les offres des riches, content de cultiver un petit champ qui lui fournissait encore de quoi faire des aumônes. Il mourut au 14 janvier, dans un âge fort avancé. Cinq églises ont été bâties près du lieu où reposent encore ses cendres. On voulait par dévotion y être enterré. S. Augustin, dans son livre du *Soin des Morts*, ne craint pas de dire que cette confiance en la protection de S. Félix peut être aussi utile aux défunts, que les suffrages et les bonnes œuvres des fidèles vivants.—L'Eglise honore plusieurs autres saints du nom de Félix: S. Félix, évêque de Thibare, dans la province proconsulaire d'Afrique, qui, ayant refusé de livrer les divines écritures, fut emprisonné par ordre du magistrat de la ville, nommé Magnilien, puis embarqué pour l'Italie. Il aborda au port d'Agrigente en Sicile, alla ensuite à Venouse, dans la Pouille: c'est là qu'il souffrit le martyre, à l'âge de cinquante-six ans, l'an 303 de J. - C. Il déclara que Dieu lui avait fait la grâce de conserver sa virginité. — S. Félix *de Cantalice*, capucin, né à Cantalice, près de Citta-Ducale, dans l'état ecclésiastique. Ce saint religieux était célèbre par l'esprit de recueillement et de méditation, qu'il possédait au plus haut degré. Après avoir gardé les troupeaux dans son enfance, il se fit recevoir frère capucin. Il remplit à Rome, pendant quarante ans, la place de frère quêteur, causant de l'étonnement à tous par ses jeûnes, ses austérités, sa charité infatigable; il mourut le 18 mai 1587, à soixante-quatorze ans. Benoît XIII fit publier en 1724 la bulle de sa canonisation, que Clément XI avait prononcée en 1712.—S. Félix, évêque de Nantes,

issu d'une des plus illustres familles d'Aquitaine, fut fait évêque en 549, à l'âge de trente-sept ans. Il vendit son patrimoine et le distribua aux églises et aux indigents. Il fit construire à Nantes une magnifique cathédrale, dont Fortunat nous a conservé la description, et dont la dédicace fut faite par Euphrone, archevêque de Tours. Les souverains du comté de Vannes, Canao et Guerecho II, lui donnèrent successivement des marques de respect et de déférence. Grégoire de Tours, qui croyait avoir à se plaindre de Félix, rend cependant justice à son éminente sainteté. Félix de Nantes mourut en 584.—S. Félix *de Valois* appartenait, dit-on, à l'illustre famille de ce nom. Il naquit en 1127. Il quitta ses biens, qui étaient considérables, et se retira dans une forêt du diocèse de Meaux. S. Jean de Matha alla le trouver dans la solitude, se mit sous sa conduite, et ils fondèrent ensemble l'ordre de la Rédemption des captifs. Félix, pendant les voyages de S. Jean de Matha à Rome et en Barbarie, gouverna les maisons que cet ordre avait en France; il lui procura un établissement dans la ville de Paris, à l'endroit où était une chapelle dédiée à S. Mathurin, d'où ses religieux prirent le nom de Mathurins. Il mourut dans la solitude de Cerfroi, le 4 novembre 1212, dans sa 86e. année. — S. Félix, évêque de Dunwich, dans le comté de Suffolk, convertit et baptisa Sigebert, roi des Est-Angles. Il prêcha la foi dans l'Est-Anglie, et convertit presque tous les idolâtres de cette contrée. Secondé par le pieux Sigebert, il fonda des églises, des monastères et des écoles, et mourut en 646, après dix-sept ans d'épiscopat.

C—r.

FELIX, évêque d'Urgel, en Catalogne, avait été maître d
évêque de Tolède; celui-ci
écrit pour savoir de lui c
reconnaissait J.-C. pour fils
Félix répondit que J.-C., s
ture humaine, n'est que fil
nuncupatif. Il propagea cett
dans les provinces voisines
Adrien adressa une circul
les évêques d'Espagne, po
server de cette erreur. Ch
avait étendu ses conquête
Espagne, et Félix d'Urgel
dans son obéissance; ce
fit donc assembler à Narb
791, un concile où se trou
évêques des provinces d'Ar
d'Embrun, de Vienne, de
d'Auch et de Bordeaux. F
Félix y fut condamné; il
lui-même aux actes du con
avait fait adopter ses erre
pand; ils furent condamn
l'autre, la même année 79
concile de Frioul, tenu par
patriarche d'Aquilée. L'anne
Félix fut cité au concile q
magne avait convoqué à R
il y fut entendu, condamn
voyé à Rome vers le pape
vant lequel il abjura son hé
étant de retour dans son di
voir que son abjuration n'a
sincère; son erreur fut en
damnée au concile de Fra
794. Le célèbre Alcuin s'
réfuter l'opinion impie d
d'Urgel, et se montra dans
constance non moins habile
qu'il était littérateur savant
il écrivit à Félix plusieurs l
plies de charité et fortes de
ment. Félix, au lieu de
fit un ouvrage où il enseigu
résie, et donnait même d
nestorianisme. Il se rétra
dans un concile tenu à A

nais il restait toujours
rreur. Il fut donc de
nné à Rome, deux ans
1 concile tenu par le
, et enfin déposé la
99, à cause de ses frè-
s, par l'assemblée des
seigneurs qui eut lieu
e, et dans laquelle il
isent. Il fut relégué à
a le reste de ses jours.
son exil une lettre à
gel; il y parle de son
iorte son ancien trou-
er fidèle à la doctrine
endant le Père Madri-
d'Udine, auquel nous
ne édition des œuvres
l'Aquilée, soutient que
1 persévéré dans l'er-
mort. C—T.

rnommé *Pratensis*,
de sa naissance en
fils d'un rabbin qui
s les langues orien-
mort de son père il
l'Italie, et ayant ac-
issance des vérités de
fit baptiser et peu de
ntra dans l'ordre des
Augustin. On ne peut
le sa profession; mais
prouve par de bonnes
eut lieu avant l'an-
traduisit les psaumes
in, et en offrit la dédi-
; il avait formé le pro-
les autres livres de
nent, et il en demanda
u souverain pontife,
orda, après s'être fait
e de sa version des
evit le texte des deux
ions hébraïques de la
par le célèbre Bom-
orrigea lui-même les
un soin extrême. Hum-
fred Hody, Wolf et Colomiès parlent de Felix d'une manière très avantageuse. Ce savant religieux mourut en 1557 dans un âge très avancé. Fabricius, qui s'est trompé en avançant sa mort de dix-huit ans, a commis une autre erreur en prolongeant sa vie jusqu'à cent ans. On a de Felix : I. *Psalterium ex hebræo ad verbum ferè tralatum adjectis notationibus*, Venise, Bomberg, 1515, in-4°.; Haguenau, 1522, et Bâle, 1524, in-4°. Cette version a été insérée dans le *psalterium sextuplex*, Lyon, 1550, in-8°. On assure que Felix avait fait cette traduction dans l'espace de quinze jours; II. *Biblia sacra hebræa, cum utráque masorá et targum, item cum Commentariis rabbinorum; curá et studio Felicis Pratensis, cum præfatione latinâ Leoni X nuncupatâ*, Venise, Bomberg, 1518, 4 tom. in-fol. (*Voyez* Daniel Bomberg.) Phil. Elssius cite les versions de Job et des autres livres de la Bible par Felix; mais elles n'ont point été publiées. Gandolfo a inséré une notice sur ce religieux dans sa *Dissertatio de ducentis Augustinianis*. W—s.

FELIX DE TASSY (Charles-François), né à Paris dans le 17e. siècle, premier chirurgien du roi Louis XIV, et l'un des plus savants et des plus habiles de son art, était fils de François Félix de Tassy, homme d'un grand talent, et aussi premier chirurgien du même prince. Il fut l'élève de son père, qui, le destinant à le remplacer auprès du monarque, ne négligea aucun des moyens qui pouvaient le rendre digne d'occuper un emploi aussi important. Exerçant sa profession dans les hôpitaux civils, puis dans ceux des armées, il fut, fort jeune encore, compté parmi les plus habiles chirurgiens de son

temps ; ses confrères le nommèrent chef du collége de St.-Côme, qui devint ensuite l'académie de chirurgie. Félix succéda à son père dans la charge de premier chirurgien du roi en 1676. Louis XIV, quelques années après, fut atteint d'un mal fort dangereux, et qui porta pendant assez long-temps le nom de *maladie du roi*, à raison de la sensation que fit dans toute la France l'accident du monarque. La chirurgie, à cette époque, n'était point arrivée au degré de splendeur où elle parvint un siècle plus tard ; plusieurs de ses branches, fort importantes, n'étaient cultivées qu'imparfaitement et livrées à un empirisme grossier. Les chirurgiens les plus célèbres, appelés en consultation auprès du roi, ignoraient les procédés qu'il fallait employer pour sa guérison : l'alarme était générale. Félix rassura le monarque sur sa vie, et promit de le délivrer de l'horrible incommodité qui menaçait ses jours. Ce grand chirurgien n'avait jamais fait l'opération qu'il méditait : il ne l'avait jamais vu faire ; mais il avait lu ce que seize cents ans auparavant Celse avait écrit, et après lui Paul d'Egine, sur la maladie dont le roi était attaqué. D'après ces lumières, Félix se traça un plan d'opération ; et avant d'y procéder, il s'exerça pendant deux mois dans des travaux anatomiques. Enfin, le 21 novembre 1687, il opéra son auguste malade, avec autant d'habileté que de succès. Cette réussite mit le comble à la réputation de Félix. On peut dire qu'il est le premier qui ait opéré la fistule à l'anus parmi les modernes ; car il n'est pas bien certain que l'anglais Jean Arderu, qui vivait au 14e. siècle et qui fait mention des procédés indiqués par Celse, les ait mis en pratique. Depuis l'heureuse tentative de Félix, tous les chirurgiens guérissent la fistule par

l'opération : et de nos jours
mes les moins renommés
art, la pratiquent avec su
contemporains racontent qu
pération qu'avait subie le ro
courtisans voulurent être a
même mal dont le monar
d'être délivré : ce fut une
chacun demanda d'être op
sieurs même le furent sans
uniquement parce qu'il éta
ton d'avoir la *maladie du*
chéri du souverain, aimé
sans, recherché de tout l
cause de ses talents, de la
ses mœurs et de l'obligeai
caractère, fut moissonné à
son âge, le 25 mai 1703.

FELL (Jean), d'une
mille du comté de Berk,
1625 à Longworth, dans
Il fut élevé à Oxford, prit
pour Charles Ier. avec les
diants de l'université, et
grade d'enseigne. Il entra e
les ordres, et, tout le temps
torat, il vecut isolément, ex
ministère envers les royali
restauration, il fut nommé
ordinaire du roi, prébenda
chester, chanoine de Chris
dont il augmenta ou achev
ments commencés par le car
sey, vice-chancelier de l'u
et il s'attacha à rétablir la
relâchée par suite des dés
temps ; il fut enfin évêque
où il mourut le 10 juillet 1
sumé par l'activité de son
de ses projets de bienfaisa
employé presque tous les r
ses bénéfices en améliorati
fit du public. Ainsi les é
de sa place de directeur
tal de Saint-Oswald, à W
furent totalement consacré
l'hôpital, à racheter les

été aliénés et à les aug-
rebâtit ou répara les bâti-
rtenant à l'évêché; mais
incipalement du collége de
ch, dont il augmenta les
ndant sa vie, et auquel il
ourant un fonds destiné à
d'au moins dix écoliers.
ns, au 1er. novembre, on
celles de ces places qui se
acantes, et l'on prononce
ision un discours en mé-
ndateur. Ces actes de bien-
blique étaient accompagnés
nombre de charités parti-
n sorte que par sa facilité
r l'argent à ceux qui en
oin, il se trouva quelquefois
nué du nécessaire. Il a pu-
e du docteur Henri Ham-
ondres, 1661, in-8°., en
. *Alcinoi in platonicam*
am introductio, Oxford,
8°. III. Une édition de *St.*
n société avec J. Pearson),
ol.; IV. Une traduction la-
ntiquités de l'université
, de Wood, 1674, 2 vol.
l'auteur accusa de n'être pas
; quelques autres Traduc-
ques Sermons, etc.; il a eu
de part à l'édition du *Nou-*
ament grec, Oxford, 1675,
père (Samuel Fell) expira,
chagrin à la nouvelle de la
Charles Ier. X—s.

(Jean), théologien an-
e secte de dissenters, était
maître d'école, et naquit en
ckermouth, dans le comté
erland. Après avoir reçu
nstruction, on lui fit ap-
n métier; mais étant venu
à Londres, le maître qui
lui trouva trop d'esprit et
lumières pour n'être qu'un
tisan, et, aidé des secours de quelques autres personnes, le fit admettre dans un séminaire destiné à former des ministres pour la secte des dissenters indépendants. Fell répondit aux espérances qu'avait fait concevoir son ardeur pour s'instruire, et fit d'excellentes études classiques et théologiques. Il devint bientôt instituteur dans un séminaire dirigé par un de ses amis à Norwich, et se livra ensuite avec succès à la prédication et aux fonctions pastorales. Devenu instituteur dans le séminaire où il avait fait ses études, et qui venait d'être transféré à Homerton aux environs de Londres, il y fut à peine installé qu'une querelle assez vive s'éleva entre lui et les étudiants. Après deux années de tracasseries il perdit sa place, et se serait trouvé sans moyens de subsistance si quelques-uns des administrateurs n'étaient venus à son secours. Ils l'engagèrent à prononcer de mois en mois une suite de douze leçons sur les preuves du christianisme, qui furent encouragées par une contribution pécuniaire assez considérable. Mais le sentiment du traitement qu'il avait récemment éprouvé avait tellement altéré sa santé qu'il ne put achever cette entreprise. Il venait de prononcer sa quatrième leçon lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 6 septembre 1797. Il emporta les regrets des hommes sages de toutes les sectes, qui estimaient également son caractère et ses talents. On a de lui les ouvrages suivants: I. *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8°.; II. *le véritable Protestantisme*, ou *les Droits inaliénables de la conscience défendus*, etc., en trois lettres à M. Pickard, 1773, in-8°., qui furent suivies d'une quatrième lettre en 1774; III. *Recherches sur la justice et l'utilité des lois pénales pour*

diriger la conscience, lettre à M. Burke, 1774, in-8°.; IV. *Essai de grammaire anglaise*, avec une Dissertation sur la nature et l'usage particulier du conditionnel dans la langue anglaise, 1784, in-12; V. *quelques pamphlets de Controverse.* (*V.* Hugues Farmer), et d'autres écrits de peu d'étendue. On a imprimé, en 1798, les quatre leçons qu'il avait prononcées sur les preuves du christianisme, en y en ajoutant huit autres par le docteur Henri Hunter pour en former un cours complet. X—s.

FELLE (Guillaume), dominicain, naquit à Dieppe en 1639. Après avoir achevé ses études dans son ordre, par goût, sans doute avec le consentement, et peut-être par la disposition de ses supérieurs, il entreprit des voyages lointains dans différentes parties du monde. Il visita l'Afrique et l'Asie, parcourut l'Europe presqu'entièrement, et ne finit de voyager, dit l'historien de son ordre, qu'en cessant de vivre. Il termina sa carrière en 1710, probablement à Rome, puisque c'est de là qu'on a mandé sa mort. On ne sait de lui que ce qu'en apprennent les titres de ses livres, où il a consigné différentes particularités qui le concernent. De ses ouvrages, voici ceux qu'on connaît : I. *Resolutissima ac profundissima omnium difficilium argumentorum, quæ unquàm à Christi nativitate, potuerunt afferre hæretici, contrà beatæ virginis cultum*, 1687, in-4°., sans nom d'auteur ni de lieu d'impression. Dans cet ouvrage, qui est accompagné d'une version allemande en regard du texte latin, l'auteur se qualifie d'aumônier du roi de Pologne (Jean Sobieski). II. *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4°.; III. *Fel jesuiticum.* Ce titre semblerait annoncer une satire; cependant Felle faisait profession d'a tachement pour les jésuit qu'il est difficile de dev qu'il a traité dans cet écrit. *theologorum*; V. *La rain tismo et dell' amor pa* 1702. A la tête de cet ou portrait de Guillaume Fe sous duquel on lit qu'il a trois ans; qu'il est auteur vrages, et très attaché Ce traité, composé de tr est dédié à Clément XI et à roi d'Espagne. Dans la pr Felle attaque 68 propos linos, condamnées par C dans la 2e. partie 25 prop damnées par le même p troisième il établit 161 th pres à garantir les religie sions du molinosisme.

FELLER (Joachim), fesseur saxon, né à Zw novembre 1628, annon enfance d'heureuses disp la poésie, et il n'avait q lorsqu'il publia, sur la *J.-C.*, un poëme latin, naisseurs trouvèrent as encourager l'auteur à su rière dans laquelle il p s'illustrer un jour. Il av cepteur Chr. Daum, qui de suivre quelques ann de l'université de Leipzi manda aux professeurs saient alors l'ornement. à beaucoup d'esprit des variées et une douceur qui l'auraient fait accu Thomasius lui donna l bibliothèque, composée cieux, et le pria de sur cation de ses enfants, qu'il trouvât un emploi mérite. Feller fut reçu a en 1660, avec tant de

seurs demandèrent eux-
ggrégation à l'académie,
; d'expliquer les poètes
676, il fut nommé con-
la bibliothèque, en dis-
res dans un meilleur
iblia le *Catalogue* des
Dans ses moments de
nuait de composer des
lressait aux princes les
par leur amour pour
aux amis que lui avaient
ls et ses qualités person-
vailla plusieurs années à
des *Acta eruditorum*,
me de ses critiques lui
eux débats avec Grono-
ng et Charlotte Patin
GELING). Ce furent là
nes qui troublèrent sa
n accident abrégea le
uit qu'il était agité par
énibles, il se leva, et
bé inconsidérément de
tomba dans la cour, et
ites de cette chute le 5
larmund a publié la Vie
atin. Le recueil de ses
es poésies serait très in-
on doit regretter qu'au-
mpatriotes ne se soit en-
n faire jouir le public.
de Feller : I. *Oratio de*
cadem. Lipsiensis Pau-
lex subjunctus est cata-
nuscriptorum mem-
, alter chartaceorum in
th. extantium, Leipzig,
Le catalogue a été réim-

primé séparément, en 1686, in-12 de 480 pages, avec des additions et des corrections; mais il ne contient pas encore la liste exacte des manuscrits de la bibliothèque Paulne, et on a reproché à Feller de n'avoir point décrit ceux dont il a donné les titres (1). Christ. Gottl. Jöcher, a publié une nouvelle édition du Discours de Feller à la suite de celui qu'il avait prononcé sur le même sujet, Leipzig, 1744, in-4°.; II. *Vindicia adversùs J. H. Eggelingium*, Leipzig, 1685, in-4°. C'est une réplique à l'ouvrage dans lequel Eggeling avait répondu à la critique des *Mysteria Cereris et Bacchi*. (*Voy.* EGGELING); III. *Cygni quasi-modo geniti, h. e. clari aliquot cygnæi ab oblivione vindicati*, ibid., 1686, in-4°. C'est la Biographie des Hommes célèbres de Zwickau; IV. *Epistola ad Adam. Rechenbergium de intolerabili fastu criticorum quorumdam, speciatim Jac. Gronovii*, ibid., 1687, in-4°. Il attaque dans cet ouvrage plusieurs écrivains hollandais, mais il s'attache surtout à Gronovius, qui venait de publier une dissertation sur la mort de Juda, où se trouvent quelques opinions non conformes au texte des livres saints. Feller s'était caché sous le nom de Dermasius, de sorte que Gronovius, ne pouvant découvrir son agresseur, fit retomber sa colère sur tous les rédacteurs des *Acta eruditorum*; V. *De fratribus calendariis*, Francfort, 1692, in-4°. Cette dissertation est accompagnée des notes de Ludolf, qui en fut l'éditeur; VI. *Supplementum ad Rappolti commentarium in Horatium*, dans l'édition d'Horace, Leipzig, 1678, in-8°.; VII. *Flores philosophici in Virgilio collecti*; VIII. *Notæ in Lotichii de origine domûs Saxonicæ et*

est rangé par ordre de matières ivant l'arrangement que les ma- alors dans la bibliothèque. Le ges ou pièces qu'il indique s'é- à mille, y en ayant presque tou- ns le même volume, suivant l'u- L'ouvrage est terminé par des *les*, collection assez curieuse ales différentes de vers léonins, tés à la fin de divers manuscrits igne. J. C. Gottsched a donné tation académique *De rariori-*

bus nonnullis Bibliothecæ Paullinæ codicibus, Leipzig, 1741, in-4°.

Palatinæ (*Voy.* Loticius); IX. des *Pièces de vers* indiquées dans la *Biblioteca volante* de Cinelli.

W—s.

FELLER (Joachim-Frédéric), fils du précédent, naquit à Leipzig, le 26 décembre 1673. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il visita une partie de l'Allemagne et de la Suisse. Le sénat le retint à Zwickau pour mettre en ordre la bibliothèque de Daumius, dont la ville venait de faire l'acquisition. La mort malheureuse de son père l'obligea de retourner à Leipzig pour régler ses affaires; mais aussitôt qu'elles furent terminées, il revint à Zwickau, où il demeura jusqu'à ce qu'il eût rempli la commission dont il avait été chargé. Il étudia ensuite le droit à Leipzig pendant trois années, et reprit le cours de ses voyages. Le célèbre Leibnitz l'arrêta à Wolfenbutel, pour l'aider à rassembler les pièces qu'il devait employer dans son histoire de la maison de Brunswick. Ludolf, l'un des amis de son père, l'appela à Francfort. Ce savant travaillait à son *Théâtre du monde*, et on assure que cet ouvrage serait meilleur, s'il eût profité davantage des conseils et des secours du jeune Feller. De Francfort il se rendit à Nuremberg, où il séjourna quelque temps, et passa en France avec des lettres de Leibnitz pour l'Hôpital, Godefroy, Longuerue, etc. Il retournait à Leipzig, lorsque l'envoyé du duc de Zell le retint à Ratisbonne pour surveiller l'éducation de son fils. En 1706, le duc de Weimar le prit pour secrétaire, et le chargea de dresser l'état des pièces conservées dans les archives de Wittemberg. Feller avait une santé délicate que l'excès du travail acheva de ruiner. Il languit plusieurs années, et mourut le 15 février 1726, à cinquante-trois ans. On a *numenta varia inedita linguis conscripta, nunc mestribus prodentia*, 1er 12 cahiers formant 2 v Recueil, divisé en douze tient des choses très *Histoire généalogique de Brunswick, depuis jusqu'à Albert et Jean*, in-8°., en allemand : ell timée; III. *Otium hano miscellanea ex ore et nitzii*, ibib, 1718, in- deux parties : la pren des extraits des lettres d la seconde les mots rem jugements, les opinion avait recueillis de sa bou mands le regardent co leur des *Ana*. On doit e l'édition de l'*Histoire saxons* (en allemand), Nuremberg, 1713, in vera des notices sur ce s *Acta eruditorum*, *sup* et dans les Mémoires tom. XIX. — Jean-D né à Chemnitz, reçu ad culté de philosophie à 1739, et nommé en 17 l'église de Luckau en a publié quelques sava tions philologiques : I. *exercitationes declam tandi romanæ linguæ adornandæque fuisse* Luebben, 1745, in-fol *vrai usage de la sag raison dans l'étude savantes*, Wittemberg 4°., en allemand; II *gelesene Sammlung*, dire, *Collection pour la mande*, Luebben, 174

FELLER (François

lles le 18 août 1735. aire du gouvernement nutrichiens, ensuite a ville et prévôté d'Ar- écompense de ses ser- es de noblesse, dans tte faveur n'était pas e. Le jeune Feller re- ducation sous les yeux ternel à Luxembourg, i collége des jésuites à pplication et ses pro- ns l'étude des lettres dès-lors, un écrivain ingué. Admis au novi- uites de Tournai, à f ans, il se livra à la ardeur qui faillit lui ependant les remèdes vit et le régime auquel se soumettre, furent es, qu'il ne se ressen- d'yeux, et que jamais lunettes. Chargé d'en- anités à Liége, il y sa réputation; le re- latines qu'il publia en tre de *Musæ leodien-* tient les ouvrages de plusieurs pièces qui s d'honneur au maître . Après avoir donné, rs années, des leçons Luxembourg, Feller plir la même mission longrie. Il employait es vacances à visiter s de ce royaume; il e toujours à pied, ses in, pour y noter tou- ns qui se présentaient moral et physique la minéralogie, l'his- etc. Les châteaux des us illustres par leur leur mérite lui étaient ressement. Après un séjour de cinq ans en Hongrie, Feller revint dans sa patrie; et, en 1771, il prononça ses derniers vœux. Ses supérieurs, qui le destinaient à la chaire, l'envoyèrent à Liége où il se trouvait à l'époque de l'extinction de son ordre. Il se livra pour lors à la composition de ses ouvrages : ses travaux furent interrompus en 1794; il quitta ses foyers à l'approche des armées françaises, pour se retirer, en Westphalie, au collége des ex-jésuites de Paderborn où il passa deux ans; il se rendit ensuite à l'invitation du prince de Hohenlohe qui résidait à Bartenstein, et se fixa enfin, en 1797, chez le prince-évêque de Freysingen, à Ratisbonne où il mourut le 23 mai 1802. Pendant la révolution brabançonne (1787-1790), Feller avait été l'un des principaux coriphées du parti patriote; mais tout annonce au moins qu'il était de bonne foi, et jamais sa plume n'a passé pour être vénale. Il avait de nombreux amis, et plaisait dans le monde par une amabilité soutenue, une bonhomie charmante et une érudition qui ne fatiguait personne. Il était maigre, d'une taille moyenne, et d'une complexion délicate; sa physionomie avait une grande mobilité, et la vivacité de son œil décelait bientôt celle de son esprit. Nous ne parlerons pas des écrits polémiques de Feller; ils sont en grand nombre, mais ils ne peuvent guère, par la nature des choses, survivre aux circonstances qui les ont fait naître. Les productions les plus connues de ce savant jésuite sont : I. *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12; II. *Dictionnaire géographique*, Liége, 1788, 1792, 2 vol. in-8°.; c'est le dictionnaire de Vosgien revu avec soin; plusieurs articles, entr'autres ceux de la Hongrie, sont entièrement refon-

dus. III. *Catéchisme philosophique* ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis.* Cet ouvrage, qui est peut-être celui dans lequel l'auteur a fait preuve de plus de talent, parut d'abord sous le nom de *Flexier de Reval*, anagramme de *Xavier de Feller*, un vol. in-8°., Liége, 1773, et Paris, 1777; il s'en fit depuis deux nouvelles éditions, à Liége, en trois volumes in-12, l'une en 1787, l'autre en 1805. IV. *Examen impartial des Epoques de la nature de M. de Buffon*, plusieurs fois réimprimé, entr'autres à Maëstricht, 1792, in-8°. V. *Dictionnaire historique*, 1781, 6 vol. in-8°.; nouv. édit. augm., et en grande partie refond., Liége, 1789-1794, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, qu'on prétendit n'être qu'une contrefaçon de celui de dom Chaudon, fit d'abord crier au plagiat; dans le fait, beaucoup d'articles et d'articles importants du nouveau dictionnaire étaient extraits, mot pour mot, de l'ancien; beaucoup d'autres ne sont que retouchés. Néanmoins l'équité nous fait un devoir d'ajouter que plusieurs bons articles, surtout dans la dernière édition, appartiennent exclusivement à Feller; et quelques-uns de ceux-ci, tels que les articles *Franck* (Simon), *Galifet*, *Gassner*, etc., ont été copiés par le dernier éditeur de l'ouvrage de D. Chaudon. Un reproche qu'on fait, avec justice, à Feller, c'est de se montrer trop souvent homme de parti dans la distribution de ses éloges et de ses critiques. Son zèle pour la religion lui fait quelquefois transformer en génies supérieurs des personnages qui n'ont guère eu d'autre mérite que celui de porter la robe de jésuite, tandis qu'il voudrait métamorphoser en pygmées des écrivains d'un talent distingué, mais qui ont eu le malheur d'être e
jansénisme ou de tenir au
philosophiques du 18°. s
encore le même zèle contr
sophie qu'il regardait co
gereuse, qui lui mit la
main dans *ses Observati*
système de Newton, le
de la terre et la pluralit
des, avec une dissertati
tremblements de terre,
mies, les orages, les in
in-12, Liége, 1771; Paris, 1
1788. Ce livre, qui a p
prouver que le mouvemen
n'est pas démontré, que
des mondes n'est pas sout
ferait juger plus favoral
zèle religieux de l'auteur
connaissances physiques e
tiques. Le *Journal histor*
téraire publié à Luxembo
Liége, par l'abbé de Felle
à 1794, a eu la plus gr
dans les Pays-Bas et en
On y trouve des dissertati
santes sur divers points d
de physique, d'histoire,
phie et de littérature, m
toujours la partialité s'y fa
collection de ces feuilles,
venue assez rare, se com
vol. in-12. On ne peut refu
de Feller des connaissanc
dues et très variées; ar
cond, il ne se donnait p
de soigner son style, q
pourvu ni de chaleur ni
mais qui manque par foi
tion et de clarté; en génér
sirerait plus d'agrément.
une *Notice sur la vie et*
ges de M. l'abbé Felle
édition ornée de son por
Lemarié, 1810, in-8°.

FELLON (Thomas-
poète latin, né à Avigno

fut admis dans la société
s, et professa plusieurs an-
hétorique au collége de la
Lyon. Fellon assistait ré-
nt aux séances de la société
et lorsqu'elle fut transfor-
e académie, il en fut nommé
premiers membres. Il était
rossette, commentateur de
et Louis de Puget, l'un
habiles physiciens de son
timé du public et de ses
, il parvint à un âge avancé,
à Lyon le 25 mars 1759.
i : I. *Faba arabica*, car-
n, 1696, in-12; II. *Ma-
rmen*, ibid., 1696, in-12.
e à la suite de ce petit
ne lettre de Puget, conte-
plication des passages où
'est attaché à décrire les
de l'aimant. Ces deux poë-
la lecture est très agréa-
té insérés avec la lettre de
ns le premier volume des
didascalica, publiés par
Olivet; III. *Oraison funè-
duc de Bourgogne*, pro-
Marseille, 1711, in-4°.;
, *dauphin de France*, et
-*Adélaïde de Savoie, son*
712, in-4°.; *de Louis XIV*,
-4°., et réimprimée dans le
s *Oraisons funèbres* de ce
716, 2 vol. in-12; IV. *Pa-
des pseaumes et des can-
l'Église*, Lyon, 1731,
st par erreur qu'on a at-
Père Fellon l'*Abrégé du
l'amour de Dieu*, par
ois de Salles. Cet ouvrage
bbé Tricalet. W—s.

ON (Henri), littérateur an-
ve de l'université d'Oxford,
nt principal du collége d'Ed-
ll, publia, vers 1710, une
on sur la lecture des classi-
ques, et sur les moyens de se former un style correct. Ce petit ouvrage, qu'il composa pour l'instruction d'un de ses élèves, le lord Ross, depuis duc de Rutland, et qui est écrit avec une élégante simplicité, fut reçu favorablement, et a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1723 et en 1757, in-12. Il aurait pu aisément faire un gros livre sur ce sujet : « Mais, » dit-il, dans sa préface, peut-être » ai-je, le premier d'entre les moder- » nes, eu l'idée de composer un écrit » de ce genre sans la pompe des cita- » tions. » On n'y en trouve en effet pas une seule. Il a aussi publié des sermons. Il mourut le 9 mars 1740. — Felton (Jean), Irlandais, qui s'est fait un nom par l'assassinat de George Villiers, duc de Buckingham (*Voy.* Buckingham), était, en 1628, lieutenant dans l'armée qui devait s'embarquer à Portsmouth, sous le commandement de ce favori, pour aller secourir les protestants de La Rochelle. Il était courageux, mais d'un caractère enthousiaste et mélancolique. Regardant le duc de Buckingham comme le seul obstacle qui s'opposait au bonheur de sa patrie, il résolut de se dévouer pour elle, en l'immolant, et s'étant introduit dans la chambre du duc au moment de son lever, il le frappa au cœur avec un couteau, le 23 août 1628. Il fut arrêté sur-le-champ, et ne cherchant point à se soustraire à la peine due à son attentat, il la subit avec le courage du fanatisme. X—s.

Felvintzki (Alexandre), savant Hongrois du 17e. siècle, qui, après avoir fait ses études à Leyde et à Groningue, professa dans son pays la philosophie, la théologie, le grec et l'hébreu, et obtint ensuite une place de ministre protestant. Il a fait une nomenclature alphabétique de

toutes les hérésies modernes, sous le titre de *Heresiologia*, Debrezsen, 1683, in-8°. — Un autre Hongrois, nommé George Felvintzki, qui vivait également dans le 17e. siècle, s'est fait connaître par un grand nombre de poésies écrites dans la langue de son pays, et parmi lesquelles nous remarquerons une tragi-comédie imprimée en 1693. C—au.

FENAROLI (Camilla Solar d'Asti), femme poète italienne, naquit à Brescia, de parents nobles, vers le commencement du 18e. siècle. Son éducation fut extrêmement négligée; à peine lui apprit-on à lire et à écrire. Douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination vive, elle prit une fausse route et ne lut que des romans; elle s'enthousiasma tellement pour cette lecture, qu'elle l'interrompait à regret aux heures des repas et du sommeil. Elle joignit bientôt aux romanciers les poètes. Ceux du 16e. siècle, qu'un heureux instinct lui fit préférer, allumèrent en elle les premières étincelles du feu poétique, et la garantirent de ce qui restait encore du mauvais goût introduit par les poètes du 17e. Mais ce feu n'eut, pour ainsi dire, son explosion que lorsque la jeune Camilla, étant mariée, put paraître et briller dans le monde. Ses poésies amoureuses n'eurent point son mari pour objet, et cependant il n'eut pas lieu d'en être jaloux; elle se fit un modèle idéal de perfection : elle se passionna pour lui dans ses vers, sans cesser d'être fidèle épouse, tendre mère, et principalement occupée des soins de son ménage et de l'éducation de ses enfants. Elle les élevait très pieusement; une de ses filles eut dès le plus jeune âge le désir d'entrer en religion. Les prises de voile, en Italie, sont toujours célébrées par quelques pièces de vers; et les recueils de poésies sont pleins de ces sonnets *per monaca*, dont le nombre égale celui des sonnets *per nozze*, et qui sont tombés dans le même discrédit. Mais dans celui que Mme. Fenaroli fit pour sa fille, ce sujet si commun devint, par la circonstance, rare, et peut-être tout-à-fait nouveau. On ne trouverait pas en effet un autre exemple d'une mère poète, chantant la prise d'habit d'une fille dont la naissance avait pensé lui coûter la vie. « Lorsque » tu ouvris, lui dit-elle, les yeux aux » rayons du jour, si mes yeux languissants et mes joues flétries furent » couverts de la sombre horreur d'une » mort prochaine, et si je vis autour » de moi les angoisses et la terreur, » aujourd'hui, ô ma fille, que dans ce » séjour, agréable à Dieu, tu renais » sous de plus heureux auspices, » qu'au mépris du fol amour d'un » monde aveugle, tu t'enchaînes toi-» même de liens d'or et de nœuds sacrés, mon tendre amour, éclairé » par une foi vive, contemple ce » dur et humble état que tu embrasses avec tant de joie et de sécurité, » et l'œil humide des plus douces larmes, je bénis, je me rappelle avec » un sentiment de bonheur ce grand » péril où je fus exposée pour toi. » En avançant en âge, elle prit du goût pour de plus fortes études. Elle passa des poètes aux philosophes et surtout aux métaphysiciens. Sachant très bien notre langue, qu'elle parlait mal, mais qu'elle écrivait parfaitement, elle lisait, méditait, analysait les meilleurs ouvrages des philosophes français. Un ami lui prêta le livre d'Helvétius; il la prévint que c'était une lecture qui demandait beaucoup d'attention, et que cependant il ne pouvait le lui confier que pour trois jours. Les occupations domestiques prenaient la plus grande partie de ses journées; la société dont

sait le charme en réclamait une
artie ; elle prit sur ses nuits le
de cette lecture, et la fit avec
'application et de pénétration
t, qu'en rendant le livre au jour
é, elle en fit à son ami l'ana-
plus exacte et en porta le juge-
e plus détaillé, le mieux motivé
lus juste. La ville de Brescia
lait, dans le même temps, une
nuse, la signora Giulia Baitelli,
était pas moins étonnante dans
re genre d'études tout aussi peu
un chez les dames. Elle savait à
les langues grecque et latine
: avait apprises dès l'enfance,
e notre Mme. Dacier. Elle con-
toute sa vie l'usage de lire cha-
ur quelques morceaux dans ces
langues, de les traduire sur-le-
, ou de les répéter de mémoire ;
me elle était très pieuse, c'était
rs en grec qu'elle récitait des
s, des psaumes, qu'elle lisait la
et quelquefois des Homélies de
ile ou de S. Chrysostôme. Elle
faisait pas moins des vers d'a-
comme Mme. Fenaroli ; elle en-
it et écrivait le français aussi
u'elle, mais elle le parlait mieux.
eux phénomènes littéraires bril-
à la fois dans les mêmes société,
, pour plus de singularité, loin
nvier et de se haïr, elles étaient
. Leur conversation n'était quel-
is qu'agréable ; quand leurs amis
ums voulaient qu'elle devînt sa-
, douées d'une égale mémoire,
esprit vif et d'une élocution fa-
l'une des deux ne tarissait pas
le citations des anciens auteurs,
uits puisés dans les sources les
pures de la littérature et de la
: grecque et latine, que l'autre
lications des systêmes de philo-
e moderne, de comparaisons en-
, et de discussions lumineuses
sur les vérités qu'elle reconnaissait dans leurs ouvrages et sur ce qu'elle regardait comme des erreurs. Toutes deux évitaient également dans ces entretiens, si différents de ce qu'est communément la conversation des femmes, le pédantisme et l'aigreur. Giulia Baitelli ne paraissait à la ville que de temps en temps : elle vivait habituellement à la campagne ; Camilla Fenaroli passa toute sa vie à Brescia, et sa maison y était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville, dans les provinces voisines et parmi les voyageurs italiens ou étrangers. La première était plus âgée ; elles moururent à peu de temps l'une de l'autre : Giulia en 1768 et Camilla en 1769. Leurs poésies sont répandues dans plusieurs recueils, et surtout dans celui *degli Autori Bresciani viventi*, publié par le comte Charles Roncalli. G—é.

FENARUOLO (Jérome), poète italien, né à Venise, mais originaire de Brescia, exerça long-temps dans sa patrie son talent poétique et son goût pour les belles-lettres en général. Il alla ensuite à Rome, et s'attacha au cardinal Farnèse. Il y resta jusqu'à sa mort, que l'on place vers l'an 1570. Le Quadrio lui donne le titre de prélat. Ses poésies furent imprimées après sa mort, à Venise, 1574, in-8°. Il avait paru de lui, long-temps auparavant, quatre Satires, ou plutôt quatre Epîtres en *terza rima*, insérées dans le 7e. livre du Recueil de satires, publié pour la première fois par Sansovino, en 1560. Ce sont, à ce qu'il paraît, des ouvrages de la jeunesse de l'auteur : on en peut juger par la quatrième, qui est adressée à Dominique Veniero, au sujet de la nomination de Badoaro à la place d'avogadro, ou défenseur de la commune de Venise. Badoaro, né en 1518

(*V.* Fr. Badoaro), était encore jeune lorsqu'il obtint cette dignité, puisque, selon Mazzuchelli, elle précéda ses deux ambassades à Charles V et à Philippe II, et que cette dernière eut lieu en 1548, lorsqu'il n'avait que trente ans. On peut donc placer vers 1544 la date de la composition de ces quatre satires, où l'on ne trouve rien du fiel de Juvénal, ni malheureusement non plus du sel d'Horace.

G—é.

FENEL (Jean-Baptiste-Pascal), chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Andresy, naquit à Paris en 1695. Son père, avocat distingué, se chargea de son éducation, et, après lui avoir enseigné les éléments des langues anciennes, chercha à développer par tous les moyens son esprit avide de savoir. Une circonstance particulière influa beaucoup sur la direction des premières études de Fenel; le célèbre Ménage habitait la même maison que son père, dont il était l'ami; et le vieux philologue qui trouvait dans ce jeune enfant des dispositions et une docilité remarquables, tourna toutes ses idées vers la critique littéraire. Fenel, à treize ans, aurait pu passer pour un érudit, et cependant il n'avait jamais fréquenté d'école publique. Cette habitude d'étudier seul, qui avait d'abord favorisé ses progrès, l'empêcha d'en faire de plus grands dans la suite. La raison en est que, libre de suivre ses goûts et de s'abandonner aux écarts de son imagination, il devait manquer de méthode dans son travail et de constance dans l'exécution de ses projets. Aucun écrivain, peut-être, n'a plus tracé de plans d'ouvrages que l'abbé Fenel; mais il aurait dissipé sa vie inutilement pour lui et pour les autres, si quelques-unes des questions proposées au concours par les sociétés savantes n'eussent fixé ses idées pour quelque temps sur un même prix qu'il remporta en 17 démie des inscriptions, en le faire connaître d'une ma tageuse. L'année suivante plaça l'abbé Gedoyn, et de ment il fit de fréquentes l'académie. « Ce n'étaient p » gainville, de simples mé » lisait, mais de gros trai » longueur absorbait nos » cependant aucun de ces » n'est achevé; on ne po » tirer de ses mains, ni » les finir, à leur donner la » ils avaient besoin et qu'ils » de recevoir. » L'accueil q cevait de ses confrères ne la rudesse de son caractèr nuer son goût pour la so conet était le seul qui fût lui inspirer un peu de con maladies graves, suites de de vie, ajoutèrent encore à colie habituelle. Il tomba d d'épuisement, indiqué par d'autant plus effrayante, geait presque continuelle pouvoir se rassasier. Sa s l'alarma point, et comme connaissances en médecine de se soigner lui-même. S pira, et il mourut enfin pr tement le 19 décembre éloge, prononcé par Bou été imprimé dans le tom *Mémoires de l'Académi criptions*. On renvoie pour tails à cette pièce, qui fa connaître le caractère et les productions de l'abbé Fen citera les plus intéressant *cueil de différentes expér sais et raisonnements su leure construction du cal rapport aux usages auxq plique dans les vaisseau*

démie des sciences en 1740, et né dans le tome V du *Recueil rix*; II. *Dissertation sur la con- de la Bourgogne par les fils ovis Ier.*, couronnée par l'aca- de Soissons en 1715, Paris, , in-12; III. *Mémoire sur l'é- s sciences en France, depuis ort de Philippe-le-Bel jusqu'à de Charles V*, couronné par émie des inscriptions en 1744; ssai pour rétablir un passage oisième livre de Cicéron, sur ture des dieux* (*Mémoires de démie des Inscriptions*, tome I); V. *Mémoire sur ce que les ns païens ont pensé de la ré- ction*, ibid., tome XIX; VI. *Re- ues sur la signification du mot x*, ibid., tome XX; VII. *Plan matique de la religion et des es des anciens Gaulois*, ibid., XXIV. Ce morceau est aussi sa- que curieux. Parmi les ouvrages abbé Fenel annonçait, on re- surtout une *Histoire de la ville ns*, et une *Histoire des manu- res chez les anciens*. — FENEL rles-Maurice), oncle du précé- doyen de l'église de Sens, mort 1720, a laissé en manuscrit des *oires pour servir à l'histoire des véques de Sens* : cet ouvrage, nt 3 vol. in-fol., était conservé la bibliothèque de l'abbé Macon. uteurs de la *Gallia christiana* nt profité pour la rédaction de ire de cette métropole. W—s.

FENELON (BERTRAND DE SALI- , marquis DE), mort en 1559, stingua dans les combats par sa r, et fut envoyé comme am- deur en Angleterre. Charles IX t le charger d'excuser auprès reine Elisabeth l'odieuse jour- le la Saint-Barthélemi. « Adres- ons, sire, à ceux qui vous l'ont conseillée », répondit le preux chevalier. On a de Bertrand : I. le *Siége de Metz en* 1552, Paris, 1555; Metz, 1665, in-4°.; II. le *Voyage du roi* (Henri II) *aux Pays-Bas de l'empereur en* 1554, Paris et Lyon, 1554; Rouen, 1555, in-8°. Cet opuscule avait paru d'abord sous le titre de *Lettre au cardinal de Ferrare sur le voyage*, etc., 1554, in-4°.; III. *Mémoires touchant l'Angleterre et la Suisse*, ou *Sommaire de la négociation faite en Angleterre en* 1571 *par Fenelon, François de Montmorency et Paul de Foix*. Ces Mémoires, écrits par Fenelon, et sur lesquels on peut consulter la dissertation sur Paul de Foix que Secousse a insérée dans le recueil de l'académie des inscriptions, se trouvent au tome Ier. des *Mémoires de Castelnau*, Paris, 1659, in-fol.; IV. *Négociations de Fenelon et de Michel Castelnau, sieur de la Mauvissiere*, manuscrites (*Voy.* CASTELNAU); V. *Dépêches et instructions au sieur de la Mauvissiere*, au tome III des Mémoires de Castelnau. Z.

FÉNÉLON (FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LAMOTTE), d'une famille ancienne et illustrée, naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651. Sous les yeux d'un père vertueux, il fit avec autant de succès que de rapidité ses études littéraires; et dès l'enfance, nourri de l'antiquité classique, élevé dans la solitude parmi les modèles de la Grèce, son goût noble et délicat parut en même temps que son heureux génie. Appelé à Paris par son oncle, le marquis de Fénélon, pour achever ses études philosophiques et commencer le cours de théologie nécessaire à sa vocation naissante, il soutint à quinze ans la même épreuve que Bossuet, et prêcha de-

vant un auditoire moins célèbre à la vérité que celui de l'hôtel de Rambouillet. Cet éclat d'une réputation prématurée alarma le marquis de Fénélon, qui, pour soustraire le jeune apôtre aux séductions du monde et de la gloire, le fit entrer au séminaire de St.-Sulpice. Dans cette retraite, Fénélon se pénétra de l'esprit évangélique, et mérita l'amitié d'un homme vertueux, M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice. Il y reçut les ordres sacrés. Ce fut alors que sa ferveur religieuse lui inspira le dessein de se consacrer aux missions du Canada. Traversé dans ce projet par les craintes de sa famille et la faiblesse de son tempérament, il tourna bientôt ses regards vers les missions du Levant, vers la Grèce, où le profane et le sacré, où S. Paul et Socrate, où l'Eglise de Corinthe, le Parthenon, le Parnasse, appelaient son imagination poétique et religieuse. Heureusement pour l'Eglise et pour la France ce projet s'évanouit encore, et Fénélon, détourné de ces missions lointaines, se consacra tout entier à un apostolat qu'il ne croyait pas moins utile, l'instruction des *Nouvelles - Catholiques*. Les devoirs et les soins de cet emploi, dans lequel il ensevelit son génie pendant dix années, le préparèrent à la composition de son premier ouvrage, le Traité *de l'Education des Filles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de raison que n'a point égalé l'auteur d'Emile et le peintre de Sophie. Cet ouvrage était destiné à la duchesse de Beauvilliers, mère pieuse et sage d'une famille nombreuse. Fénélon, dans la modeste obscurité de son ministère, entretenait déjà avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse cette amitié vertueuse qui résista également à la faveur et à la disgrâce, à la cour et à l'exil. Il avait trouvé dans Bossuet un attachement qui devait être moins durable. Admis à la familiarité de ce grand homme, il étudiait son génie et sa vie. L'exemple de Bossuet, dont la religion toute polémique s'exerçait par des controverses et des conversions, inspira sans doute à Fénélon le Traité *du Ministère des Pasteurs*, ouvrage dans lequel il combat les hérétiques avec plus de modération que ne faisait son illustre modèle. Le sujet, le mérite de cet ouvrage et le suffrage tout puissant de Bossuet engagèrent Louis XIV à confier à Fénélon le soin d'une mission nouvelle dans le Poitou. L'uniformité rigoureuse que Louis XIV voulait étendre sur toutes les consciences de son royaume, et la résistance qui naissait de l'oppression, obligeaient souvent le monarque à faire soutenir ses missionnaires par des soldats. Fénélon ne se borna point à rejeter absolument le concours des dragons; il voulut choisir lui-même les collégues ecclésiastiques qui partageraient un ministère de persuasion et de douceur. Il convertit sans persécuter, et fit aimer la croyance dont il était l'apôtre. L'importance que l'on attachait alors à de semblables missions attira plus que jamais les regards sur Fénélon, qui s'en était heureusement acquitté. Un grand objet était offert à l'ambition et au talent. Le dauphin, petit-fils de Louis XIV, sortait de la première enfance, et le roi cherchait en quelles mains il confierait ce précieux dépôt (1689). La vertu, aidée de la faveur de Mme. de Maintenon, obtint la préférence. M. de Beauvilliers fut nommé gouverneur, et il choisit et fit agréer au roi, Fénélon pour précepteur du jeune prince. Ces vertueux amis, secondés par les soins de quel-

imes dignes de les imiter, èrent la noble tâche d'éle- oi. L'histoire atteste que ja- e vit un concours plus parfait és et d'efforts. Fénélon, par la té naturelle de son génie, ie de cette réunion. C'était ransporté par l'espérance de in jour le beau idéal sur le voyant le bonheur de la lans l'éducation de son roi, avec un art admirable tous es dangereux que la nature sentiment prématuré du pou- ent jetés dans ce jeune cœur, succéder à tous les défauts ctère indomptable l'habitude salutaires vertus. Cette édu- lont il nous reste d'immor- ges dans quelques écrits de paraissait le chef-d'œuvre qui se consacre au bonheur nes. Fénélon, transporté au la cour, et ne s'y livrant ni, se faisait admirer par les un esprit brillant et facile, arme de la plus noble et de loquente conversation. Il y lui de l'apôtre et du grand L'imagination, le génie lui ent de toutes parts; et la ante politesse embellissait et ardonner l'ascendant du gé- supériorité personnelle ex- ucoup plus d'admiration que nombre d'ouvrages sortis de . C'est sous ce rapport qu'il à l'époque de sa réception à ie; et peu de temps après La le peignit encore sous les raits, reconnaissables pour ontemporains. « On sent, dit- orce et l'ascendant de ce rare , soit qu'il prêche de génie préparation, soit qu'il pro- un discours étudié et ora- soit qu'il explique ses pen- » sées dans la conversation; toujours » maître de l'oreille et du cœur de » ceux qui l'écoutent, il ne leur per- » met pas d'envier ni tant d'éléva- » tion, ni tant de faculté de délica- » tesse de politesse. » Cet ascendant de vertu, de grâce et de génie, qui excitait dans le cœur des amis de Fénélon une tendresse mêlée d'enthousiasme, et qui avait séduit Mme. de Maintenon malgré sa défiance et sa réserve, échoua toujours contre les préventions de Louis XIV. Ce prince estimait sans doute l'homme auquel il confiait l'éducation de son petit-fils, mais il n'eut jamais de goût pour lui. On a cru que l'élocution brillante et facile de Fénélon gênait un prince qui ne voulait nulle part sentir une autre prééminence que la sienne. Mais, si l'on jette les yeux sur une lettre où Fénélon, dans l'épanchement de la confiance, avertissait Mme. de Maintenon « que Louis XIV n'avait au- » cune idée de ses devoirs de roi, » on supposera sans peine qu'une opinion aussi dure, dont Fénélon paraît trop pénétré pour n'en avoir jamais laissé échapper quelque révélation indiscrète, ne dut pas rester complètement ignorée d'un monarque accoutumé aux louanges, et qui pouvait s'offenser même d'un jugement moins sévère. L'histoire doit reprocher à Fénélon l'injuste rigueur de cette opinion sur un prince qui, dans l'exercice d'un pouvoir absolu, il est vrai, porta toujours de la bienséance et de la grandeur, et maintint l'honneur sous le despotisme, son plus grand ennemi. Fénélon avait conservé à la cour le plus irréprochable désintéressement. Il y passa cinq années dans la place éminente de précepteur du dauphin, sans demander, sans recevoir aucune grâce. Louis XIV, qui savait récompenser noblement et avec

choix, voulut réparer cet oubli, et il nomma Fénélon à l'archevêché de Cambrai (1694). Ce moment de faveur et de prospérité était celui où Fénélon devait être frappé d'un coup funeste à son crédit, et qui même aurait mortellement blessé une réputation moins inviolable. Depuis long-temps Fénélon, que le mouvement de son ame portait à une dévotion vive et spirituelle, avait cru reconnaître une partie de ses principes dans la bouche d'une femme pieuse et folle, mais qui sans doute avait beaucoup de persuasion et de talents, puisqu'elle obtint une influence extraordinaire sur plusieurs esprits supérieurs. Mme. Guyon, écrivant et dogmatisant sur la grâce et sur le pur amour, d'abord persécutée et arrêtée, bientôt admise dans la société particulière du duc de Beauvilliers, accueillie par Mme. de Maintenon, autorisée à répandre sa doctrine dans St.-Cyr, puis devenue suspecte à Bossuet, arrêtée de nouveau, interrogée, condamnée, fut le prétexte de la disgrâce de Fénélon. L'inexorable Bossuet n'aimait pas les subtilités mystiques, les raffinements d'amour divin, dont l'imagination vive et tendre de Fénélon était trop facilement éprise. Bossuet voulut obtenir que le nouvel archevêque de Cambrai condamnât lui-même les erreurs d'une femme dont il avait été l'ami. Fénélon s'y refusait par conscience et par délicatesse, craignant de compromettre des opinions qui lui étaient chères, voulant ménager une femme malheureuse qui ne lui paraissait coupable que d'exagération dans l'amour de Dieu. Peut-être enfin, car il était homme, se trouva-t-il choqué de la hauteur théologique de Bossuet, qui le pressait, comme s'il eût voulu le convertir. Fénélon publia ce trop fameux livre des *Maximes des Saints*, que l'on peut regarder comme une apologie indirecte, ou même c
rédaction atténuante des pr
Mme. Guyon. Dans un siè
opinion religieuse était un
politique, la première app
cet ouvrage excita beaucou
ment et de murmures. Tou
pouvaient être secrètement
rang et du génie de Fénél
clarèrent contre les erreurs
logie. Elevé au-dessus d'un
honteux, mais inflexible,
de la contradiction, nég
égards et les bienséances
lorsqu'il croyait la foi co
Bossuet dénonça lui-mêm
XIV, au milieu de sa cou
de M. de Cambrai. Au
Fénélon était frappé de ce
sible, l'incendie de son pal
brai, la perte de sa biblio
ses manuscrits, de ses p
son ame à une nouvelle épr
lui arracha d'autres plain
paroles si touchantes et si
sa bouche : « Il vaut mieu
» ait pris à ma maison q
» mière d'un pauvre labou
pendant Bossuet, après l
première déclaration, se
poursuivre son rival, et s
loux de lui arracher un d
protectrice, l'amie de Féne
de Maintenon, s'éloignait
une inconcevable froideu
soumet son livre au jugem
Siége. Bossuet avait déjà co
remarques où la plus amèr
véhémente censure était e
toutes les expressions fas
regret et de l'amitié. Il p
même temps une conféren
quelle Fénélon se refusa,
défendre son livre au tr
Rome. Ce fut alors qu'il re
de quitter la cour et de se r
son diocèse. Cette nouve

me du duc de Bourgogne
leur qui fait l'éloge de l'é-
de ce jeune prince. La ca-
it voulu profiter de la chu-
Fénélon pour renverser le duc
villiers; il fut sauvé à force
: et son dévouement même à
d'un ami malheureux, inté-
générosité de Louis XIV.
la volonté manifeste de ce
la cour de Rome hésitait à
ner un archevêque aussi illus-
Fénélon. Cette lenteur et cette
nce, qui honorent le pape In-
VIII, donnèrent carrière au ta-
l'accusateur et de l'accusé; et
que les juges balançaient, les
es deux adversaires se succé-
avec une prodigieuse rapidité.
changea d'objet. Après avoir
dogme, Bossuet se rejeta sur
; et la *Relation du Quiétisme*,
llement et malignement écrite,
t destinée à porter jusqu'à Fé-
ne partie du ridicule inséparable
Mme. Guyon. L'abbé Bos-
digne neveu de Bossuet, étendit
ore plus loin les inculpations
elles; et recueillant les plus
s rumeurs, il cherchait à flé-
urcir la vérité de Fénélon. Jamais l'in-
on d'une ame vertueuse et ca-
ne se montra plus éloquente.
dans une apologie fit disparaître
riles accusations; et il fallut de
es lettres de Louis XIV, rédi-
r Bossuet, de nouvelles intri-
jusqu'à des menaces, pour
r à la cour de Rome une con-
ion, qui même fut adoucie dans
e et dans les expressions. L'in-
cette discussion, si étrangère
es de notre siècle, est parfai-
conservé dans l'excellente *His-
e Fénélon*, par M. de Bausset; c'est là qu'on retrouvera le ta-
nimé de la cour de Rome et de
la cour de France, qui s'intéressent vivement à cette question si frivole, agrandie par les opinions du temps et par le prodigieux talent des deux rivaux. La longue et glorieuse résistance de l'archevêque de Cambrai, avait encore aigri les ressentiments de Louis XIV, et l'hésitation du pape à condamner Fénelon, rendait sa disgrâce de cour plus irrévocable que jamais. Lorsque le bref si long-temps différé, obtenu par tant de discussions et d'intrigues, eut enfin paru (1699), Fénélon se hâta d'y souscrire et de se condamner lui-même par le mandement le plus touchant et le plus simple, dans lequel Bossuet ne manqua point de trouver beaucoup de *faste et d'ambiguïté*. La soumission modeste de Fénélon, son silence, ses vertus épiscopales, et l'admiration qu'elles inspiraient, ne lui auraient pas sans doute rouvert l'entrée de la cour de Louis XIV; mais un événement inattendu vint irriter plus que jamais le cœur du monarque. Le *Télémaque*, composé quelques années auparavant à l'époque de la faveur de Fénélon, fut publié quelques mois après l'affaire du quiétisme, par l'infidélité d'un domestique chargé de transcrire le manuscrit. L'ouvrage, supprimé en France, fut reproduit par les presses de Hollande, et obtint dans toute l'Europe un succès que la malignité rendait injurieux pour Louis XIV, en y cherchant des allusions aux conquêtes et aux malheurs de son règne. Ce prince, qui avait toujours médiocrement goûté les idées politiques de Fénélon, et le nommait depuis longtemps un bel esprit chimérique, regarda l'auteur du Télémaque comme un détracteur de sa gloire, qui joignait le tort de l'ingratitude aux injustices de la satire. Fénélon mourant, protesta de son respect pour la personne

et pour les vertus de Louis XIV. Ce témoignage formel, comparé au jugement sévère que Fenélon énonçait dans la lettre dont nous avons déjà parlé, ne permet qu'une seule explication qui ménage sa gloire et la vérité. Cet homme sensible et vertueux, préoccupé des malheurs qui se mêlaient à l'éclat du règne de Louis-le-Grand, transportait involontairement dans un ouvrage d'imagination, quelques traits du tableau qu'il avait sous les yeux, et qui souvent affligeait son ame. Comment aurait-il pu s'en défendre? Comment parler des peuples et des rois sans présenter des allusions aux contemporains? Le cercle des calamités et des fautes humaines est plus borné qu'on ne le croit. *Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes*, dit Tacite, et tant qu'il y aura des vices, l'histoire des temps passés paraîtra la satire du siècle présent. Le Télémaque présente sans doute quelques réflexions que l'on peut détourner contre Louis XIV; mais c'est une absurde injustice de chercher dans cet ouvrage la censure allégorique et méditée de ce grand roi; il était même impossible d'avoir mi ux combiné tous les détails pour déconcerter les allusions, et pour échapper autant que possible à l'inévitable fatalité des ressemblances. Nous croyons que cette précaution généreuse occupait encore Fénelon écrivant pour le bonheur des peuples, et qu'elle lui fit chercher cette conception poétique, ces mœurs primitives, ces sociétés antiques si éloignées du tableau de l'Europe moderne. Pourquoi d'ailleurs aurait-il voulu peindre Louis XIV sous les traits de l'imprudent Idoménée, ou du sacrilége Adraste, plutôt que sous l'image du grand et vertueux Sésostris..... Mais non, ces diverses images sont les jeux d'une imagination variée qui cherche à multiplier d'i
contrastes; aucune, en p
n'est le portrait satirique du
dont le règne a formé la
époque morale de l'Europe
Fénélon apprit bientôt l'
impression que le *Téléma*
faite dans le cœur du roi;
résigner à son éloignement
qu'il eut quelquefois la faib
peler sa disgrâce, comme
prolongé d'un archevêque
du troupeau qu'il éclaire et
tifie, pouvait jamais rappel
d'humiliation et de malheur
si Fénélon se ressouvenai
fois avec amertume de
Louis XIV, il dut se cons
bonheur qu'il répandait aut
dans sa retraite de Cambr
teté des anciens évêques, L
la primitive église, la douce
indulgente vertu, le charm
séduisante politesse, l'emp
remplir les devoirs les pl
du saint ministère, une
bonté, une inépuisable ch
sous quels traits Fénélon
par un éloquent et vertueu
qui avait le droit de s'arrêter
temps sur cette image. Le p
de Fénélon était d'instruir
d'un séminaire qu'il avait f
dédaignait pas même de fa
chisme aux enfants de so
Comme les évêques des an
il montait souvent dans la
son église, et, se livrant à
et à sa foi, il parlait sans p
et répandait tous les trésor
cile génie. Une occasion im
permit de développer avec
vail son éloquence naturel
mon qu'il prononça dans la
de Lille, pour le sacre de l'a
de Cologne, est un des m
plus touchants et les plus

irétienne. Les malheurs qui punirent enfin la de Louis XIV, avaient oupes ennemies dans le énelon : ce fut pour le l'occasion d'efforts et de uveaux. Sa sagesse, sa noblesse de son langage ix généraux ennemis un laire aux malheureuses la Flandre. Eugène était idre la voix du grand il connaissait le génie. le soins et de travaux, retenait une correspon- endue avec les ecclésias- consultaient, avec ses parents. On y reconnaît génie heureux et facile, les idées sages et nobles urellement sur tous les urs de ses lettres renfer- s secrets de la science du ysés avec la finesse d'un our, et exprimés dans le Bruyère, écrivant sans ef- ition de Cambrai, sur les la France, attirait auprès beaucoup d'étrangers; ils aient, ils ne le quittaient d'une religieuse admira- rler de Ramsay, qui passa nées dans le palais de Fé- eux maréchal Munich, et acques III (1), sentirent le on entretien et l'ascendant agesse. C'était le privilége de paraître également ad- veux d'un prêtre, d'un d'un officier, avantage à s facile à concevoir, à une a religion et la morale for- ien commun, qui réunis- ettait tout le monde, avant

(1) Stuart, connu à l'armée sous le nom de *St. George*, et que Louis XIV nomma roi d'Angleterre.

que la force fût devenue une puissance à part qui se suffit à elle-même. Fénélon, dans les sages conseils qu'il donnait à Jacques III, montrait sa haute estime pour la constitution anglaise, si forte à la fois contre le despotisme et contre l'anarchie. Il était exempt de cet étroit patriotisme qui calomnie tout ce qui existe au-delà des frontières. Son ame vertueuse avait besoin de s'étendre dans l'univers, et d'y chercher le bonheur des hommes. « J'aime mieux, disait-» il, ma famille que moi-même; j'aime » mieux ma patrie que ma famille, » mais j'aime encore mieux le genre » humain que ma patrie. » Admirable progression de sentiments et de devoirs! Des esprits faux et pervers ont abusé de ce principe; il méritait cependant d'être autorisé par Fénélon : c'est le *caritas generis humani*, échappé de l'ame de Cicéron, mais démenti par les féroces conquêtes des Romains, qui, non moins inconséquents que barbares, jouissaient des blessures et de la mort de leurs gladiateurs, sur le même théâtre où ils applaudissaient avec transport ce vers humain plus que patriotique :

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

Le christianisme était digne de consacrer par la bouche de Fénélon une maxime que la nature a mise dans le cœur de l'homme. Quand cette vérité triomphera, nous croirons au progrès des lumières. Après tous ces cris patriotiques, qui ne sont trop souvent que les devises de l'égoïsme, les prétextes de l'ambition et les signaux de la guerre, ne criera-t-on jamais en posant les armes et par un vœu qu'il est temps d'accomplir : *Vive le genre humain*. L'humanité de Fénélon ne se bornait pas à des spéculations exagérées, à des généralités impraticables, qui supposent l'ignorance du détail

des affaires humaines. Sa politique n'était pas seulement le rêve d'une ame vertueuse. Il avait vu, il avait jugé la cour et les hommes; il connaissait l'histoire de tous les siècles; il était doué d'une certaine indépendance d'esprit qui le mettait au-dessus des préjugés d'état et de nation. C'est dans les divers Mémoires qu'il adressait au duc de Beauvilliers, que l'on peut étudier la sagesse de ses vues sur les plus grands intérêts, sur la succession d'Espagne, sur la politique qui convenait à Philippe V, sur les alliés, sur la conduite de la guerre, sur la nécessité de la paix. On doit vivement désirer la publication de ces précieux écrits, qui ne sont connus que par les extraits qu'en a donnés le dernier historien de Fénélon. Cette guerre désastreuse de la succession d'Espagne, en rapprochant le théâtre des combats, du séjour de Fénélon, lui donna la joie de voir, après dix ans d'absence, le jeune prince qu'il avait formé, et qui venait commander les dernières troupes de Louis XIV vaincu. L'histoire ne peut dissimuler que l'élève de Fénélon, dans le commandement des armées, fut au-dessous des espérances de sa jeunesse et de l'opinion de la France. Les lettres de Fénélon au duc de Bourgogne, pendant cette époque décisive, en montrant la franchise sévère, l'ascendant singulier de l'instituteur, feraient elles-mêmes soupçonner que ce jeune prince, instruit, docile, vertueux, avait un génie trop timide. On n'aime pas que l'héritier de Louis XIV ait besoin de recevoir des leçons sur tous les détails de sa conduite; malgré le respect que méritent même les petitesses de la vertu, on n'aime pas qu'un jeune prince, placé sur un si grand théâtre, préoccupé de si grands intérêts, s'inquiète et consulte Fénélon pour savoir si, dans le mouvement de la guerre, il pouvait hab heures l'enceinte d'un co ligieuses. On craint que inquiétudes n'aient laissé aux grandes idées, et qu du dauphin n'ait, sous q ports, rapetissé son ame, la dompter. Fénélon, il e toujours à son élève le l politique active et éclairé qu'il lui reproche le go tude et de la contemplati minutieuse, une humili il est difficile de croire qu qui semblent si opposé impétueuse du duc de Be soient pas en partie le rés cation sur une ame qui av deur que de lumières, vaincue par la religion, c sa force en douceur et en les lettres de Fénélon à élève, on trouve des j vères sur tous les gener maient alors l'espoir de l peut remarquer à cet égar lon avait beaucoup de d le caractère et beaucoup d dans l'esprit. Ses idées éta et décisives, habitude qu nir à la promptitude et à l'esprit. L'attention cont Fénélon portait aux intérê de la France, ne diminuait zèle pour les affaires de l de l'église. Ceux qui hon culièrement Fénélon co sophe, s'étonneront peut voir entrer dans toutes les ecclésiastiques avec auta que Bossuet lui-même. M lon n'avait pas été avant to devait être par conscience évêque et théologien, il moins d'estime, il aurait principal caractère du siè vécu, le sentiment des bie

rs. Lorsque les malheureuses
lu jansénisme se réveillèrent
longue interruption, Fénéit contre des hommes qui
it pas son respect pour la
lome, et il se trouva bientôt
ans une controverse qui fut
le plus courte et moins vive
du *pur amour*. Les courtiposèrent à Fénélon, dans
onstance, des vues d'ambie flatterie. Si Fénélon avait
gner le cœur du roi, il em- la même époque une voie
le, en nourrissant à ses démée française pendant le dé- hiver de 1709: mais il ne
pas plus dans cette occasion
l'autre à guérir des prévenurables. Il servait la religion
trie. L'année suivante, les
entiments lui inspiraient la
éloquente des maux de la
et le projet d'associer la nagouvernement, la proposition
emblée des notables; ce mét du plus haut intérêt. Fénée admirablement la force et
se du despotisme, la puisutaire de la liberté. On a peine
oir que cette politique généprévoyante, qui devançait
de l'Europe, ait attiré à Fés reproches et des haines jusdieu de notre siècle. Si c'était
e seul qu'on a poursuivi du
philosophe, le plus religieux
ues, Fénélon ne désavouerait
négyristes ni ses accusateurs;
voir souhaité le bonheur et la
es peuples, il ne se croirait
is chrétien. Les mémoires que
adressait au duc de Beauvilaient le vœu d'un sage, zélé
n pays, mais sans autorité
servir. Un événement inattissa entrevoir le moment où les conseils de Fénélon pourraient gouverner la France. Le grand dauphin mourut, et le duc de Bourgogne, long-temps opprimé par la médiocrité de son père, se vit tout à coup rapproché du trône dont il était l'héritier, et du roi, dont il devint le confident et l'appui. Ses vertus, affranchies d'une jalouse tutelle, eurent enfin assez d'espace pour agir; et l'élève de Fénélon se découvrit tout entier. Quelle joie devait éprouver le vertueux instituteur en voyant son ouvrage près d'être justifié par le bonheur de la patrie. Alors, plein d'espérance, il écrivait à son élève, qui, suivant l'expression de Saint-Simon, jouissait d'un avant-règne: « Il ne faut pas que tous » soient à un seul; mais un seul doit » être à tous pour faire leur bonheur. » Il communiquait en même temps à Beauvilliers divers plans d'administration et de gouvernement qui devaient être proposés au jeune prince. Une des idées à laquelle Fénélon attachait le plus d'importance, était la formation d'Etats provinciaux dans toute la France. Cette institution, qui donne une liberté moins grande et moins noble que la représentation législative, aurait dans l'origine épargné bien des maux à la France. Tandis que Fénélon préparait le règne de son élève, une mort soudaine enleva le jeune héritier du vieux roi qui demeurait inébranlable parmi toutes les humiliations de sa gloire et tous les désastres de sa famille. Là, finirent les espérances de la vertu. Cependant Fénélon, malgré sa douleur, n'abandonna pas le soin de la patrie, même lorsqu'il ne vit plus entre elle et lui le jeune prince qu'il avait élevé pour elle. Inquiet de la France, dont la destinée reposait sur un monarque de soixante-seize ans, et sur un enfant au berceau, il aurait voulu prévenir les maux d'une

inévitable et longue minorité. Dans plusieurs mémoires confidentiels, qu'il écrivit à ce sujet, on reconnaît la nouveauté de ses vues politiques et cet esprit de liberté, qui, dans son siècle, n'était pas la moindre de ses innovations. Un de ces écrits est consacré à la discussion des probabilités qui accusaient le duc d'Orléans du crime le plus affreux, et d'une ambition qui avait besoin de crimes encore. Quand on a lu ce mémoire, dont l'auteur, sans accueillir toute l'horreur des bruits populaires, juge sévèrement les scandales et les vices du duc d'Orléans, on éprouve quelque surprise à voir Fénélon entretenir avec le même prince une correspondance philosophique. Sans doute Fénélon espérait vaincre par la vertu et la vérité une ame abandonnée à tous les vices, mais incapable d'un crime. C'est Platon écrivant à Denys; et la ressemblance est d'autant plus vraie, que, laissant à l'écart la religion révélée, Fénélon s'attache avant tout à prouver les principes de la religion naturelle; principes ordinairement faibles et mal établis dans un cœur qui a perdu tous les autres, mais auxquels son génie lumineux et simple prête une force qui devait étonner la frivole incrédulité du duc d'Orléans. Une pareille discussion paraîtra dans notre siècle beaucoup plus digne de Fénélon que les débats théologiques où la bulle *Unigenitus* l'engagea sur la fin de sa vie; mais ce grand homme, fidèle avant tout au caractère épiscopal, ne voyait pas pour lui de tâche plus noble que de combattre des erreurs qui troublaient les consciences et l'église. La malignité suppose que le zèle de Fenelon était animé par un ancien dépit contre le cardinal de Noailles; mais quand la conduite d'un homme vertueux est autorisée par son devoir, il ne faut pas l'ex ses faiblesses. Ce fut à ces abstraites et difficiles que F sacra les derniers jours d't frante et désolée par le homme, si sensible aux a terre, et qui désirait que t amis s'attendissent pour semble, perdit à de court presque tous ceux qu'il dant qu'affligé de plusieur cessives il écrivait : « Je » que d'amitié, et ce sera » me fera mourir », la m leva le duc de Beauvillier lui-même quatre mois ap de soixante-quatre ans (1715). Une chute légère ment qu'il souhaitait; sa m sa vie fut celle d'un grand évêque. Quoique Fénélon écrit, il ne parut jamais cher d'auteur; tous ses ouvrages rés par les devoirs de son e malheurs ou ceux de la pa part échappèrent à son mains, et ne furent conn sa mort. On a conservé q mons, premier essai de La composition n'en est soignée, comme dans les vre des grands orateurs d mais il y règne un aima siasme pour la religion et l imagination facile et vive, naturelle, harmonieuse, p sont de brillantes esquisses un heureux génie, qui fa forts. Cependant Fénélon coup réfléchi sur l'art sur l'éloquence de la cha études à cet égard se dans trois Dialogues à la Platon, remplis de raisonn pruntés à ce philosophe, écrits avec une grâce qui avoir été dérobée. Nous n'

ıe aucun traité de l'art
ni renferme plus d'idées
ineuses et neuves, une
plus sévère et plus har-
jugements. Le style en est
able, varié, éloquent à pro-
de cet enjoûment délicat,
iens savaient tempérer la
lactique. Cette production
à la jeunesse de Fénélon,
ent partout ce goût ex-
nplicité, cet amour pour
nple qui fait le caractère
de ses écrits. La lettre
nce, écrite vers la fin de
renferme que la même doc
quée avec plus d'étendue,
éveloppements nouveaux,
rtout avec cette autorité
suasive d'un homme de gé-
nt, qui discute peu, qui se
ı juge : aucune lecture plus
présente un choix plus ri-
heureux de souvenirs et
. Fénélon les cite avec élo-
rce qu'ils sortent de son
ıe de sa mémoire ; on voit
nité lui échappe de toutes
, parmi tant de beautés,
à celles qui sont les plus
s plus naturelles, les plus
alors pour exprimer ce
ve, il a des paroles d'une
table. Cette Lettre à l'aca-
Dialogues sur l'Eloquence,
ettres à Lamothe sur Ho-
r les Anciens, placeraient
ı premier rang parmi les
et servent à expliquer la
originale de ses propres
ı composition si antique et
lu *Télémaque*. Fénélon,
eantés de Virgile et d'Ho-
erche avant tout ces traits
é naïve et passionnée, qu'il
ıcore plus dans Homère, et
e lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant*. Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque, il les étudie, il les imite de préférence ; Homère, Xénophon et Platon, lui inspirèrent le *Télémaque*. On se tromperait de croire que Fénélon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, cette humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la Cyropédie ; dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un état réglé comme une famille, on reconnaît l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénélon, corrigeant les Fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure, de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénélon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait ; et si les combats du *Télémaque* ont la grandeur et le feu des combats de l'*Iliade*, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère, et quelquefois les détails d'une morale un peu commune, rappellent les longs entretiens de la Cyropédie. En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des Muses grecques, il semble que le génie de Fénélon en reçoit une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée toute entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été

moissonnée toute entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables, avant et après Fénelon : rien n'est plus beau que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouvera pas moins de grandeur dans l'idée générale, que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poëme, corrigent d'une manière sublime les emportements de Calypso, et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit sous l'image de la fureur et sous celle de la vertu. Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force c'est l'ambition, cette maladie des rois, qui fait mourir les peuples ; l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus heureux dans cette riche variété de portraits c'est celui du jeune Télémaque : plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'Odyssée, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes ; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et d
de force et de soumissio
peut-être le caractère le pl
et le plus aimable qu'ait
Muse épique : et sans doute
maître dans l'art de peindr
cher, Rousseau (1) a senti
prodigieux lorsqu'il a supp
lémaque serait, aux yeux d
et de l'innocence, le m
digne d'un premier amour.
critiques ont souvent répét
ros d'un poëme ou d'une
doit pas être parfait. Ils
dans l'Achille d'Homère,
naud du Tasse, l'intérêt d
des passions ; mais ils n'on
l'intérêt non moins neuf et
que présenterait un carac
mélangé d'abord de tout
blesses humaines, paraîtr
gager insensiblement, et
perait en s'épurant. On l
Grandisson l'uniformité d
et de la vertu, la mono
perfection. Le caractère
que offre le charme de la
vicissitudes de la faiblesse
pas moins de mouvement,
tend à la perfection. Il s'a
perfectionne à la fois ;
qu'on éprouve est agité
lutte des passions, et dou
triomphe de la vertu. San
nélon, dans cette forme do
ractère principal, cherc
tout l'instruction de son él
créait en même temps un
ceptions les plus intéressa
plus neuves de l'Epopée.
ver de saisir dans le Téléi
sor des richesses antiques,
vention qui appartient à l'
derne, il faudrait compare
l'Elisée de Fénelon, avec

(1) Voyez Émile, tom. IV.

racées par Homère et par
elle que soit la sublimité du
ax, quelle que soit la gran-
erfection du VIe. Livre de
ssentirait tout ce que Féné-
le nouveau, ou plutôt tout
puisé dans les Mystères
par un art admirable ou
venir involontaire. La plus
es beautés inconnues à l'an-
st l'invention de douleurs
urement spirituelles, subs-
peinture faible ou bizarre
ou de félicités physiques.
e Fénélon est sublime, et
t que le Dante le secours si
and du christianisme. Rien
philosophique et plus ter-
les tortures morales qu'il
le cœur des coupables, et
e ces inexprimables dou-
style acquiert un degré d'é-
l'on n'attendrait pas de lui,
ne trouve dans aucun autre.
n'échappé à ces affreuses
il peut reposer sa douce et
e imagination sur la de-
ustes, alors on entend des
a voix humaine n'a jamais
uelque chose de céleste s'é-
on ame, enivrée de la joie
it. Ces idées-là sont absolu-
gères au génie antique; c'est
la charité chrétienne; c'est
n toute d'amour, interpré-
ne douce et tendre de Féné-
le pur amour donné pour
e aux justes, dans l'Élysée
que. Aussi, lorsque de nos
ivain de génie a voulu re-
adis chrétien, il a dû sen-
ne fois qu'il était devancé
aronisme de Fénélon, et
efforts d'une riche imagina-
emploi plus facile et plus
lées chrétiennes, il a été
se rejeter sur des images
moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Élysée de Fénélon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style du *Télémaque* a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans le tissu fort et délicat du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur, et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style, et le soutient comme l'accent soutient la voix; enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'ame et la vie du discours. Tous ces mérites composent la diction du *Télémaque*, et, réunis à la beauté du plan, ils forment un des ouvrages les plus originaux de la littérature moderne. Les *Aventures d'Aristonoüs* respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénélon; dans ce morceau de quelques pages on devinerait l'auteur du *Télémaque*, comme dans le dialogue de *Sylla et d'Eucrate* on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très étroit l'essai de tout leur génie. Après le *Télémaque*, l'ouvrage le plus important de Fénélon par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'exis-*

tence de Dieu ; on n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarke ; Fénélon procède par l'argument des causes finales, ce qui est très favorable à l'imagination descriptive ; il répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style ; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante, dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle se retrouve peut-être à un plus haut degré, et plus dégagée d'ornements dans les Lettres sur la religion, modèle d'une discussion sincère et convaincante : enfin, comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'ame, tous les ouvrages de Fénélon, marqués de cette précieuse empreinte, méritent d'être lus. Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquemment mystique de ses Entretiens affectifs, soit dans la gravité de ses Directions pour la conscience d'un roi, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire, c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime comme il la sent du fond de son ame. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'effort, paraissent enfermer plus de pensées ; quoique la diction correcte, savante, énergique, de Rousseau paraisse, à bien des juges, le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénélon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. Fénélon a trouvé un historien digne de lui. M. de Bausset, ex-conseiller de l'université de France, s'est livré aux plus curieuses recherches pour écrire la vie d'un évêque dont il sentait profondément les vertus ; et, ce qui est le plus grand des éloges, il a conservé dans la candeur noble et touchante de sa narration quelque chose du goût et du style de Fénélon (1). Il serait ridicule de citer jusqu'au moindre opuscule de Fénélon ; nous nous bornerons à indiquer ses principaux ouvrages : I. *Traité de l'éducation des Filles*, ouvrage composé en 1681, mais qui fut imprimé pour la première fois en 1687, in-12 ; II. *Traité du Ministère des Pasteurs*, 1688, in-12 ; III. *Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. La meilleure édition est, dit-on, celle de Bruxelles, 1698, in-12 de 164 pages. Cet ouvrage est un de ceux qui n'ont pas été reproduits dans les collections des *Œuvres de Fénélon* ; IV. *Aventures de Télémaque*. Après avoir accordé le privilége pour l'impression de ce livre, Louis XIV la fit suspendre lorsqu'on en était à la page 208. Cette première édition, ou plutôt ce fragment, comprenant quatre livres et demi, porte le titre de : *Suite du IVe. Livre de l'Odyssée d'Homère*, ou *les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, et la date de 1699 (*Voy.* Cousin). On en fit sur le-champ deux réimpressions en 208 pages, et une en 8o. Cette même année, 1699, vit paraître successivement, en cinq parties, l'ouvrage complet. Les éditions se multiplièrent à l'infini, sans qu'aucun

(1) La partie bibliographique qui suit n'est pas de M. V—s.

soit remarquable, si ce n'est celle de l'abbé Saint-Remy, en 1701, in-12, avec une préface qui ne se retrouve que dans quelques éditions. Les divisions du *Télémaque* avaient été, suivant les caprices des éditeurs, faites en neuf livres, puis en dix, puis en seize. Enfin, après la mort de Louis XIV, la famille de Fénélon put donner une édition du *Télémaque*, et le marquis de Fénélon, petit neveu de l'archevêque, en fit paraître deux à la fois, chez Etienne, en 1717, chacune en un vol. in-12, et divisées en 24 livres. On mit à la tête une dissertation sur la poésie épique par Ramsay. Cette édition servit de modèle à toutes celles que l'on a données depuis, et parmi lesquelles il suffira d'indiquer 1°. celles d'Amsterdam, Wetstein, 1719 ou 1725, avec des notes allégoriques et satiriques de H. Ph. de Limiers, formant une prétendue clef de l'ouvrage; 2°. celle d'Amsterdam, Wetstein, 1734, in-fol., tirée à 150 exemplaires, et donnée aussi par le marquis de Fénélon; 3°. celle de David Durand, avec les imitations des anciens (fournies par J. A. Fabricius), la Vie de l'auteur, et un petit Dictionnaire mythologique et géographique, Hambourg, 1731 ou 1732, in-12, réimprimée à Londres en 1745; 4°. les éditions imprimées chez MM. Didot, 1781, 4 vol. in-18, 1783, 2 vol. in-4°., 1783, 4 vol. in-18, 1784, 2 vol. in-8°., 1785, 2 vol. in-4°., 1790, 2 vol. in-8°., avec fig.; 5°. l'édition avec variantes, notes critiques, et l'histoire des diverses éditions de ce livre (par Desquillon), Paris, Th. Barrois, an VII, 1799, 2 vol. in-18; 6°. l'édition donnée par M. Adry, avec les principales variantes, et une liste raisonnée des éditions, 1811, 2 vol. in-8°.; l'éditeur a corrigé le texte d'après un travail qu'il a fait, soit sur les manuscrits, soit sur les meilleures éditions. Il ne s'est pas contenté d'indiquer les principales éditions de *Télémaque;* il mentionne aussi chronologiquement les critiques, satires, apologies, parodies, traductions, imitations qu'on en a faites; il indique même les pièces de théâtre dont ce livre a fourni le sujet; 7°. l'édition de Parme, Bodoni, 1812, 2 vol. in-fol., imprimée par ordre du roi de Naples, pour l'éducation de son fils aîné: on a suivi le texte de M. Adry; 8°. celle de Lyon, 1815, 3 vol. in-8°. On y a reproduit la préface de Saint-Remy, le traité de Ramsay, les notes de David Durand et de Fabricius, celles de Limiers et les variantes; l'éditeur y a joint son travail particulier, indiquant les imitations de l'Ecriture-Sainte: on a ajouté la traduction des Livres V-X et le précis des autres livres de l'*Odyssée*, par Fénélon, qui n'avaient jamais été imprimés que dans les œuvres de l'auteur. Enfin, on y donne le catalogue de tous les ouvrages de l'archevêque de Cambrai. Le *Télémaque* a été traduit en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin; ces traductions ont eu elles-mêmes plusieurs éditions. La traduction polonaise, a été réimprimée à Leipzig, en 1750, in-12. M. Fleury l'Ecluse a donné l'*Essai d'un Télémaque polyglotte*, ou *les Aventures du fils d'Ulysse, publiées en langues française, grecque-moderne, arménienne, italienne, espagnole portugaise, anglaise, allemande, hollandaise, russe, polonaise, illyrienne, avec une traduction en vers grecs et latins, par l'éditeur*, 1812 in-8°. Il n'est pas à croire que cette entreprise gigantesque puisse s'exécuter. Le Télémaque a été traduit en vers dans plusieurs langues. M. Pelletier publia le *septième Livre de Télé*

maque, en vers français, 1777, in-8°., et donna le premier, en 1778. M. Hardouin a fait imprimer les *Aventures de Télémaque, mises en vers français* (avec le texte en regard), Paris, Didot aîné, 1792, 6 vol. in-12. M. Bouricaud a fait imprimer : *Télémaque, premier livre, traduction en vers français*, etc., Limoges, 1814, in-8°. On a imprimé à Tarbes en 1815, *le troisième livre des Aventures de Télémaque, mises en vers*. Il paraît que le même auteur avait donné précédemment les deux premiers livres. Il existe des traductions en vers allemands, par Benj. Neukirch, 1727-1739, 2 volumes in-fol., réimprimés en 1739, in-8°., et 1751, in-8°.; en vers hollandais (*voy.* FEITAMA); en vers italiens, par Scarselli, 1742, 2 vol. in-4°. (réimprimé en 1747, in-4°., et en 1748, 3 vol. in-8°.), et par F. Herman, 1749, in-12. Une traduction entière en vers latins parut anonyme à Berlin, en 1743, 2 vol. in-8°. Le Journal de Verdun, avril et août, 1755, contient deux fragments de deux traductions. Une traduction en vers latins du 1er. livre se trouve dans le *Recueil des Odes sacrées*, etc., *de M. de Bologne*, 1758. Joseph-Claude Destouches donna une traduction entière à Munich, 1759, in-4°., réimprimée à Augsbourg, 1764, in-4°. Enfin, on a publié à Paris, *Telemachiados libros XXIV*, etc., traduit en vers latins, par E. Alexandre Viel, Père de l'Oratoire, 1808, in-12, réimprimé en 1814, in-12. On ne lit plus les critiques de Fénelon; mais on en cite quelquefois encore deux (*Voy.* FAYDIT et GUEUDEVILLE). Beaucoup d'ouvrages ont été composés à l'instar du *Télémaque*. (*Voy.* CHAMBERT, FLORIAN, JUNQUIÈRES, MARMONTEL, PECHMEJA, J. PERNETY, RAMSAY, TERRASSON.) En 1703, Lesconvel donna les *Voyages de l'île de Naudely*, ou *l'Idée d'un règne heureux*, réimprimé en 1705. *Les Aventures de Néoptoléme, fils d'Achille, propres à former les mœurs d'un jeune prince*, par Chansierges, parurent en 1718, in-12. M. Quesné a fait imprimer *Busiris*, ou *le Nouveau Télémaque*, 1802, 2 vol. in-12, réimprimés en 1809, 2 vol. in-12. On doit à un anonyme, qu'on croit être un M. Panckoucke, *Mentor à Tyrinthe, narration instructive, critique et morale, sur les événements, l'existence naturelle, l'esprit et la politique des Tyrinthiens*, 1802, 2 vol. in-8°., ouvrage rare, qui fut supprimé avec la plus grande rigueur. C'est une satire allégorique de la révolution de France, et surtout du gouvernement consulaire, qui régissait alors la république française. L'auteur a cela de commun avec celui du *Télémaque*, que tous deux ont censuré les travers de leurs contemporains; mais il y a une immense différence entre le style des deux ouvrages. V. *Dialogues des morts, composés pour l'éducation d'un prince*, 1712, in-12, édition qui ne contient que 45 Dialogues. L'édition de 1718, donnée par Ramsay, en 2 volumes, en contient un plus grand nombre. Les *Dialogues de Parrhasius et du Poussin*, et de *Léonard de Vinci et du Poussin*, parurent pour la première fois à la suite de la *Vie de Mignard*, par l'abbé de Monville, 1730, in-12, et furent imprimés séparément la même année, in-12. Quatre autres Dialogues n'ont été publiés qu'en 1787, dans l'édition in-4°. des Œuvres, ce qui porte à 72 le nombre des *Dialogues des Morts* qu'on a de Fénelon. VI. *Dialogues sur l'éloquence en*

: *sur celle de la chaire* ier, *avec une Lettre à* : *française*, publiés par 718, in-12. C'est la pre- 1; il y en a beaucoup d'au- t le N°. X ci-après.) VII. *la conscience d'un Roi*, ssi pour le duc de Bour- nprimé pour la première e du *Télémaque* de Hol- ; mais supprimé par or- l'invitation du gouverne- is, dans presque tous les ; réimprimé pour la pre- Londres en 1747, in-12, année à La Haye, par les lix de St.-Germain (qu'on Prosper Marchand), sous *Directions pour la cons- Roi*, titre sous lequel st plus connu, et qu'il a ns les éditions postérieures. : 1774 fut, disent les édi- *du consentement exprès* ouis XVI, qui venait de le trône). VIII. *Lettres sujets, concernant la re- métaphysique*, 1718. sont au nombre de cinq. *stration de l'existence de de la connaissance de et proportionnée à la fai- ence des plus simples*, 2, avec une Préface par nemine, et reimprimée la e. La Préface du P. Tour- désapprouvée par Fénélon de 1718 est la première nplète : il y a beaucoup de ms; celle qui parut à la fin o est augmentée de notes A. Martin. La traduction par J. A. Fabricius étant ne se trouve pas complète. *de Sermons choisis sur dif- ets*, 1710, in-12, qui ne us de Fénélon. On en publia en 1727 un recueil de dix Sermons. On a imprimé à Paris, en 1803, un volume in-12, intitulé : *Sermons choisis de Fénélon, précédés de ses Dialogues sur l'éloquence ;* on n'y trouve que le *Sermon pour le jour des Rois*, et le *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne*, le seul que Fénélon ait écrit. On sait que l'archevêque de Cambrai pensait que les prédicateurs ne doivent pas composer des discours qui aient besoin d'être appris et débités par cœur, et qu'il valait mieux prêcher d'abondance d'après un petit canevas; il a toujours suivi cette méthode, et dans le volume dont nous parlons, on trouve le *plan d'un Sermon de Fénélon, figuré d'après son manuscrit.* XI. *OEuvres spirituelles*, publiées d'abord en un, puis en deux, en quatre, et même en cinq volumes; mais ces recueils ne contiennent qu'une partie des opuscules que Fénélon avait composés en ce genre.—Il n'existe pas d'édition complète des OEuvres de Fénélon. Le clergé de France en entreprit une quelques années avant la révolution. La direction en fut confiée d'abord à l'abbé Gallard, puis à l'abbé de Querbeuf; il en a paru 9 vol. in-4°., Paris, Didot, 1787-92. Soit par l'effet de la révolution, qui aurait empêché de la continuer, soit que le clergé n'ait pas cru devoir reproduire certaines pièces, on chercherait vainement dans cette collection les écrits de Fénélon sur le quiétisme, ceux sur le jansénisme, son *Explication des Maximes* et ses *Mandements.* La liste des opuscules omis se trouve dans le *Magasin encyclopédique*, 5°. année, tom. II, pag. 513-516. Cette édition in-4°., qui contient une Vie de Fénélon, par l'abbé Querbeuf, a servi de modèle à celle en 10 vol. in-8°. ou in-12, publiée à Paris en 1810. Au

lieu de la Vie de l'auteur, par Querbeuf, on s'est contenté d'en mettre l'abrégé par M. Chas. Dans l'édition des *OEuvres de Fénélon*, Toulouse, 1809-1811, 19 vol. in-12, on a reproduit la Vie de Fénélon, par Querbeuf, et cette édition contient de plus que les deux précédentes, quatre *Instructions pastorales* et l'*Abrégé des Vies des anciens philosophes*. On sait que ce dernier ouvrage, qui parut pour la première fois en 1726, in-12, est contesté à Fénélon. Il en aurait tout au plus laissé le canevas. On croit que le P. Ducerceau rédigea l'ouvrage, et y ajouta les Vies de Socrate et de Platon. M. l'abbé Jauffret, depuis évêque de Metz, a fait imprimer des *OEuvres choisies de Fénélon*, Paris, an VIII, 6 vol. in-12, et il a donné depuis quatre volumes d'*OEuvres spirituelles et choisies*. On trouve quelques Lettres inédites de Fénélon dans le *Magasin encyclopédique*, de septembre 1813. Quelques années après la mort de Fénélon, on avait imprimé un *Recueil de quelques opuscules de M. de Salignac de Lamotte-Fénélon, archevêque de Cambrai, sur différentes matières importantes*, in-8°., réimprimé en 1722, in-8°., volume rare, dont nous possédons un exemplaire, et qui est précieux, parce qu'il contient un Catalogue détaillé, ou Notice de tous les ouvrages: ce Catalogue a été reproduit dans l'édition du *Télémaque*, faite à Lyon en 1815. Fénélon avait été remplacé à l'académie française par de Boze; son éloge fut le sujet du prix proposé par cette compagnie savante. Laharpe fut couronné; M. l'abbé Maury obtint l'accessit, ainsi que l'abbé Remi. Doigny du Ponceau et Pezai avaient aussi concouru: ces cinq Discours sont imprimés; le dernier est anonyme. D'Alembert a fait l'éloge de Fénélon; on le trouve dans l'*Histoire des membres de l'acad. franç.*, in-12, t. I et III. Un M. Marchant composa un *Fénélon, poëme* (en un chant), 1787, in-8°., réimprimé à Cambrai, 1804, in-8°. On a vu paraître depuis *la Fénéloniade* ou *le Cigne de Cambrai, poëme en trois chants*, 1809, in-8°. Chénier a composé une tragédie intitulée: *Fénélon*, ou *les Religieuses de Cambrai*: Fénélon est le héros de la pièce, mais c'est un trait de la vie de Fléchier qui en fournit le sujet. L'abbé Galet publia sur Fénélon un petit volume intitulé: *Recueil des principales vertus de Fénélon*, 1725, in-12; la même année, Ramsay donna une *Vie de Fénélon*, in-12, réimprimée en 1729, in-12. A la suite de la réimpression faite à Londres en 1747, des *Directions pour la conscience d'un roi*, on avait mis un *Récit abrégé de la Vie de Fénélon*, que Prosper Marchand réimprima à La Haye, en 1747, sous le titre de *Nouvelle Histoire de messire François de Salignac de Lamotte-Fénélon*, in-12. On publia à Paris, Briand, 1788, in-12, une *Nouvelle Vie de Fénélon*, (par M. Chas) qu'on a reimprimée en tête de l'édition des OEuvres, en 10 vol. in-8°. ou in-12. Ce n'est, ainsi que nous l'avons dit, qu'un abrégé de l'ouvrage de Querbeuf. Enfin M. de Bausset, ancien évêque d'Alais, a donné son *Histoire de Fénélon*, 1808, 3 vol. in-8°., réimprimée dès l'année suivante avec des corrections et augmentations, 3 vol. in-8°.; la carrière ne pouvait être mieux fermée. V—s.

FÉNÉLON (Gabriel-Jacques de Salignac, marquis de), neveu de l'archevêque de Cambrai, chevalier des ordres du roi, était aussi lieutenant-général de ses armées. Il fut nommé en 1725 ambassadeur en Hollande et chargé de présenter aux Etats la

Louis XV relative à son
l conféra avec neuf députés
vernement sur l'état des af-
en 1717, parut comme
tiaire au congrès de Sois-
y distingua par son esprit
r son caractère conciliant.
qui conclut et signa le traité
ité fait avec les Etats le 4
1733; il obtint le titre de
d'état d'épée, à la place du
le Bonac, et fut tué d'un
non à la bataille de Rocoux,
bre 1746. On a de lui plu-
moires diplomatiques, re-
tégociations dont il avait été
fut encore lui qui publia la
dition régulière et conforme
rit de l'auteur, des *Aven-*
Télémaque, Paris, Jacques
Florentin Delaulne, 1717,
vol.; l'épître dédicatoire est
le privilége est accordé en
Cette édition est divisée en
re livres.—FÉNÉLON (Fran-
de Salignac, marquis de La
ère du précédent, capitaine
e, et chevalier de St.-Louis,
1761, Paris, in-8°., une
Alexandre, qui ne fut re-
que sur des théâtres parti-

Z.

ON (J. B. A. SALIGNAC
a famille des précédents,
aint-Jean-d'Estissac, en
l'an 1714; et, jeune en-
assa l'état ecclésiastique. Il
ier de la femme de Louis
uitta la cour à la mort de
cesse, pour se retirer au
Saint-Sernin-du-Bois
d'Autun), l'unique bénéfice
jamais joui, situé dans les
s et de l'aspect le plus sau-
ut dans ce réduit solitaire
occasion, pour la première
ercer ces vertus bienfaisan-
tes qui n'ont pas rendu sa mémoire moins chère aux cœurs sensibles que celle du grand Fénélon. Le pays ne contenait que des main-mortables. Il annulla son terrier, en fit dresser un autre, et tous ses vassaux se trouvèrent libres. Il encouragea la culture des terres, et, pour faciliter le débit du charbon, abondant dans la contrée, il y établit des forges, aux propriétaires desquelles il abandonna le produit d'un vaste étang, qui formait la meilleure partie de son revenu. Non content de ces libéralités, il fit faire à ses frais et pendant une disette, une grande route conduisant de Saint-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché. Il obtint ainsi le double avantage de faciliter à ses vassaux la vente de leurs denrées, et de procurer aux femmes, aux enfants, aux vieillards, employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Appelé par ses affaires à Paris, il y fixa son séjour, et se logea aux missions étrangères. Il eut bientôt connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pontbriant en faveur des Savoyards, et fut sollicité d'en prendre la direction. Touché du sort de ces jeunes infortunés, que leurs parents envoyent à Paris chercher leur subsistance dans des travaux pénibles et rebutants, et que, souvent, de trop grands loisirs exposaient à contracter les vices inséparables du défaut d'éducation, il entreprit de leur faire connaître les vérités utiles de la religion, et de leur donner une instruction qui pût les mettre à l'abri des dangers de la corruption. Il les réunissait autour de lui, les catéchisait, faisait surveiller leur conduite, aidait de sa bourse ceux que les maladies ou le défaut d'ouvrage eussent laissés sans ressources. Ceux qui se distinguaient par

une conduite régulière, par une application constante à leurs devoirs, recevaient de lui de petites médailles de cuivre qu'il avait fait frapper; ils en paraient leur boutonnière, et ces médailles, connues de la police, étaient une recommandation puissante. Ce fut encore lui qui leur fit joindre au métier de ramoneur celui plus journalier de décroteur, et qui leur fournit d'abord les outils nécessaires. On le voyait souvent s'arrêter auprès d'eux dans les carrefours, s'informer de leur gain, de leurs besoins, et pourvoir à tout sans jamais se lasser d'être utile. Quand ses moyens étaient épuisés, il intéressait les hommes opulents au sort de sa pauvre et nombreuse famille. Une conduite aussi philantropique, qui lui avait mérité le titre honorable d'*Evêque des Savoyards*, ne put trouver grâce devant les brigands qui avaient juré une haine implacable aux vertus et aux talents. Fénélon fut arrêté comme *suspect*, et transféré dans la prison du Luxembourg. Les Savoyards, effrayés, présentèrent aux chefs du gouvernement une pétition dans laquelle ils redemandaient leur père, leur unique appui; ils exposaient tout ce qu'il avait fait pour eux; ils dévoilaient le secret de ses vertus. Ni leurs larmes, ni leur désespoir ne purent fléchir les tigres altérés du sang français. L'abbé Fénélon fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et décapité le 7 juillet 1794, à l'âge de quatre-vingts ans. A sa sortie du Luxembourg, un porte-clef se trouve sous ses pas: c'était un des Savoyards qui lui devaient l'existence. On peut juger combien cette entrevue fut déchirante. Dans la voiture, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune. Au pied de l'échafaud tous s'agenouillèrent; il prononça sur eux les paroles de l'absolution, et l'on remarqua qu[e] le bourreau lui-même courba sa tê[te] devant l'homme qu'il allait immoler. Ce fut Fénélon qui entreprit, au nom de sa famille, l'édition in 4°. des *Œuvres* de son illustre parent, dont le soin fut confié au P. de Querbeuf. Il signa l'épître au roi qui se trouve en tête; mais il ne vécut pas assez pour voir la fin de son entreprise. On trouve son Eloge dans le tome second des *Annales philosophiques, morales et littéraires*, faisant suite aux *Annales catholiques*, Paris, 1800, in-8°. D. L.

FENESTELLA. *V.* Fiocco.

FENILLE. *V.* Varenne.

FENIZER ou FENNITZER (Jean), coutelier à Nuremberg, où il mourut le 21 novembre 1629, s'est fait un nom par son zèle pour la propagation des bonnes études. Quoiqu'il y eût déjà dans cette ville une bibliothèque publique, formée des débris de celles des monastères détruits lors de la réformation (*Voy.* Ebner), Fenizer, qui avait déjà fondé six bourses pour des étudiants en théologie, ne la jugea pas suffisante, et fit en 1615 un fonds annuel pour acheter des livres à l'usage du ministère ecclésiastique, et dès l'année suivante, la bibliothèque commença à se former. Par son testament, en 1624, il augmenta encore cette fondation de vingt florins de rente annuelle. Quelques donations particulières ont dans la suite contribué à l'enrichir; J. G. Baier, professeur d'Altdorf, lui donna une nombreuse collection d'ouvrages mystiques et fanatiques en tout genre, et J. Sigismond Moerl une collection plus curieuse encore, de livres pour et contre les Hernhutes. Quoique Nuremberg ait d'autres bibliothèques plus importantes (*Voy.* Murr et Solger), celle de Fenizer, dont le soin est confié

l'église de St.-Laurent, un rang assez distingué liothèques publiques d'Al- Michel Weis en publia le 1736, in-4°. de 80 pag., trait de Fenizer, et une vie. Léonard Rinder en a is étendu en 1776, in-8°. a fait connaître les prin- les dans le tom. II de ses *a Bibl. publ. Norimb.*

C. M. P.

sir JOHN), auteur an- Norwich en 1739, était la société des Antiquaires et publia en 1784, in-4°., s *chronologiques présen- le cette société depuis son* 1572, *jusqu'en* 1784. ıu possesseur des papiers e Paston de Caister, jadis sante, établie dans le com- lk, il en fit un choix qu'il ublic en 1787, en 2 vol. s le titre de *Lettres origi- s sous les règnes de Hen- uard IV et Richard III, ntes personnes de distinc- arrangées dans un ordre que, avec des notes his- explicatives.* On trouve ttres des anecdotes curieu- jettent du jour sur une ressante, mais peu connue: primé les originaux sur le page, et en a donné en espèce de version en or- oderne. Seize planches gra- s accompagnent, contien- *ac simile*, des figures de même les formes en usage loyer les lettres. George III, rage était dédié, témoigna ion à l'auteur en le créant Il y eut bientôt une nou- on de ces lettres, qui fut 1789 de la publication de deux autres volumes. Sir John Fenn exerça les fonctions de juge de paix, et il était en 1791 shérif du comté de Norfolk. Il a écrit sur les devoirs de cette place un traité qui n'a pas été imprimé, non plus, à ce que nous croyons, qu'un 5e. volume de *Lettres écrites sous le règne de Henri VII*, et qu'il avait préparé pour l'impression. Il mourut à East-Dereham, dans le comté de Norfolk, le 14 février 1794. X—s.

FÉNOLLIET (PIERRE), évêque de Montpellier, était né à Anneci, vers la fin du 16e. siècle, de parents honnêtes, mais peu favorisés de la fortune. Il fit ses études au collége de cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, et se consacra entièrement au ministère de la chaire. St. François de Sales chercha à le fixer auprès de lui, en le nommant à une cure, puis à un canonicat de sa cathédrale. Cependant il accepta la place de théologal du chapitre de Gap, et peu de temps après, fut mandé à Paris, où il prêcha devant Henri IV avec un tel succès, que ce prince le retint pour son prédicateur ordinaire. En 1607, l'évêché de Montpellier étant devenu vacant par la mort du titulaire, Fenolliet fut désigné pour lui succéder. Cette nouvelle causa une joie très vive aux catholiques, qui envoyèrent une députation à Henri IV pour le remercier de ce choix. Le nouveau prélat donna ses premiers soins aux moyens d'arrêter les progrès de l'hérésie, rappela dans leurs couvents les religieux qui en avaient été chassés, établit des missions dans les campagnes, et parvint à faire rentrer dans le sein de l'église un grand nombre de personnes égarées. Cependant l'édit qui ordonnait la restitution de tous les biens ecclésiastiques possédés par les protestants, excitait des mécontentements

qui éclatèrent en 1621. Les révoltés s'emparèrent de Montpellier, et l'évêque fut obligé de s'enfuir. Il rentra dans son diocèse après la pacification de 1622, et continua de l'administrer avec autant de zèle que de sagesse. En 1635, il assista à l'assemblée générale du clergé, convoquée pour prononcer sur la validité du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine, et fut d'avis que cette union était nulle, puisqu'elle avait été contractée sans le consentement du roi (*Voyez* Gaston d'Orléans). Les affaires de son diocèse l'ayant obligé de retourner à Paris en 1652, il y mourut le 23 novembre, et fut inhumé dans l'église Saint-Eustache. On a de ce prélat : I. *Remontrances au Roi contre les duels*, Paris, 1615, in-8°.; II. une *Harangue au Roi*, prononcée à Béziers le 20 juillet 1621; elle est imprimée au tome VIII du *Mercure françois*. Cette pièce, dit Lelong, est bien faite, vive et pathétique; les malheurs de l'église et les fureurs des protestants qui venaient de s'emparer de Montpellier, y sont représentés avec beaucoup de force; mais on ne goûta pas qu'il voulût engager le roi à assiéger cette ville pendant l'automne; III. *Discours sur le mariage de Monsieur* (Gaston de France), imprimé dans le *Mercure françois*, tom. XX; IV. les *Oraisons funèbres* du chancelier Pompone de Bellièvre, Paris, 1607, in-8°., de Louis Ier., duc de Montpensier, 1608, in-8°., de Henri-le-Grand, 1610, in-8°., et de Louis XIII, 1643, in-4°. W—s.

FENOUILLOT. *V.* Falbaire.

FENTON (Edouard), navigateur anglais; voulant, ainsi que son frère Geoffroi, ne tenir leur bien-être que de leur industrie, ils vendirent pour toute fortune le petit patri-

moine qu'ils tenaient de
cêtres dans le comté de N
Geoffroi s'adonna à l'étu
vint secrétaire d'état pou
L'inclination d'Edouard l
brasser la carrière militai
vit quelque temps en Irl
s'acquit assez de réputation
Martin Frobisher ayant, a
son premier voyage au
noncé la probabilité de dé
passage par le nord-ouest
trer dans la mer du sud,
sentit animé du désir de
gner dans son second voy
le commandement d'un
ment de vingt-cinq ton
lequel il accompagna Fr
1577 au détroit qui porte
ce dernier. Au retour une
sépara de son chef, et
Bristol. Une troisième exp
ne fut pas plus heureus
vainquit pas Fenton de
lité de trouver ce que l'o
Il demanda que l'on fît
tentative; on accéda à ses
bien des délais; mais il es
reconnaître positivement
l'on se proposait dans c
tion, car les instructions
privé qui existent encore
joignent à Fenton de tâ
couvrir un passage au
lui ordonnent de double
Bonne-Espérance pour a
des, et, arrivé aux Molu
gner la mer du sud, puis
par le passage supposé
ouest, mais de ne pas s
verser le détroit de M
moins d'une nécessité a
pendant un auteur anglai
que, malgré la teneur
tructions, les personnes
qui favorisaient Fenton vo
plement lui procurer l'oc

fortune dans la mer du
ur ne pas exciter les
s Espagnols, masquaient
tion sous l'apparence d'un
découverte. Il partit en
quatre bâtiments, et di-
igation vers l'Afrique, et
le Brésil, pour continuer
vers le détroit de Ma-
is sur l'avis qu'il reçut
e espagnole considérable
l'entrée du détroit, il at-
- Vincent, établissement
l y rencontra trois vais-
scadre espagnole, leur li-
, et après une action très
coula à fond leur vice-
revint en Angleterre au
i 1585. Il fut accueilli de
la plus flatteuse, et lors
ent destiné à repousser
ttaque de la fameuse Ar-
lui donna le commande-
aisseau. Il eut une grande
illants succès de ses com-
ans cette occasion, et se
utant par ses talents que
voure. La paix vint l'ar-
tte vie active qui le char-
ssa le reste de ses jours
traite à Deptford, où il
i 1603, et où Richard,
ork, qui avait épousé sa
fit élever un monument.
la relation des voyages de
is le 3e. volume du re-
ackluyt. E—s.

)N (Sir Geoffroi), issu
enne famille du comté de
n, naquit dans ce comté
lieu du 16e. siècle. Il fut
i Irlande par la reine Eli-
'abord en qualité de con-
é, puis de secrétaire d'état.
qu'il paraît, par cette prin-
me une espèce de surveil-
s des gouvernements, il
conserva toute sa vie sa confiance et
celle du roi Jacques Ier., auprès des-
quels il fit de fréquents voyages pour
les instruire plus particulièrement de
ce qui faisait l'objet de sa surveillance.
Son crédit ne fut jamais altéré ni par
les intrigues de la cour, ni par les
efforts de ceux dont il éclairait quel-
quefois de trop près la conduite. Il le
dut sans doute à son parfait désinté-
ressement, remarquable dans l'admi-
nistration d'un pays où les agents de
l'Angleterre songeaient beaucoup plus
à leurs affaires qu'à celles de leur gou-
vernement, et où le gouvernement lui-
même semblait autoriser cette sorte
d'infidélité. Sir William Fitz Williams,
l'un des gouverneurs d'Irlande sous
Elisabeth, demandant à l'un de ses
ministres quelque récompense de ses
longs services en Irlande : « Le gou-
» vernement d'Irlande, répondit ce-
» lui-ci, n'est pas un service, mais
» une récompense. » Eclairé, dit-on,
par cette réponse, sir William, qui
jusque-là n'avait pensé qu'à servir,
ne songea plus qu'à se récompenser.
Uniquement occupé des intérêts de
ses souverains, sir Geoffroi Fenton
est tellement loué par les historiens
anglais d'avoir veillé en Irlande aux
intérêts de l'Angleterre, que les Ir-
landais pourraient avoir eu à s'en
plaindre ; il paraît cependant qu'il les
traita avec justice, quoique sans indul-
gence. Il mourut à Dublin le 19
octobre 1608. Il fut beau-père de
Richard Boyle, connu depuis sous
le nom de grand comte de Cork.
On a de lui quelques traductions d'ou-
vrages français, italiens, espagnols,
etc. On cite entr'autres une traduction
de l'histoire des guerres d'Italie, de
Guichardin, imprimée vers 1579.
X—s.

FENTON (Elisée), poète anglais,
né à Shelton, près de Newcastle under

Line, dans le comté de Stafford, était le plus jeune de douze enfants d'un même père. Il fut destiné au ministère ecclesiastique; mais n'ayant pas cru devoir prêter les serments exigés sous le règne du roi Guillaume et de la reine Anne, il quitta l'université de Cambridge, où il avait été élevé, et se dévoua à l'enseignement et à la culture des lettres. Après avoir été quelque temps sous-maître dans une école célèbre à Headley, au comté de Surrey, le comte d'Orrery le prit pour son secrétaire, et lui confia, en 1714, l'éducation du lord Boyle, depuis comte Orrery, son fils unique. Une amitié intime s'établit et subsista entre le précepteur et son noble élève, qui, vingt ans apres sa mort, ne pouvait parler de lui que les larmes aux yeux. Il jouit également de l'amitié et de l'estime de Pope, qui lui confia l'exécution d'une partie de sa traduction de l'Odyssée, et le fit entrer d'abord chez le secrétaire-d'état Craggs, et ensuite chez la veuve de sir William Trumball, dont il éleva le fils, et où il finit ses jours dans une situation douce et aisée, trop aisée même; car, rongé de goutte et devenu d'un embonpoint excessif, il mourut le 13 juillet 1730, dit lord Orrery, « d'un bon fauteuil et de deux » bouteilles de *porter* par jour. » Ses ouvrages sont: I. un volume de poésies, publié en 1717; II. la tragédie de *Mariamne*, représentée avec succès en 1723; III. la traduction des 1er., 4e., 19e. et 20e. livres de l'Odyssée, insérée par Pope dans sa traduction de ce poëme; IV. une *Vie de Milton*, dont Johnson a parlé avec beaucoup d'éloge, et des poésies imprimées dans la collection choisie de Nichols, en 1780. Fenton a publié en outre un volume intitulé: *Lettres d'Oxford et de Cambridge*, 1709, et une superbe
OEuvres de Waller, ave
estimées. Pope lui a c
belle épitaphe. Les OEuv
ton, en vers et en prose,
cueillies en un volume i
dres, Toulon, 1739. S
de poésie se sentent en g
précipitation que lui imp
la nécessité. On y trouv
un vrai talent, doué de g
légance. Pope regarde so
Gower comme une des
odes anglaises après celle
connue sous le nom de *L*
lexandre. On y trouve cep
d'élégance que d'enthous
travail, dans la traductio
sée, ainsi que celui d
que Pope s'était associé
fait nullement disparate a
du principal traducteur;
disait que Broome lui coû
peine à corriger que Fento

FER (NICOLAS DE), géo
çais, né en 1646, était
très laborieux, qui appo
vail plus d'ardeur que
Il fit graver un grand
cartes qui ne laissèrent pas
de la vogue, par les orne
il les accompagnait. Cel
pour titre *Théatre de g*
enrichies du plan des ville
autres représentent les sin
latives aux mœurs des p
l'histoire naturelle, et as
la bordure contient l'hi
description de chaque pa
n'est pas là ce qui fait le
carte géographique. Il a
publié quelques cartes
fort détaillées, qui lui fure
niquées par des savants o
nieurs. Telles sont, entre
Diocèse de Paris, en 4
Banlieue de Paris; le C

celui de *Briare*, et les cartes
s-Bas catholiques, qu'il a co-
ır celles qui parurent à Bruxel-
commencement du 18 . siècle,
soins de Herman, homme
et habile ingénieur; ce der-
avait destinées à l'usage des
généraux. On a aussi de de Fer
intitulé : *Introduction à la*
ıphie, Paris, 1708, in-12.
avance que de Fer s'est laissé
e dans la composition de cet
, qui au reste est médiocre,
le seul mérite est d'être gravé.
a aussi donné *les Côtes de*
sur l'Océan et la Méditer-
corrigées et augmentées, et
en capitaineries de gardes-
Paris, 1690, in-4°. : elles
nt dans leur temps pour être
nnes. De Fer, qui avait beau-
gné par les enjolivements qu'il
is à ses cartes, devint géogra-
roi et du dauphin. Le nombre
aches qu'il fit graver s'élève à
six cents. Il publia aussi dif-
jeux, tels que *Jeu des Rois*
nce, *des Métamorphoses*,
ations, *des Constellations*,
:ablé d'infirmités pendant les
ernières années de sa vie, il
porta avec beaucoup de cons-
et ne cessa pas de travailler. Il
oyagé en Italie, en Allema-
dans d'autres parties de l'Eu-
t jouissait d'une assez grande
ion. Il mourut le 15 octobre
On trouve, dans la *Méthode*
udier la Géographie par Len-
ıfresnoy, et dans les *Ephé-*
s géographiques de Weimar,
le Catalogue des cartes et des
ouvrages de ce géographe.

E—s.

DE LA NOUERRE (DE), ne d'artillerie au service des s, des académies de Dijon et de Turin, vivait vers la fin du siècle dernier, et consacra ses travaux à des objets utiles. On a de lui trois volumes in-8., Paris, 1786, intitulés *Science des canaux navigables*, et qui traitent de la possibilité de faciliter l'établissement général de la navigation du royaume, de supprimer les corvées et d'introduire dans les travaux publics l'économie que l'on désire. L'auteur s'y occupe successivement du roulage et de ses lois, de l'inconvénient des péages sur les rivières, et propose, pour suppléer aux corvées, l'établissement de barrières, avec droit de transit sur les routes de terre. Il passe ensuite à l'exposé de son projet favori, celui d'amener à l'Estrapade, avec moins d'un million de frais, les rivières d'Yvette et de Bièvre, projet dans lequel il avait été devancé par Déparcieux. (*Voyez* DÉPARCIEUX). On trouvera dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, année 1783, le tableau des difficultés qu'il éprouva de la part du gouvernement et de l'administration des ponts et chaussées. La Nouerre fut un antagoniste de Perronet, et lut à l'Académie des Sciences un Mémoire contre le pont de Neuilly. Il en composa un autre sur les gains immenses des entrepreneurs des ponts et chaussées. En 1780 il en avait fait imprimer un sur la théorie des chutes des écluses, et l'on connaît encore de lui une *Carte de la navigation intérieure de la France*.

Z.

FERAUD, FERALDO ou FERRANDO (RAIMOND), poète du 13e. siècle, descendait de l'ancienne maison de Glandèves en Provence. Jean Nostradamus dit qu'il écrivait fort bien et doctement en langue provençale de toutes sortes de rithmes, et que la reine Marie, comtesse de Pro-

venue, l'attira à sa cour, où elle chercha à le fixer par ses bons traitements. La conduite de Féraud ne fut pas toujours exempte de reproches. Il se passionna pour la dame de Curbon, l'une des présidentes de la cour d'amour au château de Romanin, l'enleva et vécut avec elle dans le libertinage pendant plusieurs années. Il reconnut enfin sa faute, engagea cette dame à se faire religieuse, et se retira lui-même dans l'île de Lérins, où la reine Marie, sa bienfaitrice, lui donna un prieuré. Il brûla alors tous les vers d'amour qu'il avait composés, pour ne donner, dit Nostradamus, mauvais exemple à la jeunesse. Son biographe rapporte que Féraud, à la prière de Robert, comte de Provence, traduisit plusieurs livres en rime provençale, et fit plusieurs poëmes à sa louange lorsqu'il fut couronné roi de Sicile. Le seul ouvrage qui reste de lui est la *Traduction, en vers provençaux, de la Vie de S. Honorat, premier abbé et fondateur de Lérins.* La copie qu'en présenta l'auteur à la reine Marie, était conservée dans le beau cabinet de Caubis-Velleron, à Avignon, et on en conserve deux autres à la Bibliothèque impériale. Féraud mourut à Lérins, en 1500. W—s.

FÉRAUD (Jean-François), grammairien, né à Marseille le 17 avril 1725, fit ses études, avec succès, au collége de Belzunce, et fut ensuite admis chez les jésuites, à l'âge de seize ans. Après avoir terminé son noviciat, il fut envoyé à Besançon, où il professa les éléments de la langue latine et la rhétorique avec beaucoup de réputation. On lui confia ensuite la surveillance des jeunes profès, auxquels il fut chargé d'enseigner la rhétorique et la philosophie. Son goût particulier le portant à l'étude des langues, et son *Dictionnaire grammatical de la langue française* aurait suffi pour le faire connaître d'une manière avantageuse, si sa modestie ne l'eût empêché de s'en déclarer l'auteur. Après la suppression de la société à laquelle il appartenait, il se retira dans le comtat Venaissin, d'où il obtint cependant, peu de temps après, la permission de revenir dans sa patrie, où il vécut presque ignoré, partageant son temps entre l'exercice des devoirs de la religion et les occupations littéraires qu'il s'était créées ou que lui donnait l'académie de Marseille, dont il était un des membres les plus distingués, jusqu'à la révolution où il suivit la plupart de ses confrères dans leur émigration. Rentré en France vers la fin de l'an VI (1798), il se consacra tout entier au service des autels, presque abandonné faute de ministres, et, malgré son grand âge fit, avec autant d'assiduité que de succès, des conférences religieuses dans l'église St.-Laurent de Marseille. La seconde classe de l'institut le nomma l'un de ses associés correspondants, mais il n'avait point sollicité un honneur dont il était loin de se juger digne. Il mourut à Marseille, dans un extrême dénûment, le 8 février 18[illegible] à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On de Féraud : I. *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Avignon, 1761, in-8°.; 4e. édition considérablement augmentée, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dont sent les rédacteurs de la Bibliothèque d'un homme de goût, est un des meilleurs répertoires qu'on ait publiés dans le dernier siècle. Les principes de la grammaire y sont exposés dans l'ordre le plus clair et le plus commode; mais l'auteur n'ayant presque pas habité Paris, on ne doit pas être surpris que ses remarques sur la pro-

'aient pas toutes la même
Dictionnaire critique de
rançaise, Marseille, 1787-
in-4°., ouvrage capital et
on trouve, sur un grand
difficultés, des solutions
:herait vainement dans le
e de l'Académie. Domergue
ivement dans son *Journal*
gue française, ce qui ne
êché d'être fort estimé et
lans l'étranger. L'auteur a
a prolixité et le mauvais
ictionnaires de Furetière,
et de Trévoux, et il a sur
cadémie l'avantage de s'ap-
'out de l'autorité de nos
:rivains, au lieu de donner
ples des phrases faites ex-
ce rapport, aucun Diction-
is n'approche peut-être au-
:tionnaires, si estimés, de
: la Crusca et de l'Académie
Les nombreuses additions
ns que Feraud avait prépa-
vol. in-4°., pour une nou-
n, sont restées en manus-
:mière n'étant pas épuisée.
as eu, en France, le succès
itait, on peut l'attribuer à
'ence du Dictionnaire de
qui formait une autorité
ante, et d'un grand nom-
tionnaires abrégés qui ont
s dans un format plus por-
id a coopéré avec son con-
ère Pézenas, à traduire de
: *Nouveau Dictionnaire*
es et des arts, de Th. Dy-
on, 1753-54, 2 vol. in-4°.
e, dont le *Manuel lexique*
'révost n'était qu'un abrégé,
ec un nouveau frontispice,
tre d'*Encyclopédie fran-*
ine et anglaise, ou *Dic-*
universel des sciences et
, Londres (Lyon, J.-M.
Bruyset), 1761. Féraud s'était aussi beaucoup occupé d'un Traité de la Langue provençale. Il n'est resté que des fragments informes de cet important travail, ses manuscrits et tous ses effets ayant été perdus à l'évacuation de Nice, lorsque le refus de prêter un serment qui répugnait à sa conscience l'obligea de fuir momentanément sa patrie, et de chercher une retraite à Ferrare et dans d'autres villes de l'Etat pontifical. M. Casimir Rostan, de l'académie de Marseille, a donné une *Notice littéraire sur J.-F. Féraud*, dans le Magasin encyclopédique de 1808, tome IV, page 134. W—s.

FERAUD. *V.* FERRAUD.

FERBER (JEAN-JACQUES), minéralogiste, né en 1743, à Carlscrona en Suède, où son père était pharmacien de l'amirauté. L'habile minéralogiste suédois, Antoine Swab, dirigea ses premières études. Il se rendit ensuite à Upsal, où il assista aux leçons de Wallerius et de Linné. En 1774, le duc de Courlande l'appela à Mietau comme professeur de physique et d'histoire naturelle. Il passa, quelque temps après, au service de Russie, et fut attaché à l'académie de Pétersbourg; quelques mécontentements lui ayant fait quitter cette ville, il fut placé à l'académie de Berlin. La république de Berne lui ayant demandé ses services pour l'amélioration des mines du canton, il se rendit en Suisse en 1789, avec le consentement du roi de Prusse. Une apoplexie dont il fut frappé pendant un voyage dans les montagnes, mit fin à ses jours en 1790. Il avait parcouru, à différentes reprises, la plupart des contrées de l'Europe pour faire des observations physiques et minéralogiques. Elles sont consignées dans les ouvrages suivants, tous écrits

en allemand : *Lettres écrites d'Italie ; Description des mines d'Idria ; Histoire minéralogique de Bohême ; Oryctologie du Derbyshire*, Mietau, 1776, in 8°. (On en trouve une traduction française dans le *Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrim, par Hamilton*, traduit de l'anglais, Paris, 1790, in-8°.) *Notices minéralogiques du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neuchâtel ; Recherches sur les montagnes et les mines de Hongrie*, etc. (1). Ferber a écrit, de plus, des Mémoires intéressants sur plusieurs objets relatifs à la physique et à la minéralogie en général. On a critiqué quelques-unes de ses hypothèses ; mais on a rendu justice à la sagacité de ses observations, et aux résultats qu'elles présentent pour la minéralogie, la géologie et la géographie physique du globe. C—AU.

FERCHAULT. *V.* RÉAUMUR.

FERDINAND Ier., empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, naquit à Alcala en Espagne, le 10 mars 1503. Il épousa en 1521 Anne Jagellon, sœur et unique héritière de Louis, roi de Bohême et de Hongrie. Ce prince étant mort en 1526 à la bataille de Mohacs, Ferdinand s'empressa de faire valoir ses droits à cette double couronne. Il fut reconnu, presque sans opposition, par les Bohémiens ; mais une partie des seigneurs hongrois ayant élu roi Jean de Zapol, woyvode de Transylvanie, il marcha aussitôt contre lui, l'atteignit près de Tockay, et le défit complètement. Zapol, au désespoir, implora la protection des Turks, et leur livra les villes de la Hongrie dans lesquelles il avait conservé des intelligences. Ferdinand essaya de résister quelque temps à ces nouveaux ennemis ; mais, battu dans plusieurs rencontres, il se vit obligé d'abandonner la Hongrie et de se retirer à Vienne, où les Turks vinrent l'assiéger en 1529. Enfin, après une guerre longue et sanglante, dont les succès furent balancés, il fut conclu en 1536 un traité qui cédait à Zapol les villes de Hongrie dont il était en possession, avec la condition qu'après sa mort, elles rentreraient sous l'obéissance de Ferdinand. Zapol signa le traité, mais déjà il se promettait d'en éluder l'exécution (*voy.* ZAPOL). L'accroissement de la puissance des Turks, le séjour de leurs armées sur les frontières de l'Allemagne, engagèrent les électeurs à se réunir pour demander à Charles-Quint un chef toujours prêt à s'opposer aux tentatives des ennemis naturels de l'empire. Charles-Quint consentit à ce que son frère Ferdinand fût élu roi des Romains ; mais il se repentit bientôt d'avoir pris ce parti, si contraire aux intérêts de Philippe II, son fils, et il chercha par toutes sortes de moyens à faire annuler son élection. Ferdinand fut insensible à ses prières et à ses menaces, et Charles-Quint ayant abdiqué en 1558, il fut élu empereur le 24 février de la même année. Ce prince envoya sur-le-champ un ambassadeur au pape Paul IV, pour lui faire part de son avènement à l'empire ; mais le pape refusa de lui donner audience et déclara qu'il ne reconnaissait point Ferdinand pour empereur, attendu que l'abdication de Charles-Quint s'était faite sans son consentement. Ferdinand ordonne à son ambassadeur de quitter Rome sous trois jours, et sans s'inquiéter de faire

(1) Parmi les ouvrages posthumes de Ferber, on distingue ses *Notices et Descriptions de quelques produits chimiques*, avec les observations minéralogiques et technologiques de J.-Chr. Fabricius, faites dans un voyage d'Angleterre, d'Ecosse et de Hollande, en 1769. Halberstadt, 1793, in-8°. (G.), en allemand. Un extrait de cet ouvrage a paru en français, dans le bulletin de la société d'encouragement, N°. 125.

on élection, il s'occupe de
ar de sages réglements la
es sujets. Le traité d'Augs-
accordé le libre exercice
te aux protestants; il en
durée jusqu'à l'ouverture
elle session du concile de
ù l'on devait aviser aux
réunir les deux églises.
urt, et Pie IV qui lui suc-
ɔresse de reconnaître Fer-
le concourir à ses projets
ction des troubles religieux
ie, en rapprochant les par-
lle permit à tous les fidèles
ion sous les deux espèces,
aurait fait encore d'autres
qui lui avaient été deman-
mpereur, lorsque ce prince
par une mort prématurée
1564. Son corps fut trans-
ienne à Prague, pour être
s le tombeau de ses pré-
Il laissa de son mariage
lont l'aîné lui succéda sous
Maximilien II, et neuf fil-
tament du 1er. juin 1543,
l appelle ses filles à la suc-
royaumes de Hongrie et de
défaut de ses fils, a donné
rétentions élevées sur ces
en 1740, par la maison de
erdinand était d'un carac-
et conciliant; il aima ses
chercha véritablement leur
L'histoire ne lui reproche
e, c'est l'assassinat du car-
tinusius, ministre habile,
reux pour son maître, et qui
mé d'entretenir des intelli-
ainelles avec les ennemis de
r. MARTINUSIUS). Ferdi-
isa l'étude des langues orien-
lemagne, encouragea les sa-
ses largesses, et fit impri-
rais la belle édition du *Nou-
ment* en syriaque, Vienne,
1555, in-4°., pour la distribuer dans les missions de l'Orient. On a imprimé en latin les *Lettres de Ferdinand Ier. au pape Pie IV*, Paris, 1563, in-8°.; elles ont pour objet les affaires du temps et les délibérations du concile. On y trouve une *admonitio* du même empereur au cardinal de Lorraine sur les mêmes sujets. Alphonse Ulloa et Louis Dolce ont écrit la vie de ce prince, en italien, et Schardius en a publié un abrégé en latin. Dans le recueil intitulé *Orationes clarorum hominum.... ad principes habitæ*, Cologne, 1559, on trouve: 1°. l'Éloge de Ferdinand Ier., prononcé au gymnase de Vienne en présence de ce prince (il y a des anecdotes curieuses); 2°. trente-six vers latins à la louange de cet empereur, et dont tous les *mots* commencent par une F; 3°. une lettre de Henri II, roi de France, à Ferdinand Ier., du 1er. janvier 1559, relative au traité d'Augsbourg. W—s.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, fils de Charles, duc de Styrie, et petit fils de Ferdinand Ier., naquit le 9 juillet 1578. Mathias, son cousin, possédait avec l'empire les royaumes de Bohème et de Hongrie que la maison d'Autriche s'habituait à regarder comme une partie de ses domaines. Ce prince n'avait été ni assez habile pour dissimuler sa haine contre les protestants, ni assez fort pour contenir leurs chefs. Il prévit que sa mort serait l'époque de nouveaux troubles, et il crut pouvoir les empêcher en assurant la Bohême à Ferdinand. Les Etats, qui n'avaient point été consultés pour son élection, furent assemblés pour le reconnaître, et Ferdinand, après avoir promis à ses nouveaux sujets le libre exercice de leur culte, fut couronné roi de Bohême le 29 juin 1617. L'électeur palatin, Fré-

déric V, ne vit pas sans inquiétude cet acheminement de Ferdinand à l'empire, et il résolut d'y porter obstacle. Le zèle mal entendu de quelques catholiques vint servir ses projets. Des protestants, insultés dans leurs temples, demandèrent une réparation qu'on ne parut pas disposé à leur accorder. Ce fut le signal d'un soulèvement général; on courut aux armes, et Ferdinand fut déclaré déchu du trône pour n'avoir pas tenu ses serments. Telle est l'origine de cette funeste guerre qui désola tant de provinces pendant trente ans. Tandis que les États de Bohême déposaient Ferdinand, ce prince avait été reconnu roi de Hongrie presque sans opposition. Mathias meurt, Ferdinand se rend à la diète, et y ménage si bien les intérêts de tous les électeurs, qu'il réunit leurs suffrages, même celui du palatin. Son élection à l'empire eut lieu le 29 août et son couronnement le 9 septembre 1619. L'électeur palatin hésitait toujours d'accepter le trône que lui offraient les États de Bohême; son épouse l'y détermine, il signe le décret d'adhésion et se rend à Prague pour s'y faire couronner. L'électeur avait pour lui tous les ennemis de la maison d'Autriche. Ferdinand met dans ses intérêts l'électeur de Saxe, par la promesse de lui donner l'investiture du duché de Juliers; il détache encore de la coalition Maximilien de Bavière, à qui il confie le commandement de ses troupes, et il sollicite des secours des princes catholiques. Il reçoit de l'Espagne 20,000 hommes qui s'emparent du Palatinat, tandis que Maximilien de Bavière, à la tête des Autrichiens, pénètre dans la Bohême, poursuit Frédéric et lui livre auprès de Prague une bataille où il est entièrement défait. Cette seule journée, dit Voltaire, enleva à Frédéric les États de ses aïeux et ceux qu'il avait acquis. Ferdinand usa sans ménagement du droit de la victoire; il mit le palatin au ban de l'empire, et fit périr par la main du bourreau tous les gentilshommes bohémiens qui s'étaient montrés les partisans de ce malheureux prince. Une fois bien affermi en Bohême, l'empereur traite avec Bethlem-Gabor, qui s'était emparé d'une partie de la Hongrie, et consent à le reconnaître woyvode de Transylvanie. Il convoque en 1623 une diète à Ratisbonne, et y investit, *de sa pleine puissance*, le duc de Bavière de l'électorat palatin. Les princes protestants étaient comprimés, mais non pas abattus; ils forment une nouvelle ligue en 1624; Jacques Ier., roi d'Angleterre, beau-père du palatin, se décide enfin à secourir son gendre, en lui faisant passer de l'argent. Christian IV, roi de Danemark, déclaré chef de la ligue, entre dans la Basse-Saxe, où le duc de Brunswick et Mansfeld avaient continué d'entretenir des intelligences. Christian est défait en bataille rangée (1626) près de Northeim, et Mansfeld, qui avait pénétré dans la Hongrie, secondé par Bethlem-Gabor, voit son armée détruite par les maladies, et meurt lui-même de la contagion. La fortune favorisait Ferdinand. Il fait élire son fils roi de Hongrie; mais il le fait couronner roi de Bohême sans élection, annonçant par-là le peu de ménagement qu'il se croyait obligé de garder envers des peuples qu'on avait vus si jaloux de leurs privilèges. Le roi de Danemark, demeuré seul, essayait encore de lutter contre la puissance autrichienne, et, appuyé secrètement par la France, il osa tenter le sort des armes; battu dans presque toutes les rencontres par les généraux de Ferdinand, il est contraint

nander la paix, et il ne peut
ir qu'à des conditions peu ho-
es. Le pouvoir de Ferdinand
nissait chaque jour en Allema-
s'accroissait en Italie. Croyant
ment favorable pour anéantir
testantisme dans ses Etats, il
ne la restitution des biens ec-
tiques séquestrés depuis le trai-
Passau, et charge Wallens-
e plus célèbre de ses généraux,
re exécuter cet édit dans la
e. L'empereur avait alors une
de 150,000 hommes; les prin-
otestants ne pouvaient pas met-
r pied plus de 30,000 soldats;
d'une nouvelle guerre, si elle
lieu, ne semblait pas douteuse.
ulant la France, Venise, Rome
, qui avaient vu jusqu'alors avec
ndifférence apparente l'accrois-
t de la puissance autrichienne,
ient que si Ferdinand consomme
ne des princes protestants, rien
urra plus balancer son pouvoir.
lieu négocie avec Gustave-Adol-
détache l'électeur de Bavière de
use de Ferdinand, et persuade
catholiques d'Allemagne qu'il est
ur intérêt de se déclarer neu-
Gustave-Adolphe aborde en Po-
nie, pénètre dans l'empire, et,
avoir opéré sa jonction avec
roupes saxonnes, marche sur
ig, où l'attendait Tilly, général
hef des troupes autrichiennes.
bataille est livrée devant cette
le 17 septembre 1631; les troupes
xe nouvellement levées prennent
ite au premier choc; l'habileté de
ave répare ce malheur, et il rem-
une victoire qui le rend maître
ut le pays, depuis l'Elbe jusqu'au
. Pendant ce temps, l'électeur
axe pénétrait dans la Bohème,
renait possession de la Lusace.
inand, que la fortune avait aban-
donné, ôte le commandement de son armée à Tilly pour le rendre à Wallenstein; il ne lui restait que peu de moyens pour recruter ses corps, et point d'argent pour les entretenir. Il a recours au pape, à qui il demande des hommes, de l'argent et la publication d'une croisade. Le pape promet un jubilé. Tandis que Wallenstein reprend la Bohème sur l'électeur de Saxe, Gustave poursuit ses succès en Bavière. Ces deux grands généraux se joignent enfin près de Nuremberg, où il y eut un combat indécis. Gustave remporte une victoire complète près de Lutzen, le 15 novembre 1632, mais il est tué dans la mêlée. Par la mort de ce prince les protestants se trouvent sans chef; Ferdinand entame alors des négociations avec chaque électeur en particulier; mais il ne peut réussir à en détacher aucun de la cause commune. Le duc de Weimar prend le commandement des Suédois, et le chancelier Oxenstiern est reconnu pour le chef de la ligue. Les secours que Ferdinand reçoit de l'Italie ne lui servent qu'à prolonger la guerre. La conduite de Wallenstein lui donne des soupçons; il le fait assassiner, et s'aliène, par cet acte d'autorité, les cœurs de tous les soldats. Dans cette situation presque désespérée il fait de nouveaux efforts. La bataille de Nordlingen, gagnée par ses troupes le 5 septembre 1634, changea tout à coup la face de ses affaires. La France voulut alors se déclarer publiquement pour les protestants; mais il était trop tard. Ferdinand profite de ce retour de fortune pour faire la paix avec l'électeur de Saxe; d'autres princes protestants accèdent à ce traité. La guerre continuait dans la Hesse, la Saxe et la Westphalie; mais, secondé par ses nouveaux alliés, il n'en fait pas moins déclarer son fils

Ferdinand-Ernest roi des Romains, le 22 décembre 1656. Il sentait sa fin prochaine, et il voulait s'assurer un successeur. Ce prince mourut le 25 février 1657, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il en avait passé dix-huit sur le trône, dans des guerres continuelles. On ne peut lui refuser de grandes qualités; mais elles sont en partie effacées par son ambition démesurée. En cherchant à affermir la puissance de sa maison, il en compromit l'existence, et bouleversa l'empire qu'il lui aurait été facile de pacifier. Khevenhuller a publié les *Annales* de Ferdinand II en allemand.

W—s.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils et successeur du précédent, était né en 1608. Son père ayant eu la précaution de lui assurer les royaumes de Hongrie et de Bohême, son élection à l'empire n'éprouva aucun obstacle; mais l'intérêt des puissances qui souhaitaient l'abaissement de la maison d'Autriche restait le même, et à peine monté sur le trône (1637), il se vit obligé de continuer cette guerre qu'avaient allumée l'ambition et l'intolérance de son père. La France et la Suède sont l'ame de la coalition qui désole l'Allemagne, et Bernard de Weimar, général des Suédois, était un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. « La première année de son règne, » dit Voltaire, n'est presque célèbre » que par des disgraces. Il éprouve » le besoin de la paix, entame des » negociations, et n'obtient aucun ré» sultat. » Cependant Weimar, au milieu de ses succès, meurt subitement, non sans soupçon de poison (*Voy.* Weimar). Les accusations de ce genre sont si multipliées, qu'on ne doit pas les admettre légèrement, et il vaut mieux croire que la fortune qui avait déjà tant fait pour la maison d'Autriche, lui fut encore favorable en la délivrant d'un ennemi si puissant. Ferdinand convoque une diète à Nuremberg pour aviser aux moyens de soutenir la guerre. Les électeurs qui s'y rendirent, ne prirent aucune résolution, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas assez nombreux. L'assemblée est transférée à Ratisbonne; l'empereur s'y rend lui-même, et demande un secours de 90,000 hommes. Banner arrive pendant ce temps-là à la tête des Suédois sur le Danube glacé, et sans un dégel qui survint, il prenait Ferdinand dans Ratisbonne qu'il foudroie de son canon. Par une suite de cette fortune dont on remarque à chaque instant les effets, Banner est emporté par une fièvre maligne, lorsqu'il devenait le plus à craindre. Les négociations pour la paix continuaient toujours; mais Richelieu y mettait des conditions que l'Autriche ne pouvait accepter. Les troupes autrichiennes étaient battues dans toutes les rencontres; mais les vainqueurs n'étaient pas assez forts pour profiter de leurs avantages, et Ferdinand, dont les états héréditaires n'étaient pas entamés, conservait les moyens de réparer ses défaites. Richelieu et Louis XIII meurent à quelques mois de distance, et l'empereur qui croit pouvoir rejeter sur la France les maux que la guerre faisait à l'Allemagne, ordonne à ses ministres de traîner en longueur les négociations. Cependant le grand Condé détruit à Rocroi l'armée d'Autriche-espagnole, et marche sur le Rhin où, dans quatre jours, il remporte trois victoires sur Mercy, le meilleur des généraux de l'empereur, et s'empare de tout le pays depuis Landau jusqu'à Mayence. Mazarin, successeur de Richelieu, et qui suivait ses

à l'égard de l'Autriche, cher-
ortifier la coalition et favorise
les de la Hongrie. Torstenson,
des Suédois, bat les impériaux
Franconie, se rend maître de
me, et poursuit Ferdinand
ferme dans Vienne où il craint
siégé. La petite ville de Brinn
orstenson dans sa marche, les
s sont défaits à Mariendal, et
ur est sauvé. Condé accourt
hâte et venge les Français à
gen; mais il est obligé de quit-
ée, et les Français se voient
'abandonner les fruits d'une
achetée par des flots de sang.
de tant de secousses, Ferdi-
ense sérieusement à la paix;
espérait toujours des condi-
orables. Les électeurs de Saxe
ıvière, restés jusqu'alors ses
se virent forcés de faire des
articuliers; les autres électeurs
ues suivent cet exemple. Fer-
soutient encore la guerre;
ague tombe au pouvoir des
; les Français étaient les maî-
la Bavière; l'empereur signe
14 octobre 1648, ce traité si
sous le nom de *Paix de*
alie. On y travaillait pres-
ıs relâche depuis six ans,
n avait perdu beaucoup de
régler l'ordre des préséan-
toutes les formules de l'éti-
Par ce traité, la liberté de
ce fut établie dans toute l'Al-
, et les biens ecclésiastiques
ans leurs états, donnés aux
protestants pour les indemni-
frais de la guerre : la Suède
Poméranie, et la France s'as-
possession de l'Alsace et des
véchés; enfin le gouvernement
de l'Allemagne fut établi sur
es plus solides, et qui n'ont
agées que par le traité de Mu-
nich du 25 juillet 1806. La paix rendue à l'Europe, Ferdinand s'occupe d'affermir le trône impérial dans sa maison. Il fait élire roi des Romains son fils Ferdinand IV; mais ce prince meurt en 1654, et Ferdinand meurt lui-même en 1657 avant d'avoir pris des mesures pour faire passer la couronne à Léopold, son second fils, qui lui succéda cependant après un interrègne de quelques mois. Ce prince fut plus regretté de ses sujets que ne l'avait été son père; il était doux, généreux, ami des lettres, et c'est moins à lui qu'on doit attribuer la prolongation de la guerre, qu'aux ministres qu'il employait. Le comte Galéazzo Gualdo Priorato a publié à Venise, 1640, in-4°., l'Histoire (en italien) des Guerres de Ferdinand II, de Ferdinand III et du roi d'Espagne Philippe IV, contre Gustave Adolphe et Louis XIII, de 1630 à 1640; et à Vienne, 1672, in-folio, l'Histoire particulière de Ferdinand III (aussi en italien). Ce beau volume est enrichi des portraits des souverains, princes, généraux, etc., et des plans des différentes places-fortes. W—s.

FERDINAND Ier., dit *le Grand*, fils de Sanche III, roi de Navarre, monta sur le trône de Castille en 1035. Bermude, roi de Léon, dont il avait épousé la sœur, lui ayant déclaré la guerre en 1038, Ferdinand s'avança sous les murs de Carion pour le combattre, et remporta une victoire complète sur son beau-frère, qui perdit la vie à cette bataille. Ferdinand profite de la consternation générale, se présente à la tête de son armée devant la ville de Léon, qui le reconnait pour roi, et devient, par la réunion des deux royaumes de Léon et de Castille, le plus puissant prince de l'Espagne. Après avoir affermi son autorité dans ses nouveaux états, il

tourna ses armes contre les Maures, passa le Duero en 1042, prit Lamego, Viseu, Coïmbre, et poussant ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Il emporta ensuite toutes les places qui restaient aux Maures dans la vieille Castille, rendit les rois de Tolède et de Sarragosse ses tributaires, et força le roi de Séville à se reconnaître son vassal. En 1055, son frère Garcias IV, roi de Navarre, étant venu sans défiance dans ses états, fut arrêté par son ordre. Les historiens espagnols s'efforcent d'excuser cette violation du droit des gens à l'égard d'un frère et d'un roi; ils prétendent que Ferdinand ne fit qu'user de représailles. Quoi qu'il en soit, Garcias ayant trouvé le moyen d'échapper à la vigilance de ses gardes, retourna dans son royaume, et rassembla aussitôt une armée. Pressés de livrer bataille, les deux frères en vinrent aux mains à quatre lieues de Burgos. Le roi de Navarre fut vaincu et tué. Ferdinand n'usa point des droits de la victoire, et laissa à son neveu Sanche IV le royaume dont il eut pu le dépouiller. Il mourut en 1065, après avoir régné trente ans en Castille et vingt-huit ans dans le royaume de Léon. Il est difficile de porter un jugement sur le caractère de ce prince. Les historiens qui lui donnent le titre de *grand* le louent avec excès; mais s'il fut sage, chaste, pieux et grand capitaine, on peut lui reprocher d'avoir pris les armes contre son frère et son beau-frère par un motif d'ambition, et d'avoir été la cause de leur mort. On lui reproche également les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus, et la faute trop souvent répétée dans ces temps barbares, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois. Cette faute, favorable aux Maures et funeste aux chrétiens, fut presque toujours la source de leurs guerres civiles. B—v.

FERDINAND II, roi de Léon, en 1157 succéda à son père, l'empereur Alphonse VIII, dans ce royaume, en même temps que montait sur celui de Castille don Sanche III, son frère aîné. Quoique dans tout le cours de sa vie il n'ait donné que des preuves d'un caractère doux et équitable, les commencements de son règne furent cependant marqués par une injustice; mais ce fut aussi la seule qu'on eût à lui reprocher. Trop facilement séduit par de faux rapports, il priva plusieurs personnes de distinction de tous les gouvernements et de toutes les dignités que des services signalés leur avaient obtenus sous le règne de l'empereur. Ces officiers allèrent implorer la protection du roi de Castille, qui, connaissant tout leur mérite, se décida à les faire rétablir dans leurs places, et adopta pour remplir ce but le moyen qu'il croyait être le plus court et le plus efficace. Il se mit à la tête d'une assez forte armée, et pénétra dans le royaume de Léon. Don Ferdinand, averti de son approche, alla au-devant de lui presque sans suite et sans aucune précaution, et le rencontra dans le monastère de Sahagun, lorsqu'il était sur le point de se mettre à table. Les deux frères s'embrassèrent et mangèrent ensemble. Don Sanche lui ayant déclaré la raison qui l'amenait ainsi armé dans ses états, Ferdinand convint qu'il avait agi trop légèrement, et à la réquisition de son frère il rétablit aussitôt dans leurs postes ceux qui en avaient été si injustement dépossédés. Pendant ce temps, quelques gentilshommes du royaume de Léon, revenus des erreurs où les avait entraînés une vie

·églée, se réunirent en forme
régation, pour défendre par
s les domaines des chrétiens.
nt pour chef un certain Pedro
ez, adoptèrent la règle de St.
ı, et ayant donné avis au roi
lissement de ce nouvel ordre
, ils prirent, avec son cou-
nt, pour patron St. Jacques,
r marque de leur état son
sanglantée en forme de croix.
en 1161, l'origine de l'ordre
ıcques (1), qui commença dès
ire éclater sa valeur contre les
ıtans. Ferdinand fut le pre-
ıverain qui récompensât de si
nts services par la donation
eurs terres. Bientôt après il
t aux autres princes chrétiens
ague, pour aller combattre les
des, qui étaient débarqués d'A-
vec une armée formidable. Il
la par son intelligence et son
, et eut une grande part dans
re que remportèrent les chré-
ır suite de la mort prématurée
Sanche, la Castille était déchi-
les guerres civiles excitées par
s de deux puissantes familles
ra et les Castro), qui préten-
exclusivement à la régence du
e durant la minorité d'Al-
III. Ferdinand vole en Cas-
ssipe les factieux, arrache son
le leurs mains, se déclare son
et gouverne ses états avec au-
sagesse que de désintéresse-
squ'à ce qu'il l'ait mis lui-même
ône. Quelques troubles qui s'é-
t dans la suite entre le neveu
le, ne furent pas de longue
par la prudence de ce dernier.

Toujours occupé du bien de ses sujets, de l'agrandissement et de la sûreté de ses états, il donnait de sages ordonnances; il enlevait aux Maures plusieurs villes importantes, il en peuplait, en réédifiait d'autres, tout en reculant ses frontières. Pour donner une idée de la générosité de son ame, nous citerons le fait suivant: Le roi de Portugal, don Alphonse Henriquez, son beau-père, s'étant emparé, sans même lui déclarer la guerre, de quelques places du royaume de Léon, était déjà arrivé jusqu'à Badajoz. Ferdinand vint à sa rencontre. Don Alphonse en étant averti prend aussitôt la fuite; mais en passant par la porte de la ville son cheval lui fracasse la cuisse en le jetant contre les verroux. Il est fait prisonnier par les Léonnais, et conduit en la présence de don Ferdinand, qui, loin de lui rien reprocher, l'accueille avec bonté, le console, le caresse, donne des ordres pour que sa blessure soit soignée, et lui rend la liberté, sans exiger autre chose que la restitution des places dont il s'était emparé, et la ratification d'un traité de paix entre les deux couronnes. Saladin, khâlyfe d'Egypte, avait conquis la ville de Jérusalem (le 2 octobre 1186). Ferdinand allait entrer dans la coalition des princes chrétiens qui s'armaient pour la délivrer du joug des mahométans, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie, après avoir remporté plus de dix victoires sur les infidèles, et avoir raffermi et agrandi ses états, qu'il gouverna près de trente ans. Ferdinand mourut à Benavente, en 1187, à l'âge de 52 ans. Sage monarque, tendre époux, bon père, habile général, intrépide guerrier, juste, affable, généreux, telles sont les qualités qui distinguèrent Ferdinand, qu'on pourrait offrir pour modèle à tous les rois. B--s.

---

qu'en même temps (en 1162) S. Jean
ppuyé par le roi de Portugal, fonda à
'ordre d'*Evora* ou d'*Avis*. S. Raymond
n avait déjà établi en Castille en 1157
Calatrava, lors de la défense de cette
e les Maures, abandonnée par les che-
npliers.

FERDINAND III, dit *le Saint*, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de Bérengère, reine de Castille, monta sur le trône en 1217, après l'abdication de sa mère, fut proclamé roi de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse, et réunit ainsi pour toujours le royaume de Léon à celui de Castille. Les commencements du règne de ce prince furent troublés par des factions (1). Débarrassé enfin des guerres civiles et affermi sur le trône, il tourna ses armes contre les Maures, et entreprit la conquête de l'Andalousie. Il avait commencé de leur faire la guerre dès l'année 1225, et leur avait déjà enlevé le royaume de Baëza, n'étant encore que roi de Castille. Après s'être rendu maître d'Ubeda, il prit en 1236 la ville de Cordoue, où l'on comptait alors 300,000 ames, et l'on vit un roi chrétien occuper le palais du grand Abderame, environ trois siècles après l'époque où il avait été construit. Il convertit en église la grande mosquée, chef-d'œuvre d'architecture moresque et qui a conservé le nom de *Mesquita*. Les cloches de Compostelle, qu'Al Mansour y avait fait apporter sur les épaules des chrétiens, furent reportées en Galice sur celles des Maures, par ordre de Ferdinand. La terreur de ses armes força bientôt les rois maures de Grenade et de Murcie à se reconnaître les tributaires et les vassaux de la Castille.

La richesse et l'importan
ville enflammèrent l'ambiti
dinand. Deux années furent
aux préparatifs nécessaires
taque de cette ville célèbr
Correa). Il fallait des fo
times, sans lesquelles il ét
sible de réussir. La persé
le génie de Ferdinand pou
tout; une flotte construit
yeux mit à l'ancre à l'emb
Guadalquivir, bloqua le
trouvait l'escadre des Maur
cepta tous les convois ve
que, tandis qu'une nombr
ravageait la campagne et ap
machines contre les mur
ville assiégée. La résistanc
sulmans fut longue et glor
enfin, leurs magasins éta
ils capitulèrent après ving
taque, et Ferdinand entr
queur à Séville. Riche des
de l'Andalousie, il les co
fondation de l'église mé
de Tolède. Ferdinand pri
la Frontera en 1250, ver
l'ancienne défaite des Got
lieu où ils avaient été vai
Maures; il s'empara aussi
de Saint-Lucar, et médi
quête du royaume de Marc
le 30 mai 1252, une hydr
leva à l'âge de cinquante
Il eut pour successeur
phonse X, qu'il avait eu
de Souabe, après la mort d
épousa, en 1237, Jean
Simon, comte de Ponthieu
rie, petite-fille de France
nand III fut, sans contre
plus grands princes de son

(1) On conserve au trésor des Chartes (de France) les lettres de neuf seigneurs Castillans qui demandent à Philippe-Auguste son petit-fils (S. Louis), s'engageant à le faire reconnaître pour roi de Castille, suivant le vœu d'Alphonse IX, qui l'appelait *à droit héréditaire*, si son fils Henri mourait sans enfants. Ce cas était arrivé. Mais Philippe-Auguste, qui avait fait d'inutiles efforts pour maintenir sur le trône d'Angleterre son fils (Louis VIII), que les Anglais y avaient appelé eux-mêmes, craignit de s'engager dans une guerre nouvelle pour établir un fils à peine sorti du berceau, sur le trône de Castille, contre le vœu de la majorité de la noblesse du pays. Ainsi la substitution ordonnée par Alphonse IX demeura sans effet.

(2) Il n'eut de ce mariage que d
moururent jeunes, et une prin
Eléonore, que sa mère ramena e
la mort de S. Ferdinand, et qui a
comtés de Ponthieu et de Montreu
doi à Edouard Ier., roi d'Angleter

ieus du sang à St.-Louis, on
t que les deux cousins avaient
ivaliser en vertus. Et si le
ne put jamais abattre la ré-
ı et la constance du premier,
e et le bonheur ne parvinrent
enorgueillir Ferdinand. Mo-
ı milieu de la splendeur du
sans rien diminuer de cette
i les sanctifia, ils surent l'un
e soutenir avec dignité le rang
où la providence les avait
Ferdinand sut, comme Louis,
ı profit l'esprit chevaleresque
iècle, protégea le peuple con-
rannie des grands, et fit ras-
toutes les lois de ses prédé-
en un seul code régulier, que
t encore en Castille sous le
las Partidas, mais qui ne
vé que sous le règne suivant.
ssi traduire en langue vulgaire
des lois que les Maures sui-
Cordoue. La Castille, aug-
des deux tiers par son cou-
ui dut son éclat, ses tribu-
es lois, et ce fut sous son
ue les Castillans commencè-
prendre ce caractère d'éléva-
e noblesse, de valeur et de
qui les distingue. On regarde
monarque comme le fondateur
versité de Salamanque, à la-
assigna des revenus considé-
En 1671, Clément X mit au
des saints ce prince juste-
ompté au nombre des bons
des héros. L'histoire de son
jusqu'à l'an 1243), écrite par
istre Don Rodrigue Ximenès,
que de Tolède, a paru sous
: *Chronica del santo Rey*
rnando III, sacada de la
de la iglesia de Sevilla,
-del-Campo, 1567, in-fol.
it déjà été imprimée à Séville
6. Sa Vie a été écrite en frau-

çais par l'abbé de Ligny, Paris, 1759, in-12. B—P.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, surnommé l'*Ajourné*, naquit à Séville le 6 décembre 1285, et parvint au trône à l'âge de dix ans, par la mort de son père, don Sanche IV. Les premières années de son règne furent très orageuses. Le roi de Portugal, le seigneur de Biscaye et le roi maure de Grenade, s'armèrent contre lui; mais le plus à redouter pour lui était son oncle, l'infant don Jean, qui prétendait hériter de ses états, sous le prétexte spécieux que don Sanche étant cousin-germain au troisième degré de son épouse, Dona Marie, Ferdinand n'était pas né d'un mariage légitime. Cependant le courage et la fermeté de cette grande reine (*Voy.* MARIE, reine d'Espagne), put assurer enfin la couronne sur la tête de son fils, en déjouant tous les projets de ses ennemis. Elle mit une barrière aux entreprises ambitieuses do dom Denis, roi de Portugal, par le mariage de Dona Constance, fille de ce dernier, avec Ferdinand. Quand celui-ci suivait les conseils de sa mère, il était bon prince, sage et modéré; mais lorsqu'il s'en écartait, et qu'il s'abandonnait à son propre caractère, il devenait emporté, injuste et cruel. Naturellement vindicatif, il ne pouvait oublier que son oncle avait cherché à lui ravir sa couronne; et malgré leur réconciliation, il voyait avec jalousie l'influence qu'il exerçait encore sur la nation; influence dont la reine-mère savait cependant arrêter les progrès. Au lieu de faire agir l'autorité de son rang suprême contre l'esprit hautain de l'infant, il médita de s'en défaire par un lâche assassinat. Tout était prêt pour ce crime, lorsque la reine Marie en fit avertir don Jean, qui eut à peine le temps de se sauver.

Quelques années après, elle parvint à réconcilier Ferdinand avec son oncle, mais la bonne foi ne présida jamais à ces réconciliations. Le calme s'étant un peu rétabli dans le royaume, Ferdinand tourna ses vues contre les Mahométans. Il leur livra en Andalousie plusieurs combats, dont il sortit toujours victorieux. De retour de ces expéditions, il s'arrêta à Martos, et c'est dans cette ville qu'il commit l'injustice la plus affreuse, qui lui fit donner le surnom de l'*Ajourné*. Nous voulons parler de la condamnation portée contre les *Carvajal*. Voici la substance de cette terrible histoire, que nous avons tirée des sources les plus authentiques. Les comtes Carvajal étaient deux frères jumeaux (don Pedre et don Jean), aussi distingués par leur naissance que par leur loyauté et leur valeur. Le comte don Pedre était devenu amoureux d'une dame de la première qualité, dona Léonor Manriquez de Lara, qui ne tarda pas à répondre aux purs sentiments et aux vues honnêtes d'un gentilhomme aussi aimable et aussi distingué. Par malheur, le marquis de Benavides avait jeté les yeux sur la même dame; mais c'est en vain qu'il avait cherché à s'en faire aimer. Violent et orgueilleux, ne pouvant souffrir que don Pedre fût un obstacle à sa passion, il lui envoya un cartel après l'avoir insulté. Don Pedre accepta le défi, et choisit pour compagnon son frère don Jean. Le marquis, de son côté, prit pour second un de ses proches parents. Ayant fixé le lieu du combat, les Carvajal se battirent en présence de plusieurs écuyers, et ne tuèrent leurs ennemis que provoqués, devant témoins, et à leur corps défendant. Cet événement apporta quelque retard à la célébration du mariage de don Pedre avec dona Léonor. Plusieurs années étaient déj
et le moment de leur unio
arrivé, lorsque le duc d
épris lui-même de cette d
tendit également à sa m
jusqu'au vif de l'inutilité d
suites, et des mépris don
ses avances, il voulut s'en
la plus lâche calomnie. L
sait de toute la faveur de
Arrivés à Martos, ils y tro
Carvajal, qui venaient s
la suite du roi. Velasco
le monarque ignorait le
tances du combat qui av
entre les Carvajal et les
accusa les premiers d'avo
le marquis à Palencia,
lorsqu'il sortait du palais.
pour se rendre coupable
lomnie, le temps où Ferd
de sa mère, et sortant d'
splendide, était moins qu
état de juger. Excité par
sans autre examen, sans au
de procès, le roi ordonne q
vajal soient à l'instant pr
créneaux des murs du ch
vertus, leurs services pass
put obtenir qu'on écoutât le
tion, et contre toutes les
et humaines, ils subirent
le plus barbare et le moin
Avant d'être conduits a
on devait les jeter dans d'
cipices, on dit que dans
poir ils citèrent le roi p
raître devant le tribunal d
trente jours. Ferdinand,

(c) Aussitôt que Ferdinand fut m
à ces déplorables victimes un cé
voit encore près de Martos. Depu
époque, la porte de la ville de Fal
laquelle les Carvajal se battirent co
vides, conserve le nom de porte
descendant de cette illustre famille
personne de M. le duc de San-Carl
fourni en partie les détails concer
gique des Carvajal, indépendamm
nous avons tirés de Mariana, Ferra
leurs Histoires d'Espagne.

ordre inhumain, alla travaux militaires ; à coup indisposé, Jaën. Dans cet in- le qu'il assiégeait (Al- dit à discrétion, et le vaincu dans plusieurs bligeait à lui payer le é. Ces nouvelles ayant joie au monarque, il aveaux exploits, lors- rmi après avoir mangé, s le trouvèrent mort endemain 17 septem- rnier jour du terme de fait par les Carvajal. Ce des prodiges de cette t V et Philippe-le-Bel ajournés par le grand- npliers. Sans nous ar- r l'authenticité de ces Ferdinand, nous fe- observer qu'il avait ne santé assez faible, jà essuyé deux graves ivaient mis au bord du ort, quoique arrivée à unesse (il avait à peine), ne causa pas beau- s. La plus exacte im- urait trouver dans ce rs mille défauts, que nnes qualités, sa va- érence pour sa mère. princesse qu'il dut la peu de bien qu'il fit.

B—s.

D V, dit *le Catholi-* Soz, sur les frontières 10 mars 1452; il était , roi d'Arragon, et il g, Isabelle de Castille, II, roi de Castille et V, dit l'*Impuissant*. Ce les états de Castille gon. Les deux époux, ent tendrement, quoique jaloux chacun de leur autorité, se trouvaient parfaitement d'accord toutes les fois que l'exigeaient leur intérêt commun et le bien de leurs états. La fortune seconda les efforts de cette union intime, et jamais monarques ne furent plus heureux dans tous leurs projets. A peine montés sur le trône, ils durent s'occuper à calmer les factions qui s'étaient élevées en faveur de Jeanne, nièce d'Isabelle, faction qui était soutenue par Alphonse V, roi de Portugal. Ce prince revenait triomphant de ses conquêtes d'Afrique, et prétendait à la double couronne qu'Henri IV, disait-on, avait laissée à Jeanne son héritière. Il entre en Espagne à la tête de 20,000 hommes ; plusieurs prélats et seigneurs castillans se joignent à lui ; il se fait proclamer roi de Castille et de Léon. Ferdinand V prend, par représailles, le titre de souverain de Portugal, et va à la rencontre de son ennemi. Celui-ci lui propose une entrevue nocturne et sans témoins, dans une barque, sur la rivière du Duero. L'Arragonais accepte la proposition ; mais les deux barques ne purent se rencontrer dans l'obscurité. Alphonse se retire. Ferdinand le poursuit et lui livre bataille devant la ville de Toro (1476); on se mêla avec une espèce de fureur, causée par l'antipathie des deux nations. Ferdinand, après avoir combattu en héros, et être resté maître du champ de bataille, ne voulut pas permettre aux siens de poursuivre son rival. Alphonse s'était sauvé à Castro-Nuño, où, épuisé de fatigue, il s'endormit à table. Les Castillans, regardant ce sommeil comme une marque de stupidité et d'indifférence, se rangèrent presque tous du parti d'Isabelle et de Ferdinand. Alphonse alla demander des secours à Louis XI, roi de France, son allié, qui

le reçut avec de grands honneurs, l'amusa long-temps par de belles promesses, et fit une paix séparée avec l'Arragonais. Ainsi tranquille possesseur de ses domaines, secondé par le zèle et l'activité du cardinal de Mendoze (*Voy.* MENDOZE), Ferdinand avait peu à peu calmé les mécontents. Toujours attentif à faire administrer la justice, à secourir les faibles et à réprimer les factieux, de concert avec son épouse, il tourna toutes ses vues à délivrer l'Espagne des mahométans. Déjà ils n'y possédaient plus que le royaume de Grenade; mais ils étaient très forts et très puissants. Le roi d'Arragon ouvrit la première campagne en 1485, et le succès semblait dès-lors présager l'heureuse réussite de son entreprise. Sur ces entrefaites, Louis XI, roi de France, étant mort (en 1484), il envoya près de son successeur, Charles VIII, don Jean Ribeira, pour solliciter la restitution du Roussillon, ancienne possession de la couronne d'Arragon, et que Louis XI, disait-il, avait donné ordre de restituer. La réponse évasive du roi de France aurait donné lieu à une rupture, si l'intérêt que Ferdinand mettait à la guerre de Grenade ne l'eût empêchée. Il fit cependant mettre les frontières en état de défense, en cas de quelque invasion de la part des Français, et, ce qu'on peut regarder comme sa première agression sur la Navarre, il donna ordre à don Jean de Ribeira de s'emparer de quelques places dans ce royaume, sous prétexte de les protéger contre les factions des *Beaumont* et des *Gramont*, quoique ces factions ne fissent que favoriser ses projets (1). En attendant le moment favorable pour satisfaire ses vues ambitieuses, il continua à employer toutes les forces du royaume contre les Maures. Toujours à la tête de ses armées, Ferdinand se distingua autant par sa prudence que par sa valeur; il sut aussi se signaler par quelques traits de générosité et de clémence envers ses ennemis, traits d'autant plus remarquables, qu'ils ne semblaient pas trop s'allier avec la sévérité de son caractère. Il assiégeait la ville de Ronda; son artillerie avait détruit les tours, les murailles, une grande partie de ses édifices, et les habitants se défendaient encore avec ce courage obstiné qu'inspire le désespoir. Ferdinand avait juré de les passer tous au fil de l'épée s'ils tardaient encore à se rendre. On emporte enfin la ville d'assaut; tous allaient périr, lorsque le roi, voyant ces guerriers couverts de blessures, ces enfants en pleurs, ces femmes désolées, empêcha aussitôt le carnage, permit aux vaincus de se transporter en Castille avec leurs familles et les biens qu'ils pourraient emporter, leur laissant en même temps le libre exercice de leur religion. Il usa de la même clémence envers les autres places qui lui opposèrent une égale résistance. Cependant ce fut au siége de Malaga qu'il faillit être assassiné avec la reine son épouse. Parmi les prisonniers qu'on avait faits dans une des fréquentes sorties des Maures, il s'en trouva un qui demanda avec instance d'être présenté au roi, s'engageant de lui découvrir le moyen de prendre la place. On le conduit au quartier du monarque, et on le fait entrer dans la tente d'une dame de la reine, qui dans ce moment jouait aux échecs avec le

(1) Les Beaumont, soutenus par madame Madeleine, mère de la reine dona Catherine, souhaitaient que cette reine épousât Jean d'Albret. Les Gramont (les Espagnols disent *Agramont*), ayant à leur tête le maréchal Leria, voulaient l'unir au prince don Jean de Castille.

de Bragance. Le Maure les pre-
pour Isabelle et Ferdinand tira
sous son *albornoz* (1) un court
rre, dont il frappa à la tête
nce de Bragance. Il réservait
ame le même sort, mais on se
ur lui, et on le mit en pièces.
nt que Ferdinand volait de vic-
n victoire, des troubles s'éle-
dans l'Arragon. L'établissement
quisition à Sarragosse, en 1484,
t pu s'effectuer aussi facilement
'était opéré à Séville, trois ans
avant. Les Arragonais avaient
roi plusieurs offres considéra-
afin d'en être délivrés. Exaspé-
r ses continuels refus et par un
e violence que venait d'exercer
nd-inquisiteur, quelques sédi-
'assassinèrent dans l'église cathé-
La fuite seule put les soustraire
pplice qu'ils méritaient. Ferdi-
informé de cet attentat court à
gosse, et, malgré la résistance
s les habitants, nomme aussitôt
uvel inquisiteur, et rétablit ce
al, qui devint plus redoutable
. Plusieurs places de la Navarre
uaient à être occupées par des
dévoués au roi d'Espagne, lors-
ean d'Albret vint le trouver, à
sion de la guerre qui s'était allu-
ntre le roi de France et le duc
etagne. Jean d'Albret, désirant
er la fille du duc, voulait enga-
rdinand à s'allier avec lui au roi
varre, le priant en même temps
endre ce royaume sous sa pro-
. L'Arragonais accéda facile-
à cette démarche, lui promit son
nce, et il ordonna à don Jean
de rendre toutes les places qu'il
ait dans la Navarre ; d'Albret
très satisfait du bon accueil et
des promesses de ce souverain. Ce seul trait peut faire juger de toute l'habileté de la politique de Ferdinand, cachée sous le voile de la justice et de l'amitié. En ménageant, par son appui, de nouveaux ennemis à la France, il la réduisait à ne pouvoir opposer qu'une faible résistance à ses projets de recouvrer le Roussillon, et en rendant les places qui appartenaient au roi de Navarre, il l'endormait dans une trompeuse sécurité, et par cette protection simulée se préparait une conquête plus facile, lorsque le temps serait venu d'accomplir ses desseins. La guerre de Grenade semblait toucher à sa fin, par les rapides progrès que les Espagnols avaient faits dans ce royaume. Cependant il paraît que cette entreprise, aussi glorieuse qu'intéressante, aurait été abandonnée, sans la fermeté et la constance d'Isabelle. Le soudan d'Égypte députa deux religieux de Jérusalem, pour signifier aux deux rois (c'est ainsi qu'on nommait Ferdinand et Isabelle), que s'ils ne renonçaient à la conquête de Grenade, il traiterait les chrétiens, qui étaient en grand nombre dans ses états, comme ennemis de son pays et de sa religion. Ferdinand, ne put entendre sans frémir cette terrible menace; mais, rassuré par les conseils et par le courage de son épouse, il envoya dire au soudan que, s'il osait causer le moindre mal aux chrétiens de ses états, il ne garderait plus à son tour de modération envers les mahométans, et les condamnerait à la mort ou à l'esclavage. Heureusement ces menaces, de part et d'autre, n'eurent aucun effet. Le roi d'Arragon s'avançait toujours vers Grenade, qui obéissait dans ce moment à un nouveau souverain (*Voy.* Boabdil), dont le parti avait d'abord prévalu sur celui de Zagal, qui ne

(1) *albornoz* est un manchon à capuchon, fait de chèvre, tout d'une pièce, encore en usage chez les Mahométans des côtes d'Afrique.

possédait que deux places fortes, les seules qui restassent à conquérir à Ferdinand pour arriver jusqu'à la capitale; jugeant toute défense impossible, il alla au-devant du vainqueur pour lui en remettre les clefs; lorsqu'il aperçut Ferdinand, il descendit de cheval, et voulait lui baiser les mains; mais ce prince s'y refusa, et ayant fait remonter à cheval le roi maure, il l'embrassa affectueusement, et le mit à ses côtés. Il lui assigna une ville et quelques places voisines, avec 3000 vassaux et 6 millions de maravédis de revenus. Zagal, préférant dans la suite passer en Afrique, reçut en argent le fond de ces revenus. Après avoir conquis trente places fortes et autant de villes, outre celles qui s'étaient rendues sans résistance, Ferdinand se trouva enfin campé dans les environs de Grenade. Toute la fleur de la noblesse espagnole se trouvait réunie sous ses drapeaux et ceux d'Isabelle, et chaque guerrier se signalait par de nombreux exploits. Ce fut dans ce siége fameux que le grand Gonsalve de Cordoue fit ses premières armes, et ce fut là qu'Isabelle déploya toute la grandeur et l'énergie de son caractère (*V.* Gonsalve et Isabelle.) Enfin, après un siége long et terrible, Grenade se rendit le 25 novemb. 1491, et les deux *rois* y firent leur entrée le 6 janvier suivant. Boabdil fut traité avec la même considération que son oncle Mahomed-el-Zagal. Cette glorieuse expédition mit fin à la domination des Maures en Espagne, et valut à Ferdinand le surnom de *Catholique*, qui lui fut donné par le pape Innocent VIII, et confirmé par Alexandre VI (1). Dans cet intervalle, pour consolider la paix avec le Portugal, on avait marié l'infante dona Isabelle avec le prince héritier de cette couronne. Débarrassé de la guerre de Grenade, Ferdinand ne s'occupa dès-lors qu'à se ménager de puissantes alliances pour agir contre la France, dont les armées commençaient à faire de grands progrès en Italie. Maximilien, roi des Romains, lui avait fait dans un temps des offres très avantageuses pour s'assurer son amitié; Ferdinand, à son tour, lui envoya une ambassade pour former avec lui une ligue contre Charles VIII, roi de France, et négocier le double mariage du prince don Jean avec la princesse Marguerite, et de l'archiduc Philippe avec l'infante dona Jeanne. En même temps, il députa des ambassadeurs à Henri VII, roi d'Angleterre, pour le faire entrer dans cette ligue, par le moyen du mariage du prince de Galles avec l'infante dona Catherine de Castille. Ce fut dans cette année 1492, que la reine Isabelle, pressée par les instances réitérées de Colomb, auxquelles Ferdinand n'avait jamais voulu accéder, lui fournit une somme de 17,000 ducats et trois petits bâtiments pour aller à la découverte du Nouveau-Monde. (*Voy.* Colomb.) Dans cette même année fut rendu le fameux édit contre les juifs, et il sortit d'Espagne plus de 10,000 de ces malheureux, c'est-à-dire, tous ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême. L'affaire du Roussillon et de la Cerdagne tenait fort au cœur à Ferdinand. Le Père Mauléon et l'évêque d'Alli avaient fait entendre à Charles VIII que Louis XI son père n'avait reçu ces contrées qu'en engagement du roi don Jean, pour les frais de la guerre qu'il eut à soutenir contre les Catalans rebelles; et que ces frais ayant été déjà payés, il ne pouvait plus retenir ce

(1) Ce surnom avait déjà été donné à Recarède, pour avoir ramené à la foi de l'église les Goths qui étaient ariens. Alphonse Ier. avait aussi porté ce titre. Léon X le confirma de nouveau en faveur de Charles-Quint et de ses successeurs.

vec justice. Charles VIII con-
à entrer en accommodement
erdinand; mais la négociation
ntôt rompue, et suivie d'une
qui dura près de deux siècles,
init qu'à l'extinction de la dy-
régnante en Espagne. Cepen-
voyant les immenses prépara-
Ferdinand, Charles VIII, mal-
pposition des seigneurs de sa
du parlement de Paris, res-
s comtés de Roussillon et de
ne, que la France ne reprit
us Louis XIV. N'ayant rien à
re de la Navarre, puisque ce
ne était sous sa protection im-
e, Ferdinand était allé à Barce-
pour être plus près des états
clamait. Pendant son séjour dans
ille, il manqua d'être assassiné
seconde fois. Tandis qu'il sor-
palais de justice, où il s'était
à entendre les plaintes de ses
un Catalan lui donna un coup
nard, qui ne le blessa qu'à l'o-
L'assassin était un fou, qui dé-
ans les tourments que le diable
it suggéré que le royaume lui ap-
it de droit, et qu'il en serait le
ussitôt qu'il aurait tué le roi. Ce
alla bientôt après prendre pos-
de ses nouveaux domaines,
squels il laissa une forte gar-
Tout paraissait concourir à
spérité de l'Espagne et à la
Isabelle et de Ferdinand. Co-
ayant découvert l'île Hispa-
était de retour de l'Amérique
493), et apportait avec lui
rande quantité d'or et d'ar-
Alphonse de Lugo, de Sé-
qui avait contribué avec Pierre
a à la conquête des Canaries,
de s'emparer de l'île de Palma.
s rois d'Espagne, en moins de
ns, se virent possesseurs de
ouveaux royaumes, tandis que
Colomb, retourné en Amérique, leur préparait la conquête de ce vaste continent. Mais il était réservé à Ferdinand d'acquérir encore un autre royaume, qui, en augmentant sa puissance en Europe, flattait davantage son ambition. Les seigneurs napolitains, poussés à bout par la tyrannie de Ferdinand Ier., étaient partagés en deux partis; les uns, réfugiés en France, tâchaient de décider Charles VIII à entreprendre la conquête de ce royaume; les autres sollicitaient pour le même objet le roi d'Espagne; mais celui-ci se contenta de répondre qu'il ne saurait se décider à dépouiller un ami et un parent (le roi de Naples étant sorti de la maison d'Arragon); il ajouta même : « qu'il » ne consentirait jamais qu'aucun sou- » verain s'emparât du royaume de » Naples. » Ainsi Ferdinand, en habile politique, tout en paraissant défendre une juste cause, se réservait le droit de rompre le traité de paix qu'il avait avec la France, et de s'opposer à son agrandissement. Charles VIII pénètre en Italie, enlève plusieurs places au Saint-Siége; le pape, le duc de Calabre arment chacun de son côté pour aller s'opposer aux troupes victorieuses du monarque français. Ferdinand lui envoie Antonio Fonseca, pour lui signifier qu'il eût à se désister de la conquête du royaume de Naples, et à rendre à l'église les places dont il s'était emparé; qu'autrement il se croirait dégagé de la paix faite par le traité de Roussillon, et lui déclarerait ouvertement la guerre. Fonseca trouva Charles VIII à Rome, où il avait fait son entrée. Mais ce monarque n'ayant eu aucun égard à cette sommation, Fonseca déchira en pleine assemblée les articles de la paix existante entre les deux souverains. Cette action irrita tellement les seigneurs français, qu'ils

l'auraient tué sans l'intervention du roi. Ferdinand, ayant appris le mauvais succès de son ambassade, pourvoit à la sûreté du Roussillon, s'assure de différents points dans la Navarre, et entre en France avec une puissante armée. Il envoie en même temps en Italie Gonsalve de Cordoue, avec 6000 hommes d'armes. Charles avait déjà battu le roi de Naples et ses alliés, et s'était rendu maître de la capitale; mais les Français (selon tous les historiens) y commirent tant d'excès, que pour éviter la mort ils furent contraints de sortir de la ville. En peu de temps, Gonsalve avait soumis une grande partie des places que les Français occupaient, et il avait rétabli le roi de Naples sur son trône; mais la bataille de Seminara, livrée contre l'avis du *grand capitaine*, rendit de nouveau Charles VIII maître de ce royaume. Dans le Roussillon, le gouverneur don A. Henriquez avait porté le ravage jusqu'aux portes de Narbonne. Une autre armée espagnole allait faire une irruption du côté de la Guienne; mais, à l'invitation de Charles VIII, Ferdinand consentit à une suspension d'armes de trois mois, suspension cependant qui ne comprenait que la guerre de France. On se battait toujours avec fureur en Italie. Le roi de Naples, accablé des fatigues de la campagne, mourut à Monte-de-Somma, et nomma pour successeur à la couronne son oncle don Frédéric d'Arragon. Celui-ci vit en peu de mois, par les talents du grand capitaine, son royaume délivré de ses ennemis; mais il ne jouit pas long-temps de cette possession. La trêve entre la France et l'Espagne allait expirer, et Charles VIII se préparait à porter ses armes contre le Roussillon, lorsqu'il mourut à Amboise, le 7 avril 1498. Son oncle lui succéda, sous le nom de Louis XII. Pendant ce temps, les rois d'Espagne étaient dans l'affliction; ils avaient perdu le prince don Jean leur fils, l'héritier de tant de couronnes, ne laissant point d'enfants de son mariage avec madame Marguerite, fille de Maximilien. La conquête de Melille en Afrique, qu'ils venaient de faire, n'avait pu soulager leur douleur. L'Espagne, pendant quelque temps, jouit d'un peu de tranquillité. Louis XII, en montant sur le trône, avait conclu avec Ferdinand un traité d'alliance; cependant le monarque français, héritier des grands projets de son prédécesseur sur l'Italie, avait soumis Gênes, le duché de Milan, et s'étant ligué avec les principales puissances de l'Italie, il se préparait à conquérir le royaume de Naples. Ferdinand, alarmé de ses progrès, chercha inutilement, par ses ambassadeurs, à le détourner de cette dernière entreprise. Après plusieurs débats, ces deux souverains convinrent de se partager le royaume de Naples; mais ce traité resta secret pendant quelque temps, et on en remit l'exécution à un moment plus favorable. Sans chercher à excuser la conduite de Ferdinand avec son parent le roi de Naples, on doit croire qu'il s'était élevé entr'eux quelque sujet de mécontentement. Au milieu de leurs débats, Frédéric croyant se ménager un allié sûr et un ami, s'était entièrement abandonné à la protection de la France. Cependant le roi catholique n'était pas sans inquiétude dans ses propres états. Les Maures qui demeuraient dans la Castille s'étaient révoltés; ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Alpuxarras portaient la désolation dans les villes voisines. Le roi ayant puni les premiers, marcha contre les seconds, et parvint, non sans peine, à les faire rentrer dans leurs rochers, où ils furent long-temps inex-

ples. Ce fut par un effet de cette , qu'on proclama, en 1501, le en vertu duquel tous les s devaient se faire chrétiens ou lu royaume. Dix mille reçurent ième, et près de cent mille fa- re réfugièrent en Afrique. Pen- temps, Louis XII s'était rendu du duché de Milan. Le roi de commença alors à craindre es propres états, et envoya im- le secours du roi d'Espagne ; 'erdinand ne lui répondit qu'en généraux. Le grand capitaine Syracuse depuis son heureuse tion contre les Turks. C'est dans rille qu'il reçut l'ordre d'aller rer de tout ce qui était échu à and dans le partage du royau- Naples, ce monarque le nom- vice-roi des Calabres et de la . Les Français et les Espa- ccupèrent bientôt tous les états ains. Le roi Frédéric, ne pou- compter sur les secours de and, ni sur la protection de XII, se retira en France, dou- it malheureux de se voir ravir onne par un parent et par un Mais les deux conquérants ne ent pas à se brouiller au sujet x provinces, la Basilicate et la nate, dont les Français deman- la cession. Ferdinand voulait peler à la décision du pape ndre VI); mais Louis XII crut faire en se rapportant à la dé- des armes. La guerre recom- sur les frontières du Roussil- es Français assiégent Salces ; and vole au secours de cette la délivre, entre en France, e le ravage dans le Languedoc. ève est conclue pour ne s'occu- ue des affaires de Naples, où se battait pas avec moins d'a- ment ; les Français et les Espa- gnols y faisaient des prodiges de valeur ; mais tous les efforts du duc de Nemours et du marquis de Mantoue ne pouvaient lutter contre les talents du grand capitaine ; les batailles de Cerisoles et du Garigliano rendirent Ferdinand maître paisible du royaume de Frédéric. Cette conquête fut terminée en 1505. On ne fit à ce sujet aucune réjouissance en Espagne, où l'on pleurait encore la mort de dona Isabelle, arrivée le 27 novembre 1504 (*Voy.* ISABELLE.) Cette princesse avait laissé héritière des royaumes de Castille et de Grenade sa fille dona Jeanne, dite *la folle*, mariée à l'archiduc Philippe, et après elle don Carlos, son petit-fils. Ferdinand s'était aussitôt dépouillé du titre de roi de Castille, et avait fait proclamer sa fille dona Jeanne ; mais, attendu la faiblesse d'esprit de cette princesse, les états le déclarèrent régent du royaume. L'empereur et son gendre lui causaient cependant les plus vives inquiétudes. Le premier réclamait la régence de la Castille, comme aïeul paternel de l'héritier mâle, le prince don Carlos ; et l'archiduc prétendait y gouverner en souverain. Les grands d'Espagne étaient eux-mêmes partagés en deux partis. Toute l'habileté de Ferdinand suffisait à peine pour s'opposer à tant d'ennemis de son pouvoir. Afin de mieux leur résister, il demanda à Louis XII la main de Germaine de Foix, sa nièce. Louis la lui accorda, en se désistant de toute prétention au royaume de Naples, et il lui promit son secours contre l'empereur et l'archiduc Philippe. Ce mariage, qui mit le sceau à la politique de Ferdinand, fut conclu le 14 mai 1506 ; il mit de grands obstacles aux prétentions de l'empereur, et il alarma vivement l'archiduc. Mais ne voulant pas exciter de

nouveaux troubles dans le royaume, Ferdinand le reconnut, devant les états comme roi de Castille. Après cette cérémonie, il partit pour aller visiter ses nouvelles possessions de Naples. Depuis long-temps il nourrissait des soupçons sur la fidélité de Gonsalve; Prosper Colonne, rival de ce grand homme, n'oubliait aucune occasion de les alimenter; il lui faisait craindre que cet illustre guerrier, devenu l'idole des grands et du peuple, ne s'emparât de la couronne qu'il lui avait conquise. Dans son trajet, Ferdinand s'arrêta au port de Gênes. Cette république avait cherché, dans un autre temps, à entrer sous sa domination; elle était alors au pouvoir de la France. Le roi catholique eut la délicatesse de ne pas vouloir y entrer, malgré les instances des Génois. Tandis qu'il était dans le port, il reçut la nouvelle de la mort de son gendre, ainsi que les sollicitations des grands, pour le prier de reprendre le gouvernement de la Castille. Rendu à Naples, il eut tout lieu de se convaincre de la fidélité du grand capitaine, et ayant convoqué une assemblée générale, il y fut reconnu roi des Deux-Siciles. Il restitua aussitôt aux seigneurs qui avaient suivi le parti de la France tous leurs domaines, et grâce à cet acte de clémence ou de justice, et aux aimables qualités de la reine son épouse, il parvint à se faire aimer de ses nouveaux sujets. Maximilien, qui voulait le détacher de l'alliance de la France, lui envoya une ambassade pour lui donner le titre d'empereur d'Italie, offrant de le soutenir avec toutes les forces de l'empire. Ferdinand crut devoir se refuser à ces propositions. Ayant réglé les affaires de son nouveau royaume, il s'en retourna en Espagne, emmenant avec lui le grand capitaine, que son caractère ombrageux ne lui permit pas de laisser dans un pays où il savait que ce héros était adoré. Arrivé à Savone, il eut avec Louis XII une entrevue, dans laquelle il paraît que furent jetés, sous la direction du roi catholique, les fondements de la fameuse ligue de Cambrai. La reine Jeanne, instruite de l'arrivée de son père en Espagne, alla à sa rencontre, faisant porter devant elle le corps de son mari, dont elle n'avait pas encore voulu se séparer. Quand cette princesse vit son père, elle se jeta à ses genoux, et le pria de se charger en tout et pour tout du soin de la monarchie. De retour dans ses états, il n'y trouva que désordre et tumulte parmi les grands. D'abord il eut quelques démêlés avec Gonsalve, au sujet des dépenses qu'avait occasionnées la conquête du royaume de Naples. Ce brave espagnol n'avait plus sa meilleure protectrice, la reine Isabelle, et il ne pouvait compter que sur l'ingratitude de son maître. Le marquis de Pirego, son neveu, qui avait insulté les commissaires royaux et excité la ville de Cordoue à la révolte, fut exilé. Ferdinand s'empara ensuite des terres du duc de Medina-Sidonia, qui prétendait rentrer à force armée en possession de Gibraltar, après la cession faite par son père au roi catholique. Plusieurs seigneurs de l'Andalousie s'étaient aussi armés contre leur souverain pour défendre ce qu'ils appelaient leurs prérogatives et leurs droits. L'empereur Maximilien ne pouvait pas ignorer ces mouvements; il n'avait oublié ni les refus de Ferdinand, ni ses prétentions à la régence de Castille. Voulant attirer les seigneurs dans son parti, il leur avait envoyé le marquis de Guevara, attaché à son service; mais le marquis, déguisé en domestique, fut découvert et arrêté. Gonsalve impliqué, quoique innocemment,

ette fâcheuse affaire, fut désor-
out-à-fait perdu dans l'esprit du
se retira dans ses terres, où il
t de chagrin. Les grands, cernés
s les côtés, manquant d'appui,
obligés de se soumettre et d'im-
la clémence du roi. Il leur par-
, et pour faire preuve de leur
, ils allèrent, par son ordre,
r des côtes d'Espagne les Maures
que, qui y exerçaient les plus
brigandages. Débarrassé de
ns, réconcilié avec Maximilien,
s un parfait accord avec Louis
Ferdinand fit publier dans la
rale de Valladolid, en présence
rs ambassadeurs et du nonce du
la funeste *ligue de Cambrai*,
it de nouveau en feu toute l'Ita-
but de cette ligue était de con-
les places de ce pays apparte-
à ces souverains, et occupées
armes vénitiennes. Maximilien
istait définitivement de toute
tion à la régence de Castille; le
don Carlos ne devait gouverner
ts que lorsqu'il aurait atteint sa
cinquième année, et il renon-
prendre le titre de roi du vi-
le sa mère. Ferdinand, de son
devait en toute occasion fournir
cours à l'empereur contre les Vé-
s. Ceux-ci, se voyant menacés de
parts, furent contraints de s'hu-
devant le pape et de recourir à
nand. Ils rendirent les places
occupaient dans les domaines
ples et du Saint-Siége, et alors
ux souverains se détachèrent de
e, et abandonnèrent leurs alliés.
i catholique crut s'excuser en di-
u'il ne s'en retirait *que d'après*
robation et le consentement du
fe. Rentré dans ses possessions
alie, et ayant trouvé le moyen
ndre infructueuses les menaces
s alliés, Ferdinand s'occupa de
la guerre qu'il voulait porter en Afri-
que. Sur les instances du célèbre
archevêque de Tolède (*voy.* Ximé-
nès), il avait déjà envoyé, dans les
années précédentes, une flotte pour
conquérir Marsalquivir. Le succès de
cette entreprise avait animé le zèle du
cardinal, qui insistait auprès du roi
pour qu'il poursuivît ses conquêtes
dans cette partie du monde, offrant
d'avancer les sommes nécessaires pour
équiper une flotte qui serait destinée
à la conquête d'Oran. Le roi accéda à
cette proposition, et Ximenès voulut
être de cette expédition (1509); il
avait sous ses ordres le général Na-
varro. Ayant abordé aux côtes de l'A-
frique, ils se dirigèrent vers Oran.
Les Maures, en voyant les troupes
ennemies, s'étaient préparés à une vi-
goureuse défense; mais les sages dis-
positions de Navarro, les exhortations
du cardinal qui, armé de toutes pièces,
parcourait les rangs pour encourager
les soldats, rendirent cette conquête
si facile, que ces guerriers, accoutu-
més à vaincre à la première attaque,
prirent la ville d'assaut. Ximenès re-
vint aussitôt en Espagne apporter
cette heureuse nouvelle au roi. Na-
varro ayant laissé une garnison dans
la place, alla à Iviza chercher de
nouveaux renforts, et, de retour en
Afrique, il conquit Bugie (janv. 1510),
et soumit à un tribut Alger et Tunis.
Le roi Ferdinand, ayant appris tous
ces succès, prit le parti d'aller en per-
sonne en Afrique. Arrivé sur la fin de
janvier à Séville, il expédia les ordres
nécessaires pour rassembler les trou-
pes, la flotte, et tout ce qui était né-
cessaire pour la campagne. Il fit aussi
prier le roi d'Angleterre son gendre,
de lui envoyer mille archers. C'était de
nouvelles troupes dont on avait com-
mencé à faire usage dans ce royaume.
Les Maures des côtes de l'Afrique ne

purent apprendre sans effroi le grand armement que faisait le roi d'Espagne pour venir les attaquer. Le roi de Tremezen, les Maures de Mostougan, de Mançagrani et d'autres places de la Barbarie, se reconnurent ses vassaux, et s'engagèrent à lui payer un tribut. Malgré ces offres, Ferdinand allait passer en Afrique, mais les affaires d'Italie le firent renoncer à ce projet. Il existait entre le pape et l'empereur de grands différends, que la médiation de Ferdinand n'avait pu faire cesser. Outre cela, Jules II, à la tête d'une armée, s'approchait de Ferrare pour s'emparer de ce duché, possédé par la maison d'Este, que la France et l'empereur protégeaient. D'un autre côté, l'église était déchirée par les menées de trois cardinaux (Carvajal, Borgia et Briçonnet), qui, soutenus par la France et l'empereur, avaient sommé le pape de se présenter au concile de Pise (*V.* Briçonnet). Ferdinand, voyant que la France avait repris sa prépondérance en Italie, refuse d'écouter les députés que lui avaient envoyés ces trois cardinaux; il a l'habileté de détacher l'empereur de son alliance avec Louis XII, et forme bientôt contre ce monarque une ligue avec le pape, l'empereur, les Vénitiens et l'Angleterre. Cette ligue, appelée *la ligue sacrée*, fut proclamée à Rome en 1511. On lui donna ce nom, parce qu'elle devait combattre le schisme et Louis XII, que Jules avait excommunié. Le monarque français faisait toujours de rapides progrès en Italie, et les alliés perdirent en 1512 la sanglante bataille de Ravenne, où périt le brave Gaston, frère de la reine Germaine (*voy.* Gaston de Foix). Ferdinand vit alors qu'il ne pouvait éviter une guerre ouverte avec la France, et peut être ne le vit-il qu'avec plaisir. Il envoya des ambassadeurs au roi de Navarre, pour l'engager à [illegible] la *ligue sacrée*, et pour [illegible] der le passage des troupe[illegible] les, tout en exigeant q[illegible] mît en otage le prince de [illegible] fils, avec quatre forteresse[illegible] Navarre, indigné, répondi[illegible] résolu à garder la neutralité [illegible] faite. Louis XII, presqu[illegible] temps, lui demandait son [illegible] lui offrait les conditions les [illegible] tageuses. Placé entre deu[illegible] voisins, le roi de Navarre [illegible] à se décider en faveur de c[illegible] le moins exigeant et le plu[illegible] Quelque secret qu'on tînt [illegible] ne put échapper à la pén[illegible] roi catholique. Comme il [illegible] principe de prendre toujo[illegible] sur ses ennemis, à peine e[illegible] naissance, qu'il envoya le [illegible] en Navarre avec une forte a[illegible] donna en même temps qu[illegible] rât de toutes les places [illegible] Catherine d'Albret posséd[illegible] logne. Tandis que le duc [illegible] nait Pampelune, le roi d[illegible] tait réfugié en France, d'[illegible] avec un assez grand nomb[illegible] pes, commandées par la [illegible] trec, et le dauphin lui-m[illegible] après divers combats, l[illegible] déclara pour les armes [illegible] tholique, et la Navarre fu[illegible] définitivement réunie à [illegible] d'Espagne. Maître des [illegible] points, le duc d'Albe ava[illegible] généraux en Navarre pou[illegible] Anglais, qui étaient sous l[illegible] duc Dorset, et il entra av[illegible] la Guienne, où ils portèr[illegible] tation. La guerre de Nava[illegible] France, d'Afrique, les [illegible] Alpuxaras, qui de temps e[illegible] taient pour désoler les [illegible] campagnes, ceux qui vena[illegible] les côtes de l'Espagne, ta[illegible]

ıbattre ne faisaient point oublier
:in :nd les affaires d'Italie. Acca-
ır l'âge et par les infirmités, son
toujours actif songeait et pour-
t a tout. Il nomma le duc de Car-
généralissime de la sainte ligue.
ıe arrive en Italie, se présente
ıt Florence, qu'il prend d'assaut;
l'armée florentine, rétablit les
:is dans leurs biens, leurs digni-
1512), s'empare de Prato, Luc-
Arezzo, etc., et n'accorde la
à ces pays, ainsi qu'aux Floren-
qu'à condition qu'ils se mettraient
la protection de Ferdinand, et
entreraient dans la *sainte ligue.*
ınit ensuite à l'empereur et aux
iens, bat les Français, et rétablit
e dans son duché de Milan, d'où
rançais l'avaient chassé pour la
de fois. Louis XII, harcelé de
s parts, offrit au roi catholique
rève, qui fut célébrée à Madrid
e grandes fêtes. Mais les trèves
erdinand n'étaient jamais que les
-coureurs de nouvelles ruptures.
i de France se ligue avec les Vé-
ıs, toujours ennemis de l'empe-
et la guerre recommence encore
3). Les Français sont battus à
re par les Suisses et les Milanais.
ıc de Cardone porte le fer et la
ne dans les états Vénitiens, s'em-
de Vérone, de Padoue, arrive
:stre, se rend maître du châ-
il bombarde Venise, se retire,
combattre le général Alviano,
met en déroute, avec ses Véni-
. Le roi de France se hâte de
la paix avec Ferdinand, qui aban-
e encore ses alliés, après les avoir
gés dans cette guerre. Tandis
donnait un peu de repos à ses ar-
, il reçut une ambassade de la
des Abyssins, qui lui envoyait
ıorceau de la vraie croix. Le pre-
soin de Ferdinand fut de faire
examiner si l'ambassadeur était bien instruit dans les mystères de la religion. Louis XII meurt l'année suivante (1515); François Ier., son successeur, renouvelle un traité de paix avec le roi catholique; mais comme il se disposait à reconquérir le Milanais, Ferdinand parvient à se réconcilier avec l'Angleterre, et il allait, pour la quatrième fois, traverser les projets de la France, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie. Il n'avait eu de Germaine, sa femme, qu'un enfant, mort en bas âge. Celle-ci, désirant avoir un successeur à la couronne d'Arragon et des Deux-Siciles, avait fait prendre au vieux monarque un aphrodisiaque, dont les effets lui devinrent funestes. On assure que depuis cette époque il fut attaqué d'une profonde tristesse, d'évanouïssements continuels, jusqu'à ce qu'un jour, se trouvant à la chasse, il fut obligé de s'arrêter à un village nommé Madrigalejo, près de Consuegra, où il mourut, le 23 janvier 1516. Il fit sa fille Jeanne héritière de tous ses états, et après elle le prince don Carlos son fils (depuis Charles-Quint), qui était toujours resté en Flandre; il assigna à la reine Germaine 30,000 ducats par an; nomma régent de la couronne d'Arragon don Alphonse, archevêque de Sarragosse, son fils naturel, et de celle de Castille le cardinal Ximenès. Il eut de son mariage avec Isabelle, le prince don Jean, mort avant lui d'une chute de cheval; l'infante dona Isabelle, mariée en Portugal; dona Jeanne, surnommée la *Folle;* dona Marie, mariée aussi en Portugal (*voy.* EMANUEL, roi de Portugal), et dona Catherine, qui épousa Henri VIII, d'Angleterre. (*Voy.* CATHERINE, tom. VII, p. 371.) Ferdinand était grand, bien fait, il avait les traits réguliers,

le teint brun, les yeux noirs, le regard sévère et perçant; ses manières étaient aisées, mais nobles, et sa physionomie majestueuse inspirait le respect aux plus audacieux. Sa jeunesse avait été assez dissipée, et il laissa quatre enfants naturels de diverses maîtresses. Actif, infatigable autant qu'habile, son esprit vaste était capable de suivre les projets les plus étendus, mais il ne se piquait pas de tenir ses engagements. Un prince italien disait de ce monarque : « Avant » de compter sur ses promesses, il » faudrait qu'il jurât en un Dieu au- » quel il crût. » Un courtisan lui rapportant un jour que Louis XII se plaignait de ce qu'il l'avait trompé trois fois, Ferdinand répondit : « Il » en a bien menti, l'ivrogne; je l'ai » trompé plus de dix (1). » Les jugements qu'on a portés sur ce prince ont été bien différents. Ses armes avaient nui aux progrès de la France, qui voulait dominer toute l'Italie; après avoir engagé l'Angleterre à s'armer contre les Français, il l'abandonna pour conclure une paix avantageuse : il ne pouvait guère être aimé chez ces deux nations, et les Français comme les Anglais l'appelèrent *perfide*. Les Italiens le voyant se ranger toujours du parti de l'église, crurent lui rendre justice en lui décernant le titre de *pieux*, et les Espagnols l'appelèrent avec raison *le prudent* et *le sage*, puisqu'ils lui durent leurs richesses, leur gloire et leur prospérité. Quelque tort qu'il ait eu envers les autres peuples, il est constant qu'il fut presque toujours occupé du bonheur des sien On lui reproche d'avoir établi en Es pagne un tribunal d'une sévérité exces sive à cette époque, et d'avoir, e chassant les juifs, porté un coup fu neste au commerce; mais il humili aussi la haute noblesse, fit de sage ordonnances, diminua les impôts, re forma le clergé, rendit la force au lois, et punit les magistrats prévari cateurs. Il affranchit les vassaux d Murcie et de Catalogne de la tyranni des seigneurs. Affable avec dignité, écoutait, il consolait ses sujets, e laissa plusieurs exemples de clémen et de générosité. En même temps qu faisait prospérer ses états, il les agran dissait par la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes de l'Afrique, par la décou verte du Nouveau-Monde. Si la sévèr probité peut lui reprocher une partie de ces conquêtes, il faut considérer que, placé à la tête d'un royaume nouvellement formé par la réunion de deux couronnes, qui excitait la jalou sie des autres potentats, il avait pour compétiteurs des princes puissants, la plupart habiles, et qui tous étaient dévorés de la soif de s'agrandir. Forcé de se mettre à couvert des troubles de l'intérieur, de s'opposer aux intrigues, aux entreprises du dehors, Ferdinand, avec moins de forces, mais avec plus de talents que ses rivaux, pour se maintenir dans l'équilibre, faire pencher la balance en sa faveur, pouvait-il prendre d'autres moyens que ceux de la politique qu'il avait adoptée? Il tenait dans sa main, a dit un homme d'esprit, le fil de toutes les intrigues de toutes les cours de l'Europe, et il en changea les combinaisons si fréquemment, et quelquefois si gratuitement en apparence, qu'on serait tenté de croire que souvent il y mit autant

(1) Ce fait, raconté par les historiens anglais et français, et répété par tous les biographes, n'est cependant rappelé par aucun auteur espagnol. Ces expressions triviales ne sont pas dans les manières ni dans le caractère de Ferdinand. Ce roi s'exprimait toujours avec mesure et noblesse; il trompait, mais il n'en convenait pas, même avec ses plus intimes, près desquels il était loin de déroger de sa propre dignité. Nous serions donc tentés de croire que cette anecdote est tout-à-fait apocryphe.

té que d'intérêt. Il fut perfide alliés, injuste envers le *grand* ue et envers Colomb, mais uts furent compensés par d'é- s qualités. Habile politique, trateur exact, sage législa- formateur éclairé, il créa une monarchie ; enfin il sut con- t conserver, et la postérité ra toujours Ferdinand comme grand roi de son siècle. Her- Pulgar a composé la *Cronica eyes don Fernando y dona* Sarragosse, 1567, in-fol. ; , 1780, in-fol. Ant. de Le- *Vebrissensis*) a publié *Rerum nando et Isabellâ Hispania- ibus gestarum decades duæ*, , 1545, in-fol., et Lenglet- oy dit que ce n'est qu'une tra- en beau latin de l'ouvrage pré- On trouve aussi de grands dé- ce règne dans les *Lettres de Martyr*, Alcala, 1530, in-4°. ; lam, Elzevir, 1670, in-fol. si la *Politique de Ferdinand- olique* (*V.* Gracian). Enfin lignot a donné *l'Histoire des tholiques Ferdinand et Isa-* ris, 1766, 2 vol. in-12. B—s.

DINAND VI, surnommé *le* naquit à Madrid, le 10 avril l était fils de Philippe V et de Savoie, sa première femme, sur le trône après la mort père, en 1746. Ferdinand es commencements de son r des actes de bienfaisance. Il a aux contrebandiers, aux rs, et fit rendre la liberté aux ers, spécialement à ceux qui tenus pour dettes, chargeant rier de payer leurs créanciers. satisfaction de signer la paix , qui assurait à l'infant don on frère (*Voy.* Charles III), ne des Deux-Siciles, et à l'infant don Philippe les états de Parme et de Plaisance (*V.* Philippe, Gages et Las Minas). Il donna ensuite tous ses soins à la prospérité de ses états. Secondé par un habile ministre (*Voy.* Ensenada), il réforma les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, qui était dans la décadence la plus absolue depuis le règne de Charles II. Il abolit le tribunal de la Nonciature, qui faisait passer à Rome des sommes considérables, et obtint le droit de nommer à plusieurs évêchés et bénéfices consistoriaux, dont la nomination avait jusqu'alors appartenu au St.-Siége. Il encouragea l'agriculture le commerce, les arts, et par ses soins paternels et la sage direction de son ministre, on vit bientôt refleurir les campagnes, s'établir dans plusieurs villes des manufactures en tout genre, et les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Les sciences et les lettres reprirent un nouvel essor. Ferdinand dota plusieurs universités, en créa d'autres, et assigna des récompenses au mérite et aux talents. Par malheur ce bon monarque avait toujours été d'une santé chancelante, ce qui l'empêcha de réaliser tous ses projets pour le bien de son royaume. Il était fréquemment dominé par une humeur noire qui faisait quelquefois craindre pour ses jours. Dans un de ces accès, les remèdes de l'art ne produisant sur lui aucun effet salutaire, il dut son rétablissement aux charmes du chant du fameux Farinelli (*Voy.* Farinelli). Depuis ce moment il prit du goût pour la musique, qui semblait seule apporter quelque soulagement à ses maux. D'après les insinuations de Farinelli, il fit bâtir un superbe théâtre dans son palais du Buen-Retiro, où les plus habiles chan-

teurs de l'Italie furent appelés. On n'épargna aucune dépense pour rendre les spectacles dignes de la magnificence du monarque, et du bon goût de Farinelli, qui en était le directeur. C'était le seul délassement que Ferdinand se permît. Les mœurs de ce roi furent toujours pures. Quoique d'un abord sévère, son caractère était doux et affable. Pendant son règne on n'eut à lui reprocher aucune injustice. Ses infirmités s'agravant de jour en jour, il était enfin tombé dans un état peu différent de la démence. Aimé de ses sujets, chéri de tout ce qui l'entourait, il mourut à l'âge de quarante-six ans, le 10 août 1759, sans laisser de postérité de son mariage avec Marie-Thérèse de Portugal, qu'il avait épousée en 1728. On trouva dans le trésor royal 10 millions (50 millions de liv.), fruit de sa sage économie. L'état d'aliénation d'esprit où l'on avait vu le roi, donna lieu au bruit que sa mort n'était que supposée. On croyait que la reine douairière (Elisabeth Farnèse, deuxième femme de Philippe V), voyant son beau-fils dans l'impossibilité de gouverner, avait secrètement obtenu des cortès et des grands, qu'on appelât au trône Charles son fils, alors roi des Deux-Siciles: que tandis qu'on célébrait les funérailles de Ferdinand, pour en imposer au peuple qui le chérissait, et n'aurait souffert aucun changement, on l'avait transporté à un lieu de plaisance (la Casa-de-Campo), où il avait vécu encore quelques années renfermé dans un couvent. On ajoutait aussi que Charles III, quand il fut monté sur le trône, se dérobait à sa suite lorsqu'il chassait dans le voisinage, et que quelques curieux de la cour l'ayant suivi, sous un déguisement, l'avaient eux-mêmes vu entrer dans le jardin du couvent de la Casa-de-Campo, et là, s'entretenir avec son frère, et qu'i pas tardé à reconnaître Quoi qu'il en soit de la fait, il fut un secret po grande partie de la nation; cet article peut cepend qu'il l'a entendu confirmer par trois anciens seigneur de Ferdinand VI.

FERDINAND, infant, ques II, roi d'Arragon, n lence, en 1228. Par la dis de son vivant, son père ava ses enfants, il lui était éch les états de Roussillon, d de Conflant et de Montp ce partage ne servit, com ordinairement, qu'à mettr sion parmi tous les princ mille royale. Don Ferdina geait aucun moyen pour i roi contre son frère, et ce tendait qu'une occasion fa se rendre maître des état val. Les représentations, les menaces, les punitions que ne purent jamais par blir la paix entre ses de tous les deux avec un ca lent, ambitieux et vindica insinué a don Pèdre que nand entretenait des corr avec le roi de Sicile et q gueurs français qui deva s'emparer des domaines d Celui-ci forme alors le ôter la vie, et charge d'exécuter ce crime. Don en est averti, et va dema au roi. Jacques II se cont ler ses fils à Valence, et jurer, devant les évêques ciliation qui ne fut qu'ap de temps après, don Pè main armée dans les états dinand, et s'en empare. outré par cette agression,

ce que semblait lui rendre son
e ligue contre lui avec les sei-
catalans révoltés. Don Pèdre,
côté, se met à la tête des sei-
arragonais : il défait et pour-
n Ferdinand, qui est contraint
réfugier au château de Pomar;
cerné de toutes parts, il se dé-
n paysan et veut chercher son
ans la fuite : il tombe malheu-
ent entre les mains des soldats
Pèdre, qui ordonne aussitôt
e jette dans la rivière de Cinga,
75. B—s.

DINAND, roi de Portugal, fils
rre *le Cruel*, et de Constance
tille, naquit à Coïmbre, en
A peine monté sur le trône,
a mort de son père, arrivée en
il eut à soutenir la guerre con-
nri II, roi de Castille, sur-
le Bâtard. Tandis que la flotte
ise ravageait les côtes d'Es-
Henri II portait la désolation
s états de son ennemi. Battu en
ncontres, et sur le point d'être
dans sa capitale, Ferdinand
ours au pape, qui se rendit
ur entre les deux souverains.
fut signée en 1371, à Abaya-
Portugal. Pour la rendre plus
, Henri avait offert à Ferdinand
de sa fille dona Eléonore. Ce
e aurait agrandi le Portugal de
villes importantes, qu'Henri
signées pour dot à l'infante.
and refusa ces avantages, et
près d'Henri, qui, désirant
, restitua toutes les places qu'il
nquises. La cause du refus de
and était sa passion pour Eléo-
le Méneses, qu'il prétendait
après l'avoir enlevée à don
Velazquez de Acuña, et avoir
ser leur mariage. Ce mari in-
ent outragé se retira en Cas-
il fut contraint de dévorer sa
douleur. On dit cependant qu'il porta, tant qu'il vécut, deux cornes d'argent sur son chapeau, en témoignage de l'injustice de son maître, et de l'infamie dont il l'avait couvert. Eléonore avait rendu Ferdinand père d'une fille. Ce gage de leur faiblesse n'ayant fait qu'augmenter sa passion, aussitôt qu'il eut conclu la paix avec le roi de Castille, il se décida à élever sa maîtresse jusqu'au trône. Sourd aux remontrances des grands, et insensible à l'indignation publique, il quitta tout à coup Lisbonne, passa à Oporto, où il célébra son mariage avec une pompe qui semblait insulter à l'affliction et au mécontentement de tout son royaume. De retour dans la capitale, il voulut obliger ses frères légitimés (les infants don Denis et don Jean, fils de l'infortunée Inés de Castro), de prêter hommage à la nouvelle reine; mais ils ne voulurent jamais y consentir, et se retirèrent en Castille. L'infant don Jean, frère bâtard du roi, qui s'y était également refusé, fut renfermé dans un château. Après quelques années de calme, la guerre s'alluma de nouveau entre le Portugal et la Castille. Jean Ier avait succédé à son père Henri II; Ferdinand renouvela d'anciennes prétentions sur quelques domaines dans la Castille. Les deux armées étaient déjà en présence, lorsque le Portugais offrit au Castillan des conditions si favorables, que celui-ci ne tarda pas à les accepter. Une de ces conditions portait que l'infante dona Béatrix, sa fille unique, serait mariée à Ferdinand, infant de Castille, et que leurs enfants succéderaient à la couronne de Portugal; mais, attendu l'âge trop tendre de l'infant, ce mariage n'eut pas lieu. En 1383, le roi de Portugal fut attaqué d'une grave maladie qui le conduisit au tombeau, le 20 ou 22 octobre, à l'âge de quarante-deux ans,

et après en avoir régné seize et quelques mois. Le caractère de ce roi était doux, affable; son amour effréné pour dona Eléonore lui avait fait commettre une grande faute; mais il parvint à la faire oublier par l'abondance qu'il sut introduire dans ses états, et la sagesse avec laquelle il sut les gouverner. Béatrix, sa fille, se maria avec don Jean de Castille en 1385, mais elle ne régna pas long-temps en Portugal. L'infant don Jean, frère bâtard du roi Ferdinand, fut placé sur le trône par le vœu général de la nation.

B—s.

FERDINAND Ier., roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, dit *le Magnanime*, régna de 1458 à 1494. Lorsque Alphonse d'Aragon eut achevé la conquête du royaume de Naples, et qu'il en eut réformé l'administration, de concert avec son parlement, ce corps, qu'il avait assemblé, lui demanda en 1443 de régler la succession à la couronne, et puisqu'il pouvait en disposer par droit de conquête, de l'assurer au seul enfant qu'il eût, Ferdinand, son fils naturel. Alphonse, qui aimait tendrement ce fils, accueillit cette demande avec joie; il déclara Ferdinand, duc de Calabre (c'était à Naples le titre des princes héréditaires); lui fit épouser en 1444 Isabelle de Clermont, nièce de Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, et il engagea le pape Eugène IV à légitimer Ferdinand, et à le reconnaître comme héritier du royaume. Alphonse mourut le 27 juin 1458, et Ferdinand, alors âgé de trente-quatre ans, fut reconnu sans difficulté par le royaume de Naples, quoique son caractère dissimulé et cruel lui eût déjà fait beaucoup d'ennemis; mais les Napolitains aimaient mieux avoir un mauvais roi que de passer sous le sceptre de Jean, roi de N
frère et héritier d'Alphonse,
voir leur patrie réduite en p
du royaume d'Aragon. Bientô
vrai, ils se repentirent de ce
et dès l'année suivante, ils in
Jean d'Anjou, fils du roi René
de Provence, à venir disputer
ronne à laquelle ses ancêtres
tous prétendu, sans pouvoir
la porter. Jean-Antoine Orsini
du roi, embrassa le premier
de son rival; un grand nom
barons imitèrent son exemple
révolte pouvait devenir généra
dinand s'avança à la rencontre
ennemis; il les joignit à Sarn
juillet 1460, mais il y fut ba
son imprudence: son armée
persée; une autre armée qui c
tait pour lui dans la Pouille,
faite le 27 juillet; ses finances
réduites à un état si déplorabl
la reine Isabelle sa femme, p
procurer quelque argent et qu
effets d'équipement, fit elle-
avec ses enfants, une quête d
rues de Naples. François Sforc
de Milan, et le pape Pie II, c
leur politique intéressée à s
Ferdinand; ils lui envoyère
puissants renforts. Scanderbeg,
ros de l'Albanie, traversa l'A
que pour venir combattre da
armée, par reconnaissance p
mémoire d'Alphonse, et le 1
1462, Ferdinand remporta
Troia, sur le duc Jean d'Anjou
victoire qui rétablit ses a
Bientôt après il fit la paix avec
Antoine Orsini, prince de Ta
et le plus puissant baron du roy
dès-lors seulement il put se dir
sur son trône. Orsini mourut
suivante, et le roi recueillit s
succession en vertu d'un testam
probablement était supposé. Ap

luc d'Anjou, eut été forcé de
en 1464 le royaume de Na-
il avait défendu pied-à-pied,
ind commença d'exercer ses
ices contre tous ceux qui
embrassé le parti angevin. Il
ver, au mépris de sa parole,
de Sessa et ses fils, qu'il
n prison jusqu'à leur mort.
hison envers Jacques Picci-
Voy. Piccinino), fut plus
ie encore. Ce grand général
nu à sa cour, muni d'un sauf-
. Le roi, qui l'avait appelé
plus vives instances, l'avait
ec affection, et lui avait donné
t tout un mois des fêtes bril-
tout à coup il le fit arrêter
palais, et étrangler dans sa
Tous les ennemis de Ferdi-
irent successivement en butte à
idie et à sa cruauté. La part
monarque prit en 1478 à la
tion des Pazzi contre les Mé-
t assez connaître que sa poli-
térieure n'était pas plus irré-
ble. Cependant Laurent de Mé-
i voyait la république floren-
posée aux plus grands dan-
r l'attaque du roi de Naples,
confier à la générosité et plus
à la politique d'un ennemi
erfide, et son espérance ne
t trompée. Il se rendit à Na-
1479, et il conclut avec
nd une paix qui servit les
ce dernier (*V.* Laurent de
s.) La prise d'Otrante par les
le 21 août 1480, en même
s'elle répandit la terreur dans
Italie, arrêta quelque peu les
ambitieux de Ferdinand. Cette
reprise le 10 septembre de
suivante par son fils Alphonse
duc de Calabre. Cet exploit,
vait Naples et l'Italie de l'in-
des musulmans, semblait fait
pour attacher les peuples à l'héritier de la couronne, mais Alphonse, à tous les vices de son père, joignait une débauche honteuse et un orgueil insupportable. Les barons du royaume voyant approcher le moment où il monterait sur le trône, prirent tous les armes en 1485 contre le père et contre le fils. Ils étaient secondés par le pape Innocent VIII, les Vénitiens et les Génois. Ferdinand obtint d'eux la paix en accordant aux barons révoltés et à leurs alliés tout ce qui lui était demandé; puis aussitôt que les armées ennemies se furent retirées, il fit saisir tous ceux qui l'avaient attaqué, confisqua leurs biens, et fit trancher la tête à plusieurs d'entre eux. Le pape également trompé, après d'inutiles réclamations, excommunia Ferdinand en 1489. Cependant l'Italie retentissait déjà des préparatifs de guerre que faisait Charles VIII de France pour conquérir le royaume de Naples, sur lequel René d'Anjou lui avait cédé tous ses droits. Ferdinand, pour se défendre, s'était réconcilié avec le pape Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII; mais ce monarque mourut avant d'être attaqué, le 25 janvier 1494, à l'âge de soixante-dix ans, emportant la haine de ses sujets, et ne pouvant exciter de regrets que par la comparaison qu'on faisait de lui avec son fils et son successeur, Alphonse II, qu'on haïssait davantage encore. S. S—r.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II, et petit-fils de Ferdinand Ier., régna en 1495 et 1496. Ferdinand II, avant de monter sur le trône, fut envoyé en 1494 par son père dans la Romagne; il devait en chasser les garnisons des Visconti, et fermer, s'il était possible, la route de Naples aux Fran-

çais que conduisait Charles VIII. Mais Ferdinand arriva trop tard, et son armée était trop faible pour tenir tête à d'aussi redoutables adversaires. Il fut obligé de se retirer devant le duc de Montpensier, qui commandait l'avant-garde française, et d'évacuer la Romagne, sans avoir même hasardé une bataille. Cependant, à peine était-il de retour à Naples, que son père Alphonse, accablé par la haine universelle, abdiqua la couronne en sa faveur. Il espérait encore que les vertus de son fils regagneraient des cœurs aliénés par ses cruautés et celles de son père. La cérémonie se fit le 23 janvier 1495, et Alphonse s'embarqua dix jours après pour la Sicile, où il ne tarda pas à mourir. Ferdinand avait hérité d'un trône sans soldats et son père ne lui laissait point d'argent pour faire des levées. Alphonse avait emporté avec lui tous les trésors de la couronne, qu'on évaluait à 350,000 ducats. La noblesse et le peuple avaient tant de haine pour la maison d'Aragon, que toutes les grâces accordées par Ferdinand à son avènement ne furent qu'un objet de dérision. Il avait pris position avec son armée à San-Germano; mais il fut obligé de s'en éloigner une nuit, pour réprimer les mouvements séditieux de Capoue et de Naples. Quand il revint à son camp il n'y trouva plus personne; tous les soldats s'étaient débandés. Ses meilleures villes, en sa présence même, envoyèrent des ambassadeurs à son ennemi. Ferdinand jugeant toute résistance inutile, ne voulut pas causer, par une vaine opposition, la ruine de sujets qui l'abandonnaient. Il rassembla sur la place du Château-Neuf tous les habitants de Naples, prit congé d'eux avec sensibilité, les délia des serments qui les attachaient à la maison d'Aragon, e
mit de traiter avec le vain
suite il s'embarqua pour l
dis que la populace pilla
écuries. Il partit de Napl
vrier 1495, laissant des
dans le Château-Neuf et
de l'Œuf. A son arrivée
trouva le gouverneur de ce
prête à la rebellion. Les p
forteresse furent fermées
et on ne lui permit d'ent
un seul compagnon. Mais
ayant été introduit, étendit
pieds, d'un coup d'estoc,
neur infidèle, et intimid
la garnison déjà révoltée,
milieu de soldats ennemi
obéir par eux. Charles VI
que peu de mois à Naples,
pas plutôt quitté cette ville
s'apercevoir combien les
des habitants étaient change
et Gallipoli étaient restées
sance de Ferdinand. Le r
avait envoyé au secour
cousin, Gonsalve de Cord
nommait le *grand Capitai*
reprit Reggio de Calabre,
battu à Seminara par Aub
des progrès dans les prov
dionales : enfin les Napoli
mêmes rappelèrent Ferdin
rentra dans Naples le 7 j
avec environ 2,000 soldat
gea les forteresses où le
avaient garnison, et s'en re
successivement. Il obtint
d'argent et de soldats des
moyennant la cession des p
qu'il occupait le long de la
tique. Il battit le duc de
sier, qui mourut ensuite
contraignit Aubigny à
Calabre, et avant le milieu
1496, il reconquit tout son
A cette époque Ferdinand

nement de tout le monde, oi, âgé à peine de vingt- pousa sa tante Jeanne, fille and Ier., son grand-père. e avait été autorisé par le andre VI ; mais il n'en fut fatal à Ferdinand II, qui, e ses forces et de sa jeu- ourut dans les bras de son 5 octobre 1496. S. S—r.

INAND. *Voy.* Brunswick ts.

INAND DE CORDOUE, pagnol, est ainsi appelé du a ville où il prit naissance 1420. Il passait pour un dans son temps. On assure de cinq ans il savait par- lire, écrire, dessiner, et ès agréablement de la gui- dix ans il avait terminé ses latinité et de rhétorique, émoire était déjà si prodi- l'il apprenait par cœur trois re pages de Cicéron après lues une seule fois. Mais l'il lisait restait si profondé- vé dans son esprit que rien uit plus l'effacer. Son amour nde ne fit qu'augmenter avec à vingt-cinq ans il était doc- toutes les facultés, était très ns l'hébreu, le grec, le latin, possédait les mathématiques, ine, la théologie, et savait r non seulement toute la Bi- s encore les Livres de Nico- ra, de S. Thomas, de S. Bo- re, d'Alexandre d'Halès, de ristote, d'Hippocrate, de Ga- Avicenne, qu'il répétait avec p de facilité, et qu'il citait très s. Ferdinand appartenait à ille illustre, et en considéra- a naissance il dut embrasser litaire. Il servit sous Jean II lle dans les guerres contre les Maures, où il se distingua par sa valeur. Préférant bientôt la plume à l'épée, il occupa tour à tour les différentes chaires de plusieurs universités d'Espagne, et un grand nombre de disciples le suivait partout. Le bruit de sa renommée étant parvenu aux oreilles de Ferdinand et d'Isabelle, ils voulurent connaître un jeune homme qui avait servi avec honneur dans les armées, et qui semblait né pour illustrer sa patrie par son savoir. Les rois admirèrent ses talents, et lui accordèrent une pension. Dans l'année 1445 il fit un voyage à Paris, où il étonna les plus savants par l'étendue de son savoir autant qu'il se fit chérir par sa douceur et sa modestie. Il tint plusieurs séances dans l'université de cette capitale, et répondit sans hésiter aux questions les plus difficiles qu'on voulut lui proposer sur différentes matières, genre de défi dont on connaît d'autres exemples. (*Voy.* Jacques Crichton). En 1469 Ferdinand l'envoya à Rome vers le pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec tous les honneurs que ses talents méritaient. De retour en Espagne, quoiqu'il fût toujours distingué par ses souverains, il ne paraît pas qu'il ait occupé aucune place importante; on ignore même l'époque précise de sa mort, qui doit être cependant arrivée vers l'an 1480, à l'âge de soixante ans. Les vastes connaissances de Ferdinand réunies dans un seul homme, et qui auraient été admirées dans tous les temps, devaient sembler extraordinaires dans le siècle où il vivait; c'est ce qui fit naître les différents jugements qu'on porta sur cet homme rare. Les uns en parlaient comme d'un sorcier ; les autres le prenaient pour l'antechrist; quelques-uns l'approchaient avec crainte, mais tous avec respect et vé-

nération. On croyait assez généralement qu'il lisait dans l'avenir, et l'on a prétendu, entre autres choses, qu'il avait prédit la mort de Charles-le-Téméraire, tué devant Nanci. Mais on sait quelle foi on peut ajouter à ces assertions dictées par l'ignorance et le préjugé. Le journal d'un bourgeois de Paris, rapporté par Théodore Godefroy (1), ajoute encore à toutes ces merveilles « que Ferdinand était che» valier en armes, et en fait de guerre » nul plus expérimenté; qu'il se ser» vait merveilleusement d'une épée à » deux mains, et que, quand il » voyait son ennemi, il ne manquait » pas à saillir sur lui vingt ou vingt» quatre pas en un saut; qu'il savait » jouer de tous instruments, chanter » et danser mieux que tout autre, » peindre et enluminer mieux qu'hom» me qu'on sut à Paris ou ailleurs, et » certainement, dit-il, si un homme » pouvait vivre cent ans sans boire » ni manger, ni dormir, il ne sau» rait apprendre ce que ce jeune » homme sait. » Tous les auteurs espagnols qui parlent de ce savant s'accordent à dire la même chose. Il a laissé différents ouvrages: I. *De pontificii pallii mysterio;* II. *De jure beneficiorum vacantium medios fructus annatasque exigendi;* III. *De artificio omnis et investigandi et inveniendi naturâ scibilis;* IV. *An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio;* V. un *Commentaire sur l'almageste de Ptolomée;* VI. une *Préface* sur l'ouvrage d'Albert le-Grand, *De animalibus.* Ce dernier ouvrage a été imprimé à Rome en 1478, in-fol. Nous avons suivi Nicolas Antonio, *Biblioth. Script. Hisp.*, et Egasse du Boulay, *Hist. acad. Paris ad ann.* 1443. Cette dernière date nous a servi

(1) *Observations sur l'Histoire du roi Charles VI.*

à relever l'erreur de Nicol qui place son voyage à Pa 1501, ainsi que celles c biographes, qui font naîtr à la fin du 15e. siècle.

FERDINAND DE JES déchaussé, né à Ja n, e connaître de bonne heu reuses dispositions pour vint profond dans les scie gi ques, et fut très habile gues latine, grecque et h enseigna pendant long-te logie scholastique et mora sieurs provinces de l'Esp prêcha avec beaucoup de lement versé dans les let et profanes, il fut aussi sa rare éloquence, ce qui ner le surnom de *Nou sostôme.* Sa renommée pandue en Espagne, et il lement considéré que lor prochait de quelque ville, trats, le clergé, et une gr des citoyens allaient à sa le recevaient avec tous les h portes de la ville. Cepend tinctions, les éloges qu'o guait de toutes parts ne lirent jamais. Ferdinand pieux, humble et modest toujours, avec une exacte règles les plus sévères de s mourut à Grenade, en od teté, en 1644. Après T peut-être l'écrivain eccl plus fécond, au moins pa pagnols. Les bibliographes dre donnent la liste de se au nombre de quarante-hui sont perdus, d'autres se c en manuscrit chez les Baëza. On y remarque des *taires* sur plusieurs Livres et sur diverses parties de la St. Thomas; plusieurs

ogie ; quelques ouvrages histo- concernant son ordre ; deux oixante-cinq *Sermons* ; une *maire grecque*, une *Gram- hébraïque* ; la plupart de ces es sont écrits en latin, les au- espagnol. B—s.

RDINAND MARTINEZ, dit *de Parie*, carme déchaussé, naquit Astorga, l'an 1554. Il fit pro- le 10 juin 1570. Après avoir divers emplois dans son ordre, it en 1605 nommé général, et né dans le même poste en 1614. tribua beaucoup à la propaga- son ordre, fut le premier des ux qui visita les monastères de établis en France ; et les mis- ires qu'il envoya dans la Perse, lèrent les maisons d'Ispahan, iras, d'Ormus et de Bender- i. Il passa à Rome, où Ur- III le nomma son confesseur, même temps commissaire des ovinces réformées de l'ordre de nçois en Italie. Le pape, con- it les talents de ce religieux raiter les affaires les plus diffi- l'envoya en plusieurs occasions ifférentes puissances de l'Euro- rec lesquelles le P. Ferdinand a toujours à la satisfaction du , et fut partout accueilli avec ur. En 1629, il fut élu pour ième fois supérieur-général de dre, et mourut à Rome dans un ès avancé, le 23 mars 1631. sé quelques ouvrages relatifs à grégation. Il y a encore plu- écrivains de ce nom, connus fférentes dénominations.—Fer- D D'Arragon, archevêque de Sa- e, fils d'Alphonse, qui fut évê- la même église, et petit-fils de and-le-Catholique (*voy.* Fer- D V). Il était né à Madrid en fut élevé à l'épiscopat en 1539, et nommé vice-roi d'Arragon en 1560. Il aimait les belles-lettres, et s'appli- qua spécialement à l'étude de l'histoire d'Arragon. Il écrivit plusieurs volumes sur l'histoire des rois et des prélats de ce royaume, avec un Nobiliaire des plus illustres familles de Castille, d'Ar- ragon, de Catalogne et de Biscaye. Plusieurs auteurs parlent avec éloge de cet ouvrage. Ferdinand d'Arragon mourut le 20 janvier 1575. — Fer- dinand de Talavéra, de l'ordre de St.-Jérôme, naquit à Talavéra-la-Rey- na en 1445. Il fut confesseur et con- seiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, qui le consultèrent souvent dans leurs conquêtes sur les Maures, et le nommèrent évêque d'Avila. Après la prise de Grenade, il obtint l'ar- chevêché de cette ville. Il mourut en réputation de sainteté, le 14 mars 1507. On a de lui quelques ouvrages de piété. — Ferdinand de St.-Jac- ques, de l'ordre de la Merci, né à Séville vers l'an 1541, fut un des plus habiles prédicateurs de l'Espagne ; on admira son éloquence et son savoir à Rome, sous le pontificat de Paul V et à la cour des rois Philippe II et Philippe III. Il exerça les emplois les plus distingués de son ordre, et mou- rut à Séville en 1639, âgé de quatre- vingt-dix-huit ans. On a de lui deux volumes de sermons et quelques au- tres ouvrages de piété. B—s.

FERDINANDI (Epiphane), né le 2 novembre 1569, à Misagna, dans la province d'Otrante, cultiva de bonne heure la littérature grecque et latine ; il fit même des vers estimés dans ces deux langues. En 1583, il se rendit à Naples pour y faire ses cours de phi- losophie et de médecine, dont il obtint le doctorat le 24 août 1594. De retour dans sa patrie, il y exerça honora- blement sa profession, s'y maria en 1597, et fut en 1605 nommé syndic-

général. En 1616, il accompagna Julie Farnèse, princesse d'Avetraria, à Rome et à Parme. Le duc de cette dernière ville offrit à Ferdinandi une chaire de médecine, et les curateurs de l'université de Padoue lui firent les mêmes offres. Il refusa les unes et les autres, préférant à toutes les distinctions la confiance et l'estime de ses compatriotes. Il sollicita la permission de retourner près d'eux, et leur prodigua les soins les plus assidus jusqu'à sa mort, arrivée le 6 décembre 1638. Ferdinandi était un philosophe véritablement stoïque. Il apprit presque sans émotion la mort de son fils, âgé de vingt ans, et celle de sa femme, que, dit-on, il aimait tendrement. Ses ouvrages ont joui d'une grande réputation et sont encore par fois consultés : I. *Theoremata medica et philosophica, mirâ doctrinæ varietate, novoque scribendi ordine donata, et in tres libros digesta*, Venise, 1611, in-fol.; II. *De vitâ prorogandâ, juventute conservandâ, et senectute retardandâ*, Naples, 1612, in-4°.; III. *Centum historiæ, seu observationes et casus medici, omnes ferè medicinæ partes, cunctosque corporis humani morbos continentes*, etc., Venise, 1621, in-fol. Ce recueil, loué par Baglivi, est écrit d'un style tout à la fois prétentieux et incorrect. Quelques descriptions exactes sont noyées dans un fatras de commentaires surannés. L'auteur donne pour des faits incontestables les fables qu'on a débitées sur le tarentisme; IV. *Aureus de peste libellus, variâ curiosâ et utili doctrinâ refertus, atque in hoc tempore unicuique apprimè necessarius*, Naples, 1631, in-4°. On trouve dans les *Vite de' Letterati Salentini*, de Dominique de Angelis, une Notice biographique sur Ferdinandi, laquelle a été fort bien analysée par Niceron, tom. XX de ses *Mémoires*. C.

FERDOUCY (Aboul-Cacem Manssour), fils d'Ël-Hacan, fils d'Is hac Cherf-Châh, le plus grand poète de la Perse musulmane, naquit en 30 de l'hég. (916-17 de l'ère vulgaire) à Rizvân, dans le voisinage de Thous, capitale du Khorâçân. Son père était un laboureur descendant de Ahmed ël-Ferdoucy, personnage important de Sâr, autre ville de la même province, ou, suivant Daulet Châh, jardinier en chef de la maison de plaisance d'un grand-seigneur. Ce séjour charmant se nommait *Ferdous* (Paradis), circonstance qui valut au nouveau-né le surnom de *Ferdoucy* (originaire ou habitant du Paradis). Sorti par les avis du poète Açady, qui, frappé de ses précoces dispositions, avait bien voulu se charger de son éducation, soit pour se plaindre des tracasseries que lui avait suscitées le gouverneur de Khorâçân, à l'instigation de quelques poètes de la province, Ferdoucy résolut de visiter la capitale du royaume. Environné de princes qu'il avait vaincus, de savants, de littérateurs et d'artistes qu'il récompensait magnifiquement, Mahmoud, 3e. prince, mais réellement fondateur de la dynastie des Sebktéguy (*V.* Mahmoud le Ghaznevyde), étalait alors à Ghaznah tout le faste oriental et l'orgueil des conquêtes. Jaloux d'exécuter un projet formé inutilement par plusieurs de ses prédécesseurs, il avait établi une espèce de concours entre les poètes de sa cour, pour composer en vers une histoire de Perse, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la mort d'Yezdedjerd III, dernier prince guèbre de la dynastie Sassanide exterminée par les conquérants arabes. Ferdoucy s'était déjà exercé au

e plusieurs anciens héros
on prétend même que ces
à la cour, l'y avaient fait
lecture d'un épisode de
stoire de Perse, mit le
u succès, et ses rivaux
: en donnant une pièce
nacun des mille vers de
le sulthân ne se crut pas
i un poète qui avait fort
glissé des éloges, un peu
-être pour de timides
péennes : « Dès que le
ut a humecté ses lèvres
lait de sa nourrice, il
prononcer le nom de
. ». Les courtisans dé-
poètes même de la cour
obligés d'apprendre des
doucy, pour les réciter
ace éprouvait quelque mal-
it plongé dans la mélan-
ers, leur disait-il, sont le
emède que je connaisse
indispositions morales ou
. » Un jour que cet heu-
stait manifesté plus puis-
e de coutume, Ferdoucy
ez lui un certain nombre
nfermant les matériaux de
stoire de Perse, échappés
les Arabes et des Moghols.
uit accompagné d'un ordre
composer le *Châh-náméh*
des rois, avec promesse
l'or par distique. Soutenu
uste confiance dans ses
Ferdoucy accepta l'hono-
qu'on lui imposait, sans
chagrins de toute espèce
susciter la médiocrité ja-
ne son talent reconnu, et
n de ses vers le mettaient
oute critique littéraire, on
principes religieux. En
le la cour, pour se livrer
rec plus de liberté, notre
poète avait laissé le champ libre à ses ennemis. Ils en profitèrent avec tant d'adresse et de succès, qu'on vint l'arracher de sa retraite pour le traîner tout tremblant aux pieds du monarque irrité, qui lui reprocha sa prétendue hérésie, et le menaça, s'il n'y renonçait, de le faire fouler aux pieds des éléphants. Le poète, protestant de son innocence et de son orthodoxie, jura qu'il s'occupait beaucoup plus des fictions poétiques que des discussions théologiques. Il obtint son pardon et la permission de retourner dans sa retraite pour y continuer son grand ouvrage, sans être pourtant rentré entièrement en grâce. Enfin, après trente années d'un travail assidu, le 25 du mois persan d'Isfendârmeh, l'an 374 de l'hég. (le 23 février, 985 de J.-C.), ou, suivant Hadjy Khalfah, en 384 de l'hég. (994 de J.-C.) Ferdoucy polit le dernier des 120,000 vers qui composent le Châh-náméh. Il avait alors soixante-dix ans, ou seulement soixante-cinq, suivant le même bibliographe. Le monarque, dont on avait soigneusement nourri les soupçons et l'animosité, reçut ce magnifique hommage avec indifférence, et envoya 60,000 pièces d'argent au lieu des pièces d'or qu'il avait promises. On apporta cette somme à notre poète au moment où il sortait du bain; il la distribua entre les domestiques de l'établissement et les porteurs mêmes. Nous suivons ici l'opinion de Djâmy et celle de Daulet-Châh, et nous la croyons plus exacte que celle de l'auteur anonyme d'une Vie de Ferdoucy, mise à la tête de certains exemplaires manuscrits du *Châh-náméh*; celui-ci place après la présentation de l'ouvrage l'inculpation d'hérésie faite à l'auteur, et attribue à une infidélité du vézyr la substitution des pièces d'argent à celles d'or. Quoi qu'il en soit,

Ferdoucy jura de se venger d'une manière éclatante et digne d'un poète. Il composa contre Mahmoud une satire extraordinairement virulente, dont on peut voir la traduction dans le *Commentarium poëseos Asiaticæ*, de M. Jones, et dans *les Fables et Contes traduits du persan*, publiés en 1788, par l'auteur de cet article. Tous ses préparatifs de départ étant terminés, il remit cette satire soigneusement cachetée, au secrétaire intime du monarque, en lui recommandant de donner ce paquet à son maître quand il le verrait plongé dans quelque accès de mélancolie. Après avoir livré aux flammes plusieurs poëmes en l'honneur de Mahmoud, lesquels devaient servir de complément au *Châh-náméh*, il disparut, s'enfonça dans la Perse occidentale, et ne se croyant pas assez en sûreté à Ispahân, dont le gouverneur pourtant l'avait très bien accueilli, mais dépendait à certains égards du sulthân Ghaznevyde, il gagna le Mâzendéràn, avec l'intention de se rendre à Baghdâd. Il arriva en effet dans cette capitale de l'empire des khalyfes, seul, sans amis, accablé par la fatigue et par le chagrin. Un marchand qui le reconnut, pour l'avoir vu à Ghaznah, l'accueillit avec intérêt, et l'infortuné poète recouvra dans cette maison hospitalière le calme et la santé. N'étant pas moins familier avec l'arabe qu'avec le persan, il écrivit dans cette langue un éloge du vézyr du khalyfe; ses vers excitèrent l'enthousiasme de toutes les personnes distinguées de la ville : on ne se lassait pas d'admirer l'élégante et riche poésie, ainsi que l'énergique indignation d'un poète aussi avancé en âge. En lui donnant un appartement dans son palais, le vézyr lui dit : « On ne peut pas » plus cacher votre renommée que les » rayons du soleil. » Il voulut présenter lui-même son hôte au khalyfe, qui s'écria : « Ferdoucy est la merveille poé» tique de l'Asie; ses talents surpas» sent tout ce que nous avons connu » jusqu'à présent. » En même temps le Prince des fidèles fit compter à Ferdoucy 60,000 pièces d'or, somme que Mahmoud lui avait promise. Une lettre menaçante de ce dernier, que d'immenses conquêtes dans l'Inde rendaient la terreur de l'Asie, obligèrent le timide et faible Câder-Billah à se séparer de son malheureux hôte. Il l'engagea à prendre la route de l'Yémen. On lui compta 500 pièces d'or pour les frais de son voyage. Au moment de quitter Baghdâd pour se rendre en Arabie, il apprit que les amis qui lui étaient restés fidèles avaient enfin apaisé le monarque, qu'il se repentait même de son extrême rigueur. Il crut donc pouvoir retourner en sûreté dans sa patrie. Sa vigoureuse organisation l'avait rendu capable de résister aux chagrins de la disgrâce, aux fatigues de longs et périlleux voyages, il succomba sous le poids du bonheur. Peu de jours après son retour dans sa ville natale, se promenant avec un enfant qui lui récitait des vers du *Châh-náméh*, ce vénérable vieillard éprouva une indisposition qui le contraignit de retourner chez lui. Quelques heures après, il avait terminé ses souffrances et sa vie, en 411 de l'hég. (1020 de J.-C.). Au moment où son cercueil, suivi d'un petit nombre d'amis, sortait de la ville, le modeste cortége fut arrêté par une nombreuse troupe de chameaux chargés d'un riche présent, pour celui à qui la munificence ou la colère des rois était désormais indifférente. On offrit ce présent à sa fille, qui le refusa, en disant : « La fille de Ferdoucy n'a pas » besoin des présents des rois. » Les 60,000 pièces d'or, valeur de ce

rent consacrées à ériger
public dans le voisinage
re de notre poète. L'imâm
fusa d'abord de réciter les
linaires sur le cercueil
« qui avait, disait-il,
ré les Guèbres et les ido-
Lais un rêve, ou plutôt les
u'il fit la nuit suivante, le
us tolérant, et le lende-
tes de Ferdoucy reçurent
s et les prières qu'on doit à
sulmans. Au reste, des
ien plus réels, et non con-
ceux qu'il reçoit chaque
huit siècles, et qu'il rece-
l existera quelque littéra-
e Bosphore jusque sur les
nge, et même dans notre
nte. On conçoit l'impos-
onner ici une juste idée
e aussi immense que le
éh : ce n'est ni un poëme
nme le prétend l'illustre
ni un poëme historique,
oit M. Champion ; il ren-
nt de nombreux épisodes
lus riches inventions de
orientale, et des traits
l'une vérité incontestable.
ou plutôt cette série de
brasse l'espace de plus de
les guerres des Tatars
rsans en font le principal
âb (ou plutôt la dynastie
), souverain du Tourân
, voulait envahir la Perse,
il prétendait avoir des
descendant de Férydoun.
es étaient l'empereur des
lui de la Chine, tous
tous les génies et tous
s de l'Asie; il avait déjà
grands avantages, et se
uitter son trône de gla-
imats neigeux, pour s'é-
es brillants palais d'Ec-
batane et de Persépolis, sous le plus beau climat de la Perse, lorsque tout à coup parut l'invincible Roustem ; il marcha à la tête des Persans ranimés par son courage et par son exemple, les charmes des magiciens ne purent tenir contre lui; les troupes des empereurs confédérés furent battues, les barbares repoussés au fond de leurs déserts, et la guerre se termina glorieusement pour les habitants de l'Irân (la Perse). Sans prétendre établir le moindre parallèle entre une production gigantesque et même désordonnée, et le plus parfait comme le plus ancien des poëmes épiques, nous observerons que, comme Homère, Ferdoucy montre quelquefois cette imagination brillante, ce génie créateur et fécond, ce langage harmonieux et figuré, qui, à toutes les époques, et dans tous les pays constituent le véritable poète, et sans lesquels il n'existe pas de poésie. Ses caractères, moins variés que ceux de *l'Iliade*, sont largement tracés et soutenus avec vigueur. Certains combats de Roustem ne le cèdent pas à ceux d'Achille ou d'Ajax; cependant nous n'insisterons pas davantage sur ce parallèle. Ferdoucy n'avait certainement aucune connaissance des beaux poëmes grecs et latins que l'antiquité nous a transmis; mais, parmi les nombreux matériaux de l'ancienne histoire de Perse recueillis par ordre de Mahmoud, il se trouvait probablement quelques fragments de ces annales mentionnées dans l'intéressant livre d'*Esther*, et de quelques grands poëmes mythologico-historiques, semblables au *Mahâbhârat* et au *Râmayan* des Hindous. Le premier renferme, comme on sait, plus de cent mille vers, et le second plus de trente mille. Peut-être Ferdoucy s'est-il quelquefois borné à transcrire en vers persans plusieurs de ces frag-

ments, et nous serions tentés de croire qu'il s'est approprié des épisodes composés par des poëtes persans un peu antérieurs à lui. On voit dans quelques endroits certains vers destinés à servir de transition à des morceaux qui paraissent avoir été plutôt retouchés que composés entièrement par l'auteur du poëme. On sait, en outre, très positivement que les mille premiers vers ont été conservés de Daqyqy, poëte antérieur à celui-ci d'environ un siècle. C'est pour se conformer sans doute à la manière de son prédécesseur, que Ferdoucy a affecté d'employer le persan le plus pur, avec le moins de mots arabes possibles. Aussi son poëme passe pour un modèle de style, et dans les beaux temps de la dynastie des Sofy, on entendait chanter dans les rues d'Ispahân et de Chyrâz, des fragments du *Châh-nâmèh*, comme à une époque plus heureuse les Italiens s'amusaient à chanter des octaves de l'Arioste et du Tasse. Il est fâcheux que tous les manuscrits que l'on en connaît diffèrent entre eux par des variantes considérables, presque à chaque distique. Au reste, si la curiosité des lecteurs pouvait être piquée par les détails que nous venons de leur présenter, nous avouons qu'elle ne sera qu'imparfaitement satisfaite par les ouvrages que nous allons leur indiquer. Le premier orientaliste qui ait donné quelques fragments originaux du *Châh-nâmèh* est sir William Jones dans son *Traité de la poésie asiatique*, placé à la suite de sa traduction de l'*Histoire de Nader-Shah*, Londres, 1770; et dans son *Poesos asiaticæ commentarium*, ibid., 1775, in-4°., et Leipzig, 1778, in-8°. Nous avons profité de l'excellent travail de cet élégant et savant écrivain, pour composer la *Notice sur la vie et les ouvrages de Ferdoucy*, placée à la suite d *et contes persans*, traduits en 1788, in-16 et in-8°. pion a traduit en vers angl mencement du *Châh-nâme* blié cet important travail sous le titre de *The poem dusi translated from th persian*, 1 vol. in-4°. de Les autres volumes n'ont M. de Wallenbourg, co lique de l'empereur d'Aut entrepris une traduction f tout le *Châh-nâmèh* : ce tion était très avancée qu l'enleva au milieu de son et utile travail. Un de se A. de Bianchi, a publié tion de l'*Introduction au méh*, par Ebn-Mansou ry, et celle des *Chants res du Châh-Nâmé*, da chure très rare intitulée : *le Châh-Nâmé de Fe traduction de plusieurs tives à ce poëme, ouvrag de M. le conseiller I. et lenbourg*, etc., Vienne, 1 Un des professeurs du fort William à Calcutta M. Lumsden, secondé de lâs très familiarisés avec l sane, a entrepris de publ tion du *Châh-nâmèh*, vingt-sept manuscrits, quels il s'en trouve qui d et de 400 ans. Le premier huit qui doivent composer entièrement persane, et à l reprocherons seulement d enrichi de notes, a paru à 1811, avec ce titre an *Shah Namu being a seri poems on the ancient his sia from the earliest tim Châh-nâmèh*, suite de p ques sur l'ancienne histoi

s temps les plus reculés jus-onquête de l'empire persan lusulmans, sous le roi Yez-par le célèbre Aboul-Câcem-r de Thous, en huit volumes, merie de la Compagnie des hez Thomas Valley). L'édi-t contenté d'ajouter une très éface en anglais. L'épisode de le Sohreb a été traduit libre-vers anglais par M. Atkinson, blié cet intéressant ouvrage ombreuses et savantes notes e persan, d'après l'édition de den, sous ce titre : *Sohreb, freely translated from the persian of Ferdoosee*, etc., 1814, un vol. grand in-8°. ages. M. Silvestre de Sacy, is le tome IV des *Notices des Manuscrits* (pag. 250. avait traduit la vie de Fer-après Daulet-Châh, a inséré ome IV du *Magasin Ency-ue* de 1813, de curieux dé-le Châh nâmeh et sur les di-raductions qu'on a faites de fragments de ce fameux poë-n cite même des morceaux ndus avec le texte en carac-ns. M. Jourdain a parlé am-de Ferdoucy, et a donné la n de plusieurs fragments ou de cet auteur dans l'ouvrage ublié en 1814, sous le titre *erse*, tome V, pag. 91-137. -nâmeh a été traduit en pro-r par un nommé Caouâm-Aboul-Feteh-Iça, fils d'A'ly-y, natif d'Ispahân, d'après u grand roi Aboul-Feteh-Iça, Adel-Aboubekr, fils d'Ayyoub; luction a été terminée en l'an hégire (1277 de J.-C.). Nous es à la bibliothèque du Roi r de cette traduction, sous les .625 des manuscrits arabes, et plusieurs beaux exemplaires du texte original persan, ornés de miniatures très curieuses. L—s.

FERG (François de Paule), peintre, naquit à Vienne en Autriche en 1689. Après avoir perdu plusieurs années sous des maîtres médiocres, il essaya de se former lui-même en copiant les estampes de Callot et de Seb. Leclerc. L'insuffisance de pareils guides le fit recourir aux leçons de Hans Graf, peintre de genre en réputation à Vienne; il s'attacha ensuite à Lorient, paysagiste distingué. L'estime et le succès qu'il acquit dans son pays autant par son travail que par ses heureuses dispositions, ne purent retenir en lui le désir de voyager. Il parcourut la Franconie, s'arrêta quelque temps à la cour de Bamberg, puis à Leipzig, à Dresde, et dans cette dernière ville se lia d'amitié avec le peintre Alexandre Thiele, dont il orna les paysages de figures qui en augmentent la valeur. Enfin il passa à Londres, où des malheurs domestiques, suite d'un mariage inconsidéré, le réduisirent à l'indigence; il périt de misère à l'âge de 51 ans. Cet artiste estimable, dit Descamp, « représentait, comme Berghem et Wouwermans, les fêtes » champêtres et les travaux des villageois; il ornait ses Paysages de ruines et d'architecture du meilleur » goût; sa couleur est bonne et sa » touche facile; ses compositions sont » d'un homme d'esprit. » Ferg a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses paysages, et les gravures en sont recherchées. Vivarès a gravé d'après lui la *Conversation champêtre*. Son portrait, qu'il a peint à Dresde, et qui a été gravé par J. P. Bause, prouve qu'il faisait aussi le portrait. La plupart de ses tableaux sont répandus en Allemagne et en Angleterre où ils jouissent d'une estime méritée. V—r.

deux. L'assemblée générale fit une exception à la règle en faveur de son mérite extraordinaire ; il alla alors joindre le régiment, qu'il ne quitta qu'à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). De retour en Ecosse il y sollicita une petite cure, qu'il ne put obtenir. Ses sermons, trop profonds et trop métaphysiques pour l'intelligence de simples laboureurs, n'étaient pas propres à lui donner de la popularité. Il alla rejoindre son régiment en Irlande, et le quitta tout-à-fait en 1757, lorsqu'il accepta l'emploi de gouverneur des enfants du lord Bute. En 1759 il fut nommé professeur de philosophie naturelle à l'université d'Edimbourg ; il échangea cette chaire en 1764 pour celle de philosophie morale, à laquelle il était encore mieux préparé par son goût et par la direction de ses études. C'est en 1767 qu'il publia à Londres son premier ouvrage : *Essai sur la société civile* (in-4°. et in-8°.), ouvrage qui le plaça au rang des plus profonds penseurs de son pays. Cet Essai a été traduit en allemand (par C. F. Jünger), Leipzig, 1768, in-8°. ; en français par Bergier, Paris, 1783, 2 vol. in-12. ; en suédois, 1790, in-8°. ; Ferguson revint visiter quelque temps après son village natal, et épousa une nièce du célèbre chimiste Joseph Black. Il publia en 1769 ses *Institutions de philosophie morale*, in-8°., qui n'étaient que la substance de ses leçons à l'université. Elles furent réimprimées à Maïence et à Francfort, in-8°., et à Bâle, 1800, in-8°. ; traduites en allemand par Garve, Leipzig, 1772, in-8°., et en français par Reverdit, Genève, 1775, in-12. Sa liaison avec David Hume, qui lui avait montré une bienveillance constante et active, le fit soupçonner d'une teinte d'irreligion. C'est sans doute par l'effet de cette prévention qu'on ne le vit plus occuper ni même solliciter aucun emploi ecclésiastique. Vers 1773 il accompagna pendant dix-huit mois, en qualité de gouverneur, le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent. En 1776 il réfuta quelques assertions de l'ouvrage du docteur Price sur la liberté civile et religieuse, mais sans se dispenser de rendre justice aux talents et aux intentions de son adversaire. La composition du plus important de ses ouvrages, l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, l'occupait depuis long-temps ; il en fut détourné en 1778 par sa nomination à la place de secrétaire des cinq commissaires chargés d'aller proposer des arrangements pacifiques aux Américains. Il reprit son ouvrage aussitôt après son retour, et le publia enfin en 1782, en 3 vol. in-4°. avec six cartes géographiques. Ferguson s'était proposé de faire pour la république ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain, et son ouvrage est un des plus approfondis qui ait paru en Angleterre sur cette matière. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événements et développer l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'état. Il passe très rapidement sur les premiers siècles de Rome. Parmi les anciens, Polybe est l'auteur auquel il s'attache de préférence, et lorsque ce guide lui manque il en imite bien l'esprit et la manière. Il y fait preuve de connaissances militaires, que ses fonctions auprès du régiment des montagnards l'avaient mis à portée d'acquérir. Son style est noble et élégant, quoiqu'un peu diffus, quelquefois même obscur par la longueur de ses périodes. L'érudition qu'il a répandue dans cet ou-

end pas la lecture péni-
l'elle est bien adaptée au
ion résigna en 1784 sa
fesseur de philosophie
fut remplacé par M. Du-
, et s'occupa ensuite de
n d'une Analyse de ses
avaient eu tant de suc-
mérite propre et par la
ır prêtait son élocution.
us le titre de *Principes*
morales et politiques,
. in-4°. K. G. Schreiter
e traduction allemande,
une Dissertation sur l'es-
ailosophie de Ferguson,
. Pictet a donné d'amples
même ouvrage dans la
Britannique. Ferguson
mps après un voyage en
encore pour y rétablir
peu altérée que dans la
illir des documents au-
qui pussent lui servir à
son *Histoire de la ré-*
naine dans une nouvelle
parut en effet à Edim-
99, avec des corrections
Il en a paru une autre
en 1805, 5 vol. in-8°.
été traduit en italien; il
ment en allemand, avec
ues par C. D. B. (Chr.
), Leipzig, 1784-85,
n-8°.; il l'a été en fran-
Desmeunier), Paris,
olumes in-8°. et in-12,
Bergier a aussi eu part à
ion. Adam Ferguson jouis-
rtaine aisance, qui était
ent le fruit de ses travaux
e gouvernement y avait
nfait d'une pension, qui
salaire d'une plume ser-
l'avait guère pris de part
scussions politiques de son
caractère était modeste et
généreux, et son extérieur noble et prévenant. Il vivait en 1800, retiré dans une campagne voisine d'Edimbourg. X—s.

FERGUSSON (Robert), jeune poète écossais, né à Edimbourg en 1750 ou 1751, était fils d'un commis négociant. Après avoir étudié successivement à Edimbourg et à Dundée, il fut reçu à l'université de Saint-André, où un gentilhomme, appelé Fergusson, avait fondé deux bourses en faveur de deux enfants qui porteraient le même nom que lui. L'un de ses professeurs, le docteur Wilkie, homme d'un caractère original et auteur de quelques poésies, encouragea ses premiers essais; et lorsqu'il mourut, Fergusson publia dans le dialecte écossais une belle églogue consacrée à la mémoire de son bienfaiteur. Le caractère de Fergusson était naturellement enjoué, et des tours d'écolier le firent expulser de l'université après y être demeuré quatre ans. Son père le destinait à la carrière ecclésiastique, mais il mourut avant d'avoir pu lui faire suivre sa volonté. On lui proposa d'étudier la médecine; il s'y refusa, en disant que lorsqu'il lisait les descriptions des maladies, il s'imaginait en ressentir tous les symptômes; c'est ce qui arrive en effet quelquefois aux jeunes gens d'une imagination mobile et d'une santé faible et délicate comme était la sienne. Il essaya de la jurisprudence, mais s'en dégoûta bientôt, comme d'une étude trop aride. N'ayant aucun projet pour l'avenir, il alla voir, près d'Aberdeen, un oncle instruit et opulent, qui aurait sans doute pu lui procurer une place convenable à ses goûts, mais qui, après l'avoir accueilli d'abord avec tendresse et l'avoir gardé chez lui environ six mois, se refroidit insensiblement à son égard,

et finit par lui commander un jour, sans préparation, de sortir de chez lui. Fergusson, profondément affecté d'un procédé qu'il croyait n'avoir point mérité, retourna à Edimbourg, chez sa mère, où il tomba malade. C'est immédiatement après cette maladie qu'il composa ses deux élégies, l'une le *Déclin de l'amitié*, et l'autre sur la résignation à la mauvaise fortune (*Against repining at fortune*), toutes deux inspirées par le sentiment de sa situation. Elle était telle qu'il était réduit pour subsister à copier des rôles; mais ce genre de travail ne pouvait l'attacher qu'autant que le besoin l'y obligerait. Il est étonnant qu'il n'ait jamais songé dans son infortune à tirer parti de ses moyens littéraires qui sont une ressource si générale. Un talent naturel qu'il avait pour le chant et pour contrefaire le ridicule (*mimicry*) s'étant développé, lui offrit une ressource : sa société fut recherchée par tous ceux qui aimaient à rire, et c'est toujours le grand nombre, même en Angleterre : malheureusement il prit alors le goût de l'ivrognerie, qui l'entraîna dans d'autres déréglements. Un ecclésiastique, qui connaissait ses excès, le rencontrant un jour près d'un cimetière, courant comme un homme abandonné, l'arrêta pour lui tracer un tableau terrible de ses égarements et de leurs effets. Son esprit en parut frappé; mais la dissipation eut bientôt effacé cette impression : ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il se retraça avec lui par suite d'un incident peu remarquable en lui-même. Une nuit qu'il était endormi, il fut réveillé par les cris d'un étourneau qu'un chat, descendu par le tuyau d'une cheminée, dévorait dans la chambre voisine de la sienne. Ayant su la cause du bruit qu'il avait entendu, il se mit à réfléchir sérieusement combien d fois lui-même, être raisonnable et im mortel, il avait affronté la mort dan des moments d'intempérance, cett mort qui paraissait si terrible même une créature innocente et privée de ra son. La conversation de l'ecclésiastiqu revint fortement à sa mémoire; le s lence, l'obscurité de la nuit y impriri un caractère effrayant. Il sentit l pointe du remords, et dès-lors l sommeil l'abandonna. Il ne repara plus dans ces joyeuses sociétés d'E dimbourg dont il avait été l'ame; i perdit toute sa vivacité, et ne fut plu que l'ombre de ce qu'il avait été. L temps, qui adoucit tout, lui rendit ce pendant une partie de ses facultés, et i était presque entièrement rétabli, lors qu'une chute qu'il fit un soir lui fra cassa le crâne d'une manière si horri ble, que la quantité de sang qu'il perdi le jeta dans le délire. Il parlait sans cesse, ne dormait plus, et cet état dura malheureusement encore plu sieurs mois au bout desquels il mou rut, dans la maison des fous de Bed lam, le 16 octobre 1774, à l'âge de 24 ans. Robert Burns, son admira teur, qui avait formé son talent sur ses ouvrages, et qui l'a surpassé, a élevé un monument à sa mémoire. Ses meil leures productions sont celles qu'il a écrites dans le dialecte écossais, spé cialement celui que l'on parle à Edim bourg et aux environs; mais elles ont sans doute perdu à sa mort une partie de leur charme, à en juger par ce qu'on a dit de son talent pour chan ter et réciter des vers, qui paraissait tenir du prodige. Sa conversation était également piquante, animée et aimable, quoique ses passions fussent toujours extrêmes; il ne reconnaissait, dit-on, dans l'univers, que deux classes d'objets, ceux de l'adoration la plus fervente ou de l'aversion la plus

ntable. Ses poésies ont été
es à Perth, précédées d'une
ır sa vie, 1774, in-12. Da-
ng a donné en 1799, Glas-
12, une notice bien faite sur
le Robert Fergusson, avec
men de ses ouvrages. Cette
été réimprimée avec celles de
r et de Russel par le même au-
us le titre de *Vies d'auteurs*
, Edimbourg, in-8°., 1805.
X—s.

HAD-PACHA, un des plus
x, des plus équitables et des
llants grands-vézyrs de l'em-
oman, vivait sous Amurat III.
uisinier d'une oda des Jannis-
et allait au marché de grand
un homme le rencontre au
de la place, maudissant le
grand-vézyr. L'inconnu de-
u cuisinier ce qui le fâche si
rément : « Que vous importe,
le malheureux Ferhad? Em-
vous que je ne reçoive au-
hui cinquante coups de bâton
a plante des pieds et sans les
mérités? Je suis cuisinier
oda; je viens acheter ce qu'il
our la chambrée; et quoiqu'il
ssurément bien matin, toutes
nrées sont enlevées. Le kiaïa
ur les comestibles un tel impôt,
n'apporte pas au marché la
de ce qu'il faudrait : les jan-
res ne peuvent pas être nourris
tout ce que le sulthan leur
; les ministres s'enrichissent,
peuple meurt de faim : si j'étais
ce, les choses iraient autre-
. » Quelques heures après, Fer-
mandé au sérail; il faillit
de frayeur, lorsqu'il se vit en
e d'Amurat III, et qu'il re-
que celui à qui il avait parlé si
nt était le sulthan lui-même. Le
r fut mis sur-le-champ à la
place du kiaïa. Peu de temps après il fut fait grand-vézyr et gouverna l'empire. Il commanda l'armée othomane contre les Perses, et n'eut ni plus ni moins de succès que les plus habiles généraux de sa nation, dont le sort était d'échouer contre des peuples invincibles sur leur sol natal. Ferhad fut un des meilleurs ministres de l'inconstant et pusillanime Amurat III. Il se ressentit lui-même du caractère de son maître : deux fois il fut destitué, et deux fois il reprit le rang de grand-vézyr. Il ne se releva pas de sa dernière chute; et, après avoir exercé quinze ans les plus éminentes dignités de l'empire, il rentra dans la foule obscure des sujets, soutenu par l'estime publique, sa conscience et le souvenir de son premier état, contre l'injustice de son maître, la perte de ses richesses et la bizarrerie de la fortune qui, chez les Othomans, fait d'un cuisinier un grand-vézyr, et d'un grand-vézyr un maazaoul (disgracié).
S.—y.

FERICHTAH (Mohammed-Kazem), célèbre historien persan, natif d'Ahmed-Nagor, ville du Dékhân, florissait au commencement du 17°. siècle de notre ère, pendant les dernières années du règne d'Akbar et les premières de celui de Djihân-Guyr. Négligé par ce dernier, il accueillit avec empressement les propositions que lui fit le souverain du Bidjapour, royaume situé au haut de la presque-île, et connu en Europe sous le nom de *Visapour*. Aboul-Mozaffer-Ibrahym-Adil-Châh II, c'était le nom de ce sulthân généreux, combla de faveurs notre historien et lui confia des postes assez importants. Nous avons tout lieu de croire que l'élévation de Férichtah n'eut lieu qu'après la publication de son grand ouvrage, qui, suivant M. Charles Stewart, parut en

1609 : en effet, la partie de cet ouvrage consacrée à l'histoire des grands moghols, finit à la mort d'Akbar, en 1605. Adil-Châh mourut en 1626; de manière que son protégé a pu jouir de ses bienfaits autant d'années qu'il en avait consacré à la composition des ouvrages qui les lui avaient procurés : car on prétend, et nous le croyons volontiers, qu'ils lui coûtèrent plus de vingt années d'un travail assidu. Il employa probablement à les revoir et et à les augmenter les instants de repos que lui laissèrent ses fonctions politiques à la cour de Visapour. Le recueil de ses ouvrages ne porte pas d'autre titre que *Kétâbi Férichtah témâm* (livre de Férichtah complet). Ils consistent en une notice sur les Hindous, en forme d'introduction ou de préambule (*Mucaddémèh*). Cette notice est d'autant plus succincte, que Férichtah ne savait pas le samskrit ; mais il savait très bien qu'il n'existe dans cette langue aucun traité spécial de chronologie ou de géographie, ni même aucune histoire authentique. M. Dow a eu tort de lui reprocher cette assertion comme une erreur, et d'affirmer, d'après l'autorité des brahmanes, prêtres célèbres par plus d'un genre d'impostures, « que les Hin» dous peuvent faire remonter leur » histoire plus haut qu'aucune au» tre nation actuellement existante. » Ainsi, pénétré d'un juste dédain pour les récits mensongers dont les brahmanes sont plus prodigues encore dans leur conversation que dans leurs livres, l'auteur passe à l'histoire de l'Inde sous les musulmans. La dynastie Ghaznevyde, dont le troisième souverain, Mahmoud - Sébectéguy (*Voy.* Mahmoud le Ghaznevyde et Ferdoucy), après douze expéditions successives dans le haut Hindoustan, finit par réunir la couronne de Dehly à celle de Ghaznah, dan l'orient de la Perse, remplit le pre mier livre de cette grande série d'hi toires, de 977 à 1205. Un espa beaucoup plus considérable se trou renfermé dans le second livre, qui s tend depuis l'aventurier turkoma Couthoub-èddyn-Abyek, vainqueu et successeur du faible Mohammed Gaury le Ghaznevyde, jusqu'à la mo d'Akbar; ce qui forme une périod complète de quatre cents ans. L'intr duction et ces deux premiers livre ont été traduits ou plutôt extraits e anglais par le colonel Dow. Ce tr vail, comme nous l'avons déjà remar qué (*voy.* Dow), n'est pas à beau coup près exempt de reproches; mai on ne doit pas oublier non plus qu c'est la première histoire originale d l'Inde musulmane, et même jusqu' présent la seule qui ait été publiée en langue européenne. L'histoire des pri ces musulmans du Dekhan, depui 1347 jusqu'en 1596, époque de l conquête de cette immense contrée pa Akbar, a rencontré une plus savant plume que celle de M. le colonel Dow car M. Jonathan Scott nous a donn dans son *History of the Dekkan*, Shrewsbury, 1794, 2 vol. in-4°, une excellente traduction anglaise de 3e. livre de Férichtah. Les mémoire des souverains musulmans du Guzrate, de ceux de Malouah et de Kherdéich (aujourd'hui possessions mahrattes), depuis l'expulsion des rédjâhs ou princes indigènes, jusqu'à la conquête de la première province en 1572, de la seconde en 1559, et de la troisième en 1571 par Akbar, remplissent les trois livres suivants, qui, réunis, sont moins considérables que le septième, entièrement consacré à l'histoire du Bengale, la province la plus vaste, la plus fertile de toute l'Inde. C'était autrefois un royaume

é par un rādjāh particulier. ned-Gaury, dernier souverain yde, s'en empara vers la fin ième siècle, sans éprouver la moin- tance de la part des timides s, qui laissèrent tranquille- ler leurs propriétés, briser les, renverser leurs temples rer leurs princes. Depuis cette le Bengale, constamment as- plus ou moins dépendu de ur de Dehly; mais, située loin pitale, cette province fertile t tenté l'avidité de gouver- abitieux, et jamais les habi- nt joui d'un calme aussi pro- depuis qu'ils ont passé sous le la Compagnie anglaise des ientales. Du paradis des con- restres (*djenné él bélād*), i que les Musulmans de l'Inde t le Bengale, Férichtah passe ind et le Moultān, provinces eureusement situées, moins e le Bengale, et qui subirent lois d'Akbar. On est ample- lommagé de la lecture de ces es par celle du 10e., qui con- storie de Kachemyr, image is (*djennéti nézyr*). Quoique savants asiatiques regardent comme le berceau de la re- dienne, avec d'autant plus mblance que chaque rivière, ntaine et chaque montagne y nom d'une divinité du Pan- dou, son ancienne histoire oppée d'un voile impénétra- premiers renseignements au- s sur le Kachemyr datent de ète de cette contrée par les ns, ou si l'on veut par les en 1323. Après avoir été li- sque continuellement à des intérieurs, elle fut annexée r à l'empire moghol en 1588. juger de l'importance, et de l'intérêt de ce 10e. livre, par l'his- toire d'Iskender briseur d'idoles (qui régna sur le Kachemyr de 1393 à 1416), insérée en original avec une traduction anglaise très fidèle, par M. Charles Stewart, pages 257-267, de son excellent et curieux ouvrage intitulé : *Descriptive catalogue* (Ca- talogue descriptif de la bibliothèque orientale de feu Typou, sulthān du Maïssour, précédé de Mémoires sur Haider-Aly-Khān et son fils Typou), Cambridge, 1809, 1 vol. in-4°., en deux parties, 94 pages des Mémoires, et 364 pour le Catalogue. M. Jacques Anderson, de la société asiatique de Calcutta, a traduit la *Description de la côte de Malabar*, qui fait partie du 11e. livre de Férichtah. Cette tra- duction, accompagnée du texte per- san, a été insérée dans le 2e. volume de l'*Asiatick miscellany*, pages 278- 305 de cet intéressant recueil, que nous devons à l'honorable zèle du sa- vant M. Gladwin, et dont il n'a paru malheureusement que huit numéros ou 2 vol. in-4°., devenus extrêmement rares, même dans l'Inde, où ils ont été publiés, Calcutta, 1786. La tra- duction du même fragment que nous venons de citer a été aussi réimpri- mée dans le 2e. volume de l'*Asiatick annual register*, *for* 1802 : elle mérite cet honneur, à cause des no- tions importantes qui s'y trouvent con- signées ainsi que dans tout ce 11e. li- vre. On sait que le samorin, ou sou- verain du Malabar, est le premier des princes indigènes de l'Inde qui ait eu des relations alternativement hostiles et amicales avec les Européens qui abordèrent dans l'Inde. Le 12e. livre n'est, à certains égards, qu'une conti- nuation du précédent, puisque l'au- teur y décrit très soigneusement l'ar- rivée des Portugais dans l'Inde, et en- suite les établissements des Anglais

de ces vu [illegible] qui répandent tant d'inte[illegible] productions d nos grands historiens de l'occident mais il ne faut pas oublier qu'ayan consulté les nombreuses histoires par ticulières de chacune des province de l'Inde, il avait pour but de ras sembler le plus de faits dans le moin dre espace possible. Au reste, la ma nière énergique et large dont il trace le caractère de différents princes, suf fit pour prouver qu'il lui eût été facile d'éviter un défaut qui ne doit être at tribué qu'au louable désir d'accumuler les faits et de les livrer aux réflexions des lecteurs. Mais une qualité bien remarquable dans un historien oriental et bien digne d'éloges dans tous les pays, c'est cet affranchissement de toute espèce de préjugé religieux et de tout intérêt personnel, qui le rend à la fois incapable de flatterie et inaccessible à la crainte; de manière qu'il ne raconte jamais une bonne action, sans payer à son auteur le tribut d'éloges qu'il mérite, ou une mauvaise

point d'audience. Cette af-
néanmoins aucune suite
mais il fut décidé à Ver-
l'avenir les ambassadeurs
, lors de leur présenta-
raient de leur palais sans
gré cette incartade Fériol
fonctions à Constantino-
ans y éprouver plusieurs
nts dus à ses imprudences,
que son cerveau s'étant dé-
grand vézyr dit, en l'ap-
Je m'en étais aperçu dès
. Il fut rappelé en 1710.
qui avait acheté et ramené
la jeune Aïssé. (*Voyez*
doit à l'amour du comte
ts un *Recueil de cent es-*
représentant différentes
u Levant, Paris, 1714,
estampes, gravées par le
fort belles. On y ajouta
vante deux nouvelles plan-
exte explicatif imprimé et
e de musique. Fériol ra-
ême son aventure dans le
ui précède ce recueil. Il
aris le 25 octobre 1722,
tre-vingt-cinq ans (1), sans
arié. Son père était con-
arlement de Metz. Z.

. *Voyez* PONT-DE-VEYLE.

NI (l'abbé SÉVERIN-AN-
vant ecclésiastique italien,
s états du pape en 1740,
Milan le 23 octobre 1813,
plus célèbres prédicateurs
ps en Italie. Ses talents et
on lui procurèrent l'avan-
promu à la dignité de
ur de l'ordre Constantinien.
t une étude approfondie de
ecclésiastique, et surtout de
la discipline de l'église, en la suivant dans les variations que, par la suite des temps, le changement des mœurs et des usages lui a fait subir. Il avait eu la facilité de consulter, pour s'en instruire à fond, les archives les plus anciennes des églises d'Italie et d'Allemagne. Celles du Vatican lui étaient encore ouvertes; il y avait un libre accès, par la protection des cardinaux et des prélats les plus recommandables. Le pape même, Pie VI, l'honorait de sa bienveillance. Le résultat de cette étude et de ces recherches, comme aussi du travail dont elles furent l'objet pendant environ trente ans, fut une très ample *Histoire des variations de la discipline de l'Eglise;* mais cet ouvrage, qui pouvait former 30 volumes, était encore en manuscrit, lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome, en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain, par l'enlèvement du pape et la dispersion de son clergé. Le domicile de Ferloni fut, comme beaucoup d'autres, en proie aux perquisitions spoliatrices; ses papiers furent déchirés, brûlés ou enlevés, et il resta sans fortune, avec le chagrin d'avoir perdu le fruit du long travail de ses plus belles années. Cet événement l'abattit à tel point, qu'il ne sut plus rien conserver de cette fermeté de caractère qui, tenant l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgrâces, le fait persévérer dans les mêmes principes de conduite. Sa pauvreté le rendit trop docile aux vues des despotes révolutionnaires qui vinrent asservir l'Italie, en offrant des faveurs à ceux qui pouvaient les aider à subjuguer l'esprit du peuple. Ferloni, manquant du nécessaire, consacra sa plume et ses talents à leur politique, en quoi peut-être il devenait moins répréhensible d'après les complaisantes lettres

te, vérifiée sur le Journal de Ver-
3, p. 76), rend très suspecte l'anec-
par Senac de Meilhan, et citée à
a (tom. IV, p. 316).

pastorales qu'avaient publiées en faveur de la république quelques évêques italiens des plus renommés pour leur vertu. Refugié à Milan, et cherchant aussi à s'attirer la bienveillance de Buonaparte, qui s'était créé président de la république italienne, il fit et publia sous son propre nom, en faveur de la conscription militaire, plusieurs homélies très spécieuses par le style, et surtout par l'art avec lequel il amenait à son sujet des passages de l'Ecriture-Sainte, dont il avait une grande connaissance. Quand le président se fit roi d'Italie, Ferloni devint le théologien du conseil particulier du vice-roi. Ce fut lui qui, par ses ordres, composa les plus vives et les plus hardies de ces adresses qu'en 1810 il fut secrètement ordonné aux évêques italiens d'envoyer au gouvernement pour manifester une adhésion anticipée à ce que Napoléon voulait faire dans son équivoque concile de 1811. Les véhémentes et presque hétérodoxes adresses composées par Ferloni, étaient transmises par le conseil-privé du vice-roi à ceux des prélats et des chapitres que l'on croyait peu capables d'en composer, ou les plus dévoués aux volontés de la cour. En effet, après y avoir mis leur signature, plusieurs les renvoyèrent au vice-roi, qui se hâta de les insérer dans le journal officiel du royaume, d'après lequel elles furent répétées par ceux de Paris. En cette circonstance, Ferloni fit encore, dans les mêmes vues, un ouvrage assez considérable intitulé : *Dell' autorità della chiesa secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessità di emendarlo*, 3 vol. in-8°. Mais, quoique le conseil privé du vice-roi eût secondé l'impression de cet ouvrage plus que hardi en matière ecclésiastique, quoiqu'il en désirât vivement la prompte publication, elle ne put avoir lieu, parce qu'il y manquait la formalité de l'approbation des censeurs, que l'autorité n'osait pas exiger. Ils la refusèrent constamment à Ferloni et à son imprimeur, en se retranchant dans le respect que, par ses actes publics, le gouvernement lui-même avait prescrit pour les choses religieuses. Cette affaire était encore indécise, et les trois volumes restaient cachés dans le magasin du libraire, lorsqu'en 1814 Buonaparte cessa d'être roi d'Italie. On ne saurait douter que le sage gouvernement de la maison d'Autriche qui lui a succédé, ne les ait condamnés à un éternel oubli. Il y avait six mois que l'auteur était mort, lors de cet événement. Depuis qu'il s'était si ouvertement vendu au cabinet du vice-roi, il avait perdu toute considération; et le peu de secours pécuniaires qu'il en recevait, acheva de le déshonorer sans le tirer de la misère. Il avait à peine de quoi subsister. Sa mémoire est loin d'avoir été réhabilitée par l'éloge que ses bienfaiteurs firent de ses talents et de ses ouvrages dans le journal officiel du royaume d'Italie, où ils crurent devoir dire que la munificence du gouvernement avait assigné à Ferloni une pension sur la mense épiscopale de Sinigaglia (*Voy.* le *Giornale italiano* du 4 novembre 1813). G—x.

FERMANEL (.....), conseiller au parlement de Rouen, entreprit en 1630 un voyage avec Fauvel d'Ordeauville, maître des comptes à Rouen, Baudouin de Launay, et de Stochove, gentilhomme flamand. Ils partirent tous ensemble de Paris le 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, virent Livourne, Florence, Gènes; revinrent à Livourne, qu'ils quittèrent le 8 septembre; atterirent à Smyrne, séjour-

cinq mois à Constantinople, ent cette ville en avril 1631; s'ar- nt, dans leur traversée jusqu'à ıdrette, dans les îles de l'Archi- t dans tous les lieux situés sur de Natolie qui offraient quelque de remarquable. Ils partirent dans le dessein d'aller en Per- aversèrent l'Euphrate à Bir, et rent à l'armée du grand-vézyr, siégeait Bagdad. La crainte bien e d'être pris pour des espions, retourner à Alep. Ils longèrent e de Syrie, allèrent à Canobin virent le Liban. Ils trouvèrent deux cèdres debout, passèrent t sous ces arbres, y pensèrent de froid, trouvèrent le sommet montagne couvert de neige et si qu'ils n'en purent rompre la Ils entrèrent à Balbec, traver- l'Anti-Liban, qu'ils trouvèrent raboteux et plus roide que le . De Damas ils allèrent à Barut, Seyde, où ils virent l'émir Fa- ; ils prirent par Sour, Acre, eth, le mont Thabor, Tiberiade, use, pour arriver à Jérusalem; itèrent ensuite la mer Morte et o, s'embarquèrent à Jaffa, en- t à Damiette, dans le Nil, qui lors dans son plus grand dé- ment. Ils virent le Caire, les nides, Suez, le Tor, le mont ; revinrent dans la capitale de pte, descendirent le Nil jusqu'à ette, longèrent la côte par mer; ent de Seyde le 2 novembre, barquèrent à Livourne le 31 bre; ils parcoururent ensuite e, revinrent à Toulouse le 27 1633, visitèrent le midi de la ce, et arrivèrent à Rouen le 4 Stochove les quitta, et, le 1er. mbre, rentra à Bruges. Il paraît e dernier, peu de temps après tour en Flandre, fit imprimer à Bruxelles la relation du voyage, qu'il avait rédigée en particulier. Ce livre, quoique mal écrit et rempli de fautes de français, eut en peu de temps trois éditions. Des libraires de Rouen firent revoir l'imprimé de Bruxelles; de plus, ayant recouvré un manuscrit tiré de l'original de Fauvel, alors décédé, on compara les deux relations, et l'on eut ainsi sujet d'extraire de chacune ce qu'elle contenait de plus intéressant. Il résulta de ce travail l'ouvrage suivant: *Le Voyage d'Italie et du Levant, de MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin, et de Stochove*, Rouen, 1664, 1670, in-12. Le voyage s'est fait avec tant de rapidité, que l'on ne doit pas s'attendre à y trouver des observations très profondes. Il intéresse par le grand nombre de pays que les voyageurs ont vus. L'aspect des diverses régions est décrit avec assez de soin. On y trouve une bonne explication de la cause du débordement du Nil, et quelques erreurs en géographie. On rencontre dans ce livre des tournures de phrases tout-à-fait flamandes. On a encore, relativement à ce voyage: *Observations curieuses sur le Voyage du Levant, fait en* 1630 *par MM. Fermanel*, etc., Rouen, 1668, in-4°. On pourrait juger par la préface, que le succès de la Relation de Stochove donna l'idée de publier ces Observations. L'éditeur dit qu'il les a tirées des Mémoires de l'un de ceux qui avaient fait le voyage. S'il n'en a point imposé par cette assertion, il est difficile de le féliciter sur son intention de suppléer à beaucoup de choses omises dans la relation. En effet, on ne trouve dans ces observations rien qui ait rapport au voyage; on n'y trouve que des descriptions de diverses parties de l'Europe parcourues par les voyageurs; et la

répondre à la question proposée et en donner la solution ; et c'est surtout dans le choix de ce rapport que consistent la difficulté et tout l'artifice de cette méthode. S'agissait-il, par exemple, de diviser une ligne de manière que le produit des deux parties fût le plus grand possible, ou de trouver la soutangente de la parabole? Dans le premier cas, il supposait dans la ligne donnée deux sections différentes et infiniment proches, puis il cherchait la limite du rapport des rectangles résultant de ces deux sections, c'est-à-dire, le point où la différence de ces deux rectangles devient absolument nulle, de sorte qu'ils puissent former les deux membres d'une équation ; dans le second cas, il supposait deux points infiniment voisins du point de contact, puis il cherchait la limite du rapport des carrés des distances de leurs deux ordonnées à un même point de l'axe prolongé, c'est-à-dire, le point où ce rapport peut former une équation avec celui des deux abscisses correspondantes. Une fois ces équations formées, il supprimait les termes communs, divisait autant de fois qu'il le pouvait par la grandeur infiniment petite, et négligeait ensuite tous les termes qui demeuraient affectés de cette grandeur. Telle était la suite constante des procédés que Fermat employait dans toutes les applications de sa méthode, qui lui soumettait les questions les plus difficiles et les plus nouvelles. Aussi fut-elle hautement applaudie par ceux des géomètres qui examinèrent avec impartialité les courtes notices qu'il en publia, et qui eurent assez de talent pour le comprendre. Parmi eux on remarque Sluze et Huyghens, qui exposèrent ensuite cette méthode avec quelques éclaircissements. Mais Descartes, déjà peu favorablement disposé, à la suite d'un démêlé avec Fermat sur les lois de la réfraction de la lumière, où il faut convenir que celui-ci avait eu un léger tort de procédés et la maladresse de faire de mauvaises chicanes à son adversaire ; Descartes, disons-nous, eut à peine reçu du P. Mersenne la communication de l'écrit de Fermat sur les *Maxima* et sur les tangentes, qu'il se pressa dédaigneusement de condamner cette méthode, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le sens. On pourrait encore trouver un autre motif de la conduite qu'il tint alors, dans l'opinion un peu orgueilleuse qu'il avait de lui-même ; elle lui fit regarder comme une espèce de *cartel* un écrit où l'on osait ajouter à ses inventions et perfectionner des méthodes qui ne lui avaient valu jusqu'alors que des applaudissements universels. Aussi, dans sa réponse à Mersenne, il laissa voir une passion et des préjugés qu'on ne pouvait guère attendre d'un aussi grand homme ; et il altéra de tant de façons le sens de la règle de Fermat, qu'il réussit à la trouver en défaut. Tel fut le commencement d'une longue querelle, dans les détails de laquelle nous ne pouvons pas entrer, et qu'on trouvera, si l'on veut, dans les derniers volumes des *Lettres de Descartes*. Il faut dire à la louange de Fermat qu'il y fit voir autant de modération que de politesse, et qu'il se contenta d'affirmer toujours invariablement la bonté et l'universalité de ses principes ; mais Pascal le père et Roberval, qui descendirent dans la lice pour le défendre, y mirent plus de chaleur ; surtout le dernier, qui avait eu le tort d'être constamment injuste envers Descartes et la présomption d'en être jaloux. Cependant, lorsque celui-ci jugea qu'il ne pouvait plus se rendre maître de l'opinion publique au gré de ses désirs, il essaya de traiter Fermat avec plus de

nent et de s'excuser de quel-
pressions qui lui étaient échap-
ns le feu de la dispute. Fermat
rs au-devant de lui, et (com-
t Genty dans la pièce que nous
tée) *ces deux grands rivaux*
nt enfin les armes. Cette image
onséquence assez naturelle des
qu'employa Descartes dans la
qu'il s'empressa de faire aux
es ouvertures pacifiques que
. Mersenne avait obtenues de
il; réponse dont nous allons
re une partie, pour donner une
style de cette époque où la sim-
re régnait pas encore dans le
pistolaire : « Je n'ai pas eu
s de joie, disait-il à Fermat,
evoir la lettre par laquelle vous
ites la faveur de me promettre
amitié, que si elle me venait
maîtresse dont j'aurais pas-
ément désiré les bonnes grâ-
t vos autres écrits qui ont pré-
me font souvenir de la Brada-
s de nos poëtes, laquelle ne
it recevoir personne pour ser-
, qu'on ne se fût auparavant
rencontr'elle au combat. Ce n'est
utefois que je prétende me com-
à ce Roger qui était seul au
le capable de lui résister; mais
ne je suis, je vous assure que
ore extrêmement votre mérite,
. Cependant, malgré ces pro-
s et d'autres encore plus po-
il conserva toujours un dépit
e l'avantage qu'avait eu Fermat
te discussion; cette disposition
ans ses lettres confidentielles
eune, où il désigne son rival
expressions : *votre conseiller*
ulouse, *votre conseiller de*
s, qui indiquent une humeur
guisée. Loin de là, Fermat se
rendre en toute occasion une
stice du vaste de Des-
cartes; et plusieurs années après la mort de celui-ci, dans la *Dissertation* que nous avons mentionnée, on le voit s'exprimer ainsi : *Tanta me sanè hujus portentosissimi ingenii incessit admiratio, ut pluris faciam* CARTESIUM *errantem quam multos* Κατορθοῦντας. De si pures louanges sont le plus grand honneur à tous les deux.

IV. Quand on examine avec attention ce que nous avons rapporté des principes suivis par Fermat dans toutes les applications qu'il a faites de sa méthode, il n'est pas difficile d'y reconnaître l'idée fondamentale du calcul différentiel. Aussi est-il permis de croire qu'il a quelques droits à la découverte proprement dite de ce calcul; surtout quand on remarque l'extrême analogie de sa conception principale et de celle qui dans la suite servit de base à la méthode de Leibnitz. Cependant, jusqu'à nos jours, Leibnitz a recueilli seul avec Newton tout l'honneur de cette belle invention. Mais faut-il s'en étonner! La chaleur de la querelle qui s'éleva entre l'Angleterre et le continent il y a un siècle, sur les droits respectifs de ces deux hommes célèbres à cette grande découverte, ne permit guère d'en rechercher alors les premières sources : on eût craint de compromettre la gloire du chef de son parti; et depuis, pendant de longues années, les géomètres ont été beaucoup plus occupés d'étendre les progrès du calcul de l'infini que d'en étudier la véritable origine. Néanmoins, quand Montucla écrivit sa savante *Histoire des Mathématiques*, on pourrait être surpris de ce qu'il ne songea pas à revendiquer les justes droits de Fermat, si l'on ne savait que trop souvent les conceptions d'un homme de génie ne peuvent être justement appréciées que par ses pairs. Genty, le premier, éleva fortement la voix à ce su-

1609 : en effet, la partie de cet ouvrage consacrée à l'histoire des grands moghols, finit à la mort d'Akbar, en 1605. Adil-Châh mourut en 1626; de manière que son protégé a pu jouir de ses bienfaits autant d'années qu'il en avait consacré à la composition des ouvrages qui les lui avaient procurés : car on prétend, et nous le croyons volontiers, qu'ils lui coûtèrent plus de vingt années d'un travail assidu. Il employa probablement à les revoir et et à les augmenter les instants de repos que lui laissèrent ses fonctions politiques à la cour de Visapour. Le recueil de ses ouvrages ne porte pas d'autre titre que *Kétâbi Férichtah témâm* (livre de Férichtah complet). Ils consistent en une notice sur les Hindous, en forme d'introduction ou de préambule (*Mucaddéméh*). Cette notice est d'autant plus succincte, que Férichtah ne savait pas le samskrit ; mais il savait très bien qu'il n'existe dans cette langue aucun traité spécial de chronologie ou de géographie, ni même aucune histoire authentique. M. Dow a eu tort de lui reprocher cette assertion comme une erreur, et d'affirmer, d'après l'autorité des brahmanes, prêtres célèbres par plus d'un genre d'impostures, « que les Hin» dous peuvent faire remonter leur » histoire plus haut qu'aucune au» tre nation actuellement existante. » Ainsi, pénétré d'un juste dédain pour les récits mensongers dont les brahmanes sont plus prodigues encore dans leur conversation que dans leurs livres, l'auteur passe à l'histoire de l'Inde sous les musulmans. La dynastie Ghaznevyde, dont le troisième souverain, Mahmoud - Sébectéguy (*Voy.* Mahmoud le Ghaznevyde et Ferdoucy), après douze expéditions successives dans le haut Hindoustan, finit par réunir la couronne de Dehly à celle de Ghaznah, dans l'orient de la Perse, remplit le premier livre de cette grande série d'histoires, de 977 à 1205. Un espace beaucoup plus considérable se trouve renfermé dans le second livre, qui s'étend depuis l'aventurier turkoman Couthoub-éddyn-Abyék, vainqueur et successeur du faible Mohammed Gaury le Ghaznevyde, jusqu'à la mort d'Akbar ; ce qui forme une période complète de quatre cents ans. L'introduction et ces deux premiers livres ont été traduits ou plutôt extraits en anglais par le colonel Dow. Ce travail, comme nous l'avons déjà remarqué (*voy.* Dow), n'est pas à beaucoup près exempt de reproches; mais on ne doit pas oublier non plus que c'est la première histoire originale de l'Inde musulmane, et même jusqu'à présent la seule qui ait été publiée en langue européenne. L'histoire des princes musulmans du Dekhan, depuis 1347 jusqu'en 1596, époque de la conquête de cette immense contrée par Akbar, a rencontré une plus savante plume que celle de M. le colonel Dow, car M. Jonathan Scott nous a donné dans son *History of the Dekkan*, Shrewsbury, 1794, 2 vol. in-4°, une excellente traduction anglaise du 3e. livre de Férichtah. Les mémoires des souverains musulmans du Guzerate, de ceux de Malouah et de Khandéich (aujourd'hui possessions mahrattes), depuis l'expulsion des rajahs ou princes indigènes, jusqu'à la conquête de la première province en 1572, de la seconde en 1559, et de la troisième en 1571 par Akbar, remplissent les trois livres suivants, qui réunis, sont moins considérables que le septième, entièrement consacré à l'histoire du Bengale, la province la plus vaste, la plus fertile de toute l'Inde. C'était autrefois un royaume

par un râdjâh particulier. ied-Gaury, dernier souverain yde, s'en empara vers la fin ième siècle, sans éprouver la moin- tance de la part des timides , qui laissèrent tranquille- er leurs propriétés, briser les, renverser leurs temples rer leurs princes. Depuis cette le Bengale, constamment as- plus ou moins dépendu de r de Dehly; mais, située loin ntale, cette province fertile t tenté l'avidité de gouver- bitieux, et jamais les habi- nt joui d'un calme aussi pro- depuis qu'ils ont passé sous e la Compagnie anglaise des entales. Du paradis des con- restres (*djenné él bélâd*), i que les Musulmans de l'Inde le Bengale, Férichtah passe ind et le Moultân, provinces eureusement situées, moins e le Bengale, et qui subirent lois d'Akbar. On est ample- ommagé de la lecture de ces es par celle du 10e., qui con- toire de Kachemyr, image is (*djennétl nézyr*). Quoique savants asiatiques regardent comme le berceau de la re- lienne, avec d'autant plus mblance que chaque rivière, ntaine et chaque montagne y nom d'une divinité du Pan- dou, son ancienne histoire oppée d'un voile impénétra- premiers renseignements au- s sur le Kachemyr datent de te de cette contrée par les ns, ou si l'on veut par les n 1323. Après avoir été li- sque continuellement à des intérieurs, elle fut annexée r à l'empire moghol en 1588. uger de l'importance, et de l'intérêt de ce 10e. livre, par l'his- toire d'Iskender briseur d'idoles (qui régna sur le Kachemyr de 1393 à 1416), insérée en original avec une traduction anglaise très fidèle, par M. Charles Stewart, pages 257-267, de son excellent et curieux ouvrage intitulé : *Descriptive catalogue* (Ca- talogue descriptif de la bibliothèque orientale de feu Typou, sulthân du Maïssour, précédé de Mémoires sur Haider-Aly-Khân et son fils Typou), Cambridge, 1809, 1 vol. in-4°., en deux parties, 94 pages des Mémoires, et 364 pour le Catalogue. M. Jacques Anderson, de la société asiatique de Calcutta, a traduit la *Description de la côte de Malabar*, qui fait partie du 11e. livre de Férichtah. Cette tra- duction, accompagnée du texte per- san, a été insérée dans le 2e. volume de l'*Asiatick miscellany*, pages 278- 305 de cet intéressant recueil, que nous devons à l'honorable zèle du sa- vant M. Gladwin, et dont il n'a paru malheureusement que huit numéros ou 2 vol. in-4°., devenus extrêmement rares, même dans l'Inde, où ils ont été publiés, Calcutta, 1786. La tra- duction du même fragment que nous venons de citer a été aussi réimpri- mée dans le 2e. volume de l'*Asiatick annual register*, *for* 1802 : elle mérite cet honneur, à cause des no- tions importantes qui s'y trouvent con- signées ainsi que dans tout ce 11e. li- vre. On sait que le samorin, ou sou- verain du Malabar, est le premier des princes indigènes de l'Inde qui ait eu des relations alternativement hostiles et amicales avec les Européens qui abordèrent dans l'Inde. Le 12e. livre n'est, à certains égards, qu'une conti- nuation du précédent, puisque l'au- teur y décrit très soigneusement l'ar- rivée des Portugais dans l'Inde, et en- suite les établissements des Anglais

à Surate. Des détails sur la géographie, le climat et les productions de l'Inde, forment le complément de ce grand ouvrage. Si, comme nous nous plaisons à le croire, l'exactitude et l'impartialité constituent le principal mérite d'un historien, on ne contestera pas à Férichtah la place distinguée que nous lui assignons parmi les meilleurs écrivains persans. On lui reprochera peut-être d'avoir été trop avare de ces réflexions philosophiques, de ces vues profondes, qui répandent tant d'intérêt sur les productions de nos grands historiens de l'occident; mais il ne faut pas oublier qu'ayant consulté les nombreuses histoires particulières de chacune des provinces de l'Inde, il avait pour but de rassembler le plus de faits dans le moindre espace possible. Au reste, la manière énergique et large dont il trace le caractère de différents princes, suffit pour prouver qu'il lui eût été facile d'éviter un défaut qui ne doit être attribué qu'au louable désir d'accumuler les faits et de les livrer aux réflexions des lecteurs. Mais une qualité bien remarquable dans un historien oriental et bien digne d'éloges dans tous les pays, c'est cet affranchissement de toute espèce de préjugé religieux et de tout intérêt personnel, qui le rend à la fois incapable de flatterie et inaccessible à la crainte; de manière qu'il ne raconte jamais une bonne action, sans payer à son auteur le tribut d'éloges qu'il mérite, ou une mauvaise, sans noter d'infamie celui qui s'en est rendu coupable, quels que soient son rang ou sa puissance. Ainsi, en contestant quelquefois à Férichtah le titre de bon écrivain, surtout d'après des idées littéraires dont nous sommes loin de blâmer la justesse, on se plaira toujours à reconnaître en lui un historien impartial et véridique. L—s.

FERID-EDDYN *V.* Fa

FÉRIOL (Charles, c
ambassadeur de France
othomane, ne doit qu'à
brusquerie peu louable la
occupe dans cet ouvrage,
son procédé donna lieu
vel usage diplomatique c
observé depuis. Après
mandé en Hongrie un
troupes françaises destin
ser les entreprises de Te
choisi par son roi pour
Châteauneuf à la cour de
nople. Fériol arriva dans
le 1er. décembre 1699,
venue au grand-vézyr,
dience auprès du grand-s
fixée au 26. Sorti de so
fauxbourg de Péra avec
nombreuse et soixante che
lui avait envoyés, il arriv
combre jusqu'à la second
sérail, où il mit pied à ter
admis, avec les princip
suite, à voir juger des ca
le divan, sorte de spectacl
régale ordinairement les
deurs à la Porte. Un rep
tueux fut ensuite servi, e
sents du roi de France exp
le palais. On y distinguait
de quatre-vingt-dix pou
soixante, et une riche pen
quant les phases de la lune
riations thermométriques.
ment de la présentation a
revêtit l'ambassadeur d'un
tan, et ce fut alors qu'o
l'épée qu'il portait. Ni les
des officiers turks, ni l'ob
qu'on lui fit que nul n'était
armes devant le grand-seig
purent le déterminer à s'en
Il crut mal à propos l'ho
son souverain compromis
occasion; les présents furen

point d'audience. Cette af-
néanmoins aucune suite
mais il fut décidé à Ver-
l'avenir les ambassadeurs
, lors de leur présenta-
raient de leur palais sans
gré cette incartade Fériol
fonctions à Constantino-
ans y éprouver plusieurs
nts dus à ses imprudences,
que son cerveau s'étant dé-
rand vézyr dit, en l'ap-
Je m'en étais aperçu dès
. Il fut rappelé en 1710.
qui avait acheté et ramené
la jeune Aïssé. (*Voyez*
doit à l'amour du comte
s un *Recueil de cent es-*
représentant différentes
u Levant, Paris, 1714,
estampes, gravées par le
fort belles. On y ajouta
vante deux nouvelles plan-
exte explicatif imprimé et
e de musique. Fériol ra-
ême son aventure dans le
ui précède ce recueil. Il
Paris le 25 octobre 1722,
tre-vingt-cinq ans (1), sans
arié. Son père était con-
arlement de Metz. Z.

. *Voyez* PONT-DE-VEYLE.

NI (l'abbé SÉVERIN-AN-
vant ecclésiastique italien,
s états du pape en 1740,
Milan le 23 octobre 1813,
plus célèbres prédicateurs
ps en Italie. Ses talents et
on lui procurèrent l'avan-
promu à la dignité de
ur de l'ordre Constantinien.
t une étude approfondie de
ecclésiastique, et surtout de
la discipline de l'église, en la suivant dans les variations que, par la suite des temps, le changement des mœurs et des usages lui a fait subir. Il avait eu la facilité de consulter, pour s'en instruire à fond, les archives les plus anciennes des églises d'Italie et d'Allemagne. Celles du Vatican lui étaient encore ouvertes; il y avait un libre accès, par la protection des cardinaux et des prélats les plus recommandables. Le pape même, Pie VI, l'honorait de sa bienveillance. Le résultat de cette étude et de ces recherches, comme aussi du travail dont elles furent l'objet pendant environ trente ans, fut une très ample *Histoire des variations de la discipline de l'Eglise;* mais cet ouvrage, qui pouvait former 30 volumes, était encore en manuscrit, lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome, en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain, par l'enlèvement du pape et la dispersion de son clergé. Le domicile de Ferloni fut, comme beaucoup d'autres, en proie aux perquisitions spoliatrices; ses papiers furent déchirés, brûlés ou enlevés, et il resta sans fortune, avec le chagrin d'avoir perdu le fruit du long travail de ses plus belles années. Cet événement l'abattit à tel point, qu'il ne sut plus rien conserver de cette fermeté de caractère qui, tenant l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgrâces, le fait persévérer dans les mêmes principes de conduite. Sa pauvreté le rendit trop docile aux vues des despotes révolutionnaires qui vinrent asservir l'Italie, en offrant des faveurs à ceux qui pouvaient les aider à subjuguer l'esprit du peuple. Ferloni, manquant du nécessaire, consacra sa plume et ses talents à leur politique, en quoi peut-être il devenait moins répréhensible d'après les complaisantes lettres

te, vérifiée sur le Journal de Ver-
3, p. 76), rend très suspecte l'anec-
par Senac de Meilhan, et citée à
s (tom. IV, p. 316).

pastorales qu'avaient publiées en faveur de la république quelques évêques italiens des plus renommés pour leur vertu. Réfugié à Milan, et cherchant aussi à s'attirer la bienveillance de Buonaparte, qui s'était créé président de la république italienne, il fit et publia sous son propre nom, en faveur de la conscription militaire, plusieurs homélies très spécieuses par le style, et surtout par l'art avec lequel il amenait à son sujet des passages de l'Ecriture-Sainte, dont il avait une grande connaissance. Quand le président se fit roi d'Italie, Ferloni devint le théologien du conseil particulier du vice-roi. Ce fut lui qui, par ses ordres, composa les plus vives et les plus hardies de ces adresses qu'en 1810 il fut secrètement ordonné aux évêques italiens d'envoyer au gouvernement pour manifester une adhésion anticipée à ce que Napoléon voulait faire dans son équivoque concile de 1811. Les véhémentes et presque hétérodoxes adresses composées par Ferloni, étaient transmises par le conseil-privé du vice-roi à ceux des prélats et des chapitres que l'on croyait peu capables d'en composer, ou les plus dévoués aux volontés de la cour. En effet, après y avoir mis leur signature, plusieurs les renvoyèrent au vice-roi, qui se hâta de les insérer dans le journal officiel du royaume, d'après lequel elles furent répétées par ceux de Paris. En cette circonstance, Ferloni fit encore, dans les mêmes vues, un ouvrage assez considérable intitulé : *Dell' autorità della chiesa secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessità di emendarlo*, 3 vol. in-8°. Mais, quoique le conseil privé du vice-roi eût secondé l'impression de cet ouvrage plus que hardi en matière ecclésiastique, quoiqu'il en désirât vivement la prompte publication, elle ne put avoir lieu, parce qu'il y manquait la formalité de l'approbation des censeurs, que l'autorité n'osait pas exiger. Ils la refusèrent constamment à Ferloni et à son imprimeur, en se retranchant dans le respect que, par ses actes publics, le gouvernement lui-même avait prescrit pour les choses religieuses. Cette affaire était encore indécise, et les trois volumes restaient cachés dans le magasin du libraire, lorsqu'en 1814 Buonaparte cessa d'être roi d'Italie. On ne saurait douter que le sage gouvernement de la maison d'Autriche qui lui a succédé, ne les ait condamnés à un éternel oubli. Il y avait six mois que l'auteur était mort, lors de cet événement. Depuis qu'il s'était si ouvertement vendu au cabinet du vice-roi, il avait perdu toute considération; et le peu de secours pécuniaires qu'il en recevait, acheva de le déshonorer sans le tirer de la misère. Il avait à peine de quoi subsister. Sa mémoire est loin d'avoir été réhabilitée par l'éloge que ses bienfaiteurs firent de ses talents et de ses ouvrages dans le journal officiel du royaume d'Italie, où ils crurent devoir dire que la munificence du gouvernement avait assigné à Ferloni une pension sur la mense épiscopale de Sinigaglia (*Voy.* le *Giornale italiano* du 4 novembre 1813). G—s.

FERMANEL (.....), conseiller au parlement de Rouen, entreprit en 1630 un voyage avec Fauvel d'Ordeauville, maître des comptes à Rouen, Baudouin de Launay, et de Stochove, gentilhomme flamand. Ils partirent tous ensemble de Paris le 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, virent Livourne, Florence, Gènes; revinrent à Livourne, qu'ils quittèrent le 8 septembre; atterirent à Smyrne, séjour-

q mois à Constantinople, cette ville en avril 1631; s'arlans leur traversée jusqu'à tte, dans les îles de l'Archins tous les lieux situés sur Natolie qui offraient quelque remarquable. Ils partirent is le dessein d'aller en Perèrent l'Euphrate à Bir, et à l'armée du grand-vézyr, ait Bagdad. La crainte bien tre pris pour des espions, urner à Alep. Ils longèrent Syrie, allèrent à Canobin nt le Liban. Ils trouvèrent cèdres debout, passèrent us ces arbres, y pensèrent oid, trouvèrent le sommet tagne couvert de neige et si ils n'en purent rompre la ntrèrent à Balbec, traverti-Liban, qu'ils trouvèrent teux et plus roide que le Damas ils allèrent à Barut, de, où ils virent l'émir Faprirent par Sour, Acre, le mont Thabor, Tiberiade, pour arriver à Jérusalem; ent ensuite la mer Morte et s'embarquèrent à Jaffa, en-Damiette, dans le Nil, qui dans son plus grand dént. Ils virent le Caire, les s, Suez, le Tor, le mont vinrent dans la capitale de descendirent le Nil jusqu'à , longèrent la côte par mer; de Seyde le 2 novembre, quèrent à Livourne le 31 ; ils parcoururent ensuite evinrent à Toulouse le 27 3, visitèrent le midi de la et arrivèrent à Rouen le 4 chove les quitta, et, le 1er. e, rentra à Bruges. Il paraît rnier, peu de temps après r en Flandre, fit imprimer à Bruxelles la relation du voyage, qu'il avait rédigée en particulier. Ce livre, quoique mal écrit et rempli de fautes de français, eut en peu de temps trois éditions. Des libraires de Rouen firent revoir l'imprimé de Bruxelles; de plus, ayant recouvré un manuscrit tiré de l'original de Fauvel, alors décédé, on compara les deux relations, et l'on eut ainsi sujet d'extraire de chacune ce qu'elle contenait de plus intéressant. Il résulta de ce travail l'ouvrage suivant: *Le Voyage d'Italie et du Levant, de MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin, et de Stochove*, Rouen, 1664, 1670, in-12. Le voyage s'est fait avec tant de rapidité, que l'on ne doit pas s'attendre à y trouver des observations très profondes. Il intéresse par le grand nombre de pays que les voyageurs ont vus. L'aspect des diverses régions est décrit avec assez de soin. On y trouve une bonne explication de la cause du débordement du Nil, et quelques erreurs en géographie. On rencontre dans ce livre des tournures de phrases tout-à-fait flamandes. On a encore, relativement à ce voyage: *Observations curieuses sur le Voyage du Levant, fait en* 1630 *par MM. Fermanel*, etc., Rouen, 1668, in-4°. On pourrait juger par la préface, que le succès de la Relation de Stochove donna l'idée de publier ces Observations. L'éditeur dit qu'il les a tirées des Mémoires de l'un de ceux qui avaient fait le voyage. S'il n'en a point imposé par cette assertion, il est difficile de le féliciter sur son intention de suppléer à beaucoup de choses omises dans la relation. En effet, on ne trouve dans ces observations rien qui ait rapport au voyage; on n'y trouve que des descriptions de diverses parties de l'Europe parcourues par les voyageurs; et la

plupart de ces descriptions sont enflées de passages d'auteurs anciens, relatifs aux contrées dont il y est question. Il y a aussi des détails très étendus sur la religion des Turks.

E—s.

FERMAT (Pierre de), naquit à Toulouse vers l'an 1595, et y mourut en janvier 1665, âgé de 70 ans. Il paraît qu'il quitta fort peu sa patrie, où il était pourvu d'une charge de conseiller au parlement, qu'il y laissa la réputation d'un magistrat intègre et dévoué à ses devoirs, et qu'il passa même pour un des plus grands jurisconsultes de son temps. C'est là tout ce qu'on sait aujourd'hui des événements de sa vie. Heureusement, ce qui a droit d'intéresser la postérité est beaucoup plus connu : nous voulons parler de ses fertiles méditations sur l'analyse et la géométrie, qu'il cultiva avec un rare succès; aussi n'est-il aucun homme célèbre dont on puisse dire avec plus de vérité que de lui-même, que son histoire est toute entière dans ses écrits. Ce géomètre, l'un des plus grands dont la France s'honore, et dont la renommée, très répandue de son temps, s'est conservée jusqu'à nous chez ses successeurs, entretenait une correspondance suivie avec les plus habiles mathématiciens de cet âge, Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis, et d'autres savants non moins connus, tels que Carcavi, Mersenne, Digby, avec lesquels, et le fameux Pascal, il était lié d'une amitié plus étroite. C'est dans les monuments encore subsistants de cette vaste correspondance, dans un petit nombre d'opuscules pleins de génie et d'originalité, et dans les notes dont il avait chargé son exemplaire du *Diophante* de Bachet, qu'il a semé les nombreuses découvertes qui ont assuré à son nom une illustration durable. Également habile dans la géométrie des anciens et dans les méthodes algébriques récentes, on le vit à la fois concevoir en même temps que Descartes l'heureuse idée de peindre par le calcul les propriétés de l'étendue figurée, parvenir à cette fine conception qui a été le germe du calcul différentiel, faire naître avec Pascal le calcul des probabilités, et s'élever dans la recherche difficile des propriétés les plus abstruses des nombres, à une hauteur où il est demeuré jusqu'ici seul et sans rival. Essayons de donner une idée abrégée de ses travaux et de ses inventions les plus remarquables : I. Fermat, qui n'était guère moins recommandable par son érudition que par son génie inventif, commença probablement par s'occuper de l'analyse géométrique des anciens. D'après des renseignements tirés des *Collections de Pappus*, il essaya de rétablir deux de leurs plus beaux ouvrages : les *Lieux plans* d'Apollonius, et les *Porismes* d'Euclide (1). On le vit ensuite étendre les recherches d'Apollonius et de Viète sur les *tactions* des lignes droites et des cercles sur un plan, au cas bien plus difficile des plans et des sphères dans l'espace. Ce grand problème est le premier qui ait été résolu dans cette branche importante de la géométrie, qui a dû à M. Monge de si féconds développements, et il a fourni en dernier lieu à plusieurs de nos savants l'occasion d'y appliquer avec fruit les procédés et les formules de la géométrie analytique. Enfin, par une étude approfondie des méthodes d'Archimède, Fermat parvint, un peu avant Neil et van Heuraet, à la rectification absolue

(1) R. Simson et le docteur Playfair, savants géomètres écossais, se sont depuis appliqués avec succès à perfectionner la restitution de ces monuments détruits.

:s paraboles cubiques et de plu-
utres courbes, question jus-
inabordable; mais sa décou-
: vit le jour qu'en 1660, quel-
ois après les écrits de ces lieux
es. Il résulte cependant d'une
ettres à Pascal, que dès 1658
n possession de ses méthodes,
autre très générale pour la di-
i des surfaces de circonvolu-
. Après cette courte indication
ravaux relatifs à la géométrie
ui offrent aujourd'hui moins
t, hâtons-nous de rappeler que
partage avec Descartes la gloire
lication de l'algèbre à la géo-
les courbes : découverte admi-
ui a eu d'immenses résultats,
été si bien exposée et appréciée
le DESCARTES de ce diction-
que nous sommes dispensés
y arrêter ici. La *Géométrie*
artes, qui est le premier mo-
public de cette doctrine, parut
7; mais de nombreuses lettres
nt à Pascal, à Roberval et à
ne, écrites en 1636, prouvent
-lors il était parvenu aux mê-
thodes, et même que sept ans
ant il en avait envoyé un pré-
i ami M. d'Espagnet. Il écrivit
e matière un *Traité des lieux*
t solides, dans lequel il déter-
les diverses formes de l'équa-
me section conique, et tous
es qu'on pouvait faire de ces
es formes pour la construction
ations solides les plus compli-
Il inventa d'ingénieuses trans-
ons pour ramener la quadra-
plusieurs courbes à celle du
t de l'hyperbole, et il écrivit
une *Dissertation* très profonde
legré des courbes nécessaires
istruction d'une équation quel-
; elle le conduisit à un principe
qui n'était pas assez précisé-
ment établi dans la *Géométrie* de Des-
cartes; savoir, qu'il suffit toujours que
le produit des degrés des courbes que
l'on emploie, ne soit pas moindre que
le degré de l'équation. Si nous passons
ensuite à ses recherches d'algèbre pure,
nous remarquerons entre autres son
ingénieux procédé pour faire dispa-
raître des équations les quantités ir-
rationelles, ou comme on disait alors,
les *Asymmétries*. L'artifice, qu'il em-
ployait avec beaucoup de sagacité, ne
pouvait échapper à un homme aussi
habile dans l'analyse indéterminée, et
fut le sujet d'un problème que Fermat
proposa aux géomètres ses contempo-
rains. Descartes s'y trompa, faute d'en
avoir reconnu la difficulté. Il imagina
que des élévations successives aux puis-
sances pouvaient atteindre le but, et ne
s'aperçut pas qu'on se jetterait ainsi
dans des calculs d'une longueur ef-
frayante. Il avança même qu'il ne lui
faudrait qu'un quart-d'heure dans les
cas les plus difficiles; tandis que Gen-
ty (auteur d'une excellente pièce sur
l'*Influence de Fermat*) a prouvé qu'un
jour entier ne suffirait point, non seu-
lement pour écrire, mais pour *lire*
l'équation finale du cas que Descartes
avait ébauché, en disant qu'un simple
copiste pouvait achever l'opération.
III. Nous arrivons à la fameuse *Mé-
thode* de Fermat, dont il n'a jamais,
il est vrai, publié la définition com-
plète ni la démonstration générale,
mais dont il fit les plus belles applica-
tions aux questions *De maximis et
minimis*, aux tangentes des courbes
algébriques et transcendantes, et aux
centres de gravité des conoïdes. Or,
en le suivant dans chacune de ces ap-
plications et s'élevant aux idées géné-
rales qui dirigent sa marche, on le voit
toujours commencer par choisir par-
mi les propriétés spécifiques de son
sujet, le rapport dont la limite doit

repondre à la question proposée et en donner la solution ; et c'est surtout dans le choix de ce rapport que consistent la difficulté et tout l'artifice de cette méthode. S'agissait-il, par exemple, de diviser une ligne de manière que le produit des deux parties fût le plus grand possible, ou de trouver la soutangente de la parabole? Dans le premier cas, il supposait dans la ligne donnée deux sections différentes et infiniment proches, puis il cherchait la limite du rapport des rectangles résultant de ces deux sections, c'est-à-dire, le point où la différence de ces deux rectangles devient absolument nulle, de sorte qu'ils puissent former les deux membres d'une équation ; dans le second cas, il supposait deux points infiniment voisins du point de contact, puis il cherchait la limite du rapport des carrés des distances de leurs deux ordonnées à un même point de l'axe prolongé, c'est-à-dire, le point où ce rapport peut former une équation avec celui des deux abscisses correspondantes. Une fois ces équations formées, il supprimait les termes communs, divisait autant de fois qu'il le pouvait par la grandeur infiniment petite, et négligeait ensuite tous les termes qui demeuraient affectés de cette grandeur. Telle était la suite constante des procédés que Fermat employait dans toutes les applications de sa méthode, qui lui soumettait les questions les plus difficiles et les plus nouvelles. Aussi fut-elle hautement applaudie par ceux des géomètres qui examinèrent avec impartialité les courtes notices qu'il en publia, et qui eurent assez de talent pour le comprendre. Parmi eux on remarque Sluze et Huyghens, qui exposèrent ensuite cette méthode avec quelques éclaircissements. Mais Descartes, déjà peu favorablement disposé, à la suite d'un démêlé avec Fermat sur les lois de la réfraction de la lumière, où il faut convenir que celui-ci avait eu un léger tort de procédés et la maladresse de faire de mauvaises chicanes à son adversaire ; Descartes, disons-nous, eut à peine reçu du P. Mersenne la communication de l'écrit de Fermat sur les *Maxima* et sur les tangentes, qu'il se pressa dédaigneusement de condamner cette méthode, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le sens. On pourrait encore trouver un autre motif de la conduite qu'il tint alors, dans l'opinion un peu orgueilleuse qu'il avait de lui-même ; elle lui fit regarder comme une espèce de *cartel* un écrit où l'on osait ajouter à ses inventions et perfectionner des méthodes qui ne lui avaient valu jusqu'alors que des applaudissements universels. Aussi, dans sa réponse à Mersenne, il laissa voir une passion et des préjugés qu'on ne pouvait guère attendre d'un aussi grand homme ; et il altéra de tant de façons le sens de la règle de Fermat, qu'il réussit à la trouver en défaut. Tel fut le commencement d'une longue querelle, dans les détails de laquelle nous ne pouvons pas entrer, et qu'on trouvera, si l'on veut, dans les derniers volumes des *Lettres de Descartes*. Il faut dire à la louange de Fermat qu'il y fit voir autant de modération que de politesse, et qu'il se contenta d'affirmer toujours invariablement la bonté et l'universalité de ses principes ; mais Pascal le père et Roberval, qui descendirent dans la lice pour le défendre, y mirent plus de chaleur ; surtout le dernier, qui avait eu le tort d'être constamment injuste envers Descartes et la présomption d'en être jaloux. Cependant, lorsque celui-ci jugea qu'il ne pouvait plus se rendre maître de l'opinion publique au gré de ses désirs, il essaya de traiter Fermat avec plus de

gement et de s'excuser de quel- expressions qui lui étaient échap- dans le feu de la dispute. Fermat lors au-devant de lui, et (con- dit Genty dans la pièce que nous citée) *ces deux grands rivaux rrent enfin les armes.* Cette image e conséquence assez naturelle des s qu'employa Descartes dans la se qu'il s'empressa de faire aux ières ouvertures pacifiques que P. Mersenne avait obtenues de ival; réponse dont nous allons rire une partie, pour donner une le style de cette époque où la sim- ne régnait pas encore dans le épistolaire : « Je n'ai pas eu ions de joie, disait-il à Fermat, recevoir la lettre par laquelle vous faites la faveur de me promettre re amitié, que si elle me venait ne maîtresse dont j'aurais pas- nément désiré les bonnes grâ- . Et vos autres écrits qui ont pré- é, me font souvenir de la Brada- nte de nos poètes, laquelle ne lait recevoir personne pour ser- ur, qu'on ne se fût auparavant ouvé contr'elle au combat. Ce n'est toutefois que je prétende me com- er à ce Roger qui était seul au de capable de lui résister; mais que je sais, je vous assure que more extrêmement votre mérite, . ». Cependant, malgré ces pro- ions et d'autres encore plus po- s, il conserva toujours un dépit de l'avantage qu'avait eu Fermat cette discussion; cette disposition dans ses lettres confidentielles rsenne, où il désigne son rival es expressions : *votre conseiller oulouse*, *votre conseiller de mis*, qui indiquent une humeur déguisée. Loin de là, Fermat se à rendre en toute occasion une justice au vaste génie de Des- cartes; et plusieurs années après la mort de celui-ci, dans la *Dissertation* que nous avons mentionnée, on le voit s'exprimer ainsi : *Tanta me sanè hujus portentosissimi ingenii incessit admiratio, ut pluris faciam* CARTESIUM *errantem quam multos* Κατορθοῦντας. De si pures louanges sont le plus grand honneur à tous les deux.

IV. Quand on examine avec attention ce que nous avons rapporté des principes suivis par Fermat dans toutes les applications qu'il a faites de sa méthode, il n'est pas difficile d'y reconnaître l'idée fondamentale du calcul différentiel. Aussi est-il permis de croire qu'il a quelques droits à la découverte proprement dite de ce calcul; surtout quand on remarque l'extrême analogie de sa conception principale et de celle qui dans la suite servit de base à la méthode de Leibnitz. Cependant, jusqu'à nos jours, Leibnitz a recueilli seul avec Newton tout l'honneur de cette belle invention. Mais faut-il s'en étonner! La chaleur de la querelle qui s'éleva entre l'Angleterre et le continent il y a un siècle, sur les droits respectifs de ces deux hommes célèbres à cette grande découverte, ne permit guère d'en rechercher alors les premières sources : on eût craint de compromettre la gloire du chef de son parti; et depuis, pendant de longues années, les géomètres ont été beaucoup plus occupés d'étendre les progrès du calcul de l'infini que d'en étudier la véritable origine. Néanmoins, quand Montucla écrivit sa savante *Histoire des Mathématiques*, on pourrait être surpris de ce qu'il ne songea pas à revendiquer les justes droits de Fermat, si l'on ne savait que trop souvent les conceptions d'un homme de génie ne peuvent être justement appréciées que par ses pairs. Genty, le premier, éleva fortement la voix à ce su-

jet. Dans la pièce que nous avons plus d'une fois citée et qui fut couronnée en 1783 par l'académie de Toulouse, il s'attacha à démontrer que « Fermat » devait être regardé comme le pre- » mier inventeur de la méthode d'as- » sujettir au calcul les grandeurs infi- » niment petites, et de les faire servir » à la solution d'une question, » et nous ne savons pas que son assertion ait été combattue. Il est pourtant probable que ses recherches sur ce point important de l'histoire de la science, engagèrent les savants à le mieux examiner. Mais le fait n'était pas difficile à vérifier; aussi, par exemple, Arbogast après l'avoir approfondi, partagea toutes les opinions de Genty (1); et pour tout dire en un mot, cet illustre géomètre qui a imprimé aux divers morceaux de critique répandus dans ses ouvrages un caractère de sagacité et d'impartialité si remarquable, qu'on pourrait regarder comme impossible d'entrer après lui dans la même carrière, Lagrange, dans ses *Leçons sur le calcul des fonctions*, a dit précisément : « On peut regarder » Fermat comme le premier inventeur » des nouveaux calculs. » Il ajoute (et nous pensons qu'on nous pardonnera de reproduire ici ce morceau précieux d'histoire philosophique de la géométrie) : « Dans sa méthode *De* » *maximis et minimis*, il égale l'ex- » pression de la quantité dont on re- » cherche le *maximum* ou le *mini-* » *mum*, à l'expression de la même » quantité dans laquelle l'inconnue est » augmentée d'une quantité indéter- » minée. Il fait disparaître dans cette » équation les radicaux et les frac- » tions, s'il y en a, et après avoir ef- » facé les termes communs dans les » deux membres, il divise tous les

(1) C'est ce qu'il affirma, en 1801, à l'auteur de cet article.

» autres par la quantité i
» qui se trouve les multipl
» il fait cette quantité nulle
» équation qui sert à déte
» connue de la question. (
» cile de voir au premier
» que la règle déduite du
» rentiel, qui consiste à é
» la différentielle de l'expr
» veut rendre un *maxim*
» *minimum*, prise en fa
» l'inconnue de cette expr
» ne le même résultat, l
» fond est le même, et qu
» qu'on néglige comme in
» tits dans le calcul diffé
» ceux qu'on doit suppri
» nuls dans le procédé de
» méthode des tangentes
» même principe. Dans l'
» tre l'abscisse et l'ordon
» pelle la propriété spéc
» courbe, il augmente
» l'abscisse d'une quantit
» née, et il regarde la
» donnée comme apparte
» à la courbe et à la tang
» fournit une équation qu'
» me celle d'un cas de *m*
» de *minimum*. On voi
» l'analogie de la méthod
» avec celle du calcul diff
» la quantité indéterminée
» mente l'abscisse, répo
» férentielle de celle-ci,
» tation correspondante d
» répond à la différenti
» dernière. Il est même
» que dans l'écrit qui co
» couverte du calcul diff
» primé dans les Actes d
» mois d'octobre 1684,
» *Nova methodus pro*
» *minimis*, etc., Leibnit
» différentielle de l'ordon
» qui soit à l'accroisseme
» de l'abscisse, comme l

gente ; ce qui rapproche se de celle de Fermat. On que ce dernier a ouvert la ar une idée très originale, peu obscure, qui consiste ire dans l'équation une in-e qui doit être nulle par la la question, mais qu'on anouïr qu'après avoir di- l'équation par cette même Cette idée est devenue le s nouveaux calculs qui ont taut de progrès à la géo- à la mécanique ; mais on qu'elle a porté aussi son sur les principes de ces laintenant qu'on a une idée e de ces principes, on voit ntité indéterminée que Fer-ait à l'inconnue, ne servait ier la *fonction dérivée* qui nulle dans le cas du *maxi-* du *minimum*, et qui sert al à déterminer la position ntes des courbes. Mais les s contemporains de Fermat ent pas l'esprit de ce nou-ire de calcul ; ils ne le re-t que comme un artifice par-pplicable seulement à quel-, et sujet à beaucoup de s ; aussi cette invention qui u un peu avant la *Géomé-Descartes*, demeura-t-elle ndant près de quarante ans. arrow imagina de substituer ntités qui doivent être sup-ulles suivant Fermat, des réelles, mais infiniment et il publia en 1674 sa *Mé-s tangentes*, qui n'est que ruction de celle de Fermat moyen du triangle infini-it, formé des accroissements isse et de l'ordonnée, et le la courbe regardée comme gône. Il donna ainsi nais-

» sance au système des infiniment » petits, et au calcul différentiel. » Dans ces dernières années, l'auteur de la Mécanique Céleste s'est exprimé d'une manière encore plus positive dans son *Essai philosophique sur le calcul des Probabilités*. Après avoir exposé avec une rare précision les points essentiels de la méthode de Fermat, il dit : « On doit donc regar-» der Fermat comme le véritable in-» venteur du *Calcul différentiel*. » Newton a depuis rendu ce calcul » plus analytique, dans sa méthode » des fluxions, et il en a simplifié et » généralisé les procédés par son beau » Théorême du Binôme. Enfin, pres-» que en même temps, Leibnitz a en-» richi le calcul différentiel d'une no-» tation, qui, en indiquant le passage » du fini à l'infiniment petit, réunit » à l'avantage d'exprimer les résultats » rigoureux de ce calcul, celui de don-» ner les premières valeurs approchées » des différences et des sommes des » quantités ; notation qui s'est adap-» tée d'elle-même au calcul des diffé-» rentielles partielles. » Mais, comme notre devoir est de tout dire, nous devons rapporter aussi que les savants critiques écossais qui rédigent le journal si connu sous le nom d'*Edinburgh-Review*, se sont vivement élevés contre l'assertion du grand géomètre dont nous venons de transcrire les expressions. En rendant compte, dans leur N°. de *septembre* 1814, de l'ouvrage précité, et après lui avoir donné d'ailleurs, ainsi qu'à la *Théorie analytique des Probabilités* du même auteur, tous les éloges que méritent ces deux belles productions, ils s'arrêtent sur cette assertion ; et, tout en reconnaissant que « Fermat a touché de très près à » la découverte du calcul différentiel, » dont il a bien connu le principe, » ils affirment que « ce qui doit donner

» en pareil cas le droit d'être considéré » comme le véritable inventeur, c'est » l'extension du principe à tout ce » qu'il peut embrasser, en y attachant » un nouveau calcul et de nouvelles » opérations analytiques ; en liant l'in- » vention d'un nouvel algorithme avec » des symboles correspondants. » D'où ils concluent que « plus Fermat » a été près de la plus grande décou- » verte des temps modernes, et moins » ils peuvent admettre son droit de pro- » priété en concurrence avec celui de » Newton et de Leibnitz, » qui ont en ef- fet rempli les conditions qu'ils viennent d'établir. En convenant de la justesse d'une partie de ces réflexions, nous nous permettrons cependant de remar- quer que les savants rédacteurs ne les ont basées que sur des raisons assez fai- bles. « Le siècle où cette découverte a » été faite, disent-ils, en a unanime- » ment attribué l'honneur, soit à New- » ton, soit à Leibnitz, ou plutôt à tous » les deux à la fois ; c'est-à-dire à cha- » cun d'eux indépendamment de l'au- » tre : la priorité, quant au temps, étant » un peu en faveur du géomètre an- » glais. Ceux qui ont écrit l'Histoire » des Mathématiques, en ont pensé » de même : Montucla, par exemple, » qui a traité le sujet avec une grande » impartialité, et Bossut, qui certes, » n'était pas prévenu en faveur de » Newton. Dans la grande controverse » à laquelle cette découverte donna » lieu, tous les titres furent bien exa- » minés, et la décision à laquelle on » paraît de chaque côté avoir acquiescé, » est celle que nous avons rapportée ; » ainsi, ce ne doit être que pour de » fortes raisons qu'une décision ren- » due par tant de juges compétents, » et qui est établie par plus d'un siècle » de durée, pourrait être infirmée au- » jourd'hui. » Ces arguments nous pa- raissent plus spécieux que solides.

Qu'est-ce en effet que celui sur le résultat apparent d controverse, entre l'école et celle de Leibnitz ? Etait ture à faire remonter aux sources de la découverte ? juge par le trait suivant : sans de Newton s'étant a qu'à reprocher à Leibnitz d dans le Triangle de Barrow damentale de sa méthode » pensez-vous, répondire » versaires ; si la métho » tielle était à la fois et la » celle des fluxions, puisq » pelez Leibnitz un plagia » copie de celle de Barrow » et l'ami de Newton, qu » drait-il donner à celui-ci ? qui fit bien vite abandonn à ses adhérents cette espè mination, pour se rejeter tendue communication q aurait eue des méthodes de émule. On se garda don part et d'autre, de soum examen suivi et rigoureu sion des idées des géomètr vanciers, et dans cette v on ne data, pour ainsi d leurs inventions respectiv ment tiré du silence de Mo Bossut, a moins de val Quel qu'ait été le mérite d savants, on n'a jamais son garder comme des homme et en vérité (pour ne n qu'un mort, qu'on ne pe flatter), serait-il possible valoir de leur silence en fa nion motivée et du grand n grange ! Le génie seul, co nous sommes déjà permis sait juger les inventions du seul peut s'élever à cette h les fertiles conséquences d'u fécond peuvent être aperçu

eut guère attendre d'hom-
nent doués de plus ou
dition et de talent. En
econd exemple, au sujet
idée originale dont le mé-
que n'est d'ailleurs nulle-
rable à celui des idées de
ntucla n'a su voir qu'une
lans l'idée si simple qu'eut
e représenter les diverses
d'une base quelconque,
osants numériques appli-
même base, écrite une
au lieu de la répéter au-
que les degrés de ces puis-
rment d'unités; et cepen-
id géomètre dont nous ve-
ir critiquer l'assertion, a
urs, dans cette heureuse
urce première des belles
suites et des interpola-
calcul exponentiel, l'une
s les plus fécondes de l'a-
erne (2). La vraie méta-
es sciences exactes ne fait
ue de naître, et c'est aux
nes célèbres que nous ci-
e est principalement rede-
progrès qu'elle a faits. Il
au surplus, que les judi-
ues d'Edimbourg n'avaient
sance de l'opinion de La-
surtout du passage remar-
lle est si bien établie, et
vons rapporté. Il est vrai
quelquefois reprocher aux
nglais de confondre sur la
et des hommes d'un vrai
s compatriotes assez mé-
e ne pas rendre assez de
prééminence de quelques
du continent, dont ils ont
gligé d'approfondir les mé-

thodes et les ouvrages, et par conséquent d'apprécier avec peu d'exactitude le mérite relatif de ceux qui cultivaient la science hors des trois royaumes; mais ces reproches, qui de jour en jour peuvent moins se reproduire (1), ne sauraient atteindre ceux dont nous croyons devoir ici combattre l'opinion, et qui depuis long-temps paraissent mériter une exception honorable. En les voyant secouer si franchement les préjugés nationaux, et admettre Leibnitz au partage d'une gloire que durant près d'un siècle la Grande-Bretagne seule a si exclusivement attribuée à son immortel Newton, il serait permis de penser au contraire que si les savants rédacteurs avaient eu le passage de Lagrange sous les yeux, ils auraient eu moins de peine à souscrire à ce jugement un peu moins absolu: *on peut regarder Fermat comme le premier inventeur des nouveaux calculs.* On pourra croire surtout, qu'ils auraient applaudi aux conclusions qui terminent ce fragment, et qui rentrent jusqu'à un certain point dans une de leurs objections. Voici donc ces conclusions de Lagrange, qui suivent immédiatement le passage que nous avons déjà transcrit: « Mais » le calcul différentiel (sortant des » mains de Fermat et de Barrow), » n'était encore qu'ébauché, car il ne » s'appliquait qu'aux expressions ra- » tionnelles (2), et il exigeait le déve- » loppement des termes, pour qu'on » pût négliger le carré et les puissances » supérieures des quantités infiniment » petites. Il restait donc à trouver un

Mathém., tom. II, pag. 114, se-
malyt. des Probabilités, p. 3—5,
a.

(1) MM. Ivory, Playfair, Woodhouse, et plusieurs autres, ont commencé à cet égard une révolution salutaire, dont le mérite et l'nécessité exigeraient peut-être, pour être universellement bien sentis, des développements qui ne peuvent trouver ici leur place.

(2) Fermat savait bien étendre sa méthode aux fonctions irrationnelles, en se débarrassant des irrationnalités; mais le moyen était long, peu praticable et peu analytique.

» algorithme simple et général, appli-
» cable à toutes sortes d'expressions,
» par lequel on pût passer directe-
» ment, et sans aucune réduction,
» des formules algébriques à leurs dif-
» férentielles. C'est ce que Leibnitz a
» donné dix ans après, dans l'écrit
» cité ci-dessus, et qui renferme les
» éléments du calcul différentiel pro-
» prement dit. Il paraît que Newton
» était parvenu dans le même temps,
» ou un peu auparavant, aux mêmes
» abrégés de calcul pour les différen-
» tiations; mais c'est dans la forma-
» tion des équations différentielles, et
» dans leur intégration, que consiste
» le grand mérite et la force princi-
» pale des nouveaux calculs, et sur
» ce point, il me semble que la gloire
» de l'invention est presque unique-
» ment due à Leibnitz, et surtout aux
» Bernoulli. » C'est par cette citation, et en professant une adhésion complète au jugement de Lagrange, que nous terminerons cette discussion. Son importance nous fait espérer qu'on en excusera l'étendue. Lorsqu'il est question d'une découverte universellement réputée *la plus grande des temps modernes*, la part que la France a le droit d'en revendiquer sur l'Allemagne et l'Angleterre, méritait au moins tous ces détails, et le nom seul du géomètre distingué auquel on attribue les objections que nous avons combattues, nous aurait fait un devoir d'y entrer. Revenons à la courte indication des autres inventions de Fermat. V. Nous avons annoncé plus haut qu'il fit naître, avec Pascal, le calcul des probabilités, borné dans son origine aux questions que peuvent présenter les jeux. Quoiqu'il ne reste que des traces de l'analyse qu'il employa dans cette théorie, on en trouve du moins tous les résultats dans son commerce épistolaire avec Pascal, qui, le premier, fut excité par son ami, le chevalier
fameux joueur de ce temps
cuper de ce genre de ques
donner une idée de celles
tèrent, et pour appuyer
précédente sur une irréfu
rité, on ne peut mieux fair
prunter les paroles mêmes
de la *Théorie des Probab*
l'*Essai philosophique* su
calcul, ouvrage où la s
idées le dispute à la clarté
sion. « Depuis long-temp
» déterminé dans les jeux l
» ples les rapports des ch
» rables ou contraires au
» les enjeux et les paris
» glés d'après ces rapports
» sonne avant Pascal et Fe
» donné des principes et
» des pour soumettre cet o
» cul, et n'avait résolu d
» de ce genre un peu c
» C'est donc à ces deux g
» mètres qu'il faut rappor
» miers éléments de la
» probabilités, dont la
» peut être mise au rang
» remarquables qui ont ill
» siècle, celui de tous les
» fait le plus d'honneur à
» main. Le principal prol
» résolurent, tous deux p
» différentes, consiste à pa
» tablement l'enjeu, entre
» dont les adresses sont ég
» conviennent de quitter
» avant qu'elle finisse, la c
» jeu étant que pour gagn
» il faut atteindre le premi
» bre donné de points. Il e
» le partage doit se faire
» nellement aux probabil
» tives des joueurs, de g
» partie; probabilités qui
» des nombres de points qu
» quent encore. La méthod

ieuse, et n'est au fond
i de l'équation aux dif-
tielles relative à ce pro-
r déterminer les proba-
essives des joueurs, en
nombres les plus petits
s. Cette méthode est li-
s de deux joueurs; celle
, fondée sur les combi-
tend à un nombre quel-
oueurs. Pascal crut d'a-
: devait être, comme la
treinte à deux joueurs,
lit entre eux une discus-
a fin de laquelle Pascal
i généralité de la mé-
ermat. » VI. Il resterait
itre les découvertes de
'analyse indéterminée et
s nombres; mais dans
de s'exprimer avec
eté sur ce vaste et aride
se borner à rappeler les
s, et à quelques ré-
a voie qui a pu conduire
ste à ces inventions diffi-
surent un rang si distin-
eut donc qu'indiquer en
ce qu'il ajouta de per-
théorie, plus curieuse
carrés magiques, et ses
s nombres qui sont dans
lonné avec leurs parties
estion où Descartes fit
beaucoup d'habileté, et
grès considérables qu'il
lyse de Diophante, dont
'étendre la méthode des
es aux égalités des ordres
jusqu'alors, Bachet de
n des membres de l'aca-
ise à sa création, dans
ail sur Diophante, dont
première bonne édition,
lement ajouté aux inven-
mètre d'Alexandrie. Les
rithmétiques de Fermat
qui ont le plus d'éclat, ont trait aux nombres *polygônes*, aux nombres *premiers*, et aux *puissances*. Voici, dans chacune de ces théories, les plus curieux de ses théorèmes, et ceux qu'il est le plus facile d'énoncer ici : 1. On peut toujours décomposer un nombre quelconque en un nombre de polygônes du même ordre, égal ou inférieur à celui des unités de leurs côtés; 2. Si on élève à la puissance (1) *p. moins un* tout autre nombre qu'un multiple de *p*, le résultat diminué d'une unité sera divisible par *p*; 3. Si la plus petite puissance d'un nombre quelconque, qui, diminuée d'une unité, se divise par *p*, est *impaire*, aucune puissance de ce nombre, augmentée de l'unité, ne pourra se diviser exactement par *p*, et le contraire arrivera si cette puissance est *paire*; 4. Tout nombre premier qui surpasse de l'unité un multiple de 4, peut être décomposé en deux carrés, et ne peut l'être que d'une seule manière; 5. Une puissance quelconque, d'un pareil nombre, pourra exprimer l'hypothénuse d'autant de triangles rectangles que l'indiquera l'exposant de la puissance, et sera décomposable en deux carrés, d'autant de manières que l'exprime la moitié du degré de la puissance, en augmentant ce degré d'une unité s'il est impair : principes d'où suit une méthode générale pour distinguer de combien de manières un nombre quelconque, premier ou non, est décomposable en deux carrés; 6. L'aire d'un triangle rectangle en nombres entiers, ne saurait être égale à un carré; 7. Au-dessus du carré, il n'y a aucune puissance qui soit décomposable en deux puissances de même degré qu'elle; 8. La somme ou la dif-

(1) Nous employons ici la lettre *p* pour désigner un nombre *premier* quelconque.

férence de deux carrés-carrés, ne peut jamais être un carré; 9. Dans l'infinité des nombres entiers, il n'y a 1°. qu'*un seul* carré qui, joint à 2, fasse un cube; 2°. que *deux seuls* carrés qui, joints à 4, fassent des cubes; etc. Malheureusement, aucune des démonstrations de Fermat ne nous est parvenue, excepté celle du 6°. des théorèmes précédents, et les principes de celle du 8°. Euler, le premier, s'est occupé de retrouver les autres, et il y a travaillé pendant tout le cours de sa laborieuse carrière; il a réussi pour un grand nombre, par exemple, pour celle du 2°., l'un des plus utiles dans cette théorie épineuse. Lagrange et l'auteur de la *Théorie des Nombres*, ne se sont pas moins signalés dans cette recherche; on doit entre autres au premier de ces géomètres, la démonstration du cas des *quatre carrés*, dans la première et la plus remarquable des propositions précitées, et le second y a depuis ajouté le cas des *trois Triangulaires*; mais leurs efforts, ni ceux de M. Gauss, n'ont pu atteindre, ou les autres cas particuliers ou le cas général de cette fameuse proposition. Cependant leurs travaux réunis ont singulièrement perfectionné cette branche difficile de l'analyse, et l'on possède aujourd'hui les démonstrations de presque tous les théorèmes de Fermat. Ici se présentent naturellement ces deux questions : Fermat possédait-il lui-même ces démonstrations? ou les propositions auxquelles il était parvenu, n'étaient-elles que le résultat d'une ingénieuse et savante induction? Après un examen attentif des pièces et des écrits originaux de ce temps-là, il semble que la première doive être affirmativement résolue. Fermat, qui nous a laissé de sa candeur et de son caractère la plus noble idée, atteste constamment dans ses lettres a
biles géomètres de cette ép
a les démonstrations de
vertes, et dans les réponse
ci, on ne voit aucun d'eux
ils paraissent même persu
inventé pour y parvenir u
ignorée d'eux. « Vous ve
» briqué, lui écrit Frenicle
» dans cette sorte de quest
» que espèce d'analyse
» pour fouiller dans les
» plus cachés des nombres
» persuadé, mandait Ferm
» dans une lettre retrouvé
» par Bossut, que dès qu
» rez connu ma façon de
» en cette nature de propo
» vous paraîtra belle et vo
» lieu de faire beaucoup d
» découvertes. — Cherch
» qui vous suive dans vos
» numériques, répond P
» me passe de bien loin,
» capable que de les adm
auraient-ils tenu ce langag
tous cette opinion, s'ils n
la preuve qu'il y avait là
l'induction, s'ils n'eussen
lui des démonstrations pa
deux seules qui ont échap
jures du temps! Celles-c
existent, et prouvent qu'il
avoir d'autres; et en effet
nous offrent encore quel
des méthodes qu'il s'était f
sait souvent usage de celle
qu'il avait fort perfection
lettre à Pascal, que nous a
il lui dit qu'il est parvenu à
proposition au moyen du th
et très probablement il ne fa
haut sa découverte du prin
mental de la théorie des n
gurés, découverte qui sem
d'hui fort ordinaire, que pa
lui donnait la clef de plusie

s. Enfin, si une voie aussi que l'induction l'eût seule les théorèmes si nombreux iqués, comment les recherantes des géomètres n'ont-i découvrir la fausseté? Il cepter un seul, qu'Euler a défaut; mais c'est précisément aussi dont une lettre ex-Fermat nous apprend qu'il trouver la démonstration : orne-t-il à l'énoncer, en le ses amis d'en chercher la lui manquait, pour le grand ont il amassait lentement les , et où il devait consigner ait de ses recherches. Cet a point vu le jour, et il paime qu'il n'a pas existé. La lance de Fermat nous apccablé presque toute l'année oirs de sa charge, il avait nps pour confier au papier its de ses méditations, et it souvent proposé d'aller lques mois à Paris pour y i tranquillité nécessaire à la le ses idées. Les géomètres nt long-temps qu'il n'ait pu projet; car tout porte à il faisait usage, dans les rele ce genre, de moyens bien les que ceux qu'on y emploie ii. VII. Les devoirs de sa t son assidue application à idence, n'étaient pas le seul ni s'opposât à ses travaux iques; sa vaste érudition le sulter sur plusieurs points ie; l'étude des langues anvivantes, et jusqu'à la poésie , venaient empiéter sur ses On a eu de lui quantité de s, français, italiens, espagrande intelligence du grec terpréter plusieurs endroits e, de *Théon de Smyrne* et de *Polyen* (1), qui avaient arrêté les commentateurs, et surtout une Lettre de *Synésius*, qui avait fait le désespoir du savant P. Pétau. Cet évêque écrivait à la célèbre et malheureuse Hypatia, qui avait été son maître en géométrie : « Je me trouve si mal » que j'ai besoin d'un hydroscope; » je vous prie d'en faire faire un de » cuivre, etc. » : suivait une description de cet instrument, qu'on n'avait pu comprendre. Nous voyons par l'interprétation de Fermat, que cet instrument que les Grecs nommaient *baryllion*, n'était autre chose que notre *aréomètre*, dont on faisait dès-lors usage en médecine pour déterminer le degré de bonté de l'eau. Cela n'a rien de surprenant, puisqu'il y avait déjà long-temps qu'Archimède en avait dévoilé le principe; mais ce qui l'est davantage, c'est que l'usage de cet instrument ait été perdu jusque vers la fin du 16e. siècle, où l'on voit Robert Constantin en faire mention le premier parmi les modernes, et que cette origine de l'aréomètre, déjà consignée dans Montucla, et développée par Beckmann, soit si peu connue. Enfin, un autre obstacle qui doit nous paraître aujourd'hui bien singulier, détournait par fois Fermat de s'adonner à ses études favorites. Le croira-t-on? ce grand esprit ne considérait la géométrie que comme un délassement dont ne devaient point souffrir d'autres plaisirs, d'autres travaux plus sérieux encore. Une lettre de Pascal à son ami, bien propre à nous donner une idée de la gravité des caractères de ces célèbres personnages, et de l'esprit religieux de leur siècle, renferme à ce sujet un passage curieux :

(1) Les corrections de Fermat sur Polyen, qui avaient paru dans ses *Varia opera*, ont été insérées dans l'édition de Polyen donnée par Mutsinna, Berlin, 1756, in-12.

« Pour vous parler franchement de » la géométrie, je la trouve le plus » haut exercice de l'esprit, mais en » même temps je la connais pour si » inutile, que je fais peu de diffé- » rence entre un homme qui n'est que » géomètre et un habile artisan : aussi » je l'appelle le plus beau métier du » monde, mais enfin ce n'est qu'un » métier ; et j'ai dit souvent qu'elle est » bonne pour faire l'essai, mais non » pas l'emploi de notre force : de sorte » que je ne ferais pas deux pas pour » la géométrie, et je m'assure que » vous êtes fort de mon humeur (1). » Parvenus à la fin de la tâche qui nous était assignée, celle de déposer dans un ouvrage universellement répandu, les titres que présente à l'admiration de la postérité un homme jusqu'ici moins généralement connu, peut-être, que célèbre par un petit nombre d'esprits excellents, et dont la gloire fait une partie essentielle du patrimoine national ; nous nous demanderons, avec un des auteurs de cette Biographie, en considérant l'époque où Fermat a vécu, et les nombreux services qu'il a rendus aux sciences exactes, s'il eût remplacé Descartes dans le cas où celui-ci n'eût point existé? et nous répondrons avec ce savant géomètre : « Oui, si l'on en juge par l'importance » de ses travaux et par les difficultés » qu'il a vaincues ; mais il est permis » de douter qu'il eût autant contribué » à la propagation de la science, que » le fit son rival par son caractère » communicatif, et la manière simple » dont il présente le résultat de ses » recherches (2). » C'est avouer que Fermat ne possédait pas ces précieuses qualités d'un homme de génie, et que loin d'imiter Descartes qui présentait dans ses ouvrages l'histoire de ses pensées, de manière à mettre sur la voie ceux qui voudraient aller plus loin, il ne laissait guère apercevoir quelle route avait pu le conduire à ses découvertes, et ne savait pas donner à ses écrits cette clarté et cette simplicité qui distingueront toujours ceux du grand philosophe que nous lui opposons. Quoi qu'il en soit, sa réputation est aujourd'hui bien assurée : rival heureux de Descartes, objet constant de l'admiration de Pascal, qui le nommait le premier homme de l'univers, on n'oubliera point que Fermat fut le précurseur de Newton et de Leibnitz, et qu'il laissa, dans ses brillantes découvertes sur les nombres, de quoi long-temps occuper ses plus habiles successeurs. — Fermat ne publia lui-même que quelques écrits détachés. Après sa mort, l'un de ses fils (*Voy.* Samuel de Fermat), fit imprimer le *Diophante* de Bachet, avec les notes dont son père avait enrichi les marges de ce livre; cette édition est rare et précieuse; elle a pour titre : *Diophanti Alexandrini quæstionum arithmeticarum libri sex*, etc., *græc. lat., cum commentariis D. Bachet et observationibus P. de Fermat*, etc., Toulouse, 1670, in-fol. On trouve en tête un petit Traité du P. de Billy, jésuite, sous le titre de *Doctrinæ analyticæ inventum novum* ; c'est une compilation assez bien faite des découvertes arithmétiques de Fermat, mais elle fourmille de fautes d'impression.

(1) Pour s'expliquer, s'il se peut, ces décisions un peu rudes de l'illustre solitaire de Port-Royal, il ne faut pas oublier qu'à l'époque où cette lettre fut écrite, on n'avait fait aucune application importante de l'analyse ou de la géométrie à la théorie des phénomènes de la nature ; Newton n'avait pas encore paru ; Newton, qui devait nous révéler la grande loi de l'univers, et, par son immortelle découverte, ennoblir à jamais l'étude des sciences exactes dans l'opinion de tous les hommes pensants! Il y a loin des *problèmes* de Pascal *sur la cycloïde*, bien qu'ils offrent le *nec plus ultrà* de la beauté géométrique, à l'explication de l'équation séculaire de la lune ou de ses mouvements de libration.

(2) M. Lacroix, *Traité du calcul différentiel*, etc., tom. I, préf., pag. v, seconde édition.

'ermat recueillit dans la suite les aux écrits de son père, et les sous le titre suivant : *Varia mathematica D. P. de Fer-enatoris Tolosani*, etc., Tou- 1679, in-fol., ouvrage qui, : le précédent, est rare et d'un prix pour les géomètres. Par iblication, Sam. Fermat a bien d'eux ; cependant on pourrait que s'il n'eût pas laissé écouler ans avant que de publier ce , plusieurs fragments, dont la ssance eût servi à faire retrou- méthodes de son père, auraient re joints et le compléter très uti- . Mais il y mit de la négligence; r exemple, on sait que Fermat ort avait fait dépositaire de tous apiers son ami intime, Car- qui vivait à Paris, où le rete- sa qualité de membre de l'aca- des sciences et sa place de bi- caire du roi, et cependant, dans face que Sam. Fermat mit à la s œuvres de son père, il ne fait e mention de Carcavi, qui ne it pourtant qu'en 1684, ni de s reçus de lui (1). On trouve en- lusieurs lettres de Fermat très ses dans le tome III des *Lettres scartes*, in-4°.; dans le tome II *Œuvres de Wallis* : in-fol., et e tome IV des *Œuvres de Pas-* n-8°. On a de l'abbé Genty un *urs* que nous avons cité plus fois, intitulé : l'*Influence de at sur son siècle*, etc., Or- 1784, in-8°. Cette pièce, où oudrait un peu plus d'ordre et thode, est le fruit de savantes ches sur l'histoire des mathé- ues dans le 17e. siècle; elle rem- porta le prix double de l'académie de Toulouse, en 1783. M—z.

FERMAT (Samuel de), fils du précédent, naquit à Toulouse vers l'année 1630. Après avoir terminé ses études et pris ses degrés en droit, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Les lettres ne furent pour lui qu'un simple délassement; il les cultivait cependant avec succès, et il leur dut une réputation qu'il paraît n'avoir point ambitionnée. Fermat mourut vers 1690, à l'âge d'environ soixante ans. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Variorum carminum libri IV*, Toulouse, 1680, in-8°. : ce volume contient des vers français, mais les latins sont en plus grand nombre et l'emportent sur les premiers par la facilité et l'agrément ; II. *Dissertationes de re militari* ; *De auctoritate Homeri apud jurisconsultos* ; *De historiâ naturali*, *accessit opusculum de mirandis pelagi*, ibid., 1680, in-8°. : elles ont été insérées dans le supplément au *Thesaurus novi juris civilis* de Meermann, la Haye, 1780, in-fol. Dans son *Traité sur l'autorité d'Homère*, Fermat prétend que ce grand poète est seul plus souvent cité dans le corps de droit que tous les autres écrivains ensemble. Ménage a très bien réfuté ce paradoxe, en prouvant qu'Homère n'est cité que six fois dans le *Digeste* et trois dans les *Institutes* ; III. *Traités de la Chasse, composés par Arrian et Oppian, trad. en français*, Paris, 1680, in-12. On trouve à la suite une *Lettre* de Synesius, évêque de Cyrène, et une *Homélie* de S. Basile, relatives à la chasse. « On désirerait, dit Lallemand (*Biblioth. des Thereuticographes*, page 28), un peu plus de justesse dans cette traduction ; elle ne fait pas toujours ta-

(1) nous avons fait en dernier lieu des recherches à la bibliothèque nationale, pour nous assurer si les papiers laissés par Carcavi ne contenaient aucun écrit de Fermat ; ces recherches n'ont rien produit.

» bleau, et laisse échapper beaucoup » de traits intéressants par leur vivacité et par leur délicatesse. La traduction latine d'Arrian par Holsten, » quoique faible, est cependant supérieure à celle de Fermat. » W—s.

FERMELHUIS (Jean), maître d'école à Paris, au commencement du 17e. siècle, est auteur de l'*Histoire de la vie de S. Roch*, poëme spirituel, suivi de plusieurs autres poésies chrétiennes, Paris, 1619, in 12. Cet ouvrage est indiqué dans la *Bibliothèque historique de France*, avec la date de 1519; mais c'est une faute d'impression qu'on a négligé de corriger dans l'errata. Dans ce poëme l'auteur fait de S. Roch un seigneur souverain de Montpellier, et décrit en vers alexandrins tout ce que les vieilles légendes et les tapisseries lui avaient appris sur son héros, à la protection duquel il dut sa conservation lors de la peste de 1606, qui enleva dix à douze personnes dans la maison qu'il habitait. — Fermelhuis (Jean-Baptiste), médecin à Paris, dans le 18e. siècle, a publié: I. *Eloge funèbre d'Elisabeth-Sophie Chéron, de l'académie de peinture*, Paris, 1712, in-8°.; II. *Eloge funèbre d'Antoine Coysevox, sculpteur du roi*, ibid., 1721, in-8°. — Son fils, mort à Paris en 1742, avait fait représenter en 1730 l'opéra de *Pyrrhus*, dont la musique est de Royer. W—s.

FERMIN (Philippe), médecin et voyageur, était né à Maëstricht. Il passa en 1754 à Surinam, où il résida à peu près dix ans. A son retour en Europe, il séjourna quelque temps à Amsterdam, puis se fixa dans sa patrie, où il devint membre de la magistrature municipale. La profession qu'il avait exercée dans la colonie de Surinam lui avait fourni l'occasion de faire des observations et de recueillir des notes sur ce que ce pays offrait de curieux. Il communiqua le résultat de son travail à des amis qui l'engagèrent à le publier. Fermin fit en conséquence paraître, en français, l'*Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, 1 vol. in-8°. Ce livre essuya beaucoup de critiques de la part des naturalistes et des journalistes. On reprocha à l'auteur d'avoir en quelque sorte simplement esquissé son sujet, et de n'avoir pas donné plus de détails sur un pays qu'un assez long séjour l'avait mis à même de connaître. Fermin, en homme sage, profita des critiques qui lui étaient adressées, et convint de leur justesse dans la préface de la nouvelle édition de son ouvrage qui parut sous ce titre: *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam*, avec figures et une carte topographique du pays, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°.; traduit en allemand (par F. H. W. Martini), avec des remarques, Berlin, 1775, 2 vol. in-8°., fig. On trouve dans cette description tout ce qu'elle promet; c'est un des meilleurs livres qui aient été publiés sur les colonies. Cependant l'auteur n'ayant pu être présent quand on l'imprimait, il s'en était rapporté pour quelques descriptions locales à un de ses amis qu'il crut mieux en état que lui d'exécuter cette partie. La confiance de Fermin n'avait pas été très bien placée; il ne s'en aperçut que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Les critiques ne l'épargnèrent pas: on lui reprocha, tout en rendant justice au mérite de son ouvrage, d'avoir en quelque sorte renversé le terrain. Fermin, toujours docile, reconnut que sa description avait besoin d'additions et d'améliorations, et que notamment

ie historique demandait quel-
veloppements. Afin de ne rien
de ce qui pourrait donner à
vail le degré d'exactitude dé-
il consulta les livres hollan-
pouvaient lui fournir des lu-
et publia son 3e. ouvrage in-
*Tableau historique et poli-
e l'état ancien et actuel de
nie de Surinam, et des cau-
sa décadence*, Maëstricht,
1 vol. in-8°., traduit en alle-
vec quelques augmentations,
G. Canzler, Gottingue, 1788,
e tableau peut servir de sui-
le supplément à la Descrip-
u'il rectifie en plusieurs en-
Fermin s'est principalement
à raconter les principaux évé-
qui avaient donné naissance à
nie, à décrire son gouverne-
et à éclairer sur les vices qui
nt à la prospérité de Surinam.
se les moyens de prévenir la
ce de cet établissement, et se
partout bon citoyen. Ces diffé-
ivrages sont écrits purement;
er est assez fréquemment en-
de réflexions exprimées avec
concision. On a encore de lui :
*des maladies les plus fré-
à Surinam*, etc., avec une
*ation sur le fameux crapaud
inam, nommé Pipa*, etc.,
cht, 1764, in-8°., fig.; Ams-
, 1765, in-8°. La dissertation
aduite en allemand, et aug-
par J.-A.-E. Götze, Bruns-
776, in-8°., fig. E—s.

NAND ou FRENAND (Char-
ue le Dictionnaire de Moreri
s nomment à tort *Ferdinand*,
i Bourges dans le 15e. siècle,
amille distinguée, mais peu
l enseigna d'abord la théolo-
hilosophie et les belles-lettres
niversité de Paris, et fut aussi
attaché à la musique du roi. Louis XI
en faisait le plus grand cas, et l'avait
mis au nombre de ses pensionnaires,
suivant Naudé. C'est par erreur que
Trithème, et après lui Aubert Lemire,
Possevin, Valère André et leurs co-
pistes, ont dit qu'il était aveugle
dès l'enfance. On ne trouve dans ses
écrits ni dans le grand nombre de
lettres qu'il a écrites ou reçues, rien
qui ait le moindre trait à cette pré-
tendue cécité. Dégoûté de la vie tu-
multueuse où l'entraînait la carrière
qu'il parcourait, il quitta la cour, et
se fit moine dans l'abbaye de Chezal-
Benoît, à trois lieues d'Issoudun, en
1494. Il changea de résidence en
1510, et se rendit à l'abbaye de St.-
Vincent du Mans, dont il fut bientôt
bibliothécaire, et où il mourut le 17
juin 1517. Il était en relation avec
Guillaume Budé, Jacques Lefèvre,
Josse Clichtove, Fauste Andrelini,
Charles Bouille, Josse Badius, et fort
lié avec Robert Gaguin, Jean Raulin
et autres. On a de lui : I. *Epistola pa-
rænetica observationis regulæ bene-
dictinæ, ad Sagienses monachos*,
1512, in-4°.; II. *De tranquillitate
animi, libri II.*, 1512; III. deux
livres sur l'*Immaculée Conception*
(en latin); IV. Des *Conférences
monastiques adressées à Jean Fer-
nand son frère*, 1515 (idem); V.
Epistole (sic) *familiares ad Rober-
tum Gaguinum*, s. d., in-4°. de 28
feuillets, sans chiffres, réclames, etc.
VI. *Epistolæ*, Paris, 1506, grand
in-8°. Il en a laissé un plus grand nom-
bre dans un Recueil manuscrit de 523
feuillets, qui contient ceux de ses ou-
vrages qui n'ont pas été imprimés.
Ce manuscrit était conservé dans la
Bibliothèque de St.-Vincent du Mans.
— Fernand (Jean), frère du précé-
dent, et moine de Chezal-Benoît, a
donné une Vie de S. Sulpice-Sévère,

évêque de Bourges, que l'on trouve dans le Recueil de Bollandus, 17 janvier, et dans les Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoît, tom. II, p. 167.

C. T—y.

FERNAND (François), jésuite espagnol, né dans le diocèse de Tolède en 1557, avait d'abord été destiné au barreau; il était déjà bachelier en droit civil lorsque, en 1570, sa piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Après avoir étudié avec beaucoup de succès les lettres sacrées dans son couvent, il suivit à Goa le P. Alexandre Valignani (*Voyez* Valignani). Nommé visiteur de cet établissement il y reçut la prêtrise en 1595. Il occupa avec distinction la chaire de théologie, dirigea plusieurs maisons de son ordre à Goa et dans le Concan, et passa en 1598 dans le Bengale, où il se livra aux missions avec un grand succès. Des querelles s'étant élevées à Chatigam entre les Portugais et les indigènes, Fernand, en vertu de son ministère, voulant les ramener à des sentiments de concorde et de paix, tomba entre les mains des plus furieux, qui, après l'avoir maltraité, le jetèrent dans une prison, où il mourut le 14 novembre 1602. Il a laissé deux *Catéchismes* écrits dans la langue du Bengale. B—s.

FERNAND. *Voy.* Ferdinand.

FERNANDES (Alvaro), navigateur portugais, neveu de Zarco, qui avait découvert Porto-Santo et Madère, s'embarqua avec son oncle, comme volontaire, dans l'expédition envoyée en 1446, sous les ordres de Lançarot, pour explorer l'embouchure du Sénégal et les parages voisins du Cap-Verd. Fernandès avait déjà visité une partie de cette côte. Il y revint en 1447, et s'avança bien au-delà de Rio-Grande, découvert la même année par Nuño-Tristan. Arrivé à l'embouchure du Tabité, trente-trois lieues plus au sud, il y entra malgré l'opposition des naturels. Les flèches empoisonnées dont son équipage fut atteint ne produisirent pas de résultat fâcheux, parce que l'on s'était muni de thériaque. Fernandès, en quittant cette rivière, rangea la côte de près, jusqu'à une pointe sablonneuse située sept lieues plus loin, et découverte. Il se préparait à y descendre, parce qu'il croyait n'avoir aucun danger à craindre sur une plage aussi ouverte, quand une troupe de nègres fit pleuvoir une grêle de flèches sur les Portugais. Alors Fernandès renonça à toute idée de poursuivre son entreprise, et retourna à Lagos. Le roi dom Pedro et l'infant dom Henri, pour témoigner leur gratitude à ce hardi navigateur, qui avait poussé les découvertes quarante lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé, lui firent chacun présent de cent ducats d'or. E—s.

FERNANDÈS (Jean), Portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, faisant partie de l'expédition qui fut envoyée en 1446 sous le commandement d'Antonio Gonzalès pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique. Animé du désir de recueillir pour l'infant dom Henri des renseignements exacts sur cette contrée, et probablement aussi de celui de gagner la confiance des naturels, Fernandès, quand ses compatriotes quittèrent la côte pour retourner en Portugal, demanda à rester au milieu des maures Assanhadji, dans le voisinage du Rio do Ouro. Sept mois après, les Portugais revinrent, et retrouvèrent Fernandès qui, depuis quelques jours, guettait l'arrivée d'un navire de sa nation. Il raconta que les habitants

ıvoir conduit très loin de la
vaient dépouillé de ses vête-
:t de ses provisions ; qu'ils
ıt une vie nomade, et que leur
ıit sabloneux et aride. Après
ı peines et des tribulations in-
les de la condition d'esclave
le il avait été réduit, sa con-
i avait enfin procuré l'amitié
ɔmme considérable du pays.
, charmé de l'intrépidité de
er, l'avait pris en amitié, et
amené près de la côte, afin
ıt apercevoir les navires de sa
quand ils reviendraient. Les
ırs de ce maure accompagnè-
ernandès jusqu'au rivage, et
ent de l'occasion pour traiter
nçon de plusieurs personnes
ı Portugais s'étaient emparés.
e Fernandès revint dans sa
le prince écouta avec la plus
riosité ses récits, dont les dé-
:ls qu'ils nous ont été trans-
· les historiens portugais, pré-
une analogie frappante avec
: la relation de Mungo Park.
48 Juan Fernandès accompa-
ego Gilhomen, envoyé par
pour conclure avec les Maures
:a, au nord du cap Nam, une
: qui mit les Portugais en état
ıire les habitants du pays voi-
Rio do Ouro. Dès qu'il eut
ıcre, Fernandès, avec son in-
é accoutumée, alla à terre pour
er le pays. Une bourrasque
presque aussitôt le bâtiment
r, et Fernandès fut laissé sur
ɔte étrangère. On ignore la des-
ıltérieure de ce hardi voya-
nais l'on doit supposer que ses
ıriotes ne le laissèrent pas finir
rs dans un exil volontaire où
e ardent l'avait entraîné. —
ndès (Denis), navigateur por-
était de Lisbonne. Il avait oc-
cupé un emploi dans la maison du roi Jean Ier. Encouragé par la protection que lui accordait l'infant dom Henri, il équipa en 1446 un bâtiment pour pousser les découvertes le long de la côte d'Afrique plus loin que les navigateurs qui l'avaient précédé. Il découvrit l'embouchure du Sénégal, donna le nom de Rio Portugués à ce fleuve qui sépare les Maures des Jolofs, véritables nègres, et prit un canot où il y avait quatre hommes de cette dernière race. Il longea ensuite hardiment la côte, et arriva au promontoire le plus occidental de l'Afrique. Le grand nombre d'arbres verdoyants dont cette pointe de terre était couverte l'engagea à lui donner le nom de Cap-Verd, qui lui est resté. Les brisans dont ce cap est entouré alarmèrent Fernandès, qui n'osa pas aller au-delà. Il retourna donc en Portugal. L'infant lui fit l'accueil le plus flatteur, et parut surtout extrêmement satisfait de ce que l'on avait amené de la côte nouvellement découverte des nègres que l'on n'avait pas acheté des Maures. Fernandès visita de nouveau les mêmes parages avec Lançarot de Lagos. On ne voit pas qu'il ait commandé de bâtiment dans cette expédition qui retourna en Portugal après avoir été empêchée par le mauvais temps d'aller jusqu'au Cap-Verd. E—s.

FERNANDÈS (Alvaro), autre navigateur portugais, peut-être de la même famille que le précédent, était employé sur le vaisseau le *St. Jean*, qui se perdit le 24 juin 1552, sur les côtes de Natal. La plus grande partie de l'équipage périt dans ce naufrage, qu'ont rendu mémorable les aventures tragiques de Manuel de Souza. Fernandes eut le bonheur d'échapper, et il a écrit la relation de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait souffert, dans un

livre intitulé : *Historia da muy notavel perda*, etc., c'est-à-dire, *Histoire de la très notable perdition du galion le Grand St.-Jean, dans laquelle sont racontés les événements arrivés au capitaine Manuel de Souza de Sepulveda, et la fin lamentable de lui, de sa femme, de ses fils, et de presque tout l'équipage*, Lisbonne, 1554, in-4°., réimprimée en 1735, dans la *Collection de Naufrages*, par Brito (1). M. Esménard a fait, de la mort de Manuel de Souza, le sujet d'un bel épisode de son poëme de la Navigation. Dans une note que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs, M. Esménard dit que cette horrible aventure a été chantée par Jérôme Cortereal, poète portugais. Ce poète, dont l'article a été oublié, appartenait à une très grande famille. Après s'être distingué dans les guerres d'Afrique et d'Asie, il revint en Portugal pour cultiver dans la retraite les muses qu'il avait toujours aimées. Son poëme sur le Naufrage de Manuel de Souza, est en dix-sept chants, et parut à Lisbonne en 1594. Il y en a une traduction espagnole par Contreras, Madrid, 1624. De tous ses ouvrages c'était celui que Cortereal aimait le plus. Il mourut vers 1595, et n'en vit pas la publication. Ce fut son gendre, Antoine de Souza, qui le mit au jour. On a encore de Cortereal un poëme épique sur le second siége de Diu, en 1546. M. Sané en a donné des fragments dans sa *Grammaire portugaise*. Il possédait parfaitement l'espagnol, et il a composé dans cette langue une épopée en quinze chants, sur le célèbre combat de Lepante, en 1572. Au talent de faire de bons vers, Cortereal joignait la culture des beaux-arts qui touchent de près à la poésie; il était peintre et musicien. Un tableau de St.-Michel dans l'église de St.-Antoine, à Evora, prouve l'excellence de son pinceau. B—ss.

FERNANDES (Juan), pilote espagnol, fit dans le 16e. siècle plusieurs découvertes, dont quelques-unes ont conservé son nom. Comme la cour de Madrid, tourmentée de la crainte qu'une connaissance plus précise des parages de la mer du Sud, voisins de ses possessions en Amérique, ne donnât aux puissances maritimes de l'Europe la facilité de les inquiéter, cachait soigneusement tout ce qui pouvait répandre quelque jour sur cette portion du globe, il n'est pas surprenant que tout ce qui concerne les voyages de Juan Fernandès, soit couvert de beaucoup d'obscurité. Voici, après avoir comparé, les uns avec les autres, tous les passages qui le concernent, ce qu'il est possible de savoir sur son compte. Il faisait habituellement la navigation le long de la côte de l'Amérique méridionale, qu'il rangeait d'assez près, suivant l'usage pratiqué dans ce temps; il reconnut qu'en allant du Pérou au Chili les vents du sud qui règnent presque constamment dans ces latitudes, rendaient cette traversée extrêmement longue et pénible. Fernandès pensa qu'en passant plus au large, il pourrait bien ne plus rencontrer ces vents si contraires; il ne s'éloigna d'abord de la côte qu'autant qu'il fut nécessaire pour n'être plus retardé par l'obstacle qu'il voulait éviter, et dès qu'il se vit dans des parages où il trouva des vents qui ne pouvaient qu'accélérer sa

(1) Bernard Gomez de Brito naquit à Lisbonne le 10 mai 1688. Il avait peu d'études, mais de l'intelligence et beaucoup de mémoire; c'est tout ce qu'il faut pour faire des compilations, et il compila. Son *Histoire tragico-maritime* parut à Lisbonne en 1735 et années suivantes; il y raconte chronologiquement tous les naufrages des Portugais, depuis l'origine de leur navigation dans l'Inde.

vers le sud, il prit sa direc-
s ce point, puis se dirigea vers
du Chili, où il arriva sans au-
fficulté, et après une traversée
: en bien moins de temps que
:n mettait auparavant en sui-
près la côte. Ce fut, à ce qu'il
dans un de ces voyages qu'il
rit, vers 1572, les îles qui
son nom, et qui depuis ont
tées par plusieurs navigateurs,
autres par Dampier et par An-
ixquels on en doit de bonnes
tions. On sait que l'aventure
natelot écossais délaissé dans la
rande de ces îles, a été le fon-
: sur lequel de Foé a bâti la fa-
célèbre roman de *Robinson*
:. Fernandès obtint la conces-
e son île; quelques écrivains
qu'il la demanda inutilement;
'il en soit, il essaya d'y former
blissement, mais après y avoir
té quelque temps, il l'aban-
, y laissant quelques chèvres
multiplièrent tellement qu'elles
rent l'île. La vie active d'un
semble avoir été plus conforme
caractère, que les occupations
illes d'un colon. Dans une autre
ée, il découvrit en 1574 les
St.-Félix et de St.-Ambroise,
au nord des précédentes. Tout
fumer que les unes et les autres
inhabitées, quand on en eut
ssance pour la première fois.
, encouragé par ses succès, et
le l'espoir de faire des décou-
plus importantes, Fernandès
en 1576 de la côte du Chili, et
nant encore plus de terre que
es voyages précédents, il par-
à peu près quarante degrés vers
et le sud-ouest. Il rencontra,
un mois de navigation, une côte
outes les apparences lui firent
ler comme celle d'un continent.
Les habitants qui étaient blancs, bien faits, et vêtus d'habillements en toile, accueillirent parfaitement les Espagnols. Ceux-ci, dont le navire était très petit, et assez mal équipé, contents d'avoir découvert la côte de la terre australe si désirée, firent voile vers le Chili, après être convenus de garder le secret sur cette découverte, et avoir formé le projet de revenir dans le nouveau pays avec une expédition plus considérable. Des causes quelconques firent différer à Fernandès l'exécution de son dessein. Il mourut, et cette affaire tomba dans l'oubli. D'autres versions disent qu'il avait communiqué en partie sa découverte à quelques personnes, qui ne songèrent plus à la poursuivre quand il fut mort. Tous ces détails sont tirés d'un ouvrage publié par Jean-Louis Arias, espagnol, sous ce titre : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609. Dalrymple l'a publié en anglais à Edimbourg, en 1773: il y en a un extrait dans sa *Collection historique* dont le livre intitulé : *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais, traduits de l'anglais de Dalrymple*, par Fréville, n'est qu'un abrégé. Il est naturel de se demander quelle est la terre que Fernandès a vue. Quelques écrivains ont supposé que ce pouvait être la nouvelle Zélande. Elle est à la vérité éloignée du Chili de plus de 100 degrés en longitude, et dans la règle ordinaire on ne parcourt pas une route aussi longue en un mois; cela n'est pourtant pas impossible: mais si la distance de ce pays ne s'accorde guère non plus avec celle de la terre que Fernandès avait vue, il faut observer qu'Arias, n'étant point géographe, a bien pu ne pas donner exactement

la distance parcourue par ce navigateur, ni le temps qu'il a mis à faire son voyage, dont il ne parlait d'ailleurs que sur les rapports d'autrui. On ne peut néanmoins raisonnablement contester l'authenticité de ce qu'il avance, car il cite entre autres témoignages celui d'un officier à qui Fernandès avait montré la carte qu'il avait dressée du continent dont il avait le premier eu connaissance. Fernandès a pu, par des motifs particuliers, indiquer d'une manière inexacte la position de la nouvelle terre. Il faut considérer d'un autre côté que l'espace immense qui se trouve entre la côte du Chili et la Nouvelle-Zélande, a été très rarement parcouru sous le parallèle du 40e. degré austral; c'est ce que l'on peut vérifier en comparant entre elles les cartes sur lesquelles sont indiquées les routes des navigateurs qui ont traversé le grand océan. Il est possible qu'il existe sous ce parallèle une ou plusieurs grandes îles qui n'aient pas encore été aperçues, et que l'une d'elles soit celle à laquelle aborda Juan Fernandès. Cette opinion a été celle de plusieurs savants géographes.

E—s.

FERNANDÈS (Antonio), né à Souzel, en Portugal, fut maître de chœur dans la paroisse de Ste-Cathérine à Lisbonne. On a de lui un Traité de l'orgue, du plain-chant, de l'harmonie : *Arte da musica de canto de orgam*, etc., Lisbonne, 1625, in-4°. Il a laissé d'autres Traités manuscrits, dont la Bibliothèque de Barbosa donne l'indication. B—ss.

FERNANDEZ DE CORDOUE. *V.* Gonsalve.

FERNANDEZ-XIMENEZ DE NAVARETTE. *V.* Navarette.

FERNANDEZ (Diego), historien espagnol, était natif de Palencia, au royaume de Léon. Il embrassa l'état militaire, passa au Pérou p
après la conquête, et fit, e
campagne dans laquelle le
ron fut défait et son parti
marquis de Cañete, qui v
vice-roi au Pérou en 155
gea d'écrire l'histoire de ce
Fernandez, auquel il don
ploi, commença ce trav
tourna en Espagne, où
président du conseil des
gagea à donner aussi le réc
vements causés par Gons
et ses adhérents. Fernand
en conséquence un ouvra
Primera y segunda pa
Historia del Peru, Sévi
in-fol. L'auteur entre dan
détail de tout ce qui s'éta
Pérou depuis l'arrivée d
Gasca (1546). Ayant
plusieurs événements, et
hommes qui avaient figu
plupart des scènes qu'il
peut être regardé comme
rien dont le témoignage m
pris en considération. Ga
la Vega, qui cite de lui de
sages, et les compare ave
de Zarate et de quelques a
riens espagnols, lui reproc
trer de la partialité et de
contre certains personn
qu'en ait pu être le motif,
des Indes prohiba la v
livre, et en interdit surto
tous les habitants de l'Am
reconnaît dans le livre d
homme d'un jugement s
n'adopte les faits qu'après
soumis à une critique éclai
se livre aux recherches les
tes pour connaître la vérit
donc regarder comme ex
reproches que lui adresse
des Incas.

FERNANDEZ (Louis

, né à Madrid en 159[illegible] ou
it un des meilleurs disciples
Cixes, et peignit également
uile et à fresque. Une cha-
is la paroisse de Ste.-Croix à
est citée par Palomino Vé-
me son meilleur ouvrage. Il
ésenté plusieurs sujets de la
i Vierge. Cet artiste habita
sa ville natale, et y mourut,
, à l'âge d'environ soixante
ERNANDEZ (François) naquit
Madrid en 1605, eut pour
'incent Carducho, et devint
le. Le couvent de la Victoire
l, possède de ce maître un
les *Obsèques de S. François*
le, qui, selon le biographe
, est regardé par les connais-
mme un chef-d'œuvre. On
s le même couvent deux au-
eaux du même auteur, un
him et une *Ste. Anne*, qui
si très estimés. François Fer-
n'avait que quarante-deux
squ'en 1646 un certain Fran-
Taras le tua dans une dispute
irent en buvant ensemble.
ii plusieurs autres artistes du
om, on compte quatre bons
et trois habiles sculpteurs.
ancien de ces derniers vivait
14e. siècle. D—T.

VANDEZ (Antoine), jésuite,
bonne en 1566, fut envoyé
n 1602, puis en Abyssinie,
iva en 1604, après avoir été
le se déguiser en Arménien
pénétrer. Il résida trente ans
pays, où il acquit l'estime et la
e de Socinios ou Melec-Se-
e prince, qui était monté sur
: en 1607, et avait embrassé
on catholique, pensa que pour
e convenablement aux lettres
nait de recevoir du roi d'Es-
hilippe IV et du pape Paul V, et pour notifier sa soumission à la cour de Rome, il était nécessaire de faire porter ses lettres par des personnes qui pussent, dans l'occasion, prendre le caractère d'ambassadeurs, et donner les éclaircissements dont on aurait besoin. Il jugea aussi que la route ordinaire par Massoua était sujette à trop d'inconvénients, parce que le Tigré, province qu'il fallait traverser, avait levé l'étendard de la révolte, et que les ennemis de la foi catholique auraient ainsi la facilité d'arrêter ses envoyés, d'intercepter ses dépêches, et d'en divulguer le contenu parmi ses ennemis. Il fut donc résolu que les envoyés du roi prendraient la route la plus longue, mais que l'on regardait comme la plus sûre, qui était de passer par Naréa et les pays au sud de l'Abyssinie, habités par des païens et des mahométans, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'océan des Indes, où l'on s'embarquerait pour Goa. Socinios fit connaître son projet aux jésuites, ne leur cacha pas les dangers attachés à ce voyage à travers l'Afrique, et leur demanda un des Pères de leur société pour être porteur de ses dépêches. La voix générale indiqua le P. Fernandez, qui désigna pour l'accompagner Fécur Egzy (c'est-à-dire *chéri du Seigneur*), homme considéré, sage, courageux et spirituel, qui avait manifesté constamment beaucoup de zèle pour la religion catholique. Fernandez et son compagnon partirent de Goïam au commencement du mois de mars 1613, traversèrent les royaumes de Naréa, de Zendero ou Gingiro, et de Cambate, le plus éloigné de ceux qui reconnaissent la suzeraineté de l'empereur d'Abyssinie. Arrivés ensuite dans l'Alaba, le roi de ce pays qui était mahométan les fit mettre en prison, et s'ils n'eussent été porteurs de let-

tres et de présents du monarque des Abyssins, il les eût envoyés à la mort. Enfin il les mit en liberté, mais à condition qu'ils retourneraient sur leurs pas. Ils revinrent donc après dix-huit mois d'absence, ayant plusieurs fois couru risque de la vie, été attaqué par les Gallas, et éprouvé toutes les incommodités inséparables d'un voyage entrepris dans des contrées à demi civilisées. Ils durent en grande partie les désagréments qu'ils rencontrèrent chez le roi d'Alaba aux manœuvres d'un Abyssin, envoyé probablement par ceux de ses compatriotes qui tenaient à la foi de leurs pères. Cet émissaire, qui avait déjà parcouru le royaume de Cambate, insinuait partout que l'ambassade n'avait d'autre motif que d'aller chercher les Portugais pour qu'ils vinssent avec des forces considérables se rendre maîtres de l'empire d'Abyssinie et forcer ses habitants à changer de religion. Après la mort du P. Paez, qu'il assista à ses derniers moments, Fernandez remplit pendant quelque temps les fonctions de chef de la mission. Il fut ensuite d'un grand secours au patriarche Mendez, et suivit ce prélat quand il fut, ainsi que tous les prêtres catholiques, expulsé de l'Abyssinie par Fadillas, qui avait succédé à Socinios en 1632. Il mourut à Goa le 12 novembre 1642. Mendez, dans son histoire manuscrite d'Ethiopie, s'étend beaucoup sur les travaux de Fernandez, et raconte même de lui des choses qui dénotent chez cet historien une extrême crédulité. On a de Fernandez : I. en éthiopien, *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4°. : ce livre fut imprimé avec les caractères éthiopiens envoyés par le pape Urbain VIII ; II. en dialecte amharique, *Instructions pour les confesseurs*, et plusieurs ouvrages ascétiques ; III. traduction en
du *Rituel romain*, 1626
additions, et de quelques a
de liturgie ; IV. *Voyage*
fait avec Fecur Egzy, am
envoyé par l'empereur d'
1613, *contenant la route*
dangereuse du voyageur
vité, sa délivrance, ainsi
cription des royaumes de
Gingiro et de Cambate,
ques particularités curie
Cette relation se trouve dan
d'un recueil publié en hol
van der Aa, 1707, 2 vol
frontispice indique qu'il
pour la première fois d'ap
nuscrit de l'auteur. L'édite
une carte bien gravée,
inexacte. Le titre assez éten
ce que contient ce voyag
renfermé dans vingt-deux p
curieux, puisqu'il traite de
cun européen n'a visités. C
des détails sur les usages
trées lointaines, et quelque
tifs à la géographie physi
Ludolf souhaite avec raiso
nandez eût noté ses journé
et les distances respectives
la hauteur du pôle de ch
choses, ajoute-t-il, qu'il p
lement observer, ainsi que
et la température. Bruce, q
plusieurs des détails donné
nandez sur Gingiro, obse
voyage se termina sans
les envoyés du monarque
pour nous, si ce n'est qu'
rectifier la géographie des
traversèrent ; mais ils ne
que peu de matériaux, tandi
eût été facile d'en recueilli
grand nombre. Telles dans
toire d'Ethiopie et Bruce
Voyage, tome II de l'éditio
et de la traduction française

entière du voyage de Fer-
les comparant entr'elles et
qui a été publiée par van
on voit que celle-ci, plus
que ce qui a été donné par
fère peu de ce qu'on lit dans
d'Ethiopie, mais le voya-
is a joint à sa narration des
ns bonnes à consulter.

E—s.

NDEZ (Louis), mission-
te, né à Lisbonne en 1550,
r les Indes orientales en
fut supérieur à Baçaïm, et
ans les Moluques, où il
ers 1609. On a de lui en
nuæ litteræ è Moluccis,
3. — Fernandez (Jean Pa-
tre jésuite, était espagnol.
très long-temps dans les
du Paraguay. Il se dispo-
r fonder une Réduction dans
en 1672 lorsqu'il mourut.
assez long-temps après sa
vrage suivant qu'il avait com-
spagnol: *Relation historia-
a mission chez la nation
Chiquitos*, Madrid, 1726,
8°. Ce livre fut traduit en
, Vienne, 1729, 1 vol. in-
en latin, ibid., 1733, in-
trouve, avec l'histoire des
, celle de quelques autres
oisines; il y est plus ques-
étails de missions que de la
on du pays habité par les
s converties à la foi. E—s.

NANDEZ NAVARRETE
, surnommé *el Mudo* (le
fèbre peintre espagnol, prit
à Logroño en 1526. A
deux ans une maladie aiguë
sourd, et le priva par con-
de l'usage de la parole. Il fit
de bonne heure son goût
peinture, et étant encore en-
pinait avec du charbon tous
les objets qui frappaient sa vue ou
son imagination. Son premier maître
fut un religieux assez habile dans cet
art, qui, s'apercevant du talent pré-
coce de son jeune élève, engagea le
père de ce dernier à l'envoyer en
Italie. Fernandez après avoir visité
les premiers artistes de ce pays se
fixa chez le Titien, des leçons du-
quel il profita pendant quelques an-
nées. Il paraît qu'il acquit de la répu-
tation en Italie, puisqu'aussitôt qu'il
fut de retour en Espagne, Philippe II
l'appela à Madrid, et le nomma son
peintre, avec les appointements de
200 ducats par année (550 liv.),
ses ouvrages devant être payés sépa-
rément. Depuis ce moment Fernan-
dez ne travailla guère que pour le
monastère et l'église de l'Escurial. Les
premiers ouvrages qui lui méritèrent
l'approbation du roi et des connais-
seurs furent trois tableaux, parmi
lesquels on remarque *une Assomp-
tion*. On prétend que la tête de la
Vierge, ainsi que celle d'un des
Apôtres, sont les portraits de la
mère et du père de l'auteur: ce n'est
pas le premier artiste qui ait voulu
signaler ainsi sa piété filiale. Après
plusieurs autres ouvrages il peignit
huit grands tableaux, dont trois furent
détruits dans un incendie. Les plus
remarquables des cinq qui restent
sont *le Martyre de S. Jacques*, un
S. Jérôme dans le désert et une
Nativité de J.-C. Ce dernier tableau
produit le plus grand effet par le
concours de trois lumières provenant
de l'Enfant-Jésus, des anges qui des-
cendent du ciel et d'un flambeau que
S. Joseph tient à la main. Les ber-
gers qui adorent l'Enfant nouveau-
né sont touchés de main de maître.
Le fameux Tibaldi en les regardant
ne put s'empêcher de s'écrier: *Oh i
belli pastori*. Cependant l'ouvrage

qui fit le plus d'honneur à Navarrette fut le célèbre tableau d'*Abraham au milieu des trois anges*. Philippe II en fut si content qu'il lui fit payer pour ce seul tableau 500 ducats (1,375 liv.), somme alors considérable. Fernandez peignait avec une extraordinaire rapidité; c'est pourquoi après avoir terminé tous ces ouvrages le roi lui donna la commission (en 1556) de peindre encore trente-deux tableaux, les plus petits devant avoir une dimension de sept pieds et demi de hauteur, sur sept un quart de largeur; mais Fernandez ne put en achever que huit. Il avait toujours été d'une très faible santé, et mourut à Ségovie en 1579, âgé de cinquante-trois ans. Les vingt-quatre autres tableaux qui lui restaient à faire furent exécutés par Sancher Coello y Carabajal. Fernandez jouissait d'une réputation si bien établie que Lope de Vega fit son éloge en vers. Il était d'un caractère doux et aimant, et fit paraître le respect et l'attachement qu'il conservait pour son maître le Titien à l'occasion où celui-ci envoya au roi d'Espagne le célèbre tableau de *la Cène*. Ce tableau (qu'on admire encore dans le réfectoire de l'Escurial) ayant été trouvé plus grand que l'emplacement qu'il devait occuper, le roi ordonna qu'on en coupât ce qu'il y avait de trop. Fernandez ayant appris de quel sort on menaçait un ouvrage du Titien, alla tout éploré se jeter aux pieds du roi; mais ni ses larmes, ni son désespoir ne purent le toucher. Philippe II avait parlé, et Philippe II était inexorable. Fernandez tomba malade de chagrin, et le roi se repentit bientôt d'un ordre qu'avait dicté (1) l'orgueil, et que le même or-

(1) Le Titien n'avait pas assez scrupuleusement

gueil l'avait empêché de
Fernandez, quoique sourd
s'expliquait très distincte
signes, et amenait ordi
avec lui un intime ami q
vait d'interprète. Il lisait,
jouait aux cartes, et était
truit dans l'histoire et la m
Il se distingua dans son a
composition, la correctio
sin, l'expression des figure
tout par le coloris, ce qui
peler le *Titien espagnol*.
nait de la main de Fernand
cinquante tableaux, et on
encore trente autres chez l
mort, tous terminés, et q
rappelés dans son inven
voit dans le Musée du Lo
ques excellents ouvrages d
tiste, ainsi que d'autres p
sa nation, dans la salle co
l'école espagnole.

FERNEL (Jean), célèbr
et mathématicien du 16e. s
quit en 1497, à Clermont
vaisis, et non à Amiens,
font croire les titres de ses
c'est son père qui était ori
cette dernière ville (1). A l'â
neuf ans, Fernel se rendi
pour y faire son cours de
phie et d'éloquence, et tro
après, il obtint avec éclat le
maître ès-arts. Sa passion p
de était si vive, que, renoo
amusement, il prenait à peine
de manger, et qu'il consacra
de ses journées, partie aux
tiques, partie à la philoso
la lecture des classiques la
cialement de Cicéron. Cett
tuelle contention d'esprit

observé, dans son tableau, les dimen
roi lui avait fait donner.

(1) Suivant le P. Dorat, Fernel na
à Mont-Didier, où son père tenait
Chat. (*Hist. de Mont-Didier*.)

rte qui, après l'avoir
armenté, le força de
pos et d'aller respirer
npagne. De retour à
ongea à embrasser un
te qu'après quelqu'in-
rison récente de sa fiè-
r sur son choix, et le
aveur de la médecine.
de docteur, il se fixa
e; mais au lieu de se
tique, il se laissa en-
goût pour les mathé-
tronomie, au point de
tune et de toucher mê-
a femme. Ce n'est qu'a-
, cédant aux remon-
beau-père, il renonce
favorite, renvoie les
entretenait chez lui à
vertit quelques disci-
de chercher un autre
rive enfin de ses astro-
s les instruments qui
ûté à faire établir. Il
te, avec un égal suc-
ne et à l'enseignement
, et dès-lors commence
ité dans cette science.
lit exactement les nou-
qu'il s'était imposés, et
beaucoup de temps, il
: celui de travailler as-
s son cabinet. Cette
ation lui était si chère,
à être pas distrait, il
ostination la place de
in de Henri, dauphin
puis Henri II), dont
it l'honorer, en recon-
qu'il avait guéri Diane
ne maladie extrême-
'ernel, dans cette cir-
même obligé d'en im-
hin, pour obtenir la
quitter la cour et de re-
. Il feignit d'être atta-
qué d'une pleurésie, à laquelle il succomberait, disait-il, s'il n'était rendu sur-le-champ à sa femme, aux lettres, à ses malades et à ses collègues. Ces motifs décidèrent le prince à lui laisser son indépendance; et de plus, pour lui témoigner toute l'étendue de son estime, il le fit jouir des honoraires de cette même place que Fernel avait refusée. Henri ne fut pas plutôt monté sur le trône, que, toujours plein de confiance en Fernel, il l'appela et voulut de nouveau le charger du soin de sa santé. Le médecin eut encore le courage de donner un refus au prince, tant pour continuer plus à son aise ses travaux scientifiques, que pour ne point priver Louis de Bourges, premier médecin du feu roi (François Ier.), du poste honorable qu'il avait rempli jusqu'alors. Ce ne fut qu'à la mort de Louis de Bourges, que Fernel, ne pouvant plus alléguer de prétexte légitime, accepta enfin cette place importante. Mais il ne devait guère en jouir que durant l'espace de quinze ou seize mois. En effet, arrivé à sa soixantième année, Fernel est obligé, par sa nouvelle charge, de suivre le roi à l'armée, de se trouver pour la première fois exposé au tumulte d'une vie militaire et ambulante, et d'assister, au fort de l'hiver le plus rigoureux, à la reprise de la ville et du port de Calais, que les Anglais tenaient en leur possession depuis plus de deux siècles. A peine est-il de retour de cette dernière expédition, qu'il a la douleur de perdre sa femme; ce coup imprévu le frappa tellement, qu'il lui survécut moins d'un mois, et termina sa carrière le 26 avril 1558, à l'âge de soixante-un ans. Nous suivons ici le sentiment de Goulin, qui, dans ses *Mémoires littéraires et critiques*, a mis en évidence l'erreur des biographes, dont les uns ont borné la

vie de Fernel à cinquante-deux et même à quarante-neuf ans, tandis que les autres l'ont étendue jusqu'à soixante-douze. La mort de Fernel affligea vivement le roi, la reine et toute la cour, qui perdaient en lui un grand praticien, un médecin savant et infatigable, un de ces hommes rares qui sacrifient leur fortune, leurs plaisirs, leur santé et leur repos au soulagement de leurs semblables et au perfectionnement des sciences. Les malades affluaient chez lui en si grand nombre, que, pendant l'été, il prenait le parti de dîner debout; il écoutait tout le monde, l'indigent comme le riche, avec patience et politesse, et ne renvoyait personne sans avoir satisfait à ses demandes. Son élève et son ami, Guill. Plancy, a écrit en latin une Biographie de Fernel, qui nous a été fort utile, et sur l'exactitude de laquelle on peut d'autant mieux compter, que son auteur avait passé dix années entières de sa vie avec l'archiâtre, dont il avait épousé une des nièces. Lorsque Plancy avertissait son maître de ménager sa santé et d'interrompre ses veilles, Fernel avait coutume de lui répondre par ce vers: *Longa quiescendi tempora fata dabunt.* On a dit que Fernel avait fait cesser la stérilité de Catherine de Médicis. Suivant Gouliu, qui a écrit une Dissertation spéciale sur ce sujet, on ne trouve aucune preuve authentique de cette cure brillante : Fernel garde sur ce point le plus profond silence; les écrivains contemporains, tels que Plancy, Brantôme, Pierre de l'Etoile, Scaliger, de Thou, n'en parlent point non plus. Il paraît que cette prétendue guérison d'une stérilité de neuf ans, n'était qu'un bruit vague et populaire, qui ne commença à prendre quelque consistance que dans le siècle suivant, sous la plume de Scévole de Sainte-M
à-dire environ soixante
naissance de François II
faut de Catherine, daup
ce. Tous les écrivains
Sainte-Marthe, ou l'ont c
été que les échos du p
ne s'appuient sur aucu
et, chose remarquable,
dans les détails de telle
à mesure qu'ils s'éloig
que, ces auteurs ont soi
conte quelques circonst
à le rendre plus piquan
semblable. Il faut donc
me apocryphe cette gu
rilité de Catherine de
spécialement aux conse
ce qui, du reste, ne di
son savoir et son mé
liste de ses principaux
Monalosphærium, *si*
genus; *generalis hor*
et usus, Paris, 1526,
té, qui ne contient qu
donne les principes él
la sphère, avec la de
astrolabe perfectionné.
portionibus libri duo,
in-fol. de 28 feuillets : l
le composa, il était b
faculté de Paris; III.
libros duos complexa,
in-fol. de 52 feuillets.
ouvrage que Fernel r
ment il essaya de mesur
méridien. Lalande don
son opération dans les
l'Académie des Scie
pag. 216 et suivantes.
» Fernel (dit Montucl
» mier des modernes q
» de déterminer de no
» deur de la terre. Il
» Amiens, mesurant le
» faisait, par le nomb
» tions d'une roue de

jusqu'à ce qu'il eût trouvé
ient un degré de plus de
du pôle; et par-là il déter-
grandeur du degré, de
toises de Paris. Cette exac-
rait beaucoup plus d'hon-
'ernel, si elle était un effet
nté de sa méthode; car on
urd'hui que ce degré est de
toises environ : mais ce fut
nt un heureux hasard qui
ha si fort de la vérité. »
: *Mathématiques*, tom. II).
naturali parte medicinæ,
m, Paris, 1542, in-fol.;
raité de Physiologie, dont
t devenue extrêmement ra-
que dans la suite il a été
autres traités relatifs à la
: il y en a aussi une édition
, 1547, in-8°., et une autre
1551, in-16, qui ne sont
mmunes. V. *De vacuandi*
iber, Paris, 1545, in-8°.;
48 et 1549, in-16; Venise,
8°.; Hanau, 1603, in-8°.;
, 1612, in-12. Fernel s'é-
ntre les médecins qui font
le abus de la saignée dans
espèces de maladies. VI. *De*
rum causis, *libri duo*,
48, 1551, 1552, in-fol.,
55o, in-8°.; Paris, 156o,
lle édition. Cet ouvrage,
près de trente fois, fut
pour chercher la solution
t d'Hippocrate : « Il y a
s maladies quelque chose
; » on le lit à peine aujour-
uteur y a trop facilement
s choses peu vraisembla-
Medicina, Paris, 1554,
ron, 1564, in-8°.; Venise,
°. Cet ouvrage, imprimé de-
le titre *Universa medicina*,
plus de trente éditions de
formats, comprend la phy-
siologie, la pathologie, la thérapeu-
tique et le Traité *De abditis rerum causis*. Une des plus belles éditions, quoiqu'elle ne soit point exempte de fautes typographiques, est celle de Guill. Plancy, Paris, 1567, in-fol.; les suivantes contiennent quelques traités de plus et la Vie de l'auteur. Les ouvrages que nous allons indiquer n'ont vu le jour, tels qu'ils sont, qu'après la mort de Fernel. VII. *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, in-8°.; *ibid.*, 1574, in-16; Francfort, 1575, 1581, in-8°.; traduit en français par du Teil, Paris, 1648, in-8°.: ce traité est composé de sept livres, au lieu de trois seulement qu'il avait dans l'édition publiée en 1554 sous les yeux de Fernel; IX. *Consiliorum medicinalium liber*, Paris, 1582, 1585, in-8°.; Francfort, 1585, 1593, in-8°.; Turin, 1589, in-8°.; X. *Febrium curandarum methodus generalis*, Francfort, 1577, in-8°.: ce traité, publié par les soins de Jean Lamy, médecin de Paris, a été traduit en français par le docteur Charles de St.-Germain, Paris, 1655, in-8°.; XI. *De luis venereæ curatione perfectissimâ liber*, Anvers, 1579, in-8°.; Padoue, 1580, in-8°.: la publication de ce livre est due à Victor Giselinus; c'est la plus faible production de Fernel, qui a le tort de s'y déclarer l'ennemi du mercure dans le traitement des maladies vénériennes; elle a été traduite en français par le docteur Michel le Long, de Provins, Paris, 1633, in-12. XII. On a publié à part : *Pathologiæ libri septem*, Paris, 1638, in-12, ouvrage qui se trouvait déjà dans les Œuvres réunies, et dont nous possédons une traduction française imprimée à Paris en 1655, puis en 1660, in-8°. Quelques-unes des productions de Fernel ont été com-

mentées par des médecins français et étrangers; car sa réputation s'était étendue, même de son vivant, dans toute l'Europe. Peu de médecins ont eu, à un aussi haut degré que Fernel, le coup-d'œil juste, le tact fin, le discernement subtil et pénétrant. Il avait d'abord sacrifié à son siècle, en s'occupant sérieusement, dans sa jeunesse, des prestiges de l'astrologie judiciaire et des absurdités de l'uroscopie : parvenu à l'âge de la force, il abjura ces erreurs, et regrettait le temps qu'il y avait consacré de bonne foi. Il avait médité et citait fréquemment les ouvrages d'Hippocrate. De même que le vieillard de Cos, il était fort attaché à l'observation clinique, qu'il regardait comme la vraie base de l'art de guérir, et à laquelle il rapportait tous ses succès dans la pratique. Quant à son style, personne ne lui conteste une latinité pure, correcte et élégante. La méthode qu'il s'était imposée de ne prendre dans les anciens que ce qu'ils avaient de bon et d'en rejeter le mauvais, lui fit secouer de bonne heure le joug des scolastiques, des pointilleux sophistes de son temps, l'empêcha d'avoir une trop servile vénération pour Aristote et Galien, et, sous ce rapport, devrait peut-être lui mériter le titre de réformateur. Du moins peut-on dire avec Cabanis, que Fernel était « un » génie capable de systématiser les « connaissances les plus vastes, et de » les présenter dans un style tout à la » fois très philosophique et très bril- » lant. » R—D—N.

FERNER (Benoît de), conseiller de chancellerie en Suède, où il était né au commencement du dernier siècle. Il étudia à Upsal les mathématiques, la physique, la philosophie, et après avoir achevé ses cours, il accompagna le fils d'un riche négociant de Stockholm, dans un voyage qui lui fit connaître la plupart des pays de l'Europe. De retour en Suède, il fut nommé instituteur du prince royal, depuis Gustave III, et acheva l'éducation littéraire de ce prince, dont Dalin et Klingenstierna avaient été chargés successivement avant lui. En se retirant, il obtint une pension, et termina sa carrière dans un âge avancé, laissant la réputation d'un citoyen estimable et d'un savant distingué. L'académie des sciences de Stockholm le comptait parmi ses membres. Le discours qu'il lut dans une séance publique de cette société savante, est le monument le plus remarquable de ses connaissances et de ses talents. Ce discours offre un précis clair et méthodique de ce qui était écrit sur la question importante de la diminution des eaux de la mer. L'auteur présente souvent ses propres observations, mais avec une sage réserve, et sans rien décider. On trouve un extrait de ce discours dans l'*Encyclopédie*.

C—AE.

FERQUARD Ier., roi d'Écosse, succéda en 622 à Eugène III, son père, et suivant Fordun et Maitland, régna paisiblement pendant dix ans. D'autres historiens disent au contraire que ses sujets, fatigués de son gouvernement tyrannique, le déposèrent, et qu'il se tua dans sa prison la 14e. année de son règne. Cette version paraît la moins probable. Parmi les causes que l'on cite comme ayant entraîné la déposition de Ferquard, se trouve celle d'avoir favorisé le Pelagianisme, ce qui ferait croire qu'il s'attira l'animadversion des gens d'église, qui, comme l'on sait, se mêlaient beaucoup des affaires du monde dans ces temps d'ignorance. — Ferquard II, fils du précédent, succéda en 641, à son oncle Donald. Avant de monter sur le

'tait signalé par sa libéra-
enfaisance, et durant un
-huit ans il gouverna avec
E—s.

INO (Barthelemi), un
nes doués d'un talent na-
a mécanique, et à qui un
ulture a fait faire des cho-
es, naquit à Solagna, près
en 1692. Jeune encore,
it à la montagne, et con-
r tout le jour des planches
ir fournir à la subsistance
le. Ce métier pénible lui
tôt. Ne pouvant l'aban-
chercha dans sa tête des
soulagement, et imagina
e qui, placée dans un lieu
, et mise en mouvement
fit le travail pour lui. Ce
ai de son industrie fut
i de plusieurs autres qui
nt une grande réputation.
rcha : il alla s'établir à Pa-
transportait de là dans les
la confiance appelait ses
t lui qui a fait l'horloge de
Marc, à Venise. Il a di-
e de la grande salle de Pa-
49, il construisit une ma-
ulique qui, par le moyen
vis d'Archimède, portait
te-cinq pieds de hauteur.
ne, dont le succès avait
, excita l'admiration des
rt, et fut reconnue digne
ption en l'honneur de son
s le monument qui perpé-
de Ferracino, et qui ho-
s son génie, c'est le pont
qu'il a fait construire. On
l'histoire et la description
vrage publié par François
et intitulé : *Vita e Mac-
Bartolommeo Ferracino*,
754, in-4°., fig. avec le
cet habile mécanicien. J.-B.
Verci a aussi donné un *Elogio storico del famoso ingegnere Bartol. Ferracino*, Venise, 1777, in 8°. Ferracino ne s'appliqua jamais à rendre raison de ce qu'il inventait. Son premier mouvement était de se diriger vers le besoin d'avoir telle chose ; il marchait ensuite, et arrivait toujours au but, sans s'en douter, par la voie la plus simple et la plus ingénieuse. On a cherché plusieurs fois à lui inspirer du goût pour l'étude des sciences, en lui faisant sentir combien il pourrait illustrer son siècle s'il voulait cultiver son esprit par la lecture des bons ouvrages, ou par des conférences avec des savants ; mais il ne put jamais s'y résoudre; et quand on lui demandait comment il s'y prenait pour inventer quelque chose, il se mettait à rire, et répondait que « c'était dans le livre de la nature qu'il apprenait tout ce qu'il savait. » Il est mort à Solagna, en 1777. La ville de Bassano lui a élevé un monument. N—r.

FERRAIUOLI (Nunzio), dit *degli Affiti*, peintre napolitain, naquit en 1661, à Nocera, près de Salerne. Elève de Luc Giordano, il peignait agréablement la figure ; mais son goût pour le paysage lui fit embrasser ce genre, et ses productions, soit à fresque, soit à l'huile, eurent une grande vogue. On le compara tour à tour à l'Albane, à Paul Bril, à Salvator Rose, à Claude Lorrain et autres grands maîtres. En effet, la dégradation et la variété des plans, la beauté des sites, une couleur franche et harmonieuse, le mouvement pittoresque des arbres agités par le vent, enfin les scènes intéressantes qui animent ses tableaux, leur donnent beaucoup de prix. Les connaisseurs admirent ces qualités diverses dans une suite de seize paysages appartenant au docteur Pistorini, de Bologne. C'est dans cette ville que Fer-

raiuoli a le plus travaillé, et qu'il a fini ses jours. V—T.

FERRAND (Fulgentius-Ferrandus), diacre de Carthage, et théologien, fut disciple de St.-Fulgence, et florissait vers l'an 530. Son rare savoir, eu égard au temps où il vivait, et ses grandes connaissances, le firent consulter souvent sur les questions sans cesse renaissantes par lesquelles une théologie pointilleuse agitait alors l'église chrétienne. Ferrand prit parti dans la fameuse affaire des Trois chapitres, et se déclara surtout contre la condamnation de la lettre d'Ibas. Il discuta, dans une lettre écrite à Anatole, diacre romain, et dans une autre adressée à Sévère, scolastique, c'est-à-dire avocat de Constantinople, l'opinion qu'il admit, avec quelques restrictions : « Qu'on peut parler d'une » manière orthodoxe de la souffrance » physique d'une personne de la Tri» nité. » Il nous reste de Ferrand une exhortation au comte Reginus, sur les devoirs d'un capitaine, et une collection abrégée des canons. Ces deux ouvrages font partie de la *Bibliothèque des PP.* Enfin on lui attribue la *Vie de St.-Fulgence*, et quelques autres fragments imprimés à Dijon, en 1649. Fulgence Ferrand a été le sujet d'une discussion historique et critique, entre deux jésuites, le P. Ferrand et le P. Chiflet. Leurs écrits sur cette question ont paru à Lyon, 1650, et Dijon, 1656. L—S—E.

FERRAND (Jean), né au Puy, en Velay (et non à Anneci, comme le disent quelques auteurs qui ont pris *Anicium* [le Puy] pour *Annecium* [Anneci], naquit en 1586, entra chez les jésuites en 1604, professa la rhétorique pendant dix ans, puis la théologie, et fut recteur du collége d'Embrun. Désigné pour passer à ceui de Carpentras, il refusa cet emploi, et mourut à Lyon le 30 octobre 1672. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. Le seul qui mérite d'être cité est sa *Disquisitio reliquiaria sive de suspiciendâ et suspectâ earumdem numero reliquiarum quæ in diversis ecclesiis servantur multitudine*, Lyon, 1647, in-4°. Il assure qu'on ne doit point être étonné lorsqu'il se trouve deux ou trois corps du même saint, et qu'on fait très mal de douter de l'authenticité de ces reliques, Dieu les ayant multipliées et reproduites miraculeusement pour entretenir la dévotion des fidèles. Il dit, pag. 17, que si plusieurs villes possèdent le prépuce de J.-C., c'est que Dieu a fait la multiplication de cette portion du corps de J.-C., comme il a fait la multiplication des pains, etc., etc. A. B—T.

FERRAND (Jacques), docteur en médecine, naquit à Agen, à la fin du 15e. siècle. Distingué par une immense érudition littéraire, Ferrand savait fort bien le grec et le latin, et connaissait tous les ouvrages écrits dans ces deux langues, sur la philosophie, l'histoire, la religion, la poésie, la médecine et les sciences qui s'y rattachent. La seule production connue de la plume de Ferrand, est son *Traité de l'essence et guérison de l'Amour, ou la Mélancolie érotique*, Toulouse, 1612, in-12, Paris, 1622, in-8°. L'objet de ce livre est de considérer l'amour comme maladie, soit du corps soit de l'esprit. Cependant l'auteur ne laisse pas d'examiner la chose sous un rapport plus général; il traite assez amplement de la passion que la nature inspire à un sexe pour l'autre. L'ouvrage de Ferrand est la production d'un esprit fort original, et il est rempli d'érudition. L'auteur, selon la fâcheuse coutume de son temps, cite la

dont il appuie ses assertions; au nombre de cent soixante-is grecs et latins. Ce livre est, ral, un assemblage de rêve-a vérité souvent ingénieuses, ıal d'amour, sur les moyens es et moraux de guérir ce mal. à côté des remèdes propres à le mal d'amour, chez celui rouve, des charmes, des conseillés pour le faire partabjet qui le cause. Ferrand pater une foi robuste au pouvoir ltres, dont il donne des reombreuses et curieuses. Son rès peu médical, est d'une lect piquante. F—R.

RAND (David), imprimeur à au 17e. siècle, est moins contitre que par son talent pour e. Il était d'une humeur gaie, esprit passablement orné, et ait avec beaucoup de facilité de pièces en patois normand, sur sortes de sujets. On croit qu'il jà avancé en âge lorsqu'il se à publier la collection de ses poétiques, et dans la préface use de n'en avoir pas soigné ssion, sur ce qu'il était malade. eil est intitulé : *Inventaire gé-le la Muse normande, divisé t-huit parties, où sont décrites ses remarquables arrivées à depuis quarante ans*, chez °, 1655, in-8°.; ce volume est recherché. La plupart des cho-on y donne pour remarquables itent aucune attention; mais on e quelques pièces qui peuvent ser les amateurs de l'histoire re. On se bornera à citer celles t relatives au Puy de la Cou-(*Voyez* Gilbert Le Fevre), errand paraît avoir été l'un des es les plus assidus; au Puy de Cécile, association qu'il aurait voulu voir rétablir, où l'on décernait chaque année des prix aux meilleures compositions musicales, etc. Ferrand néglige les règles de la versification, ou plutôt il semble n'en faire aucun cas; son style est quelquefois grossier; mais il ne manque ni de franchise ni de gaîté, et il raconte sans prétention des anecdotes qui peuvent encore amuser des lecteurs peu difficiles. L'ouvrage de Ferrand est d'ailleurs le plus connu de tous ceux qui ont été écrits en patois normand, et cette raison seule peut déjà justifier en partie l'estime qu'en font les curieux. On connaît encore de lui : I. *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix*, Rouen, 1616, in-8°.; II. *Figures des Métamorphoses d'Ovide sommairement décrites en vers par D. Ferrand*, Rouen, 1641, in-12. W—s.

FERRAND (Louis), avocat, né à Toulon le 3 octobre 1645, annonça dès son enfance de grandes dispositions pour les langues. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Lyon, où il s'arrêta quelque temps. Son éloignement pour le monde lui inspira la résolution d'entrer dans l'ordre des Carmes déchaussés. Un de ses amis le détourna de ce dessein, et il ne songea plus qu'à satisfaire l'envie qu'il avait d'étudier à fond les langues orientales. Il était âgé de vingt ans lorsqu'il fut invité de se rendre à Maïence pour coopérer à une nouvelle traduction de la Bible, d'après le texte hébreu. Cette entreprise n'ayant pas eu de suite, il revint en France, s'appliqua à l'étude du Droit, prit ses degrés à l'université d'Orléans, et se fit ensuite recevoir avocat au parlement de Paris. Il était trop occupé de ses projets littéraires pour fréquenter assidûment le barreau. Le président de Mesmes l'engagea à faire tourner ses talents à l'uti-

lité de la religion; il suivit ce conseil, publia quelques ouvrages de controverse, et en fut récompensé par une pension du clergé, qui fut successivement augmentée. Ferrand mourut dans de grands sentiments de piété, le 3 mars 1699, à l'âge de cinquante-trois ans. On a de lui : I. *Paraphrases des sept psaumes pénitentiaux.* C'est son premier ouvrage, il le composa à l'âge de dix-neuf ans; II. *Conspectus seu synopsis libri hebraici qui inscribitur Annales regum Franciæ et domûs Othomanicæ*, Paris, 1670, in-8°. C'est une lettre adressée à l'abbé Bourzéis; III. *Réflexions sur la Religion chrétienne, contenant les prophéties de Jacob et de Daniel, sur la venue du Messie*, Paris, 1679, 2 vol. in-12, 1701, 2 vol. Cet ouvrage est celui qui mérita à l'auteur une pension du clergé; IV. *Liber psalmorum cum argumentis, paraphrasi et annotationibus*, Paris, 1683, in-4°. Maré, curé de Ste.-Opportune, en publia une traduction française, Paris, 1706. Ce commentaire de Ferrand, sur les Psaumes, n'est point estimé; V. *Traité de l'Eglise, contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685, 2e. édition, 1686, in-12. VI. *Réponse à l'Apologie pour la Réformation, les réformateurs et les réformés*, Paris, 1685, in-12. C'est une réponse à l'ouvrage de Jurieu; VII. *Pseaumes de David*, en latin et en français, Paris, 1686, in-12. La version passe pour exacte; mais le style en est défectueux. Bayle faisait cas des observations contenues dans la préface sur *la Vulgate*; VIII. *Discours où l'on fait voir que St.-Augustin a été moine*, Paris, 1689, in-12. Les meilleurs critiques rejettent cette opinion; IX. *Summa biblica seu dissertationes prolegomenicæ de sacrâ scripturâ*, Paris, 1690, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru; on l'a réimprimé à Paris, en 1701, sous ce titre : *Dissertationes criticæ de hebraeâ linguâ, Origene, Hieronymo, scripturarum divinitate*; X. *de la connaissance de Dieu*, Paris, 1706, in-12.; ouvrage posthume. Ferrand laissa en outre plus de quarante volumes in-4°., contenant des extraits des PP., des Traités de la Trinité, de la Création du Monde, du Mariage; les Psaumes rangés selon l'ordre des temps, avec des réflexions, etc. Dupin a porté ce jugement de Ferrand : « Il avait beaucoup d'érudition, il savait les langues et avait lu l'antiquité; mais il accable son lecteur de citations assez mal choisies, soigne peu son style, et ne se montre pas toujours grand dialecticien. » On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires de Niceron*, tom. I et X, et ceux de Bougerel, *sur les Hommes illustres de Provence*. — Ferrand (Henri), frère du précédent, a publié un bon recueil d'inscriptions : *Inscriptiones ad res notabiles spectantes, ab anno 1707 ad 1726*, Avignon, 1726, in-4°. de 42 pages.

W—s.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre, né à Joigny en Bourgogne, vers 1655, et mort à Paris en 1732, fils d'un médecin de Louis XIII, étudia le dessin à l'école de Mignard, et apprit ensuite de Samuel Bernard à peindre en miniature et en émail : il excella dans ce genre, et son talent le fit admettre parmi les membres de l'académie royale de peinture. Il fut aussi valet-de-chambre de Louis XIV. Après avoir voyagé en Italie, en Angleterre, en Allemagne, et avoir travaillé pour les diverses cours qu'il parcourut, Ferrand revint à Paris, et il s'occupa à décrire les procédés de sa

un livre curieux imprimé en
ous le titre de l'*Art du feu*,
ire de peindre en émail, ac-
é d'un petit Traité de Minia-
peintre a laissé un fils nom-
INE, qui a suivi la carrière
re. — FERRAND DE MONTRE-
itre et professeur de l'acadé-
t.-Luc de Paris, est auteur
noire sur l'établissement de
es arts à Reims, où il fut
ur enseigner le dessin. Cet
ont on loue le mérite et l'ins-
mourut à Paris, sa ville na-
1752. V—T.

AND ( ), médecin et
français, naquit vers 1670.
médecin du khân des Tatars
e, ce qui lui fournit l'occa-
1702, d'accompagner le fils
nce dans une expédition en
On entra dans cette contrée
ir mis vingt jours à traverser
les Tatars Nogaïs. Arrivé à
, capitale de la Circassie,
gagna tellement l'affection du
ce chef voulut lui faire épou-
de ses nièces. Ferrand eut
de peine à se débarrasser
rtunités du bey, et comme
t sa famille étaient les meil-
ns du monde, il eut envie de
ser. Considérant néanmoins
rance des mystères de la re-
t ne pouvant leur parler que
rmédiaire d'un interprète ma-
, il remit ce projet à une au-
ne désespérant pas de trou-
ne occasion de revenir dans
avec un des missionnaires
qui résidaient à Batchi-Saraï.
i, Ferrand étant allé à Cons-
e, fit aux jésuites qui se trou-
ns cette capitale un si triste
le l'état des chrétiens en Cri-
e le P. Dubon se décida à le
our établir une mission dans
ces pays. Elle y obtint les plus grands succès. Malgré les changements de khâns qui eurent lieu en Crimée, Ferrand ne cessa pas de jouir du plus grand crédit auprès de chacun d'eux et de la noblesse. Il vivait encore en 1713. On a de lui : I. *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses*; II. *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an* 1702. Ces deux morceaux se trouvent dans le tome III de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*, et dans le tome X du *Recueil des Voyages au Nord*. Le tome IV de ce dernier recueil contient aussi : *Relation du sieur Ferrand, médecin du kan des Tartares, touchant la Crimée, les Tartares Nogaïs, et ce qui se passe au sérail dudit kan*. La plus grande partie de ce morceau n'est que la répétition de ce qui se lit dans le voyage. Ces diverses pièces, quoique peu étendues, sont curieuses, en ce qu'elles offrent, sur une contrée alors très peu connue, des renseignements écrits originairement en français et par un témoin oculaire. Les mœurs, les coutumes des divers peuples que Ferrand a vus, la nature du pays, les relations avec les pays voisins, notamment celles qui existaient alors avec les Moscovites, y sont décrites avec soin. On reconnaît que l'auteur était un homme judicieux et un bon observateur. E—s.

FERRAND (ANTOINE), conseiller à la cour des aides de Paris, sa patrie, mourut dans cette ville en 1719, âgé de quarante-un ans. Il faisait agréablement des vers, témoin cette jolie épigramme :

D'amour et de mélancolie,
Célemans enfin consumé,
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie,

J'y courus hier vainement :
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avait tarie.

Voltaire, en citant ces vers, observe que Ferrand, qui joûtait avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal, « mettait plus de naturel, de grâce et de délicatesse dans les sujets galants, et Rousseau plus de force et de recherche dans les sujets de débauche. » On a aussi de lui un recueil in-8°. de chansons mises en musique par le célèbre organiste F. Couperin. Il existe un petit volume imprimé à Londres en 1758, sous le titre de *Pièces libres de M. Ferrand, et poésies de quelques auteurs sur divers sujets.* Il a été réimprimé en 1760 et 1762. Ce qui appartient à Ferrand dans ce recueil, ne va pas au-delà de la page 20. Le président Hénault, dans une note de ses *OEuvres inédites*, lui attribue l'opéra des *Caractères de l'Amour*, donné sous le nom de l'abbé Pellegrin, et prétend qu'il eut part, avec La Chapelle, à la composition des romans de la *Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis* de Mme. de Fontaine. A—G—R.

FERRAND (Marie-Louis), général de division, commandant de la Légion-d'Honneur, naquit à Besançon le 12 octobre 1755, de parents honnêtes et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Après avoir fait d'excellentes études, il alla rejoindre un de ses frères, pharmacien en chef à l'armée de Rochambeau, et fit avec lui toutes les campagnes de l'Amérique. A son retour en France, il prit du service dans un régiment de dragons, et ne tarda pas à mériter la bienveillance de son colonel, qui le fit son secrétaire. En 1791, il fut nommé lieutenant de cavalerie, et l'année suivante, chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur et jeté dans une prison, il n'en sortit qu'après la journée du 9 thermidor, et obtint avec peine d'être réemployé. Promu au grade de général de brigade en 1795, il servit successivement, en cette qualité, dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après, commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement eût résolu de se mettre en possession de l'île de St.-Domingue, dont la partie espagnole venait d'être cédée à la France, Ferrand fut désigné pour faire partie de cette expédition. L'île avait été soumise après une campagne de quatre mois, lorsqu'une nouvelle insurrection des nègres éclata sur tous les points à la fois (novembre 1801). Une maladie contagieuse enleva le général Leclerc (*Voy.* Leclerc), et sa mort laissait l'armée sans chef. Ferrand fut chargé de mettre la partie française de l'île à l'abri des tentatives des noirs ; mais l'occupation du Cap par Dessalines, l'obligea de se retirer sur Santo-Domingo, dont le commandement lui fut déféré unanimement. Après avoir donné ses premiers soins à sa petite armée, Ferrand s'occupa d'adoucir le sort des malheureux colons espagnols. Il abolit les dîmes et les redevances ecclésiastiques, dont la perception s'était continuée jusqu'alors au profit du fisc, diminua les impôts qui pesaient sur l'agriculture, et encouragea par ce moyen le défrichement des terres abandonnées. Les Espagnols commençaient à respirer sous une administration aussi douce que équitable, lorsqu'en janvier 1805 Dessalines s'avança vers Santo-Domingo à la tête de vingt-deux mille nègres. Ferrand fit preuve d'autant de talent que de courage dans la défense de cette ville, et, aidé d'une partie des habi-

endit les secours qu'il avait
nander à l'amiral Missiessi.
, battu dans toutes les ren-
it contraint de lever le siége
lomingo le 18 mars, et d'a-
tout projet ultérieur. De-
poque, la partie orientale de
emblа jouir d'une tranquil-
; du moins rien ne la trou-
parence, jusqu'au moment
irent les nouvelles des chan-
rrivés en Espagne (août
gouverneur de Porto-Rico
it le général Ferrand par
ation de guerre, à laquelle
répondit qu'en manifestant
de voir continuer la bonne
entre les deux peuples. Per-
l'attachement des colons,
avait tout fait pour le mé-
fiant dans leurs promesses
, Ferrand avait résolu d'at-
événements sans en hâter
pendant une insurrection,
par le gouverneur de Porto-
tta à Barahonde, dans les
jours d'octobre; de faibles
nts furent envoyés pour dis-
évoltés et les contenir dans
Pendant ce temps-là, Fer-
t sortir de Santo-Domingo
d'un autre côté a la rencon-
nnemi. Les habitants tentè-
pposer à son dessein: « Mon
st indispensable, leur dit-il;
saurait punir, mais ne sau-
t-être pas pardonner. » Mot
t qui peint toute la bonté de
Il joignit les révoltés le 7 no-
Palo-Hincado, et quoiqu'il
cinq cents hommes et que
s en eussent quatre fois au-
t sur-le-champ ses disposi-
onna l'ordre de l'attaque. Le
choc fut terrible; mais les
s du corps français ayant été
par la cavalerie ennemie, le
désordre se mit dans les rangs, et Ferrand fit d'inutiles efforts pour rallier sa petite troupe. Ce fut alors que se voyant abandonné par les hommes à qui il avait accordé le plus de confiance, privé de ses plus braves officiers et près de tomber au pouvoir d'un ennemi féroce, il s'ôta la vie d'un coup de pistolet (7 novembre 1808). Sa tête fut coupée par quelques furieux, et portée en triomphe au bout d'une pique. On trouvera des détails intéressants sur le caractère du général Ferrand et ses opérations administratives, dans l'ouvrage intitulé : *Précis historique des derniers événements de la partie de l'est de St.-Domingue*, par M. Gilbert Guillermin, chef d'escadron attaché à l'état-major, Paris, 1811, in-8°. W—s.

FERRAND DE LACAUSSADE (JEAN-HENRI-BECAYS), général de division, naquit le 16 septembre 1736 à Mont-Flanquin en Agenais. Selon l'usage de la noblesse il embrassa très jeune la carrière des armes, et ayant obtenu en 1746 une lieutenance au régiment de Normandie, infanterie, il fit dans ce grade les campagnes de 1747 et 1748, assista aux siéges de Berg-op-Zoom, du fort de Lillo, de Maëstricht, et à la bataille de Laufeld. Pendant la guerre de sept ans il fut grièvement blessé au combat de Clostercamp. Elevé au grade de capitaine dans son régiment en 1755, décoré de la croix de S. Louis en 1767, il fut fait major-commandant de Valenciennes en juillet 1773, et ne quitta cette place qu'à l'époque de la suppression des états-majors des villes de guerre en 1790. Lorsque la guerre de la révolution éclata, les habitants de Valenciennes, qui avaient apprécié ses belles qualités, le choisirent pour commander la garde nationale de cette ville.

En cédant aux volontés du peuple, il fut assez heureux pour maintenir le bon ordre ou apaiser les séditions. Le 20 août 1792 il fut promu au grade de maréchal-de-camp, partit pour l'armée du Nord, et commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes. Quelles que soient les calomnies dont Dumouriez a semé ses Mémoires, il n'en est pas moins constant que le succès de cette bataille mémorable fut dû en partie au sang-froid et au courage du général Ferrand. Après avoir emporté à la baïonnette les villages de Carrignant et de Jemmapes, il manœuvra sur le flanc droit de l'armée ennemie, en imposa au général duc de Saxe-Teschen, et décida le sort de la journée. A l'attaque de Jemmapes il eut son cheval tué sous lui, et reçut une forte contusion. N'écoutant que son courage, il mit pied à terre, et ne cessa de combattre à la tête de ses troupes. Aussitôt après cette bataille il se rendit à Mons, dont le commandement venait de lui être confié. Le 8 mars 1793 il fut fait général de brigade, sept jours après général de division, et le 26 du même mois Dumouriez lui ordonna d'évacuer Mons pour se retirer avec ses troupes à Condé et à Valenciennes; il prit le commandement de cette dernière place, et refusa de recevoir les troupes de Dumouriez, et par ce refus il conserva la ville à la France. Mais l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, commandée par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferraris, investit Valenciennes le 5 mai. Le général Ferrand, quoiqu'il n'eût avec lui que 9,500 hommes de toutes armes, fit une brillante défense, et ne capitula que le 28 juillet suivant, lorsqu'il n'eut plus d'espoir d'être secouru, après avoir repoussé quatre assauts, et lorsque le corps de la place eut trois brèches praticables depuis huit jours, dont une seule offrait un passage facile à quarante hommes de front. Par la capitulation la brave garnison dut sortir avec les honneurs de la guerre. Cette belle défense fit grand bruit alors, et peut être comptée parmi les beaux faits d'armes de la révolution. Toutefois le général Ferrand s'étant rendu à Paris y fut incarcéré par l'ordre de Robespierre, et supporta pour récompense de ses services neuf mois d'emprisonnement. La chute de Robespierre le rendit à la liberté; mais l'âge, les fatigues, une santé très altérée, des douleurs fréquentes, suites de ses blessures, et plus encore le regret de n'avoir pu obtenir aucun dédommagement pour les malheureux que le siége de Valenciennes avait ruinés, lui firent désirer sa retraite. En 1802 le premier consul Buonaparte le nomma à la préfecture de la Meuse-Inférieure. Il fut rappelé en 1804 pour remplir d'autres fonctions, reçut la décoration de la légion d'honneur, et s'étant retiré à la Planchette, près de Paris, il y termina son honorable carrière le 28 novembre 1805. On peut dire du général Ferrand qu'il réunissait en sa personne toutes les qualités qui forment le brave militaire et le digne citoyen. Doué d'un sang-froid que rien n'altérait, humain, juste, mettant l'honneur avant tout, et lui sacrifiant ses richesses et l'avancement, il ne sut jamais transiger avec sa conscience, et dut à sa probité sévère une grande partie des chagrins qu'il éprouva; car il était trop vertueux pour ne pas se faire d'ennemis, et trop droit pour ne point succomber à leurs intrigues. Ses soldats le regardaient comme leur père, et en trou-

en lui l'affection ; ses adminis-
: le perdurent jamais sans l'ho-
de regrets unanimes ; il était
sible de le fréquenter sans le
et le vénérer. Quelques mois
sa mort il publia un *Précis de*
ense de Valenciennes, Paris,
, in 8°. de 78 pag. J—N.

RRANDO (Gonsalve), né à
), s'acquit une certaine renom-
beaucoup d'argent, par l'intro-
n du gaïac en Europe. Il avait
cté la maladie vénérienne au
le Naples, en 1494, et les mé-
italiens n'avaient pu le guérir.
dé qu'il trouverait le remède
pays d'où le mal était originaire,
do partit pour l'Amérique, et
t sa santé fut parfaitement réta-
aloux d'enrichir sa patrie du
récieux auquel il devait sa gué-
il revint en Espagne, chargé
e, dont il vanta les vertus ad-
es, et avec lequel il se flatta
opéré des cures aussi nom-
s que surprenantes. Les obser-
de Ferrando sont loin de por-
chet d'une vérité incontestable.
bien prouvé que le gaïac, qui
réquemment pour guérir la si-
dans les régions ardentes du
u-Monde, ne peut être regardé
us que comme un utile remède
ire. Rarement il dissipe seul les
mes vénériens ; ils ne cèdent
udicieux emploi du mercure,
dans les contrées méridionales
rope. L'opuscule de Ferrando,
'abord en espagnol, a été tra-
latin et inséré dans le premier
du recueil *De morbo gallico*,
isini, sous ce titre : *De gua-*
ligno tractatus unus ; De
anto tractatus alter. C.

IRANTINI (Gabriel), dit *da-*
chiali, à cause des lunettes
rtait habituellement pour sup-

pléer à la faiblesse de sa vue, était fils d'un brave militaire, mort à Bologne à l'âge de cent six ans. Il apprit le dessin sous Denis Calvart, et s'adonna particulièrement à la peinture à fresque : sa manière vague et gracieuse, supérieure à celle de son maître, pour le goût et pour le coloris, attira dans son école un grand nombre d'élèves. Il florissait vers l'an 1588.

V—T.

FERRAR (Nicolas), savant et pieux anglais, fils d'un riche négociant, naquit à Londres en 1591 ou 1592. Doué d'une mémoire forte et d'une intelligence précoce, à six ans il savait déjà par cœur des portions considérables de l'ancien et du *Nouveau-Testament*, de la *Chronique d'Angleterre* et du *Martyrologe* de Fox. A treize ans, on le plaça à l'université de Cambridge. « On re-
» connaissait sa chambre, dit l'évê-
» que Turner, à la dernière chandelle
» éteinte la nuit, et la première allu-
» mée le matin. » Mais sa constitution délicate se trouvant encore affaiblie par tant d'application à l'étude, son médecin conseilla de le faire voyager, et il partit à la suite de la princesse Elisabeth, l'une des filles de Jacques Ier., mariée au comte Palatin. Ferrar quitta la princesse en Hollande, et alla seul visiter l'Allemagne. La peste faisait alors, à ce qu'il paraît, des ravages dans ce pays. Lorsqu'il voulut passer en Italie, il fut en conséquence obligé de faire une espèce de quarantaine. C'était le temps du carême ; il le passa presque entièrement sur une montagne couverte de thym sauvage et de romarin, dans l'abstinence et la méditation, ne descendant que rarement pour prendre ses repas, composés d'huile et de poisson. C'est là sans doute qu'il prit ou du moins fortifia le goût qu'il montra en-

suite pour la vie solitaire et contemplative. Il alla ensuite à Padoue, où il étudiait la médecine, lorsque le faux bruit d'une persécution contre les protestants lui fit quitter le pays précipitamment. Il vint à Marseille s'embarquer pour l'Espagne, et ayant reçu à Madrid des nouvelles inquiétantes sur sa famille, il retourna en Angleterre en 1618. Après la mort de son père, il se chargea de l'administration des affaires commerciales de sa maison, et y montra une aptitude qu'on n'aurait pas dû attendre d'un homme de son caractère. Nommé en 1624 membre du parlement, il réalisa l'année suivante son projet favori de s'éloigner entièrement du fracas du monde. Sa famille et quelques amis partageant ses goûts et ses sentiments, se retirèrent dans le manoir de Little-Gidding au comté de Huntingdon, et y établirent une école pour les enfants des deux sexes. Il était le médecin et le pasteur de ce petit troupeau; de jeunes femmes, vêtues de noir, soignaient les malades et les vieillards. Ferrar se levait régulièrement à une heure du matin, et quelquefois passait toute la nuit dans son église. Il composa dans sa retraite des *Traités* sur différents sujets, des *Dialogues*, des ouvrages d'*Histoire*, des *Fables* et des *Essais* pour l'usage de sa famille; des *Harmonies des Evangiles*, en anglais et en plusieurs autres langues, où il fut aidé même, dit-on, par des femmes de sa congrégation (1). On a remarqué que le docteur Priestley, qui a fait aussi une harmonie des évangiles, cent soixante ans après, a suivi la même méthode que celle de Ferrar. Ce dernier reçut souvent des visites d'étrangers et de personnages illustres, notamment celle de Charles Ier. Il fit brûler sur la place où il voulut être enterré les romans et les pièces de théâtre qu'il avait conservés, et fit ensuite creuser sa fosse. En sortant d'une sorte d'extase qu'il eut peu de moments avant de mourir, il assura qu'il venait d'assister à une fête céleste. Il mourut le 5 novembre 1637. Ses admirateurs lui donnaient le surnom de *Séraphique*; mais il a dû être jugé plus froidement dans les temps modernes. Il fut enthousiaste, superstitieux sans doute, mais il ne fut pas intolérant. Son siècle et son éducation font son excuse. L'évêque Turner a publié une notice sur sa vie; François Peck en a écrit une autre qu'il destinait à l'impression; mais le manuscrit s'en étant égaré, M. P. Peckard, allié par un mariage à la famille de Nicolas Ferrar, rédigea de nouveaux mémoires sur la vie de ce dernier, d'après les mêmes papiers originaux sur lesquels Peck avait composé sa notice. Ces mémoires ont paru en 1790, in-8°. X—s.

FERRAR (... DE), conseiller à la cour des comptes de Montpellier au 18e. siècle, a laissé en manuscrit une traduction française de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. On en conserve une copie in-fol., ornée de vingt beaux dessins lavés à l'encre de la Chine, dans le magnifique cabinet de Camille Velleron à Avignon. Cette traduction

(1) On peut voir dans les *Papiers relatifs au monastère de Little-Gidding*, par J. Worthington, insérés à la suite des *Vindiciæ antiquitatis Academiæ oxoniensis*, par Thomas Key, Oxford, 1-16, 2 vol. in-8°. (*V.* Thom. Hearne), une Notice curieuse sur Nic. Ferrar et sur ses écrits, dans le nombre desquels on trouve: 1°. La Vie de N. S. J. C. suivant la concorde des évangélistes, en huit langues, chacune avec la traduction interlinéaire et mot à mot en latin ou en anglais; 2°. l'Evangile selon S. Jean, en vingt et une langues, chacune avec la version interlinéaire latine; 3°. le Nouveau-Testament en vingt-quatre langues, chacune écrite avec ses propres caractères. Les versions anglo-saxonne et gothique se trouvent dans chacune de ces trois polyglottes, la cantabre et l'esclavonne dans les deux dernières.

it-on, que celle de Mi- orte encore sur celle-ci l'élégance. W—s.

(Gabriel), chirurgien siècle, pratiqua son art an des premiers, au ju- ind, qui conseillèrent e-mère, pour donner ur épanchée entre cette a pie-mère. Le seul ou- possède de lui est in- *selva di Cirurgia*, etc., , in-8°., ibid., 1627, par Pierre Uffenbach: *iæ in tres libros divisa*, 15, in-8°., ibid., 1629, lit que Ferrara, retiré , échangea son véritable *amille* contre celui de oute que parmi les ob- i composent la *Forêt* plusieurs attestent la la crédulité de l'auteur. Z.

(Hippolyte d'Este, nom de Cardinal de), l'Alphonse d'Este, pre- , duc de Ferrare, et de ıcrèce Borgia, fut élevé de son père, qui voulut même son éducation, et l'initiant dans la science nent, les intérêts des ıns les secrets de la poli- te était jeune encore lors- l'envoya en France à la ;ois Ier., auquel il avait ıppartenir par d'assez ıs de parenté, Hercule II ıère, et fils aîné d'Al- t épousé madame Renée ur de la première femme r. Il était aussi oncle du :, dont sa nièce était la de titres, du talent, des les, le firent accueillir me bienveillance. Le roi le prit en amitié, le trouva digne de son estime, et lui donna sa confiance. Bientôt le jeune prince italien, devenu français par adoption, se vit comblé de grâces. Les plus riches bénéfices, les plus hautes dignités ecclésiastiques devinrent son partage. Le 5 mars 1539, le pape Paul III le fit cardinal, à la recommandation du roi. La même année, il obtint l'archevêché de Milan, le gouvernement du patrimoine de St.-Pierre, l'archevêché de Lyon et la protection des affaires de France à Rome. En 1540, le roi lui donna entrée dans son conseil privé, et le gratifia de l'abbaye de St.-Médard de Soissons. Il eut en 1546 l'évêché d'Autun, dont il se démit en 1550, pour l'archevêché de Narbonne. Il quitta cet archevêché et reçut en échange les abbayes de Pontigny et de Boibonne. Il ne fut pas moins favorisé par Henri II, du conseil duquel il continua d'être membre, et qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Ce prince le mit constamment sur la liste de ceux qu'il fit présenter par la faction de France pour la papauté, dans les trois conclaves tenus pour les élections de Jules III, de Marcel II, de Paul IV. Le cardinal de Ferrare fut chargé de négocier avec le pape Jules III, une ligue contre l'empereur, en faveur de la maison Farnèse, que le roi protégeait, et il parvint à la conclure. En 1550 il échangea avec le cardinal de Tournon l'archevêché de Lyon contre d'autres bénéfices. En 1552, il fut nommé lieutenant-général pour le roi, et commandant du duché de Parme et de la province de Sienne, dont les habitants s'étaient mis sous la protection de la France. Il les gouverna pendant deux ans avec sagesse, prudence et équité, et les défendit courageusement contre les attaques des impériaux et des flo-

entins. En 1554 il eut la surinten-
dance des affaires de France près du
St.-Siége. Sous Charles IX, en 1562,
Pie IV l'envoya en France à l'occa-
sion du colloque de Poissy, dans le-
quel ce pape craignait que Catherine
de Médicis n'eût trop de condescen-
dance pour la réformation. Après
quelques obstacles que mirent le par-
lement et l'université à la vérification
de ses pouvoirs, il sut y soutenir le
dogme catholique avec force, sans
choquer les partisans de la nouvelle
doctrine : il ne refusa pas même de
communiquer avec eux. Il se fit intro-
duire dans la maison du roi et de la
reine de Navarre, leurs protecteurs,
et poussa la condescendance jusqu'à
assister une fois au prêche. Cette com-
plaisance, dont le véritable motif était
ignoré à Rome, y fut vivement blâ-
mée, et il s'en fallut peu qu'on ne lui
retirât ses pouvoirs. Elle eut néanmoins
pour effet de détacher le roi de Na-
varre de la nouvelle religion, ce qui
n'était pas un médiocre avantage. La
fortune ecclésiastique du cardinal de
Ferrare reçut de nouveaux accroisse-
ments dans ce voyage. La mort du
cardinal de Tournon laissant l'arche-
vêché de Lyon vacant, il en fut pourvu
pour la seconde fois, et l'échangea
bientôt pour celui d'Arles, auquel on
ajouta trois abbayes. Dans la même
année, 1562, le cardinal de Pise qui
s'était fait pourvoir en cour de Rome
de l'abbaye chef-d'ordre de Prémontré,
la lui résigna. En 1565, il reprit l'ar-
chevêché de Narbonne, qu'il avait eu
quinze ans auparavant, et dont il s'é-
tait démis pour avoir d'autres béné-
fices. Il garda cette riche dotation jus-
qu'à sa mort, embarrassé de trop
grandes affaires pour avoir le temps de
songer à tant de charges spirituelles.
Sa vie entière se passa dans des négo-
ciations et des occupations politiques.
Il fut envoyé à l'empereur pour
aux moyens de rétablir et d
tenir la paix entre les princ
tiens, et si cette commission
un parfait succès, ce ne fut d
ni manque de talents ni faut
et d'habileté. « Enfin, dit un
célèbre, son corps étant us
plus par le travail que par le
il mourut à Rome, le 2
1572, et fut enterré à T
l'église des Cordeliers. On
au cardinal de Ferrare c
tion de bénéfices hors de
qui fit dire à un écrivain
en était comme accablé
plus quàm ornatus, et c
permutations qui semb
patrimoine ecclésiasti
chandise de commerc
trouvaient une sorte d
relâchement général c
gnaient alors, et si d'
rendus à l'église et à l'
voile sur ce qu'elles
sible. On ne peut d
cardinal de Ferrare
talents, dont il fit
usage, et que sa vi
borieuse, n'ait été
ployée au bien p
lettres, protégeait
mettait à sa fam
parmi ceux qu'il
timité, Paul Ma
Lélio Calcagnini
fut cardinal. Il
les encourage
« Les bâtimen
» en France,
» de Monte-C
» avec une d
» et que l'or
» d'hui de to
» rope, se
» ments de
lui a dédié

son oraison funèbre, que parmi ses écrits. L—y.

RE (Anne de), fille d'Herluc de Ferrare et de Moy. Este, tom. XIII, pag. de Renée de France, na- novembre 1531, et fut 4 décembre 1549 au duc François de Lorraine, qui de Guise en 1550, et qui si célèbre sous le surnom é. (*Voy.* Guise.) Elle parangers de son époux dans orageux, et le seconda par son énergie. Ce prince assassiné par Poltrot en fé-, elle poursuivit juridiquenition de ce meurtre avec l'ardeur, et ce ne fut pas que Catherine de Médicis lle se reconciliât (en 1566) ral Coligni, après qu'il eût c serment qu'il n'avait eu rt à ce crime. Bientôt après sa (mai 1566) Jacques de ic de Nemours, qui venait asser son mariage avec de Rohan. La nouvelle du Nemours continua de prenaux troubles civils, et la int quelque temps prison- les châteaux de Blois et . Elle mourut le 7 mai sant de son premier ma- et Louis de Guise, tués 1588, et Charles, duc de de son deuxième mariage deux fils, Charles-Emale Nemours, l'un des princurs, qui fut gouverneur endant le siége qu'y mit en 1590, et Henri, mart.-Sorlin, aïeul de Marieptiste, duchesse de Sae Marie-Françoise-Elisae de Portugal. On a l'oraie d'Anne de Ferrare, par Sev. Bertrand, Paris, 1607, in-4°., et on trouve son éloge par le Père Hilar. de Coste dans ses *Eloges et Vies des roynes, des princesses*, etc., tom. I. C. M. P.

FERRARI, troubadour, dont il ne nous reste aucune production, mais qui, d'après une histoire et des notes manuscrites, fut célèbre en Lombardie par la pureté avec laquelle il parla le provençal et par les ouvrages qu'il composa dans cette langue. Ce poète, constamment attaché à la maison d'Este, florissait en 1264 à Florence. Vers cette époque, il était chargé de recevoir les jongleurs provençaux que les fêtes attiraient à la cour du marquis d'Este, son puissant protecteur. Il improvisait des réponses à toutes les questions que lui adressaient les troubadours, qui ne le désignaient que sous le titre de *Maître*. On ajoute que Ferrari était connu non seulement par des couplets et des sirventes supérieurs à tous ceux qu'on avait publiés jusqu'à lui en Lombardie, mais encore par un recueil contenant un choix des couplets les plus parfaits de divers troubadours, tant sous le rapport de la pensée que sous celui de l'expression. P—x.

FERRARI (Jean-Mathieu), médecin italien du 15e. siècle, naquit au château de Grado, dans le Milanez, dont il prit le titre à la place de son véritable nom. Après avoir obtenu le doctorat, en 1430, à Milan, il exerça sa profession dans cette ville, avec une telle distinction, que bientôt il fut appelé à l'université de Pavie pour y occuper la première chaire de médecine. Il remplit honorablement les devoirs de cette place jusqu'à sa mort, arrivée au mois de décembre 1472. Dans ses ouvrages, qui ne sont plus guère consultés aujourd'hui, Ferrari se montre l'admirateur d'Avicenne,

qu'il commente longuement et fastidieusement. Le docteur Portal assure néanmoins que l'on trouve dans ces commentaires si prolixes plusieurs observations anatomiques importantes dont quelques médecins modernes se sont fait honneur. I. *Practicæ pars prima et secunda, vel commentarius textualis cum ampliationibus et additionibus materiarum in nonum Rhazis ad Almansorem; adjuncto etiam textu*, Pavie, 1471, in-fol., ibid., 1497; Venise, 1520, in-fol.; Lyon, 1527, in-4°., etc.; II. *Expositiones super vigesimam secundam fen tertiæ canonis Avicennæ*, Milan, 1494, in-fol.; III. *Consiliorum secundùm vias Avicennæ ordinatorum utile repertorium*, etc., Pavie, 1501, in-fol.; Venise, 1514, in-fol.; Lyon, 1535, in-fol., etc. C.

FERRARI (Antoine), surnommé *Galateo*, en latin *Galateus Leccensis*, était né en 1444, à Galatina, petite ville du royaume de Naples. Ses parents étaient d'origine grecque, et il en tire vanité dans plusieurs endroits de ses écrits. Après avoir terminé ses études à Nardo, sous la direction de son aïeul paternel, il s'appliqua à la médecine, suivit les cours des écoles les plus célèbres de l'Italie, fut reçu docteur à l'université de Ferrare, et vint ensuite à Naples où il exerça son art avec succès. Son goût pour les lettres l'ayant mis en rapport d'amitié avec Sannazar et Pontanus, ils parlèrent de lui au roi dans des termes si honorables, que ce prince le nomma son médecin. La faveur dont il jouissait à la cour lui attira des envieux; et comme son caractère pacifique le rendait peu propre à lutter contre ses ennemis, il prétexta le mauvais état de sa santé pour demander la permission de retourner dans sa patrie. Il y vécut quelque temps dans une situation tranquille, qu'il décrit l un charme qui prouve q tout le prix. Ce fut à G Gallipoli, qui n'en est quelques milles, qu'il co part de ses ouvrages. I de ses occupations par l' çut d'accompagner Alp Calabre, au siège d'Ot Turks s'étaient emparés dition de cette place, le à se rendre à Naples, le fixer de nouveau par plois. Il fit un voyag chargé d'une mission p 1504, se rendant de B par mer, il fut pris pa barbaresques, qui lui e ses effets, et il ne put r berté qu'en s'obligeant à rançon. Après tant de t rari obtint la permissio Lecce, mais les bienfa ne le suivirent pas dans on prétend qu'il y épro fois les atteintes du menté de la goutte dans il essaya de charmer en composant des ve cruelle maladie. Il mou 12 novembre 1517, à ans. C'était un homme d'esprit et d'une érudi mune. Il avait étudié av cès, la philosophie, la antiquités, l'histoire et c'est un des premiers m soient occupés de faire graphiques et hydrogra Jove lui a consacré un a *Elogia illustrium vir* de Ferrari a été écrite Dominique *de Angeli* par Pierre Antoine *de* Jean-Baptiste Pollidori. I. *de situ Japygiæ; De Gallipolis; de villa*

, in-8°., ibid., même an-
, 1624, in-4°., avec des
oine Scorrano, et la vie de
de Magistris; mais la meil-
n est celle de Lecce, 1727,
oliée par les soins de Jean-
Taffuri. La description de
(la Pouille) a été insérée
on dans le *Thesaur. anti-
liæ*, tom. IX, par Domi-
rdano dans le *Delectus
rerum neapolitanarum*,
logerà dans la *Raccolta
scientifici*, tom. VII. Paul
are le style de cet ouvrage
meilleurs écrivains de l'an-
*De situ elementorum, de
um, de mari et aquis et
origine*. Cet ouvrage, dans
eur relève plusieurs erreurs
de son temps, n'offre plus
êt de curiosité. On le trouve
econde édition de la des-
e la Japygie, Bâle 1558.
que Ferrari est encore au-
*Traité de l'origine et de la
choses*, dont le manuscrit
est conservé à Taviano.
*ssi dell' armata turches-
ittà d'Otranto dall' anno
rogressi dell' esercito ad
ndotavi da Alfonso duca
ria*, in-4°., Cupertino,
ples, 1612. Le titre an-
l'ouvrage a été traduit du
rrari en italien, par J. Mi-
ano; mais on ne connaît
seule de Ferrari sur la prise
, intitulé : *De captâ Hy-*
t Polidori, le meilleur et le
it de ses Biographes, doute
a aucune part à l'ouvrage
iano s'est plu à le faire l'au-
trouvera encore quelques
imprimés ou inédits de Fer-
par le Toppi, *Bibl. napolet.*
elli, *Bibl. volante*. W—s.

FERRARI (Barthelemi), quelques uns le nomment *Ferrera*, naquit à Milan en 1497. Sa famille était une des premières de la ville. Etant demeuré orphelin fort jeune, et déclaré majeur avant l'âge, il se mit à la tête de ses affaires, administra son bien avec sagesse, et du revenu fit d'abondantes aumônes, qui venaient d'autant plus à propos que les temps étaient difficiles et les ressources rares à cause du malheur des guerres. Ayant trouvé dans deux autres gentilshommes, l'un nommé Antoine-Marie Zacharie, et l'autre Jacques-Antoine Morigia, les mêmes sentiments dont il était animé, et le même goût pour une vie utile au service de l'Eglise, ils se réunirent pour instituer une nouvelle congrégation dont ils jetèrent les premiers fondements en 1530; ils se mirent sous la direction d'un fameux prédicateur qui leur conseilla la lecture assidue des épîtres de St. Paul. Cet institut fut confirmé en 1533, et ceux qui l'avaient embrassé s'engagèrent par des vœux solennels, après en avoir obtenu la permission de Paul III en 1535. Le but de l'établissement est de former des ministres de l'Evangile, aussi recommandables par la pureté de leurs mœurs et leur instruction, que par leur désintéressement et leur zèle pour le salut des ames. Paul III leur donna le nom de *clercs réguliers de St. Paul*. Ils furent aussi appelés *barnabites*, soit à cause de leur dévotion à St. Barnabé, qui passait pour avoir fondé l'église de Milan, soit plutôt parce qu'ils firent leurs premiers exercices dans une église de chanoines réguliers dédiée à ce saint apôtre. Cette institution se répandit en Italie, et eut quelques maisons en France. Ferrari en fut élu supérieur-général en 1542, et mourut comme un saint en 1544. L—y.

FERRARI. *Voy.* GIOLITO.

FERRARI (LOUIS), mathématicien, naquit à Bologne le 2 février 1522. Ses parents, ruinés par la guerre, ne purent lui faire donner la moindre instruction. Il les quitta à l'âge de quatorze ans, et se rendit à Milan, d'où sa famille était originaire. Cardan le prit d'abord à son service, et s'aperçut bientôt que le jeune Ferrari n'était pas à sa place: il l'employa comme secrétaire, lui fit donner de l'instruction, se chargea lui-même de lui enseigner les mathématiques, et Ferrari, secondé par tant de bienfaits, fit des progrès si rapides, qu'à dix-sept ans il fut en état de professer les mathématiques et de soutenir plusieurs thèses avec la plus grande distinction. Dans ce temps vivait un nommé Jean Colla, dont le principal plaisir était d'embarrasser les savants par des questions captieuses. Il avait proposé un problème qui, étant analysé, conduisait à une équation du 4e. degré. Aucune méthode n'indiquait encore comment on pouvait résoudre ces sortes d'équations; on croyait même la chose impossible. Cardan seul semblait espérer qu'on en viendrait à bout: il communiqua le problème à son élève, en l'engageant fortement à y travailler. Ferrari, plein d'ardeur et d'émulation, justifia en effet l'espoir de son maître, en rapportant bientôt une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4e. degré. Montucla rapporte cette méthode dans son *Histoire des Mathématiques*, et défend Ferrari contre les injustes reproches de Wallis, qui, dans son *Traité d'algèbre historique et pratique*, l'accuse de n'avoir fait aucune découverte en mathématiques. Si, en effet, Wallis eût consulté les ouvrages de Cardan et de Bombelli, il n'aurait pas ajouté cette erreur à celles qui fourmillent dans l'histoire qu'il prétendait écrire. Ferrari fut encore versé dans l'architecture, la géographie, les langues grecque et latine. Il avait à peine vingt-deux ans, que plusieurs princes de l'Italie se disputaient l'avantage de l'avoir à leur cour. Il préféra celle du cardinal Hercule Gonzague et du prince dom Ferrante, son frère, gouverneur de Milan, qui lui confia le soin de lever la carte de cet état. Il y travailla huit ans, au bout desquels une incommodité, aggravée par l'abus des plaisirs, le força de quitter brusquement le service de Gonzague; c'était en 1561. Il retourna à Bologne, où il retrouva Cardan, son ancien bienfaiteur, qui lui procura une chaire de mathématiques; mais il ne put la remplir long-temps. Il mourut l'année suivante, âgé de quarante-trois ans, et d'une manière si subite, qu'on soupçonna qu'il avait été empoisonné par sa sœur, héritière d'une fortune passable. Cardan, en faisant l'éloge de l'esprit de Ferrari, peint ses qualités morales d'une manière bien défavorable: il le représente comme un débauché, un impie, et d'un caractère si colère et si violent, que lui-même osait à peine l'approcher. Il n'existe aucun ouvrage imprimé de Ferrari, si ce n'est deux épigrammes, l'une en grec, qui précède le poëme des *Heures* de Nic. Conti, et l'autre en latin, à la fin du 4e. livre de l'*An*, du même auteur.

N—e.

FERRARI (ANDRÉ), né à Gênes, d'une famille dans laquelle les dispositions pour le dessin semblaient un don de la nature, reçut de Bernard Castello les premières leçons de son art, se perfectionna ensuite sous Bernard Strozzi, dit le *prêtre génois*, et obtint une grande vogue. Les productions de son pinceau actif se multi-

au point qu'il n'y a pas d'égli-palais et de maisons de par-soit de Gènes, soit des envi- ne possèdent quelque ouvrage intre agréable, dont le talent l traitait avec un vrai mérite , le paysage, les fleurs, les , et le portrait en grand et ture. Pour se soustraire aux mariage et pour se livrer plus it à ses occupations, il prit ecclésiastique. Son ardeur au fit aussi lutter jusqu'à la fin rrière contre les douleurs ute opiniâtre. Ce peintre infa- nourut en 1669, à l'âge de dix ans. — Grégorio Ferra- Port-Maurice en 1644, mort en 1726, étudia la manière ge, demeura à Parme, pei- diverses églises, soit à l'huile, sque. — Il eut un fils, Lo- rari, qui cultiva la pein- uivit les traces de son père. dans le célibat et prit l'habit ique; on l'appelait l'*abbé Fer-* nourut en 1744, âgé de soi- tre ans. — Les biographes ent plusieurs autres artistes de Ferrari; mais le plus in- de tous est Gaudenzio *le* r, de la famille des Ferrari, dugia, diocèse de Milan, en ève d'André Scotto, puis de erugin, et le compagnon, Raphaël. Il mourut en 1550. ouvrages qu'il exécuta pour n donnèrent une idée avan- e son mérite et de sa facilité. i et d'autres auteurs louent la de cet artiste, la couleur et n de ses peintures, soit à oit à fresque; enfin la no- ses compositions et les at- acieuses de ses figures. Selon *storia pittorica*), Ferrari a s si vif et si agréable, que ses peintures appellent subitement l'œil du spectateur; les carnations sont diverses selon les sujets; ses draperies sont de caprice et variées; leur couleur est changeante, et aucun artiste ne l'a égalé en ce point. Le recueil Crozat renferme deux gravures, une *Nativité* et une *Pentecôte*, d'après Gaudenzio Ferrari. Le musée de Paris possède un tableau de ce peintre, représentant *S. Paul en méditation* : à travers la croisée, on aperçoit un paysage où se passe la scène de la conversion de l'apôtre. Ce tableau a été peint en 1543. V—r.

FERRARI (Philippe), religieux servite, naquit à Ovillo, village près d'Alexandrie de la paille, dans le Milanais : laborieux, avide de connaissances, il apprit les langues, cultiva la théologie et les lettres, s'appliqua surtout aux mathématiques pour lesquelles il avait un goût particulier, et les enseigna dans l'université de Pavie avec beaucoup de réputation. Son mérite lui valut l'attention et les bontés des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VIII; et l'estime qu'il avait inspirée à ses confrères le fit appeler aux premières charges de sa congrégation. Il en fut élu deux fois général et deux fois vicaire-général. Il mourut en 1626. On a de lui : I. *Nova topographia in martyrologium romanum*, Venise, 1609, in-4°.; II. *Epitome geographica in IV libros divisa*, Pavie, 1605, in-4°. (1); III. *Catalogus sanctorum Italiæ*, Milan, 1613, in-4°. Quelques portions de cet ouvrage ont été insérées dans la collection des Bollandistes. IV. *Catalogus sanctorum qui in Marty-*

(1) Ce petit ouvrage, fort rare, est composé de quatre Dictionnaires, qui ont chacun leur pagination à part. Le premier est pour les villes, et contient 12 et 234 pages; les trois autres parties, contenant les fleuves, les montagnes et les lacs, n'ont que 60, 16 et 16 pages.

rologio non sunt, Venise, 1625, in-4°.; V. *Topographia poëtica*, Pavie, 1612, in-4°.; 1627, in-8°. (c'est un dictionnaire de l'ancienne géographie). VI. *Lexicon geographicum*, Milan, 1627, in-4°.; c'est le plus célèbre des ouvrages de Ferrari; il est totalement différent de l'*Epitome geographica;* les articles, toujours accompagnés de la citation des auteurs qui en ont parlé, y sont rangés selon l'ordre alphabétique de leur nom latin, mais l'ouvrage est précédé d'un *Index* des noms vulgaires, avec le renvoi aux noms latins, et contenant plus de 9,600 articles. Il fut réimprimé à Paris, en 1670, in-fol., par les soins de l'abbé Baudrand, qui l'augmenta de moitié, mais qui, au lieu de corriger ce qu'il y avait de défectueux, a joint de nouvelles fautes aux premières. L—y.

FERRARI (Sigismond), religieux dominicain, né à Vigevano au duché de Milan en 1589, entra jeune dans le couvent de l'ordre des frères prêcheurs de cette ville, et y fit profession presque aussitôt après; il fut envoyé en Espagne pour y faire ses études. Il y eut pour maître Pierre Ledesma du même ordre, théologien célèbre. Sigismond Ferrari fit sous lui de grands progrès. Revenu en Italie il fut envoyé à Gratz en 1627 pour y être à la tête des études de la province de Styrie, et en 1633 de celles de la province de Vienne; il fut fait en même temps procureur-général de la nation d'Autriche. En 1636 il fut nommé commissaire des missions établies en Hongrie: il y eut beaucoup de succès; mais le travail ayant altéré sa santé, il obtint la permission de se retirer à Rome, où il mourut dans le couvent de Ste.-Sabine en 1646, âgé de cinquante-sept ans. Les veilles et les austérités abrégèrent sa vie. Il s'était à ne jamais manger de viand plaire dans ses mœurs, aus la prière qu'à l'étude, ple et de charité, il fut le resta la discipline régulière en S Hongrie. C'est l'éloge que gismond Ferrari l'historie ordre. Il a laissé les ouv vants: I. *De rebus Hung vinciæ sacri ordinis præd partibus quatuor et libris tincti commentarii*, Vien in-4°. de 611 pag. L'o suivi d'un *Appendix*, sc *B. Augustini ordinis p rum.... per Joannem Tom navitium, Bosnensem e et coadjutorem Zagrabie liter collecta;* II. *Correcto matis super universam sancti Thomæ*, et que vrages de théologie qui n'avoir pas été imprimés.

FERRARI (Jean-Bap à Sienne, entra dans la co Jésus en 1602, à l'âge de ans, et se distingua égal son esprit et par l'étendue riété de ses connaissances. enseigné les belles-lettr quatre ans, il occupa la c breu dans le collége de s Rome, et y professa cette l dant un grand nombre Vers la fin de ses jours il Sienne, où il mourut le 1655. On a de ce savant *seu de florum cultura*, Ro in-4°., avec fig. Rotten donné une nouvelle éditio terdam, 1646. Lud. Aurel une traduction italienne qu Rome en 1638, in-4°. S cet ouvrage est écrit d'un soufflé, et est rempli de f *Laudatio Marsilii Cogna*

re habita, 1612, in-4°.; *nclator Syriacus*, Rome, °. Bochart faisait peu de uvrage, et accuse l'auteur t connaître le syriaque, onduit à mal traduire les ques dont son ouvrage ification; IV. *De christi obitu, oratio*, ibid., 1623, imprimée avec quelques es du même genre, ibid., 2; V. *Orationes XXV*, 25, les mêmes avec neuf cours, Milan, 1627, in- me, 1635, in-24. Cette tient trois nouveaux Dis- *Hesperides sive de ma- reorum cultura et usu* Rome, 1646, in-fol. (*Voy.* IN). Ce traité de la culture ers est encore quelquefois à cause de 101 planches r C. Bloemaert, dont il est II. *Collocutiones*, Sienne, 4°. J—N.

RI (François-Bernardin), lieu du 17e. siècle, naquit ou 1577 à Milan, et y fit sous les plus habiles maî- sique le cardinal Frédéric , neveu du saint cardinal ut succédé à son oncle dans êché, et qu'il eût formé le assembler de toutes les par- urope des livres rares et cu- en former la bibliothèque ane, Ferrari fut chargé d'en illir en Espagne, tandis que avants parcouraient pour le et l'Italie, la France, l'Alle- même les îles et le continent ce. La bibliothèque compo- ésultats de ces immenses re- , fut ouverte en 1609. Pour plus utile, le cardinal y n collége auquel il donna tre d'Ambrosien, et qui de- vait être composé de seize docteurs dans toutes les facultés; mais leur nombre ne s'éleva jamais au-dessus de neuf. Ferrari fut un des premiers reçus, et l'un de ceux qui donnèrent le plus d'illustration à ce collége par leurs leçons et par leurs ouvrages. On a de lui trois Livres *de ritu sacrarum ecclesiæ catholicæ concionum*, Milan, 1618 et 1620, in-4°., réimprimé plusieurs fois à Paris, à Utrecht, etc. Cet ouvrage, rempli de recherches curieuses et savantes sur tout ce qui appartient à la manière de prêcher dans les différents siècles et chez les différentes nations, prouve que son auteur était profondément versé dans l'étude des poètes grecs et latins, dans l'histoire ecclésiastique et la littérature sacrée et profane. Le cardinal Borromée en avait composé un sur le même sujet intitulé : *de episcopo concionante*, mais il l'embrassait avec moins d'étendue, et le traitait avec moins de profondeur. Dupin, qui a donné un long extrait de celui de Ferrari (*Biblioth. des Aut. eccles.*, tom. XVII, pag. 109, etc.), raconte que le cardinal, voyant que Ferrari avait traité beaucoup mieux que lui cette matière, chercha tous les moyens de supprimer cet ouvrage pour qu'il ne fît point de tort au sien. On ne sait où Dupin a pris cette anecdote. Tiraboschi la trouve peu vraisemblable. D'abord un trait d'envie aussi lâche s'accorde mal avec le caractère noble et généreux du cardinal Borromée; ensuite s'il avait voulu supprimer le livre de Ferrari, l'autorité dont il jouissait à Milan lui rendait cette suppression facile; il n'avait qu'à en défendre l'impression ; et cependant l'ouvrage fut imprimé deux fois de son vivant, et en quelque sorte sous ses yeux. Il était lui-même si peu jaloux de la gloire du sien, qu'il ne songea point

à le publier, et que ce livre ne parut qu'en 1652, un an après sa mort. Un second ouvrage d'antiquité ecclésiastique aussi savant que le premier, est celui qui a pour titre : *De antiquo epistolarum ecclesiasticarum genere*, Milan, 1612, réimprimé à Venise, 1615, in-8°., où l'auteur traite de toutes les formes d'épîtres, paschales, encycliques, pacifiques, etc., qui étaient d'usage parmi les évêques et le clergé des premiers siècles. Il contribua aussi à éclaircir l'antiquité profane dans son excellent traité *De veterum acclamationibus et plausu*, Milan, 1627, in-4°., réimprimé par Grævius : *Thesaur. antiquitat. Roman.* tom. VI (1). Argelati, dans sa *Bibliothèque des écrivains milanais*, cite plusieurs autres ouvrages de Ferrari qui sont restés inédits. Sa réputation le fit appeler à Padoue en 1638 pour y remplir la place de recteur du collége des nobles qu'on venait d'y fonder; mais cet établissement dura peu, et Ferrari, de retour à Milan, en 1642, fut mis à la tête de la Bibliothèque Ambrosienne qu'il avait contribué à former. Il mourut fort âgé, en 1669. G—É.

FERRARI (Octave), neveu du précédent, né à Milan en 1607, se livra comme lui à l'étude de l'antiquité; il n'avait que vingt ans lorsque le cardinal Frédéric Borromée le nomma professeur d'éloquence à son collége Ambroisien. En 1634, il fut appelé à la même chaire dans l'université de Padoue, et y joignit bientôt après celle de langue grecque. Ses leçons attirèrent un grand nombre d'auditeurs, qui parut rendre à cette université son ancien éclat, de l'aveu même de ceux qui en ont écrit l'histoire. Ayant prononcé publiquement un panégyrique de la reine Christine de Suède, il reçut en présent de cette princesse un collier en chaîne d'or de la valeur de mille ducats. Il fut encore mieux récompensé de celui qu'il publia à la louange de Louis XIV, et reçut de ce monarque, pendant cinq ans selon les uns, et pendant sept selon d'autres, une somme annuelle de cinq cents écus. La ville de Milan le nomma son historiographe avec 300 écus d'appointements. Il avait composé sept livres de cette histoire, mais on mit peu d'exactitude à lui fournir les documents nécessaires; il craignit d'ailleurs d'offenser ou la maison d'Autriche dont il était sujet, ou le roi de France de qui il avait reçu des bienfaits; il aima mieux interrompre ce travail, et défendit même de publier jamais ce qu'il en avait fait. Cela valait sans doute mieux que d'altérer la vérité de l'histoire; mais il fallait donc renoncer au titre et aux appointements d'historiographe. Tiraboschi croit que les lettres y ont peu perdu; il ajoute même que les honneurs et les récompenses accordés à Ferrari attestent plutôt le mauvais goût du siècle que le mérite de l'écrivain, dont les ouvrages purement littéraires ont au souverain degré tous les défauts de son temps. On en trouve la liste dans Argelati, *Bibl. script. mediol.* tom. I, part. 2. Quant à ses ouvrages d'érudition, ils jouissent de plus d'estime, quoique souvent défigurés par ce style pompeux et prétendu poétique, qui était alors à la mode. Les principaux sont

(1) On y voit que la coutume d'applaudir, usitée chez les anciens au théâtre, était passée non seulement au barreau, mais encore dans les assemblées chrétiennes; on applaudissait l'évêque lorsqu'il prêchait, souvent avec des trépignements et un bruit qui ne convenaient guère à la sainteté du lieu. S. Chrisostôme s'en plaint, et songeait à un règlement qui réprimât cette indécence. Les applaudissements étaient aussi d'usage dans les conciles et les synodes, et c'était par des acclamations que les évêques approuvaient ce qui était proposé. Cet usage s'est conservé, du moins en partie, et les actes du concile de Trente finirent par les acclamations des Pères. L—r.

nes linguæ italicæ, Padoue, fol., ouvrage rempli d'érudis où, de l'aveu même des Ita- xalte trop la langue italienne. *vestiariâ libri tres*, Padoue, n-8°.; 2e. *editio*, Ibid., *ibri septem*, in-4°. avec fig. *lecta de re vestiariâ et lato d Alberti Rubenii commen- le re vestiariâ; accedit dis- de lucernis sepulcralibus*, n-4°.; *l'Analecta* est une le Rubenius: réimprimé à la ette critique, Padoue, 1685, s deux ouvrages ont été in- us le 6e. tome des *Antiquités* s de Grævius, et celui des *sépulchrales* dans le 12e. dans la dissertation sur les épulchrales, parle de l'usage ient les Juifs et les païens, rent depuis les chrétiens, de ix et de cierges allumés dans ionies religieuses. Il y refute pinion des lampes perpé- n'on a faussement prétendu trouvées allumées dans quel- mbeaux. IV. *Prolusiones* ; *epistolæ*, *formulæ ad s doctoris insignia*, *inscrip-* bid., 1668, in-4°. J. Alb. s a publié de nouveau ce re- des augmentations, Helms- 11, in-8°. V. *Panegyricus XIV Francorum regi*. VI. *m libri duo*, Padoue, 1679, II. *De pantomimis et mimis* par J. Alb. Fabricius), Wol- , 1714, in-8°., et inséré tome II des *Antiq. rom.* ngre. VIII. *Dissertationes tera de balneis*, *altera de ribus*. IX. *Apollo tuam fi- re litteratorum fatum*; *ac- usdem epistola de obitu i Molini*, *senatoris Veneti*, 1656, in-16 de 43 pag. Les continuateurs de Moreri citent cet ouvrage dont ils ne savent point, disent-ils, qu'il ait été fait mention ailleurs. La plupart de ces dissertations ont été souvent réimprimées, tant en Italie que chez l'étranger, sur-tout les deux livres *Electorum*, qui sont regardés comme son meilleur ouvrage. Quelques auteurs ont soupçonné qu'il les avait trouvés parmi les papiers de son oncle, et qu'il se les était attribués. On conserve de lui en manuscrit plusieurs ouvrages inédits dans la bibliothèque de Sainte-Justine, à Padoue, entr'autres un traité en 4 livres *De funere christianorum*, qui n'est point achevé; ses leçons sur Apulée, Tacite, Juvénal, Virgile, etc.; des dissertations sur Tertullien, et un ouvrage curieux en sept livres, intitulé: *Gymnastica sacra, seu duriores veterum christianorum ad corpus edomandum artes*. Octave Ferrari mourut à Padoue, le 16 mars 1682, universellement aimé et regretté non seulement pour son savoir, mais pour ses qualités morales et pour son caractère si conciliant et si doux, qu'on lui avait donné, selon le *Dictionnaire historique* italien de Bassano, les surnoms honorables de *Pacifique* et de *Conciliateur*. G—é. et L—y.

FERRARI (Gui), célèbre littérateur, naquit à Novare en 1717; après avoir fait d'excellentes études, il fut admis dans la société des jésuites, et chargé d'enseigner les humanités et la rhétorique dans les principaux colléges de l'Italie. Il rendit compte de la méthode qu'il suivait avec ses élèves, dans une lettre non moins remarquable par le fonds des idées que par l'élégance et la perfection du style. Quelques discours qu'il eut l'occasion de prononcer en public ajoutèrent bientôt à sa réputation, et on s'accorda à le placer en tête du petit nombre

des écrivains qui cultivaient encore les muses latines. Parmi les élèves de Ferrari, on doit citer Pierre-Antoine Crevenna, si connu par son goût pour les lettres, et par la bibliothèque qu'il avait formée (*Voy.* CREVENNA); le maître et le disciple restèrent constamment liés de la plus tendre amitié. Après la suppression des jésuites, Ferrari se consacra entièrement au travail du cabinet. Poésie, éloquence, histoire, biographie, inscriptions, il est peu de genres qu'il n'ait cultivés, et il n'en est point dans lesquels il n'ait eu des succès très remarquables. Il avait fait une étude aprofondie des modèles de l'antiquité, et il savait s'approprier jusqu'aux formes de leur style, sans cesser d'être toujours lui-même. On trouve dans ses histoires des morceaux qui, au jugement des critiques, peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles pages de Salluste, et dans ses Biographies il égale souvent Cornélius Népos. Son style n'est cependant pas exempt de sécheresse, et on lui a reproché des inexactitudes, et même quelques anachronismes. Ferrari mourut en 1791, à l'âge de soixante-quatorze ans. On citera de lui les ouvrages suivants : I. *De rebus gestis Eugenii principis à Sabaudiâ, bello pannonico, libri III*, Rome, 1747, in-4°. (*Voy.* CORDARA), La Haye, 1749, in-8°., traduit en italien par le P. Savi; II. *De rebus gestis Eugenii principis*, etc., *bello italico libri IV*, Milan, 1752, in-8°., traduit en italien par le même auteur; III. *De rebus gestis Eugenii principis, bello germanico libri I, bello belgico libri III*, Zuphen, 1775, in-8°.; IV. *Res bello gestæ auspiciis M. Theresiæ Augustæ, ab ejus regni initio ad annum 1765, inscriptionibus explicatæ*, Vienne, 1775, in-8°.; V. *De vitâ quinque imperatorum germanorum*, Vienne, 1775, in-8°. Ce sont des notices sur les cinq généraux autrichiens qui s'étaient le plus distingués dans la guerre contre la Prusse. Ces généraux sont : Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon; VI. *Epistola de institutione adolescentiæ*, Milan, 1750, in-8°., traduit en italien par Savi; VII. *De politicâ arte oratio dicta* 1750, Nimègue, in-4°.; *De optimo statu civitatis dicta* 1751, ibid., *De jurisprudentiâ*, 1755, in-4°.; VIII. *Orationes actionesque academicæ*, Augsbourg, 1756, in-4°. On trouve dans ce recueil les trois discours qu'on vient de citer, et plusieurs autres pièces du même genre; IX. *Inscriptiones, dissertationes de origine, antiquitate, monumentis Insubrum, gentiumque illis finitimarum; epistolæ italicè scriptæ ad Insubrias pertinentes, titulo :* LETTERE LOMBARDE, Milan, 1765, 3 vol. in-8°. Ferrari traduisit ensuite les inscriptions en italien, y en ajouta deux cents nouvelles, et les publia à Milan, en 1772, in-12. X. *Caroli-Emmanuelis Sardiniæ regis universa vitæ et principatûs forma inscriptionibus explicata*, Lugano, 1780, in-4°., de VIII et 161 pag.; c'est une histoire en style lapidaire du roi de Sardaigne Charles-Emanuel III, partagée en 314 inscriptions latines, purement imaginaires, et qui n'ont été sculptées nulle part. M. Andrès regarde Ferrari comme l'un des modernes qui ont le mieux réussi dans le genre de l'inscription. Ses lettres et ses dissertations sont curieuses, et remplies d'une érudition très variée; Tiraboschi cite avec éloge sa dissertation sur la mort de Boëce; XI. *Guidonis Ferrarii opusculorum collectio*, Lugano, 1777, in-4°. Ce volume comprend les Vies des cinq généraux

ns; celles de trois hommes cé-
ans la littérature d'Italie : Jules
rusato (1), Thomas Céva et
Lecchi; sept discours latins
laidoyers. Parmi les discours
igue celui qui a pour titre : *De patre familias;* il renferme
ervations aussi sages qu'utiles
ucation des enfants. Les plai-
sont de tous les ouvrages de
, les moins estimés, mais la
est évidemment au genre de
ition, et non à l'auteur, dont
flexible savait se plier à tous
s. W—s.

RARI (l'abbé Jean-Baptiste), italien, né le 21 juin 1732, o, près d'Este, et mort à Pa- 14 avril 1806, étudia dans le collége de Padoue, appelé Sé- ; il y devint préfet des études, l'exercice de ses fonctions, il ua surtout à perfectionner chez es gens le goût des littératures , latine et italienne. Il écrivit ip en latin, et son latin était r et très élégant; mais ses ou- n'eurent guère rapport qu'à ses ecclésiastiques, si l'on ex- es poésies, parmi lesquelles se it des dialogues, des élégies, es et même des épigrammes. ont restées inédites. Ce qu'il a le plus remarquable consiste s œuvres suivantes : I. *Laudatio funere Clementis XIII*, in-4°. , 1769; II. *Vita Aegidii Forcellini*, Padoue, 1792, in-4°.; III. *Jacobi Facciolati*, Padoue, in-8°.; IV. *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, , 1799, in-8°.; V. *Vita Pii VI cum appendice*, Padoue, 1802, G—n.

(1) Ferrari avait déjà fait paraître séparément la vie de ce jésuite dans la *Raccolta* de , tomes XXII et XXIII.

FERRARINI (Michel-Fabrice), antiquaire, né à Reggio, en Lombardie, dans le 15e. siècle, entra dans l'ordre des Carmes, et profita de la permission de ses supérieurs pour visiter les principales villes d'Italie, et recueillir les inscriptions qu'elles offrent en grand nombre. Les connaissances qu'il acquit dans ses voyages, commencèrent sa réputation, et le mirent en rapport d'amitié avec la plupart des savants. Il fut nommé prieur du couvent de son ordre à Reggio, en 1481, et mourut en cette ville à la fin de 1492, ou dans les premiers mois de l'année suivante. Les inscriptions copiées par Ferrarini forment un vol. in-4°., de 182 feuillets de vélin. Ce précieux manuscrit est orné de dessins et d'arabesques d'un très bon goût. La crainte que les religieux ne consentissent à le vendre, détermina les magistrats de Reggio à le faire enfermer dans un coffre à trois serrures, dont les clefs étaient confiées à autant de personnes. Il en existe cependant une belle copie à la bibliothèque impériale de Paris. Jean Guasco a publié la préface de cet ouvrage dans son *Histoire de l'Académie de Reggio.* C'est à Ferrarini qu'on doit la première édition de l'ouvrage de Valérius Probus : *Significatio litterarum antiquarum.* Suivant Tiraboschi (*Bibl. Modenese*), cette très rare édition a été imprimée à Bologne, en 1486, par Bonin de Boninis. Mais on sait que cet imprimeur n'a jamais exercé son art à Bologne, et qu'il était établi à Brescia depuis 1480; de plus une note placée à la marge de l'exemplaire de Tiraboschi, de la bibliothèque publique de Besançon, apprend que cette édition de Valérius Probus ne porte pas le lieu de son impression. Ainsi la ressemblance du nom de l'imprimeur avec celui de la ville de

sa , Piémont, et étaient Lorraine depuis plus d'un siècle. Il fut placé en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph Ier. A la mort de l'empereur Charles VI, on vit éclater une guerre qui menaça d'engloutir l'héritage de Marie-Thérèse. Le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débuter dans la carrière des armes, et il obtint un drapeau dans le régiment de Grune, le 11 avril 1741. Blessé d'un coup de feu à la bataille de Czaslau, le 17 mai 1742, après avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. Il éprouva le regret d'être employé, de 1744 à 1748, dans les garnisons, et la paix dont jouit pendant quelques années l'Autriche, retarda son avancement; mais la guerre de sept ans lui fournit de nouvelles occasions de signaler son courage. Il s'empara, le 14 octobre

nes. Le cordon de comman-
et peu de temps après la grand'-
le Marie-Thérèse furent les ré-
nses de ces importants services.
dant il quitta l'armée au mois
bre 1793, et vint occuper à
e la place de vice-président du
l aulique de guerre, à laquelle
l été appelé le 27 août. Le titre
seiller d'état intime, en 1798,
i de maréchal en 1808, mirent
ble à ses honneurs : il était gé-
l'artillerie (*feldzeugmeister*),
1784, et propriétaire d'un ré-
d'infanterie depuis 1770. Il
rt à Vienne, le 1er. avril 1814,
sellement regretté, car à des
peu communs, il réunissait des
douces, une politesse exquise
loyauté sans égale. De son ma-
vec une duchesse d'Ursel, il
sé qu'une fille. Elle a épousé le
le Zichi, qui par respect pour la
re de son beau-père, a joint le
: Ferraris au sien. St—t.

RRARO (Jean-Baptiste),
, né à Naples dans le 16e. siècle,
eur d'un ouvrage en italien,
quel il traite des moyens d'a-
r les différentes races de che-
le les élever et de les guérir
ladies auxquelles ils sont le
jets. Cinelli lui attribue encore :
natomie, una delli membri e
, l'altra dell' ossa de' cavalli,
s, 1675, in-12. — Ferraro
-Antoine), fils du précédent,
ne lui écuyer de Philippe II,
spagne, a publié : *il Cavallo*
, Naples, 1602, Venise,
1653, in-fol., avec de belles
s. Cet ouvrage est divisé en
livres ; et l'auteur y examine
objets qui servent à l'équipe-
cheval ; il entre à cet égard
plus grands détails, et montre
lition peu commune sur une
matière qui ne paraît pas devoir oc-
cuper beaucoup les savants. Dans les
éditions qu'on vient de citer, et qui
sont les plus estimées en Italie, l'ou-
vrage de Ferraro est précédé par celui
de son père, sur les moyens d'amé-
liorer les races des chevaux. Ascagne-
Pignatelli a composé à sa louange un
Sonnet, que Le Toppi a inséré dans
les additions à la *Bibl. Napoletana.*
— Ferraro (André), né à Nole,
dans le royaume de Naples, chanoine
et trésorier de la cathédrale de cette
ville, n'est connu que par l'ouvrage
suivant : *del Cemeterio Nolano, con
le vite d'alcuni santi che vi furono
sepeliti*, Naples, 1644, in-4°. On y
trouve des recherches, mais l'auteur
ne se montre pas assez scrupuleux sur
le choix des pièces qu'il emploie.

W—s.

FERRARS (George), d'une an-
cienne famille du comté d'Hertford,
né en 1512 près de St.-Albans dans
ce comté, fut élevé à Oxford, se li-
vra ensuite à l'étude des lois, et ob-
tint de grands succès dans le bar-
reau, en même temps que son esprit
et la noblesse de ses manières lui
donnèrent à la cour une existence
agréable. Il y dut ses premiers suc-
cès à la protection de Thomas Crom-
well, comte d'Essex, ministre de
Henri VIII, et ne partagea pas ses
malheurs ; au contraire, attaché à la
maison de Henri VIII, qu'il suivit
plusieurs fois à la guerre, remplis-
sant dans l'occasion le devoir de sol-
dat, il entra si avant dans ses bonnes
grâces, que ce prince détacha pour
lui de ses propres domaines la terre
de Flamstead, dans le comté de
Hertford, dont il lui fit présent. Cela
n'empêcha pas que quelques années
après il ne fût arrêté pour dettes,
quoique membre de la chambre des
communes, qui ressentit vivement

cette infraction faite à ses priviléges, et en tira une occasion de les établir d'une manière plus positive. En faveur auprès d'Henri VIII et de son fils Edouard VI, Ferrars eut, à ce qu'il paraît, le singulier bonheur d'être également bien traité de la reine Marie. On lui attribue une *Histoire du règne de cette princesse*, publiée sous le nom de Richard Grafton. Il est auteur de plusieurs ouvrages de poésie insérés dans un recueil intitulé *le Miroir des magistrats*, et parmi lesquels se trouvent une tragédie du *Meurtre illégal de Thomas Woodstock, duc de Glocester*, une autre de *Richard II*, et une troisième d'*Edmond, duc de Sommerset*. Il paraît avoir été fort estimé des hommes de lettres de son temps, qu'il aida de ses services et de ses conseils. Il mourut à Flamstead en 1579, âgé de soixante-sept ans. S—D.

FERRATA (Hercule), sculpteur, naquit à Palsot, près du lac de Côme, vers 1630. Il se rendit à Rome, où il s'était déjà fait connaître en 1657. Il a exécuté dans les principales églises de cette ville un grand nombre d'ouvrages en marbre et en stuc, parmi lesquels on distingue particulièrement plusieurs statues faites pour décorer les tombeaux des cardinaux Bonelli et Pimentel, placés dans l'église de la Minerve; un *S. André apôtre* et un *S. André d'Avellin*, dans l'église de St.-André della Valle; la figure de la *Foi*, placée au maître-autel de l'église de St.-Jean des Florentins; un bas-relief de *Ste.-Agnès*, qui orne le maître-autel de l'église consacrée à cette sainte à la place Navone. Il a exécuté encore au tombeau du pape Clément X la Statue de ce pontife, ainsi que la figure de la *Charité* qui orne celui de Clément IX. L'ange qui soutient la croix placée au pont St.-Ange, est sorti aussi de son ciseau. Ferrata a séjourné en Toscane, où il a exécuté divers ouvrages pour le grand-duc, ainsi que pour différents monuments publics et pour des amateurs florentins. P—L.

FERRAUD ( ), député des Hautes-Pyrénées à la Convention nationale, était né dans la vallée d'Aure en Armagnac. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis: c'était lui qui, en novembre 1792, avait fait le rapport des opinions des sociétés populaires de la France contre le monarque. Il fut ensuite envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, où il reçut plusieurs blessures. De retour à Paris, on l'adjoignit à Barras, et il eut ordre de marcher contre Robespierre. Ferraud avait pris avec vigueur la défense des Girondins, et sans doute il eût été enveloppé dans leur ruine, si, à cette époque, on ne l'eût envoyé à l'armée du Nord, où il montra quelque valeur. Le 20 mai 1795 (1er. prairial), il voulut s'opposer aux efforts de la populace qui forçait les portes de la Convention. Un coup de pistolet lui donna la mort; on lui coupa la tête; elle fut mise au bout d'une pique et portée jusque sur le bureau du président, qui était Boissy-d'Anglas. La Convention poursuivit les auteurs de ce meurtre. Un serrurier, qui avait porté sa tête, fut conduit au supplice, mais arraché des mains de la force armée par les habitants du faubourg Saint-Antoine. Trois autres hommes périrent. Le 14 prairial, la Convention rendit à Ferraud des honneurs funèbres; Louvet prononça son éloge, qui a été imprimé, et on lui érigea un tombeau sur lequel devaient être gravées les dernières paroles qu'il avait prononcées. Z.

FERREIN (Antoine), médecin

miste, naquit en 1693, à Fresche en Agenois, d'une famille nue dans cette province. Il fit distinction ses premières études n, au collége des Jésuites. Après ours de philosophie, il fut enpar son père à Cahors, pour étula jurisprudence ; mais, ne se nt point de vocation pour le bar-, Ferrein joignit à l'étude du droit de la théologie, de la médecine s mathématiques. La difficulté endre l'ouvrage de Borelli *De moimalium*, sans une connaissance e de l'anatomie, le porta à appror cette science, et par suite il se la à embrasser la médecine, malgs oppositions de son père. Il alla cette intention à Montpellier, de rapides progrès sous Vieusset Deidier. Il était bachelier en 3, lorsque des affaires domestil'ayant appelé à Marseille, il prole ses moments de loisir pour y er des cours d'anatomie, de phygie et d'opérations chirurgicales. etour à Montpellier, il reçut le et de docteur le 27 septembre 3, et quelque temps après, il fut i pour remplir la place de prour, vacante par l'absence d'As-. En 1731 et 1732, Ferrein discette dernière chaire et celle de ier. Quoiqu'il eût été nommé à nimité le premier des trois sujets entés au roi, la cour ne sanctionna le jugement de la faculté de pellier : Fizes et Marcot furent is. Sensible à cette préférence, ein quitta Montpellier, et vint à Paris un cours d'anatomie qui beaucoup de succès. Vers la fin 733, il partit pour l'Italie en qualé médecin en chef des hôpitaux armée. Les plaintes qu'il porta la mauvaise qu é des médicats administrés aux soldats malades, causèrent son rappel ; il fut ensuite envoyé par le gouvernement dans le Vexin français pour traiter une fièvre maligne (*la suette*), dont il arrêta les ravages. Décidé à rester à Paris, il y prit le doctorat en 1738. Dèslors, sa vie ne fut qu'un enchaînement de succès. Admis à l'académie des sciences en 1741, il fut choisi l'année suivante pour remplir la chaire du collége royal, vacante par la mort d'Andry ; et la faculté le nomma professeur de chirurgie. En 1758, Winslow ayant demandé un successeur, Ferrein le remplaça au jardin du Roi. Il mettait dans ses leçons beaucoup d'ordre et de méthode : aussi ses cours étaient très suivis, et il forma de bons élèves. Il se fit aussi un nom dans la pratique, qu'il exerça avec éclat pendant fort long-temps. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 28 février 1769, âgé de soixante-seize ans. Tous les écrits de Ferrein se trouvent dans l'*Histoire de l'académie des sciences ;* en voici la liste : *Sur la structure du foie et de ses vaisseaux*, 1733 ; *Observations sur de nouvelles artères et veines lymphatiques*, 1741 ; *De la formation de la voix de l'homme*, 1741. Dodart avait comparé l'organe vocal à un instrument à vent ; Ferrein voulut y trouver toutes les propriétés des cordes sonores : nous avons fait voir à l'article Dodart l'erreur de l'un et de l'autre système. *Sur les mouvements de la mâchoire inférieure*, 1744 ; *Sur le mouvement des deux mâchoires*, 1744 ; *Sur la structure des viscères nommés glanduleux, et particulièrement sur celle des reins et du foie*, 1749 : l'auteur combat les systèmes de Ruysch, de Malpighi et de Boërhaave ; *Sur l'inflammation des viscères du bas-ventre*, 1766 : il prescrit des règles

sur l'art de palper les organes abdominaux; *Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites*, 1767 : il nie avec raison l'existence de l'hermaphrodisme parfait. Après la mort de notre auteur, parurent les ouvrages suivants : I. *Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein*, par Arnault de Nobleville, Paris, 1769, 1781, 3 vol. in-12; II. *Matière médicale, extraite des meilleurs auteurs, et principalement du traité des médicaments de Tournefort et des leçons de Ferrein*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; III. *Eléments de chirurgie pratique*, 1771, in-12, tom. Ier., par les soins de Hug. Gauthier, docteur-régent de la faculté de Paris. R—D—N.

FERREIRA (Antoine), l'un des poètes classiques du Portugal, naquit à Lisbonne en 1528, et non à Porto, comme l'ont écrit quelques biographes. Son propre témoignage ne permet pas d'en douter. « Cette cité, » dit-il dans une de ses épîtres, » cette cité où je naquis, cette belle » et noble et populeuse Lisbonne, si » fameuse en Afrique, en Europe, en » Asie. »

Esta cidade em que nasci formosa,
Esta nobre, esta chea, esta Lisboa
Em Africa, Asia, Europa tam famosa.

Ferreira perfectionna l'élégie et l'épître, deux genres que Sà de Miranda avait déjà traités avec succès, et donna à la poésie portugaise l'épithalame, l'épigramme, l'ode et la tragédie. Nous ne connaissons pas les œuvres lyriques de Ferreira; mais, à en juger par ce passage de M. Manoel, il paraît qu'un peu de rudesse se mêle aux beautés de ses odes :

Escutando os antigos sons da Grecia
E do Lacio, lá pulsam com trabalho
A repugnante Lyra de Venusa
O Camoens, e Ferreira.

« Ecoutant les antiques
» la Grèce et du Latium
» et Ferreira touchent av
» lyre rebelle de Venuse.
efforts sont dignes de loua
ouvert la route à des génie
reux. On a surpassé les oc
reira; il ne l'a point été dans
Son Inès de Castro est la s
gédie régulière composée
après la renaissance des
Sophonisbe du Trissin
mière. Ferreira a traité
éminemment pathétique
resse même sous la froid
notre Lamotte, avec une
fection de style, que les l
gardent cette tragédie com
beaux monuments de leur
M. Sané et M. Sismondi
blié plusieurs morceaux;
à la suite de sa Gramm
gaise; le second, dans s
sur la littérature du Mid
consacré quelques pages
Nourri de la lecture des
grecs et latins, Ferreira
d'enrichir sa langue par
imitations et d'adroits lar
après Camoëns, de tous
portugais celui qui a créé
mots, et donné à l'idiome
plus de formules et d'expr
velles. Les œuvres de Ferr
pas volumineuses; il exerça
de juge qui lui laissait pe
et il mourut en 1569 pr
fleur de l'âge et dans tou
du talent. On a de lui *P*
sitanos, Lisbonne, 159
Comédies imprimées en
celles de Sà de Miranda;
quelques éditions plus ré
entre autres de 1771. D
nardes, qui lui était attac
plus tendre amitié, a dépl
prématurée dans une fort

à Caminha, qui, comme aimé Ferreira. « Ferreira, Bernardes, adorateur heula muse portugaise, tu fus n pays ce que Virgile fut me, Homère pour la Grèce! »

ter da musa Portugueza
irgilio a Roma, a Grecia Homero,
i a tua natureza!

s, dictés par l'enthousiasme ie et de l'amitié, nous joinpinion plus grave et plus de Dias Gomes. « La lecHorace, dit Gomes, le désir Miranda et la sévérité nade son génie lui firent re- la concision dans le style; la pousse si loin que presjours il sacrifie l'harmonie isée. Il a uniquement consai talent à la poésie utile, tous nos poètes, il est le l'on ne trouve point de *bas sonores*... Dans tous ses es brillent la raison et la leur de la pensée; c'est là actère distinctif. Ses peinnt graves, mais un peu peson expression, plus forte ce, est très animée et pleine te chaleur qui élève, qui l'esprit et remue le cœur. Il remier de nos poètes qui ait poésie d'image à celle de nt, qui ait connu la force rité de l'*utile dulci* du lyrim, et jeté les fondements de sie tragique : bel exemple es successeurs n'ont guère . »

B—s s.

EIRA DE VERA (Alvaro), sbonne, appartenait à une istinguée. Il tourna de bonne s études vers la biographie néalogie des grandes maiès avoir compulsé tous les s, toutes les archives de Lisbonne, il alla feuilleter les bibliothèques de Madrid, et s'y ensevelit plusieurs années de suite au milieu des vieux parchemins et des chartes poudreuses. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Origem*, etc., c'est-à-dire, *Origine de la noblesse politique, des blazons, charges et titres*, Lisbonne, 1631; II. *Orthographia o modo*, etc., c'est-à-dire, l'*Orthographe*, ou *Méthode pour écrire correctement le portugais, avec deux Traités, l'un de la mémoire artificielle, l'autre de la grande ressemblance du Portugais et du Latin*, dans la même ville et dans la même année; III. *Notas*, etc., c'est-à-dire, *Notes sur le Nobiliaire du comte D. Pedro*, Lisbonne, 1643; IV. *Vidas*, etc., c'est-à-dire, *Vies abrégées du comte D. Henri de Bourgogne, du roi Alfonse Henriques, de Sanche I, d'Alfonse II, de Sanche II, d'Alfonse III, de Denis, d'Alfonse IV et de Pierre I*, Sarragosse, 1643. Ce volume, qui comprend l'histoire des trois premiers siècles de la monarchie portugaise, est écrit en espagnol. Manoel de Faria e Fousa finit par ces deux vers un sonnet adressé à Ferreira :

. . . . Se a nobre fortuna o appellido
Te deo de ferro, deu te o estylo de ouro.

« Si la noble fortune t'a donné un » nom *de fer* (*Ferreira*), elle t'a » aussi donné un style d'or. » Il est probable que ce n'est là qu'une antithèse poetique qu'il ne faut pas prendre à la lettre. La merveille serait grande qu'un généalogiste, un compilateur de nobiliaires eût un style d'or.

B—s s.

FERREIRA (Christophe), missionnaire portugais, naquit à Torres-Vedras, en 1580. Il entra dans la compagnie de Jésus, à l'âge de seize

ans ; distingué par ses talents et par ses vertus, il passa au Japon en 1609, et y demeura jusqu'à l'an 1633. Malgré les persécutions qu'il eut à souffrir, son zèle ne se ralentit pas et répandait partout les lumières de l'évangile. Cependant, ayant été arrêté, et sommé d'opter entre la mort et l'abandon de sa foi, après quatre heures des tortures les plus cruelles, la douleur l'emporta ; mais bientôt après, ayant déploré amèrement sa faiblesse, il se livra volontairement au martyre, qu'il souffrit à Nangasaki, vers l'an 1652, étant alors âgé de soixante-douze ans. On a de lui : *Annuæ litteræ è Japonia, anni* 1627. — FERREIRA (Gaspard), autre jésuite portugais, né à Castro-Jörune, prit l'habit de l'ordre en 1588, à l'âge de dix-sept ans, et fut envoyé aux Indes en 1593, où il enseigna dans son couvent les lettres humaines et sacrées. Ayant passé à la Chine, avec le P. Ricci, il prêcha la religion à Pékin, pendant l'espace de quarante années, et mourut le 27 décembre 1649. Le P. Gaspard a composé et fait imprimer en langue chinoise des *Vies des Saints* pour chaque mois, avec des passages de l'Ecriture et des Pères, et un recueil de Méditations sur les XV Mystères du Rosaire.

B—s.

FERREIRA (ANTONIO FIALHO), voyageur, portugais d'origine, naquit à Macao, vers l'an 1600. Il occupa avec distinction plusieurs emplois civils et militaires, et en 1633, il fut nommé capitaine de la flotte de Macao, destinée pour aller à Melille. De retour dans son pays, il trouva toute la colonie en combustion à cause d'une grande dispute qui s'était élevée entre les indigènes et les officiers du roi. Dans ce pressant danger, Ferreira alla à Goa demander du secours au vice-roi don Pedre de Silva, mais celui-ci se trouvait dans l'impossibili
accorder. Ferreira ne se
pas. Il partit de Goa en 1
en Perse, et, voyageant
pied, il franchit les mo
l'Arménie supérieure, trav
tolie, et après avoir surmo
grands périls, il arriva à
nople, où il s'embarqu
vourne. De là, traversant
de l'Italie, il se rendit
Ayant exposé au roi Philip
jet de son voyage, ce mon
aussitôt ordre qu'on armât
six vaisseaux, pour aller
Indes. Dans ce temps,
meuse révolution de Portu
tacha ce royaume de l'ob
l'Espagne, et mit sur le
de Bragança, sous le nom
Ferreira arrivé à Lisbonn
son nouveau souverain,
secours nécessaires pour
Macao. Mais soit que le
eût accordé de nouvelles
aux indigènes, soit que
tentement n'eût eu d'autr
leur antipathie contre les
toute la colonie rentra
l'ordre, et le calme se
tout. Ferreira fit aussi le
Chine, par ordre de Jea
compense de ses services
chevalier de l'ordre du Chr
On croit qu'il mourut ver
Ferreira a laissé les ouvra
1. *Relacaon da Viagem*
à-dire, Relation du Voy
Antonio Ferreira, de Mac
par ordre de S. M., Lisbo
Rosa, 1643, un vol. in-4
qui ont lu cet ouvrage as
est digne de remarque, par
presque scrupuleuse de l'
les détails, et par les noti
santes et inconnues jusqu
son livre renferme ; II. *O*

z *Casa do Senado*, etc., ou Ha- e prononcée dans la Maison du de Macao, à l'occasion de l'avé- nt au trône de Jean IV. Elle se e dans les *Suc. milit. des arm. ig.*, Lisbonne, 1644; III. *Ru- y preguntas sobre la Naviga- ue se ha abreito*, etc., ou De- es et Réponses sur la Navigation llement entreprise depuis la à Lisbonne, etc.; cet ouvrage, en portugais et traduit en espa- se conserve à Madrid dans la thèque du roi. B—s.

RREIRA (Alexandre), juris- lte et historien portugais, né à to, en 1644, nommé *dezembar-* r (magistrat suprême) d'Oporto, 08, avait des talents distingués les lois, dans la statistique et la natie. En 1715, il fut fait con- de la reine et de l'illustre maison agance. Ferreira accompagna, en é de secrétaire, le marquis d'A- s, dans son ambassade à Ma- en 1726. Retourné à Lisbonne, du membre de l'académie royale oire, qui le chargea d'écrire les ires des Ordres militaires de gal. Il mourut à Lisbonne, le 9 bre 1737. On a de lui : I. *Ale- n juridica*, etc., ou Preuves ju- es des droits de l'archiduc d'Au- , Charles III, à la couronne agne, Lisbonne, 1704, in-fol.; *'emorias ò Noticias da celebre s dos Templarios para a His-*, etc., c'est-à-dire, Mémoire de s célèbre des Templiers, pour à l'Histoire de l'ordre du Christ, nne, par Antoine Silva, 1735, l. Cette histoire, écrite avec un pur et élégant, se distingue par tactitude et son impartialité. Les y sont présentés avec ordre et ; les notices qu'on y trouve sur re *du Christ* sont très inté- ressantes pour l'histoire de Portu- gal. P—s.

FERREIRA (Antoine), naquit à Lisbonne le 6 novembre 1626, de Valentin Ferreira, chirurgien et fa- milier du St.-Office. Après avoir étu- dié dans l'université de Coïmbre l'art que son père exerçait, il se rendit à Tanger, avec une mission publique pour arrêter les progrès d'une épidé- mie qui y faisait de grands ravages. Il eut le bonheur de réussir; mais il pensa lui-même être victime de son zèle : la contagion l'atteignit, et il n'é- chappa que par miracle. A son retour à Lisbonne, il fut attaché à l'hôpital de Tous-les-Saints, où, pendant vingt ans, il déploya le talent le plus heu- reux. Lorsqu'en 1662, l'infante Ca- therine quitta le Portugal pour aller épouser Charles II, roi d'Angleterre, Ferreira, qui était chirurgien-major de cette princesse, l'accompagna jusqu'à Londres. Pour reconnaître les services qu'elle avait reçus de lui, la princesse lui fit obtenir l'ordre du Christ et le combla de présents. Ferreira mourut en 1679, à l'âge de cinquante-trois ans, laissant, comme monument et témoignage de sa science profonde, un traité de chirurgie intitulé : *Luz verdadeira*, etc; c'est-à-dire : *Lu- mière véritable et examen abrégé de toute la chirurgie*, Lisbonne, 1670, in-fol. Il y en a une édition plus esti- mée, Lisbonne, 1705. Cet ouvrage est divisé en dix-sept livres. B—ss.

FERRELO (Barthélemi), navi- gateur espagnol, était pilote de Jean Rodriguez de Cabrillo, capitaine por- tugais au service d'Espagne, homme distingué par son courage, sa probité et son expérience dans la marine, que Mendoça, vice-roi du Mexique, en- voya en 1542 avec deux navires faire des découvertes au nord de la Cali- fornie. L'expédition, partie le 27 de

juin du port de la Navidad, visita la côte jusqu'au 37° 10′, ou jusqu'à la Punta del Año-Nuevo, au nord de Monterey. Ces navires furent tourmentés et plusieurs fois séparés par les mauvais temps. Cabrillo mourut le 3 janvier 1543 à l'île St.-Bernardo, près du canal de Santa-Barbara; mais Ferrelo, qui prit après lui le commandement, continua ses découvertes au nord jusqu'au 43° de latitude, où il vit les côtes du cap Blanc (appelé cap Orford par Vancouver). Le froid excessif qu'il éprouva à cette hauteur, les maladies, le manque de provisions, le mauvais état et les mauvaises qualités d'un bâtiment peu propre à la navigation de cette mer, le forcèrent à revenir avant de s'être élevé jusqu'au parallèle que ses instructions lui avaient fixé. Il avait, à 41° 30′, aperçu une pointe de terre, à laquelle, en l'honneur du vice-roi, il donna le nom de cap Mendocino; et depuis ce cap, en redescendant jusqu'au port de la Navidad, situé à 19° 45′, d'où il avait été expédié et où il rentra le 3 avril, il reconnut que la côte formait une ligne continue, sans aucune interruption qui pût indiquer un passage. Dans ce voyage, les Espagnols avaient vu plusieurs fois les naturels du pays, qui généralement étaient presque nus, se peignaient le visage, vivaient de la pêche et habitaient de grandes maisons. La relation détaillée de ce voyage se trouve dans l'*Histoire des Indes* de Jean de Laët. M. de Humboldt, dans son bel ouvrage sur le Mexique, a, d'après des documents qu'il a eu occasion de consulter dans ce pays, rectifié plusieurs assertions de l'historien hollandais, qui avait puisé ses renseignements chez les anciens écrivains espagnols. E—s.

FERREOL (St.), premier évêque de Besançon, était d'une illustre famille d'Athènes; il accompagna Saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie, avec Saint Ferjeux son frère, qui avait la qualité de diacre. Les deux apôtres se fixèrent à Besançon, où ils vécurent cachés pendant quelque temps. Après avoir vaqué le jour à leur saint ministère, ils se retiraient la nuit dans une grotte à quelque distance de la ville. Le bruit des conversions qu'ils opéraient étant parvenu aux oreilles de Claude, préfet romain, il les fit arrêter et conduire devant son tribunal. Il essaya vainement de leur persuader, par l'espoir des récompenses ou par la crainte des supplices, de sacrifier aux faux dieux. Les trouvant inébranlables dans la foi, il les livra aux bourreaux, qui, après avoir épuisé leur rage sur les deux saints, leur tranchèrent la tête, le 16 juin 211. Les restes des martyrs furent enlevés secrètement pendant la nuit, par des personnes pieuses, et déposés dans le voisinage de la grotte qu'ils avaient habitée. Ces vénérables reliques furent découvertes, en 370, sous l'épiscopat de St. Agnan, et transportées à la cathédrale, où elles sont exposées à la dévotion des fidèles. La fête de ces deux apôtres de la Franche-Comté est célébrée dans le diocèse de Besançon, le 16 juin, et celle de l'invention de leurs reliques le 5 septembre. Dunod a inséré, dans le 1er. volume de l'*Histoire de l'Eglise de Besançon*, une dissertation dans laquelle il prouve que St. Ferréol doit en être regardé comme le premier pasteur, et que par-là la succession des évêques se trouve établie sans interruption jusqu'à nos jours. W—s.

FERREOL (Tonance) naquit vers 420, au château de Trevidon, dont on voit encore les ruines à quatre lieues de Milhaud, dans le Rouergue

avait été préfet des Gaules, pire d'Honorius, et sa mère, Papianilla, était fille de Sya- sonnage consulaire. Il épousa le l'empereur Avitus, et suc- n père dans la préfecture des l persuada aux Gaulois de x Romains pour repousser ii, s'étant avancé jusqu'aux la Loire, se préparait à faire l'Orléans. La conduite que tint dans cette guerre, lui estime et la reconnaissance t peuples. Quelque temps sa prière, Thorismond, roi s, leva le siége d'Arles, et testé par St. Sidoine, prouve considération jouissait To- ême parmi les barbares. Il fit de Rome, en 468, avec Thau- Pétrone, pour dénoncer les dont un nommé Arvande se coupable dans sa place. To- vait encore en 485, mais on fixer l'époque précise de sa avait formé dans son château ne, sur les bords du Gardon, othèque qui passait pour la de toutes les Gaules. Sidoine mé la description dans une tres (*ep. IX, lib. II.*). ils de Tonance que le même ddresse les vers qu'on trouve cueil de ses œuvres (p. 1109- Du Bouchet a prétendu que Ferréol était la tige de la race des rois de France; e opinion n'est point admise meilleurs historiens. On ans le tome III de la col- e l'académie des Inscriptions g. 280), l'extrait d'une dis- (par Mandajors) sur la situa- châteaux de Trevidon et de , qui appartenaient à To-

W—s.

ELLA, *Voy.* FERRARI.

FERRERAS (JEAN DE), célèbre historien espagnol, naquit à Labañeza, dans le diocèse d'Astorga, le 7 juin 1652, de parents nobles, mais sans fortune. Un oncle paternel, s'étant chargé de l'éducation du jeune Ferre- ras, l'envoya d'abord au collége des jésuites de Montfort de Lémos. Après y avoir appris les langues grecque et latine, il passa successivement dans trois couvents de Dominicains, où on lui enseigna la poésie, l'éloquence, la philosophie et la théologie. Partout il se distingua par la pénétration de son esprit et son assiduité au travail, au- tant qu'il se fit aimer par la douceur de son caractère et la sagesse de sa conduite. Ferreras était destiné à l'état ecclésiastique, et pour perfectionner ses études, il alla à l'université de Sa- lamanque, où il reçut tous les ordres. Le besoin de pourvoir à sa subsis- tance lui fit quitter Salamanque pour aller au concours des cures de l'arche- vêché de Tolède, où il obtint celle de St.-Jacques de Talavera de la Reïna. Très versé dans l'Écriture et dans les livres des Pères, doué d'une éloquence mâle et vraiment évangélique, c'est là qu'il fit briller son talent pour la chaire, qui lui captiva l'estime et la confiance de son archevêque, le car- dinal d'Aragon. Cependant les chaleurs excessives, et l'air de Talavera nui- sirent tellement à sa santé, qu'il y perdit la vue, et ne la recouvra que par une espèce de prodige. Ayant passé en 1681, à la cure d'Alvarès, il s'y rétablit parfaitement. Le marquis de Mendoza Ibañez de Ségovie, demeu- rait alors à Mondejar, lieu peu distant d'Alvarès. Les muses, le savoir et le bon goût avaient accompagné ce sei- gneur dans sa retraite, et Ferreras sut profiter d'une compagnie si convena- ble à ses inclinations; le marquis lui communiqua ses lumières sur la géo-

graphie, la chronologie et la critique, seconda les heureuses dispositions de son disciple, et lui donna la bonne méthode d'apprendre et d'écrire l'histoire; et c'est à ses instructions que la postérité devra tout ce que Ferreras a fait en ce genre. En 1685, il fut transféré à la cure de Filigresia de Camera. Le voisinage d'Alcala de Hénarès réveilla son goût pour la théologie. Pendant douze ans, elle fut son étude de préférence, qui le mit en état de donner dans la suite une théologie complète, qu'on conserve encore manuscrite à Madrid, dans la bibliothèque du roi. Quoique Ferreras eût été jusque-là confiné dans des paroisses de campagne, sa réputation n'avait fait que s'accroître de jour en jour. Le cardinal Portocarrero, qui cherchait partout les gens de mérite, l'appela dans la capitale, lui donna la cure de St.-Pierre, et le nomma son confesseur. Placé sur un théâtre plus digne de lui, Ferreras se vit alors comblé de charges et d'honneurs. Il était toujours consulté par le cardinal, dans les grandes affaires que ce prélat avait, et comme archevêque de Tolède et comme ministre et gouverneur du conseil d'état. Le nonce du pape le fit examinateur et théologien de son tribunal. La congrégation de l'inquisition le chargea des fonctions de qualificateur et de proviseur. Le roi lui-même voulait qu'il assistât aux juntes d'état, et l'on conserve encore plusieurs écrits qu'il fit sur les différentes matières proposées dans les conseils. Cependant, loin de s'enorgueillir par l'estime et la confiance qu'il inspirait, sa modestie lui fit toujours refuser les premières dignités. On ne put jamais lui faire accepter l'évêché de Monopoli, auquel l'appelait le conseil du royaume de Naples, ni celui de Zamora, que le roi lui fit offrir par le P. Daubenton, son confesseur. La nouvelle académie d'Espagne le choisit en 1713 pour un de ses membres, et il fut très utile à cette société, aux travaux de laquelle il coopéra surtout pour la composition du Dictionnaire espagnol, publié en 1739, en 6 volumes in-folio, ouvrage très estimé et regardé comme l'un des meilleurs de ce genre. En même-temps, Philippe V le nomma son bibliothécaire. C'est dans cet emploi que Ferreras continua son *Histoire d'Espagne*, entreprise dans sa cure d'Alvarès. Après avoir exercé avec distinction cette nouvelle charge pendant plusieurs années, il mourut le 14 avril 1735, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son éloge historique, lu à l'académie espagnole le 4 août 1735, par Don Blas Antoine Nassarre y Ferriz, premier bibliothécaire du roi, fut imprimé la même année à Madrid, in-4°. (en espagnol). On en trouve l'extrait dans les *Mém. de Trévoux*, août, 1743, et l'on y voit le catalogue de tous ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, au nombre de 38. Nous nous bornerons à indiquer les plus remarquables parmi ceux qui ont été imprimés. I. *Disputationes theologicæ de Deo uno et trino*, etc., Madrid, 1735, 2 volumes in-4°., ouvrage fort estimé et toujours consulté dans les universités d'Espagne; II. *Parœnesis ad Gallia-rum paroelios*, Madrid, 1696. Il y exhorte les curés de France à la plus entière soumission aux décrets du pontife; III. *Homelias de N. S. S. P. Clemente XI, latino - españolas*, Madrid, 1705. C'est pour témoigner à ce pape sa reconnaissance de plusieurs brefs très honorables qu'il en avait reçus, que Ferreras traduisit ses *Homélies* et les lui dédia; IV. *Dissertatio de prædicatione evangelii in*

nid per S. Apostolum Jacobum æum, Madrid, 1705, avec une ntitulée *Dissert. apologetica*, s Dissertations historiques ont aduites en plusieurs langues. ur y défend une tradition at- par quelques critiques, le P. , Dupin, etc. ; V. *Dissertatel monucato de san Mil-* Madrid, 1724 ; VI. *Asunademico en octava rima en za del principe despues N. Luis, aprobado por la real mia;* VII. *la Paz de Augusto, el nacimiento del hijo de Dios; Divertimiento de Pasqua de id, en prosa y en verso ;* IX. *s poësias*, Madrid, 1726, 1 vol. . Le premier de ces ouvrages nes est un éloge des qualités bles d'un prince cher à ses peu- que la mort enleva à la fleur de L'auteur, en adoptant un style et élevé, a su l'orner de toutes hesses de l'eloquence et de la . On appelait en Espagne *aüto o sacramental* les comédies ti- sujets sacrés, ou faisant allu- ces mêmes sujets. Ces *mys-* n'on jouait autrefois en France Italie, dans les églises, pour emniser les fêtes les plus re- ables, furent représentés en e jusqu'au 17e. siècle (dans es occasions), sur les théâtres (1), où ils attiraient la foule. pièce de Ferreras ne fut jouée cour, et n'est remarquable que talent de l'auteur, qui se rendait à traiter tous les sujets relatifs x sciences, soit à la littérature. e Ferreras ne fût pas doué de erve qui constitue le véritable on appréciera toujours ses compositions, par la pureté, la concision, l'énergie de son style, ainsi que par la facilité de sa versification. Dans son ouvrage de *diverses Poésies*, on trouve de très beaux sonnets, des chansons très agréablement tournées, et surtout des odes que les meilleurs poètes de son temps n'auraient pas désavouées. Celle qui traite de l'inconstance des grandeurs, est supérieure à toutes les autres. Il a fort peu écrit sur des matières profanes, mais on trouve partout la touche, sinon du grand poète, au moins de l'homme éclairé et de bon goût. X. *Desenganno politico*, Madrid, 1712. Il existait encore en Espagne des partisans de la maison d'Autriche, reste des guerres de la succession. Ferreras, en écrivant cet ouvrage, eut pour but de persuader ses compatriotes de la nécessité où ils étaient, et pour leur propre bien et pour celui de leur patrie, de demeurer fidèles à leur roi. Ce bon livre, généralement applaudi par la solidité des raisons et la sagesse des réflexions, fut très favorable à la cause de Philippe V ; XI *Historia de Espanna*, Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4°. C'est le plus important des ouvrages de Ferreras. L'Espagne, très fertile en historiens, en avait déjà plusieurs pour chaque province en particulier, tandis que, parmi les *Histoires générales*, on distinguait justement celles d'Ocampo, de Morales, de Garibay, qui servirent de guides au célèbre Mariana. Ferreras parut, releva leurs erreurs, les corrigea, établit un ordre dans la chronologie, rejeta les écrits et les traditions mêlés de fables et de contradictions, rectifia les faits, et donna une histoire la plus exacte, la plus impartiale et la plus complète qui eût paru jusqu'à son temps, et qui peut servir de modèle pour tous ceux qui s'appliquent à ce

(1) Lope de Vega et Calderon en ont laissé un nombre, qui sont oubliées depuis long-

genre de littérature. Son ouvrage remonte à la première origine des peuples d'Espagne, et finit en 1589, quatre ans avant la reddition de Grenade. Il est divisé en vingt-quatre parties, chaque partie a une préface qui marque la route que l'auteur a suivie, met l'ouvrage dans le jour le plus favorable, et inspire au lecteur une entière confiance sur l'authenticité des faits qui vont se présenter sous ses yeux. C'est en suivant cette marche, en rejetant des faits apocryphes ou contradictoires, qu'il donne à son travail ce caractère de vérité, si précieux dans un historien. Cet ouvrage, malgré le bon accueil qu'il reçut du public, ne laissa pas d'essuyer quelques critiques. L'auteur y répondit modestement en 1729, sous ce titre : *Don Juan Ferreras vindicato* (ou *Défense de D. Jean Ferreras*), in-4°. Depuis lors, le suffrage de toutes les nations place cet historien au-dessus des meilleurs écrivains espagnols, qui ont traité le même sujet. On pourrait cependant reprocher à Ferreras de s'être plus étendu dans sa seconde partie sur les faits concernant l'empire, que sur ceux qui se sont passés en Espagne. Son style est pur, mâle, concis, mais il manque quelquefois de coloris et d'élégance. A cet égard, il ne saurait soutenir une comparaison avec Mariana ; mais il lui est bien supérieur dans tout le reste. Il faut considérer Ferreras vis-à-vis de ce dernier, sous le même rapport que les deux historiens italiens Guichardin et Muratori. Le premier a adopté justement ce style éloquent, fleuri et vigoureux, qui convient au grand tableau qui s'offrait dans son histoire : l'autre, en partageant son sujet en annales, devait se contenter d'exposer les faits avec clarté et précision. Ferreras nous dédommage assez de ses légers défauts par des beautés bien plus essentielles. Sa chronologie est sûre et suivie. Il a su débrouiller le chaos ténébreux des écrits anciens, et a mis à la lumière des faits presque entièrement ignorés. Outre cela, ce qu'on doit assez apprécier, il nous donne une liste biographique des auteurs qui ont fleuri dans chaque siècle, et il n'a rien oublié pour rendre son livre instructif et intéressant (1). M. d'Hermilly a donné une excellente traduction française de cet ouvrage, Paris, 1751, 10 vol. in-4°.

B—s.

FERRERI (ZACHARIE), poète latin, naquit à Vicence, en 1479, d'une famille de Milan moins distinguée par son ancienneté que par les vertueux citoyens qu'elle a produits. Après avoir étudié le droit canonique à Padoue, il entra fort jeune dans l'ordre de St.-Benoît, de la congrégation du mont Cassin. Sa passion pour l'étude attira bientôt l'attention. Il s'était formé une bibliothèque, nombreuse pour ce temps-là, et qui fut pour ses supérieurs un objet de scandale dans la cellule d'un religieux. Le président de la congrégation la fit enlever, et lui fit intimer qu'il devait se borner à son bréviaire. Après deux mois de supplications pour obtenir au moins l'usage de ses livres, Ferreri demanda la permission de passer dans l'ordre des chartreux, fut refusé, s'y refugia cependant, et en fut arraché de force et ramené dans sa congrégation, d'où il sortit bientôt pour aller continuer ses études à Rome, en 1506. Il y fut fait docteur en théologie, en droit civil et canonique, et y reçut même la cou-

(1) . . . Après celui de Ferreras, d'autres ouvrages ont paru sur l'Histoire d'Espagne, mais ne sont que des imitations, des extraits ou des continuations de celui de Ferreras. Le plus complet et le plus classique est celui du jésuite espagnol Masden, écrit d'abord en italien, traduit ensuite en espagnol, et imprimé à Madrid, 1791, 20 vol. in-fol.

étique. Etant à Venise, en
y prit l'habit des chartreux,
t le nom de frère Zacha-
ılt, mais ses ennemis lui
t tant de tracasseries qu'il
de quitter cet ordre avant sa
ı. Sa réputation avait bientôt
es bornes du cloître, et il
s protecteurs puissants qui
obtenir l'abbaye de Subba-
ssista, en 1511, au concile
convoqué par quelques pré-
siraient voir la fin des guerres
s donnait lieu l'ambition de
et dévoila publiquement la
lu pontife dans un discours
ıonça le jour de l'ouverture
ıssemblée. Il fut nommé se-
ı concile, en rédigea les ac-
t la défense des Pères dans un
ù cette conduite n'était pas
ger. Le courage qu'avait
erreri, nuisit à sa fortune. Il
pendant à rentrer en grâce
éon X, qui le nomma, en
l'évêché de Guardia (dans le
le Naples), et lui donna en-
ires preuves de sa bienveil-
l'envoya, en 1520, comme
stolique en Allemagne, pour
r Sigismond, roi de Hongrie,
neveu, Albert de Brande-
and-maître de l'ordre Teu-
et pour recueillir des infor-
ur la vie et les miracles de
ir, dont on sollicitait la ca-
n, ce qui lui donna occasion
Vie de ce prince. Revenu en
dant la vacance du St.-Siége,
mort de Léon X, il fut fait
ur de Faënza. et retourna
Rome, où il composa ses
n 1523, et les fit imprimer
On croit qu'il mourut peu
après, car dans le frontipice
dition, il promet de publier
nent un *Bréviaire réformé*,
qui n'a jamais vu le jour. Ferreri consacra entièrement ses talents à la défense de la religion. Tiraboschi a publié un très bon article sur cet écrivain, dans le *Giornale di Modena*, tom. XVI. On se contentera d'indiquer ici ses principaux ouvrages : I. *S. Carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. Cette Vie de St. Bruno est suivie de diverses poésies, et de l'apologie de l'auteur (en prose); elle a été insérée dans la collection des Œuvres de St. Bruno, Paris, 1524; II. *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, inchoati an.* 1511, *necnon acta et decreta sacro-sancti generalis Pisanæ synodi*, in-fol. On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire sur vélin, de cette très rare édition, souscrit de la main de Ferreri; III. *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511, in-fol.; IV. *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; V. *Decreta et acta concilii Basiliensis*. ibid., 1511, in-fol., très rare; Paris, 1512, in-8°.; VI. *Lugdunense somnium de divi Leonis X, pont. max. ad summum pontificatum divinâ promotione carmen*, Lyon 1513, in-4°. Ce poëme a été inséré dans le tome IV des *Carmina illustr. poëtar. italor.*, Florence, 1721. Quoiqu'il contienne plus de mille vers hexamètres, Alexandre Lelio assure que Ferreri l'avait composé en trois jours, et que c'était la 110°. de ses *Selve*. Cela dénote assurément une rare fécondité; VII. *Vita S. Casimiri*, Cracovie, 1520, in-4°. Cette édition est citée par Panzer; Thorn, 1521, in-4°., et enfin dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; VIII. *Oratio de eliminandis è regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521, in-4°.; IX. *De reformatione ecclesiæ suasoria oratio ad beat. patrem Ha-*

drianum VI, pont. max., Venise, 1522, in-8°.; X. *Hymni novi ecclesiastici juxtà veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°.; ibid., 1549, in-8°. Ce recueil d'hymnes est fort estimé. Les critiques louent le choix des pensées, la grandeur des images, et le style constamment pur et harmonieux. L'édition de 1525 est magnifique, et on doit s'étonner que le prix n'en soit pas plus élevé dans les ventes Ferreri a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont Tiraboschi a donné la liste. W—s.

FERRERI (Mathias), capucin piémontais, né à Cavalmaggior, dans le 17°. siècle, professeur en théologie et ensuite définiteur des différentes maisons de son ordre, s'était acquis une réputation assez étendue par son talent pour la chaire. Il fit plusieurs missions dans les vallées des Alpes, et toutes furent suivies de la conversion d'un assez grand nombre de protestants. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missiones ecclesiasticas religiosorum totius ordinis hierarchici, ab initio ecclesiæ, sive rationarium chronographicum missionum evangelicarum ab apostolicis operariis præsertim capuccinis.... in quatuor mundi partibus, signanter in Galliâ cisalpinâ exercitarum*, Turin, 1659, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume, il traite des missions en général, avec moins de détail que ne l'a fait depuis Fabricius dans son *Salutaris lux evangelii ;* mais il s'étend beaucoup plus sur les travaux apostoliques des capucins en Piémont, et donne le texte de tous les brefs des papes et des édits des souverains relatifs aux missions. Dans le tome second, beaucoup plus ample, il donne minutieusement l'histoire des missions faites par les religieux de son ordre dans les vallées des Alpes occupées par les Vaudois ou Barbets. On y peut trouver quelques détails importants pour l'histoire et la topographie de ces contrées peu connues. W—s.

FERRET, appelé le *grand Ferret* à cause de sa taille colossale, naquit au village de Rivecourt, près de Verberie, et fut l'un des chefs des paysans révoltés contre les nobles du Beauvoisis, vers l'année 1356. Cette faction, dont les partisans furent connus sous le nom de *Jacquiers*, désola pendant quelque temps les propriétaires des châteaux voisins de l'Oise par les vengeances atroces qu'elle exerça contr'eux, sans distinction des partis qui alors bouleversaient la France aussi le parti des Jacquiers fut-il promptement détruit par tous les autres, qui se réunirent pour l'anéantir ce qui resta se soumit au dauphin, tant à cause de l'amnistie qu'il fit publier, qu'à la persuasion du grand Ferret qu'il avait gagné, et qui dans la suite lui resta fidèle et servit utilement l'état dans toutes les occasions qui s'en présentèrent. La force et la réputation de bravoure de Ferret devinrent telles, que sa présence seule maintint pendant plusieurs années la tranquillité dans les environs du village de Rivecourt, où il s'était retiré, et que pendant long-temps des détachements destinés à ravager ce pays n'osèrent en approcher; aussi le second continuateur de *Nangis* assure-t-il que, tant qu'il fut à Rivecourt, les Anglais n'osèrent pas passer l'Oise. Cet homme aussi extraordinaire par sa force que par sa grande taille, fut choisi pour lieutenant par Guillaume Alaud, commandant du château de Longueil, qui s'y était retiré et devait réunir sous ses ordres deux cents hommes retirés dans les campagnes environnantes. Les Anglais, ayant résolu de se rendre maîtres de ce poste par surprise,

duisirent à l'improviste par une
: qu'on n'avait pas encore eu le
de reboucher, et parurent tout
) dans la grande cour du châ-
au nombre de deux cents hom-
ien armés. Guillaume Alaud,
utôt par son intrépidité que par
dence, se jette au milieu d'eux
te du peu d'hommes qu'il put
bler; mais bientôt, accablés par
bre, ils tombent avec lui sous
its de leurs ennemis communs.
nt ce temps, le brave Ferret,
ourage plus réfléchi, s'étant ar-
ne hache redoutable, sort à la
soldats et des domestiques qu'il
u rassembler : « Compagnons,
dit-il, suivez mon exemple,
dons chèrement notre vie; si
s nous rendons lâchement, on
nous épargnera pas; exposons-
s donc et combattons. » Ses guer-
animés par ses paroles, jurent
urir ou de vaincre, et se jettent
t sur les ennemis, dont ils ren-
nt un grand nombre au premier
Dans ce moment, les habitants
sinage se rassemblent, et, armés
ix, de fléaux et de fourches,
ent entourer le château et secou-
rret, qui bientôt s'ouvre un pas-
usqu'à eux, et, secondé de leurs
, charge les Anglais avec plus
rie que la première fois. Conduit
carnage dans le lieu où le corps
d était baigné dans son sang,
rrible spectacle redouble sa fu-
t lui fait chercher de nouvelles
es. Il partage sa troupe en deux
s, se place entr'elles, et tous
ent de front vers la troupe enne-
Tous les Anglais qu'il atteint de
rible hache tombent morts à ses
, les casques de l'acier le plus
e sauraient résister à ses épou-
bles coups, en un instant qua-
cinq guerriers sont immolés à
sa juste vengeance, et un plus grand nombre reçoivent de lui de larges blessures; partout où Ferret s'avance, partout la fuite le précède et la mort le suit. En vain le chef des Anglais cherche à rallier autour de son étendart sa troupe dispersée, le colosse français arrache le drapeau en tuant celui auquel il avait été confié, et court le jeter dans les fossés du château, malgré une troupe d'ennemis qui, voulant s'opposer à son passage, périssent au nombre de quarante sous la hache ensanglantée. Enfin le reste des assaillants, las d'une résistance vaine, cherche son salut dans la fuite; mais déjà elle n'est plus possible, et tous ceux qui ne se sont pas précipités du haut des murailles, tombent sous le fer vengeur de leur redoutable vainqueur. Le grand Ferret triomphait lorsqu'il apprend qu'une nouvelle troupe plus nombreuse venait assiéger Longueil. Il vole à sa rencontre, la culbute et fait prisonniers ceux qui échappent à ses coups; en vain lui offrent-ils une rançon considérable, ce guerrier français, aussi généreux que brave, refuse leurs présents en leur accordant la vie, mais non la liberté, qui eût pu encore les rendre redoutables. Excédé de tant de fatigues et de deux jours de combats consécutifs, Ferret rentre victorieux à Longueil; mais brûlé d'une soif ardente, l'eau la plus fraîche lui semble seule pouvoir le désaltérer : une fièvre violente le dévore, et ce nouvel Alcide est près de succomber à ses travaux. Ce fut alors qu'ayant rejoint son épouse chérie qu'il avait laissée à Rivecourt, un parti d'anglais entreprit de l'attaquer, le croyant sans défense. Ferret, accablé par la violence de sa maladie, apprend que ces lâches ennemis s'avancent au nombre de douze pour lui arracher la vie; cette nouvelle ranime ses forces abattues;

il est encore capable d'un dernier effort. Il se lève, saisit sa hache d'armes qu'il avait placée près de son lit, marche au-devant des Anglais, en tue cinq, et les sept autres ne trouvent leur salut que dans une fuite honteuse et précipitée. La maladie du héros français s'accrut par ce dernier exploit; bientôt elle le conduit au tombeau, et aussi religieux que brave, il meurt avec une pieuse tranquillité. Ferret, d'une taille gigantesque, joignait à l'intrépidité la plus grande une prudence naturelle qui l'éloignait de la témérité; son jugement était prompt et sûr, et son caractère simple et modeste. Né dans un état servile et élevé sans éducation, il dut à lui seul la grande réputation qu'il sut s'acquérir par ses exploits guerriers. Doué par la nature d'une force extraordinaire, il s'en servit pour défendre son pays; et, armé seulement dans les combats d'une hache tellement lourde que les hommes les plus robustes avaient peine à la soulever, il réalisa par ses terribles coups ces faits d'armes si surprenants dont les romans de chevalerie nous offraient seuls des exemples.

B. M—s.

FERRET (Emile), l'un des bons jurisconsultes du 16e. siècle, naquit à Castel-Franco dans la Toscane, en 1489. Sa famille, noble et ancienne, était originaire de Ravenne. Il commença à douze ans l'étude du droit civil et du droit canon à Pise, et la continua ensuite à l'académie de Sienne. Il était également instruit dans les belles-lettres. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Rome, où il fut d'abord secrétaire du cardinal Salviati. Ayant soutenu avec beaucoup d'éclat des thèses devant une nombreuse assemblée d'évêques et de cardinaux, il fut reçu avocat à l'âge de dix-neuf ans. C'est alors qu'il prit le prénom d'*Emile*, au lieu de celui de *Dominique* qu'il portait auparavant. Ferret n'était pas seulement un homme de cabinet; sa capacité pour les affaires était si bien connue, que Léon X le prit pour son secrétaire. Il quitta cet emploi après l'avoir exercé pendant quelques années, et se retira dans sa patrie, où, ayant séjourné quelque temps, il se mit à la suite du marquis de Montferrat, qui commandait une partie de l'armée que Lautrec conduisit à la conquête de Naples en 1528. Cette expédition ayant manqué, Ferret vint en France, et enseigna le droit à Valence avec tant d'éclat, que François Ier. le fit conseiller au parlement de Paris. Ce prince l'employa dans des négociations avec les Vénitiens et les Florentins. Il s'en tira avec tant d'habileté, que le marquis de Montferrat l'envoya aussi auprès de Charles-Quint, qu'il accompagna dans son expédition d'Afrique. Il se trouva à l'entrevue de François Ier., de Charles-Quint et du pape Paul III, à Nice en 1538. S'étant défait de sa charge de conseiller au parlement, il fut à Lyon et ensuite à Florence, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il vint terminer sa carrière à Avignon, où on l'appela pour y professer le droit. Il mourut dans cette ville le 15 de juillet 1552. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le droit, ainsi qu'un commentaire sur Tacite. Il tenait pour maxime, qu'on profitait plus par la pensée et la méditation que par la lecture. On trouve sa vie dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8°. B—t.

FERRETI (Nicolas), habile grammairien du 15e. siècle, ouvrit à Venise une école qui fut fréquentée de toutes les parties de l'Italie, et publia plusieurs ouvrages qui ajoutèrent encore à sa réputation. Le re-

en a été imprimé à Venise en
), in-fol. Cette édition, remar-
le par la beauté de son exécu-
, est dédiée au doge Léonard
dano. Parmi les opuscules qu'elle
ent on doit distinguer celui qui a
titre : *De eloquentiâ linguæ la-
servandâ in epistolis, et ora-
bus componendis præcepta.* On
onnaît deux éditions séparées,
., l'une de Forli, 1495, et l'au-
le Paris, sans date. On ignore
articularités de la vie de N. Fer-
; mais on sait qu'il mourut en
5. — FERRETI (Jules), jurisconsulte, fils du précédent, naquit à Ra-
e en 1480. Après avoir fait d'ex-
stes études sous la direction de
père, il fréquenta les universités
lie, et fut reçu docteur en droit.
t à son seul mérite des protec-
puissants qui se chargèrent de
rtune. Le pape lui conféra les ti-
le chevalier et de comte du pa-
le Latran, et l'empereur Charles-
le nomma intendant de la Pouille.
eti était doué d'un caractère af-
; il aimait la justice, et la ren-
avec impartialité. Aux qualités de
nête homme il joignait les ver-
s chrétien. Plein de zèle pour le
tien de la foi, il avait entrepris
uvrage contre les protestants;
il mourut avant de l'avoir ter-
, à San Severo dans la Pouille en
; il était alors âgé d'environ
nte ans. On a de lui : I. *Consilia
actatus varii*, Venise, 1562,
.; II. *De re et disciplinâ mili-
micus tractatus*, Venise, 1575,
: cet ouvrage est très rare. Fer-
se proposait de le dédier à
les-Quint; mais il mourut avant
ir pu exécuter son projet, et ce
on fils qui en resta chargé. On
e en tête la Vie de l'auteur, par
ne Rossi (*Rubous*), son com-
patriote et son ami ; III. *De jure et re navali, et de ipsius rei navalis et belli aquatici præceptis legitimis liber*, Venise, 1579, in-4°. Suivant David Clément cet ouvrage n'est pas moins rare que le précédent. Il a été réimprimé dans les *Tractatus magni universi juris*, tom. XII, Venise, 1584. On a inséré dans le même volume deux autres opuscules de Ferreti, l'un *De gabellis, publicanis, muneribus et oneribus*, et l'autre *De duello.* — FERRETI (Jean-Pierre), frère du précédent, né à Ravenne en 1482, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint par ses talents aux premières dignités de l'Eglise. Il fut d'abord pourvu de l'évêché de Milazzo en Sicile, gouverna ce diocèse avec sagesse pendant plusieurs années, et fut ensuite transféré à Lavello au royaume de Naples. Il se démit de cet évêché à raison de son grand âge, et mourut quelque temps après, en 1557. Cet illustre prélat, dit Tiraboschi, fut un écrivain infatigable, et il est peu de genres de littérature qu'il n'ait cultivés, comme le prouve le catalogue de ses ouvrages publié par l'abbé Ginanni (*scritt. Ravenn.*, tom. Ier., n°. 328.) Les opuscules qu'on a imprimés de Ferreti sont peu importants ; mais on distingue parmi ses manuscrits des *Mémoires* (en latin) *relatifs à l'exarchat de Ravenne*, un Poëme sur la fondation de Rovigo (*De origine urbis Rhodiginæ*) qu'on avait attribué par erreur à François Bansoni, et un autre *De Hadriâ civitate.* On peut consulter pour plus de détails la Bibliothèque des écrivains de Ravenne, par l'abbé Ginanni. W—s.

FERRETI (JEAN-BAPTISTE), antiquaire, né à Vicence en 1639, fit ses études avec distinction dans les écoles publiques de cette ville, et entra

rone, 1672, in-fol., [illegible] C'est un recueil de toutes les inscriptions en vers qui se trouvent dans Gruter; l'auteur y en a ajouté plusieurs d'inédites, et a donné l'explication de toutes ces petites pièces dans des notes très savantes. Il dédia cet ouvrage au dauphin, et Louis XIV l'en récompensa par un présent considérable. Ce prince, qui cherchait à fixer dans ses états tous les hommes de mérite, lui fit même offrir le titre de son historiographe avec une pension, s'il voulait venir habiter la France; mais il mourut au milieu des préparatifs de son voyage. Le P. Ferreti avait donné la liste de douze ouvrages qu'il se proposait de faire paraître successivement. Dans le nombre, on doit surtout regretter la perte des suivants : I. *Bibliothecarum deperditarum opus :* c'était le catalogue des ouvrages grecs et latins qui ne nous sont point parvenus, et qu'il évalue à près de cent mille; II. *Antiquorum subterranea :* c'était l'indication des morceaux les plus précieux de

liteur a recueilli dans le
e les poésies de Ferreto;
ligerorum origine, *li*-
tyle de ce poème n'est
d'enflure ni de mauvais
schi le trouve cependant
celui de toutes les pro-
même temps; III. *in*
atis poëtæ Florentini.
gie de cent-dix vers sur
lèbre Dante; IV. *in ex-*
evenuti de Campesanis
tini; autre élégie de
te-cinq vers; V. *ad Al-*
isatum vatem pataui-
ièce roule encore sur la
pesauis. Ferreto a laissé
es peu importantes, si
te ses *Priapeia*, dont
publié le commencement
VI de son *Histoire de*
ssius remarque que plu-
ges de cette histoire sont
à mot de celle de Fer-

W—s.

u FERRO (Alphonse),
en du 16e. siècle. Les
e sont pas d'accord sur
ien qu'il ait joui d'une
ation. La plupart le font
uelques autres prétendent
Faenza; mais tous s'ac-
ire qu'il enseigna avec
célébrité la chirurgie à
natomie à Rome; qu'il fut
urgien du pape Paul III,
togénaire vers 1575. Les
Ferri ne sont pas de
pilations; ils renferment
es véritablement neuves,
néliorations utiles, quel-
préceptes erronés ou des
frivoles: I. *De ligni*
iplici medicinâ et vini
libri quatuor, Rome,
. Le gaïac y est présenté
sorte de panacée propre
à guérir les maladies les plus dissemblables, et notamment la syphilis, dont il est proclamé le spécifique. L'auteur avoue cependant, que, dans certains cas rares, le mal est tellement opiniâtre qu'on est forcé de recourir au mercure. Cette production ne manque pas d'intérêt, aussi fut-elle généralement accueillie, réimprimée à Bâle, à Paris, insérée dans l'*Aphrodisiacus* de Luisini, traduite en français, en allemand, etc.; II. *De sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres; Corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere; De caruncula sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum*, Rome, 1552, in-4°.; Lyon, 1553, in-4°. Ce traité de chirurgie militaire est un des plus anciens, et la doctrine n'en est pas toujours judicieuse. Ferri suppose une qualité vénéneuse aux plaies d'armes à feu, ce qui le conduit à une mauvaise méthode thérapeutique. Le tire-balle qu'il a inventé, et qui rappelle son prénom (Alphonsin), n'a jamais été fort usité, et de nos jours il ne figure plus que dans les *Armamentaria chirurgica* de Scultet, de Garengeot, de Brambilla. Pour remédier aux callosités, ou plutôt aux retrécissements du canal de l'urètre et du col de la vessie, Ferri indique l'usage des bougies, qui depuis a été proposé comme nouveau par certains chirurgiens manquant d'érudition ou de bonne foi. C.

FERRI (Ciro), peintre et architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville, en 1689, étudia la peinture sous Pietre de Cortone, dont il imita si habilement la manière, qu'on eut souvent occasion de confondre les ouvrages de l'élève avec ceux du maître. Celui-ci ayant abandonné le séjour de Florence, Ciro-

graphie, la chronologie et la critique, seconda les heureuses dispositions de son disciple, et lui donna la bonne méthode d'apprendre et d'écrire l'histoire; et c'est à ses instructions que la postérité devra tout ce que Ferreras a fait en ce genre. En 1685, il fut transféré à la cure de Filigresia de Camera. Le voisinage d'Alcala de Hénarès réveilla son goût pour la théologie. Pendant douze ans, elle fut son étude de préférence, qui le mit en état de donner dans la suite une théologie complète, qu'on conserve encore manuscrite à Madrid, dans la bibliothèque du roi. Quoique Ferreras eût été jusque-là confiné dans des paroisses de campagne, sa réputation n'avait fait que s'accroître de jour en jour. Le cardinal Portocarrero, qui cherchait partout les gens de mérite, l'appela dans la capitale, lui donna la cure de St.-Pierre, et le nomma son confesseur. Placé sur un théâtre plus digne de lui, Ferreras se vit alors comblé de charges et d'honneurs. Il était toujours consulté par le cardinal, dans les grandes affaires que ce prélat avait, et comme archevêque de Tolède et comme ministre et gouverneur du conseil d'état. Le nonce du pape le fit examinateur et théologien de son tribunal. La congrégation de l'inquisition le chargea des fonctions de qualificateur et de proviseur. Le roi lui-même voulait qu'il assistât aux juntes d'état, et l'on conserve encore plusieurs écrits qu'il fit sur les différentes matières proposées dans les conseils. Cependant, loin de s'enorgueillir par l'estime et la confiance qu'il inspirait, sa modestie lui fit toujours refuser les premières dignités. On ne put jamais lui faire accepter l'évêché de Monopoli, auquel l'appelait le conseil du royaume de Naples, ni celui de Zamora, que le roi lui fit offrir par le P. Daubenton, son con
nouvelle académie d'Espag
en 1713 pour un de ses n
il fut très utile à cette s
travaux de laquelle il co
tout pour la composition
naire espagnol, publié en
6 volumes in-folio, ouvra
mé et regardé comme l'u
leurs de ce genre. En m
Philippe V le nomma so
caire. C'est dans cet emp
reras continua son *Hist*
pagne, entreprise dans s
varès. Après avoir exercé
tion cette nouvelle charge
sieurs années, il mourut
1735, à l'âge de quatre-
ans. Son éloge historique
démie espagnole le 4 août
Don Blas Antoine Nassarr
premier bibliothécaire du
primé la même année à
4°. (en espagnol). On
l'extrait dans les *Mem. de*
août, 1743, et l'on y vo
gue de tous ses ouvrages,
més que manuscrits, au
38. Nous nous bornero
quer les plus remarqua
ceux qui ont été imprimés
tationes theologicæ de
trino, etc., Madrid, 17
lumes in-4°., ouvrage for
toujours consulté dans les
d'Espagne; II. *Parænesis*
rum parochos, Madrid,
exhorte les curés de Fran
entière soumission aux
pontife; III. *Homelias de*
Clemente XI, latino
Madrid, 1705. C'est pour
à ce pape sa reconnaissan
sieurs brefs très honorabl
avait reçus, que Ferreras t
Homelies et les lui dédia;
sertatio de prædicatione e

er S. Apostolum Jacobum
, Madrid, 1705, avec une
ée *Dissert. apologetica*,
sertations historiques ont
s en plusieurs langues.
défend une tradition at-
quelques critiques, le P.
pin, etc.; V. *Disserta-*
nonucato de san Mil-
rid, 1724; VI. *Asun-*
ico en octava rima en
del principe despues N.
s, aprobado por la real
VII. *la Paz de Augusto,*
cimiento del hijo de Dios;
rtimiento de Pasqua de
n prosa y en verso; IX.
sias, Madrid, 1726, 1 vol.
premier de ces ouvrages
st un éloge des qualités
l'un prince cher à ses peu-
mort enleva à la fleur de
ur, en adoptant un style
vé, a su l'orner de toutes
s de l'éloquence et de la
appelait en Espagne *aüto*
ramental les comédies ti-
ts sacrés, ou faisant allu-
mêmes sujets. Ces *mys-*
jouait autrefois en France
, dans les églises, pour
er les fêtes les plus re-
, furent représentés en
qu'au 17e. siècle (dans
casions), sur les théâtres
où ils attiraient la foule.
e de Ferreras ne fut jouée
, et n'est remarquable que
de l'auteur, qui se rendait
iter tous les sujets relatifs
nces, soit à la littérature.
rreras ne fût pas doué de
qui constitue le véritable
appréciera toujours ses

lega et *Calderon* en ont laissé un
qui sont oubliées depuis long-

compositions, par la pureté, la concision, l'énergie de son style, ainsi que par la facilité de sa versification. Dans son ouvrage de *diverses Poésies*, on trouve de très beaux sonnets, des chansons très agréablement tournées, et surtout des odes que les meilleurs poètes de son temps n'auraient pas désavouées. Celle qui traite de l'inconstance des grandeurs, est supérieure à toutes les autres. Il a fort peu écrit sur des matières profanes, mais on trouve partout la touche, sinon du grand poète, au moins de l'homme éclairé et de bon goût. X. *Desenganno politico*, Madrid, 1712. Il existait encore en Espagne des partisans de la maison d'Autriche, reste des guerres de la succession. Ferreras, en écrivant cet ouvrage, eut pour but de persuader ses compatriotes de la nécessité où ils étaient, et pour leur propre bien et pour celui de leur patrie, de demeurer fidèles à leur roi. Ce bon livre, généralement applaudi par la solidité des raisons et la sagesse des réflexions, fut très favorable à la cause de Philippe V; XI *Historia de Espanna*, Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4°. C'est le plus important des ouvrages de Ferreras. L'Espagne, très fertile en historiens, en avait déjà plusieurs pour chaque province en particulier, tandis que, parmi les *Histoires générales*, on distinguait justement celles d'Ocampo, de Morales, de Garibay, qui servirent de guides au célèbre Mariana. Ferreras parut, releva leurs erreurs, les corrigea, établit un ordre dans la chronologie, rejeta les écrits et les traditions mêlés de fables et de contradictions, rectifia les faits, et donna une histoire la plus exacte, la plus impartiale et la plus complète qui eût paru jusqu'à son temps, et qui peut servir de modèle pour tous ceux qui s'appliquent à ce

genre de littérature. Son ouvrage remonte à la première origine des peuples d'Espagne, et finit en 1589, quatre ans avant la reddition de Grenade. Il est divisé en vingt-quatre parties, chaque partie a une préface qui marque la route que l'auteur a suivie, met l'ouvrage dans le jour le plus favorable, et inspire au lecteur une entière confiance sur l'authenticité des faits qui vont se présenter sous ses yeux. C'est en suivant cette marche, en rejetant des faits apocryphes ou contradictoires, qu'il donne à son travail ce caractère de vérité, si précieux dans un historien. Cet ouvrage, malgré le bon accueil qu'il reçut du public, ne laissa pas d'essuyer quelques critiques. L'auteur y répondit modestement en 1729, sous ce titre : *Don Juan Ferreras vindicato* (ou *Défense de D. Jean Ferreras*), in-4°. Depuis lors, le suffrage de toutes les nations place cet historien au-dessus des meilleurs écrivains espagnols, qui ont traité le même sujet. On pourrait cependant reprocher à Ferreras de s'être plus étendu dans sa seconde partie sur les faits concernant l'empire, que sur ceux qui se sont passés en Espagne. Son style est pur, mâle, concis, mais il manque quelquefois de coloris et d'élégance. A cet égard, il ne saurait soutenir une comparaison avec Mariana ; mais il lui est bien supérieur dans tout le reste. Il faut considérer Ferreras vis-à-vis de ce dernier, sous le même rapport que les deux historiens italiens Guichardin et Muratori. Le premier a adopté justement ce style éloquent, fleuri et vigoureux, qui convient au grand tableau qui s'offrait dans son histoire : l'autre, en partageant son sujet en annales, devait se contenter d'exposer les faits avec clarté et précision. Ferreras nous dédommage assez de ses légers défauts par des beautés bien plus
Sa chronologie est sûre et
su débrouiller le chaos tén
écrits anciens, et a mis
des faits presque entièreme
Outre cela, ce qu'on doit
cier, il nous donne une
phique des auteurs qui on
chaque siècle, et il n'a rien
rendre son livre instructi
sant (1). M. d'Hermilly
excellente traduction fran
ouvrage, Paris, 1751, 1

FERRERI (Zacharie)
naquit à Vicence, en 1
famille de Milan moins di
son ancienneté que par
citoyens qu'elle a prod
avoir étudié le droit cano
doue, il entra fort jeune
de St.-Benoît, de la cong
mont Cassin. Sa passion
attira bientôt l'attention.
mé une bibliothèque, nom
ce temps-là, et qui fut po
rieurs un objet de scand
cellule d'un religieux. Le
la congrégation la fit en
fit intimer qu'il devait se
bréviaire. Après deux mo
cations pour obtenir au m
de ses livres, Ferreri dem
mission de passer dans
chartreux, fut refusé, s'y
pendant, et en fut arrach
ramené dans sa congréga
sortit bientôt pour aller c
études à Rome, en 1506.
docteur en théologie, en
canonique, et y reçut m

(1) . . . Après celui de Ferrera
vrages ont paru sur l'Histoire d'Es
ne sont que des imitations, des
continuations de celui de Ferreras
plet et le plus classique est celui
gnol Masdeu, écrit d'abord en ital
suite en espagnol, et imprimé à
20 vol. in-fol.

ie. Etant à Venise, en
it l'habit des chartreux,
nom de frère Zacha-
mais ses ennemis lui
nt de tracasseries qu'il
uitter cet ordre avant sa
réputation avait bientôt
ornes du cloître, et il
otecteurs puissants qui
nir l'abbaye de Subba-
, en 1511, au concile
oqué par quelques pré-
ent voir la fin des guerres
nnait lieu l'ambition de
évoila publiquement la
ontife dans un discours
le jour de l'ouverture
nblée. Il fut nommé se-
ncile, en rédigea les ac-
éfense des Pères dans un
tte conduite n'était pas

Le courage qu'avait
i, nuisit à sa fortune. Il
dant à rentrer en grâce
X, qui le nomma, en
ché de Guardia (dans le
aples), et lui donna en-
preuves de sa bienveil-
oya, en 1520, comme
que en Allemagne, pour
ismond, roi de Hongrie,
eu, Albert de Brande-
-maître de l'ordre Teu-
our recueillir des infor-
a vie et les miracles de
lont on sollicitait la ca-
e qui lui donna occasion
de ce prince. Revenu en
la vacance du St.-Siége,
t de Léon X, il fut fait
e Faënza, et retourna
me, où il composa ses
523, et les fit imprimer
croit qu'il mourut peu
s, car dans le frontispice
n, il promet de publier
un *Bréviaire réformé*,
qui n'a jamais vu le jour. Ferreri consacra entièrement ses talents à la défense de la religion. Tiraboschi a publié un très bon article sur cet écrivain, dans le *Giornale di Modena*, tom. XVI. On se contentera d'indiquer ici ses principaux ouvrages : I. *S. Carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. Cette Vie de St. Bruno est suivie de diverses poésies, et de l'apologie de l'auteur (en prose); elle a été insérée dans la collection des Œuvres de St. Bruno, Paris, 1524; II. *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, inchoati an.* 1511, *necnon acta et decreta sacro-sancti generalis Pisanæ synodi*, in-fol. On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire sur vélin, de cette très rare édition, souscrit de la main de Ferreri; III. *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511, in-fol.; IV. *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; V. *Decreta et acta concilii Basiliensis*. ibid., 1511, in-fol., très rare; Paris, 1512, in-8°.; VI. *Lugdunense somnium de divi Leonis X, pont. max. ad summum pontificatum divinâ promotione carmen*, Lyon 1513, in-4°. Ce poëme a été inséré dans le tome IV des *Carmina illustr. poëtar. italor.*, Florence, 1721. Quoiqu'il contienne plus de mille vers hexamètres, Alexandre Lelio assure que Ferreri l'avait composé en trois jours, et que c'était la 110e. de ses *Selve*. Cela dénote assurément une rare fécondité; VII. *Vita S. Casimiri*, Cracovie, 1520, in-4°. Cette édition est citée par Panzer; Thorn, 1521, in-4°., et enfin dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; VIII. *Oratio de eliminandis è regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521, in-4°.; IX. *De reformatione ecclesiæ suasoria oratio ad beat. patrem Ha-*

drianum VI, *pont. max.*, Venise, 1522, in-8°.; X. *Hymni novi ecclesiastici juxtà veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°.; ibid., 1549, in-8°. Ce recueil d'hymnes est fort estimé. Les critiques louent le choix des pensées, la grandeur des images, et le style constamment pur et harmonieux. L'édition de 1525 est magnifique, et on doit s'étonner que le prix n'en soit pas plus élevé dans les ventes Ferreri a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont Tiraboschi a donné la liste. W—s.

FERRERI (Mathias), capucin piémontais, né à Cavalmaggior, dans le 17e. siècle, professeur en théologie et ensuite définiteur des différentes maisons de son ordre, s'était acquis une réputation assez étendue par son talent pour la chaire. Il fit plusieurs missions dans les vallées des Alpes, et toutes furent suivies de la conversion d'un assez grand nombre de protestants. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missiones ecclesiasticas religiosorum totius ordinis hierarchici, ab initio ecclesiæ, sive rationarium chronographicum missionum evangelicarum ab apostolicis operariis præsertim capuccinis.... in quatuor mundi partibus, signanter in Galliâ cisalpinâ exercitarum*, Turin, 1659, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume, il traite des missions en général, avec moins de détail que ne l'a fait depuis Fabricius dans son *Salutaris lux evangelii ;* mais il s'étend beaucoup plus sur les travaux apostoliques des capucins en Piémont, et donne le texte de tous les brefs des papes et des édits des souverains relatifs aux missions. Dans le tome second, beaucoup plus ample, il donne minutieusement l'histoire des missions faites par les religieux de son ordre dans les vallées des Alpes occupées par les Vaudois ou P
y peut trouver quelques dé
tants pour l'histoire et la t
de ces contrées peu connu

FERRET, appelé le *gr*
à cause de sa taille coloss
au village de Rivecourt, p
berie, et fut l'un des chefs
révoltés contre les noble
voisis, vers l'année 1356
tion, dont les partisans fu
sous le nom de *Jacqui*
pendant quelque temps
taires des châteaux voisin
par les vengeances atroces
ça contr'eux, sans distinct
tis qui alors bouleversaien
aussi le parti des Jacqu
promptement détruit par
tres, qui se réunirent pou
ce qui resta se soumit a
tant à cause de l'amnistie
blier, qu'à la persuasion du
ret qu'il avait gagné, et
suite lui resta fidèle et s
ment l'état dans toutes le
qui s'en présentèrent. La f
putation de bravoure de F
rent telles, que sa présence
tint pendant plusieurs ann
quillité dans les environs d
Rivecourt, où il s'était ret
pendant long-temps des dé
destinés à ravager ce pay
en approcher; aussi le se
nuateur de *Nangis* assure-t
qu'il fut à Rivecourt, les
sèrent pas passer l'Oise. C
aussi extraordinaire par s
par sa grande taille, fut
lieutenant par Guillaume
mandant du château de Lo
s'y était retiré et devait
ses ordres deux cents hom
tés dans les campagnes env
Les Anglais, ayant résolu
dre maîtres de ce poste pa

irent à l'improviste par une
ou n'avait pas encore eu le
eboucher, et parurent tout
ns la grande cour du châ-
ombre de deux cents hom-
armés. Guillaume Alaud,
par son intrépidité que par
e, se jette au milieu d'eux
lu peu d'hommes qu'il put
; mais bientôt, accablés par
, ils tombent avec lui sous
le leurs ennemis communs.
e temps, le brave Ferret,
ge plus réfléchi, s'étant ar-
hache redoutable, sort à la
dats et des domestiques qu'il
ıssembler : « Compagnons,
il, suivez mon exemple,
chèrement notre vie ; si
ıus rendons lâchement, on
épargnera pas ; exposons-
ıc et combattons. » Ses guer-
nés par ses paroles, jurent
ou de vaincre, et se jettent
r les ennemis, dont ils ren-
ı grand nombre au premier
s ce moment, les habitants
ge se rassemblent, et, armés
de fléaux et de fourches,
ntourer le château et secou-
, qui bientôt s'ouvre un pas-
'à eux, et, secondé de leurs
harge les Anglais avec plus
ue la première fois. Conduit
nage dans le lieu où le corps
ait baigné dans son sang,
le spectacle redouble sa fu-
i fait chercher de nouvelles
Il partage sa troupe en deux
e place entr'elles, et tous
de front vers la troupe enne-
les Anglais qu'il atteint de
hache tombent morts à ses
casques de l'acier le plus
ıuraient résister à ses épou-
coups, en un instant qua-
guerriers sont immolés à
sa juste vengeance, et un plus grand nombre reçoivent de lui de larges blessures ; partout où Ferret s'avance, partout la fuite le précède et la mort le suit. En vain le chef des Anglais cherche à rallier autour de son étendart sa troupe dispersée, le colosse français arrache le drapeau en tuant celui auquel il avait été confié, et court le jeter dans les fossés du château, malgré une troupe d'ennemis qui, voulant s'opposer à son passage, périssent au nombre de quarante sous la hache ensanglantée. Enfin le reste des assaillants, las d'une résistance vaine, cherche son salut dans la fuite; mais déjà elle n'est plus possible, et tous ceux qui ne se sont pas précipités du haut des murailles, tombent sous le fer vengeur de leur redoutable vainqueur. Le grand Ferret triomphait lorsqu'il apprend qu'une nouvelle troupe plus nombreuse venait assiéger Longueil. Il vole à sa rencontre, la culbute et fait prisonniers ceux qui échappent à ses coups ; en vain lui offrent-ils une rançon considérable, ce guerrier français, aussi généreux que brave, refuse leurs présents en leur accordant la vie, mais non la liberté, qui eût pu encore les rendre redoutables. Excédé de tant de fatigues et de deux jours de combats consécutifs, Ferret rentre victorieux à Longueil ; mais brûlé d'une soif ardente, l'eau la plus fraîche lui semble seule pouvoir le désaltérer : une fièvre violente le dévore, et ce nouvel Alcide est près de succomber à ses travaux. Ce fut alors qu'ayant rejoint son épouse chérie qu'il avait laissée à Rivecourt, un parti d'anglais entreprit de l'attaquer, le croyant sans défense. Ferret, accablé par la violence de sa maladie, apprend que ces lâches ennemis s'avancent au nombre de douze pour lui arracher la vie ; cette nouvelle ranime ses forces abattues ;

il est encore capable d'un dernier effort. Il se lève, saisit sa hache d'armes qu'il avait placée près de son lit, marche au-devant des Anglais, en tue cinq, et les sept autres ne trouvent leur salut que dans une fuite honteuse et précipitée. La maladie du héros français s'accrut par ce dernier exploit; bientôt elle le conduit au tombeau, et aussi religieux que brave, il meurt avec une pieuse tranquillité. Ferret, d'une taille gigantesque, joignait à l'intrépidité la plus grande une prudence naturelle qui l'éloignait de la témérité; son jugement était prompt et sûr, et son caractère simple et modeste. Né dans un état servile et élevé sans éducation, il dut à lui seul la grande réputation qu'il sut s'acquérir par ses exploits guerriers. Doué par la nature d'une force extraordinaire, il s'en servit pour défendre son pays; et, armé seulement dans les combats d'une hache tellement lourde que les hommes les plus robustes avaient peine à la soulever, il réalisa par ses terribles coups ces faits d'armes si surprenants dont les romans de chevalerie nous offraient seuls des exemples.

B. M—s.

FERRET (Emile), l'un des bons jurisconsultes du 16e. siècle, naquit à Castel-Franco dans la Toscane, en 1489. Sa famille, noble et ancienne, était originaire de Ravenne. Il commença à douze ans l'étude du droit civil et du droit canon à Pise, et la continua ensuite à l'académie de Sienne. Il était également instruit dans les belles-lettres. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Rome, où il fut d'abord secrétaire du cardinal Salviati. Ayant soutenu avec beaucoup d'éclat des thèses devant une nombreuse assemblée d'évêques et de cardinaux, il fut reçu avocat à l'âge de dix-neuf ans. C'est alors qu'il prit le prénom d'*Emile*, au lieu de celui de *Dominique* qu'il portait auparavant. Ferret n'était pas seulement un homme de cabinet; sa capacité pour les affaires était si bien connue, que Léon X le prit pour son secrétaire. Il quitta cet emploi après l'avoir exercé pendant quelques années, et se retira dans sa patrie, où, ayant séjourné quelque temps, il se mit à la suite du marquis de Montferrat, qui commandait une partie de l'armée que Lautrec conduisait à la conquête de Naples en 1528. Cette expédition ayant manqué, Ferret vint en France, et enseigna le droit à Valence avec tant d'éclat, que François Ier. le fit conseiller au parlement de Paris. Ce prince l'employa dans des négociations avec les Vénitiens et les Florentins. Il s'en tira avec tant d'habileté, que le marquis de Montferrat l'envoya aussi auprès de Charles-Quint, qu'il accompagna dans son expédition d'Afrique. Il se trouva à l'entrevue de François Ier., de Charles-Quint et du pape Paul III, à Nice en 1538. S'étant défait de sa charge de conseiller au parlement, il fut à Lyon et ensuite à Florence, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il vint terminer sa carrière à Avignon, où on l'appela pour y professer le droit. Il mourut dans cette ville le 15 de juillet 1552. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le droit, ainsi qu'un commentaire sur Tacite. Il tenait pour maxime, qu'on profitait plus par la pensée et la méditation que par la lecture. On trouve sa vie dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8°. B—t.

FERRETI (Nicolas), habile grammairien du 15e. siècle, ouvrit à Venise une école qui fut fréquentée de toutes les parties de l'Italie, et publia plusieurs ouvrages qui ajoutèrent encore à sa réputation. Le re-

ı été imprimé à Venise en -fol. Cette édition, remar- r la beauté de son exécu- . dédiée au doge Léonard . Parmi les opuscules qu'elle n doit distinguer celui qui a : *De eloquentiâ linguæ la- 'andâ in epistolis, et ora- :omponendis præcepta.* On ît deux éditions séparées, ıne de Forli, 1495, et l'au- ıris, sans date. On ignore ularités de la vie de N. Fer- is on sait qu'il mourut en · FERRETI (Jules), juriscon- du précédent, naquit à Ra- 1480. Après avoir fait d'ex- études sous la direction de , il fréquenta les universités :t fut reçu docteur en droit. on seul mérite des protec- ısants qui se chargèrent de '. Le pape lui conféra les ti- evalier et de comte du pa- ıtran, et l'empereur Charles- omma intendant de la Pouille. tait doué d'un caractère af- aimait la justice, et la ren- impartialité. Aux qualités de homme il joignait les ver- rétien. Plein de zèle pour le de la foi, il avait entrepris ge contre les protestants; ıourut avant de l'avoir ter- an Severo dans la Pouille en était alors âgé d'environ ıns. On a de lui : I. *Consilia tus varii*, Venise, 1562, . *De re et disciplinâ mili- us tractatus*, Venise, 1575, t ouvrage est très rare. Fer- proposait de le dédier à Quint; mais il mourut avant ı exécuter son projet, et ce 's qui en resta chargé. On tête la Vie de l'auteur, par ıossi (*Rubeus*), son compatriote et son ami ; III. *De jure et re navali, et de ipsius rei navalis et belli aquatici præceptis legitimis liber*, Venise, 1579, in-4°. Suivant David Clément cet ouvrage n'est pas moins rare que le précédent. Il a été réimprimé dans les *Tractatus magni universi juris*, tom. XII, Venise, 1584. On a inséré dans le même volume deux autres opuscules de Ferreti, l'un *De gabellis, publicanis, muneribus et oneribus*, et l'autre *De duello.* — FERRETI (Jean-Pierre), frère du précédent, né à Ravenne en 1482, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint par ses talents aux premières dignités de l'Eglise. Il fut d'abord pourvu de l'évêché de Milazzo en Sicile, gouverna ce diocèse avec sagesse pendant plusieurs années, et fut ensuite transféré à Lavello au royaume de Naples. Il se démit de cet évêché à raison de son grand âge, et mourut quelque temps après, en 1557. Cet illustre prélat, dit Tiraboschi, fut un écrivain infatigable, et il est peu de genres de littérature qu'il n'ait cultivés, comme le prouve le catalogue de ses ouvrages publié par l'abbé Ginanni (*scritt. Ravenn.*, tom. Ier., n°. 228.) Les opuscules qu'on a imprimés de Ferreti sont peu importants ; mais on distingue parmi ses manuscrits des *Mémoires* (en latin) *relatifs à l'exarchat de Ravenne*, un Poëme sur la fondation de Rovigo (*De origine urbis Rhodiginæ*) qu'on avait attribué par erreur à François Bansoni, et un autre *De Hadriâ civitate.* On peut consulter pour plus de détails la Bibliothèque des écrivains de Ravenne, par l'abbé Ginanni. W—s.

FERRETI (JEAN-BAPTISTE), antiquaire, né à Vicence en 1639, fit ses études avec distinction dans les écoles publiques de cette ville, et entra

ensuite dans l'ordre des bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin. Il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la recherche des antiquités, et entreprit plusieurs ouvrages qu'il ne put terminer, ayant été enlevé par une mort prématurée en 1682, à l'âge de quarante-trois ans. Le seul livre qu'il ait publié est intitulé : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol., rare. C'est le recueil de toutes les inscriptions en vers qui se trouvent dans Gruter; l'auteur y en a ajouté plusieurs d'inédites, et a donné l'explication de toutes ces petites pièces dans des notes très savantes. Il dédia cet ouvrage au dauphin, et Louis XIV l'en récompensa par un présent considérable. Ce prince, qui cherchait à fixer dans ses états tous les hommes de mérite, lui fit même offrir le titre de son historiographe avec une pension, s'il voulait venir habiter la France; mais il mourut au milieu des préparatifs de son voyage. Le P. Ferreti avait donné la liste de douze ouvrages qu'il se proposait de faire paraître successivement. Dans le nombre, on doit surtout regretter la perte des suivants : I. *Bibliothecarum deperditarum opus :* c'était le catalogue des ouvrages grecs et latins qui ne nous sont point parvenus, et qu'il évalue à près de cent mille; II. *Antiquorum subterranea :* c'était l'indication des morceaux les plus précieux de l'antiquité qui ont été retrouvés dans des fouilles, et la liste de ceux qu'on pouvait espérer de recouvrer par de nouvelles recherches. — Ferreti (Jules), jurisconsulte italien du 16e. siècle, a publié : *De jure et re navali*, Venise, 1579, in-4°. — Ferreti (François) d'Ancône, vivant au 16e. siècle, a publié : *Della Osservanza militare libri due*, Venise, 157[illegible] in-4°., fig., dans lesquels il traite d[illegible] la discipline, des uniformes et de tou[illegible] ce qui concerne les devoirs du soldat envers sa patrie et ses supérieurs. — Ferreti (Marc-Antoine) de Vi[illegible] nise, publia dans cette ville : *Mirin[illegible] da*, pastorale en cinq actes et en vers, 1613, in-4°. — Ferreti (François) donna à Ancone : *I diporti notturni dialoghi Familiari*, 1580, in-8°. — Enfin Ferreti (Laurent) a ter[illegible] miné avec Veneroni le *Dictionnaire Italien-Francais* d'Antoine Oudin, Paris, 1681, in-4°., deux tomes.

W—s.

FERRETO, historien, né à Vicence vers la fin du 13e. siècle, passe pour un de ceux qui contribuèrent le plus à faire renaître en Italie le goût des bonnes études. Il écrivait avec une égale facilité en vers et en prose, et n'est pas moins estimé comme poète que comme prosateur. On ne connaît presque aucune particularité de la vie de Ferreto, qui vivait encore après 1330. On a de lui : I. *Ferreti, poetæ Vicetini suorum et paulò antè actorum temporum historia*. Cette histoire est divisée en cinq livres; elle commence en 1230, à la mort de Frédéric II, finit à l'année 1318, et comprend par conséquent une des époques de l'histoire d'Italie les plus fécondes en grands événements. La lecture de cet ouvrage est très intéressante; mais on a reproché avec raison à l'auteur de s'être quelquefois rendu inintelligible par son trop grand scrupule à n'employer que des termes élégants. Muratori a inséré cette histoire dans ses *Scriptores rerum Italicarum*, tom. IX; mais on croit qu'il existait des lacunes dans les deux manuscrits dont il s'est servi

t éditeur a recueilli dans le lume les poésies de Ferreto; *Scaligerorum origine, li-* e style de ce poëme n'est ipt d'enflure ni de mauvais aboschi le trouve cependant à celui de toutes les pro- du même temps; III. *in Dantis poëtæ Florentini.* élégie de cent-dix vers sur u célèbre Dante; IV. *in ex- Benevenuti de Campesanis icetini;* autre élégie de uante-cinq vers; V. *ad Al- Mussatum vatem patavi-* te pièce roule encore sur la Campesanis. Ferreto a laissé ièces peu importantes, si cepte ses *Priapeia*, dont a publié le commencement re VI de son *Histoire de* Vossius remarque que plu- sages de cette histoire sont ot à mot de celle de Fer-

W—s.

I, ou FERRO (Alphonse), italien du 16e. siècle. Les s ne sont pas d'accord sur , bien qu'il ait joui d'une putation. La plupart le font ; quelques autres prétendent it à Faenza; mais tous s'ac- dire qu'il enseigna avec de célébrité la chirurgie à t l'anatomie à Rome; qu'il fut hirurgien du pape Paul III, octogénaire vers 1575. Les de Ferri ne sont pas de ompilations; ils renferment idées véritablement neuves, amélioratious utiles, quel- es préceptes erronés ou des es frivoles: I. *De ligni ultiplici medicinâ et vini e libri quatuor*, Rome, -4°. Le gaïac y est présenté ne sorte de panacée propre à guérir les maladies les plus dissemblables, et notamment la syphilis, dont il est proclamé le spécifique. L'auteur avoue cependant, que, dans certains cas rares, le mal est tellement opiniâtre qu'on est forcé de recourir au mercure. Cette production ne manque pas d'intérêt, aussi fut-elle généralement accueillie, réimprimée à Bâle, à Paris, insérée dans l'*Aphrodisiacus* de Luisini, traduite en français, en allemand, etc.; II. *De sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres; Corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere; De caruncula sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum*, Rome, 1552, in-4°.; Lyon, 1553, in-4°. Ce traité de chirurgie militaire est un des plus anciens, et la doctrine n'en est pas toujours judicieuse. Ferri suppose une qualité vénéneuse aux plaies d'armes à feu, ce qui le conduit à une mauvaise méthode thérapeutique. Le tire-balle qu'il a inventé, et qui rappelle son prénom (Alphonsin), n'a jamais été fort usité, et de nos jours il ne figure plus que dans les *Armamentaria chirurgica* de Scultet, de Garengeot, de Brambilla. Pour remédier aux callosités, ou plutôt aux retrécissements du canal de l'urètre et du col de la vessie, Ferri indique l'usage des bougies, qui depuis a été proposé comme nouveau par certains chirurgiens manquant d'érudition ou de bonne foi. C.

FERRI (Ciro), peintre et architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville, en 1689, étudia la peinture sous Pietre de Cortone, dont il imita si habilement la manière, qu'on eut souvent occasion de confondre les ouvrages de l'élève avec ceux du maître. Celui-ci ayant abandonné le séjour de Florence, Ciro-

Ferri fut choisi pour terminer les admirables peintures du palais Pitti. Il s'en acquitta avec beaucoup de succès, et le grand-duc de Toscane, non content de lui assigner une forte pension, le nomma chef de l'école florentine. Après avoir achevé ces travaux, Ciro-Ferri retourna dans sa ville natale, où, à l'exemple de son maître, il partagea ses occupations entre l'architecture et la peinture. Plusieurs palais et de grands autels furent élevés sur ses dessins, et le pape l'employa, en outre, à faire des cartons pour le Vatican. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à dessiner pour les bréviaires, les titres de livres et les thèses, des figures auxquelles les amateurs ne manquèrent pas de mettre un très haut prix. François Spierre et Corneille Bloëmaert n'ont pas dédaigné de graver ces petits sujets. La mort de Ciro-Ferri fut, dit-on, causée par la jalousie qu'il avait conçue contre le Bacici, au sujet de la coupole de Santa Agnèse, à Rome (place Navone). On prétend qu'ayant peint d'un ton un peu faible la partie supérieure du dôme, il eut la douleur de voir son coloris presque entièrement éclipsé par les peintures beaucoup plus riches et plus vigoureuses, que le Bacici exécuta au-dessous des siennes, dans la même église. Rien de moins certain que ces sortes d'anecdotes; il y en a trop du même genre dans les vies des peintres, pour qu'elles puissent être également vraies. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que lorsque Ciro-Ferri mourut, le pape lui fit rendre de grands honneurs, et qu'il fut porté magnifiquement à *Santa Maria in Trastevere*. Il était d'une famille riche (son père lui avait laissé plus de 30,000 écus de biens), mais quoique cette belle fortune l'eût mis en état de ne travailler que pour la gloire, il ne laissait pas de se faire pa
ment. Il aimait le luxe, et
normes dépenses. Comme n
deja dit, on ne distingue p
ses dessins de ceux de Pie
tone. Les artistes cependa
reconnaître le crayon ou l
Ciro-Ferri à quelques sign
liers, notamment à la légèr
plus élégant et plus exact d
sins de l'élève que dan
maître. On remarque aus
Ferri esquissait plus négli
pieds et les mains, que les
ties du corps. Sa manière
d'ailleurs, était grande et
ne le cède à aucun de ses
rains, pour la beauté de
tion. On ne lui reproche
trop peu varié le caractèr
gures, et de ne leur avo
jours donné une expressio
mée. Ses plus belles produ
à Florence et à Rome. Il est
que la mort l'ait empêché
la coupole de Sainte-Agnès
qu'on ait choisi le moins h
élèves (Corbellini) pour c
grand ouvrage.

FERRI (Paul), naquit
24 février 1591, d'une a
mille de robe. Pendant le c
études à l'académie prot
Montauban, il y publia,
un recueil de poésies assez
C'était le fruit de sa je
Comme il se disposait a
évangélique, il annonça au
renoncement à ce genre f
cupations, par ces mots
naient son avertissement

(1) Ces premières Œuvres poé
posent de sonnets, de stances, et
en six actes, intitulée : *Isabelle*,
d'Amour, suivie des *Gloires d'I*
pastorale, dit-il, lui fut pillée par
la Croix, avocat, qui l'a fait réimpr
sous le titre de *La Climène*, trag
ne vaut pas mieux que l'autre.

datum. Ayant été fait mi- née suivante, il exerça les de cette charge d'une manière guée, et sans la moindre in- pendant soixante ans, jus- ort, arrivée le 27 décembre mit au bas de son portrait e qui marque l'estime qu'on lui :

altos ferrent hæc sæcula ferri,
sæclis aurea sæcla forent.

homme de belle prestance, un air vénérable, des ma- ieuses et polies, et jouis- graude considération auprès éminents personnages. La ruelle dont il fut affligé les années de sa vie, n'altéra aménité naturelle. A sa mort va quatre-vingts petites pier- la vessie. Ferri était d'un ca- ès pacifique. Il gémissait des qui régnaient entre les pro- ne désespérait pas de pou- terminer, et entretint à ce correspondance avec Du- pôtre de la réunion. Il avait 1654 un *Catéchisme géné- Réformation*, pour prou- le avait été nécessaire, quoi- qu'elle existât on put se sau- l'église romaine. Ce fut par ion de ce catéchisme que le ssuet, alors chanoine et ar- de Metz, entra dans la car- a controverse, et sa réfuta- ut si triomphante, que les ts reprochèrent à leur mi- voir donné trop de prise sur dversaire. Le ton de sagesse net mit dans cette discussion, la confiance de Ferri; il en elques années après une con- suivie d'une correspondance deux antagonistes, qui avait et la réunion des réformés à omaine. La cour n'était pas étrangère à cette negociation. Les ministres protestants en ayant eu connaissance, il fut question de destituer leur confrère. Ce projet, dont les pièces sont imprimées à la fin de la correspondance de Bossuet, n'eut pas de suite. Mais ce savant abbé rendit un hommage authentique à la bonne foi, à la sincérité, au savoir, à l'esprit conciliant et pacifique de son antagoniste. Gui Patin prétend que longtemps auparavant, Ferri était un des ministres gagnés par le cardinal de Richelieu pour réunir les deux religions, et qu'il touchait 500 écus de pension pour cela; mais Ancillon, qui avait été pendant vingt ans le collègue de Ferri, rejette cette assertion comme une calomnie. Outre les deux ouvrages dont on a parlé, nous avons encore de Ferri : I. *Scholastici orthodoxi specimen*, Gotstad (Genève), 1616, in-8°. L'objet de ce livre, qui eut de la vogue dans le temps, était de prouver que la doctrine des protestants sur la grâce avait été enseignée par beaucoup de scholastiques; II. *Le dernier désespoir de la tradition contre l'Écriture*; III. *Vindiciæ pro scholastico orthodoxo*, Leyde, 1630; IV. *Remarques d'histoire, sur le discours de la vie et de la mort de St. Livier, et le récit de ses miracles, nouvellement publiés par le sieur de Ramberviller*. La crainte de se faire une querelle fâcheuse avec cet auteur, l'obligea de garder l'anonyme; V. *Oraisons funèbres de Louis XIII et de la reine mère Anne d'Autriche*. Il a laissé en manuscrit des *Sermons* qui avaient eu un grand succès (1) et quatre volumes in-fol. de *Recherches sur l'Histoire de Metz*, où l'on trouve des choses curieuses et intéressantes. Il avait travaillé long-

(1) Selon D. Calmet, il y en avait douze cents sur la seule Epître de S. Paul aux Hébreux.

temps à l'*Histoire de la Réformation, dans la ville de Metz*, pour l'opposer à celle qu'avait donnée M. de Meurisse, évêque de Madaure, suffragant de Metz. Tous ces manuscrits se conservent dans sa famille. T—D.

FERRIER (S. VINCENT), naquit à Valence, en Espagne, d'une honnête et ancienne famille, le 23 janvier 1357. Dès ses premières années, Vincent fit présager les talents et les vertus qu'il devait faire éclater un jour, aussi ses parents ne négligèrent rien pour lui procurer une éducation qui pût réaliser de si belles espérances. A douze ans il commença ses études de philosophie, il entreprit ses cours, et on assure que, lorsqu'il eût atteint sa dix-septième année, on ne connaissait ni philosophe ni théologien dans les écoles de Valence, qui eût autant de réputation que lui. En 1374, il entra dans l'ordre de St.-Dominique, et en 1384, il fut reçu docteur en théologie à Lérida, où il fit connaître pour la première fois, son talent distingué pour la chaire. De retour à Valence, il y occupa pendant six ans la place de théologal dans la cathédrale. Le cardinal de Luna (*Voy.* BENOÎT, anti-pape), légat de Clément VII, en passant par cette ville, connaissant le mérite de Vincent, et ayant appris la grande réputation qu'il s'était déjà acquise, l'emmena en France, où il le retint plusieurs années. C'est pendant son séjour à Paris, que Vincent composa ses premiers ouvrages de piété, tels que son *Traité de l'Homme intérieur*, un autre sur l'*Oraison Dominicale*, et un troisième intitulé: *Consolations dans les tentations contre la Foi.* Croyant son ministère plus utile en Espagne, il prit congé du cardinal en 1393, et alla reprendre ses prédications dans le royaume de Valence; mais ce prélat ayant été élevé au pontificat l'année suivante
partie du clergé, sous le n
noît XIII, ordonna à Vince
le rejoindre à Avignon, où
confesseur et maître du sa
L'élection de ce pape avait
grand schisme dans l'égliss
en vain que Vincent Ferri
sieurs fois insinué à son
faire le sacrifice de ses pr
rêts pour l'union et la tran
peuples chrétiens. Fatigué
tumultueuse, et rebuté de l
du pape à ses pieuses exho
s'en sépara, malgré ses in
alla prêcher l'évangile en
en France, en Italie, en
en Ecosse et en Irlande. Sa
augmentant de jour en jou
monarques chrétiens se di
l'envi la satisfaction d'avoir
états un homme si célèbr
doctrine et par sa piété.
Bretagne, Jean V, lui envo
putation, pour le prier de
des missions dans ses provi
Vincent y accéda. L'évêque
clergé, le duc, la duchess
pagnés de tous les magist
qu'ils apprirent qu'il était à
de distance de Vannes, a
devant de lui et on le porta
phe dans la ville : telle était
la vénération qu'il inspirait
vaste érudition, une rare é
et le don de parler plusieur
il avait un bel organe, et
avec une clarté et une facilit
leuses. Quand il prêchait, so
églises, soit dans les places
ou les campagnes, l'émotion
sait était si grande, que le
ments de son auditoire le for
vent à s'interrompre. Rien n
résister à la ferveur de son
force, à l'énergie de ses di
avait une telle idée de sa

son influence sur les peu-
son retour en Espagne il fut
é par les états de Valence,
courir à la nomination d'un
r à la couronne d'Arragon.
artin étant mort, don Pèdre
, fils naturel de ce roi, le
Urgel, et l'infant don Ferdi-
Castille prétendaient à ce
Les droits légitimes de ce
taient encore appuyés par ses
ilitaires et ses vertus vraiment
). Vincent ne tarda pas à se
n sa faveur. S'étant rendu
d'Arragon, il harangue le
le persuade, l'entraîne, et
amune voix, don Ferdinand
mé souverain. Le schisme de
isant de plus en plus de fu-
ogrès, par l'obstination de
III, St. Vincent fut appelé
, au concile de Constance. Là,
nna entièrement les intérêts
tife : bientôt après, il assista
érence entre l'empereur et le
agon, et d'après l'édit de ce
il alla prêcher aux peuples
létacher de l'obéissance d'un
t l'ambition et l'opiniâtreté
long-temps troublé la paix
e. Sollicité de nouveau par le
etagne, Vincent était retourné
, mais à peine eut-il repris
ons, qu'il fut attaqué de sa
maladie, et il expira au mi-
egrets de la cour et des larmes
les, le 5 avril 1415, à l'âge
nte-deux ans. Calixte III le
mbre des saints, le 8 octobre
avait continué ses missions
l'espace de vingt-cinq ans,
du jeûne et des austérités de
. Presque tous les royaumes
pe voulurent l'entendre. Les
nations les moins polies, les hommes les plus corrompus, les infidèles les plus obstinés, ne pouvaient résister à la prédication de St. Vincent. Indépendamment de ses vertus chrétiennes, ses talents et ses rares qualités le rendirent l'homme le plus remarquable, le plus respecté de son siècle, et celui qui produisit le plus de bien. Partout où il alla il civilisa les mœurs, chassa le crime, et rendit les hommes meilleurs. Il a laissé plusieurs ouvrages : I. un petit *Traité de Logique*, qui fut son premier essai; II. un autre *sur le Schisme*, adressé à don Pierre III d'Arragon, en 1380 ; III. *de la Fin du Monde et de la Science de la Vie spirituelle ;* IV. *sur la Dignité ecclésiastique*; V. *des deux Avénements de l'Antechrist*; VI. *des Lettres à Benoît XIII et à trois rois d'Arragon*; VII. *une Explication de l'Oraison dominicale ;* VIII. *un volume de Sermons* (tous les autres Sermons qu'on lui attribuait, ont été reconnus apocryphes). Ces ouvrages ont été imprimés à Valence, 1491, 4 vol. in-fol. Sa vie, écrite par Ranzano, évêque de Lucera, lors de sa canonisation, est insérée dans le *Recueil des Bollandistes*. B—s.

FERRIER (Boniface), frère du précédent, général des Chartreux, naquit à Valence en Espagne, en 1355; il s'appliqua à l'étude du droit, prit le bonnet de docteur dans l'université de Lérida, et exerça la première magistrature de sa ville natale. Il se maria et eut onze enfants. Etant devenu veuf, et ayant perdu sept filles et deux fils, il résolut d'embrasser la vie monastique. Il fut confirmé dans ce pieux dessein par S. Vincent Ferrier, son frère. Boniface vendit son bien, et en distribua le prix aux pauvres, à l'exception d'une petite partie qu'il réserva pour mettre à l'abri

nand était fils de Jean I de Castille et fille de Pierre II d'Arragon, sœur de

du besoin deux fils qui lui restaient, et qui étaient encore en bas-âge. S'étant ainsi débarrassé du fardeau des affaires humaines, il entra chez les Chartreux, dans la maison de la Porte du Ciel, en 1396. Il était alors âgé de quarante-un ans. Il prit les ordres sacrés, et se livra tout entier à l'étude des saintes lettres, et à l'acquit de ses devoirs religieux. Il fut élu général de son ordre, en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, et il gouverna avec sagesse. L'église alors était déchirée par le schisme, et plusieurs papes se disputaient le souverain pontificat. L'ordre des Chartreux s'était ressenti de cette division, Urbain VI (Barthélemi de Prignano), non reconnu en France, ayant fait élire un général par les religieux de son obédience. Etienne de Sienne se trouvait revêtu de cette dignité en 1410. On lui proposa, ainsi qu'à Boniface, de se démettre, afin qu'on pût élire un général qui réunît l'ordre entier sous sa direction. Tous deux y consentirent. Boniface se retira dans la maison de la Porte du Ciel, dont il était prieur. Benoît XIII (Pierre de Luna), l'un des papes concurrents, avec lequel il était lié, l'en fit sortir et l'obligea de reprendre ses fonctions. Boniface assista même pour cet anti-pape au concile de Pise; mais Benoît ayant été sollicité vainement d'abdiquer le souverain pontificat, pour qu'on pût rendre la paix à l'église et rétablir l'unité, et s'obstinant à se regarder comme pape légitime, malgré le vœu et les décisions du concile de Constance, Boniface abandonna son parti et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417. Quelques-uns prolongent sa vie jusqu'en 1419. On a de lui : I. un *Traité* dans lequel il examine pourquoi peu de religieux de l'ordre des Chartreux ont été canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles qu'ils aient faits; II. une *traduction de la Bible*, en espagnol; III. un *Traité adressé à Boniface, religieux du même ordre*; IV. *De approbatione ordinis liber unus*. Enfin des *Sermons* et des *Lettres*. Il était grand zélateur de la discipline régulière. L—r.

FERRIER (Arnaud du), célèbre jurisconsulte, naquit à Toulouse, vers l'année 1508. Après avoir terminé ses premières études, il fut envoyé en Italie, pour suivre les cours des principales universités, et recevoir les leçons des savants hommes qui en faisaient alors l'ornement. Il fut reçu docteur en droit à Padoue, à l'âge de vingt-deux ans, avec une telle distinction, qu'à son retour à Toulouse les magistrats lui offrirent tout d'une voix la chaire de cette science, que la mort du titulaire venait de laisser vacante. La réputation de du Ferrier s'étendit bientôt par toute la France, et le cardinal de Tournon, qui s'était déclaré le protecteur de tous les hommes de mérite, lui fit obtenir une charge de conseiller au parlement. Quelques années après, Henri II le fit venir à Paris, le nomma président à la chambre des enquêtes, et lui donna d'autres marques de sa bienveillance. En 1553, du Ferrier prononça à la rentrée des chambres, une mercuriale, dans laquelle on crut apercevoir quelques allusions au supplice du malheureux Anne du Bourg; c'en fut assez pour le faire soupçonner de partager les opinions des protestants et occasionner sa disgrâce; mais elle ne fut pas de longue durée, puisqu'il fut député pour le roi au concile de Trente. Il y fit, en 1562, une harangue où il attaqua les prétentions de la cour de Rome avec une telle violence, que tout le clergé en fut consterné. Il fut obligé

ter le concile, à la demande
artie des prélats, et fut envoyé
e avec le titre d'ambassadeur,
outint la dignité en vendant une
de ses biens, attendu que les
tances malheureuses où se trou-
rance, empêchaient qu'on ne lui
on traitement. Brantôme rap-
ue du Ferrier, pendant son am-
à Venise, allait quelquefois
es leçons publiques de droit à
, et que le roi lui en témoigna
écontentement à son retour en
. Il est plus facile de croire que
nions de du Ferrier furent la
le cause de sa nouvelle disgrâce.
de Navarre, alors chef du parti
otestants, profita de cette cir-
nce pour l'appeler à sa cour, où
onna le titre de son chancelier.
moment, du Ferrier fit profes-
uverte de Calvinisme. Il mourut
is d'octobre 1585, à l'âge d'en-
soixante-dix-neuf ans, du cha-
e voir se prolonger les troubles
igue. C'était un homme très ins-
ayant conservé le goût de l'étude
dans sa vieillesse, puisqu'il
plus de soixante ans lorsqu'il
nça à apprendre les langues
ales, afin de pouvoir lire les
s-Ecritures dans les originaux.
it connu Fra-Paolo pendant son
à Venise, et on croit qu'il lui a
i des notes pour son *Histoire du
le de Trente*. Scévole de Sainte-
e a fait son éloge. Les *Mémoires
bassades* de du Ferrier forment
in-fol. On en conserve deux
plaires manuscrits à la biblio-
e impérielle. W—s.

RRIER (Auger), docteur en
cine, naquit en 1513, dans les
ons de Toulouse. Il avait accom-
l'étude de la médecine de celle
sciences mathématiques, pour
elles il avait un penchant décidé.
Il en possédait la connaissance à un haut degré, et s'adonnait particulièrement aux rêveries de l'astrologie judiciaire, fort en crédit de son temps. Il vint se fixer à Paris, et à la faveur d'un extérieur fort agréable, d'une politesse recherchée, d'une conversation spirituelle et persuasive, et enfin de ses talents dans l'astrologie, il fut bientôt admis dans la confiance et la familiarité des personnages les plus illustres. Le cardinal Bertrand, qui lui était attaché, le détermina à l'accompagner à Rome. Il ne tarda point à jouir dans cette ville de la même célébrité et de la même vogue qu'à Paris. De retour en France, il choisit Toulouse pour son séjour. Ferrier y exerçait paisiblement la médecine, lorsqu'il s'engagea dans une discussion polémique fort vive contre Jean Bodin, au sujet des *six Livres de la République*, dont ce dernier était auteur. La dispute prit un caractère acrimonieux, et Ferrier, âgé de soixante-quinze ans, composait une nouvelle attaque contre son adversaire lorsqu'il mourut, en 1588, d'une maladie inflammatoire dont la discussion dans laquelle il s'était engagé fut probablement la cause. On a de lui : I. *De diebus decretoriis secundùm Pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem*, Leyde, 1541, 1549, in-16; II. *Liber de Somniis*, Leyde, 1549, in-16, avec les Traités d'Hippocrate, de Galien et de Synesius sur les Insomnies; III. *De Pudendagrâ, hue Hispanicâ, libri duo*, Toulouse, 1553, in-12, plusieurs fois réimprimé; IV. *De radice chinæ liber, quo probatur diversam esse ab apio*, Toulouse, 1554, in-8°.; V. *Vera methodus medendi, duobus libris comprehensa. Castigationes medicinæ*, Toulouse, 1557, in-8°., Leyde, 1574, 1602, in-8°.; VI. *Avertisse-*

ment à Jean Bodin, sur le quatrième livre de sa République, Toulouse, 1580, in-8°., etc. F—R.

FERRIER (JÉRÉMIE), ministre protestant comme son père, professa la théologie dans l'académie de Nîmes; il était né dans cette ville après le milieu du 16e. siècle, et mourut à Paris le 26 septembre 1626, converti depuis treize ans à la religion romaine. Personne cependant ne s'en était plus montré l'antagoniste. Il avait soutenu dans une thèse publique que le pape était l'Antechrist, et cette proposition reproduite au synode national de Gap, y avait reçu par ses soins une sanction solennelle. Ces sottises théologigues se trouvaient malheureusement liées à des intérêts politiques, et plus un ministre avait d'influence dans son parti, plus la cour tâchait de l'intimider ou de le séduire. L'ambition de Ferrier ne résista pas aux offres dont on sut l'éblouir. Les premiers doutes sur sa fidélité s'élevèrent au synode de Saumur; celui de Privas crut avoir acquis des preuves certaines de sa défection, et l'excommunia. Ferrier en réclama alors ouvertement le prix : il fut nommé conseiller au présidial de Nîmes; mais son installation dans cette charge occasionna une émeute, et sans le secours des magistrats et du consistoire, c'était probablement fait de lui. Transplanté à Paris avec toute sa famille, il fit abjuration entre les mains du cardinal Duperron, et reconnut pour des blasphèmes, dans un ouvrage qu'il publia presque aussitôt, tout ce qu'il avait précédemment dit du pape. Cette rétractation et sa conversion, dont elle fut la suite, ne restèrent pas sans récompense : la ville de Nîmes eut ordre d'acheter les biens de Ferrier, et de lui payer une assez forte somme à titre d'indemnité. Estimé de Richelieu et de Louis XIII, il fut employé dans plusieu importantes, et surtout à de plume à laquelle les so dédaignent pas quelquefo cendre. La France, penda de la Valteline, avait fait a le traité de Compiègne, av landais. Les écrivains au cabinet de Madrid déclam cette union d'un prince avec un état protestant. Fe dit à ces diatribes par un titulé : *le Catholique d'ét cours politique des allian très chrétien, contre les des ennemis de son état*, 8°. Les Espagnols, dans qu'ils firent à ce livre, l de *scopæ Ferrieranæ*; resta pas moins estimé : il éditions en un an. Quoiqu publique de toute l'Europe tionné les principes, ce su pêcha pas, peu de temp fameux Jansénius, de repro son *Mars gallicus*, à l'oc traité de Louis XIII avec protestants d'Allemagne, plaintes que le livre de F victorieusement repoussées est plus extraordinaire, le du cardinal de Richelieu, d de premier ministre, Poti de Beauvais, osa exiger, po acte de son autorité, que dais, s'ils voulaient reste liance de la France, rentra le sein de l'église catholiq vrai que cette ineptie fit co prélat, et le gouvernemen fidèle aux maximes qu'il ava tenir par Ferrier, continua que les états peuvent suivre différents, et avoir cepend térêts communs, et s'unir p fendre. Baillet a regardé, s le *Catholique d'état* comm

idonyme de Sirmond : Jéré-
er en est très certainement
l était le père de l'épouse du
-criminel Tardieu, de cette
nt Boileau a fait un portrait
et qui, comme l'a dit Racine

buvetier emporté les serviettes,
de rentrer au logis les mains nettes,

on avarice attira, ainsi qu'à
t, une fin si funeste.

V. S. Y.

IER et non FERRIÈRE
né à Arles en 1652, avait à
evé ses études, qu'il perdit
il vint chez une de ses tantes
, et se fit bientôt remarquer
oût et ses dispositions pour
La sainte-inquisition épiu-
rs qu'il faisait courir en ma-
t faute de mieux s'attacha à

ur les mortels, est le souverain bien.

arut téméraire, hérétique,
x, mal sonnant, et conte-
propositions dangereuses.
ion papale fit informer con-
r, qui pour se soustraire à
uites, fut contraint de se re-
e territoire français, et passa
ve lès-Avignon. Cependant
t agir ses amis auprès du P.
is, dominicain, grand inqui-
r grâce spéciale, il obtint de
e amende-honorable, et ré-
, après quoi il reçut l'absolu-
l'affaire fut terminée. Cette
n ayant dégoûté Ferrier du
vignon, il vint à Paris, où
St.-Aignan le prit sous sa
, et lui confia l'éducation de
s. Son protecteur le fit, en
socier à l'académie d'Arles;
t aussi gouverneur de Char-
d'Orléans, surnommé le che-
Longueville (tué en 1688,
le siége de Philipsbourg); il était aimé et estimé du grand Condé, qui même le logea dans son hôtel. Il hérita en 1687 de la terre de la Martinière, près de Caudebec, dans laquelle il se retira, et mourut en 1721. On a de lui : I. *Préceptes galants*, Paris, Cl. Barbin, 1678, in-12. C'est un poëme composé de différentes parties, qui sont : le Ravissement des Sabines, la Fable de Bacchus et d'Ariane, la Fable d'Achille et de Deidamie, celles de Dédale, de Mars et de Vénus, et celle de Céphale et Procris. Il contient des conseils aux amants, et c'est tout ce qu'il a de commun avec le célèbre poëme d'Ovide. On trouve à la suite un *Sonnet sur la Mort de Turenne*, et deux autres pièces qui avaient déjà paru, dit l'auteur, « soit dans le *Mercure galant*, ou autre part. » II. *Anne de Bretagne, reine de France*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1678, imprimée en 1679, in-12; III. *Adraste*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1680, imprimée en 1681, in-12; IV. *Montézuma*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1702, non imprimée; V. *Histoire universelle de Trogue Pompée, réduite en abrégé, par Justin, traduction nouvelle, avec des remarques, par D. L. M.*, 1693, 2 vol. in-12. On croit que l'abbé G. Abeille y a eu part : les initiales D. L. M. signifient *De La Martinière*. Les rédacteurs du *Dictionnaire de la Provence* disent que *c'est le nom d'un fief qu'il avait* acheté *en Normandie*. Il en avait hérité, comme on l'a dit plus haut, et probablement du chef de sa mère, qui s'appelait Gabrielle de La Martinière. Les tragédies de Ferrier sont plus que médiocres; sa version de Justin avait fait oublier celles de Claude de Seyssel, et de Colombv; elle a été éclipsée à son tour par celle de l'abbé Paul. A. B—T.

FERRIÈRES (Claude de), docteur en droit de la Faculté de Paris, naquit en cette ville, en 1639. Il y enseigna d'abord la jurisprudence, dont il fut ensuite professeur à Reims. C'était un homme très laborieux : il fut le premier qui, dans les temps modernes, entreprit de traduire en français les livres du Droit romain. A l'exception cependant des *Institutes de Justinien*, qu'il traduisit en entier, il ne donna sous les titres de *Jurisprudence du Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, que des analyses de ces compilations. Paris, 1677, 6 volumes in-4°. On lui doit en outre : I. un *Commentaire sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12 ; II. *Nouvelle Institution Coutumière*, 1692, 2 vol. in-12, 1702, 3 vol. in-12. Ferrières n'était pas assez versé dans l'étude du Droit français, pour faire un pareil ouvrage. Celui de Loisel, sur le même sujet, quoique plus ancien, est bien préférable; III. *Cours et compilation de tous les Commentateurs sur la Coutume de Paris*, 1714, 4 vol. in-fol. On y trouve des observations de Le Camus, lieutenant-civil; IV. *Introduction à la Pratique*, ouvrage utile, où l'on trouvait une définition exacte des termes du Palais, d'abord en un seul volume in-12. Il s'accrut considérablement dans la suite; V. *la Science parfaite du Notaire*, 1684, in-4°. VI. *Traité des droits de patronage et de la présentation aux bénéfices*, Paris, 1686, in-4°.; VII. *les Œuvres de J. Bacquet, augmentés de questions, décisions, arrêts*, etc., Paris, Denys Thierry, 1688, in-fol. On ne peut nier que les ouvrages de Claude de Ferrières n'aient servi à répandre la connaissance du Droit : ils eurent beaucoup de cours, et quoiqu'il travaillât pour vivre, les libraires en tirèrent plus de profit que lui. Cla
rières mourut à Reims, le 1
à soixante-dix-sept ans.
sa prévention pour ses s
éloignèrent de lui la fortu
savoir et son esprit aura
procurer. — Claude-Jose
rières, son fils, suivit la
rière. Il ne fit presque que
ner ou augmenter les ouvr
père. Il mit en 7 vol. la tra
Institutes, que le dernier
qu'à deux. Il y a joint des
nant l'application du Droi
Droit romain, et une
Droit romain, formant le
Paris, 1760, in-12. Les
volumes avaient paru dè
ris, Warin (lat. et fr.). L'*I*
à la pratique devint entre
Dictionnaire de Droit, 1
2 vol. in-4°. Cet ouvrage p
mérite en augmentant
Boucher d'Argis y fit enco
tions, Paris, 2 vol. in-4°.
parfaite des Notaires fu
portée à deux volumes in
1761, avec les additions
Visme. M. Massé, notair
donné *le Nouveau parfa*
ou *la Science des Nota*
C.-J. de Ferrières, mise
nie avec les dispositions
vil, etc., 1805, 2 vol.
édition, 1813, 3 vol. in-
Joseph de Ferrières a été
faculté de droit de Paris.

FERRIERES (Charl
marquis de), membre de
constituante, naquit à Po
janvier 1741, servit dans
légers, se maria, et mourn
let 1804, au château de M
de Mirebeau, où il passa
tiers de l'année, pour se
goût pour l'étude. Il y
que plusieurs gentilshom

inrent l'engager à se ren-
mblée bailliagère de Sau-
ne tardai pas (dit-il
Mémoires pour servir à
de l'assemblée consti-
i démêler les intrigues qui
aient. Chaque corps, cha-
idu avait ses vues. Le par-
pérait s'accroître de tout
états-généraux ôteraient au
ante noblesse, secouer le
iel l'avait soumise le cardi-
chelieu ; les capitalistes et
rs voulaient assurer leur
t faire de la dette du roi
: de l'état. » Ce passage,
1 des ouvrages du mar-
rrières, nous ramène à
es écrits auquel il atta-
putation comme homme
Avant la convocation des
ux, il avait pub'ié en
in-12, *le Théisme*. Il y
la doctrine de Descartes,
nche et de Locke, et se
rticulièrement de faire voir
rvé aux nations dont les
le gouvernement ne sont
pport avec la religion éta-
res a vécu par goût dans la
y partageait son temps
e et la bienf isance. Sa fai-
i permit pas de se hasarder
des états-généraux ; mais
imer quelques-unes de ses
es ouvrages de Ferrières,
lupart imprimés à Châ-
sont : I. *le Théisme*, ou
sur la nature de l'homme
rapports avec les autres
ans l'ordre moral et dans
itique, 2 vol. in-12, 2e. édit.,
1 ; II. *les Vœux*, histoire
1 vol in-12 ; III. *Justine et*
précédé d'un Entretien
mmes, considérées dans
cial, 2 vol. in-12 ; IV.
De la Constitution qui convient aux
Français, 1789, in-8. ; V. *Plan de*
finances pour l'établissement d'une
caisse territoriale, 1790, in 8°. ; VI.
Opinion contre l'arrestation du roi
à Varennes, 1791, in-8°. ; VII.
Compte rendu à mes commettants,
1791, in-8°. ; VIII. *De l'état des*
lettres dans le Poitou, depuis l'an
300 de l'ère chrétienne jusqu'à l'an-
née 1789 ; suivi d'un *Discours sur*
le Goût ; de l'*Eloge historique du*
C. Brequigny ; de *Lydia, conte imité*
du grec de Parthénius de Nicée, an
VII, 1 vol. in-8°. ; IX. *Mémoires*
pour servir à l'histoire de l'assem-
blée constituante et de la révolution
de 1789, an VII, 3 vol. in-8°. Le
4e. vol. qui finit à la mort du roi,
est resté manuscrit entre les mains de
Mme. la marquise de la Messelière, fille
de l'auteur. Le marquis de Ferrières
s'attache dans cet ouvrage à raconter
les faits, à rendre compte des dis-
cussions, avec la plus grande impar-
tialité. Il y parvint tellement, que
chacun des deux partis qui régnaient
alors, le regardait comme du parti
opposé. Ce livre, instructif et cu-
rieux, est devenu très rare. Le mar-
quis de Ferrières a laissé plusieurs
manuscrits, entr'autres : *Lettre à V.*
D. M. sur l'origine du mal. Il avait,
à la sollicitation de l'abbé Raynal,
écrit sur cette question proposée par
l'académie de Lyon, *la Découverte*
de l'Amérique a-t-elle été utile ou
nuisible au genre humain ?

D—M—T.

FERRINI (Luc), religieux ser-
vite, né à Florence, dans le 16e. siècle,
fut l'éditeur des ouvrages laissés ma-
nuscrits par le P. Poccianti, son con-
frère, et en cela il ne rendit pas un
grand service à sa mémoire. Ce sont :
I. *Mich. Pocciantii Catalogus scrip-*
torum Florentinorum omnis generis,

[illegible] et incorrect ; 11. [illegible] *vite de sette Beati Fiorentini fundatori dell' ordine de' Servi, con un epilogo di tutte le chiese, monasteri, luoghi pii et campagnie della città di Firenze*, Florence, 1589, in-8°., Ferrini inséra dans ce volume deux morceaux de sa composition, l'un, *della nobiltà de' Fiorentini*, l'autre, *della religione de' Servi*. — FERRINI (Vincent), religieux dominicain, né dans le 16e. siècle, à Castel-Nuovo de Carfagnana, en Toscane, était vicaire-général de l'inquisition à Parme, en 1583. Il fut nommé, l'année suivante, supérieur des couvents de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, et se signala dans ces provinces par son talent pour la prédication et son zèle ardent pour la pureté de la foi. Le P. Ferrini était à Venise en 1596, et à cette époque il était déjà avancé en âge; mais on ne connaît pas la date de sa mort. On a de lui quelques livres ascétiques ; *Alfabeto spirituale ; Alfabeto esemplare* et la

s grands talents lui valurent le premier professeur de ces ni furent établies en 1749. ry a laissé quelques autres , et entre autres un Poëme louange de Mme. de Ten- Dissertation sur le projet de es eaux à la ville de Reims, dans cette ville chez Bar- Multeau en 1747, in-4°., plan gravé, paraît être de une pièce qui se fait lire rêt. J—B.

Y. *Voy.* Ferri.

EN (Axel, comte de), chal et sénateur de Suède, s la fin du dernier siècle, famille ancienne de Livo- trée en Suède depuis les Christine, de Charles X rles XI. Après avoir servi années en France, où il mu le grade de maréchal- il retourna en Suède, et gua par ses talents mili- politiques. Il commanda en e, et fut trois fois maréchal e, ou président du corps de se. Son influence éclata sur- ssemblée des états, qui eut 56, et pendant laquelle on le projet d'une révolution r de la cour. Le comte de rtait la parole dans la com- ommée pour juger les accu- ribunal prononça un arrêt isit à l'échafaud le comte de baron de Horn, le capi- e et plusieurs autres. Lors- tave III, secondé par la t par ses talents, entreprit de changer la forme du ment, le comte de Fersen, u'il ne pourrait lutter avec ntre le parti du peuple et e retira de la capitale. Peu après l'acceptation du nou- vel acte constitutionnel, il obtint une place dans le sénat. Mais le pouvoir de ce corps était affaibli, et les principes du gouvernement changeaient à mesure que le temps consolidait la révolution. Plusieurs sénateurs donnèrent leur démission, et le comte de Fersen fut de ce nombre ; mais il déploya de nouveau son activité politique en qualité de membre de la noblesse aux diètes de 1778 et de 1786, pendant lesquelles se forma un parti d'opposition. Ayant voulu prendre la même influence à l'assemblée de 1789, il fut mis aux arrêts avec plusieurs autres députés de la noblesse, à la suite d'une discussion très orageuse qui s'était élevée entre cet ordre et son président. Les délibérations prirent aussitôt une marche différente, et le monarque obtint de nouvelles prérogatives. La liberté ayant été rendue au comte de Fersen, il parut peu de jours après à la cour de Gustave, et fut témoin du triomphe de ce prince, avec ce calme et cet empire sur lui-même qui ne l'avaient jamais abandonné dans les circonstances les plus critiques. Il avait été redevable de ses succès dans les assemblées de la nation à son talent pour la parole et au caractère de désintéressement qu'il savait donner à son ambition. C—au.

FERSEN (Axel), fils du précédent, naquit à Stockholm vers l'année 1750. Après avoir fait ses études en Suède sous la direction de son père, il se rendit en France, où il devint colonel propriétaire du régiment royal suédois. Il fit ses campagnes en Amérique, et voyagea en Angleterre et en Italie. Lorsque la révolution de France eut éclaté, le comte de Fersen, qui était à Paris, se distingua par son dévoûment pour la famille royale. Il brava tous les obstacles pour faire parvenir des consolations

appe aux orages de la rev[illegible]ution en France, fut victime de la fermentation qui s'éleva à Stockholm en 1810 après la mort de Charles-Auguste d'Augustenbourg, élu peu auparavant prince royal. Le peuple, irrité contre lui par des factieux, l'assaillit à coups de pierres pendant le convoi funèbre du prince, et le fit expirer au milieu des traitements les plus barbares sur une place publique. (*Voy.* CHARLES AUGUSTE, tom. VIII, p. 198.) C—AU.

FERTÉ (HENRI DE *Sennectère*, plus connu sous le nom de maréchal DE LA), descendait d'une illustre maison d'Auvergne, connue depuis le 13e. siècle. Son père, lieutenant-général au gouvernement de Champagne, fut successivement honoré des ambassades d'Angleterre et de Rome, et obtint en récompense de ses services le titre de ministre d'état. Henri naquit à Paris en 1600. Destiné par sa naissance à suivre la carrière des armes, il eut à peine terminé ses

chef, le quartier qu'il oc-
forcé, ses troupes obligées
bas les armes, et lui-même
nier. Le prince de Condé,
t alors dans l'armée espa-
nt venu voir la Ferté, lui
irais bien mieux aimé que
marade eût été pris à votre
» puis cherchant à adoucir
mot pouvait avoir de dé-
pour la Ferté, il ajouta :
: pas que je le craigne en
ne; je vous appréhenderais
is que lui; mais je me ferais
ir de lui voir ressentir une
dont je le crois plus digne
is. » La Ferté fut racheté
: mille francs que le roi
même sur la caisse de ses
Il prit Montmédy en 1657,
: suivante Gravelines. Ce
dernière expédition. La
Pyrénées signée en 1659
i France le repos dont elle
in, et permit à la Ferté de
iquillement des honneurs
t obtenus. Il mourut le 27
e 1681 dans un âge avancé.
ut nier que la Ferté ne fût
il brave et expérimenté;
caractère violent, son or-
pportable et sa basse jalou-
Turenne, dont il mécon-
a supériorité, le faisaient
s propres officiers, et les
ent de rendre justice à ses
Il ne s'était pas fait aimer
dans son gouvernement, et
me avarice en avait été la
i rapporte qu'à son entrée
s juifs s'étant présentés pour
e leurs hommages, « je ne
, dit-il, voir ces maraud-
it eux qui ont fait mourir
tre. » Mais quand on lui eût
'ils lui apportaient un pré-
000 pistoles. « Ah ! faites-les
entrer, dit-il ; ils ne le connaissaient pas quand ils l'ont fait crucifier. » — Ferté (Henri-François, duc de la), fils du précédent, né en 1657, suivit Louis XIV à la conquête de Hollande en 1672, obtint peu après un régiment d'infanterie, et en 1674 le gouvernement des Trois-Evêchés sur la démission de son père. Il fut blessé au siége de Fribourg en 1677, commanda un corps de grenadiers au siége de Gand en 1678, fut nommé brigadier des armées du roi en 1684, et servit en cette qualité au siége de Luxembourg. Il fut fait ensuite maréchal-de-camp, fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie, reçut pour prix de ses services le titre de lieutenant-général en 1696, et mourut à Paris en 1703, à l'âge de quarante-six ans. — Ferté (Louis de la), frère du précédent, né en 1659, entra dans l'ordre des jésuites en 1677, et mourut à la Flèche en 1732, à l'âge de soixante-quatorze ans, laissant la réputation d'un homme de bien et d'un bon prédicateur. W—s.

FERTÉ-IMBAUT (le maréchal de la). *Voy.* Estampes.

FERTEL (Martin-Dominique), imprimeur à Saint-Omer, au commencement du 18e. siècle, approfondit la connaissance de son état. A cet effet, il parcourut différentes villes de France, de l'Italie et de la Flandre, pour connaître soit les procédés ou usages particuliers à chaque pays, soit les ouvrages qui traiteraient de son art. Le fruit de sa pratique, de ses voyages et de ses réflexions parut sous ce titre : *La Science-Pratique de l'Imprimerie, contenant des instructions faciles pour se perfectionner dans cet art*, etc., Saint-Omer, 1723, in-4°. Le changement dans les signes pour les signatures,

pas moins que ceux de Fournier, S. Jouard, Momoro et Bertrand-Quinquet. Claude-François Simon, imprimeur à Paris, né en 1717, avait projeté une nouvelle édition refondue de *la Science-Pratique de l'Imprimerie;* mais il est mort en 1767, avant d'avoir exécuté son entreprise. A. B—T.

FERVAQUES. *V.* CRILLON.

FERUS. *V.* WILD.

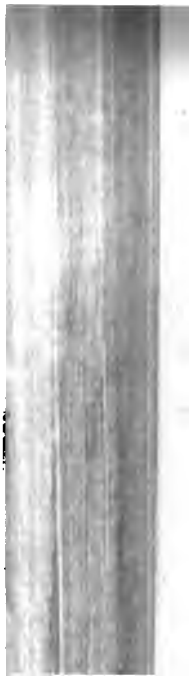
FERUS (George), jésuite, né à Teyn dans la Bohême en 1585, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et chargé d'enseigner les humanités, la rhétorique et la philosophie dans différents colléges. Il s'appliqua ensuite à la prédication, et occupa pendant vingt années les principales chaires de la Bohême avec un succès remarquable. Son zèle pour le maintien de la foi l'engagea à composer et à traduire en langue bohémienne plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque* de Sotwel

plus exaltée. Il périt l'an 1230 , dans le cours des massacres par les armées mogoles. On e qu'un soldat de ces hordes s ayant voulu le tuer, un autre osa et lui dit : « Laisse vivre eillard, je te donnerai mille s d'argent pour prix de son » Le mogol paraissant dis- l'épargner, Féryd-eddyn lui Garde-toi de me vendre à ce car tu trouveras des gens qui èteront plus cher. » A quelque de là, le mogol voulant en- tuer, une autre personne lui Ne tue pas cet homme, je t'en erai une sachée de paille. — s-moi, dit alors le vieux poète, 'est tout ce que je vaux. » Le des poésies de Féryd-eddyn, npris les pièces appelées *Mets*- ontient quarante mille vers. liste de quelques-uns de ses s, car il serait trop long de les r tous : I. *Pend - naméh de conseil*) : ce Traité de mo- pas moins de célébrité en que n'en ont parmi nous les s de la Rochefoucauld; M. J. H. en a publié le texte persan à s en 1809, in-12, sous ce *Pendehi attar*, *the Counsels* ; mais cette édition est extrê- fautive : l'éditeur a même mal le titre de l'ouvrage. M. Sil- le Sacy a publié dans le 2e. s *Mines de l'Orient* la tra- du *Pend-naméh*, et y a les notes. Le même savant se de faire réimprimer séparé- traduction, avec le texte en II. *Asrar-naméh* (*Livre des*); III. *Bulbul naméh* (*Livre ignol*); IV. *Teskeret elavlyá es Saints*); V. *Manthac al- Traité de morale*), etc. Tous ages sont écrits dans le style mystique et les principes des sofis. Telle était la sévérité de notre Cheïkh, en religion et en morale, qu'elle a mérité à ses discours la dénomination de *Fouet religieux*. « On peut dire » de lui, selon le biographe des poètes » persans, qu'il était abîmé dans » l'océan de la contemplation, et qu'il » plongeait dans les profondeurs de » l'intuition de la divinité. Les secrets » les plus divins de la spiritualité s'of- » fraient à découvert devant lui dans » sa cellule, comme des beautés en- » core vierges qui ôtent le voile dont » étaient couverts leurs attraits. » M. Silvestre de Sacy a placé en tête de sa traduction du *Pend-naméh*, la Vie de Féryd-eddyn, extraite de la *Biographie des poètes persans*, de Daulet Chah. J—N.

FESCH. *V.* FAESCH.

FESSARD (ETIENNE), graveur, né à Paris en 1714, fut élève de Jeaurat. Une manière facile, un dessin assez correct, mais sans grâce, un burin sec et d'une mauvaise couleur, forment le caractère de son talent. Fessard fut agréé à l'académie ; ses principaux ouvrages sont : la *Chapelle des Enfants-Trouvés*, d'après Natoire, en 16 planches ; les *Quatre Arts*, et *Jupiter et Antiope*, d'après Vanloo ; la *Fête flamande*, d'après Rubens, et l'*Empire de Flore*, d'après le Poussin : ces deux grands sujets d'après les tableaux du roi ; les *Fables* de La Fontaine (avec le texte gravé par Monthulay), 6 vol. in-8°., Paris, 1765-75. Le meilleur de ses ouvrages est sans contredit son estampe d'*Herminie cachée sous les armes de Clorinde*. Fessard est mort à Paris, en 1774. Saint-Aubin et Tilliard sont ses élèves. P—E.

FESTUS (POMPEIUS-SEXTUS). On n'a rien de bien précis sur l'époque où vivait ce philologue célèbre ; mais



[illegible], pourrait bien n'être autre chose que le *labarum*, longue lance tra versée d'un bâton, auquel était ap pendu un riche voile (*supparus* couleur de pourpre, et sur lequel un aigle était peinte ou tissue d'or; c cette espèce d'enseigne ou d'étendar marchait depuis long-temps devar les empereurs romains, lorsque Con tantin substitua la *croix* à l'aigle qui jusqu'alors y avait figuré. Festu abrégea le grand ouvrage de *Verriu Flaccus*, savant grammairien du si cle d'Auguste, *de verborum significa tione;* et fut, à son tour, abrégé p Paul Diacre, qui acheva de mutil l'ouvrage original. Si l'on en croit Jul Scaliger, Festus est de tous les gran mairiens celui qui a rendu le plus services à la langue latine. Son o vrage parut, pour la première foi imprimé à Milan, 1471, petit in-f Il fut successivement publié, vers milieu du 16e. siècle, par Alde M nuce, Maffëi, et enfin par le sava Antoine Augustin, avec des notes,

's la fin de sa vie, séjour uel il put méditer à loisir 'œuvre du Titien et de Paul nos plus célèbres colo- lquefois cependant, à force r la vigueur de ton, il lui tomber dans le noir. Féti, bauches, termina sa car- 524, à l'âge de trente-cinq s. Il a peu travaillé pour les l'on n'a guère de lui que ix de chevalet, dont le prix ut dans les ventes (1). Ses ont d'autant plus recher- ls sont devenus extrême- s. Cet artiste avait une sœur pas non plus sans talent einture; après la mort de elle se fit religieuse, et elle s tableaux de dévotion plu- sons conventuelles de Man-

F. P—T.

JEAN), né à Orléans en t un des professeurs érudits le commencement du sei- le, donnèrent à l'université la plus éclatante réputation. érite autant que par la pro- son compatriote, le secré- t Claude de l'Aubespine, rait épousé la tante, Jean at de François Ier., en 1518, erie de Milan, et depuis, la second président au parle- ouen. Sous ce titre il assista stice du 16 décembre 1527. les juges de l'amiral Chabot, rrêt du 23 mai 1541 pro- innocence. Jean Feu mou- novembre 1549. Son nom à cette épitaphe·

iis est hodie qui fait ignis heri.

d'Etienne Pasquier, l'épita-

quelques uns de ses ouvrages au Mu- , entr'autres ceux qui représentent *de Ste.-Catherine* et *la Méditation des vanités humaines*.

phe de Marchand et les éloges de Charles d'Argentré, son disciple, font plus d'honneur à Jean Feu que ses ouvrages, dont les différents traités réunis en un seul corps, sous le titre *Joannis Ignei opera*, furent imprimés à Lyon en 1509, 3 vol. in-fol.; la seconde édition, sous le même format et de la même ville, porte la date de 1607. P—D.

FEU (FRANÇOIS), curé de St.-Gervais à Paris, succéda en 1699 à un de ses oncles qui portait le même nom. Pendant plus de soixante ans qu'il a gouverné cette paroisse, il s'y est distingué par sa bienfaisance et la pureté de ses mœurs. Il distribua des charités immenses, et comme il ne laissait aucun bien, la fabrique de sa paroisse se chargea de la dépense de ses funérailles. On lui a élevé dans son église un mausolée, qui est aujourd'hui au Musée des monuments des Petits-Augustins. Ce respectable pasteur est mort à Paris, âgé de quatre-vingt-dix ans, le 3 avril 1761. B—D.

FEUARDENT (FRANÇOIS), cordelier fameux et *homme bien digne de son nom*, dit avec assez de raison le protestant Daillé, naquit à Coutances en décembre 1539 (1), et fit ses premières études à Bayeux. Quoiqu'il eût des droits à une riche succession, il y renonça, et préféra à une grande fortune la pauvreté de la règle de St. François. Ses supérieurs l'envoyèrent à Paris pour y achever ses études dans l'université; il y prit des grades, et reçut le bonnet de docteur le 15 mai 1576. On ne peut nier qu'il ne fut savant pour son temps; il se livra à la prédication et à la controverse,

(1) Moreri et Bayle placent la naissance de Feu-Ardent en 1541. D'après une lettre écrite le 28 novembre 1602, il mande à Antoine Possevin qu'au mois de décembre suivant il achèverait sa soixante-troisième année; ce qui rejette sa naissance à l'an 1539.

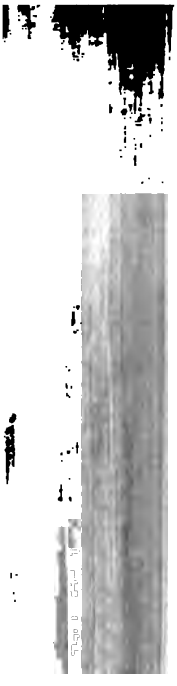
alors en vogue à cause des hérésies de Luther et de Calvin. D'un esprit ardent et emporté, Feuardent écrivit et prêcha contre les erreurs nouvelles avec un zèle souvent poussé jusqu'à la passion; il se fit ainsi un nom parmi les écrivains et les prédicateurs d'alors. Il ne paraîtra pas étonnant que les fureurs de la ligue aient plu à un esprit de cette trempe. Il se jeta à corps perdu dans ce parti, que son imagination ardente lui représentait comme une confédération sainte et comme la cause de la religion. Il devint un des plus fougueux ligueurs, prêcha contre Henri III et Henri IV, et se livra contre eux aux déclamations les plus virulentes; il n'épargnait pas même, dit Bayle, le chef de la ligue, lorsqu'il le croyait auteur de quelque chose qui pouvait nuire aux intérêts des rebelles. Ce grand zèle s'amortit pourtant avec l'âge : Feuardent se lassa de la guerre, et si l'on en croit les *Mémoires de l'Etoile*, il devint dans sa vieillesse *aussi ardent à la concorde qu'il l'avait été à la discorde*. Il avait occupé des places dans son ordre; en 1579 il était gardien du couvent de Bayeux. Il mourut à Paris le 1er. janvier 1610, et fut enterré au milieu du chœur des Cordeliers où l'on voyait son épitaphe. Il avait attaqué plusieurs fois les calvinistes avec avantage, trop souvent sans doute avec des turlupinades et d'assez mauvaises plaisanteries; mais c'était le goût du temps, dont tous ses écrits portent l'empreinte; plus souvent encore avec des injures que ses adversaires lui rendirent bien. Voici les principaux ouvrages qu'il a publiés. I. *B. Hildephonsi archiep. Toletani De Virginitate Mariæ liber, manuscripti cujusdam veteris codicis collatione emendatus*, etc., Paris, 1576, in-8vo., avec une longue préface contre les hérétiques du temps

Irenæi Lugdunensis epi
sûs Valentini et similiu
rum hæreses libri qui
1576, in-fol. Feuarden
l'ouvrage de saint Irénée
cien manuscrit, l'augm
chapitres trouvés dans c
la fin du 8e. livre; il y a
tes dont plusieurs sont
qui sont beaucoup trop
Dans une de ces notes i
grossière que le jésuite S
vrit et ne manqua pas de
ardent avait cité en fa
maculée conception, con
St. Cyrille d'Alexandrie
qui paraissait décisif : i
ment ce passage apparte
Clichtove, lequel avait v
une lacune qui se trouva
Irénée. Feuardent n'était
à demeurer en reste; il a
dans les ouvrages du jésu
erreurs de date, toutes
tudes de citations qu'il
trer, et il eut grand soi
blier. Outre l'édition de Co
meilleure que la première,
contient les passages grec
vent dans saint Epiphan
anciens auteurs, cet ou
réimprimé plusieurs autr
Michaelis Pselli dialogu
seu operatione dæmonum
à Petro Morello, Paris,
8vo. Il y a une préface de
où il compare les hérétiq
temps aux démons et au
IV. *Appendix ad libros*
Castro, contrà hæreses
bros distributa, Paris, 1
Feuardent y réfute les
omises par l'auteur, ou né
mort. V. *Divins opuscule*
cices spirituels de sain
avec un sermon de sa

lrie, de l'issue et sortie de corps humain; plus une ux questions d'un calvi- hant la virginité de la Dieu, Paris, 1579. VI. *rientalis ecclesiæ de præ- tri sæculi hæreticorum ts..... post editionem pri- enter recognita et à men- a, etiam notis marginum per Fr. Feuardentium, um*, Paris, 1584. VII. *première des dialogues sont examinées et confu- soixante-quatorze erreurs istes*, Paris, 1585, in-8°. , après avoir composé cet n français, le mit en latin. *nde semaine des dialogues entre un docteur catholi- ministre calviniste, sont ent examinées et confutées ent soixante-cinq erreurs iques*, Paris, 1598, in-8°. *machia calvinistica sede- profligata, quibus mille et mi hujus sectæ novissimæ diligenter excutiuntur et ir*, Paris, 1604, in-4°. On emarquer que les erreurs se t sous la plume de Feuar- nesure et à proportion qu'il ne et les réfute. X. *Entre- s ministrales, c'est-à-dire, tions, injures, condamna- exécrations mutuelles des et prédicants de ce siècle*, n, 1601, Paris, 1604, édi- entée de moitié. XI. *Biblia m glossâ ordinariâ..... et Nicolai Lyrani*, etc., *per rdentium, Joannem Da- t Jacobum de Cuilly doc- risienses*, Paris, 1590, 6 . XII. *Histoire de la fonda- l'église et de l'abbaye de el au péril de la mer, et des miracles, reliques et indulgences données en icelle*, Coutances, 1604, in-12. Cette histoire du Mont Saint-Michel a été traduite en italien, Naples, 1612. Outre ces ouvrages Feuardent a donné des *Commentaires* sur Ruth, Esther, Jonas; sur l'épître de saint Paul à Philemon, sur celles de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jude. Il a fait des *Notes* sur le Traité d'Arnobe le jeune, touchant l'accord de la grâce et du libre arbitre; il a composé des discours, des homélies et des sermons. Ceux qui seraient curieux de connaître plus en détail ses ouvrages, en trouveront dans le P. Niceron (tom. 39) une liste qui prouve qu'il n'était pas moins écrivain laborieux que zélé et ardent controversiste. L—y.

FEUDRIX. *Voy.* Bréquigny.

FEUERLEIN (George-Christophe), né à Nuremberg, le 15 juillet 1694, eut d'abord l'intention de parcourir, comme son père Jean Conrad, la carrière ecclésiastique. Il étudia en conséquence aux universités de Iéna et d'Altdorf, et fut reçu à cette dernière, en 1717, maître ès-arts et en philosophie. Les deux thèses qu'il soutint pour obtenir ce double titre, sont estimées : I. *De abusione abstractionis metaphysicæ in doctrinâ morum;* II. *De amore Dei puro et perfecto, subtili nimis mysticorum commento.* Libre, par la mort de son père, de suivre son penchant, Feuerlein abandonna la théologie pour se livrer à la médecine, dont il étudia les diverses branches à l'université de Halle. Il se montra constamment un des plus zélés disciples de Frédéric Hofmann, et parfaitement imbu de la doctrine de ce savant professeur, il fut promu, en 1722, au doctorat, après avoir disserté : *De situ erecto in morbis periculosis valdè noxio.* Feuerlein alla



voyons chaque jour de nombreux exemples. En effet, on a lieu d'être surpris que ce médecin, dont l'éducation avait été très soignée, et qui n cessa de vivre que le 25 mai 1756 se soit borné à publier des Mémoire peu importants sur les eaux d'Heilsbronn. Il avait cependant tracé e outre l'histoire de sa vie, dont Junkheim a profité dans l'Oraison funèbr de Feuerlein, qu'il fut chargé de prononcer. C.

FEUERLEIN (Jacques-Guillaume), frère du précédent, professeur de philosophie et de langues orientales à Altdorf, et premier professeu de théologie à Göttingue, depuis 1737; né à Nuremberg en 1689, et mort l 10 mai 1766, a composé beaucoup d'ouvrages, presque tous en latin, mais dont la plupart ne sont que des dissertations, programmes et autres pièces académiques. Meusel en donne le catalogue, au nombre de 106, sans compter les préfaces qu'il a jointes aux ouvrages dont il s'est rendu éditeur,

:n, où il mourut d'apoplexie, 1718. Il a laissé un grand le *Sermons* et autres ouvra- ›giques en allemand. — Son édéric FEUERLIN, né à Nu- , le 10 janvier 1664, y fut i nouvel hôpital de St.-Es- y mourut le 14 décembre n connaît de lui une dis- curieuse : *De strenis Ro-* a, Altdorf, 1687, in4°.; fig. - Jacques FEUERLEIN, leur é en 1670, suivit la même et mourut le 30 mai 1716. lui trois dissertations acadé- n latin. — Leur père Conrad IN, pasteur et bibliothécaire berg, où il mourut le 29 mai ait né en 1629 à Schwobach, onie. Il a aussi laissé, en alle- eaucoup de Sermons et dis- ologiques. C'est lui qui avait cé à former la curieuse collec- livres symboliques, que son Jacq. Guillaume porta jus- ille volumes. — Conrad-Fré- UERLEIN, fils de Frédéric, né , se consacra de même au mi- astoral, enseigna les langues s à Nuremberg, et y mourut p de sang, le 22 août 1742, publié que quatre Sermons ou funèbres, en allemand. Son *De Noribergâ Orientali, seu tis noribergensium in philo- orientalem et linguam cum- hebræam*, ne parut qu'en Schwobach, in-4°. — Son n-Conrad FEUERLIN (dit *le* , qui en fut l'éditeur, naquit nberg, en 1725. Il s'adonna isprudence, et fut revêtu de s emplois de magistrature dans :, où il mourut le 28 janvier On peut voir dans Meusel la ouvrages dont il est auteur ur ; nous indiquerons seule- ment : I. *Dissertatio de Hadriani imperatoris eruditione*, Altorf, 1743, in-4°.; II. *Catalogus dissertationum et tractatuum reformationem noricam illustrantium*, ibid., 1755, in-8°.; III. *Catalogus candidatorum juris et dissertationum juridicarum inauguralium academiæ Altorfinæ ab anno* 1624, Schwobach, 1762, in-4°. Il a donné des preuves d'une érudition aussi étendue que variée, dans le catalogue raisonné de sa bibliothèque, contenant plus de dix-huit mille volumes, et dans laquelle on admirait surtout un recueil de dissertations académiques, formant plus de mille gros volumes, et dont il connaissait parfaitement le détail; il a fait paraître ce catalogue sous le titre de *Supellex litteraria*, Nuremberg, 1768 et 1779, 2 vol. in-8°. La première partie, composée de 5482 articles (compris 33 manuscrits), est classée par formats, et suivant l'ordre alphabétique. Plusieurs anonymes ou pseudonymes y sont dévoilés, et les bibliographes qui ont parlé de chaque article y sont le plus souvent cités. La valeur estimative de chaque livre y est indiquée, en florins et creutzers, Feuerlein ayant jugé cette précaution nécessaire pour empêcher ses héritiers d'être lésés, si les circonstances les forçaient jamais à vendre en détail une collection qu'il avait mis vingt années à former. Il se rappelait avec regret que pendant qu'il étudiait dans les universités étrangères, ses curateurs avaient vendu à vil prix la plus grande partie de la belle bibliothèque que son père lui avait laissée. Un autre but qu'il annonce dans la publication de ce curieux catalogue, est de faciliter les travaux d'érudition, ne refusant point de prêter *amicis et fautoribus*, moyennant un simple reçu, les livres qui lui seront demandés, à l'exception

d'Aubusson (1). Il commença à porter les armes en 1651, et reçut trois blessures à la bataille de Rhétel. En 1653 il se trouva comme mestre-de-camp au siège de Mouzon où Louis XIV était en personne; en 1654 à l'attaque des lignes d'Arras où il entra des premiers dans les retranchemens des Espagnols commandés par Fuensaldagne et le grand Condé. L'année suivante, il assista au siége de Landrecies, fut blessé à la tête et fait prisonnier. La paix des Pyrénées lui permit d'aller chercher hors de sa patrie des occasions de se signaler. Il se joignit aux six mille Français qui, de l'aveu tacite de Louis XIV, et sous les or-

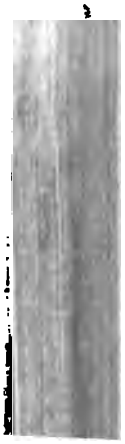
(1) Dans les lettres patentes du duc de la Feuillade, Louis XIV a reconnu que la Feuillade avait pour ancêtre Ebon d'Aubusson, *qui signa à la donation de Pepin-le-Bref, père de Charlemagne* (en 750) Le diplôme de cette donation est imprimé dans la *Gallia Christiana*, et signé par Ebon, prince d'Aubusson, titre que l'on n'accordait alors qu'aux maisons souveraines. Charlemagne confirma, cinquante-trois ans après, cette même donation, et dans ce second diplome, le prince Turpion d'Aubusson est nommé avant le grand P. latin. Aussi la Feuillade prétendait que ses ancêtres Ebon et Turpion ayant été qualifiés

né, vacant par la mort du duc
ignières, et, en 1688, l'ordre
t-Esprit. Il mourut dans la
18 au 19 septembre 1691.
sujets ont été comblés de
grâces par leur souverain;
ucun n'a porté plus loin la
issance et l'enthousiasme que
fit le duc de la Feuillade.
ssures dont il était couvert
t qu'il avait plus d'une fois
son sang au pied de l'i-
'il encensait, et le culte qu'il
à un maître tel que Louis XIV
dement digne d'un aussi grand
et d'un aussi fidèle sujet. Le
la Feuillade acheta l'hôtel de
re, une des plus magnifiques
de Paris, et il le fit abattre
ormer la place des Victoires,
u de laquelle il eleva, à ses
ne statue pédestre du monar-
bronze doré, avec cette ins-
: *Viro immortali.* Le duc de
mon en appelle la dédicace
. Outre la figure du roi et
la Victoire qui lui plaçait sur
ne couronne de laurier, ce
nt, le plus imposant de tous
l'on voyait à Paris, offrait en-
tre bas-reliefs et quatre es-
nchaînés, de proportion co-
les esclaves sont aujourd'hui
alides, et les bas-reliefs au
des Monuments français; le
été détruit en 1793 : une des
aboutit à cette place porte le
la Feuillade. Voltaire a dit :
accusé Louis XIV d'un or-
insupportable, parce que la
de cette statue est entourée
aves enchaînés; mais ce n'est
lui qui la fit ériger, ni celle
voit à la place Vendôme.
de la place des Victoires est
nument de la grandeur d'ame
la reconnaissance du premier
» maréchal duc de la Feuillade pour
» son souverain. Il dépensa cinq cent
» mille livres, qui font près d'un mil-
» lion aujourd'hui, et y en ajouta
» autant pour rendre la place ré-
» gulière. Il paraît qu'on a eu éga-
» lement tort d'imputer à Louis XIV
» le faste de cette statue, et de ne
» voir que de la vanité et de la
» flatterie dans la magnanimité du
» maréchal. » Le trait qu'on va lire prouve comment celui qui érigea la place des Victoires et la statue de Louis XIV savait flatter son maître. Le duc de la Feuillade, qui n'ignorait point que le faible de ce prince était d'être aimé pour lui-même, vint en poste à Versailles, à franc-étrier, pendant un court armistice; il monta chez le roi, et lui dit : « Sire, il y en
» a qui viennent voir leurs femmes,
» leurs pères, leurs fils, d'autres
» leurs maîtresses; moi je suis venu
» pour voir votre majesté, et je re-
» pars à l'instant », et pour que Louis XIV n'en doutât pas, il ajouta : « Je
» supplie votre majesté de vouloir bien
» faire agréer mes très humbles hom-
» mages à M. le dauphin. » La Feuillade remonta à cheval et partit. — Son fils (Louis), duc de la Feuillade, né en 1673, fut aussi fait maréchal de France, en 1724. C'était un des plus brillants seigneurs de la cour. Il épousa la fille du ministre Chamillart, ce qui lui fit donner le commandement de l'armée d'Italie. Plein de vivacité et de courage, il se flatta de prendre le duc de Savoie dans sa capitale, mais bien moins habile que présomptueux il commit la faute inexcusable de refuser pour la conduite de ce siége important les services de Vauban, et de répondre à ce grand homme : « Nous la prendrons à la Cohorn. » Le duc de Savoie s'échappa de la place avec un corps de cavalerie. La

la Feuillade mourut le 28 janvier 1725, sans laisser de postérité. S—r.

FEUILLÉE (Louis), religieux de l'ordre des Minimes, s'est rendu célèbre comme astronome et botaniste. Il naquit à Mane, près de Forcalquier en 1660, et montra de bonne heure des dispositions pour les mathématiques, et notamment pour l'astronomie. Il consacrait, à l'étude de ces sciences, tout le temps qui lui restait après avoir rempli les devoirs de son état, et faisait des progrès qui lui inspirèrent le désir de mettre en pratique les connaissances qu'il avait acquises. Il pensa qu'il n'en pouvait faire un meilleur usage qu'en les employant à perfectionner la géographie et l'hydrographie. L'occasion qu'il cherchait de mettre ce dessein à exécution, se présenta de la manière la plus honorable pour lui. Ses travaux l'avaient mis en relation avec les membres de l'académie des sciences. Il reçut un ordre du roi pour aller au Levant déterminer la position de plusieurs villes et

sée. Il partit encore une fois de Marseille, ce fut le 14 décembre 1707; les vents contraires retinrent le navire dans la Méditerranée; on fut obligé de relâcher dans plusieurs ports: Feuillée mit ces contrariétés à profit en faisant des observations astronomiques dans tous les lieux où l'on était forcé de se réfugier. Enfin on arriva à Ténériffe le 24 mai 1708, le 14 août à Buenos-Ayres, et le 20 décembre on eut connaissance de la terre des Etats. On porta très loin dans le sud du cap de Horn, et quoique l'on fût alors au milieu de l'été de ce pays, Feuillée souffrit assez fréquemment de la rigueur du froid. Le 20 janvier 1709, il attérit à la Conception, port du Chili, où un accueil plein de bienveillance le dédommagea de toutes les fatigues de la traversée. Feuillée visita successivement, et même à des reprises différentes, les ports les plus remarquables de la côte jusqu'au Callao. Il séjourna à Lima depuis le mois d'avril 1709, jusqu'en janvier 1710. Il remarque que cette capitale du Pérou est très peu favorable aux observations astronomiques, parce que l'on y voit rarement le soleil, tandis qu'à la Conception le ciel est très clair, et serein durant tout l'été. Après avoir déterminé la position, et levé les plans de tous les ports où il était entré, avoir recueilli les plantes et décrit les animaux, il quitta la Conception le 8 février 1711. On fit route au sud, jusqu'au-delà du 59°. parallèle, et le 9 avril on alla faire de l'eau à l'île de Fernand de Noronha, dont Feuillée donne la description. Le 15 mai, le navire mouilla devant St.-Pierre de la Martinique, et le 27 août dans la rade de Brest. Louis XIV, pour reconnaître les services de Feuillée, lui accorda une pension, et ce qui sans doute fut plus agréable à un homme si studieux il fit bâtir pour lui un observatoire à Marseille. Feuillée continua sa carrière laborieuse, et envoya fréquemment des Mémoires à l'académie des sciences, dont il était correspondant. Consumé par les fatigues, il mourut en 1732. On a de lui: I. *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de* 1707 *à* 1712, Paris, 1714, 2 vol. in-4°.; II. *Suite du Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, et dans un autre voyage fait à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique,* Paris, 1725, in-4°. Ces deux ouvrages, ornés de cartes, et d'un grand nombre de planches, ne sont pas écrits avec beaucoup d'agrément; mais ils contiennent un fond d'instruction solide sur tous les objets qui y sont traités. On y trouve aussi d'autres particularités intéressantes. Il est assez singulier que l'auteur termine son second volume du Journal au milieu de son séjour à Ylo sur la côte du Pérou, et qu'il renvoie la suite de son récit à l'ouvrage qu'il annonce devoir publier plus tard. On voit par le titre, que la relation de son premier voyage ne vient qu'après celle du second. Quoique les astronomes pensent que plusieurs des observations faites par Feuillée eussent pu être plus précises, on peut dire avec vérité que c'est un des voyageurs qui a le plus contribué à l'avancement de l'astronomie, de la géographie, et même des différentes parties de l'histoire naturelle. Il avait l'enthousiasme des sciences. Les veilles, les fatigues, les périls de tout genre, les dangers de la navigation, tout cela disparaissait à ses yeux, pourvu que ses travaux



qui annonce un ressentiment profond. Frezier ne se tint pas pour battu, et lui répondit vertement. (*V.* Frezier.) Le journal de Feuillée, et sa suite, sont terminés par une sorte d'ouvrage séparé, intitulé : *Histoire des plantes médicinales qui sont les plus d'usage aux royaumes du Pérou et du Chili, composée sur les lieux, par l'ordre du roi, en* 1709, 1710 *et* 1711. Ces descriptions des plantes sont faites avec l'exactitude que comportait l'état de la botanique à cette époque, et leurs vertus médicales sont exposées d'après l'usage que l'on en fait dans les cantons où elles croissent. Les figures de ces plantes, dont la plupart étaient nouvelles, sont dessinées avec délicatesse et avec assez d'exactitude, car leur inspection fait aisément reconnaître celles que l'on a aujourd'hui l'habitude de voir dans les jardins, et que Feuillée désigne par des noms différents de ceux que les botanistes leur ont ensuite donnés. On distingue entre autres le *fuchsia* et le *datura grandi-*

cateur qu'il lui échappait des sanglots, et qu'il répandit un torrent de larmes; il résolut de changer de vie, et s'adressa à celui-là même dont les paroles avaient eu tant de pouvoir sur son esprit. Ce sage directeur lui fit lire le Nouveau-Testament, lui enseigna l'humilité, la pénitence et la prière. Sa conduite devint aussi édifiante qu'elle avait été dissipée, et il mourut saintement dans un âge peu avancé. Feuillet a écrit l'histoire de cette conversion, imprimée pour la première fois en 1712, un volume in-12. Dans ce volume, qui a été fort répandu, et qui offre une lecture très édifiante, se trouvent plusieurs lettres de Feuillet, et à la suite du volume une *Harangue* du même à la reine d'Espagne, lorsque cette princesse partit pour aller joindre le roi, nouvellement devenu son époux : enfin une *Lettre* au duc d'Orléans. Le livre a eu plusieurs autres éditions, dans lesquelles on a inséré le Sermon de la *fausse Pénitence*, qui avait converti Chanteau. Feuillet mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de soixante-onze ans. Son corps fut porté au cimetière de St.-Cloud, et son portrait fut gravé par Edelink. C'est de cet homme apostolique que Boileau a dit :

Et laissez à Feuillet réformer l'univers.

Outre l'Histoire de la conversion de M. de Chanteau, l'on a de Feuillet des *Lettres* et une *Oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*. L—Y.

FEUILLIE, ou *Feulie*, acteur comique, débuta le 8 mai 1764 à la Comédie française, n'ayant encore joué sur aucun théâtre public. Il obtint de nombreux applaudissements, et fut reçu en 1766. Des amis indiscrets lui attirèrent d'abord quelques désagréments, en voulant trop tôt le comparer au célèbre Préville, qui était alors dans toute la force de l'âge et du talent, et dont le public était idolâtre; mais Feuillie eut le bon esprit de ne point se prévaloir des louanges exagérées, et de mettre à profit toutes les critiques. Sans chercher à imiter Préville qu'il doublait, et dont il se montra constamment l'ami, il parvint à obtenir presque autant de succès que ce grand acteur dans un certain nombre de rôles, et on le comptait déjà au nombre des premiers sujets de la Comédie française, lorsqu'il mourut de la petite-vérole le 18 octobre 1774. Il avait beaucoup d'esprit et d'instruction, et son jeu, brillant de gaîté, était toujours franc et naturel. Ce qui le distinguait surtout des autres comédiens, c'est qu'il ambitionnait uniquement le suffrage des connaisseurs, et qu'il ne se permettait jamais de provoquer le rire par des moyens que le bon goût aurait désavoués. Il appelait cela *jouer en conscience*. Feuillie avait d'ailleurs toutes les qualités physiques qui conviennent aux valets de comédie, la physionomie mobile et expressive, la taille agréable et dégagée, de l'agilité et de la souplesse. On attribua dans le temps sa mort prématurée à une nouvelle méthode essayée par les médecins pour le traitement de la petite-vérole. F. P—T.

FEUQUIÈRE (MANASSÈS DE PAS, marquis DE), naquit à Saumur le 1er. juin 1590, de l'une des plus anciennes maisons du comté d'Artois. Deux de ses oncles avaient péri au service de Henri IV, l'un devant Paris et l'autre au siége de Dourlens. Son père, François de Pas, premier chambellan du même prince, fut tué à la bataille d'Ivri.

Lorsqu'on annonça sa mort au roi, il s'écria : « Ventre-saint-gris, j'en » suis fâché, la race en est bonne : » n'y en a-t-il plus? » — La veuve est grosse, lui répondit-on : — « Hé » bien! je donne au ventre la même » pension qu'au père. » Manassès de Feuquière jouit de ce bienfait toute sa vie, et il y acquit de nouveaux titres par de nombreux services. Il prit le mousquet à l'âge de treize ans, et parvint jeune encore au grade de capitaine. Il fut aide-de-camp lorsqu'il n'y en avait encore que deux dans tout le royaume, fit huit campagnes comme maréchal-de-camp, devint lieutenant-général, et se signala dans toutes les occasions par son courage et son habileté. Ce fut lui qui au siége de la Rochelle conduisit l'intelligence par laquelle on devait se rendre maître de la place. Fait prisonnier au moment où il reconnaissait l'endroit par lequel les troupes du roi devaient entrer, il ne put obtenir d'être rendu à son souverain, quelque considérables que fussent les offres que celui-ci fit pour sa rançon. Les rebelles se flattèrent qu'on n'oserait attenter à la vie d'aucun de leur parti tant qu'un prisonnier de cette importance serait dans leurs mains. Sa captivité dura neuf mois; mais il ne laissa pas pendant ce temps d'être utile au roi, puisqu'il contribua beaucoup à la reddition de la place par le moyen de la dame de Navailles, belle-mère de sa femme. Nommé ambassadeur en Allemagne aussitôt après la mort de Gustave Adolphe, il réussit à relever le courage des Suédois et des princes de la ligue protestante abattu par les succès de la maison d'Autriche, et il forma avec eux une alliance qui fut très utile à la France. Il conclut aussi avec Wallenstein un traité qui aurait eu les plus heureux résultats sans la mort de cet homme célèbre. (*V.* Wallenstein). Pourvu en 1631 des lieutenances générales de Metz et de Toul, il céda le gouvernement de cette dernière ville à son neveu de Rozières, et fut nommé en 1636 lieutenant-général de la province et ville de Verdun. La guerre s'étant allumée avec l'Autriche en 1637, il commanda conjointement avec le duc de Saxe-Weimar une armée d'allemands qu'il avait levée lui-même pour la plus grande partie. Cette campagne fut si pénible qu'il tomba malade par suite des fatigues qu'il y éprouva. Ce fut dans cette occasion que la confiance de Louis XIII en ses avis éclata de la manière la plus honorable. Ce prince faisait tenir conseil dans la chambre du malade, et l'on vit souvent à la ruelle de son lit les ministres et les généraux d'armée. Dès qu'il fut rétabli on le chargea d'une opération très difficile, et où il devait avoir besoin d'autant de courage que de résignation; ce fut le siége de Thionville, dont il commença l'investissement le 28 juin 1639, n'ayant qu'un corps de 8000 hommes. Le général de l'empereur, Piccolomini, instruit de cet état de faiblesse, marcha aussitôt contre lui avec 14000 hommes. Feuquière ayant été informé de cette marche, assembla un conseil de guerre. Il pouvait encore se retirer sur Metz; mais ce ne fut point l'avis de son lieutenant, et le roi lui avait ordonné de tenir. Il ne lui resta donc plus qu'à attendre l'ennemi. On se battit deux fois dans la même journée (7 juillet), et deux fois le marquis de Feuquière, abandonné de sa cavalerie, chargea lui-même les impériaux à la tête de quelques braves. Après six heures de combat il eut le bras cassé d'un coup de feu; et ne voulant pas

même alors cesser de donner ses ordres, il refusa de se faire panser, et perdit beaucoup de sang jusqu'à ce qu'étant tombé en défaillance il fut enveloppé et conduit prisonnier dans la place. Malgré les malheurs de cette journée, Louis XIII conserva une grande estime pour le marquis de Feuquière, et il fit aux ennemis des offres considérables pour sa rançon. Ceux-ci manquèrent plusieurs fois à leurs promesses. Neuf mois s'écoulèrent pendant ces négociations, et dans le moment où un traité venait d'être signé, lorsque déjà un général avait été rendu par échange, et qu'il ne restait plus à la famille de Feuquière qu'à payer 18000 écus pour sa rançon, il expira à Thionville le 14 mars 1640, le même jour et cinquante ans après la mort de son père. Les ennemis que ce général avait à la cour n'avaient pas peu contribué à son revers, en éloignant de son armée les secours qui lui avaient été promis; ils s'efforcèrent de le calomnier lorsqu'il eut succombé; mais le roi dit à ses enfants : « Mandez à » votre père que je suis content de » sa conduite, et qu'il a fait tout ce » que pouvait un homme d'honneur.» Passant ensuite un jour près de sa maison, et la voyant en très mauvais état, ce prince dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Ce pauvre » Feuquière songeait plus à faire la » guerre qu'à accommoder sa mai» son. » On a de lui : *Lettres et négociations du marquis de Feuquière, ambassadeur du roi en Allemagne en* 1633 *et* 1634, Amsterdam (Paris), 1753, in-12, 3 vol. Cet ouvrage appartient bien plus à l'histoire du règne de Louis XIII qu'à l'histoire particulière du marquis de Feuquière. On y trouve développées quelques parties du plan de Richelieu contre la puissance de l'Autriche, et il répand beaucoup de jour sur la confédération de la France et de la ligue protestante. L'éditeur, l'abbé Pérau, y a joint la Vie de l'auteur. On trouve encore dans les *Mémoires du cardinal de Richelieu*, donnés par Aubery, la *Relation du voyage de M. de Feuquière allant en Allemagne de la part du roi en* 1633. — Son fils aîné (Isaac) fut aussi lieutenant-général et gouverneur de Toul et Verdun; il mourut le 6 mars 1688 à Madrid, où il était ambassadeur, après avoir rempli de semblables missions en Suède et en Allemagne avec une grande distinction. M—D. j.

FEUQUIÈRE (Antoine de Pas, marquis de), fils aîné d'Isaac (*Voy.* l'art. précédent), naquit à Paris en 1648, et commença à porter le mousquet à l'âge de dix-huit ans dans le régiment du roi. Il servit comme enseigne dans la campagne de 1667; et fut blessé au siége de Lille, ce qui lui valut un brevet de capitaine. Il fit les campagnes de 1672 à 1673 en qualité d'aide-de-camp du maréchal de Luxembourg son parent, et se trouva peu de temps après à la conquête de la Franche-Comté, puis à la bataille de Senef et à la levée du siége d'Oudenarde en 1674. Ce fut à la fin de cette dernière campagne que le roi lui donna le régiment de Royal marine, et dès l'année suivante il eut occasion de se distinguer à la tête de ce corps sous les ordres de Turenne, puis, après la mort de ce grand homme, sous le commandement du maréchal de Créqui, notamment à la prise de Bouchain, ce qui lui valut une pension de 3000 liv. En 1676 on lui donna le régiment de Petit-Vieux, qui prit le nom de Feuquière. Il était à la tête de ce

le Necker;
et après avoir en é[illegible]urs postes
ennemis qui l'incommoda[illegible]t il fit dans
la Franconie et jusqu'aux portes de
Nuremberg une course qu'il conduisit avec autant d'habileté que de courage, et qui fut aussi préjudiciable aux ennemis du roi qu'elle devint glorieuse pour celui qui la dirigea; elle ne fut pas moins utile à sa fortune, et il en fit l'aveu à Louvois peu de temps après. « On vous a sans doute » parlé, lui dit-il, de ce que j'ai ga» gné dans cette course. — Qu'est-ce » que cela fait, lui répondit le minis» tre, j'en suis bien aise : à quoi cela » monte-t-il? — A 100,000 francs, » repartit Feuquière : je voudrais qu'il » y en eût davantage, répliqua Lou» vois. Quand ces bonnes gens, con» tinua Feuquière, avaient compté » sur la table les sommes auxquelles » ils avaient été imposés, ils met» taient une somme à part. Je leur » demandais ce que c'était : c'est pour
monsieur disaient-ils. Je l'ai

ce mauvais succès une se-
ii tel était son caractère,
moins ressentir de joie
ic d'Elbeuf ayant été en-
ierol pour contenir les
général fut entièrement
es brigands, et qu'il dit
t au maréchal Catinat:
y une autre fois ce diable
ière ; il sait mieux que
ment il faut s'y prendre
ens-là. » En 1692 Feu-
nvoyé à l'armée d'Alle-
le maréchal de Lorges,
ans cette campagne qu'il
lle défense au Spirebach
ps de trois mille hommes
ée toute entière du prince
l'il réussit à arrêter pen-
ieures, ce qui donna à
çaise le temps de faire un
qui déconcerta tous les
l'ennemi. Feuquière fut
tenant-général en 1693,
en cette qualité à la ba-
erwinde sous le maréchal
ourg. On sait combien il
t à cette glorieuse jour-
quelle sagacité il en rend
ns ses Mémoires. C'est
uge également en vérita-
les marches que dirigea
mbourg. On pense bien
irle pas avec les mêmes
Villeroi, qui succéda au
e Luxembourg. Feuquière
endant quelque temps la
Flandre sous Villeroi, jus-
la paix de Riswick vint
sa carrière militaire en
ie fut pas employé pen-
erre qui recommença en
il déclare lui-même qu'il
ondamné à un repos forcé.
mbien de chagrin il dut en
se trouvant encore dans
ueur de l'âge, et lorsque
son expérience et ses services devaient lui faire espérer de parvenir au premier rang de l'armée. Sa disgrâce fut attribuée à la liberté avec laquelle il s'était exprimé sur le compte de plusieurs généraux en crédit. Il s'en consola en suivant de loin les opérations de la guerre, en recueillant des matériaux et en écrivant, pour l'instruction de son fils, des Mémoires qui ont paru après sa mort, à Amsterdam, d'abord en 1731, sous le titre de *Mémoires sur la guerre*, un volume in-12, et ensuite dans la même ville une seconde fois, puis à Paris sous le même titre. Mais ces trois premières éditions ne sont ni complètes ni exactes, ainsi qu'on peut en juger par la 4e., qui a été faite sur le manuscrit de l'auteur, par les soins de son neveu, en 4 vol. in-4°. et in-12, avec cartes et plans, Paris, 1770. On trouve dans cet ouvrage des renseignements précieux, de bons jugements et une grande liberté d'opinions sur les opérations militaires de ce temps-là. Il est d'autant plus remarquable, que c'est le premier écrit de quelque importance qui ait paru en France sur la tactique militaire. Voltaire y a beaucoup puisé pour son Siècle de Louis XIV, quoiqu'il pensât avec raison que Feuquière est souvent trop sévère et partial envers quelques-uns de ses rivaux; « mais, » ajoute le même historien, c'était un » militaire consommé. » Le marquis de Feuquière mourut à Paris le 27 janvier 1711, et douze heures avant sa mort il écrivit une lettre fort remarquable à Louis XIV, pour lui recommander son fils et lui demander pardon de ses torts. « Je sais, lui » disait-il, que j'ai déplu à V. M., » et quoique je ne sache pas trop en » quoi, je ne m'en crois pas moins

re des belles-lettres. Il est au u un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on a distingué le poëme du *Temple de la Mort*, celui des *Tombeaux* et une *Ode aux Nations*, qui fut couronnée à Toulouse, par l'académie des Jeux Floraux. Il est facile de juger en le lisant, qu'il avait l'esprit nourri de la philosophie sombre et mélancolique du docteur Young, dont il reproduit, en plusieurs endroits les images et les pensées. Ses poésies ont aussi beaucoup de rapport avec celles de l'académicien Thomas, son contemporain. Les mêmes tours, le même choix d'expressions ambitieuses, et pour ainsi dire, la même couleur, se font remarquer dans les vers de ces deux auteurs, avec cette différence pourtant que le style de Feutry, quoique généralement nobl et visant au sublime, est moins fort moins animé, moins abondant qu celui de l'académicien. Il y a toujou

int à l'équivoque autant l'abord tenté de le croire, utile pour se familiariser sténographiques les plus V. *Nouveaux Opuscules*; , in-8°.; ce qu'il y a de , est un traité de l'*Ori- oésie castillane* et des *historiques sur la poésie* . *Supplément aux nou- ules*, 1779, in-8°.; XVI. *Enfants et des Jeunes ude*, 1781, in-12; XVII. *construction des Voi- sporter les lourds far-* , in-8°., XVIII. *Sup- Art du Serrurier*, traduit is, de Jos. Botterman, , in-fol., fig. (1). Cet suite à la collection des *des Arts et Métiers*, pu- académie des Sciences. On tre plusieurs de ses poésies ils du temps, particulière- *Almanach des Muses*. rut à Douai, le 28 mars

F. P—T.

(Jehan le), poète fran- siècle, sur lequel on n'a que des renseignements lets. On conjecture qu'il hérouane, et du moins tte ville, comme on l'ap- passage du prologue du *Matheolus*. Cet ouvrage, hé des curieux, à raison , n'est qu'une satire gros- les femmes. La célèbre Pisan prit la défense de ans sa *Cité des Dames*, écrivains suivirent son us le Fèvre, en prévoyant son livre ne manquerait pas d'exciter, avait songé aux moyens d'en détourner les effets; il prétendit que l'ouvrage avait été composé en latin par un certain Mathieu ou Matheolus, et que ce Mathieu lui en avait remis une copie peu de temps avant sa mort, pour le traduire en français. Le Fèvre ne tarda pas à s'apercevoir que personne n'était dupe de la fable qu'il avait inventée, et pour réparer autant qu'il dépendait de lui la faute qu'il venait de commettre, il se hâta de composer un nouvel ouvrage, intitulé: *le Rebours de Matheolus*, dans lequel il n'exalte pas moins les femmes qu'il ne les avait dépréciées dans le premier. Ces deux ouvrages sont restés longtemps manuscrits. Le *Livre de Matheolus* fut imprimé pour la première fois à Paris, Ant. Verard, 1492, petit in-fol., goth. Cette édition est très rare. Les réimpressions de Lyon, Olivier Arnoulet, sans date, et Paris, 1518, in-4°., sont encore recherchées. Le *Rebours de Matheolus* parut pour la première fois à Lyon, chez Olivier Arnoulet, in-4°., goth., et ensuite à Paris, 1518, in 4°. On en connaît une édition qui a pour titre: *le Livre du Résolu en Mariage*, Paris, veuve Trepperel, in-4°., goth., s. d. Le prologue, tout différent de celui qu'on lit dans les autres éditions, contient 266 vers au lieu de 94. Ces deux ouvrages sont écrits en vers de huit syllabes. W—s.

FÈVRE (Jehan le), qu'on a quelquefois confondu avec le précédent, était avocat au parlement de Paris, et rapporteur de la chancellerie de France sous Charles V. Il est auteur d'un ouvrage en rime, intitulé: *le Respit de la Mort*. Le Fèvre dit dans le prologue de cet ouvrage qu'il l'entreprit en 1376, pour se distraire des craintes que lui donnait une maladie contagieuse qui désolait alors Paris. On conjecture

30..

que l'auteur de ce supplément est ortuné (Louis XVI). Voyez la *diograph. franç.*, par M. Fleu- B.

de Langres, par la protection du cardinal de Givry dont il était secrétaire, et mourut en 1565, à l'âge de soixante douze ans. Son épitaphe, rapportée dans les *Bigarrures* de Tabourot, le représente « comme un savant théologien, excellent mathématicien, curieux des arts mécaniques, surtout de l'horlogerie et peinture. » On a de lui : I. *Livret des emblémes d'Alciat, mis en rime françoise*, Paris, Wechel, 1536, in-8°., gothique. Cette édition ne contient que cent quinze emblêmes; elle est cependant recherchée des curieux, et il en a été tiré des exemplaires sur peau de vélin. Les éditions suivantes, quoique assez rares, n'ont presque point de valeur (*voy.* ALCIAT). « Le Fèvre, dit l'abbé Goujet, a plutôt donné une imitation qu'une traduction des *Emblémes d'Alciat;* ainsi Barthélemi Aneau n'avait pas tort de s'en regarder comme le premier traducteur. Son style a tous les défauts du temps où il vivait. » II. *Dictionnaire a*

vélin. Caxton, le même
nprimerie en Angleterre,
a prière de Marguerite de
une traduction en an-
man, et l'imprima à Co-
471, in-fol. On en con-
ne traduction flamande,
r est anonyme; II. *la*
ux et vaillant Hercule,
luites par histoires ses
uesses, noblesses et li-
Lyon, s. d. goth., in-
1500 et 1511, in-4°.
Hercule est extraite de
écédent. On en trouve
ns les *Mélanges tirés*
le bibliothèque, t. VIII.
le Fèvre, y dit-on, en
lat, mais ses expressions
it singulières et énergi-
e Livre du preux et
son et de la belle Médée,
goth., imprimé sur deux
g. en bois: cette édition
a plus ancienne; in-fol.,
igues, s. d., mais qu'on
ée avant 1474 avec les
e Caxton; Lyon, 1491,
is, Al. Lotrian, s. d.,
. Le style de cette der-
a été retouché. Cet ou-
traduit en anglais par
imprimé vers 1475, in-
nvers, 1492, in-fol. Il a
duit en flamand par un
larlem, vers 1485, petit
evre a dédié ce roman à
Bon par une épître dans
compare ce prince à Ja-
que, comme on sait, c'est
loit l'institution de l'ordre
d'or. On en trouve l'ana-
s *Mélanges tirés d'une*
liothèque. Dans l'Art. *le*
Dictionnaire universel,
mot *Gottingue* qu'on lit
nce du roman de Jason,
il faut *gothique*. On a cru devoir relever cette faute d'impression, parce qu'elle aurait bien pu contribuer à introduire dans les catalogues modernes une édition imaginaire. W—s.

FEVRE (Denis le), religieux célestin, né dans le Vendomois en 1488, vint faire ses études dans l'université de Paris, et y prit le degré de maître-ès-arts en 1504. Quoiqu'il n'eût que seize ans, il était déjà tellement versé dans les lettres grecques et latines, qu'il fut chargé de les enseigner. Il le fit avec tant de succès, que des ambassadeurs vénitiens qui se trouvaient à Paris, étant venus l'entendre, en furent émerveillés. Il continua cet enseignement pendant dix ans, et « fut, » dit Moréri, *le premier* qui entre» prit d'expliquer publiquement les » auteurs grecs. » Cela n'est pas exact, du moins si Moréri entend que l'enseignement du grec n'ait pas repris, même avec éclat, dans l'université avant Le Fèvre. Il est constant que dès 1458 cette compagnie avait autorisé un savant nommé *Grégoire*, disciple d'Emmanuel Chrysoloras, à faire des leçons publiques de grec, et lui avait pour cela alloué cent écus de gage. Le Fèvre, âgé de vingt-six ans et dégoûté du monde, entra dans l'ordre des célestins, et y fit profession le 15 août 1514 (1). Il s'y fit remarquer par son savoir, l'amour de la règle et la pratique des vertus de cet état. Après avoir exercé la supériorité dans plusieurs monastères, il devint prieur de celui de Paris et vicaire-général du provincial. Epuisé de jeûnes, de veilles

(1) L'historien des Célestins et l'auteur de la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît*, disent que le Fèvre prononça ses vœux chez les Célestins en 1510. C'est une erreur. Le Fèvre ne put commencer à enseigner avant 1506; il n'avait même que seize ans alors. Les deux écrivains cités conviennent qu'il enseigna au moins dix ans. On ne peut donc fixer l'année de sa profession avant 1514.

aes! Un *Commentaire* sur la règle de S. Benoît, des *Sermons* et autres ouvrages demeurés manuscrits. Jean Cordæus, célestin et disciple de Le Fevre, a écrit sa vie. L—y.

FÉVRE. *V.* Faber et Lefèvre.

FEVRE (Jean-François), médecin, né à Pontarlier vers 1680, obtint une chaire à l'université de Besançon en 1721, et mourut en cette ville en 1739, à l'âge d'environ soixante ans. On a de lui : *Opera medica*, Besançon (Vesoul), 1737, 2 vol. in-4°. Le premier vol. contient un traité de la saignée et des cas où elle peut être utilement employée; des observations sur l'usage du café, du thé, du chocolat et du tabac. Le second vol. renferme un cours de physiologie d'après les principes des médecins les plus célèbres, anciens et modernes. W—s.

FEVRET (Charles), naquit l'an 1583, à Sémur en Auxois, de Jacques Fevret, conseiller au parlement de Bourgogne, que Génébrard appe-

émoires de littérature, tome
Pierre FEVRET, son fils, mort
06, âgé de 81 ans, conseiller-
et sous-doyen du parlement,
la bibliothèque publique de Di-
t laissa des fonds pour l'entrete-
l'augmenter. Le catalogue en pa-
1708, in-4°., avec une préface
P. Oudin. Cette illustre famille
uit plusieurs autres personnages
mandables par leur science et
urs vertus, entre autres Clau-
EVRET, abbesse de Notre-Dame-
rt de Dijon, qui a composé le
al des Saints de l'ordre de Cî-
, 1706, in-8°.; mais le plus il-
est celui dont on va parler dans
e suivant. T—D.

VRET DE FONTETTE
LES-MARIE), arrière-petit-
célèbre auteur du Traité de
, naquit à Dijon le 14 avril
Destiné par sa naissance à
la carrière de la magistrature,
lucation fut entièrement diri-
rs ce but. Il fut pourvu à l'âge
gt-six ans d'une charge de con-
au parlement de Bourgogne,
it l'occasion de développer dans
ice de cette place des talents
ommuns et un zèle extraordi-
our le bien public. Honoré de
fiance de sa compagnie, elle le
plusieurs fois à Paris, et il eut
heur de terminer avantageuse-
toutes les affaires dont elle
chargé. Le goût des lettres
vait hérité de ses ancêtres lui
rait les délassements les plus
comme les plus agréables. Il
sa bibliothèque d'un grand
e d'ouvrages précieux, et for-
e très belle collection de gra-
historiques et de curiosités de
ntes espèces. Il était moins le
étaire que le conservateur de
chesses, qu'il communiquait avec une complaisance infinie. Nommé directeur de l'académie de Dijon, il fit adopter de nouveaux réglements, et assura à cette société une existence plus stable en lui procurant la protection du gouvernement. Ce fut à cette époque qu'il forma le projet de donner une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, par le P. Lelong. Cet ouvrage important, et dont l'utilité est incontestable, présentait des lacunes difficiles à remplir. Fontette eut le courage d'entreprendre ce travail, capable d'effrayer tout homme doué de moins de patience et de ténacité. Après quinze ans de recherches et d'application, il se vit enfin en état de faire paraître le premier volume de ce vaste répertoire. L'accueil flatteur que reçut cet essai encouragea Fontette à faire de nouveaux efforts; mais les fatigues qu'il éprouva affaiblirent sa santé, et après avoir langui quelques mois il mourut à Dijon le 16 février 1772, à l'âge de soixante-un ans, sans avoir eu la satisfaction de voir terminée l'utile entreprise à laquelle il s'était entièrement consacré. Les estampes recueillies par Fontette font aujourd'hui partie du cabinet du roi. Perret prononça son éloge à l'académie de Dijon, et Dupuy à l'académie des inscriptions, dont il était depuis peu membre-associé. Ces deux pièces ont été imprimées en tête du 4°. vol. de la *Bibliothèque historique* (*V.* BARBEAU et LELONG). W—S.

FEYDEAU (MATHIEU), né à Paris en 1616, d'une famille qui s'est illustrée dans l'Eglise et dans la Magistrature, fit ses études dans cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, et fut aggrégé à la maison de Sorbonne, où il fit sa résidence. Il avait à peine reçu la prêtrise, lorsque M.

[illegible] y, [illegible] y [illegible] ntinua ses conférences, se chargea des catéchismes, et se voua avec beaucoup de zèle à la visite des malades, à la direction des consciences et à la prédication. Il servit de second à M. de Sainte-Beuve dans la conférence célèbre qu'il eut avec le P. Labbe au sujet du livre de ce jésuite, intitulé : *Triumphus veritatis catholicæ adversûs novatores*. Lié avec M. Arnauld et les autres solitaires de Port-Royal, il fut l'un des soixante-douze docteurs exclus de la Sorbonne pour n'avoir point voulu adhérer à la condamnation de cet homme célèbre. Feydeau prit alors le parti de la retraite. D'abord il se retira à la campagne, ensuite à Melun, où il dirigea les religieuses Ursulines. Au mois de juillet 1657 une lettre de cachet l'exila à Cahors. Il vécut pendant quelque temps caché dans le voisinage de Paris. Ayant quelque espoir qu'on s'adoucirait à son égard, il revint dans cette ville, où il ne se [illegible] amis particuliers.

de l'inquisition ; mais
t, alors procureur-géné-
lement, empêcha que le
ût publié en France ; III.
s sur l'histoire et la con-
Evangiles, 2 vol. in-12,
1673 ; Lyon, 1689-96,
2, avec plusieurs change-
r en a eu encore d'autres
V. *Mémoires de sa vie*,
t que jusqu'au mois d'oc-
, *la Vie de Mad. Maton*,
:, et autres ouvrages qui
été imprimés. On lui a
Méditations chrétiennes
idence et la miséricorde
sous le nom du sieur de
elles sont de dom Gabriel

L—Y.

AU (Claude), frère aîné
it, mais d'un premier ma-
rassa aussi l'état ecclésias-
appliqua de préférence à
droit canon, faculté dans
ut reçu docteur. Ayant été
doyenné de l'église collé-
ulins, il en prit posses-
mai 1602, et le résigna à
parents en 1640. Il fut
supérieur des dames de
i de Moulins, et assista en
: à la mort de la mère de
ondatrice de cet ordre.
s ecclésiastiques Claude
ignait une érudition éten-
naissances qui distinguent
de son état. On a de lui :
funèbre de Claude Du-
nt du présidial de Mou-
LT) ; II. *Panégyrique sur*
ase des 150 *psaumes*
de Laval, sieur de Bel-
réimp. avec la paraphrase,
), in-4°. ; III. plusieurs
saints et saintes pour
particulières. — Fey-
hou (Henri), évêque
d'Amiens, de la même famille que les précédents, naquit en 1653 de Henri Feydeau, conseiller d'état. Il prit ses degrés en Sorbonne, reçut le bonnet de docteur en théologie, prêcha avec succès à la cour, et fut l'un des aumôniers de Louis XIV. Ce prince l'ayant nommé en 1687 à l'évêché d'Amiens, il se passa cinq ans avant qu'il pût recevoir ses bulles, à cause des différends qui s'étaient élevés entre Innocent XI et le roi, au sujet de la régale ; il n'en gouverna pas moins ce diocèse en qualité de vicaire du chapitre. Les affaires de Rome s'étant arrangées en 1692, il obtint ses bulles, fut sacré à Paris, et prit possession de son siége. Dès-lors il se livra tout entier à ses devoirs épiscopaux, fit assiduement la visite des paroisses de son diocèse, tint des synodes pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et montra l'exemple des vertus qu'il recommandait. Il fut un des députés à l'assemblée du clergé de 1705. L'année suivante, comme il avait commencé ses visites, il fut attaqué d'une maladie mortelle, et vint mourir à Amiens le 14 juillet, âgé seulement de cinquante-trois ans. Le chapitre le fit inhumer dans l'église cathédrale, devant le grand autel, contre l'usage établi, *contrà morem*, afin que le clergé qui pendant sa vie avait admiré ses vertus vît son épitaphe, et en eût après sa mort la mémoire toujours présente. On a de ce prélat : I. *une Lettre latine à Innocent XII au sujet du livre du cardinal Sfrondate ;* II. *une Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés contre le P. Desimbrieux, jésuite ;* III. *une Lettre au sujet de celle d'un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697 *dans l'abbaye de St.-Acheul*,

, [illegible], conseiller d'état en 1707, et enfin directeur et administrateur-général des économats. La révolution étant venue, il prit le parti de vivre dans une retraite profonde, occupé de ses livres, et entièrement livré aux sciences exactes qu'il cultivait par goût. Il mourut le 10 décembre 1802, laissant plusieurs manuscrits, entre autres une *Traduction de quelques ouvrages d'Euler, avec des notes et des observations*. L—Y.

FEYERABEND, famille de Francfort sur le Mein, célèbre dans le 16e siècle, par le grand nombre d'artistes et de littérateurs qu'elle a produits. Le plus ancien que l'on connaisse est Jean FEYERABEND, graveur en bois. Il a marqué ses ouvrages des deux lettres initiales de son nom. L'abbé de Marolles en a fait mention dans son 1er catalogue, page 149. Papillon assure qu'il a vu un *Nouveau-Testament* en latin, orné de figures en bois, gravé par cet artiste; mais il n'en indique [illegible] ni le format. — FEYERABEN

ntribuer à hâter les progrès
ure en Allemagne. Les ou-
: Feyerabend a publiés seul,
marque un lion, soutenant
'où sortent des flammes, et
a publiés en société avec
Hahn et Georges Rab, por-
ntispice une renommée son-
ux trompettes. Dans le bas
ette on voit un vase d'une
que; à droite, des corbeaux,
n volant becquette l'anse du
à gauche un coq immobile.
Feyerabend est l'éditeur des
ieils suivants : I. *Annales*
riæ rerum Belgicarum à
uctoribus ad hæc usque
npora conscriptæ et deduc-
fort, 1580, in fol., 2 vol.;
nenta illustrium eruditione
ıá virorum figuris artifi-
s expressa, ibid., 1585,
fut encore Feyerabend qui
es frais le *Gynæceum*, re-
gravures représentant des
le femmes (*Voyez* AMMAN
n. 2, pag. 52.) — FEYER-
arles-Sigismond), succéda
, vers 1590, dans la pro-
libraire. Il a publié diffé-
ils de gravures. Papillon en
un, daté de 1599, conte-
cent quatre-vingt-dix-neuf
y compris le titre. L'épître
e, écrite en allemand, est
l'éditeur; et parmi les gra-
s'en trouve plusieurs qui
s chiffres de M. L. et V.
ıd, que Papillon croit tous
de la même famille que le

W—s.

)O Y MONTENEGRO (BE-
OME), célèbre critique es-
ıaquit à Compostelle le 16
01. Après avoir étudié les
dans sa patrie, il passa à
é d'Oviédo, y reçut le grade
de maître-ès-arts, et entra en 1717 dans le couvent de St.-Benoît de la même ville. Il s'appliqua alors aux sciences sacrées. Les progrès qu'il y faisait ne l'empêchaient pas de consacrer plusieurs heures du jour à l'étude des langues, de l'histoire, des mathématiques, des belles-lettres, etc. Il posséda bientôt tous les auteurs classiques latins, grecs, espagnols, français, anglais et italiens. Nommé successivement docteur en toutes les facultés, professeur de théologie, abbé du monastère de St.-Vincent à Oviédo; et, outre les devoirs que ces charges lui imposaient, obligé de prêcher dans les occasions solennelles, il trouva le temps de composer le grand nombre de volumes qu'il a laissés. Feyjoo donnait à peine quatre heures au sommeil, et ne paraissait dans le monde que lorsqu'il y était contraint par les convenances ou les devoirs de son ministère. Cette retraite, presque absolue, rend encore plus extraordinaire le talent avec lequel il a su connaître les hommes, dévoiler le secret de leurs passions et attaquer leurs préjugés. Il s'était distingué de bonne heure par son éloquence, par la facilité de s'énoncer, par une mémoire prodigieuse, et surtout par un tact fin, un esprit observateur, et une critique profonde et judicieuse. A l'égard de sa mémoire, on raconte, entr'autres choses, qu'il suffisait de citer en sa présence un passage, un texte quelconque, pour qu'il en nommât aussitôt, non seulement l'auteur, mais le livre et la page. En 1724, Feyjoo avait déjà publié plusieurs sermons et quelques ouvrages théologiques; mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, ce fut son *Théâtre critique universel*. Les deux premiers volumes furent imprimés deux fois dans la même année à Madrid, 1726. Le succès étonnant

gnités. Loin de les desirer, Feyjoo se démit volontairement, dans la suite, de son emploi d'abbé pour se livrer tout entier à l'étude. Le *Théâtre critique*, successivement augmenté, fut imprimé à Madrid, 1738, 8 vol. in-8°. Le supplément parut de 1740 à 1746, en 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, presque aussitôt qu'il parut, mérita l'approbation de tous les savants. Le *Mercure de France* en fit les plus grands éloges dans les mois de juin 1730, et d'avril 1731. Il fut ensuite traduit en différentes langues; en français, par d'Hermilly, Paris, 1742, 12 vol. in-8°. l'on en fit deux éditions en italien, Rome, 1744; Gènes 1745: John Brett, capitaine dans la marine royale et l'un des compagnons du lord Anson, en a traduit plusieurs parties en anglais, de 1777 à 1780, 4 vol. in-8°. Le *Teatro critico* est partagé en *Discours*, qui roulent sur de verses matières. Le premier volume

grande disposition pour
me *triomphe* et la femme
' Que les femmes sachent
leur entendement n'est
rieur à celui des hommes.
nt par-là en état de réfu-
sophismes (dirigés soit
ir vertu, soit contre leur
), où les égarements se
ous le manteau de la rai-
el éloge plus glorieux pour
e que celui d'un cénobite
lont le langage n'est em-
la flatterie, ni de la pas-
que son *Théâtre univer-*
coup d'honneur à Feyjoo,
ii établit de plus en plus
n (et qu'on peut considé-
une continuation du *Tea-*
, ce fut ses *Cartas eruditosas*, etc., c'est-à-dire,
ieuses et instructives, Ma-
1748, 8 vol. in-8°. Dans
le ces ouvrages on remar-
rateur habile et judicieux ;
cond on admire le savant
n'y a pas de matière dans
sacrées et profanes, com-
lettres et dans les arts, qu'il
ec sûreté, justesse et discer-
oique par fois un peu pro-
tyle est pur, rapide, éner-
quent, plein de coloris et
. Ce serait une erreur que
er Feyjoo comme un savant
ique ordinaire, qui n'osa
s bornes de son propre
ivit pour tous les hommes,
qui rendit ses écrits inté-
ez toutes les nations civi-
: fut cependant pas exempt
s, et quand ses premiers
arurent, quelques Zoïles
contre lui ; mais le succès
mpu qu'il obtint parmi les
hommes de lettres, parmi
istruits et impartiaux, les
obligèrent bientôt au silence. Le P. Sarmiento, bénédictin et théologien dans le couvent de St.-Martin de Madrid, réfuta toutes leurs critiques dans un ouvrage intitulé : *Demonstraciones*, ou *Démonstrations critico-apologétiques du Théâtre universel du P. Feyjoo*, Madrid, 1751, 2 vol. in-8°. On a publié la même année (Madrid, in-4°.) un *Indice general*, etc., ou Table alphabétique des matières contenues dans le *Teatro critico*. La variété des sujets de ce vaste recueil exigeait un répertoire de ce genre. On aurait désiré plus d'exactitude dans celui-ci. (Journ. des Sav. Février, 1753). Après avoir joui de la plus grande considération pendant sa vie, considération qui le suivit jusqu'au-delà du tombeau, Feyjoo mourut à Oviédo le 16 mai 1764, regretté autant par sa science que par la bonté de son cœur, la régularité de ses mœurs et l'affabilité de son caractère. On compte plusieurs éditions de ses ouvrages, même après sa mort ; mais la plus estimée est celle qui fut entreprise par les soins et aux frais de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8°. On y trouve la vie de l'auteur, écrite par Campomanès lui-même. « Feyjoo, dit » M. de Laborde (1), embrassa toutes » les parties... Il acquit des connaissan- » ces profondes ; il écrivit d'un style » pur, simple, clair, limé, métho- » dique. Il déploya un génie fécond, » hardi, vrai. Il secoua les chaînes » des préjugés ; il renversa l'astro- » logie judiciaire, etc., etc. Il fut le » lustre de sa patrie et le savant de » tous les siècles. » B—s.

FEYNES (François), professeur de la faculté de médecine de Montpellier, naquit à Beziers au commencement du 16e. siècle, et

(1) *Itinér. d'Esp.*, t. V, pag. 141.

qu'il était déjà avancé en âge, puisqu'il ne semble compter que sur un miracle de la Providence pour prolonger une vie à laquelle il se montre fort attaché. Ce poëme a été publié à Paris, 1506, in-4°.; 1533, in-8°., le style en a été retouché par l'éditeur, qu'on soupçonne, sans preuve, être Jean le Fèvre, chanoine de Langres, sujet de l'article suivant. W—s.

FEVRE (Jean le), né à Dijon en 1493, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Langres, par la protection du cardinal de Givry dont il était secrétaire, et mourut en 1565, à l'âge de soixante douze ans. Son épitaphe, rapportée dans les *Bigarrures* de Tabourot, le représente « comme un sa- » vant théologien, excellent mathé- » maticien, curieux des arts mécani- » ques, surtout de l'horlogerie et » peinture. » On a de lui : I. *Livret des emblémes d'Alciat, mis en rime françoise*, Paris, Wechel, 1536, in-8°., gothique. Cette édition ne contient que cent quinze emblèmes; elle est cependant recherchée des curieux, et il en a été tiré des exemplaires sur peau de vélin. Les éditions suivantes, quoique assez rares, n'ont presque point de valeur (*voy.* Alciat). « Le Fèvre, » dit l'abbé Goujet, a plutôt donné » une imitation qu'une traduction des » *Emblémes d'Alciat;* ainsi Barth. » Aneau n'avait pas tort de s'en regar- » der comme le premier traducteur. » Son style a tous les défauts du temps » où il vivait. » II. *Dictionnaire de Rimes françaises*, Paris, 1572, in-8°. Le Fèvre avait laissé cet ouvrage manuscrit. Ce fut Tabourot, son neveu, qui le publia après en avoir changé le plan, et rangé les mots d'après l'ordre alphabétique, au lieu que l'auteur les avait disposés suivant leur terminaison. Le succès de la première édition engagea Tabourot à en donner une nouvelle, augmentée d'un grand nombre de mots, Paris, 1588, in-8°. III. *Liber de horariorum compositione.* On conservait ce manuscrit à la bibliothèque des carmes de Dijon. Papillon a confondu Jean Le Fèvre avec les précédents, et lui attribue le *Repist de la Mort* et la *Traduction des lamentations du mariage de Matheolus.* W—s.

FEVRE (Raoul, le), romancier français, était prêtre et chapelain de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. On apprend par la souscription d'un de ses ouvrages qu'il vivait encore en 1464; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de le Fevre : I. *Recueil des Histoires de Troyes, contenant la généalogie de Saturne et de Jupiter son fils, avec leurs faits et gestes; les faits et prouesses du vaillant Hercule*, etc. Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est qu'un recueil des fables de l'ancienne mythologie; mais ce qu'il y a de singulier c'est que l'auteur fait des dieux du paganisme autant de chevaliers de la table ronde, et qu'il leur prête les discours et les actions des preux du 14e. siècle. On connaît de ce roman des manuscrits très précieux par la beauté des caractères et le fini des miniatures dont ils sont ornés. Les meilleurs bibliographes conjecturent que la première édition a paru en Allemagne vers 1467; c'est un petit in-folio goth. imprimé à longues lignes; on en conserve un exemplaire à la Bibliothèque du roi. Parmi les autres éditions du 15e. siècle les curieux donnent la préférence aux suivantes : Lyon, Jacques Maillet, 1484, in-fol.; Paris, Mich. Tapid, 1490, in-fol.; Paris, Ant. Vérard, 1498, in-fol. Il y a de cette dernière édition des exemplaires

eau de vélin. Caxton, le même orta l'imprimerie en Angleterre, posa, à la prière de Marguerite de gogne, une traduction en au- de ce roman, et l'imprima à Co- vers 1471, in-fol. On en con- aussi une traduction flamande, l'auteur est anonyme; II. *la du preux et vaillant Hercule, ont déduites par histoires ses tres prouesses, noblesses et li- lités*, Lyon, s. d. goth., in- Paris, 1500 et 1511, in-4°. vie d'Hercule est extraite de rage précédent. On en trouve lyse dans les *Mélanges tirés e grande bibliothèque*, t. VIII. tyle de le Fevre, y dit-on, en ral est plat, mais ses expressions souvent singulières et énergi- ; III. *le Livre du preux et lant Jason et de la belle Médée*, in-fol. goth., imprimé sur deux nnes, fig. en bois: cette édition e pour la plus ancienne; in-fol., gnes lignes, s. d., mais qu'on imprimée avant 1474 avec les ctères de Caxton; Lyon, 1491, ol.; Paris, Al. Lotrian, s. d., °., goth. Le style de cette der- e édition a été retouché. Cet ou- e a été traduit en anglais par ton, et imprimé vers 1475, in- , et à Anvers, 1492, in-fol. Il a ussi traduit en flamand par un ayme, Harlem, vers 1485, petit l. Le Fevre a dédié ce roman à ippe-le-Bon par une épître dans elle il compare ce prince à Ja- , parce que, comme on sait, c'est i qu'on doit l'institution de l'ordre a toison d'or. On en trouve l'ana- dans les *Mélanges tirés d'une ude bibliothèque*. Dans l'Art. *le re* du *Dictionnaire universel*, ieu du mot *Gottingue* qu'on lit s l'annonce du roman de Jason, il faut *gothique*. On a cru devoir relever cette faute d'impression, parce qu'elle aurait bien pu contribuer à introduire dans les catalogues modernes une édition imaginaire. W—s.

FEVRE (Denis le), religieux célestin, né dans le Vendomois en 1488, vint faire ses études dans l'université de Paris, et y prit le degré de maîtres-ès-arts en 1504. Quoiqu'il n'eût que seize ans, il était déjà tellement versé dans les lettres grecques et latines, qu'il fut chargé de les enseigner. Il le fit avec tant de succès, que des ambassadeurs vénitiens qui se trouvaient à Paris, étant venus l'entendre, en furent émerveillés. Il continua cet enseignement pendant dix ans, et « fut, » dit Moréri, *le premier* qui entre- » prit d'expliquer publiquement les » auteurs grecs. » Cela n'est pas exact, du moins si Moréri entend que l'enseignement du grec n'ait pas repris, même avec éclat, dans l'université avant Le Fèvre. Il est constant que dès 1458 cette compagnie avait autorisé un savant nommé *Grégoire*, disciple d'Emmanuel Chrysoloras, à faire des leçons publiques de grec, et lui avait pour cela alloué cent écus de gage. Le Fèvre, âgé de vingt-six ans et dégoûté du monde, entra dans l'ordre des célestins, et y fit profession le 15 août 1514 (1). Il s'y fit remarquer par son savoir, l'amour de la règle et la pratique des vertus de cet état. Après avoir exercé la supériorité dans plusieurs monastères, il devint prieur de celui de Paris et vicaire-général du provincial. Epuisé de jeûnes, de veilles

(1) L'historien des Célestins et l'auteur de la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît*, disent que le Fèvre prononça ses vœux chez les Célestins en 1510. C'est une erreur. Le Fèvre ne put commencer à enseigner avant 1504; il n'avait même que seize ans alors. Les deux écrivains cités conviennent qu'il enseigna au moins dix ans. On ne peut donc fixer l'année de sa profession avant 1514.

et de fatigues, il mourut dans cette ville en 1538, n'étant âgé que de cinquante ans. Il a laissé les ouvrages suivants; les premiers ont été imprimés, les autres sont restés manuscrits : I. *Vita sancti Celestini, conscripta primùm à Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4°. II. *Poëma hebraicum de immaculatâ conceptione virginis Mariæ*, Troyes in-4°. III. *Epithalamium beatæ Mariæ virginis, in antiphonam : Quàm pulchra es!* Un *Commentaire* sur la règle de S. Benoît, des *Sermons* et autres ouvrages demeurés manuscrits. Jean Cordæus, célestin et disciple de Le Fevre, a écrit sa vie. L—y.

FEVRE. *V.* Faber et Lefèvre.

FEVRE (Jean-François), médecin, né à Pontarlier vers 1680, obtint une chaire à l'université de Besançon en 1721, et mourut en cette ville en 1739, à l'âge d'environ soixante ans. On a de lui : *Opera medica*, Besançon (Vesoul), 1737, 2 vol. in-4°. Le premier vol. contient un traité de la saignée et des cas où elle peut être utilement employée; des observations sur l'usage du café, du thé, du chocolat et du tabac. Le second vol. renferme un cours de physiologie d'après les principes des médecins les plus célèbres, anciens et modernes. W—s.

FEVRET (Charles), naquit l'an 1583, à Sémur en Auxois, de Jacques Fevret, conseiller au parlement de Bourgogne, que Génebrard appelait *Patronum rebus omnibus ornatum*. Après avoir étudié en droit dans les plus fameuses universités du royaume, il alla se perfectionner dans cette science à Strasbourg, sous le célèbre Denis Godefroy. Lorsque Louis XIII alla à Dijon en 1630 pour y punir les auteurs d'une sédition, Fevret, qui était l'aigle du barreau, le harangua au nom de tous les corps de la ville. Le prince fut si touché de son éloquence, qu'il pardonna aux coupables et accorda à l'orateur une charge de conseiller au parlement de nouvelle création; mais celui-ci ne voulant pas quitter sa profession, se contenta d'un office de secrétaire de la cour aux appointements de 900 liv. Henri II, prince de Condé, et le grand Condé son fils, lui avaient donné des lettres de provision de l'état et office de conseiller et intendant ordinaire de leurs affaires. Sa devise était : *Conscientiæ virtuti satis amplum theatrum est*. Il mourut à Dijon en 1661. Nous avons plusieurs écrits en prose et en vers, en français et en latin, de ce savant jurisconsulte; mais l'ouvrage qui a fait passer et qui conservera son nom à la postérité, est le *Traité de l'abus* : ce livre, le plus savant et le plus parfait que nous ayons sur cette matière, jouit d'une très grande autorité dans les tribunaux. La première édition parut à Dijon en 1653, in fol. Les éditions de Lyon, 1667 et 1677, 2 vol. in-fol., données par Jacques Fevret, fils de l'auteur, et par Antoine Fevret, avec de bonnes notes et les citations en marge, contiennent les critiques qui avaient été faites contre l'ouvrage, avec les réponses de Charles Fevret. La dernière de 1736, 2 vol., Lyon, est ornée des notes de Gibert et de Brunet, et de l'éloge de l'auteur par Papillon. Parmi ses autres écrits, nous indiquerons seulement : I. son dialogue *De claris fori Burgundici oratoribus*, Dijon, 1651, in-8°.; II. *De officiis vitæ humanæ, sive in Pibraci tetrasticha commentarius*, Lyon, 1667, in-12; badinage poétique assez ingénieux; III. *Carmen de vitâ suâ*, poëme de 3... vers, inséré par le P. Desmolets dans

Mémoires de littérature, tome
— Pierre Fevret, son fils, mort
706, âgé de 81 ans, conseiller-
: et sous-doyen du parlement,
a la bibliothèque publique de Di-
et laissa des fonds pour l'entrete-
t l'augmenter. Le catalogue en pa-
n 1708, in-4°., avec une préface
le P. Oudin. Cette illustre famille
oduit plusieurs autres personnages
mmandables par leur science et
leurs vertus, entre autres Clau-
Fevret, abbesse de Notre-Dame-
'ort de Dijon, qui a composé le
*nal des Saints de l'ordre de Cî-
x*, 1706, in-8°.; mais le plus il-
'e est celui dont on va parler dans
icle suivant. T—D.

EVRET DE FONTETTE
ARLES-MARIE), arrière-petit-
du célèbre auteur du Traité de
is, naquit à Dijon le 14 avril
o. Destiné par sa naissance à
re la carrière de la magistrature,
éducation fut entièrement diri-
'ers ce but. Il fut pourvu à l'âge
ingt-six ans d'une charge de con-
:r au parlement de Bourgogne,
eut l'occasion de développer dans
rcice de cette place des talents
communs et un zèle extraordi-
: pour le bien public. Honoré de
nfiance de sa compagnie, elle le
ita plusieurs fois à Paris, et il eut
nheur de terminer avantageuse-
t toutes les affaires dont elle
it chargé. Le goût des lettres
avait hérité de ses ancêtres lui
urait les délassements les plus
es comme les plus agréables. Il
it sa bibliothèque d'un grand
bre d'ouvrages précieux, et for-
me très belle collection de gra-
s historiques et de curiosités de
rentes espèces. Il était moins le
riétaire que le conservateur de
richesses, qu'il communiquait avec une complaisance infinie. Nommé directeur de l'académie de Dijon, il fit adopter de nouveaux réglements, et assura à cette société une existence plus stable en lui procurant la protection du gouvernement. Ce fut à cette époque qu'il forma le projet de donner une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, par le P. Lelong. Cet ouvrage important, et dont l'utilité est incontestable, présentait des lacunes difficiles à remplir. Fontette eut le courage d'entreprendre ce travail, capable d'effrayer tout homme doué de moins de patience et de ténacité. Après quinze ans de recherches et d'application, il se vit enfin en état de faire paraître le premier volume de ce vaste répertoire. L'accueil flatteur que reçut cet essai encouragea Fontette à faire de nouveaux efforts; mais les fatigues qu'il éprouva affaiblirent sa santé, et après avoir langui quelques mois il mourut à Dijon le 16 février 1772, à l'âge de soixante-un ans, sans avoir eu la satisfaction de voir terminée l'utile entreprise à laquelle il s'était entièrement consacré. Les estampes recueillies par Fontette font aujourd'hui partie du cabinet du roi. Perret prononça son éloge à l'académie de Dijon, et Dupuy à l'académie des inscriptions, dont il était depuis peu membre-associé. Ces deux pièces ont été imprimées en tête du 4°. vol. de la *Bibliothèque historique* (*V.* Barbeau et Lelong). W—s.

FEYDEAU (Mathieu), né à Paris en 1616, d'une famille qui s'est illustrée dans l'Eglise et dans la Magistrature, fit ses études dans cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, et fut aggrégé à la maison de Sorbonne, où il fit sa résidence. Il avait à peine reçu la prêtrise, lorsque M.

[illegible] y, il y continua ses conférences, se chargea des catéchismes, et se voua avec beaucoup de zèle à la visite des malades, à la direction des consciences et à la prédication. Il servit de second à M. de Sainte-Beuve dans la conférence célèbre qu'il eut avec le P. Labbe au sujet du livre de ce jésuite, intitulé : *Triumphus veritatis catholicæ adversùs novatores*. Lié avec M. Arnauld et les autres solitaires de Port-Royal, il fut l'un des soixante-douze docteurs exclus de la Sorbonne pour n'avoir point voulu adhérer à la condamnation de cet homme célèbre. Feydeau prit alors le parti de la retraite. D'abord il se retira à la campagne, ensuite à Melun, où il dirigea les religieuses Ursulines. Au mois de juillet 1657 une lettre de cachet l'exila à Cahors. Il vécut pendant quelque temps caché dans le voisinage de Paris. Ayant quelque espoir qu'on s'adoucirait à son égard, il revint dans cette ville, où il ne se

de l'inquisition ; mais
t, alors procureur-géné-
lement, empêcha que le
lt publié en France ; III.
s sur l'histoire et la con-
Evangiles, 2 vol. in-12,
1673 ; Lyon, 1689-96,
2, avec plusieurs change-
r en a eu encore d'autres
I. Mémoires de sa vie,
: que jusqu'au mois d'oc-
, *la Vie de Mad. Maton*,
', et autres ouvrages qui
été imprimés. On lui a
Méditations chrétiennes
idence et la miséricorde
ious le nom du sieur de
elles sont de dom Gabriel

L—Y.

IU (Claude), frère aîné
it, mais d'un premier ma-
rassa aussi l'état ecclésias-
ppliqua de préférence à
droit canon, faculté dans
it reçu docteur. Ayant été
doyenné de l'église collé-
ulins, il en prit posses-
nai 1602, et le résigna à
parents en 1640. Il fut
supérieur des dames de
de Moulins, et assista en
à la mort de la mère de
ndatrice de cet ordre.
ecclésiastiques Claude
gnait une érudition éten-
naissances qui distinguent
le son état. On a de lui :
funèbre de Claude Du-
nt du présidial de Mou-
ET) ; II. *Panégyrique sur*
ase des 150 *psaumes*
le Laval, sieur de Bel-
réimp. avec la paraphrase,
), in-4°. ; III. plusieurs
saints et saintes pour
particulières. — Fey-
nou (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que les précédents, naquit en 1653 de Henri Feydeau, conseiller d'état. Il prit ses degrés en Sorbonne, reçut le bonnet de docteur en théologie, prêcha avec succès à la cour, et fut l'un des aumôniers de Louis XIV. Ce prince l'ayant nommé en 1687 à l'évêché d'Amiens, il se passa cinq ans avant qu'il pût recevoir ses bulles, à cause des différends qui s'étaient élevés entre Innocent XI et le roi, au sujet de la régale ; il n'en gouverna pas moins ce diocèse en qualité de vicaire du chapitre. Les affaires de Rome s'étant arrangées en 1692, il obtint ses bulles, fut sacré à Paris, et prit possession de son siége. Dès-lors il se livra tout entier à ses devoirs épiscopaux, fit assiduement la visite des paroisses de son diocèse, tint des synodes pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et montra l'exemple des vertus qu'il recommandait. Il fut un des députés à l'assemblée du clergé de 1705. L'année suivante, comme il avait commencé ses visites, il fut attaqué d'une maladie mortelle, et vint mourir à Amiens le 14 juillet, âgé seulement de cinquante-trois ans. Le chapitre le fit inhumer dans l'église cathédrale, devant le grand autel, contre l'usage établi, *contrà morem*, afin que le clergé qui pendant sa vie avait admiré ses vertus vît son épitaphe, et en eût après sa mort la mémoire toujours présente. On a de ce prélat : I. *une Lettre latine à Innocent XII au sujet du livre du cardinal Sfrondate ;* II. *une Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés contre le P. Desimbrieux, jésuite ;* III. *une Lettre au sujet de celle d'un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en* 1697 *dans l'abbaye de St.-Acheul*,

, conseiller d'état en 1797, et ennn directeur et administrateur-général des économats. La révolution étant venue, il prit le parti de vivre dans une retraite profonde, occupé de ses livres, et entièrement livré aux sciences exactes qu'il cultivait par goût. Il mourut le 10 décembre 1802, laissant plusieurs manuscrits, entre autres une *Traduction de quelques ouvrages d'Euler, avec des notes et des observations*. L—y.

FEYERABEND, famille de Francfort sur le Mein, célèbre dans le 16e. siècle, par le grand nombre d'artistes et de littérateurs qu'elle a produits. Le plus ancien que l'on connaisse est Jean Feyerabend, graveur en bois. Il a marqué ses ouvrages des deux lettres initiales de son nom. L'abbé de Marolles en a fait mention dans son 1er. catalogue, page 149. Papillon assure qu'il a vu un *Nouveau-Testament* en latin, orné de figures en bois, gravées par cet artiste; mais il n'en indique ni

tribuer à hâter les progrès
ire en Allemagne. Les ou-
Feyerabend a publiés seul,
narque un lion, soutenant
ùi sortent des flammes, et
a publiés en société avec
Hahn et Georges Rab, por-
tispice une renommée son-
ix trompettes. Dans le bas
tte on voit un vase d'une
ue; à droite, des corbeaux,
volant becquette l'anse du
gauche un coq immobile.
Feyerabend est l'éditeur des
ils suivants : 1. *Annales*
iæ rerum Belgicarum à
ctoribus ad hæc usque
pora conscriptæ et deduc-
ort, 1580, in-fol., 2 vol.;
enta illustrium eruditione
i virorum figuris artifi-
expressa, ibid., 1585,
fut encore Feyerabend qui
s frais le *Gynæceum*, re-
ravures représentant des
femmes (*Voyez* AMMAN
. 2, pag. 52.) — FEYER-
rles-Sigismond), succéda
, vers 1590, dans la pro-
libraire. Il a publié diffé-
ls de gravures. Papillon en
n, daté de 1599, conte-
cent quatre-vingt-dix-neuf
y compris le titre. L'épître
, écrite en allemand, est
'éditeur; et parmi les gra-
s'en trouve plusieurs qui
chiffres de M. L. et V.
l, que Papillon croit tous
e la même famille que le

W—s.

) Y MONTENEGRO (Be-
ME), célèbre critique es-
quit à Compostelle le 16
91. Après avoir étudié les
dans sa patrie, il passa à
d'Oviédo, y reçut le grade
de maître-ès-arts, et entra en 1717 dans le couvent de St.-Benoît de la même ville. Il s'appliqua alors aux sciences sacrées. Les progrès qu'il y faisait ne l'empêchaient pas de consacrer plusieurs heures du jour à l'étude des langues, de l'histoire, des mathématiques, des belles-lettres, etc. Il posséda bientôt tous les auteurs classiques latins, grecs, espagnols, français, anglais et italiens. Nommé successivement docteur en toutes les facultés, professeur de théologie, abbé du monastère de St.-Vincent à Oviédo; et, outre les devoirs que ces charges lui imposaient, obligé de prêcher dans les occasions solennelles, il trouva le temps de composer le grand nombre de volumes qu'il a laissés. Feyjoo donnait à peine quatre heures au sommeil, et ne paraissait dans le monde que lorsqu'il y était contraint par les convenances ou les devoirs de son ministère. Cette retraite, presque absolue, rend encore plus extraordinaire le talent avec lequel il a su connaître les hommes, dévoiler le secret de leurs passions et attaquer leurs préjugés. Il s'était distingué de bonne heure par son éloquence, par la facilité de s'énoncer, par une mémoire prodigieuse, et surtout par un tact fin, un esprit observateur, et une critique profonde et judicieuse. A l'égard de sa mémoire, on raconte, entr'autres choses, qu'il suffisait de citer en sa présence un passage, un texte quelconque, pour qu'il en nommât aussitôt, non seulement l'auteur, mais le livre et la page. En 1724, Feyjoo avait déjà publié plusieurs sermons et quelques ouvrages théologiques; mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, ce fut son *Théâtre critique universel*. Les deux premiers volumes furent imprimés deux fois dans la même année à Madrid, 1726. Le succès étonnant

à lui faire abandonner le cloître pour la perspective des places et des dignités. Loin de les désirer, Feyjoo se démit volontairement, dans la suite, de son emploi d'abbé pour se livrer tout entier à l'étude. Le *Théâtre critique*, successivement augmenté, fut imprimé à Madrid, 1738, 8 vol. in-8°. Le supplément parut de 1742 à 1746, en 8 vol. in-8°. Cet ouvrage presque aussitôt qu'il parut, mérita l'approbation de tous les savants. Le *Mercure de France* en fit les plus grands éloges dans les mois de juin 1730, et d'avril 1731. Il fut ensuite traduit en différentes langues ; en français, par d'Hermilly, Paris, 1742, 12 vol. in-8°. l'on en fit deux éditions en italien, Rome, 1744 ; Gènes 1745 : John Brett, capitaine dans la marine royale et l'un des compagnons du lord Anson, en a traduit plusieurs parties en anglais, de 1777 à 1780, 4 vol. in-8°. Le *Teatro critico* est partagé en *Discours*, qui roulent sur [illegible]. Le premier volume

ne grande disposition pour
omme *triomphe* et la femme
de? Que les femmes sachent
que leur entendement n'est
inférieur à celui des hommes.
ieront par-là en état de réfu-
irs sophismes (dirigés soit
leur vertu, soit contre leur
ice), où les égarements se
it sous le manteau de la rai-
Quel éloge plus glorieux pour
sexe que celui d'un cénobite
et dont le langage n'est em-
ii de la flatterie, ni de la pas-
uoique son *Théâtre univer-*
eaucoup d'honneur à Feyjoo,
e qui établit de plus en plus
ation (et qu'on peut considé-
me une continuation du *Tea-*
co), ce fut ses *Cartas eruditas y curiosas*, etc., c'est-à-dire, *curieuses et instructives*, Ma-
746-1748, 8 vol. in-8°. Dans
ier de ces ouvrages on remar-
servateur habile et judicieux ;
second on admire le savant
. Il n'y a pas de matière dans
ces sacrées et profanes, com-
les lettres et dans les arts, qu'il
avec sûreté, justesse et discer-
. Quoique par fois un peu pro-
n style est pur, rapide, éner-
éloquent, plein de coloris et
eur. Ce serait une erreur que
idérer Feyjoo comme un savant
critique ordinaire, qui n'osa
les bornes de son propre
écrivit pour tous les hommes,
ce qui rendit ses écrits inté-
s chez toutes les nations civi-
Il ne fut cependant pas exempt
ques, et quand ses premiers
s parurent, quelques Zoïles
ent contre lui ; mais le succès
errompu qu'il obtint parmi les
les hommes de lettres, parmi
s instruits et impartiaux, les
obligèrent bientôt au silence. Le P. Sarmiento, bénédictin et théologien dans le couvent de St.-Martin de Madrid, réfuta toutes leurs critiques dans un ouvrage intitulé : *Demonstraciones*, ou *Démonstrations critico-apologétiques du Théâtre universel du P. Feyjoo*, Madrid, 1751, 2 vol. in-8°. On a publié la même année (Madrid, in-4°.) un *Indice general*, etc., ou Table alphabétique des matières contenues dans le *Teatro critico*. La variété des sujets de ce vaste recueil exigeait un répertoire de ce genre. On aurait désiré plus d'exactitude dans celui-ci. (Journ. des Sav. Février, 1753). Après avoir joui de la plus grande considération pendant sa vie, considération qui le suivit jusqu'au-delà du tombeau, Feyjoo mourut à Oviédo le 16 mai 1764, regretté autant par sa science que par la bonté de son cœur, la régularité de ses mœurs et l'affabilité de son caractère. On compte plusieurs éditions de ses ouvrages, même après sa mort ; mais la plus estimée est celle qui fut entreprise par les soins et aux frais de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8°. On y trouve la vie de l'auteur, écrite par Campomanès lui-même. « Feyjoo, dit » M. de Laborde (1), embrassa toutes » les parties... Il acquit des connaissan- » ces profondes ; il écrivit d'un style » pur, simple, clair, limé, métho- » dique. Il déploya un génie fécond, » hardi, vrai. Il secoua les chaînes » des préjugés ; il renversa l'astro- » logie judiciaire, etc., etc. Il fut le » lustre de sa patrie et le savant de » tous les siècles. » B—s.

FEYNES (François), professeur de la faculté de médecine de Montpellier, naquit à Béziers au commencement du 16e. siècle, et

(1) *Itinér. d'Esp.*, t. V, pag. 141.

[illegible] traversa
la [illegible] s'étend entre
Alexandrette, Bag[illegible], Ispahan et Ormus; il parcourut toutes les côtes de l'Inde, et alla jusqu'à Canton. Il retourna à Goa, et après un séjour de quatre ans en Asie il prit son passage sur un navire portugais, et aborda à Lisbonne. Le gouvernement de cette ville, qui obéissait alors à l'Espagne, conçut des craintes sur de Feynes, et supposa que les rapports qu'il pourrait faire sur ce qui concernait l'état des forteresses des Portugais dans les Indes seraient dans le cas de porter atteinte à leurs établissements dans ces contrées; en conséquence de Feynes fut détenu prisonnier pendant quatre ans. Le roi de France fit de vaines instances pour qu'on le remît en liberté; le prisonnier fut conduit au château de Xativa, près de Valence. Sa captivité n'eût peut-être pas eu de terme, puisque l'on ignorait le lieu où il était renfermé. Heureusement pour lui son

ndeur de chaque lieu qu'il voit
: d'une ville de France, ce qui
ésumer qu'il en avait parcouru
s grande partie. Il promet de
ır une relation plus détaillée si
lic paraît goûter celle qu'il pu-
n abrégé, et dit qu'il laisse de
ous les voyages qu'il a faits à
es fois en Italie, en Espagne,
ologne, en Hongrie, en Alle-
, en Angleterre, en Flandre,
ollande et ailleurs, parce que
e qui concerne ces pays est suf-
nent connu. E—s.

ALETTI (Odoard), peintre et
ır, de l'école vénitienne, naquit
73 à Bologne, où son père était
seur en droit. Ce dernier était
Savoie et se nommait *Viallet;*
n venant enseigner à Padoue,
t cru devoir donner à son nom
ournure italienne, et se fit ap-
Fialetti. Demeuré orphelin à
le dix ans, le jeune Odoard fut
l'école de J.-B. Crémonini, et
ensuite l'élève chéri du Tinto-
Boschino cite de lui, avec éloge,
-huit tableaux qui ornaient de
mps diverses églises de Venise.
urut dans cette ville en 1638.
s connu de ses élèves est Fran-
egri, de Bologne. Fialetti a beau-
gravé à l'eau-forte d'après le Tin-
Pâris Bordone, le Pordenone,
ore de Caravage, etc. Ses dessins
ume sont encore recherchés des
urs. Il a publié deux livres de
ipes de dessin, Venise, in-4°.;
cherzi d'amore, en 20 plan-
plusieurs gravures d'ornements
rabesques; un Recueil de *Ma-*
de guerre en 220 planches,
lais le plus connu de ses ouvra-
ses *Habiti delle religioni con*
ni, e breve descrittioni loro.
n recueil des costumes des dif-
ordres religieux (au nombre de soixante-douze), avec un texte gravé pour l'explication de chacun, un frontispice et une planche allégorique. Ce recueil, publié à Venise en 1626, in-4°., étant devenu rare (1), Trichet Dufresne qui en avait acquis les planches, fit mettre la date de *Parigi*, 1680, sur le frontispice italien, et fit graver un autre frontispice sous ce titre: *Briefve histoire de l'institution de toutes les religions avec leurs habits, gravez par Odoard Fialetti, bolognois*, Paris, 1658, in-4°., auquel il ajouta un texte français, qui n'est pas une simple traduction du texte gravé italien, mais qui n'en comprend que 69, l'éditeur n'ayant rien trouvé dans ses livres qui fût *digne d'être observé* sur les ordres des moines de la vallée de Josaphat, de S. Benoît aux Indes, et de S. Cariton. Le livre de Fialetti est assez peu recherché aujourd'hui, les grands ouvrages de Buonanni et du P. Helyot ne laissant rien à désirer sur cette matière.

C. M. P.

FIAMMA (Galvano), célèbre historien, naquit à Milan en 1283. Il descendait d'une famille illustre, qui possédait des biens et des dignités considérables; mais aux avantages qu'il pouvait espérer de sa naissance, il préféra la tranquillité de la vie monastique, et à l'âge de quinze ans il entra dans le couvent de St.-Eustorg des dominicains de Milan, où il ne tarda pas à prononcer ses vœux. Les autres circonstances de la vie de Fiamma sont assez obscures. Ce que dit Piccinelli qu'il professa le droit canon à l'université de Pavie se réfute de soi-même, puisque la chaire

(1) Buonanni ne sachant pas que les planches avaient passé à Paris, s'exprime en ces termes dans la Préface de son *Catalogue des ordres religieux*, publié en 1706: *Aliquot Venetiis fuerunt typis datæ à quodam pictore bononiensi cui nomen erat Fialetti* (sic), *sed jam deperditæ obtineri non possunt.*

cent en 1344, ou [illegible] chronique de l'ordre des dominicains, et que d'autres reculent jusqu'à 1371, parce que les manuscrits de son *Manipulus florum* ne s'arrêtent qu'à cette année-là; mais Muratori a prouvé que Fiamma n'avait rédigé son *Manipulus* que jusqu'à l'année 1336, et que la continuation était évidemment d'une autre main, de sorte qu'il est devenu très difficile de fixer d'une manière précise la date de la mort de cet écrivain. De tous les ouvrages qu'il avait composés deux seulement ont été publiés: I. *Manipulus florum sive historia mediolanensis, ab origine urbis ad annum* 1336, *ab alio continuatore producta ad annum usque* 1371. Cette histoire a été insérée dans le tome XI des *Rerum italicar. scriptores*. Fiamma a placé en tête la liste des auteurs dont il s'est servi. La partie de cet ouvrage qui traite de l'origine de Milan n'est qu'un tissu de fables dé-

ffligée de la peste, Fiancé, le consulat pour y admi- secours nécessaires, donna euf mois entiers tous ses pestiférés, jusqu'à ce qu'at- même de la contagion, il time de son zèle, le 27 mai de vingt-neuf ans quatre jours. Son plus important t *la Platopodologie*, dont e donne une idée tout-à-fait s ses notes sur Lacroix du te pièce, qui paraît n'avoir imprimée, était une satire ins contre des envieux qui t à lui nuire. Il l'avait com- ant son séjour à Carpentras. (1), son compatriote, lui a elques épîtres insérées dans *vulus poëticus*. Jean-Aimé ny, de Beaune, a célé- ort dans un recueil in- *mes et soupirs sur le tré-* . *Antoine Fiancé, byzon-* 1582, in-8°. de 96 pages, de St.-Léger a extrait cette isérée dans l'*Année litté-* l'*Esprit des journaux*, *de* 777. C. T—Y.

ACCI (Léonard), mathé- e Pise, vivait au commen- 13e. siècle. Etant encore fut conduit par son père en il y étudia tout ce que l'on ur les sciences, revint dans et fut le premier qui intro- Italie l'usage des chiffres que mons *arabes*, et que lui ap- *ns*. Il a composé un *Traité tique*, que l'on conserve ma- ns la bibliothèque *Maglia-* r, et dont l'abbé Zaccaria (2) et le docteur Targioni (1) ont donné des extraits dans leurs ouvrages. Ce traité est intitulé : *Incipit liber abaci compositus à Leonardo filio Bonacci Pisano in anno* 1202. Targioni, dans son extrait, nous a fait connaître plusieurs propositions relatives aux monnaies et aux mesures usitées en Italie dans les 12e. et 13e. siècles. Il rapporte, en outre, une dissertation sur l'origine de notre arithmétique, dans laquelle on voit que Fibonacci, tout en admettant que les Arabes empruntèrent des Indiens leurs caractères arithmétiques et leur système de numération, cite cependant plusieurs ouvrages latins du 11e. siècle, dans lesquels se trouvent des chiffres arabes, qui, en se rapprochant par leur forme de ceux dont nous faisons usage, ressemblent aussi à de petites lettres grecques que l'on aurait un peu altérées. Fibonnacci infère de-là que les caractères qui nous ont été transmis par les Arabes pourraient bien nous venir des Grecs plutôt que des Indiens. Cette opinion a été soutenue depuis par plusieurs savants. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point elle est fondée, mais il est aisé de voir que la plupart de ceux qui ont traité cette question n'ont pas connu l'ouvrage de Fibonacci. On conserve encore dans la bibliothèque *Magliabecchiana* un autre ouvrage manuscrit de Fibonacci : *Pratica Geographiæ;* il a été écrit en 1220, et Targioni en a aussi donné un extrait. N—T.

FICHARD (Jean), jurisconsulte, naquit en 1512 à Francfort-sur-le-Mein. Après avoir achevé ses humanités il se rendit à Fribourg en Brisgau, où il suivit les leçons du célèbre Zasius, et fut reçu docteur en droit à

ite ville de Gy, où naquit Dumonin, centre de la Franche-Comté. Ainsi ne nous avons reproché à l'apillon de arlé de cet auteur dans sa bibliothè- gne. L'abbé de St.-Léger a commis ur à l'égard de Fiancé. D. L.
ns liter.

(1) *Relazione d'alcuni viaggi*, édit. 2, tom. 2.

lui accorda
[illegible] celui de ses
[illegible] travailla, dit Teis-
[illegible], à la rédaction des coutumes de Francfort, avec tant de succès que cette ville ne lui est pas moins redevable qu'Athènes l'était à Solon, Lacédémone à Lycurgue et Rome aux décemvirs. Cet éloge est sans doute très exagéré; mais il peut servir à faire connaître la haute opinion que l'on conservait de Fichard plus d'un siècle après lui. Il mourut le 7 juin 1581. On a de lui : I. *Onomasticon philosopho-medicum synonymum et alterum pro vocabulis Paracelsi*, Bâle, 1574, in-8°. C'est un dictionnaire d'alchymie; II. *Vitæ recentiorum jurisconsultorum qui post recuperatam Romani juris prudentiam eamdem et docendo et scribendo professi sunt ad hæc usque tempora*, Bâle, 1537, in-4°. de 40 pag., 1re. édition, très rare; Padoue, 1565, in-4°., l'une des éditions les plus estimées. Il en existe de plus ré-

ɔcureur de la nation de Fran- ouvait en 1467 recteur de ɛ. Lorsque, pendant la *guer- public*, Louis XI voulut en- rigades tous les habitants de puis 16 ans jusqu'à 60, our exempter les étudiants, nations qui ne furent pas Ce fut aussi sous son recto- niversité appela de la prag- nction au futur concile. Fi- avec succès le dessein de , pour le rétablissement des e la littérature et de la rhé- ıs l'université. Pendant plus t ans, il donna dans le col- rbonne des leçons de philo- le théologie le matin, et de l'après-dînée. Ce fut à Fi- ırtout à son ami Lapierre, ıt l'établissement de l'impri- ıris. Ils y firent venir Ulric lartin Grantz et Michel Fri- les reçurent dans la maison ne (*voy.* Gering). Jean ɛdinal d'Autun, faisait une Fichet, que Guillaume Char- ue de Paris, gratifia d'un ur la fin de 1471, le cardi- ion emmena Fichet à Rome. ua les bonnes grâces du pape qui le fit son camerier secret ıitencier. Il fut même ques- élever au cardinalat; mais qu'il mourut sur ces entre- ıet a été éditeur du premier ı ait imprimé à Paris (*voy.* ı). On a de lui: I. *Rheto- libri tres; in Parisiorum Ulricus Gering, Martitz et Michel Friburger*, 4°. C'est le premier cours que qui ait été fait métho- à Paris, et l'une des pre- ductions de l'imprimerie de il présente aussi cette par- l'avoir été, dit Chevillier, « composé, dicté et imprimé en Sor- » bonne; voilà pourquoi l'auteur a » mis à la fin: *In Parisiorum Sor- » bonâ conditæ Ficheteæ rhetoricæ » finis.* » II. *Epistolæ; in Parisio- rum Sorbonâ*, 1471, in-4°. Ce sont les lettres qu'il écrivit à divers savants en leur envoyant sa *Rhétorique*. On conserve dans la bibliothèque de Tu- rin une lettre manuscrite de Fichet à Amédée, duc de Savoie, et à ses frè- res, qui est un abrégé de l'histoire de Savoie, et une exhortation que Fichet fait à ces souverains de s'unir aux autres princes d'Italie contre les Turks. Gibert, qui accorde à Fichet l'honneur d'avoir ou établi ou du moins rétabli à Paris l'étude de la rhétorique, qu'un trop grand attachement à la philoso- phie avait jusque-là empêchée ou en quelque sorte étouffée, dit que cet au- teur « fut employé par le roi en des » affaires importantes, et fut son am- » bassadeur vers ses ennemis et au- » teur de la paix qui fut conclue avec » le duc de Bourgogne. » Gaguin a été l'un des disciples de Fichet.

A. B—T.

FICHET (Alexandre), jésuite, né en 1588 au Petit-Bornand, et pro- bablement de la même famille que le précédent, se distingua par son talent pour la prédication et par son zèle in- fatigable pour l'instruction de la jeu- nesse. Après avoir enseigné la rhéto- rique à Lyon pendant sept ans et la philosophie pendant quatre, il se consacra pendant trente années au mi- nistère de la chaire, et si l'on en croit le P. Alegambe, l'affluence de ses au- diteurs était si grande que les églises ne suffisaient pas toujours pour les contenir, et qu'il lui fallut plus d'une fois prêcher en plein air. Il fut quel- que temps recteur du collége de Nîmes, et fut envoyé à Rome comme dé- puté de la province de Lyon pour as-

ex variis sanctis patribus collectus, Lyon, 1615, 1617, in-24 d'environ 1100 pag. C'est un recueil des morceaux les plus éloquents de S. Cyprien, de Lactance, de S. Basile, de S. Ambroise, de S. Eucher, de S. Hilaire d'Arles, de S. Jérôme et de Salvien; II. *la Vie de S. Bernard de Menthon;* III. *Vie de la Mère de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation*, Lyon, 1642, in-8°.; IV. *Arcana studiorum omnium methodus, et Bibliotheca scientiarum, librorumque earum ordine tributorum universalis*, ibid., 1649, in-8°., réimprimé par les soins de J. Alb. Fabricius à la suite du *Prodromus historiæ litterariæ* de Lambecius, Hambourg 1710, in-fol., ouvrage écrit avec élégance, et qui se fait lire avec plaisir; parmi beaucoup de lieux communs on y trouve d'excellents précédés pour faciliter l'étude, pour faire des extraits, etc.; mais on voit percer par intervalle un espr

Musæum poëticum. Le nombre des poëtes contenus dans la collection de Genève était de 72; mais le P. Fichet en a supprimé plusieurs, dont on n'a que des fragments insignifiants, et en a ajouté dix-huit plus importants qui y manquaient, tels que Manilius, Columelle, Boëce, S. Prosper d'Aquitaine, etc. C. M. P.

FICHET DE FLÉCHY (Philippe), docteur en médecine. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'il était français, qu'il vivait dans le 18e. siècle, et qu'il a publié à Paris, en 1761, un volume in-12, intitulé : *Observations sur différents cas singuliers relatifs à la médecine-pratique, à la chirurgie, aux accouchements et aux maladies vénériennes*. Ce livre contient un grand nombre d'observations, dont plusieurs sont intéressantes par la nature des faits qu'elles renferment. L'auteur, qui a puisé ces observations dans sa pratique, les accompagne de réflexions qui décèlent plutôt un empirique qu'un théoricien éclairé. Fichet avait servi dans les guerres d'Allemagne sous Louis XV en qualité de médecin des armées. Il s'attacha ensuite à l'électeur Palatin, qui le fit inspecteur-général de ses hôpitaux. On voit par ses ouvrages qu'il exerçait la chirurgie concurremment avec la médecine. F—R.

FICHTE (Jean-Theophile), un des plus célèbres philosophes allemands de l'école moderne, naquit le 19 mai 1762, à Rammenau, village de la Lusace, où son père était fabricant de rubans, et faisait un petit commerce de mercerie. Une personne riche des environs, frappée des dispositions extraordinaires que montrait le jeune Fichte, le fit entrer dans une école où il pût développer ses talents. Impatient de la contrainte, le jeune élève s'échappa. On le trouva sur les bords de la Saale, assis auprès d'une carte géographique, sur laquelle il cherchait la route de l'Amérique. Il n'écouta ensuite, pour ainsi dire, que par fragments les leçons des professeurs de Wittemberg et de Leipzig; son génie semblait être mal à l'aise dans les salles où se donnaient les cours académiques. Il n'en suivit aucun avec assiduité, pas même celui de théologie, quoiqu'il eût l'intention de se destiner à l'étude de cette science, à laquelle il revint souvent dans les écrits qu'il publia, et qu'il entremêla de beaucoup de mysticité. Fichte, en sortant de l'université, était dans la position la plus fâcheuse. Il ne possédait rien au monde. Malgré son aversion pour la gêne, il fut obligé pour vivre de sacrifier sa liberté, et entra comme précepteur chez un particulier de la Prusse. Son séjour dans ce pays lui procura l'occasion d'avoir à Kœnigsberg des entretiens avec Kant. Ce fut alors qu'il publia en 1792, sans y mettre son nom, son *Essai de critique de toutes les révélations*, ouvrage qui fut le fondement de sa réputation. Dans les journaux littéraires, cette production fut attribuée au célèbre philosophe de Kœnigsberg, jusqu'au moment où le véritable auteur se fit connaître. Fichte, ayant reçu cinquante ducats que lui devait un magnat de Varsovie, chez lequel il avait été instituteur, et avec qui il n'avait pu s'arranger, voyagea en Allemagne, puis se maria à Zurich, avec une nièce de Klopstock. Ce fut à cette époque (1793) qu'il publia ses *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française, Ire. partie sur sa légitimité*. Cet ouvrage, peut être le plus fortement pensé de tous ceux qui ont été

exis[illegible]er p[illegible]u'au dernier. Il fut choisi peu apres pour succéder dans la chaire de philosophie de Iéna à Reinhold, qui venait de partir pour Kiel. Celui-ci était le premier disciple de Kant qui eut senti ce qui manquait à la théorie de ce philosophe pour rendre son système complet, et eut traduit les oracles de son maître dans un langage intelligible à un plus grand nombre d'hommes. Fichte commença ses leçons à Iéna par un programme dans lequel il chercha à donner une idée de *la Doctrine de la Science*, nom par lequel il désigne ses principes, et bientôt il développa dans toutes ses parties le système de l'idéalisme transcendental. La théorie de Kant partait d'une analyse de l'entendement, de la raison pratique, et du jugement (*Voy.* KANT) : celle de Reinhold avait pour base le fait primitif de la conscience. Fichte reconnaissait que Reinhold s'était élevé d'un degré plus haut que Kant; mais il pensait que l'on pouvait encore aller

public, fut la manière dont il
les bases de la religion, dans
al philosophique qu'il publiait
rt avec Niethammer; il avan-
Dieu lui-même n'était que
moral de l'univers. « Le *moi*,
il, en cherchant à effectuer ses
rs, aspire à un ordre moral de
ers, par-là il se rapproche de
et il a la vie qui vient de Dieu.
rcier Dieu comme substance
e peut se représenter que dans
ps et dans l'espace, serait ido-
. » Ces idées, qui ne sont pas
lligibles pour tous les lecteurs,
t à occasionner de grandes dis-
Un des collègues de Fichte,
par un zèle aveugle, fixa l'at-
de M. Burgsdorf, ministre de
r de Saxe, sur ces proposi-
étiques. Le résultat de la dé-
ion fut de faire confisquer avec
grande rigueur son ouvrage
ute la Saxe. Fichte et Forberg
nt un *Appel au Public*, et
rs *Apologies* pour se discu'per
putation d'athéisme. Le gouver-
du duché de Weimar se con-
n cette occasion avec prudence
gement; mais Herder lui-même,
son humanité, prit, en qualité
e-président du consistoire de
r, parti contre Fichte, plutôt
e de la forme repoussante sous
e ces propositions étaient pré-
, que pour le danger dont elles
ent être. Que de plumes cet in-
mit en mouvement! Toute l'Al-
e prit parti dans cette accusa-
hérésie, et plus d'une fois dans
s de cette querelle, la faiblesse
ne se montra dans tout son jour.
ce qu'un observateur a révélé
n écrit publié en 1799, sous le
e *Lettres confidentielles sur le
de Fichte à Iéna*. Eberhard,
goûtait pas le système de Fichte,
prit pourtant sa défense dans deux
écrits (*Voy.* Eberhard). Fichte se dé-
mit cette même année de sa place de
professeur. Il fut dédommagé des tra-
casseries qu'il venait d'essuyer, par
l'accueil honorable qu'il reçut à Berlin.
Il partageait son temps dans cette ville
entre les leçons particulières qu'il don-
nait et les écrits qu'il composait. Il y
sut conserver l'estime générale, mal-
gré le mauvais succès qui accompagna
sa tentative de se jeter dans la poli-
tique. Il publia une brochure : *der
geschlossene Handelstaat*, qui fit un
peu secouer la tête aux politiques pra-
tiques. Les paradoxes de ce livre n'em-
pêchent pas que l'on n'y reconnaisse la
touche de son génie. Cependant il s'éle-
vait contre Fichte un antagoniste redou-
table. Schelling, d'abord défenseur de
la Doctrine de la Science, mais plus
profond et plus instruit que Fichte,
avait formé son système de l'*Identité
absolue*, dans lequel s'affranchissant
de toute espèce de secours qui serait
emprunté de l'*empirisme*, il n'a pas
même consenti à lui accorder la moin-
dre fonction introductive en philoso-
phie. Il s'élève à l'*absolu primitif*. On
avait adopté sans preuve, dans la phi-
losophie transcendentale de Fichte, que
le *moi subjectif* produit le *non-moi
objectif*, et que le contraire n'a pas
lieu. Schelling a vu le *moi* primitif et
infini, source de toute réalité et de
toute science. Arrivé, comme le dit
fort bien M. Degerando, à un degré
d'abstraction tout à fait nouveau, il a
pu étendre de là un regard bien plus
vaste sur la science; il a su apercevoir,
rapprocher des choses que Fichte,
plus arrêté aux développements de
détail, n'avait pu embrasser; il a vu
une foule de choses merveilleuses.....
Aussi lui seul avait-il la vogue à Iéna.
Fichte se défendit du mieux qu'il put;
mais Schelling, en publiant son *Bruno*

tion; ce n'était rien encore. Schelling, s son *Exposition du vrai rapport de la philosophie naturelle à la doctrine de Fichte*, publiée en 1806, à Tubingen, reprocha à celui-ci de tout donner, en physique comme en philosophie, à la seule action mécanique, et de n'avoir pas la moindre idée de l'énergie de la vie dynamique. Fichte blessé au vif, se borna pour le moment à l'application pratique de son idéalisme et de son ordre moral du monde. A cette époque, il avait vu s'accomplir son vœu le plus ardent, qui était d'obtenir de nouveau une chaire dans une université. M. de Hardenberg l'avait, en 1805, fait nommer professeur ordinaire de philosophie transcendante à Erlang, avec la permission, qui était une vraie faveur, de passer l'hiver à Berlin pour continuer à y donner ses cours. Cet état de professeur amphibie, comme ses amis l'appelaient en plaisantant, n'eut lieu que pendant l'été de 1805, qu'i

teintes de rhumatisme, lorsque
nme fut attaquée d'une fièvre
use, triste fruit de la guerre :
avait gagnée en donnant des se-
à des malades delaissés : elle en
; mais Fichte, que sa tendresse
constamment auprès d'une
e qui ne vivait que pour lui, fut
é de la contagion, et mourut le
nvier 1814. Sa manière de pro-
, très goûtée des jeunes gens,
i attachait. Son eloquence bril-
ar la clarté du raisonnement, par
rrection et la simplicité du lan-
plus que par un style métapho-
et inspiré. La nature ne l'avait
it poète. Ce qu'il essaya en ce
, comme traducteur, dans ses
ères années, le prouva jusqu'à
ence. Fichte sera toujours cité
estime et reconnaissance parmi
ommes qui ont produit dans les
s une fermentation utile à leurs
mporains, qui ont fait faire des
ès à la science, et qui, animés
èle louable, et mus par un es-
raiment religieux, ont cherché,
égarer leur siècle mais à l'éclai-
Fichte était de petite taille, trapu
oureux. Lavater disait de lui qu'il
un nez perçant et pénétrant. Une
té inébranlable et une persévé-
tenace formaient les traits prin-
x de son caractère. La nature l'a-
réé penseur. Il donna l'essor à
alent au milieu des contrariétés
ute espèce dont il fut assailli dès
lébut dans la vie. Il éprouva le
le beaucoup d'hommes de génie;
accusé d'athéisme par des gens
avaient mal compris. Il se défen-
nais ne récrimina point, et ne se
pas emporter au-delà de ce que
escrivait le devoir de se justifier.
i échappait assez souvent des
tes sur la malignité et l'opiniâ-
des journalistes et des lecteurs,
qui prétendaient ne pas le compren-
dre, et dans un épilogue qui termine
un *Essai sur Machiavel, considéré
comme écrivain*, morceau inséré
dans le journal intitulé *les Muses*, il
exhale son mécontentement contre
les éditeurs et les interprètes sans mis-
sion. Lui-même avait avoué que les
Kantiens ne comprenaient pas la doc-
trine de leur maître. En établissant sa
théorie du nouvel idéalisme, il crut ne
pas sortir du cercle des idées de Kant,
et prétendit n'être qu'un Kantien plus
conséquent. Kant ne sanctionna pas
cette interprétation, et assura que
Fichte ne l'avait pas compris. Cepen-
dant, ce dernier avait pour lui la pré-
diction de Jacobi, qui avait annoncé
qu'en devenant conséquent le kantisme
se convertirait en idéalisme. Il faut
aussi convenir que le système de Fichte
est celui qui paraît tirer des consé-
quences plus rigoureuses du kantisme,
et en saisir le mieux l'esprit, quoiqu'en
contredisant ses énoncés. Voici la liste
des ouvrages qui ont rendu célèbre le
nom de Fichte; ils sont tous écrits en
allemand : I. *Essai de critique de
toutes les révélations*, Kœnigsberg,
1792, ibid. 1793, in-8°. Fichte
part du principe que l'homme est es-
sentiellement religieux. Il prend la dé-
fense de la révélation; les arguments
de ses ennemis y sont exposés et ré-
futés. On augura favorablement de
l'auteur par le talent de composition
qui règne dans cet ouvrage. On y re-
connaît un homme qui est maître de
son sujet, et sait l'envisager sur toutes
les faces. La lecture en est instructive;
on y découvre le germe du système
que Fichte développa plus tard. La
seconde édition contient des augmen-
tations considérables; II. *Matériaux
pour rectifier les jugements du pu-
blic sur la révolution française*,
1793, in-8°.; III. *Sur la notion de*

Iena, 1794, in-8°.; 1802, in-8°.; VIII. *Bases du Droit naturel, d'après les principes de la Doctrine de la Science*, Iéna, 1796 et 1797, 2 vol. in-8.; la seconde partie a ce titre particulier: *Application du Droit naturel.* Il a été publié par J. C. G. Hübner, un extrait de cet ouvrage, pour servir de Manuel dans les Cours publics, Hildesheim, 1802, in-8°. Fichte regarde les rapports légaux, ou les actions réciproques des êtres libres, indépendamment de toute morale, comme une condition nécessaire de la conscience; IX. *Système de morale d'après les principes de la Doctrine de la Science*, Iéna, 1798, in-8°.; X. *Nouvel Essai pour servir à l'Histoire de l'Athéisme*, Marbourg, in-8°. Cet ouvrage fut publié sous le nom de Forberg; XI. *Appel au public sur l'imputation d'Athéisme*, Tubingen, 1799, in-8°.; 2°. édition, Iéna, 1799, in-8°.; XII. *La Destination de l'homme*, Berlin 1800, in-8°.; XIII. *Rapport plu*

.e systêmes philosophiques, a fin du 18e. siècle ont par- :magne, et qui ont procuré teurs non-seulement des dis- nais des sectateurs enthou- I. Degerando remarque avec de justesse, que tous ces parlent pour le moins aussi l'imagination qu'à la raison, ır conséquent ils ont pu ex- housiasme d'une jeunesse ar- laborieuse. L'extrême sévé- formes qu'ils ont adoptées, même de leurs expositions e heureusement déguiser à tion la part qu'elle prenait à ge; et cette poésie, exprimée angage des plus hautes abs- , a pu être prise pour une Au reste, Fulleborn, un des hes les plus estimables de ;ne, a observé que malgré le t de sa nation pour les doc- éculatives, aucune de ces doc- : peut cependant durer long- arce que l'enthousiasme même ıel elles sont d'abord reçues, les vicissitudes qu'elles éprou- nite. Toutes les sectes philo- :s de l'Allemagne sont plus ; entr'elles dans leurs senti- leurs principes, que le kan- l'était à tous les anciens sys- lles ne s'accordent que sur un ıt, c'est dans le profond mé- leurs partisans manifestent qu'ils appellent la *philosophie* *e*, *l'empirisme*, ou l'expé- ıt dans un grand soin à écar- : donnée empirique, comme indre emprunt fait à l'expé- evait être la ruine d'un sys- es personnes qui s'occupent oire de la philosophie, recon- sans peine l'analogie qui existe s doctrines de Fichte et de ;, et celles des anciens éléa- tiques et des scholastiques du moyen âge. On peut dire que les systêmes de ces deux philosophes ne sont en dernière analyse qu'une sorte de spinosisme enté sur l'idéalisme, dérivé de l'acte libre du *moi*. Il est probablement certaines bornes que l'esprit humain ne peut franchir sans tomber dans le monde des rêveries. Les hommes, qui se croient à cet égard plus privilégiés que les autres, fournissent de tristes exemples à l'appui de cette hypothèse, et la plupart de ceux qui croient inventer, ne font que remettre en vogue ce qui a déjà été adopté comme vrai, puis oublié. Au moins ces disputes là ne sont pas dangereuses, et plut au ciel que toutes celles qui divisent les hommes ne sortissent pas de l'enceinte des écoles. Fichte exige du philosophe pour s'élever au premier acte libre et créateur, un certain sens dont la privation est absolument irréparable. Reinhold, qui a souvent combattu et quelquefois plaisanté son ancien ami, s'en dit absolument privé, et ce malheur, ajoute M. Degerando, lui est commun avec bien du monde. L'auteur de cet article doit avant de le terminer, reconnaître hautement qu'il a de bien grandes obligations à l'*Histoire comparée des systêmes de philosophie*. Sans le secours de ce livre, dont il a souvent employé les expressions, il lui eut été impossible de parler convenablement d'une doctrine qui, malgré les nombreux écrits qu'elle a fait naître, est enveloppée de beaucoup d'obscurités; d'ailleurs, pour les étudier à fond, il faudrait avoir le sens exigé impérieusement par Fichte. Un écrivain qui a encore mieux exposé les différences qui caractérisent les systèmes philosophiques de Kant, de Fichte et de Schelling, est M. Ancillon, dans deux morceaux intitulés, l'un *Essai sur le premier probléme de la phi-*

» aimons ne sont rien que l'œuvre de » nos idées, c'est l'homme lui-même » qu'on peut alors considérer comme » le grand célibataire des mondes. » Mme. de Staël reconnaît deux grands avantages dans la doctrine de Fichte; l'un sa morale stoïque; l'autre un exercice de la pensée, tellement fort et subtil, qu'il donne le moyen d'acquérir une puissance d'attention et une sagacité d'analyse applicables à tout autre genre d'étude; mais elle finit par convenir que l'idéalisme de Fichte, à force d'exalter l'ame, la sépare de la nature, et que dans l'un et l'autre extrême, le sentiment qui est la véritable beauté de l'existence, n'a point le rang qu'il mérité. É—s.

FICHTEL (Jean-Ehrenreich), naturaliste hongrois, né à Presbourg, en 1732, s'adonna d'abord à la jurisprudence, exerça pendant quelque temps les fonctions d'avocat dans sa patrie, et obtint ensuite une place d'actuaire dans le directoire de l'intendance de la nation saxonne en Trans-

‹ dans ce jeune homme des dis-
ns brillantes, lui ouvrit une
arrière, le prit dans sa mai-
t lui fit donner l'éducation littéraire
plus soignée. Marsile joignit à
de la langue grecque celles de
sophie de Platon, de la théolo-
de la musique. Cet art lui fut
t d'un grand secours. Né valé-
re, de la complexion la plus
e, de la plus petite stature, il
n outre des accès de mélancolie
ls la musique seule apportait
e soulagement. Cette disposition
ique influa, comme on peut le
sur son caractère. Avec une
ation exaltée, souvent même
une sorte de délire, il était
ami du repos, modéré dans ses
ıs, fidèle en amitié, quoique
le commerce des hommes,
out inaccessible à l'ambition.
pris à 42 ans les ordres sa-
l reçut de Laurent le Magnifi-
ui n'eut pas moins d'affection
ui que son grand-père, la di-
ou le rectorat de deux églises
rence ; et ensuite, vers 1424,
ionicat dans cette cathédrale.
t de cette fortune, il abandon-
patrimoine à ses frères. Tant
ines qualités furent obscurcies
uelques nuages. L'étude trop
ondie qu'il fit dans sa jeu-
des dogmes de Platon et de
tateurs, son enthousiasme pour
éculations métaphysiques qui,
ucun fondement réel, n'ont de
que celles de l'imagination, por-
le trouble dans son cerveau dé-
devint superstitieux, partisan
le l'astrologie judiciaire, et, sou-
intelligible à lui-même, il dut
ter un style obscur et peu na-
Il retrouvait dans les livres de
tous les mystères de la religion
ınne, celui surtout de la Tri-
nité. Il regardait Socrate comme un type de Jésus-Christ, et se livrait à d'autres erreurs non moins déplorables. Passionné à l'excès pour cette philosophie platonicienne dont Cosme, à sa prière avait établi une académie à Florence, non seulement il y professait publiquement cette philosophie, mais il voulait qu'on l'enseignât même dans les églises; il la recommandait en chaire à ses auditeurs, et, ceux qui partageaient ses exagérations platoniques, il les appelait ses frères en Platon. Malgré ces travers, Ficino jouit toute sa vie d'une grande considération, et compta dans son école d'illustres auditeurs, tels qu'Ange Politien, Accolti, Calderino, Cavalcanti. Il fut également estimé de Cosme, de Pierre et de Laurent de Médicis, qui l'enrichirent autant, pour ainsi dire, que sa modération le leur permit. Il eut, en un mot, une existence aussi heureuse qu'elle pouvait l'être avec ses infirmités, et termina ses jours le 1er. octobre 1499, dans sa maison de campagne à Carregi, près de Florence. Son corps fut transporté dans la cathédrale de cette ville avec beaucoup de pompe, et vingt-deux ans après, on plaça son buste en marbre au lieu de sa sépulture. Plusieurs poètes le célébrèrent à l'envi. Ange Politien fit en son honneur le distique suivant :

Mores, ingenium, musas, sophiamque supremam
Vis uno dicam nomine? Marsilius.

Le merveilleux qui, pendant sa vie, avait été l'aliment le plus ordinaire de son esprit, accompagna, dit-on, ses derniers instants. On rapporte qu'un jour, Ficino et Mercati son disciple, disputaient entre eux sur l'immortalité de l'âme. Ne pouvant s'accorder, ils convinrent que celui qui mourrait le premier, viendrait apprendre à l'autre ce qui en était. A quel-

ples pour y croire. Les œuvres de Marsile ont eu quatre éditions, Venise, 1516, in-fol., rare, mais incomplète; Bâle, Henri-Pierre, 1561, 1576, in-fol., 2 vol.; Paris, 1641, in-fol., 2 vol. Cette dernière est la plus estimée. Negri, Schelhorn et Nicéron, font connaître en detail les pièces que contient ce recueil. Nous allons indiquer celles qui ont été publiées séparément, et nous suppléerons aux omissions et aux erreurs de Nicéron. I. *De religione christianâ*, Traité composé en 1474, Paris, 1510, in-4°., 1512, 1559; Venise, 1518; Brême, 1617. in-12, traduit en italien par Ficino lui-même, Florence, les Junte, 1568, in-8°., et en français, Paris, 1578, in-8°.; II. *Theologiæ Platonicæ de immortalitate animorum lib. XVIII; in agro Caregio*, 1488, in-8°., *editio princeps;* Florence, Ant. Miscomino, 1492, in-fol.; Paris, 1559, in-8°., Bâle, 1546; III. *De vitâ, libri tres*, Florence, 1489, in-fol.; Paris, à peu près

:ander de potestate et sapien-, Trévise, Gérard de Lina, ı-4°., avec l'*Asclépius*, tra- Apulée, Paris, 1505, 1554,); XI. *Jamblichus de myste- oclus de animâ, dæmone, o, magiâ; Synesius de som- ellus de dæmonibus*; *Theo- de animâ, phantasiâ, in-; Alcinoüs de doctrinâ Pla- peusippus de Platonis defi- is; Pythagoræ aurea verba ola*; *Xenocrates de morte*, Alde, 1497, in-fol., Lyon, n-16, 1570, in-12, etc. Ces different dans leur composi- lans l'ordre où sont placés les s ouvrages. XII. *Plotini ope-* ence, 1492, in-f., magnifique exécutée aux dépens de Lau- Médicis; elle est précédée de la *Plotin*, par Porphyre; Bâle, ı-f., etc.; XIII. *De voluptate*, ıtaire sur le Banquet de Pla- nise, 1497, traduit en toscan cule Barbarasa, Venise, 1544, e, 1594, in-8°., et en fran- *l'honneste amour*), par G. de la Boderie, Paris, 1588, ; XIV. *Platonis opera*, Flo- ans date, in-fol., *per Lauren- enetum*. Cette édition, exécu- etits caractères gothiques, est ire à 1490, et fourmille de Venise, 1491 (*Voy.* la *Bibl. Fabricius*). Ce fut par l'ordre dicis que Ficino entreprit et ette traduction; il mit cinq ans e, et cependant elle n'a point les suffrages des critiques les airés. Quelques-uns de ses con- ains l'ont, à la vérité, louée, s modernes, et Huet surtout, s compétent, n'y retrouvent ni le génie ni la lettre du philosophe grec. Ficino altère souvent le sens de ses écrits, que tantôt il délaie, tantôt il resserre sans ordre et sans mesure; XV. le recueil de ses œuvres contient encore des *Sermons*, un *Commentaire* sur partie de l'épître St.-Paul aux Romains, quelques morceaux détachés d'*Athenagoras*, enfin l'espèce de table suivante: *Sententiæ pulcherrimæ, cum multarum rerum definitionibus, ex Mars. Fic. operibus collectæ*; XVI. *De divinatione quæ sit per astra*, Cologne, 1580, in-8°., écrit inconnu de Nicéron, et qui ne se trouve point dans le recueil précité; XVII. Enfin, aucun biographe de Ficino n'a signalé un travers qu'il joignît, dit-on, à celui de l'astrologie. Il s'occupa d'alchimie, et l'on trouve sous son nom, dans la *Bibliothèque* de Manget, un Traité *De arte chemicâ*, qui, au reste, n'est peut-être pas de lui. Borel lui en attribue un autre: *De aurei velleris mysterio*. Le philosophe florentin a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Ange-Marie Bandini en a donné la liste dans son *Catal. cod. manuscr. Bibl. Laurentianæ*. On y remarque des *Commentaires* sur le *Philebe* de Platon, le *Parmenide*, le *Sophiste*, le *Timée*, le *Phædon*; des Traités *De divino furore*, *De virtutibus moralibus*, *De quatuor sectis philosophorum*; des *Questions* sur l'*Esprit*, une Traduction des *Hymnes d'Orphée*, et des *dits* de Zoroastre, fruits de sa première jeunesse; une Version italienne de la *Monarchie* du *Dante*, etc. Dominique Mellini avait écrit une *Vie de Ficino* qui s'est perdue. Celle que composa en 1506, Jean Corsi de Florence, a eu un meilleur sort. Bandini en retrouva le manuscrit, et le publia à Pise, 1771, in-8°., sous ce titre: *De Platonicæ philosophiæ post renatas*

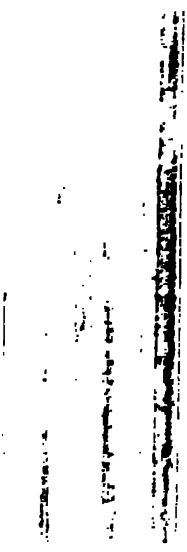
autres éditions des traductions de Ficino nt indiquées dans la bibliothèque grecque ius.

commença ses études dans cette ville, alla les continuer à Leipzig et à Helmstadt, et vint les terminer dans sa patrie. Reçu maître ès-arts en 1683, et parvenu au moment de choisir une profession, il se décida pour la médecine. Le 29 mai 1689, il obtint le doctorat, après avoir défendu, sous la présidence du savant R. G. Crause, une fort bonne thèse : *De morbis mammarum*. Depuis deux ans il se livrait à la pratique, et donnait des leçons particulières, lorsqu'il fut nommé médecin du comte de Mansfeld; en 1696, il fut appelé, avec le même titre, par le duc de Weimar. De retour à Iéna, Fick ouvrit encore des cours particuliers, mais en 1715, il devint professeur extraordinaire de médecine à l'université, au bout de trois ans, professeur ordinaire, et à la mort de Wedel, on lui confia la chaire de botanique, de chirurgie et d'anatomie, enfin celle de médecine théorique. Une apoplexie violente lui ayant paralysé le côté droit, en 1726,

inte érudition. Il fut aussi ag- à la société royale de Londres même qualité. Quoique ses panés le représentent comme étant aractère doux et obligeant, les les littéraires qu'il soutint frénent lui occasionnèrent des traies, à la suite desquelles il fut l'une fois privé de sa liberté, si croit les auteurs allemands de *oire impartiale de l'Eglise*, rt. Il fut le fondateur de la soittéraire *de gl' inculti* à Rome, eut la satisfaction de la voir érer tant qu'il vécut. Ce savant eux mourut à Rome le 23 jan- 747, à l'âge de quatre-vingt- ans. On a de lui : I. *Osserva- sopra l'antichità di Roma itte nel Diario italico publi- dal P. Bernard Montfaucon*, , 1709, in-4°. Cet ouvrage est x et estimé. Le P. Mont- y fit une réponse qui est in- dans le *Supplément* au journal ivants pour la même année. Alexandre Maffei, caché sous n du P. Romuald Riccobaldi, ictin, prit aussi la défense de faucon contre Ficoroni; mais la aise humeur perce dans son li- et on doute, en le lisant, si le e l'auteur n'a pas été plutôt de a satire de Ficoroni que l'apo- le son adversaire. Un anonyme é sous le nom de Monoz-Fe- épondit au furieux Riccobaldi ne lettre datée de Naples le 28 1713, et imprimée probable- en cette ville; II. *Lettera a omo lord Johnstone sovra un cammeo esprimente Marcello di Augusto*. Naples, 1718, ; 1726, même format; III. *le rie piu singulari di Roma, in una lettera diretta al ca- Bernard, inglese; aggiuntavi in fine la spiegazione d'una medaglia d'Omero*, Rome, 1730, in-4°.; IV. *la Bolla d'oro de' fanciulli nobili Romani, e quella de' libertini, ed altre singularità spettanti a' mausolei nuovamente scoperti, spiegate, e divise in due parte*, ibid., 1732, in-4°. Un extrait de la dissertation sur la boule d'or que les enfants portaient à Rome a été inséré dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions; V. *i Tali ed altri instrumenti lusorii degli antichi Romani*, ibid., 1734, in-4°., ouvrage curieux et peu commun en France; VI. *le Maschere sceniche, e le figure comiche d'antichi Romani*, ibid., 1736, in-4°.; 1748, in-4°., fig. Ces deux éditions sont également estimées; trad. en latin sous ce titre : *De larvis scenicis*, etc., ibid., 1744, in-4°., ouvrage curieux, orné de 85 planches et de 2 vignettes en taille-douce (1); VII. *i piombi antichi*, ibid., 1740, in-4°., fig., rare et estimé. Les exemplaires gr. pap. sont très recherchés des curieux. Cet ouvrage a été traduit en latin par Dominique Cantagalli, sous ce titre : *De plumbeis antiquorum numismatibus*, ibid., 1750, in-4°. (2); VIII. *i Vestigi e rarità di Roma antica, ricercate e spiegate*, ibid., 1744, gr. in-4°. L'abbé Lenglet cite une nouvelle édition de 1746, à laquelle on a ajouté la *Descrizione di Roma moderna*; IX. *le Memorie ritrovate nel territorio della prima e secunda città di Labico e i loro giusti siti*, ibid., 1745, in-4°. Labico est une petite ville de la campa-

(1) Le savant Winckelmann (*Monum. Antichi*, pag. 59) prétend que le P. Archange Coutucci, jésuite, est le véritable auteur de cet ouvrage.

(2) Le traducteur promettait de s'occuper de la traduction en latin des autres ouvrages de Ficoroni son ami, qui, à l'en croire, avait un style obscur, quelquefois même barbare, surtout dans ses premiers écrits; les derniers ayant été retouchés par un de ses amis.

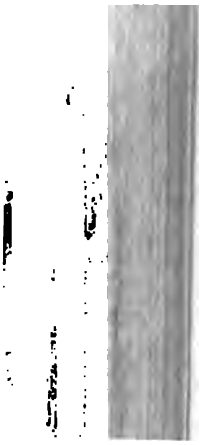


nti, portu
a us, n , 1709, in-fol., avec 10 pl.; XII. *G...mæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, ibid., 1757, in-4°. Cet ouvrage fut publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galleoli. Hirsch cite un traité manuscrit de Ficoroni : *De numismatum veterum varietate et pretio.* W—s.

FICQUET (Etienne), graveur, naquit à Paris en 1731. Schmidt de Berlin, lors de son séjour à Paris, et Philippe Lebas, lui enseignèrent le dessin et la gravure. Une vue extrêmement perçante lui permit de se livrer à l'exécution du portrait en petit, où son goût naturel le portait, et d'enfanter des chefs-d'œuvre en ce genre. La suite, connue sous la dénomination de Collection de Ficquet, se compose des portraits suivants : *madame de Maintenon*, *Molière*, *Voltaire*, *Montaigne*, *Regnard*, *J. B. Rousseau*, *Fénélon*, *Descartes*, *J. J. Rousseau*, *Lamo -le-Vayer*.

es ou des pensionnaires
: compagnie, car il ne fai-
iqu'il était seul. Le mo-
ù ces bonnes religieuses
ir du portrait de leur fon-
étaient émerveillées des
il en avait fait tirer, Fic-
en était pas content, le
: coups de burin. On peut
:spoir dans lequel cet évé-
toute la communauté.
tant fortuné arrivé, le
terminé à la satisfaction
onde, et il est sans con-
es meilleurs de la collec-
Ficquet le regardait-il
ouvrage de prédilection.
ne réduisait jamais ses
le papier avant de les
n faisait tout de suite la
ir le métal avec la pointe.
en 1794, dans un état
e l'indigence. On peut re-
irtiste comme le Gérard-
ravure. P—E.

(RICHARD), théologien
en 1671, à Hunmanby,
carborough, au comté
d'abord recteur d'Hals-
: comté, et se fit une gran-
n par son talent comme
, mais il eut le malheur
ibitement en grande partie
a voix, qu'il ne recouvra
ement. Il ne pouvait plus
istinctement que lorsqu'il
ix ou trois verres de vin
: de coutume. Ayant ob-
mission de ne pas résider
e, où il ne pouvait plus
onctions de son ministère,
ndres en 1712. Chargé
e nombreuse, il composa
itenir différents ouvrages
t de théologie, qui se res-
ie précipitation de travail
sorte commandée par le
besoin. Il se lia avec Swift et les plus distingués d'entre les Torys, qui remplissaient alors le ministère, et fut successivement chapelain du comte d'Oxford et de la garnison de Hull. Lors de la chute de ce ministère et de la mort de la reine Anne, il perdit ses places, et ses principes politiques l'empêchèrent d'en obtenir d'autres ; malgré les bienfaits et les encouragements des hommes riches de son parti, et le succès de plusieurs de ses ouvrages, son défaut d'économie le réduisit à l'indigence. Epuisé par le chagrin et le travail, il mourut à Putney, en 1725, âgé de cinquante-quatre ans. On distingue parmi ses ouvrages : I. *Theologia speculativa*, ou *première partie d'un corps de Théologie*, où sont exposés les principes de la religion naturelle et révélée, 1718, in-fol. La seconde partie, publiée en 1720, a pour titre : *Theologia practica*, où l'on explique les devoirs de la religion naturelle et révélée. L'ouvrage fut favorablement accueilli du public; il est assez bien écrit, mais ne se fait remarquer ni par la profondeur ni par l'érudition ; II. cinquante-deux *Discours pratiques* sur différents sujets, 1720, in-fol.; III. *Vie du cardinal Wolsey*, 1724, in-fol. Cette production fit beaucoup de bruit lorsqu'elle parut; l'auteur fut présenté comme ennemi de la réformation, accusé de papisme, etc., parce qu'il montre les calomnies de Fra-Paolo contre la mémoire des papes, dont il cite même un exemple très frappant. IV. *Traité de Morale universelle, composé sur les seuls principes de la raison naturelle*, avec une préface en réponse à deux essais récemment publiés dans la *Fable des abeilles*, et des remarques sur la *Recherche concernant la vertu*, par le comte de Shaftesbury, 1724, in-8°.



ment des af-
les affaires sé-
culieres de l'empire (*Voy.* son article au mot TAÏKO-SAMA, sous lequel il est beaucoup plus connu. Z.

FIDELE (S.) *Voy.* SIGMARINGEN.

FIDELE (HORATIO), poète italien du 17e. siècle, s'est fait connaître par un petit livre d'une extrême rareté, intitulé : *L R sbandito, sopra la potenza d'amore, nella quale si leggono mille e setto cento versi senza la lettera* R, Turin, Guglielmo Tisma, 1633, in-12 de 48 pag. Cet ouvrage de patience, qui commence ainsi :

Giove, poiche Nettuno,

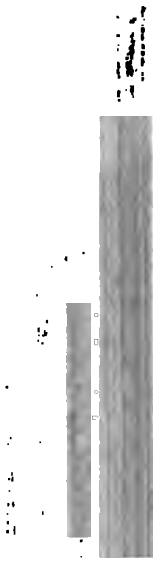
n'a réellement que quinze cent quarante-un vers, quoiqu'en dise le titre : mais c'est un singulier tour de force d'avoir pu le faire aussi long dans la langue italienne, qui fait un usage si fréquent de la lettre *R*. Les mots *Cupido* et *Cintia* y sont partout employés au lieu d'*Amore* et de *Venere*. Quelques bibl anhes it. à peu près

ieux, par sa modération et son
de la vérité. Successivement
in d'Elisabeth et de Jacques Ier,
ommé, en 1604, chanoine de
or; en 1609, doyen de Glou-
et il allait être élevé à l'évêché
d lorsqu'*il plut à Dieu*, dit
de l'élever à une meilleure
Il mourut le 21 novembre
âgé de cinquante-cinq ans. Les
ants théologiens de son temps
ent consulter comme un oracle
questions embarrassantes. Le
ques disait de lui que c'était un
digne d'être habité par Dieu
a field for God to dwell in),
ainsi sur le nom de *field*, qui
ais signifie *champ*. On a de lui
age estimé, intitulé *les quatre*
de l'Eglise, imprimé pour la
ne fois en 1610, augmenté
nquième livre et d'un Appen-
réimprimé à Oxford, en 1628,
X—s.

LDING (Henri), célèbre ro-
anglais, né en 1707, à Sharp-
rk, dans le comte de Somerset,
ndant d'un comte de Denbigh,
s d'Edmond Fielding, lieute-
néral sous le duc de Marlbo-
Après avoir reçu sa première
n dans la maison paternelle,
direction d'un M. Olivier, dont
, dit-on, un portrait peu favo-
ous le nom du ministre Trul-
ans son roman de *Joseph An-*
, il entra à l'école d'Eton, où il
r condisciples et pour amis le
ttelton, M. Fox, depuis lord
l, M. Pitt, depuis lord Cha-
t quelques autres personnages
és de ces derniers temps. Il
eyde à l'âge de dix-huit ans
livrer à l'étude du droit; mais
pension que son père lui ac-
ne lui étant pas exactement
il revint à Londres deux ans
après. Avec un tempérament ardent, un penchant très prononcé à la dissipation et même au libertinage, ayant fort peu d'argent, dans une ville où le plaisir n'est rien moins que gratuit, il chercha des ressources dans l'exercice de ses talents littéraires, et en 1727, à peine âgé de vingt ans, il se fit connaître par une comédie intitulée : l'*Amour sous différents Masques*, qui eut beaucoup de succès. Vers 1734, il épousa une jeune et jolie personne de Salisbury, qui lui apporta quelque fortune, et la mort de son père, arrivée à peu près à la même époque, le rendit maître d'un revenu de 200 liv. sterl. Il se retira à la campagne avec sa femme, qu'il aimait passionnément, avec la résolution de changer de vie, mais il ne fit que changer de place : le goût du plaisir l'y suivit; celui de la magnificence naquit de l'état d'aisance où il se trouvait pour la première fois. Il tint table ouverte, eut des laquais, une livrée, des chevaux, etc., et se ruina pour avoir voulu paraître riche. Il avait alors trente ans. Il reprit l'étude du droit, travailla avec une ardeur infatigable, et il commençait à se distinguer au barreau, lorsque de violentes attaques de goutte, fruit des excès de sa première jeunesse, vinrent lui fermer cette carrière, en lui rendant difficile et même dangereuse la vie sédentaire et l'assiduité qu'elle exige. Il n'avait pas cessé de produire de temps en temps des comédies et des farces dont la plupart furent jouées avec succès, et dont quelques-unes sont restées au théâtre. Il y ajouta d'autres travaux littéraires; il donna successivement un grand nombre de pamphlets politiques, un *Essai sur la Conversation*, un *Essai sur la connaissance et les caractères des hommes*, un *Voyage de ce Monde-ci à l'autre*, l'*Histoire*

différents journaux patriotiques, et finit par accepter un emploi judiciaire dans la commission de la paix, pour le comté de Middlesex, emploi beaucoup moins considéré alors qu'il ne l'est aujourd'hui, où il se distingua par ses talents et son activité, mais sans pouvoir échapper à l'imputation de vénalité qui, en Angleterre, semble être comme attachée aux emplois de ce genre. Du reste, un reproche bannal, imputé légèrement pour l'ordinaire, doit inspirer peu de confiance. L'un des nobles protecteurs de Fielding, le lord Lyttelton, s'est efforcé, après sa mort, d'en laver sa mémoire. Fielding garda cet emplo presque toute sa vie. Ce fut au milie des devoirs qu'il lui imposait, et d quelques travaux relatifs à ces même devoirs, comme un projet pour le sou tien des pauvres, et quelques autre publiés en différents temps, qu' composa *Tom-Jones*, ou *l'Enfa Trouvé*, publié en 1750, ouvra qui l'a mis au rang des écrivains l

pondit pas à cet empressement, quoiqu'on y retrouve quelquefois tout le talent de l'auteur de *Tom - Jones*. Fielding, accablé sous le poids de ses infirmités précoces, et des fatigues de sa place, fit en 1754, d'après l'avis de ses médecins, un voyage à Lisbonne, dans l'espoir de trouver du soulagement sous un ciel plus doux. Il mourut dans cette ville le 8 octobre 1754, deux mois après son arrivée, et dans la 48e. année de son âge. On a publié à Londres, en 1755, en un vol. in-12, la relation qu'il a faite de ce voyage à Lisbonne, écrite pour ainsi dire au lit de mort, et qui prouve cependant que son esprit et son imagination avaient conservé toute leur vivacité. Quelques années après sa mort, le chevalier de Meyronnet, consul français à Lisbonne, proposa de lui ériger un monument, que la factorerie anglaise, stimulée par cette générosité de la part d'un étranger, se chargea de faire exécuter elle-même. Outre les ouvrages déjà cités, Fielding a laissé 26 pièces de théâtre. Elles sont plus remarquables par l'esprit et par l'originalité que par le plan, qui n'est pas toujours régulier. On y remarque, de même que dans ses romans, un talent particulier pour peindre des caractères d'hommes pris dans les classes inférieures. Quelques-unes sont imitées de Molière, telles que les comédies intitulées : *the Miser* (l'Avare) et *the Mock Doctor* (*le Médecin malgré lui*). *The Intriguing Chambermaid* (*la Femme de chambre intrigante*), est une imitation du *Dissipateur* de Destouches. Quoique la plupart aient été bien accueillies du public, et particulièrement celles qu'on désigne en anglais sous le nom de *farces*, toutes n'eurent pas un égal succès, comme on peut en juger en lisant ces mots sur le titre de l'une d'elles : *telle qu'elle a été sifflée* (*damned*) *sur le théâtre royal de Drury-lane*. Il a laissé deux volumes in-fol. manuscrits, *on the crown law*, qui donnent, dit-on, la plus haute idée de la force et de l'étendue de son esprit. Et c'était dans les intervalles d'un mal cruel, au milieu des inquiétudes du besoin, qu'il écrivait tour à tour des Traités sur les matières les plus arides, des romans pleins de sentiment et de gaîté, et des comédies remplies d'esprit et de sel. Fielding était d'une taille avantageuse et d'une constitution robuste, qui semblait lui promettre une plus longue vie. Ce qu'on sait de lui peut donner une idée suffisante de son caractère. Il joignait à un peu d'humeur et d'emportement, et à un goût effréné pour le plaisir, d'excellentes qualités sociales : il était compatissant, désintéressé, bon époux et bon père, autant que peut l'être un dissipateur. On cite le trait suivant de son imprudente générosité. Ayant reçu un dernier avertissement pour payer certaine taxe paroissiale, il eut recours à son libraire Jacob Tonson, qui lui avança les dix ou douze guinées dont il avait besoin, sur un ouvrage qui était encore presque en entier dans sa tête. Avant d'avoir regagné sa maison, ayant rencontré un ancien camarade de collége qu'il n'avait pas revu depuis un grand nombre d'années, ils entrèrent ensemble dans une taverne voisine : le vin rend expansif. Son ami lui ayant exposé la détresse où il se trouvait en ce moment, Fielding lui donna tout l'argent qu'il avait. De retour chez lui, on lui apprit que le percepteur de la taxe était revenu deux fois depuis son absence. « L'amitié a réclamé cet argent, dit Fielding, et l'a obtenu : » que le percepteur revienne une autre » fois. » Un nouveau recours au li-



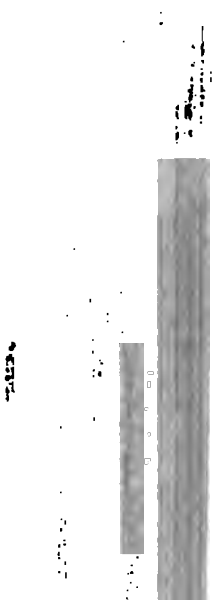
res ont été imprimées à Lon-
s, en 1762, en 8 vol. in-8°.; 1766,
12 vol. in-12; 1771 et 1784, 8 vol.
in-8°., avec un *Essai sur la vie et le génie de l'auteur*, par Arthur Mur-
phy, et l'esquisse de son portrait,
faite de mémoire, par Hogarth, son
ami, moraliste comme lui dans un
art différent. Ses romans ont tous été
traduits en français. *Tom-Jones*,
qui a été réimprimé dans la langue
originale à Londres, 1794, 4 vol.
in-12, et à Paris, par Didot l'aîné,
1780, 4 vol. in-8°., a été traduit en
abrégé par Laplace, 1750, 4 volumes
in-12, et en entier par Cheron, 6 vol.
in-12, Paris, 1804 (1). *Joseph An-
drews* l'a été par l'abbé Desfontaines
et par Lunier; *Amélie*, par Mme. Ric-
coboni; l'*Histoire de Jonathan Wild*,
par Christophe Picquet, 1763, 2 vol.
in-12. Nous ne citerons pas quelques
autres écrits de Fielding, qui se trou-
vent dans le recueil de ses œuvres,
mais qui ont peu d'intérêt hors de son
pays. Un biographe français lui attri-

lques-unes de ses lettres
primées dans la Corres-
e Richardson. Elle mou-
n avril 1768. X—s.

NG (sir John), était
i Fielding, auquel il suc-
e juge de paix. Il avait
e dans sa jeunesse, ce
pêcha pas de remplir ses
rec une habileté qui lui
1761 l'honneur d'être
er. Il mourut à Bromp-
. On doit en partie à son
s établissements d'huma-
ulièrement la maison de
en faveur des filles re-
yle pour les jeunes filles
s, et la société de ma-
élève des enfants pau-
service de mer. Il a pu-
s ouvrages sur l'adminis-
police, et autres écrits,
s importants sont : I. *Ex-
ois pénales relatives à
u bon ordre de la mé-*
8°., 1761; II. *le Men-
l, contenant des essais
ets les plus importants
e, composés d'observa-
iments et exemples de
s dans les meilleurs au-
listes, biographes et his-*
t anciens que modernes,
2, réimprimé en 1781.
é sous son nom; III.
scription des cités de
de Westminster, etc.,
elques instructions pour
garde contre les tours
in-12, 1777. C'est une
ilation réimprimée sous
auteur connu, afin d'en
lébit. Sir John Fielding
e dans les journaux.

X—s.

S (Guillaume), lord
, né à Broughton, dans
le comté d'Oxford, en 1582, fut élevé à l'école de Winchester et à l'université d'Oxford, où il devint associé du New-Collége. La générosité avec laquelle il contribua aux frais de la guerre que l'armée anglaise soutenait dans le Palatinat lui gagna la faveur de Jacques Ier., qui, de baron qu'il était, le créa en 1624 vicomte de Say et Sele. Cependant quand l'esprit de division commença à se manifester entre le roi Charles Ier. et le parlement, il se montra un des plus ardents ennemis de la prérogative royale, et l'un des chefs, ou, comme on disait alors, l'un des meneurs du parlement de cette époque orageuse, et surtout du long parlement, rassemblé en 1640. Charles Ier., pour se concilier un homme qui avait tant d'ascendant sur les esprits, lui donna en 1641 la place de maître de la cour des tutèles, mais ne parvint pas à le séduire; et lorsque forcé de tourner ses armes contre ses propres sujets, il ordonna en 1642, par deux proclamations, à tous les officiers de cette cour des tutèles de se joindre à lui, lord Say refusa d'obéir, et fut en conséquence proscrit, et déclaré coupable de haute trahison. Après s'être opposé à toute espèce de traité entre les deux partis, ayant été nommé en 1648 l'un des commissaires du parlement pour aller négocier la paix dans l'île de Wight, il y porta le même esprit, et soutint, dit-on, d'après la Politique ecclésiastique de Hooker, que bien que le roi fût *singulis major*, il était cependant *universis minor*, plus grand que chaque individu, mais moins que toute la nation. Après la mort de Charles Ier. il se rangea du parti des indépendants, devint l'un des confidents intimes de Cromwell, et l'un des membres de sa



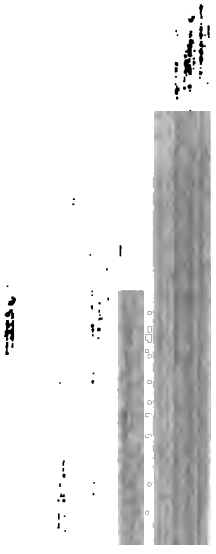
e, 1515, in-fol.; Venise, 1548 in-fol.; II. *Cœna, de herbarum virtutibus, et de eâ medicæ artis parte quæ in victûs ratione consistit* Mantoue, 1515, in-4°.; Bâle, 1522 in-12; Strasbourg, 1530, in-8°. Paris, 1533, in-8°., avec l'*Hortulus* de Strabus Gallus; Padoue, 1649 in-4°., avec les notes de Charles Avanzi, etc. Le célèbre Haller cite avec éloge les vers de cette espèce d'hygiène : *Versiculi satis comti sunt, et renascentium litterarum vim senserunt.* Le comte Nicolas d'Arco n'est pas du même avis; il traite avec beaucoup de sévérité, pour ne rien dire de plus, toutes les poésies de Fiera. Voici ce qu'il écrit à Jacques Calandra :

> Remitto tibi carmen lavenustum,
> Calandra optime, pessimi poetæ,
> Immò tonica ferrei Fieræ,
> Insulsi, illepidi et senis recoeti. C.

FIERBERTUS. *Voyez* FITZ-HERBERT.

FIESQUE, une des quatre gran-

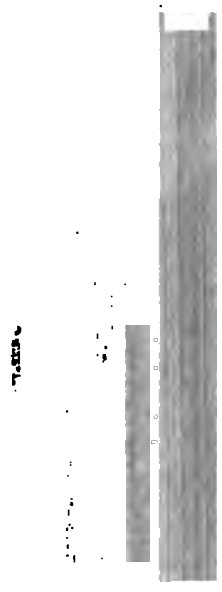
au-dehors, et obtint l'alliance de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et Plaisance, qui nourrissait contre André Doria une mortelle rancune. Il acheta quatre galères, qu'il mit au service du pape pour avoir occasion de faire des levées de matelots et de soldats, et il s'attacha Jean-Baptiste Verrina, l'un des hommes les plus ardents et les plus accrédités dans le parti populaire, pour étendre par lui son influence sur les autres. Verrina, pour seconder Fiesque, lui ayant avancé des sommes très considérables, se trouva poursuivi par ses créanciers et réduit à désirer une révolution. A son tour il encouragea Fiesque à conjurer contre les Doria, et à se proposer pour but d'obtenir la souveraineté de Gènes par l'expulsion ou le massacre de la noblesse. Jean-Louis Fiesque rassembla donc parmi ses vassaux tous les hommes qu'il croyait le plus propres à un coup de main; il faisait monter les uns sur les galères qu'il armait en course, il cachait les autres dans sa maison ou dans celles de ses amis. En même temps le duc de Parme avait levé pour lui deux mille hommes, qu'il faisait approcher des frontières de la Ligurie; et cependant Fiesque donnait au vieux Doria tant de marques de déférence et d'affection, que celui-ci ne voulut jamais croire à la conspiration dont on lui avait donné quelques avis. Le premier projet des conjurés avait été de massacrer les deux Doria dans un repas que Fiesque devait leur donner; mais une indisposition d'André l'empêcha de s'y rendre et fit échouer le complot. Fiesque en renvoya l'exécution à la nuit du 2 janvier 1547. Il avait invité ce jour-là vingt-trois jeunes gens du parti populaire, qu'il avait jugé les plus actifs et les plus résolus; mais il ne leur communiqua ses projets que lorsqu'il les tint déjà rassemblés chez lui et entourés de ses satellites. Il ne leur laissa d'autre choix que d'exécuter son complot, ou de périr par le fer de ses soldats. De cette manière, il se procura des chefs habiles qu'il mit à la tête des bandits qu'il avait rassemblés. Il partagea sa troupe avec ses deux frères Ottobon et Jérôme; il chargea ceux-ci de surprendre deux des portes de la ville, et ensuite la maison des Doria; il réserva pour lui-même et pour Verrina la réduction du port et des vingt galères qu'il renfermait, assuré que la puissance des Doria tomberait avec leur flotte. Tout parut prospérer au gré de ses désirs; ses deux frères s'emparèrent des portes sans éprouver de résistance, et Jeannetin Doria étant accouru au bruit, fut aussitôt massacré. André Doria, averti à propos, eut le temps de s'enfuir à cheval. Fiesque obtint par surprise l'entrée du port; sa galère s'approcha du rivage, celles des Doria, qui n'étaient point garnies de troupes, ne pouvaient faire aucune résistance. Mais Fiesque en montant par un pont étroit sur son vaisseau, se laissa tomber dans la mer; les armes pesantes dont il était couvert le firent aller à fond immédiatement. L'obscurité profonde de la nuit et le désordre empêchèrent ses plus proches compagnons de remarquer sa chute; Verrina qui l'attendait sur la galère, et qui ne le voyait point revenir, perdit courage et ne voulut point sortir pour se mettre à la tête des conjurés. Les hommes du peuple qui s'étaient joints aux deux frères Fiesque, lorsque ceux-ci parcouraient les rues en appelant aux armes et à la liberté, se retirèrent l'un après l'autre, en voyant l'embarras des conjurés privés de leur chef. Ceux-ci, lorsque le jour parut, consentirent à traiter avec le sénat. Ils sor-



[illegible] igny, naquit
Tour[illegible] en 1626 [illegible]'une famille d
magistrature, aujourd'hui éteinte.
fut successivement conseiller au pa
lement, chancelier de la reine (femm
de Louis XIV), et conseiller d'ét
ordinaire du roi. Sa liaison avec pl
sieurs gens de lettres et quelques pe
tites pièces de poésie répandues dan
différents recueils ont plus contribu
à sa réputation que sa carrière comm
magistrat. On est porté à croire qu'
était homme de plaisir, puisqu'il étai
ami de Saint-Pavin, dont il compos
l'épitaphe. Voltaire, en la citant, dési
gne Ficubet comme l'un des esprit
les plus polis de son siècle. Il avai
fait aussi une épitaphe en vers pou
Descartes; enfin le P. Bouhours
dans son recueil de vers choisis,
rapporté une fable du même auteur
intitulée: *Ulysse* et *les Syrènes*
Peut-être est-ce à ce jésuite qu'il fau
faire honneur de quatre vers latins
la louange de Mme. de la Suze, qu

ale d'Aristote, qui fut imprimé ce titre : *Di Felice Figliucci se-*, *della filosofia morale libri i, sopra li dieci libri dell'ethica ristotile*, Rome, Valgrisi, 1551, °. Cet ouvrage est dédié au pape s III, qui n'avait été appelé que ée précédente au souverain pon- t ; cependant l'auteur lui dit dans épître dédicatoire qu'il lui a con- é sa vie depuis bien des années. en doit conclure qu'il avait été hé dès sa première jeunesse au inal di Monte, qui devint pape le nom de *Jules III*. Figliucci t dédié trois ans auparavant une uction de la *Rhétorique d'Aris-* à ce cardinal, qui était alors légat logne, et assistait sous ce même de légat au concile de Trente. était point auteur de cette traduc- , mais il assure qu'elle avait été plusieurs siècles auparavant par avant homme, qui, sentant bien même qu'elle était peu élégante *manto rozzetta*), n'avait pas osé ire connaître. Elle est intitulée : *duzione antica della Retorica di stotele, nuovamente trovata*, ne, 1548, in-8°. La traduction *Philippiques* de Démosthène qu'il ia en 1550 (*Le XI Filippiche Demosthene, con una lettera di ppo a gli Atheniesi dichiarate ngua Toscana*, Rome, Valgrisi, o, in-8°.), est aussi dédiée à un inal di Monte, mais c'est au jeune ri du nouveau pape, que celui-ci it hâté de revêtir de la pourpre qu'il était monté sur le trône pon- il. C'était un jeune homme de la basse naissance, qu'il avait pris sa maison, fait adopter par son e, comblé de grâces et de biens, gré ses vices, promu au cardinalat lépit de tout le sacré collége, et continua de prouver par la con- duite la plus honteuse combien il était indigne de cette faveur. Cela n'empêche pas que Figliucci, comme tous les faiseurs de dédicaces, ne fasse l'éloge des vertus que ce favori possédait dès son enfance, et de celles qu'il ne pouvait manquer d'acquérir encore. Le premier ouvrage que Figliucci avait fait paraître était une traduction du *Phèdre* de Platon (1) : *Il Fedro, ovvero del bello, tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8°. Il devait être alors extrêmement jeune, puisque l'éditeur de ses *Dialogues sur la morale d'Aristote*, publiés comme on vient de le voir en 1551, c'est-à-dire sept ans après, lui donne encore le titre de jeune homme studieux, *del studioso giovane*. Il donna au public, en 1546, la traduction des cinq premiers livres des lettres latines de Marsile Ficin, et les sept autres livres en 1548 : *Delle divine lettere del gran Marsilio Ficino tradotte in lingua Toscana*, etc., tom. Ier. et II in-8°., Venise, Gabriel Giolito de' Ferrari. Elles sont dédiées à Cosme Ier., duc de Florence, qui n'était pas encore grand-duc ; l'auteur y parle déjà comme habituellement attaché au service du cardinal di Monte. *Restandomi*, dit-il, *nel mio solito servitio del rev^mo^. ed ill^mo^. cardinale di Monte.* On lui attribue aussi un livre de Paradoxes, *delle paradosse*, publié sous le nom des académiciens *Intronati* de Sienne. Après s'être fait une réputation dans le monde par ces divers ouvrages, Figliucci prit l'habit de St.-Dominique, et entra dans le couvent de St.-Marc à Florence, sous le nom de frère Alexis. C'est sous ce nom qu'il fit paraître, en 1566, par ordre du souverain pontife, la traduction italienne du catéchisme du concile

(1) Et non pas de *Phèdre*, ce qui ferait croire que c'était du fabuliste latin.



publier; ns | sous ce titr
della politica ovvero Scienza civil
secondo la dottrina d'Aristotile
libri VIII, scritti in modo di di
logo, Venise, 1583, in-4°. Le fro
tispice porte encore le nom de Féli
mais dans la dédicace adressée
comte Marie Bevilacqua, l'auteur
nomme frate A'essio Figliucci. On
trouve dans aucun auteur la date
sa naissance ni celle de sa mort
mais en supposant qu'il n'eut que di
huit ou vingt ans lorsqu'il donna so
premier ouvrage (1544), il était
vers 1524 ou 1526, et s'il ne surv
cut que de quelques années à la publ
cation du dernier, il est probab
qu'il mourut au plus tard vers 159

G—É.

FIGRELIUS (Emundus), su
dois, d'abord professeur à l'unive
sité d'Upsal, fut précepteur de Cha
les XI (1), qui l'anoblit sous le no
de *Gripenhielm*, ou *Greiffenhelm*
le créa sénateur, baron et chancelie
de la cour. Morhof, J. Fabricius, et

EIRA (Louis), jésuite, Almodover en Portugal. Il en mission au Brésil, et a en 1606 son confrère prêchant la foi aux Tauplade voisine de Pernamtué par ces antropophages. ur échappa heureusement, Pernambouc; il fut supéollége de cette ville, exerça mploi de chef des mis- Maragnon, puis fit un Portugal pour ramener de s collaborateurs de ses traitait déjà avec eux arrivé à ure du fleuve des Amand le navire qui les porisé contre une île habitée ouaus; ces barbares massaigueira avec treize de ses ns, et dévorèrent leurs tragique événement arriva le juillet 1643. On a du a en portugais une *Gram- la langue brasilienne*, , in-12. Ce livre doit être our les personnes qui s'oc- l'étude comparée des lan-

É—s.

EIRA DURAM. *Voy.* Du-

EIREDO (Manoel de), icien portugais, vit le jour Novas, dans le diocèse de , vers l'an 1563, où il enec beaucoup de succès les iques, la cosmographie, nie et l'art nautique. Il a sieurs ouvrages sur ces diciences : I. *Chronographie*, nt des traités *sur la sphère*, *ographie*, *la navigation*, *gie rustique*, *un pronostic clipses et les comètes*, etc., , 1605, in-4°.; II. *Pronoscomète qui parut le* 15 *e* 1664, ibid., 1665, in-4°.; III. *Traité-pratique d'arithmétique composé par Nicolas, corrigé et augmenté par Figueiredo*, ibid., 1679, 1716, in-8°.; IV. *Hidrographia*, ou *Règles pour les pilotes*, où l'on examine la hauteur de l'étoile polaire et les routes à suivre pour aller du Portugal au Brésil, à la rivière de la Plata, en Guinée, à St.-Thomas, à Angola, aux Indes de Portugal et en Espagne, ibid., 1608, 1614, 1625, in-4°.; V. *Roteiro*, etc., ou *route et navigation aux Indes occidentales et aux Antilles de l'Océan occidental*, etc., ibid., 1603, in-4°. Les ouvrages de Figueiredo jouirent d'une certaine réputation, même assez long-temps après sa mort, qu'on croit arrivée vers l'an 1650. — Jozé-Anastasio de Figueiredo a composé, par ordre de l'académie des sciences de Lisbonne, un Abrégé chronologique des matériaux pour l'histoire et l'étude critique de la législation portugaise (*synopsis chronologica de subsidios ainda os mais raros para a historia*, etc.), ibid., 1790, 2 vol. in-4°.

B—s.

FIGUEIREDO (Antonio Pereira de), savant Portugais, naquit à Maçaõ le 14 février 1725, et entra en 1736 dans le collége des jésuites de Villa-Viçosa, où il fit ses premières études; y ayant aussi appris la musique, il fut reçu en qualité d'organiste dans le monastère de Ste.-Croix de Coïmbre, qu'il quitta bientôt pour prendre l'habit religieux dans la congrégation des PP. de l'Oratoire de la maison du St. Esprit de Lisbonne. Tandis qu'il faisait ses cours de philosophie et de théologie, il publia ses *Exercicios da lingua latina e portugueza*, et sa *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, qui parurent succes-

suivantes [illegible] autres ouvr
ges de l[illegible]. Le tremblement d
terre de Lisbonne, arrivé en 1755
vint interrompre ses études; il pens
même être enseveli sous les ruines d
son couvent. Bientôt après éclata
fameuse conjuration contre le roi d
Portugal Joseph Ier. (*Voy.* Aveiro
conjuration dans laquelle le P. Mal
grida fut impliqué, et qui donna li
à l'expulsion totale des jésuites. C
fut à cette occasion que Figueired
ne se montra pas très favorable à le
cause, ainsi qu'il le prouva par
suite dans son livre *rerum Lu
tanarum*, etc. Ce savant ayant pr
fessé successivement dans son ord
la grammaire, la rhétorique et la thé
logie, se disposait à publier d'autr
ouvrages, lorsque des différents s'
levèrent entre la cour de Rome
celle de Portugal. Il paraît que ve
le commencement Figueiredo s'ét
prononcé en faveur du St.-Siég
ce qui lui avait attiré la disgrâce d
roi et de son ministre. Soit qu'il e

'académie lui déféra en 1792 le doyen; mais il ne jouit pas ps de cette distinction honoioique né d'un tempérament , sa grande assiduité aux afà l'étude avait notablement santé, et il mourut d'une atapoplexie le 14 août 1797, soixante-douze ans. Dans sa aladie, ayant montré le désir ir avec l'habit de l'ordre auavait appartenu, les PP. de e lui accordèrent cette grâce, de nouveau revêtu de l'habit hilippe-Néri, peu d'heures expirer. Figueiredo était d'une oyenne; il avait les cheveux les traits très prononcés, les fs, l'air et les manières affavaste érudition rendait sa ation aussi instructive qu'a-Dans la carrière de sa vie on à lui reprocher du côté des mais les personnes sensées, admirant ses talents, ne punais lui pardonner l'oubli de niers vœux, son acharnement es mêmes religieux qui avaient premiers maîtres, son trop de sance pour la cour et pour s peut-être peu orthodoxes inistre aussi habile qu'entre-. Figueiredo a beaucoup écrit, ue tous ses ouvrages impri- eu plusieurs éditions. Voici ncipaux : I. *Exercicios da latina et portugueza*, en laportugais, Lisbonne, 1751, II. *Novo methodo da Gram- latina*, ibid., 1752, in-8°., *egunda, syntaxe*, 1753; 10°. 1797, in-8°.; III. *Defensa o methodo*, 1754, in-4°. Il te les nombreuses critiques ent essuyées ses deux preouvrages de la part des jéIV. *Apparato critico para a correcçaon do diccionario intitulado : Prosodia in vocabularium bilingue digesta*, 1755, in-4°.; V. *Breve diccionario da latinidade pura e impura, com a significaçaon portugueza de ambas*, 1760, in-8°.; VI. *Observaçoes sobre a lingua e orthografiá latina, tirada dos marmores, bronzes, e medalhas dos antigos Cesares desde Augusto até Antonino*, 1765, in-4°.; VII. *Principios da Historia ecclesiastica em forma de dialogo*, 1765, 2 vol. in-8°. L'auteur en avait promis encore deux volumes; mais ils ne furent pas imprimés, et on ignore s'ils existent en manuscrit; VIII. *Rerum Lusitanarum ephemerides ab olissiponensi terræ motu ad jesuitarum expulsionem*, 1761, in-4°. On trouve cet ouvrage traduit en italien dans le 18e. volume d'une collection intitulée : *Delle case del portogallo rapporto ai gesuiti*, Lugano, 1764; IX. *Doctrina veteris ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate, ex sanctis patribus, incorruptisque priorum seculorum monumentis deprompta*, etc., 1765, in-fol. Ces thèses furent imprimées dans la *Collectio thesium in diversibus universitatibus*, etc., Paris, 1768, in-8°.; Leipzig, 1774. Il y en a aussi une traduction en français, avec le texte latin, Paris, 1766, et on les trouve dans quelques éditions du Traité des *libertés de l'église gallicane*, par l'abbé Fleury; X, *Tentativa theologica, em que*, etc., c'est-à-dire, Essai théologique pour démontrer que dans le cas où l'on ne peut avoir recours au siége apostolique, les évêques rentrent dans la faculté de pourvoir à tous les cas réservés au pape lorsqu'un besoin urgent des sujets l'exige, 1766, 1769, in-4°. On a fait plusieurs versions de cet

sont écrits avec force, et personn
n'aurait su défendre avec plus d'éne
gie, d'érudition et d'éloquence l
droits que Figueiredo croyait d vo
attribuer à son souverain; XI. *D*
monstracaon, etc., ou Démonstr
tion théologique, canonique et hist
rique sur le droit des métropolitai
en cas de rupture avec la cour
Rome, pour confirmer et sacrer l
évêques suffragants nommés par
roi, Lisbonne, 1769; Venise, 177
in-4°. Ce livre est écrit encore av
plus de force et d'érudition que l
précédents; on en fit plusieurs e
traits en France, en Italie et en Hc
lande; XII. *Compendio das ep*
cas, etc., ou Abrégé des faits l
plus remarquables de l'histoire gén
rale, 1782, in-8°.; XIII. *Elogios*
etc., c'est-à-dire, Eloges des rois
Portugal en latin et portugais, av
des notes historiques et critiques
1785, in-4°.; XIV. *Compendic*
etc. (Abrégé de la vie de J. Gerson
tiré de ses écrits et des actes du co

ient de Catulle. Les *sdruccioli uxolos*, inconnus dans les au- ues vulgaires, ont une cadence monieuse et conservent beau- rapport avec les *dactyles* des ls sont susceptibles d'un nom- terminé de syllabes, mais on t ordinairement que de sept ou Ils ont l'accent sur l'anti-pé- syllabe. Les Italiens les em- dans ces compositions qu'ils t anacréontiques et *endéca-* , où ils les font alterner avec vers :

in un momento *arrivisi*
empietade, è rado;
era di lievi *agevola*
an deletti il guado.
(SALVIOLI, *Amori*.)

es *Endecasyllabes* :

Al suono *armonico* fu amante l'ille
rgar vidi le dolci *lacrime*
sue *tenere* vaghe pupille.

agnols et les Italiens ont des et des chansons composés ent de Sdruccioli, qui ri- semble. Telle est la seule chan- nous reste de Figueroa, et ouve dans le *Codice*, ou poésies choisies inédites et s, de don Manuel de Ugarte. mence ainsi :

nto que los *Arabes*
n el *estrepito*
venida con furor *armigero*
fuertes *alarabes*
animo *decrepito*
reu mostrar el nuestro afan *belligero*....
tros mas *pacificos*
el alma *Castalia*, etc.

que les Arabes répandent le bruit de leurs armes, et belliqueux espagnols, pous- leur ancienne valeur, se dis- à les combattre... Nous, d'un re plus pacifique, assis sur ds de Castalie, etc. » Figue- rut dans l'année 1570. — A (François), médecin de où il naquit en 1630, était le dans sa profession, et eut beaucoup de bonheur dans les cures qu'il entreprit. Il était très opposé aux systêmes des autres médecins, qu'il combattait souvent par des satires, telle que celle-ci : *Luxus in judicio... sive de innoxio frigido potu*, Séville, 1633, in-8°. On a aussi de lui deux Traités très estimés : I. *des qualités de l'Aloja* (boisson alors en usage en Espagne); II. *sur l'Esquinancie*, Lima, 1644, in-4°. Malgré son caractère caustique, qui lui attira beaucoup d'ennemis, Figueroa conserva toujours une grande réputation dans la médecine pratique, et mourut comblé de richesses, l'an 1695. B—s.

FIGUEROA (don LOPES DE), mestre-de camp dans les armées de Philippe II, roi d'Espagne, naquit à Valladolid, vers l'an 1520. Lors de la révolte des Maurisques dans l'Andalousie, qui éclata en 1562, il se distingua autant par sa prudence que par sa valeur. Il contribua à la reddition de Velez-Malaga, où les rebelles s'étaient enfermés. Les infidèles ayant appelé à leur secours les Maures des côtes de l'Afrique, avaient réussi à former une puissante armée qui jetait l'alarme dans le royaume. Figueroa leur livra plusieurs combats, d'où il sortit toujours vainqueur. Il se trouva (en 1571) à la célèbre bataille de Lepante, commandée par don Jean d'Autriche (*Voyez* JUAN d'Autriche), et il eut le bonheur de se rendre maître de la galère-capitane, commandée par Hali, leur général, qui fut tué dans le combat. Philippe II s'étant emparé du Portugal en 1580, et en ayant chassé le roi dom Antoine, prieur de Crato, voulait soumettre quelques-unes des îles Azores, qui tenaient encore pour ce prince infortuné. Il avait envoyé à cet effet don Pèdre Valdès, qui échoua dans son entreprise, et qui fut jugé ensuite cou-

FIGUEROA (**François de**), c
lèbre poète espagnol, naquit à Alc
de Hénares, d'une famille très disti
guée, vers l'an 1540. Il étudia da
cette université les lettres humain
et étant encore jeune, passa en Itali
où il servit dans les armées de sa r
tion, pendant quelques années. I
gueroa, en partageant ses soins ent
les lettres et les armes, acquit bien
la réputation de vaillant guerrier
de grand poète. Il écrivait avec
même facilité et avec un égal succè
soit en espagnol, soit en italien, et
mérita par son talent d'être membr
des académies de Naples, de Rom
de Bologne et de Sienne. Il fut co
ronné à Rome, à l'occasion d'
poëme qu'il récita devant l'académi
et ses admirateurs lui donnèrent
surnom de *Divin*. De retour en E
pagne, il épousa une dame d'une na
sance illustre, et en 1579, il alla
Flandre avec don Charles, duc
Terra-Nova, qui l'honorait de sa p

veur d'un monarque (Phi-
I), qui, poète lui-même, ré-
ses dons sur tous les littéra-
l est vrai que Figueroa avait
neuré à la cour, et que, de
de ses voyages, il passa le
sa vie au milieu de ses amis
amille. Le chroniste Louis Tri-
de Tolède, a écrit un discours
ie de cet auteur. Lopez de Vega
lle avec éloge dans son *Laurel*
lo. — Il y a plusieurs autres
nes de ce nom qui se sont illus-
oit dans les sciences, soit dans
es. Cette famille, dont les bran-
nt très répandues en Espagne,
illustration à sa valeur, et son
une circonstance particulière.
s premiers temps de l'établisse-
es Maures en Espagne, parmi
uts que les rois chrétiens de ce
ne devaient payer à leurs vain-
, on comptait un nombre dé-
é de filles chrétiennes. Dans une
u, tandis que des soldats mau-
transportaient au sérail de leur
, ils furent, dit-on, rencontrés
lques chrétiens. Ceux ci, hon-
cette ignominie, et pour la re-
et pour leur pays, malgré la
orité du nombre, les délivrè-
s mains des infidèles, n'ayant
s armes que des branches de
, qu'ils arrachèrent de quel-
bres qui se trouvaient à leur por-
qui bordaient le chemin. Le
mire, aussitôt qu'il eût appris
, anoblit ces courageux chré-
et ordonna qu'on les appelât dé-
s *Figueroa*, du nom de l'ar-
i leur avait fourni l'instrument
glorieux exploit. B—s.

GUEROA (Garcia de Silva y), à Badajoz, vers l'an 1574, ustre famille des ducs de Feria. ses études dans cette ville, e les interrompit que pour pas-ser à la cour de Philippe II, où il servit ce prince en qualité de page. Etant encore très jeune, il embrassa la carrière des armes, et se distingua dans les guerres de Flandre, où il obtint une compagnie, en récompense de ses services. Ayant aussi beaucoup de talent pour la diplomatie, Figueroa fut successivement employé soit dans les secrétaireries d'état, soit dans d'importantes missions près les cours étrangères. Philippe III succéda à son père (en 1590). Ce prince protégeait les lettres, et aimait surtout à répandre dans son royaume les lumières et les connaissances des autres pays. Schah-Abbas avait demandé au roi d'Espagne, par le ministère d'un ambassadeur, que ce prince chargeât quelqu'un de venir négocier avec lui pour conclure un traité de commerce. La cour de Madrid choisit Figueroa, qui arriva à Goa vers la fin de 1614. Le vice-roi des Indes supposant que Figueroa serait le censeur de sa conduite, et jaloux, comme Portugais, de ce que l'on avait envoyé un Castillan dans les Indes, éluda, sous divers prétextes, pendant plus de deux ans, de lui fournir les moyens de continuer son voyage. Figueroa, qui apprenait que le roi de Perse s'emparait de plusieurs forts aux environs d'Ormus, aurait perdu l'envie de poursuivre sa mission, s'il n'en eût reçu l'ordre exprès d'Espagne. Il ne put cependant obtenir ni argent, ni vaisseau du conseil des Indes, et partit le 17 mars 1617 sur un petit navire marchand. Les mêmes causes qui l'avaient si long-temps arrêté à Goa le retinrent à Ormus, où il aborda, et le 12 octobre il se mit sur une galère qui le porta à Bandel en Perse. Il fut fort bien reçu dans cette ville, de même qu'à Lar, à Schiras et à Ispahan, où il entra le 18 avril 1618; il en partit

les plac[illegible] royaume d'Or
m[illegible] et de ne pas admettre les étran
gers a faire le commerce en Perse. Fi
gueroa quitta Ispahan le 25 août 1619
et retourna par la même route qu'i
était venu jusqu'à Goa, d'où il parti
le 19 novembre 1620. Les violente
tempêtes qu'il essuya dans le canal d
Mozambique le forçèrent de relâche
à Goa, après quatre mois de naviga
tion; il ne put repartir qu'en mar
1622, et aborda enfin à St.-Sébastie
en Espagne, en août 1624. Sa rela-
tion a paru en français sous ce titre
*L'ambassade de don Garcias de
Silva Figueroa en Perse, contenan
la politique de ce grand empire, les
mœurs du roi Schah-Abbas, et une
relation exacte de tous les lieux de
Perse et des Indes où cet ambassa-
deur a été l'espace de huit années
qu'il y a demeuré*, traduit de l'espa-
gnol, par Wicqfort, Paris, 1667,
in-4°. Cette relation a été dressée sur
les Mémoires de Figueroa, par un
homme qui l'avait accompagné dans

t très versé dans l'histoire, ndant qu'il vécut, de la fa- on souverain et de la consi- le ses concitoyens.

B—s et E—s.

EIROA (Christophe Sua- vit le jour à Valladolid 1586. Il s'appliqua d'abord et reçut le grade de doc- nt une inclination décidée belles-lettres, il abandonna ustinien et Covarruvias, et ua par plusieurs ouvrages rose qu'en vers. Son pre- i fut un traité sur l'éduca- itulé: I. *Espejo de juven-* lrid, 1607, in-8°.; II. Sa *e Amarilis*, Valence, 1609, en français par Lancelot, 514, in-8°., est une heureuse de la Diane de Montemayor lle de Gil-Polo. Parmi une uantité d'ouvrages du genre ue possédait l'Espagne, ce- igueroa obtint un éclatant e style en est correct et cou- ujet intéressant, les événe- ien amenés et les vers qu'il s sont coulants et harmo- Quoique ce livre brille par ide richesse d'imagination, hoque jamais ni le goût ni la lance, qualités bien rares iècle où vivait l'auteur; III. iction du *Pastor fido* de Madrid, 1610; Naples, n-8°., est un chef-d'œuvre genre, et se distingue par la , l'exactitude et les beautés sification; IV. *Espanna de-* , poëme héroïque, Madrid, 1-8°. Cet ouvrage ne manque érite; il est bien conduit et verve; on y trouve plu- ensées heureuses, la versifi- i est assez rapide; mais Fi- en s'écartant de cette char- mante simplicité qui fixa le succès de son Amarilis, n'a pas su atteindre ce vol sublime, ni présenter ces images hardies, ces pensées fortes qui forment le caractère principal du style de l'Epopée, style qui demandait un talent d'un autre genre; aussi son poëme ne reçut qu'un très faible accueil; V. *Historia anal, o relacion*, etc. (Histoire de tout ce que firent en Orient les PP. de la compagnie de Jésus pour la propagation de l'Evangile), Madrid, 1614, in-4°. On y trouve des notices intéressantes des pays d'Orient où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608; VI. *Hechos del Marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, Madrid, 1613, in-4°. Il y célèbre les exploits de ce seigneur dans la guerre contre les Araucos, chantée par le poète Ercilla. (*Voyez* Ercilla); VII. *El pasajero: advertencias a la vida humana*, ibid., 1617, Barcelone, 1618, in-8°.; VIII. *Noticias importantes a la humana comunication*, Barcelone, 1618, in-8°. Ces deux recueils de préceptes et de maximes morales sont écrits avec élégance, et les principes que l'auteur y développe ne seraient pas indignes d'Epictète et de La Bruyère; IX. *Plaza universal*, c'est-à-dire, marché ou magasin universel de toutes les sciences, traduit de l'italien de Garzoni de Bagnacavallo, Madrid, 1615, in-4°. Figueroa fut du petit nombre des auteurs qui savent tirer un assez bon parti de leurs travaux littéraires. Il vécut dans l'aisance, jouit d'une réputation méritée, et mourut dans sa patrie en 1650. Plusieurs célèbres écrivains de son temps firent son éloge. Cervantes, dans son *Voyage au Parnasse*, parle ainsi de notre poète:

Figueroa es estotro, el doctorado

coup à souffrir, que l'on dut
premiers vers; il les composa et
chanta dans la Lombardie, où il
connu sous le nom de *Figuiera;*
a cependant de la peine à expliq
comment un jongleur a pu débi
publiquement le sirvente qu'il
contre la cour de Rome et le clerg
c'est un tissu d'invectives, où il
cuse Rome de tous les désastres ar
vés soit en France, soit en Syr
Cette pièce ne resta pas sans
ponse; une dame troubadour (G
monda, de Montpellier) compo
un sirvente qui se termine par
vœu : « Que le Roi de gloire fa
» mourir dans les supplices ordo
» nés contre les hérétiques le fou e
» ragé qui débite tant de faussetés!
Tel était le langage de ces temps m
heureux. On a de Figuier une *P*
tourelle qui ne manque ni de grâ
ni de naïveté, mais dont le déno
ment est un peu brusque. Une be
gère déplore l'abandon où son ama
l'a laissée : un cavalier l'entend

C'est un cours de rhétorique à
des prédicateurs. Le P. Echard
avec éloge dans sa *Bibl. or-*
rædicat. W—s.

ANGIERI (GAÉTAN), l'un des
istes du 18e. siècle qui ont le plus
bué aux progrès de la législa-
à l'adoucissement du sort des
es, naquit à Naples le 18 août
, de César, prince d'Araniello,
Marianne Montalto, fille du duc
guito. La noblesse de sa famille
tait à l'origine de la monarchie
taine. Angerio, fils de l'un des
ıte braves Normands qui débar-
ıt dans ces contrées vers le com-
ment du 11e. siècle, accompa-
e comte Roger dans toutes ses
êtes, et reçut de lui plusieurs
our récompense de ses exploits.
escendants d'Angerio s'honorè-
e porter le titre de *filii Angerii*,
ur rappelait cet illustre ancêtre;
t de là que vint le nom de Filan-
Des changements survenus dans
e de la succession féodale privè-
lans la suite cette famille de la
grande partie de ses fiefs; il ne
resta qu'un qu'elle possède en-
mais elle continua d'être comp-
ırmi celles des quatre premiers
ıs du royaume. Gaétan fut des-
dès l'enfance, par son père, dont
t le troisième fils, à la carrière
ırmes : à sept ans il avait un
dans un des régiments du roi,
ommença son service à quatorze.
auvaises méthodes qu'on suivait
dans l'enseignement du latin,
ent dégoûté de l'apprendre, et
en conclut qu'il n'était propre
une étude littéraire, lorsqu'un
eux hasard fit voir que cette aver-
qu'il avait montrée prouvait la
ude et non les bornes de son es-
Le précepteur de son frère aîné
t trompé dans la solution d'un
problème de géométrie : Gaétan ap-
perçut d'où venait l'erreur, le démon-
tra au maître, et, encouragé par ce
petit succès, quitta le service pour se
livrer aux sciences et à la philosophie.
Il répara si bien la perte de ses pre-
mières années, qu'à vingt ans il savait
le grec, le latin, l'histoire ancienne et
moderne, les principes du droit na-
turel et du droit des gens; et était ini-
tié dans presque toutes les parties des
mathématiques. Il avait dès-lors conçu
le projet et commencé l'exécution de
deux ouvrages, l'un sur l'éducation
publique et privée, l'autre sur la mo-
rale des princes, fondée sur la nature
et sur l'ordre social. Ce qu'il avait ras-
semblé d'idées sur ces importants ob-
jets, trouva sa place dans le grand ou-
vrage auquel il doit sa renommée. Li-
vré par goût à l'étude de la morale, de
la politique et de la législation, en un
mot, de la science du droit prise dans
la signification la plus étendue, il dé-
féra une seconde fois au vœu de sa
famille en prenant, contre son gré,
l'état du barreau qui était alors le che-
min des honneurs et de la fortune. Il
y obtint bientôt des succès par son
éloquence autant que par son savoir.
De grands abus s'étaient introduits
dans l'administration de la justice; les
lois étaient incertaines ou méconnues,
et les jugements presque toujours ar-
bitraires. Une ordonnance du roi
Charles III, rendue en 1774, sur le
rapport du ministre Tanucci, porta
remède à ces abus, rendit à la loi son
empire, affranchit les jugements de
l'autorité et des opinions versatiles des
docteurs, et détruisit l'arbitraire, en
prescrivant aux juges de faire impri-
mer et publier les motifs de leurs sen-
tences. La philosophie applaudit à
cette réforme; le barreau murmura :
Filangieri défendit l'ordonnance royale
et en démontra l'utilité dans un écrit

e du roi, et presque en mem
temps nommé officier du corps-roy
des volontaires de la marine, pl
particulièrement attachés à la pe
sonne du roi. Son séjour à la co
ne le détourna ni de sa vie réglée
ni de ses études, ni de la com
position du grand ouvrage auquel
consacrait, depuis plusieurs années
ses recherches et ses méditation
Dès le commencement du 18e. siè
cle, une grande école de philoso
phie politique s'était formée à Naple
J. B. Vico, génie hardi, étendu et pr
fond, mais écrivain bizarre et souve
obscur, jeta dans ses *Principes d'un
science nouvelle*, des germes que G
novesi, son élève, esprit lumineu
et méthodique, rendit feconds. L
principes du droit naturel, du dro
des gens et de la législation furent éta
blis dans cette école sur d'autres base
que dans celle de Grotius et de Puffe
dorf (1). A Milan, où la philosophi
jouissait d'une protection ouverte sou
le ministère du comte Firmian, Bec

s hommes; il n'affecte ni
re ni de le combattre; sa
liffère de celle de l'auteur
parce que son but est diffé-
ntesquieu cherche dans les
es lois avec les divers objets
odifient, l'esprit qui les a
i, il en cherche les règles :
d'y trouver la raison de ce
t, et l'autre l'indication de
oit faire, etc. Dans le second
traite des lois politiques et
ies, il examine deux objets,
ion et les richesses. Sans
, comme l'ont fait d'autres
la population des peuples
est ou plus ou moins nom-
: celle des anciens, il pose
on plus intéressante, celle
si l'Europe est aujourd'hui
lée qu'elle le pourrait être.
e est évidente, et il en ex-
si clairement que méthodi-
es causes. L'indice le plus
it où est la population d'un
'état de son agriculture, et
ureux de l'agriculture en
ffit pour prouver celui de la
, d'où il est aisé de conclure
s deux points si importants
n européenne est mauvaise.
les à l'accroissement de po-
ont : le petit nombre des
es et le nombre immense
ropriétaires; trop de gran-
étés et trop peu de petites;
ies exorbitantes et inalié-
s gens d'église, dans plu-
s; l'excès des charges pu-
es impôts insupportables et
violente de les lever; l'état
troupes réglées dans pres-
les états de l'Europe, état
ussi urgent que nécessaire
er, et enfin l'incontinence
ou le déréglement des
prospérité de l'agriculture,
première source de la richesse comme de la population, trouve de son côté pour obstacles ceux qui viennent du gouvernement même, ou plutôt de l'administration, ceux qui dérivent des mauvaises lois et ceux qui ont pour cause la grandeur immense des villes capitales dans les différents états : c'est à la législation d'écarter ceux de ces obstacles qui ne sont pas en quelque sorte nécessaires ou qui ne tiennent pas à la nature des choses, et quant aux obstacles qui paraissent inévitables dans l'ordre actuel des sociétés, c'est à elle encore d'y remédier par des encouragements et des institutions favorables à l'agriculture et honorables pour les agriculteurs. Il parcourt selon la même méthode les autres sources de richesses, les arts, les manufactures, le commerce, trouvant toujours dans les vices de la législation la cause des obstacles qu'éprouve leur prospérité, et indiquant dans une législation meilleure les moyens de la leur rendre. La plupart de ces questions étaient délicates à traiter sous les yeux mêmes d'un gouvernement qui commettait presque toutes les fautes que reprenait l'auteur; il les traite cependant avec une entière liberté. Il est vrai qu'on voit toujours en lui le désir d'être utile, et jamais celui d'offenser, et il avait si bien jugé des intentions du gouvernement qu'il voulait éclairer, que le roi lui conféra une commanderie de l'ordre royal de Constantin, l'année même où il venait de publier ces deux volumes. Il donna en 1783 les deux suivants, entièrement remplis par son 3e. livre, dont les lois criminelles sont le sujet. Cette matière y est traitée dans toute son étendue; les abus y sont relevés avec la même indépendance, les vices du Code pénal et des formes de la procédure attaqués de

s lui répondre. Il ne
pas beaucoup plus d'attention à
autre censure, qui dans d'au
temps aurait pu troubler sa vie.
proposition qu'il avait faite dans
second livre, de supprimer les
priétés ecclésiastiques, et sa prom
de proposer dans le 5e. la réforme
abus du pouvoir de l'église romai
scandalisèrent la congrégation de l
dex, et *la Science de la Législa*
fut condamnée par un décret du 6
cembre 1784. Filangieri n'y répon
qu'en faisant paraître dès l'année
vante les 5e., 6e. et 7e. vol. de son
vrage, qui en contenaient le 4e. liv
il a pour objet l'éducation, les mo
et l'instruction publique, trois par
qui forment un grand ensemble et
seul tout. On peut n'être pas de l'a
de l'auteur sur tous les points de c
cune de ces trois parties, de mê
qu'on en pourrait contester quelq
uns dans les trois livres précéden
mais il est impossible de refuser

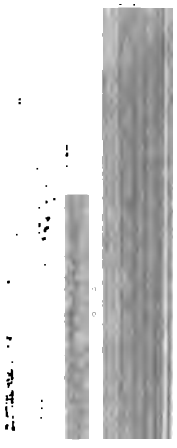
ɔa le 21 juillet 1788, n'étant
e trente-six ans. Une lettre
re, reçue de Naples, et digne
onfiance, nous apprend que
était entré au conseil suprê-
gieri avait reconnu et démon-
système commercial des An-
onéreux pour tous les peu-
Europe, et que dans la der-
ıce du conseil où il assista,
rouvé par le résultat des cal-
lus exacts, combien ce com-
it nuisible et destructif pour
ıe de Naples. Acton, Irlan-
gine, et entièrement vendu
ais, était alors dans la haute
ı a été depuis si funeste à ce
(*Voy.* Acton). C'est ce qui
u à un bruit sourd sur les
e cette mort prématurée ;
ɔruit n'eut sans doute d'autre
ıt que l'idée qu'on avait d'Ac-
la haine qu'on lui portait.
i avait terminé, avant de
le huitième volume de son
contenant la première par-
ıquième livre. Il y traite des
qui ont précédé le christia-
s faits relatifs au polithéisme
plissent cette partie, sont
par des notes justificatives,
ouve une érudition éclairée
ne critique et par la philoso-
te partie a été imprimée à la
quatre premiers livres. On
uvé de la seconde que la di-
s chapitres ; il devait y déve-
s avantages du christianisme,
e sentir le danger des supers-
égal à celui de l'incrédulité
es inconvénients nés du mê-
:s affaires temporelles avec
spirituels, des richesses
:s du clergé, de l'ignorance
res, de leur venalite, de la
ɔn des vrais principes de
n, de l'introduction des im-
munités personnelles, et de l'immense accroissement de la puissance du sacerdoce. De là, il devait passer à l'examen des lois qui constituent le droit ecclésiastique, en peser selon sa coutume les inconvénients et les avantages, et présenter dans de nouvelles lois, assorties à son système entier de législation, des remèdes à tous les abus. Un chapitre sur la tolérance aurait terminé ce livre, dont l'importance doit augmenter les regrets qu'inspire la mort prématurée de l'auteur. Après ce livre, il lui restait encore à traiter, dans le sixième, des lois relatives à la propriété ; et dans le septième, de celles qui regardent la puissance paternelle et le gouvernement des familles. Quel malheur qu'un si beau monument soit resté imparfait ! et quelle main osera entreprendre de l'achever? Tout incomplet qu'il est, aucun ouvrage n'a eu un succès plus grand, plus rapide et plus universel ; il en a été fait en peu d'années trois éditions à Naples, autant à Venise, deux à Florence, une à Milan, une à Gènes, une à Catane, deux à Livourne, sous le nom de Philadelphie. Les étrangers n'ont pas été moins empressés que les Italiens de répandre chez eux un ouvrage aussi utile. La traduction française de M. Gallois, Paris, 1789 et 1791, 7 vol. in-8°., jouit en France de la même estime que l'original en Italie. Il y en a eu deux en langue allemande, l'une faite à Zurich, imprimée à Altdorf en 1784, avec une préface de M. Siebenkees, professeur de droit public ; l'autre de M. Gustermann, publiée à Vienne la même année ; enfin, il en a paru une traduction espagnole, par don Giacomo Rubio, avocat aux conseils du roi, Madrid, 1787, et années suivantes. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans l'*Elogs*

[illegible] découvrir, au
[illegible] les erro[illegible] limites de l'in
tell[illegible]nce humaine le permettent
quelles sont dans chaque science le
vérités primitives, et quelle est l
connexion entr'elles, ou la liaison de
vérités qui appartiennent à chacune
d'établir ainsi la métaphysique de
sciences, de ramener toutes les vé
rités particulières au principe le plu
général, et de faire de toutes le
sciences une seule science univer
selle et supérieure, qui eût condu
l'entendement humain jusqu'au plu
haut degré de savoir dont sa per
fectibilité le rend susceptible. Il me
ditait de plus un nouveau systêm
d'histoire, qu'il intitulait : *Histoire ci
vile, universelle et perpétuelle ;*
eût développé, dans les histoires par
ticulières de toutes les nations, l'his
toire générale et constante de l'hom
me, de ses facultés, de ses penchants
et des suites qui en résultent dans l
prodigieuse variété des constitution
civiles et politiques, dans l'influenc

te populaire ayant éclaté, il
heval pour l'appaiser. Blake,
nglais, son ennemi secret,
eut reçu de lui des bien-
ita le peuple contre lui, dit
e, et il fut cruellement mas-

G—é.

SIER (Jean-Jacques), agro-
é à Warwick-Sud, dans la
vers 1736, après avoir ter-
études, s'adonna entièrement
re des ouvrages philosophi-
i jouissaient alors d'une fa-
que exclusive. Les écrits de
firent surtout une impres-
forte sur son ame encore
: en relisant l'*Emile*, il s'oc-
moyens de perfectionner le
d'éducation qu'on suivait
fit part de ses idées à un au-
istrat, nommé Rose, qui les
et s'offrit pour son collabo-
'est à l'association de leurs
u'on doit *Eraste* ou l'*Ami de*
sse, ouvrage qui eut un grand
ns sa nouveauté, et qui mé-
leux auteurs leur admission à
ie d'Arras. Filassier aimait le
la campagne; il se délassait
udes par la culture de quel-
ents de terre, où il se plai-
rifier les expériences agrono-
nnoncées par les journaux.
licité de ses goûts semblait
loigner de Paris; cependant
vec plaisir l'occasion de ve-
r le voisinage de cette grande
se chargeant de diriger la
de Clamart. Il vivait paisi-
dans cette agréable retraite
a révolution éclata. Il ne prit
art active aux premiers évé-
; mais il ne put se refuser aux
habitants, qui l'élurent pro-
ndic du district de Bourg-la-
lommé député à l'assemblée
e, il y parla en faveur de la
liberté de conscience. Après la journée du 10 août, il fut dénoncé, et s'étant justifié de l'accusation portée contre lui, retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions, il réclama contre cette mesure illégale, et n'ayant pu obtenir sa réintégration, il reprit ses anciennes et douces habitudes, que pour son bonheur il n'aurait jamais dû quitter. Filassier mourut à Clamart en 1806, à l'âge d'environ soixante-dix ans. Il était membre des académies d'Arras, Lyon, Toulouse, Marseille, etc. On a de lui: I. *Dictionnaire historique de l'Education*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, 1784, 2 vol. in-8°., traduit en allemand et continué par F. L. Brunn, Berlin, 1788-1792, 5 vol. in-8°.; II. *Eraste*, ou l'*Ami de la Jeunesse*, Paris, 1773, nouv. édition, 1774, in-8°., 3e. édition, 1779, 2 vol. in-8°., 1803, 2 vol. in-8°. Ces deux compilations sont estimées et peuvent être également utiles aux instituteurs et à leurs élèves. La première est un recueil d'anecdotes choisies, instructives, presque toujours intéressantes, et qu'on peut mettre sans danger entre les mains des enfants: l'autre offre un bon abrégé d'histoire et de géographie, avec d'autres notions élémentaires, le tout en forme d'entretiens familiers d'Eraste avec son élève; III. *Eloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8°.; IV. *Culture de la grosse asperge, dite de Hollande, la plus précoce, la plus hâtive, la plus féconde et la plus durable que l'on connaisse*, Paris, 1783, in-12. M. Demusset assure, dans la *Bibliographie agronomique*, que ce traité est aussi complet que possible; V. *Dictionnaire du Jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°., estimé. — Filassier (Marin), prêtre, né à Paris, dans le



...e des puritai
...e à Londres,
n'etant retenu par aucun frein, il
livra à la dissipation et aux excès d
une grande capitale n'offre que t
l'occasion. Bientôt néanmoins il se
le vide de ces faux plaisirs, et fit
retours sur lui-même; voulant met
sa conscience en sûreté, il abjura
calvinisme dans lequel il ne vit p
qu'une nouveauté dangereuse, et
vint au giron de l'église. S'étant ren
à Paris, et se croyant appelé à un é
plus parfait que celui de simple fidè
il entra dans l'ordre des capucins,
de vingt-quatre ans. Là, se livran
toute sa ferveur, humble, assidu à
prière, mortifiant son corps par
jeûne et les austérités, il se montra
modèle accompli de toutes les ver
religieuses. Enflammé de zèle pour
conversion de ses compatriotes, s
égard aux dangers qu'il aurait à c
rir, brûlant même du désir de rép
dre son sang pour la foi, il osa,

tualium, Viterbe, 1608; *christianus*, Paris, 1609. ontribua à la conversion de r, ministre protestant, qui bel éloge; V. *Epistola resuidam dubio, circa objecæ volontatis*, 1608; VI. *cujusdam documenti tra- orationem, pro exercitasdam personæ afflictæ, ob consolationis in illâ*, 1609. Filchius a été écrite par difteurs, parmi lesquels on re- Agathe Wisman, religieuse ioît, laquelle a composé, en s latins rimés, l'éloge de ce jeux. L—y.

FO. *V.* PHILELPHE.

IAC (JEAN), docteur de , et curé de St.-Jean-en- é à Paris, y fit ses études iversité, et y fut reçu maître 1571. Après avoir enseigné ix ans les humanités au col- la Marche, il passa à une dialectique, et se fit une n dans ces deux emplois. Il é, le 22 avril 1583, pro- la nation de France, et élu 24 mars 1586. En 1590, il nnet de docteur, et fut un des x ornements de la faculté gie, dans les délibérations le il obtint une grande in- et dont il présida long-temps ablées en qualité de doyen. s du temps, et les registres rsité, louent son savoir, sa t sa droiture. L'auteur de la mond Richer, lui reproche s d'être entré dans la ligue l contre ce docteur, que il estimait, et qu'il convenait du de grands services à l'é- l'état, depuis qu'il était syn- faculté. Si l'on en croit cet e nonce du pape (le cardinal Duperron) et l'évêque de Paris (Gondi), voulaient faire ôter le syndicat à Richer, dont le livre *de la puissance ecclésiastique et politique*, avait déplu à Rome, et qui opposait une courageuse résistance aux efforts des partisans de cette cour, pour établir des opinions contraires. On jeta les yeux sur Filesac, homme bien famé, pour succéder à Richer. D'abord il refusa. On lui laissa entrevoir l'évêché d'Autun pour prix de sa complaisance, et il eut la faiblesse de se laisser ébranler. Richer fut déposé du syndicat le 1er. septembre 1612, et Filesac élu à sa place. Au reste, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on l'avait trompé. Il regretta d'avoir cédé à un mouvement d'ambition, et il répara de son mieux l'injustice qu'on lui avait fait partager (*Voy.* André DUVAL). Filesac vécut encore long-temps, continua de jouir d'une grande estime dans sa compagnie, et en mourut doyen, le 2 juin 1638, dans un âge fort avancé. Il avait de l'érudition, mais mal digérée. Il a écrit sur toute sorte de sujets, passant brusquement du sacré au profane, sans trop de liaison. Ses livres sont pleins de citations, mais il n'y a ni ordre ni méthode. De fréquentes digressions y font perdre de vue le sujet principal. Il y a pourtant des choses curieuses: c'est une mine qui ne laisse pas que d'être riche; mais très pénible à exploiter. Ses ouvrages sont: I. *de l'Autorité sacrée des évêques*; II. *Traité du Carême*; III. *de l'Origine des Paroisses*; IV. *de la Confession auriculaire*; V. *de l'Idolâtrie et du Sacrilége*; VI. *de l'ancienneté de l'origine de la Faculté de Théologie de Paris et de ses anciens statuts*, traité curieux et savant: Filesac rapporte à l'an 1300 l'époque de ces premiers statuts, long-temps après la fondation de l'uni-

lui-même, il commença ses étude
les jésuites de Florence, et les a
à l'université de Pise. L'ant
grecque et latine, la philosophi
théologie et la jurisprudence y
successivement l'objet de ses tra
la poésie était son seul délasse
Comme presque tous les jeunes p
il commença par des vers d'a
mais celle qu'il aimait et qu'il cél
étant morte à la fleur de l'âge, il
du regret de sa perte au repen
lui avoir consacré les prémices
talent; il brûla tout ce qu'il avait
vers pour elle; il jura de ne plus
ter que des sujets héroïques ou s
et il a tenu son serment. De re
Florence, après cinq ans de sé
Pise, il ne tarda pas à être reçu
cadémie de la Crusca. Peu de
après, il épousa la fille du sé
Scipion Capponi, qui lui appor
de fortune, et comme il en ava
lui-même, il prit, à la mort
père, le parti de se retirer e
ment du monde, et de passer p

u'elle avait composée à Rome
ues les plus distingués dans
et dans les lettres ; instruite
ais état de sa fortune, elle
quelque sorte ses deux fils,
a des frais de leur éducation,
de lui pour toute reconnais-
il lui gardât le plus profond
ie voulant pas, disait-elle,
ugir devant le public de faire
ur un homme qui avait tant
à son estime. Une maladie
il éprouva quelques années
t suivie d'un autre sujet d'af-
i lui fut encore plus sensible ;
'aîné de ses fils, qui avait été
du grand-duc après la mort
e sa bienfaitrice. Cette perte,
ortait avec courage, fixa plus
rement sur lui les regards du
ui lui conféra la dignité de
, et le nomma peu de temps
missaire ducal, ou gouver-
ville de Volterre, ensuite de
ise, et enfin secrétaire du ti-
magistrats, charge alors très
te, qui donnait des rapports
s avec le prince, et initiait
ts du gouvernement. Filicaia,
ces emplois, sut se conci-
connaissance publique, l'at-
t de ses subordonnés et l'es-
ouverain. Ni la multiplicité
upations, ni les progrès de
l'empêchèrent de donner
ur quelques heures à la cul-
ettres et à l'exercice de son
tique ; mais sa piété, qui avait
te très grande, augmentant
ec les années, il ne lisait
les livres saints, et ne traitait
les sujets sacrés. Il se décida
t à recueillir toutes ses poé-
es revoir, à les corriger de
et à en donner lui-même une
l était déjà fort avancé dans
, lorsqu'il fut atteint d'un violent mal de poitrine, qui l'emporta en peu de jours. Il mourut à Florence le 24 septembre 1707, âgé de soixante-cinq ans ; il fut enterré à l'église St.-Pierre, dans la chapelle de sa famille, où son second fils Scipion, chevalier de l'ordre de St.-Etienne, lui fit élever un monument. Ce même fils ne tarda point à faire jouir le public de l'édition des poésies italiennes de son père, que celui-ci préparait et qu'il avait même commencé à faire imprimer lorsqu'il mourut ; il la dédia au grand-duc Cosme III, sous ce titre : *Poesie toscane di Vincenzo da Filicaia, senatore Fiorentino e accademico della Crusca*, Florence, 1707, in-4°. Elles furent réimprimées en 1720, avec une Vie de l'auteur, écrite par Thomas Bonaventuri, Florentin, et qui avait paru précédemment dans le second volume des *Vite degli Arcadi illustri*. Une édition plus précieuse, quoique moins belle, et d'après laquelle toutes les éditions suivantes ont été faites, est celle de Venise, 1762, 2 vol. in-8°. : le 1er. vol. contient les poésies toscanes, et le 2e. les vers latins du même auteur, réunis pour la première fois, et qui étaient auparavant épars dans différents recueils. On y a joint quelques morceaux de prose d'un moindre intérêt, si ce n'est une correspondance littéraire de Filicaia avec Francesco Redi, Menzini et Gori, qui partagent avec lui la gloire d'avoir été, dans un siècle corrompu, fidèles aux saines études et au bon goût. Les *canzoni* que nous avons citées sont les plus remarquables de ce recueil. Quelques autres ne leur sont pas inférieures pour la noblesse du sujet, la pompe et la force du style. Plusieurs de ses Sonnets sont dignes de ces belles Odes. On cite surtout l'admirable Sonnet qui commence par ces vers :

la partie historique du Nouveau
tament. On connaît de lui les ou
suivants : I. *la Vita del nostr*
vatore J.-C. overo la sacra
evangelica, tradotta non so
latino in volgare, ma etiam in
Venise, 1548, in-4°.; II. *gli*
degli apostoli secondo san
tradotti in terza rima, ibid.,
in-fol. Il est surprenant que ce
séraphique ait échappé aux re
ches du P. Bernard de Bologne
sa *Biblioth. capucc.* (*Voy.* De
Gènes), quoiqu'il soit cité par
toni, Crescimbeni et Negri. C'e
distraction, sans doute, que ce
nier blame Crescimbeni d'en
fait un franciscain ; il ne réfléch
pas que les capucins sont de l'
de St.-François.

FILICE. *V.* Cyrnæus.

FILLASTRE (Guillaume
à la Suze dans le Maine en 1
doyen de l'église de Reims, puis
dinal en 1411, et enfin nomm
chevêque d'Aix en 1421 par le

son absence, il députa Fillastre Pie II en 1463, pour obtenir pontife la dispense d'une obli- que ses vrais intérêts rendaient sible. Le duc offrait de fournir roisade projetée 6000 combat- équipés à ses frais. La mort du rendit ces préparatifs inutiles. ire prononça l'oraison funèbre ilippe-le-Bon, mort à Bruges en , et l'année suivante il fit dans me ville le discours d'ouverture la solennité annuelle de l'ordre Toison d'or, en présence de es-le-Téméraire. Ce savant et eux prélat mourut à Gand le 22 1473. Il légua de riches dons à e de Tournai. Ses cendres furent férées à St.-Omer dans l'église t.-Bertin, qu'il avait fait bâtir. avons de Fillastre : I. une *Chro- de l'Histoire de France*, peu ée, 1517, 2 vol. in-fol.; II. *la on d'or, ordre de chevalerie, ut les vertus de magnanimité justice appartenantes à l'état oblesse, et où sont contenus les s, vertueux et magnanimes des très chrétiennes maisons de ce, Bourgogne et Flandre*, Pa- 1510; ibid., 1515, 1517, 2 vol. L; Troyes, 1530. L—u.

FILLEAU (Jean), d'abord avo- Poitiers, ensuite conseiller et t du roi, chevalier de l'ordre . Michel, issu d'une famille d'Or- distinguée dans la magistrature, i sortit de cette ville vers 1562, me le calvinisme y prévalait, cause de son attachement à la ion catholique, naquit à Poitiers 600. Il est surtout devenu célè- par sa *Relation juridique de ce est passé à Poitiers touchant uvelle doctrine des jansénistes*, age in-8°., imprimé à Poitiers 1654, et, y est-il dit, par le commandement de la reine. C'est dans le 2°. chapitre de cette relation que se trouve la fameuse anecdote du projet de Bourgfontaine, dont deux partis opposés parlent si diverse- ment, l'un la regardant comme une fable calomnieuse, l'autre comme un projet réel dont on n'a pas cessé de poursuivre l'exécution. Selon Filleau, un ecclésiastique de mérite passant par Poitiers, et y ayant entendu par- ler de son zèle pour la bonne doc- trine, s'adressa à lui en sa qualité d'avocat du roi, et lui déclara qu'il avait, en 1621, assisté à Bourgfon- taine, chartreuse près de Villers- Cotterets, à une assemblée composée de six personnes outre lui, dont une seule dans le moment était survi- vante, mais toutes attachées à la nou- velle doctrine, et que dans cette con- férence il ne s'était agi de rien moins que de renverser la religion chré- tienne pour établir le déisme sur ses débris. L'ecclésiastique ajouta qu'ayant paru aux membres de l'assemblée qu'il y aurait trop de danger et trop peu d'espoir de succès si on attaquait la religion de front, il avait été convenu qu'on commencerait par décréditer les deux sacrements les plus fréquentés par les adultes, savoir l'eucharistie et la pénitence. Filleau, par discrétion, disent ses partisans, ne déclara point le nom de l'ecclésiastique, et ne dé- signa les six personnages que par des lettres initiales. Depuis on a nommé l'abbé de St.-Cyran; Jansénius, évê- que d'Ypres; Philippe Cospean, évê- que de Nantes et ensuite de Lisieux; Pierre Camus, évêque de Bellay; Ar- nauld d'Andilly et Simon Vigor, con- seiller au parlement. Pascal dans sa 16e. *Provinciale*, repoussa avec force cette odieuse imputation, et le récit de Filleau passa assez généralement pour une fable. Cependant, environ

outrepassées. Le livre du P. Sau
fut brûlé par arrêt du parlement
21 février 1758. Les partisans
Filleau citent en sa faveur les gr
qu'il reçut de la cour, la protec
spéciale d'Anne d'Autriche et la
mission qu'il obtint de cette princ
de publier son livre par son c
mandement; ils veulent même f
voir dans les attaques auxquelles,
puis ce temps, la religion a été
butte, des tentatives suivies en exé
tion du projet. Ils excipent de l'h
neur qu'on a fait au livre du P. S
vage de le traduire en latin, en a
mand, en flamand, et de la croya
accordée aux faits contenus dans
Relation juridique chez les natio
étrangères. On oppose de l'autre cô
1°. que Filleau, défié par MM.
Port-Royal, n'a jamais osé nomm
l'ecclésiastique dénonciateur; 2°. q
ce fut en 1621 que se tint la pr
tendue assemblée, et que la relati
juridique est de 1654. Quelle foi, d
on, peut-on ajouter à la relation d'

la mise en vente, obligé d'avoir des gardes à sa porte. Le succès de l'ouvrage de Filleau inspira à l'abbé de Choisy l'idée de faire aussi une *Vie de St-Louis* (*Voy.* Choisy). Le travail de Filleau a le mérite de l'exactitude et de l'érudition. Cet auteur mourut en 1695. On a encore de lui : I. *Discours sur les Pensées de Pascal*, 1672, in-12; II. *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, imprimé à la suite des *Pensées de Pascal*, 1672, in-12. D'Olivet et quelques autres ont tort d'attribuer à Philippe Goibeau Dubois ces deux opuscules qui ont été réimprimés dans plusieurs éditions des *Pensées de Pascal*. — Filleau de Saint-Martin, frère cadet de Filleau de la Chaise, l'accompagna à Paris. Du reste, il a pris tellement soin de cacher sa vie, que tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il mourut vers 1695. On a de lui une traduction du chef-d'œuvre de Cervantes, imprimée sous ce titre : *Histoire de l'admirable Don-Quichotte de la Manche*, 1677, 4 vol. in-12, 1679, 4 vol.; 1695, 5 vol.; 1713, 1722, 6 vol. in-12. On ne croit pas que St. Martin ait traduit les tom. V et VI. Grégoire Chalies a réclamé la traduction du VIe. Cette traduction, quoique médiocre, se lit encore malgré l'abrégé de Florian, et malgré la traduction complette de M. Bouchon Dubournial (*Voy.* Cervantes et Florian). — Filleau des Billettes (Gilles), frère cadet des deux précédents, naquit à Poitiers, en 1634, suivit ses frères à Paris, fut membre de l'académie des sciences, en 1699, et mourut le 15 août 1720. Il a laissé des *descriptions d'arts* dans le recueil de l'académie. On trouve son éloge parmi ceux qu'a composés Fontenelle. A. B—t.

Filleul (Nicolas), poète français, né à Rouen, vers 1530, fit ses études à Paris, avec assez de succès, et se livra ensuite uniquement à son goût pour la littérature. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié les ouvrages suivants : I. le *Discours*, Rouen, 1560, in-4°. C'est un recueil de sonnets moraux, parmi lesquels il s'en trouve quelques uns de très bons; II. *Achille*, tragédie, Paris, 1564, in-4°. Cette pièce avait été représentée au collége d'Harcourt, le 21 décembre 1563; elle manque d'action et se passe toute entière en récits; III. *les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4°. L'auteur a donné ce titre à son recueil, parce que les pièces qui le composent avaient été jouées à Gaillon, en Normandie, en présence de Charles IX et de toute la cour. Ce volume, qui est rare et recherché des curieux, contient les *Nayades*, *Charlot*, *Thétis et Francine*, églogues dialoguées; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs, et les *Ombres*, comédie en 5 actes et en vers. On ne peut rien imaginer de plus froid et de plus insipide que les quatre églogues. La tragédie de *Lucrèce* est un peu moins mauvaise, et présente quelque intérêt dans les dernières scènes. Les *Ombres* sont moins une comédie qu'une pastorale dans laquelle le poète célèbre le pouvoir de l'amour; IV. *la Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4°. On connaît encore de Filleul la traduction en vers français d'un poëme latin d'Angiello (Angelio Bargeo), adressé à Catherine de Médicis. Suivant Lacroix du Maine, Filleul avait composé plusieurs autres tragédies latines et françaises, mais il est probable que ces ouvrages se sont perdus. W—s.

Filmer (sir Robert), écrivain politique anglais, né au commencement du 17e siècle, et élevé à Cam-

mourut vers 1688. X—s.

FIMBRIA (Caïus Flavius), l'
des plus cruels satellites de Marius
de Cinna, au temps des proscriptio
(l'an de Rome 665), tua de sa ma
Lucius Cæsar consulaire. C'est par
qu'il commence à être connu da
l'histoire. Pour honorer les funérail
de Marius d'une manière digne de l
il fit assassiner Quintus Scævola. I
formé que sa victime n'était que bl
sée, il l'assigna à comparaître deva
lui. Comme on lui demandait ce qu
pouvait reprocher au plus vertue
des hommes, il répondit: d'*avoir m*
reçu le fer qui devait lui ôter la v
L'année suivante Fimbria fut nomm
lieutenant du consul Valérius Flaccu
qui allait en Asie remplacer Sylla. I
discorde se mit bientôt entre le lie
tenant qui avait autant d'audace q
le général avait de lâcheté et d'imp
ritie. Flaccus irrité de l'insolence
Fimbria, lui donna un successeu
Fimbria se vengea en accusant le pr

Pergame. Le roi étant sorti
contre du général romain, fut
déroute et forcé de rentrer
ville : elle fut prise, et le roi
e serait tombé dans les mains
ria, si ce proconsul eût été
par Lucullus. Fimbria par-
'Asie en vainqueur et en bri-
isposant des vies et des biens
qu'il regardait comme parti-
Mithridate. Ce fut ainsi qu'il
ns Ilion. Tous ceux qui se
rent à lui furent indistincte-
assacrés. Il fit périr dans les
s les citoyens qui avaient été
à Sylla son ennemi. Un tem-
linerve fut réduit en cendres
sieurs personnes qui s'y étaient
comme dans un asyle in-
Les murailles mêmes furent
Cette ville malheureuse
n vengeur dans Sylla. Ce gé-
nsul légalement élu, et chargé
erre contre Mithridate, après
né la paix à ce prince, mar-
rencontre de Fimbria : l'ayant
lui ordonna de céder un
dement obtenu contre les lois.
répartit, d'un ton dérisoire,
ait à Sylla à céder, lui qui
laré ennemi de la patrie. Sylla
ça à investir le camp de son
ussitôt une partie de son ar-
andonna. Fimbria, ne pou-
nir ses soldats par l'argent ni
promesses, se jeta à leurs
suppliant, mais inutilement.
alors qu'il fallait qu'un des
rît, il obtint d'un esclave, à
nna de l'argent, et promit sa
qu'il passerait comme trans-
os le camp de Sylla pour le
'assassin se trahit lui-même.
mbria, n'ayant plus d'espoir,
a à parler à Sylla. Il lui fut
que Sylla était le proconsul
que si lui, Fimbria, voulait
se retirer d'une province qui lui était étrangère, il obtiendrait par la faveur de Sylla un moyen de se rendre en sûreté à la mer. Fimbria, rompant brusquement l'entretien, dit qu'il lui était ouvert une meilleure voie : aussitôt il gagna Pergame, et étant entré dans un temple d'Esculape, il se perça de son épée. Sa blessure n'étant point mortelle, il se fit achever par un esclave, l'an de Rome 668 (85 ans av. J.-C.) Q. B—T.

FINCH (Guillaume), voyageur anglais, était commerçant à Londres; il y fut choisi, en 1607, pour accompagner Guillaume Hawkins, envoyé comme ambassadeur auprès du Grand Moghol, afin d'établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Hindoustân. On arriva à Surate le 20 août 1608 : Finch tomba malade dans cette ville, où Hawkins le laissa à la tête du comptoir anglais; il en partit au mois de janvier 1610 pour Agra, où il entra le 4 avril suivant. La grande chaleur de ces contrées paraît avoir beaucoup incommodé Finch, dont la santé fut fréquemment altérée. Durant son séjour, il parvint, dit-il, à déjouer les manœuvres d'un jésuite, qui n'épargnait rien pour faire échouer les projets des Anglais, et il réussit à se mettre bien dans l'esprit du Grand Moghol. S'il faut l'en croire, ce potentat témoignait du goût pour le christianisme. Finch fit plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Hindoustân; il fut envoyé en divers lieux, entre autres à Byana pour y acheter du *nil* ou indigo, et à Labor pour recouvrer des créances. Son intelligence et son zèle se manifestèrent dans toutes les occasions où il s'agissait de servir son pays. Hawkins partit pour l'Angleterre en 1614 : Finch, après avoir mis ordre à tout ce qui restait à régler, se décida à retourner par terre en Angleterre, à

relle de ce pays sont les meilleures q
l'on ait eues pendant long temps.
décrit aussi la baie de Saldanha et l'
de Socotora. Il donne un itinéra
detaillé des diverses routes qu'il a pa
courues dans l'Inde, et une descri
tion des villes qu'il y a vues; il y joi
de bonnes observations sur les mou
sons et les autres phénomènes de
nature, ainsi que sur l'histoire nat
relle, et explique d'une manière exac
et intéressante les procédés que l'
suit dans la fabrication de l'indigo. C
ne trouve dans l'*Histoire des Voyag*
de l'abbé Prévost que les observatio
de Finch sur Sierra-Leona; mais, da
un autre endroit, cet auteur dit q
l'on ne peut lire le nom de cet illust
voyageur, sans se rappeler les servic
qu'il a rendus à la géographie, par l
remarques qu'il a laissées sur la pl
grande partie des Indes, après en avo
visité les principaux royaumes. E —

FINCH (HENEAGE), comte d
Nottingham, était fils d'un magistr
de Londres, et naquit en 1621; il f

ı, fils du précédent, naquit en
Au moment de la mort de
II, il faisait partie du conseil
ui signa l'ordre pour proclamer
uc d'York; mais il n'en vécut
ins éloigné de la cour et des
pendant tout le cours de ce
Lors de l'abdication de Jac-
, il se montra très actif pour
ion d'une régence. A l'avène-
e Guillaume et de Marie, il
le poste de secrétaire-d'état,
nserva sous la reine Anne jus-
704 qu'il le résigna volontaire-
Lorsque George succéda au
Finch fut un des commissaires
de l'administration des affaires
son arrivée, et fut aussitôt
président du conseil d'état;
ie retira entièrement des affaires
ies en 1716, et ne s'occupa
e d'études théologiques, comme
t en juger par sa réponse fort
e (1721) à une lettre que lui
rite le savant Whiston au su-
a trinité. Daniel Finch mourut
o. — FINCH (Edouard), frère
de des sceaux, était vicaire de
Church, à Londres, mais en
ulsé par le parlement réforma-
ur des crimes dont le plus grand
porter un surplis. Il mourut
temps après, le 2 février 1642.
ICH (Robert Pool), théologien
, né en 1723, fut prébendier
stminster et recteur de St.-Jean
gélisle; il a publié : I. *Consi-*
ns sur l'usage et l'abus des
ts reçus judiciairement, 1788,
II. *Défense du sabbat des*
ns contre l'indifférence scep-
etc. 1798. III. Des *Sermons*
s. Il est mort le 18 mai 1803.
ı fils, Thomas FINCH, né en
devint un jurisconsulte distin-
fut membre de la société royale
dres. Il fut l'éditeur du recueil intitulé : *Precedents in chancery, being a collection of cases in chancery, from* 1689 *to* 1722; recueil qui a été réimprimé en 1786. Thomas Finch est mort à Londres en mai 1810. X—s.

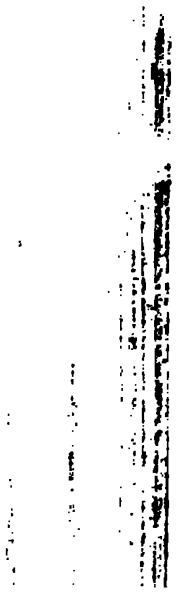
FINCKE (JEAN-PAUL), savant Hambourgeois du milieu du 18e. siècle, suivait la carrière de la jurisprudence, mais s'est principalement fait connaître par son zèle pour l'histoire littéraire de sa patrie. Indépendamment de quelques pièces de circonstance, peu importantes, on connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Laudes Hamburgi, Epistola gratulatoria*, Leipzig, 1736, in-4°. Il en donna trois ans après une édition augmentée, sous le titre de *Topographia et Bibliotheca historica Hamburgensis*, Hambourg, 1739, in-8°., et il y joignit une table pour les *Memoriæ Hamburgenses* de J. Alb. Fabricius; II. *Index in collectionem scriptorum rerum Germanicarum*, ibid., 1737, in-4°. de 8 et 64 pages. C'est un répertoire alphabétique très commode de matières contenues dans les principales collections de l'histoire d'Allemagne, au nombre de 54. III. *Conspectus bibliothecæ chronologico-diplomaticæ*, Hambourg, 1739, in-4°. IV. *Index diplomatum civitatis et ecclesiæ Hamburgensis*, ibid., 1751, in-4°. V. *Specimen historiæ sæculi noni et undecimi à fabulis liberatæ*, ibid., in-4°. VI. *Essai d'une notice sur les Hambourgeois qui se sont distingués dans les lettres*, ibid., 1748, in-4°. VII. *Supplément au Dictionnaire universel des gens de lettres* (de Jöcher), *relativement à ceux de Hambourg*, ibid., 1753, in-4°. Ces deux ouvrages sont en allemand. — Daniel FINCKE, né à Brandebourg en 1705, recteur des écoles de la même ville en 1739, et ad-

même langue, un morceau relatif
passage de Mercure sur le soleil, u
Lettre sur quelques médailles ant
ques, et la solution d'un problême
gébrique. Il mourut dans sa patrie
25 octobre 1756. C. M. P.

FINÉ (Oronce) naquit à Briançon
en 1494, de François Finé, médec
recommandable, qu'il perdit de bon
heure. Il vint alors à Paris pour
faire ses études; mais son peu de fo
tune eût été un puissant obstacle
ses désirs, si l'un de ses compatriote
Antoine Sylvestre, qui professait l
belles-lettres au collége de Montaig
ne l'eût fait entrer à celui de Navarr
où il fit ses humanités, puis sa philo
sophie. Oronce s'adonna surtout au
mathématiques, science alors peu e
timée, et se rendit habile aussi dan
la mécanique. On a conservé jusqu
nos jours une horloge qu'il construis
pour le cardinal de Lorraine. Le con
cordat, envoyé en 1517 à l'univer
sité par François Ier., y rencontr
beaucoup d'opposition. Plusieurs pro

1523; Bâle, 1534, in-4°. ır de cette philosophie était un nd, Grégoire Reisch, qui de- : fit chartreux. Finé, comme roit, débuta dans la carrière ences, en corrigeant et publiant rrages des autres. IV. *Epître ıe, présentée à François Ier., nt la dignité, perfection et des mathématiques*, Paris, in-8°. V. *Protomathesis, seu mathematica*, Paris, 1532, Ce recueil contient quatre Livres métique, deux de géométrie, le cosmographie et quatre sur lrans solaires. Les onze pre- Livres ont été traduits en par Cosme Bartoli, Venise, in-4°. La cosmographie a ıduite en français par Finé me, Paris, 1551, in-4°. VI. *rans astrolabicus*, etc., Pa- 527, in-8°; 1534, in-folio; *La composition et usage du ſ géométrique*, Paris, Gilles ia, 1566, in-4°. VIII. *In sex s libros geometricorum ele- rum Euclidis demonstrationes*, 1536, 1544, in-fol. IX. *De ıe mundo mirabiliter eveniunt*, 1542, in-4°. C'est une réimpres- ı traité de Fr. Claude Célestin sur r des sens et la puissance de et de celui de Roger Bacon sur rable puissance de l'art et de la . Lenglet-Dufresnoy n'a point ce recueil. X. *Canon des éphé- es*, Paris, 1543, 1551, 1556, XI. *Quadratura circuli et de- rationes variæ*, Paris, 1544, XII. *De rebus mathematicis ıis desideratis Libri IV*, Pa- 556, in-fol. Finé fut un des eux investigateurs des arcanes triques. La quadrature du cer- ı duplication du cube, l'inscrip- lans le cercle des polygones à côtés en nombre impair, font l'objet de ces deux ouvrages, dont le second contient une préface d'Antoine Mizauld, ami particulier d'Oronce. Ce dernier fit grand bruit de sa découverte (1), mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Jean Borrel (*Voy.* Buteo), releva ses méprises dans son livre : *De quadraturâ circuli;* et le Portugais, Pierre Nuñes, en publia un autre : *De erratis Orontii* (Coïmbre, 1573, in-fol.). Cette erreur consistait en ce qu'il faisait la circonférence du cercle égale à la moindre des deux moyennes proportionnelles entre le contour du quarré inscrit et celui du quarré circonscrit. XIII. *De speculo ustorio ignem ad propositam distantiam generante*, Paris, 1551, in-4°., traduit en italien par Hercule Bottrigari (*Voy.* Bottrigari). XIV. *De duodecim cœli domiciliis et horis inæqualibus*, Paris, 1553, in-4°. XV. *De re et praxi geometricâ Libri tres*, Paris, 1555, 1586, in-4°., traduits en français par Pierre Forcadel, Paris, 1570, in-4°. XVI. *Description de l'horloge planétaire faite par ordre du cardinal de Lorraine en* 1553, in-4°. Cette horloge était, avant la révolution, dans le cabinet de Sainte-Geneviève; mais elle ne marchait plus. XVII. Plusieurs Cartes géographiques, de l'Univers, de la France, du vieux et du nouveau Testament, etc. On peut consulter sur Oronce Finé les *Mémoires* de Nicéron, tom. XXXVIII; celui de l'abbé Goujet *sur le Collége royal;* Launoy, *Hist. gymnas. Navarr.;* Sainte-Mar-

(1) Lorsqu'on connaît la solution beaucoup plus ridicule qu'a donnée de la quadrature de cercle Joseph Scaliger, on ne peut s'empêcher de rire des expressions suivantes du bon Scévole de Sainte-Marthe : *Hoc enim de se facile credebat homo summæ doctrinæ sibi conscius; cum tamen veram hujus admirabilis inventi gloriam uni Josepho Scaligero faciliora numina reservarent.*



la de Naples les principes d
l'archi . S'étant rendu à Rome
il s'appliqua à l'art du statuaire sou
la direction de Jean Lorenzo et d
célèbre Bernini. Ayant eu quelque
différends avec ses maîtres, il retourn
à Naples où il se fixa. Habitant cett
ville à l'époque de la révolution don
Masaniello devint le chef, il failli
être victime de la fureur populaire
étant soupçonné d'être fortement atta
ché à la cour d'Espagne. Arrêté, jug
et condamné à mort, il dut son salu
à son talent, qui lui valut la protec
tion du duc de Guise, alors dans cett
ville, ainsi que celle de quelques chef
de l'insurrection. A cette époque, en
1647, il avait déjà fait beaucoup d'ou-
vrages recommandables, entre autres
les deux statues de *St.-Pierre* et *St.-
Paul*, qui ornent la chapelle du tré-
sor royal de Naples; ainsi que les
bustes en marbre du *vice-Roi* et de la
vice-Reine; travaux qui lui valurent
des honneurs et des récompenses du
gouvernement, faveur dangereuse

oire Mayans y Siscar, dans fait l'éloge de tous les écrits res. III. *Sylloge inscriptio-anarum quæ in principatu iæ, vel extant, vel aliquan-runt, notis et observationi-ratarum.* Cervera, 1760, t ouvrage est très curieux et considérer comme un mo-écieux pour l'histoire de l'Es-s la domination des Romains. , accablé par l'âge et les in-se retira dans un petit village gne appelé Montfalca de Mo- où il mourut le 17 novembre l'âge de 82 ans. B—s.

F (sir John), auteur an-u d'une ancienne famille d'Ir-juit en 1571 à Soulton, près es. Il fut élevé à la cour, où it, sa gaîté et un talent peu pour composer des chansons, t en faveur auprès de Jac-

En 1614, il fut envoyé en omme chargé d'affaires, et chevalier l'année suivante. Il ment en faveur sous Char-qui le fit en 1626, maître des ies. On a de lui : I. *Fineti Phi-: Observations choisies tou-réception et la préséance, ment et l'audience, l'éti-*punctilios) *et les contesta-ambassadeurs étrangers en rre*, 1656, in-8°., publié par Howell. II. *Le commence-la durée et la décadence ts*, etc., traduit en anglais çais de René de Lusinge, mé en 1606. Finet mourut en X—s.

. *Voy.* Fino.

GUERRA (Tommaso, et par on Maso), sculpteur et or-élèbre pour avoir inventé l'art ner des estampes sur des plan-métal, gravées en creux, vivait à Florence, au milieu du 15e. siècle. Il naquit dans cette ville où la famille des Finiguerra était connue dès l'an 1213. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort ; mais il est constant qu'il fut élève de Laurent Ghiberti, qui sculpta les portes de bronze du baptistère de St. Jean-Baptiste de Florence. Il n'est pas fait mention de lui parmi les jeunes artistes qui travaillèrent auprès de ce maître à la plus ancienne de ces portes, commencée en 1400, et terminée en 1425; et Baccio Bandinelli, dans une de ses lettres, le cite au contraire au nombre des élèves employés à ces sculptures en même temps que Pierre Pollajuolo, né en 1426, et qui, selon Vasari, était alors presque enfant. Il suit de ces rapprochements que Finiguerra dut travailler sous Ghiberti à la seconde porte, commencée en 1425, et terminée en 1445, et qu'il naquit vers les années 1410 ou 1415. On ne le trouve pas nommé avec les orfèvres que les administrateurs de l'église de Saint-Jean employaient en 1477; cela peut faire croire qu'à cette époque il ne vivait plus. Des faits constatés récemment, ne laissent aucune incertitude sur l'invention qui lui est due. On ne saurait plus la lui disputer, et cet art nouveau que Vasari ne faisait remonter que vers l'an 1460, date réellement de l'année 1452. L'invention ne consiste point, comme des écrivains recommandables l'ont dit souvent, à avoir trouvé l'art de graver en creux sur les planches de métal; mais celui d'imprimer des estampes sur ces planches gravées. Les anciens gravaient en creux sur le bronze, l'or et le fer, avec un burin, ferme, exact, et souvent très spirituel : il ne leur manqua pour imprimer des estampes, qu'un papier moelleux, tel que celui de coton, ou mieux

outrepassées. Le livre du P. Sauvag
fut brûlé par arrêt du parlement d
21 février 1758. Les partisans d
Filleau citent en sa faveur les grâce
qu'il reçut de la cour, la protectio
spéciale d'Anne d'Autriche et la per
mission qu'il obtint de cette princess
de publier son livre par son com
mandement; ils veulent même fair
voir dans les attaques auxquelles, de
puis ce temps, la religion a été en
butte, des tentatives suivies en exécu
tion du projet. Ils excipent de l'hon
neur qu'on a fait au livre du P. Sau
vage de le traduire en latin, en alle
mand, en flamand, et de la croyance
accordée aux faits contenus dans la
Relation juridique chez les nations
étrangères. On oppose de l'autre côté,
1°. que Filleau, défié par MM. de
Port-Royal, n'a jamais osé nommer
l'ecclésiastique dénonciateur; 2°. que
ce fut en 1621 que se tint la pré
tendue assemblée, et que la relation
juridique est de 1654. Quelle foi, dit
on, peut-on ajouter à la relation d'un

la mise en vente, obligé d'avoir des gardes à sa porte. Le succès de l'ouvrage de Filleau inspira à l'abbé de Choisy l'idée de faire aussi une *Vie de St-Louis* (*Voy.* Choisy). Le travail de Filleau a le mérite de l'exactitude et de l'érudition. Cet auteur mourut en 1695. On a encore de lui : I. *Discours sur les Pensées de Pascal*, 1672, in-12; II. *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, imprimé à la suite des *Pensées de Pascal*, 1672, in-12. D'Olivet et quelques autres ont tort d'attribuer à Philippe Goibeau Dubois ces deux opuscules qui ont été réimprimés dans plusieurs éditions des *Pensées de Pascal*. — Filleau de Saint-Martin, frère cadet de Filleau de la Chaise, l'accompagna à Paris. Du reste, il a pris tellement soin de cacher sa vie, que tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il mourut vers 1695. On a de lui une traduction du chef-d'œuvre de Cervantes, imprimée sous ce titre : *Histoire de l'admirable Don-Quichotte de la Manche*, 1677, 3 vol. in-12, 1679, 4 vol.; 1695, 3 vol.; 1713, 1722, 6 vol. in-12. On ne croit pas que St. Martin ait traduit les V et VI. Grégoire Challes a réformé la traduction du VIe. Cette traduction, quoique médiocre, se lit encore malgré l'abrégé de Florian, et malgré la traduction complette de M. Bouchon Dubournial (*Voy.* Cervantes et Florian). — Filleau des Billettes (Gilles), frère cadet des deux précédents, naquit à Poitiers, en 1634, suivit ses frères à Paris, fut membre de l'académie des sciences, en 1699, et mourut le 15 août 1720. Il a laissé des *descriptions d'arts* dans le recueil de l'académie. On trouve son éloge parmi ceux qu'a composés Fontenelle. A. B—t.

Filleul (Nicolas), poète français, né à Rouen, vers 1530, fit ses études à Paris, avec assez de succès, et se livra ensuite uniquement à son goût pour la littérature. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié les ouvrages suivants : I. le *Discours*, Rouen, 1560, in-4°. C'est un recueil de sonnets moraux, parmi lesquels il s'en trouve quelques uns de très bons; II. *Achille*, tragédie, Paris, 1564, in-4°. Cette pièce avait été représentée au collége d'Harcourt, le 21 décembre 1563; elle manque d'action et se passe toute entière en récits; III. *les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4°. L'auteur a donné ce titre à son recueil, parce que les pièces qui le composent avaient été jouées à Gaillon, en Normandie, en présence de Charles IX et de toute la cour. Ce volume, qui est rare et recherché des curieux, contient les *Nayades*, *Charlot*, *Thétis et Francine*, églogues dialoguées; *Lucrèce*, tragédie avec des chœurs, et les *Ombres*, comédie en 5 actes et en vers. On ne peut rien imaginer de plus froid et de plus insipide que les quatre églogues. La tragédie de *Lucrèce* est un peu moins mauvaise, et présente quelque intérêt dans les dernières scènes. Les *Ombres* sont moins une comédie qu'une pastorale dans laquelle le poète célèbre le pouvoir de l'amour; IV. *la Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4°. On connaît encore de Filleul la traduction en vers français d'un poëme latin d'Angiello (Angelio Barzeo), adressé à Catherine de Médicis. Suivant Lacroix du Maine, Filleul avait composé plusieurs autres tragédies latines et françaises, mais il est probable que ces ouvrages se sont perdus. W—s.

Filmer (sir Robert), écrivain politique anglais, né au commencement du 17e. siècle, et élevé à Cam-

mourut vers 1688. X—s

FIMBRIA (Caïus Flavius), l
des plus cruels satellites de Mariu
de Cinna, au temps des proscriptio
(l'an de Rome 665), tua de sa m
Lucius Cæsar consulaire. C'est pa
qu'il commence à être connu d
l'histoire. Pour honorer les funérai
de Marius d'une manière digne de l
il fit assassiner Quintus Scævola.
formé que sa victime n'était que bl
séc, il l'assigna à comparaître dev
lui. Comme on lui demandait ce q
pouvait reprocher au plus vertue
des hommes, il répondit: d'*avoir n*
reçu le fer qui devait lui ôter la v
L'année suivante Fimbria fut nom
lieutenant du consul Valérius Flacc
qui allait en Asie remplacer Sylla.
discorde se mit bientôt entre le lie
tenant qui avait autant d'audace q
le général avait de lâcheté et d'im
rité. Flaccus irrité de l'insolence
Fimbria, lui donna un successe
Fimbria se vengea en accusant le p

retiré à Pergame. Le roi étant sorti à la rencontre du général romain, fut mis en déroute et forcé de rentrer dans la ville : elle fut prise, et le roi lui-même serait tombé dans les mains de Fimbria, si ce proconsul eût été secondé par Lucullus. Fimbria parcourait l'Asie en vainqueur et en brigand, disposant des vies et des biens de ceux qu'il regardait comme partisans de Mithridate. Ce fut ainsi qu'il entra dans Ilion. Tous ceux qui se présentèrent à lui furent indistinctement massacrés. Il fit périr dans les supplices les citoyens qui avaient été députés à Sylla son ennemi. Un temple de Minerve fut réduit en cendres avec plusieurs personnes qui s'y étaient réfugiées comme dans un asyle inviolable. Les murailles mêmes furent détruites. Cette ville malheureuse trouva un vengeur dans Sylla. Ce général, consul légalement élu, et chargé de la guerre contre Mithridate, après avoir donné la paix à ce prince, marcha à la rencontre de Fimbria : l'ayant joint, il lui ordonna de céder un commandement obtenu contre les lois. Fimbria répartit, d'un ton dérisoire, que c'était à Sylla à céder, lui qui était déclaré ennemi de la patrie. Sylla commença à investir le camp de son rival : aussitôt une partie de son armée l'abandonna. Fimbria, ne pouvant retenir ses soldats par l'argent ni par les promesses, se jeta à leurs pieds en suppliant, mais inutilement. Sentant alors qu'il fallait qu'un des deux périt, il obtint d'un esclave, à qui il donna de l'argent, et promit sa liberté, qu'il passerait comme transfuge dans le camp de Sylla pour le tuer. L'assassin se trahit lui-même. Alors Fimbria, n'ayant plus d'espoir, demanda à parler à Sylla. Il lui fut répondu que Sylla était le proconsul d'Asie; que si lui, Fimbria, voulait se retirer d'une province qui lui était étrangère, il obtiendrait par la faveur de Sylla un moyen de se rendre en sûreté à la mer. Fimbria, rompant brusquement l'entretien, dit qu'il lui était ouvert une meilleure voie : aussitôt il gagna Pergame, et étant entré dans un temple d'Esculape, il se perça de son épée. Sa blessure n'étant point mortelle, il se fit achever par un esclave, l'an de Rome 668 (85 ans av. J.-C.) Q. R—y.

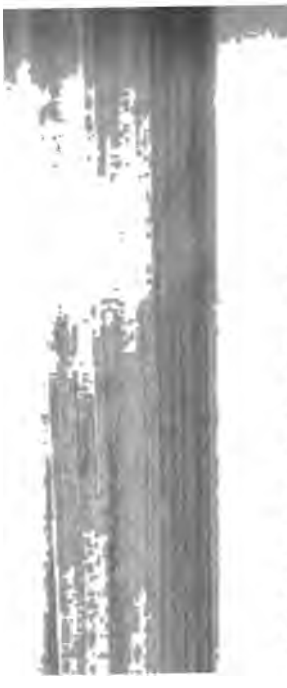
FINCH (Guillaume), voyageur anglais, était commerçant à Londres; il y fut choisi, en 1607, pour accompagner Guillaume Hawkins, envoyé comme ambassadeur auprès du Grand Moghol, afin d'établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Hindoustân. On arriva à Surate le 20 août 1608 : Finch tomba malade dans cette ville, où Hawkins le laissa à la tête du comptoir anglais; il en partit au mois de janvier 1610 pour Agra, où il entra le 4 avril suivant. La grande chaleur de ces contrées paraît avoir beaucoup incommodé Finch, dont la santé fut fréquemment altérée. Durant son séjour, il parvint, dit-il, à déjouer les manœuvres d'un jésuite, qui n'épargnait rien pour faire échouer les projets des Anglais, et il réussit à se mettre bien dans l'esprit du Grand Moghol. S'il faut l'en croire, ce potentat témoignait du goût pour le christianisme. Finch fit plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Hindoustân; il fut envoyé en divers lieux, entre autres à Byana pour y acheter du *nil* ou indigo, et à Lahor pour recouvrer des créances. Son intelligence et son zèle se manifestèrent dans toutes les occasions où il s'agissait de servir son pays. Hawkins partit pour l'Angleterre en 1614 : Finch, après avoir mis ordre à tout ce qui restait à régler, se décida à retourner par terre en Angleterre, à

l'on ait eues pendant long temps. Il décrit aussi la baie de Saldanha et l'île de Socotora. Il donne un itinéraire détaillé des diverses routes qu'il a parcourues dans l'Inde, et une description des villes qu'il y a vues; il y joint de bonnes observations sur les moussons et les autres phénomènes de la nature, ainsi que sur l'histoire naturelle, et explique d'une manière exacte et intéressante les procédés que l'on suit dans la fabrication de l'indigo. On ne trouve dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost que les observations de Finch sur Sierra-Leona; mais, dans un autre endroit, cet auteur dit que l'on ne peut lire le nom de cet illustre voyageur, sans se rappeler les services qu'il a rendus à la géographie, par les remarques qu'il a laissées sur la plus grande partie des Indes, après en avoir visité les principaux royaumes. E—s.

FINCH (Heneage), comte de Nottingham, était fils d'un magistrat de Londres, et naquit en 1621; il fut élevé à l'école de West[illegible]

tingham, fils du précédent, naquit en 1647. Au moment de la mort de Charles II, il faisait partie du conseil d'état qui signa l'ordre pour proclamer roi le duc d'York; mais il n'en vécut pas moins éloigné de la cour et des affaires pendant tout le cours de ce règne. Lors de l'abdication de Jacques II, il se montra très actif pour la création d'une régence. A l'avènement de Guillaume et de Marie, il accepta le poste de secrétaire-d'état, qu'il conserva sous la reine Anne jusqu'en 1704 qu'il le résigna volontairement. Lorsque George succéda au trône, Finch fut un des commissaires chargés de l'administration des affaires jusqu'à son arrivée, et fut aussitôt nommé président du conseil d'état; mais il se retira entièrement des affaires publiques en 1716, et ne s'occupa plus que d'études théologiques, comme on peut en juger par sa réponse fort étendue (1721) à une lettre que lui avait écrite le savant Whiston au sujet de la trinité. Daniel Finch mourut en 1730. — Finch (Edouard), frère du garde des sceaux, était vicaire de Christ-Church, à Londres, mais en fut expulsé par le parlement réformateur pour des crimes dont le plus grand était de porter un surplis. Il mourut peu de temps après, le 2 février 1642. — Finch (Robert Pool), théologien anglais, né en 1723, fut prébendier de Westminster et recteur de St.-Jean l'Evangéliste; il a publié : I. *Considérations sur l'usage et l'abus des serments reçus judiciairement*, 1788, in-8°. II. *Défense du sabbat des chrétiens contre l'indifférence sceptique*, etc. 1798. III. *Des Sermons détachés*. Il est mort le 18 mai 1803. — Son fils, Thomas Finch, né en 1757, devint un jurisconsulte distingué, et fut membre de la société royale de Londres. Il fut l'éditeur du recueil intitulé : *Precedents in chancery, being a collection of cases in chancery, from* 1689 *to* 1722; recueil qui a été réimprimé en 1786. Thomas Finch est mort à Londres en mai 1810. X—s.

FINCKE (Jean-Paul), savant Hambourgeois du milieu du 18e. siècle, suivait la carrière de la jurisprudence, mais s'est principalement fait connaître par son zèle pour l'histoire littéraire de sa patrie. Indépendamment de quelques pièces de circonstance, peu importantes, on connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Laudes Hamburgi, Epistola gratulatoria*, Leipzig, 1736, in-4°. Il en donna trois ans après une édition augmentée, sous le titre de *Topographia et Bibliotheca historica Hamburgensis*, Hambourg, 1739, in-8°., et il y joignit une table pour les *Memoriæ Hamburgenses* de J. Alb. Fabricius. II. *Index in collectionem scriptorum rerum Germanicarum*, ibid., 1737, in-4°. de 8 et 64 pages. C'est un répertoire alphabétique très commode de matières contenues dans les principales collections de l'histoire d'Allemagne, au nombre de 54. III. *Conspectus bibliothecæ chronologico-diplomaticæ*, Hambourg, 1739, in-4°. IV. *Index diplomatum civitatis et ecclesiæ Hamburgensis*, ibid., 1751, in-4°. V. *Specimen historiæ sæculi noni et undecimi à fabulis liberatæ*, ibid., in-4°. VI. *Essai d'une notice sur les Hambourgeois qui se sont distingués dans les lettres*, ibid., 1748, in-4°. VII. *Supplément au Dictionnaire universel des gens de lettres* (de Jöcher), *relativement à ceux de Hambourg*, ibid., 1753, in-4°. Ces deux ouvrages sont en allemand. — Daniel Fincke, né à Brandebourg en 1705, recteur des écoles de la même ville en 1739, et ad-

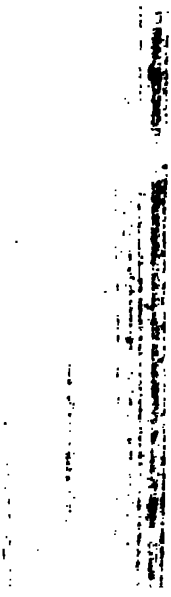


même langue, un morceau relatif au passage de Mercure sur le soleil, une Lettre sur quelques médailles antiques, et la solution d'un problême algébrique. Il mourut dans sa patrie le 25 octobre 1756. C. M. P.

FINÉ (Oronce) naquit à Briançon, en 1494, de François Finé, médecin recommandable, qu'il perdit de bonne heure. Il vint alors à Paris pour y faire ses études; mais son peu de fortune eût été un puissant obstacle à ses désirs, si l'un de ses compatriotes, Antoine Sylvestre, qui professait les belles-lettres au collége de Montaigu, ne l'eût fait entrer à celui de Navarre, où il fit ses humanités, puis sa philosophie. Oronce s'adonna surtout aux mathématiques, science alors peu estimée, et se rendit habile aussi dans la mécanique. On a conservé jusqu'à nos jours une horloge qu'il construisit pour le cardinal de Lorraine. Le concordat, envoyé en 1517 à l'université par François Ier., y rencontra beaucoup d'opposition. Plusieurs pro-

1523; Bâle, 1534, in-4°. ur de cette philosophie était un and, Grégoire Reisch, qui de- e fit chartreux. Finé, comme voit, débuta dans la carrière iences, en corrigeant et publiant ivrages des autres. IV. *Epître ne, présentée à François Ier.*, *ant la dignité, perfection et des mathématiques*, Paris, , in-8°. V. *Protomathesis, seu mathematica*, Paris, 1532, Ce recueil contient quatre Livres métique, deux de géométrie, de cosmographie et quatre sur drans solaires. Les onze pre- Livres ont été traduits en par Cosme Bartoli, Venise, , in-4°. La cosmographie a aduite en français par Finé ème, Paris, 1551, in-4°. VI. *trans astrolabicus*, etc., Pa- 1527, in-8°; 1534, in-folio; *La composition et usage du é géométrique*, Paris, Gilles bin, 1566, in-4°. VIII. *In sex es libros geometricorum elerum Euclidis demonstrationes*, , 1536, 1544, in-fol. IX. *De ur mundo mirabiliter eveniunt*, 1542, in-4°. C'est une réimpres- la traité de Fr. Claude Célestin sur ur des sens et la puissance de , et de celui de Roger Bacon sur irable puissance de l'art et de la e. Lenglet-Dufresnoy n'a point ce recueil. X. *Canon des éphé- les*, Paris, 1543, 1551, 1556, . XI. *Quadratura circuli et de- rationes variæ*, Paris, 1544, . XII. *De rebus mathematicis uis desideratis Libri IV*, Pa- 1556, in-fol. Finé fut un des ieux investigateurs des arcanes étriques. La quadrature du cer- la duplication du cube, l'inscrip- dans le cercle des polygones à côtés en nombre impair, font l'objet de ces deux ouvrages, dont le second contient une préface d'Antoine Mizauld, ami particulier d'Oronce. Ce dernier fit grand bruit de sa découverte (1), mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Jean Borrel (*Voy.* Buteo), releva ses méprises dans son livre : *De quadraturâ circuli;* et le Portugais, Pierre Nuñes, en publia un autre : *De erratis Orontii* (Coïmbre, 1573, in-fol.). Cette erreur consistait en ce qu'il faisait la circonférence du cercle égale à la moindre des deux moyennes proportionnelles entre le contour du quarré inscrit et celui du quarré circonscrit. XIII. *De speculo ustorio ignem ad propositam distantiam generante*, Paris, 1551, in-4°., traduit en italien par Hercule Bottrigari (*Voy.* Bottrigari). XIV. *De duodecim cœli domiciliis et horis inæqualibus*, Paris, 1553, in-4°. XV. *De re et praxi geometricâ Libri tres*, Paris, 1555, 1586, in-4°., traduits en français par Pierre Forcadel, Paris, 1570, in-4°. XVI. *Description de l'horloge planétaire faite par ordre du cardinal de Lorraine en* 1553, in-4°. Cette horloge était, avant la révolution, dans le cabinet de Sainte-Geneviève; mais elle ne marchait plus. XVII. Plusieurs Cartes géographiques, de l'Univers, de la France, du vieux et du nouveau Testament, etc. On peut consulter sur Oronce Finé les *Mémoires* de Niceron, tom. XXXVIII; celui de l'abbé Goujet *sur le Collége royal;* Launoy, *Hist. gymnas. Navarr.;* Sainte-Mar-

(1) Lorsqu'on connaît la solution beaucoup plus ridicule qu'a donnée de la quadrature du cercle Joseph Scaliger, on ne peut s'empêcher de rire des expressions suivantes du bon Scévole de Sainte-Marthe : *Hoc enim de re facile eruditos homo summæ doctrinæ tibi conveteur; cum tamen eorum hujus admirabili inventi gloriam sui Josepho Scaligero facilicra numina reservarent.*



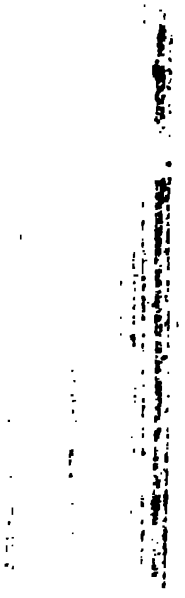
[illegible] Naples les principes d
l'a[illegible]re. S'étant rendu à Rome
il s'appliqua à l'art du statuaire sou
la direction de Jean Lorenzo et d
célèbre Bernini. Ayant eu quelque
différends avec ses maîtres, il retourn
à Naples où il se fixa. Habitant cett
ville à l'époque de la révolution don
Masaniello devint le chef, il failli
être victime de la fureur populaire
étant soupçonné d'être fortement atta
ché à la cour d'Espagne. Arrêté, jug
et condamné à mort, il dut son salu
à son talent, qui lui valut la protec-
tion du duc de Guise, alors dans cett
ville, ainsi que celle de quelques chefs
de l'insurrection. A cette époque, en
1647, il avait déjà fait beaucoup d'ou-
vrages recommandables, entre autres
les deux statues de *St.-Pierre* et *St.-
Paul*, qui ornent la chapelle du tré-
sor royal de Naples; ainsi que les
bustes en marbre du *vice-Roi* et de la
vice-Reine; travaux qui lui valurent
des honneurs et des récompenses du
gouvernement, faveur dangereuse

goire Mayans y Siscar, dans
fait l'éloge de tous les écrits
res. III. *Sylloge inscriptio-
tanarum quæ in principatu
uæ, vel extant, vel aliquan-
erunt, notis et observationi-
tratarum.* Cervera, 1760,
t ouvrage est très curieux et
e considérer comme un mo-
récieux pour l'histoire de l'Es-
is la domination des Romains.
, accablé par l'âge et les in-
se retira dans un petit village
gne appelé Montfalca de Mo-
, où il mourut le 17 novembre
l'âge de 82 ans. B—s.

T (SIR JOHN), auteur an-
u d'une ancienne famille d'I-
quit en 1571 à Soulton, près
res. Il fut élevé à la cour, où
it, sa gaîté et un talent peu
pour composer des chansons,
it en faveur auprès de Jac-
. En 1614, il fut envoyé en
comme chargé d'affaires, et
chevalier l'année suivante. Il
ement en faveur sous Char-
qui le fit en 1626, maître des
ies. On a de lui : I. *Fineti Phi-
: Observations choisies tou-
a réception et la préséance,
ement et l'audience, l'éti-*
punctilios) *et les contesta-
s ambassadeurs étrangers en
erre*, 1656, in-8°., publié par
Howell. II. *Le commence-
la durée et la décadence
its*, etc., traduit en anglais
çais de René de Lusinge,
imé en 1606. Finet mourut en
X—s.

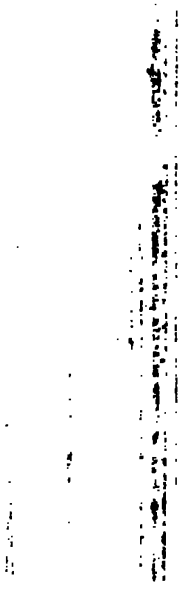
I. *Voy.* FINO.

IGUERRA (TOMMASO, et par
ion MASO), sculpteur et or-
célèbre pour avoir inventé l'art
mer des estampes sur des plan-
e métal, gravées en creux,
vivait à Florence, au milieu du 15e. siècle. Il naquit dans cette ville où la famille des Finiguerra était connue dès l'an 1213. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort ; mais il est constant qu'il fut élève de Laurent Ghiberti, qui sculpta les portes de bronze du baptistère de St. Jean-Baptiste de Florence. Il n'est pas fait mention de lui parmi les jeunes artistes qui travaillèrent auprès de ce maître à la plus ancienne de ces portes, commencée en 1400, et terminée en 1425; et Baccio Bandinelli, dans une de ses lettres, le cite au contraire au nombre des élèves employés à ces sculptures en même temps que Pierre Pollajuolo, né en 1426, et qui, selon Vasari, était alors presque enfant. Il suit de ces rapprochements que Finiguerra dut travailler sous Ghiberti à la seconde porte, commencée en 1425, et terminée en 1445, et qu'il naquit vers les années 1410 ou 1415. On ne le trouve pas nommé avec les orfèvres que les administrateurs de l'église de Saint-Jean employaient en 1477 ; cela peut faire croire qu'à cette époque il ne vivait plus. Des faits constatés récemment, ne laissent aucune incertitude sur l'invention qui lui est due. On ne saurait plus la lui disputer, et cet art nouveau que Vasari ne faisait remonter que vers l'an 1460, date réellement de l'année 1452. L'invention ne consiste point, comme des écrivains recommandables l'ont dit souvent, à avoir trouvé l'art de graver en creux sur les planches de métal; mais celui d'imprimer des estampes sur ces planches gravées. Les anciens gravaient en creux sur le bronze, l'or et le fer, avec un burin, ferme, exact, et souvent très spirituel : il ne leur manqua pour imprimer des estampes, qu'un papier moelleux, tel que celui de coton, ou mieux



c le (e la pièce, pr
sur le fond ur de l'argent c
de l or, un effet à peu-près semblab
à celui d'un dessin au crayon noi
tracé sur du vélin. On exécutait c
cette manière des ornements très d
licats, des portraits dont les propo
tions n'excédaient pas celles de n
miniatures, et même des compositio
historiques. Un excellent nielleur éta
nécessairement un graveur habile. T
était le double mérite de Finiguerra
on le cite comme le nielleur le plu
renommé de son temps, d'où il su
qu'il est un des plus estimables, sino
le premier de tous ceux qui ont ho
noré l'art. Chargé de nieller une *Pai*
pour l'église St.-Jean-Baptiste de Fl
rence, il y traça, sur une surface d
quatre pouces huit lignes de haut, e
de trois pouces deux lignes de large
une composition de quarante-deu
figures, représentant le couronnemen
de la Vierge. Tandis qu'il gravait l
planche, voulant juger avec sûret
des progrès et de l'effet de son tra

âchures : il existe encore
ux du second des restes
le noir de fumée et d'eau
rra employa dans son
i ; l'estampe du cabinet
raire, est imprimée avec
te et indélébile, sur une
èrement terminée. Ces
ne permettent pas de
iniguerra, averti du mé-
vention par le succès des
pressions faites sur ses
oufre, n'ait ensuite conçu
iprimer sur des planches
s épreuves durables, de
ampes. On ne peut d'a-
efuser à le regarder, et
nême et dans son inten-
l'inventeur de l'art qui
perpétue non seulement
expression, mais encore
ir des chefs-d'œuvre du
la peinture. L'espèce de
illustre connaisseur alle-
osé en dernier lieu entre
aurait, dit-il, obtenu par
une planche de soufre,
oueuse, et Martin Schœn-
premier aurait eu l'idée
es estampes sur des plan-
l, ce partage est inad-
st reconnu que Martin
ou Martin Schœn, con-
sous le nom de *Beau*
imprimé des estampes
rement à l'an 1460; un
n contemporain, ne re-
delà de l'an 1465. L'ou-
guerra est plus ancien,
n est certaine. La Paix,
maître, existe encore à
is l'église de Saint-Jean-
registre des administra-
aussi été conservé, at-
fut terminée et payée
ns, une livre, six deniers,
t comme l'impression de
l'estampe dut nécessairement précéder l'application du *nigellum* sur la gravure, elle date au moins de la même année. Les monuments qui assurent à Finiguerra la gloire de l'invention, établissent ainsi d'une manière complette cette partie de l'histoire des arts. L'estampe du *Couronnement de la Vierge*, du cabinet royal, est très remarquable par le mérite de l'exécution. Le dessin, correct et vrai, ne manque pas de noblesse; il se rapproche de celui de Masaccio; c'est ce qui a fait croire que Finiguerra fut élève de ce maître. Les figures sont distribuées avec trop de symétrie, suivant l'usage du temps, mais cependant avec beaucoup d'intelligence. Les têtes ont de l'expression; le burin est étonnant par la finesse et l'esprit qui le caractérisent. Finiguerra exécuta une grande partie des bas-reliefs en argent d'un autel qu'on place encore dans l'église de St.-Jean-Baptiste de Florence, les jours de grandes solemnités. Ces ouvrages commencés avant lui par Beeto Géri et d'autres artistes, furent terminés après sa mort par Bernardo Cenni, le Verrocchio et Antonio Pollajulo. Il a laissé un grand nombre de dessins coloriés à l'acquarelle; on en conserve environ cinquante-six dans la galerie de Florence. Heinecken et Huber lui attribuent vingt-quatre estampes, les unes en rond, les autres en carré, de quatre à huit pouces environ, soit de diamètre, soit de hauteur, représentant pour la plupart des sujets de la Fable, ou des ornements, et qu'on voyait, il y a peu d'années, dans le cabinet de M. Otto, à Leipzig. Heinecken pense qu'on peut aussi lui attribuer deux petites pièces, représentant des ornements, marquées M. F.; Strutt lui donne une estampe allégorique, marquée F., dont Jansen a pu-



main, facilitera l'étude de l'histoi
et pourra même contribuer aux p
grès des sciences naturelles; mais
ne sont là que des conjectures. Il
une autre pièce où M. l'abbé Zan
cru reconnaître le burin de Finiguer
et dont plusieurs connaisseurs
porté le même jugement. C'est
épreuve imprimée sur une *Paix*,
a évidemment été gravée pour re
voir du *nigellum* : elle représent
Vierge tenant l'enfant Jésus sur
genoux, entourée d'anges et de sai
en adoration, et elle renferme,
une surface cintrée par le haut,
quatre pouces de hauteur et de d
pouces huit lignes de large, tre
figures. On la voyait autrefois à Pa
dans le cabinet de M. Borduge;
se trouve encore dans la même vi
et elle appartient à M. Durand. I
sieurs traits caractéristiques sembl
annoncer un ouvrage de Finiguer
même genre de composition, même
pression, même style que dans la *P*
de Florence. La gravure est un

ster aux instances que lui
ants pour le retenir auprès
s enfin, après une absence
nées, il revint à Bâle et y
rés en médecine en 1587.
t ensuite le nord de l'Al-
'il n'avait point encore vi-
reçu partout avec la dis-
e commandaient ses ta-
c de Sleswig le nomma son
1589; mais il quitta cet
out de deux années, pour
haire de mathématiques et
à l'université de Copenha-
mplit jusqu'en 1603, qu'il
de médecine. Depuis cette
fut chargé de l'administra-
enus de l'université, et il mit
onomie dans les dépenses,
it à augmenter de quarante
des élèves qui y étaient
uitement. Les bâtiments
ole ayant été détruits par
, il les fit reconstruire avec
goût que de magnificence.
honoré des regrets des ha-
toutes les classes, le 26
, à l'âge de quatre-vingt-
Il légua par son testament
s considérables à l'établis-
il avait dirigé pendant cin-
ans, et aux pauvres dont
ujours montré le père. Son
t décoré d'une épitaphe, et
cré à sa mémoire une ins-
ns la salle d'anatomie. On
liste de ses ouvrages de
lans la *Biblioth. medicor.*
, et celle de ses ouvrages
ie, dans la *Bibliographie*
. Les uns et les autres ont
depuis, et on se conten-
r les principaux : I. *Geo-*
tundi libri XIV, Bâle,
591, in-4°.; II. *De cons-*
natheseos, Copenhague,
4°.; III. *Horoscopogra-*
phia sive de inveniendo stellarum situ astrologiâ, Sleswig, 1591, in-4°.; IV. *De ortu et occasu siderum*, Copenhague, 1595, in-4°.; V. *De medicinæ constitutione*, ibid., 1627, in-4°.; VI. *Methodica tractatio doctrinæ sphericæ*, Cobourg, 1626, in-12. Spormann a publié un *Programma funebre in obitum Th. Finkii*, dont on trouve un extrait dans la *Cista medica* de Bartholin, et dans la *Biblioth. scr. med.* de Manget; Chr. Ostenfeld a aussi donné : *Oratio in obitum Th. Finkii*, Copenhague, 1656, in-4°. W—s.

FINKENSTEIN (Charles-Guillaume Finck, comte de), naquit en 1714, d'une des premières maisons de Prusse. Il fit de bonnes études sous la direction de J. H. S Formey, et s'appliqua particulièrement à connaître la langue française, qu'il parlait et écrivait avec une grande facilité. En 1735, il fut envoyé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, à Stockholm en qualité de ministre plénipotentiaire. Il y avait à cette époque de grandes discussions en Suède, au sujet des alliances du royaume et de l'administration intérieure. Le système qui avait dominé pendant plusieurs années fut renversé à la fameuse diète de 1738, où les *chapeaux* (partisans de la France) remportèrent une victoire complète sur les *bonnets*. Le comte de Finkenstein observa avec une grande attention le mouvement des partis, et composa en français une relation de la diète, qu'on regarde comme un modèle dans ce genre, et qui a été imprimée plusieurs fois. Rappelé en 1740, il eut peu après une mission en Russie, où il resta jusqu'en 1748. Frédéric II, qui occupait alors le trône, le nomma en 1749 ministre des affaires étrangères, en remplacement du comte de Podewils,

vier 1800, il n'y avait qu'une heure qu'il venait de signer un pèche. Ce ministre jouissait à l d'une grande considération, et s son était le centre de la société l brillante de cette ville. Depuis 1 il était membre de l'académie des ces et des belles-lettres, aux tr de laquelle il prit cependant p part, les occupations de sa pla lui en laissant pas le loisir. Il tégeait d'ailleurs les lettres et les et admettait souvent à sa table l vants de Berlin. Il aimait surt s'entretenir avec Formey, Er Moulines, et il s'intéressait l coup aux établissements d'instru et de bienfaisance de la colonie çaise. C—A

FINLAY (Jean), écrivain sais, né en 1782, à Glascow, acquis de très bonne heure une naissance fort étendue de l'histoi de la littérature ancienne de son p et il a montré un talent littéraire aurait pu lui faire un nom, s'il

Il travailla quatorze ans à cet
âge, et mourut avant d'y avoir
la dernière main, en 1517, à
de quatre-vingt-six ans. Daniel,
fils, le publia sous ce titre :
Hadriani Fini Ferrarien-
), in Judæos flagellum ex sa-
scripturis excerptum, Venise,
, in-4°. Ce gros volume est
et très recherché, parce qu'on
exe à la collection des Aldes.
ques bibliographes citent d'autres
ns de cet ouvrage ; mais Dav.
ent prouve que les unes sont
maires, et que l'existence des
s est très douteuse, puisqu'on ne
rouve exactement décrites dans
1 catalogue. — Fino (Daniel),
lu précédent, né à Ferrare en
, remplit les fonctions de se-
re et trésorier de cette ville. Il
ait la littérature avec quelque
s, et a composé de petites pièces
rs en latin et en italien. On peut
ilter pour plus de détails le tome
les *Mémoires historiques des*
uteurs ferrarais, par Barotti.

W—s.

NO (Alemanio), né à Bergame
le 16e. siècle, s'est acquis une
ation durable par ses ouvrages.
oschi lui donne le titre d'excel-
historien, et il le mérite autant
'exactitude et la fidélité de ses
, que par la correction et l'élé-
de son style. Fino cultivait aussi
ésie et l'éloquence avec succès ;
rangua en latin et en italien. Jé-
Diedo, premier évêque de
e, lors de son entrée solennelle
cette ville, en 1580. Il remplis-
epuis plusieurs années une place
de magistrature à Crème, et il y
mourut vers 1586. On a de lui : I. *La*
historia di Crema raccolta da gli
annali di Pietro Terni, Venise, 1566,
in-4°. Cette première édition ne con-
tient que sept livres ; celle de 1571,
in-8°., est augmentée du huitième et
du neuvième, et on peut la compléter
en y joignant le dixième livre, publié
après la mort de l'auteur, par Numa
Pompilio Fino, Lodi, 1587, in-8°.
Cette histoire, qui est très-estimée,
a eu d'autres éditions ; mais la meil-
leure est celle de Crème, 1711, in-8°.,
dans laquelle on a réuni les ouvrages
suivants : II. *Seriane* (1) *nelle quale*
si discorre intorno a molte cose conte-
nute nella sua historia di Crema,
Brescia, 1576 ; 2e. partie, 1580,
in-8°. C'est une réponse aux critiques
que François Zava avait faites de
l'histoire de Crème. III. *Scelta di*
uomini usciti da Crema, Brescia,
1581, in-8°. On trouve à la suite de
cet ouvrage les deux harangues pro-
noncées par Fino à l'entrée de l'évê-
que ; mais elles n'ont pas été réim-
primées dans l'édition de Crème qu'on
vient de citer. On connaît encore de
Fino : IV. *La guerra d'Atila, fla-*
gello di Dio, tratta d'all' archivio
de' principi d'Este, con la dichiara-
tione d'alcune voci oscure, Venise,
1569, in-12. Il est en outre l'éditeur
d'un *Recueil des harangues* pronon-
cées en différentes circonstances par
les ambassadeurs du Crémasque, de-
puis la réunion de ce pays à la répu-
blique de Venise, 1572, in-8°. Il a
traduit du latin en italien *la Descrip-*
tion de l'île de Madère, par Jules
Landi, Plaisance, 1574, in-8° ; et
enfin il a ajouté des *Tables* assez am-
ples à l'*Istoria Venetiana* du Bembo,

le titre semblerait indiquer que le mot Ha-
serait un prénom plutôt qu'un nom de pa-
dessous du titre on voit le portrait de l'au-
e ces deux vers :

me, bis vivo, bis est mea imago superstes :
animi impressa est ; corporis hæc tabula.

(1) Ce mot est tiré du fleuve *Serio* qui passe à Crème, et qui a depuis donné son nom au départe-ment dont Bergame a été fait le chef-lieu.

profession dans laquelle il exc
comme praticien. Il n'a rien écrit,
du moins aucun ouvrage de lui
nous est parvenu. Finot était
decin du prince de Condé (He
Jules), et fut, auprès de ce prin
le protecteur du célèbre Hecquet, d
il était l'ami très dévoué et le cons
La muse satirique a versé son
sur Finot; mais ce n'était ni la
sonne privée, ni l'habile médecin
étaient l'objet de ces épigramm
c'était l'homme heureux, contre leq
l'envie s'exerçait. Finot né avec
constitution très faible, qui faisait
cessamment craindre pour sa vie,
prolongea cependant, par un artif
dont le grand médecin seul possède
secret, jusqu'à l'âge de soixante-do
ans. Il mourut à Paris le 28 septemb
1709. F—R.

FIOCCO (André-Dominici),
latin *Floccus*, chanoine florenti
mort en 1452, s'est fait connaître p
un ouvrage attribué dans un temps

se vante d'avoir recollé des
lètement arrachés, d'avoir
rates, réuni des plaies énor-
oyen de la suture; il prodi-
pudeur des éloges fastueux
me, à son élixir, à ses pou-
es arcanes; en un mot, sa
fut celle d'un empirique, et
'un charlatan. Toutefois, ses
furent accueillis plus favora-
ue ne l'auraient été ceux d'un
ur judicieux, d'un praticien
I. *Lo specchio di scienza*
e libri tre, Venise, Valgri-
, in-8°; ibid., 1592, 1609;
n latin, Francfort, 1625,
français, par Gabriel Chap-
4, in-8. II. *Del reggimento*
ste, Venise, 1565, in-8°.;
571, 1594, 1626, traduit
nd, Francfort, 1652, in-8°.
apricci medicinali, Venise,
-8°.; ibid., 1582, 1665.
oro della vita umana, Ve-
570, in-8°.; ibid., 1582,
. *Il compendio dei secreti*
i intorno alla medicina,
ed alchimia, Venise, 1571,
ibid., 1666; Turin, 1580,
raduit en allemand, Darms-
24, in-8°. VI. *La fisica,*
in quattro libri, Venise,
n-8°.; ibid., 1603, 1629;
n allemand, Francfort, 1618,
II. *La cirugia, distinta in*
, con una giunta di secreti
'enise, 1582, in-8°.; ibid.,
1679. Ce livre est, au juge-
Haller, une rapsodie informe,
guère de chirurgical que le

C.

AVANTI (Jérôme), en latin
ntius, jésuite, né à Rome en
it admis dans la société à l'âge
ept ans, et chargé d'enseigner
rique et la théologie dans dif-
colléges. Il s'était particuliè-
rement appliqué à l'étude des langues, et il parlait avec une égale facilité l'italien, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et le syriaque. Ses talents furent récompensés par la place de recteur du collége des Anglais, et ensuite de celui des Maronites à Rome. Le pape Urbain VIII, qui avait beaucoup d'estime pour ce savant religieux, le choisit pour son confesseur. Fioravanti mourut à Rome le 9 octobre 1630, à l'âge de soixante-quinze ans. On a de lui : I. *De beatissimâ trinitate libri tres; primus contrà hæreticos, secundus scholasticos, tertius gentiles.* Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. La première a paru, suivant Buneman, en 1604, mais il n'en indique ni le format, ni le lieu de l'impression; la seconde a vu le jour à Mayence, 1616, in-4°.; la troisième est de Macérata, 1618, in-4°.: David Clément dit qu'elle est très rare; et la quatrième de Paris, 1624, même format. II. *Explanatio in nonnulla sacræ scripturæ loca*, Anvers, Moret; III. une *Somme abrégée de la théologie morale*, manuscrite. — Alexandre Fioravanti, prédicateur et docteur en théologie, naquit à Bologne, dans le 16e. siècle, de parents distingués par leurs emplois. Il entra dans l'ordre des capucins, et ne s'y distingua pas moins par la pureté de ses mœurs et son zèle pour la foi que par ses talents pour les sciences physiques. Il mourut vers 1585, dans un âge peu avancé. On a de lui : I. des *Commentaires sur la physique d'Aristote*, manuscrits; II. *De modo practicandi retiarium mathematicum, eò quod ad retis similitudinem sit expansum*, Venise, 1585, in-4°. Le P. Chérubin Sandoli, son confrère, fut l'éditeur de cet ouvrage. — L'abbé Benoît Fioravanti ou Floravantes, a été l'édi-

Q. R. Celles du premier vu ne sont qu'au nombre de cinquante, assez bien gravées en taille-douce, avec des explications fort détaillées; mais il y a beaucoup de papes dont les monnaies sont en blanc, aucune n'étant parvenue jusqu'à nous, quoiqu'il y en ait deux du pape Adrien Ier. — Jacques Fioravanti, noble de Pistoie, s'appliqua aux recherches des antiquités de sa patrie, et mit au jour le résultat de son travail sous ce titre : *Memorie storiche della città di Pistoja.* Lucca, 1758, in-fol. W—s.

FIORDIBELLO (Antoine), né à Modène vers 1510, d'une famille ancienne et considérée, s'appliqua d'abord à l'étude du droit par déférence pour la volonté de son père; mais le peu de progrès qu'il faisait dans cette science, détermina enfin ses parents à ne plus gêner sur inclination, qui le portait vers la littérature. Il n'était âgé que de vingt-trois a . lorsque le célèbre Sadolet, alors

suivante le pape le nomma à l'évêché d'Avello, dans le royaume de Naples; il s'en démit au bout de trois ans, ne pouvant plus résider dans son diocèse, à raison d'une charge qu'on venait de lui confier dans les bureaux de la secrétairerie apostolique. Il se retira en 1567 à Modène, et y mourut le 25 avril à l'âge d'environ soixante-quatre ans. L'abbé Costanzi a écrit sa vie avec autant d'exactitude que d'élégance. On ne doit pas s'étonner si Fiordibello n'a laissé que quelques opuscules; les emplois qu'il a constamment remplis ne lui ont pas permis de se livrer à son goût pour l'étude. On connaît de lui : I. *Ad Carolum V, Romanorum imperatorem oratio*, Rome, 1536, in-4°., et Leyde, 1609. Ce discours fut composé au sujet de l'arrivée de l'Empereur à Rome, mais on ignore s'il a été prononcé; II. *Oratio de concordiâ ad Germanos*, Lyon, 1541, in-4°; III. *De autoritate ecclesiæ liber*, ibid., 1546, in-4°; IV. *Oratio ad Philippum et Mariam reges de restitutâ in angliâ religione*, Louvain, 1545, in-4°. Les trois derniers discours sont imprimés dans les OEuvres de Sadolet (Maïence, 1607, in-8°.), et Roccaberti a inséré celui qui a pour titre : *De autoritate ecclesiæ* dans sa *Bibliothèque pontificale;* V. *Oratio in funere Jacobi Arbutnothii*, Lyon, 1543, in-4°.; VI. *De vitâ Jacobi Sadoleti commentarius.* Cette vie a été réimprimée dans les différentes éditions des Lettres de Sadolet; VII. *Epistolæ.* Les Lettres de Fiordibello étaient dispersées dans les recueils du temps; mais l'abbé Costanzi a pris le soin de les réunir et de les publier en un volume; VIII. *Adversaria seu formulæ pro epistolis pontificiis conscribendis.* Le manuscrit autographe de cet ouvrage est conservé à la bibliothèque Ambrosienne.

W—s.

FIORE (Agnello del), sculpteur et architecte, vivait au milieu du 15°. siècle. Il exécuta en 1469, dans l'église cathédrale de Naples, le *Tombeau* du cardinal Rinaldo Piscicello. En 1473 il termina celui de Jean Cicimello dans l'église de St.-Laurent. Cet artiste a exécuté encore dans l'église de St.-Dominique-Majeur de la même ville un autre *Tombeau* qui se trouve placé dans la chapelle de St.-Thomas d'Aquin. P—E.

FIORENTINI (François-Marie), né d'une famille noble de Lucques, cultiva la médecine, la littérature, la théologie, sans s'élever au-dessus de la médiocrité dans ces diverses branches des connaissances humaines. Ses poésies latines et italiennes, fruit prématuré de sa jeunesse, sont complètement oubliées. Parmi ses productions médicales, on remarque des observations sur la peste, sur les jours caniculaires, sur le polype du cœur, et une dissertation intitulée : *De genuino puerorum lacte, mamillarum usu et in viro lactifero structurâ*, Lucques, 1653, in-8°. Dans le genre historique, Fiorentini a écrit une Monographie estimée : *Memorie della gran Contessa Matilda*, Lucques, 1642, in-4°. Ces Mémoires, dont l'archevêque Mansi a donné une édition nouvelle, enrichie de notes, ont été favorablement jugés par le célèbre Leibnitz : *Continent thesaurum præclararum notitiarum, nugis explosis quas vulgò ex se mutuò transcribunt historici.* Fiorentini mourut le 25 janvier 1673, laissant manuscrit le plus considérable de ses ouvrages à son fils Mario, qui le publia sous ce titre : *Hetruscæ pietatis origines, seu de primâ Tusciæ christianitate*, Lucq., 1701, in-4°. C.

li VIII expeditione Neapolita libri II; de Ludovici XII expe tione Bononiensi, bello Genuer et bello Germanico libri IV, Pari 1613, in-4°. Les cinq premiers vres ont été insérés par Denis God froy dans son *Histoire de Cha les VIII*, et par Burmann dans s *Thesaur. antiquitat. Italiæ*, t. I Picardet assure que cette histoire e rédigée avec beaucoup de soin, qu'on y trouve de quoi réfuter vict rieusement Guichardin et les autr écrivains ennemis de la France. – Joseph Fiori, littérateur, né 1623 à Cefalù en Sicile, fut envo à Palerme, où il fit ses premièr études avec succès. Il s'appliqua e suite à la jurisprudence, et y fit d progrès remarquables; mais son go naturel l'entraînait vers la poésie, il y consacrait tous ses loisirs. L'a cueil que reçurent ses premiers e sais dans ce genre le flatta, mais n le détourna point de l'exécution d plan de conduite qu'il s'était tracé.

FIRENZUOLA (Ange), célèbre auteur italien du 16e. siècle, naquit à Florence, le 28 septembre 1493, d'une famille originaire du bourg de Firenzuola, situé au pied des Apennins, entre Bologne et Florence. Son bisaïeul était venu s'établir dans cette dernière ville, sous la protection de Cosme de Médicis; son aïeul y avait acquis droit de cité et l'avait transmis à sa famille sans autre nom que celui de Firenzuola, tiré du lieu de leur origine. C'est sans fondement que Negri, et d'après lui Niceron et quelques autres, donnent à cette famille le nom de Nannini. Ange fit une partie de ses études à Sienne et l'autre à Pérouse, où il se lia d'amitié avec le fameux Pierre Arétin. Il le retrouva ensuite à Rome, où il suivit quelque temps, mais sans profit pour sa fortune, la carrière du barreau, et l'on voit par quelques lettres qu'ils s'écrivirent, que les mœurs de Firenzuola ne valaient pas beaucoup mieux que celles de son ami. On assure cependant qu'il prit l'habit des religieux de Vallombreuse, et qu'il obtint successivement dans cet ordre les deux abbayes de Ste.-Marie-de-Spolete et de S.-Sauveur-de-Vajano. Tiraboschi répugne à le croire : non seulement, dit-il, sa vie ne fut pas digne d'un religieux, mais il n'y a aucune trace, ni du temps où il entra dans l'ordre, ni de celui où il fit profession, ni du séjour qu'il ait fait dans aucun monastère; quant aux deux abbayes qu'on dit qu'il avait obtenues, il peut n'en avoir été qu'administrateur ou commendataire, etc.; mais il paraît que ces doutes ont peu de force contre les assertions de tous les auteurs qui ont écrit la vie de Firenzuola : on cite des actes où il est désigné positivement sous le titre d'abbe, et un chapitre général où tous les prélats de son ordre se réunirent, et où il assista comme eux. L'Arétin lui dit aussi dans une de ses lettres : « Je vous ai » connu écolier à Pérouse, citoyen à » Florence, et prélat à Rome. » Quoi qu'il en soit, il fut à Rome de la joyeuse académie des Vignerons, qui florissait vers l'an 1530, sous le pontificat de Clément VII. Après la mort de ce pape, il alla passer quelque temps à Florence, et ensuite à Prato. Les ouvrages qu'il y écrivit, soit en vers, soit en prose, portent tous l'empreinte d'un esprit vif, naturellement porté à la satire et à la licence, et qui, en dépit de son état, cédait sans scrupule à ces deux penchants. On ignore le temps précis où il mourut; mais ses ouvrages ne furent publiés que quelques années après sa mort, et les épîtres dédicatoires des deux premiers éditeurs sont datées de 1548. Ses œuvres ont été réimprimées plusieurs fois, tantôt séparément, tantôt ensemble. La meilleure édition et la plus complète est celle de Florence, 1763, en 3 volumes in-8°. Le premier volume contient plusieurs opuscules en prose; les *Discours des Animaux*, imitation libre d'un ancien recueil de fables orientales; les *Entretiens d'amour*, précédés d'une épître en l'honneur des dames, et suivis de huit *Nouvelles* dans le genre de celles de Boccace, et qui n'y ressemblent pas moins par la licence que par l'élégance du style; une petite dissertation grammaticale contre les nouvelles lettres que le Trissin avait voulu introduire dans l'écriture italienne, et un dialogue galant *sur les beautés des dames*. Il parut dans le même siècle deux traductions françaises du morceau contenu dans ce volume; l'une intitulée : *Plaisant et facétieux Discours sur les Animaux*, etc., Lyon, Gabriel Cottier, 1556, in-16; l'autre : *Deux Livres de philosophie fabuleuse. Le pre-*

personnels. Le troisième volume e
divisé en deux parties; l'une contie
les *rime* ou poésies diverses, dont l
plus nombreuses et les meilleures soi
satiriques et dans le genre burlesqu
l'autre, deux comédies en prose, *i Li
cidi*, qui sont imités des *Ménechme*
de Plaute, *et la Trinuzia*, pièce à tr
ple intrigue et fort libre, qui a plu
d'un rapport avec la *Calandria* d
cardinal Bibbiena. Ces deux comédie
ainsi que les autres écrits en prose d
Firenzuola, font autorité dans la lan
gue, et sont souvent citées dans l
grand vocabulaire de la Crusca.

G—é.

FIRMIAN (Charles, comte de)
administrateur du gouvernement gé
néral de la Lombardie autrichienne
dans la dernière moitié du 18e. siècle
était né, en 1718, d'une très-noble
famille, les uns disent à Trente, les
autres à Kromnetz, dans le Tyrol. Les
heureuses dispositions que dans son
enfance il montra pour l'étude, furent

d'honneurs; il fut décoré de l'ordre de la Toison-d'or, nommé lieutenant et vice-gouverneur des duchés de Mantoue, Sabionetta, de la principauté de Bozzolo, avec le titre de ministre plénipotentiaire impérial près le gouvernement-général de la Lombardie autrichienne, alors entre les mains de l'archiduc Ferdinand, et de commissaire impérial et plénipotentiaire en Italie, etc. Au milieu des richesses considérables que lui procurait tant d'élévation, il les employait presque toutes à contenter sa passion pour les sciences et les arts. Sa bibliothèque fut une des plus belles parmi les plus remarquables bibliothèques particulières de l'Europe. On y comptait plus de quarante mille volumes (1); il y en avait au moins six cents relatifs au droit naturel et au droit des gens; c'était ceux-là que le comte de Firmian avait le plus souvent dans les mains. Le cabinet de tableaux, de médailles et de gravures qu'il se forma, fut un des plus renommés : le nombre seul des estampes y passait vingt mille. Pavie lui doit d'avoir vu fixée dans ses murs la principale école de la Lombardie, son antique université, qu'il agrandit l'édifice, et dans laquelle en outre il érigea des chaires des sciences et d'arts; il l'enrichit encore d'une bibliothèque bien fournie, d'un jardin botanique, d'un laboratoire de chimie, d'instruments de physique, et de cabinets d'histoire naturelle et d'anatomie. Protecteur des sciences, des lettres et des arts, il les fit refleurir en Lombardie; et, quoiqu'il fût lui-même un excellent littérateur et savant distingué, il évita toujours de le paraître par ostentation. Agréable dans sa conversation, dans ses manières, et même dans sa physionomie, il accueillait tout le monde avec douceur et bienveillance. Malgré tant de qualités propres à lui concilier tous les cœurs, il fut en butte aux censures amères de ceux qui avaient à se plaindre des réformes ecclésiastiques, peut-être nécessaires, que la cour de Vienne fit par son entremise en Lombardie. Mais ces réformes ne devaient réellement pas faire suspecter sa piété. Il se montra religieux jusqu'à la fin de ses jours, arrivée à Milan, le 20 juin 1782. Son ami, le comte de Wilzeck, qui lui succéda dans la charge de premier ministre, fit mettre à l'endroit de sa sépulture un beau médaillon en bronze portant son effigie. On consacra d'ailleurs sa mémoire dans divers ouvrages biographiques; et deux Eloges de sa vie furent donnés au public, l'un en italien par le comte Jean-Bapt. Gérard d'Arco, et l'autre en latin par Ange Theodore Villa, professeur à l'université de Pavie. G—N.

(1) Le catalogue en a été publié sous le titre de *Museum Firmianum*, Milan, 1783, 10 part. in-4°.; un volume est consacré aux livres imprimés, un aux médailles, un aux manuscrits et un aux estampes.

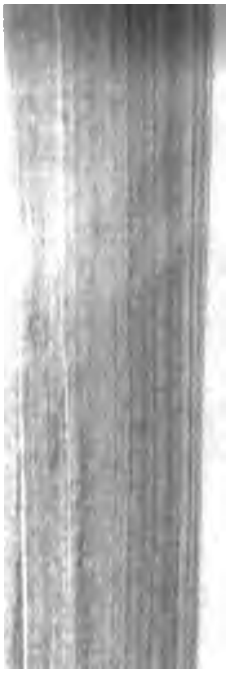
FIRMICUS (Maternus Julius), écrivain latin, a vécu sous les successeurs du grand Constantin. Il composa, vers l'an 345, un ouvrage fort estimé, intitulé : *Des erreurs des religions profanes*, qui nous est parvenu, et sur lequel il existe des notes de Jean Wouver. On attribue encore à Firmicus huit livres sur l'astronomie, imprimés d'abord par Alde Manuce, en 1501, et réimprimés plusieurs fois depuis : mais ce dernier ouvrage a occasionné des discussions. En convenant qu'il est d'un écrivain nommé Julius Firmicus, plusieurs critiques ne sont pas d'accord que ce soit le même que l'auteur des *Erreurs des religions profanes*. L—S—E.

FIRMILIEN (St.), évêque de Césarée en Cappadoce, au 3e. siècle, était né dans cette province, et issu

vatien infestant l'église d'An
Firmilien et Théocrite de C
prièrent St. Denys d'Alexandri
trouver avec eux dans cette vill
voir quel remède on pourrait ap
à ce mal. Les églises, d'un vœ
nime, rejetèrent cette erreur no
et Firmilien eut la gloire d'y
beaucoup contribué. Il partag
pendant le sentiment de St. Cyp
des églises d'Afrique au sujet de
baptisation des hérétiques. Il lu
vit, en 252, une lettre très for
il blâme le pape Etienne, en r
naissant toutefois qu'il est dans
de l'église catholique : cette le
trouve parmi celles de St. Cy
Etienne ne fut pas aussi indulge
vers Firmilien, avec lequel il d
qu'il ne voulait plus communiqu
sait que ce débat se termina heu
ment, et que la paix de l'Eglise
point rompue. Firmilien assist
264, à un concile d'Antioche c
l'erreur de Paul de Samosate, q

eul, au sujet de la possession
ies de St. Firmin. Cette af-
na lieu à plusieurs écrits;
n elle fut terminée par une
de l'évêque d'Amiens, qui
en faveur des chanoines. La
int Firmin le Confesseur a
e, avec des notes du P. Stil-
s le recueil de Bollandus, au
nbre. — Firmin (St.), 3°. ou
e de Meude. Les savants au-
la Gallia christiana n'ont
vrir aucune circonstance de
ce prélat, et ils n'osent pas
terminer l'époque où il a oc-
ège de Meude. On croit ce-
que ce fut à la fin du 4°. siè-
corps fut trouvé à la Canour-
ansféré à l'abbaye St.-Victor
lle, où il était encore exposé à
ion des fidèles il y a quelques
L'église célèbre sa fête le 14
— Firmin (St.), 7°. évêque de
né à Toul dans le 4°. siècle,
nt de saint Loup évêque de
et de saint Pulchronius l'un
rédécesseurs. Il était déjà
âge lorsqu'il succéda à saint
; il gouverna son diocèse
sse, et montra un zèle ar-
r le maintien de la foi. Sa
ait si grande, que dans une
distribua toutes ses provi-
pauvres, ne se réservant pas
nécessaire. La ville de Ver-
s'était révoltée contre Clovis,
acée d'un siège, il tomba ma-
rayeur, et mourut en 502,
ême où la place fut investie.
de St. Firmin resta déposé
lise des Saints-Apôtres jus-
o, que l'évêque Bérenger en
a translation à l'abbaye de
, sur la Moselle. — Firmin
que d'Usez, était petit fils de
onnance (*Voy.* Ferréol),
Gaules. Il naquit au château
de Trévidon, en 509, fit ses études à Narbonne, et se rendit ensuite près de saint Florin, son oncle, évêque d'Usez, pour l'aider dans l'administration de son diocèse. Après la mort du saint évêque, Firmin fut élu en sa place, et continua de gouverner son église avec beaucoup de zèle. Il assista au concile d'Orléans en 541, et au synode qui se tint dans la même ville en 549, le plus nombreux qu'on eût encore vu dans les Gaules, et enfin au second concile de Paris, en 551. Saint Firmin mourut le 11 octobre 553, jour où sa fête est indiquée dans le *Martyrologe romain*. Un passage du poëme d'Arator, intitulé: *Acta apostolorum*, prouve que la réputation de St. Firmin s'était étendue dans toute l'Italie; il avait été lié de la plus tendre amitié avec St. Césaire, évêque d'Arles, et on croit qu'il a eu part à la Vie de cet illustre prélat. W—s.

FIRMIN (Thomas), philanthrope anglais, naquit à Ipswich dans le comté de Suffolk, en 1630. Il fut mis en apprentissage à Londres chez un fabricant de toiles; et lorsque le temps de cet apprentissage fut expiré, il s'établit avec un fonds qui n'excédait pas 100 livres sterl., mais qu'il augmenta bientôt considérablement par une industrie et une activité qu'aiguillonnait non l'amour de l'argent, mais le plus noble esprit de bienfaisance. Les témoignages qu'il donna de cette disposition généreuse lui méritèrent l'estime et l'amitié de plusieurs personnages éminents, particulièrement de l'archevêque Tillotson, et il fit servir sa considération personnelle à augmenter ce fonds que les pauvres trouvaient dans sa fortune, mais qui bien que considérable n'avait pu suffire à sa vaste charité. Elle eut l'occasion de s'exercer dans deux événements désastreux et bien rapprochés, la peste



[illegible] de pauvres ouvriers sans re
qui y fourmillaient. Il achetait
et du chanvre, qu'il leur fais
et tisser, et, après les avoir
vendait l'ouvrage quand et co
pouvait. En 1682, il établit
wich, son pays natal, une m
ture de toile en faveur des pro
français chassés de leur patrie
qu'ensuite les proscriptions et l
sécutions du roi Jacques condi
en Angleterre une multitude
bles, d'ecclésiastiques et de c
irlandais de tous les états, Fir
un des plus actifs à les secou
provoquer pour eux les bienf
peuple anglais. Il reçut à ce su
lettre de remercîments signée
chevêque de Tuam et de sept é
et qui est imprimée dans l'hist
sa vie. Mais après la révoluti
fut sur les *non-jureurs* que po
ses bienfaits, car c'étaient al
malheureux ; et pour arrêter
rité, il fallut alarmer son patrio

ope, et dont les conséquences
tes se font encore si vivement
r au moment où l'on écrit cette
e. Ce fut l'abbé de Firmont qui
a, dans ses derniers moments,
rtuné Louis XVI. Amené en Fran-
r les soins d'un père qui avait
donné la communion anglicane
laquelle il avait été élevé, le jeune
worth, après avoir fait ses pre-
s études à Toulouse, sous les jé-
, avait embrassé l'état ecclésias-
et était bientôt devenu le modèle
bons prêtres : il eut d'abord la
e de se consacrer à la propaga-
le la foi dans les missions étran-
; mais ses amis lui persuadèrent
ne serait pas moins utile à la vé-
e religion, en la défendant, dans
ays adoptif, contre les attaques
e jour réitérées de ses nombreux
nis; et il se détermina à remplir
ssion de confesseur dans la capi-
Un zèle aussi charitable ne pou-
être long-temps ignoré : il fut
ôt connu malgré son obscurité,
ames véritablement pieuses de
les classes s'empressèrent de
nner leur confiance : ses anciens
atriotes qui se trouvaient à Paris
cherchèrent; il parvint même à
mener plusieurs à la foi catho-
, et on lui proposa un évêché eu
de qu'il ne crut pas devoir ac-
r. La Providence l'avait destiné
rrible ministère qui devait bien
ment honorer et faire bénir sa
ire. Une auguste princesse, qui
encore et entourée de tous les
ges de la cour la plus séduisante
Europe, s'était élevée aux senti-
de la plus haute piété, madame
beth, sœur du roi, avait choisi
de Firmont pour son directeur.
volution, dont les attentats mul-
ent tous les jours les fureurs,
arrivée à la dernière violence
contre la famille royale; madame Eli-
sabeth était, dans la prison du Temple,
l'ange consolateur de son frère, qui
prévoyait depuis long-temps le sort qui
lui était réservé. Dans leurs communi-
cations intimes, elle lui parla de l'abbé
de Firmont, alors retiré à Choisy-le-
Roi, et déguisé sous le nom d'Essex,
depuis les massacres de septembre
1792. Long-temps avant le cruel sa-
crifice, on lui fit pressentir la chari-
table mission qu'il auroit à remplir
auprès de son roi. Voici le passage
d'une lettre que, le 21 décembre 1792,
il écrivit à un de ses amis en Angle-
terre : « Mon malheureux maître a jeté
» les yeux sur moi pour le disposer à
» la mort, si l'iniquité de son peuple
» va jusqu'à commettre ce parricide.
» Je me prépare moi-même à mou-
» rir; car je suis convaincu que la fu-
» reur populaire ne me laissera pas
» survivre une heure à cette scène
» horrible. Mais je suis résigné; ma
» vie n'est rien. Si en la perdant je
» pouvais sauver celui que Dieu a placé
» *pour la ruine et la résurrection de*
» *plusieurs*, j'en ferais volontiers le
» sacrifice, et je ne serais pas mort en
» vain. » L'odieux procès était com-
mencé au moment où cette lettre fut
écrite. Peu de temps avant que l'arrêt
fut porté, le roi dit à M. de Malesher-
bes, qui passait près de lui tous les
moments de la journée qui n'étaient
pas employés à sa défense : « Ma sœur
» m'a indiqué un bon prêtre qui n'a
» point prêté serment et que son obs-
» curité pourra soustraire dans la suite
» à la persécution. Voici son adresse.
» Je vous prie d'aller chez lui, de lui
» parler, et de le préparer à venir
» lorsqu'on m'aura accordé la permis-
» sion de le voir. » Puis il ajouta :
« Voilà une commission bien étrange
» pour un philosophe; car je sais que
» vous l'êtes; mais si vous deviez souf-

quérus aux commissaires de la
mune. Cette personne était l'ab
Firmont, dont il donna l'adre
ministre. Celui-ci fit part de la d
de à la Convention, qui refusa
sis, mais consentit que le roi put
la personne qu'il avait indiquée
l'assister dans ses derniers mo
Le ministre, à qui le roi avait
l'adresse de l'ecclésiastique, le fit
aux Tuileries, et lui dit : « Lou
» pet demande à vous voir; v
» vous vous rendre au Templ
» Oui, sans doute, répondit l'ab
» Firmont, le désir du roi est u
» dre pour moi. » Le ministre le fit
ter dans sa voiture et le conduisit
ce lieu de douleur. On le fit mont
un escalier fort étroit, où l'on tr
de d stance en distance des senti
ivres qui effrayaient cette triste
dence par leurs jurements épou
bles et par leurs chants odieux.
qu'il put aborder le roi, il était
le ministre qui avait apporté l'
toyable réponse de la Conventio

id ils auront la liberté d'être
s : mais aujourd'hui ils sont bien
ieureux. » Dans la soirée qui
la l'affreux sacrifice, l'abbé de
nt demanda à Louis XVI s'il ne
pas bien aise d'entendre la messe
recevoir la communion. Le roi
noigna combien il s'estimerait
ux s'il pouvait recevoir cette der-
consolation ; « mais il faudrait
r cela, ajouta-t-il, avoir la per-
ion du conseil du Temple;.....
e la donneront pas ; je n'en ai
is rien obtenu que ce qu'il leur
impossible de me refuser. » Le
seur s'étant chargé de faire lui-
cette demande, l'un des com-
ires lui répondit : « Il y a trop
emples dans l'histoire de prê-
qui ont empoisonné des hosties,
r qu'il soit prudent de vous lais-
faire ce que vous demandez. —
is m'avez fouillé assez rigoureu-
ent quand je suis arrivé au Tem-
, répondit l'ecclésiastique, pour
bien sûrs que je n'ai point ap-
té de poison avec moi : d'ailleurs
rnissez vous-mêmes les hosties,
s vous n'aurez pas sujet de crain-
, puisque tout aura passé par vos
ns. » A cette réponse, les muni-
x se regardèrent, passèrent dans
alle voisine, et y appelèrent l'ab-
Firmont un instant après. « Ci-
en ministre du culte, lui dit l'un
ux, la permission que demande
is Capet n'a rien de contraire à
oi, nous consentons à la lui ac-
der ; mais à deux conditions : la
mière, que vous signerez votre
nande ; la seconde, que les céré-
nies de votre culte seront termi-
s demain à sept heures, parce
à huit heures Louis Capet doit
tir pour le supplice. » Ces con-
s acceptées, l'abbé de Firmont
n second entretien avec son au-
guste pénitent ; et, le voyant épuisé de fatigue, l'engagea à prendre quelque repos ; le roi se coucha à minuit trois quarts, et dormit paisiblement pendant près de cinq heures : il se leva alors, entendit la messe, et reçut la communion aux pieds d'un autel que son valet de chambre Cléry et l'abbé de Firmont avaient dressé dans sa chambre. Les sbires, commandés par le trop fameux Santerre, entrèrent dans son appartement à neuf heures précises : il alla au-devant d'eux avec le calme le plus parfait. « Vous venez me chercher, dit-il » au farouche commandant ? — Oui. » — Cela suffit. J'ai besoin d'être » quelques minutes avec mon confes- » seur, et je vous rejoins à l'instant. » Il entra dans son cabinet avec l'ecclésiastique. « *Tout est consommé*, mon » cher abbé, lui dit-il, en se jetant à » genoux ; *donnez-moi votre béné-* » *diction.* » Il avait cru que son confesseur ne le suivrait pas dans son triste voyage ; voyant qu'il ne voulait pas l'abandonner, il lui en témoigna de nouveau toute sa reconnaissance. La voiture dans laquelle, avec Louis et son confesseur, on avait fait monter deux gendarmes, étant arrivée sur la place Louis XV, les bourreaux vinrent ouvrir la portière. Le roi, avant de descendre, mit sa main sur les genoux de son confesseur, et dit aux gendarmes : « Messieurs, je vous recom- » mande M. l'abbé ». N'ayant point reçu de réponse, il ajouta : « Je vous » charge de veiller à ce qu'il ne lui » arrive rien après ma mort ». — « C'est bon, c'est bon, dit alors l'un » d'eux, d'un ton brutal, nous en au- » rons soin ». Le roi ôta lui-même son habit avant de monter sur l'échafaud. Ce fut dans ce moment que l'abbé de Firmont lui dit : « Fils de » de S. Louis, montez au ciel. (*Voy.*

au-delà de tou
pression. « Il est donc vrai, dit-il,
» religion seule peut donner la
» de soutenir avec tant de d
» d'aussi terribles épreuves. » I
retourna le soir même à C
le-Roi, d'où il ne sortit qu'en
1795. La terreur continuant de r
sur toute la France, il passa su
sivement d'un asyle à un a
demeura long-temps à Baïeu
réussit, en 1796, à passer en A
terre. Il y apprend que Monsieur,
de son roi, est en Ecosse avec que
serviteurs fidèles; il court leur re
tre le dépôt des dernières pensé
roi martyr, et de sa tendre sœur
sabeth. Après avoir pleuré avec
princes et les sujets fidèles, les
heurs de la France et du meilleu
ses monarques, il quitte une sec
fois sa terre natale, et se rend à B
kenbourg, où Louis XVIII l'a
invité à se rendre. Il resta dix
près de ce prince. A la suite des c
bats qui alors ensanglantaient l'
rope, quelques prisonniers franç
dont un grand

E manibus regicidarum
mirâ Dei protectione
ereptus,
LUDOVICO XVIII
eum ad se vocanti
ultrò occurreus,
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ,
necnon et fidelibus sodalibus,
exemplar virtutum,
levamen malorum,
sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo.
Plenus tandem bonis operibus
obiit
die 22 maii mensis
anno Domini 1807,
ætatis verò suæ 62.
REQUIESCAT IN PACE.

L'oraison funèbre de l'abbé de Firmont, prononcée à Londres le 29 juillet 1807, par M. l'abbé de Bouvens, a été imprimée à Paris, 1814, in-8°., suivie de quelques pièces intéressantes relatives aux prétentions de Buonaparte. B—U.

FIRMUS ou **FIRMIUS**, fut un de ces empereurs romains éphémères, appelés tyrans parce qu'ils étaient usurpateurs de l'empire sous des souverains légitimes. Il naquit à Séleucie en Syrie, et possédait de grands biens en Égypte. Poussé par la mobilité impétueuse des Egyptiens, il s'empara d'Alexandrie, et ensuite se fit proclamer Auguste, pour soutenir le parti de la fameuse Zénobie, son amie et son alliée, que l'empereur Aurélien avait vaincue. Aurélien marcha contre le rebelle avec sa célérité ordinaire, le battit, emporta d'assaut la forteresse où il s'était retiré, le prit et le fit mettre en croix. Firmus avait d'immenses richesses : il trafiquait avec les Sarrasins, et envoyait dans l'Inde des navires marchands. Il disait publiquement qu'il avait tant de papier, qu'il pourrait nourrir une armée du gain qu'il faisait sur le papyrus et la colle. Des commentateurs de ces mots cités par Vopiscus, prétendent que Firmus disait qu'il avait tant de papyrus et de colle, qu'il pourrait nourrir de ces substances une armée. Il avait possédé deux dents d'éléphants longues de dix pieds romains. Elles tombèrent entre les mains d'Aurélien, ensuite dans celles de l'empereur Carus. Une femme à qui ce dernier les donna en fit faire un lit. Firmus était d'une stature et d'une force de corps extraordinaires. Son aspect était si farouche, qu'on l'appelait communément le *Cyclope*. Q—R—Y.

FIRMUS MAURUS (1), seigneur puissant de la Mauritanie, fils de Nubal, tenta de secouer le joug des Romains sous le règne de Valentinien Ier., vers l'an 370 de J.-C. Les soldats romains eux mêmes, privés de leur paie, entrèrent dans le complot de Firmus, et lui offrirent le diadême. Ce général se rendit maître de Césarée, capitale de la Mauritanie césarienne, et entraîna dans la révolte les provinces voisines. Valentinien envoya Théodose, un de ses meilleurs généraux, pour combattre Firmus, et rétablir la tranquillité en Afrique. Firmus fit quelques propositions; mais Théodose qui doutait de leur sincérité, attaqua et battit les Maures : il obligea Firmus à demander grâce, en renonçant à la royauté, et en rendant aux Romains les places, les prisonniers et les trophées qu'il avait pris sur eux. S'étant révolté une seconde fois, il se vit bientôt sans appui, sans soldats, et fut poursuivi à outrance, ainsi que les principaux Maures qui avaient fomenté la rebellion; et pour ne point

(1) Paul Diacre l'appelle Thyrsus.

-ns a connus, et n'a jamais été
Firouzabadi était né en l'ann
de l'hégire (1328-9), à C
lieu du district de Chiraz. Sa
était, à ce qu'il paraît, de Firou
autre ville de la province de F
de la Perse proprement dite,
sans doute pour cela qu'il portait
nom de Firouzabadi, sous lequ
le plus connu. Il ajoutait à ce s
celui de *Chirazy*, c'est-à-dire h
de Chiraz. Après avoir passé s
nesse et étudié dans son pays,
en Syrie à l'âge de vingt-sept a
viron, et voyagea ensuite en E
où il enseigna quelque temps,
Mekke, dans l'Asie Mineure,
que dans l'Inde. Dans ses voyag
portait toujours avec lui, sur
sieurs chameaux, sa bibliothè
qui était très-nombreuse, et rare
il s'arrêtait quelque part pour y p
la nuit, sans défaire les ballot
contenaient ses livres, pour se l
à l'étude. Il fréquenta les cheik
plus célèbres des lieux qu'il vi

ant, *orné*, *admirable*, *qui d le Mohakkem* (1) *et le* 'après le plan qu'avait adopté adi, il évaluait son ouvrage à volumes aussi forts que le dic- de Djévhéry. Invité à sus- et immense travail, pour s'oc- abord de la composition d'un ire moins étendu et d'un usage mode, il se rendit à ce con- composa le *Camous*, qui la trentième partie de l'ou- il avait projeté. Il assure qu'il nché aucun des mots ni au- s significations qui devaient ans le *Lami*, et qu'il s'est de supprimer les exemples et ui n'était qu'accessoire. Sui- Khalfa, notre auteur n'avait ue cinq volumes du *Lami*. Le fut dédié au souverain du dont Firouzabadi fait un éloge ue dans sa préface, mais sans er. Firouzabadi a aussi com- poésies arabes : Abou'l Ma- cite quelques vers dans son sous l'an 807. Il y consacre uteur un article assez court, roie pour de plus grands dé- dictionnaire historique, in- *fankal alsafi*. Malheureuse- '. volume de cet ouvrage, où rouver cet article, manque à ire de la bibliothèque du roi; avons suppléé, du moins en n consultant une histoire ma- des docteurs de la secte de *Voy.* DJÉVHÉRY.)

S. D. S —Y.

CH (JEAN GEORGE) naquit à 1758, et y mourut en 1799. la théologie à Berne, et voya- lant les années 1786 à 1788 par les provinces méridionales de la France. Il a donné une relation de ce voyage en 2 vol. in-8°., qui ont paru en 1790, à Zurich (en allemand). Cet ouvrage, rempli de notices curieuses et exactes, mérite d'être distingué de la foule de voyages en France que l'Allemagne a produits depuis vingt ans. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Berne, et ensuite curé à Arau. Au commencement de la révolution suisse, il résigna sa cure, fut nommé secrétaire-rédacteur du ministère des sciences, et enfin receveur et membre du conseil d'éducation de son canton. Il a donné pendant la révolution, dont il avait augure d'heureux résultats pour sa patrie, quelques pamphlets. Son caractère inquiet, timide et faible le rendit souvent malheureux ; il ne manquait d'ailleurs ni de mérite, ni de qualités estimables.

U —I.

FISCHART (JEAN), surnommé *Mentzer*, fut un auteur allemand doué d'un génie singulièrement facétieux et d'une fécondité inépuisable. Il paraît qu'il naquit dans les premières années du 16e. siècle, et qu'il mourut avant 1597. Il était docteur en droit, avocat de la chambre impériale de Wetzlar, et bailli de Forbach, près de Saarbrück; mais il est plus connu par ses nombreux écrits, dont quelques-uns sont des traductions, et la plupart du genre burlesque. Assez souvent l'esprit et la gaîté de l'auteur ne consistent que dans la bizarrerie et la singularité des expressions, qui pourtant ne font pas toujours rire. Ses plaisanteries sont par fois un peu grossières : c'était le goût du siècle; il a aussi un peu trop de penchant pour les jeux de mots et les équivoques. Son style est dur, mais il compense ce défaut par l'énergie des mots qu'il crée, et auxquels il fait subir toutes sortes de mé-

ohakkem a pour auteur Abou'l Hasan ail, surnommé Ebn-Seid, mort en . (1065-6). Le *Obab*, en 20 volumes, de l'imam Hasan ben-Mohammed, de en 650 (1252-3).

versions variées, son intarissal
Il avait composé plus de trei
ouvrages, la plupart d'un ger
rique. Tous n'ont pas été imp
il y en a quelques-uns dirigés
les moines et l'église de Rome :
tre a le même fond et à peu
même titre que la Prognos
pantagrueline de Rabelais. L'
de ces deux auteurs facétieu
comme l'observe le Duchat, tir
satire composée en allemand
auteur anonyme, dans les pre
années du 16e. siècle. Fischart f
une traduction libre du 1er. li
Rabelais, intitulé *Gargantua.*
» core n'est-ce pas tant, dit le D
» une traduction qu'une ingé
» paraphrase accommodée au g
» lemand et au génie de cette lan
L'auteur déguisa son nom sous
nomination grecque d'*elloposc*
qui est la traduction de Fischart (
son dur). Il y a eu treize éditio
ce livre, et dans chacune le titr
texte même offrent des

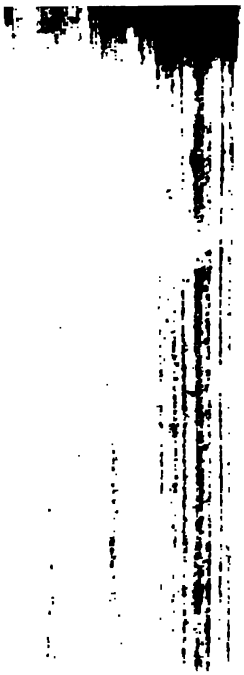
l fut frappé tout à coup d'un oudroyant d'apoplexie, le 13 1729. Le seul ouvrage de ce eur est intitulé : *Consilia meæ in usum practicum et fo- pro scopo curandi et renun- adornata sunt*, Francfort, 1712, 3 vol. in-8. Le tome r contient, sous forme de supt, le *Consiliarius metallicus*, econd, la *Mantissa medica- um singularium*. Fischer avait é une *Médecine conciliatrice*, n'a donné que le prospectus : *nuce, seu medicina synop- nedicinæ conciliatrici subse- præmissa*, Erfurt, 1716, Les autres écrits attribués à ce n par les bibliographes, sont es programmes, et des thèses, eusement nombreuses à la vé- ais qui ne lui appartiennent n propre, puisqu'elles portent des candidats qui les ont sou- Il suffit d'indiquer les plus re- ibles, soit par la nature du su- it par la manière dont il est I. *De vigili curâ animæ circà humanum*, 1720. II. *Succe- xûs potioris secundùm sta- turalem et præternaturalem tologia*, *resp. Frauschke*, III. *Sialographia medica*, essai médical sur la salive ; aité bien plus amplement, par Schurig, trois années aupa- ; IV. *Qui benè vomit benè vi-* 19; V. *Paradoxum medicum : ulla diæta quandoque sit op-* 1719; VI. *De osculo vim exserente, resp. Ermel*, 1719; *e religiosorum sanitate tuendâ tuendâ*, 1721 ; VIII *De hæ- idibus ex palato fluentibus*, IX. *De leucorrhœa seu fluxu um albo*, 1722; X. *Program- antiquissimum fruendæ car- nis usum planum facit atque com- probat, simul porcinam ab insimu- latâ malitiâ istâ vindicans, quòd nempè anceps hoc cibarii genus ad lepram corpora præcipitet*, 1721. XI. *De leprâ Arabum, seu elephan- tiasi observatâ et curatâ, resp. Kni- phof*, 1721; XII. *De strumis ac scrophulis Bunsgensium, resp. Mit- termayer*, fig. 1723; XIII. *De lacte optimo alimento et medicamento*, 1719; XIV. *De papavere erratico*, 1718; XV. *De dirdar Ibnsinæ (ul- mus), resp. Enckelman*, 1718; XVI. *De ricino americano*, 1719; XVII. *De potûs coffeæ usu et abusu*, 1725; XVIII. *De discrepantibus medicorum, potissimùm præsentis seculi sententiis theoretico-practicis, resp. Heyland*, 1728. C.

FISCHER (Daniel), né le 9 novembre 1695, à Kesmark en Hongrie, alla étudier l'art de guérir à l'université de Wittemberg. On découvre dans le premier essai du jeune candidat la prédilection qu'il a toujours conservée depuis pour les sujets singuliers, bizarres, paradoxaux : *Tentamen pneumatologico-physicum de mancipiis diaboli seu sagis*, 1716. Revêtu du doctorat en 1718, il fut nommé bientôt après médecin-physicien de Kesmark, et médecin de l'évêque de Gross-Wardein (Waradin). L'académie impériale des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres en 1719. Fischer eut la manie d'inventer, d'attacher son nom à divers remèdes, qui ne justifient point les titres brillants dont il les décora. Tels sont l'élixir anti-vénérien, la poudre et l'esprit de nitre *bézoardiques* qui, malgré cette prétendue propriété, ne préservèrent point l'inventeur du typhus de Hongrie, auquel il succomba en 1746, âgé seulement de cinquante ans. Il déploya la même

gise. De son temps le schisme de
vatien infestant l'église d'Antioc
Firmilien et Théocrite de Cés
prièrent St. Denys d'Alexandrie d
trouver avec eux dans cette ville p
voir quel remède on pourrait appo
à ce mal. Les églises, d'un vœu u
nime, rejetèrent cette erreur nouv
et Firmilien eut la gloire d'y a
beaucoup contribué. Il partagea
pendant le sentiment de St. Cyprie
des églises d'Afrique au sujet de la
baptisation des hérétiques. Il lui é
vit, en 252, une lettre très forte,
il blâme le pape Etienne, en rec
naissant toutefois qu'il est dans l'u
de l'église catholique : cette lettr
trouve parmi celles de St. Cypri
Etienne ne fut pas aussi indulgent
vers Firmilien, avec lequel il déc
qu'il ne voulait plus communiquer.
sait que ce débat se termina heure
ment, et que la paix de l'Eglise ne
point rompue. Firmilien assista,
264, à un concile d'Antioche co
l'erreur de Paul de Samosate, qui

eul, au sujet de la possession
ies de St. Firmin. Cette af-
na lieu à plusieurs écrits;
n elle fut terminée par une
le l'évêque d'Amiens, qui
en faveur des chanoines. La
int Firmin le Confesseur a
e, avec des notes du P. Stil-
; le recueil de Bollandus, au
abre. — Firmin (St.), 3e. ou
: de Meude. Les savants au-
la Gallia christiana n'ont
vrir aucune circonstance de
ce prélat, et ils n'osent pas
erminer l'époque où il a oc-
ège de Mende. On croit ce-
ue ce fut à la fin du 4e. siè-
:orps fut trouvé à la Canour-
ansféré à l'abbaye St.-Victor
le, où il était encore exposé à
ion des fidèles il y a quelques
'église célèbre sa fête le 14
— Firmin (St.), 7e. évêque de
né à Toul dans le 4e. siècle,
nt de saint Loup évêque de
et de saint Pulchronius l'un
prédécesseurs. Il était déjà
âge lorsqu'il succéda à saint
; il gouverna son diocèse
sse, et montra un zèle ar-
r le maintien de la foi. Sa
uit si grande, que dans une
distribua toutes ses provi-
pauvres, ne se réservant pas
nécessaire. La ville de Ver-
s'était révoltée contre Clovis,
acée d'un siège, il tomba ma-
rayeur, et mourut en 502,
ême où la place fut investie.
de St. Firmin resta déposé
lise des Saints-Apôtres jus-
, que l'évêque Bérenger en
translation à l'abbaye de
, sur la Moselle. — Firmin
que d'Usez, était petit fils de
onnance (*Voy.* Ferréol),
Gaules. Il naquit au château de Trévidon, en 509, fit ses études à Narbonne, et se rendit ensuite près de saint Florin, son oncle, évêque d'Usez, pour l'aider dans l'administration de son diocèse. Après la mort du saint évêque, Firmin fut élu en sa place, et continua de gouverner son église avec beaucoup de zèle. Il assista au concile d'Orléans en 541, et au synode qui se tint dans la même ville en 549, le plus nombreux qu'on eût encore vu dans les Gaules, et enfin au second concile de Paris, en 551. Saint Firmin mourut le 11 octobre 553, jour où sa fête est indiquée dans le *Martyrologe romain*. Un passage du poëme d'Arator, intitulé: *Acta apostolorum*, prouve que la réputation de St. Firmin s'était étendue dans toute l'Italie; il avait été lié de la plus tendre amitié avec St. Césaire, évêque d'Arles, et on croit qu'il a eu part à la Vie de cet illustre prélat. W—s.

FIRMIN (Thomas), philanthrope anglais, naquit à Ipswich dans le comté de Suffolk, en 1630. Il fut mis en apprentissage à Londres chez un fabricant de toiles; et lorsque le temps de cet apprentissage fut expiré, il s'établit avec un fonds qui n'excédait pas 100 livres sterl., mais qu'il augmenta bientôt considérablement par une industrie et une activité qu'aiguillonnait non l'amour de l'argent, mais le plus noble esprit de bienfaisance. Les témoignages qu'il donna de cette disposition généreuse lui méritèrent l'estime et l'amitié de plusieurs personnages éminents, particulièrement de l'archevêque Tillotson, et il fit servir sa considération personnelle à augmenter ce fonds que les pauvres trouvaient dans sa fortune, mais qui bien que considérable n'avait pu suffire à sa vaste charité. Elle eut l'occasion de s'exercer dans deux événements désastreux et bien rapprochés, la peste

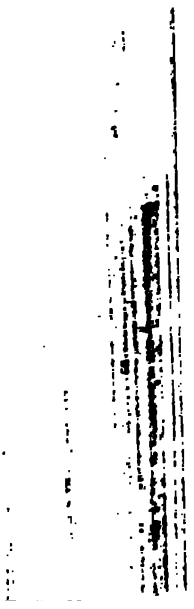


dans la vue de donner du travi
de pauvres ouvriers sans resso
qui y fourmillaient. Il achetait dr
et du chanvre, qu'il leur faisait
et tisser, et, après les avoir pa
vendait l'ouvrage quand et comn
pouvait. En 1682, il établit à
wich, son pays natal, une manu
ture de toile en faveur des protest
français chassés de leur patrie. L
qu'ensuite les proscriptions et les
sécutions du roi Jacques conduisi
en Angleterre une multitude de
bles, d'ecclésiastiques et de citoy
irlandais de tous les états, Firmi
un des plus actifs à les secourir
provoquer pour eux les bienfait
peuple anglais. Il reçut à ce sujet
lettre de remercîments signée de
chevêque de Tuam et de sept évêq
et qui est imprimée dans l'histoir
sa vie. Mais après la révolution
fut sur les *non-jureurs* que porte
ses bienfaits, car c'étaient alors
malheureux ; et pour arrêter sa
rité, il fallut alarmer son patriotis

, et dont les conséquences
se font encore si vivement
i moment où l'on écrit cette
le fut l'abbé de Firmont qui
dans ses derniers moments,
é Louis XVI. Amené en Fran-
s soins d'un père qui avait
né la communion anglicane
uelle il avait été élevé, le jeune
rth, après avoir fait ses pre-
ludes à Toulouse, sous les jé-
vait embrassé l'état ecclésias-
tait bientôt devenu le modèle
s prêtres : il eut d'abord la
e se consacrer à la propaga-
i foi dans les missions étran-
ais ses amis lui persuadèrent
erait pas moins utile à la vé-
ligion, en la défendant, dans
adoptif, contre les attaques
ur réitérées de ses nombreux
; et il se détermina à remplir
n de confesseur dans la capi-
zèle aussi charitable ne pou-
long-temps ignoré : il fut
onnu malgré son obscurité,
es véritablement pieuses de
s classes s'empressèrent de
r leur confiance : ses anciens
otes qui se trouvaient à Paris
chèrent; il parvint même à
ner plusieurs à la foi catho-
on lui proposa un évêché en
qu'il ne crut pas devoir ac-
a Providence l'avait destiné
le ministère qui devait bien
t honorer et faire bénir sa
. Une auguste princesse, qui
ore et entourée de tous les
de la cour la plus séduisante
ope, s'était élevée aux senti-
la plus haute piété, madame
, sœur du roi, avait choisi
Firmont pour son directeur.
ution, dont les attentats mul-
tous les jours les fureurs,
vée à la dernière violence
contre la famille royale; madame Elisabeth était, dans la prison du Temple, l'ange consolateur de son frère, qui prévoyait depuis long-temps le sort qui lui était réservé. Dans leurs communications intimes, elle lui parla de l'abbé de Firmont, alors retiré à Choisy-le-Roi, et déguisé sous le nom d'Essex, depuis les massacres de septembre 1792. Long-temps avant le cruel sacrifice, on lui fit pressentir la charitable mission qu'il auroit à remplir auprès de son roi. Voici le passage d'une lettre que, le 21 décembre 1792, il écrivit à un de ses amis en Angleterre : « Mon malheureux maître a jeté » les yeux sur moi pour le disposer à » la mort, si l'iniquité de son peuple » va jusqu'à commettre ce parricide. » Je me prépare moi-même à mou- » rir; car je suis convaincu que la fu- » reur populaire ne me laissera pas » survivre une heure à cette scène » horrible. Mais je suis résigné; ma » vie n'est rien. Si en la perdant je » pouvais sauver celui que Dieu a placé » *pour la ruine et la résurrection de* » *plusieurs*, j'en ferais volontiers le » sacrifice, et je ne serais pas mort en » vain. » L'odieux procès était commencé au moment où cette lettre fut écrite. Peu de temps avant que l'arrêt fut porté, le roi dit à M. de Malesherbes, qui passait près de lui tous les moments de la journée qui n'étaient pas employés à sa défense : « Ma sœur » m'a indiqué un bon prêtre qui n'a » point prêté serment et que son obs- » curité pourra soustraire dans la suite » à la persécution. Voici son adresse. » Je vous prie d'aller chez lui, de lui » parler, et de le préparer à venir » lorsqu'on m'aura accordé la permis- » sion de le voir. » Puis il ajouta : « Voilà une commission bien étrange » pour un philosophe; car je sais que » vous l'êtes; mais si vous deviez souf-

querait aux commissaires de la co
mune. Cette personne était l'abbé
Firmont, dont il donna l'adresse
ministre. Celui-ci fit part de la dem
de à la Convention, qui refusa le s
sis, mais consentit que le roi put av
la personne qu'il avait indiquée p
l'assister dans ses derniers mome
Le ministre, à qui le roi avait do
l'adresse de l'ecclésiastique, le fit ve
aux Tuileries, et lui dit : « Louis
» pet demande à vous voir; voul
» vous vous rendre au Temple?
» Oui, sans doute, répondit l'abbé
» Firmont, le désir du roi est un
» dre pour moi. » Le ministre le fit m
ter dans sa voiture et le conduisit d
ce lieu de douleur. On le fit monter
un escalier fort étroit, où l'on trou
de d stance en distance des sentine
ivres qui effrayaient cette triste r
dence par leurs jurements épouva
bles et par leurs chants odieux. L
qu'il put aborder le roi, il était a
le ministre qui avait apporté l'in
tovable réponse de la Convention

d ils auront la liberté d'être
s : mais aujourd'hui ils sont bien
eureux. » Dans la soirée qui
a l'affreux sacrifice, l'abbé de
nt demanda à Louis XVI s'il ne
as bien aise d'entendre la messe
recevoir la communion. Le roi
oigna combien il s'estimerait
x s'il pouvait recevoir cette der-
consolation ; « mais il faudrait
cela, ajouta-t-il, avoir la per-
ion du conseil du Temple ; .....
e la donneront pas ; je n'en ai
is rien obtenu que ce qu'il leur
impossible de me refuser. » Le
eur s'étant chargé de faire lui-
cette demande, l'un des com-
res lui répondit : « Il y a trop
emples dans l'histoire de prê-
qui ont empoisonné des hosties,
qu'il soit prudent de vous lais-
faire ce que vous demandez. —
s m'avez fouillé assez rigoureu-
ent quand je suis arrivé au Tem-
répondit l'ecclésiastique, pour
bien sûrs que je n'ai point ap-
é de poison avec moi : d'ailleurs
nissez vous-mêmes les hosties,
s vous n'aurez pas sujet de crain-
, puisque tout aura passé par vos
ns. » A cette réponse, les muni-
s se regardèrent, passèrent dans
lle voisine, et y appelèrent l'ab-
Firmont un instant après. « Ci-
en ministre du culte, lui dit l'un
x, la permission que demande
is Capet n'a rien de contraire à
oi, nous consentons à la lui ac-
der ; mais à deux conditions : la
mière, que vous signerez votre
mande ; la seconde, que les céré-
nies de votre culte seront termi-
s demain à sept heures, parce
à huit heures Louis Capet doit
tir pour le supplice. » Ces con-
s acceptées, l'abbé de Firmont
n second entretien avec son au-
guste pénitent ; et, le voyant épuisé de fatigue, l'engagea à prendre quelque repos ; le roi se coucha à minuit trois quarts, et dormit paisiblement pendant près de cinq heures : il se leva alors, entendit la messe, et reçut la communion aux pieds d'un autel que son valet de chambre Cléry et l'abbé de Firmont avaient dressé dans sa chambre. Les sbires, commandés par le trop fameux Santerre, entrèrent dans son appartement à neuf heures précises : il alla au-devant d'eux avec le calme le plus parfait. « Vous venez me chercher, dit-il » au farouche commandant ? — Oui. » — Cela suffit. J'ai besoin d'être » quelques minutes avec mon confes- » seur, et je vous rejoins à l'instant. » Il entra dans son cabinet avec l'ecclésiastique. « *Tout est consommé*, mon » cher abbé, lui dit-il, en se jetant à » genoux ; *donnez-moi votre béné-* » *diction.* » Il avait cru que son confesseur ne le suivrait pas dans son triste voyage ; voyant qu'il ne voulait pas l'abandonner, il lui en témoigna de nouveau toute sa reconnaissance. La voiture dans laquelle, avec Louis et son confesseur, on avait fait monter deux gendarmes, étant arrivée sur la place Louis XV, les bourreaux vinrent ouvrir la portière. Le roi, avant de descendre, mit sa main sur les genoux de son confesseur, et dit aux gendarmes : « Messieurs, je vous recom- » mande M. l'abbé ». N'ayant point reçu de réponse, il ajouta : « Je vous » charge de veiller à ce qu'il ne lui » arrive rien après ma mort ». — « C'est bon, c'est bon, dit alors l'un » d'eux, d'un ton brutal, nous en au- » rons soin ». Le roi ôta lui-même son habit avant de monter sur l'échafaud. Ce fut dans ce moment que l'abbé de Firmont lui dit : « Fils de » de S. Louis, montez au ciel. (*Voy.*



et derniers mo
ava rrappe au-delà de tou
pression. « Il est donc vrai, dit-il,
» religion seule peut donner la
» de soutenir avec tant de d
» d'aussi terribles épreuves. » L
retourna le soir même à Cl
le-Roi, d'où il ne sortit qu'en
1795. La terreur continuant de r
sur toute la France, il passa su
sivement d'un asyle à un a
demeura long-temps à Baïeux
réussit, en 1796, à passer en An
terre. Il y apprend que Monsieur, l
de son roi, est en Ecosse avec quel
serviteurs fidèles; il court leur re
tre le dépôt des dernières pensées
roi martyr, et de sa tendre sœur
sabeth. Après avoir pleuré avec
princes et les sujets fidèles, les m
heurs de la France et du meilleu
ses monarques, il quitte une seco
fois sa terre natale, et se rend à Bl
kenbourg, où Louis XVIII l'a
invité à se rendre. Il resta dix
près de ce prince. A la suite des

E manibus regicidarum
mirâ Dei protectione
ereptus,
LUDOVICO XVIII
eum ad se vocanti
ultrò occurrens,
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ,
cnon et fidelibus sodalibus,
exemplar virtutum,
levamen malorum,
sese præbuit.
er multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo.
mus tandem bonis operibus
obiit
die 22 maii mensis
anno Domini 1807,
ætatis verò suæ 62.
REQUIESCAT IN PACE.

on funèbre de l'abbé de Fir- prononcée à Londres le 29 juil- 07, par M. l'abbé de Bouvens, primée à Paris, 1814, in-8°., le quelques pièces intéressantes es aux prétentions de Buona-

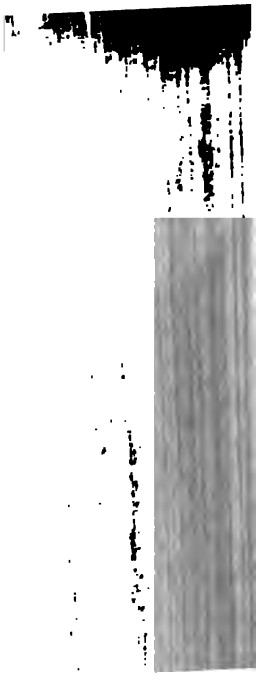
B—U.

MUS ou FIRMIUS, fut un de pereurs romains éphémères, s tyrans parce qu'ils étaient teurs de l'empire sous des sou- s légitimes. Il naquit à Séleucie ie, et possédait de grands biens gypte. Poussé par la mobilité teuse des Egyptiens, il s'empara andrie, et ensuite se fit procla- uguste, pour soutenir le parti fameuse Zénobie, son amie et liée, que l'empereur Aurélien aincue. Aurélien marcha contre elle avec sa célérité ordinaire, lit, emporta d'assaut la forte- où il s'était retiré, le prit et le tre en croix. Firmus avait d'im- s richesses : il trafiquait avec rasins, et envoyait dans l'Inde ivires marchands. Il disait pu- bliquement qu'il avait tant de papier, qu'il pourrait nourrir une armée du gain qu'il faisait sur le papyrus et la colle. Des commentateurs de ces mots cités par Vopiscus, prétendent que Firmus disait qu'il avait tant de papyrus et de colle, qu'il pourrait nourrir de ces substances une armée. Il avait possédé deux dents d'éléphants longues de dix pieds romains. Elles tombèrent entre les mains d'Aurélien, ensuite dans celles de l'empereur Carus. Une femme à qui ce dernier les donna en fit faire un lit. Firmus était d'une stature et d'une force de corps extraordinaires. Son aspect était si farouche, qu'on l'appelait communément le *Cyclope*.

Q—R—Y.

FIRMUS MAURUS (1), seigneur puissant de la Mauritanie, fils de Nubal, tenta de secouer le joug des Romains sous le règne de Valentinien Ier., vers l'an 370 de J.-C. Les soldats romains eux-mêmes, privés de leur paie, entrèrent dans le complot de Firmus, et lui offrirent le diadème. Ce général se rendit maître de Césarée, capitale de la Mauritanie césarienne, et entraîna dans la révolte les provinces voisines. Valentinien envoya Théodose, un de ses meilleurs généraux, pour combattre Firmus, et rétablir la tranquillité en Afrique. Firmus fit quelques propositions; mais Théodose qui doutait de leur sincérité, attaqua et battit les Maures : il obligea Firmus à demander grâce, en renonçant à la royauté, et en rendant aux Romains les places, les prisonniers et les trophées qu'il avait pris sur eux. S'étant révolté une seconde fois, il se vit bientôt sans appui, sans soldats, et fut poursuivi à outrance, ainsi que les principaux Maures qui avaient fomenté la rebellion; et pour ne point

(1) Paul Diacre l'appelle Thyrmus.



[illegible], [illegible] et
Firouzabadi était né en l'an
de l'hégire (1328-9), à C
lieu du district de Chiraz. Sa
était, à ce qu'il paraît, de Firo
autre ville de la province de F
de la Perse proprement dite,
sans doute pour cela qu'il portai
nom de Firouzabadi, sous lequ
le plus connu. Il ajoutait à ce s
celui de *Chirazy*, c'est-à-dire h
de Chiraz. Après avoir passé
nesse et étudié dans son pays,
en Syrie à l'âge de vingt-sept a
viron, et voyagea ensuite en F
où il enseigna quelque temps,
Mekke, dans l'Asie Mineure,
que dans l'Inde. Dans ses voya
portait toujours avec lui, sur
sieurs chameaux, sa biblioth
qui était très-nombreuse, et rar
il s'arrêtait quelque part pour y
la nuit, sans défaire les ballot
contenaient ses livres, pour se
à l'étude. Il fréquenta les cheik
plus célèbres des lieux qu'il v

tant, orné, admirable, qui nd le Mohakkem (1) *et le* D'après le plan qu'avait adopté adi, il évaluait son ouvrage à volumes aussi forts que le dic- e de Djévhéry. Invité à sus- cet immense travail, pour s'oc- 'abord de la composition d'un aire moins étendu et d'un usage nmode, il se rendit à ce con- composa le *Camous*, qui ie la trentième partie de l'ou- 'il avait projeté. Il assure qu'il anché aucun des mots ni au- es significations qui devaient lans le *Lami*, et qu'il s'est de supprimer les exemples et qui n'était qu'accessoire. Sui- dji Khalfa, notre auteur n'avait que cinq volumes du *Lami*. Le s fut dédié au souverain du , dont Firouzabadi fait un éloge que dans sa préface, mais sans ner. Firouzabadi a aussi com- s poésies arabes : Abou'l Ma- n cite quelques vers dans son , sous l'an 807. Il y consacre auteur un article assez court, voie pour de plus grands dé- on dictionnaire historique, in- *Manhal alsafi*. Malheureuse- 6e. volume de cet ouvrage, où trouver cet article, manque à laire de la bibliothèque du roi; avons suppléé, du moins en en consultant une histoire ma- des docteurs de la secte de (*Voy.* Djévhéry.)

S. D. S —y.

CH (Jean George) naquit à 1758, et y mourut en 1799. à la théologie à Berne, et voya- dant les années 1786 à 1788 par les provinces méridionales de la France. Il a donné une relation de ce voyage en 2 vol. in-8°., qui ont paru en 1790, à Zurich (en allemand). Cet ouvrage, rempli de notices curieuses et exactes, mérite d'être distingué de la foule de voyages en France que l'Allemagne a produits depuis vingt ans. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Berne, et ensuite curé à Arau. Au commencement de la révolution suisse, il résigna sa cure, fut nommé secrétaire-rédacteur du ministère des sciences, et enfin receveur et membre du conseil d'éducation de son canton. Il a donné pendant la révolution, dont il avait auguré d'heureux résultats pour sa patrie, quelques pamphlets. Son caractère inquiet, timide et faible le rendit souvent malheureux ; il ne manquait d'ailleurs ni de mérite, ni de qualités estimables.

U —l.

FISCHART (Jean), surnommé *Mentzer*, fut un auteur allemand doué d'un génie singulièrement facétieux et d'une fécondité inépuisable. Il paraît qu'il naquit dans les premières années du 16e. siècle, et qu'il mourut avant 1597. Il était docteur en droit, avocat de la chambre impériale de Wetzlar, et bailli de Forbach, près de Saarbrück; mais il est plus connu par ses nombreux écrits, dont quelques-uns sont des traductions, et la plupart du genre burlesque. Assez souvent l'esprit et la gaîté de l'auteur ne consistent que dans la bizarrerie et la singularité des expressions, qui pourtant ne font pas toujours rire. Ses plaisanteries sont par fois un peu grossières : c'était le goût du siècle; il a aussi un peu trop de penchant pour les jeux de mots et les équivoques. Son style est dur, mais il compense ce défaut par l'énergie des mots qu'il crée, et auxquels il fait subir toutes sortes de mé-

Mohakkem a pour auteur Abou'l Hasan mail, surnommé Ebn-Sedd, mort en g. (1065-6). Le *Obab*, en 20 volumes, te de l'imam Hasan ben-Mohammed, de rt en 650 (1252-3).

versions variées, son intarissa
Il avait composé plus de tr
ouvrages, la plupart d'un ge
rique. Tous n'ont pas été im
il y en a quelques-uns dirige
les moines et l'église de Rome
tre a le même fond et à peu
même titre que la Progno
pantagrueline de Rabelais. L'
de ces deux auteurs facétie
comme l'observe le Duchat, ti
satire composée en allemand
auteur anonyme, dans les pr
années du 16e. siècle. Fischart
une traduction libre du 1er. l
Rabelais, intitulé *Gargantua*
» core n'est-ce pas tant, dit le D
» une traduction qu'une imi
» paraphrase accommodée au g
» lemand et au génie de cette la
L'auteur déguisa son nom sous
nomination grecque d'*ellopos*
qui est la traduction de Fischart
son dur). Il y a eu treize éditi
ce livre, et dans chacune le titr
texte, même offrant

l fut frappé tout à coup d'un oudroyant d'apoplexie, le 13 1729. Le seul ouvrage de ce eur est intitulé : *Consilia meæ in usum practicum et fo- pro scopo curandi et renun- adornata sunt*, Francfort, 712, 3 vol. in-8. Le tome contient, sous forme de sup- t, le *Consiliarius metallicus*, econd, la *Mantissa medica- um singularium*. Fischer avait é une *Médecine conciliatrice*, n'a donné que le prospectus : *nuce, seu medicina synop- edicinæ conciliatrici subse- præmissa*, Erfurt, 1716, Les autres écrits attribués à ce a par les bibliographes, sont s programmes, et des thèses, usement nombreuses à la vé- ais qui ne lui appartiennent a propre, puisqu'elles portent des candidats qui les ont sou- Il suffit d'indiquer les plus re- bles, soit par la nature du su- it par la manière dont il est I. *De vigili curâ animæ circà humanum*, 1720. II. *Suc- sexûs potioris secundùm sta- turalem et præternaturalem tologia*, *resp. Frauschke*, III. *Sialographia medica*, essai médical sur la salive ; aité bien plus amplement, par Schurig, trois années aupa- IV. *Qui benè vomit benè vi- g*; V. *Paradoxum medicum : ulla diæta quandoque sit op-* 1719; VI. *De osculo vim exserente, resp. Ermel*, 1719; *religiosorum sanitate tuendâ tuendâ*, 1721 ; VIII *De hæ- idibus ex palato fluentibus*, IX. *De leucorrhœa seu fluxu um albo*, 1722; X. *Program- antiquissimum fruendæ car- nis usum planum facit atque com- probat, simul porcinam ab insimu- latâ malitiâ istâ vindicans, quòd nempè anceps hoc cibarii genus ad lepram corpora præcipitet*, 1721. XI. *De leprâ Arabum, seu elephan- tiasi observatâ et curatâ, resp. Kni- phof*, 1721; XII. *De strumis ac scrophulis Bunsgensium, resp. Mit- termayer*, fig. 1723; XIII. *De lacte optimo alimento et medicamento*, 1719; XIV. *De papavere erratico*, 1718; XV. *De dirdar Ibnsinæ (ul- mus)*, *resp. Enckelman*, 1718; XVI. *De ricino americano*, 1719; XVII. *De potûs coffeæ usu et abusu*, 1725; XVIII. *De discrepantibus medicorum*, *potissimùm præsentis seculi sententiis theoretico-practicis, resp. Heyland*, 1728. C.

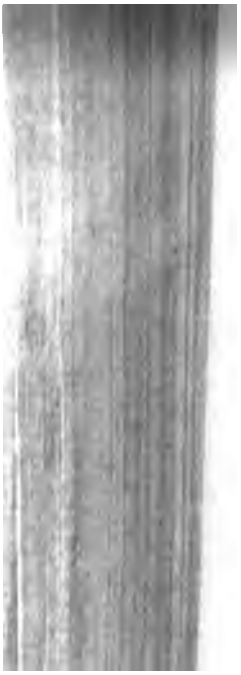
FISCHER (Daniel), né le 9 novembre 1695, à Kesmark en Hongrie, alla étudier l'art de guérir à l'université de Wittemberg. On découvre dans le premier essai du jeune candidat la prédilection qu'il a toujours conservée depuis pour les sujets singuliers, bizarres, paradoxaux : *Tentamen pneumatologico-physicum de mancipiis diaboli seu sagis*, 1716. Revêtu du doctorat en 1718, il fut nommé bientôt après médecin-physicien de Kesmark, et médecin de l'évêque de Gross-Wardein (Waradin). L'académie impériale des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres en 1719. Fischer eut la manie d'inventer, d'attacher son nom à divers rémèdes, qui ne justifient point les titres brillants dont il les décora. Tels sont l'élixir anti-vénérien, la poudre et l'esprit de nitre *bézoardiques* qui, malgré cette prétendue propriété, ne préservèrent point l'inventeur du typhus de Hongrie, auquel il succomba en 1746, âgé seulement de cinquante ans. Il déploya la même

primò aquæ dulcis, post a lactis felicitèr curandi, Erfu in-4°. Cette dissertation est a gnée d'une relation de divers mies varioleuses, et de l'usa dans cette maladie éruptive. I inséré en outre plusieurs Mé Observations dans les *Ephe des Curieux de la nature*, quelques recueils périodique connus.

FISCHER (JEAN-BERNAI chitecte allemand, né à Vien l'année 1650, fit assez rapide cours de ses études classiques placé sous la direction d'un maître, qui lui enseigna les p de dessin et de l'architecture rendit ensuite à Rome, où i pendant plusieurs années les des plus célèbres professeurs vint enfin dans sa patrie, où lents ne tardèrent pas à êt ployés. Il fut d'abord chargé construction du palais de

; le troisième ceux des Arabes, irks, des Persans, des Siamois, inois et des Japonais; le qua- les bâtiments construits ou ent projetés par l'auteur; en- inquième les vases égyptiens, t romains, et quelques-uns de tion de Fischer. — Fischer uel, baron de), fils du pré- , dirigea la construction de la t des édifices élevés sur les le son père. Il s'appliqua aussi écanique avec un grand suc- 1721 il fut mandé à la cour dgrave de Hesse-Cassel pour r son avis sur l'utilité des pom- feu. Il offrit de perfectionner chines, et d'en établir pour r l'extraction des mines du il signa même un marché à rd; mais l'exécution en fut dif- faute des sommes nécessaires. ai qui est l'inventeur de la ma- qui conduit et fait jouer les lans les jardins du prince de rtzemberg, et on lui doit aussi npes à feu des mines de Kre- et de Schemnitz. Il était en pondance avec Desaguliers, qui rduit comme un bon mécani- et avec 'sGravesande, qui lui la plus tendre amitié. Il ac- ar ses travaux une grande for- et mourut en 1738. W—s.

CHER (Jean-Chrétien), sa- bilologue allemand, né en 1712 bben, dans la principauté d'Al- rg, où son père était ministre, mmé en 1740 professeur ad- e philosophie à l'université de exerça ensuite la profession de e, pour laquelle ses connais- bibliographiques lui donnaient nd avantage; il mourut le 21 793, avec la qualité de conseil- ommerce du duc de Saxe-Wei- es principaux ouvrages sont : I. *Epistolæ ad Thyrenum et ad diversos, auth. Jac. Nic. Erythræo* (Vittorio de Rossi) Cologne (Iéna), 1739 ou 1740, in-8°. Fischer a enrichi cette édition d'une préface et de la vie de l'auteur, écrite avec autant d'élégance que d'exactitude; II. *De insignibus bonarum litterarum sæc. XIV, usque ad initium sæculi XVI in Italiâ instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4°.; III. *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum sæc. XV in Italiâ instauratore*, Iéna, 1739, in-4°.; IV. *Commentatio de Alf. Ant. de Sarasâ et ejus semper gaudendi arte, et vitâ*, ibid., 1740, in-4°.; il donna ensuite, en 1741, une édition latine, et en 1748 une traduction allemande de l'ouvrage de ce savant jésuite (*Voy.* Sarasa); V. une 6e. édition de l'*Introductio in notitiam rei litterariæ* de B. G. Struvius, augmentée sur des notes manuscrites de l'auteur, avec des remarques et additions de Coler, de Lilienthal, de Koecher, etc., Francfort, 1754, in-8°. Jugler, qui avait annoncé une édition du même ouvrage, dont il publia le 1er. vol. la même année, profita du travail de Fischer pour les volumes suivants qui ne parurent qu'en 1761 et 1763; VI *Neueste juristenbibliothek* (Bibliothèque de Jurisprudence moderne), 1774 et 1775, 2 cahiers in-8°.; VII. *Bibliothèque des Dames*, de Richard Steele, *avec la Vie de l'auteur, par l'éditeur*, Amsterdam (Iéna), 1766, in-8°. Enfin il a traduit en allemand du français les *Lettres de Julie Catesby*, par Mme. Riccoboni; de l'anglais, les *Lettres* de Bolingbroke. — Joseph-Emanuel, baron de Fischer, bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, est auteur de l'ouvrage suivant : *Dilucida repræsentatio magnificæ et sumptuosæ Bibliothecæ Cæsareæ*,



[illegible], 2e. édition, corrigée
mentée, Königsberg, 1791, g
fig.; II. *Addition à l'Essai*
toire naturelle, etc., Riga,
in-8°., fig. Il a aussi donné d
tions et corrections à la *Bibli*
von. de Gadebusch, qui ont é
rées dans les *Mélanges du N*
Hupel, N°. 4, pag. 1-224. V

FISCHER (Chrétien-Ga
naturaliste prussien, né à Köni
vers la fin du 17e. siècle, y fut
professeur de philosophie en
mais son zèle à soutenir la doct
Wolf, dont il avait puisé les pri
à l'université de Halle, l'entraîn
la persécution qu'essuya cette p
phie dans les états de Prusse (
Wolf), et en 1725 un ordre
le bannit de la ville et du royau
obtint cependant la permission
seigner à Dantzig; ayant ensui
quelques voyages en Italie, en F
et en Angleterre, on lui permi
1736, de revenir à Königsber
il mourut le 15 décembre 1751.

ques que Fischer a entassées
réface qu'il a jointe au livre
r. L'ouvrage de Fischer a
traduit en Russe. A. L.
a donné un extrait de cette
et surtout de l'introduction,
1°. volume de la grande *His-
erselle*, publiée à Halle, en
; II. *Sur l'origine, la lan-
, des Moldaves*, dans le
r historique de Pétersbourg,
70; III. *sur l'origine des
ins*, ibid., année 1771. Ces
rages sont en allemand; IV.
ies Petropolitanæ, Göttin-
o, in-8°. de 119 pag., avec
cace à l'auteur, par A. L.
, qui en fut l'éditeur. C'est
il de quatre dissertations,
s de 1754 à 1756. Dans la
echerche l'origine des Hon-
la trouve, non chez les Huns
ient du Nord de la Chine,
z les Yougres qui habitaient
ons de Tourfan; il les fait,
sser dans la Baschkirie, d'où
naces les chassèrent jusqu'à
annonie; il croit que leur lan-
lange du tartare et du scythe,
nt formée de l'idiome des Vo-
a 2°. a pour titre : *De gente
e Tatarorum, item de pris-
olis eorumque linguâ.* Cette
ion qui ne présente aucun fait
, aucune notion positive, n'est
ment parler qu'un commen-
erficiel et peu satisfaisant sur
s passages d'Aboul-Ghazi et
toire de Gentchiscan, du P.
La 3°. traite *De variis nomini-
erii Shinarum titulisque im-
um*; la 4°., écrite en allemand,
es *Hyperboréens*; V. un *Vo-
re Sibérien*, conservé en ma-
à la bibliothèque de la classe
e à Göttingue, à qui il l'avait

A. R—T.

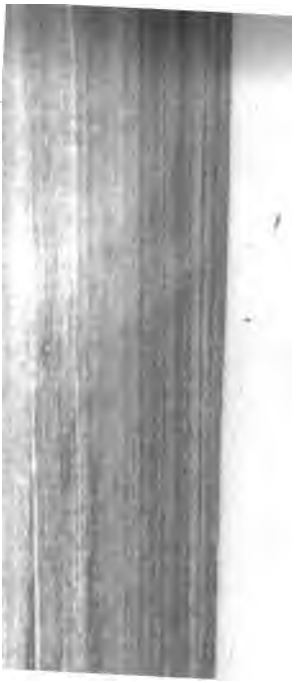
FISCHER (Jean-Bernard), né le 28 juillet 1685, à Lubeck, embrassa l'art de guérir, dont il étudia les diverses branches aux célèbres écoles de Halle, de Iéna, de Leyde et d'Amsterdam. Après avoir fait un voyage en Angleterre et en France, pour perfectionner son éducation médicale, il alla exercer sa profession à Riga, où son père était médecin de la garnison. Il fut nommé, en 1735, second médecin physicien de cette ville. L'impératrice Anne de Russie le choisit en 1734, pour son médecin, et le créa archiâtre de l'empire. Peu de temps après il fut anobli par l'empereur Charles VI, et l'académie des curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres. Quand Elisabeth monta sur le trône de Russie, elle confia la direction suprême du département médical à son dévoué l'Estocq. Fischer pouvait remplir des fonctions honorables, immédiatement sous cet inspecteur général. Il aima mieux quitter la cour, et goûter les douceurs de la vie champêtre à Hinterbergen, près Riga, où il passa plus de trente années, et termina sa carrière le 8 juillet 1772. Fischer chanta les agréments de sa retraite, et y composa divers Opuscules, dont il suffira d'indiquer les meilleurs : I. *Economie rurale livonienne*, publiée avec une préface, par Jean Godefroi Arndt, Halle, 1753, in-8°.; nouvelle édition considérablement augmentée, Riga, 1772, in-8°.; II. *De senio ejusque gradibus et morbis, necnon de ejusdem acquisitione Tractatus, cum præfatione Andreæ Eliæ Buchner*, Erford, 1754, in-8°.; la seconde édition est enrichie des petits Traités analogues de Ranchin, de Floyer, de Wetsted et Detharding, Erfurt, 1760, in-8°.; traduit en allemand d'abord en 1762, à Halle, puis avec des addi-

du fils a été plus connue ; [illegible]
ainsi que ses ouvrages, sont enc
connus et estimés de tous ceux qui
Europe cultivent les lettres classiqu
Il fit ses premières études dans le gy
nase de Cobourg, sous la direction
Schwarz et de Treseureuter ; et au b
de fort peu d'années, il avait
assez de progrès pour pouvoir so
nir deux exercices publics, l'un
le Temple de la Paix à Rome, l'a
sur les Silentiaires. En 1744, il qu
le gymnase pour aller à l'universit
Leipzig, où il étudia les langues
vantes, l'histoire, les antiquités,
Leich, Ernesti, Kapp et Christ
philosophie et la physique sous W
ler ; la géométrie sous Kaestner
théologie entra aussi dans le
plan d'études qu'il s'était tracé.
premier ouvrage parut en 1748 ;
une dissertation sur l'Autel de la P
il la défendit dans un acte pu
avec un succès qui augmenta sa r
tation, déjà fort grande. Aussi les
qu'il ouvrit à cette époque attirè

scher a encore aidé utile-
: de la langue grecque, et
es auteurs sacrés et pro-
ses éditions du *Traité* de
les *Verbes moyens*, du
e de Pasor, des *Lexiques*
de Timée. Au reste, il est
ble d'avoir réimprimé
imée sans les excellentes
erson et de Ruhnkenius.
texte seul de ces gram-
d'une assez mince impor-
nt les remarques de leurs
teurs qui en font à peu
e mérite, et on ne les re-
re pour eux-mêmes ; mais
it un préjugé peu raison-
e l'érudition riche, abon-
quefois diffuse des Hollan-
préjugé a été celui de beau-
mands. Parmi les éditions
es données par Fischer, il
guer Anacréon, 1793 ;
ocratique, 1788 ; Théo-
763 ; Paléphatus, 1789 ;
83 : ce dernier ouvrage
atre dialogues de Platon,
n, l'Apologie, le Criton et
Fischer a publié à différen-
d'autres traités du même
: le Cratylus, le Banquet,
le, le Sophiste, le Philebus ;
mis moins de soins et de
Nous ne pousserons pas
ération plus loin : on peut
complète des ouvrages de
vec une exacte indication
des dates et des formats,
ice de M. Kuinöl : rien n'y
On peut aussi consulter
ne s'est pas piqué d'une si
exactitude, le *Nécrologe*
egroll, t. Ier. de 1799, p.
et M. Kindervater, qui a
emaud *un Essai sur Fis-*
sidéré comme professeur
801, in-8°. de 128 pag.).
Depuis la mort de Fischer on a publié ses *Commentaires* sur le Plutus d'Aristophane et sur la Cyropédie de Xénophon. On y remarque le mérite accoutumé et les défauts ordinaires de l'auteur, de la lecture, de l'exactitude, mais une diligence trop souvent obscure et minutieuse. B—ss.

FISCHER (Jean-Frédéric), jurisconsulte, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a publié sur l'état-civil des juifs, surtout en Alsace, une savante et curieuse dissertation, sous ce titre : *Commentatio de statu et jurisdictione judæorum secundùm leges romanas, germanicas, alsaticas*, Strasbourg, 1763, in-4°. de 115 pag. On en peut voir l'extrait dans le *Journal des Savants*, de juin 1764. — Jean-Godefroi Fischer, mort en 1767, et qui prenait le titre de médecin aulique et physicien de la ville de Stade, a publié sur les vers intestinaux une dissertation qui a échappé aux recherches de Modeer, dans sa *Bib. Helminth.* ; elle a pour titre : *Commentatio de vermibus in corpore humano, et anthelmintico priori anno invento*, Stade, 1751, in-8°. C. M. P.

FISCHER (Gottlob-Nathanael), savant philologue et journaliste saxon, né à Graba, près de Saalfeld, le 12 janvier 1748, consacra sa jeunesse à l'éducation publique, était, en 1769, professeur ordinaire au *Pædagogium* de Halle, fut fait, en 1775, recteur de l'école de St.-Martin, à Halberstad, et y mourut le 20 mars 1800. Outre les *feuilles d'Halberstadt*, journal hebdomadaire écrit en allemand, dont il fut le principal rédacteur depuis 1785 jusqu'à sa mort, il donna en société avec A. Riem, le journal de Berlin *für Aufklærung*, etc., de 1788 à 1790, et fournit un très grand nombre d'articles au *Teutsche Monatschrift*, de 1790 à 1795. Parmi ses



[illegible]
1783, in-8°. C. M

FISCHER (Frédéric-Ch
phe-Jonathan), savant jurisc
et publiciste allemand, né à S
en 1750, fut, après divers vo
employé à Vienne, en 1776,
secrétaire d'ambassade du pri
Bade, et à Munich, en 1778,
secrétaire de légation du duc de
Ponts. A la fin de l'année su
il fut nommé professeur de d
gens, et des fiefs de l'univer
Halle, dont il devint assess
dinaire en 1780; il mour
septembre 1797. Meusel d
liste de ses ouvrages, au nor
trente-cinq, presque tous
mand. Voici les principaux
primâ expeditione Attilæ
lias ac de rebus gestis
Aquitanorum principis, car
cum sec. VI, nunc primùm
MS. membranaceo producti
Leipzig, 1780, et 1792,
in-4°.; II. *Novissima script*

e Richemont, Marguelenri VII, le choisit pour :. Il se servit du crédit l'esprit de cette prinour son avantage perpour lui faire faire des qui tournassent au proion et des lettres, qu'il avait cultivées. C'est à que Marguerite fonda *Christ*, dans l'université , et qu'elle fit venir à s meilleurs professeurs , pour y faire fleurir les . Ces services, et le mél de Fisher, le firent er de cette université. 1504, le nomma évêster; on lui offrit depuis aucoup plus riches et mais il les refusa. Quelprétendu qu'il avait concation de Henri VIII, son précepteur. Le bion'en dit rien; quoi qu'il certain que ce prince tion pour lui; mais elle orsqu'il le vit opposé à et prenant avec chaleur therine d'Arragon; il le ndamner à la perte de à l'emprisonnement *duplaisir du roi*, comme aute trahison, pour n'aié les prédictions de la s *Kent*, dont il avait eu (*V.* Elisabeth Barton.) couvra sa liberté qu'en vres sterling. Il ne monde courage, et indisposa lenri en refusant de reuprématie spirituelle. Ce plus dans un évêque ri de sa conscience et gion, qu'un sujet rebelle. en 1534, et mettre à la traité cruellement malgré son grand âge : on le dépouilla de ses habits, on le revêtit de haillons qui couvraient à peine sa nudité. Mais quelque effort qu'on fit, on ne put ni lasser sa patience, ni ébranler sa foi. Il passa un an dans cette pénible et douloureuse situation. Paul III, instruit des rigueurs qu'on exerçait envers lui, voulut le dédommager par une marque éclatante d'estime, et le créa cardinal; cette faveur ne fit qu'aggraver le sort de Fisher, et hâter sa perte. Le roi défendit que le *chapeau* entrât dans ses états. Il ne s'en tint pas là, il envoya Thomas Cromwell dans la prison, savoir de Fisher s'il l'accepterait; il ne l'avait ni sollicité, ni désiré, et telle était son indifférence pour les grandeurs humaines, dit Hume, que « si ce chapeau eût » été à terre, Fisher ne se fût pas » baissé pour le ramasser. » Sa réponse néanmoins ayant été affirmative, sans doute par respect pour le pape, Henri en fut violemment irrité. « Quoi! dit-il, il pousse jusque-là l'in» solence! Eh bien! que le pape le lui » envoye. Mère de Dieu! il le mettra » sur ses épaules, car je ne lui laisserai pas de tête pour le porter ». Le farouche Henri tint parole; il fit faire le procès à Fisher. Ce vieillard vénérable, condamné au supplice des criminels de lèze-majesté, le 17 juin 1535, par des juges vendus à la tyrannie, fut décapité le 22 du même mois. Une profonde connaissance de l'Ecriture-Sainte et des Pères, faisait de Fisher un théologien habile. Doué d'un esprit juste et d'un jugement solide, il défendit avec force la foi catholique, et s'opposa, autant qu'il le put, à l'introduction des doctrines nouvelles; il passe à juste titre pour un des meilleurs controversistes de son temps. Erasme loue son intégrité, la pureté de ses mœurs, son profond

même jour que les livr
hérétique furent brûlés e
terre. Il a été traduit de l'
latin par Paccus ; V. *Tr*
d'une seule Madelène, c
ques Le Febvre d'Etaples,
nait qu'il fallait en admettr
sentiment de Le Febvre fut
par la faculté de théologie d
était néanmoins appuyé d
de quelques Pères ; et depui
et l'abbé Fleury l'ont cru
forme aux textes de l'Ecri
Commentaire moral sur
psaumes pénitentiaux ; V
des moyens de parvenir
veraine perfection de la
Fisher composa ce traité pe
était en prison; VIII. *Disc*
charité; IX. *Traité de l*
X. *des Sermons et des Pa*
sur quelques psaumes, etc
ouvrages, imprimés à pa
temps, ont été recueillis
in-fol., Wurtzbourg, 15

mme l'*Histoire du Fanatisme*, P. Catrou, liv. III. D. L.

SIRAGA (ANTOINE), seigneur li au commencement du 14e. siè- a famille Fissiraga, l'une des istinguées dans la noblesse de avait été pendant tout le 13e. à la tête du parti guelfe, tandis s Vestarini dirigeaient le parti . Antoine Fissiraga profita de dit héréditaire pour se rendre ain de Lodi. Il fit avec succès oa la guerre à Mathieu Vis- et fut en 1310 confirmé dans verainete par l'empereur Hen- . Mais s'étant ensuite allié aux is de ce monarque, il fut vaincu prisonnier, et il mourut dans tivité. S. S—I.

TCH (RALPH), voyageur an- faisait le commerce à Londres, é le désir de voir les pays de nt le porta, avec quelques-uns s compatriotes, à s'embarquer 83 pour Tripoli de Syrie. Ils dirent l'Euphrate et s'embar- nt pour Ormus; puis, après avoir é aux ports les plus fréquentés côte de l'Indostan, ils se fixè- Goa, et commencèrent à y tra- . Leurs succès les firent regar- un œil jaloux par des marchands s et par les jésuites. Un père de société vint les solliciter d'y en- Un peintre qui faisait partie de roupe se laissa gagner; les au- efusèrent, et furent dénoncés par aliens comme des hérétiques et spions. Un jésuite de Bruges fut é pour les examiner. Ils se don- t à lui pour catholiques; ce qui empêcha pas d'être mis en pri- Ils y étaient depuis plusieurs , lorsque l'archevêque chargea le re Linschot et quelques autres ands de s'aboucher avec eux. Les is obtinrent leur liberté moyen- nant une caution très forte. Sortis de captivité, ils levèrent une boutique, et ne tardèrent pas à être très achalandés. Ils pratiquaient les cérémonies extérieures de la religion; mais, effrayés des menaces continuelles des jésuites, ils changèrent leur argent contre des perles, et s'enfuirent en 1585. Ils allèrent à Visapour et à Golconde, et ensuite à Agra. Un de leurs compagnons, qui était jouaillier, resta au service du roi à Fattepour. Ils virent ensuite les lieux les plus considérables de l'Indostan jusqu'à Serrepour sur le Gange, où ils s'embarquèrent pour le Pegou, au mois de novembre 1586. Ils remontèrent le fleuve sur lequel est située la capitale de ce pays, et arrivèrent à Jamahey, grande et belle ville dans le pays des Langeianes ou Jongoures, à vingt-cinq jours de route au nord-est de Pegou. Elle est très fréquentée par les commerçants chinois. Caplan, lieu où l'on trouve les rubis, les saphirs et les autres pierres précieuses, est à six jours de route d'Ava dans le royaume de Pegou. Le 10 janvier 1587, Fitch partit de Pegou. Après avoir atteri à Martavan et à l'île de Tani d'où l'on tire beaucoup d'étain, il arriva à Malacca. Il retourna à Martavan en mars 1588, puis à Pegou et au Bengale, où, faute de trouver un passage, il resta jusqu'au mois de mars 1589. Il vit Ceylan et tous les points de la côte orientale de l'Indostan, Ormus, Bassora, traversa une partie de la Mésopotamie pour regagner Alep, d'où il alla s'embarquer à Tripoli de Syrie, et fut de retour à Londres le 29 avril 1591. La relation de ce voyage se trouve dans le tome II d'Hackluyt et dans le tome II de Purchas, sous ce titre: *Voyage à Ormus, puis à Goa dans les Indes orientales, à Cambaye, au Gange, au Bengale, à*

sieurs points il est la seule
que l'on puisse consulter. F

FITE, *Voy.* LAFITE.

FI-TI, nom commun à pl
empereurs de la Chine, et qui
Prince déposé; on le donne p
lièrement à Lieou-tse-nie, cin
empereur de la première dyna
Song. Ce prince est un des tr
quatre monstres qui ont occ
trône de la Chine. Heureuseme
règne n'atteignit pas le terme
année; mai ce court espace de
lui suffit pour inonder sa cour d
et se faire abhorrer de tout l'e
Fi-ti monta sur le trône l'an 4
l'ère chrétienne, et il n'était â
de seize ans. Sa mère, qui av
l'ascendant sur lui, contint d'abo
caractère farouche et sangui
mais elle mourut au bout de trois
Cette digue rompue, le jeune
ne respecta plus rien. Un vil eu
auquel il avait donné sa confian
qui aspirait à s'emparer de l'aut
lui dit : « Vous portez le nom d'
» reur, mais vous n'en avez
» puissance : elle est toute entiè

ies fils de leur père. Lieou-tse-
i, mon troisième frère, autorisé
ces exemples, ne pourrait-il
aspirer au trône? Il convient
je m'assure de lui, et le mette
s d'état d'y penser. » D'après
eule réflexion, il charge un de
iciers de porter du poison à son
Ce prince, qui entrait à peine
sa onzième année, se trouvait
asement loin de la cour, dans la
pauté qui formait son apanage;
ouverneur, homme de tête et
de courage, l'empêcha d'obéir,
a sa garde, et se hâta d'assem-
les troupes, résolu de défendre
à la mort le précieux dépôt que
empereur lui avait confié. Ce-
nt de nouveaux meurtres conti-
it d'épouvanter la capitale. On
rait pas que l'empereur Ou-ti,
clairé sur le naturel pervers et
de son fils, avait hésité quelque
s'il ne le dépouillerait pas du
le prince héritier, pour le con-
à Lieou-tsé-lun, un de ses ne-
Fi-ti s'en souvint, et pour em-
r que les grands ne pussent pen-
ce prince pour l'appeler au trône,
it assassiner, et joignit encore à
eurtre celui de son frère utérin.
de ses oncles se trouvaient dans
ir; sa première pensée fut de les
ier à sa farouche inquiétude;
, retenu par quelques motifs de
te, il se contenta d'abord de les
jeter dans une obscure prison.
i les officiers d'un de ces princes
un serviteur fidèle, vivement
é de la détention de son maître.
le soustraire au sort qui le me-
t, il jugea que le moyen le plus
pt et le plus sûr était de délivrer
ire de ce jeune monstre. Il n'igno-
as qu'il était abhorré dans son
re palais; il s'y insinua, gagna
ques eunuques, dont un, nommé Cheou-tsi-chi, s'engagea d'immoler le tyran. Fi-ti était aussi dissolu que cruel. Un parc, qui faisait partie de ses vastes jardins, était le lieu le plus ordinaire où il se livrait à la plus hideuse débauche. Il y rassemblait, tour à tour, un certain nombre de jeunes filles du palais, attachées au service de l'impératrice et des reines; il les faisait dépouiller de tout vêtement, et ordonnait à une troupe de jeunes gens de leur donner la chasse. Un de ceux-ci eut un jour le courage de lui laisser entrevoir sa répugnance pour ce genre de dissolution, et le pria respectueusement de le dispenser d'y prendre part : sur-le-champ il le fit mettre à mort. Cette même nuit, étant couché dans un des pavillons de ce parc, il crut voir, dans un de ses rêves, une de ces jeunes filles, dont il immolait si indignement la pudeur, l'accabler de reproches et le menacer qu'il ne verrait pas la moisson prochaine. Ce songe l'éveilla; il fit lever toutes les femmes et les filles du palais, et les ayant fait paraître en sa présence, il crut reconnaître dans les traits de l'une d'elles ceux de la jeune personne qui lui était apparue en songe. Il la fit égorger; et, après qu'il eut donné ordre à toutes ces femmes épouvantées de se retirer, il se mit au lit et se rendormit : son sommeil ne fut pas tranquille; il crut revoir la même personne qu'il venait d'assassiner s'approcher toute sanglante de son lit, et lui adresser ces paroles menaçantes : « Prince, le plus » scélérat des hommes, j'ai porté mes » plaintes jusqu'au trône du *Chang-ti* » (le seigneur du Ciel), et je t'ai ac- » cusé devant lui des crimes énormes » dont tu t'es rendu coupable. » Ce nouveau songe le glaça d'effroi, et il passa n de dans la p vio te on. i e n, il ap t ,

œuvre leurs conjurations, il
sabre, et en asséna un si ru
sur la tête de ce prince, qu'il l
mort à ses pieds. L'eunuque
point recherché : son attenta
d'exciter le deuil et l'horreur,
la joie la plus vive à la cour
tout l'empire. La plupart des his
ne le comptent pas au nomb
empereurs; ils ajoutent l'année
règne à celles de son prédécesse

G –

FITZGERALD (GÉRARD), Limerick en Irlande, étudia la
cine à l'université de Montpelli
il obtint le doctorat, en 1719.
mé professeur en survivance, en
il devint titulaire à la mort de
Chirac, au mois de mars 1732,
mina lui-même sa carrière, en
Il publia, pendant le cours de
professorat, quelques dissertation
timées : *De naturali catameni*
fluxu, 1731; *De tumoribus tu*
tis, 1733; *De visu*, 1741; *De c*
ossium, 1742. Les leçons qu'il

mort, une promesse solennelle de ne recevoir en don, ni acheter aucune terre provenant de biens ecclésiastiques. Ils le promirent, et tinrent leur promesse, à l'exécution de laquelle plusieurs de leurs descendants ajoutèrent même de plus grands sacrifices en faveur de la religion de leur ancêtre, comme on le verra dans quelques articles subséquents. On a de lui plusieurs autres ouvrages : L'*Office et autorité des juges de paix*, etc., Londres, 1538, in-12 ; l'*Office des shériffs, baillis de franchises*, etc. Londres, 1538, in-4° ; *de la Diversité des cours*, etc., 1529, en français ; mais traduit depuis en anglais et ajouté au *Miroir des juges* par André Horne ; de *l'Arpentage des terres*, 1539 ; *le livre de l'Agriculture*, 1534. X—s.

FITZ HERBERT (Nicolas), en latin *Fierbertus*, petit-fils de sir Anthony, et cousin de Thomas Fitz Herbert, naquit en Irlande, en 1550. Vers 1572 il abandonna volontairement son pays et son patrimoine pour cause de religion, alla étudier la jurisprudence à Bologne, vint ensuite à Rome, et dès 1587 vécut dans la famille du cardinal Guillaume Alan, chez lequel il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1612. On a de lui les ouvrages suivants, imprimés à Rome : I. *Oxoniensis in Angliâ academiæ descriptio*, 1602 ; II. *De antiquitate et continuatione catholicæ religionis in Angliâ*, 1608 ; III. *Vitæ cardinalis Alani epitome*, 1608, in-8°. Il avait écrit une vie plus étendue de ce cardinal, que des raisons d'état l'empêchèrent de publier. On lui doit aussi une *traduction* latine du *Galateo* de J. della Casa, publiée avec le texte italien, 1595, in-8°., Padoue, 1729, in-8°. X—s.

FITZ HERBERT (Thomas), petit-fils de sir Antoine Fitz Herbert, naquit dans le comté de Stafford, en 1552, et fut élevé dans la religion catholique. Envoyé à Exeter à l'âge de seize ans, après s'être impatiemment soumis pendant quelque temps à l'éducation protestante qu'on y recevait, il se retira dans ses terres, où son refus d'assister au service de sa paroisse, le fit emprisonner ; il était alors âgé de vingt ans. Mis bientôt en liberté et plus attaché que jamais à la religion pour laquelle il avait déjà souffert, il s'exposa par son zèle à d'assez grands dangers pour être obligé en 1582 de se retirer en France, d'où il passa ensuite en Espagne pour y implorer la protection de Philippe II, dont il n'obtint pas grand chose, à ce qu'il paraît ; car, après avoir suivi à Milan le duc de Feria, on le voit à Rome dans une grande détresse. Ce fut, à ce qu'on croit, l'indigence où il était réduit, ne recevant rien de ses revenus d'Angleterre, qui le détermina à entrer en 1614 dans la société des jésuites, où il reçut en même temps les ordres. Envoyé à Bruxelles pour y présider la mission, il y demeura deux ans, et composa en faveur de sa cause plusieurs ouvrages où l'on trouve un peu de l'amertume que devaient lui inspirer ses souffrances. Il s'était déjà fait connaître avant sa profession par des ouvrages du même genre et par deux traités estimés, dont l'objet est de réfuter les principes de Machiavel, l'un intitulé : *Traité concernant la Politique et la Religion*, Douai, 1606, in-4°., et la seconde partie, en 1610, également à Douai ; elles furent réunies et publiées en 1615 in-4°. ; une 3e. partie [illegible] en 1652, à Londres, ou [illegible] obtint de la réputation ; le [illegible] l'autre est : *An sit utilitas in scelere, vel de infelicitate principis*

[illegible] 1709,
fils de Jacques, duc de Berwic
de Fitz-James, duc et pair, ma
de France, grand d'Espagne e
valier de la Toison-d'or. Tou
titres magnifiques, avec la survi
du gouvernement du Haut et Ba
mousin, devaient passer à Fra
Il n'en fut point ébloui, et y re
à dix-huit ans, âge pourtant des
sions, pour embrasser l'état eccl
tique. Le roi lui donna l'abbay
St.-Victor de Paris, en mai 172
fut ordonné prêtre en 1733, et
le bonnet de docteur dans la facul
théologie de Paris, le 23 mars
vant. Peu de temps après, il alla
cer les fonctions de grand vicaire
M. de Saulx de Tavannes, archev
de Lyon. Sa piété, sa modestie,
zèle pour la religion, son exacti
à remplir les devoirs de l'emploi
lui était confié, le rendirent ch
tous ceux qui le connurent, et
peut dire que l'éclat de ses vertus
passa celui de son illustre naissa
En 1738, le roi le nomma à l'év
de Soissons. Il n'avait que vingt-

voir penché vers le jansénisme. Aucun acte connu de sa part n'a justifié cette imputation. M. de Fitz-James a toujours fait profession d'une soumission parfaite aux décisions de l'église. Il avait signé et faisait signer le formulaire. Peu de prélats ont gouverné plus sagement, et mieux mérité la réputation d'évêques pénétrés de leurs devoirs et empressés de les remplir.

L—Y.

FITZ-SIMON (Henri), habile controversiste jésuite, était fils d'un marchand de Dublin, où il naquit vers 1569; il fut élevé dans l'université d'Oxford, la quitta, sans y avoir pris de grade, pour aller se faire jésuite à Louvain, où il devint disciple du fameux Léonard Lessius, puis professeur de philosophie dans cette université. Etant repassé en Irlande pour s'y livrer aux missions, il se fit une grande réputation par ses conférences publiques et privées avec les ministres protestants. On le tint enfermé pendant cinq ans au château de Dublin, d'où il ne cessa de défier ses antagonistes. (*Voy.* Usher.) Ayant été relâché sur la promesse de mettre plus de modération dans ses discours, il alla dans les Pays-Bas, y composa une réfutation de Jean Ryder, qui fut imprimée à Rouen, in-4°., 1608, se rendit cette même année à Rome, pour y être reçu profès des quatre vœux, et revint en Irlande continuer ses travaux apostoliques. Lors de l'insurrection de 1641, il fut condamné à être pendu, et n'échappa au dernier supplice qu'en errant dans les bois, sur les montagnes et dans les marais, toujours parcourant les villages pour instruire les enfants et fortifier les catholiques dans la croyance de l'église. Enfin il trouva une retraite un peu moins agitée, et mourut en 1644, plein de bonnes œuvres. Les plus connus de ses ouvrages sont: *Justification du sacrifice de la Messe*, 1611, in-4°.; *Britannomachia ministror. in plerisque et fidei fundamentis et fidei articulis dissidentium*, Douai, 1614, in-4°. Il a beaucoup augmenté le catalogue des saints d'Irlande qui se trouve dans les *Hiberniæ vindiciæ* de G. F. Verdié; Anvers, 1621, in-8°. T—D.

FITZ-STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbéry du 12°. siècle, né à Londres, mort en 1191. Il était attaché au service de l'archevêque Becket, et fut témoin du meurtre de ce prélat, dont il a écrit la vie en latin en 1174, sous le titre de *Vie de S. Thomas, archevêque et martyr*. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve la plus ancienne description connue de la ville de Londres, où était né Becket, avec diverses particularités curieuses sur les mœurs et usages des habitants. Ce morceau a été imprimé à la suite de la *Description* (survey) *de Londres*, par Stowe. X—s.

FIURELLI (Tiberio) [1], né à Naples en 1608, acteur de l'une des premières troupes italiennes établies en France sous le règne de Louis XIII, acquit beaucoup de réputation dans le rôle de Scaramouche; et l'on raconte que s'étant un jour trouvé chez la reine qui se divertissait beaucoup de ses lazzis, il avait offert d'égayer le jeune dauphin (depuis Louis XIV) qui était de très mauvaise humeur. Il obtint la permission de le prendre sur ses genoux et fit tant par ses mines et ses grimaces, que le jeune prince donna des marques trop expressives de sa gaîté; depuis ce jour, Fiurelli eut ordre de venir le soir à la cour pour amuser le dauphin, qui, étant devenu roi, prenai

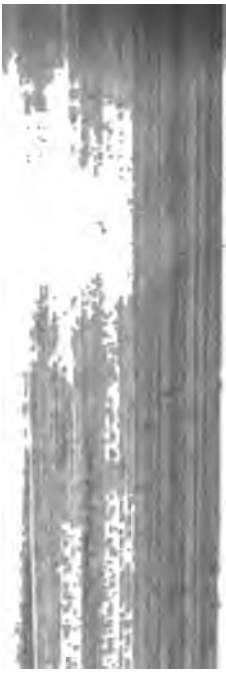
(1) Quelques auteurs écrivent *Fiorelli*, d'autres *Fiourelli*. Ce dernier n'est autre que Fiurelli avec la prononciation italienne.

et à cet âge il donnait encore un
flet avec le pied. Un de ses cama
de théâtre, (*Voy.* Angelo Cons
TINI) a écrit sa vie, dans laqu
ne fait pas un grand éloge de ses
lités personnelles. Comme il y ra
quelques tours et escroqueries d
héros (sous le nom de *Scaramou*
ce petit volume est devenu popu
et fait partie de ce qu'on nomm
Bibliothèque bleue. Fiurelli mou
8 décembre 1694, cinq ans après
quitté le théâtre. Il existe un *Sc*
mucciana ou *Bons mots de Sc*
mouche, in-12; et un *Scaran*
ohiana in-32. P—

FIXLMILLNER (Placide),
tronome allemand, naquit en 17
au village d'Achleuthen, près de Gr
munster, dans la haute Autriche
fit ses principales études à Saltzbo
y prit du goût pour les mathém
ques, et s'y serait livré avec ard
s'il n'en eût été détourné par son
trée dans l'ordre des bénédictins
1737. La théologie, le droit, les
gues orientales, l'histoire, les

Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en cour de Rome. Cet astronome s'était formé seul, au fond d'une province, loin des académies, des savants, et privé de tout ce qui peut entretenir le courage et l'émulation dont l'homme a tant besoin pour se roidir contre les difficultés de la science. Il a rendu célèbre l'observatoire de l'abbaye de Cremsmunster, par les observations qu'il n'a cessé d'y faire jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 août 1791. Le P. Derfflinger, qui l'a remplacé à l'observatoire, a publié un ouvrage posthume intitulé : *Acta astronomica cremifanensia, à Placido Fixlmillner*, Steyer, 1791, in-4°. On y trouve les observations de 1776 à 1791, et des mémoires sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775, l'aberration et la nutation dans le calcul des planètes, etc., etc. Schlichtegroll, dans le supplément de son *Nécrologe*, a donné une notice assez étendue sur le P. Fixlmillner; on en trouve une autre, accompagnée de son portrait, dans les *Ephémérides géographiques* du B. de Zach, novembre 1799. N—T.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, naquit dans cette ville, en 1690, et y mourut le 14 août 1765. Son père lui enseigna lui-même le latin, le grec, l'histoire et les mathématiques. Fizes le père était très versé dans toutes les parties de la littérature, et professait les mathématiques aux écoles de droit. Le jeune élève, doué des plus rares dispositions, animé d'une vive ardeur pour le travail, fit des progrès aussi rapides que solides. Il était destiné à l'état d'avocat; mais ayant achevé son cours de philosophie avant d'avoir atteint l'âge où l'on est admis à s'inscrire aux écoles de droit, cette circonstance lui fit concevoir l'idée de s'adonner momentanément à l'étude de l'anatomie. Cependant le jeune Fizes prit un goût si vif pour ses nouvelles occupations, qu'il résolut d'embrasser la profession de médecin, pour laquelle il se sentait une vocation décidée. Son père était trop judicieux pour ne pas souscrire à ses vœux. Il n'aurait sans doute été qu'un avocat fort ordinaire; la nature ne l'avait pas doué des talents nécessaires à l'orateur : sa diction était embarrassée; son esprit spéculatif, son caractère rempli de simplicité, et son humeur se composait d'un mélange de brusquerie et de naïveté. Fizes soutint, à dix-huit ans, un acte public pour obtenir le baccalauréat. Sa dissertation roula sur la génération de l'homme. Le candidat défendit le système des *ovaristes;* il posa en principe qu'après la fécondation le fœtus se nourrit par la bouche et par le cordon ombilical; et ajouta, comme un fait démontré, que toutes les difformités que l'enfant apporte en naissant sont un héritage des affections de sa mère. Cette thèse, écrite d'un style ferme, et renfermant des propositions dont la hardiesse annonçait un esprit supérieur, fit une grande sensation dans l'école de Montpellier; tous les regards se fixèrent sur son jeune auteur. Les lumières qui éclairent maintenant la physiologie ont fait justice des assertions paradoxales préconisées par Fizes; cependant, abstraction faite de ces assertions, l'auteur donna dans ce premier écrit des preuves d'un talent remarquable sous plu urs rapports. Les connaisseurs y nt core aujourd'hui une di n s une dialectique dégag ue ces frivoles fort en vogue alors, des subtilités dont les sut ont tant abusé, et des abst se perdaient les métaph



les écrits de Luther, prohi
même jour que les livres d
hérétique furent brûlés en A
terre. Il a été traduit de l'angl
latin par Paccus ; V. *Trois*
d'une seule Madelène, contre
ques Le Febvre d'Etaples, qui
nait qu'il fallait en admettre tro
sentiment de Le Febvre fut cond
par la faculté de théologie de Pa
était néanmoins appuyé de l'au
de quelques Pères ; et depuis, B
et l'abbé Fleury l'ont cru plus
forme aux textes de l'Ecriture
Commentaire moral sur les
psaumes pénitentiaux ; VII.
des moyens de parvenir à l
veraine perfection de la re
Fisher composa ce traité pendan
était en prison ; VIII. *Discours*
charité ; IX. *Traité de la p*
X. *des Sermons et des Parap*
sur quelques psaumes, etc. To
ouvrages, imprimés à part d
temps, ont été recueillis en
in-fol., Wurtzbourg, 1597.

cette femme l'*Histoire du Fanatisme*, par le P. Catrou, liv. III. D. L.

FISSIRAGA (Antoine), seigneur de Lodi au commencement du 14e. siècle. La famille Fissiraga, l'une des plus distinguées dans la noblesse de Lodi, avait été pendant tout le 13e. siècle à la tête du parti guelfe, tandis que les Vestarini dirigeaient le parti gibelin. Antoine Fissiraga profita de ce crédit héréditaire pour se rendre souverain de Lodi. Il fit avec succès en 1302 la guerre à Mathieu Visconti, et fut en 1310 confirmé dans sa souveraineté par l'empereur Henri VII. Mais s'étant ensuite allié aux ennemis de ce monarque, il fut vaincu et fait prisonnier, et il mourut dans sa captivité. S. S—i.

FITCH (Ralph), voyageur anglais, faisait le commerce à Londres, lorsque le désir de voir les pays de l'Orient le porta, avec quelques-uns de ses compatriotes, à s'embarquer en 1583 pour Tripoli de Syrie. Ils descendirent l'Euphrate et s'embarquèrent pour Ormus; puis, après avoir touché aux ports les plus fréquentés de la côte de l'Indostan, ils se fixèrent à Goa, et commencèrent à y trafiquer. Leurs succès les firent regarder d'un œil jaloux par des marchands italiens et par les jésuites. Un père de cette société vint les solliciter d'y entrer. Un peintre qui faisait partie de leur troupe se laissa gagner; les autres refusèrent, et furent dénoncés par les Italiens comme des hérétiques et des espions. Un jésuite de Bruges fut envoyé pour les examiner. Ils se donnèrent à lui pour catholiques; ce qui ne les empêcha pas d'être mis en prison. Ils y étaient depuis plusieurs mois, lorsque l'archevêque chargea le célèbre Linschot et quelques autres Flamands de s'aboucher avec eux. Les Anglais obtinrent leur liberté moyennant une caution très forte. Sortis de captivité, ils levèrent une boutique, et ne tardèrent pas à être très achalandés. Ils pratiquaient les cérémonies extérieures de la religion; mais, effrayés des menaces continuelles des jésuites, ils changèrent leur argent contre des perles, et s'enfuirent en 1585. Ils allèrent à Visapour et à Golconde, et ensuite à Agra. Un de leurs compagnons, qui était jouaillier, resta au service du roi à Fattepour. Ils virent ensuite les lieux les plus considérables de l'Indostan jusqu'à Serrepour sur le Gange, où ils s'embarquèrent pour le Pegou, au mois de novembre 1586. Ils remontèrent le fleuve sur lequel est située la capitale de ce pays, et arrivèrent à Jamahey, grande et belle ville dans le pays des Langeianes ou Jongoures, à vingt-cinq jours de route au nord-est de Pegou. Elle est très fréquentée par les commerçants chinois. Caplan, lieu où l'on trouve les rubis, les saphirs et les autres pierres précieuses, est à six jours de route d'Ava dans le royaume de Pegou. Le 10 janvier 1587, Fitch partit de Pegou. Après avoir atteri à Martavan et à l'île de Tani d'où l'on tire beaucoup d'étain, il arriva à Malacca. Il retourna à Martavan en mars 1588, puis à Pegou et au Bengale, où, faute de trouver un passage, il resta jusqu'au mois de mars 1589. Il vit Ceylan et tous les points de la côte orientale de l'Indostan, Ormus, Bassora, traversa une partie de la Mésopotamie pour regagner Alep, d'où il alla s'embarquer à Tripoli de Syrie, et fut de retour à Londres le 29 avril 1591. La relation de ce voyage se trouve dans le tome II d'Hackluyt et dans le tome II de Purchas, sous ce titre: *Voyage à Ormus, puis à Goa dans les Indes orientales, à Cambaye, au Gange, au Bengale*, à

sieurs points il est la seule aut
que l'on puisse consulter. E—

FITE, *Voy.* LAFITE.

FI-TI, nom commun à plusi
empereurs de la Chine, et qui sig
Prince déposé; on le donne par
lièrement à Lieou-tse-nie, cinqui
empereur de la première dynastie
Song. Ce prince est un des trois
quatre monstres qui ont occup
trône de la Chine. Heureusement,
règne n'atteignit pas le terme d
année; mais ce court espace de te
lui suffit pour inonder sa cour de s
et se faire abhorrer de tout l'emp
Fi-ti monta sur le trône l'an 464
l'ére chrétienne, et il n'était âgé
de seize ans. Sa mère, qui avait
l'ascendant sur lui, contint d'abord
caractère farouche et sanguina
mais elle mourut au bout de trois m
Cette digue rompue, le jeune ty
ne respecta plus rien. Un vil eunu
auquel il avait donné sa confiance,
qui aspirait à s'emparer de l'autori
lui dit : « Vous portez le nom d'em

nes fils de leur père. Lieou-tse-
n, mon troisième frère, autorisé
r ces exemples, ne pourrait-il
s aspirer au trône? Il convient
e je m'assure de lui, et le mette
rs d'état d'y penser. » D'après
seule réflexion, il charge un de
fficiers de porter du poison à son
. Ce prince, qui entrait à peine
sa onzième année, se trouvait
eusement loin de la cour, dans la
ipauté qui formait son apanage;
gouverneur, homme de tête et
de courage, l'empêcha d'obéir,
da sa garde, et se hâta d'assem-
des troupes, résolu de défendre
l'à la mort le précieux dépôt que
u empereur lui avait confié. Ce-
ant de nouveaux meurtres conti-
nt d'épouvanter la capitale. On
orait pas que l'empereur Ou-ti,
éclairé sur le naturel pervers et
e de son fils, avait hésité quelque
s s'il ne le dépouillerait pas du
de prince héritier, pour le con-
à Lieou-tsé-lun, un de ses ne-
. Fi-ti s'en souvint, et pour em-
er que les grands ne pussent pen-
ce prince pour l'appeler au trône,
fit assassiner, et joignit encore à
eurtre celui de son frère utérin.
s de ses oncles se trouvaient dans
ur; sa première pensée fut de les
ffier à sa farouche inquiétude;
, retenu par quelques motifs de
ste, il se contenta d'abord de les
jeter dans une obscure prison.
ni les officiers d'un de ces princes
un serviteur fidèle, vivement
bé de la détention de son maître.
r le soustraire au sort qui le me-
it, il jugea que le moyen le plus
mpt et le plus sûr était de délivrer
pire de ce jeune monstre. Il n'igno-
pas qu'il était abhorré dans son
pre palais; il s'y insinua, gagna
ques eunuques, dont un, nommé
Cheou-tsi-chi, s'engagea d'immoler le
tyran. Fi-ti était aussi dissolu que
cruel. Un parc, qui faisait partie de
ses vastes jardins, était le lieu le plus
ordinaire où il se livrait à la plus hi-
deuse débauche. Il y rassemblait, tour
à tour, un certain nombre de jeunes
filles du palais, attachées au service
de l'impératrice et des reines; il les fai-
sait dépouiller de tout vêtement, et
ordonnait à une troupe de jeunes gens
de leur donner la chasse. Un de ceux-
ci eut un jour le courage de lui laisser
entrevoir sa répugnance pour ce genre
de dissolution, et le pria respectueu-
sement de le dispenser d'y prendre
part : sur-le-champ il le fit mettre à
mort. Cette même nuit, étant couché
dans un des pavillons de ce parc, il
crut voir, dans un de ses rêves, une
de ces jeunes filles, dont il immolait
si indignement la pudeur, l'accabler
de reproches et le menacer qu'il ne
verrait pas la moisson prochaine. Ce
songe l'éveilla; il fit lever toutes les
femmes et les filles du palais, et les
ayant fait paraître en sa présence, il
crut reconnaître dans les traits de l'une
d'elles ceux de la jeune personne qui
lui était apparue en songe. Il la fit égor-
ger; et, après qu'il eut donné ordre à
toutes ces femmes épouvantées de se
retirer, il se mit au lit et se rendormit :
son sommeil ne fut pas tranquille; il
crut revoir la même personne qu'il
venait d'assassiner s'approcher toute
sanglante de son lit, et lui adresser ces
paroles menaçantes : « Prince, le plus
» scélérat des hommes, j'ai porté mes
» plaintes jusqu'au trône du *Chang-ti*
» (le seigneur du Ciel), et je t'ai ac-
» cusé devant lui des crimes énormes
» dont tu t'es rendu coupable. » Ce
nouveau songe le glaça d' i, et
passa le reste de la nuit
violente agitation. I n
appeler des *Tao-sse*,

suivre leurs conjurations, il tira
sabre, et en asséna un si rude c
sur la tête de ce prince, qu'il l'éte
mort à ses pieds. L'eunuque ne
point recherché : son attentat, l
d'exciter le deuil et l'horreur, ca
la joie la plus vive à la cour et d
tout l'empire. La plupart des histori
ne le comptent pas au nombre
empereurs; ils ajoutent l'année de s
règne à celles de son prédécesseur (

G —R.

FITZGERALD (GÉRARD), né
Limerick en Irlande, étudia la méd
cine à l'université de Montpellier,
il obtint le doctorat, en 1719. Nom
mé professeur en survivance, en 172
il devint titulaire à la mort de Pier
Chirac, au mois de mars 1732, et te
mina lui-même sa carrière, en 174
Il publia, pendant le cours de so
professorat, quelques dissertations es
timées : *De naturali catameniorum
fluxu*, 1731; *De tumoribus tunica
tis*, 1733; *De visu*, 1741; *De cari
ossium*, 1742. Les leçons qu'il ava

mort, une promesse solennelle de ne recevoir en don, ni acheter aucune terre provenant de biens ecclésiastiques. Ils le promirent, et tinrent leur promesse, à l'exécution de laquelle plusieurs de leurs descendants ajoutèrent même de plus grands sacrifices en faveur de la religion de leur ancêtre, comme on le verra dans quelques articles subséquents. On a de lui plusieurs autres ouvrages : L'*Office et autorité des juges de paix*, etc., Londres, 1538, in-12; l'*Office des shériffs, baillis de franchises*, etc. Londres, 1538, in-4°; *de la Diversité des cours*, etc., 1529, en français; mais traduit depuis en anglais et ajouté au *Miroir des juges* par André Horne; de *l'Arpentage des terres*, 1539; *le livre de l'Agriculture*, 1534. X—s.

FITZ HERBERT (Nicolas), en latin *Fierbertus*, petit-fils de sir Anthony, et cousin de Thomas Fitz Herbert, naquit en Irlande, en 1550. Vers 1572 il abandonna volontairement son pays et son patrimoine pour cause de religion, alla étudier la jurisprudence à Bologne, vint ensuite à Rome, et dès 1587 vécut dans la famille du cardinal Guillaume Alan, chez lequel il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1612. On a de lui les ouvrages suivants, imprimés à Rome : I. *Oxoniensis in Angliâ academiæ descriptio*, 1602; II. *De antiquitate et continuatione catholicæ religionis in Angliâ*, 1608; III. *Vitæ cardinalis Alani epitome*, 1608, in-8°. Il avait écrit une vie plus étendue de ce cardinal, que des raisons d'état l'empêchèrent de publier. On lui doit aussi une *traduction* latine du *Galateo* de J. della Casa, publiée avec le texte italien, 1595, in-8°., Padoue, 1729, in-8°. X—s.

FITZ HERBERT (Thomas), petit-fils de sir Antoine Fitz Herbert, naquit dans le comté de Stafford, en 1552, et fut élevé dans la religion catholique. Envoyé à Exeter à l'âge de seize ans, après s'être impatiemment soumis pendant quelque temps à l'éducation protestante qu'on y recevait, il se retira dans ses terres, où son refus d'assister au service de sa paroisse, le fit emprisonner; il était alors âgé de vingt ans. Mis bientôt en liberté et plus attaché que jamais à la religion pour laquelle il avait déjà souffert, il s'exposa par son zèle à d'assez grands dangers pour être obligé en 1582 de se retirer en France, d'où il passa ensuite en Espagne pour y implorer la protection de Philippe II, dont il n'obtint pas grand chose, à ce qu'il paraît; car, après avoir suivi à Milan le duc de Feria, on le voit à Rome dans une grande détresse. Ce fut, à ce qu'on croit, l'indigence où il était réduit, ne recevant rien de ses revenus d'Angleterre, qui le détermina à entrer en 1614 dans la société des jésuites, où il reçut en même temps les ordres. Envoyé à Bruxelles pour y présider la mission, il y demeura deux ans, et composa en faveur de sa cause plusieurs ouvrages où l'on trouve un peu de l'amertume que devaient lui inspirer ses souffrances. Il s'était déjà fait connaître avant sa profession, par des ouvrages du même genre et par deux traités estimés, dont l'objet est de réfuter les principes de Machiavel, l'un intitulé : *Traité concernant la Politique et la Religion*, Douai, 1606, in-4°., et la seconde partie, en 1610, également à Douai; elles furent réunies et publiées en 1615, in-4°.; une 3°. partie fut imprimée en 1652, à Londres, où l'ouvrage obtint de la réputation; le titre de l'autre est : *An sit utilitas in scelere, vel de infelicitate principis Mach*

fils de Jacques, duc de Berwick,
de Fitz-James, duc et pair, maréch
de France, grand d'Espagne et ch
valier de la Toison-d'or. Tous c
titres magnifiques, avec la survivan
du gouvernement du Haut et Bas L
mousin, devaient passer à Françoi
Il n'en fut point ébloui, et y renon
à dix-huit ans, âge pourtant des illu
sions, pour embrasser l'état ecclésia
tique. Le roi lui donna l'abbaye d
St.-Victor de Paris, en mai 1728.
fut ordonné prêtre en 1733, et pr
le bonnet de docteur dans la faculté d
théologie de Paris, le 23 mars sui
vant. Peu de temps après, il alla exe
cer les fonctions de grand vicaire sou
M. de Saulx de Tavannes, archevêqu
de Lyon. Sa piété, sa modestie, so
zèle pour la religion, son exactitud
à remplir les devoirs de l'emploi qu
lui était confié, le rendirent cher
tous ceux qui le connurent, et l'o
peut dire que l'éclat de ses vertus sur
passa celui de son illustre naissanc

voir penché vers le jansénisme. Aucun acte connu de sa part n'a justifié cette imputation. M. de Fitz-James a toujours fait profession d'une soumission parfaite aux décisions de l'église. Il avait signé et faisait signer le formulaire. Peu de prélats ont gouverné plus sagement, et mieux mérité la réputation d'évêques pénétrés de leurs devoirs et empressés de les remplir.

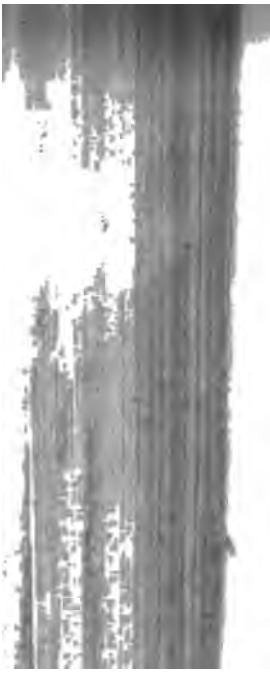
L—Y.

FITZ-SIMON (Henai), habile controversiste jésuite, était fils d'un marchand de Dublin, où il naquit vers 1569; il fut élevé dans l'université d'Oxford, la quitta, sans y avoir pris de grade, pour aller se faire jésuite à Louvain, où il devint disciple du fameux Léonard Lessius, puis professeur de philosophie dans cette université. Etant repassé en Irlande pour s'y livrer aux missions, il se fit une grande réputation par ses conférences publiques et privées avec les ministres protestants. On le tint enfermé pendant cinq ans au château de Dublin, d'où il ne cessa de défier ses antagonistes. (*Voy.* Usher.) Ayant été relâché sur la promesse de mettre plus de modération dans ses discours, il alla dans les Pays-Bas, y composa une réfutation de Jean Ryder, qui fut imprimée à Rouen, in-4°., 1608, se rendit cette même année à Rome, pour y être reçu profès des quatre vœux, et revint en Irlande continuer ses travaux apostoliques. Lors de l'insurrection de 1641, il fut condamné à être pendu, et n'échappa au dernier supplice qu'en errant dans les bois, sur les montagnes et dans les marais, toujours parcourant les villages pour instruire les enfants et fortifier les catholiques dans la croyance de l'église. Enfin il trouva une retraite un peu moins agitée, et mourut en 1644, plein de bonnes œuvres. Les plus connus de ses ouvrages sont: *Justification du sacrifice de la Messe*, 1611, in-4°.; *Britannomachia ministror. in plerisque et fidei fundamentis et fidei articulis dissidentium*, Douai, 1614, in-4°. Il a beaucoup augmenté le catalogue des saints d'Irlande qui se trouve dans les *Hiberniæ vindiciæ* de G. F. Verdié; Anvers, 1621, in-8°. T—D.

FITZ-STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbéry du 12°. siècle, né à Londres, mort en 1191. Il était attaché au service de l'archevêque Becket, et fut témoin du meurtre de ce prélat, dont il a écrit la vie en latin en 1174, sous le titre de *Vie de S Thomas, archevêque et martyr.* C'est dans cet ouvrage qu'on trouve la plus ancienne description connue de la ville de Londres, où était né Becket, avec diverses particularités curieuses sur les mœurs et usages des habitants. Ce morceau a été imprimé à la suite de la *Description* (survey) *de Londres* par Stowe. X—s.

FIURELLI (Tiberio) [1], né à Naples en 1608, acteur de l'une des premières troupes italiennes établies en France sous le règne de Louis XIII, acquit beaucoup de réputation dans le rôle de Scaramouche; et l'on raconte que s'étant un jour trouvé chez la reine qui se divertissait beaucoup de ses lazzis, il avait offert d'égayer le jeune dauphin (depuis Louis XIV) qui était de très mauvaise humeur. Il obtint la permission de le prendre sur ses genoux et fit tant par ses mines et ses grimaces, que le jeune prince donna des marques trop expressives de sa gaîté; depuis ce jour, Fiurelli eut ordre de venir le soir à la cour pour [illegible] dauphin, qui, étant devenu [illegible]

(1) Quelques auteurs écrivent *Fiorelli*. Ce dernier n'est autre que la prononciation italienne.

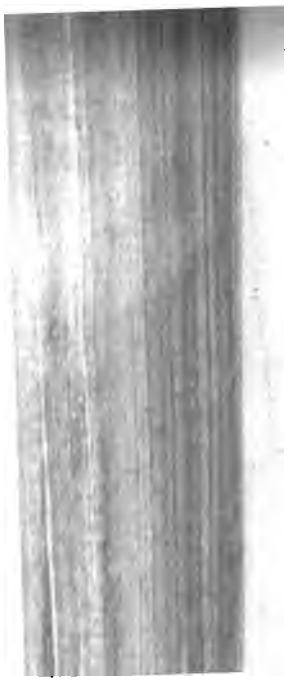


et à cet âge il donnait encore un so
flet avec le pied. Un de ses camara
de théâtre (*Voy.* Angelo Consta
tini) a écrit sa vie, dans laquelle
ne fait pas un grand éloge de ses qu
lités personnelles. Comme il y raco
quelques tours et escroqueries de s
héros (sous le nom de *Scaramouch*
ce petit volume est devenu popula
et fait partie de ce qu'on nomme
Bibliothèque bleue. Fiurelli mourut
8 décembre 1694, cinq ans après av
quitté le théâtre. Il existe un *Scar*
mucciana ou *Bons mots de Scar*
mouche, in-12; et un *Scaramo*
ohiana in-32. P—x.

FIXLMILLNER (Placide), a
tronome allemand, naquit en 1721
au village d'Achleuthen, près de Grem
munster, dans la haute Autriche.
fit ses principales études à Saltzbour
y prit du goût pour les mathémat
ques, et s'y serait livré avec ardeur
s'il n'en eût été détourné par son en
trée dans l'ordre des bénédictins, e
1737. La théologie, le droit, l

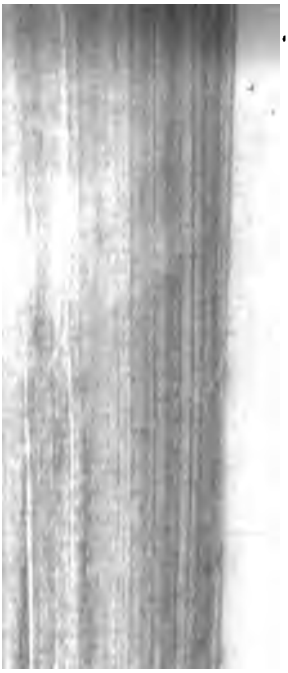
Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en cour de Rome. Cet astronome s'était formé seul, au fond d'une province, loin des académies, des savants, et privé de tout ce qui peut entretenir le courage et l'émulation dont l'homme a tant besoin pour se roidir contre les difficultés de la science. Il a rendu célèbre l'observatoire de l'abbaye de Cremsmunster, par les observations qu'il n'a cessé d'y faire jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 août 1791. Le P. Derfflinger, qui l'a remplacé à l'observatoire, a publié un ouvrage posthume intitulé : *Acta astronomica cremifanensia, à Placido Fixlmillner*, Steyer, 1791, in-4°. On y trouve les observations de 1776 à 1791, et des mémoires sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775, l'aberration et la nutation dans le calcul des planètes, etc., etc. Schlichtegroll, dans le supplément de son *Nécrologe*, a donné une notice assez étendue sur le P. Fixlmillner; on en trouve une autre, accompagnée de son portrait, dans les *Ephémérides géographiques* du B. de Zach, novembre 1799. N—T.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, naquit dans cette ville, en 1690, et y mourut le 14 août 1765. Son père lui enseigna lui-même le latin, le grec, l'histoire et les mathématiques. Fizes le père était très versé dans toutes les parties de la littérature, et professait les mathématiques aux écoles de droit. Le jeune élève, doué des plus rares dispositions, animé d'une vive ardeur pour le travail, fit des progrès aussi rapides que solides. Il était destiné à l'état d'avocat; mais ayant achevé son cours de philosophie avant d'avoir atteint l'âge où l'on est admis à s'inscrire aux écoles de droit, cette circonstance lui fit concevoir l'idée de s'adonner momentanément à l'étude de l'anatomie. Cependant le jeune Fizes prit un goût si vif pour ses nouvelles occupations, qu'il résolut d'embrasser la profession de médecin, pour laquelle il se sentait une vocation décidée. Son père était trop judicieux pour ne pas souscrire à ses vœux. Il n'aurait sans doute été qu'un avocat fort ordinaire; la nature ne l'avait pas doué des talents nécessaires à l'orateur : sa diction était embarrassée; son esprit spéculatif, son caractère rempli de simplicité, et son humeur se composait d'un mélange de brusquerie et de naïveté. Fizes soutint, à dix-huit ans, un acte public pour obtenir le baccalauréat. Sa dissertation roula sur la génération de l'homme. Le candidat défendit le système des *ovaristes;* il posa en principe qu'après la fécondation le fœtus se nourrit par la bouche et par le cordon ombilical; et ajouta, comme un fait démontré, que toutes les difformités que l'enfant apporte en naissant sont un héritage des affections de sa mère. Cette thèse, écrite d'un style ferme, et renfermant des propositions dont la hardiesse annonçait un esprit supérieur, fit une grande sensation dans l'école de Montpellier; tous les regards se fixèrent sur son jeune auteur. Les lumières qui éclairent maintenant la physiologie ont fait justice des assertions paradoxales préconisées par Fizes; cependant, abstraction faite de ces assertions, l'auteur donna dans ce premier écrit des preuves d'un talent remarquable sous plusieurs rapports. Les connaisseurs y louent encore aujourd'hui une discussion sage, une dialectique dégagée de ces formes frivoles fort en vogue alors, dépouillée des subtilités dont les auteurs arabes ont tant abusé, et des abstractions où se perdaient les métaphysiciens en



[redacted], et s'en rendit toute sa vie. Après avoir reçu le bonnet de docteur, Fizes s'appliqua à l'étude de la médecine pratique, en suivant la clinique des plus habiles médecins de Montpellier, parmi lesquels étaient ce Deidier, qui en 1720 avait été porter les secours de son art contre la peste qui désolait la ville de Marseille. Un plus grand théâtre devint bientôt nécessaire au génie de Fizes; il vint à Paris, où brillaient Duverney, Lemery, les deux de Jussieu, et fut accueilli avec distinction par ces hommes célèbres, dont il suivit assidûment les leçons. De retour à Montpellier, Fizes commença à s'essayer dans l'art de l'enseignement par des cours particuliers sur diverses parties de l'art de guérir; il exerçait la médecine pratique à l'hôpital de la Charité et se livrait avec son ardeur accoutumée à l'étude du cabinet. Quoique fort jeune, il était déjà placé, dans l'opinion du public et de ses confrères, au premier rang des praticiens les plus

permission de retourner dans ses foyers, où il reprit les travaux du professorat et ceux de sa vaste pratique, au grand contentement de ses concitoyens, qui le regardaient comme un ange tutélaire. Le public ne jouit pas long-temps de ses talents ; la perte d'un frère, et d'un neveu chéri, son unique héritier, lui causa un chagrin que toute sa philosophie ne put lui faire surmonter ; une fièvre maligne, compliquée de paralysie, l'enleva en trois jours, à l'âge de soixante-quinze ans. Fizes avait enseigné pendant fort long-temps la médecine avec beaucoup de zèle et d'assiduité, mais sans éclat; il s'exprimait avec une sorte d'obscurité, et résolvait tous les problèmes des maladies par la doctrine de ce *principe vital*, dont, après Vieusseus, il avait été le fondateur à Montpellier. Cette doctrine trouvait dans Fizes un défenseur plus fidèle, plus obstiné même que persuasif. Et lorsque des disciples tels que Bordeu, auxquels le professeur accordait la faculté d'argumenter contre son système, lui demandaient ce que c'était que ce principe vital, qui agit si diversement, qui préside à ce qui lui est opposé comme à ce qui est nécessaire à son existence, Fizes leur en donnait des définitions obscures qui ne leur apprenaient rien : ce n'étaient que des énoncés embarrassés, inintelligibles, faux, et inventés pour ne point prononcer le mot *nature*, sacré chez les anciens, mais proscrit par les *mécaniciens*, dont notre professeur était l'un des plus outrés. Boissier de Sauvages, contemporain de Fizes, condamnait la doctrine des mécaniciens ; il était animiste décidé, comme Stahl, et dans les disputes des deux illustres professeurs, le premier conservait tout l'avantage, tant à cause de son éloquence qu'à raison de la vraisemblance de l'opinion qu'il défendait. Depuis la mort de Fizes sa doctrine était tombée dans l'oubli, jusqu'à l'époque où Barthèz, l'un des plus beaux génies qui ait illustré l'art de guérir, lui redonna un nouvel éclat. Mais il s'éleva fort au-dessus de son devancier, dont, selon Bordeu, il n'a retenu que l'expression. Ce n'est donc point comme professeur que Fizes se recommande à la postérité ; ce n'est pas non plus comme auteur de théories qui aient contribué à favoriser l'essor de la science; car les ouvrages qu'il a publiés, bien qu'ils soient écrits avec correction et beaucoup d'ordre, sont, pour la plupart, infestés de la même doctrine qu'il enseignait dans la chaire; tout y est expliqué par un abus de mathématiques, par les lois de l'hydraulique et de la mécanique ; ils sont empreints d'une philosophie médicale, dont la fausseté est suffisamment démontrée de nos jours. Toute la gloire de Fizes repose sur son grand talent comme habile praticien. Il possédait, au plus haut degré, le génie de l'observation ; son diagnostic était sûr ; il saisissait avec une admirable précision le caractère des maladies les plus compliquées, les plus obscures, les plus insidieuses, et son pronostic était infaillible. L'art de décrire une maladie, d'en exposer l'histoire, était possédé au plus haut degré par Fizes : c'était alors qu'il s'élevait fort au-dessus de ses rivaux, et qu'il excitait l'admiration des plus habiles. Des auteurs d'un grand mérite, tels qu'Astruc, l'ont jugé avec une juste sévérité, sous le rapport de sa doctrine; ils ont peut-être été trop rigoureux, lorsqu'ils lui ont reproché une *orgueilleuse opiniâtreté* à soutenir les opinions les plus absurdes, et lorsqu'ils l'ont accusé d'avoir retardé les progrès de la science ; mais personne n'a dit de l de son cœur ; il remplissait ses de



[illegible] professeur, et rarement il
échappait des saillies d'esprit. Il é
d'une extrême crédulité, et se plaisa
écouter le récit des histoires les mo
vraisemblables; il avait dans le car
tère ce qu'on appelle à Paris de la *m*
sarderie. Une de ses manies était
répondre à tous ceux qui le pressai
de se rendre sur-le-champ auprès d'
malade : *Je n'ai pas le temps*. Un jo
Boissier des Sauvages, qui, fort
vant professeur, n'était nullement p
ticien, vint le chercher pour un m
lade : *Je n'ai pas le temps*, dit Fiz
Sauvages, qui s'attendait à cette r
ponse, n'insista point; mais il imagi
de lui raconter des fables fort absu
des, qui furent écoutées pendant u
heure, avec l'intérêt que notre crédu
apportait toujours à ces sortes de r
cits. A la fin, Sauvages lui reproch
d'un ton pénétré de perdre un tem
précieux à ouïr des contes ridicules
tandis qu'il prétendait n'avoir pas
temps d'aller au secours des infortu
nés qui le désiraient pour en obteni

ARY

CIT

·tion
93.

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893.